

Chasse aux Trésors

Tome III
Compléments circonstanciés



Les mémoires
d'André Bonsang

Chasse aux Trésors

*Tome III
Compléments circonstanciels*

T ABLE DES MATIÈRES

Voici, amie lectrice, ami lecteur
Pour qu'à l'avance, tu t'en pourlèches les babines
Le menu du banquet auquel je te convie, la table des matières
Pour des agapes de roi[telet], il faut plusieurs services
Ce seront mes cinq sections

Direction artistique, conception et montage

Éliane Vincent

Révision

André Bonsang

Julie-Christine Hélas

Éliane Vincent

Jiny Vincent

Photos

André Bonsang

makala.be

Impression

Mots en toile

Données de catalogue

Chasse aux trésors, les mémoires d'André Bonsang

Tome III de III, *Compléments circonstanciels*

ISBN 978-2-9817364-0-6 (ensemble)

ISBN 978-2-9817364-3-7 (tome III)

ISBN 978-2-9817364-4-4 (ensemble PDF)

ISBN 978-2-9817364-7-5 (tome III PDF)

© André Bonsang éditeur, La Pocatière, Québec, Canada 2018

Chapitre 27

Manie des collections et des classements 11

Avant d'empiler mes collections 12

Collections dans la réalité 12

Classements et collections en mémoire 26

Les chansons populaires et la musique classique 37

Les pièces de théâtre 42

Romans, poèmes, livres 43

Les bandes dessinées 49

Peinture et sculpture 54

Mes modèles 56

Listes en tous genres 66

Souvenirs sensoriels 67

Chapitre 28

Voyage, voyages... 79

Introduction 79

Préparatifs 80

La Grèce (1964) 84

L'Espagne (1948, 1965, 1992) 87

La France (1940, 60, 63, 65, 74, 88, 92, 2002 et 2010) 90

Le Luxembourg et l'Allemagne 95

États-Unis et Canada (1967) et quelques petits voyages (1970, 1980 et 1982) 97

Le Liban (1955), l'Égypte et la Belgique (1992) 100

Le Brésil (1995) 113

Ici Londres (1999) 119

Le Canada (2009 et 2011) 121

Le Mexique (2011) 129

L'Europe centrale (2013) 134

Et retours... 148

Chapitre 29

Clubs et comités 159

Introduction 159

La SALLP 161

Le CPP 169

La SRPSP 173

Le club Papyrpantoute 175

Le comité de la famille 179

Le CDEF 182

Chapitre 30

Retraite occupée et petits-enfants 185

Plusieurs sauces ou une grosse soupe? 185

Et le train-train continue. 198

Et pour finir. 214

Chapitre 33

Les oubliés de la première 229

Introduction à la seconde édition 229

Les oubliés de la première 229

01 Garçon, encore quatre collections. Quatre... Merci! 231

02 Images fortes. 232

03 Petit scout à Bukavu, chef à Outremeuse 233

04 Faits de langue. 239

05 Auras particulières 240

06 Trois dates qui concordent 244

07 Pleurs sous la douche 244

08 Les locataires de Saint-Julien 245

09 Un bébé meurt dans ma voiture 246

10 Souper aux *beans*. 246

11 Visite guidée de la maison 247

12 Projet promotionnel heureusement avorté 250

13 Voyage Betsy 2011 251

14 Opérette, opéra et *Holiday on ice*. 251

15 Deux belles salles. 252

16 Deux montures pour un seul éclaircur. 253

17 Même au journal télévisé de Radio-Canada 254

18 Soleil africain. 254

19 Un chef, quatre sous-chefs 254

20 Un coin d'armoire 255

21 Une chaîne de chaînes 255

22 De plus en plus menteur. 255

23 Les sports comme spectateur 256

24 Miroir, mon beau miroir, dis-moi 257

25 Les grandes eaux dans la maison des Khalil 262

26 Madeleine, Rosebud et Pinpin blanc 263

27 Misai, tatlo, remor, uesul 264

28 Albinos et jumeaux. 265

29 Trois dérives 266

30 Hé là! Et là... Ella est là. 267

31 Au pays des saintes statistiques 268

32 Choix très difficile! 269

33 Français pour rire 269

34 Femmes voilées 270

35 J'ai oublié un oubli 270

36 Cinq écrits universitaires et une veillée pascalé 271

37 Le wallon et moi 272

38 Tripode 273

39 Fils de jésuites 274

40 Changements d'époque. 275

41 Les dimanches à vingt ans d'intervalle 276

42 Mon Dieu, comme il a changé! 278

43 J'enrage, je bous... 278

44 Dix-neuf beaux mariages 279

45 De l'imaginable à l'invulnérable 280

46 « Que reste-t-il de nos... » 281

47 Rêve pour médecins. 282

48 Trois beaux témoignages 283

49 Et puis quoi encore? Encore trois, non quatre, non six petits sujets 287

50 Le temps qui cogne 289

51 Pas féministe à ce prix-là! 291

52 Corrections de deux biographies. 292

53 Accordailles des notes et des mots 293

54 Croisière BCN 295

Postface

Portrait post scripturam 299

Mémoire 300

Qui suis-je? 301

Mercis. 331

Annexes

Annexes au chapitre 3 333

1 Déchirure d’une mère 333

 Kik m’a raconté 335

2 Deux carnets d’outre-tombe et un article de 1944 337

 Le carnet bleu de maman 337

 L’agenda cramoisi de mon père 346

 Article du *Courrier de Herve* 355

Annexe au chapitre 5 363

Trésors de deux familles 363

Chapitre 16

Makala.be, le collège (49-55) 373

Hommage et remerciements 374

Avertissements 374

Pourquoi makala.be? 374

01 Retrouvailles après cinquante ans 375

02 Le collège en ce temps-là 377

03 Souvenirs épars 382

04 Les pères, les frères, les profs laïcs de ce temps-là 393

04 bis Listes des élèves 398

05 Un peu de géo 401

06 Calendrier au collège 403

07 Régime sévère, mais vivifiant 406

08 Un collège vraiment pas comme les autres 408

09 Nourriture du corps, de l’âme et de l’esprit 411

10 Glanés de-ci de-là, toutes les facettes de la vie au collège 422

11 Éclats de verroterie en kaléidoscope, des coins, des camarades et notre jargon 511

 a) Où? 511

 b) Qui? 521

 c) Et quoi encore? 532

 d) Comment dis-tu? 538

Branche BONSANG 547

Branche HOCK 548

Branche WARNANT 549

Branche HAUGLUSTAINE 550

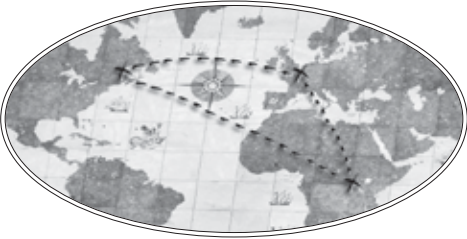
Branche GRAYET 550

Éphémérides et voyages

Éphémérides 551

Over the sea 556

Nicole et moi en voyage 558



MANIE DES COLLECTIONS ET DES CLASSEMENTS

Je crois qu'on peut dire que j'ai la manie des collections et surtout celle des classements. En effet, selon moi, qui dit collections sous-entend quasi automatiquement rangement ou classification. Je ne peux concevoir une collection sans une certaine remise en ordre. Voilà qui explique le titre et mon souci assez constant de classer, mettre en ordre, et même d'établir des préférences. Dans ce chapitre, je vous expliquerai mes principales collections. Mais attention, je vois deux grands types de collections. Il y a celles qui se matérialisent par l'acquisition d'une série d'objets de même nature, de même espèce, existant dans la réalité qui nous entoure : on achète, on échange, on collectionne des épinglettes, des boîtes d'allumettes ou des timbres. Ces timbres sont présents, on les manipule, on les range, on les classe, on les admire... Puis il y a les collections mentales, celles que je me fabrique à partir de ma mémoire : tous les plus beaux films que j'ai vus, les plus belles chansons que j'ai entendues, que je connais et que je peux classer selon mon loisir.

Résumons-nous : je peux facilement collectionner des images ou des photos d'actrices, mais on est bien d'accord qu'il faudrait être un grand cheikh d'Arabie, riche et hyper-macho pour vouloir collectionner des véritables actrices en chair et en os! Par contre, rien ne m'empêche de faire un classement personnel de mes actrices préférées, selon tel ou tel critère. On a tous nos préférences.

Je distinguerai donc ces deux types de collections, car je me suis adonné aux deux : les collections dans leur réalité et les classements dans les dossiers des souvenirs.

Vois-tu, Anagnosophile, il y a des gens qui, grâce à leur argent, peuvent faire l'acquisition d'une jolie collection de peinture; il y a aussi ceux qui, par la force des armes, veulent se saisir des œuvres d'art dont ils dépouillent les musées des pays vaincus ou des juifs réduits au silence. Moi, comme d'autres d'ailleurs, nous préférons des collections imaginaires. Nous pouvons ainsi nous doter de toutes les œuvres les plus belles, les plus riches, qui appartiennent à tous. Plus belles et plus riches et plus nombreuses que les collections des musées ou de ces seigneurs de la guerre ou de la finance.

Je crois aussi pouvoir dire que ce chapitre concernera essentiellement mes relations avec les arts et la culture. En effet, quand je vois les choses sur lesquelles portent mes collections effectives ou mes classements imaginaires, je me retrouve dans les livres, la BD, les films, la chanson, la musique, les beaux souvenirs sonores, visuels ou olfactifs, je me retrouve dans ce qu'on appelle les arts et la culture.

Et même les timbres, les vins et les champignons rivalisent en beauté ou par leur bon goût. Et qu'est-ce, encore une fois, que le beau et le bon, si ce ne sont pas là deux facettes importantes de la culture, deux apanages essentiels de la civilisation avec les sciences, la philosophie et la recherche du bonheur.

Avant d’empiler mes collections

Cette manie de touche-à-tout correspond bien à mon caractère : je suis plus papillon que taupe qui creuse, creuse... j’étais volage plutôt que casanier, et vive les voyages! Il me semble cependant qu’avec le temps je deviens plus casanier. Je préfère la culture générale à la spécialisation. Jeune, je touchais un peu à tous les sports : natation, gym, athlétisme, foot, tennis, volley, ping-pong, même du basket... À Watsa, maman s’inquiétait pour ma santé – rien de grave, peut-être étais-je un peu trop maigre à l’adolescence après avoir été un peu grassouillet, enfant? Toujours est-il qu’au médecin qui me demandait si je pratiquais un sport, pour l’épater je réponds : la natation, le foot, le ping-pong, le tennis, le volley, la gym, et avec les scouts beaucoup de marche, de course, etc. Il me répond : « Tu en fais probablement trop. » Ma tête!

Idem, en rhéto et en humanités, on nous donnait le goût de la culture générale et le dégoût de la spécialisation vers laquelle le monde contemporain avait tendance à se diriger... J’étais le plus fort en math, mais j’ai fait des études de droit; je ne suis pas habile de mes mains, mais grâce aux scouts et à la maison j’ai souvent été petit électricien, menuisier, peintre, terrassier, plombier et même serrurier (et Dieu sait si j’ai tous ces travaux en horreur). J’ai touché à tout : cuisine, pêche, mise en scène, écriture... Oh! je sais, je me crois vraiment plutôt mauvais en tout, mais je préfère être mauvais touche-à-tout que bon touche-à-rien-qu’une-chose...

J’aime le sport, comme spectateur. J’ai dévoré les championnats de foot, les Tours de France ou les J.O. quand cela me fut possible. J’ai lu beaucoup, de tout. J’écris aussi sur un peu n’importe quoi¹...

J’aime le ciné, mais pas un domaine en particulier : tous les domaines me semblent bons à prendre, pourvu que le film soit bon. Je suis philatéliste, mais je collectionne tous les timbres du monde et n’ai aucune collection thématique ou nationale particulière, non, sauf évidemment la Belgique, le Congo et le Canada. Je serai toujours un papillon dans les collections et les classements.

Collections dans la réalité

Tu ne trouveras pas sur mes murs hélas (?), ami lecteur, de belles collections de quelques chefs-d’œuvre de la peinture, de belles reliures ou même quelques incunables voisinant avec de riches manuscrits aux belles enluminures; ni toi, belle lectrice, quelques solitaires voisinant dans les tiroirs de mon épouse avec des perles rares ou des émeraudes, saphirs, rubis, topaze et autres lapis-lazuli. Non hélas. Pas plus d’ailleurs que des bijoux de la couronne, des diadèmes ni quelques rivières miroitantes de la plus belle eau! Ce que j’ai accumulé n’est digne d’aucun titre de gloire, d’aucun certificat officiel attestant l’authentification de l’œuvre. Ne rêvons pas, je ne suis ni Crésus, ni Hermann Goering,

ni le Louvre. Ce sont d’humbles objets, de simples choses, comme les cailloux blancs du Petit Poucet. Et je suis encore bien content quand ce ne sont pas des croûtes de pain desséchées¹...

Philatéliste

Ma première collection fut un restant de la collection de timbres que mon propre père avait conservée après avoir vendu le principal de sa collection. Maman me donna une petite boîte métallique contenant quelques vieux timbres de Belgique, d’Allemagne et de quelques rares pays – timbres absolument sans valeur, très courants –, qu’il avait même réunis par identités et placés en petits paquets. Quand j’ai vu cela, je savais à peine lire, et j’ai conservé les rares timbres qu’on recevait de lettres envoyées par la poste de Belgique ou de Suisse.

Puis ce fut le Congo, à Basoko. Et Jean Warnant, mon second père qui m’avait acheté quelques enveloppes de timbres espagnols à Santa Cruz de Tenerife, lors de l’escale du *Mar del Plata*, m’invita à agrandir ma collection en découpant les enveloppes et emballages de colis que nous recevions de Belgique, ou que le bureau du territoire recevait du Congo ou d’autres pays africains. Il demandait aux clercs en service de conserver les timbres. C’est ainsi que ma collection débuta. J’avais principalement quelques belles valeurs de Belgique, de Suisse et du Congo, ainsi que de quelques colonies françaises ou anglaises comme le Dahomey, le Togo, l’Afrique-Équatoriale française ou l’Ouganda-Kenya-Tanganyika. Puis cela continua tranquillement : je conservais tous les timbres qui me tombaient sous la main ou que certains me donnaient, sans plus.

Ce n’est réellement qu’une fois au Québec que je commençai à consulter les gros répertoires, les albums et autres livres explicatifs. J’achetai les pinces, un petit odontomètre (réglette graduée pour déterminer les dentelures), une petite loupe, des petits autocollants. Je commençai à me familiariser avec le vocabulaire technique, les noms rares pour désigner certaines couleurs (bistre, sépia, fuchsia, cyan), la poste aérienne, les surcharges, les filigranes, les enveloppes premier jour, les paires tête-bêche, les différences ténues entre deux émissions du même timbre. Je me documentais, je commençais à classer. Et puis j’ai eu des amis correspondants dans le monde entier. Des dizaines et des dizaines de correspondants, et surtout en Russie. En fait, on leur envoie 25 timbres différents et ils nous renvoient la balle. Il y eut une époque où cela me prenait beaucoup de temps. J’ai même acheté des collections de timbres. J’en reçus beaucoup de Josiane, ma sœur (timbres neufs de Belgique). Je fréquentai quelques magasins spécialisés, tout en faisant attention à ne pas trop dépenser car cela engloutit de l’argent. J’avais un abonnement pour les nouveaux timbres du Canada, j’achetai

¹ Si tu m’as lu jusqu’ici, Anagnosophile : 1) je te félicite et 2) tu sais que ce que je viens d’affirmer est l’affreuse vérité : j’écris sur un peu n’importe quoi!

¹ Eh bien l’eusses-tu cru, Anagnosophile, ce participe passé desséché m’a causé toute une surprise, et même une certaine émotion. Je commençais à en perdre mon latin, ou du moins mon français. J’avais écrit, comme on prononce, dessechées et le mot s’est souligné de rouge. Le logiciel Word que j’utilise à présent me signifiait par là que l’orthographe était mauvaise ou carrément le mot inexistant. Oui cela m’arrive. Je corrige donc en écrivant desséchées. Le mot reste souligné. Voyons : dessechées, alors. Encore! Je veux en avoir le cœur net. Faut-il écrire desechées, avec un seul s? Pas mieux. Alors? Alors piteusement, c’est ma petite rousse (non pas la petite Nicole, mais le petit Larousse) qui me donna la solution unique, finale et victorieuse : desséchées. Ouf! Mais avoue que les deux premiers e s’écrivent à l’inverse de la manière dont ils se prononcent, on dit plutôt é-è que e-é. Je te le demande, qui l’eût cru?

les albums annuels de collections canadiennes. Je parvins à avoir la collection quasi complète des timbres usagés du Canada. J'avais beaucoup de timbres de Belgique, du Congo, mais mon défaut était de ne pas me limiter. À la fin, j'avais près de 30 000 timbres différents, mais sans grande valeur en général. J'ai beaucoup classé entre les années 1975 et 1985. J'ai même associé ces longues séances de classement dans mon bureau avec les chansons des Bee Gees que Franz, en pleine adolescence, faisait crier dans son petit enregistreur, dans sa chambre juste au-dessus de mon bureau. Le son descendait par l'escalier et m'envahissait. C'étaient de vraies rengaines... Puis j'ai mis un frein. Cela n'avancait guère. J'ai remisé mes collections et me contentai de décoller des centaines et des centaines de timbres et de les reclasser, sans plus... Et chaque fois que j'entendais un Bee Gees, je me revoyais occupé à prendre délicatement un timbre avec la pince, le regarder en contre-jour pour analyser son filigrane, ou encore consultant les gros albums Scott... Puis j'ai cherché à m'en défaire, car aucun de mes quatre enfants n'était intéressé à reprendre le flambeau. Or il y avait des valeurs dans cet amoncellement d'albums et de boîtes diverses qui occupaient presque une armoire complète. Pour finir, j'ai tout revendu avec pertes et fracas à un ami pocatois, qui a une collection beaucoup plus grande que la mienne et y consacre des milliers d'heures. C'est le mari d'Alberte Lévesque, il s'appelle Ulrich et est prof d'histoire au cégep. C'est peut-être l'homme le plus discret de La Poc, car on ne le rencontre quasi jamais : toujours fourré dans son sous-sol avec ses timbres. J'en ai retiré ce que j'ai pu sans trop de perte, mais au moins je m'en suis débarrassé avant de disparaître à mon tour. Et j'en suis heureux. Je n'avais pas de grandes valeurs, sauf une bonne vingtaine entre 20 et 100 dollars. Je pensais même avoir une série complète de quatre timbres neufs (moins de valeur que les oblitérés, dans ce cas-ci) du canal de Suez, datant des années 1860. Il s'est vendu deux ou trois timbres au début du canal de Suez, mais cela n'a duré que quelques mois. Je pensais que j'avais la perle rare (obtenue encore de mon père, je crois), mais l'ami en question m'a vite détrompé : c'étaient des faux, comme il s'en est fait beaucoup (avec preuve à l'appui)...

Voilà pour les timbres. Il faut être un peu timbré pour s'adonner à ce passe-temps qui vous bouffe toutes vos minutes et tous vos petits sous. D'autant que les circonstances étant ce qu'elles sont, les services postaux et la poste sont voués tôt ou tard à disparaître quasi complètement. Alors, il valait mieux arrêter avant la débâcle.

Pourquoi, ai-je arrêté de travailler à mes timbres et me suis-je mis à écrire? Parce que je ne voulais pas rester renfermé sur moi. Regarder mes timbres, les classer – bistre ou fuschia –, c'est un peu vain, tout ça. J'ai préféré produire, créer, faire œuvre plus utile aux autres. Collectionner, c'est s'enfermer dans sa coquille, c'est contempler son nombril, c'est faire œuvre d'avare. Écrire est plus altruiste. D'abord, on parle des gens et puis on parle aux gens.

œnologie – très amateur

Comprenons-nous bien. Quand je dis amateur, je ne veux pas souligner que j'aime le vin – bien sûr que je l'aime, sinon je ne conserverais aucune bouteille! Non, je veux simplement souligner que je suis loin d'être un vrai connaisseur. Je ne suis pas du tout un professionnel de la dive bouteille.

L'ami Jean Moutarde mériterait de venir installer sa magnifique cave ici, afin que vous la voyiez et puissiez, si c'était possible, en ressentir les effluves par l'imagination. Si on transpose les temps de conjugaison au passé, cette phrase fait chanter les verbes, en plus du vin au fond des verres, pour la joie des amateurs de belle parlure : « L'ami Jean Moutarde aurait mérité (conditionnel passé) de venir installer sa magnifique cave ici, afin que vous la vissiez et pussiez (subjonctif imparfait), si cela avait été possible (indicatif plus-que-parfait), en ressentir les effluves par l'imagination¹. »

Moi, j'avais une très humble petite cave où j'ai toujours veillé à avoir quelques bonnes bouteilles, mais aussi des bouteilles pour la consommation courante. Je ne crois pas utile de m'intéresser à ce genre de collection. Je n'y ai vraiment aucun mérite. D'autant plus que la modération a toujours meilleur goût. Alors, hic! à votre santé et à la mienne. Évi... dame... hic! an!

Mycologue

Comme pour le vin, je ne suis mycologue qu'à mes heures perdues. Je cueillais au hasard de mes loisirs. Mais j'y ai consacré beaucoup d'heures durant une bonne vingtaine d'années. Maintenant, hélas, mes yeux ne me permettent plus ces promenades champêtres ou forestières...

Tout a commencé en Suisse avec ma marraine de guerre, qui était amateur avertie. On allait se chercher de bons bolets, des girolles, des meuniers, des pieds de mouton, des oreilles de Judas et quoi encore, puis on se faisait quelques bonnes fritures. Je crois même me souvenir y être allé seul quelquefois, et avoir ramené mon petit panier bien sagement... Ce n'était pas loin, à l'orée des bois, et j'avais appris à les reconnaître. Puis, comme pour mes timbres, il y eut un long mûrissement intérieur pendant lequel la chrysalide se métamorphosait en imago, sans bouger durant quelques bonnes années, vingt ans, vingt-cinq... Puis je me suis senti prêt à retourner aux champignons québécois. J'ai acheté des gros bouquins avec illustrations (indispensables pour la reconnaissance) et je suis allé me promener durant mes temps libres, comme le Petit chaperon rouge, mon petit panier sous le bras. En fait je partais d'abord en voiture, et n'oubliais pas de prendre mon canif. J'ai ainsi tel un pirate écumé toute la région un peu sauvage autour de La Pocatière, et suis souvent revenu avec de bonnes prises (souvent véreuses, mais rarement vénéneuses). Je les nettoyais et ensuite, soit je les rôtissais directement dans le beurre et la poêle, pour accompagner des œufs brouillés ou comme légume, soit je les conservais en les séchant. Pour cela, je m'étais constitué un four avec une lampe. Je coupais les champignons en lamelles que je déposais sur des planches où elles séchaient en une nuit, jusqu'à ce qu'elles deviennent dures et cassantes, puis je les enfermais hermétiquement dans un pot auquel j'avais collé une étiquette : chanterelles, bolets bruns, bolets jaunes des pins, agarics champêtres, lactaires délicieux, marasmes d'Oréade, et quoi encore.

J'en ai parlé à des amis, notamment à Myriam Toussaint, Raymond et Anne Gaudreault, Alfred Leblois. Plusieurs fois, je suis allé avec Michel ou les Gaudreault. Parfois on se réjouissait de découvrir une *talle* abondante. Parfois je revenais bredouille.

¹ Voir au chapitre 21

Il faut savoir essentiellement qu'il y a les champignons sur pied et ceux qui n'ont pas de pied (comme les vesses de loup en forme de ballons ou les clavaires en forme de massues). Parmi les premiers, avec pieds, il y a deux grandes catégories : les champignons avec lamelles sous le chapeau et ceux avec des tubes sous le chapeau. Je ne vous ferai pas un cours ici. Ce n'est pas l'endroit, mais évidemment on aurait beau jeu de les cueillir s'il n'y avait pas une autre grande distinction : les vénéneux et les comestibles. Et si parmi les premiers, rares sont les mortels (la plupart font vomir ou vous donnent une indigestion), les seconds se subdivisent en excellents (marasme, agaric, cèpe de Bordeaux, coprin chevelu, chanterelle ou girolle), bons (lépiste, pleurote, beaucoup de bolets), et encore moins bons. Je crois pouvoir dire qu'en quinze ou vingt ans de forte activité mycologique, j'ai goûté au moins une petite centaine de champignons différents, mais souvent je me contentais de ne prendre que ceux que je reconnaissais et appréciais vraiment. Il m'est arrivé plusieurs fois de prévenir Nicole que je goûtais tel champignon, seul, et que je pensais vraiment qu'il s'agissait de tel ou tel champignon non toxique. Mais sait-on jamais? S'il m'arrivait un signe quelconque de malaise : hop! en route pour l'hôpital! Mais je dois avouer soit que j'ai une forte constitution, plutôt de type mithridatisé, comme Raspoutine, soit que je ne me trompais pas dans mes déductions de reconnaissance (toujours d'après mes gros livres), car jamais on n'en est arrivé à cette extrémité. Avant de quitter ce sous-chapitre, permettez-moi d'insister : chercher des champignons, sur l'herbe ou sous les arbres, cachés sous les feuilles, tapis dans la mousse ou à l'abri derrière un tronc, est un passe-temps agréable dans un environnement très salubre. C'est vraiment un délicieux divertissement, qui souvent se termine par un agréable repas. Très recommandé pour régénérer votre système!

Bibliophile

J'ai vraiment beaucoup de livres. Chez moi, je veux dire chez mes parents, il n'y en avait guère, sauf un gros dictionnaire médical et deux ou trois bouquins très pratiques. Ce n'était pas dans les mœurs ni de mon père, ni de ma mère. Et les quelques fois où j'allai chez oncle Carlos ou chez Monique mariée, je m'extasiai devant les cinq ou dix livres que j'y voyais bien rangés sur une cheminée. Je me disais que moi, j'en aurais aussi des livres! À Bukavu nous avions nos bibliothèques de classe, entreposées chez le père qui était notre titulaire. J'avais été habitué à lire. Il me fallait ma dose mensuelle d'un, deux ou trois livres à lire...

Et c'est ainsi que lorsque je revins à Liège en juillet 1955, moi qui allais entrer en rhétorique, je me suis rapidement laissé tenter par la nouvelle collection qui venait de sortir et était très bon marché, la collection Livre de poche en texte intégral. De la bonne littérature et vraiment pas trop chère. Je me souviens qu'ils étaient numérotés selon leur date de parution, et bien avant que la collection atteigne le numéro 1000 – *Le Grand Meaulnes*¹, j'avais acheté plusieurs titres parmi les tout premiers numéros : Pierre Benoit (*Koenigsmark*, n° 1), A. J. Cronin (*Les clés du royaume*, n° 2 et *La dame aux œillets*, n° 30), André Gide (*La symphonie pastorale*, n° 6), Albert Camus (*La peste*, n° 13), Eugène Dabit

¹ Maintenant elle dépasse facilement les 10 000 titres je suppose, et a été subdivisée en plusieurs sous-collections : classiques, policiers, université.

(*L'hôtel du Nord*, n° 14), Ernest Hemingway (*L'adieu aux armes*, n° 16), Curzio Malaparte (*Kaputt*, n° 19-20), André Malraux (*La condition humaine*, n° 27), Henry de Montherlant (*Les jeunes filles*, n° 43), Erskine Caldwell (*Le petit arpent du Bon Dieu*, n° 66 et *La route au tabac*, n° 93), Francis Carco (*L'homme traqué*, n° 67), Joseph Peyré (*Matterhorn*, n° 280), etc. J'ai encore aujourd'hui, 59 ou 58 ans plus tard, la plupart de ces titres et bien d'autres. Puis il y eut la collection J'ai lu, du même acabit. Avant cela, il y avait déjà eu l'édition belge des fameux Marabout simple, double ou triple volumes qui se cassaient facilement lorsque la colle du dos était trop sèche. Puis, puis, puis... j'en ai eu (à l'estimé) près de 5000. Je me suis débarrassé une fois ou l'autre, sous la pression de Nicole, de ces maudits livres qui prennent tant de poussière sur les rayons. J'ai donné à la bibliothèque municipale beaucoup de livres. J'en ai jeté aussi. Mais j'en ai conservé beaucoup.

C'est Bernard Pivot, le bien-aimé, qui a écrit un joli texte sur ces bouquins qui envahissent une maison, l'investissent, se fourrent partout, débordent comme une rivière qui n'en finit plus d'être en crue. Je vous réserve mes jugements et appréciations sur les livres pour la deuxième partie de ce chapitre, lorsque j'aborderai la partie intitulée classement, car évidemment je me suis fait mon petit classement personnel. Vous ne pouviez pas vous attendre à un déni de ma part concernant les livres, moi prof de littérature (titre que je revendique, même si je n'ai jamais été qu'un simple prof de français). Alors je vous renvoie à ce passage, plus loin. Mais avant de passer à la BD, je veux quand même vous dire pourquoi j'aime m'entourer ainsi de toutes ces œuvres. Les raisons sont multiples : oui, il m'arrive de relire des livres; oui, il m'est arrivé assez souvent d'écrire des résumés critiques. Très souvent, lorsque le livre m'appartient, j'annote dans la marge et au crayon toutes sortes de remarques ou de simples corrections. Certains livres sont des sources de renseignement permanentes auxquelles on s'abreuve sans cesse. Il y a des livres qui dorment, cachés quelque part sur une tablette, et que je retrouve émerveillé après deux ans, après dix ans. Il y a les gros livres illustrés de riches photographies qu'on feuillette à l'occasion. Et la question la plus célèbre : « Si vous deviez n'en garder qu'un seul, en prendre un pour aller sur une île? » Je serais bien embarrassé. La seule réponse que je pourrais vous faire : c'est le livre que je lis présentement. Le malheur, c'est que souvent j'en lis plusieurs à la fois. Je vous livrerai toutes mes préférences romanesques plus loin, comme je l'ai dit.

Bédéphile

Je ne veux pas me répéter, mais je dois vous rappeler l'influence de mes cousins Hock et Lejeune concernant les Tintin et les Spirou¹. Tant et si bien que lorsque j'ai pu voler de mes propres ailes et m'acheter quelques bédés, je ne me suis guère privé. C'est ainsi qu'au Congo, jeune prof, je suis tombé sur un lot d'albums des diverses collections tirées du *Journal de Spirou* (*Spirou*, *Jehan et Pirlouit*, *Valbardy*, *Tif et Tondou*, *Les Schtroumfs*, *Gaston Lagaffe*), je ne me suis pas privé car ils étaient à un prix ancien nettement favorable (en francs congolais). Puis j'ai eu à cœur de compléter certaines séries que j'aimais particulièrement : *Ric Hochet*, *Alix*, *Corentin*, *Robin Dubois*. Je ne parle pas des albums d'Hergé et d'Edgar-P Jacob, évidemment. Mais à ce propos, j'ai acheté la liste complète des

¹ Allez donc lire ce que j'en dis dans les premiers chapitres, et en particulier le chapitre 6.

22 albums de *Tintin* aux éditions Casterman, en plusieurs fois pour chacun de mes trois gamins. Yves a aussi aimé la série des *Tuniques bleues*.

Puis il y aura quelques albums spéciaux : *Tintin chez les Sovièts* et *Tintin au pays de l'Alphart*, et les cinq albums *Les passagers du vent* de Bourgeon. Je pense aussi à des gros albums explicatifs sur les séries de Tintin ou de Blake et Mortimer. Puis des collections souvenirs comme *La Patrouille des Castors*, *Corentin*, *Alix ou les Valhardy*...

En fait, il me semble que j'ai trois ou quatre centaines d'albums (moitié au chalet et moitié à La Pocatière). Ce n'est pas beaucoup, mais ce sont des albums que j'aime, que je lis, que je relis fréquemment.

Comme on peut s'en rendre compte, il ne s'agit guère de bédés modernes, je me contente de rester fidèle à la BD belge (j'ai quand même plusieurs Astérix) et à ce qu'on appellera la ligne claire. Il faut reconnaître que le pays où je suis né, et en particulier la partie wallonne de la Belgique, est vraiment le berceau de la belle et bonne BD!

Mon cousin par alliance, José Skuvie mari de Gilberte, né à Herve tout comme moi, mais deux ans avant, et son troisième fils Christophe aimaient collectionner, notamment des bédés, mais avec l'idée très mercantile de revendre avec profit. C'était plus du trafic, du négoce. Ce ne fut jamais mon cas, ni en bédés ni en d'autres collections. Je me souviens qu'un jour d'automne (il faisait déjà bien froid), nous apprenons que Gilberte, José et leur fils viennent faire escale à Montréal. En réalité, José et Christophe avaient écumé les magasins spécialisés en bédé. Ils n'avaient d'ailleurs rien trouvé à leur goût, et surtout à leur prix. Comparativement à la Belgique où le marché est plus florissant, ils étaient déçus par le peu de choix et les prix élevés des albums à Montréal.

Aujourd'hui, le ravage de mes yeux par la « peste glaucomique » m'empêche de bien lire une BD. Je ne suis bien souvent même plus capable de voir une image, une simple image dans son entièreté. C'est dommage.

Des images et des fiches

Sur un mode mineur, j'ai aussi fait des collections d'images. Particulièrement lorsque j'étais à l'école secondaire, et plus particulièrement à St-Servais en 5^e latine, grâce au chocolat Jacques, mais aussi Kwata et Côte d'Or. En effet, à cette époque lointaine, fin 1951 et début 52, Christian et moi allions au collège durant notre congé de six mois en Belgique. Nous habitions chez Bobonne Warnant au thier de la Chartreuse et partions pour la journée¹. Nous emportions donc notre repas de midi avec nous. C'étaient toujours des tartines, et nous avions chaque jour une petite barre de chocolat Jacques. Nous achetions au collège une bouteille d'orangeade pour nous désaltérer, et dînions souvent debout dans la grande cour du collège. Quand je pense qu'il n'y avait même pas une salle pour s'asseoir. Et nous n'en ressentions aucun besoin. Comme quoi les temps ont bien changé. Quels parents accepteraient d'envoyer leurs enfants dans une école ne disposant pas d'une cafétéria? Et lorsqu'il pleuvait on se

¹ Voir chapitre 13

tenait, toujours debout, en dessous des galeries qui longeaient les bâtiments des classes. Mais tout cela pour vous dire que nous avions hâte d'ouvrir nos barres de chocolat, car dans chacune on découvrait une image de la collection du moment. Il y a eu les motos, puis les autos, puis les bateaux. Ce n'étaient pas des photos, mais des dessins en couleurs, des chromos sur petits papiers rigides de 7 ou 8 cm par 4 ou 5 cm. On échangeait nos doubles avec d'autres élèves et notre collection grossissait, mais je crois qu'elles ne furent jamais complètes. On pouvait aussi acheter un album explicatif avec toutes les places de nos images numérotées que nous devions coller pour avoir un beau livre d'images, avec les avions de guerre américains, ou les motos de courses, ou encore les voitures... Il y aura aussi la très belle série de la famille royale belge, et une autre Notre Congo dans les chocolats Côte d'Or. J'ai récupéré l'album avec toutes les images collées aux bons endroits. Car c'était un peu le propos des collections, d'acquérir l'album explicatif et d'y coller les images à leurs places respectives. Ainsi peu à peu, on obtenait un bel album sur le sujet. On lisait au fur et à mesure de nos acquisitions et on apprenait l'Histoire avec plaisir.

Un peu plus tard, au collège de Bukavu, nous aurons de la même manière l'occasion de collectionner des portraits de stars de Hollywood. C'étaient toujours des dessins, faits sans doute à partir de photos sur du carton un peu plus épais, et obtenus je crois avec des chewing-gums. C'est ici que j'ai découvert Joan Fontaine, la préférée de Claude Jaumin. Moi, mes préférences allaient à la jolie Leslie Caron, que je ne connaissais pas et que je croyais naturellement américaine. Ah la jeunesse!

Il y eut aussi quelques images pieuses et autres souvenirs de communion que l'on s'échangeait et qu'on gardait dans nos missels. Ah! les belles images pieuses d'Épinal, dorées, parfois ajourées en dentelle, avec soies ou rubans, sur la Madone, le Sacré-Cœur et toute l'hagiographie. C'était la fin d'une époque. Je repense encore à une vieille série de chromos avec *Gulliver à Lilliput*, j'étais très jeune.

Enfin, mais là j'étais déjà à La Pocatière, je me suis abonné aux Éditions Atlas pour recevoir, à raison d'une par mois, une trentaine de cartes illustrées et explicatives mesurant approximativement quatre pouces par six pouces (10 x 15 cm) sur les animaux de toutes espèces. J'en ai reçu pendant au moins deux ans, de manière à me constituer un fichier du monde animal assez complet, conservé dans les boîtes de plastique fournies, et classé selon les familles et les espèces. Une photo de l'animal au recto et des explications au verso (habitat, genre, espèce, mœurs, etc.). Cela va de la fourmi au jaguar, de la baleine à la crevette en passant par l'okapi ou le lombric...

J'ai conservé les trois boîtes de près de mille fiches... Très riches et très documentées.

Puis il y a eu aussi des collections de même type sur l'art sous toutes ses formes.

Et même une encyclopédie *Atlas* en huit catégories, avec des fiches de très haute qualité sur papier glacé grand format (8,25 x 11,75 po) de huit couleurs différentes. Le tout était imprimé en Italie et de très haute qualité, avec des gros classeurs pour rassembler les fiches. Il y avait tous les domaines du savoir avec force détails explicatifs. Vraiment très bien fait, très riche et très savant. Mais le hic, dans toute cette aventure, c'est qu'à un moment cela s'est terminé. La production était arrêtée, mais l'encyclopédie en question reste fortement inachevée, incomplète... Nous sommes loin

du *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de Diderot, Buffon et d'Alembert de la fin du XVIII^e siècle. Enfin, que voulez-vous? Rien n'est parfait.

Comment dites-vous? – Ah! vous voulez connaître les huit catégories de cette encyclopédie? Fort bien, les voici : Art et littérature – Faune et flore – Géographie – Histoire – Médecine et santé – Sciences et techniques – Société (droit, économie, institutions et politique) – Sports. Et je vous passe les sous-catégories, bien sûr...

Je pense aussi à la collection complète des drapeaux de tous les pays, à partir d'un jeu de société. Il y a exactement 193 cartes qui accompagnent une grande carte du monde. Ici, c'est la géo qu'on apprend, et aussi l'Histoire. J'avais d'abord acheté un jeu pour notre belle Camille, puis je m'en suis racheté un également. Et quand on ne sera plus là – plaise à Dieu que ce ne soit pas trop tôt –, eh bien notre beau Maxime pourra le prendre pour lui.

Cinéphile

J'adorais le cinéma depuis que j'avais eu quelques cours sur la technique et le langage cinématographique par le père Émil Janssen au collège. Il anima nos ciné-forums et parvint à nous faire aimer le 7^e art. Et je me désolais de n'être pas assez riche, comme les stars de Hollywood qui conservaient des copies de leurs films et réunissaient parfois des amis pour revoir leurs films préférés. J'aimais le Ciné-club de minuit le dimanche soir à la TV belge, longtemps animé par un certain Sélim Sasson. J'avais d'abord pensé que c'était Sanson, et je ne me souvenais plus de son prénom, mais une fibre de ma mémoire me disait que c'était un prénom rare et bizarre. Puis, par Toutatis! trois heures plus tard, tout me revient : Sélim Sasson. Et c'est à cette émission que j'ai vu et appris à connaître Ingmar Bergman par au moins une dizaine de films, dont les magnifiques *Septième sceau* et *La source*. Puis à Kisantu, j'ai aimé être projectionniste de 16 mm pour l'Alliance française. Je commençais à posséder des films, à les palper, les regarder au moment où je le décidais!

Et puis, le miracle : un jour, en septembre 1984, je me suis procuré un enregistreur vidéo grâce auquel on pouvait à loisir enregistrer (et même effacer) sur bande ruban magnétique en cassette n'importe quelle émission, donc n'importe quel film présenté à la télé. Au début, je pensais naïvement qu'il fallait que la TV reste allumée pour opérer cette prodigieuse naissance. Et c'est ainsi que j'ai commencé à enregistrer. Le premier de « mes » films fut *La mort aux trousses*. Ensuite : *Les oiseaux* de Hitchcock. J'enregistrais tout ce que je trouvais bon et classique... J'en ai acheté des cassettes! Puis je trouvai à Montréal un marchand indien ou pakistanais qui vendait des paquets de six cassettes Scotch pour une bouchée de pain. Pierre me les rapportait lorsqu'il revenait à La Poc... Le nombre de mes films, enregistrés à partir de 1984, a grandi.

650, 700 films... vous commencez à comprendre ma manie de collectionner sur cassettes les films, reportages et autres pièces de théâtre. J'avais, le 30 août 98, exactement 915 films, près de 60 pièces de théâtre, une quinzaine d'opéras et d'opérettes et à peu près 450 reportages, sans compter cent ou deux cents émissions sur la nature et les animaux... En mai 2000, j'avais 1067 films, et le nombre a progressé jusqu'à... 1549! Ce sont les nouvelles techniques et l'abandon par le marché des cassettes et

lecteurs vidéo qui ont eu raison de mon acharnement. Commencée en 1984, ma collection s'est ainsi achevée vers 2005... C'est parmi tous ces beaux films que j'allais me servir pour présenter notre ciné-forum aux amis Boily. Et parfois pour mon simple contentement personnel. Ainsi j'ai revu avec délices *Les uns et les autres*, *Jésus de Nazareth*, *François ou les chemins du soleil* ou encore *Laurence d'Arabie*, trop longs pour être présentés en ciné-forums. Et de toute façon, les Boily les avaient vus.

Maintenant toutes ces cassettes sont vouées inéluctablement à la poubelle, et cela me fait mal d'y penser. J'aurais pu les convertir en CD, mais à quel prix et quelle perte de temps, car elles n'étaient pas de trop grande qualité, il faut le dire. Quoique pour la plupart, enregistrées pendant que je les visionnais, j'avais supprimé la publicité. Tu sais, ami lecteur, 1549 films et tout le reste d'émissions enregistrées, cela me fait 950 cassettes, toutes identifiées par un gros numéro de 1 à 950 sur la tranche visible de l'enveloppe cartonnée dans laquelle on glisse la cassette. Sur l'étiquette de chaque cassette j'ai aussi noté son numéro, afin de ne pas confondre les cartons d'emballage et les cassettes. Ces cassettes occupent encore trois grandes armoires et six ou sept casiers à tiroirs spéciaux.

De là naquit naturellement ma manie de classer. Sinon, je n'aurais jamais pu retrouver un film. Classer, c'est s'approprier... Je t'explique rapidement comment je classais mes films (parfois j'en avais deux, trois ou même quatre sur une seule cassette, tout comme il y avait des cassettes sans un seul film). Dès qu'un film était enregistré, je m'empressais de 1) noter le titre sur la tranche visible du côté du carton d'emballage de la cassette, au-dessus du numéro; 2) découper le petit résumé avec les principales données du film dans le *TV Hebdo* ou ailleurs, parfois avec une illustration; 3) coller ces papiers dans des grands cahiers où se suivent les cassettes numérotées; 4) remplir une fiche (4 x 3 po ou 10 x 7,5 cm) pour chaque film. Sur cette fiche, je notais le titre original, le numéro d'enregistrement du film¹, le nom du réalisateur, la nationalité, la cote artistique, la date du film (pas de l'enregistrement), et les principaux acteurs et actrices (possibilité de cinq noms et prénoms). Ensuite sur trois ou quatre lignes j'écrivais le résumé. Enfin, 5) je classais cette fiche par ordre alphabétique de titre (sans les articles) dans ma précieuse longue boîte fichier, qui a la fin a été doublée par une seconde boîte. C'était exactement comme un fichier classer de bibliothèque. Pour le fun et à titre supplémentaire, 6) je notais sur ordinateur (et le l'ai encore) sur une longue, très longue feuille de système Excel, toutes ces données (*database*) classées en colonnes, un film par ligne avec une vingtaine d'entrées. Très facile de retrouver ou de comptabiliser combien de films russes, combien et quels sont tous les films que j'ai enregistrés et qui furent réalisés en 1943, ou ceux réalisés par David Lean... Ainsi il m'était très facile de tout retrouver en une minute! Sans cette méthode rigoureuse de classement, la collection de ces 1549 films était vaine et inutile. Mais avec...

Petite note amusante, que je pourrais appeler la revanche du destin. Lorsque j'étais jeune étudiant au collège de Bukavu, je me prenais à rêver de devenir réalisateur. Bon, cela m'est passé, mais quand même... Et en me relisant, je suis arrivé, et tu l'as lu quelques lignes plus haut, à cette bribe de phrase : « ... quels sont tous les films que j'ai [enregistrés et qui furent] réalisés en 1943 »...

¹ Selon la chronologie de l'enregistrement, le premier – La mort aux trousses – ayant le n° 1 et le dernier le 1549.

Tu comprendras ma surprise lorsque je me lus, car j’avais écrit cette phrase sans les mots soulignés, que je me suis senti obligé de rajouter pour ne pas être mal compris. Soudain, je m’étais senti devenir réalisateur.

Pour compléter cette histoire de films enregistrés sur vidéocassettes, vous saurez tout lorsque je vous aurai dit que j’ai tout donné à Paul-André et Marie Boily en octobre 2014. Je sais qu’eux ils l’utiliseront encore. J’ai écrit cela dans le chapitre 25 sur les Amitiés.

Les photos et diapositives

Comme tout le monde, je suppose, nous gardons nos photos de famille. D’abord celles de la génération de nos parents, en noir et blanc, datant de la guerre et même d’avant-guerre. Elles sont dans des albums, certaines sont dans des boîtes avec de vieilles cartes postales... On les revoit rarement.

Puis il y a les nôtres, souvent classées par dates dans des albums. Je vous fais grâce des détails, mais vous devez savoir que nous avons au moins une trentaine d’albums classés, annotés, numérotés. C’était surtout la préoccupation de Nicole, avec nos fiançailles, nos enfants, nos déménagements, nos voyages, nos invités, le chalet... De mon côté, je classais aussi dans de gros albums toutes les photos de nos pièces de théâtre avec le Cinq-Sec, avec nombreuses annotations. Puis les photographies en papier diminuèrent au profit des diapositives. Nous préférons, pour nous et nos enfants, la qualité des diapos, et nous faisons régulièrement des séances de projection. Au total, j’ai ainsi accumulé plus de 6500 diapos rangées dans des grandes boîtes-classeurs. La dernière date de 1989 et nous montre Nathalie souriante appuyée sur un arbre du jardin. Elle porte le n°6564. Je parle évidemment de la diapositive. Mais comme pour les films en ciné-caméra, le support en papier et en pellicule diapositive se raréfia au profit de la numérisation. J’ai converti toutes mes dias en photos numériques. Un travail de Dieu le Père (c’est Dieu le Père qui créa le monde, or j’ai recréé tout le monde que j’avais enregistré sur pellicule). J’ai encore pris des photos papier, puis un jour je me suis acheté un appareil photo numérique, comme tout le monde. Mais là, comme cela ne coûte plus un sou, je m’en donne à cœur joie et j’en ai déjà près de 20 000, qu’il ne faut pas perdre de vue et classer au minimum par des dossiers datés. Voilà où nous nous situons à cet égard. Donc essentiellement des photos, dias ou clichés numériques pris en famille et en souvenirs de voyage. Ensemble très personnel et peu de souci artistique, quoique...

Les revues

Lorsque je m’abonne à une revue généralement je la garde, j’en fais une collection qui pourra m’être utile avec le temps et les années. Ce fut le cas en particulier pour les différentes revues sur le cinéma (mon péché mignon) et spécialement *Amis du film et de la TV*, une revue belge dont j’ai la collection complète reliée en une dizaine de gros bouquins qui trônent encore dans la grande bibliothèque de notre salon. J’ai tous les numéros depuis 1953 jusque 1981, date de sa mort. C’est Christian, en 1955 lorsqu’il était à St-Luc, qui y fut abonné au début. Cette revue abondamment illustrée, mensuelle et très bon marché était issue des milieux catholiques belges et comprenait à chaque numéro un réper-ciné

avec résumé critique des nouveaux films sortis en Belgique durant le mois. Ce répertoire m’a permis maintes et maintes fois de me faire une idée des films qui étaient présentés à la télévision.

J’avais acheté les tout premiers numéros de la nouvelle revue *Tintin*, le journal des jeunes de 7 à 77 ans¹, depuis 1946. Je les avais achetés un par un, tous les jeudis, jusqu’à ce qu’on parte en Afrique vers mars 1948. Puis, du Congo, j’ai été abonné deux fois, mais les envois par avion étaient très irréguliers et cela n’a pas duré. Lorsque je suis rentré en Belgique... lis bien ceci, ami lecteur, pour ton édification : lorsque je suis rentré en Belgique en 1955, j’avais dix-sept ans et allais entrer en rhétorique à St-Servais. Dans ma chambre, au perchoir de la maison au deuxième étage, j’avais une petite bibliothèque avec deux portes vitrées et relativement peu de place pour tous les bouquins que je commençais à accumuler. Et j’avais là tous ces *Tintin* hebdomadaires que j’avais conservés (je parle de ceux des deux premières années). Cela devait faire un gros paquet de près de 20 ou 25 centimètres d’épaisseur, et comme les *Tintin*, ce n’était plus trop de mon âge, me disais-je, j’ai pris le tout et l’ai balancé à la poubelle! J’ai jeté ainsi ce qui aujourd’hui vaudrait un minimum de quatre à cinq mille dollars pour les collectionneurs! Avouez qu’on peut être con. Je n’avais pas pressenti que les premiers *Tintin*, Hergé et toutes ses œuvres allaient bientôt valoir beaucoup d’argent... On ne parlait pas du tout de Tintin à cette époque. « On n’est pas sérieux quand on a dix-sept ans! » Allez relire le très beau poème de Rimbaud, *Roman*.

Il me fallait de la place pour les très belles revues *Réalités* que Jean Warnant consentit à me payer par abonnement annuel. J’avais lu beaucoup de ces revues très soignées et luxueuses au collège de Bukavu, à la salle des grands, toutes en gros papier glacé et très épaisses, avec nombreux reportages et photos couleurs. Mais cela ne dura qu’un an, car papa trouvait que 600 francs d’abonnement pour 12 numéros, c’était cher!

Il y a eu d’autres revues, notamment *Première*, une revue française sur le cinéma richement présentée. J’ai gardé pendant des années, puis j’ai arrêté. Et je viens aussi de jeter à la poubelle l’équivalent de dix ou quinze ans de ces grosses revues.

Il y en eut d’autres, dont *Séquences*, une revue très sérieuse sur le cinéma québécois. J’en ai eu pendant une vingtaine d’années. Il y aura aussi la revue *Des chiffres et des lettres* (revue de jeu), et aussi la belle revue *Photos*. Là aussi, j’en ai accumulé l’équivalent de 50 ou 60 centimètres d’épaisseur. Avec le temps, tout a valsé à la poubelle. Il faut bien se faire de la place! La dernière collection que j’ai encore et que j’ai achetée à partir de ventes massives dans certains magasins à grande surface de Belgique, c’est un ensemble de grandes revues intitulées *Les chefs-d’œuvre de l’art – Les grands peintres*. J’en ai acquis 98 exactement, avec pour chaque numéro quelques pages explicatives sur le peintre, et puis une quinzaine de grandes reproductions d’une page en couleurs choisies parmi les œuvres de ce peintre.

¹ Bon, je vous transcris ici ce qui était écrit à côté du titre du journal et je pense que dans deux jours, oui, oui, j’aurai 77 ans! Je vais rentrer dans ma dernière année où il m’est permis de lire Tintin! Non, mais vous pigez ce que cela signifie... pour moi? Il est bientôt temps que je termine tout ce travail, que je m’assagisse et saisisse ainsi l’occasion de le lire encore un peu.

Maintenant, c’est Nathalie qui accumule les revues françaises sur les vedettes, le cinéma et toute l’actualité... Elle y dépense pas mal d’argent, malgré son maigre pécule. On a beau la raisonner, on ne peut quand même pas l’en empêcher. N’oublions pas qu’elle est essentiellement visuelle. C’est une de ses rares sources d’information, quand même!

Et des babioles

Non, vous n’aurez pas ici de collections de boîtes d’allumettes, de sous-bocks à bière en carton, de porte-clés ou de plumes, de coquillages, de canards en plastique ou de dés à coudre! Même pas de cigarettes. Mais je revendique quand même la double appellation de céphaloclastophile et de ludophile. Allons voir au chalet où j’avais le temps de m’occuper ainsi, de préférence les jours de pluie. Oui, dans une armoire vous trouverez vingt ou trente boîtes de jeux de société, style Monopoly, Stratégo, Carrières, MasterMind et différents jeux de quiz. Quant au céphaloclastophile, vous vous demandez sans doute ce que peut bien collectionner cet énergumène iconoclaste? Je vous explique : céphalo, cela vient du mot grec *képhalè* signifiant crâne¹; clasto, du grec aussi, signifie « qui casse », comme un iconoclaste est un briseur d’icônes ou d’images pieuses; et phile signifie ami, toujours du grec, comme le joli nom inventé Anagnosophile : qui aime connaître en lisant... Alors vous avez *understandé* (ou *begrepen in t’vlaams*? Vous êtes en présence de quelqu’un qui aime les casse-tête, appelés aussi puzzles. On en a fait et défait – et souvent conservé – au moins une bonne vingtaine, presque toujours au lac, du temps où nos quatre mousquetaires étaient encore à la maison. Mais il nous fallait des costauds, des difficiles d’au moins mille pièces.

Idem, ma foutue manie de collectionner les mots croisés très difficiles de Scipion, puis ceux de David Magnant dans *Paris-Match*, et les télégrilles que j’ai résolus. Alors pour cela, que suis-je? Un cruciverbophile?

Et sachez que j’ai gardé (pas vraiment collectionné) quelques pierres, des pièces d’un cent (toutes les années), des feuilles dans un herbier fait maison, un gros album fait par moi-même avec des feuilles blanches et quelques feuilles d’arbres et fruits... Sale à conserver... Après deux ou trois mois, cela sentait bon l’automne. Mais après deux ou trois ans, cela se déchiquetait en poussière... Et n’oublions pas tout le monde animal, dont ma collection est hétéroclite et par étapes, mais bien réelle! Je vous en fais un rappel succinct plus loin, mais sachez d’abord que ma seule vraie collection d’animaux pourrait être :

Les trois lapins blancs

Il existe un conte célèbre, *Les trois petits cochons*, il y a eu un cabaret célèbre, Les trois baudets; pour ce qui me concerne il devrait y avoir Les trois lapins blancs, car trois étapes de ma vie ont été marquées d’un lapin blanc.

D’abord la première piécette de théâtre quand j’avais cinq ou six ans, intitulée *Les pimpins blancs*, dans laquelle j’étais déguisé et maquillé en petit lapin sautant, et dans laquelle je rentrais en sautillant accroupi, lorsque... le rideau se ferma¹.

Il y eut ensuite le fameux lapin blanc d’*Alice au pays des merveilles*, qui regardait sa montre en courant et rentrait dans le terrier suivi par Alice, et qui est à l’origine de cette fabuleuse histoire écrite par Lewis Carroll. J’ai vu le film de Walt Disney à Liège vers 1950 et j’ai lu et relu cette histoire, qui a sans doute été à l’origine de quelques-unes de mes scènes ou de mes pièces. Je pense entre autres à *Cumulus, cumulus*.

Il y eut enfin le petit lapin, blanc aussi, que Nicole suspendit au rétroviseur de ma dernière voiture, une Shadow, en 1998. Ce petit lapin suspendu me permet de reconnaître facilement ma voiture dans tous les stationnements. Nous sommes en 2015, les voitures se sont succédé, mais mon lapin blanc est toujours là!

Il y aurait sans doute un quatrième lapin blanc enfoui quelque part dans les méandres de mes souvenirs, le lapin en peluche que Christian a reçu lors d’une Saint-Nicolas durant la guerre et qu’on revoit tenu frileusement par Christian sur une photo; mais les trois mousquetaires étaient quatre, c’est bien connu.

Les autres animaux en mémoire

Revenons aux animaux en général. Je ne les ai pas collectionnés comme tel, mais je les aime et voudrais essayer de répertorier mes plus belles fréquentations. C’est déjà au fond une collection appartenant à la mémoire, mais en vrac, sans classement, sans marquer mes préférences. Vous pourrez retrouver les détails dans certains chapitres de la première partie. Je n’explique guère ici.

Herve Des hannetons dans les haies et avec un fil à la patte pour des courses. Un chardonneret donné à Christian par monsieur Hanquet, le coiffeur, qui avait beaucoup d’oiseaux chanteurs pris dans les tenderies. Il y a aussi l’image de ce cheval blessé qui passait devant la maison alors qu’on le menait à l’abattoir. Il avait le ventre en partie ouvert...

Suisse Vaches et chamois

Sur l’Atlantique Marsouins, épaulards, baleines, exocets (poissons volants)

Stanleyville À dix ans juste, petits lézards au mur, gros lucanes, gentilles lucioles

Basoko Moustiques, chats, lézards, araignées, singes, serpents, chèvres, antilopes naines (*mbolokos*), *libobis*, une sorte de martre ou mustélidé assez gros qui se cachait dans les caniveaux, éléphants dont on sentait l’odeur ou dont on voyait les traces en forêt.

Poko Papillons, cardinaux (passereaux rouge vif que j’essayais de prendre au piège à 12 ans), chevaux (les trois des Bougnet à La Bima), quelques poissons pêchés, crocodiles.

¹ Un céphalopode, comme la pieuvre ou la seiche, est un animal dont les pattes sont directement rattachées au cerveau.

¹ Voir explications aux chapitres 2 et 24 sur mes premiers essais au théâtre.

Watsa Éléphanteaux, gros lézards bleus des palmiers, singes, perroquets, éléphants, girafes et les fameux okapis (à l'Epulu)

Bukavu Caméléons, grues couronnées

Parc Albert Antilopes, buffles, éléphants, lions, zèbres, hippopotames

Kisantu et Lemfu Fourmis, rats, chiens, crocodiles, mantes religieuses, chauves-souris, coléoptères (bombardiers)

La Pocatière Chats, chiens, diamants (oiseaux), baleines, bélugas

Lac Trois-Saumons Écureuils, cailles, levrauts, grenouilles, marmottes, cerfs, originaux, abeilles, huards et autres canards

Entre La Poc et Montmagny Des panneaux routiers indiquant saumons, tortues, perdrix

Brésil Iguazú : au parc ornithologique, toucans et aras; à l' hôtel de Curitiba, serins (canaris) en cage. Amazonie : singes laineux, alligators et piranhas.

Zoos Anvers, Stanleyville, Bujumbura, Cologne : orang-outang (ou orang-dégouttant parce que le mâle venait de copuler et s'intéressait à un restant de liquide séminal qui s'effilait comme un élastique)

Orsainville, Saint-Félicien, Granby, perroquets, singes

Classements et collections en mémoire

Je collectionnais donc, mais aussi, je vous l'ai dit, je classais, sans les posséder nécessairement, les meilleurs films, les meilleures chansons, selon moi, parmi tous ceux que j'avais vus, parmi celles que j'avais entendues...

Mes plus beaux films

Avant de me lancer dans mon classement, je voudrais attirer l'attention sur le fait que j'ai toujours aimé le cinéma. À Herve, où nous avions une entrée gratuite au cinéma Palladium parce que les propriétaires, de vagues cousins côté Bonsang, voulaient aider maman qui venait d'être veuve; à Bukavu, où j'ai eu des ciné-forums et quelques cours sur la technique du cinéma, le langage symbolique des images, la trame sonore et le scénario par le père Janssen; puis à Liège, puis ici à La Pocatière où depuis 1984, lorsque j'ai acheté mon premier vidéo, j'ai pris l'habitude d'enregistrer et garder tous les bons films qui passaient à la TV. Je voudrais d'abord ajouter deux points sur le classement de mes meilleurs films. D'abord j'ai fait plusieurs classements de films. Et ensuite, on s'approprie ces films que l'on a aimés et que l'on revoit en imagination.

Classement pour classement, je vais vous en livrer un dont je me suis préoccupé toute ma vie, et qui chaque fois que je le consultais changeait ici ou là. C'est dire si la mouture proposée ici n'a rien de définitif. Il s'agit de classer mes plus beaux films. Et Dieu sait que j'en ai fait souvent des classements de films! Le premier, très méthodique avec cinq critères sur vingt points en 1960, déjà dans mon bureau de la rue Saint-Julien où j'étudiais le droit. C'est le film *Mon Oncle* qui arrivait en tête de ce classement.

En disant « mes », j'ai conscience que je m'approprie un peu ces films, mais dans le fond, n'est-ce pas le propre de toute œuvre d'art : se voir ainsi réappropriée par le lecteur, le spectateur, l'auditeur, par tout public?

Cette passion du classement doit sans doute venir de ma manie de collectionneur. Vouloir conserver. Et un bon moyen de conserver n'est-il pas de classer et reclasser sans cesse? Je me sens un peu comme Harpagon, en disant cela. Mais l'avarice, la vraie, doit être une manie de collectionner, manie qui tourne à la folie, à la déraison, jusqu'à devenir une fin en soi, en même temps que la négation des autres personnes. Tant pis, malgré ces remarques péjoratives sur la manie de classer, j'y vais pour « mes films », car il reste un côté positif à cette envie de classer, c'est qu'elle permet de voir le caractère de celui qui classe, de le connaître mieux. Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. Dis-moi qui et comment tu classes et je te dirai qui tu es. Hanter et classer sont cousins. Si je classe un film parmi les meilleurs, c'est parce qu'il me hante... Remarquons enfin que le classement n'a vraiment pas d'importance et que je pourrais facilement placer en deuxième position celui que j'avais mis en cinquième.

Encore une remarque avant de vous livrer la marchandise. Le classement qui suit a été complété vers 2000 ou 2005, mais comme je le dis quelque part il est sujet à des variations constantes. Aussi, ce jour du 21 mars 2014, alors que je mets une touche finale à ces extraits, je vous déclare sans ambages que je ne toucherai plus à ce classement, que je le laisse tel qu'il était il y a dix ou quinze ans, sauf le rajout hors-concours au début, pour éviter de me compliquer inutilement la vie. Et surtout parce que, avec l'âge et mes yeux, mes oreilles et ma mémoire qui déclinent (oui, je perds rapidement le souvenir des films vus récemment), je n'ai vraiment plus trop le goût d'aller voir de nouveaux films que je trouve souvent insipides, compliqués et tellement superficiels!

Voici donc ce classement très personnel :

Hors concours *Des Hommes et des Dieux* (France 2010, de Xavier Beauvois, avec Lambert Wilson et Michael Lonsdale).

Ce film sublime dans une harmonie précise d'images et de dialogues, de chants et de symboles, emporte le spectateur au plus profond de l'amour. Il dépasse vraiment les limites de l'humain pour rejoindre le divin. Les commentaires les plus élogieux n'ont pas manqué. Je lis : *La montée vers le martyr... Un miracle planétaire... Puissant et bouleversant...* Ce film a d'ailleurs obtenu le grand prix du jury du Festival de Cannes, et les César du meilleur film, du meilleur second rôle pour Michael Lonsdale et de la meilleure photographie. Je l'ai vu deux fois, coup sur coup, et ai assisté à un débat juste après la projection dans la salle de cinéma Le Scénario de La Pocatière, animé par notre nouvel évêque Mgr Yvon-Joseph Moreau, ancien abbé supérieur du monastère cistercien d'Oka, qui avait bien connu le supérieur des moines assassinés interprété par Lambert Wilson.

1 *J'avais cinq fils* (en anglais *The Sullivan*, États-Unis 1944, de Lloyd Bacon avec Thomas Mitchell et Anne Baxter).

Film sur l'héroïsme de la famille Sullivan, dont les cinq fils sont morts à la guerre, sur le même bateau. Du plus loin dont je me souviens, j'avais sept ans et ma mère était veuve de guerre! Ce

n'est pas un grand film de ciné-club ou de festival, c'est même l'archétype du film américain monté à la gloire de ses héros, film qui pousse sur le mélo et met à l'honneur l'*american way of life*. Mais c'est un film dont je me souviendrai toute ma vie, et pourtant je ne l'ai jamais revu. Et ce n'est pas l'envie qui me manquait, mais l'occasion ne s'en est jamais présentée¹. Il ne fut jamais présenté à la TV. Mais il m'avait marqué et je suis sûr qu'il m'a influencé. Je revois encore plusieurs séquences. Le film est divisé en deux parties : les enfants jeunes, puis en âge d'être soldats. Leur première cigarette dans le cabanon et la leçon du père qui leur fit fumer des cigares, le petit dernier qui arrivait toujours en retard, même à l'église. Puis l'arrivée à l'âge adulte, quand ils passent sous un fil tendu dans le jardin où ils avaient l'habitude de courir et où, maintenant qu'ils ont grandi, ce fil fait tomber leurs chapeaux... Le benjamin, je pense, était le seul marié, l'aîné s'appelait Georges, je crois. Enfin vint la déclaration de guerre et leur décision de tous entrer dans la marine. Puis leur enrôlement, quand l'officier recruteur dit au cinquième : « J'espère que vous ne vous appelez pas aussi Sullivan », et que celui-ci répond non et se nomme : Sullivan... Et la finale où le dernier vient rejoindre les autres sur les nuages du ciel, quand leur bateau a coulé. C'est tiré d'une histoire authentique qui a fait pleurer ma mère, à la fin de la guerre. Et cette histoire vraie a aussi servi pour le film *Il faut sauver le soldat Ryan*, on le dit d'ailleurs au début de ce dernier.

2 Le Dernier pont (Allemagne, 1952, de Helmut Käutner)

Encore la guerre. Cela se passe en Yougoslavie. Maria Schell y interprète une infirmière allemande prisonnière des partisans yougoslaves, dont le chef est incarné par l'acteur-réalisateur Bernhard Wicki. Elle finira par choisir son devoir plutôt que son amour, et elle aussi succombera dans la folie des hommes, sur ce dernier pont.

3 Le Pont de la rivière Kwaï (David Lean, 1957)

Voilà un film très bien ficelé. Pas un grand film à thèse et à réflexion, mais un film magnifique, une grande réalisation : exotisme, musique et acteurs très bien campés. Le colonel Nicholson est vraiment l'officier britannique, élevé à la dure et très droit. Bravo à Alec Guinness, William Holden, Jack Hawkins et Sessue Hayakawa. Et ce pont!²

4 La Strada (1954, Federico Fellini
Avec Giulietta Masina et Anthony Quinn.

5 Le Troisième homme (Angleterre, 1949, Carol Reed)

Avec Orson Welles, Alida Valli, Joseph Cotten et l'excellent Trevor Howard.

5bis Limelight (États-Unis 1952)

Paru en français sous le titre *Les feux de la rampe*, de et avec Charlie Chaplin, sublime Calvero.

6 Les Uns et les autres (France 1981, Claude Lelouch)

Quelle saga fantastique! Encore la guerre. Et une trame musicale hors pair.

7 Un Homme et une femme (1966, du même Claude Lelouch)

8 Les Visiteurs du soir (1942, Marcel Carné)

9 Le Salaire de la peur (1953, Henri-Georges Clouzot)

10 Citizen Kane (1941, Orson Welles)

11 Jeux interdits (1952, René Clément)

12 Marius, Fanny, César (1931, Alexander Korda, 1932, Marc Allégret, 1936, Marcel Pagnol)

Ce qu'on a nommé la trilogie marseillaise, basée sur le théâtre de Pagnol, est sublime pour le texte, même si c'est du théâtre filmé, et magnifique par l'interprétation (Raimu!), mais aussi Orane Demazis et Pierre Fresnay, jusqu'à Escartefigue et la mère d'Orane, et Panisse; et puis il y a le décor et Marseille.

13 Titanic (1997, James Cameron)

Eh! oui, si récent et si bien classé, c'est rare pour ne pas dire rarissime. Mais ce film fut et est encore un événement! Jamais je n'ai vu un tel déploiement (j'allais dire débordement) d'images, d'effets spéciaux, un tel enthousiasme du public, une telle unanimité : on fait partout la queue, de Paris à Montréal, en passant par Jakarta et La Pocatière! Et cela durant plusieurs semaines. Tous les records précédents pour des films à grand déploiement sont battus et largement battus : *Le Pont de la rivière Kwaï*, *Amadeus*, *Gandhi*, *Il danse avec les loups*, sans compter *Ben-Hur*, *Spartacus* et *Jésus de Nazareth*. *Titanic* rejoint et, je crois, aura vite fait de battre *Autant en emporte le vent* dans les records. Et ce fut le film le plus cher au monde. Quand on pense aux couacs retentissants de certains des autres films les plus chers, comme *Cléopâtre* et ce truc sur un univers de flotte avec et par Kevin Kostner... Ce film est beau par son aspect technique : le son Dolby stéréo des immenses turbines vous prend aux entrailles, les bruits encore, les effets de la déchirure de la coque, les trucages, les mouvements de caméra rendant si bien la levée de la poupe, le brouhaha. Ce film est beau par son témoignage humain, son histoire, ses images. C'est un peu le contraire du *Vieil homme et la mer* que j'apprécie beaucoup comme roman : d'un côté une coquille de noix, un homme seul, la chaleur du Gulf Stream... de l'autre l'immensité du plus grand paquebot du monde, des milliers de passagers, l'iceberg... et des deux côtés : la mer, notre mère à tous. La victoire à travers la défaite, le courage, la solidarité... et dans les deux cas : des requins aussi... des vrais et des faux, mais les requins humains sont encore plus dangereux que les requins de la mer.

14 L'Arnaque (1973, George Roy Hill)

Avec Paul Newman, Robert Redford et Robert Shaw, frais, très bon suspense, et la musique!

15 Le Train sifflera trois fois (1952, Fred Zinnemann)

Le flegme tranquille de Gary Cooper, la beauté de Grace Kelly et le suspense, les décors, la musique.

¹ Hop! Jean Moutarde l'a finalement trouvé en Belgique – mais en anglais et sans sous-titres – et me l'a envoyé. Nous l'avons vu le 20 septembre 2008, avec les Boily comme traducteurs.

² Je constate, en relisant, que cela fait trois films de guerre. Et après ça, je voudrais dire que la guerre ne m'a pas beaucoup marqué? Allons donc! Et deux films avec des ponts... Un psychanalyste y verrait certainement une relation quelconque avec mes voyages ou la circulation (un passage pour mon « bon sang » ou un nouveau bridge dans ma petite gueule d'amour!

- 16 *Il Cristo proibito*** (1951, Curzio Malaparte)
Paru en français sous le titre *Le Christ interdit*, avec Raf Vallone.
- 17 *Les plus belles années de notre vie*** (1946, William Wyler)
- 18 *Don Camillo*** (six films, à partir de 1952)
Avec Fernandel et Gino Cervi, ils sont tous excellents.
- 19 *Pain, amour et fantaisie*** (1953, Luigi Comencini)
... et jalousie, avec la toute belle Gina Lollobrigida et Vittorio de Sica.
- 20 *Amadeus*** (1984, Miloš Forman)
Quel souffle! Pétillant de vie.
- 21 *Gandhi*** (1982, Richard Attenborough)
Une vie exemplaire.
- 22 *Les Vacances de monsieur Hulot*** (1953, Jacques Tati)
Un sacré don d’observation, un humour tout en douceur.
- 23 *Tous les matins du monde*** (1991, Alain Corneau)
C’est humain, c’est beau.
- 24 *Danse avec les loups*** (1990, Kevin Costner)
- 25 *Le Corbeau, Quai des Orfèvres, L’Assassin habite au 21, Les Diaboliques***
(tous d’Henri-Georges Clouzot)
- 26 *L’année dernière à Marienbad*** (1961, Alain Resnais),
Cléo de cinq à sept (1962, Agnès Varda)
- 27 *Il était une fois dans l’Ouest, Il était une fois la révolution***
(1969 et 1971, Sergio Leone)

Et voilà!

Et lors de mon ultime lecture, je me permets de rajouter :

28 *Le huitième jour* (1996, Jaco Van Dormael)
et ***La vie est belle*** (1997, Roberto Benigni)

29 *Les lumières de la ville* et *Les temps modernes* (1931 et 1936, Charlie Chaplin toujours!)

L’embêtant avec ces classements, c’est qu’ils sont sujets à des remises à jour perpétuelles : d’abord parce qu’il y a de nouveaux films, et ensuite, parce que nos goûts évoluent – heureusement. Quand j’avais vingt-deux, vingt-trois ans déjà, je m’étais fait mon classement des cent meilleurs films. Il a évolué, mais je me rappelle que j’y plaçais en premier *Mon oncle*, et *Le pont de la rivière Kwaï*.

Les oubliés

Je veux quand même réparer une erreur, des manques. J’aurais dû introduire dans une liste des 50 meilleurs les films suivants :

- ***Le Mécano de la General*** (1926, Buster Keaton)
- ***La fureur de vivre*** (1955, Nicholas Ray)
Avec James Dean et Natalie Wood
- ***West Side story*** (1961, Jerome Robbins et Robert Wise)
Pour la musique, la danse et la beauté de Natalie Wood
- ***Jésus de Nazareth*** (1977, Franco Zeffirelli)
Avec Robert Powell
- ***François et le Chemin du soleil*** (1972, Franco Zeffirelli)
- ***Roméo et Juliette*** (1968, Franco Zeffirelli)
- ***Lawrence d’Arabie*** (1962, David Lean)
- ***Sur les quais*** (1954, Elia Kazan)
Avec Marlon Brando et la belle blonde Eva Marie Saint
- ***La mort aux trousses*** (1959, Alfred Hitchcock)
Avec Cary Grant et Eva Marie Saint
- ***Bonnie and Clyde*** (1967, Arthur Penn)
Avec Warren Beatty et Faye Dunaway
- ***Et vogue le navire*** (1983, Federico Fellini)
- ***Les Quatre cents coups et La Nuit américaine*** (1959 et 1973, François Truffaut)
- ***L’Île nue*** (Japon, 1960, Kaneto Shindō)
Sur tout le film, il ne se dit qu’une seule phrase : du vrai cinéma!
- ***Le septième sceau* et *La source*** (1957 et 1960, Ingmar Bergman)
Deux films si beaux, si profonds, si mystérieux, dans un décor médiéval. Incroyable Suédois! Je les avais oubliés, mais on ne les programme plus nulle part!

Ainsi encore, en l’an 2000, je lis un papier sur lequel je parle de mes films-cultes, mes films-fétiches auxquels je voue un culte particulier, pour lesquels j’ai un attrait particulier, un souvenir énorme, un coup de cœur. Et je lis : *Limelight*, *Le Dernier pont*, *Le Pont de la rivière Kwaï*, évidemment *J’avais cinq fils*, *Le Troisième homme* et *Le Christ interdit*.

Vous voyez que mes opinions et mes choix, au fond, n’ont guère changé. Car je crois que Charlie Chaplin reste le plus grand de tous les réalisateurs. N’oublions pas qu’il était aussi acteur et compositeur. L’admirable musique *Les petits chaussons de satin blanc* qui est le thème principal de *Limelight* fait déjà la preuve de son immense talent.

Pour en finir avec les films, voici deux autres classements.

D'abord un sondage réalisé par le magazine britannique *Time Out*, mentionné par la revue *Première* de juillet 95, sondage avec lequel, en définitive, je serais assez d'accord. Il a été réalisé auprès d'un échantillon international de réalisateurs, producteurs et critiques de films qui ont désigné :

- MEILLEUR FILM DE TOUS LES TEMPS**
- 1) CITIZEN KANE (États-Unis 1941, Orson Welles)
- 2) LE PARRAIN¹ (États-Unis 1972, Francis Ford Coppola)

MEILLEUR RÉALISATEUR

ALFRED HITCHCOCK

MEILLEUR ACTEUR

MARLON BRANDO

MEILLEURE ACTRICE

KATHARINE HEPBURN

Deux remarques : tous les noms sont américains (même Hitch qui a fait là le principal de son œuvre), et rien de Charlie Chaplin, que je placerais un cran au-dessus, comme acteur et réalisateur.

Ensuite, il y a eu aussi une élection des meilleurs films jamais réalisés, faite lors de l'Expo 58 à Bruxelles par un jury de 117 historiens appartenant à 26 pays, pour ne pas offusquer les susceptibilités.

Voici les douze premiers (on avait dit que les six premiers étaient ex æquo)

- **Le Cuirassé Potemkine** (URSS 1925, Sergueï M. Eisenstein)
- **La Ruée vers l'or** (États-Unis 1925, Charlie Chaplin)
- **Le Voleur de bicyclette** (Italie 1948, Vittorio De Sica)
- **La Passion de Jeanne d'Arc** (France 1928, Carl Theodor Dreyer)
- **La Grande illusion** (France 1937, Jean Renoir)
- **Les Rapaces** (États-Unis 1925, Erich von Stroheim)
- **Intolérance** (États-Unis 1916) de David W. Griffith)
- **La Mère** (URSS 1926, Vsevolod Poudovkine)
- **Citizen Kane** (États-Unis 1941, Orson Welles)
- **La Terre** (URSS 1930, Alexandre Dovjenko)
- **Le Dernier des hommes** (Allemagne 1924, Friedrich Wilhelm Murnau)
- **Le Cabinet du docteur Caligari** (Allemagne 1920, Robert Wiene)]

À ce classement, on peut faire plusieurs reproches : beaucoup de muets (9 sur 12). À cette époque, on était encore très accrochés par la beauté picturale. Rien du Japon, pas même Rashōmon ou *Les Sept samourais*, et la part trop belle à quatre pays : URSS, États-Unis, France et Allemagne...

Notes éparses sur films divers

Les films de reconstitution historique sont intéressants si on met sous les yeux du spectateur des moments importants que l'Histoire n'a pas pu filmer ou enregistrer par écrit, justement parce que ces faits étaient peut-être trop importants pour qu'un contemporain songe à en recueillir un témoignage. Ainsi nous n'avons aucun film historique (et vrai) avec Eisenhower pour le Jour J. Et pourtant Eisenhower en était le cerveau. Mais le cerveau bien secret! Et un secret bien gardé.

Des bons films oubliés de tous

- Un film récent, **Il faut sauver le soldat Ryan** (lui n'est pas un oublié!) avec Tom Hanks, raconte l'histoire véridique des cinq frères Sullivan, déjà racontée en 1945 ou 46 par le film *The Sullivans*, en français *J'avais cinq fils*, un des premiers films que j'ai vus à Herve et qui m'a énormément marqué, car maman a voulu le voir et le revoir plusieurs fois. Et je m'en suis toujours souvenu. J'ai adoré et voudrais le revoir.
- **Les Culottes rouges**, avec Laurent Terzieff et un Bourvil à lunettes. Très bon comique vu à Outremeuse St-André.
- **Le Corniaud** et **La Grande vadrouille**, deux films tandem Bourvil / de Funès de Gérard Oury sortis en 1965 et 1966.
- **François 1^{er}**, où Fernandel retourne en rêve au Moyen Âge. Il faut se rappeler le supplice de la chèvre qui lèche l'eau salée sur ses pieds, ou le gag du dictionnaire qu'il a gardé avec lui dans ses grandes chausses et qui lui permet de prédire l'avenir de plusieurs personnes, moyennant finances. Et à ceux qui ne sont pas assez connus pour être dans le dictionnaire au XX^e siècle, il dit simplement : « Pas assez connu, au suivant ».
- La magie et l'aventure : j'ai revu un film qui m'a fait rêver, étant enfant : **Le voleur de Bagdad** avec Sabu. Je revois Sabu, tout étriqué dans son beau costume indien. Il s'appelle Abou dans le film et doit aller à l'école. Il va plonger dans l'aventure, le fantastique, la féerie. Ce film dont le décor exotique de sable et de palmiers fait penser aux Quatre plumes blanches avait pour principaux acteurs Conrad Veidt (Jaffar, le méchant), Sabu (Abou), June Duprez (la princesse), John Justin (le prince Ahmad) et Rex Ingram (le génie qui vole).

Je revois encore la scène où Sabu est accroché à la chevelure du génie qui vole, ou quand il est pris dans ses mains aux longs ongles... Tout était fait pour exacerber nos fragiles émotions enfantines. Voici un beau dialogue extrait de ce film, alors que Sabu est sur l'épaule du génie gigantesque qui vole :

- Où sommes-nous, maintenant?
- Au-dessus du toit du monde.

¹ Très bon! Et lui, j'avoue que j'aurais dû le classer aussi! Vraiment un oubli.

- Est-ce que le monde a un toit?
- Évidemment. Supporté par sept piliers. Et ces sept piliers reposent sur les épaules d'un génie dont la force est inimaginable. Et ce génie se tient debout sur un aigle. Et l'aigle sur une balle. Et la balle sur un poisson. Et le poisson nage dans la mer de l'éternité!
- Où est-ce que nous allons?
- Sur le plus haut pic de la plus haute montagne du monde, là où la terre reçoit le ciel. C'est là que s'élève le temple de l'aurore. Et dans la grande salle de ce temple se trouve la déesse de la lumière. Et au front de la déesse resplendit l'œil qui voit tout.

C'est plus beau et plus magique que tous les films d'aventure actuels, avec araignée, statue, aventurier et temple maudit. Et cela date de 1940! Les Indiana Jones à la poursuite du diamant vert et autres Aventuriers de l'arche perdue n'ont rien inventé.

Et Tarzan?

Je viens de revoir cinq films de Tarzan. Le Tarzan Johnny Weissmuller, oui, oui. Avec la belle Jane, Maureen O'Sullivan. Simplement parce que j'en avais envie. C'est à ça que ça sert une collection : se faire plaisir de temps en temps et revoir un bon vieux film qui nous a fait rêver, juste quand ça nous plaît. Donc j'ai revu cinq Tarzan. Il s'agissait de cinq des plus vieux films, le deuxième de 1934 et le troisième de 1936, jusqu'au sixième en 41. Eh bien, j'ai deux remarques d'importance à faire à ce propos.

1) Les trucages actuels me semblent désuets à comparer aux trucages de l'époque. Il faut quand même se rappeler que nous étions dans les balbutiements du cinéma, on sortait à peine du muet. C'était juste après *King-Kong*. Eh bien, pour l'époque, bravo aux trucages – accélérés, notamment dans les courses, la nage, les déplacements d'animaux, superposition d'images, notamment quand Jane se balance en liane, ajout d'hommes déguisés en chimpanzés et que sais-je? Il faut voir à ce propos le combat de Tarzan avec le crocodile. *Les Dents de la mer* n'ont pas fait mieux ni plus impressionnant avec leur maquette de requin monstrueux. D'ailleurs Richard Thorpe qui réalisa *Tarzan s'évade* en 36 a piraté sans vergogne le film précédent de Cedric Gibbons *Tarzan et sa compagne*, sorti en 1934. Mais comme ce dernier, Gibbons, était directeur artistique dans le film de Thorpe, il aura été flatté de cet emprunt et qui sait, peut-être aura-t-il un peu poussé à la chose. L'idée et la formule devaient être rentables. Même copie de séquence pour le combat de Tarzan contre un rhinocéros dans le deuxième film, et repris intégralement dans le quatrième film, *Tarzan trouve un fils*. Exactement les mêmes images durant plusieurs plans : il le monte à cheval, le frappe de nombreuses fois à l'épaule droite de son couteau, tombe avec lui, etc.

2) Le contexte historique (la morale de l'époque et la protection de l'environnement) a énormément changé entre 1934-1941 et aujourd'hui 2001. D'abord, ils n'avaient aucune préoccupation de la protection de la faune. Je pense en particulier à cet épisode où la cousine de Jane trouve deux lionceaux bien mignons, mais s'attire les foudres de la lionne. Résultat? Le méchant Blanc tue la lionne et on ne se préoccupe absolument pas du sort des deux lionceaux... Et encore pire, ils avaient à cette foutue époque une drôle de conception ultra-colonialiste. Coups de fouet, insultes, mépris pleuvent

sur les pauvres porteurs noirs qui tombent comme des mouches. Je devrais mieux dire comme des Indiens dans un western. Dans le film de 36, la colonne de porteurs doit passer dans des rochers très accidentés. Un premier porteur tombe. Un second trébuche avec sa malle, lâche celle-ci, puis tombe dans le vide. Réflexion du mauvais Blanc : « Ouf! il s'en est fallu de peu »! Il se préoccupait de la malle, mais pas du tout du Noir tombé et écrasé. Incroyable! Et c'est ainsi tout le long du film! Heureusement, Tarzan et Jane n'ont pas cet esprit.

La dernière image

La finale de certains films reste gravée dans la mémoire : Rosebud de *Citizen Kane*, la fille enceinte de *Affreux, sales et méchants*, évidemment la dernière image du *Dictateur* et de *La Ruée vers l'or* : Charlot et sa belle qui s'en vont sur la route...

La dernière image des *Lumières de la ville* le sourire de Charlot en gros plan. La fin du film et les dernières images du film *La vie est belle* : impression de vide, de désolation après la fuite des Allemands en 44 devant l'arrivée imminente des soldats américains. Objets qui traînent, fumerolles d'incendie, papiers brûlés, restes de poubelles jetés...

Plus récemment, je viens de voir le film *Beau-père* de Bertrand Blier, dont la dernière image, sur laquelle il insiste – le gros plan de la petite fille blonde qui surprend sa maman (Nathalie Baye) et son nouvel ami (Patrick Dewaere) – ne cesse d'intriguer et de questionner le spectateur. Est-ce que dans quelques années cet homme ne regardera pas la jeune fille qu'elle sera alors comme il a regardé la fille (Ariel Besse) de son ancienne maîtresse (Nicole Garcia)?

Les morts des batailles perdues sont les raisons de vivre des vaincus.

Cette belle réflexion de Marcel Pagnol est tirée de *La fille du puisatier* avec Fernandel, Raimu et Josette Day.

Le film Z. Dans ce film, la lettre Z signifie : il vit toujours.

Et voici une note que j'ai écrite il y a dix ou vingt ans, et dont je ne vois plus du tout ce qu'elle peut bien signifier. Si un lecteur perspicace comprend, sait ou croit savoir... eh bien qu'il me fasse signe!?? Voici la note en question : *La dame au paradis s'expliquant pour une maison pauvre* : « *C'est tout ce que nous avons réussi à bâtir avec les matériaux que vous nous avez envoyés.* » Pour quel film? Ne serait-ce pas *Les verts pâturages*, film américain de 1936 joué exclusivement par des hommes et des femmes de couleur?

Beaux dialogues tirés de deux films français

Et d'abord du célèbre *Schpountz*, le film de Pagnol.

Fernandel, simple commis d'épicerie chez son oncle, discute avec son frère Casimir avant de s'endormir. Ils sont orphelins et ont été aimablement recueillis par leur oncle épicier et marchand de poissons.

- Je sais bien que je suis un acteur né. Je sais que j’ai un don. Je sais que si Dieu m’envoie ma chance... Mon don, c’est le cinéma. Et puis, que dans le cinéma, on en voit partout des dollars, on en distribue à tout le monde. Alors là, si Dieu m’envoie ma chance...
- Mais comment te l’enverra-t-il?
- Mais je n’en sais rien, mais il me la doit, c’est logique. Est-ce que tu crois que Dieu se fatigue pour rien? Ha ba! Il m’aurait donné cette vocation, cette mémoire, cette voix, cette démarche, cette sensibilité frémissante, pour me laisser dans le gorgonzola?¹ Non, non, Casimir, Dieu n’est pas fou. Il n’est pas fou! Et malgré quelques fantaisies comme la famine, la guerre, les inondations, la peste, tout porte à croire que Dieu est une personne de bon sens. D’ailleurs à l’âge qu’il a, le contraire m’étonnerait.

J’espère, ami lecteur que tu apprécies la beauté, la fraîcheur de ce dialogue (presque un monologue) écrit par Pagnol et qui se respire comme un bon vin.

Deux autres extraits de *Les Anciens de Saint-Loup*, vieux film français des années 40 de Georges Lampin, avec François Périer, Bernard Blier, Serge Reggiani, Pierre Larquey, Odile Versois et Pierre Mondy dans un petit rôle. Le film montre d’anciens étudiants qui se retrouvent après dix ou vingt ans.

Le premier extrait porte sur les souvenirs du passé évoqués par le curé (Serge Reggiani). À un ancien qui lui dit : « On était tous amoureux d’elle. Toi aussi tu en as été amoureux. », il répond : « Ben oui, moi comme les autres! La jeunesse! On l’a déterrée avec cette bouteille. On aurait mieux fait de la laisser là où elle était. On lui a demandé de repousser la vie, redevenir mômes... Mais ce n’est pas facile, même pour un jour. »

Le deuxième extrait parle d’amitié. C’est le vieux directeur mourant (Pierre Larquey) qui parle aux trois amis qui se sont disputés pour une femme : « Au fond, ce que j’ai aimé ce n’est pas tellement un vieux collège, des vieilles pierres, du passé. Ce sont les enfants, l’avenir... Les enfants ont le sens de l’amitié, une des rares choses qui comptent. C’est pourquoi je suis si content de vous voir les trois mousquetaires, les inséparables, l’amitié en trois personnes, parce que si une amitié comme la vôtre devait se briser, ce serait plus grave qu’un mur de Saint-Loup qui s’écroule. »

Et six pucelles, six!

Et pour terminer avec ces commentaires disparates, hétéroclites et parfois saugrenus, je vous livre « une jolie collection de six pucelles », que j’ai toutes vues : La Falconetti, Ingrid Bergman, Jean Seberg, Leelee Sobieski, Milla Jovovich, et Sandrine Bonnaire... Qu’est-ce que toutes ces actrices ont en commun? Elles ont toutes interprété Jeanne d’Arc au cinéma, dans quatre films et deux téléseries de 1928 à 1999, de six metteurs en scène différents. Une seule de ces actrices est française. Il y a aussi une Italienne, une Suédoise, et trois Américaines. C’est fort, ça. La meilleure? Difficile à dire, évidemment. Disons que selon mes souvenirs, que l’Italienne Renée Falconetti (*La passion de Jeanne d’Arc*, 1928, du Danois Carl Dreyer, muet) fut certainement la plus tragique. La Suédoise Ingrid Bergman (*Jeanne d’Arc*, 1948, de l’Américain Victor Fleming) fut la plus hollywoodienne – surtout quand les cordes qui l’attachent

¹ Il est actuellement à l’emploi de son oncle, propriétaire d’une épicerie fromagerie.

au poteau du bûcher se croisent sur sa poitrine; Jean Seberg (*Sainte Jeanne*, 1957, d’Otto Preminger, Américain d’origine autrichienne) fut la plus sincère(?); Leelee Sobieski (*Jeanne d’Arc*, 1999, de Christian Duguay, un Québécois) fut la plus belle; Milla Jovovitch (*Jeanne d’Arc*, 1999, de Luc Besson, Français) fut la plus échevelée. Quant à la Française Sandrine Bonnaire (*Jeanne la Pucelle* de Jacques Rivette, 1994, un long film en deux parties et plus de cinq heures, sorti en série télévisée), je ne l’ai vue que 20 ou 30 minutes. Cela m’a l’air sincère, historiquement probable, mais on dirait que le gâteau n’a pas levé. Cette Jeanne est un peu hommasse et peu sympathique, c’est peut-être la plus vraie...

Les chansons populaires et la musique classique

Vous découvrirez un peu plus bas mes chansons (et aussi musiques sur disque) préférées : presque cent, excusez du peu! Elles sont notées par ordre de préférence, évidemment, et constituent une sorte de portrait de ma « mélomanie » à une certaine époque. Comme pour les films, mes choix évoluent, mais de moins en moins. En effet, je dirais qu’en matière musicale, à partir d’un certain âge (60 ans?) on n’apprécie plus vraiment les nouveautés. Donc chansons françaises, anglaises et autres (italiennes, wallonnes) et musiques sans paroles sont mélangées.

En guise d’apéro, voici un autre classement de huit chansons (ou musiques) établi à un autre moment que le grand classement qui suit.

- 1 **C’était mon copain** de Gilbert Bécaud
- 2 **Ne me quitte pas** de Jacques Brel¹
- 3 **La mer** de Charles Trenet
- 4 **Petite fleur** de Chris Barber
- 5 **Only you**, puis **My prayer** des Platters
- 6 **Vous permettez, monsieur** de Salvatore Adamo
- 7 **Le chant des partisans** par Yves Montand

Mais vers 1985, j’avais dressé une liste de cent chansons, que j’ai reprise quelquefois. Je voulais essayer de retrouver les cent chansons que je préférerais. La voici :

Cent plus belles chansons		
Rang	Interprète	Titre
1	Jacques Brel	Ne me quitte pas
2	Gilbert Bécaud	C’était mon copain
3	The Platters	Only you
4	Paul Anka	You are my destiny
5	Chris Barber	Petite fleur

¹ À propos de cette très belle complainte, j’avais noté qu’en une semaine, je l’ai vue et entendue trois fois à la télévision : le jeudi 1^{er} juin 89 par Julio Iglesias, en espagnol; le samedi 3 juin 89 par Sting, en anglais; et le mardi 6 juin 89, en français par Julia Migenes, soprano américaine.

Cent plus belles chansons		
6	Frankie Laine	Jezebel
7	Barbra Streisand	Woman in love
8	Charles Trenet	La mer
9	Yves Duteil	La langue de chez nous
10	Simon and Garfunkel	Mrs Robinson ¹
11	Les Compagnons de la chanson et Édith Piaf	Les trois cloches
12	Tino Rossi	Petit papa Noël
13	Édith Piaf	L'hymne à l'amour
14)	Édith Piaf	Les amants d'un jour*
15	Charles Trenet	Douce France
16	Charles Trenet	L'âme des poètes
17	Charles Trenet	Y a d'la joie
18	Charles Trenet	Boum
19	Mouloudji	La complainte des infidèles
20)	Mouloudji	Jouez mariachis
21	Frida Boccara	Cent mille chansons*
		Pour vivre ensemble
22	Michèle Torr	J'en appelle à la tendresse* J'aime Cette fille c'était moi
23	Charles Aznavour	La mamma
24	Charles Aznavour	Les comédiens
25	Georges Brassens	Le parapluie
26	Georges Brassens	Les amoureux des bancs publics
27	Georges Brassens	Chanson pour l'Auvergnat
28	Georges Brassens	La prière
29	Bill Haley	Rock around the clock*
30	Alain Barrière	Marie Joconde
31	Sidney Bechet	Les oignons
32	Jacques Brel	Jef
33	Jacques Brel	Quand on n'a que l'amour
34	Jacques Brel	Le plat pays*
35	Jacques Brel	La quête
36	Jacques Brel	Voir

Cent plus belles chansons		
37	Jacques Brel	La valse à mille temps
38	Yves Duteil	Prendre un enfant par la main
39	Robert Charlebois	Lindbergh*
40	Tennessee Ernie Ford	Sixteen tons
41	Salvatore Adamo	Mes mains sur tes hanches
42	Salvatore Adamo	Tombe la neige*
43	Salvatore Adamo	Vous permettez, monsieur
44	Gilbert Bécaud	Mes mains Je veux te dire adieu
45	Gilbert Bécaud	Les enfants oubliés
46	Gilbert Bécaud	Le pianiste de Varsovie*
47	Gilbert Bécaud	Les marchés de Provence
48	The Platters	My prayer*
49	The Platters	The great pretender
50	Roy Orbison	Pretty woman
51	Gérard Lenorman	La ballade des gens heureux
52	Roger Whittaker	La ballade de l'amour
53	Bourvil	La ballade irlandaise
54	Bourvil	Salade de fruits
55	Jean Lapointe	C'est dans les chansons
56	Gilles Vigneault	Mon pays
57	Gilles Vigneault	Les gens de mon pays
58	Michel Sardou	La maladie d'amour
59	Michel Sardou	Le France*
60	Claude Léveillée	Frédéric
61	Léo Ferré	Jolie môme
62	Harry Belafonte	Banana boat song (Day'o)*
63	Doris Day	Que sera sera
64	Louis Armstrong	Mack the Knife
65	Mireille Mathieu	?
66	Nana Mouskouri	Ave Maria
67	Michel Fugain	?
68	Marino Marini	Volare
69	Édith Piaf et les Compagnons de la chanson	Leyîz m'plorer (en wallon)

Cent plus belles chansons		
70	Eddie Calvert	Zambezi
71	James Horner	Musique du film <i>Les sept mercenaires</i>
72	Maurice Jarre	Musique du film <i>Lawrence d'Arabie</i>
73	Charlie Chaplin	Musique du film <i>Limelight</i>
74	Ennio Morricone	L'homme à l'harmonica ²
75	Maurice Jarre	La chanson de Lara ^{3*}
76	Neil Diamond	?
77	Henri Salvador	Le lion est mort ce soir
78	Paul Anka	Diana*
79	Johnny Hallyday	Les portes du pénitencier
80	Marcel Amont	Bleu, blanc, blond
81	Yves Montand	Le chant des partisans*
82	Yves Montand	Le temps des cerises
83	Guy Béart	Qu'on est bien
84	Guy Béart	L'eau vive*
85	Louis Armstrong	La vie en rose
86	The Diamonds	Little darlin'
87	Les compagnons de la chanson	Tom Dooley
88	Fats Domino	Blueberry Hill*
89	Groupe italien	Football 90
90	Bee Gees	Night fever
91	Louis Armstrong	What a wonderful world*
92	Yves Montand	Les feuilles mortes
AJOUTÉS en 2015		
93	Céline Dion	My heart will go on ^{4*}
94	Léo Ferré	Avec le temps*
95	Hugo Alfvén	Sweedish rhapsody
96	Armand Mestral	O Cangaceiro

¹ *Musique du film* Le lauréat (The graduate)
² *Musique du film* Il était une fois dans l'Ouest
³ *Musique du film* Docteur Jivago
⁴ *Musique du film* Titanic

* Lors de ma dernière relecture en mai 2015, j'ai accroché un astérisque auprès des titres que je voudrais faire remonter dans le classement. Et comme on le voit, ce document n'est pas achevé. C'est

difficile à faire. Parfois je me souviens de l'interprète, mais pas du titre. Parfois c'est l'inverse. Mon idée était de pouvoir un jour donner cette liste à une station de radio et leur demander de diffuser rien que ces cent chansons en une journée. Je suis sûr que d'aucuns, de notre âge sans doute, auraient été ravis.

Deux chanteuses ayant des voix claires, limpides, chaudes et surtout sonores dont j'apprécie particulièrement la tessiture (j'aimerais dire que ce sont des voix « lumineuses ») : Michèle Torr et Frida Boccara.

Mais cependant je crois qu'au-dessus de toutes les voix féminines, je placerais Édith Piaf.

Et le classique?

Un autre classement intéressant serait celui des œuvres musicales plus classiques. En voici un essai :

Rang	Compositeur	Titre
1	Beethoven	Ouverture d'Egmont
2	Mozart	Petite musique de nuit
3	Albinoni	Adagio ¹
4	Schubert	La truite
5	Verdi	Aïda, Le chœur des esclaves Nabucco, Le chœur des exilés <i>Va pensiero</i>
6	Franz Liszt	Rhapsodie hongroise (la n°2 ou 4?)
7	Rossini	Ouverture du Barbier de Séville
8	Hector Berlioz	Symphonie funèbre et triomphale
9	Frédéric Chopin	Polonaise
10	Mozart	La Flûte enchantée, L'air de la poule et du coq
11	Schubert	Ave Maria
12	Bizet	Carmen, Habanera
13	Chopin	Quatrième prélude pour piano
14	J.S. Bach	Toccata et fugue
15	Moussorgski	Une nuit sur le mont Chauve
J'ajouterais aussi		
	Beethoven	6 ^e symphonie pastorale, le concerto de l'empereur
	Mozart	La Flûte enchantée, Dom Juan et la Sérénade nocturne
	Tchaïkovski	1812, Le lac des cygnes, et surtout le concerto pour violon et orchestre
	Chopin	Piano et nocturne
	Vivaldi	Les quatre saisons, surtout L'été, et un concerto pour mandoline
	Bach	Jésus que ma joie demeure
	Moussorgski	Les tableaux d'une exposition

Rang	Compositeur	Titre
	Dvořák	Symphonie du Nouveau Monde
	Grieg	Peer Gynt, Le matin
	Smetana	La Moldau
	Puccini	Madame Butterfly

¹ Un air si beau, si triste, si envoûtant que je voudrais qu'on le joue à mon enterrement... Au chapitre 21, je raconte comment cet adagio me transfigura un dimanche matin, dans la cathédrale d'Amos où j'étais vers 1992, avec des étudiants pour Génie en herbe.

Et beaucoup, beaucoup d'autres. Ce n'est pas le choix qui manque. Chaque œuvre a son charme, son visage, son caractère.

Les pièces de théâtre

Voici à présent, et toujours selon moi, les meilleures pièces de théâtre, telles que je m'en souviens (pièces vues sur scène ou à la télé, ou pièces montées) :

Hamlet Probablement la plus grande pièce jouée par les rhétoriciens du collège St-Servais, revue aussi au cinéma avec le magnifique Laurence Olivier. Vous savez, avec ce jeune Hamlet qui, tenant un crâne en main, se demande s'il va devenir médecin : « *Toubib or not toubib* ».

Marius, Fanny et César La trilogie de Pagnol, que j'ai lue, mais les films d'origine sont supérieurs à toute pièce que vous pourriez aller voir.

Le Cid De Corneille Vue notamment à Québec par une troupe allemande, mille fois lue et relue.

Andromaque De Racine, vue en classe.

Bobosse D'André Roussin, avec François Périer sublime. Lue, relue, vue au ciné.

Oscar De Claude Magnier, avec de Funès. J'aurais voulu la jouer avec Patrick Swayze. Lui aussi aurait aimé que nous la montions, mais j'ai reculé devant l'ouvrage.

La fabuleuse histoire d'un royaume Un collectif grandiose, phénoménal, une accumulation de superlatifs.

Procès à Jésus D'un auteur italien, Diégo Fabbri, qui fait intervenir des acteurs dans le public.

Shakespeare J'ai vu beaucoup de ses pièces au cinéma : *La mégère apprivoisée, Roméo et Juliette, Othello, Richard III*.

Qui a peur de Virginia Woolf? Film de Mike Nichols d'après la pièce d'Edward Albee.

La chatte sur un toit brûlant Film de Richard Brooks d'après la pièce de Tennessee Williams.

Un sur sept Pièce comique vue au Théâtre du Bois de Coulange et revue à la télé française avec un autre titre.

La chaire de Bill Davis Vue au Théâtre du Bois de Coulange, puis chez nous à La Poc (montée par moi-même). Aussi revue à la télé française avec un autre titre.

Le Bourgeois gentilhomme De Molière, par Christian Mendez en 1972 et aussi par les élèves congolais du collège CMS de Kisantu en 1965.

L'avare De Molière, que j'ai montée en 1991.

Les chaises et La leçon De Ionesco, vues au cégep de La Poc vers 1970.

Topaze De Pagnol; j'y ai tenu le rôle-titre en 1970 (mise en scène Yves Colpaert et Christian Mendez).

Six personnages en quête d'auteur De Luigi Pirandello en 1977.

Le grand jeu de la passion Une de mes pièces, mettant en scène 75 personnages. En 1982 et 83.

Sans nouvelle de l'S-14 Jouée au collège de Bukavu vers 1952.

Bonne nuit, colonel Bukavu 1954, puis repris à Outremeuse avec mes routiers en 1957.

L'homme de la Mancha Comédie musicale américaine tirée du chef-d'œuvre de Cervantes. Jacques Brel l'a traduite et adaptée en français. Elle fut jouée au Centre culturel de La Poc vers 1985, par une équipe sous la direction de mon ami Pierre Lévesque.

Romans, poèmes, livres

Romans préférés

Voici aussi, classement pour classement, mes meilleurs romans, ceux qui m'ont vraiment fait *tripper*. Je ne sais combien j'en ai lu, mais je dois approcher des deux ou trois mille, me semble-t-il, ce qui est très peu pour un prof et comparé à un Bernard Pivot, qui pour ses émissions *Apostrophe* devait certainement en bouffer une cinquantaine par mois! J'imagine... cela fait 600 par an, et 10 000 en quinze ou vingt ans... Il y a les gros mangeurs et les fins gourmets, qui prennent le temps de mâcher, d'apprécier, de comparer, de juger.

Avant d'entreprendre cette liste, je me rends compte que l'impact des romans, leur retentissement dépend beaucoup de l'âge auquel on les lit. Ainsi je me souviens avoir beaucoup aimé *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide, vers 1980. Puis je l'ai relu vers 2010, et cela m'a laissé beaucoup plus froid. En voici donc quelques-uns parmi ceux qui m'ont fortement impressionné, ceux que j'ai lus à l'heure bénie où je devais les lire, ceux avec lesquels la communion, la relecture fut enchantresse :

- 1

Le Vieil homme et la mer Ernest Hemingway
Pure poésie et leçon de courage. C'est le seul roman dont je me souviens être arrivé à la dernière page et avoir aussitôt recommencé la lecture. J'avais dix-huit ans. Depuis lors, grâce à mes cours, je l'ai relu une bonne dizaine de fois¹.
- 2

Les faux-monnayeurs André Gide
Le roman dans le roman, le plus beau mariage de l'art et de l'intelligence. Bravo, monsieur Gide.

¹ Voir ce que j'en ai dit lorsque j'ai parlé du film Titanic un peu plus haut.

3

Germinal Émile Zola
 Une découverte, à 53 ans. Quel souffle! Et juste après ma lecture sortait le film avec Depardieu, Miou-Miou et Renaud : pas mal non plus.

4

Les trois mousquetaires, Le vicomte de Bragelonne et ***Vingt ans après*** Alexandre Dumas
 Cela faisait, à l'époque, neuf bouquins. Toute une épopée avalée quand j'avais 15 ans.

5

Mon amie Flicka, Le Fils de Flicka et ***L'Herbe verte du Wyoming*** Mary O'Hara
 Cette trilogie fut aussi avalée lors de mes 13 ans. Que de rêves j'ai faits grâce à Ken et à Carey!

6

Jordi, mon fils José-Luis Martin Vigil
 Ce roman a une histoire dans ma vie. Nous étions fiancés, Nicole et moi, et lors de mon anniversaire, en 1960 je crois, elle me donne ce roman absolument inconnu que lui avait conseillé un bon libraire. Je me souviendrai toujours avec honte de la froideur avec laquelle je reçus ce présent. Je trouvais qu'elle aurait pu choisir autre chose et je le lui dis (j'en suis vraiment honteux)! Aussitôt, Nicole m'acheta un livre illustré sur le cinéma que j'ai bien aimé. Mais *Jordi, mon fils* fut une découverte, une richesse et en même temps le témoin constant de mon égoïsme et de mon regret éternel de m'être laissé aller à ce mouvement d'impatience et de colère inacceptable. Pourras-tu jamais me pardonner cet emportement, Nicole? Ton cadeau, le premier cadeau était fantastique! Admirable histoire d'une famille espagnole, contée avec beaucoup d'originalité, chaque personnage y allant de ses impressions et commentaires.

7

Autant en emporte le vent Margaret Mitchell
 Tout le monde connaît cette saga. Je l'ai dévorée pendant l'été 1955. J'avais dix-sept ans et revenais d'Afrique. Nous étions, cet été-là, sur les plages de Blankenberge, sur la côte belge. C'est aussi à cette époque que j'ai vu La Strada. Je revenais d'Afrique et dévorais tout ce qui était culture, comme un besoin. J'aimerais ici souligner combien ce très long roman est resté incrusté en moi jusque dans tous ses détails, car près de vingt ans plus tard, lorsque je commençai à lire le premier tome de *La bicyclette bleue* de Régine Deforges, je remarquai immédiatement toutes les similitudes entre cette seconde histoire qui se passe durant la guerre de 40 en France, et la belle histoire de Scarlett O'Hara et de Rhett Butler qui se passe durant la guerre de Sécession, en Géorgie aux États-Unis. J'en fus littéralement offusqué et commençai à dresser une liste de toutes ces similitudes : deux jumeaux au début, elle épouse un gars, mais en aime un autre, elle s'occupera de l'enfant de son amie, l'incendie, la mort... etc. J'en ai dressé une liste d'une cinquantaine de similitudes. Quand je pense qu'il y a eu procès et qu'elle fut acquittée! J'ai honte pour elle et je n'en reviens pas encore. Qu'on puisse s'inspirer d'autres œuvres, c'est fatal. Moi-même, je reconnais volontiers que certains passages de mes pièces sont inspirés par Molière ou un autre, mais une situation n'est pas une multitude de faits absolument similaires. Cela devient de la copie... un peu facile. Enfin.

8

La citadelle A.J. Cronin
 et ***Rebecca*** Daphne du Maurier
 Ex æquo.

9

Le Petit Prince Saint-Exupéry
 Je l'ai mis en scène. La pureté d'un enfant dans notre monde si compliqué des adultes...

10

Maria Tiefenthaler Muriel Cerf
 Pour son vocabulaire érudit, sa phrase riche et onctueuse.

11

Les enfants de l'été Robert Sabatier
 Une pure merveille!

12

Les aventures d'Alice au pays des merveilles et ***De l'autre côté du miroir*** Lewis Carroll
 Pour les mêmes raisons.

13

Gouverneurs de la rosée Jacques Roumain, Haïti
 Aussi mis en scène. Magnifique! Ah! la grandeur des gens simples, la force de leur foi, la beauté du texte... Je travaillais sur l'adaptation en Égypte, chaleur pour chaleur.

14

Le Zèbre Alexandre Jardin
 Un hymne à l'amour conjugal! Et quel style, pétillant comme du champagne. « Leur amour connut pendant quelques heures cette éphémère perfection qu'on ne trouve que dans certains ouvrages et dans les pièces de Shakespeare. Cette nuit-là, ils volèrent un peu de l'étoffe dont l'éternité est faite. » (p. 158)

15

Le meurtre de Roger Ackroyd Agatha Christie
 C'est son meilleur, mais le défaut d'un policier, c'est qu'on ne peut pas le relire...

16

Thérèse Desqueyroux François Mauriac
 Du grand roman psychologique.

17

Agaguk Yves Thériault
 Quel souffle, quelle vie, et aussi quelle écriture!

18

Maria Chapdelaine Louis Hémon
 Je l'aime, car je l'ai beaucoup étudié et ce roman nous porte et nous transporte. Il est clair, il est simple, il est beau.

19

Kamouraska Anne Hébert

20

Le Cardinal Henry Morton Robinson
 C'est l'histoire très romancée du cardinal Spellman de New York, paraît-il.

 et ***On n'a pas toujours du caviar*** Johannes Mario Simmel
 Roman qualifié d'hybride entre James Bond et Arsène Lupin. Espionnage de guerre, avec recettes spécialisées en début de chapitre¹.

¹
 Ab! la magnificence d'internet. Honnêtement, je ne me rappelais plus le nom des deux auteurs de ces romans lus, le premier vers 1953-54 et le second, publié en 60, vers 1970. Eh bien, en deux, trois clics sur internet, hop! j'ai les deux noms. Splendide, magnifique! Eureka!

Il y aurait encore à nommer *Les dix petits nègres* (Agatha Christie), *Des souris et des hommes* (John Steinbeck), *Eugénie Grandet* (Honoré de Balzac), *Vol de nuit* (Saint-Exupéry), *Madame Bovary* (Gustave Flaubert), *L'enfant du Cinquième Nord* (Pierre Billon), *La fille laide* (Yves Thériault), etc.

Ici, je vois sourire la longue théorie de mes étudiants que j'ai eus depuis plus de quinze, vingt ans en cinquième secondaire et qui se rappellent sans doute de bons (et douloureux) souvenirs, puisque ce sont des titres, parmi une vingtaine, qui leur étaient proposés pour un travail de recherche en équipe de trois sur le personnage principal, ou sur les lieux ou sur l'époque et la durée dans le roman. Chacun avait à faire un exposé oral de 10 à 15 minutes sur un de ces trois sujets. Et les trois passaient ensemble devant la classe. Ils adoraient!!

Encore trois chefs-d'œuvre et je vous promets que j'arrête cette liste : *Anna Karénine* de Léon Tolstoï, *Le père Goriot* d'Honoré de Balzac, et *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier.

Un petit jeu

Dis-moi d'où tu viens... et je te dirai qui tu es

Les noms de lieu ont parfois une résonnance quasi magnétique dans nos esprits et font automatiquement penser à toute une aventure, tout un roman. Ainsi si je vous dis « Lilliput », tout le monde pense automatiquement aux *Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift. Eh bien, voici mon petit jeu. Il est en deux parties. A) première partie, plus difficile : lisez la question, puis la liste qui suit et arrêtez-vous là. Cherchez les réponses. Si vous ne trouvez pas, alors vous continuerez vers la partie B) plus facile.

A) À quel ouvrage songeriez-vous si je vous disais :

Manderley	Le domaine enchanté de la forêt de Sologne
Tara	Oran
Tarascon	Un îlot au sud de l'Angleterre
Saumur	Yonville
Ithaque	Un ranch à Soledad (Californie)
Péribonka	Une riche propriété à Argelouse

Ne lisez pas plus loin, sauf si vous désirez vous faire aider. Dans ce cas, poursuivez votre lecture.

B) Voici les titres des romans recherchés, dans le désordre :

Eugénie Grandet	Honoré de Balzac
Madame Bovary	Gustave Flaubert
La peste	Albert Camus
Rebecca	Daphne du Maurier
L'Odyssée	Homère
Le Grand Meaulnes	Alain-Fournier
Thérèse Desqueyroux	François Mauriac
Tartarin de Tarascon	Alphonse Daudet
Dix petits nègres	Agatha Christie

Des souris et des hommes	John Steinbeck
Autant en emporte le vent	Margaret Mitchell
Maria Chapdelaine	Louis Hémon

Réponses

Nenni! Vous n'aurez pas ici les réponses, pour éviter que le regard oblique ne vous eût permis de reluquer ici et de voir en toute innocence une ou plusieurs réponses. Allez donc voir plus loin, juste après les poèmes et les livres, juste avant les bandes dessinées.

Poèmes ou mieux, poètes

Pas de classement encore bien fait et ordonné, mais des poèmes en vrac. Évidemment, tous les poètes cités sont francophones.

Verlaine	Chanson d'automne (je pense que c'est mon préféré de tous)
Baudelaire	En premier, Parfum exotique, La chevelure
Hugo	Poème à Villequier, Booz endormi
Villon	Ballade des pendus
Lamartine	Le lac
Rudyard Kipling	If (traduit et adapté par André Maurois)
Jacques Prévert	Pour faire le portrait d'un oiseau, Le cancre ou autres Paroles...
Ronsard	Mignonne, allons voir si la rose
Rimbaud	Le bateau ivre, Voyelles, Le dormeur du val et Roman (oui, je veux les quatre)
Marceline Desbordes-Valmore	Ma chambre
Nelligan	Devant deux portraits de ma mère, la Romance du vin, Soir d'hiver
Musset	La nuit de mai (Lorsque le pélican...)
Rutebeuf	La complainte de Rutebeuf
du Bellay	Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Labé	Baise m'encor, rebaise-moi et baise

Vous avez remarqué ce dernier sur ma liste : croquignolesque à souhait, et tout un programme! Il est très beau, je vous assure. Non, non ce n'est pas de moi – je sais que souvent je signalais mes courriels l'abbé pour AB... Ici, sachez qu'il s'agit de la grande poétesse Louise Labé, la belle Cordière, du XVI^e – non! pas le seizième arrondissement, mais le siècle!

Rien de très original, direz-vous. Et c'est vrai, je le concède. J'aime les formes classiques, les poèmes clairs qui chantent. Je me méfie de ceux auxquels on ne comprend goutte, ou pour lesquels il faut faire des efforts particuliers, se mettre sur la tête ou lire à l'envers... Non, j'aime quand cela coule

de source et quand en plus la musique, la sonorité, le rythme des mots vous emballent, cela devient parfait, voire sublime.

Je pourrais rajouter :

<i>Charles d'Orléans</i>	Rondeau sur le printemps
<i>Clément Marot</i>	Le dizain de neige
<i>Pierre de Ronsard</i>	Quand vous serez bien vieille
<i>La Fontaine</i>	Le chat, la belette et le petit lapin, et Le savetier et le financier
<i>André Chénier</i>	La jeune Tarentine
<i>Lamartine</i>	L'isolement
<i>Vigny</i>	La mort du loup
<i>Leconte de Lisle</i>	Midi
<i>Heredia</i>	Les conquérants
<i>Sully Prudhomme</i>	Le vase brisé, Les yeux
<i>Baudelaire</i>	Correspondances, L'albatros, La cloche fêlée, À une passante, Les aveugles, et tout Les Fleurs du mal, Petits poèmes en prose
<i>Verlaine</i>	Mon rêve familier, Art poétique
<i>Apollinaire</i>	Le pont Mirabeau, La colombe poignardée et le jet d'eau (calligramme)

Vous avez vu : beaucoup du XIX^e, mais rien du XX^e. Il y a de beaux poèmes, comme *Liberté* de Paul Éluard, mais je ne les connais pas assez.

Livres

Il faudrait aussi faire un classement des livres, autres que les romans. J'y verrais :

Prières, de Michel Quoist

La Bible, sans doute

La collection Lagarde et Michard, par siècles (surtout le XIX^e)

André Ryckmans, présenté par JK (Charles Dessart éditeur, 1961)

Cinq dictionnaires et une grammaire, d'abord mon *Petit Larousse* que j'ouvre plusieurs fois par jour et consulte à tout propos dans ses deux parties historique et usuelle. Ensuite, *Le grand dictionnaire des films* de Bernard Rapp, chez Larousse. Les 10 000 principaux films répertoriés jusqu'à 1990). Le *Dictionnaire analogique* de Charles Maquet, le *Dictionnaire des synonymes* de Henri Bénac et le *Dictionnaire de rimes* de P. Desfeuilles (ce dernier m'est très utile pour les mots croisés sévères). Et bien sûr, la grosse grammaire Grevisse!

La biographie de Baden-Powell, dans la collection Marabout Junior¹

Bernard Pivot : cultivé et bon vivant, plusieurs livres sur notre langue

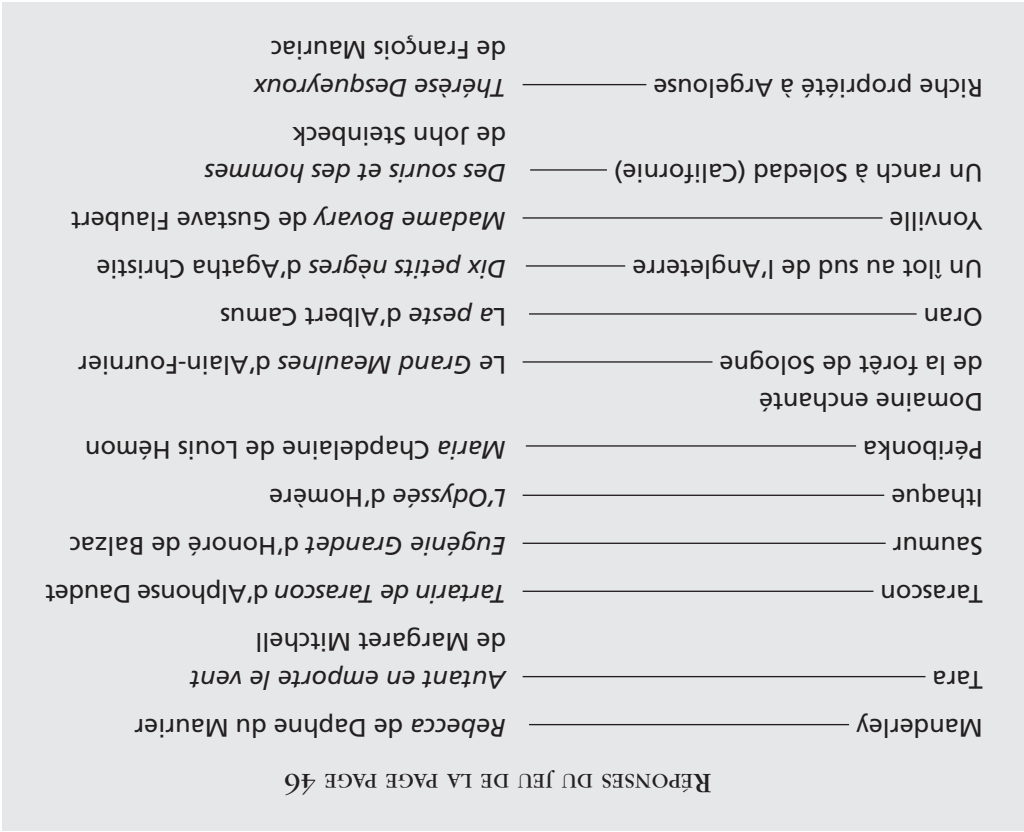
Anciaux : Le familier de l'arbre

Et en son temps, entre 1951 et 1960 : *Pistes* (la bible technique des scouts éclaireurs de Belgique

Jean d'Ormesson : Presque rien sur presque tout, chez nrf

Les bandes dessinées

Avant de faire mon classement des meilleures BD selon moi, je voudrais expliquer qu'avant même de savoir lire, j'ai bouffé de la BD. En Belgique, et donc avant l'âge de dix ans, j'avalais tout ce que je trouvais en fait de BD.



¹ Voir à ce propos, Modèles, plus bas

- D'abord les albums de *Tintin* chez mes grands cousins Franz et Yvon Hock, à Herve¹.
- *Spirou* : le journal en albums reliés chez mes autres grands cousins Jacques et Pierre Lejeune, à Beyne. Ils les avaient tous ou presque. Donc les histoires de Spirou et Fantasio, mais aussi tous les Valhardy, Buck Danny, Tarzan, Tif et Tondu, Zig et Puce d'Alain Saint-Ogan.
- Le journal *La Meuse*, chez mes grands-parents Bonsang à Herve, me fournissait quelques *strips* : le Fantôme (de Ray Moore), Dagobert et Blondinette, le Professeur Nimbus, Tarzan (de Hogarth).
- Et enfin *Le journal de Tintin* que j'ai acheté toutes les semaines à partir du numéro deux, en 1946. avec les histoires de Blake et Mortimer, Corentin, Alix, Pom et Teddy...

Il y a eu aussi et surtout les collections d'albums : Bécassine (de Pinchon et Caumery), et Gédéon (de Benjamin Rabier). Très beaux dessins avec tous ces animaux de la ferme... J'adorais Gédéon et ses sortes de fables illustrées avec les autres animaux de la ferme et le loup (Isengrin?). Il faut vous dire que Gédéon, au départ, était un peu comme le mouton noir. Il différait de ses frères parce qu'il avait un cou trop long et il était ostracisé par les autres animaux qui se moquaient de lui. Je trouvais ces albums chez mes cousins ou cousines et on m'en achetait à l'occasion.

Puis il y aura encore le journal *Wriill* dont je deviendrai à sept et huit ans un des membres du club, avec insigne, et *Le journal de Mickey* dans une moindre mesure.

Je me rappelle encore avoir lu des histoires de Little Nemo, des Pieds nickelés, de Félix le chat par Pat Sullivan, avec ses dessins naïfs mais expressifs, Red Ryder, Superman, Les Timour...

Je me rappelle aussi d'un album que nous avons reçu pour une Saint-Nicolas et que j'ai lu et relu. J'en ai oublié le titre, mais il y avait deux ou trois comparses et un singe. Puis il y eut quelques albums de Nounouche la petite oursonne. J'aimais beaucoup. Un peu plus tard, *La vie de Jean Bosco* et *Baden-Powell* par Jije seront lus et relus cent fois... Et je ne parle pas des vieilles chansons illustrées, des comptines en dessins.

Plus tard enfin, il y aura Lucky Luke (de Morris), Blueberry (Charlier et Giraud), La patrouille des Castor, les belles histoires de l'oncle Paul, Gaston Lagaffe (chez Spirou) Astérix, puis Ric Hochet (chez Tintin), le Vieux Nick, et d'autres, animaux rats et musaraignes en campagne, le petit gars qui s'enrhume, Benoît Brisefer et la vieille madame Tartine...

Revenons à mon classement :

1 *Tintin*, évidemment. J'avais sorti dans un cahier, bien avant que cela se fasse en librairie, tous les jurons du capitaine Haddock et les avais classés par importance et par ordre alphabétique... J'ai toujours ce cahier. Quelques vieux Tintin...

Et s'il fallait te dire, Anagnosophile, quel est parmi les 24 albums celui que je préfère, sans hésiter je te dirais *Le secret de la Licorne*. Et comme deuxième, je pourrais opter pour *Les bijoux de la Castafiore*.

2 *Baden-Powell* Biographie en BD de Jijé, dont j'ai parlé plus haut, reçu de mes grands-parents Bonsang pour la Saint-Nicolas le 6 décembre 1951.

3 *Don Bosco* Biographie en BD, de Jijé également, lu et relu.... Reçu en avril 45, en couleurs bistre et blanc.

3 *Gaston Lagaffe* Toute la série. Mille fois lus et relus. J'ai entendu une conférence par le prêtre qui était à l'origine de l'idée de ce fameux Gaston...

4 *Blake et Mortimer* Surtout *Le secret de l'Espadon* et *La marque jaune*.

5 *Alix* La collection.

6 *Corentin* La collection.

7 *Ric Hochet* Alors que j'ai évidemment les collections complètes de tous ces héros, Rick Hochet devenait trop répétitif et j'ai arrêté mes achats après le 51^e ou le 52^e album!

8 *Les Tuniques bleues* (Blueberry)

9 *Valhardy*

Digressions à propos des Tintin et de Hergé

L'art de l'ellipse chez Hergé

Une ellipse est un raccourci, la suppression d'une partie inutile de la narration.Voir *Tintin au pays de l'or noir*, aux pages 12 et 13 concernant la disparition de Milou et à la page 61 pour le mystère des explosions. Voir aussi *Le Secret de la licorne*, pages 31 et 45, concernant le nom des frères Loiseau.

Similitude entre Hergé et moi (hum!)

Hergé a dessiné 22 albums de Tintin, plus *Tintin au pays des Soviets* qui n'est pas édité par Casterman, et le denier qui n'est qu'une ébauche, *L'Alphart*. Cela fait 23 et demi.

J'ai écrit 22 pièces de théâtre, plus la toute première qui n'a jamais été vendue, parce que cela concernait le secondaire 5 d'ici, et l'adaptation des *Gouverneurs de la rosée*. Cela revient à 23 et demi.

Tintin habite rue du Labrador (au début). Moi, je suis venu au Québec...

Hergé est né en Belgique, apprécie les voyages (en tout cas Tintin), et doit beaucoup au scoutisme. Moi aussi.

Et enfin, je suis né à Herge, euh pardon, à Herve!

Dupont ou Dupond ou le mystère des moustaches

C'est bien connu : les deux Dupondt (dans les albums Tintin de Hergé) sont deux jumeaux très identiques dans leurs costumes, leurs manières et leur bêtise... mais ils sont différents à deux points de vue : l'un s'appelle Dupond avec un D, et l'autre Dupont avec un T. L'un a les bords de la moustache légèrement arrondis et l'autre les a droits. Mais lequel a quelle moustache? C'est le

¹ Voir aussi ce que je dis d'Hergé dans les pages qui suivent.

mystère des moustaches qui tournent comme un T ou tombent droites comme un D. Eh bien Dupont, c'est la moustache qui frise légèrement, comme le t minuscule qui s'incurve en bas et est légèrement arrondi comme sa moustache, alors que Dupond au d qui tombe droit, c'est la moustache raide. Est-ce toujours bien ainsi? J'ai vérifié. J'ai donc voulu savoir, comme tout bon Tintinophile si la différence des noms correspondait toujours à la différence des dessins. Voyons voir.

En général Dupont porte la moustache courbée (T = c) et Dupond la porte droite (D=d), comme dans :

Titre	Page	Moustache
Le crabe aux pinces d'or	47	D=d, T=c
Tintin au pays de l'or noir	2	D=d
	4 et 6	T=c
Les cigares du pharaon	5	D=d, T=c
	60	D=d, T=c
Coke en stock	7	D=d
On a marché sur la lune	5	T=c
Les bijoux de la Castafiore	45	D=d
Le secret de la licorne	10	T=c, D=d
	60	T=c
Les sept boules de cristal	18	T=c
	24	D=d
	48	T=c
L'affaire Tournesol	12	T=c, D=d (pas certain, mais probable)
Mais le cas contraire arrive aussi		
Tintin et les Picaros	60	T=d, D=c
Objectif Lune	24	T=d
Les bijoux de la Castafiore	58	T=d

Notons qu'il n'y a rien dans *Le sceptre d'Ottokar*, *L'île mystérieuse* ni *Vol 714 pour Sydney*. Eh bien donc, sur 19 références, 16 fois c'est la bonne solution, et trois fois Hergé lui-même s'est trompé.

Bis repetita placent

Expression latine signifiant que les choses répétées plaisent. Souvent il m'est arrivé, en lisant et relisant les albums de Tintin, de retrouver des situations déjà vues ailleurs dans un autre album, un peu comme des bribes de scénario qui se répétaient. Ainsi :

- Un souterrain ressemblant à la Ligne Maginot ou à un Decauville dans *Tintin au pays de l'or noir* et dans *Le crabe aux pinces d'or* sont deux repaires de bandits qui font penser l'un à l'autre.
- La marche dans le désert dans *Tintin au pays de l'or noir*, *Les cigares du pharaon* et *Le crabe aux pinces d'or*.
- Le saut d'une voiture suivi de Tintin faisant un plongeon dans le fossé, dans *Le sceptre d'Ottokar*, *L'affaire Tournesol* et *L'oreille cassée*.
- Dans *Le crabe aux pinces d'or*, Tintin tient une loupe dans une main et un os de Milou dans l'autre et il se trompe : il jette la loupe dans la poubelle. Un peu plus loin, c'est un Dupondt qui tient une canne dans une main et le téléphone dans l'autre, et qui se trompe : il téléphone avec sa canne.
- Le papier écrit « Karaboudjan » dans *Le crabe aux pinces d'or* s'envole avec un courant d'air. Il en va de même avec le premier parchemin dans *Le secret de la Licorne*. Et les deux papiers concernent des bateaux. Notons que le papier qu'on croit être le plan du tombeau de Kih-Oskh s'envole aussi au vent dans *Les cigares du pharaon*. Et nous sommes sur un bateau.
- Dans la cale du bateau où Tintin était prisonnier (*Le crabe aux pinces d'or*), les bouteilles de champagne vont exploser et déclencher un joyeux tintamarre devant Allan, le bandit. Un peu plus loin dans l'album, le même Allan va ouvrir le feu dans une cave où Haddock était retenu prisonnier, fracassant les bouteilles de vin et enivrant Tintin et Haddock.
- Deux fois Tintin est poursuivi par un molosse, dans *L'île Noire* et *Le secret de La Licorne*,
- Deux fois une pie voleuse intervient dans l'histoire, dans *L'île Noire* et *Les bijoux de la Castafiore*. Et il existe certainement encore d'autres récurrences.

Postulats de départ

Dans les BD en général, et dans Tintin en particulier, il y a des conventions tacites, sortes de clins d'œil avec le lecteur, un peu comme le postulat d'Euclide en géométrie, sur les lignes parallèles, impossible à démontrer mais que tout le monde admet. Ainsi :

- Tintin comprend toujours les étrangers même s'il ne connaît pas leur langue, et la réciproque est vraie (sauf quelques exceptions). Le langage en effet ne peut être un obstacle au déroulement de l'histoire.
- Milou fait des réflexions, pour le plaisir du lecteur, mais Tintin ne le comprend pas, ce qui est bien normal.
- Milou apprécie tous les os, même les plus secs, les plus décharnés et les plus vieux. Pensons à l'os du musée dans *Le sceptre d'Ottokar*.
- Tintin n'a pas de famille
- Tintin et ses amis ne vieillissent pas.

Peinture et sculpture

La peinture

Il faudrait aussi faire un classement de mes préférences en peinture. Si je pouvais, si j’avais l’argent et les cimaises pour les accrocher, quelles toiles aimerais-je voir illuminer mes murs? Difficile à dire, il faudrait se pencher sérieusement sur la question avant de répondre n’importe quoi. Il y a tellement d’œuvres admirables. Sans doute, y aurait-il une toile de :

- Salvador Dalí : Le Christ de Saint-Jean-de-la-Croix
- Paul Delvaux : L’entrée dans la ville, ou Hommage à Jules Verne
- JohannesVermeer : La jeune fille au turban (ou à la perle)
- Léonard de Vinci : Lédà et le cygne (dite Lédà Spiridon)
- Auguste Renoir : La jeune fille aux fleurs, Le déjeuner des canotiers, La dormeuse, Fillette au chapeau bleu, Jeunes filles au piano, Baigneuse au rocher, ou...
- Claude Monet : Iris ou Nymphéas (la passerelle avec les jacinthes d’eau)
- Édouard Manet : Le déjeuner sur l’herbe ou La blonde aux seins nus
- Gustave Courbet : L’atelier du peintre
- Eugène Delacroix : Scènes des massacres de Scio ou La Liberté guidant le peuple
- Pierre Paul Rubens : L’enlèvement des filles de Leucippe
- René Magritte : La mémoire, Le domaine enchanté ou Les amants
- Pieter Brueghel l’Ancien, : La parabole des aveugles ou Les proverbes flamands
- Jérôme Bosch : Les deux triptyques du Jardin des Délices et du Jugement dernier
- et sept très belles toiles sur les 30 de mon père Franz Bonsang : Sainte Cécile, Tête de Christ, Robe cerclée, Étude de buste, Nu, Vierge au voile et Portrait de ma femme¹.

La sculpture

Voici le classement que j’avais établi, et je trouve que je ne suis pas bien original :

- 1 Rodin : Le baiser
- 2 Milo : La Vénus
- 3 Samothrace : La Victoire²

4 Aphrodite accroupie, que j’ai photographiée au Louvre en dia, puis reproduite au fusain pour La Belle Hélène, un peu plus grande que nature. Idem avec un Zeus debout. J’avais installé cette Vénus dans un coin du chalet pendant deux ou trois ans.

5 Rodin : La Cathédrale (pourquoi ce titre pour deux mains enlacées?)

6 Michel-Ange : La Pietà

7 Giacometti : Ronde d’amitié (neuf immenses bronzes de 4 ou 5 mètres de hauteur au pavillon de la Grande-Bretagne à l’Expo de Montréal en 1967)

8 et 9 Souvenirs très personnels : le bateau *Le Rappel* sculpté et monté par mon père avec des accessoires du magasin de rideaux, à Herve. L’œuvre fait 1m20 de longueur et doit être chez Betsy ou l’un de ses enfants. Et la tête de Ninou sculptée par Christian mon frère, alors qu’il étudiait à St-Luc et que Ninou devait avoir trois ou quatre ans. C’est une pièce assez grosse, de 25 à 30 centimètres de hauteur, qui se trouve chez Betsy.

10 Caravelle en perdition

J’ai sculpté deux fois dans ma vie, à Bukavu, pour deux expositions. D’abord un bateau, sur du liège ciselé à la lame de rasoir, avec les mâts en bâtons de sucette, les voiles en papier à dessin et les cordages en fil blanc. C’était la *Santa Maria* de Christophe Colomb, d’après le *Larousse*. Elle devait avoir 10 ou 12 centimètres de long. Une miniature très détaillée, à laquelle j’ai consacré des dizaines d’heures de récréation. Il fallait voir les bastingages et les hublots et la hune et les vergues... Elle était belle, mais comme je n’avais pas eu le temps de l’achever avant l’expo, de rage, j’ai tailladé dedans avec ma lame de rasoir... Tout le monde m’a dit après le drame que, même non achevée, elle aurait pu et dû gagner le prix, si je l’avais présentée, si je ne l’avais pas bousillée.

L’année suivante, le surveillant m’a demandé de faire pour lui, et hors concours, la fameuse maquette de l’avion supersonique de Blake et Mortimer, *L’Espadon*. C’était plus facile, beaucoup moins complexe. Cet avion-fusée fut terminé à temps et avait une cinquantaine de centimètres de long. C’était magnifique, ces expositions. Une fois sur la marine, l’année suivante sur l’aviation et le parachutisme. Je devais être en 5^e, puis en 4^e latine (14 et 15 ans). On avait enjolivé la grande salle d’étude devenue musée pour un jour. À l’ouverture, on fit jouer la célèbre *Marche des parachutistes belges*. Chaque fois que je l’entends depuis, je revois cette expo.

C’est drôle comme certaines musiques permettent d’évoquer des moments très précis de notre passé. Ainsi encore, chaque fois que l’on diffuse à la radio l’air très connu des Bee Gees (mais dont j’ignore même le titre car il n’était pas de mon époque, mais de celle de mon fils Franz. Était-ce *In the night* ou quelque chose comme *Boy in the night* ou *in the live*?) Eh bien c’est automatique : je me revois penché sur mes collections de timbres, et plus précisément une page de timbres américains de deux cents avec l’effigie de Washington. Car Franz nous la faisait entendre et réentendre de sa chambre à l’étage, cette chanson, alors que j’étais occupé avec cette page à mon bureau au rez-de-chaussée. C’est cette même chanson qu’on entendra aussi dans le film *Y a-t-il un pilote dans l’avion?* quand l’acteur imite John Travolta dans *Saturday Night Fever*. Réflexe de Pavlov? En tout cas réflexe

¹ Voir la collection en annexe du chapitre 5

² Je viens d’apprendre en mars 2014 qu’ils vont lui rendre une deuxième vie, en la nettoyant avec énormément de précaution, et en essayant de lui rendre ses couleurs originales et de faire ressortir certains détails, comme une mèche de cheveux qui avait été cachée par du plâtre. J’ai hâte de voir. Coût des réparations, financées par des dons : dix millions d’euros.

conditionné. Un autre air, lorsque je l’entends (Au matin, du *Peer Gynt* de Grieg) me transporte aussi, à Bukavu cette fois, sur la scène du théâtre pour *Le petit Poucet*¹.

Pour mes deux sculptures, maintenant que j’y repense bien je crois que la fusée (et l’expo sur les avions) est venue avant la caravelle (et l’expo sur les bateaux). Il faudrait demander à Claude Jaumin ou Michel André, mais je parierais pour cet ordre : aviation en 50-51 ou 51-52, et l’année suivante la marine.

Mes modèles

Il s’agit ici de personnalités ou de héros qui me servent de modèles, de guides... Je verrais d’abord les deux piliers sur lesquels j’ai appuyé, construit toute ma vie : Hergé et les aventures de Tintin, mille fois relues, et Baden-Powell, le créateur du scoutisme, mille fois vécu et approfondi...

Hergé et Tintin

À propos d’Hergé, et peut-être plus de Tintin, mon ami, on pourra relire d’abord ce que j’ai dit de lui un peu plus haut. Je l’ai connu dès avant de savoir lire, grâce à mes cousins Franz et Yvon qui avaient leurs albums (les premiers, en noir et blanc) lorsqu’ils vinrent habiter à Herve, vers 1945 ou 46, durant la guerre. Puis il y eut *Le journal de Tintin* que j’ai acheté à partir du deuxième numéro, fin 1946. Chez moi j’ai toujours eu tous les albums de Tintin publiés par Casterman, et même deux collections complètes. Je les ai lus et relus, jusqu’à bien les connaître, mais pas comme certains maniaques, bêtes à concours, ou comme certain psychanalyste qui parvient à découvrir dans les dessins d’Hergé absolument tout ce que lui a décidé qu’il y découvrirait. Et cela va loin! On verra ci-dessous certaines remarques à ce propos.

À la maison parfois durant les repas, avec les trois garçons nous faisions des concours. Je leur posais des questions et c’était au premier qui y répondait. Ainsi : dans quel album voit-on Tintin ivre? Réponse : *Le crabe aux pinces d’or*, mais là, astuce, il n’a pas bu, mais fut enivré par les vapeurs du vin. Ou bien, dans quel album Tintin fume-t-il? La pipe dans *L’île Noire* et le cigare dans *Le Lotus bleu*... C’est un jeu très agréable et instructif. Il faut dire que le monde d’Hergé est l’équivalent de *La comédie humaine* de Balzac. J’ai écrit un carnet entier avec toutes les injures du capitaine Haddock, bien avant que le commerce ne nous en vende un livre. Il ne me serait d’ailleurs jamais venu à l’idée, quand je le faisais, qu’un jour cela se vendrait en livre. Mais je trouve le mien meilleur, car j’y avais répertorié tous les albums et le nombre de fois que l’injure revenait, si bien que je les avais classées par ordre alphabétique et par ordre d’importance. Il en va de même pour les deux séries de mille ou mille milliards de millions de sabords et des millions de tonnerres de Brest, et toutes les variations intermédiaires, sans compter les sabords de tonnerre de Brest, elles aussi classées par importance et reclassées par album.

¹ Voir chapitre 11

Haddock et le psychanalyste

J’ai aussi, avec le temps et la littérature sur Hergé et Tintin (indissociables l’un de l’autre), lu plusieurs livres sur le sujet, certains très instructifs comme celui de Numa Sadoul, d’autres complètement « lessivés », même si leurs auteurs ont une quinzaine de diplômes à faire valoir, comme les psychanalystes et certains docteurs en philosophie ou professeurs d’université – notamment Jan Baetens. Le livre de ce dernier *Hergé écrivain* est du déconnage scientifique où l’on explique **après**, toutes les raisons de l’écriture d’Hergé. J’aurais aimé entendre Hergé répondre à cet archéologue déterreur d’absurdités. Car sa théorie est fumeuse. Monsieur Baetens me fait penser à ce maniaque sexuel qu’un psychiatre interrogeait pour savoir s’il était guéri de sa monomanie. Le docteur lui présentait d’abord une feuille blanche, lui demandant ce qu’il y voyait. Et le fou répondit qu’il voyait une grande maison où deux personnes font l’amour. Le docteur traça un carré sur la feuille. Alors, le fou ajouta : « C’est la chambre dans laquelle ils font l’amour. » Puis le professeur dessina un plus petit carré à l’intérieur du précédent. Et le fou enchaîna que dans la maison, il voyait une chambre et que dans cette chambre, il voyait le lit sur lequel les deux continuaient bien sûr de faire l’amour. Le savant psychiatre constata par écrit sur son rapport : obsédé sexuel non guéri. Et le fou lui répondit : « C’est vous l’obsédé, docteur, avec tous vos dessins pornos! » De même le docteur Baetens déclare à qui veut bien le lire que le patient Hergé est un obsédé sexuel!

À lire encore du même acabit, le jeu des lettres expliqué aux pages 95 et 96 du livre en question, je dis que c’est plus fort que du roquefort! Quant à la quête du père et aux manœuvres castratrices de la Castafiore, là aussi c’est ultra-fort. Ainsi, un exemple entre mille, saviez-vous que quand le capitaine Haddock crie à Tintin : « Empaillez-le! » en parlant du perroquet offert par la cantatrice, il veut dire « Empalez-la! », elle? Et il explique, page 104, que c’est Tintin, le chaste qui réalisera son rêve de posséder la Castafiore, par l’entremise du perroquet et de l’empaillement-empalement! Évidemment, Hergé savait tout ça. Ah! ce cher Hergé, il nous en a dit des choses indirectement, avec ses petits dessins et ses phylactères... Et les émeraudes du maharajah de Gopal. Saviez-vous que, toujours selon ce professeur Baetens, Gopal, signifiant évidemment galop, réactive l’équivoque idée de chevauchement, c’est-à-dire... vous m’avez compris : le une-deux, une-deux du capitaine sur la cantatrice! Ah capitaine! Et les « bijoux » du capitaine, enfin je veux dire les émeraudes de la Castafiore, entendez-vous aime et rode (c’est toujours Baetens qui souligne ou met entre guillemets) qui en souligne la sexualisation latente? Avais-je raison de parler de déconnage? Avouez qu’il y en a qui verraient des puces sur les bras de la Vénus de Milo. Je passe sur les hyper-déconnades du vol des bijoux qui devient un viol, de Haddock qui veut boire un demi et nous le signale par la segmentation horizontale de la première case, alors qu’il n’a jamais bu un demi dans les histoires racontées par Hergé, contrairement à Tintin ou aux Dupondt¹. Vous voyez comme on peut en imaginer des choses. Je passe sur le choix de Rossini, où toute personne un peu raisonnable comprendrait qu’Hergé parle de *La gazza ladra* pour expliquer le vol de la pie – et je crois qu’Hergé l’a pensé ainsi. Mais que dire de l’explication kafkaïenne de Peeters et Baetens qui voient dans Rossini : MartiNI-ROSSI, le célèbre apéritif, pour souligner l’éthylisme du

¹ Voir Le Crabe aux pinces d’or

capitaine. Dans cet opusculé heureusement long de seulement 135 pages, plus on avance dans la lecture de ce texte soi-disant très sérieux, plus on sombre dans la folie douce. D’après les sept pages 111 à 117, Hergé était un vrai salaud! Pauvre homme, ce qu’on lui en fait dire des choses!

Le son K

J’ai souvent, deux ou trois fois certainement, copié sans m’en rendre vraiment compte des attitudes de Tintin, et surtout du capitaine Haddock, dans mes pièces. Il ne faut y voir là que de l’admiration pour ce personnage haut en couleur. J’ai d’abord introduit Tintin et Haddock dans *Corps Atout*, avec beaucoup d’autres comparses de l’histoire ou de la mythologie. J’ai aussi donné le surnom Rascar Capac à un autre personnage dans *Signé La Corneille*. Mais ce qui m’étonne le plus c’est que, comme Hergé je crois, j’aime les sons K ou QU. Sur ses 22 titres, il y en a plusieurs qui possèdent ce son, que l’on retrouve d’ailleurs trois fois dans Rascar Capac. Moi aussi, j’ai souvent utilisé cette consonance dans mes titres ou dans le nom des personnages. Étrange. Voyons : *Complètement cons*, *Signé la Corneille*, *Un p’tit coin si tranquille*, *Les quatre saisons*, *Mon Horoscopie*, *Cumulus-cumulus*, *Gens qui rient, gens qui pleurent*, *Corps atout*, *et Caisse de mon cœur*, *et un Complet sur mesure*. Et j’ajoute le titre de la première partie de cette *Chasse aux trésors* : Heureux qui comme Ulysse – deux fois, et emprunté à Joachim du Bellay!

Une filiation Méliès - Hergé

Ce 11 février 2002, je viens de voir des courts métrages de Georges Méliès. Le grand Méliès qui donna ses lettres de noblesse aux premiers films de fiction, dans les années 1896 à 1910 à peu près. Eh bien trois séquences m’ont étonné et j’y ai vu du Hergé tout craché. Je suppose donc *a posteriori* que c’est Hergé qui a vu Méliès et s’est servi, notamment pour les champignons qui grossissent, puis explosent et disparaissent dans *L’île mystérieuse*. On retrouve des explosions et des disparitions dans beaucoup de films de Méliès, mais notamment dans *Le voyage dans la lune*. Et en plus il y a là un champignon, avec les Sélénites qui explosent et disparaissent. Le champignon, puis le pommier et l’araignée qui grossissent semblent sortis tout droit de *L’homme à la tête en caoutchouc* de Méliès.

Dans un autre film du même génie pionnier du cinéma, *Le thaumaturge chinois*, les costumes et les masques me font souvent penser aux deux Dupondt quand ils se sont déguisés dans *Le Lotus bleu*. C’est, selon moi, assez évident comme filiation.

Enfin troisième cas : Rastapopoulos, marquis déguisé en Méphistophélès sur son yacht dans *Coke en stock* d’Hergé ressemble étrangement au diable Méphistophélès dans le *Faust* de Méliès. Notamment la barbichette.

Lord Robert Baden-Powell

À propos de Baden-Powell, beaucoup à dire : un homme de bien, bien connu par ses œuvres et ses textes. J’ai eu la chance de voir (de loin) son épouse, celle qui était beaucoup plus jeune que lui et dont il avait dit, sans la connaître mais la voyant marcher : « Cette femme n’est pas comme les

autres femmes ». J’ai eu l’occasion de donner à des stages de formation pour futurs chefs scouts des allocutions (ou des cours) sur la vie et les œuvres de BP. Sur sa vie, la lecture d’un album BD de Jijé et d’un Marabout junior m’ont bien aidé. J’ai rencontré aussi deux fois Faucon des Fagnes, un chef scout et avocat qui dirigea le camp-école et un week-end sur la nature et la chasse. Ce vieux chef avait bien connu BP et était DCC (*deputy camp chief*) avec trois bâchettes! BP était homme de la nature, leader, organisateur, acteur, très habile de ses mains (ambidextre, dessinateur), campeur, bon stratège – notamment lors du siège de Mafeking durant la guerre des Boers –, religieux, de bonne santé, observateur, perspicace, humoriste, gentleman et aimant les défis...

J’ai appris à connaître BP de plus près et à l’aimer en particulier au camp-école de La Fresnais, que j’ai fait en 1957 ou 58, camp dirigé par deux avocats (Faucon des Fagnes et Poulain) qui avaient bien connu Baden-Powell, surtout le premier qui était chef de camp. Un camp-école est un camp entre chefs scouts, où nous redevenons de simples scouts pour nous former dans l’animation scout et pouvoir obtenir les fameuses bâchettes, insignes de reconnaissance donnés par la fédération à ses chefs qui ont réussi le camp-école et qui ont écrit trois monographies de réflexion sur le scoutisme.

Le vieux chef (Faucon) avait des particularités très typiques pour diriger le camp selon BP : des cris de ralliement (cri de l’engoulevent ou du merle) plutôt que le sifflet. Inspection de la barbe avec de l’ouate frottée sur le menton pour voir si nous étions bien rasés : on lui a refait le coup, à un feu de camp... Les chefs viennent au camp-école, où ils doivent abandonner tous leurs insignes, puis se choisissent un chef de patrouille après un jour. Et j’ai eu l’honneur d’être choisi chef de pat. Un vrai honneur, ressenti comme tel : être le plus digne de diriger la pat des Corbeaux, une des quatre pats originales du premier camp de Brownsea, une île près de Londres, en 1907. Les trois autres pat étaient les Courlis, les Loups et les Taureaux. Chacun des 20 premiers scouts reçut un foulard kaki, la fleur de lys *Be prepared* – Toujours prêt, et un flot de couleur à mettre à l’épaule gauche : rouge pour Corbeaux, jaune pour Courlis, bleu pour Loups et vert pour Taureaux.

L’histoire du poulet pour dîner, le jeu de piste plein de surprises, le jeu de nuit sans lumière... j’ai raconté ces souvenirs au chapitre 18, vous en rappelez-vous?

Un jour, comme tous les jours, l’intendant appelle les cuisiniers pour leur donner la nourriture à préparer pour le dîner. Il ouvre un panier : quatre poulets bien vivants en sortent et s’encourent. L’intendant nous dit, flegmatique, c’est votre dîner qui fout le camp, grouillez-vous de rattraper votre poulet!

Un après-midi, on nous appelle pour un jeu de piste surprise. En fait, il y aura toutes sortes d’épreuves à faire : faire le dessin d’une vieille chapelle (mais on ne nous dit pas qu’il y a une quinzaine d’anomalies à l’intérieur de cette chapelle, et on nous en demande la liste (un nid d’oiseau sur l’autel, etc.). Un peu plus loin, il faut faire bouillir un litre d’eau « dans » un arbre... Plus loin encore, transporter un blessé grave de l’autre côté d’un mur. Il doit rester couché, débrouille-toi! Et le jeu de piste la nuit avec une seule boîte d’allumettes. Nous étions de grands enfants, mais que de trouvailles... Un des copains de patrouille devint un prêtre et m’a envoyé une jolie carte lors de son ordination. Je l’ai encore, c’était sur le thème : « Il est toujours crucifié ». Un autre copain de Namur m’avait vraiment

initié à l'art de reconnaître les arbres selon leur silhouette, leurs feuilles... J'étais devenu un « familier de l'arbre », titre d'un livre d'Anscieau qui me servit beaucoup.

Il y eut aussi un rendez-vous nature dans les Ardennes, organisé par la fédération, avec le même Faucon des Fagnes... Observation des animaux, chasse au petit matin, cours sur un vieux pommier et ses hôtes, sur une ruche, sur les étoiles, sur les champignons avec un spécialiste qui s'était déjà empoisonné trois ou quatre fois. Moi aussi, plus tard au Québec, j'ai quelquefois osé tenter des expériences. Nous avons même fait une demi-journée de bûcheronnage, avec un feu et du thé « toujours prêt » à être bu! C'était très *british*, mais le *british* dans ce qu'il a de meilleur et du plus exigeant. Tu commences, Anagnosophile, à comprendre j'espère pourquoi lord Robert Stephenson Baden-Powell, qui fut un brillant officier de l'empire britannique aux Indes, en Turquie, en Afrique du Sud, en Angleterre – il fut même le plus jeune général de tout l'empire –, tu comprends pourquoi cet homme par ailleurs simple et altruiste, près de la nature et homme de principe, fut et reste un fameux modèle de vie.

Mon album BD sur BP est très abîmé, je l'ai beaucoup consulté, lu et relu. Il me fut offert à ma demande par ma grand-mère paternelle en fin 1951, à mon retour d'Afrique la première fois, après la sixième latine et un an de scoutisme. Comme je l'ai dit, les futurs chefs scouts de notre district avaient une session à L'Islet et une à La Pocatière, et je me réservais toujours le cours, l'exposé sur la vie de BP. J'utilisais aussi comme référence le petit livre de Marabout junior, que j'ai toujours conservé, sans oublier bien sûr la bible du scout : *Scouting for boys*, en français : *Éclaireurs*.

Voici les grands principes sur lesquels est fondée la méthode : 1) la patrouille, la gang de la rue; 2) la nature, le grand air; 3) la débrouillardise; 4) la joie; et 5) un code d'honneur, appelé la loi, en dix articles. Cette loi, me faisait remarquer Yvon Mors (Mésange), aumônier de la 5^e Outremeuse avec qui j'ai énormément collaboré – ensemble, nous avons soulevé des montagnes pendant six ans, de 57 à 63 à Outremeuse –, cette loi donc, disait-il, a un gros avantage sur les dix commandements, c'est qu'elle est faite d'articles positifs : le scout met son honneur à mériter confiance; le scout chante et rit dans les difficultés; le scout est l'ami de tous et le frère de tout autre scout, etc., alors que nos commandements sont trop souvent négatifs : tu ne tueras point; tu ne médiras pas de ton prochain; tu ne commettras pas d'impuretés...

Autre point remarquable chez cet homme : dans une phrase de son testament spirituel destiné à tous les scouts du monde (ou d'un livre pour les chefs?), il disait que dans tout être humain, il y a au moins cinq ou dix pour cent de bon. Il faut les trouver et les développer. Avant de condamner mes élèves, pour indiscipline notoire ou pour de très mauvais résultats, j'ai toujours d'abord pensé à cette maxime de BP. Et je cherchais ces cinq pour cent. C'est aussi un peu son côté sourire. Le huitième article de la loi scout : le scout chante et rit dans les difficultés. En anglais, semble-t-il, le texte est encore plus percutant : le scout siffle dans les difficultés.

Autres modèles

Voici donc après mes deux superhéros, mes autres modèles, dans l'ordre (il s'agit toujours de leur vie et de leur œuvre) :

- 1 **Molière**, pour son rire et sa belle langue, sa vie, ses personnages (l'avare, le bourgeois, les précieuses, le malade imaginaire). Mais surtout pour le profond chagrin de sa vie qu'il s'est efforcé de « rire ». Règne du rire amer. Il faut rire pour ne pas pleurer, se moquer de soi, écrire *Le Misanthrope*. Je me sens parfois, et de plus en plus, dans la peau d'Alceste. Je me sens aussi comme Molière, cet autre Alceste, comédien, écrivain, metteur en scène, voyageur. Mais d'abord comédien, je crois. Attention, ne pas trop appuyer sur le côté amer du rire, il y a aussi le rire, la jovialité, le rire qui se communique...
- 2 **François d'Assise**, pour sa douceur et son sourire. Je pense à l'admirable film de l'Italien Zeffirelli, tourné en Grande-Bretagne : *Brother Sun, Sister Moon*, en français *François et le chemin du soleil*. François, le nom de mon grand-père, le nom de mon filleul, le nom de notre dernier pape (jésuite par surcroît), et mon père et mon fils : Franz...
- 3 **Jean Bosco (don Bosco)**, pour sa foi dans les jeunes, sa joie, et sa confiance toute puissante en la divine Providence. Quel homme! Pour bien le connaître, je me suis souvent inspiré d'un autre album biographique en BD (par Jijé) que j'ai beaucoup consulté également.
- 4 **Charles Baudelaire**, pour son expérience atroce, *Les Fleurs du mal*, si belles et si douloureuses... J'ai dit au début que je l'aimais et le détestais. C'est vrai que je n'apprécie guère son défaitisme, son spleen mangeur d'hommes, cet ennui, cette complaisance dans le mal.

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille

Cette volonté atroce de fuir le monde et, au fond, d'avoir sans doute la tentation du suicide... sans jamais passer à l'acte. Il est mort jeune, méconnu, exécré, pauvre, malade. Mais quel remarquable poète. Quel art d'exprimer ce qu'il ressent.

*Quand les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux*

Quelle sensualité.

*N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir?*

Ah! que cela est bien dit. Inégalable, je crois. Et cette lente gourmandise... Pour moi Baudelaire c'est un nez. Et aussi cette manière qu'il a de traduire les émotions par les correspondances, mariages des sens d'abord,

*Les parfums, les couleurs et les sons se répondent,
rythmes, parfums, lueurs*

mais en plus, symboles des êtres et des choses.

*Les vivants piliers et les confuses paroles
qui chantent les transports de l'esprit et des sens
Ô métamorphose mystique de tous mes sens fondus en un*

- 5 **Federico Fellini**, numéro 1 au cinéma pour sa vision créatrice. En particulier *La Strada*, le premier que j'ai vu, à Blankenberge en 1955... un coup de foudre! Comme il y en aura un autre, aussi à la mer, à Ostende en 1971, avec *L'Arnaque*. Vraiment un maître dans la direction d'acteurs, les décors parfois volontairement outranciers, l'art de dire par la caméra, les sujets profondément humains... Un maître, le maître!
- 6 **Gandhi**, pour sa force de volonté, sa conviction, sa patience, son sourire.
- 7 **Charlie Chaplin**, l'acteur, le réalisateur, le musicien, le scénariste, le petit maître si grand, si sympa, si chaleureux, si malheureux.
- 8 **Vincent de Paul**, pour son amour obstiné et sa réponse à la reine qui lui demandait ce qu'elle pouvait encore faire alors qu'elle en avait déjà tellement fait : « Davantage, Madame ».
- 9 **Jacques Brel**, pour la force de sa conviction, ses messages, sa voix, sa poésie, sa force de persuasion, sa sincérité, la beauté de ses textes qui chantent comme une eau cristalline. Le seul qui arrêta de se produire en scène quand il le décida, contrairement à des dizaines d'autres qui font cinq ou dix sorties de plus en plus piteuses...
- 10 **Honoré de Balzac**, ce cher Honoré, pour son imaginaire débordant, ses créatures qui forment un monde si réel...
- Encore les deux frères **Kennedy, John-Fitzgerald et Bob** : il fallait les deux pour ce vent de renouveau, de fraîcheur et d'espérance dans la politique américaine. Mais les allusions récentes à une vie assez dissolue ont un peu terni la vision que j'en avais.
 - **L'abbé Pierre et Bernard Kouchner** : pour moi, ils sont parmi les plus grands Français d'aujourd'hui (avec Jacques-Yves Cousteau et Haroun Tazieff).
 - **Albert Jacquard**, un grand savant, un grand penseur qui n'avait pas peur de s'impliquer, de se compromettre, de se déranger.
 - **Hubert Reeves**, grand savant et grand penseur, québécois et français. Sa vision de l'avenir de la Terre, la qualité de ses réflexions et les efforts qu'il préconise pour l'environnement me touchent beaucoup.
 - **André Ryckmans**, cet homme qui eut une destinée un peu parallèle et en avance de la mienne, jusqu'à Kisantu où il finira tragiquement. Un chic type et un beau modèle, un homme profond. J'en ai parlé dans le chapitre 18.

Et Martin Luther King, et Victor Hugo, et Christophe Colomb et encore tiens, pourquoi pas, Jean d'Ormesson. J'admire l'étendue de son savoir très touche-à-tout et j'aime son caractère primesautier et enjoué.

Puis la foule d'autres que j'aime et admire par certains côtés : Orson Welles, Renoir le peintre, de Vinci, Mozart, Beethoven, Einstein, Eddy Merckx, Michel-Ange, Shakespeare et Maurice Grevisse. Eh! oui. Ce dernier est admirable pour son autorité linguistique reconnue par tous et le travail de fourmi qu'il a accompli pendant des décennies.

Il faut aussi, bien sûr aller voir ailleurs la liste de mes acteurs préférés.

Ecce mulieres place à ces dames

Et aucune femme dans cette grande galerie de héros? Oui, il y en a. J'ai fait une liste à part. En numéro un, je crois que j'installerais Thérèse de Lisieux, la petite sainte Thérèse. Mais, dans ma liste, elle se placerait après les dix premiers hommes (non compris les deux piliers -RG et BP - évidemment). D'où vient cet ostracisme? Il ne s'agit ni d'ostracisme ni de sexisme, mais il m'apparaît que les femmes ont toujours été moins démonstratrices, plus humbles, moins revendicatrices, recherchant moins la gloriole. Et à ce titre, elles ont certes le premier prix de l'humilité, de la douce sagesse, de la tranquille assurance. Revenons à ma liste.

- 1 **Thérèse de Lisieux**, pour son rayonnement.
- 2 **Maria Schell**, l'actrice suisse, pour son personnage d'infirmière dans *Le dernier pont* et aussi dans *Gervaise*, et ses beaux yeux, et son sourire...
- 3 **Jane Fonda**, belle et revendicatrice.
- 4 **Marie Curie**. Quelle force, quelle patience devant le sexisme de son époque, quelle intelligence, quel courage, quelles convictions, quelle douceur, quels principes, quel calme, quelle belle âme! À Irène, sa fille, qui voulait épouser Frédéric Joliot, elle dit : « Réfléchis bien, ma chérie. Tu aimes Frédéric Joliot, mais pourras-tu l'admirer? ».
- 5 **Marilyn Monroe**, belle, adulée par le monde et victime de ce monde. Un mythe!
- 6 **Jeanne d'Arc**, qui restera toujours un peu une énigme. Pourquoi Dieu l'a-t-il choisie? Quelle belle histoire, que j'ai appris à connaître dès le collège de Bukavu, alors qu'elle était celle qui avait donné son nom à notre unité scoutie au collège, là où j'ai fait mes premières armes chez les Hiboux, puis là où je devins chef de patrouille et même assistant. Cinq ans de beau scoutisme dans l'unité Ste-Jeanne d'Arc, 1^{re}, Kivu. Nous avons même écrit une pièce de théâtre racontant sa vie, quand j'étais en quatrième latine¹.

¹ Notre aumônier devait être entiché des biographies de saints, car c'est le même père Verhaegen qui nous demanda en classe – il était aussi mon titulaire de 4^e – d'écrire des rédactions sur la vie de saint Ignace et de François Xavier (un vrai jésuite!) pour en faire une pièce que nous avons jouée en classe. J'y ai eu trois petits rôles, dont un marchand et un jeune père missionnaire en Asie.

- Il y eut aussi différentes Jeanne d’Arc au cinéma¹. À l’appui de mon attachement à Jeanne, il y aura encore la lecture de l’Histoire des Français de Pierre Gaxotte, et des séries télévisées. Mais à l’origine de mon attachement un peu étrange pour cette sainte énigmatique, il y a très vraisemblablement l’admirable oratorio Jeanne au bûcher de Paul Claudel et Arthur Honegger, que je ne me lasse pas d’écouter et que notre prof de musique à Bukavu, toujours monsieur Vandervorst, nous faisait découvrir et aimer à travers une multitude de disques 78 tours. J’entends encore les chants, les plaintes de cet admirable oratorio que j’ai aussi vu diffusé à la télévision belge vers les années 1960, dans une église où il n’y avait place pour aucun spectateur, sauf les caméras, tant il y avait des choristes. Depuis lors, au Québec, j’en ai revu et enregistré un autre. Magnifique. J’entends encore : « Jeanne! Jeanne! – Qui est-ce qui a dit Jeanne? », et aussi : « Voulez-vous manger des cesses, voulez-vous manger du flan? Quand irons-nous à Liesse, quand irons-nous à Laon? – C’est le mai, c’est le mai. C’est le joli mois de mai! ». Je n’aurais jamais cru faire une telle digression en mentionnant le nom de la petite fille de Domrémy et Vaucouleurs, qui révéla un grand secret à Charles VII – mais quel est ce secret?
- 7 **Antigone.** Je retombe dans le mythe. Mais quelle force de caractère, quelle insoumission à aucun compromis, quelle pureté et quel amour pour son frère, au-dessus de toutes les lois.
- 8 **Gelsomina,** le si beau personnage de la victime sacrifiée dans *La Strada* de Fellini, interprété par l’épouse du réalisateur, Giulietta Masina. Mais me voici avec des personnages. Cela ne va pas. Il y aurait encore, sans doute :
- 9 **Mère Teresa de Calcutta.** Et puis, et puis…?
- 10 **Anna Magnani,** quelle personnalité! Tout le contraire d’une vedette, avec beaucoup plus de talent.

Grands héros

- Tant que j’y suis, je voudrais aussi donner mes grands héros. Même s’ils ne sont pas grands, il s’agit de ceux qui ont fait vibrer en moi les fibres de l’héroïsme, de l’admiration, de la réflexion aussi, parfois..
- 1 **Tintin.** Il faudra que j’y revienne. Mais, il n’y a pas de Tintin sans le capitaine Haddock. Les deux font la paire, se complémentent admirablement : le raisonnable et l’irréfléchi, le calme et l’énervé, le sobre et l’alcoolique, le sérieux et le boute-en-train...
- 2 **Don Quichotte de Cervantes.** L’homme de la Mancha, dira Jacques Brel. Celui dont les actions toujours dépassent la raison, celui qui agit d’abord et réfléchit ensuite, le pur, le généreux. Ah! quel immense plaisir j’ai eu, lorsque les amateurs de théâtre de La Pocatière ont voulu me témoigner leur reconnaissance et leur sympathie, après 25 ans d’activités avec le Cinq-Sec et une dizaine d’années avec la SALLP, lors d’un carrefour-théâtre qui se déroulait justement à La Pocatière et pour lequel d’ailleurs on m’avait demandé de prêter mes services d’animateur, et qu’ils m’ont remis très gentiment, alors que j’étais à mille lieues d’imaginer qu’ils voulaient me fêter, une admirable statue

¹ Voir plus haut

- de Don Quichotte de près de soixante centimètres de hauteur. Depuis lors, en octobre 93, elle a fièrement sa place dans notre demeure. Pour une surprise, c’en fut toute une. Merci à Jean Dallaire, Nicole Biron qui chanta pour l’occasion, Michael et tous les autres...
- 3 **Tarzan,** le vrai héros de mon enfance. J’avais vu et revu tous ses films, ceux du vrai, de Johnny Weissmuller. Qu’ils m’ont fait rêver, ces films, alors que j’allais partir pour l’Afrique. Je me voyais dans les arbres, avec un couteau et Cheeta... Ah oui, aussi vrai que je m’appelle Goodblood!
- 4 **Ulysse,** celui d’Homère, de *L’Odyssée*. Intelligent, pas méchant, à mon avis, mais quelle aventure que cette odyssée dans la Méditerranée... Et là, il n’y a pas que les paysages qui font rêver. Je pense aussi à la très belle télé-série italienne et enchantresse, durant huit heures. Série de Franco Rossi je pense, avec un Yougoslave dans le rôle-titre, Bekim Fehmiu.
- 5 On pourrait ici rappeler **Gelsomina et Antigone** que j’ai citées plus haut. Deux victimes de la pureté, une dans la soumission et l’autre dans la révolte. Mais toutes deux transcendent leur malheur et sèment l’amour par delà leur mort. C’est la maternité dans le sacrifice de soi. « Si le grain ne meurt... »

Grands rencontrés

- Il faudrait quelque part que j’indique les « grands » de ce monde que j’ai rencontrés un jour, quelque part. Il n’y en a pas beaucoup, mais quand même, voyez le chapitre 25 sur les amitiés. Alors un simple rappel ici suffira.
- Évidemment, je ne parlerai pas de ceux que j’aurais entr’aperçus lors de manifestations populaires, en passant, moi perdu dans la foule¹, comme par exemple lady Baden-Powell en 57 à Bruxelles... Donc :
- Le roi Baudouin et la reine Fabiola, avec lesquels j’ai parlé le 25 mai 1963. Eux ne doivent plus s’en rappeler – hum! – mais moi oui! Pourquoi? Parce que j’ai plus de mémoire qu’eux, croyez-vous? Non, parce que c’était le jour de mes 25 ans. J’en ai parlé, au chapitre 19 je pense.
 - Le père Ambroise Lafortune, célèbre prêtre-scout-animateur et globe-trotter québécois, qui a participé au fameux jeu du Francophonissime, et à des tas d’émissions et de films télévisés. Une première fois, rencontré par hasard aux Florales de Montréal vers 1980. Nous étions avec maman et tante Marthe je crois, et il y avait un soleil magnifique. Puis à La Pocatière, lors d’un souper gala d’anniversaire pour le mouvement scout pour lequel on m’avait demandé de servir de maître de cérémonie. Il était l’invité d’honneur. Il est décédé en mai 1997.
 - Johnny Weissmuller, à Jonquière en 1970, pour le départ de la traversée du lac Saint-Jean. C’est lui qui donnait le départ. Nous étions avec maman, belle-maman et beau-papa, et Ninou, je crois. Nous avions avec nous Franz et Pierre mais pas Nicole, restée à la maison avec les deux petits. Johnny Weissmuller la célèbre star du cinéma, Tarzan... se faisait vieux et commençait je crois à perdre un peu les pédales.

¹ À mon point de vue, ce serait plutôt eux qui seraient perdus dans la foule.

- Michel Tremblay, auquel j’ai voulu serrer la pince, simplement, quand je le vis dans un restaurant à Québec où il venait au Salon du livre... Revu plus tard à La Pocatière et à Saint-Pacôme.
- Pauline Carton, en face de qui j’ai dîné dans un resto de Liège.
- Gilles Vignault, rencontré aussi au Salon du livre, et une autre fois lors d’un congrès de profs de français.
- Yves Thériault, le célèbre romancier québécois, le premier qui gagna sa vie par sa plume, mais qui fit vingt ou trente métiers avant cela. Nous l’avions invité à la polyvalente la première ou la deuxième année après son inauguration, vers 1979 ou 1980. Je dus m’occuper de lui durant l’heure de midi, car les deux directeurs étaient sortis. C’est un homme très simple, près de la nature, même fruste à l’occasion. Ainsi, il ne portait jamais de chaussettes ni de cravate. Lorsqu’on lui remit un prix littéraire du Québec, le délégué du gouvernement dut intervenir pour lui demander de porter les deux lors de la cérémonie : il refusa, mais obtint quand même le prix. Bref, je venais de travailler en classe son très beau roman *La fille laide*, et je lui demandai où exactement il situait son roman, car nous avions séché pour travailler sur les lieux. Il me répondit que c’était une excellente question et que lui-même l’ignorait. Cela pouvait être la Bretagne ou ailleurs en Europe ou au Québec... Ce qu’il avait vu comme décor avant d’écrire, c’était une montagne. Et cette montagne, avec le ruisseau La Gueuse l’obsédait, car il y avait les gens de la montagne et les gens de la plaine... et c’est de là que naquit le roman, qui fut le premier d’une belle série de trente ou quarante, sans compter les nouvelles et les contes.

Qui encore? Charles Trenet — j’ai même fait la gym avec lui à Bukavu¹ —, Haroun Tazieff, Alain Bombard². Et encore Jacques Brel, Gilbert Bécaud, Louis Armstrong... tous sur scène à Liège. Et deux fois Julos Beaucarne à Québec.

Et j’ajoute Hubert Reeves, conférencier invité au cégep de la Poc.

Listes en tous genres

Et puis, quoi encore, après tout cela? Je dénombrais et dressais des listes de mes cousins, de mes scouts, des élèves de mes classes, de mes collègues, des membres de certains de mes comités. Lorsque j’étais étudiant, je dénombrais également les élèves de ma propre classe, les pères du collège. Puis il y eut les équipiers du Tour de France... et bien sûr tous les vainqueurs de la Grande Boucle depuis que je l’avais suivie en 52, et même un peu avant. Je remontais facilement jusque 1935 ou 36... J’aimais dresser la liste des derniers papes depuis le dix-neuvième siècle, la liste des villes ayant reçu les J.O. ou les pays hôtes des Coupes du monde de football. Cela devenait une manie, une sorte d’appropriation...

Je refaisais facilement la liste de mes propres acteurs (ceux que j’ai dirigés) ou bien celle des membres de notre club Pyramide.

Je n’insiste pas plus sur ces divers aspects. Le lecteur n’en a vraiment rien à tirer.

¹ Chapitre 15
² Voir chapitres 11, 15 et 25

Souvenirs sensoriels

Étranges collections que celles de mes plus beaux souvenirs relatifs aux cinq sens. Je veux vous faire la liste de mes plus belles sensations auditives, olfactives, gustatives, visuelles et tactiles, depuis ma naissance jusqu’à mes 75 ans. Étrange idée, ne trouvez-vous pas? Elle me vient probablement de Baudelaire qui s’enivrait des odeurs, des bruits, des couleurs. Et pourtant, je crois que vous allez être étonnés, et je l’espère, réjouis.

Correspondances

Ma manie de collectionneur est sans doute aussi responsable de cette autre et nouvelle manie, celle du classement : on classe facilement ce qu’on ne peut posséder, ni forcément collectionner, mais cela doit tenir du même dynamisme, de la même origine. Voici donc dans un bouquet final mon plus agréable classement, celui de mes souvenirs sensoriels. Cette désignation assez barbare pourrait plus agréablement s’appeler : La quintessence de mes cinq sens! « Ô métamorphose mystique - De tous mes sens fondus en un! », chantait le grand Charles Baudelaire dans *Tout entière*. Cette idée m’est venue de ma profession : en enseignant, il nous arrive d’évoquer certaines tranches du passé, et il m’est arrivé de dire à mes élèves : « C’est sans doute la plus forte impression que j’aie jamais ressentie par l’ouïe ou par l’odorat. » Peut-être étais-je occupé à parler des *Fleurs du mal* et des correspondances baudelairiennes, si importantes à mon point de vue. Cela pouvait être aussi l’étude des *Voyelles* de Rimbaud. Il m’a fallu chercher longtemps pour me rappeler ces souvenirs. Et, comme toujours en pareilles circonstances, ces cinq classifications ne sont pas définitives, d’abord parce que je n’ai pas fini de dérouler mon existence de par le monde, et donc que certaines émotions sensorielles pourront encore s’accrocher à ma carcasse; et ensuite parce qu’il est possible que d’autres souvenirs sensoriels, plus sensuels, plus forts, plus impérieux me reviennent en mémoire et remontent dans ce classement. Comprenons bien que les souvenirs qui vont suivre ont été (encore une fois) classés selon une faculté, un sens, comme la vue ou l’ouïe. Mais cela ne rend pas toujours justice à l’émerveillement total qu’il nous arrive parfois de ressentir lorsque plusieurs de nos sens sont exaltés. J’ai cité Baudelaire plus haut, mais je voudrais faire ressortir ce que le poète appelait ses « correspondances », c’est-à-dire les mariages étranges, les liens imperceptibles que nous établissons entre un sens et un autre. Ainsi, si je te propose cher lecteur, Anagnosophile chéri, trois parfums (1), trois instruments de musique (2), trois personnes (3) et même trois couleurs (4), je suis sûr que tu regrouperas facilement un parfum, une couleur et un instrument avec une personne. Et tout le monde ferait les mêmes choix. Essayons?

- Prenons : 1a) une eau de Cologne
 1b) un parfum léger, mais sucré comme un fruit
 1c) une essence particulièrement tenace, du style *Ma griffe* où une goutte derrière l’oreille suffit pour vous suivre à la trace.
- Prenons : 2a) le pipeau
 2b) le violon
 2c) le tuba

- Faites venir :
- 3a) une fillette de quatre ans
 - 3b) une belle et jeune dame de vingt ans
 - 3c) une grand-mère nettement plus âgée.

- Assortissons notre palette des couleurs :
- 4a) vert émeraude
 - 4b) rouge
 - 4c) noir

Eh! bien, s’il fallait maintenant associer les composantes de ces quatre trios pour faire trois groupes assortis de quatre données, je crois qu’il y ait beaucoup de chances pour que nous retrouvions les groupes suivants :

- fillette, pipeau, rouge et odeur fruitée
- jeune-fille, violon, vert émeraude et eau de Cologne
- vieille dame, noir, *Ma griffe* et tuba

On pourrait facilement expliquer une inversion pour les deux couleurs vert et rouge ici, si le vert marque l’espérance, la fraîcheur, et le rouge l’amour ou la passion. Je ne dis pas qu’il n’y a pas parfois des différences, mais pourquoi dit-on d’une cigarette qu’elle est légère, et pourquoi dit-on d’un parfum qu’il est sucré? Relisons les *Voyelles* de Rimbaud, c’est le même phénomène : tel son (a ou i) s’associe facilement à telle couleur ou telle autre impression. Relisons la si belle page de Proust sur la correspondance gustative de la petite madeleine avec sa grand-mère malade...

Hier, en allant à la poste, j’arrachais quelques brins de thuya que j’écrasais entre mes doigts, et je me revoyais, par l’odeur transporté au vieux couvent de Herve où j’allais à l’école maternelle¹, et où un massif de thuyas répandait son parfum dans le jardin juste après le grand porche d’entrée.

Concernant les correspondances de nos sensations, j’ajouterais qu’il est notoire qu’il y a interprétation des cinq sens entre eux, des jeux d’influence. Certains sens, notamment la vue et l’odorat, exercent des influences sur le goût. Chez les scouts, parfois nous nous exerçons à certains jeux de Kim particuliers. Les yeux bandés et le nez bouché, on vous présente des oignons, des pommes, du céleri ou une pomme de terre coupés en tout petits cubes... Très difficile à reconnaître rien qu’avec le goût. Toujours le nez bouché, essayez donc de reconnaître au goût une pincée de farine, une autre de sucre impalpable, une autre encore de plâtre... Assez incroyable!

Un jour vers 1990, à une exposition scientifique provinciale ou régionale du secondaire qui se tenait au cégep de La Pocatière, deux étudiants demandaient aux visiteurs de mesurer leur goût. Tout le monde sait que le goût sans le nez est réduit aux quatre saveurs différentes : l’amer, le sucré, l’acide et le salé. Mais avec les innombrables possibilités du nez, les différences de goût se multiplient par des cents et des mille... Pour tester notre capacité gustative, ces deux étudiants présentaient dix récipients numérotés de 1 à 10, dans lesquels ils avaient dilué de l’eau pure avec un autre liquide, à raison de 100 parties d’eau pour une partie de ce liquide mystère. Puis dans le

deuxième récipient, le mélange était de 100 pour 2, puis de 100 pour 5, puis 100 pour 10, puis 100 pour 20, 100 pour 30, 100 pour 40, 100 pour 50, et dans le dernier il n’y avait plus d’eau du tout. Je pense que j’étais le premier à m’arrêter à leur stand. Ils me font goûter le premier essai. J’avais la très nette impression de ne boire que de l’eau pure. Ils me tendent le deuxième gobelet, mais avant de le prendre pour y goûter, je m’arrête, je cherche bien au fond de ma bouche et de ma mémoire gustative, puis je leur demande, presque incrédule moi-même, « Ce ne serait pas du jus de pomme? ». Si vous aviez vu leur tête se décomposer! C’était bien cela et ils étaient persuadés que, comme pour la majorité des gens, je devrais aller jusqu’au sixième ou septième gobelet pour reconnaître le liquide mystère. J’avais eu de la chance, mais j’ai vraiment cru reconnaître imperceptiblement le goût acidulé, frais et sucré du jus de pomme.

Oui, quel cirque!

Or donc, un peu à la manière d’un Fellini qui fut tellement impressionné par les cirques dont la magie a hanté toute son enfance, j’ai aussi des images tenaces. Et certaines sont mystiquement réunies, mélangées, ancrées dans mon souvenir comme les volutes de plusieurs cigarettes, comme des couleurs réunies sur la palette, comme une symphonie de notes.

Quel émerveillement me saisit quand je me revois petit garçon à Herve, d’abord devant les affiches de clowns ou d’animaux sauvages¹; puis quand je me revois la veille dans les rues de la cité, devant le défilé tout aussi publicitaire des enfants de la balle; puis enfin, sous le chapiteau, quand le grand jour (il n’y en avait qu’un à Herve... ce sont de vrais voyageurs) était arrivé, quand la fanfare annonçait le spectacle et que le présentateur se saisissait du micro. Ah! les odeurs de sable, des animaux, du fumier, des fumées de pistolet, du cuir et de la paille; ah! les bruits de fouets, les rugissements des tigres et des lions, les rires des clowns, la musique métallique de l’orchestre, les applaudissements ou les silences angoissés du public devant les numéros des contorsionnistes, des trapézistes, des funambules et des jongleurs; ah! les spectacles bigarrés, les sauts et les cabrioles qui enivraient d’émotions trop fortes nos yeux dilatés : les costumes bariolés, mouvements en rythme, en rond, en douceur; pierrots tout blancs, augustes au nez rouge et aux immenses pantoufles, équilibristes en maillots pailletés, et les nains, et les dompteurs, et les musiciens, les marionnettistes, les sauteurs... Et les rayons des projecteurs dans le ciel noir du chapiteau, et les bancs de bois ou de métal de la foule béate, muette ou assourdissante, et les bottes, et les chapeaux... Que d’impressions qui nous rentraient dedans à toute vitesse, que l’on buvait à la régálade. Nous n’avions pas assez de nos deux yeux, de nos deux narines, de nos deux oreilles... Et les jours, les semaines qui suivaient ce grand événement, on s’en pourléchait les babines à en reparler, à revoir, à rêver... Quelle magie!

Magie que plus tard, quand j’avais treize ans, je revécus avec mes parents et mes grands-parents de Herve quand on alla assister à *Holiday on ice* au palais de Coronmeuse à Liège. Nous étions en vacances d’Afrique, en 1951. Ici, moins d’odeurs – sauf je m’en souviens des croustillons à l’entracte – mais

¹ Nous disions à cette époque « à l’école gardienne ».

une dimension supplémentaire : le froid de la glace, par ailleurs si belle et mystérieuse. On nous avait bien prévenus : il faut garder son manteau quand on assiste à *Holiday on ice*. Mais encore une fois, la magie du spectacle total opéra. Les costumes, les couleurs, l'art de la glisse, l'harmonie des ballets, la diversité des numéros. Un banquet pour les yeux, les oreilles, tout le cerveau palpitait.

Voici mes plus chers souvenirs propres à chaque sens :

L'ouïe

- 1 1960 en Suisse, dans le canton du Vaud. Lors d'une journée avec les chefs de patrouilles (tous les scouts ordinaires étant restés au camp avec un chef assistant), nous avons fait une excursion dans les Alpes suisses : le tour du Lion d'Argentine. Il faisait soleil, l'air des montagnes était pur. Et là, au détour d'un monticule, près d'une ferme, nous avons d'abord entendu sans les voir, dans les alpages au loin, à des kilomètres sur un pan de montagne en face de nous, les milliers de petits grelots lointains. Il s'agissait d'un énorme troupeau de vaches broutant sur les alpages. Et comme chaque vache porte une clochette différente, imaginez l'impressionnante harmonie de ces milliers d'éclats cristallins dans l'air pur du matin. Ces milliers de sons de clarines, toutes de formats différents, d'où leur harmonie d'ensemble. Ces clarines, que l'on appelle clochettes lorsqu'elles ont la forme traditionnelle d'une cloche, et *potets*, comme disent les Suisses romands, lorsqu'elles ont une base incurvée vers l'intérieur. C'était féérique. Des milliers de sons, de tintements différents, amenuisés par la distance et apportés jusqu'à nous par la brise matutinale du Lion d'Argentine. D'abord, nous entendions ces milliers de petits sons de grelots répétés à l'infini par l'écho des montagnes, sans rien voir. Puis peu à peu, en continuant notre progression, nous avons deviné puis aperçu les centaines, les milliers de vaches occupées à brouter sur le flanc des montagnes. Il faut savoir que si chaque vache porte ainsi au cou, durant la saison des alpages, un collier de cuir avec une cloche plus ou moins grosse, c'est pour être vite repérée et identifiée par le berger si elle s'écarte du troupeau. Je crois pouvoir dire que pour les témoins muets et enchantés que nous étions ce jour d'août 1960, cet ensemble de ruminants musiciens valait tous les orchestres du monde. Cette partition musicale pour cuivres transportée par les vents possédait l'harmonisation naturelle la plus subtile au monde, et l'impressionnante grandeur du décor qui nous la renvoyait par mille échos contribuait à nous la rendre plus riche encore.
- 2 Le rire cristallin du Petit Prince, Georges Poujouly, dans le disque qui a été créé avec Gérard Philipe. Notes claires en cascades fraîches, ce rire éclatant et trop bref d'un enfant est le son le plus pur qui atteint aux frontières de la joie, de la paix et de la souffrance les plus indicibles.
- 3 L'ouverture d'*Egmont* de Beethoven. Pour moi, cette orchestration exprime toute la gamme (!) des émotions de la passion amoureuse la plus chair à chair. Il y a une montée de tension, contenue le plus longtemps possible, puis un éclatement, un déferlement de toutes les joies amoureuses, de tous les transports de la joute amoureuse en vagues successives.
- 4 et 5 Lorsque j'étais dans la chorale à quatre voix de garçons au collège de Bukavu, pour les messes solennelles, nous avons appris une messe – en latin évidemment –, car à cette époque

toutes les messes étaient en latin. J'ai d'abord été soprano, puis après avoir mué je suis passé alto. J'aimais faire partie de cette chorale, car à l'occasion nous devions chanter pour la messe destinée au public, qui avait lieu vers neuf ou dix heures, et ainsi nous avions l'autorisation de manquer l'étude du dimanche matin. Nous avons alors appris une messe difficile, mais ô combien magnifique. À cette époque nous ignorions le nom des messes que nous chantions. Je ne m'en suis jamais souvenu. Depuis une dizaine d'années, j'essaie vainement de la retrouver.

Enfin, une autre messe : décidément le chant liturgique me hante les oreilles. Il s'agit des messes chantées à Lemfu par le public noir, en kikongo. Ces Noirs sont musiciens dans l'âme : spontanément, ils se répartissent en voix différentes et chantent avec un allant, une vie débordante de joie extraordinaire. L'enthousiasme que ces messes pouvaient provoquer dans nos cœurs nous mettait en forme pour toute la journée. J'avais enregistré une de ces messes en stéréophonie¹ au début de 1968, peu avant de quitter l'Afrique définitivement. Sans m'en rendre compte, à peine arrivé au Canada j'ai bêtement réenregistré autre chose sur cette bobine que je croyais vide. Je m'en suis voulu assez de cette bêtise. Ce qu'il y avait de vraiment extraordinaire dans ces chants indigènes, outre leur spontanéité – car tous chantaient avec enthousiasme –, c'étaient les cris typiques que certaines *mamas* lançaient parfois à travers ces chants, comme le font aussi parfois les femmes dans des chants funèbres, même en Méditerranée, en Égypte, en Grèce... La seule « note » un peu discordante dans ces chants pleins de joie était une certaine lenteur congénitale dans le rythme. Les Africains ont le rythme lent, je l'ai souvent remarqué.

- 6 À Amos en mai 1995, lors du tournoi provincial de *Génies en herbe* alors que j'accompagnais nos deux équipes, le dimanche matin nous avons été éliminés et j'ai voulu aller à la messe dans cette très belle cathédrale ronde. Avant la messe, durant quinze minutes, une jeune dame a joué à la flûte le fameux *Adagio* d'Albinoni. Dans ce cadre, ce dimanche matin de mai, c'était sublime vraiment.
- 7 *Va pensiero*, le chœur des esclaves de l'opéra *Nabucco* de Verdi. On l'appelle aussi le chœur des exilés. Quelle force, quel enthousiasme!
- 8 Le déchirant « Michel! » lancé par la petite Brigitte Fossey, si belle, si blonde, à la fin du film *Les jeux interdits* de René Clément sorti en 1952, lorsqu'elle se retrouve seule à la gare, une étiquette avec son nom pendue à son cou, alors que le père de Michel (Georges Poujouly) a décidé de ne pas garder cette nouvelle bouche à nourrir.
- 9 Le thème de L'homme à l'harmonica, dans le film *Il était une fois dans l'Ouest*, quand on voit la scène de la pendaïson. Mon fils Pierre m'a avoué récemment que c'était là le film qu'il préférait.
- 10 Je peux mettre sans hésiter tous les chants de fête, de marche, de procession ou d'autres réjouissances chantés par des Noirs congolais durant les années où j'étais avec mon frère, mes sœurs, maman et Jean Warnant. Ah! quelle pureté, quel enthousiasme, quelle facilité et quel rythme (un peu lent), mais surtout quelle harmonisation naturelle dans le mariage des voix. Un entrain

¹ Avec deux micros, c'était assez nouveau à l'époque.

comme on n'en ressent nulle part ailleurs. Oui, l'Africain a l'âme musicale. Nietzsche a dit que si Dieu existait, il serait danseur. Pour les Africains, Dieu est certainement un chanteur!

L'odorat

Écoutons d'abord chanter Baudelaire :

Lecteur, as tu déjà respiré
Avec ivresse et lente gourmandise
Un fantôme

Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
[...] Où je hume à longs traits le vin du souvenir
La chevelure

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux
Parfum exotique

Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines
L'amour du mensonge

Je crois qu'il n'y a rien de plus fort que le lien qui unit le souvenir et l'odorat, plus qu'avec les autres sens, me paraît-il. Je crois que c'est le nez qui conduit notre mémoire (pensons à la madeleine de Proust). Pour moi, certaines odeurs de *doughnuts* ou *beignes*, et aussi de cambouis, d'essence, de cuirs et tissus brûlés, de voitures calcinées me transportent durant la guerre. Certaines odeurs, je devrais dire certains parfums de foin, après la pluie, me font revenir en Suisse en 1945. Certaines odeurs d'huile, de poisson, de poussière, de chaleur (oui, la chaleur a une odeur!) ou d'autres encore plus âcres, plus fortes, épicées, me transposent automatiquement en Afrique, et particulièrement à Matadi le premier jour où j'accostai au Congo, alors que je n'avais pas dix ans. Et l'odeur des cartes de Noël, avec leurs encres, leurs timbres, me ramène aux fêtes de Nouvel An, à Herve ou en Outremeuse... Et l'odeur des murs des dortoirs neufs qui venaient d'être chaulés, mélangée à l'odeur des draps de lit neufs et un peu humides que je déplaçais en les sortant de la malle, alors que je venais de rejoindre ma chambre à Bukavu (Costermansville), dans la tristesse du cafard qui me prenait à 12 ans, c'est aussi une odeur tenace qui me hante... Voici mon classement dans mes préférences en souvenirs olfactifs :

1 Kisantu 1964 : les orangers qui embaumaient le quartier où nous habitions au début de notre séjour avec Nicole, près de la mission, à la maison des étrangers. Parfum suave et triomphant. Je retrouve Baudelaire lorsqu'il dit à propos des tropiques : « Quand, les deux yeux fermés, je m'enivre des odeurs confondues ». On comprend, je l'ai déjà dit ailleurs, que la fleur d'oranger soit cette petite fleur blanche que l'on réserve aux couronnes des mariées. Le jasmin, très répandu en Égypte et vendu en larges colliers par des gamins dans les rues du Caire ou sur les quais du Nil,

a à peu près le même effet envoûtant. Odeur forte et pénétrante, tenace et subtile tout à la fois. Les orangers en fleurs exhalent leur capiteux parfum pendant une quinzaine de jours.

2 L'odeur des foin que l'on coupe dans le soleil. Souvenir de la Suisse également, mais en 1945 et 46. Je me revois sur la grande charrette où on entassait les bottes...

3 Les mille subtilités de l'odeur d'un feu de camp dans lequel brûle de l'écorce de bouleau. Plus frais, moins lourd qu'un encens, ce parfum se marie bien sûr à la fraîcheur de la nuit, à la chaleur du feu, aux obscurités complices, aux mille étincelles qui s'envolent, au doux chant des scouts ou des amis réunis dans le soir, avant de s'endormir, bien fatigués mais heureux de leur dure journée. Tout compte dans un souvenir. C'est là le mariage des sons, des couleurs et des odeurs si cher au cœur de Baudelaire, et qu'il appelait des correspondances.

4 L'odeur si caractéristique (facile à reconnaître), mais si complexe (indéfinissable) de toute l'Afrique, qui vous prend au nez, puis dans la tête, puis dans tout le corps lorsqu'on revient dans ce continent après des années. C'est une odeur multiple et unique, magique... Elle est faite des mille parfums végétaux qui embaument l'air ambiant, de la poussière, du goudron, des huiles, du climat, et même je crois de la chaleur. En effet une odeur, par exemple des beignets ou des frites, n'est pas la même quand il fait chaud que quand il fait très froid. Cette odeur africaine m'a littéralement envahi lorsque, après huit ans, j'ai atterri avec Nicole sur le tarmac de la N'Djili, à Kinshasa en septembre 63.

Je disais souvent à mes élèves, pour leur montrer l'importance des odeurs dans *Les Fleurs du mal*, que Baudelaire devait certainement avoir un grand nez, un pif énorme... Eh! bien à la réflexion, je me demande si moi aussi je n'aurais pas ce pif énorme¹. En effet, les parfums, les effluves, les mille subtilités olfactives ont toujours eu une grande importance dans mes états d'âme, dans mes souvenirs. Ainsi les odeurs mélangées à la neige, surtout en Belgique, au frémissement des narines éveillées par un temps plus froid, plus clair. Si je revois Herve, dans ces souvenirs du blanc scintillant sous les lumières, c'est sans doute aussi parce que plus on est jeune, plus on a les sens qui marchent à fond. Je re-sens aussi l'odeur des albums de bandes dessinées, et aussi des journaux de Tintin ou Spirou qu'on achetait neufs, fraîchement sortis des presses : odeurs d'encre, de papier, odeur un peu surette et inondée d'émerveillement des dessins et des couleurs, et intriguée par les histoires qui n'en finissaient pas. Cette odeur m'a repris en janvier 1997, quand j'ai acheté un album de la collection *Petit Spirou*. C'est exactement la même odeur un peu acidulée qui m'a saisi, relent de cire, de papier journal, de bureau, plus de quarante ans plus tard. Jamais cela ne m'était arrivé avec un livre ou un journal d'Afrique ou du Québec. C'est donc bien la preuve qu'il existe une famille d'odeurs dans les encres ou le papier, et que cette odeur ne trahit pas : « Bon sent ne peut mentir »... Ah! ah! oui, la petite madeleine de Proust n'a pas fini de se faire re-sentir.

¹ Rappelons-nous la petite aventure que j'avais vécue à l'Expo-sciences et dont je vous ai parlé un peu plus haut, quand j'avais su reconnaître quel était le liquide mystère mélangé à de l'eau.

Et que dire des parfums de foin, de feu de camp, d'herbe séchée qui flottent en vagues depuis la Suisse, avec ses feux de tourbe dans la grande cheminée de la maison de ma marraine, où avant-guerre ils fumaient la viande; le Congo, le Rwanda avec les feux de camp chez les scouts; le local de Bukavu où de grands eucalyptus répandaient leur bouquet si caractéristique; les odeurs de champs, de fleurs, de vaches, de forêt, de champignons dans toute la campagne liégeoise, où chaque mois pendant des années je retrouvais mes scouts. Je sens encore la guerre et les débris calcinés de camions, de toiles, l'essence, l'huile... ou les parfums des savons de buanderie émanant de la grande tente américaine près de notre maison, place Albert, ou l'odeur des beignets, ou celle des chewing-gums si nouvelle pour moi.

Le goût

- 1 Le mangoustan, fruit que j'ai connu à Kisantu, mais importé de l'Orient. C'est le père Gillet qui a introduit cet arbre fruitier dans le jardin botanique, le bien nommé Jardin Gillet. C'est le fruit le plus savoureux, à mon goût bien sûr. Le fruit n'est pas sur, mais délicieusement acidulé. Il y a comme un mélange de violette, de fraîcheur, de sucre, de douceur... Ah! que c'est difficile à exprimer. Et le fruit lui-même se présente comme une grande prune contenant trois ou quatre gros noyaux enrobés chacun d'une pulpe blanche et très filandreuse. C'est cette pulpe qui a un goût et un jus d'une suavité sans pareille. On suce ce gros noyau, puis on le rejette évidemment après en avoir extirpé toute la quintessence très subtile. Je ne suis pas le seul à trouver ce fruit particulièrement délicieux. La plupart des personnes qui y ont goûté semblent d'accord avec mon choix.
- 2 La *mvambe*. C'est tout un repas. Cela peut être considéré comme le plat national congolais ou zaïrois. La manière de l'accommoder diffère d'un coin du pays à l'autre, mais dans l'ensemble, la base reste la même : l'huile de palme.
- 3 Les moules au poivre et à la crème. Vous irez demander la recette au petit restaurant Poisson d'avril sur la côte de la Fabrique à Québec. Hélas, ce resto n'a pas résisté longtemps à la vague du déménagement... Les délicieuses moules ont suivi la vague de la côte, et tout ça n'est hélas (encore) pas un poisson d'avril! Je les trouvais terrrrriblement bonnes (tous les R viennent du poivre sur lequel ils ne lésinaient pas).
- 4 Une bonne tartine de fromage de Herve piquant, bien « fait » (mûr).

Pour expliquer l'importance de l'odeur et du goût pour rappeler des souvenirs, nous transporter dans une scène du passé. Je pense au gâteau aux framboises cuites dégusté chez les Tirman le 15 juillet 98. Dès que j'ai eu senti et goûté ma première bouchée, je me suis vu transporté en Suisse, à l'âge de sept ans. Or je ne me souviens visuellement d'aucune dégustation de framboises en Suisse. Ce qui est différent pour le cidre, lors des moissons dans les champs, pour l'odeur des champignons cueillis en forêt – je suis toujours en Suisse –, pour le fromage emmenthal confectionné à la fromagerie ou dégusté dans les champs avec le cidre – plus précisément dans le canton de Neuchâtel –, pour le lait chaud que ma marraine m'offrit le soir de mon arrivée, alors que j'étais si fatigué. Je me revois encore, presque pleurant, refuser ce mets qu'ils (ma marraine, son cousin et sa femme qui étaient venus me chercher à la gare du Locle) m'offraient avec tant de gentillesse, et qui me soulevait le cœur car je n'avais presque jamais bu de lait!

La vue

- 1 Les dizaines de collines qui entouraient notre camp au Rwanda, en 1954, alors que, le soir, nous n'entendions que des bruissements d'animaux et que nous ne voyions aucune lumière à des dizaines de kilomètres à la ronde. Silence, grandeur et majesté de la nature. Le père Michel Deckers SJ, ancien para de Corée, alors notre aumônier, nous avait fait remarquer la rareté d'un pareil calme. C'était beau, dans sa grande majesté.
- 2 Les montagnes de Suisse et de France, vues et photographiées depuis l'observatoire du col du Gand-Saint-Bernard (le plus haut télésiège du monde à l'époque, en août 1960). Nous avons bénéficié d'un temps et d'un soleil exceptionnels qui nous ont permis de voir le mont Blanc, les Grandes Jorasses, l'aiguille du Midi, le mont Cervin, les Drus et d'autres sommets. Une neige étincelante, une solennité, un silence, un panorama inoubliables.
- 3 Le désert du Sinaï. Après les neiges et les glaces, le souffle chaud du désert sur un sable et une rocaïlle attirants à faire peur... Une beauté originelle vraiment unique. Et quelle luminosité, et quelles couleurs : tous les tons ocre, orangés, safran, gris, sous un ciel éminemment bleu et sans tache.
- 4 La cathédrale Notre-Dame de Paris, vue avec la Seine depuis le côté sud-est. Tout un vaisseau à la gloire du gothique flamboyant!
- 5 La façade de la cathédrale Notre-Dame de Chartres, alors que nous nous dirigeons vers ces deux clochers si différents qui dominent la Beauce, pendant toute une journée de prières.
- 6 Je ne sais pourquoi mais il faut que j'ajoute, sans commentaire : le lever du soleil sur le ciel mauve de la vallée des Rois, vu de notre bateau sur le Nil, en 1992.
- 7 Les vagues de l'océan, contemplées des heures durant, la première fois que je traversai l'Atlantique du nord au sud, en 1948, depuis le bastingage du *Mar del Plata*. Images sans cesse reconstruites d'un monde qui respire, qui chante, gémit et crie. Là aussi l'odeur, la sensation de froid et de vent, les embruns marins et les chants de la mer s'associent dans une harmonisation sauvage et lancinante.
- 8 Et en Grèce le 3 juillet 1964, quand nous abordions une île, la blanche Mykonos, avec ses moulins à vent si typiques, son port de pêche, ses ruelles impeccables de chaux, la nonchalance de ses habitants, et un certain Pierre, le pélican du port qui se promène entre les tables des terrasses dans le coucher de soleil. Ajoutez à cela les odeurs de mer, le parfum des homards sur notre assiette, le bouquet du vin blanc, et les bruits familiers d'un petit monde de pêcheurs heureux (toujours les correspondances de tous nos sens réunis) et le simple plaisir d'être assis là, avec celle qui sera ma compagne toute ma vie et qui est déjà l'heureuse maman d'un premier petit garçon de deux mois. Vous avez ainsi toutes les composantes pour peindre un tableau de ce qui doit approcher du paradis.

- 9 Encore et toujours la vue, par les couleurs des couchers de soleil au lac Trois-Saumons, parfois sublimes, notamment lorsque les mille petites vagues découpent les rayons d'or en mille paillettes étincelantes...
- 10 Les couleurs des vitraux de la cathédrale de La Pocatière qui ramènent le regard à la croix du Christ, par leur bleu, leur orangé, leur mauve... Un peu comme un rappel du Christ pantocrator dans les églises orthodoxes, notamment à Chèvotogne.

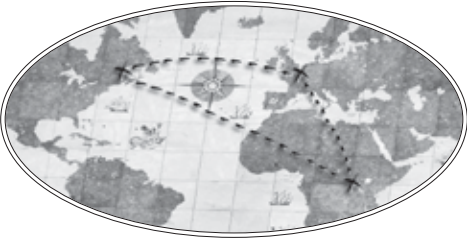
J'ai oublié la magnificence des chutes d'Iguazú, l'impressionnante vision du Christ Rédempteur, les bras ouverts dans un geste de bonté éternelle à Rio de Janeiro, les chutes Niagara, mes premiers survols de la forêt équatoriale en DC3 (pas trop haut), où tous les gros arbres ressemblaient à des choux, et les grosses rivières charriant leurs eaux brunes à des ceintures formant des boucles. Que de beautés de par le monde!

Le toucher

- 1 Très délicat, mais c'est sans doute le premier baiser que Nicole et moi nous sommes échangé, sous un pont près de la Dérivation, à Outremeuse en 1959. Un baiser d'amour, c'est un peu d'âme que l'on boit...
- 2 Premier contact, profonds émois dus aux premières caresses de la chair de l'être cher. L'endroit n'a guère d'importance : au détour d'un chemin de campagne, sous un arbre complice, au coin d'une rue silencieuse, lors de nos premières sorties ensemble. D'abord l'entourer de ses bras, pour la première fois, tâter la douceur du grain de la peau d'un bras, la pureté d'une épaule, deviner l'élasticité d'un sein, sa fermeté, sa chaleur, observer la douceur du visage aimé, presser furtivement le rebondi sensuel d'une cuisse : la chair qui s'attire, la chair qui s'éveille, la chair qui tressaille et se devine et se découvre. Tendresse, beauté, parfum de la chair désirée, de la chair aimée. Quintessence de tous mes sens. Émotion profonde à travers mes doigts fiévreux et malhabiles, étourdis des primevères de notre amour, des prémisses de notre communion, des premières rencontres de nos deux corps. Merci Nicole.
- 3 La petite main d'un bébé dans notre grande main, le petit pied d'un bébé, la douceur de sa peau, la délicatesse de ses traits sous nos doigts grossiers : cette rencontre avec le premier enfant, avec son premier enfant, est digne des plus beaux souvenirs du toucher.
- 4 Un petit pain chaud, léger et parfumé dans la main.
- 5 Une balle de mousse qu'on serre très fort dans la main et qui se regonfle doucement quand on la lâche.
- 6 De même la chaleur quand il fait très chaud, en juillet. Envie d'une douche. Comme des vagues sans fin, le souvenir me renvoie soit en Égypte (moiteur malgré la douche, au Caire), soit en Amazonie. C'est probant et c'est fantastique comme les sens peuvent devenir le support du souvenir.

Et puis quoi encore?

Je ne vois plus rien de caractéristique. Je vous ai déjà assez tanné le cuir, je suppose, avec mes manies de collections sans valeurs et de classements sans rangement. Alors arrêtons là les frais!



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items 01, 02, 14, 19, 26 et 32 •

CHAPITRE 28

VOYAGE, VOYAGES...

Ce titre doit chanter et devrait être chanté. Chaque fois que je le lis, je me répète le début de cette rengaine de 1987, *Voyage, voyage* de la chanteuse française Desireless, qu'on entendait tous les jours... Les lecteurs qui le souhaitent pourront utilement se référer à l'annexe concernant les étapes d'une vie et les voyages, dans le troisième tome.

Introduction

Le monde est un livre et ceux qui ne voyagent pas n'en lisent qu'une page.

Saint Augustin – Confessions

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage.

Joachim du Bellay – Regrets

Rien ne développe l'intelligence comme les voyages.

Émile Zola, lors d'un voyage en Italie

Voyager, c'est être infidèle. Soyez-le sans remords. Oubliez vos amis avec des inconnus.

Paul Morand – L'Homme pressé

Ces quatre citations m'ont été proposées par quatre questions successives du jeu télévisé *Questions pour un champion*, le 13 mars 14. Il fallait chaque fois donner l'auteur de la citation, et le jeune concurrent belge de Chênée, près de Liège, a chaque fois bien répondu dans les quarante secondes prescrites. Aurais-tu pu répondre correctement, toi qui me lis? Moi, je n'aurais eu qu'une seule bonne réponse, la deuxième évidemment.

Trois continents

Belgique, Suisse, Congo, Ruanda, Urundi, Liban, Allemagne, France, Grèce, Espagne, Canada, États-Unis, Égypte, Brésil, Angleterre, Îles-de-la-Madeleine, Luxembourg, Hollande, Alsace, Mexique, Budapest, Vienne, Prague

On va d’abord mettre une chose au point, cher Anagnosophile. Quand on parle voyage, tout le monde pense immédiatement à un déplacement dans un pays, une région, une ville où l’on séjourne durant un certain temps et que l’on apprend ainsi à mieux connaître. On pense aux agences de voyage, aux revues de voyage, aux voyages d’agrément, aux voyages d’affaires, aux voyages culturels, scientifiques, de repos, au tourisme, à une visite auprès de parents, d’amis, à de l’exploration, des congrès, des camps, un pèlerinage... Bon, cela étant dit, on peut également circonscrire un voyage à l’intérieur d’un pays : habitant la Belgique, nous partons quinze jours sur la côte ou bien nous allons passer huit jours dans les Ardennes...

Il y a toutes sortes de voyages et lorsque je me suis dit qu’il serait intéressant d’ouvrir un chapitre spécial pour y raconter les nôtres, à Nicole et moi, j’éliminai d’office les petits voyages « intérieurs » et ne pensai qu’à ces beaux séjours en pays lointains dont on se souvient encore après des années et des années. Alors j’élimine la Belgique, le Congo et le Québec, dont je vous ai déjà suffisamment parlé antérieurement¹. J’élimine aussi la Suisse de ma jeunesse et du camp scout que j’y fis en 60, puisque je vous en ai entretenus dans les chapitres 7 et 18.

Je retire également le Rwanda et l’Urundi qui n’ont jamais à proprement parler fait l’objet d’aucun voyage digne de ce nom. Les Pays-Bas : deux petits voyages d’un jour à Maastricht et Amsterdam, cela n’en vaut guère la chandelle et j’en ai dit deux mots ailleurs... Je vous entends, vous vous dites : « S’il continue ainsi à tout supprimer, il ne restera plus rien et ce chapitre sera vite lu ». N’ayez crainte, il reste encore pas mal de chemins à parcourir...

Que me reste-t-il? Onze étapes d’un nouveau voyage, un voyage dans la mémoire² cette fois, mais onze étapes bien introduites par une préparation mûrie et réfléchie, comme il est toujours recommandé de faire avant chaque voyage... Et onze étapes bien terminées par un retour général qui conclura une fois pour toutes qu’il est bien vrai que les voyages forment la jeunesse. Hé, à 76 ans, je me sens tout ragaillard!

Préparatifs

Pour la petite histoire, et pour vous montrer que je pense avant d’agir, j’avais d’abord songé à un autre plan-itinéraire que je vous livre ici. Voici ce que j’avais écrit, il y a quelques mois :

Pour nous permettre un itinéraire plus facile, je vous propose dans ce chapitre, et pour cette fois seulement, d’oublier la répartition chronologique, mais de visiter par grandes régions. Nous ferons d’abord le tour des pays visités en Europe, en commençant par la Belgique. Ben oui, pourquoi pas? Tous ceux qui me lisent n’ont pas tous (j’espère) parcouru la Belgique. J’espère qu’il y a tellement de lecteurs que

fatalement, il y en a quelques-uns quand même qui n’ont pas visité mon ex-petite patrie. Après l’Europe, nous ferons le tour de la Méditerranée, puis nous plongerons au cœur de l’Afrique centrale, pour passer ensuite en Amérique latine et terminer comme il se doit par les États-Unis et le Canada. Donc voici le plan (l’itinéraire) :

- I) Europe
 - a) Belgique – b) Suisse – c) Luxembourg – d) Allemagne – e) Pays-Bas – f) France
 - g) Angleterre – h) Hongrie, Autriche et République tchèque.
- II) Méditerranée
 - i) Espagne et Tenerife – j) Grèce, Turquie et Chypre – k) Liban – l) Égypte
- III) Afrique centrale
 - m) Congo – n) Rwanda
- IV) Amérique latine
 - o) Brésil, Paraguay et Argentine – p) Mexique
- V) Amérique du Nord
 - q) États-Unis – r) Canada

Ce plan-itinéraire aurait pu faire l’affaire, mais je lui ai préféré celui que vous lirez ci-dessous. Je le trouve plus commode à suivre.

Moi qui ai définitivement quitté la Belgique avec Nicole dès septembre 1963, j’ai évidemment beaucoup voyagé. Et si la somme de mes grands déplacements vous intéresse, je vous réfère à un tableau de mes grands voyages en avion et en bateau que vous trouverez en annexe, au troisième tome de cet ouvrage. Mais ici, je ne vous contera pas les très nombreux retours que nous avons faits en Belgique, depuis le Québec, avec et sans nos enfants. Il s’agit toujours du même voyage. Et on a bien compris que ce qui nous intéresse ici, c’est de voir des paysages nouveaux, d’avoir cette illumination du découvreur, de saisir les chocs culturels marqués par les différences qui nous enrichissent tellement.

Il est étrange que je parle de mes voyages, dans cette partie de mes Trésors intitulée *Si tu peux rester, reste*, alors que la première partie s’intitulait justement *Heureux qui comme Ulysse... a fait un beau voyage*. Il est vrai que la première citation, qui est de Baudelaire, ne semble pas coller avec le sujet. Et pourtant, c’est bien de mon bureau à La Pocatière, où nous avons jeté l’ancre il y a maintenant plus de quarante-cinq ans, que j’écris ce chapitre. Je suis parti, mais je suis revenu. Je devrais dire : nous sommes revenus, fidèles à notre base désormais : La Pocatière.

Quatre longs voyages inhabituels

J’ai eu la possibilité, très rare je pense pour un gars de moins de dix ans, de faire quatre grands voyages.

Du premier, je ne me souviens pas! Je l’ai entrepris alors que j’allais avoir deux ans, juste avant la guerre. C’était l’évacuation ou l’exode (la fuite devant l’ennemi). Il faut lire le très beau témoignage

¹ Une remarque en passant : entendez-vous chanter les noms de ces trois pays où j’ai vécu? Deux commencent par le son K et deux se terminent par le même son K, qui me fait penser à cocorico ou Rascar Capac. Congo, Belgique et Québec... que voilà donc une belle allitération! C’est ainsi que se nomme cette figure de style qui insiste sur une consonne, comme dans le fameux vers de Racine Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?, mais dans ce cas précis ce n’est plus le son K, mais le son S qui se susurre et nous surprend. Passons.

² Cela me fait penser à Voyage autour de ma chambre, de Xavier de Maistre, avec sa seule bibliothèque.

de ma maman¹ qui a consigné dans un petit carnet bleu cette fuite vers le sud dans la voiture Delahaye d'oncle Lucien, son frère, avec tante Marthe, mes deux cousins, ma cousine, et Christian qui avait une semaine. Ce fut une suite d'étapes racontées au jour le jour, jusqu'à Carcassonne dans l'Aude, à plus de 1500 kilomètres, en pleine épouvante devant la pression des armées nazies. Je ne me rappelle pas, mais tante Marthe et ma mère répétaient que j'étais « si sage », et ne me plaignais jamais. Il est possible aussi qu'une telle aventure marque le cerveau d'un bambin, témoin – sans les comprendre – des inquiétudes, des interrogations, des angoisses des adultes. De ce voyage, il m'a été rapporté par tante Marthe et maman que j'étonnais tout le monde en prenant les mouches entre mes doigts. Il semble que je répétais « mou, mou », avançais doucement la main et parvenais avec calme à les attraper entre le pouce et l'index. Il m'a aussi été raconté qu'on m'appelait « le tank », parce que lorsque je marchais, rien ne pouvait me détourner de ma ligne droite et je renversais tout ce qui me faisait obstacle, notamment ma cousine Gilberte, à peine plus âgée que moi, qui me voyait venir et se mettait à crier jusqu'à ce que je la renverse! Trois mois plus tard ce sera le retour, tout aussi angoissé, car maman n'avait eu aucune nouvelle de mon père.

Ma deuxième et ma troisième escapade remontent à 1945 et 46. J'avais sept, puis huit ans et j'allais, en train de jour et de nuit, passer les vacances chez ma marraine de guerre. Une inconnue en pays inconnu. Là encore, du moins lors du premier voyage, c'est la solitude et l'inconnu qui me flanquèrent le cafard².

Mon quatrième voyage, le plus long mais aussi le plus heureux, car il se faisait avec ma maman et se dessinait sous les signes de Tarzan et de Tintin au Congo. Je rêvais éveillé! C'étaient deux semaines de bateau transatlantique, puis un jour de train, puis un peu plus tard encore dix jours sur un bateau à roues à aubes, sur le Congo. Quel dépaysement! Et je n'avais pas tout à fait dix ans³.

On le voit, j'ai eu une destinée particulièrement riche en voyages et en découvertes, à un âge où la plupart des garçons n'ont jamais dépassé les clôtures de leur paroisse. Je pourrais presque dire que j'étais tombé dans la marmite aux grands voyages.

Moyens de transport

Pour m'amuser, avant de partir, je vous propose les divers moyens qu'il m'est arrivé d'emprunter dans ma trop courte vie. Vous avez le choix :

- Tricycle, trottinette, voiturette à pédales, bicyclette, motocyclette, scooter Lambretta (avec lequel nous roulerons avec Nicole à Liège, dans toute la Wallonie et même en Allemagne), et *cuistax* ou voiture à pédales sur la côte belge
- Luge, traîneau, traîneau à chiens, skis, raquettes, motoneige
- Cheval, mule à l'île de Pathmos, dromadaire (ah, ah!) en Égypte et à Bodrum en Turquie, charrette, calèche

- Pousse-pousse (chaise à porteur tirée par un homme qui court), à Léopoldville en 48, et *tipoy* (siège porté sur deux bras avec quatre porteurs en ligne) en brousse à Basoko, en 1950
- Voiture, camionnette, camion, véhicule blindé (avec 40° de fièvre, entre Mokaria et Basoko)
- Train, tramway, trolleybus, autobus, autocar, minibus
- Avion, hélicoptère (oui, oui, de Cologne à Liège, sur la foire, habillé en saint Nicolas)
- Pirogue, barque, planche à voile, pédalo, radeau, canot, bateau-mouche, chaland, cargo, paquebot
- Et celui que j'ai oublié, qui n'est pas directement fait pour les êtres humains mais plutôt pour les matériaux et les marchandises, mais dans lequel mon grand-père nous fit voyager par les rues de Herve, j'ai nommé : la brouette!
- Et encore un autre auquel je pense soudain, ce moyen de transport qui reste à la même place, qui monte et qui descend, parfois très vite comme sur l'Empire State Building, et parfois lentement : l'ascenseur (mais peut-on déplacer là cent sœurs à la fois? Non, ce serait trop, voyons!)
- Et jamais de tank, de fusée, de parachute, de montgolfière, d'éléphant ni même de char à bœufs...

On va faire un p'tit tour

Comme la Terre est ronde, ce qu'il y a de merveilleux quand on voyage, qu'on vogue, qu'on vole, qu'on roule ou qu'on marche, c'est qu'on découvre toujours un horizon nouveau, derrière chaque vague, chaque envolée, chaque tour de roue, chaque pas... et que c'est beau!

Que je comprends bien Jacques Brel qui a eu le désir de tout quitter, de partir loin, jusqu'à cette humble cabane sur l'île de Gauguin, dans le Pacifique. Moi aussi j'ai aimé ce retour à la nature, cette distance prise par rapport à la civilisation. Le Zaïre, puis le grand Canada...

Fuir! là-bas fuir! ... Je partirai!
Steamer, balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature!
comme disait Gauguin, citant Mallarmé

François Xavier (Francisco de Jasso y Azpilicueta) et Thérèse de Lisieux sont les deux patrons des missions, l'un en ayant voyagé, l'autre en étant restée enfermée. Rappelons-nous : « Faut-il partir, rester? Si tu peux rester reste, pars s'il le faut... » Cette citation de Baudelaire, tirée du poème *Le voyage*, je l'ai voulue comme grand titre de la deuxième partie de mes souvenirs, en opposition avec le titre du poème de du Bellay réservé au premier grand titre : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ». Cela pourrait signifier que toute notre vie est dépendante des voyages que nous avons entrepris, des pays que nous avons visités et où nous avons vécu, des gens que nous y avons rencontrés...

Tendance au conservatisme

J'insère cette réflexion ici, car elle touche aux voyages, via les déménagements.

¹ Voir l'annexe Deux carnets d'outre-tombe au tome III.
² Voir le chapitre 7
³ Voir à ce propos le chapitre 8

Ce 6 octobre 2000, cela fait maintenant plus de trente et un ans que nous habitons la même demeure. Je n’aime pas changer. Nicole aurait plutôt la tendance contraire.

Il en fut de même dans notre nouvelle école polyvalente, où pendant vingt et un ans j’ai toujours conservé exactement le même bureau, à la même place exactement. Et je suis le seul parmi tous mes collègues professeurs et directeurs à avoir fait cela. Déjà chez les scouts, au collège, j’étais le seul scout à être toujours resté dans la même patrouille durant quatre ans et demi. Et pourtant, cette circonstance ne dépendait pas de moi.

De là sans doute, l’accumulation de documents et le désir de garder, de collectionner : un vrai capharnaïm, et à l’école, et à la maison.

Ayant beaucoup voyagé avant 25 ans, et aimant les voyages, nous avons modéré nos transports, Nicole et moi, sauf les retours traditionnels en Belgique pour cultiver les relations familiales proches et plus lointaines, et sauf aussi quelques belles excursions en Gaspésie, au Nouveau-Brunswick, à Niagara Falls, au lac Saint-Jean, en Nouvelle-Angleterre, et une fois même une escapade jusqu’à Vancouver et Victoria. Mais relativement peu de beaux voyages en pays inconnus et attirants, sauf quand l’occasion et un ami cicérone se présentaient (Brésil et Égypte). Pourquoi cela? Si je nous compare à des amis en couples (les Toussaint, Tirman, Gourdeau, Gaudreault, Benoît Mercier et son épouse, Yves et Jacoba Colpaert) ou célibataires (André Bernier, Jacques Dansereau), on peut dire que nous avons nettement moins voyagé qu’eux. D’abord, il y a le nerf de la guerre : quatre enfants à élever et deux maisons à entretenir, ça coûte des sous. Et d’ailleurs certains autres couples, comme les Leblois, ont nettement moins voyagé que nous pour les mêmes motifs. Une autre raison est qu’on est bien chez nous. On a déjà vu pas mal de pays, on n’est pas obligé de tout voir. On n’a pas la bougeotte à ce point-là. Je redirai comme l’ami Charles (Baudelaire) : « Pars s’il le faut. Mais... si tu peux rester, reste! » Enfin vivre au bord du lac, sous le soleil, vaut toutes les plages du Mexique. Et puis, vous savez, plus on vieillit, plus on devient casanier. Les voyages à notre âge, ce sont aussi des petits ennuis : assurances plus coûteuses, et la fatigue, et faire et défaire les valises, et courir pour respecter un horaire de train, de bus ou d’avion, et n’oublie pas tes médicaments, et ceci et cela... traveli, travela... Bon, assez radoté! Maintenant, on part!

La Grèce (1964)

Nous avons profité de ce qu’on appelait un *stop-over* lors de notre retour payé par l’État belge du Congo en Belgique pour nos premières vacances. Nous avions avec nous, évidemment, Franz tout petit dans un moïse que j’avais reçu de Dominique et que j’étais allé chercher bien loin en brousse¹. Franz, ayant eu sa sténose du pylore, n’était vraiment pas gros mais était bien remis, et il n’y avait aucune séquelle ni aucun danger. J’avais bien insisté auprès du médecin pour qu’il nous dise franchement s’il valait mieux annuler le voyage (déjà réservé). Et il nous avait bien rassurés en nous disant que nous pouvions aller en Grèce avec Franz sans aucun danger.

Voici les dates des visites et déplacements tels que retrouvés dans mon agenda de l’époque :

- 26 juin : (un vendredi) Léo - Athènes. De notre hôtel, on voyait bien l’Acropole et la colline en face, appelée le Lycabète, je crois.
- 27juin : Athènes - Cap Sounion (visite en bus et retour à l’hôtel d’Athènes)
- 28 juin : Athènes - Delphes (en autobus, idem)
- 29 juin : Visite de l’Acropole. Le soir au Pirée, embarquement sur le *Sémiramis*, départ de la croisière en mer Égée.
- 30 juin : À bord du *Sémiramis*, visite de l’île de Crète (Héraklion, Knossos)
- 1^{er} juillet : Île de Rhodes (l’île aux fleurs)
- 2 juillet : Bodrum en Turquie (Halicarnasse), îles de Cos, vouée au dieu de la médecine Esculape) et de Patmos (où saint Jean écrivit l’Apocalypse, les mulets, Nicole prise pour danser sur une petite terrasse, le monastère avec quelques beaux incunables.
- 3 juillet : Délos, l’île où serait né Apollon, avec des ruines et un seul arbre; et Mykonos, l’île toute blanche avec les beaux moulins à vent, le Pélican, le homard et le verre de vin blanc...
- 4 juillet : Le Pirée, Athènes aéroport, Vienne, Bruxelles

Que pourrais-je encore dire sur ce très beau voyage que je n’ai pas dit au chapitre 19?

C’est en mars ou avril 1964, peut-être même un peu plus tôt qu’il fallut se prononcer : pour notre retour en vacances en Belgique, ferait-on un *stop-over* par Athènes, par Madrid ou par Rome? Ou bien préférierions-nous rentrer directement en Belgique? C’était un choix qui était laissé à notre discrétion de la part du gouvernement belge, qui nous payait notre retour en Belgique après un an de travail comme ATB (Assistance technique belge). L’idée était bonne : ou bien on nous rapatriait directement (Kinshasa-Bruxelles) ou bien on divisait notre voyage en deux escales séparées avec un séjour intermédiaire d’une semaine. Pour le gouvernement payeur, la facture était la même : Kinshasa - Athènes et puis Athènes - Bruxelles, une semaine plus tard. Évidemment, nous avions le séjour à nos frais, mais le voyage payé, cela valait la peine.

Je me souviens que nous étions à l’hôpital de Kisantu Nicole et moi pour une visite prénatale, lorsque la question nous a été soumise. Il fallait répondre assez rapidement. Je me souviens aussi que c’est Nicole qui proposa Athènes. Personnellement, je n’y avais pas trop réfléchi, pensant qu’elle préférerait rentrer immédiatement pour montrer notre futur bébé aux parents qui nous attendraient avec impatience. Nicole me dit qu’ils nous auraient deux mois, et que donc ils pourraient bien nous attendre une semaine de plus. Et c’est ainsi que nous avons immédiatement écrit à bon-papa Ambroise pour faire verser quelques drachmes à l’hôtel dont nous allions bientôt recevoir l’adresse par Sabena. Car c’est Sabena, côté agence de voyage, qui nous inscrivit et réserva hôtel, croisière et les excursions complémentaires... Magnifique : une semaine en Grèce avec le voyage gratuit! On payait évidemment le séjour et les excursions.

¹ Voir chapitre 19 sur Kisantu

Je passe sur l'alarme que présenta la sténose du pylore de Franz peu après sa naissance. J'en ai assez parlé, nous pouvions partir pour la Grèce en toute quiétude.

Aussitôt arrivés, dès le taxi qui nous conduit de l'aéroport à l'hôtel je suis impressionné par les enseignes lumineuses ou non, écrites en grec. Je retrouve l'alphabet que j'ai appris à lire en 5^e latine et que j'étudierai pendant cinq ans! Mais comme la plupart des enseignes sont en lettres majuscules et que j'étais peu habitué à lire des mots tout en majuscules, j'avais un peu de difficulté à m'y retrouver.

J'avais acheté un guide touristique que j'utilisais le soir sur l'oreiller pour faire la lecture à Nicole de ce que nous allions visiter le lendemain. Un soir, je lisais depuis 20 ou 30 minutes quand je me suis rendu compte qu'elle s'était endormie comme une bienheureuse. Nous étions tous les deux vraiment bien heureux de vivre. Imaginez : après un an de travail agréable, dans un climat sain et doux, un beau pays, nous allions revoir nos parents et la famille. Nous avions avec nous le fruit de notre amour, nous allions visiter le plus beau pays du monde, magnifique par son soleil, ses plages, ses îles, ses terres ocre et vertes, son ciel tout bleu. Nous avions 24 et 26 ans... et on ne serait pas heureux? Mais nous étions les plus heureux du monde, les plus riches du monde!

Ah! nager au cap Sounion, sous le promontoire où se dresse dans le ciel bleu ce magnifique temple de Zeus olympien! Ce cap est la pointe la plus au sud de l'Attique (la partie continentale du pays), à une cinquantaine de kilomètres au sud d'Athènes, en dehors de la grande presque-île qu'est le Péloponnèse.

Pour la visite de Delphes, le lendemain, j'ai raconté l'histoire des biberons de Franz devenus du fromage... Delphes, là où la fameuse Pythie parlait au nom d'Apollon. L'endroit est unique : on distingue loin au sud-ouest le détroit de Corinthe qui donne dans la mer Ionienne, et loin au nord-est la mer Égée. C'est vraiment un site grandiose avec son théâtre, le temple d'Apollon, Les trésors, la Voie sacrée menant au petit édifice où se tenait la Pythie dans la falaise.

Au retour en autocar ce jour-là, nous avons visité un ou deux temples orthodoxes (Livadiá, Éleusis).

Au programme du lendemain, comme nous devons visiter entre autres l'Acropole avec le Parthénon, les Cariatides, les Propylées, etc. sur l'heure de midi, Nicole est restée à l'hôtel, bien à l'ombre et au repos avec Franz. Nous avons vu aussi le stade olympique qui hébergea les premiers JO de l'ère moderne. Il est très long, comme pour la course de chars de l'Antiquité. Au palais royal (oui, oui, en 64 il y avait encore le roi Constantin), la relève de la garde est impressionnante. Les evzones sont grands, sérieux (pas moyen de les faire rire) et leur costume très folklorique, avec leur jupette (des mètres et des mètres de tissu blanc), leurs grosses chaussures ferrées, leur ceinture, leur beau chapeau à pompon. Vous vous rappelez un peu les deux Dupondt dans *Le sceptre d'Ottokar*?

Cette croisière (tout en français et rien qu'en français), que nous avons faite durant cinq jours sur une mer d'azur et un soleil éclatant, souvent avec un petit vent agréable et un ciel serein, est un des plus beaux souvenirs de voyage que j'aie conservés. Je retrouvais l'histoire ancienne que j'avais étudiée, notamment toute la mythologie grecque. Mais cette fois, on n'est plus devant un livre à l'étude ou en classe au collège de Bukavu. On est devant le livre ouvert du pays qui a vécu ces grandes aventures. La guide diplômée de Paris était formidable pour d'abord nous raconter durant trente ou

quarante minutes, et dans un français excellent, une belle histoire sur le pont du petit navire, pendant que nous accostions en eau profonde. Puis on descendait dans des canots qui nous amenaient sur place. Que de souvenirs! Ses explications sur le bateau servaient d'introduction lointaine, puis sur place elle expliquait tout ce qu'on voyait.

- La Crète avec le palais de Knossos du roi Minos, et les premiers Achéens, et les peintures murales reconstituées avec la belle fresque des Dauphins, celle de la Belle Parisienne et celle des Toréadors, et le trône taillé dans une seule pierre dans lequel je me suis assis, et les magasins avec les réserves de grandes amphores...
- L'île de Rhodes, Rhodos et ses fleurs et son figuier vieux de 2000 ans, soutenu par des béquilles. Et l'histoire plus récente avec les Turcs, les Templiers. C'est là que des vieilles femmes ont donné à Franz qui dormait une amulette contre le troisième œil, faite avec deux ou trois perles.
- Bodrum en Turquie, ancienne Halicarnasse. Comme c'était tôt le matin et que cela ne durerait que deux heures, nous avons laissé Franz seul dans la cabine (ô parents indignes!). C'est là que Nicole est montée sur un dromadaire.
- Cos, l'île où fut érigé un grand hôpital-lazaret pour des pèlerins, dédié à Esculape, dieu de la médecine.
- Patmos, l'île où saint Jean écrivit l'Apocalypse, que nous avons gravie sur des mules, et où Nicole fut invitée à danser avec un petit orchestre local dans un petit café.
- Délos, l'île où naquit Apollon, où il n'y a que ruines et un arbre, au pied duquel selon la légende Apollon et sa sœur Diane (?) seraient nés. C'est là également que se trouve la suite des neuf lions en marbre. C'est une petite île où ne sont que des ruines datant de 2500 ans... On croirait voir une ville bombardée après la Deuxième Guerre mondiale, ou une cité réduite en gravats dans la bande de Gaza.
- Enfin, Myconos la belle et joyeuse, avec ses moulins à vent, son port, ses couleurs, son vin blanc et ses rues obligatoirement chaulées une fois l'an, la Saint-Tropez du coin... sans compter le homard et le petit blanc, avec Pierre le pélican, etc.

En général, le bateau faisait les longues distances la nuit et nous déposait dans une, deux ou trois îles pendant le jour.

Croisière inoubliable dans le pays qui après 50 ans me semble toujours le plus beau, le plus ensoleillé, le plus porteur d'histoire de tous ceux que j'ai visités dans ma vie!

L'Espagne (1948, 1965, 1992)

De prime abord, je vous le dis tout net, deux choses ne m'ont guère plu en Espagne. D'abord une certaine hostilité à l'égard de tout ce qui est francophone. « Coudonc, ou bien tu *hablar español*, ou bien tu *speak english*! » Moi qui pensais benoîtement que le cousinage latin de nos langues permettrait un échange à moitié fructueux, rien à faire!

La deuxième chose est que l'Espagne de Madrid et de Tolède, celle du centre que j'ai vue, m'apparaissait aride, desséchée, trop chaude...

Nous avons, euh non : j’ai été trois fois en Espagne. Deux fois de manière fugitive, le premier voyage en 48 et le dernier en 92. Pour découvrir respectivement l’île de Tenerife (Santa Cruz) en plein Atlantique, et la belle ville de San Sebastian au nord-ouest, en Pays basque. Entre les deux, un séjour d’une semaine en 65, avec Nicole.

D’abord en avril 48, lorsque notre bateau, le *Mar del Plata* qui nous emmenait pour la première fois au Congo, a fait une escale de quelques heures à Ténériffe (avec un ou deux F, à votre choix) aux îles Canaries. Notre nouveau papa, maman, Christian et moi sommes descendus du gros bateau transatlantique, avons fait un tour de calèche dans la ville de Santa Cruz, jusque dans les hauteurs. Et là j’ai le souvenir très fugace de grands arbres qui ombrageaient les routes caillouteuses. Nous avons acheté quelques enveloppes avec des timbres oblitérés espagnols, des épées coupe-papier en cuivre travaillé, dit de Tolède, et aussi une très belle nappe brodée... Puis nous sommes rentrés au navire, encore quelques échanges de dernière minute entre les passagers sur le pont et les vendeurs sur le quai, alors que les prix baissaient de manière fulgurante et que certaines marchandises se lançaient par-dessus la rambarde pendant que le bateau s’éloignait lentement...

La troisième fois, c’était une excursion d’un jour en train et à pied dans la ville de San Sebastian dans le nord-est basque, en avril 1992, avec le groupe de théâtre. Nous venions de St-Jean-de-Luz et Bayonne. San Sebastian est une très belle ville située devant une très grande baie circulaire de plusieurs kilomètres que nous avons marché pendant presque deux heures sous un soleil de plomb. Il y avait une petite île je pense, au milieu de la baie. La plage était admirable en ce début mai 1992, et les jeunes se faisaient des blagues dans le sable, pyramide humaine, Pascal enterré vivant, moi arrosé pendant que je fermais les yeux, et Patrick qui filmait une jolie pépée en monokini! On a bien goûté au soleil particulièrement chaud et éblouissant, apprécié les tapas, et admiré une très belle cathédrale ombreuse et rafraîchissante dans ses pierres froides et solennelles... Nous avions avec nous un étudiant espagnol, Aitor de Saint-Jean-de-Luz, qui nous servait de guide. Ce fut un ami souriant et un bon cicérone! J’en parle ailleurs, dans le beau grand cahier que j’avais écrit sur notre séjour en France et en Espagne (*Carnet d’un voyageur*).

Les visites de Madrid et de Tolède eurent lieu lors de notre séjour en 1965, encore en *stop-over*, comme l’année précédente en Grèce, avec un Franz ayant grandi d’un an (il avait 14 mois). Nous avons séjourné pour quatre ou cinq jours à l’hôtel Gran Via sur... la Gran Via justement!

Les parents n’étaient guère très contents car on perdait quelques jours (même pas une semaine) avant de les rejoindre en Belgique avec le petit, mais nous profitons de cette aubaine inespérée d’un voyage gratuit *pro Deo*. Je relis les quelques données que j’avais mentionnées dans mon agenda de l’époque, retrouvé après quarante ans :

Vendredi 25 juin

Voyage avion : Kinshasa - Madrid (à l’époque on disait encore Léo). On rejoint l’hôtel Gran Via sur la Gran Via. C’est dans ce bel et grand hôtel que nous est arrivée une petite anecdote amusante. Nous avons donc Franz avec nous et il était habitué à un horaire assez régulier. Nous descendons

donc vers le grand restaurant de l’hôtel vers sept ou huit heures, et nous trouvons porte close. En Espagne l’après-midi et le soir, tout est décalé de deux ou même trois heures à cause de la *siesta*. Nous attendons donc que s’ouvre cette foutue porte, à neuf heures. Et nous mangeons en vitesse. Mais Franz s’endormait. Nous quittons le resto pour rejoindre la chambre avant le dessert, en louchant sur le magnifique chariot de pâtisseries dont nous avons été privés pendant un an, et nous promettant bien de faire monter deux de ces délicieux gâteaux. Nous avons le téléphone dans la chambre, on pouvait bien s’en servir.

Quand Franz fut mis au lit, je décroche le téléphone et essaie de baragouiner en franco-anglo-espagnol que nous voudrions deux de ces délicieuses pâtisseries que nous avons vues sur le chariot. Mais mon interlocuteur ne comprend pas. J’explique du mieux que je peux : gâteaux, *gatos*, pâtisseries, *pasticcio*... Non, c’est pas ça. Il ne voit ou plutôt n’entend goutte. Je m’énerve, il s’énerve. Rien à faire, le préposé à la direction ne comprend toujours pas (il faut dire qu’il nous a paru qu’en Espagne, le français n’avait pas comme en Grèce l’année précédente la cote d’amour). Pour finir, le monsieur en appelle un autre pour traduire (il était temps), et celui-ci nous demande ce qu’on veut. Je lui réexplique... et l’homme tout joyeux comprend enfin : « *Ab! Tartas!* » Il suffisait d’y penser, non?

Samedi 26 juin

Visite guidée de Madrid en autocar (et en français), souper et spectacle de danse flamenco. Une photo souvenir de cette belle soirée sera collée sous le fond d’un cendrier.

Dimanche 27

Le Prado, corrida à la Plaza de Toros. C’est là que cherchant la sortie, nous trouvions Nicole et moi qu’il y avait beaucoup de panneaux indiquant cette ville inconnue : Salida¹. Et ce qui nous paraissait vraiment étrange, c’est que cette ville se trouvait dans toutes les directions!

À la corrida, la seule que nous ayons jamais vue, nous avons eu la chance d’avoir une *corrida goyesca*, c’est-à-dire une corrida faite par des toréadors, des picadors et autres matadors... dans les costumes inspirés de l’époque de Goya. Ce genre de présentation est paraît-il assez rare. Belle ambiance sous le soleil, les gens qui criaient « *Toro! Toro* », tous les mouchoirs blancs agités dans l’enthousiasme, trois mises à mort par trois toréadors, dont un était une femme. Les mules qui viennent retirer le pauvre taureau qui s’est bien battu et auquel on coupe les oreilles pour les donner au toréador... Le jeu des *mulettas*, des *banderillas* – on en a acheté, deux rougies du sang de la bête, à la sortie. Je les ai données à Paul-André B. trente ou quarante ans plus tard. Bécaud a chanté *La corrida*, mais c’est dans *Les marchés de Provence* qu’il chante : « Et, par-dessus tout ça, l’accent qui se promène et qui n’en finit pas ». Ici, pensons à la langue espagnole qui chante partout et qui n’en finit pas. Franz regardait, impressionné. Beaucoup de diapositives...

¹ Sortie, en espagnol

Lundi 28 juin

Nous allons à Tolède, capitale de la Castille. Cathédrale magnifique avec un trésor d’une richesse inouïe, tout en or, et aussi les très belles toiles du Greco, dont le fameux *Enterrement du comte d’Orgaz*. Dîner sur la terrasse d’un resto très surélevé dans les hauteurs et qui domine le Tage, qui fait une grande boucle encerclant la ville à nos pieds. C’est là que nous avons dégusté pour la première fois une sangria, boisson rafraîchissante faite de vin et de jus d’orange, et le fameux gaspacho, une soupe aux tomates, concombres et oignons crus qui se déguste glacée. Vous aurez compris qu’il y faisait une chaleur accablante.

Mardi 29 juin

Déjà le départ, Madrid-Bruxelles.

Et en Belgique, du 8 au 29 juillet, nous serons à Coxyde, à la mer avec tous les Bonsang et Warnant, mais ceci est une autre histoire...

La France (1940, 60, 63, 65, 74, 88, 92, 2002 et 2010)

Il y eut d’abord le long voyage de Jemeppe (Liège) à Carcassonne, lors de l’évacuation en mai 1940 (retour trois mois plus tard). Je vous cite cela pour mémoire, mais n’en parlerai pas. Et pour cause, j’avais juste deux ans. Je ne m’en souviens pas¹.

En 55, 56, lorsque nous étions à la mer en Belgique avec Jean Warnant, maman, Christian, Marie-Ange et Josiane, nous avons fait quelques incursions (en excursion) sur la prolongation de la côte en France. Et si je me rappelle de Bredene, ce sont surtout les ruines de Dunkerque qui m’ont impressionné. Après plus de dix ans, la ville était encore jonchée des débris des bombardements américains de 44. Je me souvenais des rues rasées à Liège, et parfois ailleurs en Belgique, mais toutes ces traces de guerre étaient disparues en Belgique. Lorsque nous sommes rentrées du Congo déjà en 51-52, on ne voyait plus rien. Mais Dunkerque et toute la France avaient souffert.

Paris, Chartres et Versailles

Mon premier vrai séjour en France se fera du 19 au 22 avril 1960 à Paris, Versailles et Chartres avec la patrouille des Aigles de notre troupe scout. Les 5 CP : Jean-Claude Rome, Roger Beyers, Jean-Louis Longrée, Henri-Paul Louis et Michel Wulput; deux assistants : José Hauglustaine et un certain Bengali (qui?); l’aumônier et moi, en minibus conduit par un certain Marcel Houillé, ami de l’abbé Yvon Mors. Ce fut formid!

En gros, je vous résume : Reims, visite de la cathédrale, Paris : Notre-Dame, Invalides, Champ-de-Mars, Étoile et Champs-Élysées, Arc de Triomphe, la Madeleine, les Tuileries, le Louvre... ouf! Installation dans une auberge de jeunes à Boulogne, puis Pigalle, Montmartre (un verre place du Tertre pour l’anniversaire de Jean-Claude Rome (Puma, 1^{er} CP) qui a 17 ans ce 19 avril. Le

lendemain, départ pour Chartres, un jour complet pour la cathédrale, ses vitraux en majorité bleus de toutes les nuances possibles, et ses 2000 sculptures qui constituaient un véritable livre d’images pour les populations médiévales analphabètes. Cette visite se fit avec une excellente guide, connue de l’abbé Mors... Logement sur place dans une auberge de jeunesse. Le lendemain : Versailles, puis Paris, Boulogne, dîner d’anniversaire pour l’aumônier. Tour Eiffel (quel panorama du troisième étage) et magnifique Sainte-Chapelle. Pour le souper, nous avions terriblement faim et j’ai le souvenir que l’aubergiste nous prépara en supplément quatre ou cinq choux-fleurs qui lui restaient, car nous avions encore faim après le repas. Le lendemain : retour par Laon et sa cathédrale – cela en fait quatre en quatre jours!

En mai 62, j’ai fait le pèlerinage étudiant de Chartres, avec José Hauglustaine, Jean-Claude Rome et à peu près 20 ou 25 000 étudiants et étudiantes de France. Partis en train Liège-Paris, puis une gare à 50 kilomètres de Chartres. On débarque et on rejoint notre groupe, très bien animé par un jeune Français étudiant en droit à la Sorbonne. Longue marche bien organisée en plusieurs colonnes parallèles, petits groupes de discussion et de prière, puis repos dans une grange et le lendemain on repart, en voyant depuis très loin les deux clochers de la cathédrale, comme un appel lointain duquel on se rapproche... On pense au poète Charles Péguy. On marche, on approche, on monte les rues de la cité, on pénètre dans la cathédrale où on s’assied par terre en utilisant les jambes redressées du voisin arrière comme dossier. Messe chantée par le cardinal Feltin, pendant que des brancardiers ramassent et sortent des dizaines de gars ou de filles tombant dans les pommes de fatigue. Retour en train. TB

En 63, avec Nicole, voyage de noces à Paris, Chartres et Versailles. Au fond, le voyage précédent m’avait permis de repérer les lieux. J’y reviens avec ma petite femme. Nous profiterons pleinement de ce séjour.

Le trois août 1963, nous partons vers la frontière française et plantons notre tente un peu avant. Le lendemain, on visite rapidement Reims, puis une cave d’Épernay (champagne) dans des galeries de chaux datant des Romains... Puis Paris, où nous utiliserons beaucoup le métro et dormirons à l’hôtel St-Michel, rue Cujas, près du boulevard St-Michel, sur la rive droite, près de la Sorbonne et du Luxembourg. Je vous renvoie au chapitre 18 où je raconte comment la nuit, à partir de notre fenêtre, nous avons assisté à une scène digne du meilleur policier : deux putes poursuivies par la police; la première confie à la seconde un revolver que celle-ci va cacher dans ses bas. À Versailles, nous aurons le grand plaisir de faire la visite du château avec les grandes illuminations (ce qui n’a lieu que deux soirs par an). Comme nous sommes à Paris pour le 800^e anniversaire de Notre-Dame, nous en profitons pour voir le spectacle son et lumière à partir des berges de la Seine, avec la cathédrale en guise de décor.

Nous sommes allés à Chartres où nous logeâmes sous la tente et Nicole voulut s’offrir des tripes à la mode de Caen. Elle n’en a plus jamais repris – trop caoutchouteux et trop d’odeurs... de tripes! Le musée du Louvre, à lui seul, mériterait un développement beaucoup plus complet. Hélas, je dois me contenter de vous dire que j’ai beaucoup aimé au sous-sol les antiquités gréco-romaines, et notamment la Vénus de Milo, mais aussi quelques marbres de la Renaissance italienne, la *Victoire* de Samothrace qui trône dans le hall principal¹, évidemment la Joconde qui n’attirait pas trop de monde dans ces années lointaines, et que l’on pouvait approcher et photographier sans aucun écran

¹ Voir l’annexe Deux carnets d’outre-tombe dans le tome III.

¹ Elle a récemment été complètement retravaillée et doit être splendide.

de verre... Qui peut ne pas aimer les grandes galeries de peinture, l’atmosphère de repos, les bancs qui permettent de reposer les pieds et admirer des œuvres sublimes de Delacroix, Géricault, Caravage, Rubens, Memling...

Nous étions allés avec la vieille Skoda de Jean Warnant, décédé en février, et il y avait encore pas mal de riz, lancé par les amis lors de notre départ après le banquet de mariage.

Paris : troisième, quatrième... septième!

Nicole et moi retournerons faire une escapade à Paris (3) lors de notre congé en 65, du 10 au 14 août, deux ans après notre voyage de noces. C’est ma troisième présence dans la capitale française, et là c’est avec une vieille Volkswagen louée que nous sommes allés. On a eu quelques soucis mécaniques lors du retour, mais cela a été quand même.

Il y aura encore un bref séjour (4) avec les quatre enfants, en 74, avant de partir pour la Bretagne chez Christian Mendez. Et puis une autre fois (5) un court séjour de trois jours avec Nathalie en 88, et enfin notre visite (6) en 92 avec le groupe du Cinq-Sec. Nous retournerons encore une fois un jour (7) à Paris en 2002, lors de notre passage chez Didier Hauglustaine, le filleul de Nicole qui habitait à ce moment dans le sud, près d’Orly. Nous passerons notamment le fameux tunnel où lady Diana trouva la mort, et visiterons le musée des arts et métiers que dirigeait Anne-Catherine.

La Bretagne

En 74, lors de notre deuxième séjour en Belgique à partir du Canada, nous profitons du fait que Christian Mendez et Pauline sont affectés à Carhaix en Bretagne pour aller leur dire un petit bonjour et voyager à bord de notre Opel Capitaine louée pour les vacances. Nous sommes passés par Paris, bien entendu, il fallait quand même un peu montrer à nos enfants la capitale de leur langue maternelle et la fameuse tour Eiffel (Pierre avait un peu le vertige et restait bien près de moi). Le voyage fut long pour les 1000 kilomètres séparant Paris et la Bretagne. Les quatre enfants auraient tous dû rester à l’arrière, mais les disputes étaient continues¹, alors on en prenait un à l’avant, mais il fallait bien répartir les passages à l’arrière, sinon la chicane reprenait de plus belle! Nicole aurait pu aller à l’arrière, mais comme les enfants ne pouvaient venir à l’avant (règlement en France), nous nous sommes arrangés ainsi.

Christian et Pauline habitaient Carhaix et nous ont reçus comme des rois. Je me souviens de la tournée « apéritive » chez les amis qui vous recevaient avec un grand sourire, un peu d’accent, et la bouteille de pastis déjà débouchée... Un, ça va; deux, cela peut encore aller; trois, c’est pas mal; quatre amis qui servent à boire, c’est vraiment limite; mais cinq apéros bien tassés... là, je n’en pouvais plus. Puis on arrive chez Christian, la table est dressée dans la cour et on ne voit que des bouteilles de blanc... car on se faisait un petit souper fruits de mer : homards, crabes des neiges (ou crabes araignées, je ne sais plus), moules, huîtres, pétoncles...

Le lendemain, Christian Mendez nous montre la Bretagne, ses églises, ses calvaires, sa verdure, ses falaises, ses vagues... Magnifique et sauvage. Je pense à Chateaubriand...

Le lendemain, nous filons en passant par le Mont-Saint-Michel que l’on voit de loin et dont l’archange saint Michel, au sommet de la coupole, grossit à chaque apparition au détour de la route. Nous en profitons d’abord pour faire une petite baignade dans l’océan (la plage est courte et la pente assez raide, contrairement aux longues plages de Belgique, et la vague est assez forte). Le Mont-Saint-Michel comme tel est un gros village rempli de touristes. On monte, on monte pour arriver au monastère et constater qu’il faut payer assez cher pour y visiter la chapelle et bénéficier du panorama. Les salauds, ils n’auront pas mon argent! On rembarque, direction Lisieux. Belle et grande basilique, mais c’est surtout l’histoire toute simple et touchante de la petite Thérèse qui nous touche profondément...

Saint-Jean-de-Luz en Pyrénées-Atlantiques

Un soir d’octobre 1991, nous répétons au centre culturel de La Pocatière (avant qu’il ne devînt la bibliothèque). Nous répétons avec le groupe du Cinq-Sec ma pièce *Un p’tit coin si tranquille*, quand un des conseillers municipaux, monsieur Jean-François Baudet, passe par là et me demande à brûle-pourpoint si nous aimerions jouer cette pièce en France. Silence... on attend la suite. Il connaissait quelqu’un qui cherchait une pièce et une troupe pour un festival de théâtre scolaire dans les Pyrénées-Atlantiques, à Saint-Jean-de-Luz. Renseignements pris et après un gros échange de correspondance avec Annette Vautrot, la responsable de ce festival de théâtre étudiant, nous nous engageons dans les préparatifs d’un fameux voyage. Réunions avec les parents, documentation, recherche de commanditaires pour défrayer les coûts,et notamment les voyages en avion et en train (TGV), activités de financement, passeports et assurances, diverses autorisations... et nous voilà partis, un peu avant Pâques 1992, d’abord à Paris où nous tombons en pleine grève des transports, puis à Saint-Jean-de-Luz, dernière petite ville avant la frontière espagnole en Pays basque. Un joli coin, ma foi. Nous sommes très bien accueillis, logés, nourris au milieu d’une vingtaine de troupes de niveaux primaire et secondaire. Nous verrons beaucoup de pièces et présenterons la nôtre le lendemain de Pâques, en matinée et en soirée. Puis, nous avons quand même un peu joué aux touristes : Biarritz, Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port et l’Espagne avec une journée à San Sebastian. Lors du retour, nous avons traversé Paris pour y voir en vitesse ce qu’il y avait à y voir. Photo sous la tour Eiffel, mise en cadre et exposée depuis lors à l’agora de la polyvalente.

Ce fut un voyage mémorable, haut en couleur et en souvenirs. Nicole et moi étions les seuls accompagnateurs de la troupe de 17 jeunes, dont Lysianne Tremblay, Mathieu Lippé, Patrick Soucy et Sophie Leblois. J’ai relaté toutes nos péripéties dans un livret d’une vingtaine de pages intitulé *Carnet de voyage*. Quelques flashes en vrac : la grève des transports avec 17 jeunes et leurs gros sacs en plein centre de Paris, alors qu’ils ont faim, sont fatigués et ont presque tous envie de faire pipi. Le vol de notre argent pour une journée. L’accélération dans un TGV. L’accueil à Saint-Jean-de-Luz. Les belles nageuses pas trop habillées sur les plages (et vive le *topless!*); la route de Saint-Jacques-de-Compostelle, où deux filles ont découché toute une nuit; la différence de nourriture; la rencontre de Pauline Mendez;

¹ Ils avaient 10, 8, 6 et presque 5 ans.

la messe de Pâques et les chants basques dans cette église où Louis le Quatorzième épousa l’infante d’Espagne Marie-Thérèse d’Autriche, les vagues de Biarritz, les Pyrénées à Saint-Jean-Pied-de-Port, la plage magnifique de San Sébastian, la lente apparition de la tour Eiffel illuminée dans le calme de 23 heures, alors qu’on approche en bateau-mouche. Le bref passage à San Sebastian en Espagne a été décrit un peu plus haut. Et le retour où deux étudiants n’étaient pas inscrits et où j’ai failli rester avec Patrick Soucy, puis la course sans aucun contrôle pour arriver juste à temps dans l’avion qui allait fermer ses portes et partir, sous les applaudissements de nos 17 compagnons disséminés dans l’avion...

À propos de ce voyage, qui fut quand même le premier organisé pour un groupe de notre école en Europe¹, j’aurais pu simplement transcrire ici le texte que j’ai tapé, relatant cette merveilleuse aventure, peut-être supprimer certains noms ou certaines allusions à la discipline de groupe... Voilà ce que je m’étais d’abord dit, mais ce cahier est bien trop long et trop détaillé pour paraître ici. Je renvoie le lecteur intéressé à le lire. Vous me demandez où se le procurer? Dans toute bonne librairie, il est facile à reconnaître et porte une couverture rouge. Blague à part, les 17 étudiants l’ont reçu – l’ont-ils gardé? Il est aussi dans mes textes divers sur mon ordinateur.

Eh oui : Saint-Jean-de-Luz et Paris et l’Espagne... ce fut un bien beau voyage, dans un bien beau coin de pays. Mais c’est au Québec que j’ai choisi de vivre!

L’Alsace

Cette incursion en terre alsacienne en compagnie de Jean et Isabelle Moutarde, nos cicérones, ne dura que trois jours en octobre 2010, mais ils furent bien remplis... malgré la pluie qui nous tarda le toupet durant deux jours et demi. Yves était notre chauffeur. Nous étions donc six avec Nicole et Nathalie.

Il faut brièvement expliquer que pour notre séjour en Belgique, qui a lieu tous les quatre ans, Jean nous avait proposé de nous conduire dans une région viticole qu’il connaît très bien. La Bourgogne étant manifestement trop éloignée de la Belgique, vu la brièveté du séjour envisagé, il restait la Champagne ou l’Alsace. Nous avions déjà visité une cave à Épernay, près de Reims, aussi a-t-on choisi l’Alsace. Jean connaissait un couple de viticulteurs, monsieur et madame Ruff, dont la belle demeure était aussi un gîte d’étape. Nous occupions trois chambres : une pour les Moutarde, une pour nous et la troisième pour le frère et la sœur. Ainsi hébergés, on s’est un peu promenés à la recherche d’un bon petit resto à Obernai, pas trop éloigné, où je pourrais déguster une excellente choucroute, le tout arrosé d’un de ces petits blancs très goûteux et rafraîchissants.

Le lendemain, sous la pluie et la brume, nous avons découvert un château fort magnifique, reconstruit et meublé en bonne partie, pendant que les Moutarde nous attendaient à la cafétéria. La visite dura au moins trois heures mais restera gravée à jamais dans mes rares cellules consacrées à la mémoire. Ce fameux château de Koenigsbourg où furent tournées quelques images de la *Grande Illusion* de Jean Renoir en 39, avec Erich von Stroheim et Pierre Fresnay (sans Jean Gabin dans cette

¹ André Bernier et Raymond Picard en organiseront un autre plus tard, en Alsace.

séquence). Sans doute la plus belle œuvre médiévale, avec réaménagements, que j’aie vue de ma vie! Quelle impression de force, d’invulnérabilité, de puissance et de beauté architecturale!

Qui a dit que l’Alsace, c’était comme une Île de beauté¹ sans l’océan...

Le bon vin blanc (gewurztraminer) à servir glacé. Quelques excellents soupers dont une choucroute « je ne vous dis que ça »... Les nids de cigognes haut perchés sur les clochers; la leçon d’initiation à la viticulture directement au milieu des vignes à Heiligenstein par le père Moutarde, œnologue averti; la dégustation des vins Mochel, avec treize bouteilles de cépages différents : riesling, gewurztraminer et autre muscat... ouf-ti!; le très beau village de Kaysersberg où est né le docteur Albert Schweitzer, petit-cousin de Jean-Paul Sartre, médecin de Lambaréné au Gabon et futur Prix Nobel de la paix. J’ai été initié à sa biographie grâce au très beau film français *Il est minuit, docteur Schweitzer* dans lequel Pierre Fresnay (encore lui) interprétait le rôle du grand *munganga* (médecin). Ce petit village construit le long d’une rivière est on ne peut plus touristique. On y rencontre un monde grouillant qui se restaure sur les terrasses, visite les boutiques.

Lors de notre retour vers la Belgique, nous nous sommes arrêtés dans un luxueux hôtel, le café-hôtel des Vosges, avec vue superbe et peu habituelle sur les environs. Pour la vue, il faudra repasser une autre fois, car nous nous sommes contentés d’admirer les nuages de brouillard par en haut. C’est vrai qu’on n’est pas habitué à une telle perspective.

Le Luxembourg et l’Allemagne

Il y a Luxembourg et Luxembourg. Ne confondons pas la province belge et le Grand-Duché juste à côté, et il y a aussi la capitale de cet État. Tout le monde (ou à peu près) sait cela. La province belge du Luxembourg est toute en forêts, traversées par la Semois qui y caracole à son aise et creuse de profondes boucles dans les hauteurs ardennaises, au sein desquelles on peut visiter les ruines du château de Godefroy de Bouillon qui s’illustra lors de la première Croisade. Terrains très accidentés sur lesquels trottent à l’occasion quelques hardes de sangliers. Un jour, avec le clan routier vers 1961, nous avons rencontré une laie et ses marçassins. Ce sont les Ardennes, c’est là-bas que les panzers nazis ont déclenché leur fameuse contre-offensive en hiver 44-45, appelée l’offensive von Rundstedt. C’est là que les Américains et les Allemands se sont rencontrés durant cet hiver rigoureux à Bastogne et environs...

Le Grand-Duché, de même superficie et juste à l’est, est un pays indépendant très riche, qui traîne de sombres histoires de banques et de secrets bancaires, refuge des riches étrangers qui fuient le fisc de leur pays. Pour tous ces paradis fiscaux (comme la Suisse), je n’ai qu’un mot de mépris qui me vienne à l’esprit : ça pue et c’est dégueu, ça, Monsieur! Mais ce n’est certainement pas la raison pour laquelle je vous parle de ce beau petit coin. En effet, la raison qui me pousse à vous parler du Luxembourg est toute différente et bien plus sympathique. En plus d’être riche, il est très touristique. Je l’ai peu visité et on en a vite fait le tour. Mais ce détour en vaut la peine. J’y suis allé pour la première fois avec mes futurs beaux-parents, Christian et ma douce fiancée, le 1^{er} juillet 1962. J’y suis retourné

¹ NdÉ : La Corse, bien sûr!

une fois ou l’autre, notamment pour un camp routier et puis en 92 avec les Khalil (après l’Égypte), et encore enfin en 2014 avec Nicole, Pierre comme chauffeur, Nathalie, Maxime et Betsy. Qu’y a-t-il donc de si spécial qui vaille le détour?

Nous avons Vianden et son célèbre château. Il y avait aussi dans les années 60 un énorme réservoir à eau, assez original, surtout par le fait que n’importe qui pouvait s’y promener. Je crois que cela serait d’un accès interdit aujourd’hui. Il faut voir à Vianden le buste du grand Victor Hugo, sous le soleil et près de l’hôtel Victor Hugo qui fait face au petit pont sur l’Our. Près du pont, admirons une statue de saint Jean Népomucène – tiens tiens, comme en Bohême! Enfin, avant de quitter cette petite ville très jolie, buvons un verre à une terrasse sur l’Our, une bonne bière, pourquoi pas? Il y a aussi le château de Beaufort.

Arrangeons-nous pour nous arrêter à Berdorf en face de la faille du Rocher fendu appelé le Perekop. Il est haut d’une trentaine de mètres minimum, et on peut marcher dans la faille jusqu’à rejoindre un promontoire appelé « la chaire à prêcher » qui domine la route. Ce rocher énorme et tout lisse ainsi coupé en deux, et dont les deux parties sont séparées d’une distance d’un mètre environ, est vraiment une curiosité de la nature.

Puis je vous recommanderai la jolie cité d’Echternach. Sa basilique, ses rues de couleur ocre, ses passages piétonniers, tout y est pour accueillir le touriste. Il y a souvent des manifestations artistiques. Nous avons assisté à des danses folkloriques, et mon futur beau-père Ambroise et mon frère – qui aiment bien rigoler – n’ont pas manqué de poser en danseuses légères et gracieuses près d’une fontaine, sous la basilique. Revenons aux choses sérieuses et admirons les vitraux de cette église.

Voilà à peu près tout ce que j’ai vu du Grand-Duché; c’est peu, mais cela m’a impressionné. Notre visite dans ce petit Grand-Duché aura été courte, mais cela nous a rassasiés.

L’Allemagne

L’Allemagne, j’y ai quelquefois mis les pieds, jamais très longtemps et sporadiquement. Aix-la-Chapelle, où j’ai logé deux nuits avec les scouts en 56. Je ne me souviens plus guère de ce séjour, sauf que le compagnon qui m’hébergeait allait volontiers, comme ses amis du même âge (18-20 ans), dans un café pour s’offrir et m’offrir un schnaps!

Cologne, où je suis allé deux fois. Une fois avec Christian pour m’y déguiser en saint Nicolas, puis prendre l’hélico et atterrir à Liège sur le champ de la foire, au boulevard d’Avroy. L’autre fois avec les frère et sœurs et beaux-frères et belle-sœur Bonsang et Warnant, et tous les neveux ainsi que la grand-mère, ma chère mère, lors de notre deuxième congé du Canada, pour aller voir le zoo.

Et enfin Montjoie, où j’ai fait un camp de dix jours en 58 et suis retourné pour deux ou trois visites plus tard, avec des amis et la famille. Quelle magnifique petite ville qui borde la Ruhr! Mais hélas, avec les années, le tourisme et le nombre de visiteurs qui a subi une terrible inflation, et maintenant l’interdiction de circuler en voiture, faute de place... toute cette évolution n’est pas plaisante. Enfin en 2014, cette année où j’écris, nous venons d’aller visiter le centre piétonnier très touristique de la ville

¹ Voir plus loin, en Europe centrale

de Trèves, avec la fameuse ruine romaine La Porta Nigra et les architectures baroques et colorées du centre très touristique.

États-Unis et Canada (1967) et quelques petits voyages (1970, 1980 et 1982)

Notre premier contact en terre américaine à Nicole et moi eut lieu en août 67. Le voyage qui initialement devait avoir lieu en juillet avait été retardé d’un mois par Sabena, car il y avait eu de gros troubles sociaux¹, et nous devions passer par Détroit.... Mais le calme est revenu et nous avons pu partir du 14 au 29 août. Nous avons laissé nos deux fils à nos parents en Belgique. Ce voyage États-Unis–Canada avec l’Expo en 1967 est raconté ailleurs, au chapitre 20, avec l’achat des billets à partir du Congo (aller-retour, mais le gouvernement belge me remboursera la partie Kinshasa-Bruxelles et retour). Moi, je devais avoir les fonds pour avancer l’argent : 68 000 FB à l’époque. Cela comprenait deux billets aller-retour Kinshasa-Bruxelles-New YorkY et Montréal-Bruxelles-Kinshasa, plus les frais d’hôtel, de transports intérieurs (2000 kilomètres), diverses visites et guides compris.

À l’hôtel Atlantic de New York, sur la Fifth Avenue pas loin de l’Empire State Building, il y eut l’histoire comique des gants de toilette en tissu très léger. Le lendemain de notre arrivée, nous n’en avions plus dans notre chambre. Aussi lorsque je vis la grosse femme de chambre avec son chariot, une mama noire qui ne comprenait pas ce que je lui demandais, je mimai la personne qui se lave le visage avec un gant de toilette. Elle me proposa des petites serviettes carrées destinées à cet usage en Amérique et qu’on appelle débarbouillettes. Mais ce n’est pas ce que je voulais, alors je passe son gros chariot en revue et découvre les gants légers que je cherchais. J’en prends une paire et elle éclate de rire. Je me demandais ce que j’avais fait. Elle me dit simplement : « *Aah! Shoe cleaner!* » Là j’avais compris que j’avais pris ma petite gueule pour une paire de savates!

Et pour déguster à New York, je vous conseille les succulentes *apple-pies* (tartes aux pommes) et les *steak houses* que l’on rencontre à tous les coins de rue et où l’on vous sert de gros steaks délicieux, une grosse patate en robe des champs et de la salade verte avec une sauce à votre choix (j’aimais la sauce italienne). Et les crèmes glacées énormes²...

Pour suivre toutes nos péripéties, il suffit de se rapporter au diaporama que je fis de ce voyage à New York en quatre jours : Manhattan, Broadway, Rockefeller Center, ONU, Times Square, Empire State Building, Central Park, Chinatown, statue de la Liberté; à Philadelphie : cloche de la Liberté, Hall de l’Indépendance; à Washington : Maison Blanche, Capitole, monument Washington, mémorial Jefferson, mémorial Lincoln; à Gettysburg : bataille de 1863, 50 000 morts; à Pittsburgh, Cleveland, Détroit (usines Ford). Et au Canada : Niagara Falls, Toronto, l’Expo de Montréal durant quatre jours, et Québec, excursion d’un jour durant laquelle nous avons donné rendez-vous aux Coenen que nous ne connaissions pas encore, mais avec qui nous avons correspondu depuis le Congo. Lui était le copain de Yves Colpaert depuis leurs études à Louvain.

¹ Émeutes raciales, notamment à Newark dans le New Jersey du 12 au 17 juillet, qui firent 27 morts et 2000 blessés, et à Détroit du 24 au 28 juillet, avec 43 morts, 2000 blessés et 3000 personnes arrêtées.

² Voir aussi plus haut, le voyage avec tante Martbe, maman et Franz.

Ceux qui sont gourmands et voudraient connaître les détails de ce beau voyage n'ont qu'à bien s'installer devant un écran, regarder les 284 diapos et écouter le commentaire que j'y enregistrerai avec musique classique. Comment dis-tu, Anagnosophile? Où trouver ce diaporama? Mais voyons, on le trouve partout dans les bonnes vidéothèques et bibliothèques du monde entier... Rien que le texte pour le lire? Oui, c'est possible également, j'en ai fait une copie qui se retrouve dans mon ordinateur dans mes « Textes à moi ».

Une petite note amusante : lors de notre dernier jour, comme l'avion quittait Montréal le soir, nous pouvions encore profiter de nos derniers billets pour l'Expo, mais il fallait quitter sa chambre avant 11 heures. Pas de problème, nous descendons nos valises le matin et demandons à la réceptionniste de ce grand hôtel Le Laurentien, situé en plein centre-ville et démoli depuis, où se trouve la consigne pour déposer nos bagages. La fille me répond quelque chose, mais je n'ai rien compris. Je regarde Nicole. Elle n'avait rien compris non plus. Je m'excuse et lui redemande. Elle me répond une deuxième fois, mais je n'ai toujours rien compris! Ah! ce terrible accent québécois... Je regarde Nicole : même chose. Alors, tout penaud et prenant mon courage à deux mains (en plus des valises!), je me fais tout petit et tout souriant. Je m'excuse, et lui dis que je n'ai pas compris ce qu'elle m'a dit. Alors là, elle me dit – et ça je l'ai bien compris : « Coudonc, vous parlez-ti frança, oui ou ben non? » Et elle sort de son comptoir, nous fait signe de la suivre et nous indique les casiers de la consigne...

Puis nous arrivâmes le soir à Dorval pour prendre notre avion vers New York, où nous étions sensés disposer d'une heure et demie pour transférer dans un plus gros porteur vers Bruxelles. Mais il y avait énormément de circulation dans les airs à cette époque. Les avions ont pris du retard, on a même tourné une demi-heure au-dessus de Kennedy International Airport avant d'atterrir. Et lorsqu'on a roulé sur le tarmac, j'ai dit à Nicole : « C'est précisément l'heure de notre avion Sabena pour Bruxelles! Au moment où nous descendons de l'appareil sur le tarmac, on entend quelqu'un crier : « Monsieur et madame Bonsang! ». Je dis à Nicole : « Il va nous mener directement à notre avion. Mais nos valises? » Eh bien non, rassurez-vous chers lecteurs, nous n'avons pas perdu nos valises qui sont bien restées à New York un jour de plus... avec nous!

L'agent Sabena (un Américain qui ne comprenait pas un mot de français), nous amène à son bureau, nous donne deux billets pour logement, petit-déjeuner et dîner dans un hôtel près de l'aérodrome de La Guardia! On récupère nos valises et un taxi nous emmène de l'autre côté de la ville. Nous reviendrons demain matin et flânerons dans l'aéroport pendant toute la journée à regarder les passagers arriver, partir vers d'autres destinations. Et le lendemain soir, à la même heure, nous étions bien dans notre avion pour Bruxelles.

En août 70, j'entrepris avec quelques routiers pocatois un petit camp itinérant sous tente dans les White Mountains au New Hampshire, avec escalade du plus haut sommet de l'est des États-Unis, le mont Washington. J'ai relaté cette expédition dans le chapitre 21. Faut-il rappeler que certaines toilettes dans les terrains de camping américains sont assez primitives, puisque tous les sièges sont alignés dans une même salle sans cloison. On peut ainsi tailler une bavette avec le voisin! Nous avons escaladé et redescendu facilement en une journée cette montagne de plus de 1900 mètres. Une route

caillouteuse y grimpe et un tortillard à crémaillère fait également la navette avec la plaine. Au sommet, un restaurant et quelques constructions pour la météo. Une plaque souvenir explique que le vent le plus rapide jamais enregistré sur terre a été enregistré ici, je ne sais plus quand. Mais je me souviens que la plaque indiquait bien la vitesse de ce vent : plus de 400 km/h!

Nous avons bénéficié d'un temps gris assez clément. On nous avait prévenus : si vous voyez qu'un orage se dessine, faites demi-tour et redescendez immédiatement. Nous n'avons pas vu le moindre éclair, grâce à Dieu.

En 80, avec maman, Franz et tante Marthe, nous faisons un tour du nord-est américain, en passant par le pont sur les Mille-Îles, Niagara Falls (côté américain), New York et le mont Washington (en voiture cette fois). À Niagara, nous avons notamment fait le petit voyage en bateau jusque sous les chutes à bord du *Fée des brumes*. Quelle aventure pour revêtir cirés imperméables, bottes et grands chapeaux! Et les crèmes glacées de New York. Ce qu'elles ont fait rire tante Marthe par leur énormité, et ce qu'elles ont plu à ma mère par leur saveur! La peur de ma mère sur le mont Washington, dangereux, en première vitesse et dans le brouillard... Je crois qu'en définitive on pourrait appeler cette randonnée de quatre jours : le voyage aux crèmes glacées, car dès le départ, nous avons fait halte dans un McDonald's (nouveau à cette époque) et y avons dégusté leur fameux sundae que maman adorait. Vint ensuite l'énorme crème en plein Manhattan. Tante Marthe se cachait la tête derrière sa coupe. Quand on lui a apporté cette coupe, quel fou rire! Et de plus, quel délice! On comprend pourquoi certains Américains sont obèses.

En juillet 81, voyage de cinq jours en camping en Nouvelle-Angleterre, avec les Toussaint. C'est sans Franz, parti en Europe, que nous visitons la côte nord-est des États-Unis jusqu'à Boston, Cape Cod et l'île de Nantucket. Nous avons chaque famille notre grande tente que nous avons plantée trois fois, je pense.

Le premier jour, rendez-vous est pris à Sainte-Marie de Beauce. Le premier soir nous arrivons à Boothbay, plongée sous-marine dans l'eau glacée. Puis il y aura Boston que nous traverserons sous les sirènes des grandes autopompes, entre lesquelles nos deux voitures étaient comme prisonnières. Visite du musée avec le plus gros homard au monde – une quinzaine de kilos? Plymouth et François sur une moto de police.

La très chaude plage de Cape Cod (White House Beach, propriété des Kennedy), plage de Craigville près de Hyannis. Nous attendons le troisième départ du traversier, pour économiser sur le prix des tickets.

Arrivée dans la belle île de baleiniers, Nantucket, pour une promenade à vélo.

Au camp de Ellis Heavens, j'ai brûlé les papillotes préparées par Myriam pour le souper! Horreur!

Visite d'une *winery*, où la guide française (bordelaise) commençait à paniquer car elle avait oublié sa langue maternelle. Car cela faisait plus d'un mois qu'elle n'avait plus prononcé un seul mot de français. Mais cela revient vite. Camp des pèlerins du *Mayflower*. Visite d'un camp indien.

Ce fut un petit voyage itinérant très intéressant.

La voiture des Toussaint (Renaud) tomba en panne le premier jour, il a fallu trouver *the* garage! Et pour terminer, lors du retour Michel fut accroché par la police américaine et reçut une amende pour excès de vitesse...

Il faut dire un mot du jeu d’observation en voiture. Le premier qui découvrait une porte rouge, un cycliste ou une vache, selon une liste de différentes cibles à trouver en chemin, recevait un point. Mais il fallait notamment trouver un auto-stoppeur. Et pas le moindre auto-stoppeur sur ces routes américaines, en ces lieux et à cette époque. Alors, lors d’une halte pour prendre de l’essence ou du repos... nous vîmes Didier s’installer au bord de la route et... faire du pouce! Malin, le bonhomme!

Le Liban (1955), l’Égypte et la Belgique (1992)

D’abord, le Liban

Voyage et luxe d’antan. Quand on prenait l’avion, durant ma jeunesse, on recevait un cadeau (valisette, porte-clé style Saint-Christophe).

Je vous rappelle qu’en juillet 55, Christian et moi sommes partis depuis le collège de Bukavu vers la Belgique, où nous allions rejoindre notre famille qui, elle, avait quitté le Congo en janvier. Nous avions un père jésuite, mon prof de physique, le père Van de Vyver qui nous accompagnait, car il rentrait également en Belgique. Nous avons choisi pour ce retour un *stop-over* au Liban, ce qui nous permettrait de visiter en trois jours ce beau pays qui n’avait pas encore connu la guerre qui le déchirera quelques années plus tard.

Notre hôtel à Beyrouth, à Christian et à moi, était le plus grand hôtel de la capitale. Je ne me souviens plus de son nom... Continental? Métropole? En tout cas, c’était le plus grand et le plus luxueux, avec vue sur la Méditerranée. Mais il n’y avait pas encore eu la guerre. A-t-il survécu à la guérilla urbaine? Cet hôtel avait trois salles à manger, selon la position du soleil. Une terrasse le matin, une autre à midi. Et le soir une immense salle à manger où un orchestre jouait en permanence dans une sorte de jardin des plantes. Et nous étions là, dans ce luxe, en culottes courtes, car la seule paire de pantalons bruns que j’avais (et qui m’avait servi pour passer mes examens oraux), je la gardais pour notre arrivée à Bruxelles! Christian n’avait pas ce problème, il n’avait pas de longs pantalons. Le soir, au grand resto avec orchestre, nous regardions comment faisaient les autres convives. Un garçon se présente pour nous offrir du poisson. Où ça, le poisson? Il glisse un gros chariot avec un énorme plateau en argent uni d’un couvercle, un plateau d’au moins un mètre de long dans lequel était couché un admirable gros poisson baignant dans une sauce onctueuse. On pouvait commander et boire ce qu’on voulait. Le tout faisait partie du prix de l’avion. Et nous étions là, Christian et moi, à 17 et 15 ans, en culottes courtes! Le soir, on nous avait bien recommandé de poser nos souliers dans le couloir devant la porte, un domestique viendrait les prendre pour les cirer... On n’était guère habitués à un tel luxe, quoique l’histoire des souliers à la porte, c’était comme au collège. Eh oui!

Le lendemain, nous visitons les ruines de Baalbeck, et pour cela traversions tout le pays du sud au nord en voitures avec les autres passagers de notre avion. Ah! comme ces chauffeurs conduisaient, dépassant par la gauche ou par la droite selon le moment... comme quarante ans plus tard, Nicole et

moi retrouverons la même façon anarchique de conduire au Caire, en Égypte! Nous sommes, je m’en souviens, d’abord montés dans les hauteurs au nord-est de Beyrouth, puis nous avons longé un long plateau sur lequel on apercevait de loin les fameux cèdres du Liban, très vieux, paraît-il. Puis nous sommes arrivés à Baalbeck, au nord du pays, dans la plaine de la Békaa. Il s’agit de l’ancienne cité d’Héliopolis, qui était aussi une ancienne ville phénicienne. Les Romains y construisirent trois temples (à Bacchus, Jupiter et Vénus) dont il reste encore beaucoup de murs et de colonnes dressées. Ce sont des ruines marquées par le gigantisme. Et voici notamment ce que je lis dans Wikipédia sur internet à propos d’un énorme bloc mégalithique dont j’ai le souvenir (et la photo) :

Dans une carrière située près de la cité, on peut découvrir la pierre de la femme enceinte, l’une des plus grandes pierres taillées au monde, avec 21 m de long pour 4,5 m de hauteur et de largeur, et une masse d’environ 1000 à 1200 tonnes.

À d’autres endroits, on dit bien que c’est le plus gros monolithe au monde. Et son nom viendrait d’une légende : une femme enceinte aurait dit qu’elle seule aurait été capable de transporter la pierre, à condition que la cité s’occupe d’elle jusqu’à la délivrance de son bébé.

Nous avions un guide avec nous. Puis ce fut le retour, puis le bel hôtel avec petit-déjeuner spécial sur une terrasse extérieure et sous un soleil éclatant. Puis, je revêts mon pantalon brun en coton tout léger et tout fripé, puis direction l’aéroport et bientôt la Belgique, maman, papa et nos deux petites sœurs. Le lendemain à Liège, avec maman dès la première heure, je serai au Grand Bazar pour acheter deux complets, veston et pantalon. À dix-sept ans, il faut soigner son look!

L’Égypte avec Léon et Georgette Khalil

Notre horaire

Voici d’abord la liste de tous nos déplacements, tels que mentionnés sur le résumé des cassettes vidéo enregistrées par Léon et dont il nous donna copie. Nicole a aussi minuté tout le vidéo. J’y ai ajouté les quelques événements non mentionnés par Léon parce qu’ils n’avaient pas été filmés. Au total pour les deux séjours en Égypte, puis en Belgique, il y a exactement sept heures cinq minutes d’enregistrement vidéo (soit 4 h 27 pour l’Égypte et 2 h 38 pour la Belgique).

Judi 16 juli 1992 Dès que l’avion approche du Caire, nous nous sentons en plein désert, en pleine couleur ocre à perte de vue. Puis la piste se profile. Arrivée aérodrome du Caire. Léon, Georgette, le père Joseph et le chauffeur sont là. Ils nous accueillent. Douanes. Sur la recommandation de Léon, j’avais pris quelques bouteilles de whisky (comme bakchich) et hop! déjà une de partie pour le douanier... congratulations, sortie de l’aéroport.

Arrivée au centre-ville. Bonjour à Dib, frère de Léon, et Marie, sœur de Georgette et du père Joseph, notre hôte. C’est le frère de Marie et Georgette, un homme calme, très doux, sympathique. Visite de nos appartements dans la maison paroissiale. Il ne fait pas chaud, il fait douf!

¹ Voir aussi le chapitre 18

Vendredi 17 juillet Le matin avec Léon, achat du voyage (croisière en mer Rouge), à l’agence de voyage et dans une banque (on paie en dollars américains). – PM : Visites de la citadelle Salah-El-Din, de la mosquée Mohammed Ali et du musée des armées, de la Cité des morts, du mont Mokattam, des pyramides de Gizeh, du Sphinx. Un chameau, une caravane dans le désert, la route vers Saqqarah – un boyau de verdure le long du Nil. Saqqarah, une pyramide à degrés, un trou de 10 ou 12 mètres pour les fouilles dans le sable (non protégé). Retour au Caire, le tombeau d’Anouar el Sadate.

Samedi 18 juillet Aéroport du Caire, départ en avion pour Assouan. Arrivée à Assouan sur le pont du bateau *Sonesta* (Don du Nil), felouques. Mausolée de l’Aga Khan, jardin botanique (île Kitchener. Le soir sur bateau, fête nubienne (dances).

Dimanche 19 juillet Visite guidée d’Assouan, carrière de granit, échoppes de commerçants ambulants, obélisque, barrage d’Assouan, temple d’Isis à Philæe. Départ du bateau, berges du Nil, temple de Sobek et Haroëris à Kôm Ombo (objets médicaux, nilomètre, momies de crocodiles). Sur le bateau, apéritif du commandant, souper d’anniversaire pour Georgette, danses...

Lundi 20 juillet Edfou, excursion en calèche vers le temple. Nicole est restée sur le bateau à cause d’une indigestion. Visite du temple, barque en bois, bateau poupée. Retour au bateau, capitainerie. Visite du temple d’Esna, écluse sur le Nil, entrée – beau ciel. Fête de la Gabeia, soirée déguisée, sketches, danses...

Mardi 21 juillet Arrivée à Louxor, lever du soleil à 6 heures. Traversée du Nil en petit canot, maison d’Howard Carter (avec lord Carnarvon, il a découvert la tombe de Toutânkhamon), vallée des rois, visite de trois tombes et de l’entrée de celle de Toutânkhamon, visite du temple d’ Hatchepsout, manufacture d’albâtre, colosses de Memnon.

Mercredi 22 juillet Visite des temples de Karnak et Louxor. En après-midi, voyage en taxi à travers le désert oriental, Louxor et Hurghada sur la mer Rouge.

Jeudi 23 juillet Hôtel Sonesta, plage.

Vendredi 24 juillet La mer, bateau à fond vitré et poissons multicolores, plage, baignade, crème glacée « Mango », *il dolce far niente*.

Samedi 25 juillet Idem... et anniversaire de Léon.

Dimanche 26 juillet Bateau pour traverser la mer Rouge (Hurghada – Charm el-Cheikh, 6 heures), îles puis hôtel Ghazala à Charm el-Cheikh. Nous retrouvons Dib et Marie, et également Kamal et Mimi, un autre couple de cousins égyptiens.

Lundi 27 juillet On roule dans le désert du Sinäï – traces de la guerre des Six Jours. Arrivée au monastère Sainte-Catherine, au pied du mont Sinäï, visite du monastère (oasis), vue extérieure, ossuaire et crotte de chameau, puits de Moïse, cour intérieure, trésors et chapelle. Retour, arrêt dans une tente de Bédouins – thé et pas de photos!

Mardi 28 juillet Jardins de l’hôtel Ghazala – Départ de Dib, Marie, Kamal et Mimi. Plage, coucher de soleil, danses de derviches tourneurs.

Mercredi 29 juillet Façade de l’hôtel Ghazala, avion pour retour au Caire par le golfe d’Aqaba (Taba).

Jeudi 30 juillet Nicole et moi visitons le musée du Caire et la place principale Tahrir, gros hôtels occidentaux.

Vendredi 31 juillet Promenade au Caire, jardins, parc, tour du Caire, deuxième visite du musée du Caire.

Samedi 1^{er} août Visite Tour du Caire (femme voilée), panorama, circulation, passerelles. Anniversaire notre mariage civil.

Dimanche 2 août Visite du chalet de Talaat Ghabbour au bord du lac à Abu Sultan, au sud du canal de Suez. Panorama lac Amer (est), piscine avec bar éclairé, lit immense et circulaire sur une estrade dans leur chambre, la petite fille servante. Visite de sa manufacture (produits pour voiture), enfants qui dansent.

Lundi 3 août Départ pour Alexandrie en voiture avec les quatre Khalil, désert. Visite du monastère copte Saint-Bishoy, panorama, désert, prière chantée, un thé offert. Arrivée à Alexandrie chez des amis, anniversaire de notre mariage.

Mardi 4 août Promenade à Alexandrie avec les quatre Khalil, fort-citadelle de Qaitbay, Kasr Ras el-Tin (beaux jardins), dégustation jus de réglisse d’un marchand ambulant, achat de breloques, mer Méditerranée, le port est, le soldat inconnu, les rues d’Alexandrie, le stade. Chez Mona (amie de Marie). Visite de l’appartement chez Magda (autre cousine du Caire), vue du marché le soir, foule dans la rue, les « occasions ».

Mercredi 5 août En route vers kasr el montaza, palais de Farouk avec Nadia, jardins, les amoureux (gloriette) sur le petit pont, André et la colonne, plage et baignade en Méditerranée. Retour au Caire, souper kochari dans un resto très populaire, un seul plat et un gobelet d’eau pour une livre égyptienne (0,50 \$can), spectacle son et lumière face aux pyramides.

Jeudi 6 août Nous reprenons l’avion, Nicole et moi, pour Amsterdam et retrouverons Léon et Georgette deux jours plus tard pour leur faire visiter un peu de la Belgique, du Luxembourg, de l’Allemagne, des Pays-Bas...

Quelques commentaires sur l’Égypte

Trois mois après le voyage en Aquitaine, à Saint-Jean-de-Luz avec le groupe de théâtre, nous repartions, pour l’Égypte cette fois.

Nous en avons parlé avec Léon et Georgette, un soir que nous étions chez eux pour un souper sans doute et une petite soirée bien tranquille. On parlait entre presque voisins et collègues et soudain, par hasard et à brûle-pourpoint je leur dis : « On devrait une fois aller en Égypte avec vous. » Depuis leur arrivée ici à La Pocatière, ils n’étaient retournés dans leur pays qu’une ou deux fois. Et Léon me prenant au mot me répond : « Oui, on va y aller l’an prochain. » Et c’est ainsi, bien simplement, que nous nous sommes préparés à ce beau voyage à travers les continents, mais aussi à travers les âges. Car je me

souvenais bien de l’histoire d’Égypte étudiée en sixième latine et un peu revue comme prof d’histoire à Lemfu : les pharaons, les deux couronnes de la haute et de la basse Égypte, leurs dieux Amon-Râ, Isis et Osiris, les hiéroglyphes et la pierre de Rosette, Champollion et Napoléon, Moïse et Hatchepsout, Sésostris, Cléopâtre et Néfertiti, les rites de momification et les vases canopes, Howard Carter, lord Carnarvon et le trésor de Toutânkhamon, Ramsès II, Khéops, Khéphren, Mykérinos, les pyramides à degrés, les mastabas, Thèbes et Louxor, le pschent, Horus le faucon, l’ibis sacré, un obélisque et son pyramidion, le désert et le Nil, les oasis, les felouques, le barrage d’Assouan, Alexandrie et Port-Saïd, la mer Rouge, Charm el-Cheikh, le Sinaï et Abou Simbel, bref : le don du Nil! J’avais soif d’en connaître un peu plus, faim de voir et d’apprendre.

Léon et Georgette Khalil sont partis quinze jours avant nous avec Dib et Marie, son frère à lui marié à sa sœur à elle, leurs aînés, pour préparer notre arrivée. Nous sommes arrivés au Caire en étant passés par Amsterdam et Munich. Nous sommes logés chez le frère de Marie et Georgette, qui s’appelle Joseph et qui est prêtre maronite¹ au Caire. Il a fait chaud. Le Caire grouillait de vie et de circulation. On rencontrait des soldats en faction auprès des banques, des églises, sur les places... Les feux de circulation n’empêchaient pas les conducteurs de traverser au rouge, sous l’œil goguenard d’un policier qui laissait faire et laissait passer. Tout le monde s’engueulait et c’était à celui qui passerait le premier. Mais jamais nous n’avons vu la moindre anicroche ni le moindre accident. Beaucoup de cinémas avec grandes affiches aux dessins naïfs et multicolores, des petites échoppes avec les prix affichés en arabe, évidemment. J’essayais de décrypter leur écriture, par les chiffres arabes et leur alphabet où les voyelles ne s’écrivent pas.

Avec Léon et Dib, nous avons la chance de côtoyer l’habitant. Nous avons été reçus par un grand nombre de leurs parents et amis, nous avons pénétré dans les petits magasins pour acheter des dattes ou des figes fraîches, nous avons été dans des restaurants populaires. Nous avons pu apprécier la chaleur et l’amabilité du bon peuple égyptien. Mais il faut cependant noter que le milieu dans lequel nous évoluions était très bourgeois, de la bourgeoisie aisée, copte ou chrétienne-maronite. Beaucoup de leurs connaissances s’exprimaient dans un français très correct. Je pense en particulier aux secrétaires et adjoints du presbytère du père Joseph. Nous avons aussi apprécié leur cuisine, leurs plats favoris, le kochari, le falafel, des baklavas si délicieux et quoi encore!

Au Caire, puis à Alexandrie chez des cousines et chez un riche ami habitant sur le golfe de Suez, toujours nous nous déplaçons avec le minibus de la paroisse Sainte-Marie. Son chauffeur ressemblait étrangement à cet acteur italien bien connu, Marcello Mastroianni, si bien que je l’appelais toujours Marcello et cela le faisait sourire, car il connaissait cet acteur et on lui avait déjà parlé de sa ressemblance avec lui.

Sur le plateau de Gizeh, au pied de la pyramide de Khéphren se tient le Sphinx. Nous y avons fait un peu de chameau. Mais c’est *dans* la pyramide de Khéops que j’ai joué au professeur Mortimer ou à son ami le capitaine Blake², en allant jusque dans les profondeurs des entrailles de pierre, pour

¹ Catholiques de rite oriental, ce ne sont pas des coptes, qui eux sont bien des orthodoxes!

² Voir la BD de E.P. Jacob Le mystère de la grande pyramide

rejoindre d’abord la grande galerie puis la chambre du tombeau du pharaon. J’y suis donc entré avec Nicole et Georgette. Léon préférait nous attendre en buvant une bonne Primus ou une orangeade, sur une terrasse de café avoisinante.

Il ne reste plus du tombeau que l’énorme catafalque de granit dans lequel je me suis couché. Et je tiens à dire pour l’avoir mesuré qu’il ne peut pas avoir été apporté là après la construction, puisque ses dimensions sont légèrement plus grandes que celles de la petite porte d’accès par laquelle nous sommes entrés et ressortis. Le souvenir le plus ancré en ma mémoire à propos de cette visite unique et historique, c’est la longue montée d’une centaine de mètres par le très long boyau d’entrée mal éclairé et qui pue l’urine, dans lequel il faut progresser en se tenant constamment courbés, car la hauteur ne doit pas dépasser un mètre quarante ou cinquante. Et il y faisait tellement chaud qu’à chaque avancée de la jambe droite, une goutte de sueur me tombait depuis le visage et le nez jusqu’au pied. Un certain relent de merde croupissait dans une atmosphère sans air. Quelques faibles ampoules électriques éclairaient ce mince boyau, tous les vingt pas à peu près. Je passe pour le moment sur mon admiration sans bornes et mon émerveillement devant cette construction lorsque nous parcourûmes la grande galerie, où chaque dalle est jointe à sa voisine de telle sorte qu’on est incapable d’introduire le moindre papier à cigarette dans l’interstice. Nous arrivons à la chambre du roi, après avoir marché à quatre pattes car l’accès s’est resserré.

Là, rien de bien accueillant sauf le catafalque en granit. Je me suis couché dans cette très grande cuve tombale pour voir l’effet, simplement rester quelques secondes dans la position de Khéops gisant sous cette immense tombe. On se sent petit, et en même temps on rejoint une partie de l’éternité : il y a en effet plus de quatre mille ans qu’on installa dans cette demeure éternelle le grand pharaon qui mourut 2600 ans avant Jésus-Christ.

Cela me fit penser à un autre endroit où j’ai voulu poser mon postérieur, après que les augustes fesses de Minos, roi légendaire de Crète, s’y furent assises elles aussi. Je parle du trône creusé dans une seule grande pierre, trône monolithique de Cnossos datant plus ou moins de 1700 avant J-C, dans le fameux labyrinthe du même nom en Crète, que nous visitâmes en 64¹.

Ces deux hauts lieux de l’histoire me font penser à d’autres lieux très renfermés où j’ai voulu m’enfermer : le cachot le plus sévère, le plus sombre et le plus bas de tous les cachots de la plus grande et la plus sévère prison de toute la Belgique, la prison de Louvain. Il s’agissait d’une visite que je faisais avec deux ou trois autres étudiants en criminologie de Liège en 1961. Lorsque nous fûmes entrés voir le minuscule réduit sombre où l’on enfermait pour quelque temps les criminels récalcitrants, j’ai voulu savoir ce qu’on ressentait, seul dans ce trou noir et humide, et j’ai laissé se refermer sur moi la lourde porte en chêne, épaisse de 30 centimètres, en prenant soin de garder une main contre le chambranle. Or une amie étudiante, généreuse et voulant me permettre de goûter vraiment les plaisirs de la solitude, a repoussé cette porte et voulait vraiment m’y enfermer. La chevalière de mon père que je portais au doigt en fut légèrement écrasée. Je n’eus pas le temps de réfléchir sur la solitude

¹ Voir plus haut

carcérale, tant j'étais préoccupé de repousser cette lourde porte pour l'empêcher de se refermer sur votre serviteur qui ne méritait pas ça!

Une autre fois, j'ai apprécié l'enfermement dans les grottes de Tilff près de Liège, sous la Meuse. Spéléologie un peu casse-cou avec une équipe de routiers, dont José mon futur beau, Christian et Jean-Claude Rome vers 1960. Un très long boyau d'au moins trois cents mètres aboutit à une petite chapelle, petite salle ainsi appelée à cause d'une statuette de la Sainte Vierge qu'on y avait posée. L'air y était difficilement respirable, aussi cette grotte fut-elle interdite au public peu de temps après. J'y étais allé avec mes routiers du clan d'Outremeuse.

Il y eut aussi la grotte du mont Hoyo, en Ituri ou dans les Uélés, que je visitai avec ma famille. Une énorme salle où on aurait pu introduire deux ou trois cathédrales, et où certains historiens croient voir les lieux de la préhistoire humaine, et même des débuts africains de l'humanité.

Il y eut aussi la cale des bateaux transatlantiques, où nous avons une fois durant la traversée la possibilité d'accéder à nos malles. C'est être à fond de cale, c'est le cas de le dire! Il y faisait chaud et on entendait vrombir les énormes moteurs. Tous ces souvenirs se retrouvent épars dans mes chapitres précédents. Je sais, mais j'ai voulu réunir ces diverses visites en réclusion en ce sombre bouquet vraiment étouffant.

Quittons Gizeh, non sans oublier de vous faire part de mon impression la plus grandiose : l'énormité de ces pyramides quand on est à leur base, qu'on prend la peine de lever la tête et qu'on voit tous ces énormes blocs de calcaire posés l'un sur l'autre, l'un à côté de l'autre, et qui vous barrent l'horizon. Ces blocs de pierre forment comme un énorme escalier montant au ciel et dont chaque marche aurait un ou deux mètres de haut! Que c'est énorme, que c'est impressionnant!

Quittant Gizeh, nous allons voir les pyramides à degrés, les mastabas. Peu après et un peu plus à l'ouest, toujours dans le désert alors que nous regardions la plus vieille pyramide à degrés, nous avons failli tomber dans un énorme trou de fouilles, grand comme une maison et abandonné sans aucune protection. Si quelqu'un se promenait seul dans le coin (un coin, où ça?) et y tombait, il risquerait fort de passer le week-end, et peut-être le mois suivant sans voir grand monde.

Une croisière et un voyage de grand luxe

Léon avait des amis dans une agence de voyage, et moyennant paiement en dollars américains, il dégota pour nous quatre un fort beau voyage d'une dizaine de jours, avec croisière sur le Nil de quatre nuits, tous frais compris :

Avion, Le Caire-Assouan. Taxi jusqu'au bateau *The Nile goddess* (la déesse du Nil) où nous n'étions qu'une trentaine de passagers pour deux cents places. En plein été il fait chaud, c'est la basse saison et il n'y avait pas trop de monde. Piscine, deux salles à manger où nous avons célébré successivement les anniversaires de Léon et de Georgette, personnel parlant un peu le français, large cabine avec grande fenêtre miroir de l'extérieur qui permet de voir le Nil de notre lit... Ah! ces petits Nubiens qui venaient sur de tout frères esquifs (genre boîte à savon) quêter un peu d'argent en chantant en français une vieille rengaine de Dalida qu'ils ne devaient certainement pas comprendre :

*Chéri, je t'aime, chéri je t'adore
Ya Mustapha, ya Mustapha
Tu m'as allumée avec une allumette
Et tu m'as fait perdre la tête*

En les voyant ramer dans leur petite boîte comme un cercueil, je pensais à Tintin dans la mer Rouge justement, dans (*Les Cigares du Pharaon*). Vous savez que le Nil n'est pas un fleuve si large que cela. Il doit faire une centaine de mètres de large au Caire, alors qu'il a déjà parcouru près de 6000 kilomètres. Évidemment le soleil (je devrais dire Amon-Râ) a eu le temps de pomper pas mal. Une autre remarque en passant : la fameuse bande de terre cultivée et verte tracée par le Nil en plein désert (limon fertile apporté par les crues durant des millénaires) est très étroite, beaucoup plus que je ne me l'imaginais. Parfois deux ou trois kilomètres, parfois seulement une centaine de mètres. À Assouan, nous avons (en taxi prépayé) visité le fameux barrage, l'île Éléphantine, et une petite île, Philæ, avec un très beau temple reconstruit...

Le lendemain matin, avant de partir, nous avons fait la visite d'un jardin botanique et du mausolée de l'Aga Khan dans les hauteurs, côté est, puis une carrière de granit côté ouest.

Puis départ vers le sud. Nous passerons, nous arrêterons et visiterons plusieurs sites antiques : Kôm Ombo, Edfou avec différents guides francophones tous bien intéressants. Nicole, souffrant d'une petite gastroentérite, n'a pu nous accompagner en calèche pour aller visiter le temple d'Edfou et son immense portique. Puis il y aura le temple d'Edsa, sorti des dunes où il s'était progressivement caché sous les sables. Puis ce sera la fameuse vallée des rois et des reines, la visite de quelques sépultures, du temple d'Hatchepsout sur la rive gauche (ouest) en face de Louxor, et Karnak sur la rive droite! J'ai expliqué plus haut les différents sites que nous y avons visités.

Le lendemain, un grand taxi vient nous chercher pour traverser le désert oriental jusqu'à la mer Rouge, et remontée vers le nord jusqu'à Hurghada, dans un luxueux hôtel. Hurghadaet Charm el-Cheikh ne sont pas encore les stations célèbres où se tinrent de grands sommets politiques internationaux. Farniente sur la plage où nous dégustons de délicieuses crèmes glacées à la mangue, et où un petit requin vient se glisser entre nos jambes dans une eau particulièrement limpide et riche en poissons multicolores. Puis nous traversons la mer Rouge, jusqu'à Charm el-Cheikh. Nouveau grand hôtel où nous sommes arrivés un soir et fûmes accueillis par Dib, Marie et un autre couple de cousins égyptiens qui nous attendaient. Nous avons pu voir à la TV quelques épreuves des JO de Barcelone. Ce même soir nous retrouvons un groupe d'une demi-douzaine d'Égyptiens, qui font presque le même voyage que nous sous la conduite d'un Égypto-Montréalais ami de Léon. Nous louons un grand taxi pour aller le lendemain au monastère Sainte-Catherine au pied du mont Sinaï. Très belle oasis... Nous reprendrons un avion jusqu'au Caire en ayant fait un arrêt dans le golfe d'Aqaba. Tout est expliqué plus en détail plus haut, lorsque j'ai fait le compte-rendu journalier du contenu du vidéo.

Nous avons aussi vu une famille de Touaregs qui nous a offert le thé sous la tente. Dépaysement total! Et interdiction de photographier. J'aurais voulu prendre leur fille en photo, c'était une jolie femme. Mais selon leur croyance, si on photographie quelqu'un, on le tient prisonnier et il n'est

plus libre de faire ce qui lui plaît... Respectons leur croyance et remercions leur grande hospitalité qui n'est pas dépourvue d'un certain esprit de lucre, car ils savent qu'en ouvrant ainsi leur tente aux *roumis*, ils recevront sans doute un bon pourboire. Et ils n'ont pas refusé ce bakchich... Avez-vous déjà remarqué comme leur thé est bouillant, et la manière précise avec laquelle ils le versent dans un verre grossièrement lavé? Non? Eh bien, vous ferez un peu plus attention une prochaine fois; il faut tenir la théière au fin bec verseur très haut par rapport au verre (pas de tasse ni de soucoupe), et laisser couler le précieux liquide comme un fin pipi bruissant tombant avec précision juste au milieu dudit verre. Plus la distance entre la théière et le verre est grande, plus long sera le jet et ainsi plus longtemps il se refroidira déjà un peu au contact de l'air. Ce n'est pas sorcier, mais c'est raffiné.

Au Caire

Nous avions déjà visité le deuxième jour la cité des morts¹, la citadelle et la très grande mosquée Al-Azhar, et aussi le fameux souk al-Khalili où nous irons une première fois et dégusterons des pigeons! On peut vraiment s'y perdre : des milliers d'échoppes foisonnantes de bruits et de couleurs, dans des centaines de petites ruelles et impasses. C'est à découvrir!

Puis après la croisière, nous visiterons encore le musée du Caire, avec ses nombreuses momies et surtout tous les trésors extraits de la tombe de Toutânkhamon, et la tour du Caire évidemment. Nous nous promènerons au bord du Nil en achetant des colliers de fleurs de jasmin aussi parfumées que des fleurs d'oranger, et en grignotant des châtaignes rôties. Deux jours de suite nous irons au musée des antiquités égyptiennes sur la place Tahrir, qui verra les fameux rassemblements et soulèvements de la vindicte populaire en 2010 et 2013... Enfin, *last but not least*, nous assisterons à un spectacle son et lumière, assis devant les grandes pyramides de Gizeh.

Une visite qui valut le déplacement est celle que nous fîmes au grand marché populaire al-Khalili. Léon voulait offrir un beau bracelet en or massif à Georgette, et c'est dans les recoins de cet énorme marché qu'ils ont trouvé la perle rare qu'ils désiraient. Enfin quand je dis la perle, vous avez compris qu'il faut lire le bracelet, ou le collier... ou les deux? Nicole et moi, nous les suivions dans leurs démarches et leurs pérégrinations dans ce souk, dans ce dédale où une chamelle ne retrouverait pas ses chamelons. On y trouve de tout, à profusion : beaucoup de tissus, d'objets en cuivre suspendus à leurs devantures. Ça grouille, ça parle, ça crie, les ruelles sont étroites et nombreuses, des dizaines, des centaines, et courent dans tous les sens. Ce ne sont qu'échoppes et petits magasins, des centaines, des milliers. Mieux vaut avoir un bon guide pour s'aventurer là.

Chez l'ami près du canal de Suez, nous fûmes accueillis dans une villa avec piscine et bar incorporé, chambre nuptiale avec un énorme lit circulaire sur estrade et une petite voisine de sept ou huit ans servant de domestique (!) Une ou deux fois, nous avons assisté à une messe du rite maronite avec le père Joseph. Beaucoup de chants, de processions, d'encens. Un vrai dépaysement.

¹ On appelle ainsi le quartier sud, où des millions de gens ont établi leurs demeures au milieu d'anciens cimetières.

À Alexandrie

Nous y séjournâmes trois jours et deux nuits, nous nous baignâmes dans la Méditerranée, mais Nicole restera en robe pour ce faire, comme toutes les belles Égyptiennes. Quand je dis belles, c'est une supposition un peu rapide car on ne voit pas grand-chose sous leurs grands voiles noirs. Nous dégusterons un thé servi par des vendeurs ambulants dans un récipient en cuivre. À Alexandrie, où Léon et Georgette ont passé leur lune de miel, nous avons vu aussi des tramways, beaucoup d'ascenseurs en panne dans les grands immeubles à appartements, et une ville qui témoigne encore de sa grandeur passée mais qui semble tombée dans l'oubli.

Avant d'arriver à Alexandrie, nous nous sommes arrêtés dans un monastère copte en plein désert. C'est toujours impressionnant de majesté, de silence, de grandeur et de fraîcheur.

Histoire de photos et souvenirs épars

En résumé, un voyage assez fantastique. Une petite anecdote amusante et heureusement sans gravité nous arriva vers la fin de notre séjour. À cette époque, nous ne prenions plus de dias et la mode des photos numériques n'en était qu'à ses premiers balbutiements. Par conséquent, je prenais toutes mes photos sur papier couleur. Le noir et blanc avait définitivement fait son temps. Et dans l'appartement où nous logions les trois couples, vers la fin de notre séjour, je mettais de l'ordre dans mes bobines de film que j'avais numérotées dans l'ordre où je les avais utilisées, et m'apprêtais à remballer le tout, attendant la Belgique ou le Canada pour les faire développer en deux exemplaires (une série pour moi et une pour les Khalil), lorsque le père Joseph me demanda ce que c'était. Je lui expliquai. Et pourquoi ces numéros? Je le lui dis aussi. Puis, comme il avait ses entrées à prix réduit un peu partout, il me proposa de les faire développer ici au Caire. Je me méfiais un peu, car je ne tenais pas à les perdre. Chaque bobine comptait 36 clichés et j'en avais une dizaine, numérotées de 1 à 10. Il insista. Je lui dis : « D'accord, mais il m'en faut deux de chaque, et vous êtes bien sûr que je vais les recevoir avant de partir? » Il m'assura que oui et que cela ne me coûterait rien! Il me dit qu'il connaissait très bien un des meilleurs photographes du Caire et que lui allait les développer. Et il m'offre de me faire faire ce développement gratuitement, car cela ne lui coûterait pas beaucoup d'argent. Il s'en charge. D'accord. Je prends la peine de bien expliquer sur une feuille le nombre de films et le nombre de photos. Comme Léon et Georgette en voulaient une copie de chaque, je mentionne le numéro du film, pour m'y retrouver, et le nombre de copies. C'était ultra simple. Ainsi : film n°1 à faire deux fois, film n°2 à faire deux fois, film n°3 à faire deux fois, etc. Le tout en mat, non brillant. C'était vraiment trop simple. Quand les photos sont revenues, deux ou trois jours plus tard, le père Joseph était vraiment étonné du prix qu'il avait payé. J'ouvre le paquet et pour le film n°1, il n'y avait qu'une seule copie de chaque photo, il y en avait par contre bien deux pour le film n°2, mais il y en avait trois pour le film n°3, quatre pour le film n°4, et ainsi de suite jusqu'au dixième film. Vous rendez-vous compte du nombre d'épreuves en trop? Chaque film devait être un film de 36 ou 38 photos. Disons pour une moyenne de 37 photos par film, cela donnait 37 + 74 + 111 + 148 + 185, et ainsi de suite jusqu'à 370. Total 2035 photos au lieu des 740 escomptées! Cela faisait beaucoup, vraiment beaucoup de photographies... À voir le nombre grimper comme ça, pas de doute, on est bien sous le signe des ventes pyramidales. Le photographe

n'avait rien compris – il n'était peut-être pas lui-même très développé, et certainement pas brillant. Quant au père Joseph, dont le portefeuille risquait d'être laminé, il était plutôt impressionné dans le sens négatif par cette aventure qui ne manquait pas de couleurs!

Avant de m'étendre avec vous, lectrices... et lecteurs, sur les sables chauds du désert, permettez-moi cette petite digression. Je me dois, après ce voyage, de vous dire que tout article de revue, tout reportage télévisé lu ou vu sur l'Égypte ancienne ou moderne avait dorénavant pour moi une saveur beaucoup plus riche, car j'en appréciais les détails, je nous revoyais *in situ*. Je pense en particulier à cet article de la revue *Géo*, que j'avais lu avant de partir et que j'ai complètement relu, avec notamment les croisières et le *Sonesta Nile Goddess*, notre luxueux bateau de croisière, un des plus riches. Je pense aussi à ce document télévisé, *Désir du désert*.

Ce que j'ai préféré? La beauté aride et envoûtante du désert (surtout le Sināï). Nous en avons traversé quatre, sur plusieurs centaines de kilomètres : Louxor-mer Rouge-Hurghada; le Sināï jusqu'au monastère Sainte-Catherine et retour; l'est du Caire jusqu'au lac sur le canal de Suez et retour; et enfin Le Caire-Alexandrie et retour. Il y a aussi la vallée des rois, et la pyramide de Khéops, et la folie du Caire, et l'accueil des habitants, surtout le frère de Georgette Khalil, le père Joseph¹, et enfin les Bédouins dans le Sināï.

Ah! l'Égypte, terre pharaonique et enchanteresse, terre de contrastes et de couleurs. Soleil et désert, pauvreté et grouillement de vie, Le Caire et le Nil... Que c'est beau, mais c'est au Québec que j'ai choisi de vivre!

Le Sināï et des paroles de sagesse

Désir de désert, c'est le titre d'un magnifique documentaire télévisé de 1996 sur le Sināï. J'ai noté quelques très belles paroles accrochées à des images splendides. Déjà le titre est évocateur et rempli de bon sens : désir de désert. Que cela est vrai! En voici quelques lignes épinglées un peu au hasard :

Au désert, l'homme n'est pas un être, il n'est qu'un « peut-être.

Cela exprime assez bien l'extrême fragilité de l'être humain soumis à des conditions de vie difficiles. Il est extrêmement dépendant d'un tas de facteurs.

Au désert, deux certitudes : la soif, la poussière. Entre ces deux certitudes, un désir : l'eau.

Les vrais sages, qu'ont-ils de plus que nous? Le désert, juste le désert, c'est-à-dire moins... Moins de bruits, de savoir, d'illusion, d'argent. Moins... Les vrais sages sont déserts. Nous projetons sur eux nos plus beaux mirages. Et lorsque nous nous en approchons, ils nous laissent seuls, face à nous-mêmes.

¹ Nous avons été très émus d'apprendre son décès en février 96, alors que Georgette et Léon se trouvaient au Caire justement.

Un moine dit : *Saint Siméon dit que le rôle du monastère Sainte-Catherine, c'est de vider l'individu de lui-même et de remplir ce vide de Dieu. Il dit aussi que rien n'est plus vide qu'un homme plein de lui-même.*

Un livre : *Ce n'est pas dans les pays pleins d'eau qu'on découvre la soif. Ce n'est pas dans les pays pleins de mots qu'on découvre le sens. Dieu a créé les pays pleins d'eau pour y vivre et les déserts pour que les hommes y découvrent leur âme.*

Suite de ce voyage

On se retrouve avec les Khalil en Belgique et dans les environs... Calendrier de nos déplacements d'après le vidéo :

Samedi 8 août Arrivée de Léon et Georgette à Amsterdam. Nicole et moi sommes là avec une voiture louée. On traverse les Pays-Bas vers le sud et Maastricht. La Meuse; logement chez Ninou à Jupille (Ninou et Jean-Luc sont partis en vacances et nous prêtent leur maison; Jean-Marie; église de Fléron, Magnée, chez la maman de Nicole; balade à Barchon, ruines du fort; peintures de mon père, maquette, tourelles du fort; Herve, église, ma maison natale, soirée chez Ninou (moules et frites).

Dimanche 9 août Frédérique, fille de Mi-Ange, ancienne copine de Laura et Sandra.

Lundi 10 août Promenade à Montjoie (Allemagne), petit pont, le fort.

Mardi 11 août En route vers chez Christian, la Louve romaine en statue sur la route; à Champagne chez Christian.

Mercredi 12 août Luxembourg, Diekirch, puis Echternach, faille entre rocher, grêle et orage; Vianden; retour par Trou de Bra, visite chez Jean-Marie et Renée.

Jeudi 13 août Autoroute d'Herstal, direction Bruxelles chez Noëlle; Métro de Bruxelles Gare Centrale, Galeries de la Reine, le roi d'Espagne (Grand-Place), Manneken Pis, dentelles, Atomium, Mini-Europe, palais du roi à Laeken. La mer du Nord, les forts allemands, dîner au café; sur la digue, côte belge temps gris; Damme (hôtel De Gulden Kogge), souper, moulin.

Vendredi 14 août Déjeuner. Bruges, Grand-place, beffroi, promenade en bateau sur les canaux, le béguinage, dîner; départ pour Beersel, visite du château, chambre des tortures; arrivée à Waterloo, champ de bataille; Villers-Perwin, chez José.

Samedi 15 août Jupille, fête populaire à Outremeuse (Liège); rue Théodore Schwann (ancienne maison Nicole), rue St-Julien (ancienne maison André), Saint-Nicolas, Tchantchès, police, maison Grétry, statue Georges Simenon, défilé rue Puits-en Sock.

Dimanche 16 août Visite de Liège, passerelle et la Poste, place Saint-Lambert, crème glacée, le Perron, l'hôtel de ville, rue Neuvice, église Sainte-Catherine, le Pont des Arches, place de l'Yser; musée Tchantchès; Chèvremont, la Vesdre, Remouchamps, Banneux (site des apparitions à Mariette Beco, la

source (Georgette est emballée); souper avec le citron dans la soupe, Léon est furieux de la remarque de la dame qui lui dit qu’elle n’a jamais vu ça...

Lundi 17 août Nous allons chez Josiane à Beyne; Liège en voiture; montagne de Bueren, panorama.

Mardi 18 août Départ pour Amsterdam; visite du centre-ville en surveillant la voiture et nos valises sur le toit; avion pour les Khalil, nous retournons à Liège pour encore quelques jours.

Quelques commentaires

Après notre séjour en Égypte, nous quittons Léon et Georgette que nous retrouverons dans quelques jours à partir d’Amsterdam, pour leur montrer notre petit pays à notre tour. Nous reprenons donc l’avion pour aller en Belgique, retrouver Nathalie qui était partie seule de Montréal (en avion!) en juin chez Josiane et Jean-Pierre pour y faire un stage. Nous préparons l’arrivée des Khalil auxquels nous allions à notre tour montrer notre petit pays. Nous avons loué une voiture à Amsterdam pour pouvoir se promener au moins à cinq. Et Ninou et Jean-Luc nous ont prêté leur demeure pour ce bref séjour d’un peu plus d’une semaine. Eux étaient partis en Vendée, je pense.

Nous avons été très bien accueillis avec nos amis égyptiens dans toute la famille. En particulier, je pense, maman leur allait droit au cœur. Mais il y avait un invité qui ne s’est guère montré, c’est le soleil. Est-ce la pluie ou y a-t-il eu une autre raison qui m’échappe encore, mais il m’a paru tout au long de ces promenades que Léon n’était pas dans son assiette. Il avait l’air maussade et a refusé de descendre de voiture pour voir la mer et marcher dans le sable. Il a aussi refusé de payer pour voir les grottes de Remouchamps, pourtant très belles et que je leur avais vantées. Faute de grottes, nous sommes allés à Banneux, pas très éloigné. Et là, Georgette et même Léon ont semblé illuminés par la grâce de Mariette Beco et les belles statues de la Sainte Vierge qui lui serait apparue¹. Hélas, le ton maussade est revenu lorsque nous nous sommes assis à un petit restaurant du coin. Je leur avais vanté la bonne truite, mais Léon commanda d’abord une soupe tomate et du citron. La dame parut étonnée et lui apporta son potage. Il redemanda son citron. Elle lui demanda pourquoi du citron. Il répondit qu’il aimait ajouter du citron dans son potage. Et là, la brave dame eut le malheur d’insister : « Une soupe tomate avec du citron? », en montrant son étonnement et lui garantissant que cela ne se faisait pas. Là-dessus, mon Léon éclate, insiste et hausse la voix. Je réitère la demande à la patronne, car c’était la patronne qui nous servait, en la priant d’apporter du citron. Ce qu’elle fit, mais sans manquer d’ajouter qu’il fallait avoir des goûts vraiment bizarres pour mettre du citron dans sa soupe aux tomates, déjà assez acide comme ça. Là, vous l’aurez compris, c’était la mesure qu’il ne fallait pas ajouter, la limite qu’il ne fallait pas franchir, le petit sarcasme de trop. Léon n’a plus rien pris, nous sommes partis un peu piteux. J’ai l’impression que Léon n’a pas ajouté de pourboire à sa toute petite addition.

¹ Ma maman a bien connu Mariette. Elle avait son âge et nous a toujours dit que c’était une fille comme toutes les filles, pas plus inspirée par la grâce que les autres filles de son âge, une fille bien ordinaire en somme.

Nous sommes encore allés voir quelques beaux coins du côté de l’Allemagne (Montjoie) et du Luxembourg. Mais le cœur n’y était plus vraiment. Il y avait de la fatigue dans l’air. Nous avons été les reconduire à Amsterdam et sommes rentrés au Québec quelques jours après eux.

Un an plus tard, en 93, nous sommes retournés en Belgique sous l’impulsion amoureuse de Franz et Shirlée, qui tenaient absolument à se marier en Belgique. Je raconte cette cérémonie qui se passa dans le coin où vit son parrain, à Waimés et Champagne, au chapitre 21.

Le Brésil (1995)

Trois semaines au Brésil!

Au chapitre 21, je vous ai parlé d’Helda et de Pascale, nos deux « filles » de l’échange Jeunesse Canada Monde en 1992 – après le voyage en Égypte et en Belgique –, pour qui nous avions été famille d’accueil en octobre et novembre. Nous avons revu Pascale à Montréal, et une autre fois près de chez elle, à Hull. Depuis, elle s’est mariée avec un Asiatique. Elle était dans une belle robe rouge le jour de ses noces. Elle a eu un bébé. Quant à Helda, eh! bien c’est nous qui irons la voir. Un magnifique voyage s’est organisé avec FP Voyage de Rivière-du-Loup pour aller découvrir cet immense pays : le Brésil! En vingt jours, Nicole et moi prendrons neuf avions différents pour rejoindre différentes destinations, et ainsi en trois semaines découvrir ce grand pays. Avant de partir de Montréal, nous sommes passés chez Franz dire bonjour à notre petite Camille qui avait trois mois. Franz m’a passé sa caméra numérique pour prendre quelques vidéos.

Rio!

De Montréal à Cincinnati, où nous devons changer d’avion. Nos valises voyagent toutes seules, mais nous devons courir entre deux terminaux sans bien comprendre l’anglais! Il y a tellement d’avions qui décollent de ce grand carrefour aérien que les avions arrivent de trois pistes et doivent faire la queue pour s’envoler tous du même point, selon le vent du moment. Puis, nouvelle halte à Miami avant d’aborder l’Amérique du Sud et atterrir à Rio de Janeiro. L’aéroport est assez loin du centre-ville, près du grand stade de Maracana. Notre hôtel est dans une petite rue donnant sur la plage de Copacabana. Nous aurons trois jours pour admirer cette grande ville aérée, grouillante : la plage et les fortes vagues de la mer, les dessins célèbres faits par les mosaïques sur la digue où l’on marche des kilomètres. Il y a toujours du monde sur cette plage de Copacabana ou sur celles d’Ipanéma, Leblon et les autres. Nous verrons bien sûr le fameux rocher dit Pain de sucre et y monterons en téléphérique; nous irons aussi photographe et admirer de près le grand Christ rédempteur du Corcovado. Quelle majesté et quelle impression de douceur! Dans le petit train à crémaillère dans lequel ne se trouvaient que des touristes étrangers comme nous, chargés de leurs sacs et appareils photo, je me dis qu’il était vraiment inutile ici d’avoir l’alarme antivol que j’avais attachée au gros sac de la caméra et à mon bras. Cela m’entravait. Il s’agissait d’un système qui se met à hurler s’il est arraché par un voleur. Mais en voulant l’éteindre et le mettre de côté, par deux fois je l’ai déclenché et tous les passagers dans le petit wagon me regardaient mi-figue, mi-raisin. Certains rigolaient, mais d’autres avaient eu la frousse de leur vie,

parce que pour hurler, ça hurle. J’étais tellement déconfit et dépité par ce système qui se déclenche en un clin d’œil, que j’ai décidé de ne plus l’utiliser du tout! Nous avons fait un tour de ville avec visite de la très grande et très originale cathédrale Saint-Sébastien, en cône et au clocher ajouré. Nous avons visité un atelier de confection de bijoux avec pierres semi-précieuses, et un des soirs nous avons assisté à un spectacle de danses et musiques brésiliennes, avec les sambas de carnaval et les groupes de danseurs et danseuses revêtus de leurs plumes et de leurs plus beaux atours à mille paillettes aux jolies couleurs sous les feux de la rampe.

Le Parana avec Geraldo et Ely

Au petit matin du quatrième jour, le 9 juillet 95, nous nous envolons pour São Paulo. Là, nous changeons d’avion, direction Foz do Iguaçu, dans l’État de Parana. Notre ami vétérinaire Geraldo Santos¹ est là qui nous attend avec son fils aîné et sa petite Volkswagen. Il nous fait visiter les très belles et fameuses chutes d’Iguaçu qui, sur une longueur approximative de trois kilomètres et demi, se déversent en 250 cataractes et cascades de vingt ou trente mètres jusque soixante-quinze mètres de haut. Elles sont plus sauvages que les chutes du Niagara. Il y a beaucoup moins de monde. Du côté brésilien on les voit très bien, car un sentier promenade nous permet de les admirer sur toute leur longueur. La rivière Iguaçu forme la frontière avec l’Argentine et se jette un peu plus loin dans la rivière Paraná qui, elle, fait frontière avec le Paraguay. Nous verrons sur ce sentier un petit animal au long museau fouineur. C’est un mustélidé au nom poétique de coati, avec la queue annelée et le museau très pointu. Mais c’est un quémendeur; il est très familier et fait ses délices de tout ce qu’on peut lui donner, de tout ce qu’il peut trouver. Voilà vraiment ce que j’appelle un omnivore, un peu comme le raton-laveur chez nous. Ils sont d’ailleurs de la même famille. Mais le coati est beaucoup plus familier. Nous en avons vu beaucoup, et même une famille. À Foz de Iguaçu, nous avons aussi visité un jardin ornithologique uniquement occupé par des oiseaux. Dieu sait si le Brésil fourmille d’oiseaux magnifiques : les aras, mais aussi les toucans dont il a fait son symbole, les calaos. Nous avons aussi vu les fameuses turbines en construction du plus grand barrage au monde, Itaipu, entre le Brésil et le Paraguay, et vous l’aurez compris, nous avons aussi admiré en pleine forêt le point précis où se rejoignent les deux rivières et les trois frontières : Brésil au nord et à l’est, Argentine au sud et Paraguay à l’ouest. Le lendemain, Geraldo et fiston nous amèneront au Paraguay, à Ciudad del Este, de l’autre côté de la frontière et de la rivière Paraná. C’est une ville en zone franche, c’est-à-dire hors taxe. Tout ce qui s’y vend est nettement moins cher. Cela attire les riches Brésiliens comme des mouches sur une viande avariée. Et nos hôtes n’ont pas manqué de faire quelques beaux achats. C’était incroyable le nombre de voitures brésiliennes qui devaient se trouver un stationnement, et un garde grassement payé pour surveiller la voiture contre les nombreux voleurs. Geraldo avait d’ailleurs mis en place plusieurs systèmes de sécurité antivol à l’intérieur de sa petite VW. Puis en fin de journée, Geraldo nous fit traverser l’état de Parana du sud au nord pour rejoindre Maringá, jeune cité de près de 400 000 habitants et de moins de cinquante ans. Non, je ne parle pas de l’âge des habitants, mais de l’âge de Maringá, qui est maintenant une des

¹ Nous l’avions rencontré avec son épouse Ely et leurs deux garçons à La Pocatière, durant le stage de nos « filles » Helda et Pascale (voir chapitre 21)

grandes villes du Parana. Non, mais vous imaginez la croissance rapide de cette ville champignon? Elle a dû prendre une bonne dose de fortifiant, ce n’est pas possible autrement. Et le fortifiant en question, c’est un peuple de bâtisseurs déterminés, heureux de vivre dans cet eldorado du *sul*¹ ... La terre y est rouge comme avec la limonite dans les Uélés au Congo² et une particularité routière m’a frappé : ils installent n’importe où des dos d’âne pour ralentir la vitesse. Et quand je dis n’importe où, c’est vraiment n’importe où, ainsi sur les routes nationales! Cet état fit fortune entre les deux guerres grâce au café et à une vague d’immigration japonaise.

Ely (qui a tout à fait le type nippon) et son deuxième fils nous reçurent pour une petite semaine chez eux. Quel bel accueil, quelle belle maison, quelle bonne cuisine! Maringá est une de ces villes modernes qui se développèrent très rapidement. Créée en 1946, elle comptait en 95 plus de 350 000 habitants et possédait une cathédrale, une université... tout cela en moins d’un demi-siècle.

Nous avons vu l’université où Geraldo travaille. Il enseigne et s’occupe de recherche sur le bétail bovin et la production laitière. Nous avons vu le parc avec Ely, leur future nouvelle demeure construite dans un parc fermé contre les voleurs, la très belle cathédrale *Nossa Senhora da Glória* (Notre-Dame de Gloire) au clocher très haut (124 mètres) en forme de cône très pointu, un temple bouddhiste avec une grosse cloche spéciale, le centre commercial, une coopérative de filature de soie où toutes les ouvrières sont des femmes (parce qu’elles ont beaucoup plus de dextérité manuelle)... Grâce à Geraldo, qui ne fit pas la visite avec nous mais connaissait déjà le circuit, et qui avait ses introductions dans ce lieu, nous avons eu l’aide d’un guide pour les trois personnes que nous étions pour visiter cette manufacture. Ely nous servait d’interprète. C’est une coopérative de filature à partir des cocons de vers à soie. Dans la grande et propre manufacture comptant une centaine d’employées, seules des mains féminines sont capables d’allier vitesse et habileté d’exécution pour réparer les fils quasi invisibles, si minces et si forts qui peuvent se rompre ou qui arrivent simplement au bout de leur rouleau. Lequel de ces deux mots : vitesse ou habileté prime dans leur travail?

Ce furent quelques jours très agréables et enchanteurs.

La veille du départ, nous avons été accueillis par leurs amis, tous (ou presque) d’origine japonaise, comme Ely. Ce sont des descendants des vagues d’immigrants japonais qui ont envahi le Brésil avant la Deuxième Guerre mondiale. Vraiment des personnes très sympathiques. Le dernier jour, partis tôt à six avec les deux enfants, même si le petit dernier était fiévreux, nous devions nous rendre à Curitiba, capitale de l’État du Paraná, plus près de l’Atlantique, pour y prendre un autre avion. Mais auparavant, nous avons visité un site tout à fait incroyable fait de gros rochers, de piliers, formations granitiques naturelles forgées par l’érosion aux formes bizarres de couleur rouge orange, comme des énormes sculptures. Cela s’appelle Vila Velha (littéralement Ville vieille) et c’est vraiment curieux à voir, toutes ces formes figées dans la pierre qui s’appellent la Tasse, l’Ours, la Tête de gorille, le Chameau, la Proue de bateau, l’Indien...

¹ Sud

² Voir chapitre 12 sur Poko

Puis, arrivée à Curitiba qui est une très grande ville très propre avec deux grandes universités, une publique et une privée où Geraldo avait étudié. Je pensais sans cesse à la vieille rengaine que nous chantions à la fin de la guerre : « Monsieur le consul à Curitiba... ».

Nous avons pu admirer grâce à nos amis, de vrais et bons mentors en l’occurrence, le jardin botanique, la serre, l’opéra d’Arame, complètement circulaire sous un dôme tout en verre comme une grande serre, et le centre-ville piétonnier où une foule bigarrée et bon enfant vaque à mille occupations. Au mur de la cour de l’hôtel où nous avons réservé une chambre, il y avait des cages avec des canaris qui chantaient à merveille. Le lendemain nous prenons l’avion pour Bahia de Todos los Santos, au nord-est du Brésil.

Bahia et Helda

Helda, sa sœur Katia, une de ses tantes médecin, *tia* Carminha, une cousine et la fillette de la cousine ainsi qu’un cousin, tous de belle couleur sombre et ambrée, comme la très grande majorité des habitants de cet état du nord-est du Brésil, tous nous attendaient à l’aérodrome. On prend un verre de bienvenue, puis nous rejoignons l’appartement d’Helda et Katia. Ici, le contraste avec le luxe de la semaine précédente chez Geraldo est évident. Notre chambre à coucher est constituée d’un simple matelas posé sur le sol d’une chambre sans rideau dans un immeuble HLM (le building Sempre dans Iguatemi). Mais le cœur y est et la richesse du cœur n’a pas de prix. Le premier jour, nous visiterons avec la *tia* Carminha Salvador de Bahia de los todos Santos (traduction : Sauveur de la Baie de tous les saints), ses plages, le sable blanc du lagon de Labaete, le *mercado* modèle, ancien marché aux esclaves, les églises, le repas spécial (cuisine huileuse, poissons, fèves) sur la place Pelourinho (Pèlerin), la cité historique avec les belles dames en grosse robe blanche traditionnelle, l’*iglesia* de Boa Viagem (l’église du Bon Voyage), la plage avec maillots ficelle (tonga ou boum-boum!), nous goûterons l’*agua de coco*, nous verrons un match de foot sur une place boueuse, avec des dizaines de petits Noirs courant après la balle... Là nous changions totalement de décor. Comme Helda était toujours étudiante et ne disposait pas d’avoirs considérables, elle n’avait évidemment pas de voiture, ni sa sœur, ni personne dans la famille. Nous vivions dans un milieu peu aisé et pour se déplacer, nous utilisions les autobus.

Un matin donc, nous sommes allés (en autobus) à la gare des autobus pour prendre l’autobus vers...

Feira de Santana

C’est une petite ville à 100 kilomètres de Salvador. Là habitaient la tante de Helda, *tia* Marinalva, sœur de *tia* Carmen, l’oncle Antoine (*tio* Antonio), leurs fils René et Wladimir et la *tia* Carminha qui nous a souvent accompagnés. Nous avons fait un tour de ville à pied, goûté des brochettes, visité le marché couvert, l’église Senhor dos Passos (le Seigneur de la Passion). Le soir, René a sorti sa guitare et a fait chanter plusieurs sambas. D’autres garçons et d’autres filles étaient là, écoutaient. Helda a dansé. Nos yeux se fermaient de fatigue, nous nous sommes retirés dans la belle chambre que les parents nous laissaient. Nous retiendrons deux choses, outre leur amabilité légendaire : le cacaoyer dans la petite courette avec une ou deux cabosses, et l’excellent repas fait de poissons et de beaucoup

d’ingrédients mélangés dans une sorte d’énorme quiche huileuse. Le lendemain, nous apprenons qu’une des filles qui avaient participé à l’échange Jeunesse Canada Monde, avec Helda et les autres à La Poc, était venue pour nous voir, mais nous étions déjà au lit et ils ne nous ont pas réveillés.

Valente

Ce même lendemain, nous reprenons l’autobus avec Helda pour rejoindre son village, Valente, là où elle est née, là où ses parents vivent toujours, là où nous allons être reçus comme des rois!

Geraldo et Marieleide, les parents de Helda vivent très humblement dans une toute petite demeure bien pauvrete. En tout, quatorze personnes sont venues fêter notre arrivée. Des oncles, tantes, cousins, petit frère et toujours la *tia* Carmen (ou Carminha)... Le maire de Valente nous a reçus à l’hôtel de ville, et nous a aimablement prêté sa voiture avec son neveu comme chauffeur pour visiter sa localité. Nous découvrirons la fabrication artisanale de corde de sisal (agave mexicain), un étang-vivier piscicole pour la communauté, des urubus, sortes de petits vautours noirs, charognards. Et surtout l’école de la CNEC, où nous avons été reçus par une certaine Dorian et d’où Helda a gravi les échelons de sélection pour faire partie de l’équipe brésilienne de l’échange. Cela a dû être un véritable miracle pour elle, pour l’école et pour Valente qu’elle soit choisie avec une quinzaine d’autres filles et garçons, parmi les centaines de candidates et candidats dans tout le Brésil. Ils nous ont reçus au-delà de ce qu’on peut imaginer, avec un spectacle de danse. Toutes ces Brésiliennes de douze ou quinze ans, et les garçons aussi, ont vraiment le rythme dans le sang. De la samba, de la lambada... Puis un repas copieux offert par l’école. Puis visites des classes, bibliothèques, etc. Nicole et moi, on se serait cru Ferdinand de Castille et Isabelle la Catholique reçus en terre d’Amérique. Quelle réception!

Notre passage dans la belle province de Bahia tirait à sa fin. En rentrant par l’autobus avec Nicole et Helda, un policier m’aborda pour me demander mes papiers, se méfiant d’un homme mûr accompagné d’une jeune Brésilienne. Ils ont eu plusieurs cas d’enlèvements et ils se méfient, mais il n’y eut aucun problème dans notre cas. Hein, avec ma gueule d’ange!

Le dernier soir à Bahia, c’était étrangement un silence quasi total dans cette ville de plusieurs millions d’habitants. Un match de foot (soccer) opposant l’équipe du Brésil à une autre sud-américaine retenait toutes les attentions et tous les regards rivés sur le petit écran. Helda n’avait évidemment pas de TV, et nous avions sommeil... Puis soudain, alors que nous allions nous endormir, ce fut un cri mille et mille fois répété : l’équipe nationale venait de mettre un but à ses adversaires!

Le lendemain, lever très tôt pour partir en taxi jusqu’à l’aéroport, où un autre avion de la compagnie Varig nous attend (c’est une manière de dire les choses) pour nous conduire à Brasilia, le temps d’une simple escale et le temps de survoler les fameuses constructions architecturales, puis de là, l’air de rien, nous reprenons l’air pour une aire verte et vaste...

Manaus et la forêt amazonienne

C’est la quatrième et dernière partie de notre grand voyage au Brésil. Manaus est une grande ville, en pleine Amazonie. Un arrêt d’un jour à l’hôtel Tropicana avec jardin zoologique, trois piscines et un luxe

très coûteux, puis nous embarquons sur un bateau qui traverse l'Amazonie, emprunte le *rio* Negro et nous amène au Arian Amazon Towers Hotel. Une jolie Indienne nous accueille en tenue très locale et très expressive, avec un gros collier de fleurs comme seule parure pour le haut de sa généreuse personne. Elle fleurit tous les arrivants à ce *lodge* imposant, fait de plusieurs hautes tours en bois sur pilotis reliées entre elles par des passerelles, tout en bois, avec même une piscine sur pilotis. Car nous sommes bien au-dessus de l'eau du *rio* Negro. Les eaux montent de quelques mètres chaque été et noient les terres avoisinantes. Notre chambre est rustique, bien aérée, avec moustiquaire et ventilation. Nicole a même attrapé un rhume. Pour éviter que les singes un peu trop familiers n'aillent déballer votre valise dans votre chambre, il ne fallait jamais oublier de fermer chaque porte d'accès entre tours et passerelles.

Un guide parlant un peu le français nous conduira sur le fleuve ou dans la jungle pour y visiter un village indigène, observer les alligators, apprendre à récolter le caoutchouc, traquer le jaguar, pêcher des piranhas. Eh oui, j'en ai même attrapé deux en pêchant à la ligne, avec hameçon mais sans amorce : ils se jettent sur tout ce qui bouge, tellement ils sont curieux et voraces. Un soir, là en pleine jungle, j'assisterai à un autre match de foot de l'équipe brésilienne. Nous côtoierons des aras et plusieurs sortes de singes très familiers, dont le très mignon singe laineux. Ce séjour de quatre nuits vaut vraiment le déplacement. C'est un dépaysement total. Le souvenir le plus fort est fait de ces passages en canot à moteur sur des kilomètres d'étendues nautiques à l'ombre des grands arbres, à travers les joncs, les fleurs et les lianes, sous le soleil ou à l'ombre, avec les aigrettes et des centaines d'oiseaux. Comment nos guides retrouvent-ils leur chemin dans ce dédale digne d'Icare?

Au retour, nous repassons par Manaus, Recife, Miami, Cincinnati et Montréal – afin de revoir notre petite Camille –, avant de reprendre sagement l'auto et la route pour La Poc, fatigués mais très heureux. La Poc où nous attend notre « petite » Nathalie...

Dans l'album spécial concernant les photos du Brésil, j'ai noté sur la dernière page :

Malgré toute notre bonne volonté, ces photos n'ont pas pu enregistrer les odeurs, parfois fortes, la chaleur souvent forte, les *ciao!* italiens typiquement brésiliens, les nombreux *lambadas* – dos d'âne sur les routes pour forcer à ralentir –, la force des vagues, le goût des plats, l'ambiance des matches de foot, la foule dans les autobus à Salvador, etc., etc.

On devrait ajouter : la bonté et le sourire des Brésiliens!

Oui, plus j'y pense, plus je me dis qu'il y a beaucoup, beaucoup à dire sur cette terre de contrastes, belle, accueillante et tellement différente d'un état à l'autre : Rio de Janeiro, sans doute la plus belle ville au monde, dans un site grandiose, impressionnant et combien agréable. Le Paraná, sa terre rouge, les chutes d'Iguaçu, Maringá, Terra Velha et Curitiba. Puis la torride Bahia, avec sa capitale Salvador, et Feira de Santana, et la coquette petite ville de Valente où est née Helda. Enfin le plus beau, car le plus sauvage : l'Amazonie et la ville de Manaus, qui a été si riche en 1925 grâce au caoutchouc, et le *rio* Negro et le Arian lodge sur pilotis pendant cinq jours...

Ici Londres (1999)

Te rappelles-tu, vieil Anagnosophile¹ : « Ici Londres, les Français parlent aux Français »? C'est en ces termes que de 42 à 45, durant la guerre, les émissions spéciales de la BBC étaient envoyées de aux forces de la Résistance qui étaient cachées dans le maquis, sur le territoire français occupé. Vous savez, ces émissions où défilaient toutes sortes de messages énigmatiques tels que « Ma grand-mère a mal aux dents. Nous répétons : ma grand-mère a mal aux dents. », ou encore « Le petit chat est caché dans les orties », etc. Messages codés destinés à la Résistance, que les Allemands nous interdisaient d'écouter et dont ils brouillaient la réception en envoyant des bruits divers sur les mêmes longueurs d'onde... Ah! oui, je me souviens. Eh bien ici, je pourrais dire : « Ici Londres, un ancien Belge devenu Canadien parle à ses lecteurs de tous les pays. »

En novembre 1999, venant de Montréal, nous avons atterri à Heathrow, le plus grand aéroport de Londres. J'y avais atterri seul deux ans plus tôt, lorsque j'étais allé une semaine en urgence en 97 pour voir maman une dernière fois. Mais cette fois, la deuxième, nous étions trois. Me suivez-vous toujours? Oui? Alors vous faites comme Nicole et Nathalie, lorsque nous sortions de l'aéroport de Heathrow, c'est ça : vous me suivez.

Que vous dire sur cette très belle ville que je voulais au moins voir une fois dans ma vie avant de mourir? On dit cela à propos de Naples. Je n'ai pas encore vu Naples, mais je ne suis pas pressé. Je me dis qu'en reculant la date de ma première visite de Naples, je reculerai d'autant la date de ma mort... Eh, eh! Pas pressé, l'homme! Et malin avec ça. Malin comme un vrai petit singe... Oui, je vous entends me susurrer : « Pas si malin que ça, le petit singe qui dit qu'il veut au moins voir une fois Londres alors qu'il atterrit à Heathrow pour la deuxième fois. » N'est-ce pas ce que vous susurrez, ou au moins pensez, si vous ne le susurrez pas? Eh bien je vous réponds que la première fois, ce n'était qu'une escale pour changer d'avion avant Bruxelles, tandis qu'ici, cette fois (et seulement cette fois-ci) nous débarquons, sortons de Heathrow et allons pénétrer dans London! Allons donc à Londres. J'en ai tellement entendu parler que je me suis dit, comme Petula Clark : « Allons donc, lon don, à London, London ». Et nous y fîmes durant trois jours avec Nicole et Nathalie, comme je vous le dis (quelques lignes plus haut, donc « dis » est bien au passé simple), avant de continuer vers la Belgique en novembre 1999.

Les noms des rues du premier Monopoly de mon enfance à Costermansville, au collège, me reviennent et apparaissent vraiment sous mes yeux éberlués, comme par enchantement, et ce n'est plus un jeu : Mayfer, la plus chère (400 livres), Park Lane, Strand, Oxford Street, Piccadilly Circus, Regent Street, Pall Mall etc. Et les dénominations des gares chantent à mes oreilles, qui ont soudain retrouvé une dimension plus mignonne et une acuité plus efficace : Victoria Station. King's Cross Station, Marylebone Station... Il me semble même entendre mes amis répéter ces mots magiques qui nous ouvraient les portières des wagons, nous permettant ainsi d'embarquer pour le pays des jeux, des plaisirs et des amusements.

¹ Les jeunes Anagnosophile ne pouvant s'en rappeler, ce n'est donc pas à eux que cette apostrophe est adressée.

Et encore Buckingham Palace évidemment. La vieille dame qui se nomme Bebeth promenait ses jeunes chiens dans le grand jardin et nous a fait un petit clin d’œil. Non là, je blague; j’ai juste écrit cette phrase pour que vous y admiriez une double opposition de quatre adjectifs qualificatifs deux par deux. Vîtes-vous assez vite?

Continuons notre balade : Greenwich, Notting Hill, les parcs, la Tour de Londres (toute une prison), Tower Bridge (tout un pont), la cathédrale Saint-Paul, le British Museum et la National Gallery... même la façade du célèbre Christie’s apparaît sous mes yeux ébahis ou ébaubis (à votre choix). Vite une photo! Vous savez bien, cette galerie où se vendent aux enchères les œuvres d’art les plus chères au monde. Je ne sais pas pourquoi, mais cette devanture qui ne paie pas de mine me fait penser au restaurant Maxim’s à Paris, tout près de La Madeleine, là où les grandes vedettes vont se commander les champagnes et les menus les plus chers au monde (ou presque). De l’extérieur cela ne paraît pas si riche, si unique... Je crois rêver.

En nous promenant le long de la Tamise et de ces artères grouillant de monde, nous reconnaissons les cabines téléphoniques, toutes rouges et de même forme parallélépipédique, les taxis – les fameux *Black Cabs*, tous noirs –, les *bobbies* flegmatiques comme il se doit, et à beaucoup d’endroits sur les trottoirs, des cartes postales avec photos de jeunes femmes, toujours jolies, plus ou moins habillées – souvent moins que plus, et parfois même pas habillées du tout –, et un numéro de téléphone. Je me demandais pourquoi ces jeunes filles déposaient ainsi un peu partout leur photo et leur numéro de téléphone... Elles se sentaient probablement bien seules, et désiraient sans doute se trouver un compagnon d’un soir avec une âme charitable, pour engager la conversation...

Le tour de ville – *Sightseeing* – en autobus à impériale est parfait pour prendre un tas de photos, à condition qu’il ne pleuve pas trop. Avec le même billet, on peut descendre et remonter sur un bus suivant. Nous avons ainsi fait deux fois le tour de la capitale anglaise : la Tour de Londres, le fameux Tower Bridge, le parlement et Big Ben imposant de majesté, l’abbaye de Westminster que nous avons voulu visiter, mais lorsque nous sommes arrivés au pied du grand portail, c’était l’heure de la fermeture. On a juste pu voir l’intérieur de cette cathédrale où Charles et Diana se sont mariés, où Élisabeth II fut couronnée reine...

La statue de Nelson, en haut de sa colonne à Trafalgar Square, surveille le touriste nonchalant ou le voyageur pressé. Le quartier des ambassades, très coquet dans sa verdure, et la statue de Winston Churchill débonnaire en face de Big Ben. Curieusement il a été privé de son éternel cigare. Le sculpteur savait-il déjà que l’interdiction de fumer dans des lieux publics allait bientôt sévir?

On a dégusté, évidemment, du *fish and chips*... On a visité le musée de cire de Madame Tussauds (quelques belles photos de Nath en compagnie de Gérard Depardieu, ou entre Lady Diana et le roi Baudouin), le musée Sherlock Holmes au 221B Baker Street, où un homme revêtu de la cape et de la fameuse casquette à visière, et fumant la célèbre pipe, lui-même faisant les cent pas sous la statue du célèbre détective auquel il ressemblait à s’y méprendre, nous invitait à entrer. Mais peut-être était-ce bien lui?

Les gares, les théâtres, les musées, le palais de Buckingham... tous ces grands sites vus seulement de l’extérieur, car le temps pour approfondir de l’intérieur nous manquait. Très belle ville, en vérité, propre, bien ordonnée et très achalandée...

Notre petit hôtel, le Belgrove, est situé près de la gare de Saint-Pancras dans l’est. La gare de Saint-Pancras où nous avons pris le train TGV Eurostar qui rejoint Bruxelles (et Paris) par le fameux tunnel sous la Manche... *Bye-bye to the City*.

Le Canada (2009 et 2011)

Niagara Falls

C’est le spectacle le plus grandiose et le plus impressionnant vu de ma vie. »

Mon frère Christian en 2000

- Personnellement, je serais prêt à affirmer la même chose. Je les ai vues six fois :
- En 67 avec ma chérie lors de notre premier voyage en terre d’Amérique. Nous y sommes restés deux nuits, le temps de fabriquer une petite fille (je pense, du moins)¹.
 - En 76 en camping avec nos quatre enfants et ma maman, l’année des Jeux olympiques. Voyage sous tente.
 - En 80 avec Franz, tante Marthe et ma maman (par les États-Unis).
 - En 2000 avec Christian, Betsy et Nathalie.
 - En 2001 avec Nicole, José et Fanny.
 - En 2007 avec Nicole, Nick Carpentier et Jean-Paul Bonhomme.

Je fais référence aux cinq derniers voyages à divers endroits du chapitre 21.

Ce qu’il faut voir (et entendre), c’est le grondement des chutes. Il faut contempler cette masse grondante qui s’abat dans les chutes du Fer à cheval et dans celles du Voile de la mariée (côté américain), le tout dans un jaillissement d’écume et sous l’arc-en-ciel perpétuel. Il faut suivre la fougue et les remous fantastiques des rapides de la rivière jusqu’au téléphérique espagnol deux ou trois kilomètres en aval. La promenade commence par une descente en ascenseur dans un puits creusé dans le rocher sur une soixantaine de mètres, puis se poursuit le long des rapides de la rivière Niagara durant plusieurs kilomètres entre les falaises creusées par le temps. Cette promenade vaut vraiment le déplacement. L’entrée qui ne paie pas de mine se trouve cachée dans une petite échoppe de souvenirs, sur la route vers Niagara on the Lake, à peu près à deux kilomètres de la sortie de la ville et du pont qui va aux États-Unis. Certains de nos amis ont préféré cela aux chutes elles-mêmes. Mais d’autres sont allés aux chutes et n’ont jamais entendu parler de cette promenade au ras des flots tumultueux.

¹ Voir chapitre 20 et plus haut, dans la section consacrée aux États-Unis.

Les chutes éclairées de toutes les couleurs la nuit, le panorama du haut des deux tours d’observation, la promenade dans le granit creusé dans la roche et aboutissant sous les chutes, la promenade en ciré sur un petit bateau (le *Fée des brumes*) jusque sous les chutes ou presque, l’histoire d’Houdini, de Blondin qui traversa les chutes sur un fil d’acier, et de tous ces héros qui se précipitèrent dans des tonneaux à partir du haut des chutes, et dont la plupart furent retrouvés sans vie... Toutes ces attractions dépendent de vos goûts personnels, et comme toujours de votre porte-monnaie.

Mais l’abus de lumière, de musique, de manèges, de magasins de souvenirs, de restaurants et d’hôtels, le grand nombre de panneaux publicitaires, d’enseignes lumineuses souvent de mauvais goût, sont pour vous éloigner le plus vite possible de cette cacophonie pour les yeux et les oreilles qu’est la ville elle-même. Éloignez-vous le plus vite possible, tenez-vous loin de cette foire aux vanités. Allez plutôt vous promener à Niagara on the Lake, un joli et pacifique petit village de style très *british* et tout fleuri, à une vingtaine de kilomètres plus au nord. Allez goûter les vins et les fruits délicieux de cette région de l’Ontario.

J’oubliais de vous dire : les chutes sont beaucoup plus belles vues depuis le Canada, plutôt que depuis les États-Unis. La rivière Niagara sert de frontière entre les deux pays. Lors de ma sixième visite je me suis juré que ce serait la dernière, car Niagara est de plus en plus difficile d’accès. La traversée de Toronto par la ville ou par le nord, à l’aller et au retour : des embouteillages sur six voies de front. Et de plus, le mauvais goût et l’excès de commercialisation sont un autre argument pour m’abstenir : *enough is enough!* A-C, cétacé!

Victoria et Vancouver

Voyage en Colombie-Britannique en 2008, avec Yves et Nathalie.

Te rappelles-tu, Anagnosophile, de cet ami, Benoît Laplante? Il était vicaire et aumônier scout ici à La Poc lorsque nous y arrivâmes en 1968. C’est grâce à son intervention que nous avons acheté notre maison. Tout cela est rapporté dans le chapitre 21, de même que son arrivée intempestive un soir, pour nous annoncer que l’évêque voulait l’envoyer comme missionnaire au Nicaragua et qu’il hésitait. Il y est allé, y est resté plusieurs années durant la crise sandiniste, puis est revenu, a beaucoup voyagé et est resté près de deux ans en Allemagne avant d’être envoyé en Colombie-Britannique. D’abord à Vancouver, puis à Victoria où il est curé de la seule paroisse francophone du coin. Cela fait maintenant des années qu’il est là. Oui, c’est un grand voyageur et un aventurier. Il avait et il a encore le ferment du scoutisme dans le sang. Chaque fois qu’il revenait à La Poc, tous les trois ou quatre ans, il ne manquait pas de passer chez nous. Et cela faisait des années que j’avais envie d’aller le voir en son coin. C’était aussi pour nous l’occasion de visiter cette partie du Canada où Yves avait étudié un an. Un jour enfin, je lui ai écrit — car il n’a toujours pas d’adresse courriel, ni internet... est-ce possible! Il m’a répondu, nous a invités et j’ai entrepris les démarches en commençant par téléphoner à son beau-frère, Berthin Hudon, le mari de Gisèle Laplante qui fut la titulaire de notre Pierrot à l’école maternelle... Je lui demandais des conseils pour ce voyage, notamment à propos du voyage en train. Je me souvenais encore de ma cinquième latine à St-Servais à Liège en 51-52, où le jésuite prof de géo,

le père Bourgoi, nous avait parlé avec enthousiasme de cette grande ligne intercontinentale, presque aussi célèbre que la ligne de l’Orient-Express. Et d’emblée, Berthin me répondit qu’il fallait faire ce voyage en couchettes, que nous ne le regretterions pas. Justement, Via Rail faisait un « spécial » pour les vieux de plus de 60 ans, comme Nicole et moi. Nous pouvions inviter chacun un accompagnateur gratuitement, sauf les frais de cuisine. Et c’est ainsi, vois-tu Anagnosophile, que nous avons pu inviter Nathalie et Yves pour ce séjour rêvé. Yves serait en plus notre chauffeur et notre guide pour Vancouver, qu’il connaissait pour y avoir étudié un an avant de partir en Indonésie pour travailler (après le séjour de Jeunesse Canada Monde). Notre retour se ferait par avion. Quatre nuits pour quatre jours de train entre Toronto et Vancouver, cela nous suffisait. Nous avons réservé deux cabines couchettes et pris arrangement avec notre ami Benoît qui nous attendrait le 2 septembre à Victoria, au terminus des autobus venant de Vancouver via le traversier. Nous avons quitté Franz et Montréal le 28 août 2008. Il fallait rejoindre Toronto d’où se faisait le grand départ.

Lecteurs-passagers, en voiture! Truuuit! (Ça, c’est le sifflet du chef de train.) Et voilà, on est partis, le train roule et bientôt arrive à Toronto. Belle gare, souper « *best-hot-dogs* », hôtel, promenade au port, tramway...

29 août Nous montons dans le beau train qui va nous transporter durant quatre jours et quatre nuits de l’autre côté du continent. Nous déposons nos bagages dans nos deux petites cabines qui sont voisines, et allons visiter ce grand train de 22 ou 23 voitures, parmi lesquelles nous découvrons les voitures panoramiques. Il y en a trois, où les sièges sont situés à l’étage avec vue circulaire. On y est très bien, mais il faut aller réserver ses sièges pour être sûr de trouver place. On voit bien la nature et les paysages que l’on traverse, et tous les toits des autres wagons de notre train. Il y a le fameux et luxueux wagon restaurant (*skyline*) avec quatre menus au choix (le vin est à nos frais), qui fait fort fin XIX^e siècle (style Art déco), les wagons couchettes. Les voyageurs ont le choix entre des places assises sans plus, des sièges qui peuvent devenir des lits, mais restent ouverts sur le couloir¹, ou des chambrettes avec deux lits superposés, évier et toilette privée. C’était notre cas.

On nous sert un mousseux au wagon panoramique d’où nous admirons les forêts, rivières et villages de tout l’Ontario durant le premier jour.

30 août Fin de l’Ontario, début des prairies, le Manitoba et ses champs de blé.

31 août Winnipeg. Une halte de 20 minutes. Il faut dire que notre train est plutôt un tortillard qui s’arrête volontiers, ralentit et jamais ne roule très vite. Mais on a le temps de bien voir.

1^{er} septembre Edmonton en Saskatchewan, puis en après-midi déjà les Rocheuses, *the Rocky Mountains*. Une longue halte à Jasper dans ce décor magnifique, puis on reprend le train pour notre dernière étape. On aperçoit le mont Robson qui domine les environs du haut de ses 3950 mètres. Des cascades encore... et le train roule pour la dernière nuit.

2 septembre Un vol d’outardes accompagne notre entrée dans Vancouver. Le train a fait une grande manœuvre de retournement pour entrer en gare en marche arrière. On descend du train, un

¹ Pour ces passagers, il y a des toilettes et salles de douches publiques.

autobus nous conduit au traversier sur lequel nous dînerons, et déjà se profile l'île de Vancouver, avec la coquette petite ville de Victoria où nous débarquons en début d'après-midi, et d'où je téléphone à Benoît pour lui annoncer qu'on est bien arrivés au terminal des autobus.

Attention, ne confondons pas. Vancouver est sur le continent, et c'est la plus grande ville de Colombie-Britannique, avec 1,5 million d'habitants, tandis que l'agglomération de Victoria ne compte que 300 000 habitants et se trouve sur une île qui s'appelle également... Vancouver. Elle est la capitale de la province. Donc, il y a bien deux Vancouver : la ville et l'île en face.

Benoît arrive au terminus des bus avec sa voiture. Retrouvailles avec Yves, qu'il a baptisé 39 ans plus tôt. Nous chargeons nos bagages dans sa voiture et il nous fait faire un petit tour de sa ville : le point 0 de la Transcanadienne, la statue de Terry Fox, panorama de la ville et divers quartiers, puis le presbytère Saint-Jean-Baptiste de sa petite église francophone, puis nous déposerons nos bagages au motel Empress.

3 septembre Après un excellent déjeuner dans un resto hollandais (Benoît nous fera faire ainsi en quatre jours le tour de quelques restos pas trop chers qu'il connaît bien), nous visitons le centre de Victoria, les quais, les voiliers, l'hôtel de ville, le musée océanographique (sur une péniche fleurie), le parlement, les statues de la reine Victoria et de James Cook, un mât totem, puis la cathédrale Saint-André.

Dîner dans un resto vietnamien. L'après-midi, seuls sans Benoît occupé ailleurs, nous allons visiter le bord de mer et y marcher pendant quelques kilomètres. D'abord, j'ai eu très peur de ne pas pouvoir poursuivre la visite, car j'avais une douleur assez forte dans le dos et ne pouvais quasi plus marcher. Je m'arrête cinq minutes. Les trois autres se demandent ce qui m'arrive. Moi aussi je me le demande avec inquiétude, puis un pas devant l'autre, je me remets à marcher et la douleur disparaît comme par enchantement. *Ô miraculum!* Nous verrons les bateaux, une rue sur l'eau (boutiques, sympa). Nous souperons dans un resto italien, toujours sans Benoît, et réintégrons notre motel en bus...

4 septembre Déjeuner dans nos chambres. Visite avec Benoît de l'école francophone Victor-Brodeur (TB). Baignade au lac Thetis, la montagne à l'Ours, des biches sauvages, mais qui se laissent facilement approcher et photographier, la forêt des cèdres rouges d'Amérique (thuyas énormes). La voiture paraît minuscule entre trois de ces géants dont le sommet pointe facilement à 70 ou 80 mètres de haut. Pour vous faire une idée de la grosseur des troncs de ces arbres énormes, Benoît, Nicole, Nathalie et Yves se sont donné la main pour former une chaîne autour de l'un d'eux. Eh bien ils arrivaient seulement à la moitié de la circonférence. Impressionnant! Vous vous demandez pourquoi je ne participais pas à cette joyeuse farandole? Il fallait bien quelqu'un pour les prendre en photo!

Encore une plage, puis le quartier chinois, une bière sur la terrasse d'une brasserie sympa où nous soupions également.

5 septembre Nous quittons la ville de Victoria pour nous rendre en bus et sans Benoît vers l'intérieur de l'île. Visite d'une ferme à papillons, le Victoria Butterfly Gardens. Magnifiques espèces vivantes et en liberté dans une grande serre chauffée. Il y en a des énormes : le Giant Owl (jusqu'à 25 ou même 30 centimètres!), le Morpho bleu... La plupart sont d'Amérique du Sud, mais j'ai vu de beaux

papillons africains, les *mocker swallowtails* en anglais, *Papilio dardanus* en latin, mâle et femelle. Ces derniers font quand même quatre pouces d'envergure. Puis nous irons visiter les fameux Butchart Gardens. Magnifiques avec arbres divers, parterres de fleurs multicolores, cascades et jets d'eau, jardin japonais, jardin italien...

Le soir, mousseux à l'hôtel pour remercier notre cicérone Benoît. Souper d'adieu avec vue sur les lumières du parlement au *seafood* resto. Là il y eut un os, ou plutôt une grosse arête : le prix excessif! L'arête ne passait pas et transperçait nos prévisions budgétaires. Pas de dessert et pourboire minimum.

6 septembre Départ de Victoria (bus, traversier) et arrivée à Vancouver où nous allons d'abord louer une Focus rouge qu'Yves conduira. Allez, venez avec nous. On monte en voiture. J'avais voulu amener pour la circonstance mon GSM, un appareil qui indique la route à suivre. Bien précieux, mais tout compte fait assez compliqué. Or je l'avais prêté à Pierre qui était parti en Europe à la même date que nous, parce que sur mon appareil de marque Tom-Tom il y avait la carte de l'Europe, et Pierre m'avait passé le sien qui n'avait que la carte d'Amérique. On a bien rigolé quand on entendait la voix francophone de l'appareil nous dire très sérieusement qu'il fallait suivre Saint-Baker ou le docteur Old, ou encore le révérend Gaspard, alors qu'en réalité les panneaux nous indiquaient Baker St., pour Baker Street, Old Dr. pour Old Drive et Gaspard Rd. pour Gaspard road!

Voici d'abord les montagnes qui entourent Vancouver, Yves nous montre le lieu où il a résidé durant son année d'études. Puis il nous montre une passerelle, une cascade, le téléphérique du nord.

Puis nous passons au sud, d'où nous voyons très bien la ville et ses baies, le Pacifique... Promenade côté sud, coucher de soleil face à la baie. Retour au centre-ville, plage le soir, souper, dodo.

7 septembre Université de Vancouver, une plage, la tour d'observation, le centre-ville, le pont des Lions, des oies, l'entrée de Grandville Island, le stade de Vancouver. Yves est un excellent guide qui sait où nous conduire et quoi nous montrer. Voici la fameuse bibliothèque de Vancouver à l'architecture si particulière et si belle. Chinatown, la sphère, les montagnes encore. Et enfin la longue promenade en Skytrain, une sorte de métro aérien qui nous permet de découvrir la ville en des profils nouveaux. Vue du port. On grimpe au sommet d'une tour panoramique pour faire en six clichés le tour panoramique complet de cette ville moderne et vivante qu'Yves a bien aimée, je pense.

Le soir, lors du souper au resto du motel, je me sens malade et n'ai pas le goût de manger. Il est temps de partir. On va prendre l'avion pour Montréal à minuit, mais je m'assoupis sur les bancs de l'aérogare.

8 septembre Au petit matin, on arrive à Montréal. Je n'en mène pas large. J'arrive tout juste à conduire la voiture pour la mener sur l'autoroute où je laisse le volant à Nicole. Je m'assoupis derrière. Mon malaise sera passé après un ou deux jours de repos.

Merci à Benoît et merci à Yves! Ce fut un très beau voyage. Vancouver est une grande ville foisonnante, entourée de montagnes et de plages (le Pacifique, la baie) et grouillante. Victoria, plus modeste, me paraît plus agréable à vivre, plus jolie, plus coquette.

Îles-de-la-Madeleine

Escapade d’une semaine en amoureux... et en août 2011, TB.

C’est le 13 août que nous avons pris l’autobus spécial de la compagnie Les Sillons à Rivière-du-Loup, à minuit à peu près. Nous avons laissé notre voiture dans le stationnement réservé à cet effet, et nous voilà partis pour un grand voyage qui sera bien agréable.

On avait beaucoup entendu parler de ces îles lointaines situées dans le golfe du Saint-Laurent, un peu après l’embouchure du fleuve, au sud-est d’Anticosti et au nord-est de l’Île-du-Prince-Édouard. Il fallait bien qu’on aille une fois se rendre compte sur place de ces terres perdues en pleine mer, avec une population essentiellement francophone à l’accent typique, et qui avaient un député provincial pour elles toutes seules. Je crois que ce n’est plus le cas aujourd’hui. Elles font partie du Québec, mais ont aussi eu des liens très étroits avec l’Île-du-Prince-Édouard et l’Acadie. Nous avons réservé le voyage, l’hôtel et les excursions, car on n’aborde pas ces îles sans être certain d’y avoir un lit pour coucher.

Revenons à notre autobus qui a déjà bien roulé au petit matin. Après avoir traversé le Nouveau-Brunswick, on arrive au grand pont de la Confédération qui doit bien faire une douzaine de kilomètres. On aboutit alors à l’Île-du-Prince-Édouard, la plus petite des dix provinces canadiennes. Un arrêt, le temps d’admirer le monument érigé pour expliquer la construction du pont et en souvenir des 5000 travailleurs qui y ont œuvré. Les dix drapeaux provinciaux flottent gaiement. Nous reprenons la route sur l’Île-du-Prince-Édouard, que l’on traverse de part en part en une heure à peu près pour arriver à Souris, à l’est de l’île, où nous embarquerons bientôt sur le traversier. Le temps de se promener sur une petite plage, de photographier quelques fleurs, et nous embarquons sur le traversier qui en quelque deux ou trois heures nous mènera à notre destination. Ce qu’on appelle les Îles-de-la-Madeleine est un archipel de cinq ou six îlots habités par une quinzaine de milliers de personnes.

La première île que nous apercevons dans le petit archipel est l’île d’Entrée, comme il se doit. Nous la contournons pour accoster à l’île du Cap aux Meules. Un guide et un petit bus nous conduisent vers notre hôtel, le Château Madelinot, grand hôtel donnant sur une plage. Souper et nous nous assoupissons bientôt.

Le 14 août Avec notre guide venu nous chercher à notre hôtel le matin, nous retournons d’abord au port, en petit bus de 12 ou 15 personnes, pour assister à l’arrivée d’un gros bateau de croisière venant de Montréal, et duquel on doit prendre avec nous une douzaine de personnes francophones qui suivront les mêmes excursions que nous, mais qui retourneront sagement chaque soir dormir dans leurs cabines sur le bateau, alors que nous ne sommes que deux couples à loger à l’hôtel. Bon! Ce matin de notre première journée d’excursion, tout le monde est à bord et ça y est, le minibus est parti pour notre première visite. La dune du Sud, puis une ferme où un bonimenteur nous raconte l’île et la pêche autrefois. Il parle avec son fort accent et fait rire tout le monde. Puis, nous visitons au même endroit des reconstitutions historiques d’une ferme et des agrès de pêche. Nombreuses fleurs et un admirable village miniature le long de petites routes, et petits cours d’eau avec bateaux miniatures... Très joli tout ça. L’appareil photo fonctionne à plein régime.

Puis nous arrivons à l’Étang des Caps, artisanat, retour à l’hôtel, baignade, soirée libre...

Le 15 août Visite d’un petit magasin, Le Barbocheux, où on nous explique comment sont fabriqués et mis en bouteilles divers apéritifs à base de fruits. Explications, dégustation et vente de bouteilles, comme il se doit.

Visite d’une verrerie artisanale, La Méduse. Le principe n’a guère changé, mais ici pas de dégustation, alors je dirais : explications, admiration et vente. Nous assistons à la fabrication d’un objet (lequel?) en mille couleurs. Les deux filles qui y travaillent avec des gros gants sous les flammes ne manquent pas de compétence artistique. On admire leurs vitrines et on achète un champignon qui s’éclaire de l’intérieur. Très beau sur une table lorsqu’on accueille des amis.

Visite d’une fromagerie, Le Pied de vent. Même canevas : explications, dégustation, vente. Visite d’un fumoir à harengs. Explications, dégustation, vente... vous avez compris le processus.

Falaise en grès rouge, sablier et belle plage...

Excursion vers le nord : on passe au lieudit Pointe aux Loups, Grosse Île (anglophone) et mine de sel; port de Grande Entrée, maisonnette de Marie-Josée Taillefer, bateaux dont le *Karaboudjan* (oui, oui, les Tintinophiles comme moi auront reconnu le nom du bateau du *Crabe aux pinces d’or*, là où apparaît Haddock pour la première fois). Le lieu appelé L’Échouerie avec ses immenses tétrapodes, grosses masses en béton à quatre pattes pour former un barrage contre les forces de la mer.

Enfin, un petit souper bien sympathique dans notre chambre avec du bon fromage local et une petite bouteille de rouge. Les deux amoureux en balade se rappellent leur voyage de noces sous les ponts de Paris : baguette, camembert et gros rouge!

Le 16 août L’église de Lavernière à Cap-aux-Meules, dont le bois de construction fut tiré d’un bateau échoué; L’Étang du Nord, la belle grande sculpture *Le monument aux pêcheurs*, qui les montre halant une barque; boutique Le Flâneur, où l’on trouve toutes sortes de poupées aux masques affreux, des colifichets, des sculptures; autres boutiques de souvenirs, vire-vent, moulinets et cerfs-volants; la plage Belle Anse à Fatima, vue sous la pluie.

Dîner au restaurant La Guesta; visite de la brasserie La Tempête, les cuves, et là encore, explications, dégustation et consommation. Ils eurent une médaille d’or internationale pour la bière L’Écume.

Le site de La Grève rempli de boutiques dont Les artisans du sable (TB : collection de sables du monde, pendules, sculptures diverses...). Vraiment une rue uniquement touristique.

Le 17 août Voici notre journée libre pour vaquer, nous promener... De l’hôtel, nous partons en balade vers un belvédère. Maisonnette, route vers le nord, Havre-aux-Maisons, resto La Cuesta, plage de Belle Anse et baignade. Souper club-homard..

Et voilà, notre séjour touche à sa fin. Longtemps nous garderons le souvenir de ces îles venteuses et de leurs habitants bien sympathiques. En vrac, je revois des images de *kiteboard* (ski nautique avec cerf-volant), des jolies maisons aux couleurs pastel sur le vert des prés, des phares, des plages, du

sable de grès rouge. On se rappellera de la bonhomie des habitants et de leur accent, des couchers de soleil, des barques, des cages à homards, des cormorans...

Le 18 août Nous reprenons le traversier dans l'autre sens. Adieu les îles. Belle vue du golfe et air marin. L'Île-du-Prince-Édouard, des danses irlandaises par deux jeunes femmes aux pieds légers et au pied du pont de la Confédération... Le Nouveau-Brunswick et un souper aux homards. Pour la nuit, je trouve que le spectacle d'un comique hurlant sur l'écran dans l'autobus n'a guère sa place. Laissez-nous dormir! Je crie un bon coup, cela refroidit un peu les deux chauffeurs qui baissent le son, ont compris et ne remettent surtout pas un second vidéo... Déjà (enfin) Rivière-du-Loup et notre blanche Chevrolet Malibu. Encore une petite heure de route... et dodo sous nos couettes à nous.

Et pis, kwe?

Outre l'extrême ouest (Colombie-Britannique), l'extrême est (Îles-de-la-Madeleine) et le centre (Niagara Falls), il serait bon de souligner les différents coins où nous avons souvent emmené nos amis et nos parents pour y découvrir les trésors locaux : le panorama de la Côte-des-Chats à Saint-Pacôme, la montagne à Coton de Saint-Pascal, les Sept chutes, le pont couvert derrière Saint-Onésime, la route d'Ixworth, la plage de Rivière-Ouelle, la montagne du collège de La Poc, le musée François-Pilote, la vue du fleuve au coucher du soleil... Ceci concernait notre environnement immédiat.

Un peu plus loin à l'est, voilà Kamouraska, la réserve de Park, Rivière-du-Loup, le traversier et Tadoussac, les baleines, le Saguenay, le lac Saint-Jean, le village déserté de Val-Jalbert, le zoo de Saint-Félicien, le village de La Baie et le grandiose spectacle *La fabuleuse histoire d'un Royaume*. Plus à l'est encore la Gaspésie, la rivière Matapédia, le Nouveau-Brunswick et ses plages...

Côté ouest : Saint-Jean-Port-Joli, le lac Trois-Saumons (tiens, tiens), ses baignades, ses bateaux et son panorama, le Vieux-Québec avec sa rue du Trésor, la rue St-Jean, la place Royale, Notre-Dame-des-Victoires, la rue du Petit-Champlain, le château Frontenac, les plaines d'Abraham. Le parlement, le vieux port, le musée de la Civilisation, et quoi encore? Les chutes de la Chaudière, les chutes Montmorency (qui sont à présent fermées à la libre circulation), la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, les chutes de la Sainte-Anne avec le Chaudron du Diable, Trois-Rivières évidemment, et la basilique de Cap-de-la-Madeleine, et plus loin l'abbaye cistercienne de Saint-Jean-de-Matha (ancienne Oka), admirable de simplicité dans son décor naturel, un joyau d'architecture...

Grosse-Île et l'Isle-aux-Grues.

Et à Montréal : tout le centre commercial souterrain (combien de kilomètres de passages?), la place Ville-Marie, le quartier du Vieux-Port, la basilique Notre-Dame de Montréal, les attractions de La Ronde et le circuit Gilles-Villeneuve, le Mont-Royal et le panorama, le stade olympique et le jardin botanique, l'insectarium, l'oratoire Saint-Joseph....

Ça en fait des trésors et des buts de promenade, rien qu'au Québec! Et je ne vous ai pas dit Charlevoix, ses anses, ses côtes et le casino. Et j'ai même oublié Rivière-du-Loup et le lac Pohénégamook... J'te dis, y en a!

Et encore Ottawa (parlement, Marché By, canal Rideau), puis Hull-Gatineau, les Mille-Îles, Upper Canada Village, la tour du CN à Toronto...

Tableau d'hiver au Canada

Par un matin frisquet mais ensoleillé, ce 17 mars 2014 à 11 h 30 par -18° avec un vent particulièrement refroidissant, je fais ma promenade santé quotidienne (mon bain de refroidissement dans la neige). Je vais à la poste, et en chemin je croise la caravane de déneigement : d'abord un homme qui progresse sur la route en marche arrière – il recule donc –,suivi d'une camionnette de la ville avec son gyrophare, bientôt suivie elle-même de cette lourde machine qui fait un bruit infernal et qu'on appelle une souffleuse, car elle aspire la neige par les pales inversées d'un énorme ventilateur, et la recrache par une buse vers un camion juste à sa gauche, qui reçoit son lot de grosse neige dure et compactée vomie par la souffleuse. Il faut dire que le camion est une benne basculante ayant une grande caisse arrière, dont le côté gauche a été surmonté d'un haut panneau destiné à caler le flux de neige envoyé par la souffleuse. En une minute de promenade à deux, la benne est remplie et s'en va verser son contenu loin d'ici sur un terrain de décharge (pas dans le fleuve, pour ne pas le polluer avec le sable et le sel répandus sur la chaussée, sur les rues). Dès que ce camion-benne est chargé de neige et parti, un autre camion qui le suivait docilement prend sa place pour se remplir rapidement et être à son tour remplacé par un troisième camion. Et la caravane avance de son bruyant train-train à la vitesse d'un homme qui marche. Aujourd'hui, j'ai compté six camions qui se suivaient. Le camion que j'ai vu se remplir et qui est parti se décharger viendra sagement reprendre sa place derrière le dernier de ces gros camions qui suivent la souffleuse. C'est bien organisé, bien pensé. Les chauffeurs de ces gros camions sont en général des agriculteurs des environs qui louent ainsi leurs services et leurs camions pendant la morte-saison pour se faire un pécule supplémentaire.

Un peu plus loin, je croise deux groupes de bambins âgés entre six et douze ans, qui marchent d'un pas alerte, parfois couraillent, crient, jouent, rient et s'amusent dans la neige en rentrant dîner à la maison. Les classes du matin sont terminées. C'est la pause du midi. Ils n'ont pas froid, contrairement au vieux bonhomme qui les croise.

Le Mexique (2011)

Avec Marie et Paul-André à l'hôtel Princess

Ce sont les Boily qui ont fini par nous convaincre de les accompagner au Mexique. Ils y avaient déjà été, et P-A avait dégoté avec l'agence Voyage La Pocatière et sa jolie propriétaire Danie Jean un endroit idéal, de haut luxe et à prix assez réduit pour une semaine (tous frais compris). Et comme en plus Paul-André désirait exercer un peu son apprentissage récent de la langue de Cervantes, il ne nous restait plus qu'à dire oui. C'est la première fois que nous partions l'hiver pour nous réchauffer la couenne, comme on dit. Et comme P-A travaille comme directeur d'école, il fallait absolument que ce soit pendant (ou juste avant) les vacances de Noël.

L'hôtel est situé dans une région du Mexique appelée le Yucatán. Soleil, plage, grandes et nombreuses piscines, service impeccable, restauration... tout était parfait, mais j'avais un peu l'impression de gaspillage (nourriture et boissons à volonté). Nous avons passé une journée chez les Mayas, à Cobá – ce fut TB –, et une demi-journée à Playa del Carmen.

Mais quelque part en moi, cette semaine dans un hôtel cinq étoiles, cela faisait un peu prison dorée (?).

Je vous relate ici plus en détail quelques-uns de nos hauts faits et quelques souvenirs mémorables de ces vacances passées avec de vrais bons amis.

L'Hôtel Princess, divisé en deux sections jumelles parallèles, mais bien distinctes, fait facilement trois à quatre cents mètres de long. Les chambres et appartements sont répartis dans des pavillons qui se succèdent le long de diverses petites routes pour piétons qui bordent des cours d'eau et des piscines, des petits ponts, des *aubettes*¹ diverses, des fauteuils, des jardins depuis le grand hall d'entrée jusqu'à la plage. Il est à noter également que cet ensemble hôtelier, comme plusieurs dizaines d'autres hôtels répartis sur la route venant de Cancún et allant jusque Playa del Carmen et même plus loin, il est à noter, disais-je, que ces ensembles sont situés assez loin de leur portique d'entrée sur la route et se perchent à peu près à un kilomètre, profondément enfouis au fond d'un jardin, protégés de hauts murs. Comme si on avait voulu se préserver de l'attaque improbable d'un envahisseur bien hypothétique venu d'un ailleurs incertain? Il est bon de rappeler aussi que notre hôtel justement, le Princess, est celui qui avait brûlé corps et biens il y a au moins dix ou quinze ans. On en avait beaucoup parlé à l'époque. Il y avait eu plusieurs victimes canadiennes, je pense. Celui que nous fréquentâmes était donc récemment reconstruit et aucune trace de l'ancien accident ne subsistait.

Sur les allées paisibles qui nous mènent à la plage, dans une piscine ou dans un restaurant, de nombreuses sculptures mayas en béton blanc, toutes différentes et modernes, peuvent servir dans leur pose hiératique de point de repère pour le promeneur nouvellement arrivé. On rencontre également quelque peintre occupé à remettre une couche de couleur sur le bord du chemin, ou sur le garde-fou d'un petit pont rustique, ou quelque employé occupé à broser le sol pendant que des jardiniers arrosent un parterre fleuri... Les femmes de chambre en grand uniforme et dans un silence respectueux de l'environnement portent des paquets de linge et de draps sur des chariots, qu'elles poussent sur des chemins latéraux dès six ou sept heures du matin. Tout brille par la propreté et la beauté.

Sur la plage il y a constamment du monde, et il vaut mieux s'arranger pour réserver des sièges, sous les petits toits de huttes en chaume. Un bar et un petit resto *fast-food* sont là tout près, et toujours prêts à vous servir gratuitement ce que vous désirez pour vous contenter, en liquide ou en solide... La mer est belle. Quelques algues à l'occasion, mais cela ne vaut pas la côte belge.

Les piscines – il y en a trois ou quatre le long des jardins – sont reliées entre elles par des canaux d'une eau pure et courante. De nombreux fauteuils-couchettes en bois avec gros coussins permettent de relaxer au soleil. N'est-ce pas là le travail essentiel des vacanciers?

Une anecdote me revient. Un après-midi, Nicole et moi étions là au bord d'une piscine sur deux chaises longues en bois. Nous étions seuls ou presque. Je vais faire un petit plongeon, puis je me rends compte que j'ai oublié de retirer mon petit appareil auditif à l'oreille droite. Ne cherchez pas à gauche, je n'en ai qu'un : comme le professeur Tournesol je ne suis pas sourd, mais seulement légèrement dur d'oreille, et comme lui je suis sans doute parfois un peu distrait. Peu importe. Je m'en rends compte, retire l'appareil mouillé et le confie à Nicole qui le met dans une petite poche de son sac. Puis je retourne faire trempette et on oublie l'incident et l'appareil. Un quart d'heure ou une demi-heure plus tard, nous rentrons à la chambre nous préparer pour le souper. Il commence d'ailleurs à faire noir. Puis soudain, je me rends compte que je n'ai pas remis mon appareil à l'oreille. Je le demande à Nicole qui cherche, cherche et ne le retrouve plus! On vide le sac : rien. Pourtant elle l'avait bien mis dans cette petite poche, mais le sac se sera peut-être renversé près de son siège devant la piscine. Il faut aller voir. Oui, mais il fait nuit. Qu'importe! J'avais apporté dans mes bagages une petite lampe de poche, me disant qu'on a parfois besoin d'un plus petit que soi... On est retournés à deux à la piscine, et sur le ciment immaculé près de nos fauteuils on a vite repéré mon petit appareil, qui se demandait ce qu'il faisait là tout seul et nous attendait tout frétilant. Il a vite retrouvé la douce chaleur de mon oreille accueillante!

Parmi les nombreux clients de l'hôtel (mille ou plus?), on entend parler différents dialectes. Je dirais que le français vient en troisième position après l'espagnol et l'anglais. Mais il y a aussi l'italien, l'allemand, le serbo-croate, le mandarin et le japonais avec l'accent de Kyoto... mais je n'ai pas entendu parler lingala!

Sur la plage, nous avons rencontré de drôles d'animaux. Outre un mariage, avec la mariée en grande robe blanche et quelques belles filles en bikini qui jouaient au volley-ball (ce n'était pas le volley-ball de plage, mais on était bien sur la plage!), on a rencontré et pris en photos une famille de coatis, la mère, le père et quatre ou cinq petits qui venaient prendre le soleil et quémander quelque nourriture. Ils sont très familiers avec leur musée pointu, comme je le disais dans la section consacrée au Brésil. Nous avons vu aussi lors de notre dernière journée trois ou quatre pélicans venus nous saluer. Ils restaient fièrement sur les toits des huttes de plage et nous ont permis de les prendre en photos.

Les restos... Ah! que voilà un chapitre agréable. Il y a quatre ou cinq restos différents, et certains se spécialisent dans certaines cuisines nationales, certains jours. Mais il faut réserver sa place. C'est ainsi qu'avec les Boily nous avons eu un souper mexicain, comme il se doit, et un autre soir un souper japonais. Vous savez, on est assis au comptoir-cuisinière et le chef fait devant vous mille cabrioles pour vous cuire des crevettes ou son riz à la sauce soya. Bon, mais cela fait un peu tape-à-l'œil... Puis, pendant que les Boily allaient à un repas américain (je pense), Nicole et moi nous sommes fait servir une fondue suisse qui ressemblait à une fondue chinoise (un peu mélangé, mais bon!) Pour le vin, on pouvait avoir une bouteille, mais pas de choix, et leur vin n'était pas des meilleurs. Ce n'est pas leur spécialité. Passons.

Pour les déjeuners, nous bénéficions d'un choix incroyable de denrées. Et les étals étaient magnifiquement décorés avec des sculptures de fruits... Tout un art!

¹ NdÉ Les non-Belges seront heureux d'apprendre qu'une aubette est un kiosque de type abribus.

Nous sommes allés deux fois à Playa del Carmen, une belle petite ville très touristique. Un autobus régulier de notre hôtel y allait deux ou trois fois par jour. Avec Marie et Paul-André nous avons déambulé dans la rue principale qui fourmille de magasins de toutes sortes. Nous avons visité quelques-uns de ces magasins, dont un au fond duquel un escalier nous conduisait à des bassins remplis d’eau, comme nous en verrons souvent dans le Yucatán, il y a ainsi beaucoup d’eau en nappes souterraines que l’on appelle *cenote*¹, mais bizarrement ils n’ont ni rivières ni lacs. Je dois avouer que j’ignorais cette particularité hydrogéographique. Une autre fois, le dimanche ou le samedi en soirée, nous utiliserons un taxi pour aller à la messe. La belle et grande église était remplie de monde. La pratique religieuse et notamment la fréquentation des églises ne pose pas de problème comme chez nous.

Belle excursion : Cobá

Comme dans tous les séjours de vacances organisés par des agences, on peut ajouter une ou plusieurs excursions facultatives (mais payantes cette fois, et en dollars américains) selon nos goûts et les horaires. Et c’est ainsi que le 7 décembre, alors que les Boily – qui avaient déjà été visiter le site maya de Chichén Itzá lors d’un précédent voyage – optèrent pour Tulum, non loin de Cancún, Nicole et moi allions visiter le site maya de Cobá, ainsi qu’un village maya et un puits naturel d’eau souterraine (*cenote*). Nous partons en minibus avec guide en français. Nous sommes une quinzaine de personnes de l’hôtel et voyagerons ensemble toute la journée. Cobá est une ancienne cité maya avec 28 structures encore en place. Le guide nous parle de cette grande civilisation qui entre les IV^e et XV^e siècles se développa parallèlement aux Incas, Aztèques et autres civilisations précolombiennes. Les Mayas actuels (plutôt petits et très souriants) sont les descendants de cette grande civilisation qui fut un peu comme la civilisation grecque en Europe (mathématiques, astronomie, écriture, arts), alors que les Incas seraient plus comme les Romains (organisation militaire et administrative). On rencontre énormément de sites mayas depuis le Honduras et le Guatemala jusqu’au Yucatán.

À Cobá, nous avons vu différentes constructions retrouvées dans la jungle : temples, jeux de balle entre deux murs surélevés et penchés comme un grand V, avec sacrifices humains, et enfin la fameuse pyramide que l’on peut encore gravir. Il vaut mieux se tenir à la grosse corde qui court jusqu’en haut, car les marches sont hautes, parfois cassées, et l’ascension est raide sous le soleil tapant. Cette pyramide domine tous les environs forestiers du haut de ses 40 mètres. Le spectacle en vaut la peine, mais je me demande encore pourquoi les Mayas faisaient ainsi des pyramides aussi raides, et je me demande maintenant si monsieur et madame Maya moyens – ça fait beaucoup de mots commençant par M! – grimpaient parfois cet édifice mirobolant. Je suppose que non. Comme Nicole était allée faire un petit tour dans les bois environnants juste avant la grimpette, et que nous étions donc montés un peu en retard, lorsque nous sommes redescendus nous attendions les autres avant de rejoindre le point de rendez-vous. Mais nous n’avions pas remarqué que tous les autres étaient redescendus avant nous, et étaient déjà partis au rendez-vous fixé par le guide pour rejoindre notre minibus à un ou deux

¹ Prononcer « cénoté ». Formation géologique unique au Yucatán, le cenote est un gouffre d’effondrement totalement ou partiellement rempli d’eau.

kilomètres de là. N’oublions pas que nous sommes en pleine forêt et qu’il n’y a aucune route pour se rendre au pied de la pyramide. Et nous attendions, attendions au pied de la pyramide, si bien qu’à un moment on se décide pour aller voir au carrefour où le guide était censé nous attendre. Personne! On retourne à la pyramide, on revient... Il y avait bien beaucoup de touristes, mais nous ne reconnaissons personne de notre groupe. Et quelqu’un nous a dit que notre groupe était déjà parti vers le minibus situé à un ou deux kilomètres de là. Nous sommes partis précipitamment. Ils étaient déjà tous installés – depuis combien de temps? – dans le bus et le guide nous attendait près de la porte. Ouf!

Nous avons dîné tous ensemble dans un petit restaurant perdu en pleine forêt. C’était bon, champêtre, très maya et agréable. Puis nous sommes arrivés dans un petit village maya, un vrai village primitif avec une place centrale, un édifice gouvernemental (hôtel de ville?), une école primaire, deux ou trois magasins avec artisanat local exprès pour les touristes qui viennent de tous les hôtels environnants. On pourrait estimer leur nombre à une douzaine de minibus par jour, cela leur fait entre cent et deux cents touristes, c’est plutôt maigre comme clientèle. On a vu quelques rares maisons et jardins avec quelques plants de légumes et les fameux dindons originaires du... Mexique. Nous avons acheté un pot de miel sauvage qu’ils ont récolté (pas trop propre). Le tout a l’air un peu tristounet, comme délaissé, désordonné, très pauvre. Mais le visage des gamins et des gamines sortant de l’école avec leur beau sourire vaut toutes les richesses du monde. Ces gens sont heureux, même s’ils vivent aux crochets des touristes et de l’État... Cette journée d’excursion s’est terminée par un bain très agréable et rafraîchissant dans un *cenote*, ces puits d’une eau limpide et glacée qui, au Yucatán, constituent la réserve d’eau. Car ne vous y méprenez pas : il n’y a aucun cours d’eau dans le Yucatán. C’est par l’eau qu’il trouve dans ses caves et ces puits, constitués par des effondrements de terrain un peu partout, que le peuple maya a pu boire et arroser ses cultures. En descendant du minibus, je trébuche et tombe dans les bras d’une jeune femme qui venait juste de sortir. Plus de peur que de mal, et pour elle et pour moi. Je ne lui ai fait aucun mal, heureusement, mais sans elle je me cassais la figure!

Retour au bercail, à notre luxueux hôtel Princess. Nous y avons eu des spectacles de danse et de musique mexicaines. Je vous ai parlé des sculptures de personnages mayas et des sculptures de fruits au restaurant. Je dois encore ajouter cet excellent café brésilien ou mexicain, servi bien préparé par une dame sur une terrasse devant nous : café, crème fouettée et alcool à votre choix... Il suffit de demander. On en a pris deux ou trois soirs.

Nous approchions de Noël, et les jardins de l’hôtel le soir commencent à s’illuminer et se garnir de sapins et autres lumières chaleureuses. Un soir, une cour intérieure est remplie de petits marchands ambulants qui ont installé leur éventaire et proposent aux badauds toutes sortes de babioles pour tous les goûts. Nous achetons un très beau crucifix en deux croix l’une sur l’autre représentant la Sainte Trinité : le Père sur une première croix accueille le Fils sur sa deuxième croix superposée à la première, et une colombe symbolisant l’Esprit domine ce très beau crucifix taillé dans la pierre calcaire, comme on en trouve beaucoup là-bas. Nous avons aussi acheté à Playa del Carme les personnages miniatures d’une crèche (genre santons de Provence, mais du Mexique), ainsi qu’une bonne bouteille de Kahlúa, une liqueur au café excellente et très bon marché. Là-dessus, *salute!* et à notre prochain voyage...

Je remarque en relisant que je n’ai pas beaucoup parlé de nos compagnons de voyage. C’est parce que les gens heureux n’ont pas d’histoire. Nous étions deux couples heureux d’être ensemble, que vous dire de plus. Dans le soir chaud et paisible, nous aimions leur conversation toujours enrichissante, sérieuse ou enjouée, toujours agréable et remplie d’humanité et d’amour de la vie. Nous étions un peu au paradis.

L’Europe centrale (2013)

Pour nos noces d’or, nos enfants nous ont offert un joli cadeau : un voyage en Europe romantique. Les gars n’ont pas voulu demander à Nathalie de participer, car elle n’a pas leurs sources de revenus. Mais elle a quand même un peu participé. Pierre a demandé pour nous accompagner et cela nous a fait bien plaisir de l’avoir avec nous.

C’était un voyage de groupe (42 personnes) organisé par FP Voyages de Rivière-du-Loup, avec deux et souvent trois guides en français, toujours le même groupe dans le même autocar et cinq hôtels quatre étoiles.

En fait, nous avons une fois fait un voyage semblable en 67, lorsque d’Afrique et d’Europe nous nous étions envolés vers les États-Unis, le Canada et l’Expo de Montréal. Nous partions de l’Europe vers l’Amérique. Et cette fois, c’est un peu comme si nous bouclions la boucle : partis de l’Amérique, nous visitons l’Europe centrale que nous ne connaissions pas. Un compositeur, Anton Dvořák, sert de lien puisque sa *Symphonie du Nouveau Monde* a servi d’accompagnement musical pour une bonne partie du diaporama que j’avais monté en 67. Et nous avons retrouvé ce compositeur originaire de Bohême ainsi que Smetana, mais aussi d’autres grands artistes comme Kafka, Kundera, Mucha. En Autriche, Mozart est partout, mais il y a encore les Strauss, Franz Schubert, Gustav Klimt, Sigmund Freud. Et en Hongrie, place à Franz Liszt et à la musique tzigane!

J’ai pris des tas de photos. Le ciel nuageux et la vitesse de l’autocar ou de la visite à pied n’ont souvent pas permis de réussir de belles photos. Je trouve par exemple que les diapositives prises lors du voyage en Amérique en 1967 étaient beaucoup plus belles. Et je me disais, occupé à les retravailler et les identifier, que les photos sont un très fort support de la mémoire. Les souvenirs s’estompent vite. Car de quelles images me souviendrais-je de notre voyage de 67, sans le support des photos? Et il est évident qu’il en sera de même cette fois, où nous n’avions même pas le temps de noter ce que disait la guide. Ce qu’on voyait passait vite et déjà on en a oublié une bonne partie après seulement 15 jours. Alors je fais un effort spécial pour me rappeler et annoter les photos. Ici les livres, internet, les papiers publicitaires rapportés de là-bas et nos discussions à Nicole et moi peuvent m’aider, mais il ne faut pas laisser le temps refroidir les crêpes! Tiens à propos, on mange assez bien de crêpes dans ces pays-là. Ils aiment aussi les champignons (à toutes les sauces, à toutes les soupes), la soupe avec de la viande et les croquettes. Et il fallait toujours payer le café – très fort – et toute boisson, bière ou vin... Ce sont des choses que les photos ne disent pas.

Voulez-vous d’autres petits détails croustillants? Les urinoirs pour hommes sont placés sans muret de séparation et sont en général petits et assez bas. Il y avait beaucoup, beaucoup de monde, en particulier à

deux endroits : d’abord à Salzbourg car nous y sommes arrivés le jour de la fête de saint Rupert, premier prince-archevêque¹, et aussi à Prague dans la vieille ville. Nous avons vu en passant trois mariées en belle robe blanche qui célébraient leurs noces : la première à Vienne, avec son mari pour une séance de photographie dans les jardins de Schönbrunn; la seconde à Salzbourg lors de la réception au pied de l’église, avec grand monde invité et un quatuor à vent; la troisième courait dans une rue piétonnière de Prague. Les trois étaient de jolies blondes. Il y a beaucoup de filles blondes dans ces pays...

Mon étonnement : Herbert von Karajan, le plus grand chef d’orchestre que j’ai connu (à la TV notamment), et qui dirigea pendant de nombreuses années l’orchestre symphonique de Berlin, toujours en gros pull roulé, est natif de Salzbourg, sur une place où Mozart habita de 17 à 25 ans. Comme coïncidence!

Mon souvenir-cadeau (cadeau pour moi) le moins cher, le plus lourd et le plus original : un petit pavé blanc de la place de l’opéra de Prague (où Mozart créa *Don Juan*). Il est toujours sur mon bureau, je le vois en ce jour du 1^{er} juin 2015.

La chose la plus sympa et la plus étrange : le pont aux milliers de cadenas à Salzbourg, témoins renfermés de milliers d’amoureux unis pour la vie qui ont jeté la clé dans la rivière. Toute une symbolique! Nous étions très souvent sur le dernier siège de l’autocar : cinq places pour nous trois, facile pour les photos!

La chose la plus enquiquinante : trois devises et trois taux de change différents : pas facile à gérer en neuf jours, sans compter les dollars américains pour payer les excursions facultatives.

Pour le reste, allez voir les photos, mais comme il y en a vraiment trop (950), je me suis permis d’en faire une sélection... Je vous raconte maintenant ce voyage très agréable et très riche à partir de cette sélection. Ainsi au moins l’ordre chronologique sera rigoureusement respecté. On est partis²!

Budapest et la Hongrie

Pest et Buda

Le 16 septembre 2013 Nous quittons nos pénates et embarquons sur un autocar affrété par l’agence FP Voyage de Rivière-du-Loup. Nous découvrons nos futurs compagnons de route, ainsi que Lyne, de l’agence, qui nous accompagnera durant tout le parcours. Souper à Sainte-Julie et nous rejoignons l’aéroport de Dorval en soirée pour retrouver notre Pierre qu’un copain a amené jusque-là. Nous embarquons dans un avion d’Air France, direction Paris-Orly, où nous arrivons...

...le 17 septembre Au matin, nous embarquons dans un autre avion plus petit de la même compagnie, et en après-midi, nous atterrissons à Budapest, première étape de notre beau voyage. Là-bas, à l’aérodrome, nous rencontrons Judith qui nous attendait. Elle sera notre guide accompagnatrice générale pour tout le voyage et réglera nos problèmes d’hôtellerie et d’itinéraire, en plus de nous servir de guide à

¹ C’est leur fête annuelle, vous vous rendez compte? Non? Mais nous, on s’en est vite rendu « compte » quand on se rendait « contre » un des nombreux passants devant nous ou à côté de nous...

² J’ai mis un S à partis, ne vous en déplaît, car on ici est manifestement pluriel : Nicole, Pierre, nos 40 compagnons de voyage, nos quatre ou cinq guides locales, votre serviteur scribouilleur, et enfin vous-mêmes, mes chers lecteurs!

proprement parler pour les trois derniers jours dans son pays. En effet, un règlement oblige pour chaque portion de parcours à prendre un ou une guide de la nationalité du pays visité. Judith est tchèque, parle bien le français, est assez jeune, jolie et légèrement replète. On la sent bien vivante et dynamique. Elle doit avoir à peu près 35 ans, est mariée et son prénom en langue tchèque est Jitka.

Un autocar nous emmène à notre hôtel Belvédère. Déjà, nous voyons le Danube (Donau en hongrois), le pont Élisabeth, le parlement, le grand aigle du palais royal au loin dans les hauteurs de Buda. Saviez-vous que le Danube sépare Budapest en deux quartiers importants : Buda (ville haute, à l'ouest) et Pest (ville basse, à l'est)?

À l'hôtel, une agréable surprise nous attend, Nicole et moi : un garçon en livrée sonne à notre chambre et nous présente deux coupes et une bouteille de champagne, avec les vœux de la direction de l'hôtel pour nos cinquante ans de vie matrimoniale. Quelle gentille attention! Nous dégusterons notre champagne en deux ou trois fois, avec Pierre qu'on fera venir de sa chambre. Mais comme il a reçu une suite pour lui tout seul, le premier soir c'est lui qui nous invite chez lui pour déguster le mousseux hongrois.

Le 18 septembre En autocar, nous faisons un tour de Budapest avec les explications de notre nouvelle guide locale, Catherine. Nous traversons le fameux Pont des chaînes (Széchenyi láncid en hongrois), et montons jusqu'au pied de l'église Matthias pour une visite plus complète château de Buda qui domine la ville. Les gardes, l'arrivée et la sortie du funiculaire, le panorama de la ville traversée par le Danube, le fameux aigle vu de tout près. Nous entreprenons sous un beau soleil le contour de ce palais royal qui abrite maintenant des musées, des ministères et des bibliothèques en divers pavillons. Voici aussi une admirable statue équestre d'un roi illustre, la Galerie nationale hongroise, et la célèbre fontaine où l'on peut voir, selon la légende, le roi déguisé en chasseur pour s'approcher d'une humble et belle demoiselle qu'il ne reverra jamais. De l'autre côté du château, voici le panorama du côté nord-ouest (côté Buda). Nous suivons une allée de marronniers et revoici la belle église Matthias aux tuiles et aux briques colorées. Une autre statue équestre domine la place centrale du Bastion des pêcheurs, où nous rencontrons un fauconnier et son aigle quasi royal, un petit quatuor de musiciens ambulants, quelques malheureux demandant l'aumône et les sept tourelles du bastion. Des escaliers nous redescendent vers Budapest et le pont des Chaînes avec ses lions.

Continuons la visite côté Pest, plus peuplé. Voici l'opéra, la célèbre place des Héros au milieu de laquelle une autre statue équestre au sommet d'une colonne nous indique qu'ici se tiennent des concours hippiques. D'un côté de la place le Musée d'art moderne, en face le Musée des beaux arts. Juste à côté le Palais des sports et une patinoire sur glace, mais en ce mois de septembre la glace et les patineurs brillent par leur absence. Un peu plus loin, reprenons l'autocar. Voici le zoo et un parc d'amusement.

Ouf! il est temps de dîner. Le resto nous propose une nourriture saine et agréable. On se payera souvent une bière, Pierre et moi, pendant que Nicole y va de son petit blanc (ou son petit rouge selon le menu et l'humeur du moment). Promenade au centre-ville. Voici un célèbre salon de thé où la princesse Sissi, qui adorait les Magyars et toute la Hongrie, avait sa table réservée pour y déguster thé

et pâtisserie. Voici bientôt un très grand marché couvert, où sur deux étages on trouve de tout pour la bouche et le vêtement. Des belles poupées, des fruits et légumes, sans oublier des beaux tissus, et évidemment une dizaine d'étals où on ne vend que le fameux salami hongrois...

Plus loin, sur une place piétonnière, quatre jeunes filles jouent une musique de Vivaldi. Et elles jouent bien! Nous voici au pied de la basilique Saint-Étienne, majestueuse. Ses murs intérieurs sont revêtus de sept différents marbres aux couleurs dans les tons roses.

Un souper avec orchestre tzigane jouant entre autres du fameux *cimbalom*, sorte de xylophone ou vibraphone frappé avec quatre petits marteaux, et les violons dont le soliste nous enchante. Ce souper festif est agrémenté de jeux et de danses où les convives sont invités à participer. En particulier la danse des bouteilles. Ce repas constitue une des nombreuses excursions supplémentaires et payantes dont le voyage est émaillé.

La Hongrie, le long du Danube

Le 19 septembre Le lendemain, déjà nous quittons Budapest pour nous diriger vers Vienne en remontant le Danube vers l'ouest. Ici de nombreuses ruines romaines vues en roulant. Sur notre gauche, donc côté sud puisque nous allons vers l'ouest, nous pouvons voir les nombreux immeubles à appartements construits durant la période communiste. L'ensemble est plutôt disgracieux et mal entretenu. C'est encore une chose qui frappe aujourd'hui : les traces malheureuses de la domination soviétique. Je pense au soulèvement des Hongrois étouffé dans le sang par les chars de « l'ami » occupant russe en octobre 1956, alors que j'entamais mes études universitaires à Liège. Nous étions tous sortis dans la rue en soutien de ces malheureux Hongrois, et nous avions saccagé le café qui servait de local au parti communiste sur un quai de la Meuse. Le temps a passé, mais les traces de ce lourd passé sont encore présentes. Le Danube est toujours bien là, mais comme disait notre guide hongroise, le Danube n'est bleu que pour un certain Strauss.

Nous faisons halte dans le sympathique village de Szentendre – avez-vous bien lu en français : Saint-André? De nombreuses boutiques, de nombreuses ruelles et sept églises orthodoxes serbes disséminées dans les hauteurs. Pourquoi sept pour une si petite communauté de deux ou trois mille habitants maximum? Parce que lors de leur arrivée, ces diverses communautés ne s'entendaient pas entre elles. Chacune voulait avoir son temple! C'est là que j'ai acheté un petit coffret avec cinq astuces pour l'ouvrir (ce sera notre cadeau pour Yves). C'est là aussi que nous avons acheté un délicieux massepain (cru) dans un magasin qui ne vend que cela. C'est là enfin que nous avons visité une petite école primaire assez pauvre. Nous avons même assisté à une partie de la leçon donnée en hongrois, évidemment, en première année. Les enfants disposent d'une belle cour de récré, c'est une place publique pavée avec un arbre en son centre et un promontoire d'où on admire les environs, et d'où déferlent deux ou trois ruelles et volées d'escaliers... Joli, gentil petit village. Il restera dans mon cœur.

Nous reprenons le car, suivons toujours le Danube non bleu, admirons au passage quelque panorama et nous arrêtons pour le dîner. Crêpes, viandes, bières...

L'arrêt suivant sera le dernier en Hongrie, il s'agit de la cathédrale Esztergom avec son énorme dôme. Un ascenseur nous permet d'arriver au pied de cet oratoire. La basilique est juchée sur une butte élevée d'où on a une vision élargie des alentours, avec le Danube en coucher de soleil. La façade est construite avec une rangée de colonnes à la grecque. Le monument du couronnement à l'extérieur nous présente l'investiture du premier prince-archevêque de l'endroit (catholique). Il faut savoir que monseigneur le cardinal Mindszenty, qui fut retenu prisonnier par le régime communiste en 58 et ne put aller au conclave qui élut Jean XXIII, est enterré ici dans la crypte. L'intérieur est grandiose, immense et très bien éclairé sous le dôme. Nous avons rencontré un groupe important de pèlerins.

Vienne

Nous arrivons à Vienne en soirée et logeons à l'hôtel Doppio.

Le 20 septembre Nous partons pour un tour de la célèbre capitale historique de l'empire austro-hongrois. Notre guide pour Vienne s'appelle Anne-Marie et s'exprime dans un français impeccable et riche, au point que j'en étais étonné et jaloux. Je lui demande si elle est bien autrichienne – oui. Je lui demande comment elle s'exprime si bien dans notre langue – elle a étudié deux ans à Paris et exerce aussi le métier de traductrice de l'allemand au français. Chapeau! Elle est petite mince, très sérieuse (on ne la verra guère sourire), les longs cheveux noirs réunis en nattes un jour et en chignon le lendemain. Je lui donnerais facilement 50 ans, mais c'est une excellente guide.

Que je vous cite en vrac, d'abord ce que nous vîmes à travers les vitres de notre véhicule et une certaine brume sur Vienne qui finira par se dissiper : l'église Saint-Charles-Borromée, l'Opéra national, la statue de Mozart, le monument de l'impératrice Marie-Thérèse, qui donnera son nom au collège de Herve, à deux pas de ma maison natale¹. Revenons à Vienne : divers musées, le parlement, une statue d'un dompteur de coursier (nous ne sommes pourtant pas à Troie²), l'hôtel de ville, une église votive, le monument au Deutschmeister en 1870 et la caserne Rossauer, des bâtiments de l'ONU, la très connue grande roue³, architectures diverses et ponts sur le Danube, dans le nord. Car c'est bien le Danube qui traverse la ville, mais pas au centre. Au centre il y a quelques canaux. L'église Saint-François d'Assise, et enfin le petit quartier très spécial appelé Hundertwasser. C'est le nom de l'artiste architecte qui a créé et imaginé en 1983 ces espaces, ces maisons et ces rues où rien n'est à l'équerre, aucune forme n'est géométrique : pas de droite, ni de parallèles, ni de rond... car il a désiré que tout respecte la nature dans son intégralité. Or, la ligne droite ou la parallèle parfaite n'existe pas dans la nature, alors vous imaginez les portes mal équarries, le plancher pas plat du tout, les escaliers en vaille que vaille, les fleurs sur les façades, les jardins en terrasses, mais rien n'est pareil, tout est sans norme... Spécial!

¹ N'oublie quand même pas, Anagnosophile, que je suis né rue du Collège à Herve, au n° 8, et que ce collège portait le nom de Marie-Thérèse.

² Faut-il rappeler que le grand Homère affuble les Troyens du surnom célèbre de Dompteurs de cavales?

³ Voir Le troisième homme avec Orson Welles et Joseph Cotten, lorsqu'arrivés au sommet, Harry Lime ouvre la petite porte de la cabine et dessine sur la buée de la fenêtre une scène d'anthologie. Eh! bien oui, c'est toujours la même grande roue depuis 1949... elle date même de la fin du XIX^e siècle.

Retour au centre-ville, près de l'opéra et d'une statue coupée en deux... Nous marcherons raccordés à la guide par nos écouteurs (bien, mais il faut suivre sinon on perd sa voix. Idem, attention aux coins de rue!), et ainsi nous verrons le fameux hôtel Sacher, fournisseur des pâtisseries viennoises dont le fameux *sachertorte*, le café Mozart, les terrasses avec garçons stylés, les calèches et les tramways, les belles vitrines, les nombreux cafés, les rues piétonnières avec magasins de grand luxe, la cathédrale Saint-Étienne et ses deux clochers très gothiques, la colonne de la Peste – il y en a partout en Europe centrale... il faut croire que la peste en consuma plusieurs et en inspira d'autres!

Voici la Hofburg, un quartier historique important du centre de Vienne. C'est un peu comme le quartier Rockefeller à New York, mais en transposant selon les époques. Il s'agit en fait d'un ensemble architectural comprenant différents sites célèbres : la place Saint-Michel, la Josefsplatz, l'école d'équitation avec les fameux chevaux lipizzans, parmi les seuls au monde capables de sauter sur place « les quatre fers en l'air », c'est-à-dire sans qu'aucune patte – mais il ne faut jamais dire pattes quand on parle du cheval : il a bien quatre jambes – ne touche le sol. Si vous étiez cheval, vous sauriez combien cela est difficile – hiiiiie, brfff!¹ On a aussi le manège espagnol d'équitation, et aussi bizarre qu'imprévu ici, un site de ruines romaines.

Plus loin, nous avons repris le car et suivons un très long marché couvert en plein centre d'une grande artère. Nous quittons le centre-ville et nous voici bientôt à Schönbrunn, le fameux palais impérial, séjour de repos et de gala pour les familles impériales des Habsbourg qui se sont succédé sur le trône. On est un peu en dehors du centre de Vienne, c'est leur Versailles du coin, quoi! Admirons la grande façade. Tiens, il commence à pleuvoir... Voici des statues de bronze et des statues de chair humaine imitant le bronze (bien habillées, très maquillées et parfaitement immobiles). On les dirait de marbre, mais ils sont en bronze, enfin non, ils sont en chair et en os, mais imitent le bronze... à s'y méprendre! Voici les grands jardins et l'entrée principale. Tiens, il pleut un peu plus... Voici des parapluies de toutes les couleurs, et au fond la gloriette impériale, où Leurs Majestés allaient prendre le thé ou un bon chocolat chaud, et des viennoiseries, sans doute. Voici, sous une petite allée bien ombragée, un couple de jeunes mariés, elle blonde en belle robe blanche, lui en grande tenue. Ils se font photographier. Ce sera un beau souvenir. Voici le hangar aux carrosses. Et ici notre guide attend vaillamment la permission d'entrer avec son groupe... Tout est minuté, on se suivra comme des sardines dans un canal de dérivation plein de sardines. Photos interdites à l'intérieur : on dit que les éclairs de flash sont mortels pour les tentures et les tapisseries. Que ne dit-on pas, je vous le demande. Moi je crois qu'il faut bien qu'ils vendent leurs bouquins à la sortie, non? Avant d'entrer, on s'attarde devant un immense tableau généalogique avec toutes les branches des Habsbourg. Les branches espagnole, allemande, autrichienne et même hongroise. Je ne vous donnerai pas de leçon à ce propos, vous seriez vite perdus et moi aussi. Je préfère vous renvoyer aux différents dictionnaires...

¹ Pour un homme, c'est quasi impossible. Mettez-vous à quatre pattes – oui, vous savez, comme lorsque vous courriez, tout petit. Et maintenant essayez donc de sauter sans que vous ayez le moindre point d'appui qui touche le sol. Moi, j'ai essayé. Et j'en hennis encore, biitie, brrrrrfffb!

Mais je ne résiste pas à la tentation¹ de vous raconter une petite anecdote qui m’est arrivée là, devant ce tableau et devant tout le monde qui me regardait béat.

Anne-Marie, la guide qui s’exprime si bien dans le français le plus châtié que vous puissiez imaginer, nous résume ce tableau. Les jeux d’alliances par héritage, par mariage et par le sang bleu – de là l’expression palsambleu! – , bref toute la haute politique. Et à la fin, devant le portrait de l’archiduc Rodolphe, elle termine en mentionnant que son assassinat à Mayerling a mis fin à sa lignée. Je lui dis, un peu incrédule : « Mais ce fut un suicide, cette mort par coups de feu au petit matin de Rodolphe et de sa maîtresse au pavillon de chasse de Mayerling. » Je me souvenais bien du film *Mayerling* de 68 avec l’acteur égyptien Omar Sharif et la Française Catherine Deneuve. Elle parut outrée de ma remarque (je parle bien d’Anne-Marie la guide et non de la blonde Catherine Deneuve, évidemment) et me reprit vertement : « Mais non, c’est un meurtre! Il n’est pas question de suicide ici, cela n’aurait aucun sens... », etc., etc. Et elle combattait avec l’énergie du désespoir cette théorie du suicide que tous acceptent. Je n’ai pas voulu la contredire et me demande encore pourquoi sa théorie est la thèse inverse de ce que nous admettons couramment. Il faut dire que les 40 autres personnes de notre groupe se demandent encore de quoi nous parlions...

Après cette visite, nous sommes rentrés sagement à l’hôtel. La plupart des covoyageurs sont allés souper à un concert en ville. Pierre, Nicole et moi avons préféré rester près de l’hôtel et aller nous sustenter dans un très bon petit pub irlandais.

Salzbourg

Le 21 septembre Au matin, nous quittons Vienne en route pour l’ouest, vers Salzbourg qui vit naître Wolfgang Amadeus. Anne-Marie nous quittera en cours de route.

Nous roulons jusqu’aux premiers contreforts des Alpes tyroliennes et arrivons à Salzbourg, qui est ma foi une grande ville, pour l’heure du dîner. On nous présente notre guide locale qui répond au doux nom de Pétra. Elle doit avoir dans les cinquante ans et a l’air d’une institutrice un peu sévère. J’ai eu l’impression qu’elle était commanditée par les chocolats Mozart, car elle nous en a parlé au moins cinq fois, et a fait le détour pour nous montrer le principal magasin où il s’en vendait beaucoup, et nous poussait vraiment à aller voir à l’intérieur et en acheter...

Après un dîner au resto Costca, sur la rue juste en face du resto, je prends une photo de l’arrière d’une voiture où étaient cumulés trois indices de langue allemande : VW (marque de la voiture), A (Autriche) et le prénom Franz.

On est partis. Cette fois la visite au complet se fera à pied. Nous passons devant les murs de l’université Mozart et aboutissons à ce joli jardin Mirabell, plein de fleurs et de statues, dont les deux statues au poing levé qui marquent l’entrée (ou la sortie) du jardin. Voici la place du Marché et la rue où Mozart vécut de 17 à 25 ans. Et tenez-vous bien, dans cette même rue naquit le plus grand chef d’orchestre que j’aie connu (par la TV et ses disques) : Herbert von Karajan, l’homme aux pulls à col

roulé. Voici la passerelle aux cadenas amoureux qui enjambe la Salzach. Les amoureux accrochent au grillage un cadenas qu’ils ferment et dont ils jettent la clé dans les eaux de la rivière. Des milliers de cadenas alourdisent fameusement cette jolie passerelle piétonnière. Passons à côté d’une église, d’un musée, et entrons dans cette rue piétonnière (Getreidegasse) dans laquelle se trouve la grande maison jaune où sont répartis une dizaine ou une vingtaine d’appartements familiaux, dont celui qu’occupaient monsieur Léopold Mozart et son épouse lorsque naquit le jeune Wolfgang Amadeus. C’est un ensemble de six ou sept chambres et salles basses reliées par des escaliers et de sombres corridors, avec des fenêtres donnant sur une cour intérieure et d’autres sur ce passage piétonnier. On y est passés, comme il se doit. Impression étrange et respectueuse... On continue notre promenade en ce centre-ville par de nombreux porches, des cours intérieures. Ici le chocolat Mozart, ici une bijouterie, un peu plus loin sur la place, un marionnettiste.

Voici la cathédrale qui ne compte pas moins de six orgues, dont un petit orgue latéral sur un pilastre sur lequel Mozart joua et composa. Ici les fonts baptismaux où il fut baptisé, sur le porche une publicité pour un grand concert Mozart prochainement... Si vous me le permettez, je fais ici une petite digression sur ce génie, digression qui m’a été inspirée par l’émission télévisée française *Secrets d’Histoire* animée par Stéphane Bern et consacrée à W-A Mozart. Il n’était pas seulement le très grand génie musical que l’on connaît. Non. Et je voudrais ici m’arrêter une ou deux minutes sur son génie de la langue, et notamment la langue française qu’il maîtrisa très tôt et qu’il utilisait même à l’occasion lorsqu’il écrivait à sa femme Constance Weber. On nous a lu des extraits de ces correspondances. Il apprit aussi l’italien en Italie. On voit sur ses partitions griffonnées à la va-vite des énigmes comme celle-ci : g a c o b i a l. Lisez à haute voix et vous entendrez « J’ai assez obéi à elle »¹. Il est fantasque et s’amuse de son second prénom, Amadeus (aimé de Dieu) qui deviendra Amadeo (aimé par Dieu) et puis Amédée à la française. Il signera parfois : Baron de la Queue de Cochon ou encore Trazom (Mozart à l’envers), ou encore Suedama... Il jonglait avec les énigmes et les contre-péteries. On voit aussi sur ses partitions : G A, ce qui signifie G grand A petit, j’ai grand appétit. Ou encore il écrit un G mais dans le sens horizontal, puis un L (il faut lire g couché et l, j’ai couché avec elle). Le film de Miloš Forman (*Amadeus*) rapporte aussi un de ses divers jeux de mots grivois : il fait dire par Constance : « *Tib t’es sal en sus* ». Et elle dit : « C’est vrai tu es sale en plus. » Il reprend : « Non, à l’envers [en verlan] cela donne à peu près : Suce-la, cette bite. » C’est approximatif, mais ça ressemble à cela. Il avait un esprit très délié, très touche-à-tout. Mais il était heureux de vivre. Et il mourra à 35 ans!

Voilà là-haut la forteresse de Hohensalzburg, perchée sur un rocher qui domine la ville, le Mönchsberg. Voici la statue de saint Rupert, patron de la ville, avec son sac de sel à ses pieds. Il faut vous dire que c’est aujourd’hui, 21 septembre, la fête de la Saint-Rupert. C’est pourquoi il y a tant de monde en ville. Une chatte y perdrait ses petits; heureusement que Pétra dispose de sa miniradio auquel nous sommes tous accrochés par écouteurs interposés. Voici une église franciscaine où joua

¹ Voilà que j’emprunte une formule typique de Stéphane Bern, l’animateur de *Secrets d’Histoire* que je viens encore de voir par la TV, à Schönbrunn justement, pour nous présenter Mozart.

¹ Il s’agissait sans doute de madame Weber, sa belle-mère, qui exigea un contrat de mariage auquel Léopold, le père de Wolfgang, s’opposait.

également le jeune Mozart. Ici un mariage sort de l'église. Grosse réception sur la place avec un quatuor de musique. Et pour ne pas changer, la mariée est toujours une belle blonde... Nous traversons un cimetière, le Petersfriedhof, et aboutissons sur la place du marché. Là il y a du monde! Ici on vend des *brezen*, leurs *doughnuts* ou beignes à eux.

Pour rejoindre notre hôtel, nous empruntons un long tunnel qui passe sous le Mönschberg. Notre hôtel s'appelle le Neutor, et Nicole et moi disposons d'une suite au dernier étage avec terrasse jardin. Nous y prendrons l'apéro avec Pierre. À votre santé! Ce fut une belle journée, et Salzbourg m'est allée au cœur. Le baron von Trapp et sa famille-chorale étaient de Salzbourg.

La Bohême du Sud

Le 22 septembre Nous reprenons nos valises et l'autocar en direction de la République tchèque. Au programme, deux jours et deux nuits en Bohême du Sud avant de rejoindre Prague dans trois jours. Nous traversons un paysage herbeux, vallonné, planté de chalets sur le flanc des collines semées de colza ou d'autres graines à fleurs jaunes. Nous entrons en République tchèque et notre guide principale, Judith, va enfin pouvoir exercer son vrai métier de guide dans son pays! On la sent heureuse. Nous arrivons à Hluboká (cela se prononce comme cela s'écrit. Tu ne prononces pas le H, c'est sûr, mais tu insistes sur le L). C'est un petit village sympathique de deux ou trois mille habitants, mais qui a un fameux château à visiter. Notre hôtel ici s'appelle le Podhrad. On dirait une grosse villa cossue qui forme un coin de rue. Notre chambre est dans les combles, sous le toit au deuxième, et elle forme juste le coin entre deux pignons. Dans notre chambre, Nicole et moi découvrons une carte de vœux (pour nos 50 ans de mariage, encore!) et beaucoup de petits chocolats disséminés un peu partout...

L'après-midi, nous nous promenons gentiment dans le village pendant que le groupe principal est allé en visite guidée dans le château. Pierre est avec le groupe. Nous visitons l'église, un magasin dans une petite rue commerçante, un étang à carpes. On rencontrera un petit chat noir et deux gros chiens blancs. Au loin dans les hauteurs, nous apercevons des tours du château que Pierre visite. Allons-y voir de plus près. Un parc admirable, une épinette énorme, des tourelles, des statues, des fers forgés. On fait le tour de ce château qui doit remonter au XVII^e siècle... Belle façade avec armoiries.

Le 23 septembre Départ matinal pour un tour en autocar où nous rejoindrons plusieurs villes, villages et châteaux de cette Bohême du Sud. Nous reviendrons loger à Hluboká.

Voici quelques étangs piscicoles que l'on nettoie. Et bientôt nous arrivons au village Holašovice qui fait partie du patrimoine mondial de l'Unesco. C'est un bijou de l'art baroque rural. Un grand Christ, une minuscule chapelle, des bancs publics, des cours intérieures et des pompes en bois devant chaque maison. Toutes ces maisons alignées dans un ordre parfait. Mais nous n'avons vu personne, comme si les habitants avaient reçu l'ordre de se cacher quand arrive un autocar de touristes. Je n'ai guère aimé. Passons, ou plutôt : continuons notre route.

Voici la ville de Český Krumlov, beaucoup plus intéressante et avec beaucoup plus d'habitants. Nous commençons la visite par les hauteurs, le parc, une grande fontaine. Notre chemin descend : un porche, une première cour intérieure, un fronton, des explications de notre guide Judith qui a pris

les choses en main. Nous sommes dans son pays. C'est beau, mais lorsqu'on débouche sur un petit promontoire avec un grand panorama sur la ville qui s'étend devant nous, là je le dis, c'est très beau! Plus loin et plus bas, mais toujours dans les dépendances de ce château en terrasses, nous rejoignons une autre cour intérieure avec de vieilles fresques un peu délavées sur les murs. Puis un autre porche, puis une passerelle et nous arrivons en bas dans la vieille ville, sur un petit pont qui enjambe la Vltava (on prononce Vltava, ha! ha!). C'est le nom tchèque d'un célèbre cours d'eau, la Moldau (en allemand), pour lequel Smetana composa sa fameuse symphonie *La Moldau* de l'ensemble musical intitulé *Má Vlast* (ma patrie). Cette ville est très sympathique (je l'ai trouvée telle). Les pubs, un marchand de couleurs (pour peintres), sur un pont un guitariste tzigane au pied d'une statue de l'évêque saint Jean Népomucène, du XIV^e, qui fut célèbre car il sut tenir sa langue et ne pas révéler à son ami l'empereur le secret de la confession de son épouse. Le pauvre évêque sera jeté dans la Moldau. Je vous ai dit beaucoup plus haut, lorsque nous parlions du Luxembourg, qu'une autre statue de ce saint se retrouvait à Vianden, également sur un petit pont.

Au resto Dvořák (un autre grand compositeur tchèque), où nous n'avons pas mangé, succède la place carrée avec fontaine et toutes des maisons aux couleurs pastel (les mêmes couleurs qu'aux Îles-de-la-Madeleine). Voici une belle église avec son orgue et ses fonts baptismaux. Beaucoup de ruelles et de petites boutiques. Nous dînerons dans un grand resto brasserie. Il faut dire que sauf deux fois, nous avons toujours dîné dans des restos où – heureusement – nous étions attendus. Ainsi le groupe restait uni et tous étaient servis assez rapidement.

La ville suivante sur notre itinéraire s'appelle řeské Budřovice et est la capitale de la province qui s'appelle la Bohême du Sud. Vous rappelez-vous cette très belle chanson de notre jeunesse : « Chante et danse la Bohê-hême, Faria, faria-ooo »? Je ne sais si elle a été composée ici, mais cela m'émeut de penser que jamais je n'aurais cru, en la chantant à l'âge de quinze ans avec les scouts ou en classe, que j'y passerais quelques jours à 75 ans! Et une autre chanson me revient, celle du grand Charles Aznavour : *La bohème*... et les paroles de Bizet dans *Carmen* : « L'amour est enfant de Bohême ».

Nous commençons par une visite particulière dans la plus grande brasserie de ce pays amateur de bière : la brasserie Budweiser, qu'il ne faut pas confondre avec la bière américaine qui a usurpé leur nom – ils sont d'ailleurs toujours en procès, paraît-il. Ici, nous avons droit à une jeune guide employée de la maison. Elle a un manteau rouge et de longs cheveux blonds, elle est grande, jolie et s'appelle Veronica. Lors de cette visite guidée qui durera une bonne demi-heure, nous verrons entreposées des milliers de caisses et des dizaines de gros camions prêts à les emporter. Voici les quatre énormes alambics de cuivre, les cuves, la cave assez fraîche où on nous fera déguster la bière mousseuse, et enfin nous montons sur une passerelle métallique qui survole toute la grande salle où l'on procède à l'embouteillage. Seuls quelques ouvriers sont présents pour surveiller les longues chaînes et processus tous automatisés, où l'on voit les milliers de bouteilles se succéder sur des genres de tapis roulants. Ici le nettoyage des vieilles bouteilles, là l'étiquetage, le remplissage, le capsulage, la mise en caisses.

Quittons cette usine et rejoignons notre chauffeur qui ne parle pas français et s'appelle Zeniek. Nous allons alors visiter la ville proprement dite, ses architectures travaillées, la grande place carrée

où tous les styles du baroque se retrouvent. Ici la tour noire, là la fontaine de Samson, et une niche où une statue d'un saint évêque nous surveille. Et sur le mur d'une demeure, une étrange sculpture que je photographie : ne serait-ce pas une représentation de la *Métamorphose* de Franz Kafka – écrivain tchèque, faut-il le rappeler?

Le 24 septembre Revenus à Hluboká pour y dormir notre seconde nuit, nous repartons de là le matin pour visiter un troisième château et la petite ville de Jindřichův Hradec (encore un petit nom facile à retenir... et comment se nomment les habitants de cet endroit?). Nous arpentons la place principale, voici une autre colonne de la peste, et un panneau assez explicite qui nous montre le dessin d'un petit chien vu de profil, avec à l'arrière une crotte fumante sur laquelle on a fait une grosse croix en rouge. Et plus bas, cette mention que je vous recopie afin que vous vous confondiez à essayer de traduire cette interdiction assez explicite par le dessin : *Znecistovani veřejného prostranství zakázáno*. Hein, chantez-moi la beauté et la concision de cette langue qui, en quatre mots bien sentis, nous disent qu'« il est formellement interdit pour tout chien qui se respecte de déposer ici et sans autorisation une crotte fumante, malodorante et malséante ». Un peu plus loin, nous passons la ligne du quinzième méridien, matérialisée par une longue tige métallique qui a été incorporée dans les pavés de la rue. Voici encore une église gothique, et nous entrons dans la cour intérieure du château médiéval, où nous devons attendre une nouvelle guide qui nous expliquera la margelle du puits, une grosse tour cylindrique, les cuisines reconstituées avec poissons et sanglier. Nous terminerons notre visite par la belle rotonde de la chapelle de la Sainte-Trinité où Jitva (Judith, notre principale guide) se laissera aller à nous chanter une berceuse que lui fredonnait sa maman en tchèque. Émouvant. Durant notre temps libre, avec un petit groupe et Judith, nous retournons au musée situé dans une ancienne école de jésuites pour y admirer la crèche Krýza, construite avec 1398 personnages dont 133 mobiles. Le tout s'étale derrière plusieurs vitrines posées en demi-cercle, qui font bien dix mètres de long et deux ou trois mètres de hauteur et de profondeur... Le tout est comme situé sur une vaste colline. Curieux et très original.

Un peu plus tard nous visitons un quatrième château, de style Renaissance cette fois, Červená Lhota, pour la visite duquel on est prié de chausser des pantoufles qui nous sont aimablement prêtées et qui nous vont... comme des gants. Interdiction de prendre des photos. Rien de très spécial dans cette vaste demeure bien meublée, sans attrait supplémentaire. À l'extérieur une petite rivière, un vieux pont vermoulu, et plus loin Zeniek et l'autocar qui nous attendent pour nous rendre à notre dernière étape : la capitale de la République tchèque, Praha (Prague) où nous arrivons sous la pluie.

Prague la belle

Le 25 septembre Notre dernier hôtel a pour nom le Downtown (un nom très chic, mais pas très tchèque!) Après un tour rapide en autocar qui nous amène au centre-ville, nous allons continuer notre promenade *pedibus cum jambis* en suivant notre guide Judith (Jitka la bien nommée) qui nous parle dans son micro de guide, fait marcher allègrement ses jolies gambettes, et dresse fièrement au sommet de son petit parapluie tenu par-dessus son épaule un ensemble de rubans rouges. Ce qui nous permet de trotter derrière elle, en la suivant une fois par les oreilles et deux fois par les yeux, un peu comme une

quarantaine de poussins suivent leur mère en caquetant... Après le marché aux légumes, nous admirons de nombreuses belles façades, témoins figés dans le marbre ou le stuc, le grès ou la faïence, d'un passé riche, artistique et glorieux. Voici la poudrière (c'est une tour ancienne où l'on gardait des munitions – l'eusses-tu cru, Lustucru? –, voici la place de l'Opéra, où je me suis permis de retirer un petit pavé que je vois encore sur mon bureau. Oui, je me suis mis en poche ce petit kilo de pierre, pour l'emporter sur un autre continent où il me sert de presse-papier. Il est beau, il est blanc et assez lourd, mais pas trop grand (6 x 6 x 3,5 centimètres). Je n'ai pas eu à défoncer la place, non, non! Il y avait juste un petit endroit défoncé où quelques petits pavés devaient être remplacés. J'ai laissé passer tout le groupe et hop! ni vu, ni connu : *in the pocket!* Vous imaginez la valeur de ce pavé : je l'ai pris juste à côté de l'opéra de Prague, sur la place de l'Opéra, là où le grand génie monta pour la première fois son chef d'œuvre *Don Giovanni*. Quel souvenir, quelle valeur dans ce petit pavé! Je pense à la chanson de Mouloudji, *Les petits pavés*, qui n'a rien à voir avec celui-ci... Un peu plus loin, près de la façade du théâtre, la statue du Commandeur, ce personnage étrange, cette basse à la voix grave et forte de *Don Giovanni*, a l'air de me faire un clin d'œil pour le larcin que je viens de commettre. Nous tournoyons dans le centre. Des vitrines de cristaux de Bohême, puis nous revoyons la grande avenue que nous emprunterons encore quelques fois, qui s'appelle Václavské náměstí et que d'aucuns appellent les Champs-Élysées de Prague, tant cette avenue est large et commerçante. Elle descend légèrement vers le centre. Plus loin dans notre promenade, nous rencontrons une demeure où vécut Mozart.

Saviez-vous que Prague compte pas moins de 147 églises? On traverse des rues commerçantes, des cours intérieures pavées, de nombreux porches... En voici deux qui se suivent, et nous débouchons sur la place de la Vieille-Ville. Il y a un monde fou qui attend que sonnent 11 heures pour voir sortir les personnages animés qui paraissent par des portillons s'ouvrant dans la vieille tour de l'horloge. En fait, ces personnages sortent toutes les heures. Il y a notamment les douze apôtres. Ils font leur petite ronde et puis rentrent sagement pour les soixante prochaines minutes. Les appareils photo sont prêts, il est onze heures moins dix, moins cinq... Profitons du temps qu'il nous reste pour expliquer que cette tour qui flanque l'hôtel de ville a non pas une, non pas deux, mais trois horloges. Une première qui marque les heures comme votre bonne montre, sur la gauche. Mais deux autres cadrans décorent la façade : une horloge astrale et une horloge calendrier. Elles indiquent toutes sortes de précisions par rapport aux astres, à la lune, la saison, le jour et la nuit, et que sais-je encore... Ces horloges sont surveillées et bien entretenues, car leur mécanique fonctionne depuis deux ou trois siècles. Attention, le petit oiseau va sortir, et les douze apôtres, et qui encore? Cela dure trente ou cinquante secondes. Bon, on s'en va! Le temps d'apercevoir les deux très hauts clochers d'une autre église pas très éloignée (nous apprendrons demain qu'il s'agit de la très belle et très spéciale église Notre-Dame du Týn), et on est partis dans une autre rue, qui succède à une autre ruelle... Ce que l'église a de très spécial? Vous voulez le savoir? Attendez à demain et vous saurez tout. En attendant, continuons notre visite. Une calèche, des magasins cossus, et nous pénétrons le quartier juif. Dans lequel, ô miracle, se trouve la plus vieille mosquée d'Europe. Ici une synagogue avec deux horloges, une en chiffres romains, et l'autre juste en dessous en caractères hébraïques. Ici il y eut le ghetto durant la guerre, un mur fut construit qui maintenait comme dans une fosse la population juive prisonnière.

Voici le pont Charles avec ses statues, et une vue sur le château de Prague dans les hauteurs qui dominant la ville, me faisant penser au château royal de Budapest. Nous le visiterons tout à l'heure, ainsi que la cathédrale Saint-Guy dont on aperçoit la flèche gothique. Voici le musée consacré à Franz Kafka, voici l'Académie des arts musicaux sur le seuil de laquelle une demoiselle joue du piano-forte, en pleine rue! Accrochées à quelques vieilles demeures, des niches abritant la Vierge ou un saint évêque.

Plus loin la Vltava (la célèbre Moldau), des péniches pour touristes, le vieux pont Charles (Karlův most), un pont piétonnier rempli de monde, des badauds, des jongleurs, des musiciens, quelques bonimenteurs, des vendeurs... On y voit même un calvaire, et toujours la foule de promeneurs indolente qui passe et repasse. On y perdrait son latin. Nous y avons d'ailleurs perdu une compagne (Liette Poitras) qu'on a cherchée, pour apprendre une demi-heure plus tard que, ne nous voyant plus, elle avait pris un taxi pour rentrer à l'hôtel. Comme quoi, dans ces villes étrangères, il faut toujours garder sur soi l'adresse de son hôtel. De l'autre côté du pont, voici la Tour ouest et la Venise de Prague, où quelques rues sont des canaux. Voici une ancienne demeure des pères jésuites et la fameuse église Notre-Dame-de-la-Victoire, fameuse car elle abrite en sa nef la très célèbre (et minuscule) statue de l'Enfant Jésus de Prague, vénérée partout depuis des siècles. Son histoire est des plus étranges : cadeau de mariage d'une reine espagnole pour une princesse pragoise, cette statuette est haute comme trois pommes. En fait, on ne voit que sa tête et ses mains, le reste est caché par la couronne et le grand manteau écarlate. Cette statuette de poupée ne mesure qu'une quarantaine de centimètres, et a été l'objet de maints transferts historico-légendaires... mêlés à plusieurs ordres religieux et à l'Histoire. Elle a, comme notre Manneken Pis national, une belle collection de costumes. Les parents de Nicole vénéraient beaucoup cet Enfant Jésus, très aimé à Tongres en Belgique. Un peu plus haut, nous prendrons une photo du groupe. On s'arrête tout près de l'église Notre-Dame de Lorette, au pied d'une statue d'Edvard Beneš qui fut premier ministre avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale.

Et enfin, nous voici à l'intérieur du château de Prague, qui domine la ville et constitue une vaste caserne avec ses sentinelles, ses murs d'enceinte, et à l'intérieur de laquelle trône au sommet de la ville cette belle cathédrale Saint-Guy. C'est étrange, une cathédrale dans une caserne, ainsi que plusieurs rues... Cela remonte au Moyen Âge, pour se protéger des envahisseurs. Il fallait pouvoir soutenir un siège. Un peu comme nos châteaux forts médiévaux en Europe occidentale, qui regroupaient l'essentiel des besoins et de la population dans leurs murs. Nous admirons les bas-reliefs du mur d'enceinte, pénétrons par une porte latérale en cette cathédrale pour en admirer les vitraux, sortons par le portail principal (on suit la foule à sens unique) et, en faisant le tour par l'extérieur, admirons les gargouilles, les flèches, les briques de couleurs différentes...

Voici encore une rue faite de petites loges, où a habité Kafka, mais il faut payer pour y pénétrer... Non merci, on repassera! Voici encore le panorama de la ville, très belle avec le fleuve qui scintille au soleil. Là, une maison avec le drapeau suédois, plus loin le troisième étage en miniature de la tour Eiffel.

Nous terminerons cette belle journée par un souper promenade sur la Vltava, en bateau-mouche. Un bon buffet et les illuminations de la ville. Elles sont peu nombreuses, question d'économie et d'écologie, nous a-t-on bien dit...

Le 26 septembre Notre dernière journée est une journée libre, mais on se retrouvera le soir. Nous avons décidé avec Pierre d'aller encore flâner dans le centre de Prague, alors que d'autres visitent encore un autre site, un ancien camp de concentration...

Après un bon déjeuner à l'hôtel¹, cette fois l'horaire ne nous pousse pas dans le dos. Nous partons vers 9 h 30, saluons une grande statue équestre près d'un ministère quelconque. Nous empruntons les fameux Champs-Élysées pragois (Václavské náměstí), dans le sens de la descente. Stop, chauffeur! Voilà que j'ai soudain une question vitale, essentielle, fondamentale, existentielle qui se dresse devant moi : faut-il écrire pragois, comme je l'ai écrit, puisque le u ne se justifie plus devant le o, comme on écrit goyave ou goéland), ou faut-il écrire pragois, car c'est une désinence (un dérivé) de Prague? Alors pragois ou pragois? J'ai consulté ma bien-aimée – non, pas ma blonde, mais vous savez *La... rousse* –, eh bien elle est catégorique : il faut écrire pragois... ou pragois. Les deux sont acceptables et donc acceptés. Chauffeur, on peut continuer! Et pourtant ce jour-là, nous sommes sans autocar : à pied, oui!

On flâne dans quelques boutiques, pendant que la pluie menace et alors même que tombent quelques gouttes... Pas longtemps. Tiens, il ne peut plus, remisons les imperméables.

Nous retrouvons la place de la Vieille-Ville, au centre, le temps de revoir les pantins qui sortent de leur niche quand sonne l'heure, et nous allons à la recherche de cette église dont on aperçoit les deux clochers derrière des magasins. Il faut traverser un porche pour s'apercevoir que cette très belle église gothique est littéralement emprisonnée derrière ces magasins. Il n'y a aucun parvis, on tombe directement sur la porte d'entrée qui donne dans une courette. On entre : grande et belle église. Les photos sont interdites nous dit un garde (mais j'en prendrai quand même une... ou deux). L'église s'appelle Notre-Dame du Týn et les flèches de ses clochers s'élancent à 80 mètres. Týn signifierait cour intérieure. Cette grande église qui date des XV^e et XVI^e siècles s'est illustrée durant les guerres opposant catholiques et protestants.

Nous reprenons nos flâneries dans le centre-ville, entrons dans plusieurs magasins, admirons une ou deux affiches du peintre affichiste Mucha, que je ne connaissais pas. Il est vrai qu'il fait penser aux arts déco. Il a notamment fait plusieurs portraits célèbres de Sarah Bernhardt. Traversons encore des porches, des ruelles... Soudain, au détour d'une petite rue, voici une mariée dans sa robe blanche qui descend la rue en courant presque. Elle est blonde, elle court, heureuse, puis disparaît sous un porche ou dans une venelle latérale... Ne dirait-on pas le lapin blanc qui disparut dans son terrier, emmenant Alice dans le vrai pays des merveilles? Vive la mariée! C'est notre troisième blonde mariée dans sa grande et belle robe blanche en quatre jours : une à Vienne, une à Salzbourg et la troisième ici. J'espère que cette triple rencontre porte bonheur. Vers midi ou une heure, Pierre mangerait bien un petit quelque chose. Il s'achète un hamburger ou une pizza, nous cherchons un de ces petits cafés-crémeries où nous commanderons une délicieuse crème glacée, puis nous rentrerons sagement nous reposer un peu et nous préparer pour la dernière

¹ *Toujours à l'hôtel, nos déjeuners, avec tous les choix possibles et imaginables : œufs, crêpes et gâteaux, charcuteries et fromages, laitages, pains, confitures et croissants...*

veillée. En chemin, nous rencontrons encore deux statues de bronze en chair humaine, et une échoppe qui vend des pâtisseries locales (sortes de roulades).

Un souper d’adieu nous réunit dans une de ces grandes salles avec au moins deux ou trois cents autres convives et orchestre. Des chants, une petite troupe de ballet et le sourire de notre blonde serveuse amènent la joie sur toutes les lèvres. Derniers souvenirs d’un beau voyage.

Le 27 septembre Alors que l’autobus nous conduit à l’aérodrome, nous remplissons les enveloppes-pourboires destinées à notre chauffeur et à notre guide Jitca (Judith), qui nous accompagnèrent durant tout ce beau voyage. Lui ne dit pas un mot, mais elle a parlé pour deux et même pour trois... Bye-bye Prague et l’Europe centrale. Bonjour Orly. Nous attendons notre nouvel avion Air France et admirons, fatigués, les magasins de luxe en hors-taxi.

Et retours...

Notes diverses

En 1988 Yves s’inscrit et fut choisi pour participer aux échanges de Jeunesse Canada Monde. Son voyage en Indonésie fut, je pense très enrichissant. J’ai expliqué cela dans les chapitres 21 et 22.

Mais nous avons fait une autre expérience de JCM, entre le Canada et le Brésil, fin 92 : cette fois, nous étions famille d’accueil et nos deux « filles » étaient Pascale Basseville d’Aylmer, près de Hull au Québec – une fille volontaire de vingt et un ans, ressemblant étrangement à l’actrice américaine Sigourney Weaver – et Helda A. Martins de la province de Bahia au Brésil, belle jeune noire de dix-sept, dix-huit ans. Toutes deux très sympas, de compagnie agréable. Nous sommes restés en relation épistolaire, et nous sommes allés rencontrer Helda au Brésil en 1995. Nous avons aussi visité deux fois Pascale, dont une fois chez elle à Aylmer.

En 1988, il y a eu aussi le Rallye-Hock, en Belgique. L’idée m’en est venue au lac Trois-Saumons en 87. Belle expérience de réunion familiale¹.

En 1992 Yves est en Chine. Pendant un ou deux jours, notre famille était fameusement partagée : Yves en Extrême-Orient, Nathalie en Europe (on allait la rejoindre avec les Khalil après l’Égypte), Franz et Pierre au Québec, et nous en Afrique. À six, nous possédions quatre continents!

Qui veut voyager loin ménage sa monture, dit le proverbe. Et je vois deux raisons essentielles à cette affirmation qui date d’un autre âge : la fatigue de l’animal, mais aussi la possibilité du retour. En général, quand on part (« On prend toujours un train pour quelque part. », disait Bécaud), on revient par après, et peu importe la couleur du convoi (« Un grand train bleu, un grand train blanc, un grand train noir »).

Sirènes en ville

Les sirènes d’ambulance ou de police ou des grandes autopompes en ville, je veux dire dans les grandes villes, sont monnaie courante. À New York, Montréal, Paris, Londres ou Boston, personne

ne se retourne lorsqu’il entend un de ces véhicules hurleurs qui traverse son horizon en filant et disparaissant dans une rue latérale.

Mais la situation est toute différente dans une petite communauté, une ville comme La Pocatière. D’abord ces hurlements incongrus sont heureusement beaucoup plus rares, mais ensuite et surtout, la différence c’est que lorsqu’on en entend une, elle ne laisse personne indifférent. Tout de suite on se demande avec un pincement au cœur : c’est quoi? c’est qui cette fois?

Les chocs culturels

Qui voyage s’enrichit de ce qu’il a découvert, de ce qu’il ne connaissait pas. Les différentes manières de vivre rencontrées ailleurs, qu’elles soient bonnes à suivre ou non, nous enrichissent parce qu’elles augmentent nos connaissances des autres et de leurs pays. On appelle parfois cela des chocs culturels.

Et je me suis naturellement demandé quels chocs culturels j’avais éprouvés lors de tous ces voyages. Je vais tenter de répondre à cette difficile question. Il n’est pas toujours facile de relever des différences enrichissantes; et sans doute mes tentatives de réponse seront discutées par celui-ci ou contestées par celle-là, acceptées par d’autres.Tant pis je me risque, mais sans juger... Avec quoi suis-je revenu de tel voyage? Qu’est-ce qui m’a enrichi? Quels sont ces chocs culturels enrichissants qui me restent? Je pense plus particulièrement aux habitants, à leurs mœurs, à leurs mentalités, leurs façons d’être et d’agir. Pas tant à leur pays, au paysage, aux décors. Attention, je dois évidemment écarter toute impression qui ne me serait pas venue de mes voyages, mais des connaissances que nous pouvons avoir sur un pays et ses habitants par les lectures, les reportages, les témoignages que nous en avons reçus d’une autre manière. Autrement dit : je m’attache au choc culturel que j’aurais pu avoir, par exemple de la France et des Français, en excluant toute la masse d’informations que les livres, le cinéma, les arts, la chanson, les témoignages des autres pourraient m’avoir déjà apportée. Je me limite aux informations que mes voyages m’ont apportées. Mes réponses sont les premières idées qui me viennent; je te laisse juge, Anagnosophile.

Les Belges sont heureux, propres, concis, organisés jusqu’à l’embrouille, paisibles. Mais plus on y regarde de près, plus on voit des différences entre Liégeois et Verviétois, entre Namurois et Flamands... Je retiens que le Liégeois s’adresse directement à un inconnu de manière très familière. Tu montes dans un tramway liégeois et un inconnu te parle de ses enfants... Essayez un peu à Bruxelles!

Le Suisse est propre, bien payé, assez xénophobe. Les montagnes, les chalets me font rêver...

Le Congolais est un type bien, très pauvre, miséreux mais heureux. Je parle essentiellement de l’homme de la brousse, le *bassendji*. Il a le cœur sur la main et donne facilement, mais il compte bien que tu donneras aussi. Il est très débrouillard et il a la musique dans le sang, mais son rythme est très lent : rien ne presse, il a le temps... Le passé et les anciens comptent pour beaucoup dans sa vie. Il a l’esprit de clan. Mais honnis soient les dirigeants tous pourris.

La brousse, les insectes, la vie qui grouille, la nature sont autant de souvenirs d’Afrique...

¹ Voir aussi le chapitre 21

Rwanda, Burundi, Liban, : trop peu d'éléments pour dégager une différence ou un choc culturel ou non.

L'Allemand? De trop rares souvenirs me chuchotent : précision, ordre, schnaps!

France : le Parisien... et la Parisienne! Prétentieux, peu sociables, snobs, hautains, voire méprisants... par ailleurs propres, bien mis et très fiers de leur cité (et on les comprend).

Oui, la ville de Paris, un trésor de richesses et d'enchantements!

Tous les autres Français (Chartres, Bretagne, Aquitaine, Alsace) sont accueillants, bonhommes, sympas, bons vivants, travailleurs, aimant la bonne chère (à table) et la belle chair (sur la plage), facilement buveurs.

Les Grecs sont très sympas, aiment la langue française, sont soucieux des enfants, calmes, sages! Leur ouzo est délicieux! La guide qui nous accompagnait durant la croisière avait l'art de raconter d'abord sur le pont du *Sémiramis*, avant qu'on descende visiter. Et quel français! Il faut dire que cette Grecque était archéologue et avait fait ses études à la Sorbonne. Mais quel pays privilégié par les dieux. La mer, la terre et le ciel ensoleillé forment le plus beau des mariages : quelle harmonie! Comme je l'ai dit plus haut, la Grèce est toujours, depuis 50 ans, le pays que je considère comme le plus beau.

Les Espagnols, je ne vois pas ce que je pourrais en dire, mais sur le pays oui : *qué calor!* Peu de verdure, les corridas – discutables, mais beaucoup d'apparat et d'enthousiasme –, le flamenco évidemment, les tapas et la sangria.

Les Canadiens anglais (Ontario, Colombie-Britannique) très *british*, pour un Québécois, ils sont loin de nos pensées, et nous sommes je crois encore plus loin des leurs!

Le Québec, quel accueil! L'hiver, le vent! Un certain laisser-aller, un je-m'en-foutisme de bon aloi. Il y fait TRRRÈS bon vivre! Une remarque cependant : le Québécois a l'habitude de tout ramener dans son horizon. Et comme souvent, il ne connaît pas grand-chose en dehors du Québec (même ceux qui voyagent, si, si!), il a tendance à tout ramener à l'échelle du Québec. Exemple, je parle du Championnat du monde de soccer (foot) de la FIFA au Brésil en 2014. Non seulement personne n'est intéressé à suivre cela, à part une ou deux exceptions qui ont bien voulu faire l'effort de regarder un match et qui se sont pris au jeu, comme Nicole Gravel ou les deux Boily (ils ne connaissent pas, je comprends), mais la première question qui leur vient est de savoir s'il y a des Québécois impliqués dans les équipes! Cette propension au nombrilisme n'est donc pas exclusive aux Américains ou aux Parisiens! Mais dans ces deux groupes, elle est plus manifeste qu'ici au Québec! Lisez ou écoutez ce que disent les médias français de la coupe du monde : tout revient à LEUR équipe. « Allez les bleus! », crient les Français. Les Brésiliens ne jurent que par la *seleção*, leur sélection. Et les Amerloques ne se sont vraiment intéressés à la Coupe du monde de soccer que lorsqu'eux-mêmes l'ont organisée en 86 (?) ou lorsque leur équipe est parmi les 32 finalistes.

De l'Égypte, je dois distinguer les bourgeois, souvent coptes ou catholiques, parlant souvent français, instruits, le milieu des Khalil : accueillants (très), curieux de nos coutumes, polis, aimables. Le seul petit reproche, mais c'est naturel et normal, est que lorsqu'ils se retrouvaient en notre présence, ils

parlaient arabe entre eux sans tenir compte de notre présence, et nous laissaient facilement une demi-heure en tête à tête, Nicole avec moi et moi avec Nicole, dans un salon où on pouvait se retrouver à dix ou à quinze... Les autres Égyptiens (musulmans et arabes), je les ai peu connus, sauf par quelques magasins et restaurants : ils sont plutôt affables et ne s'occupent pas de vous.

Au Brésil, j'ai retrouvé du Québec des éléments, des attitudes déjà rencontrés au Québec : cuisines variées et grande capacité d'accueil. Étrange et agréable.

Mexique. Mon appréciation portera exclusivement sur le peuple maya actuel, que j'ai (relativement peu) rencontré durant notre séjour d'une semaine au Yucatan. Ces hommes et ces femmes ont une affabilité, une gentillesse et une discrétion inversement proportionnelle à leur taille. Ils sont plutôt petits, mais grands sont leur gentillesse, leur sens artistique et –bien sûr– leur histoire!

Et les autres? Je ne me sens pas capable d'apprécier particulièrement les Américains, les Londoniens, les Hongrois, Autrichiens et Tchèques, ni les autres habitants de régions traversées. Je les ai vraiment trop peu connus.

Tous nos voyages

Tous nos déplacements à Nicole et à moi, en bateau et en avion, sont répertoriés par ordre chronologique dans une longue liste dans l'annexe *Éphémérides et voyages*. Avis aux intéressés.

Gags et avatars de voyage en avion

Bagages

La fille Caron (groupe théâtre) qui a perdu son sac à Charles-de-Gaulle en mars 92.

Nous à Orly en 1971, sac de souliers retrouvé deux heures après sur un autre tourniquet.

Nous à Kinshasa, vol d'une valise pendant qu'on attendait l'avion à l'hôtel Memling. La valise contenait les nouvelles robes d'été de Nicole, un très beau couvre-lit en fourrures de singe et antilope, doublé de soie bleue et jamais utilisé, d'une valeur de 5000 FB à l'époque, une caméra Yashica, la seule chose qui fut retrouvée...

Les parents de Nicole arrivés à La Pocatière avec la valise d'un autre... qui ressemblait à la leur à s'y méprendre. L'aérodrome nous a appelés et nous a envoyé la bonne valise par autobus à condition, que nous envoyions l'autre à la bonne adresse dans l'Ouest québécois, par autobus aussi.

Avril 1992

L'alcool et le vin reçus dans l'avion (quatre bouteilles), laissés dans le panier supérieur d'un porte-bagages. Là, j'ai râlé et me suis dit que quelqu'un aura fait une heureuse découverte...

Les deux places de Patrick Soucy et Lysianne Tremblay non réservées à Charles de Gaulle parce qu'ils étaient sur le verso de la feuille de réservation! Erreur de l'agence, mais qui faillit nous retenir à Paris une nuit de plus. Je parle de Patrick et moi, car j'avais donné ma place à Lysianne... Je revois

aussi la course effrénée dans les *escalators* et couloirs, et le passage en trombe devant le policier aux visas lorsque Patrick et moi avons reçu ordre de rattraper l’avion qui allait décoller.

Entre 64 et 67

L’avion avec sièges en « marche arrière » (avion anglais), lors d’un retour en Europe depuis Kinshasa. Les deux *stop-overs* en Grèce (64) et en Espagne (65) – voyages gratuits.

Entre 1950 et 1954

En quittant Bukavu la carlingue d’un DC3 marchandise (pour le fret), où l’on avait rajouté des sièges sans capitonnage intérieur. On nous prenait vraiment pour de la marchandise sans valeur... Le tour des volcans en éruption que nous faisait faire le commandant près de Goma.

Décembre 1949

Papa et maman qui entendent passer notre avion DC3 qui va atterrir à Irumu. Course effrénée pour arriver à temps depuis l’hôtel perdu en brousse à 19 kilomètres d’Irumu. Et notre tête à Christian et moi, quand on appelle les enfants Warnant, pour nous annoncer qu’ils seront un peu en retard. Je crois que le fait d’avoir entendu Warnant, et de nous être présentés devant tous nos camarades qui ignoraient ce nom et croyaient bien qu’on s’appelait Bonsang, cela m’a fait rougir de honte beaucoup plus que le retard des parents ne nous a ennuyés. C’était lors de notre premier vol en avion et nous avions neuf et onze ans. Les parents avec Marie-Ange arrivaient de Poko, où ils venaient de déménager depuis Basoko! Mais dans son affolement pour leur retard, papa Warnant a oublié de nous appeler les enfants Bonsang, lorsqu’il a téléphoné à l’aérogare.

Juillet 1955

Le vol Bujumbura-Beyrouth-Bruxelles en DC3 de Sobelair. Pas rapide : on a fait des sauts de puce : Bukavu-Usumbura; puis là on change d’avion, Bujumbura-Stanleyville-Juba-Khartoum-Beyrouth; puis après deux jours, Beyrouth-Vienne-Bruxelles). Et notre atterrissage à Khartoum sur le Nil pour dîner (on n’a pu descendre qu’après avoir été désinfectés au Flytox¹! J’ai eu l’impression qu’on me mettait cinq ou six couvertures sur le dos tant il y faisait chaud. Et puis le soir très tard pour l’arrivée à Beyrouth, j’ai assez bien souffert des oreilles, car ces petits avions ne sont guère pressurisés et ne volent pas trop haut, mais quand ils descendent moi je souffre mille morts aux oreilles, et j’entends de moins en moins bien. Il faut déglutir plus souvent... Et ce n’est qu’une bonne heure après être atterri que soudain les oreilles se débouchent et que j’entends comme tout le monde.

Les fameux billets d’avion Kinshasa-Bruxelles-New York et retour Montréal-New York-Bruxelles-Kinshasa. La partie Bruxelles-Kinshasa me fut remboursée après que la Belgique nous eût payé le voyage. Cela représentait un déboursé de 62 000 FB pour deux personnes. Cela comptait aussi les quatorze nuits d’hôtel, repas du midi et sept jours d’excursion guidée en autocar, ainsi que des billets

d’entrée pour l’Expo 67. Grosse dépense au départ. Puis le vol pour New York a d’abord été annulé (à cause de troubles sociaux aux États-Unis), puis reculé au mois d’août. Le retour se fit par Montréal-New York. Nous avons eu une journée de retard et fûmes logés à New York. Pour le remboursement de la partie Bruxelles-Kinshasa et retour, il y a eu un problème car cette année-là, les épouses n’ont pas pu rentrer au Congo. Le remboursement de la partie du billet que Nicole n’a pas utilisée s’est quand même fait sans problème.

1953

Goma-Bukavu en petit Doover (six ou quatre places), voyage fait par papa, maman, Christian, Marie-Ange et Josiane bébé. Les parents ramenaient Christian qui avait été malade et qui, le veinard, avait bénéficié de quinze jours ou un mois de vacances supplémentaires à Pâques. Dans l’avion, maman appela papa pour venir voir les pirogues sur le lac Kivu. Il faut dire que c’était leur premier (et dernier pour papa) voyage en avion, qui ne durait même pas 30 minutes : la simple traversée du lac Kivu. L’avion s’est mis à pencher dangereusement quand papa a voulu aller voir au hublot de maman et le commandant lui a dit de rester à sa place!

L’eau de Cologne dans les toilettes et les écouteurs étaient souvent pris par les passagers (comme les enfants Colpaert), si bien qu’ils ont décidé d’attacher la bouteille d’eau de Cologne et de laisser les écouteurs gratuits...

Les couverts en inox avec le sigle de la compagnie (Sabena, Air France, KLM, Air Canada, Swissair, Air Egypt), souvent subtilisés par Nicole et d’autres... si bien qu’on a à peu près un ou deux assortiments de couverts de cinq ou six compagnies d’aviation. Ces compagnies, elles, ont compris et ne proposent plus que des couverts en plastique...

Les épingles posées discrètement sur le dessus de votre siège par l’hôtesse de Sabena qui vous servait un apéritif ou toute autre boisson payante. À la fin du vol, elle passait et comptait les épingles pour vous réclamer votre dû. Il suffisait d’enlever aussi discrètement ces épingles pour avoir la boisson gratuite. Je jure que je ne le fis jamais, mais certains ont dû le faire puisque maintenant la boisson est presque toujours offerte gratuitement.

Divers

De retour de Belgique vers 1971, Pierre qui s’écrie dans l’avion : « Maman, on arrive au Canada. », pendant que tout le monde silencieux regardait par les hublots la lente descente sur le fleuve, vers Montréal.

Une autre fois, photographie du lac Trois-Saumons et de la région pocatoise.

En 1960 (?), descente en hélicoptère sur la foire du boulevard D’Avroy à Liège, moi déguisé en saint Nicolas et Christian en père Fouettard.

En 1995, des dizaines d’avions, dont le nôtre, en attente de départ sur trois pistes pour s’envoler tous du même point, quand on revenait du Brésil, à Cincinnati. On voyait les autres avions sur les autres

¹ Vaporisateur d’insecticide

pistes avancer doucement, le nôtre progressait aussi. Il en partait un par minute, et cela a duré au moins vingt ou trente minutes.

1992 en Égypte, le petit vol Charm el-Cheikh—Le Caire, avec un grand détour par le golfe d’Aqaba où il y avait du grabuge.

Arrivée typique au Caire; le sable.

En octobre 2006, lors de notre retour Bruxelles-Montréal, nous avons dû faire un atterrissage forcé à Shannon en Irlande, car un passager ne se sentait pas bien. On l’a débarqué, et ses bagages aussi. Interdiction de prendre des photos. C’est drôle de voir ces ambulanciers en uniforme monter dans l’avion et emporter un passager...

Liste de tous les aérodomes (en vrac et avec quelques oublis évidents) : Bukavu-Kamembe, Irumu (une plaine et un ou deux avions par semaine), Stanleyville, Kinshasa et ses odeurs¹. Luluabourg, Usumbura, Juba, Khartoum et la chaleur, Beyrouth, Vienne, Bruxelles, Cologne, Athènes, Madrid, Paris (Le Bourget, Orly, de Gaulle, oui; on a fait les trois), Rome, La Valette, New York (Kennedy et La Guardia), Montréal (Dorval et Mirabel), Amsterdam, Francfort, Londres, Le Caire, Assouan, Charm el-Cheik, Taba dans le golfe d’Aqaba, Miami, Cincinnati, Rio de Janeiro, où l’on voit le stade de Maracanã avant d’atterrir), Sao Paulo, Foz do Iguaçu, Curitiba, Bahia, Brasilia, où l’on voit les constructions modernes du centre ville avant d’atterrir, Manaus, des heures en pleine jungle, Recife, Shannon, Cancún, Budapest, Prague... je crois que c’est tout.

Camping et cuisine internationale

Dans le Saguenay, voyage en voilier avec Pierre Coenen, Michel Toussaint et Olivier Coenen². Premier jour, que d’eau, que d’eau... et à l’anse Saint-Jean. Qui c’est qui a fait un bon feu pour souper chaud, malgré la pluie et le bois mouillé? C’est bibi! Savoir où dénicher du bois sec en pleine nature et lorsqu’il pleut, c’est l’enfance de l’art quand on a été scout : cherchez non pas au sol, mais sur les troncs d’arbre, ces petites branches qui sont mortes et cassent comme du bois sec... c’est le cas de le dire.

En camping, j’ai appris à me débrouiller pour les tâches ménagères, mais à la maison... Je me rends vraiment compte que je ne suis fait ni pour le célibat, ni pour m’occuper du ménage : le linge, la table, la décoration... ce n’est pas pour moi. Et vive la mariée! En 1967-68, seul à Lemfu, heureusement que j’avais un boy!

Il faudrait rassembler tous mes souvenirs culinaires dans un chapitre spécial. Je pense à deux livres en particuliers qui allient fort adroitement les recettes de cuisine et le roman ou la nouvelle. Il s’agit du roman de guerre et d’espionnage, soi-disant vécu et signé par un certain Johannes Mario Simmel que j’ai lu en 1964 à Kisantu : *On n’a pas toujours du caviar* où chaque chapitre commence, pour bien nous mettre en appétit, par la recette d’un mets particulièrement rare et recherché; et du recueil de nouvelles

¹ Je reconnais le Congo par le nez, comme un chien, lors de ma première arrivée en 63. J’étais déjà parti de là en 52 vers Luluabourg et Bujumbura.

² Voir chapitre 21

Œuvre de chair d’Yves Thériault, que l’auteur m’a dédicacé quand il est venu nous visiter en 1979, et dont chaque nouvelle tourne autour d’une recette est accompagnée d’une illustration érotique.

Pour ce livre que je n’écrirai jamais, je pense en particulier à la gastronomie africaine : en premier, la *mwambe* déjà expliquée ailleurs, et aussi le poulet aux arachides, la compote de mangue, les excellentes bananes rôties au sucre et au jus d’orange. Je pense aux recettes indonésiennes, transmises par Noëlle Colpaert : le *rijsttafel* et le *nasi goreng*. Je pense à la caldérade portugaise, souvent dégustée en Afrique du temps de la colonie. Cela ressemble à une bouillabaisse, mais plus raffinée. Je pense aux petits plats de l’Inde, et notamment aux boulettes parfumées, aromatisées et particulièrement épicées que les Ali-Kharmali nous ont faites à Basoko, pour le baptême de Marie-Ange. Je pense aux brochettes de bœuf avec pili-pili et tomates servies sur un pain baguette à Kinshasa. Je pense à la Grèce et à la Turquie (les shish-kebabs), à l’Espagne avec la paella et la soupe froide dégustée à Tolède (gaspacho, mais il vaut mieux prononcer *gaspachio*, car cela se déguste bien frais). Sans oublier les mille divines tapas espagnoles, assurément... Et encore le Brésil et ses viandes grillées, les fameuses *churrasco* débitées dans des *churrascaria*, à l’Égypte et ses *kocharis*, et ses falafels, sans compter les feuilles de vigne sublimes avec leurs fines farces très aromatisées, et les fameux gâteaux aux parfums d’essence d’oranger, les baklavas, petits gâteaux grecs très gras et très sucrés. Et les tacos, sorte de tortillas du Mexique que Nicole accommode à sa façon, c’est-à-dire accompagnés de viande hachée épicée, de fromage râpé, de salade en languettes, de morceaux de tomates, écœurant comme c’est bon! Sans compter toutes nos recettes belges : les moules accommodées de diverses façons, les huîtres au poivre, pain brun et vin blanc sec, les escargots, les pattes de grenouilles... ou alors, plus simplement la salade liégeoise, le steak-frites-salade – mais pas n’importe comment –, puis les tartes au riz, les gaufres et gaufrettes, le café liégeois, et toutes ces pâtisseries... Et nos fondues suisses, chinoises, bourguignonnes ou au chocolat. Et les recettes sur pierre à feu. Et les mets canadiens : les *beans* et les tourtières, la tarte au fromage ou aux carottes... Oui, on pourrait faire une nouvelle Carte de Tendre qui serait une Carte du ventre, éventuellement une carte de la peau du ventre bien tendue, comme lorsque nous récitons nos prières de manière un peu sacrilège ou simplement iconoclaste. Quand on est jeune, on a beaucoup à se faire pardonner. Nous disions : « Merci, petit Jésus, j’ai bien mangé, j’ai bien bu »... ou alors : « Merci, petit Jésus, j’ai la peau du ventre bien tendue ».

Transformation touristico-destructrice!

En 2001, j’ai revu des images de Mykonos, cette petite île grecque devenue extrêmement touristique. C’est inimaginable les constructions qui s’y sont faites depuis 35 ans. En effet, nous y sommes passés lors d’une croisière dans la mer Égée en 1964, avec Franz tout bébé. Il y avait alors deux ou trois terrasses de restaurants sur le quai, et un fameux pélican qui se baladait. J’y ai pris quelques belles diapositives des moulins, des ruelles toutes blanches (les habitants avaient l’obligation de chauler leur coin de rue et leur maison tous les ans), de l’animation sur le quai et de ces restaurants où l’on dégustait un homard accompagné d’un délicieux vin blanc. On appelait cette île la Saint-Tropez de la Grèce. En été, lorsqu’un ou deux bateaux comme le nôtre accostaient, cela faisait un petit changement dans la vie paisible de ces quelques centaines d’habitants.

Aujourd’hui, ce n’est plus reconnaissable. Ce ne sont que grands hôtels cinq étoiles, magasins, piscines, et surtout un monde fou grouille sur cet îlot où, j’en suis sûr, la plupart des autochtones et anciens pêcheurs se sont enfuis ou se sont convertis au tourisme.

Exactement la même impression sur quelques images vues en 2000, d’Hurghada en Égypte. Mais là, le délai est encore beaucoup plus rapproché. Nous y sommes allés avec les Khalil en 1992. C’était paisible. Cinq grands hôtels sortaient des dunes et commençaient tranquillement à voir les premiers touristes arriver. Il y avait déjà une petite plaine d’aviation, mais peu de trafic. Aujourd’hui, tout est décuplé, centuplé. En quelques années, des hordes de touristes italiens, allemands, français, britanniques et quelques autres envahissent chaque jour des dizaines d’hôtels, investissent les bateaux et font de la pêche sous-marine... au point que déjà on estime que tout le site est pollué, menacé. Et déjà les vrais amateurs de poissons exotiques vont ailleurs. Il y a trop de monde à Hurghada! Oui, le tourisme tue le tourisme s’il n’est pas contrôlé et super protégé! Si, pour les promoteurs, ce qui importe d’abord est le profit, alors on tue l’écosystème, on détruit l’environnement en ouvrant les portes au mercantilisme à tout va!

Et c’est partout pareil : les chutes Montmorency à Québec, si vous voulez ne fût-ce que les voir ou les montrer aux visiteurs, il faut payer! Il est loin le temps où on allait sagement pique-niquer tout près avec sa voiture...

Et Niagara Falls, vous savez cette ville hurlante et colorée à côté des chutes. Où sont les beaux jardins fleuris et les gentilles promenades de 1967? Ah, il y en a eu un terrible changement, une détérioration, une déshumanisation! Je n’en dis pas plus, mais vous comprenez pourquoi je ne veux plus y aller.

Et si je devais classer...

En trois ans, de 1992 à 1995 – heureuses années –, nous avons eu le bonheur de faire quatre beaux voyages sur trois continents¹, entrepris tels que résumés au chapitre 21 et plus haut dans ce chapitre.

Et si je voulais faire un peu de classement, comme on fait du rangement? Si je désirais classer les pays et les villes qui m’ont donné la meilleure impression, tous les critères confondus – paysages, amabilité des habitants, climat, nature, etc. –, voici ce que cela pourrait donner. Mais je tranche rapidement et sans trop d’explications. Pas de redondances, je hais les répétitions et les déjà dits².

Rang	Pays	Commentaires
1	Grèce	
2	République démocratique du Congo, ex-Congo belge	
3	Québec	
4	Luxembourg	

¹ Les Pyrénées, l’Espagne et la Belgique en 92; en 93 l’Europe et l’Égypte; en 92 l’Afrique et le Brésil; et en 95 l’Amérique du Sud.

² J’aurais pu aussi bien dire : je bais les répétitions et l’ai déjà dit!

Rang	Ville	Commentaires
1	Rio de Janeiro	Immense, les plages, les sites, les gens
2	Londres	Ordre et calme, propreté, histoire
3	Liège	La Meuse, les ponts, la simplicité des gens
4	Paris	La Seine, les ponts, l’histoire, mais certainement pas les Parisiens. Ah! que Paris serait belle et accueillante sans les Parisiens

En vrac et sans classement

Herve, parce que c’est la mienne, que j’ai courue et parcourue cent fois pendant dix ans, en temps de guerre et en temps de paix.

La Pocatière, parce que c’est la mienne, que j’ai courue et parcourue mille fois pendant 45 ans, en temps de paix, au temps naguère!

La ville de Québec, si européenne et tellement américaine.

Bruxelles et sa Grand-Place.

Bruges, les canaux et le calme.

Saint-Malo et son enceinte, un peu comme Carcassonne, mais sur la mer; Jacques Cartier grand Malouin, le mouvement des bateaux et une crème glacée dégustée en famille juste devant les remparts.

Costermansville-Bukavu avant 1960, son climat, ses presqu’îles,

Watsa, chef-lieu de territoire dans l’Ituri, le plus beau poste que nous ayons habité. Soleil et grands arbres, ordre, calme, luxe et volupté...

Athènes, à cause de l’Acropole bien sûr.

Salvador de Bahia, qui grouille de vie.

Le Caire, parce que la vie y grouille aussi.

Amsterdam, ses petites rues du centre et ses canaux alignés comme les fils d’une toile d’araignée.

Curitiba, pour ses passages piétonniers.

Maringá au Brésil, ville champignon. Soleil et fraîcheur à l’ombre des arbres, calme et douceur de vivre.

New York pour la démesure, les *apple-pies* et les *ice-creams*.

San Sebastian, sa plage immense, ses tapas et l’ombre de sa cathédrale.

Salzbourg, rien qu’à cause de Mozart, mais aussi son site extraordinaire.

Prague, magnifiquement riche de passé, de douceur, de vie.

Et une vingt-quatrième, quelque part, que je n’ai pas encore visitée.

Et trois petits bijoux

Montjoie, Monschau en allemand, jolie petite pierre précieuse historique, il est si agréable de s’y promener le long de la Ruhr.

Saint-Jean-Pied-de-Port, magnifiquement incrusté dans son écrin des Pyrénées, sur la route de Saint-Jacques-de- Compostelle.

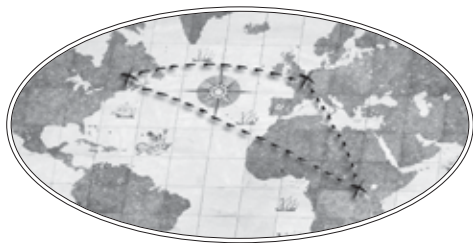
Kaysersberg en Alsace, patrie de Schweitzer, un joyau touristique où l’on flâne le long de la Weiss.

Un beau billet d’avion

Et pour achever ces jolis retours, je jette quelques ponts sur un futur bien improbable. Ces passerelles me permettront de rêver lorsque je serai assoupi du sommeil éternel.

Pour avoir vu en images ou entendu parler d’autres coins de notre vaste monde, en voici quelques-uns qu’il me plairait de découvrir (mais on est parfois déçu dans ses aspirations). Alors, vous nous préparez deux beaux billets d’avion pour Nicole et moi!

- La première étape nous conduirait au Grand Canyon.
- De là, on ferait un saut jusqu’au site archéologique inca du Machu Picchu au Pérou.
- Puis, voici Barcelone et la cathédrale basilique Sagrada Família d’Antoni Gaudí.
- Venise.
- Un détour par les chutes Victoria sur le Zambèze.
- Un passage obligé à travers les Indes enchanteresses et Calcutta.
- Le delta du Mékong.
- Et enfin une île de la Polynésie... et notre voyage s’arrêterait là, comme Gauguin, comme Brel.



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items n° 05 et 38 •

Introduction

Clubs et comités, j’en ai connu plusieurs. On pourrait dire, grosso modo, que le club est au comité ce que la récréation est à l’étude. En effet, club a une connotation de loisir, d’agrément. Le comité fait nettement plus sérieux. Et curieusement, je vous entretiendrai ici d’un seul club et de cinq comités. Tirez-en les conclusions qui s’imposent. C’est surtout durant la décade qui a suivi la prise de ma retraite que je me suis donné à ces clubs et comités. Ainsi en 2002, je participais à quatre comités. Je compte vous entretenir, dans l’ordre chronologique de ma participation, de :

Organisme	Acronyme	Durée	Fonction
Société d’art lyrique de La Pocatière	SALLP	1985 à 1995, grosso modo	Metteur en scène
Conseil paroissial de pastorale	CPP	1996 à 2002	Président
Société du roman policier de Saint-Pacôme	SRPSP	Octobre 2000 à janvier 2007	Membre fondateur et administrateur
Club Pyramide Papyrpantoute de La Pocatière		Septembre 2001 à ce jour	Fondateur et président
Comité de la famille		2001 à 2007	Président fondateur
Comité d’entraide et de fraternité	CDEF	Février 2006 à mai 2013	Membre fondateur

J’épinglé en outre diverses activités (et parfois responsabilités) que j’ai exercées :

- Avec Léon Khalil, nous avons fait la paire au club de bridge de La Poc pendant deux ans, vers 1980.
- Chef de groupe en français, j’ai été responsable du département de français, des réunions de profs et du perfectionnement continu durant une vingtaine d’années, de 1969 à 1989.
- Chef des routiers, puis du groupe scout de La Poc, puis commissaire à la route pour notre district de Rivière-du-Loup, pendant neuf ou dix ans à partir de 1969.
- Membre du comité de parents, d’abord au primaire, puis pour un an ou deux au secondaire, mais là j’étais embarrassé à cause d’un tiraillement entre deux positions : parent, mais aussi prof. Et il fallait que le second s’oublie au profit du premier, mais tout le monde ne le pensait pas. Et cela gênait particulièrement le directeur de l’école. J’étais comme un parent ou un prof espion...
- Lecteur à la cathédrale pendant une bonne trentaine d’années.

- animateur à l’occasion pour des Journées de la culture, ventes aux enchères, etc.
- Metteur en scène du théâtre du Cinq-Sec durant plus de 25 ans.
- animateur scout durant de nombreuses années, en Afrique, en Europe et en Amérique.
- Responsable d’un ciné-club très restreint – cent films avec les Boily – durant une dizaine d’années.
- Responsable du comité des crèches durant deux ans, avec concours de crèches extérieures, des dessins et la procession de plus de vingt kilomètres.
- Correcteur occasionnel pour des examens d’administration, des livres ou des cours de droit.
- Membre durant quatre ans du club de Scrabble de La Pocatière dirigé par Suzanne Landry, et où j’étais le seul homme présent parmi un bataillon d’une bonne vingtaine de dames, très fortes au Scrabble, venant de La Pocatière ou de Saint Pascal.
- Membre pendant deux ou trois ans du petit club Des chiffres et des lettres de La Pocatière, basé sur le jeu télévisé français du même nom. Nous n’étions que cinq ou six, vers 1986-87.
- Membre du CAA-Québec, sigle anglais de l’Association canadienne des automobilistes, section Québec. Le CAA me permet de me faire remorquer gratuitement, quand l’occasion se présente.
- Membre de l’Association des retraités et retraitées de l’enseignement du Québec (AREQ)
- Membre de la FADOQ, qui curieusement m’envoie une carte de membre – par ailleurs entièrement rédigée en français – où il est écrit, sous FADOQ, *Federation for Aging in Dignity and Overall Quality*. Et pourtant, le site internet de l’organisme dit bien que le nom d’origine était Fédération de l’âge d’or du Québec! Comment expliquez-vous cette énigme, vous qui me lisez?

L ‘AREQ donne l’occasion aux anciens profs de se réunir autour d’une table pour déjeuner ou dîner cinq ou six fois par an, et la FADOQ me donne notamment une réduction de 15% sur l’achat de nouvelles lunettes. Mais avec l’AREQ, il y a aussi les rencontres régionales (avec l’ancienne Commission scolaire Pascal-Taché, jusqu’à Montmagny et Saint-Pamphile), notamment à l’occasion de la Saint-Valentin. Une fois ici, une fois là-bas. En février 2011, c’était à notre tour de présenter un spécial pour cent à cent cinquante personnes. Nous avons préparé pendant plus de six mois une super fête des amoureux dans la grande salle de la FADOQ. J’avais notamment photocopié des tableaux de grands maîtres sur le thème des couples, puis au verso inscrit une sentence amoureuse et découpé chaque feuille en une sorte de puzzle en douze morceaux, mis dans une enveloppe déposée sur les tables pour occuper nos professeurs convives en attendant le repas. Nous avions (sept dames et moi) préparé un spectacle en sept sketches (le mouchoir que la dame laisse tomber exprès pour que le monsieur le lui rende). J’avais écrit le texte et mis en scène. On a bien ri lors des répétitions. Jacques Dansereau nous jouait du saxophone d’accompagnement... Ce fut un très gros succès, au point que les autres associations locales ont estimé qu’on en avait trop fait (mauvais exemple pour les autres), et qu’on ne referait plus des spectacles aussi élaborés!

Vous avez vu, en passant, j’ai quand même ici nommé trois clubs (bridge, cinéma et Scrabble). Tous concernent des activités ludiques, alors que le reste fait nettement plus sérieux, plus social, plus responsable...

Je me suis aussi longuement exprimé déjà sur un autre énorme et fameux groupe que je menai grosso modo durant trente ans : le Théâtre du Cinq-Sec¹. Je n’aurai donc, ici, nul besoin d’en reparler. Mais je vous signale néanmoins (en gardant mon nez, bien sûr) que toutes mes pièces sont décrites, pour les amateurs, sur deux sites web, l’un au Québec (adelinc.qc.ca) et l’autre en France (leproscenium.com). Rien que sur ce dernier site en 2014, en moins de 10 mois il y a eu 1047 télé-chargements de mes pièces. Ceux qui les prennent n’ont pas la fin, que je garde précieusement pour obliger les amateurs à me la demander si cela les intéresse. Ça roule bien avec internet. Et il y a aussi eu le site makala.be qui retrace notre vie au collège de Bukavu².

La SALLP

Amateur donc bénévole et gratuit

Si je me réfère au titre général de ces mémoires, je conviens qu’un autre titre encore eût été possible : *Amateur* ou *Théâtre-amateur* (théâtre à moteur). C’est vrai et c’est beau, parce que n’étant pas pro, cet amour de la scène est gratuit... comme un vrai loisir. Ce n’est pas un gagne-pain, à la sueur de ton front... Et puis le mot amateur vient d’amour. L’art vrai est gratuit, totalement. L’art véritable suppose trois choses : une œuvre, un public, et le désintéressement ou la pureté du geste créateur, donc la pure gratuité. Quand je pense aux mille ennuis que soulevait toute question de rétribution, notamment pour les musiciens ou certains chanteurs, ou plus exactement certaine chanteuse (au féminin singulier) dans les opérettes que nous avons montées, et même les « aides pour leur participation » que l’on donnait à certains techniciens ou responsables... L’argent vicie tout, l’argent corrompt tout. Or la beauté de l’œuvre vient de sa gratuité. J’ai toujours refusé le moindre dédommagement, que ce soit au théâtre ou à la Société d’art lyrique, parce que cela a toujours été contre mes principes les plus profonds. Celui que tu paies est ton serviteur. Si même tu mets en scène et qu’on te paie, tu n’es plus le maître d’œuvre, mais un sous-fifre. Et le sous-titre susdit ne convient pas à un sous-fifre, même sudiste! À ceux qu’on paie, on peut dire : « Tu te tais et tu fais ce qu’on te dit ». Si tu n’es pas payé, c’est que tu fais partie du groupe des payeurs, tu restes intègre, tu restes le boss... Oh! cela a fait bien des discussions parmi notre petit groupe de la SALLP, mais j’ai toujours tenu mon bout. Je sais qu’une metteure en scène a une fois été payée, je sais aussi qu’une soprano a désiré qu’on la paie. Et je comprenais sa demande : on paie bien un joueur de batterie... C’était hélas vrai, car hélas on ne trouvait pas de musiciens bénévoles, qui daignassent jouer à titre gratuit. Mais si on en avait trouvé un bon, qui eût accepté de jouer gratuitement, nous l’aurions pris. Notre politique a toujours été : amateur aussi longtemps que cela est possible et d’un certain niveau...

Pour qu’Anagnosophile puisse se faire une idée de l’ampleur des activités de la SALLP qui vécut onze ans, puis eut un petit sursaut d’énergie cinq ans plus tard, je lui annonce que nous réalisâmes sept opérettes et une comédie musicale. Ajoutons à cela tout le travail pour les costumes, décors, accessoires, orchestration, transports et déplacements (nous jouions toujours aussi à l’extérieur), sans

¹ Voir chapitre 24

² Voir chapitre 16

compter les quelques *partys* de fin d'année. Personnellement, je me suis impliqué dans cinq opérettes comme metteur en scène et dans le rôle principal de la comédie musicale *Jacques Offenbach*.

Nos productions en dix ans

Année	Titre	Auteur
1985	La Périchole	Jacques Offenbach
1986	La Belle Hélène	Jacques Offenbach
1988	L'auberge du cheval blanc	Ralph Benatzky
1990	La veuve joyeuse	Franz Lehár
1991	Les cloches de Corneville ¹	Robert Planquette
1993	Signé Jacques Offenbach ²	Danielle Plourde
1995	La vie parisienne	Jacques Offenbach
1999 (16 mai)	Les Bavards ³	Jacques Offenbach

¹ Mise en scène par Jean Dallaire. Je n'y ai pas participé, trop fatigué.

² Spectacle monté à partir d'extraits des opérettes d'Offenbach et racontant sa vie. L'auteure en a aussi réalisé la mise en scène. J'ai joué le rôle d'Offenbach, seul rôle non chanté.

³ Mise en scène de Marcel Migneault. Je n'y ai pas participé non plus.

Côté musical, tous ces spectacles ont été dirigés par Jean Maurais, sur accompagnement de Madeleine Sirois.

Une belle famille, de bons amis

Commençons par le commencement. D'abord, j'avais vaguement pensé à créer une ou plusieurs opérettes à La Pocatière. J'en avais parlé à Marcel Migneault, me rappelant de Bukavu où des amateurs avaient monté *Le pays du sourire*. Puis, beaucoup plus tard en 1984, Jean Maurais vint me trouver et m'expliqua que quelques personnes s'étaient réunies une première fois (Marcel, Jean et Micheline Dallaire, Madeleine Sirois et lui-même). Ils se cherchaient un metteur en scène, ils ont pensé à moi. Jean, alors jeune prof de musique, est venu me trouver... et j'ai dit oui, parce que cela correspondait à un de mes souhaits profonds.

Je me dois ici de souligner plus qu'une simple participation, mais une véritable implication de certaines personnes qui ont pu mettre en valeur des talents, des qualités et une générosité sans bornes. Je pense à des personnes telles que :

- Jean Maurais, plus qu'un copain : un ami et un vieux complice maintenant.
- Madeleine Sirois au piano, quel dévouement, quelle amitié et surtout quelle oreille!
- Nicole Biron, notre prima donna à la voix sûre, et bonne interprète de tous les premiers rôles des cinq premières opérettes.

- Jean Dallaire, premier président de la SALLP, ténor et excellent acteur comique. Dans toutes les opérettes, il était capable d'endosser son personnage souvent berné, jaloux, vantard. Il y mettait talent et belle voix de ténor. Lui, il nous a fait rire! Je repense en particulier à « Votre habit est craqué dans le dos ». Jean était aussi pharmacien.
- Son épouse Mimi, alto et précieuse secrétaire de notre comité, qui commandait les partitions.
- Marcel Migneault, notre Caruso, notre Mario Lanza, homme à tout faire ténor des premiers rôles, bon acteur, responsable aussi de l'entreposage des décors et du nombreux matériel (costumes et accessoires) au collège. Lors des dernières années, c'est encore lui qui tint debout la SALLP, puis procéda à sa liquidation.
- Gisèle Gravel, la fouine, la fourmi. Elle avait l'art de dénicher ou de fabriquer des insignes, un chapeau à plume, un plateau avec poulet... Je revois encore son « magasin » sur deux tables dans les coulisses.
- Jeanine Marquis (ou Jeanine Jean), soprano, qui endossa souvent les seconds rôles parlants.
- Luc Gagnon, notre rossignol, Pâris à la voix de Pavarotti. Il a dû faire attention à son cœur, mais des opérettes il en mangerait matin, midi et soir. Avec son épouse Manon – lui pharmacien, elle infirmière –, ils ont tenu un gîte-restaurant où il adorait pousser la chansonnette entre les tables.
- Gaston Gagnon (neveu du célèbre compositeur André Gagnon et époux de Madeleine Sirois), petit de taille mais grand connaisseur en musique classique, un véritable mélomane qui accepta d'assumer la présidence de la SALLP après Jean Dallaire.

Et qui encore? Bien sûr :

- Rosaire Lévesque, meilleur acteur que belle voix, mais une basse sûre pour ce maître de chapelle de la cathédrale, et registraire au cégep.
- Jos Fortin, bon ténor, précieux pour la mise en place des décors.
- Jacques Deschênes n'a jamais chanté sur scène, mais en coulisse et pour les décors et transports, on pouvait toujours compter sur lui
- Michaël Schmouth, l'homme aux relations publiques, liens avec la ville, salles de répétition...
- Raymonde Lévesque, épouse de Michel Langlois mon ancien étudiant de secondaire 5 qui joua dans *Knock* en 1968-69, Jocelyne Anctil et toutes les autres, soprani et alti.
- Yves Richard, Claude Gourdeau, Claude Laforest, Guy Pelletier et tous les autres, basses et ténors.
- La nouvelle vague avec Lysianne Tremblay, Vicky Gagné, Janik Drapeau, Marie-Hélène Michaud, Bernard Fortin...
- Et des amis qui jouèrent des petits rôles parlants ou figurants non chantés : Daniel Langevin, Jean-Philippe Tirman, Martin Laforest, Bernard Gourdeau, et même Yves Bonsang...

En voyant où nous résidions, chacune et chacun, Jean Maurais me disait : « La 9^e Avenue de La Pocatière est l'artère principale où bat le cœur de la SALLP ». En effet, de l'ouest vers l'est on y retrouvait les domiciles de Liliane Raymond (alto), Gisèle Gravel (accessoiriste) et son mari

Marcel (basse), André Bonsang (metteur en scène), Jean Maurais (chef), M. Bérubé (comptable et premier trésorier), M. Ouellet (chœur) et enfin, *last but not least*, juste à côté de la 9^e Avenue sur la 8^e Rue, Nicole Biron, l'interprète de la Périchole, la Belle Hélène, la Veuve joyeuse et de Josepha, la patronne de l'Auberge du Cheval blanc...

Quelques bons souvenirs

- Je ne compte pas reprendre ici le livret de chaque opérette. Qu'il me suffise de relever quelques vérités, quelques détails, quelques trésors enchanteurs...
- *La Périchole* fut, pour le public pocatois en général, un coup de tonnerre dans un ciel serein et une réjouissance fantastique. Quel déploiement! Personne ne s'attendait à un tel spectacle si bien monté. Quelle troupe, quels décors, quels acteurs, quelles voix... Longtemps on chantera les airs célèbres dans les rues de La Poc : la Chanson des trois cousines, Il grandira, Les femmes, il n'y a qu'ça, Que les hommes sont bêtes, Le rondo des maris récalcitrants, etc.
 - D'autres airs célèbres outre ceux de *La Périchole* : La barcarole des Contes d'Hoffman (dans *Signé Jacques Offenbach*); La bonne auberge du Cheval blanc, Tout bleu, Oh ma vache, Au joyeux Tyrol, On a l'béguin pour Célestin, tous extraits de *L'auberge du Cheval blanc*; Vers les autels, Jupin, Au mont Ida, Voici les rois de la Grèce, À moi roi de la Grèce, La galère de Cythère, de *La Belle Hélène*; Viens dans mon joli pavillon, Heure exquise, Ah les femmes, femmes, femmes, de *La Veuve joyeuse*; et enfin Je suis Brésilien, Pour découper adroitement (air de la gantière et du bottier), Je suis veuve d'un colonel, Votre habit va craquer dans le dos, Tout tourne, tout danse, Par nos chants et par nos cris, de *La vie parisienne*.
 - La salle André-Gagnon compte plus de 600 places, et nous avons joué à guichets fermés trois fois à La Poc pour chaque spectacle. Il faut dire qu'une troupe de 50 chanteurs, plus les techniciens, plus les instrumentistes... cela permet déjà de regrouper un certain nombre d'amis et de parents de La Poc et des environs, de Saint-Jean à Kamouraska...
 - Parfois il fallut user de certaines astuces pour les effets spéciaux. Une escarpolette dans *L'Auberge du Cheval blanc*, un bateau à voile tiré sur scène pour le départ à Cythère dans les vagues de *La Belle Hélène*, la fumée au mont Ida ou au final de *La vie parisienne*. Nous utilisions de l'azote liquide qu'il fallait conserver dans une glacière, au froid. Et je mettais cette glacière dans le gros tas de neige derrière chez moi.
 - Les trois Fortin, Jean-Yves, Louise et Bernard (le père, la mère et le fils) dans la même opérette... Mais le fils bientôt nous quitta.
 - Nos costumes en général étaient fameux, surtout les généraux grecs avec leurs casques dans *La Belle Hélène* et les drapés des protagonistes féminines. Mais imaginez au début du troisième acte, l'arrivée sur la plage de Pâris et Hélène, avec... une radio, des bermudas, des lunettes de soleil et une caisse de Molson... l'effet comique sur le public!

- Pour *La vie parisienne*, j'ai reçu des félicitations de l'archevêque André Gaumont, fraîchement nommé)... Ça fait chaud au cœur.

Belle somme de travail...

Il faut compter le temps mis pour les textes (choix, transcription), la distribution et le choix d'une équipe technique de responsables pour les décors, costumes et accessoires, les réunions du conseil d'administration, les voyages préparatoires, les tournées, les répétitions, le travail avec la chorégraphe quand il y a eu une troupe de danseuses pour le cancan dans *La vie parisienne*, la préparation des évolutions des chœurs, ou d'un trio, un quatuor ou même un septuor de solistes pour Ah! les femmes, femmes, femmes dans *La Veuve joyeuse*. Tout un travail croyez-moi, une vraie chorégraphie à partir de la musique, du rythme, répétée à la maison trois ou quatre fois par moi tout seul dans la salle à manger, avant d'être dessinée, puis proposée sur scène; la recherche du mobilier et des accessoires; la confection d'accessoires et de décors (projet, maquettes, puis réalisation), les projets, choix et confection de costumes, l'assortiment et le mariage des couleurs; les calendriers de répétition, les recommandations aux acteurs, l'horaire de maquillage et les achats de produits maquillants; le travail avec l'éclairagiste, assister aux répétitions de l'orchestre, sans compter les multiples entretiens avec Jean et Madeleine pour la musique; et sans compter la mémorisation des textes, quand je me donnais un petit rôle non chanté...

Nous répétions deux soirs par semaine au Centre culturel et à l'école Sacré-Cœur pour les chœurs, de 7 heures à 8 heures, et je répétais avec les acteurs et principaux rôles les scènes parlées, en même temps là, où on pouvait. Parfois dans le hall, parfois dans la salle du conseil, sur scène...

Pour faire de la place à l'orchestre durant les représentations devant public à la salle André-Gagnon du cégep, et aussi pour la dernière semaine, pour les générales avec orchestre, nous devions retirer les trois ou quatre premières rangées de sièges qui étaient fixés au sol en béton par des boulons solides et bien serrés. Tout un travail... Puis évidemment, il fallait remettre le tout à sa place lorsque nous avions terminé nos prestations.

Savez-vous comment Jean Maurais, qui était dans la salle lors des représentations, au pupitre devant l'orchestre de dix instruments et le rideau, comment il faisait pour signaler en coulisse le moment exact où il fallait commencer à ouvrir le rideau? Comme les chœurs généralement entonnent leur premier chant en continuo avec la musique d'ouverture, le moment doit être très précis. Eh bien on avait installé un fil électrique reliant une lampe dans les coulisses à un interrupteur au pied de Jean, avec une pédale. Oui, vous avez bien lu, une pédale, parce que ses deux mains étant occupées à battre la mesure et à tourner ses pages de sa partition, il n'avait pas la possibilité de manipuler un interrupteur. Alors aux grands maux, les grands remèdes : une grosse pédale. Il appuyait du pied et *fiat lux!*, s'ouvrait le lourd rideau rouge... Bien pensé quand même. Ce devait sans doute être une réalisation de Jos Fortin...

Une fois, lors d'une répétition de *La Périchole*, je me suis adressé à tout le groupe – 60 personnes à peu près. Et comme il leur arrivait trop souvent d'arriver en retard, de parler pendant que d'autres jouaient, d'être distraits, de grignoter des chips et de prendre ces répétitions beaucoup trop à la

légère, je me souviens que je suis entré dans une rare et sainte colère, et les ai engueulés comme du poisson pourri! Je ne me rendais pas compte de l’effet tétanisant que produisaient mes paroles. Ils m’ont tous regardés, ahuris, car je venais de les considérer plus enfants que mes étudiants sur scène.

Heureusement ce genre d’éclat ne se reproduisit plus parce que la situation s’améliora du tout au tout, et aussi parce que Jean Dallaire vint me trouver discrètement pour me dire entre quat-z-yeux que j’avais poussé un peu fort, et qu’après tout on avait affaire à des adultes qui avaient une journée de travail dans le corps, qui aimaient s’amuser et qui se donnaient encore du travail le soir pour cette opérette... Je me suis excusé, et ils ont reconnu que j’avais raison.

Mémo concernant Lysianne Tremblay

Texte écrit pour Maurice Gagnon, journaliste à l’hebdo local et aussi un de mes anciens bons étudiants et acteur lui-même dans *Georges Dandin*. Il m’avait demandé un papier sur la future prima donna.

J’ai eu Lysianne comme élève en français deux ans (secondaires 4 et 5), très bonne élève. Je l’ai eue comme actrice et interprète dans sept spectacles :

1991 *Ça danse à la Grande Anse*. Sur une centaine d’élèves, elle est la seule de troisième secondaire et elle est la seule qui chante. Elle a le rôle de la Coureuse des grèves.

1992 *Un p’tit coin si tranquille*. Elle joue le rôle d’Ines. Avec le groupe, nous participons à un festival de théâtre en France.

1993 *Gouverneurs de la rosée*. Elle y joue le premier rôle féminin, Annaïse. Nous jouerons aussi à Québec.

1993 *Le bonhomme tombé du ciel*. Spectacle de Noël joué à la cathédrale. Elle y a le rôle de sœur Monique et chante notamment l’*Ave Maria* de Schubert.

1994 *Cégep en spectacle*. Elle présente l’air de *Carmen* de Bizet et aura le prix du public. Par ailleurs, elle aura le premier prix avec trois autres chants et deux amies.

1994 *La Vie parisienne*. Grande opérette d’Offenbach. Elle a le premier rôle : Métella.

1995 *Lysianne Tremblay, soprano*. Spectacle où elle présente en solo une douzaine d’airs et d’arias, notamment ceux avec lesquels elle a gagné le premier Prix du Canada pour les sopranos, catégorie 18 à 25 ans. Elle avait dix-huit ans.

Plus tard, elle s’expatriera et commencera une belle carrière dans la troupe de l’opéra d’Innsbruck au Tyrol, en Autriche, pendant une douzaine d’années.

Je lui vois six qualités. Elle est :

Talentueuse Voix sûre, chaude, expressive, déjà très mature, qui accepte très bien les comparaisons, et ce qui est un bel atout, une voix forte. Cette voix de mezzo-soprano est assortie d’un réel jeu de scène. Lysianne est très bonne comédienne.

Ambitieuse Elle veut! Et elle est prête à tout sacrifier pour aller jusqu’au bout (New York ou l’Europe). Elle est intelligente et cultivée, ce qui n’est pas à dédaigner. Elle sait où elle va.

Travailleuse En plus de ses cours de chant, elle prend des leçons de piano, de langues (elle sait qu’elle doit travailler en allemand, en italien et en anglais). Elle est dynamique et toujours présente aux répétitions.

Conscientieuse Elle est réaliste et sait le parcours qui lui reste, les sacrifices à titre personnel qu’elle devra consentir.

Gracieuse Jolie, elle a aussi deux autres cordes à son arc qui ne pourront que l’aider dans sa carrière : le dessin et le judo. Elle est artiste lyrique, mais aussi plastique, elle aime peindre. Et elle a une belle expérience en judo!

Chaleureuse Lysianne est une fille enthousiaste, amicale et souriante.

Il ne reste qu’une chose à lui souhaiter, c’est qu’elle soit aussi :

Chanceuse Car dans le ciel qu’elle se dessine, elle doit rencontrer les bonnes étoiles qui lui permettront de se faire valoir au bon moment, au bon endroit.

Lysianne, c’est une très belle voix en très bonne voie... une voix très pure comme le lys qui commence son prénom!

J’ai écrit ces félicitations que j’adressai à ceux qui ont réalisé l’opérette *Les Bavards*, où je n’étais plus :

Vous êtes la preuve vivante que la flamme lyrique (il y a bien des flammes olympiques et des flammes liturgiques) perdure et vit à La Pocatière. Merci aux anciens, merci aux nouveaux qui ont cru. Cela témoigne de l’esprit et du souffle. Bravo à Marcel et à Jean et à Janik et à Dominique...

Brel et Gabin

En pensant à la belle aventure de la SALLP, c’est à Brel et à Gabin que je me réfère.

Du grand Jacques, j’entends encore la vigoureuse chanson de ses débuts, *L’Aventure*.

*L’aventure commence à l’aurore
À l’aurore de chaque matin
L’aventure commence alors
Que la lumière nous lave les mains*

[...]

*Tout ce que l’on cherche à redécouvrir
Fleurit chaque jour au coin de nos vies
La grande aventure il faut la cueillir
Entre notre église et notre mairie*

[...]

*Et le doux sourire de la Madelon
La Madelon*

[...]

*Tous ceux que l'on cherche à pouvoir aimer
Sont auprès de nous et à chaque instant
Dans le creux des rues dans l'ombre des prés*

Et de Jeannot, c'est le titre d'un film de Julien Duvivier qui me vient spontanément à l'esprit : *La belle équipe*, simplement à cause du titre et peut-être, pourquoi pas, parce que Gabin ne dédaignait pas de pousser la chansonnette?

Oui, toute cette expérience que nous vécûmes de 85 à 95 est due à un concours de circonstances et de personnes si particulièrement favorable pour un petit milieu comme La Pocatière, que cela tient réellement du miracle. Je revoyais Jean Dallaire à un souper meurtre et mystère pour la Société du roman policier de Saint-Pacôme dont je suis membre, et nous nous disions en évoquant ces années formidables que c'était vraiment quelque chose d'extraordinaire que nous avons pu faire. Cela a dépendu de nous bien sûr, et de Jean Maurais, notre jeune chef, et de Madeleine Sirois au piano, et de Gisèle Gravel, accessoiriste émérite, et de Nicole Biron, notre prima donna à la très belle voix, de Marcel Migneault – quel ténor! –, et de tellement d'autres facteurs... (non, non, Marcel n'est pas facteur)... Je revois Luc, Jeanine, Jos, Jocelyne, Michaël, Micheline (Mimi)... Je racontais à Jean qu'en mai, j'avais revu sur vidéo toutes nos opérettes pour les montrer à mon cousin Jean-Marie, et que cela fait un drôle d'effet de revivre ainsi tous ces beaux moments. Et Jean Dallaire, très ému, était parfaitement d'accord pour ajouter que nous en avons fait des choses formidables, à partir d'un si petit bassin de population et durant un terme aussi long.

Il est vrai qu'on rencontre peu de cas où un si petit territoire parvient à monter cinq, six, sept et même huit opérettes avec une telle réussite, que bien des professionnels nous envieraient. Il a fallu trouver d'abord les talents, les voix hors du commun incarnées par des comédiens, ou tout au moins des acteurs et actrices qui n'avaient pas peur de se défoncer pour jouer leur personnage : Nicole, Marcel, Luc, Rosaire, Yves, Lysianne... Ensuite, des responsables qui acceptaient de payer de leur personne dans différents domaines. Et là aussi, nous avons eu des trésors d'accessoiriste (Gisèle), de chorégraphe, de costumières (Véronique Meunier, ancienne élève, et Manon, épouse de Luc Gagnon), de décorateur et décoratrices (Jos Fortin, Myriam Toussaint), de relations publiques, de transporteur, de maquilleuses...

Un peu comme les grands consulats ou les triumvirats de Rome, nous disposions d'une structure triangulaire au sommet : a) Jean Dallaire pour la présidence, les relations publiques, la pub et les finances; b) Jean Maurais pour la musique – chœurs, solistes et orchestre –, aidé de Madeleine comme pianiste répéitrice hors pair, et de Marcel Migneault comme sous-chef d'orchestre; et c) moi-même pour le

calendrier, la mise en scène et la mise en commun de tous les éléments sous-jacents. Je devais superviser et coordonner décors, costumes, accessoires, scénographie, chorégraphie et mise en scène.

Vraiment, ce fut une belle équipe et toute une aventure, car essentiellement nous visions la gratuité de nos efforts (sauf les musiciens et les achats nécessaires en tissus les pour costumes et accessoires). Cet aspect a sauvé bien des problèmes. Oui, nous formions une grande et belle équipe, comme une pyramide bien structurée qui comptait au total toujours une bonne centaine de personnes, dont cinquante à soixante-dix acteurs choristes qui cumulaient souvent les rôles de figuration et les responsabilités en coulisse.

Le CPP

Jean-Yves Fortin, un beau dimanche matin du mois de mai ou juin 1996, m'aborda à la cathédrale et me dit simplement : « André, j'ai pensé que tu pourrais faire partie de notre CPP de La Pocatière. » Jean-Yves, ami, ex-prof de français et ancien directeur de la poly, était devenu depuis peu diacre en notre paroisse. Il a semé dans la bonne terre, car après quelques explications et deux ou trois jours de réflexion, j'ai répondu : « Présent ». Je pense en même temps que la cathédrale semble être le lieu de prédilection pour m'appeler ainsi. Je vous le mentionnerai dans la section consacrée à la SRPSP, c'est encore là que Maurice Gagnon me harponnera quatre ans plus tard.

En même temps que moi entraît au CPP un couple de nouveaux, Yvon et Nicole Demers, que je connaissais aussi de la polyvalente où elle enseignait la géo et lui était chargé de surveiller nos jeunes en récré. Dans ce conseil (ou comité) paroissial de pastorale, il y avait en ce temps-là Gilles Lévesque, président démissionnaire (c'était sa dernière réunion après trois ans), Rita D'Anjou qui prendra la direction pour quelques mois, notre curé Fernand Bélanger, Jacqueline Bernier, Yvette Beaulieu, Donald et Jocelyne Beaulieu et Jean-Yves Fortin évidemment. Puis avec le temps Rita et Nicole nous quitteront, ainsi que Fernand Bélanger en 1998, et d'autres viendront combler les places vides : Noël et Martine Beaulieu, Audrey Boucher, Annie Sénéchal, Jacques Lajoie notre nouveau curé, Yvonne Tremblay, Louise Tirman et Isabelle Martineau, épouse de Yann Foster et sœur aînée des enfants Martineau dont j'ai eu les trois derniers comme étudiants.

Tous furent également de riches personnalités, dévouées et généreuses, avec lesquelles j'ai été très heureux de collaborer.

Trois dossiers chauds

Mon arrivée au CPP coïncida à peu près avec celle de Mgr Clément Fecteau au diocèse, et rapidement on nous amena à réfléchir sur la diminution des prêtres et la diminution parallèle de la participation des fidèles aux offices du dimanche. C'est ainsi que le CPP (qui est un peu comme le gouvernement d'une paroisse pour aider et soutenir notre curé dans ses décisions pastorales) fut amené à se pencher sur le problème de la diminution du nombre de messes durant les week-ends, et conséquemment des changements d'horaire. J'ai été étonné de constater combien l'heure de leur messe peut être précieuse pour certains paroissiens, au point de ne plus venir à l'église si on change l'heure de « leur » messe.

Nous avons dû aussi procéder à des consultations avec le public pour connaître leur avis à propos du regroupement de paroisses. Cela faisait pas mal de turbulence dans le ciel de notre paroisse.

On a également commencé à investir beaucoup de temps et d'énergie du côté de l'enseignement de la catéchèse auprès de nos jeunes, puisque les écoles (et c'était sans doute un bien) laissaient tomber ce soutien qui durait depuis des générations... Là il a fallu faire appel aux parents, et certains, soutenus par Audrey, se sont fameusement impliqués.

J'ai également participé au comité pastoral sectoriel englobant les cinq ou six paroisses avoisinantes. Réuni au collège sous l'égide de Madeleine Bélanger-Leblanc, ce comité comptait une vingtaine de personnes, dont l'abbé Odilon Hudon qui s'y entendait pour réjouir tout le monde. On se souviendra longtemps lorsqu'il nous annonça l'arrivée soudaine de Sa Sainteté le pape Jean-Paul II. Il se leva pour aller le chercher et revint deux minutes plus tard, avec une soutane blanche, la calotte blanche, et un air, un accent digne des meilleurs imitateurs de Jean-Paul II! Et c'est lors de ces réunions préparatoires au Jubilé 2000 que j'ai proposé et accepté de m'occuper du fameux comité des crèches, pour célébrer le tournant du siècle en 2000. L'idée fut reprise une seconde fois en 2001.

Donc, ne confondons pas : le CPP (1) m'envoie au comité pastoral sectoriel (2), et de là un an plus tard nous créons le comité du Jubilé (3), dans lequel je dirigerai et assumerai les responsabilités importantes du comité des crèches (4). Donc quatre échelons!

Concours de crèches

Cela consistait essentiellement en deux concours. D'abord un concours de crèches, fabriquées par tous les citoyens de nos sept paroisses qui le voulaient. Les crèches devaient être installées à l'extérieur des maisons et bien visibles depuis la rue ou le chemin. Ensuite, un concours de dessins de crèches auprès de toutes les écoles primaires des sept paroisses desservies.

Cela nécessitait une recherche de commanditaires. L'association des marchands du centre commercial nous prêta ses locaux, et la présidente de l'époque, jeune femme très dynamique et gérante du magasin Zellers, participa à nos réunions. La radio CHGB accepta de livrer gratuitement des messages radio. Yvon Demers m'épaula chaleureusement dans toutes nos pérégrinations pour aller voir les crèches. Il a fallu songer à la publicité, à des prix, à coordonner un calendrier, à écrire aux écoles, à organiser la procession en voitures avec présence de notre évêque et d'une chorale, à choisir des jurés et des critères, à organiser une fête pour la remise des prix... Nous avons une trentaine de crèches disséminées dans un rayon de cinq ou dix kilomètres autour de La Poc. Il faut noter que certaines crèches ne manquaient pas d'originalité, que certaines étaient bien loin dans les rangs, et que deux ou trois furent détruites par des jeunes vandales iconoclastes. Monsieur Turmel, gérant de la Caisse pop, et Pierre Lévesque furent tous deux les victimes malheureuses de ces malfaisances malveillantes dues à des malotrus malpolis et malintentionnés d'une société malade. La bêtise humaine existe partout! Incidemment, ce 27 octobre 2014, je viens de revoir ce cher Pierre et nous avons reparlé de ces vandales. Il sourit et me rappela qu'ils lui avaient notamment volé un mouton (très bien fait), mais qu'il se réjouissait car ils n'ont rien pu en faire, puisqu'il avait retrouvé une patte dans

son jardin, et un mouton à trois pattes... Ce n'est pas comme Fernandel qui joua dans un film intitulé *Le mouton à cinq pattes!*

Pour ma part, j'avais peint sur un grand panneau de 8' x 4' (à peu près 2,50 m x 1,25 m) une crèche polychrome stylisée et copiée d'une belle affiche d'un journal. Nous l'avions suspendue contre notre façade, entre le petit escalier et la fenêtre de la salle à manger. Elle était très bien attachée et éclairée, mais elle frappait quand même le mur dès que le vent se mettait à souffler un peu fort... « Et il ventait devant ma porte » disait déjà ce cher Rutebeuf.

L'année suivante, on a repris ces mêmes concours, mais au primaire (et moi je re-suspendis la même crèche). Il s'agissait cette fois de petites crèches construites ou sculptées en bois, papier ou tout matériau désiré.

Je dirais qu'approximativement, chaque année nous avons eu une cinquantaine de crèches extérieures (46 la deuxième année), et du côté des écoles, près de six cents dessins qui furent exposés au centre commercial. La deuxième année, près de 200 crèches furent exposées dans trois églises successivement. Quelle affaire pour transporter ces ouvrages souvent très fragiles dans nos voitures, à Yvon et à moi!

Visites pastorales

Il y aura encore la belle visite pastorale que monseigneur Clément Fecteau accepta de venir faire dans notre cité de La Pocatière en mars 2002. Nous avons ainsi visité avec lui beaucoup d'établissements de notre milieu qui ont une mission quelque peu altruiste. Mais il a fallu préparer cet itinéraire, contacter tous les points de rendez-vous, établir un horaire sur une semaine. Pensez-y!

Durant plus d'une semaine, nous avons parcouru la ville et la paroisse. Voici d'ailleurs la liste de ces visites telle que retrouvée dans ma correspondance :

- Lundi 11 AM : Usine Bombardier – PM : Hôpital Notre-Dame-de-Fatima
- Mardi 12 AM : Tandem Jeunesse, pour les jeunes en difficulté – 11 h : repas à la Résidence Hélène-Lavoie pour personnes âgées – 14 h :Hôtel de Ville avec le maire André Théberge et le personnel – PM Centre de développement bioalimentaire du Québec
- Mercredi 13 11 h et repas : FADOQ (club des 50 ans et plus) – PM : École primaire Sacré-Cœur et Saint-Vincent de Paul – Soir : Cadets de l'air et Filles d'Isabelle
- Jeudi 14 AM : La Traversée (santé mentale) – Midi et PM : École polyvalente La Pocatière
- Samedi 16 Soir : Maison des jeunes
- Lundi 18 PM : ITA

N'avaient pas pu entrer dans la liste pour diverses raisons : le collège, déjà visité par Monseigneur, le cégep, les scouts, les Chevaliers de Colomb et le Club Lions. Comme on le voit, il y avait beaucoup de

¹ Pour complément d'information, reportez-vous au chapitre 21.

pain sur la planche. Pour vous donner mon *feedback*, je ne peux faire mieux que de vous transcrire la lettre de remerciements que j’adressai à notre évêque, au nom du CPP.

La Pocatière, ce 3 mai 2002

Monseigneur,

Permettez-moi d’abord de vous remercier chaleureusement pour votre visite pastorale dans notre paroisse qui se déroula, en gros, du 9 au 19 mars dernier. Vous voudrez bien, je l’espère, excuser le retard que j’ai mis à vous adresser cette lettre sans cesse reportée. Pour finir, c’est le CPP qui me conforta dans mon projet de vous écrire et me proposa en plus de vous demander par la même occasion de bien vouloir adresser un petit mot à nos paroissiens, par le biais du bulletin paroissial ou par un autre moyen, un peu comme une suite de cette visite.

Toujours est-il que je dois vous dire que j’ai été très heureux d’avoir le privilège de vous accompagner durant cette tournée. En effet, j’y ai appris deux choses. D’abord, j’ai découvert que notre « pasteur » est un homme souriant et très avenant, qu’il est profondément attaché à la vie et aux personnes, et enfin qu’il est ouvert à tous les horizons d’intérêt et de discussion, capable d’aborder n’importe quel sujet avec n’importe qui. Je vous en félicite et vous en remercie.

En second lieu, grâce à vous et à cette visite pastorale, j’ai réellement appris à mieux connaître et aimer les gens qui vivent dans notre communauté. C’est rare qu’on ait le privilège d’aller rencontrer les gens là où ils apprennent, là où ils travaillent, là où ils se rassemblent pour aider, pour soigner leurs semblables. En effet, pensons-y, on n’a pas l’habitude, ni même bien souvent le droit de les approcher dans ces lieux, car si cette intrusion était permise à tous et en tout temps, les personnes y seraient trop dérangées. Aussi n’a-t-on l’habitude de voir et parler avec du monde que dans les magasins, sur la rue quand la saison le permet, dans quelques lieux de réunions, à l’occasion de fêtes, du culte, de sports ou dans notre propre milieu de travail, à l’exclusion des autres.

Votre visite et cette ouverture à tous les milieux m’a permis d’apprécier, de comprendre mieux et d’aimer mon prochain là où il se donne, souvent sans compter et toujours avec amour. Je repense à La Traversée, à Tandem-Jeunesse, aux dames bénévoles de la Saint-Vincent-de-Paul dans leur petit local, aux discussions avec les élèves de cinquième et sixième ou avec les professeurs de l’ITA, je vous revois tendant la main aux ouvriers de Bombardier dans leur cafétéria ou aux trois contremaîtres rencontrés par hasard. Et je pourrais allonger la liste de ces moments rares et très cordiaux.

Il m’est même venu une idée de cette expérience et je tenais à vous en faire part. Je vais bientôt quitter, après six ans, le CPP de La Pocatière. D’autres aussi vont partir et des nouveaux membres seront appelés. Et je voudrais leur dire à tous ces membres du

futur conseil : tous les conseils devraient une fois tous les deux ou trois ans organiser leur propre visite « pastorale » dans tous ces humbles milieux où se cache la charité qui a du cœur et tend les mains. Cela faciliterait grandement leur belle mission.

Je ne voudrais pas terminer cette lettre sans me faire le porte-parole d’abord de tous les membres de notre CPP avec qui nous avons eu des commentaires élogieux suite à votre visite très diversifiée. Mais aussi et surtout peut-être de tous ces paroissiens de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et même les nombreux non-résidents que vous avez eu l’occasion de rencontrer, comme ouvriers, étudiants, travailleurs, animatrices, infirmières, aides, médecins ou directeurs dans les différents établissements que nous avons eu le bonheur de visiter ensemble.

Voilà, Monseigneur, le témoignage que j’avais à vous dire. Il est sincère, croyez-le bien. Il me reste à vous renouveler mes remerciements chaleureux et à vous dire, comme on nous disait au collège des pères jésuites lorsque nous étions jeunes après de beaux résultats : *Proficiat* (en m’adressant à un évêque, je peux bien dire un mot de latin).

Je prie le Bon Dieu de vous aider dans votre grande et noble tâche.

André Bonsang, La Pocatière

Outre ces trois dossiers chauds dont je viens de vous entretenir, il y eut évidemment à suivre la pastorale dans la paroisse, à faire face à des tas de petits problèmes, à organiser certaines activités avec la population. Je pense à certaines réunions de carême, à des petites mises en scène (Fernand Bélanger aimait cette approche : je revois Yvette habillée en femme juive près d’un puits), des soupers de la faim, pendant certains carêmes, etc.

Comme je le dis dans cette lettre ci-dessus, mon deuxième terme de trois ans arrivait à sa fin. Et les statuts sont formels, je devais céder ma place. Car on est élu membre d’un CPP pour un terme de trois ans, renouvelable une seule fois.

La SRPSP

La Société du roman policier de Saint-Pacôme est née en l’an 2000 de la volonté de Jacques Mayer, d’origine franco-égyptienne, qui a épousé en secondes noces Suzanne Hudon, une Québécoise de Saint-Pacôme, sœur aînée de Réjeanne qui joua une de mes trois vieilles avec Lucie Laboissonnière et Sylvie Potvin dans *Mort fine et mort sûre*.

Ce cher Jacques avait dirigé une société de peintures à Montréal – en voilà un qui a fait son beurre dans les peintures, pas étonnant qu’il devienne une grosse huile à Saint-Pacôme!

Ce cher Jacques, donc, est tombé en amour avec Saint-Pacôme et s’est demandé ce qu’il pourrait bien faire pour mettre ce joli et pittoresque village sur la carte, comme on dit. De là cette idée farfelue de vouloir décerner chaque année le prix du meilleur roman policier québécois par l’entremise d’un comité appelé SRPSP, qui remettrait ce prix lors d’un gala annuel à Saint-Pacôme. À ce prix, appelé

justement Prix Saint-Pacôme et doté d’une bourse de 3000 \$, se sont greffés les Prix de la rivière Ouelle qui récompensaient de bourses totalisant 500 \$ les meilleures nouvelles policières écrites dans la région par un senior et par un junior.

En plus, de nombreuses activités ont fait que déjà, après un an et demi de fonctionnement, on parlait de Saint-Pacôme capitale du roman policier, et qu’il est question que chaque parc du village, chacun des 18 trous du terrain de golf, chacune des pistes de la station de ski, ainsi qu’une bouteille d’un vin apéritif Le Pacômois reçoivent tous un nom « policier ». Tous ces projets projet ont été réalisés.

Oui, on en a fait du chemin en une vingtaine de mois. C’est Maurice Gagnon (qui joua dans *George Dandin* et qui est journaliste au *Placoteux*), qui me demanda un jour que nous assistions à un concert à la cathédrale de venir à la deuxième réunion. Mon nom avait été proposé par Michel Toussaint, qui déclina l’offre, et Maurice justement, et c’est ainsi que lors de la deuxième réunion, en octobre ou novembre 2000, je fus accueilli par cette équipe de joyeux lurons comprenant entre autres Jacques Mayer, Maurice Gagnon, Éliane Vincent, Martine Tanguay, Danyelle Morin, Jean Pettigrew, Michel Hudon, Roch Santerre, Yves Lévesque (le notaire), Gervais Lévesque, André Bernier (le banquier), Réjean Joncas et Sylvain Thiboutot. Plus tard, Jean et Danièle partiront, alors qu’on accueillera Louise Chamberland et Brigitte Pouliot. Plus tard encore Martine, puis Roch, puis Maurice, puis Réjean, puis Jacques Mayer lui-même nous quitteront, alors qu’Yvonne Tremblay et Marie-Josée Castonguay entreront. René Bélanger servira de trait d’union avec le conseil municipal où il est agent de développement, puis enfin Robert Bérubé le propriétaire de La framboisière des 3, sera notre président durant cinq ans. Puis, moi-même je donnerai ma démission en janvier 2007. Je serai donc resté six ans. Cela fait un mouvement sain. Je sais qu’André Bernier (le prof) a aussi accédé à l’équipe de la SRPSP, et depuis le départ de Robert Bérubé, c’est Louise Chamberland qui tient les rênes de la direction. Éliane Vincent ayant démissionné en 2016, il ne reste que Michel Hudon (valeurueux secrétaire) parmi les fondateurs qui soit encore dans le comité. Jacques Mayer est décédé en 2015.

La SRPSP a beaucoup fait pour le roman policier et la promotion de Saint-Pacôme. Aujourd’hui, elle vit toujours et annonce le 16^e gala de remise des prix. Je ne voudrais pas quitter le compte rendu sur ce comité sans mentionner le nom des vedettes qui furent occasionnellement invitées pour certains galas, certaines conférences, certaines expositions. Je pense à des vedettes de la scène comme Michel Daigle, Marie Tifo et Pierre Curzi, André Gagnon. Je pense à des auteurs célèbres comme Michel Tremblay et Chrystine Brouillet. Je pense aussi à des spécialistes du roman policier ou des choses policières comme Stanley Péan, Norbert Spehner, Jean Pettigrew ou Guy Ouellet.

C’est à ma première réunion, sur la chaude recommandation du maire du village, Gervais Lévesque, que je proposai le saumon comme mascotte. C’est Éliane Vincent, graphiste et femme très délurée et amicale qui en réalisa l’admirable dessin. C’est à ce moment aussi qu’on ébaucha les règlements des deux concours que nous mettions sur pied, et c’est moi-même avec Jean Pettigrew et Maurice Gagnon qui les avons élaborés.

Les réunions sont, de tradition, celles de joyeux convives, car on y déguste souvent et on y boit pas mal... Jacques était passé maître dans la confection d’un excellent repas auquel il nous conviait chez lui. C’était toujours un *chili con carne* accompagné d’un bon rouge. Le souper se terminait par du fromage cheddar vieilli, suivi de deux ou trois tartes aux fruits achetées dans une grande surface. Excellent!

Plus tard, il y aura internet et de nombreuses activités (conférences, souper meurtre et mystère et rallyes-enquête) pour développer le tourisme régional et continuer à faire parler de la Société. Je me suis beaucoup investi dans deux ou trois des rallyes sous forme de jeux de piste que nous réalisions pour la participation du plus grand nombre. Je repense en particulier au rallye de 2001 à Saint-Pacôme (auquel participèrent notamment José et Fanny qui nous visitaient justement), et au rallye sept ponts sur la rivière Ouelle. Il faut aussi remercier Pierre Lévesque qui mit en scène deux belles pièces policières pour la SRPSP. En juin 2003, ma comédie *Mort fine et mort sûre* fut montée et jouée au Centre municipal de Saint-Pacôme et eut beaucoup de succès. J’ai beaucoup aimé jouer le rôle de l’Allemand Helmut avec son accent. Mais quand on joue ainsi dans son propre texte, il faut savoir se dompter et réfréner ses envies de faire des remarques sur la façon d’interpréter les répliques. Une fois, j’ai osé dire que telle scène était mal comprise et là j’ai compris que j’aurais mieux fait de me taire. J’ai eu ma leçon et me suis tenu dorénavant comme un petit mouton.

L’année suivante, nous avons joué *Piège pour un homme seul* à la salle André-Gagnon. Le texte de Robert Thomas avait été adapté pour le Québec par Michel Tremblay. Et nous l’avons jouée devant... Michel Tremblay et André Gagnon (deux amis de longue date, pas des amis à moi, mais entre eux).

Le club Papyrpantoute

Nombreux amis

Grâce à ce club de jeu qui nous réunit une fois par semaine, le jeudi soir au centre culturel, on peut dire que depuis plus de quatorze ans maintenant, on s’est fait de nombreux amis. Certains ont quitté le club, avec le temps et les aléas de la vie :

Louise Pelletier, Lise Garneau, Jeanne d’Arc Martin, Liliane et Raymond-Marie Raymond, Antoine Boucher, Suzanne Landry, Michèle Reeves, Rita Gagnon-Lévesque, Suzanne Boulanger-Généreux, Georges Bohm, Étienne Massé, Louise Chamberland, Lynda Lacombe, René Léveillé, Robert Michaud, Carol Jacob (Mme Tardif), cinq ou six dames de Saint-Pascal aussi et même des amis comme Alfred Leblais, Claude Gourdeau et Pierre Lévesque qui sont venus plus occasionnellement. Tous ceux-là nous ont quittés après deux ou plusieurs années. Je ne nomme pas les passages en coup de vent, ceux qui venaient une fois, deux fois, puis revenaient six mois plus tard, et qui encore? Deux ou trois dizaines d’autres venus moins longtemps...

D’autres sont encore bien présents. Celles et ceux qui sont là depuis les premières réunions : Georgette et Jean-Guy Journault (les parents d’Isabelle), Jacqueline Bernier, Gisèle Bouchard, André Bernier, Aline Hudon, Denise Brochu-Dufour, Louise et Jean-Philippe Tirman. Et d’autres plus récents : Nathalie Desroches, Josée Roy, Germaine et Jean Foster, Patrick et Marie-Josée Picard,

Gemma Laplante... Hélène Desjardins et Chantal Jourdan viennent quand elles peuvent, et même Gilles Lévesque vient parfois avec son épouse Hélène, la toujours occupée.

De toutes ces personnes, Georgette, Aline et Jacqueline sont certainement celles qui m’ont le plus aidé. Je pense entre autres choses aux cartons pour la grande pyramide réalisés par Georgette et Jacqueline, et le repas de fin d’année organisé essentiellement par notre trésorière Aline.

D’où ça vient?

Je pourrais dire que tout a commencé lorsque Sylvie Létourneau, une enseignante du primaire, décida de créer un petit club du jeu *Des chiffres et des lettres* à La Pocatière, vers les années 1990. Nous étions cinq ou six amateurs, dont André Bernier, Gisèle Mercier, Mme Gauthier, la blonde maman de Myriam que j’avais eue comme élève en 88, et moi qui avions adhéré à ce petit club qui participa même à un ou deux mini-tournois avec Québec. C’était le jeu que l’on voyait déjà à la télévision française aux tout débuts de TV5, émission que l’on voit encore et qui était animée par Patrice Laffont, au début. Ce club nous plaisait bien et a duré à peu près trois ans à La Poc, pour mourir de sa belle mort...

Puis un nouveau jeu est apparu à la télévision française, animé par le même Patrice Laffont (fils du célèbre éditeur) et qui avait été remplacé à l’animation des *Chiffres et des lettres*. Le nouveau jeu s’appelait *Pyramide* et faisait les délices des spectateurs depuis quelques années lorsque nous avons voulu créer un club Pyramide à La Poc. À cette époque, les deux personnes ressources, qui servaient de partenaires aux deux concurrents à la télé, étaient Claire Gautraud et Jérôme Tichit. Un jeu assez intellectuel, je dirais culturel. On jouait avec les mots. J’en parlai à plusieurs qui trouvaient ce jeu bien amusant également (Louise Pelletier, Jacqueline Bernier, monsieur et madame Raymond, Gisèle Mercier, André Bernier) et se disaient prêts à embarquer. J’avais les cartes de deux boîtes de jeux achetées en Europe (le classique et le junior). J’avais été voir fonctionner le club de Liège à Outremeuse... nous nous sentions prêts. Et nous avons officiellement commencé le jeudi 6 septembre 2001 (juste avant le fameux 11 septembre). Je me souviens que lors de la deuxième partie, les tours jumelles de New York n’existaient plus.

Lors des premières rencontres nous étions une douzaine, une quinzaine peut-être. À nos débuts, comme à la télé française de l’époque il y avait quatre types de jeu : le jeu de l’Énigme, le jeu du Ping-pong qui peu de temps après fut changé pour le jeu du Contre-la-montre, le jeu du Nom propre, puis le jeu de la Grande pyramide en finale. Puis on s’est vite rendu compte que la partie noms propres, avec les cartes françaises des boîtes trop influencées par l’histoire, la géo et la politique françaises, ne convenaient guère pour des joueurs québécois. Qui parmi nous, par exemple, connaissait une seule station du métro de Paris ou les reines de France? Alors j’ai demandé la collaboration de tous pour me faire des propositions de connaissances plus canadiennes et plus internationales, et je me suis mis à créer des cartes Noms propres qui nous convenaient mieux. Puis bientôt, à la télé un nouveau jeu (le Contre-la-montre) parmi les quatre jeux remplaça le deuxième. Nos boîtes ne contenaient pas de cartes pour ce jeu, il a fallu les créer elles aussi.

Jouons une partie

Il serait temps que j’introduise brièvement aux arcanes de ce jeu passionnant le lecteur ignorant qui, j’en suis sûr, s’en ronge les ongles.

Je ne vous parlerai pas de la manière dont il se jouait à la TV française, puisque un an ou deux après il fut retiré des ondes. Remarquez que nous en sommes à notre quatorzième année, sans le support de la TV, d’où la difficulté de recruter des nouveaux membres qui comme vous ignorent tout de ce jeu si passionnant. Bref, comment faisons-nous au club Papyrpantoute de La Poc?

Une soirée dure à peu près une heure et demie, et par tirage au sort on forme des tables de quatre, comme au bridge où deux équipes de deux partenaires se font face. Imaginons : Nord-Sud contre Est-Ouest. Sur la table il y a le petit matériel indispensable : les cartes pour les trois jeux en trois paquets (pour piger), une feuille pour noter les points, crayon, réveil-chrono, marqueur et enveloppe plastique pour la carte des énigmes, et une autre pour noter un mot et l’effacer.

Les jeux de l’énigme

Chaque équipe joue à tour de rôle, pendant que l’autre équipe marque les points et sert d’arbitre. Au premier jeu, Sud doit faire deviner à Nord un premier mot. Pour cela il ne peut utiliser qu’un seul mot à chaque fois comme indice. Ainsi, s’il doit faire trouver le mot *chaise*, il pourrait dire *meuble*. Nord pourrait par exemple répondre *table*. Puis Sud donne une deuxième proposition : *asseoir*. Nord essaie *fauteuil*. Puis Sud dira *cuisine* et Nord répondra *chaise*. Quand le premier mot est trouvé – ou non – selon le nombre d’essais prévu par Sud, on accorde le point ou non, puis on passe au deuxième mot. Et ainsi de suite pour cinq mots, qui aideront à la découverte de la réponse à une énigme. Lorsque ce premier jeu est terminé, c’est au tour d’Est-Ouest de deviner une série de cinq mots. Et ainsi de suite huit fois. On fait donc deux tours de table, de sorte que chaque joueur joue deux fois les quatre rôles (proposateur, devineur, marqueur, arbitre). Les proposeurs peuvent utiliser l’homophonie : par exemple dire hémoglobine pour faire dire sang, alors qu’il s’agit du nombre cent qui doit être trouvé. La réponse sang ou cent est bonne, mais on n’a pas le droit d’utiliser des traductions, ni des mots de même racine. On accumule ainsi des points, puis, restant assis à la même place, on passe au second jeu.

Le contre-la-montre

Ici le jeu est plus rapide : il s’agit de faire deviner une série de sept mots dans un temps maximal de 35 secondes. Ces sept mots correspondent à un thème et le proposeur peut faire des phrases, mimer, chanter... Il a le droit de tout dire sauf le mot lui-même ou un mot de la même racine. Par exemple, à la queue leu leu faire deviner les sept mots suivants sur le thème de l’hiver : neige, tempête, froid, Noël, patiner, hockey, déneigeuse. Mais attention, pour le dernier mot par exemple, le proposeur ne peut parler ni de neige, ni de déneiger... Là aussi les points s’accumulent et on complète un tour de table. Puis on passe au troisième jeu.

Les noms propres

Ce jeu ressemble fort au premier, mais cette fois il s'agit de faire trouver quatre noms propres appartenant à une même catégorie nommée à l'avance. Par exemple, pour une série Amérique du Sud, ce pourrait être : Eva Perón, Venezuela, Amazone et Incas. Ou pour une série Présentateurs télévision : Bernard Derome, Michel Drucker, Céline Galipeau, Anne-Marie Dussault. Ici aussi, un seul mot par proposition. Celui qui cherche ne doit pas nécessairement nommer le prénom (sauf si confusion possible avec un autre personnage).

Et enfin, après ces trois jeux qui durent de 1 h 20 à 1 h 35, on range le matériel et les équipes championnes de chaque table participeront au quatrième jeu devant tous.

La grande pyramide

L'équipe vainqueur de chaque table joue la grande pyramide devant tout le monde, à tour de rôle. On montre au proposeur une expression courante de deux à cinq mots, qu'il doit faire deviner par tous les mots et tous les moyens possibles, et le plus vite possible. Voici des exemples d'expressions : un train de voyageurs – aurore boréale – costume à la mode – Île au trésor – bavarder pour ne rien dire. Toujours sans pouvoir utiliser des mots de même racine. Il ou elle a ainsi cinq expressions à faire trouver à son ou sa partenaire. Puis on passe à l'équipe suivante.

L'équipe qui a réussi dans le plus petit laps de temps est déclarée vainqueur de la soirée. Mais rappelons bien que chaque jeudi, des équipes nouvelles sont formées par tirage au sort. Pour accommoder le plus grand nombre, on peut aussi jouer à trois à une table. Quelques règles sont légèrement modifiées, mais les jeux restent les mêmes. Avec ce système, si on est dix, nous ferons une table de quatre et deux tables de trois. Si on est quinze, on fera trois fois quatre et une table de trois. Le seul nombre impossible à satisfaire est le cinq, mais cela ne s'est présenté qu'une fois en quatorze ans. N'oublions pas que certains soirs de tempête, peu osent affronter les routes...

Évidemment il y a des cartes que l'on pige, une certaine procédure, des trucs, quelques petites règles supplémentaires. Mais tout cela s'apprend vite et ces jeux sont une bonne occasion d'exercer sa mémoire, de rechercher des correspondances ou des contraires, des associations. Cela fait place à l'imagination, la logique, l'invention, le raisonnement même. C'est l'occasion de rire parfois bien fort et de se détendre.

Le seul club dans tout le Canada

Oui, vous avez bien lu, nous sommes officiellement inscrits sur les listes du jeu Pyramide en France. Nous avons désiré être inscrits très officiellement, même si cela nous a coûté des sous, afin de disposer de leur revue, de conseils, de certaines listes de mots, et être ainsi sur la carte des clubs et des tournois. Un club français m'a même téléphoné, se proposant de faire un petit voyage au Canada et de nous rencontrer dans un tournoi amical, mais cela n'eut pas de suite. Nous ne nous sommes plus réinscrits, car cela nous coûtait chaque année un réabonnement et nous n'y trouvions vraiment pas d'intérêt de ce côté de l'Atlantique, où nous étions le seul club jamais inscrit!

Tu peux avec raison te demander, cher Anagnosophile, pourquoi nous avons choisi ce nom. Eh bien la plupart des clubs de France et de Belgique avaient un nom qui faisait penser à l'histoire de l'Égypte ancienne, à cause du cousinage avec le mot pyramide évidemment : le club Ramsès II, le club Néfertiti, le club du Sphinx, etc. Et nous avons pensé au papyrus et à une jolie expression québécoise. Plusieurs personnes d'outre-Atlantique n'ont pas manqué de nous poser la question. Alors, on leur expliquait que « pas pire pantoute » signifie : pas mal du tout, comme tu l'as deviné...

À La Pocatière, nous avons une fois fait une démonstration un 24 juin dans le vieil aréna, mais cela n'a attiré aucun curieux. Nous avons même fait un déplacement à Saint-Pascal, avec le même résultat négatif. Alors on s'est contentés de jouer entre nous, et m... pour les autres!

Et nos *partys* de fin d'année... Il ne faudrait pas oublier cet événement annuel en décembre, qui pour nous est sacré et l'occasion de se réjouir entre nous, avec les conjoints qui veulent participer. C'est aussi l'occasion de faire un beau petit gueuleton. Avant de prendre congé pour les vacances, on se réunit aussi autour d'un bon verre dans un resto du coin.

Alors, à votre sant – hic – té!

Le comité de la famille

Origine et historique

À l'origine de ce comité attaché et issu du conseil de ville, et dont je fus à la fois un des trois fondateurs et le premier président, il y a un coup de téléphone de monsieur Rosaire Lévesque qui était conseiller municipal. Nous sommes en l'an 2000-2001. Il me demandait simplement si je serais d'accord de faire partie d'un comité provisoire qui serait chargé de mettre sur pied un plan d'action et les bases d'un futur comité de la famille attaché au conseil municipal.

J'ai dit oui et nous nous sommes réunis à trois : lui, Rosaire, Michael Schmouth, alors responsable des loisirs, sports et culture à La Pocatière, et moi-même, ex-prof, ex-metteur en scène et homme de bonne volonté. Je les connaissais bien tous les deux, notamment par leur implication au sein de la SALLP. Nous avons œuvré à cette fameuse préparation des statuts pendant presque deux ans. Nous avons rendu notre rapport et il restait au conseil municipal à se constituer ce fameux comité. Mais les approches auprès de diverses personnes furent difficiles et un jour, on me téléphona (encore!) pour me demander si j'accepterais d'en faire partie. J'ai hésité et demandé qui avait déjà répondu. Personne! Je pouvais difficilement refuser, car je m'étais solidement impliqué. J'ai alors accepté à une condition : c'est que je sois aussi président. Je voulais bien naviguer à bord de cette galère, mais je voulais avoir les coudées franches et être le capitaine, car je savais à peu près où aller et vers quels horizons diriger notre frêle esquif. Ma condition fut acceptée. C'était en 2002.

Très vite, on se trouva quelques braves pour m'accompagner. Sophie Leblais, fille de nos amis Alfred et Laurence, Amélie St-Hilaire (qui prendra la place occupée par Michael, qui allait monter en grade et devenir directeur général de la ville), Amélie Bronsard, jeune mariée et future maman, et Rosaire lui-même.

Membres divers

Outre ceux que je viens de nommer, très vite nous avons bénéficié de l’aide efficace de Lucie Hardy et Suzanne Gaumont. Ce petit groupe vivra ainsi durant à peu près un an et demi. Puis se joindront à nous Bruno Sterckeman, Marie-France Doucet-Malenfant, Paul-André Boily, Sophie Leblois qui était partie et nous revenait, Isabelle Labrecque (fille d’Hélène Desjardins), Marie-Claude Lizotte, Sophie Demougeot et son mari Alain Anctil, Paulette Mélançon, Marjorie Boucher, Myriam Trudel, Nadine Bélanger, Julie Letarte... Cela faisait du monde. Au début, pendant un an ou deux, nous manquions d’effectifs, puis soudain ce fut le rush!

Louise Lacoursière, nouvelle conseillère municipale chargée de la famille remplaça Rosaire qui nous avait quittés après de longs et loyaux services à la Ville. Il était déjà conseiller lors de mon arrivée en 1968!

Au début de notre comité de la famille, en 2002, nous étions cinq, puis il y eut un boum démographique et en 2005, on s’est retrouvés à plus de douze autour de la table. Entre janvier et juin nous nous réunissions au moins une fois par mois, et une fois tous les deux mois de juin à décembre... à peu près.

J’aimerais souligner que nous avons surtout des jeunes femmes bien dynamiques, mais aussi toutes jeunes mamans. Et il nous arrivait très fréquemment de recevoir maman et son bébé durant nos réunions. Et tout aussi souvent, la nature permettait durant ces réunions que la maman participe tout en allaitant discrètement son rejeton. Pour un comité de la famille, c’était très symbolique et signe de vie... familiale, il me semble.

Nos réalisations

Lorsque je quittai le comité en 2007, nous pouvions être fiers de nos diverses réalisations. Le comité me paraissait bien parti, et pourtant... je dois mentionner que dès mon départ, tout périclita. Je pense que j’en avais un peu trop fait, et en 2007 personne d’abord n’a accepté de reprendre les commandes. J’ai été un mauvais exemple. Pour finir, deux jeunes mamans avaient accepté une présidence à deux : Sophie Leblois et Myriam Trudel. Cela ne fonctionna pas longtemps. Nous sommes en 2014 et jamais le bateau n’a repris la mer...

- Quoi qu’il en soit, voyons quand même nos bonnes réalisations.
- La principale fut la création, l’édition et l’envoi à tous les Pocatois d’un petit cahier de renseignements intitulé *Le Familier*. Ce petit bottin de 12 ou 16 pages comprenait toutes sortes de renseignements utiles (adresses, conseils, règlements, organismes, carte) sur l’éducation, la santé, la voirie, les poubelles, les services publics, les loisirs, les moyens de transport. Il a fallu être complet, vérifier toutes nos données, lancer un concours de dessin auprès des jeunes pour la page couverture (le dessin devait concerner la famille), trouver des commanditaires... Il nous prit plus d’un an, presque deux, et fut enfin distribué en 2004. Ici nous devons particulièrement souligner le travail admirable réalisé par Lucie Hardy pour mettre ce beau projet sur les rails.
 - Deux ans plus tard, en août 2006, nous reprendrons l’idée avec une simple plaque aimantée destinée au frigo et ayant vraiment tous les renseignements et numéros de téléphone utiles ou indispensables – empoisonnement, incendie, police, taxi, santé, éducation, vidanges, etc.

- Célébration de la semaine de la Famille pendant le mois de mai. La semaine était bien chargée. Chaque jour, diverses activités avaient été prévues : conférences par des spécialistes de la famille, entretien pour les mamans et leurs bébés, soirée hot-dogs à la Maison des jeunes, rallye-défi à la bibliothèque, parade de tacots à l’aréna... et le dimanche, lors d’une grande fête champêtre, on célébrait les familles de La Poc.

Devant des invités spéciaux (maire, curé, et Claude Béchard, notre député nouvellement ministre de la Famille, justement), les familles sont invitées sur tel terrain (près de l’aréna ou au jardin floral) pour des jeux, tatouages pour les enfants, un chanteur, du kin-ball, mots de bienvenue, dîner champêtre, hot-dogs servis par les scouts, plantation commémorative d’arbres pour célébrer les nouvelles familles et les nouveau-nés de l’année, allocutions du maire André Théberge, du curé Jacques Lajoie, du ministre Béchard... et enfin le grand rallye pédestre sous forme de jeu promenade. Le tout se terminait par la remise des prix et le partage du grand gâteau. Nous avons célébré ce dimanche dans les jardins près de l’aréna en 2003 et 2004, et au jardin floral en 2006 et 2007. En 2005, la pluie nous a obligés à restreindre notre excursion pédestre à un grand jeu d’observation à l’intérieur même de l’aréna.

Ici je dois particulièrement remercier tout le groupe qui chaque année accepta de mettre la main à la pâte, et en particulier mon ami Bruno Sterckeman qui fit chaque fois le parcours préparatoire du rallye et travailla au questionnaire et aux corrections avec moi. Il était un peu mon bras droit dans ce comité des familles, comme l’avait été Yvon Demers au conseil paroissial de pastorale. Je pourrais ajouter qu’avec ces rallyes, nous voulions montrer et questionner les participants sur une partie de notre territoire :

- En 2003, de l’aréna à la polyvalente avec retour vers la boulangerie et l’hôpital
- En 2004, la 4^e Avenue jusque et y compris l’évêché
- En 2006, les terrains de l’ITA, du collège et de la montagne du collège
- En 2007 : le jardin floral, la 1^{re} Rue et le centre de la ville

En mai 2015, Claude Brochu du comité des fêtes du 24 juin m’a demandé mes questionnaires et toutes mes feuilles explicatives, car ils désirent refaire quelque chose de semblable pour la fête nationale. C’est Amélie St-Hilaire (toujours à son poste de responsable aux loisirs de la ville) qui lui a conseillé de venir me rencontrer. Ils ont assez servilement copié quasi toutes les questions de notre deuxième rallye.

- Réalisation d’un logo, d’une affiche et de papier à en-tête pour le Comité de la famille de La Pocatière.
- Participation à diverses activités : patinothon en février de chaque année, en soutien à ce que faisait la Ville, notamment par l’offre de prix de participation, bibliothèque, 24 juin, un Noël pour les enfants au centre commercial...
- Consultations, rencontres, échanges, colloques avec diverses organisations scolaires et sociales de la région. Deux fois, j’ai participé au congrès des familles avec Nicole, une fois en Beauce et une autre fois à Québec.

- Correspondance avec la Municipalité concernant quelques problèmes de circulation en ville ou de collecte des ordures ménagères... Compte rendu annuel en séance du conseil, avec demande d'un certain montant d'argent pour nos activités et notre fonctionnement.

Je dois avouer que je suis fier de tout le travail que nous avons pu accomplir, et un peu triste que notre belle machine, une fois bien lancée, n'ait pu continuer faute de « chauffeur ».

Le CDEF

CDEF est un acronyme que j'avais proposé pour désigner notre petit comité rattaché à la vie paroissiale pour soutenir l'action du CPP et de notre curé, surtout dans la perspective sociale. CDEF pour Comité d'engagement et de fraternité. Le sigle allait bien et il fut de suite adopté. C'est donc monsieur le curé Jacques Lajoie, sur proposition du CPP de l'époque – nous sommes en début 2006 –, qui a rassemblé quelques vieux habitués de la paroisse disposant de leur temps et d'une certaine facilité à s'exprimer.

Petit comité composé de six membres, qui deviendra très vite un groupe d'amis : Jacques Lajoie, Gilles Lévesque, ex-président du CPP juste avant moi et membre d'un comité diocésain, Jacquelyne Lord, ex-prof d'anglais du collège et présidente de la Saint-Vincent-de-Paul, et moi-même, auxquels se rajouteront assez vite Rachel Avoine, présidente du Cercle de fermières, et Diane Richard, une de mes anciennes élèves (lors de notre deuxième année en 1969-70) que l'on voit beaucoup dans toutes sortes d'organisations bénévoles, qui n'a pas non plus la langue dans sa poche et qui est très généreuse de sa personne. Ce comité a fonctionné sept ans, jusqu'à la fin de la présence de Jacques comme curé, de février ou mars 2006 jusqu'au début 2013.

Nous nous réunissions selon les besoins. Comme nous étions tous retraités ou sans horaire de travail, nous nous réunissions au presbytère le matin de 9 heures à 11 heures. Le nouveau curé, Simon-Pierre Pelletier, ne nous a plus rappelés, mais il faut dire que notre CDEF ne paraissait peut-être plus très approprié. Nous vivotions...

- Mais nous avons quand même opéré trois ou quatre belles réalisations :
- Rencontres avec des représentants de dix-huit organismes sociaux de la paroisse, comme les Lions, les Fermières, La Traversée, les Filles d'Isabelle ou les Chevaliers de Colomb, pour entendre leurs doléances et leurs souhaits. Rien de concret n'est sorti de ces diverses rencontres. Fallait-il vraiment forcer la main pour trouver des bobos?
 - Accueil des étudiants dits internationaux, cérémonie simple et émouvante à la cathédrale pour une quinzaine d'entre eux, presque tous étudiants et gens de couleur.
 - Célébration des organismes travaillant dans le cadre religieux paroissial en quatre grappes :
Six organismes communautaires généraux comme le CPP, le comité de liturgie, la Fabrique, le CDEF, l'équipe pastorale;
Dix organismes de prière et de liturgie, comme les trois chorales, les clubs des servants de messe ou de partage de la parole;

Huit organismes de fraternité et d'engagement, comme l'équipe Notre-Dame, les Chevaliers de Colomb, la Garde paroissiale, ou la Saint-Vincent-de-Paul;

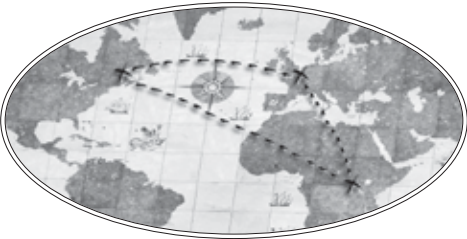
Sept organismes de propagation de la foi, comme les Bergères, la petite Pasto, les Brebis de Jésus, l'ACLE, Espérance jeunesse;

- Célébration pour le départ de Jacques Lajoie, pour le remercier de son service de 12 ans comme curé. Album de reconnaissance, avec témoignage personnel signé par ceux qui le voulaient à la messe... Souper et discours au local de la FADOQ, à la fin juin 2013).

Et enfin nos deux plus grosses réalisations :

- La jasette, commencée fin 2006 et qui dure encore plus de dix ans plus tard. C'est un petit buffet (café, jus de fruits, biscuits, etc.) offert à la fin de la messe dominicale pour permettre à ceux qui le souhaitent de discuter un peu entre eux autour d'un bon café... Occasion merveilleuse d'échange et de fraternisation. Un bravo tout spécial à Jacquelyne et Gérard Lord qui l'ont mise sur pied, en ont assuré à leurs frais tous les services, et en sont encore responsables aujourd'hui. Belle réalisation d'accueil, de partage, d'échange, qui dure encore.
- Les sept fêtes de la reconnaissance envers tous les bénévoles de la paroisse (les présidents responsables et souvent tous les membres des organismes œuvrant pour la paroisse, ainsi que leurs conjoints). Notre curé Jacques tenait beaucoup à cette rencontre annuelle avec souper, jeux et animation, et temps libres pour échanger. J'ai été l'animateur six fois sur sept. Trois fois au sous-sol de la cathédrale, en janvier 2007 et 2008, et la troisième habillé en Abraham en janvier 2009. Trois fois à la cafétéria de la poly en janvier 2010, 2011 et 2013. En janvier 2012 à la poly, l'animation était tenue par Marcel Migneault, maître de chœur à la cathédrale. La fête de 2013 fut notre dernière. À chaque fois que nous sommes allés à la polyvalente, nous avons bénéficié de l'aide précieuse de Richard St-Amant, le concierge de la poly, un homme qui ne compte pas ses heures et nous rend mille services. J'étais de nouveau maître de cérémonie en 2013 et cela s'est bien déroulé, comme d'habitude. Ne cherchez pas à savoir si « comme d'habitude » se réfère au fait que cela se soit bien déroulé ou au fait que nous étions encore à la polyvalente. Je vous rassure tout de suite : comme d'habitude se rapportait bien aux deux compléments. Mais ce fut la dernière fois, car notre ami Jacques nous ayant quittés en mai 2013, ces agapes festives de la reconnaissance tombèrent à l'eau, ainsi que notre comité.

Alors, c'est bien ici le moment d'écrire et de dire à tous : amen!



C

HAPITRE 30

RETRAITE OCCUPÉE ET PETITS-ENFANTS

Il est un âge où ce n'est plus pour soi qu'on plante des jardins.

Louis XIV

Permettez-moi d'abord de vous rappeler aussi, chers Anagnosophile, que quelques pages du chapitre 21 sont également consacrées à Camille-la-Belle et à Maxime-le-Grand.

Plusieurs sauces ou une grosse soupe?

Ce 27 octobre 2014, je relis en gros ce que j'ai déjà écrit dans ce chapitre dans les mois et les années passées. Je viens de finir le chapitre 29, alors j'ouvre le chapitre 30. C'est ainsi que je procède chaque fois qu'un chapitre est complété, j'ouvre et relis d'abord le chapitre suivant, puis je le reprends pour voir comment le dompter, le plier, récrire certains passages afin de vous le proposer dans un costume un peu plus présentable que cet amoncellement sans suite de textes écrits l'un après l'autre, comme une soupe sans attrait, comme un potage fourre-tout.

D'abord en général pour les autres chapitres, je me préoccupais de faire un plan pour réunir sous un même libellé les écrits qui me semblent appartenir à une même logique, comme on rassemble des ingrédients culinaires pour composer une béarnaise, une béchamel, une vinaigrette ou un aïoli. Mais cette fois je suis désarçonné tant les sujets touchent à tous les domaines de manière très diffuse et même confuse...

Alors je me demande si je n'aurais pas intérêt à corriger les textes, en peaufiner le style et leur adjoindre un titre repère, certes, mais à laisser le tout dans l'ordre diffus où il se trouve. L'avantage est énorme, je n'aurais pas à refaire quatre ou cinq sauces (sous-titres) différentes avec tous leurs ingrédients propres (famille, santé, occupations, voyages, invités). Essayons toutefois le potage avec tous les ingrédients mélangés, on verra bien comment se présente le bébé, enfin je veux dire que nous verrons en temps voulu quel goût a la soupe...

Stèle de bureau

Je garde sur mon bureau ce qu'on appelle couramment une garniture de bureau, reçue de l'école à l'occasion de mon départ à la retraite. C'est un très beau petit socle en bois d'érable très clair, sur lequel il est écrit École polyvalente La Pocatière, une plaque de bois avec deux rainures, une grande pour y poser un stylo à bille du même bois blanc et une petite pour y planter une plaquette qui s'incruste verticalement dans la première planchette. Cette plaquette verticale porte une montre ronde

avec un coussinet de cuir pour l'y encastrer à son tour. Assez joli. J'ai dû remettre l'heure deux fois par an (heure d'été, heure d'hiver) et changer la petite pile quatre ou cinq fois... Mais la dernière fois, j'ai brisé un petit ressort métallique dans la montre. Plus moyen de la réparer. Alors j'ai remis la montre morte à sa place. J'ai retourné la plaquette verticale dans laquelle je l'ai remise, et j'ai collé sur le dos de cette plaquette, qui dorénavant me fait face au lieu de la montre, une petite épitaphe qui dit :

*Au verso de cette stèle gît
une montre morte
et « é-pilée ».
Et pourtant, le temps vit toujours!*

Eh! oui. Ce n'est ni la montre molle de Salvador Dali, ni le « un taon mort » comme nous criions au camp de Résimont en 57, lorsqu'on se frappait le bras sur lequel un taon était venu se poser pour nous piquer... Ah, la sale bête!

Retraite bien active

Je dirais même : retraite fort occupée (mais que dire de Nicole, alors?)

Avec le temps, va... tout s'en va. Même les plus chouettes souvenirs...
Léo Ferré

Je parlerai ici de tout ce qui a ensoleillé ma retraite. Julien Lepers, animateur bien connu de *Questions pour un champion*, disait récemment qu'il n'utilisait jamais le mot retraite qu'il trouvait dégradant, avilissant. On peut ne pas être d'accord avec l'Iranien ou le Perse... Pour moi, la retraite, c'est le soleil couchant et enflammé. Le repos, oui, mais la flamme aussi qui éclaire et réchauffe. Et ma retraite est bien occupée...

D'abord, tous les clubs et comités, mais ici je renvoie au chapitre précédent pour le club Pyramide, le club de Scrabble, la Société du roman policier de Saint-Pacôme, le comité de la famille, le comité de pastorale paroissiale, le comité d'engagement et de fraternité (CDEF). Mais il y a aussi :

- Les voyages à Londres, Vancouver, aux Îles-de-la-Madeleine, au Mexique, dans les trois capitales de l'Europe centrale, en Alsace, un peu aussi au Luxembourg et en l'Allemagne;
- Le théâtre, la famille;
- Et quoi encore? Les petits-enfants, le chalet, les retours en Belgique, les nombreuses visites reçues depuis 1999 : Christian et Betsy en 2000; Jean-Marie Hock et Anne-Marie, Jacqueline Bougnet et Roger; José et Fanny en 2001; Jacques Beaufort et Janick en 2004; Michel André et Maria en 2005; Nick Carpentier et Jean-Paul Bonhomme; Anne-Marie Baiwir et sa copine Lise, en 2007; Jean et Isabelle Moutarde en 2007 et 2008; Marie-Ange et Simon, deux fois; nos voyages en Belgique en 2002, 2006, 2010 et 2014.

Et surtout :

- Mes nombreux courriels, notamment avec Jean-Marie Hock, Jacques Beaufort et Jean Moutarde;
- La gestion de loin de la diffusion de mes pièces de théâtre (par internet);
- Le site makala.be avec Jacques Beaufort, Jean-Marie Hock, mon cousin, Franz Ansiau et des tas de correspondants collaborateurs : Claude Jaumin, Heidi Hanewald (dite Hilde), Willy Junès, Wessel Van Leeuwen, Guy et LucyVan Greenberghe, Michel André, Jean Moutarde, Pierre Meessen, Stefano Busin l'Italien scout, Stéphane Hérold devenu aveugle. Activité essentiellement concentrée entre 2004 et 2010.
- La rédaction (enfin) de ces mémoires que vous avez sous les yeux, Anagnosophile de tout poil et de toute espèce, et auxquels j'ai donné le titre de *Chasse aux trésors*. Activité commencée en 1990 ou 1992, mais qui subit un fameux rush de ma part depuis 2010 ou 2011 jusque quand, 2015?

Que sont mes amis devenus?

Si en 1988 je me suis assez préoccupé de ma famille au sens large, en réunissant depuis le Québec – avec préparatifs pendant un an et l'aide de Christian – toute la famille Hock, lors du fameux Rallye-Hock, je constate que depuis ma retraite en 1999, je me suis énormément rapproché de mes anciens condisciples et camarades de classe de Cost-Bukavu, où je me souviens avoir notamment apprécié Rutebeuf et sa complainte. « Que sont mi ami devenu?, demandait-il. Ce sont ami que vens emporte et il ventoit devant ma porte... » Eh bien, je crois qu'il ne pleut plus devant ma porte, car le temps me les a ramenés...

- D'abord Claude Jaumin que je suis parvenu à retrouver grâce à internet et au téléphone dès 2000. Je le revis en 2002, puis en 2006.
- Christian Bellefroid, ancien scout d'Outremeuse revu chez Betsy en 2002.
- Jacques Beaufort en 2003, qui viendra à la maison en 2004 avec Janick, et avec qui j'ai eu l'idée de créer le site sur les anciens. Hélas il mourra en janvier 2005. Mais le grain était semé. Il me fallait un nouveau webmestre.
- Le père Alain Delville s.j. (ancien élève de Bukavu également) m'aidera dans cette recherche grâce à internet.
- Mon cousin Jean-Marie Hock et Franz Ansieau prendront le relais, l'un en technique, l'autre pour la rédaction des années 55-59 qui ont suivi mon départ du collège de Bukavu...
- Michel André, avec Maria, viendra à La Poc en 2005. En Belgique en 2006, nous rencontrerons outre Claude Jaumin et Sabine, Michel André et Maria qui nous recevront chez eux avec Jean-Marie et Christiane, Franz et Gisèle et Alain Delville.
- Nous reverrons aussi Nick Carpentier (et beaucoup de courriels et de coups de téléphone à toute sa famille en préparation de son arrivée chez nous). Nick viendra en juin 2007 avec son cousin Jean-Paul Bonhomme.
- Un peu plus tard viendront aussi Jean Moutarde et Isabelle.

Les courriels ne se comptent plus avec des anciens du collège :

Un fils de Vleminckx (Philippe)	Guy Moreau
Un fils du petit frère de Jean Paquay	Guy Van Gremberghe
Pierre Meessen	Stéphane Kozyreff
Willy Junès, petit frère d’André	Pol Jacob
Jacques Juste	Stefano Busin
Dany Léonard	Stéphane Hérold
Wessel Van Leeuw	Karel Ervinck
Axel et Daniel Bothma	Alain Spaey (au téléphone depuis le Panama!)
Christakis Charalambidis, devenu archevêque orthodoxe en Lettonie	Courriels et surtout nombreux coups de téléphone avec Axel Bothma depuis l’Afrique du Sud

Voilà, tout cela concernait des anciens du collège de Cost-Bukavu (que je n’ai d’ailleurs pas tous connus). Plusieurs filles aussi du pensionnat des sœurs ou de l’athénée :

- Huguette Lebrun (sœur de Nicole de Watsa)
- Heidi (Liana) Huibers
- Claire Herman
- Michèle Zoll (épouse Timmermans)
- Emma Merckx (belle-sœur de Jean Moutarde)
- Et la femme de Clavareau qui s’est occupée de mon article dans Kisugulu.
- Et la femme de Hugo Gévaert, Manja, qui avec son mari tient une entreprise humanitaire à Kisangani.

Sans compter de nombreux coups de fil avec Jean Moutarde et Axel Bothma, et même quelques-uns avec André Junès et Claude Jaumin dès l’an 2000, et avec Jacques Beaufort, Alain Spaey et Michel André.

Dans un autre registre, il y a eu Lambert et Francine Geerkens, anciens de Kisantu revus en 2002, et Nadine Bastyns, veuve de Paulo Waegemans de Lemfu, revue près de Bruxelles en 2006.

Et, *last but not least* comme on ne dit pas chez nous, au début septembre 2014 j’ai revu et embrassé Jeannot Marbaise, mon ami de Herve¹, avec son épouse Sylviane Simard que nous ne connaissions pas. La dernière fois que je l’avais revu, c’était encore en coup de vent dans notre rue du Collège, en 1982. J’étais en Belgique avec Yves encore bien jeune. Ce que Jeannot ressemble maintenant étrangement à son père, qui s’était caché des Allemands pendant toute la guerre!

Et tout récemment un ancien de Lemfu, Michel Fossaert, m’a écrit un long courriel.

Ça fait du monde et beaucoup d’amis!

¹ Voir les premiers chapitres

Bon-papa et bonne-maman!

Nos deux petits-enfants, on les a vus grandir. D’abord Camille seule (toute petite), puis vint son petit frère Maxime, trois ans plus tard... Tous les deux sont nés à la fin du vingtième siècle, elle en janvier 1995 et lui en mars 1998. J’enseignais encore. Dès le début, ils nous ont appelés bon-papa et bonne-maman. C’est Nicole qui tenait à la nuance et préférait nettement l’idée de bonté, qui marque plus de gentillesse, plutôt que celle de grandeur qui fait aussi plus froid. Depuis tout petits ils sont venus souvent chez nous, et réciproquement, nous avons été les rencontrer à Montréal très souvent également.

Quand ils venaient à la maison de La Pocatière, très vite on marqua les progressions de leur taille sur un long papier collé sur le côté d’une armoire dans mon bureau. Ils savaient où c’était, et dès qu’ils arrivaient à La Pocatière prenaient une latte, un crayon, enlevaient leurs souliers et venaient docilement pour que j’enregistre leur nouvelle marque! Ils connaissaient le rituel et se réjouissaient de leurs progrès...

Les marques avaient d’abord été faites au crayon sur un des montants de la porte de la cuisine, et nous les avons effacées en repeignant. À la fin, c’était un vrai barbouillis. Ce 12 juillet 96, j’ai voulu recommencer avec Camille, mais j’ai dû aller ailleurs, dans mon bureau. Elle mesure 86 centimètres et aura 18 mois après-demain. Si ce qu’on dit est vrai concernant la taille – qu’à deux ans, il suffit de doubler pour avoir une idée de ce que sera la taille maximum –, elle ferait déjà 1,72 m (ma taille), et elle n’a que 18 mois! Il lui reste six mois à grandir pour arriver à deux ans. Quelle perche sera-t-elle? Une joueuse de basket¹?

Ces premiers temps furent l’époque du Nain jaune et d’autres jeux, comme la course des petits chevaux, le valet noir aux cartes... Et parfois ils avaient des devoirs ou des leçons à apprendre. Surtout Maxime qui avait plus de difficulté, notamment en français. Plus tard, je leur écrirai les trois cahiers de conseils pour mieux lire et écrire leur langue maternelle : *Mon-ortho-Max*, *Mon-épato-Cam*, et enfin *Max-et-Cam-Homère*, exercices et explications de notre langue, et la belle légende de la mythologie grecque qui sert de support à toute notre civilisation occidentale et que je résume en vingt pages. Je leur ai envoyé ces écrits et garde évidemment les copies numériques. Puis au lac, il y aura les jeux extérieurs, les joies de l’eau, la grosse bouée traînée par le bateau. Puis Maxime viendra avec sa guitare et nous montrera sa dextérité. Mais s’il apprenait vite, eh bien, il ne se poussait pas pour jouer... Puis ils viendront séparés : Camille avec des amies (souvent les mêmes), et Maxime toujours seul. Puis ils grandiront, deviendront adultes. On les verra moins à cause des études et de leurs camps, souvent aux États-Unis pour y parfaire leur *english*, ou encore à cause de leurs travaux parascolaires.

Eh! grand-père, parlons d’abord de notre cher ange, Camille la toute belle, Camille la souriante, la sérieuse, la gentille... Ça y est, voici le vieux grand-père qui déconne! Les gestes, chansons et manières que nos parents avaient pour nos propres enfants nous reviennent automatiquement... ou encore ceux de nos propres grands-parents. Par exemple les comptines :

¹ Ce 25 octobre 2014, nous venons de la voir à Québec et je corrige ce qu’on disait, car elle a 19 ans et demi et mesure à peu près 1,72 m. La prédiction doit concerner 18 mois et non deux ans.

*A-da-da, sur le cheval de grand-papa
Il a tant mangé de blé que son nez est tout... pelé!
Je m'en vais à Rouen sur un petit cheval blanc
Au pas, au pas... au trot, au trot... au galop, au galop!*

Évidemment, je prenais la petite Camille sur mes genoux et accompagnais ma chanson des gestes appropriés, en levant les talons selon un certain rythme, puis après le galop en écartant les jambes et retenant l'enfant par les mains pour ne pas qu'elle tombe... Puis on recommençait les quatre vers, en changeant le troisième : « Nous allons à Roubaix sur un petit cheval bai... » Et puis, j'inventais : « Nous partons à Bordeaux sur un gros cheval plus beau... »

Et la chanson si connue :

*Ainsi font, font, font, les petites marionnettes
Ainsi font, font, font, trois petits tours et puis s'en vont!*

Le tout accompagné des gestes idoines, bien entendu.

Ah! Camille... On vient de l'avoir pour nous tout seuls pendant quinze jours, car leur gardienne était en congé en juillet 96. Quel ange! Elle se débrouille très bien pour manger, s'exprimer (une quarantaine de mots). Intelligente aussi dans les jeux de reconnaissance. Elle adore ramasser les cailloux¹.

(Je souris en relisant ces notes qui datent de 18 ans, mais cela n'a pas changé : aujourd'hui, elle est en première année universitaire et désire devenir... médecin!)

Puis les mois et les années nous amenèrent un nouveau petit cavalier qu'il fallut aussi transporter au galop... Il y avait aussi cette comptine qu'ils adoraient et ne se lassaient pas d'entendre. Lorsqu'ils étaient pieds nus, je prenais le pied de Camille et comptais les orteils en partant du gros orteil : « Le bœuf, la vache, celui qui la traite, celui qui l'attache... et le tout petit qui boit le bon lait! » Et puis, c'était « À moi! À moi! », et je prenais le pied de Maxime. Puis Camille reposait son pied, puis encore Maxime... Cela n'avait plus de fin. Ils adoraient et rigolaient! Et je me souviens de ma maman qui nous chatouillait le pied avec la même rengaine...

Puis vint Maxime, le bel enfant aux yeux bleus, Maxime le grand, Maxime qui a du caractère et qui, je ne sais pourquoi, dès qu'il fut tout petit m'a reconnu et toujours tendu ses bras en criant : « Grand-papa! ».

Notre petit-fils est très doux, souriant, mais a du caractère. Il recherche l'affection des autres, essaie d'être bien vu par ses camarades de classe. Un jour, tout petit, il semble qu'il ait été écœuré par de la mousse ou de la crème au chocolat. Et depuis lors, pendant des années il a détesté le chocolat. C'est quand même rare chez un enfant. Et ce n'était pas tout : Maxime fut très capricieux, petit, pour bien se nourrir, car il refusait tous les légumes verts. Allez donc savoir pourquoi! Il a fallu user de patience et d'une certaine autorité pour venir à bout de cette manie. Mais maintenant, ces caprices semblent

bien oubliés et lorsqu'il est venu avec nous en Belgique, nous pouvons témoigner qu'il adore manger (même un peu trop). Il engraisse trop facilement, alors qu'il n'a que seize ans. Il adore les desserts et en particulier la tarte au riz de Belgique – et aussi celle de Bonne-maman, bien sûr¹! On appelle cette tarte *la dorèye*, la dorée.

Maxime, malgré des difficultés (et une certaine paresse?) en français, adore les math et le sudoku(!), mais c'est en musique qu'il est très bon. Il a d'abord fait de la guitare, vers six et sept ans, puis du violon à l'école, puis il fut mis dans une école secondaire spécialisée en musique, comme d'autres se spécialisent en sports. Et là, il jouera d'abord de l'alto, puis on le mettra à la contrebasse. En Belgique en août 2014, durant la semaine où nous étions chez Betsy, lorsqu'il avait du temps libre Maxime s'asseyait au vieux piano de ma maman. Il a d'abord tapoté les touches. Comme il n'avait aucune partition, il chantait pour s'accompagner puis jouait et jouait les mêmes *tounes* pendant des heures. À la fin de la semaine, il maîtrisait déjà beaucoup mieux le piano!

J'ai sans doute expliqué dans un autre chapitre que leurs parents, d'abord Shirlée puis ensuite Franz se sont mis à faire du chant choral et à participer à des spectacles lyriques, dans les années du début du siècle. Puis ils s'adjoindront leurs deux enfants. Camille n'en fera pas trop, mais Maxime a adoré et a même eu un petit morceau en solo... Avec les années, le ciel familial s'est obscurci et nos deux petits-enfants ont vu leurs parents se séparer. En tout bien, tout honneur, mais cela fait deux foyers, des voyages... enfin!

Trois gentilles photos et deux mots d’amour

Nos deux petits-enfants viennent souvent à la maison. Ce 10 juillet 2003, on les attend après-demain pour dix jours.

Et voici trois belles photos que je me surprends à regarder. Elles furent prises, la première à Montréal, les deux autres ici à La Pocatière, vers le tournant du siècle.

Sur la première, exposée au salon sur le mur près du téléphone, on voit Maxime bébé de trois ou quatre mois assis dans sa chaise, qui regarde très fixement l'appareil photo, et Camille à côté de lui s'approche pour lui donner un baiser.

La seconde photo est exposée dans notre pêle-mêle à la cuisine, près de l'entrée de mon bureau. Ils avaient cinq et deux ans et furent pris dans cette même cuisine, elle dans une belle robe, un peu intimidée, et lui avec une casquette de son grand-père sur sa petite tête de titi parisien, comme un petit Gavroche.

La troisième enfin, longtemps placée sur le grand meuble de la salle à manger, fut prise juste derrière notre maison dans un parterre de pissenlits, alors qu'ils marchent fièrement vers le magasin. Elle lui donne la main. La photo est vraiment très réussie. Le parterre a disparu pour faire place à un stationnement, mais l'instantané de Camille donnant la main à son petit frère restera figé pour l'éternité!

¹ Cette manie lui est passée, rassurez-vous!

¹ Non, la tarte au riz n'est pas sûre, non ce n'est pas non plus bonne-maman qui est sûre, elle serait plutôt sucrée! Alors vous vous demandez qui est sûr. Et moi, je vous confirme que rien n'est sûr, c'est sûr!

Et les petits mots doux laissés sur le tableau-mémo. Nous ne les avons pas effacés tant nous les avons appréciés. Sans que nous soyons présents, Maxime d'abord nous a écrit en 2011 : « Passer une bonne fin de semaine. Max, votre amour! ». Puis, en 2013, Camille reprendra l'écritoire pour y inscrire : « Joyeux anniversaire de mariage encore. 50 ans de mariage. Wow! Vous êtes mignons tous les deux! – De votre petite-fille préférée, CBonsang », puis un cœur est dessiné. Cela fait chaud au cœur!

Ce 2 février 2014, Camille nous dit au téléphone qu'elle n'avait plus vu son frère depuis deux ou trois mois et l'a trouvé grandi, elle dit qu'il mesure déjà six pieds (1,83 m) et il n'a pas 16 ans...

Nous avons donc eu des visites assez fréquentes de nos petits-enfants, jusqu'à leur adolescence. Les parents nous les amenaient souvent jusqu'à mi-parcours entre La Pocatière et Montréal, à Manseau ou Saint-Pierre-les-Becquets. Ainsi nous faisions chacun la moitié des 360 kilomètres qui nous séparent de Montréal. Franz et Shirlée en profitaient pour se reposer un peu et vaquer à leurs occupations professionnelles. Vous ai-je dit que tous les deux travaillent – encore maintenant qu'ils sont séparés – dans le bureau consacré au dépôt de brevets qu'ils ont créé de toutes pièces, et qui s'appelle Equinox?

Lorsqu'ils étaient ici, Camille et Maxime en profitaient pour jouer dedans ou dehors, selon le temps et la saison. Je les ai menés plus d'une fois au parc de jeux derrière l'école Saint-Charles (qui a déménagé maintenant). Camille était plus portée que son petit frère sur les sports et exercices physiques. En hiver, c'étaient la neige et les glissades. Ils ont aussi appris dans notre vieil aréna à chausser des patins et se lancer sur la glace, d'abord avec une chaise, ou Nicole, ou Nathalie, puis peu à peu seuls... C'est aussi à ça que servent les grands-parents. Parfois nous allions avec les trottinettes jusqu'au domaine de Notre-Dame de Fatima, ou nous allions faire un tour à la montagne du collège. Nous repassions parfois par la cathédrale pour leur parler un peu de Jésus. La croix avait fortement impressionné Camille. Il faut dire que jamais à la maison Franz ou Shirlée ne se préoccupaient de leur foi. Et lorsque je m'inquiétais auprès de Franz, il me disait : « C'est à l'école de s'occuper de cela ». Il se sentait démuni. Peut-être n'avons-nous pas été assez rigoureux à cet égard envers nos enfants. Mais je crois que neuf couples sur dix, parmi ceux de notre âge, pourraient dire la même chose... Je sais que ce n'est ni une excuse, ni une justification.

En hiver, mais plus souvent en été, nous allions souvent à notre chalet du lac Trois-Saumons avec eux. Et je me souviens que dans la voiture, lorsqu'on arrivait aux côtes qui montent au lac et qui sont assez impressionnantes, Maxime soudain cria : « Eh! Camille regarde la grande montagne! ». Oh! il était encore bien jeune, trois ou quatre ans sans doute. Et l'année suivante, au même endroit, il cria encore exactement la même chose. Cet appel du petit frère à sa grande sœur était assez fréquent. Ainsi une autre fois, en été de la même époque vers 2002 ou 2003, nous avions décidé d'aller à la petite plage au bord du fleuve à Rivière-Ouelle. En roulant sur le long chemin entre la route 132 et le fleuve, route qui serpente à travers les grands terrains de quelques fermes, je savais que nous allions passer tout près de l'habitation d'une connaissance qui possédait un petit avion stationné dans les prés près de chez lui. Et je me dis : « Tiens, je vais épater les enfants en m'arrêtant près de ce petit avion. » Ce que je fais et leur montre l'appareil. J'attendais leur réaction, pas un mot. Soudain, Maxime crie : « Hé, Camille, tu as vu? Des vaches! » Ces enfants de la ville, tu leur montres de tout près un vieux petit avion

qui a même fait la guerre, cela ne les impressionne pas. Des avions, il en passe tous les jours au-dessus de leurs têtes. Mais parlez-moi des vaches, voilà quelque chose d'intéressant et de bien rare!

Souvent aussi dans la voiture, ils se disputaient – quel enfant ne s'est pas disputé avec son frère ou sa sœur en voiture? Mais plus souvent encore, ils chantaient des chansonnettes apprises à l'école, puis ce seront des chansons qu'ils avaient l'habitude d'entendre sur leurs petits appareils iPod ou iAutre chose. Et ils chantaient très bien, ma foi! Cela nous épatait, Nicole et moi. Nous n'avions plus besoin de la radio.

Ils venaient parfois séparés, souvent ensemble, quand ils étaient petits.

J'ai appris à Camille depuis qu'elle est toute petite à fraterniser avec Don Quichotte, une grande statuette de papier mâché reçue en guise de prix pour mon théâtre à La Pocatière, qui avait juste sa taille. Elle lui disait bonjour simplement, mais ne manquait jamais à son devoir de civilité quand elle arrivait à la maison, ou le soir avant d'aller se coucher. C'était vraiment comique. Elle apprendra ce rite à son petit frère.

Souvenirs de Camille

- « Bon papa, veux-tu jouer à le nâne? » Il s'agit d'un vieil âne en peluche qu'on fait glisser, simplement glisser sur le plancher du salon... des minutes et des heures. On gagne si l'âne reste sur ses quatre pattes! Plus tard, il y aura le lancer de l'âne du bas au haut de l'escalier : je lui lance, elle relance... et gagne si l'âne tombe sur ses quatre pattes. Cela fait près de quinze ans, maintenant, et cela me semble hier!
- Le coucou (horloge suisse) qu'il faut religieusement attendre pour le voir sortir et chanter.
- L'harmonica : ils n'en jouaient pas mais en aimaient le timbre, jusqu'à la lassitude des grands-parents.
- Les dessins et autres arts plastiques, en particulier une séance de fabrication en plâtre et peinture de broches et autres garnitures. On y a mis des heures durant la semaine du 4 au 11 mars 2001. Bon résultat pour un petit bout de chou qui est toujours à la maternelle!

Elle était aussi très impressionnée par le grand et magnifique Christ en croix sculpté sur bois de la cathédrale. Depuis qu'elle est toute petite, à l'occasion, nous allons dire bonjour à Jésus. Mais la question qu'elle pose fréquemment depuis lors, et même hors de la cathédrale : « Pourquoi, les méchants ont tué Jésus? ». C'est, quand on y pense bien, une question difficile à répondre à une fillette de trois ou cinq ans, comme aujourd'hui, ce 9 mars 2001. Les clous qui le retiennent à la croix l'ont intriguée surtout.

– Et pourquoi Jésus il est sur la croix? Pourquoi il a des clous? Pourquoi il a donné sa vie? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi les méchants ils l'ont tué avec des clous? Mais moi, je l'aime, Jésus! Mon papa il n'a pas de clous et il n'est pas au ciel, moi!

Comment répondre à toutes ces questions venues de son cœur sur la crèche, sur la croix, sur la guerre? Car il a aussi fallu lui expliquer pourquoi mon papa à moi, dont elle a un portrait, était mort à la guerre. C'est l'âge des comment, des pourquoi...

Et la question de Maxime, un jour à l'église : « C'est qui le monsieur sur la croix? » Ce n'est pas drôle, mais qui blâmer? Certainement pas Maxime.

Passons à un petit souvenir plus amusant. À table durant quelques années, au déjeuner le matin, ils avalaient tous les deux un nombre assez considérable de tranches de pain sandwich tartinées à la crème sure (sorte de fromage blanc assez liquide) saupoudrées de sucre. Pourquoi? Parce qu'ils aimaient cela et que chez leurs parents, ils ne pouvaient pas trop se servir de crème sure. C'est un peu gras.

Les jeunes et nous

Les jeunes, et nos petits-enfants n'échappent pas à la règle, sont à des milliers de kilomètres de ce que nous étions à leur âge. Du point de vue religieux, du point de vue social et technique, du point de vue intellectuel, psychologique, du point de vue affectif.

Ainsi, lorsque j'allais chez mes grands-parents de Herve, vers 23 ou 24 ans, je leur parlais beaucoup de Nicole, comment nous nous étions rencontrés, qui elle était, ses origines, sa famille, ses études, nos projets... Mais aujourd'hui : rien. On constate que Camille est en ménage ou en concubinage avec un certain Matthieu dont elle ne nous dira rien, sauf si nous le lui demandons. Mais pourquoi ce silence? Se sent-elle coupable d'être amoureuse? Je ne crois pas. Se sent-elle coupable d'être avec ce jeune homme? Peut-être, car il n'y a rien qui garantisse la durée de cette union. De notre temps, nous nous efforcions de sacrifier la cohabitation pour la stabilité de notre amour présent et futur. Nous n'étions pas en mesure de pouvoir vivre à deux, alors nous devons en assumer les sacrifices, les privations. Cette situation ne faisait d'ailleurs que renforcer l'attrance, l'aimantation de nos deux êtres l'un pour l'autre. Aujourd'hui, les jeunes se mettent tout de suite ensemble et au lit. Et très vite ils ne sont plus spécifiquement attirés par la nouveauté de leur amour. Et comme aucun contrat, aucune obligation ne les lie, il arrive souvent qu'ils se quittent comme ça, bonjour, au revoir...

Lorsque j'étais jeune, j'avais acquis une véritable discipline, une exigence à l'égard du mot juste, de la syntaxe exacte, ou bien, dans un autre ordre d'idée, une certaine discipline à l'égard de l'ordre dans mes affaires, dans ma chambre... même si cela me pesait parfois, même si c'était exigeant. La même discipline m'obligeait à un savoir-vivre en société que je ne retrouve pas chez les jeunes aujourd'hui. Ils sont plus débraillés, plus « laisser-aller ». Ils se croient plus libres et sont enchaînés à leur paresse, à leur désordre. Ils ne voient souvent que leur propre intérêt dans un monde qui les bouscule (familles désorganisées et recomposées, obligations d'études et de diplômes, mais pas nécessairement de connaissance ni d'expertise, vocabulaire bourré de fautes).

Reconnaissons enfin l'influence souvent néfaste des iPhone et gadgets électroniques de tout acabit; et ici je pense en particulier aux textos écrits au son et à l'usage envahissant des jeux vidéo souvent abêtissants.

Le tableau est noir, j'en suis conscient et désolé. Mais je ne leur jette pas la pierre, que du contraire! Ils sont beaucoup plus victimes du système, de leur famille, de la société qui les a amenés là. D'abord, je pense bien que tout cela dépend essentiellement de leurs parents et de la société qui les entoure, qui exige plus de la part des parents. Alors ceux-ci sont souvent dépassés par les événements. Ensuite, je

pense qu'il faut tendre la main aux jeunes. Les aider à mieux lire, mieux comprendre ce qu'on leur dit, ce qui est écrit, les faire réfléchir sur la beauté de l'effort, la grandeur de celui qui se responsabilise à l'égard des autres. La tâche est grande, mais elle est belle.

Les jeunes ont quand même beaucoup d'atouts dans leurs poches, dans leur corps, dans leurs ambitions et leur liberté. Ils sont rapides, souples, ont le réflexe beaucoup plus sûr que nous. Ils ont la santé et l'endurance, peuvent se tromper et recommencer deux fois, trois fois, quatre fois sans trop s'essouffler. Je leur fais beaucoup plus confiance pour la conduite automobile qu'à un vieux. Regardons-les devant l'ordinateur ou une télécommande... quelle maîtrise! Mais c'est cela le monde d'aujourd'hui, leur monde!

Lorsque j'étais en 3^e latine ou en poésie, nous avions eu un beau devoir de rédaction (dissertation) intitulé *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait!* Il y a là une belle complémentarité à rechercher. Pensons-y. C'est à nous, les vieux, de leur transmettre sagesse et connaissance.

La retraite et la maturité

Quand on aborde la vieillesse, il faut être prudent. Le sens accordé à ce mot, avec toutes ses implications, est très relatif d'une personne à l'autre, d'une époque à l'autre. Je revois Bobo, ma grand-mère maternelle, en 1945 juste à la fin de la guerre. Elle avait 70 ans, mais n'avait plus de chez-soi (maison vendue), elle était hébergée chez ses filles, une fois ici, une fois là... Elle mangeait peu à table – « Une portion d'entretien me suffit », disait-elle –, elle était malentendante. Il fallait répéter très fort, et sans doute à cause de cela elle participait peu aux conversations et s'occupait dans un coin, à lire, à rêvasser, à dénouer un entrelacs de cordes et ficelles. Elle avait de longs cheveux gris que Christian aimait lui peigner pendant de longues minutes, et elle se laissait faire par son petit *mamé*. Elle n'avait plus aucune responsabilité et on ne lui demandait rien. Alors? Aujourd'hui, j'ai presque 77 ans, je termine la longue correction de mes souvenirs, je m'occupe encore de mes pièces qui se jouent au Québec ou en Europe, j'entretiens de longues conversations par courriel avec des amis retrouvés. Je me voyais encore vigoureux sous la douche ce matin¹ et je me disais que Bobo était vieille à 70 ans, et que moi, à 76 ans, il me semble que je suis bien plus jeune... Oui, tout est relatif!

Au fond, il y a de belles différences entre l'âge de la retraite et l'âge du travail... Je pense en particulier à ce que je me suis toujours dit : à la retraite, tu n'as plus d'horaire à respecter, tu n'as plus de *boss* à qui obéir, mais tu continues à recevoir ta paie tous les quinze jours et à jouir de ta liberté. C'est bien, non? Il reste dans le fin fond des choses qu'il y a aussi de belles ressemblances. En effet, à trente, quarante, cinquante ans, j'avais deux préoccupations majeures : m'occuper de mes petits, de la famille, et remplir mes devoirs en enseignant et en corrigeant. Et maintenant que je suis à la retraite depuis presque quinze ans, je me dis que je continue à m'occuper de mes petits. Mais ce ne sont plus les mêmes petits. Il s'agit de gérer les mises en scène de mes pièces de théâtre dans les diverses communautés francophones d'Europe et d'Amérique, avec parfois une demande surprise d'Afrique ou d'Australie. Dit ainsi, cela ressemble à une sorte de grosse mise en marché avec gros rapport. Non, je

¹ Si, si... ben quoi? Holà, je n'apprécie guère votre sourire dubitatif!

vous rassure de suite : si l'on me demande à peu près trente pièces par an, dont la moitié sera mise en scène et un petit quart me rapportera quelques centaines de dollars (au total, pas chacune), je suis conscient qu'en réalité il y en a au moins autant qui sont montées et jouées et dont je n'entends jamais parler. Combien de fois en effet m'a-t-on rapporté qu'une de mes comédies avait été montée ici ou là, sans que je le sache? Ou encore, quelqu'un me parle de la pièce qu'il monte et ajoute : « J'ai aussi joué dans une autre de vos pièces, ou j'ai monté telle autre de vos comédies il y a trois ans ». Ah bon? Premières nouvelles, comme dirait l'autre... Mais peu importe ce que cela rapporte, si ça fait plaisir à des comédiens et à leur public, j'aurai gagné!

Ma deuxième préoccupation lors de la maturité était bien sûr mon boulot, mon travail professionnel, enseigner et corriger. Eh bien, il me semble que je peux affirmer que ce boulot a simplement été remplacé, lors de la retraite, par la rédaction de ce lourd document dont vous lisez un chapitre, chers Anagnosophile! Et voilà. Comme demandait Horace ou un autre : *Quid novi sub sole?* – quoi de neuf sous le soleil? On pourrait lui répondre pas grand-chose, comme dans l'Ecclésiaste : *Nil novi sub sole* – rien de neuf sous le soleil!

Bye-bye, Nancy

Jeudi 15 mai 2008, quatre professeurs retraités, Gaston Lévesque, Jean-Marie Paradis, Thérèse Bouffard et moi sommes allés à Québec fêter les 81 ans de sœur Suzanne Tousignant, ex-collègue bien sympa. Journée bien remplie, visites et conversations n'ont pas arrêté pour ces cinq anciens collègues qui se retrouvaient. Nous avons également rencontré sœur Marie-Paule Lepage qui avait été directrice au couvent.

Nous étions loin d'imaginer, en rentrant à La Pocatière et en suivant le GPS de Jean-Marie, qu'en cette nuit du jeudi au vendredi, Rivière-Ouelle (où habite Thérèse justement) allait être le théâtre d'un enlèvement sordide.

Nous avons en effet appris le vendredi aux nouvelles de Radio-Canada qu'une jeune femme, Nancy Michaud, 37 ans, mère de deux enfants, avait été enlevée durant la nuit, alors que son mari était au travail. Je connais Nancy, une de mes bonnes anciennes étudiantes, actrice aussi dans une de mes pièces (*Complètement con*) et bonne copine d'Yves. Émotion, inquiétude..

Le samedi, nous apprenons aux nouvelles que sans doute le vol serait le mobile de cet enlèvement, car on sait, grâce au vidéo du guichet automatique, qu'un individu cagoulé a été faire des retraits dans les comptes de Nancy et de son mari dans la nuit du jeudi au vendredi, à la Caisse populaire de la rivière Ouelle.

Ce même samedi, nous allons à Québec (théâtre et achat d'un GPS). Puis je rentre juste à temps pour aller saluer des anciens élèves et collègues à la poly, qui fêtaient les retrouvailles des promotions 1998, 93, 88 et 83. On échange mille souvenirs, mais on discute aussi du drame qui déchire la communauté de Rivière-Ouelle et la famille de Nancy. J'explique par exemple que j'avais eu l'occasion de lui téléphoner un mois plus tôt pour lui demander de venir à la représentation de *Complètement con*, une de mes pièces que la polyvalente justement présentait cette année, et dans laquelle elle avait

tenu un rôle lors de sa création. Nous avions l'intention de réunir le plus d'anciens possible. Nancy m'avait dit qu'elle viendrait peut-être, mais elle était assez bien occupée avec ses deux enfants (6 ans et 18 mois) et son travail de conseillère politique du ministre Béchard, notre député local.

Et voilà qu'à ces retrouvailles je rencontre Linda, une autre actrice de *Complètement con* qui me demande si j'ai la cassette vidéo de cette comédie. Je lui dis que je ne suis pas sûr et que je vais vérifier. Si oui, je lui enverrai une copie.

Le lendemain dimanche, Nathalie et moi allons chez Zellers pour acheter un nouvel appareil enregistreur pour remplacer l'ancien vidéo de Nathalie devenu défectueux. C'est un combiné qui permet de travailler avec les bandes VHS ou avec des DVD. Je me dis donc, je vais pouvoir utiliser ce nouvel appareil pour faire la copie, puisqu'effectivement, j'avais une vieille cassette avec la pièce *Complètement con* filmée en 1987. C'est vieux de 21 ans.

L'après-midi, par hasard en écoutant les nouvelles, nous apprenons qu'on vient de retrouver le corps de Nancy dans une vieille maison abandonnée, à deux kilomètres de chez elle!

Cette nouvelle atroce m'émeut profondément. Je repense à cette gentille fille si serviable, toujours souriante, intelligente aussi. Moins de cinq minutes après, pour m'occuper l'esprit à autre chose, me distraire un peu, je vois la cassette sortie et je me dis : je vais voir si la qualité de la vieille bande VHS est encore bonne, si elle peut être recopiée et combien de temps elle dure. J'insère la cassette dans mon enregistreur vidéo et je fais avancer rapidement jusqu'à l'endroit approximatif du début. J'arrête pour voir où je suis et la première image sur laquelle je tombe est un gros plan de... Nancy qui riait, déguisée pour sa scène d'avant le lever de rideau. J'en ai eu un coup au cœur, car j'étais loin de penser à elle à ce moment, loin d'imaginer que j'allais la revoir soudain là, à l'écran comme cela, alors que nous venions d'apprendre sa disparition tragique! J'appelle Nicole et lui montre la scène. Puis je débobine à toute vitesse pour aller vers la fin et ainsi connaître la durée de l'enregistrement. Stop, Play... J'arrive effectivement à la fin de l'enregistrement : les acteurs saluent, le monde applaudit. La caméra va à droite et on me voit apparaître de derrière les rideaux, côté cour. Je salue du grand geste du metteur en scène heureux que tout se soit bien passé. La caméra repart vers la gauche et arrive au rideau, côté jardin. Et là, apparaît Nancy, détendue, qui avance, très belle, vers le milieu de la scène. La caméra la suit. Elle fait un grand signe du bras en regardant le public... Comme un grand bye-bye en souriant, trois secondes, puis c'est fini. L'enregistrement s'arrête là, sur cette image précise, comme si de là où elle est maintenant, elle nous lançait son dernier adieu. Tout se mêle dans ma tête : la comédie est soudain devenue tragique!

Au revoir, chère étudiante, chère amie, chère maman.

On n'oubliera jamais ton sourire, ta gentillesse, ton dynamisme.

Tu seras toujours avec nous!

Retrouvailles

Samedi 17 mai 2008, les anciens de la polyvalente dont le départ se situait il y a dix, quinze, vingt ou vingt-cinq ans (98, 93, 88, 83) ont été invités à des retrouvailles, comme chaque année. Comme

l'an passé, je ne pouvais y aller cette année non plus, car nous avions rendez-vous d'abonnés au théâtre du Trident cet après-midi-là. J'en étais confus, mais comme j'ai appris que plusieurs élèves avaient insisté, en me nommant expressément, pour que je sois là, je me suis dit que si je pouvais, sans aller au souper, j'essaierais quand même de revenir assez tôt et d'aller à la soirée.

C'est ce qui se passa. J'y ai rencontré bien du monde : profs et étudiants, Claude Gourdeau, Justin Picard, Maxime Bourgault, cette belle et bonne étudiante qui m'a évidemment interrogé sur Pierre, qui était dans sa classe et avec lequel elle avait sympathisé... et des tas d'étudiants qu'il m'était parfois difficile de reconnaître ou de nommer. Ces retrouvailles où l'on mélange les générations (c'est devenu une nécessité, vu le nombre de promotions depuis 1978) sont un peu confuses, car les étudiants forment des groupes clos, ne connaissant pas ceux qui les précèdent ou qui les suivent de cinq ans. C'est fatal, mais un peu malheureux comme système. Et nous les profs, qui avons connu tous ces anciens, devons faire un effort bien particulier pour retomber sur les noms. Il faut d'abord repérer l'un ou l'autre, identifier le groupe... Moi, je fais toujours ce genre d'exercice à partir de mes pièces de théâtre, qui sont autant de jalons de reconnaissance. Ces références au théâtre me facilitaient la tâche. C'est bien plus facile de dire : c'est l'année d'*Un p'tit coin si tranquille* plutôt que de dire c'est l'année de Jean X ou Jacques Y...

Inutile de dire que ce soir-là, on a beaucoup parlé de la disparition de Nancy Michaud, dont on devait apprendre le tragique dénouement dès le lendemain.

Alors que j'écris ce 19 avril 2009, un an après le drame, se déroule le procès de Francis Proulx. On y a appris lors des témoignages et interrogatoires les pires atrocités commises par ce malade : sachant que son mari était absent, il aurait pénétré chez elle, sans doute drogué, habillé en James Bond et muni de menottes, mais sans vraiment vouloir la tuer. Il l'aurait immobilisée et a exigé d'elle qu'elle lui donne les codes de ses cartes bancaires, puis il l'a tuée à bout portant et l'a détachée, l'a emmenée et placée dans une maison abandonnée (où on retrouvera le corps) et là, aurait violé le cadavre... Atroce. Pauvre petite Nancy!

Et le train-train continue

Ce 17 avril 2009, je voudrais écrire un petit article pour montrer que la retraite n'est pas vraiment de tout repos. Le temps passe, d'échéance en échéance, de rendez-vous en rendez-vous, et lorsqu'une de ces échéances est atteinte, on s'empresse de l'oublier pour se préoccuper de la suivante et la préparer. Je vais vous parler de mes cinq, six ou sept dernières semaines. Nous sommes le 17 avril, donc je relaterai les événements qui m'ont interpellé en mars et en avril jusqu'à ce jour. Il y a du stock...

L'idéal aurait été de replacer par ordre chronologique tous ces rendez-vous avec des étapes de ma petite vie si tranquille, mais je risque de mêler confusément les dates et il me semble que la séparation par catégories sera mieux comprise.

En résumé, je vous énumère ce qui me vient à l'esprit de ce qu'on a fait et ce qui s'est passé durant ces six semaines bien remplies, pour ne rien oublier. Je vais vous entretenir un peu de ma santé (trois ou quatre petites choses à mentionner), puis je vous parlerai de diverses activités : le club Pyramide,

le CDEF, lectures à la cathédrale, deux fois la Passion – une fois sur de la musique sacrée –, et conférences sur la culture, les voyages le théâtre, mes films sur cassettes (visionnement des retards et classification dans mes fiches et cahiers), collecte de dons sur la 9^e Avenue pour la Fondation canadienne du rein, appareil photo et CD, l'accident de deux voitures au croisement devant chez nous. Et en famille : voyage chez Pierre et exposition *Titanic* à Montréal, Pâques et fils non prodigues, décès de Claire Hauglustaine, anniversaire de Nathalie..., les courriels et appels téléphoniques, deux soupers avec les bénévoles, préparation de mon personnage du premier ministre Adélard Godbout pour le 150^e de l'ITA... et quoi encore?

À tout seigneur, tout honneur : ma petite santé. Disons que cela va, je ne me plains pas du tout, comme c'était le cas il y a deux ans lorsque je fréquentais le gym du cégep. J'avais toujours mal quelque part et un tour de rein suivait un problème d'épaule. Maintenant cela va beaucoup mieux, je ne force plus, mais il me semble que je m'empâte un peu. Enfin, j'ai toujours mes rendez-vous une fois par mois à l'hôpital, pour une prise de sang et analyse dudit sang. J'ai aussi passé un examen plus complet du sang et j'ai eu une visite chez mon médecin. Comme je l'ai dit, ça va, mais touchons du bois...

Les yeux : depuis quelque temps, il me semblait que je voyais moins bien... Mon glaucome aurait-il fait quelque progrès sournois? J'ai passé un examen chez l'opticien, et un nouveau verre gauche sera fixé à ma paire de lunettes. Inutile de changer le verre droit pour l'œil qui est presque mort à toute fin pratique. C'est fait, mais ce n'est pas le miracle espéré, malgré la facture de presque trois cents dollars. Durant ces six ou sept semaines, il n'y a pas eu de visite au dentiste. « Tant mieux, mais tu ne perds rien pour attendre », me murmurent en grinçant mes dents et les chicots qu'il me reste.

Tant qu'à parler santé, j'aurais pu mentionner que vers le 15 ou le 20 avril, je suis allé quêter pour la Fondation canadienne du rein à toutes les maisons de notre 9^e Avenue. Cela m'a pris trois jours : une soirée pour le côté ouest, une seconde soirée pour le côté est, et enfin une troisième pour repasser à tous les endroits où il n'y avait personne et où j'avais laissé un papier. Quand le tout est fini, je place l'argent dans mon compte – oui, oui, vous avez bien lu –, puis je fais un chèque au nom de la Fondation et je renvoie le tout le lendemain avec les papiers et insignes. Cette année, comme l'an passé, cela a rapporté 97 dollars. Même pas cent! Je reprends ce texte, ce 20 novembre 2012, pour faire un calcul simple. Je me demandais en avril dernier, en faisant ma tournée, combien d'années j'avais fait cela. Était-ce ma quatrième, ma cinquième? La réponse est ci-dessus. En 2009, je comparais avec l'année précédente. J'ai donc commencé cette quête en 2008, puis 2009, 2010, 2011 et 2012. Cela fait bien cinq ans. Je pense arrêter et ne plus la faire en 2013.

La famille

Commençons par la famille, puisque c'est à Montréal, chez Pierre où nous étions allés avec Nathalie et Nicole pour trois jours, que commencent ces six semaines. En effet, fin février et début mars, nous sommes donc dire un petit bonjour à notre Pierrot à Montréal. Il avait hâte de nous recevoir. On est partis un vendredi après-midi et sommes revenus le lundi matin. Route moyenne... Le samedi après-midi, nous avons été en voiture puis en métro jusqu'au centre-ville pour voir une exposition sur le

Titanic au magasin Eaton, sur la rue Sainte-Catherine. Très bien. Mais c’est là que le zoom dans le viseur de mon appareil photo s’est de nouveau bloqué, si bien que le lendemain, en repassant par Québec, nous nous sommes arrêtés au centre commercial pour y laisser l’appareil à faire réparer. Ce n’est qu’hier, le 16 avril, jour anniversaire de Nathalie, que j’ai enfin reçu mon appareil.

Tant qu’on est dans la famille restons-y pour rappeler qu’au week-end de Pâques, le 12 avril, nous avons reçu Yves et Pierre, nos deux célibataires, à la maison avec Nathalie. Pierre est reparti le dimanche soir, tandis qu’avec Yves et Natha, nous avons été dîner à la cabane à sucre, entre Saint-Jean-Port-Joli et Saint-Aubert. Ce resto-cabane à sucre s’appelle Au bois joli. C’est chez une ancienne élève, Blandine Dubé, qui joua le rôle principal d’Eulalie dans ma première pièce *Les Télévoraces*. Avec Yves, nous sommes vite allés au lac pour y brûler des papiers. Comme il y avait encore trop de neige, nous n’avons pas pu brûler à l’extérieur, mais dans le foyer à l’intérieur. Il y a encore toute la glace et la neige sur le lac, en ce 16 avril. Comme c’était Pâques, j’avais coloré une quinzaine d’œufs cuits durs, selon la tradition. Ce 17, il n’en reste plus que deux. Deux d’eux – je parle des œufs, suivez-moi! On a aussi téléphoné à notre petit-fils Maxime, qui fêtait ses onze ans ce jour de Pâques.

Nous avons eu l’anniversaire de Nathalie, le 16. Quarante et un an, notre fille! Mais pour le jour de son anniv’, nous n’étions pas là car nous avons dû partir pour Beauceville, où se jouait une de mes pièces. On lui a quand même rapporté un joli collier de pierres bleues, évidemment. J’écris évidemment, parce que Nathalie ne jure que par le bleu, l’azur, l’outremer, le bleu ciel, l’indigo, le pers, l’aigue-marine, le cyan, le saphir, le beau bleu-roi et le bleu de Prusse... et quoi encore? Le turquoise, bien sûr.

Nous avons aussi appris le décès de l’aînée des cousines de Nicole, Claire Hauglustaine. Ses reins, son cœur et ses poumons se sont unis pour la lâcher. Elle était si douce, si gentille. Quelle perte pour ses cinq enfants et tous ses petits-enfants répartis entre Belgique et Italie.

Voilà pour la famille.

Le théâtre

En plus de notre abonnement au Théâtre du Trident, grâce auquel nous sommes allés voir un navet¹ : *L’asile de la pureté*, le 28 mars, nous avons été voir deux de mes pièces, et il s’en est joué une troisième. Cela suppose aussi quelques échanges de courriels, appels téléphoniques et préparatifs de voyage, évidemment. La première pièce que nous avons été voir est *Grand-mère se meurt*, *Grand-mère est morte*, présentée le 21 mars par une troupe de comédiens amateurs de Saint-Quentin au Nouveau-Brunswick. Très bonne représentation, et bel accueil de ces mordus de théâtre. Ce petit bled isolé va jouer la comédie huit fois devant des salles de 200 personnes! Nous avons logé à l’hôtel, et au retour nous sommes passés chez des amis, Nathalie Decaigny, une Belge qui a épousé Vallier Robert. Ils ont une érablière, le Domaine Acer, dans le Témiscouata, où ils produisent d’excellentes liqueurs digestives et apéritives à base d’érable.

La seconde comédie fut jouée par une école polyvalente à Beauceville, le 16 avril, anniversaire de Nath. Eux ne l’ont présentée qu’une seule fois. Tant de travail pour une seule représentation! C’était *Un p’tit coin si tranquille*, ma foi très bien rendue également. Bel accueil en vérité. Claude Gourdeau et son fils Pascal, qui avait joué dans la première en 1992 à La Pocatière, étaient également présents. Il y a eu une troisième de mes pièces qui fut présentée par un collège privé de Châteauguay, *Les quatre saisons*, mais comme c’était trop loin et quasi en même temps que les autres, nous n’avons pu y aller. Les Khalil y sont allés (leur place leur fut offerte). Nous avions déjà été dans cette école il y a quelques années voir une autre comédie que j’avais écrite, *Complètement con*. Comme on le voit, mes pièces se jouent à l’occasion. Et le vendredi 17 mai prochain, le dernier sketch, que je n’ai jamais vu monté, sera présenté par une troupe de l’Âge d’or à Lac-Etchemin. Le titre est *Un complet sur mesure* et il dure 25 minutes. Nous irons probablement le voir, Nicole et moi¹. Il faudrait mentionner que deux de mes sketches seront encore joués à Cap-de-la-Madeleine, près de Trois-Rivières, pour la fin de l’année scolaire : *Mots dits* et *Un complet sur mesure*.

Voilà pour le théâtre, en attendant d’aller voir la dernière pièce de la saison au Trident et un opéra, en mai. Nous sommes abonnés au Trident et à l’Opéra, qui se jouent au Grand Théâtre de Québec, vous l’aurez compris.

Conférence et autres rendez-vous culturels

Il y a six mois Paul-André Boily, alors directeur au primaire, m’avait demandé si je voulais bien assurer la conférence d’ouverture lors d’un colloque en avril pour les enseignantes et enseignants du primaire de la commission scolaire Kamouraska–Rivière-du-Loup, ainsi que l’allocution de clôture. Depuis lors, P-A est passé directeur au secondaire, mais mon engagement tient toujours. Et dans cinq jours je serai en train d’expliquer à ces 350 enseignants ce qu’est la culture, et comment la marier avec l’enseignement. Je me prépare à cette allocution depuis quelques mois. Il faut dire que c’est un sujet qui me passionne.

Parmi les rendez-vous que je ne manque jamais, il y a Pyramide, le jeudi soir. Nous avons ajouté un nouveau jeu que l’on pratique tous les premiers jeudis du mois et qui s’appelle Le mot de passe.

Il y a eu cet admirable après-midi à la cathédrale : quatuor à cordes et une soprano en musique sacrée, le dimanche des Rameaux. Concert fantastique de maîtrise et d’émotion profonde pour lequel Gaston et Madeleine, les organisateurs, m’avaient demandé de dire quelques paroles pour soutenir l’écoute, la prière, la communion.

Il y eut encore la lecture du document de monsieur Antoine Boucher, un livre qu’il a écrit pour témoigner de son amour du métier, *Les tribulations d’un apprenti menuisier*. Toujours beaucoup d’humilité, ce grand Antoine. Moi, il me paraît que l’expression « grand maître charpentier » lui conviendrait mieux. Je l’aurais vu, au Moyen Âge, diriger et éduquer les compagnons du tour de France. J’ai écrit ailleurs un commentaire assez élogieux à propos de ce livre et du travail qu’il fit au chalet en 2005...

¹ On est bien d’accord, Nicole et moi, sur la qualification de cette pièce expérimentale de 1953.

¹ Juin 2015, lors de ma dernière relecture, je vous confirme que nous y sommes bien allés. C’était bon, le souper autant que la petite comédie bien rendue.

Après avoir scanné toutes mes dias, il fallait que je me remette à la classification de mes films et autres émissions enregistrées sur cassettes. C’est une chose enfin faite, avec les diverses classifications, le tout complété sur ordinateur et dans mon fichier de cartes. Et puis, il y a les quelques films à voir que je n’avais pas encore vus.

Il y aura encore ces quelques rencontres avec divers organismes, et une interview à la radio CHOX FM pour leur parler de la transmission de la foi chez nos jeunes.

Ajoutons deux matches de foot (ou de soccer, c’est selon votre allégeance géographique de naissance), un concert d’une chorale française d’Ivry-sur-Seine à la polyvalente, et un autre pour le 40^e de l’AMIE à la cathédrale avec cinq chorales, trop long d’ailleurs. Deux heures et demie sans interruption, avec discours, tambours et trop de chants avec solistes et micro – sommes-nous donc dans un concours télé, un crochet ou une finale de télé-gala?

En loisirs, je pense à mes cartes-drapeaux pour apprendre les pays, leur pavillon et leur capitale... J’avais acheté ce jeu de cartes de tous les pays pour Camille. Je l’ai trouvé tellement intéressant que je me suis payé un jeu à moi aussi. On peut aussi ajouter les mots croisés de *Paris-Match* (pas tous réussis) et les nombreux sudokus difficiles ou diaboliques, presque tous réussis. Et les réceptions d’invités, en l’occurrence une fois les Coenen et une fois les Tirman. Et tous les films vus et revus sur mes cassettes, avec ou sans les Boily. Cela fait encore des heures de loisirs, mais tout le reste aussi c’était du loisir. C’est ça la retraite : être maître de son temps, aucun *boss* à qui obéir (sauf sa femme de temps à autre), et être payé quand même à la fin du mois. La vie rêvée, quoi.

Comme on le voit, le train-train continue son petit bonhomme de chemin. C’est un petit train omnibus, pas trop rapide, qui pète et qui crachote mais qui a beaucoup de petites gares bien pittoresques à visiter.

Collyres

Je prends des collyres (gouttes dans les yeux) depuis le 24 décembre 1992. Et comme je note la date de chaque changement de petit flacon, j’ai compté sur ma liste et je peux dire qu’en 16 ans et demi, j’ai ainsi vidé 132 petits flacons de 5 ou 10 ml du produit à verser le matin et le soir, à raison d’une petite goutte dans chaque œil (Betagan et ensuite Cosopt), et 60 flacons de 2,5 ml du second produit à mettre le soir (Lumigan, puis Xelatan).

Quand on sait que cela rapporte au pharmacien 37,10 \$ (pour le Xelatan) et 64,10 \$ (pour le Cosopt), cela leur fait une jolie rentrée vite gagnée! Moi, les deux flacons me coûtent 41,36 \$ après soustraction du montant payé par l’État assureur aux personnes de plus de 65 ans. Ce que j’ai écrit là en 2008 n’a pas changé, sauf que je prends maintenant depuis plusieurs années un troisième produit à prendre comme le premier aux repas du matin et du soir. Les noms aussi changent assez régulièrement, mais les produits sont strictement les mêmes, *dixit* la pharmacienne.

À propos : collyre est un mot masculin bien spécial, qui nous vient évidemment du grec *kollurion*, onguent, et qui se définit ainsi : préparation médicamenteuse liquide qu’on instille dans l’œil. L’emploi de ce mot date de 1170. Pourquoi les collyres sont-ils justement et toujours des gouttes pour les yeux, me demanderez-vous? Et je me le demande aussi.

Adélard Godbout

Lorsque Pierre Lévesque m’a appelé en octobre ou novembre 2008 pour me demander si j’acceptais de devenir Adélard Godbout, ancien professeur de l’ITA et ancien premier ministre de la province, pour participer à quelques cérémonies du 150^e de l’ITA avec six autres comédiens qui seront déguisés en d’autres personnages historiques, dont François Pilote, fondateur du collège, et Maurice Proulx, prêtre-cinéaste ancien élève de l’ITA, j’ai accepté avec joie.

Lecture et documentation sur Adélard Godbout. Pierre Lévesque, prof au cégep et metteur en scène avec qui j’ai monté quelques pièces, me conseilla d’aller voir auprès de Pierrette Maurais de la Société historique de la Côte-du-Sud, pour y glaner quelques renseignements et un livre ou l’autre sur ce célèbre personnage.

Adélard Godbout fut professeur pendant une quinzaine d’années à l’École d’agriculture, puis ministre de l’Agriculture et même premier ministre libéral du Québec en 36, puis de 39 à 43.

En tout, et pendant un an de festivités, il y aura six personnages historiques qui interviendront en costumes à différentes occasions. Et j’ai eu l’honneur d’être demandé pour personnifier Adélard lors de différentes célébrations. Mais d’abord, je dois m’imprégner de cet homme. Et voilà pourquoi je lis et annote sa biographie.

Jamais je n’aurais pensé à la somme de travail, à la quantité de prestations, de représentations qu’on me demanderait. Pierre m’avait dit cinq ou six prestations. J’ai répondu oui, sans hésiter, aimant le défi. Mais je ne pensais pas que cela durerait plus de six mois et comprendrait plus de trente prestations (sans compter les répétitions). Il a fallu bien étudier le personnage (lecture et résumé du livre *Godbout* de Jean-Guy Genest, chez Septentrion), s’occuper des costumes et du fameux chapeau mou, faire un peu de mise en scène, apprendre à m’exprimer avec calme et brio, dans la lignée de ce grand homme qui fit tant pour l’agriculture et l’éducation, sans compter le vote des femmes, Hydro-Québec et les syndicats... Au total, je suis sorti plus de vingt fois, depuis la ville de Québec, pour un concours agricole, et une autre fois une rencontre filmée avec monsieur le ministre de l’Agriculture et notre député Claude Béchar, jusqu’à Saint-Pascal pour une dégustation de tartes au sucre, en passant par Montmagny pour une parade agricole en carrosse et un tournoi de golf à Saint-Jean (avec souper et allocution), sans oublier évidemment les nombreuses manifestations à La Pocatière : congrès d’agronomes, remise du Mérite, cocktail dînatoire en compagnie des commanditaires, concerts, vente aux enchères, exposition, nomination, commémorations et autres manifestations en compagnie de personnalités diverses, dont le ministre de l’Agriculture, et bien sûr parade monstre, spectacle multimédia... qui furent assez appréciés, mais fatigants.

Ce fut une fameuse expérience. En ville, beaucoup de personnes me témoignent leur enthousiasme et m’appellent encore gentiment Adélard. Même la propre fille d’Adélard – la troisième – madame Marthe Godbout-Bussière que j’ai rencontrée au dîner officiel au collège, et au pavillon Adélard-Godbout nouvellement nommé, et qui était présente à la cérémonie d’inauguration avec sept ou huit de ses enfants, neveux et nièces, m’a écrit une très gentille lettre de remerciement d’avoir ainsi réincarné et représenté son valeureux papa durant ces mois de commémoration. Un cher souvenir!

Aller-retour

Je voyais hier un documentaire sur le nouveau-né. On y montrait combien il est fragile et acquiert énormément durant les six ou douze premiers mois. Les connexions qui se forment par milliards dans le cerveau, les essais et erreurs... Je voyais tout cela, assez admiratif de notre machine humaine, et me suis mis à penser. On se développe, on s'améliore, on se perfectionne pour arriver en pleine possession de nos neurones vers l'âge de 20 ou 25 ans. Mais dès l'âge d'un an, déjà nous commençons à perdre des acquis, neurones et connexions qui ne se remplaceront pas. Je pense particulièrement ici à l'acuité auditive ou visuelle. Il est bien connu que seuls les petits enfants sont capables de percevoir certains sons très aigus. Un nerf perdu ne se remplace pas, même si nous continuons à acquérir des neurones et des connexions nouvelles. On est déjà sur le déclin, sur le retour.

Il est bien évident que dans d'autres domaines, force physique, intelligence, nous mettons beaucoup plus de temps (vingt, trente ans, voire plus), pour arriver à notre maximum. On a alors fini notre aller, et on est, comme on dit, sur notre retour.

On pourrait dire que toute notre vie est un grand aller-retour, dans tous les domaines. Et il y a un âge certain où l'on est beaucoup plus sur le retour que toujours à l'aller. Nous continuons à découvrir et apprendre des choses, heureusement, mais elles ont moins de portée, on les oublie d'autant plus vite, on retombe dans nos souvenirs, nos expériences, nos connaissances.

Écrire un livre qui retrace notre vie, c'est faire un grand retour sur elle. Le corps d'abord et toutes ses potentialités biologiques, puis notre entourage, par les expériences, les apprentissages, les voyages : tout va, puis tout revient!

Et on pourrait ajouter que l'étape du retour, qui est par essence celle de la profession d'enseignant (on répète sans cesse, on martèle des doctrines, des affirmations, des connaissances) est toujours plus riche que l'aller, car on s'enrichit de comparaisons, on insiste, on choisit, on trie, on souligne...

Et n'en va-t-il pas de même pour l'écrivain qui se prolonge par les mots et les phrases? On pourrait se joindre à du Bellay : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage [...] et puis est retourné, plein d'usages et raison, vivre entre ses parents le reste de son âge »...

Et avez-vous remarqué l'emploi du passé composé : « a fait ». Le voyageur est heureux maintenant, parce qu'il a fait dans le passé son voyage et est maintenant enrichi par lui.

Toujours l'aller, puis le retour. Le flux et le reflux, comme les marées, comme des vagues, comme une lente respiration qui nous conduit infailliblement vers notre halte définitive.

Aller-Retour, voilà une expression que j'aurais pu choisir comme titre général de mes souvenirs!

Eyjafjallajökull

Tel est le nom quasi inconnu du volcan le plus célèbre, même s'il n'a fait aucune victime mortelle. Il a déplacé 800 personnes et empêché des millions et des millions d'autres voyageurs de se déplacer, en ce mois d'avril 2010, puisque plus de 20 000 vols par jour ont été bloqués à destination ou en

provenance de presque toute l'Europe, pendant quatre à cinq jours, puis un peu moins à partir du sixième jour... Puis, cela s'est progressivement estompé et remplacé. Ce volcan est en Islande.

Pour retenir ce nom barbare je pense : « Hé, Jef, j'allais, je coule ». C'est simple, non? Il suffisait d'y penser. Mais pourquoi, me demanderez-vous, pourquoi donc tant de perturbation pour un petit volcan si éloigné? Il y en a des dizaines d'autres qui entrent en éruption sans crier gare et sans que l'on s'en émeuve. Alors? Alors, c'est à cause du nuage de poussière noire qui s'en dégage. Des tonnes de poussière, poussée un peu partout dans les airs au gré du vent, et qui a le désagréable effet de troubler la mécanique des moteurs. La poussière se colle grassement, comme de la suie, sur les parois intérieures des moteurs des transporteurs aériens et autres jets... et cela finit par caler le moteur. Et un moteur qui cale quand il est en plein vol, ce n'est pas vraiment jojo! « Non, Jef! t'es pas tout seul, mais arrête de pleurer... » Brel aurait pu dire : « Mais arrête de cracher... » Un an plus tard, en mai 2011, un autre volcan au nom plus facile vomit sa cendre lui aussi. 500 vols européens annulés...

La terre souffre

La Terre gronde en ce printemps 2011 : le tremblement de terre au Japon en février; les sécheresses en France; les inondations au Manitoba et sur la rivière Richelieu depuis plus d'un mois; 40 tornades en une nuit dans le Missouri, dont une qui a balayé un village et fait cent morts; les incendies de forêt en Alberta. La terre pleure, la terre tousse, la terre crache, la terre gronde!

Nous sommes en 2014 et ce que je viens de lire n'a guère changé : on nous a chamboulé notre météo. Ce ne sont ici ou ailleurs que tornades, inondations ou sécheresses, et bouleversements de toutes espèces. Où va-t-on? La terre pleure... la terre gronde!

Vieillesse et santé

La santé est peut-être, après la vie, le bien le plus précieux que nous ayons.

Comme une vieille bagnole qui tient encore le coup, notre vieille carcasse accuse les années. Aujourd'hui, j'ai 73 ans! Et ça va, ça va, mais...

On n'a plus la forme et les possibilités qu'on avait à 20 ans. La vieillesse, c'est l'art de vivre avec (ou malgré) ses petits bobos quotidiens : on sent que la carcasse est usée, mal au dos et tour de rein, manque de souplesse – surtout pour enfiler des bas, des bottes ou attacher nos lacets –, perte d'équilibre (je trouve cela assez grave et on en parle si peu), usure des yeux (je ne vois quasi plus que d'un œil, et encore bien mal, avec ce glaucome que je soigne depuis 20 ans au moins), usure des oreilles (je n'entends plus très clairement les conversations dans le brouhaha, la télévision où il faut souvent monter le volume), le sang pour lequel je dois prendre quotidiennement ma dose de Coumadin pour le tenir assez clair, au cas où je menacerais de faire un infarctus, sans compter les prises de sang mensuelles pour vérification, et le poids en trop, et la menace de diabète, de cholestérol, et quoi encore? En tout cas, je prends des médicaments. Je trouve que j'en prends trop : cinq différents une ou deux fois par jour, sans compter mes trois collyres pour les yeux. Et l'arthrite, et les rhumatismes divers (et d'été aussi, rassurez-vous), et la goutte au nez. Ça, c'est plus nouveau.

Et l’essoufflement, dès que j’ai fait un tout petit effort; et la fatigue qui me *pogne* à tout bout de champ. Lorsque je ne suis pas occupé, mais assis devant la télé ou avec un livre, hop! ça y est, c’est automatique, malgré ma sieste quotidienne je pique un roupillon de deux ou quinze minutes, ou je lutte contre la torpeur qui m’envahit et me fait bâiller. Il y a aussi la difficulté à respirer et les craintes d’apnée du sommeil... Vous voyez, le tableau n’est pas rose. Et pourtant, on marche, on rit, on chante et on dit à tous : « Ça va, ça va ».

Quand on a l’âge que je commence à avoir, on essaie de vivre en équilibre entre les différents petits bobos et la volonté de lire, de travailler (à quoi?), de faire des mots croisés ou des sudokus, d’écrire, d’être utile. C’est la fameuse histoire du verre à moitié vide ou à moitié plein. Tout est relatif et tout dépend par quel bout de la lorgnette on veut regarder la vie.

Ce jour, j’ai pris le clavier – c’était quand même plus romantique et plus joli de dire j’ai pris la plume – pour vous souligner un fait qui s’aggrave avec l’âge : le temps de récupération, le temps de cicatrisation, de guérison. Il est beaucoup plus long chez un vieux comme moi que chez un jeune. Et j’en suis jaloux, car nous, il nous reste déjà si peu de temps pour faire ce qu’on a à faire, alors qu’on le fait plus mal et plus lentement.

En passant, Nicole ma chère épouse m’épate. Quand je la vois nettoyer, courir, faire de la gym, épousseter, faire le grand ménage, laver, coudre, cuisiner, faire les courses et tenir une grande maison comme la nôtre, je n’en reviens pas! Et au chalet, ça recommence. Et il y a aussi les deux jardins (fleurs et parterres) qui l’occupent beaucoup! *Mama na ngai’!*

Petit ajout, ce 5 juin 2015. J’ai eu 77 ans il y a dix jours. Je viens donc d’entamer la dernière année où je peux lire *Tintin* (le journal des jeunes de 7 à 77 ans), alors j’en profite. Mon bulletin de santé est égal à ce que je viens de lire. Mais grâce à Dieu : pas de nouvelle émotion, pas de surplus dans la colonne « passif ». C’est très bien! Et Nicole frotte, nettoie, astique... Elle, sa colonne « actif » est en surcharge. Elle pète de santé. La santé par le travail (on pourrait dire aussi le travail **part** la santé)! Ici, partir est compris dans un sens transitif direct, comme on l’utilise parfois au Québec, en disant j’ai parti la voiture. Ici, partir a le sens de démarrer, de commencer, d’entreprendre, d’entretenir. Le travail entretient la santé. Le travail part la santé et la santé par le travail!

Dépenses!

Il arrive parfois, au hasard du calendrier, que plusieurs factures convergent vers la même période pour leur paiement – vaut-il mieux dire leur liquidation ou leur apurement? Et parfois, et toujours par hasard, plusieurs de ces factures sont « bien portantes ». Ainsi en cette fin juin 2011, je devrai payer pour :

- un nouveau chauffe-eau et son installation, ainsi que la réparation d’une pièce dans le moteur électrique du chauffage;

¹ Exclamation très fréquente en lingala pour signifier l’étonnement ou l’admiration. La traduction est : *maman de moi (ma mère!)*. Dans le cas de Nicole, mieux vaudrait dire *mwassi na ngai (ma femme)*, mais ce n’est pas une exclamation d’étonnement.

- la réparation (rouille et nouvelle peinture) de ma voiture;
- une nouvelle prothèse auditive. Ça coûte cher, mais là, je pourrai encore un peu patienter car je n’ai pas encore été convoqué pour l’essai de la deuxième;
- deux trimestres de taxes municipales (Saint-Aubert et La Poc) qui arrivent à échéance cette fin de mois.

En compensation, je dois me dire que je l’ai voulu. Il faut bien y passer. Et parfois arrive une bonne nouvelle, côté théâtre. Ainsi hier, un directeur d’école au Nouveau-Brunswick m’a déclaré qu’ils avaient joué quatre fois la petite comédie *Grand-mère se meurt, grand-mère est morte*, alors cela va me rapporter un petit peu comme droits d’auteur. Oh! je sais, cela sera loin de combler le trou des factures précédentes (en fait cela payera à peu près le vingtième des cinq factures susmentionnées), mais ce sera un petit plus.

Papyrpantoute

Le club de jeu Pyramide Papyrpantoute que j’ai fondé vient d’achever, hier soir, sa dixième année. Si tu te demandes, ô vénérable Anagnosophile, d’où vient ce nom québéco-égyptien, je te dirai simplement que lorsque nous le créâmes en 2001, nous avons assez rapidement désiré être reliés au grand réseau des Pyramide en France. Pour cela, il nous fallait un nom original – il fallait aussi payer, mais cela est une autre histoire. Or, la plupart des clubs existants s’appelaient Nefertiti ou Khéops, le Nil, Pharaon ou même Pyramygdale... Bref, il nous fallait une dénomination originale qui nous représente et fasse allusion à l’Égypte ancienne. Papyrpantoute allait de soi, il nous allait comme un gant de soie... cela va de soi. Pour les lecteurs moins portés sur le fait québécois, vous devez savoir que l’expression « c’est pas pire pantoute » est typiquement québécoise et pourrait se traduire par « ce n’est pas mal du tout ».

Bon an, mal an, nous sommes à peu près une vingtaine de membres. Depuis les débuts, compte tenu des allées et venues, il doit être passé une cinquantaine de membres à peu près. Mardi le 28 juin 2011, nous organisons au lac une petite soirée (où nous serons 22) à notre chalet au lac Trois-Saumons. On dégustera des brochettes. Espérons que le soleil se joindra à nous.

Si vous voulez vraiment savoir de quoi il retourne, je vous réfère au chapitre précédent.

Ce club a maintenant (novembre 2011) plus de dix ans et se porte très bien. Hier jeudi, nous avions cinq tables de jeu. Mais voilà que fin 2014, on dirait que le *membership* vacille... Souvent nous ne sommes plus que dix ou onze ou huit...

Quatre décès en un an

Depuis que nous avons quitté la Belgique en septembre 2010, déjà quatre personnes très proches nous ont quittés là-bas :

- ma sœur Josiane, le 19 octobre 2010;
- Jean-Marie, le frère de Nicole, le 7 août 2011

- Renée, épouse de Jean-Marie, le 7 novembre
- Isabelle, la femme de Jean Moutarde, le 22 novembre

Jamais deux sans trois

Nicole est allée à Québec en autocar (voyage organisé par la FADOQ) hier, jeudi 24 novembre 2011 pour une journée de magasinage, et m’en a raconté une bien bonne, ou plutôt trois bien bonnes. J’explique.

Dans un magasin, elle essaie un vêtement et, dans la cabine d’essayage, voit dans le miroir qu’il lui manque sa boucle d’oreille gauche. Elle suppose qu’elle l’a perdue dans un magasin précédent, dans une autre cabine d’essayage (elle en était à sa cinquième cabine!), mais laquelle? Elle passe la tête dans l’encolure d’une nouvelle robe pour l’essayer, et elle sent que sa boucle de l’oreille droite à son tour la lâche, et elle l’entend tomber par terre. Elle cherche et ne la trouve pas. Rhabillée, elle sort de la cabine et attend que la cabine voisine se libère pour y entrer. Et là, elle retrouve bien la boucle qui s’était glissée sous le muret de séparation des deux cabines d’essayage.

Mais ça lui fait une belle jambe, ou plutôt une belle tête, avec une seule boucle. Alors elle retourne dans les magasins précédents, visite les quatre cabines, et à la dernière où elle était passée six heures plus tôt elle retrouve enfin, tout contre la paroi, la fameuse boucle d’oreille.

Bien! Mais voilà que ce vendredi matin, elle vient me trouver et me déclare : « Je n’ai pas perdu que mes deux boucles d’oreille, hier dans les magasins. Je ne retrouvais plus ma carte de guichet. J’ai téléphoné au magasin où j’ai acheté quelque chose et ils l’ont retrouvée. Ils me la gardent. » Elle s’est alors arrangée avec Paul-André Boily qui devait retourner à Québec ce vendredi après-midi. Il va aller la lui chercher. Et elle a retéléphoné au magasin pour annoncer le passage de PA.

Cela fait bien trois objets perdus et trois de retrouvés. Donc : tout est bien qui finit bien.

Vieille recette et pantalons usés

La retraite, c’est aussi le temps des bilans. En voici un que je me suis fait depuis peu, concernant ma manière d’appréhender la vie, de répondre aux circonstances qui m’interpellent en certains domaines. Si je considère mes réactions face à la nourriture, à la mode, aux inventions et techniques nouvelles, je crois pouvoir dire que je suis très conservateur. J’aime que les choses ne changent pas. Je suis content avec ce que j’ai, avec ce que je connais. Pourquoi devrais-je me forcer à m’adapter à des nouveautés qui peut-être et sans doute ne me plairont pas ou me plairont moins que les anciennes?

C’est évident dans la mode : j’ai horreur de tout ce qui est nouveau et n’ai jamais pour cela aimé suivre la mode. Je trouve même ridicule qu’on veuille à tout prix s’acheter de nouvelles cravates ou de nouveaux souliers simplement pour être à la mode, alors que les anciens souliers faisaient encore parfaitement leur office de godasses.

Si je prends le domaine de l’informatique et des programmes, Dieu sait combien de fois j’ai pu pester contre les nouveautés apportées soi-disant pour améliorer le programme ou le logiciel. Quand

je veux écrire un texte, j’aime le faire au mieux de mes connaissances et du style, et je ne supporte pas d’être interrompu par une question technique qui soudain se pose parce que les concepteurs ont voulu améliorer leur programme en le rendant plus complexe. Même chose avec la simple télécommande. À l’origine, c’était un petit instrument nous permettant de *zapper* (changer de chaîne) sans nous relever et tourner ou pousser un bouton de l’appareil. Puis on a ajouté le volume, puis un menu pour régler les couleurs, puis... c’est devenu un véritable robot, quasi plus intelligent et certainement plus capable que moi. Mais que cela est complexe, et en plus ils modifient encore les performances tous les six mois ou tous les ans, si bien qu’il faut chaque fois se réadapter au nouveau système...

Mais foutez-nous la paix, bon Dieu! Arrêtez de nous emmerder tous les ans. On ne vous a rien demandé! Foutez-nous la paix, merde! Vous voyez, ils sont parvenus à me fâcher alors que je ne suis même pas devant le « grand » écran!

Ma réaction face à la nourriture est exactement identique : pourquoi vouloir à tout prix goûter du nouveau et essayer de nouvelles recettes, quand les anciennes me conviennent parfaitement. J’ai déjà eu quelques mots à ce sujet avec Nicole, qui persiste et signe dans le sens contraire : elle aime essayer les nouveautés, les nouvelles marques. Nous sommes contraires à cet égard. Et c’est sans doute pour cela que nous sommes unis : les contraires s’attirent et nous sommes complémentaires l’un de l’autre.

C’est un peu pourquoi je ne crois guère à ces agences de rencontre qui essaient d’assortir les couples par identité d’intérêts, par similitude de goûts. Cela fera sans doute une relation efficace, peut-être des bons amis, mais pas un couple. Du moins je le pense, ou alors un couple mais de manière très épisodique. Cela durera ce que durent les roses.

Nicole et moi, cela fait déjà plus de 48 ans que nous sommes unis. Bientôt, nous serons le 19 avril 2012, cela fera exactement 53 ans qu’on est d’accord, depuis un certain film – *La famille Trapp* – vu un dimanche après-midi, le 19 avril 1959, à la salle paroissiale de Saint-André en Outremouse¹.

Attention cependant, si je suis un conservateur en matière culinaire, informatique ou vestimentaire, je ne crois pas du tout l’être en matière sociale, religieuse ou politique. Ne confondons donc pas.

Et goooool!

Aboubakar pour le club de foot de Valenciennes et Aubameyang pour le club de Saint-Étienne sont des joueurs de football, ça ne vous dit rien? Cherchez bien. Ils furent les deux premiers marqueurs de buts d’un match palpitant entre Valenciennes et Saint-Étienne (tiens, ça rime bien). Match palpitant, pour la seconde mi-temps (ça rime toujours), match que j’ai vu ce samedi 10 mars 2012 après-midi grâce à TV5. Ce ne sont pas des noms bien français, me direz-vous. D’accord. Mais la plupart des joueurs maintenant sont des joueurs étrangers grassement payés comme professionnels. Ce qui compte c’est la beauté du sport. Et on a de plus en plus de matches à la TV maintenant, comme aussi on peut voir dès le printemps les principales courses cyclistes en direct. Les médias évoluent. Et cela

¹ Voir le chapitre 18.

me fait d’autant plus plaisir que je suis à la retraite. Dieu, quelle différence avec les années 70 et 80, où aucun de ces sports européens n’était connu ici au Québec, ni retransmis par les médias. Même les résultats très souvent étaient passés sous silence.

À propos de buts, cette semaine j’ai eu l’occasion de voir en direct sur mon nouvel écran TV le match retour des huitièmes de finales en coupe des champions d’Europe, le mercredi 7 mars 2012, match qui opposait Barcelone, la célèbre équipe du Barça, au Bayer Leverkusen d’Allemagne. Quel match! Lionel Messi, l’Argentin de Barcelone classé meilleur joueur au monde (Ballon d’or), a marqué cinq buts dans une victoire de sept à un, l’unique but allemand ayant été mis lors des minutes supplémentaires à la fin du match. Ce match est rentré dans l’histoire, car c’est la première fois qu’un joueur met cinq buts dans un seul match de coupe d’Europe depuis plus de soixante ans.

Trois lapins blancs et quatre, non cinq pyramides

Je raconte quelque part – mais où? – que j’ai peut-être (ou sans doute, ou probablement) une certaine attirance pour le lapin blanc. Vous me direz que si elle est certaine, elle est plus que probable, mais je vous rétorquerai que j’ai bien dit « une certaine », et ici le pronom indéfini une souligne la non-certitude justement. Comprenne qui pourra! Bref, je parlais de lapins blancs¹. Non pas le vrai, en fourrure angora, si beau, si doux, mais des lapins de pacotille qui me firent un clin d’œil, quelque part dans ma vie.

Tout petit, à l’école gardienne ou en première année, nous nous sommes préparés pour une pièce de théâtre intitulée *Les petits Pinpins blancs*. Il s’agissait de petits lapins épargnés par un vilain chasseur (rôle tenu par Joseph Sevais, un grand de ma rue qui avait deux ou trois ans de plus que moi). Cela se passait au Cercle ouvrier à Herve. On nous grima, alors que nous étions habillés tout de blanc, avec de grandes oreilles et une grande queue. Je me revois encore dans les coulisses. Il faisait chaud et j’étais l’un des derniers à être maquillé (on disait grimé à l’époque), et je revois aussi le grimeur-maquilleur, petit homme râblé qui prenait bien son temps. Tellement que lorsque vint le temps pour moi d’entrer en scène en sautillant, accroupi sur mes deux pieds, le rideau commençait à se fermer. Et je revois encore mon frère Christian, tout triste, se plaindre : « On n’a pas vu André dans son rôle de petit lapin! »...

Mon deuxième lapin, c’est Lewis Carroll qui le sort de son chapeau. Il s’agit du Lapin blanc qui est pressé. Il tient une montre qu’il regarde tout le temps et court dans son terrier, entraînant à sa suite la belle Alice qui pénètre ainsi au pays des merveilles. Il tenait un gros réveil dans la version de Walt Disney que je vis vers 1946, à Liège en Belgique. Maman nous emmenait parfois à Liège en train pour voir un beau film de Walt Disney. Ainsi je me souviens, au Cinéac de Liège et peut-être une fois même à Herve au Palladium, nous avons vu *Blanche-Neige*, *Cendrillon* et *Pinocchio*. Et bien sûr, *Alice au pays des merveilles*. Plus tard, je lirai et relirai ce roman délicieux. Voilà pour mon deuxième lapin.

Mon troisième lapin, il est resté suspendu devant moi, au rétroviseur, chaque fois que je conduisais ma voiture. Je viens de quitter ma cinquième voiture au Québec (en 42 ans), la Malibu blanche. Et je

crois pouvoir affirmer que ce petit lapin de peluche tout blanc danse et se balance ainsi devant moi depuis une vingtaine d’années.

Et ce matin, de la même manière, je comptais les pyramides qui ont compté dans ma vie. À tout seigneur-pharaon tout honneur, il y a d’abord celle de Khéops à Gizeh, près du Caire qui me fascinait depuis non pas quarante siècles (comme l’a dit Napoléon à ses soldats), mais plus de quarante ans (en fait depuis 1947, lorsque ma cousine Josiane y alla, en route pour le Congo), et que j’ai eu l’occasion de visiter de l’intérieur en 1993. J’ai bien perdu un kilo en sueur, mais j’y ai gagné en connaissance de cause. Quel souvenir! J’ai aussi pénétré cette grande pyramide grâce à Edgar Pierre Jacobs, le créateur de Blake et Mortimer, dans sa célèbre BD *Le mystère de la grande pyramide*. « Par Horus, demeure! » disait le grand prêtre.

De la même manière, il y aura en 2011 la grimpette tout en sueur sur la pyramide maya de Coba au Mexique. Un précieux souvenir également.

Il y a évidemment le club Pyramide Papyrpantoute, que j’ai fondé il y a plus de dix ans et qui égaie encore une vingtaine d’adeptes pocatois qui se rencontrent tous les jeudis soir. Enfin, ma quatrième pyramide a beaucoup moins d’importance, mais elle m’est rattachée de manière informatique. C’est une belle photo de la grande Pyramide qui apparaît chaque fois que j’entre dans mon compte sur la page Accès D (D pour Desjardins, je suppose).

Et savez-vous quoi? J’en aperçois une cinquième qui égaya plusieurs de mes heures. Il s’agit d’une petite pyramide, sorte de puzzle en trois dimensions composé de six morceaux de plastique qu’il suffit d’agencer pour qu’elle tienne toute seule et forme le plus bel exemple d’un tétraèdre parfait : le solide ayant le moins de surfaces, quatre triangles équilatéraux...

Triste triduum et triple alléluia

Les 2, 3 et 4 mai 2012 furent pour moi trois journées à marquer du crayon noir du deuil.

C’est drôle que les 2 et 4 mai soient respectivement les jours anniversaires de la naissance de Franz, notre aîné, et de Christian, mon frère cadet. Peu importe.

Le 2 mai, un mercredi, j’écoutais tranquillement en direct le débat entre Sarkozy et Hollande, candidats à la présidence de la France (via Saint-Pierre et Miquelon), lorsque mon appareil auditif, petite prothèse sise dans l’oreille droite, cessa de fonctionner. Cela arrive, besoin d’un nettoyage où il faut enlever et remettre un nouveau petit bouchon au bout de l’embout. Je m’y pris mal... et ne pus pas faire ce remplacement. Résultat, je pris rendez-vous pour aller à Charny, le lendemain.

Le jeudi 3, je fis donc les 300 kilomètres pour ma prothèse (j’étais encore sous garantie, ils me la renverront dans une dizaine). Mais là n’est pas le problème. C’est le soir, ce jeudi nous eûmes Pyramide à la polyvalente au lieu du Centre culturel (cela arrive à peu près une fois par an, question de locaux disponibles), et au retour je me trompai de tournant. Me croyant dans la 9^e Avenue, je pris l’avenue Martin qui ne fait que la longueur d’un pâté de maisons. J’étais suivi par une voiture dont les phares m’éblouissaient à travers le rétroviseur, et j’emboutis la bordure de ciment qui marquait le côté

¹ Ah! Je crois que c’est dans le chapitre 27, Manie des collections, que je vous en ai déjà parlé. Allez-y voir!

de la 8^e Rue, transversale. Le choc fut assez violent, au point que la propriétaire de la maison voisine sortit immédiatement (c’est justement la fille de mon voisin, monsieur Paul Pelletier) et les coussins gonflables se sont déployés. Ça pue ce gaz-là. Je n’eus aucun mal, mais la voiture est bonne pour la *scrap*, car rien que remplacer ces deux coussins gonflables coûte paraît-il une fortune.

Et le 4 mai, le vendredi, j’avais rendez-vous chez mon médecin qui me révéla que selon un examen récent fait à Rivière-du-Loup, je souffrais d’ostéoporose. Je ne m’en porte pas plus mal, remarquez, mais il semble que je me fragilise et dois donc prendre un autre médicament, une fois par semaine. Cela commence, je trouve, à faire beaucoup de médicaments. J’en ai huit ou neuf, y compris les trois collyres pour mes yeux.

Que voilà un sombre bilan.

Depuis que j’ai perdu l’usage de ma prothèse, j’entends de moins en moins bien et dois souvent faire répéter Nicole ou augmenter le volume de la TV. Et comme mes yeux ne sont pas terribles... À preuve, ce jeudi soir où aveuglé par le rétro et une voiture qui me suivait de près, j’ai percuté la bordure du jardin qui s’étendait devant moi, et que je croyais être la 9^e Avenue!

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Nous avons donc *magasiné* à Rivière-du-Loup pour l’achat d’une nouvelle bagnole. Kilométrage, coups de téléphone, assurance... et pour finir cette semaine, alléluia, alléluia, alléluia!

Ce vendredi 11 mai, je reçois par la poste un chèque de la compagnie d’assurance pour ma voiture inutilisable. Je reçois par Expresspost ma prothèse auditive réparée. Et ce même jour, nous avons rendez-vous à Rivière-du-Loup pour prendre livraison de notre nouvelle Hyundai 2012 Elantra Touring.

Qui dort dîne

Je lis en tête de ce chapitre *Retraite bien active* et cela me fait sourire, car il m’apparaît qu’elle l’est de moins en moins. Beaucoup de petits bobos, mal ici, mal par là, manque de souffle, insomnies, fatigue, vue et ouïe nettement en régression...

Il a même fallu que j’arrête certaines activités comme lire les textes à la messe ou conduire la nuit...

L’âge avance. Soixante-quatorze ans, ce n’est pas encore la déconfiture totale, mais on sent la décrépitude de la carcasse. Voilà soixante-dix-sept ans et la carcasse tient toujours, la flamme à l’intérieur luit toujours et Nicole ne dédaigne pas mes petits services à l’horizon de notre vie. On peut dire aussi mes petits services horizontaux.

Je suis de plus en plus fatigué. Pas pour dormir la nuit, non, mais pour m’endormir le jour lorsque je suis assis devant la télé ou à mon bureau. Jamais lorsque je suis occupé à une tâche particulière comme la conduite de l’auto, ou un repas, ou l’écriture, ou toute marche. Heureusement.

Mais cela ne me semble pas de bon aloi. Je me souviens avoir vu mon grand-père, ou Bobonne, ou d’autres vieilles personnes fermer ainsi les yeux et partir pour quelques minutes. Cela me faisait sourire. Maintenant, c’est Nathalie qui rigole...

Mais d’où cela vient-il? Car ce n’est pas naturel. Nicole ne s’endort jamais ainsi. Alors?

Je soupçonne fort mes médicaments d’en être responsables. Je prends me semble-t-il trop de médicaments, mais la médecine est là qui veille et me les prescrit. Je prends chaque jour trois collyres pour les yeux, dont deux deux fois par jour. Alors, une pilule pour liquéfier le sang (et je dois faire contrôler mon INR chaque mois), un cachet pour la pression, un pour le cholestérol, un pour la vessie, un autre encore pour régulariser un premier. Tout cela ne doit pas être bon pour l’organisme. Mais est-ce là la cause de mes envies de dormir?

Hier j’ai fait un très drôle de rêve – les rêves sont toujours drôles, c’est vrai. Je rêvais que je nageais en dormant. J’étais au milieu d’un long fleuve et je nageais, mais je dormais, et soudain j’ai heurté la berge et je me suis réveillé, toujours dans mon rêve. Avouez que c’est étrange. C’est presque comme si on rêvait qu’on rêve.

Nostalgie

Ce 26 septembre 2012, je viens d’aller à la poste par un beau matin calme et peu ensoleillé. Nicole, après avoir été à un de ses deux cours de gym hebdomadaires, est allée à la caisse populaire pour des papiers pour Nathalie. Depuis que Nath a quitté Zellers, qui a fermé ses portes en 2010, Nicole en fait beaucoup avec les comptes, assurances et retraite de Nathalie. Celle-ci travaille deux jours sur quinze à un petit emploi chez Novidev ici à La Poc, à l’emballage de petites bouteilles de jus de fruits pur à 100%, assez coûteux, appelés Anti+. Cet emploi est temporaire, en attendant espère-t-on d’être embauchée par Walmart qui prendra la place de Zellers en janvier prochain. En fin 2014, elle n’a pas été embauchée par Walmart et sa situation chez Novidev s’est un peu améliorée. Nous voici en juin 2015, dernière info à ce propos. Novidev a eu la clientèle des 130 magasins Costco¹ du Canada et a augmenté le rythme de travail. Natha est toujours à temps partiel, mais travaille généralement quatre jours semaine sur une grille horaire très irrégulière, dépendant du camionnage, de l’état des machines...

Donc j’allais à la poste, mais auparavant je suis passé par la pharmacie où je dois régulièrement me réapprovisionner, renouveler l’une ou l’autre de mes ordonnances concernant mes sept ou huit médicaments. Et ce jour, j’ai rencontré trois de mes anciennes élèves qui officient dans cette pharmacie au comptoir des médicaments, à la caisse enregistreuse ou au remisage sur les tablettes. Je les ai saluées et ai fait la réflexion : « Hei, trois de mes anciennes élèves... mais avec des anciennetés bien différentes. » En effet, Josée-Anne Lavoie, qui fut vendeuse chez Zellers et en est partie il y a déjà plusieurs années, et qui est à l’âge de la retraite, je l’ai eue comme étudiante en 1971-72. Cela fait quarante ans, et elle en avait dix-sept à ce moment-là, car elle était en secondaire 5 et avait joué dans *La maison de Bernarda Alba* mise en scène par Yves Colpaert. Puis il y avait Manon Bouchard, que je dois avoir eue comme élève en secondaire 5 vers 1981-82.

¹ Grands magasins à bas prix

Et enfin, Marie-Hélène Francœur, en secondaire 5 de 95-96. Celle-ci avait une sœur jumelle monozygote. Elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, et étaient très calmes et silencieuses toutes les deux, et assez jolies de surcroît. Cela fait donc déjà 17 ans. Elle attend son second bébé.

Donc ces trois anciennes élèves ont aujourd'hui approximativement 57, 46 et 33 ans. Cela ne me rajeunit pas, mais il est vrai que cela fait déjà plus de douze ans que je suis à la retraite.

Au retour de ma marche, j'avais une légère douleur sciatique à l'articulation du fémur gauche et de la hanche, juste au cœur de la fesse gauche. Non, on ne rajeunit pas!

Et pour finir

Quid novi sub sole... et quid antiqui super nive? (quoi de neuf sous le soleil, et quoi d'ancien sur la neige). Puisqu'on a choisi le Québec et que, comme disait le grand Gilles, « Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver », il fallait bien un peu modifier la formule de cette ultime question, que je pourrais aussi écrire, en bon québécois : « Et pis, toujours? »¹

D'abord, c'est vrai que l'environnement est chamboulé, le climat se radoucit : on connaît de moins en moins les beaux hivers froids et tout blancs d'antan. Et ce serait également le temps de chanter avec Georges Brassens reprenant François Villon : « Mais où sont les neiges d'antan? ». Nous sommes le 5 décembre 2012, et pas un flocon de neige à l'horizon. Il fait 5 degrés!

Ensuite, je sens peu à peu que je me fais vieux. J'ai l'habitude de dire : je m'efface, j'en fais de moins en moins car chaque effort me pèse de plus en plus. Je ne peux plus conduire la nuit, je dois augmenter le volume de la TV et prendre une bonne loupe pour consulter le dictionnaire. Lacer mes souliers ou fermer les petits boutons de mes manches devient un supplice! Je n'ai plus tellement le goût d'aller au cinéma, de partir en voyage. Je me rends compte aussi que je deviens un fardeau pour Nicole et Nathalie.

Je sais qu'il faut garder le moral, avoir des envies... mais!

Les fameux progrès technologiques, pour moi à mon âge deviennent autant de freins : quand je vois les difficultés que j'éprouve avec le téléphone portable, avec le GPS, avec Word même (et pourtant j'en ai écrit des pages et des pages), avec une simple commande de TV, je perds toute envie de vouloir me battre encore avec tous ces instruments de plus en plus complexes. Et si on ne veut pas manquer le train de la modernité et rester dans le coup avec toutes les données que l'on a accumulées durant sa vie (photos, diapositives, films et vidéos, enregistrements sonores et chansons, nombreux textes aux milliers de pages) il ne faut surtout pas oublier de transférer toutes ces données, sinon elles ne seront bientôt plus utilisables. Pour cela il vous faut de nouvelles machines de conversion, pour transférer vos données et permettre à de nouveaux appareils de les lire et de vous les restituer, puisque les anciens appareils qui avaient enregistré ces données (chansons sur disques ou CD, diapos, images numériques, textes ou vidéos, selon tels logiciels et sur tels supports : disquettes, clés USB, disque dur)

¹ Pour les non-initiés, cette formule très courante n'a rien à voir avec quelque chose de pire, mais avec l'adverbe puis, et signifie « et puis, comment ça va? Toujours bien? ».

et les diffusaient tombent eux-mêmes en panne et ne sont plus renouvelés par le commerce. C'est gai, c'est follement gai!

C'est comme les fameuses boîtes de répondeur téléphonique de tous les lieux publics où l'on appelle, et les heures d'attente que l'on perd au téléphone à écouter une musique et des pubs idiotes pour ne pas perdre sa place. C'est à vous déguster d'appeler, à vous décourager et vous faire accepter votre condition miséreuse actuelle (accepter la panne, accepter que ceci ou cela ne marche plus, accepter de payer plus cher) pour être libéré de ces longues attentes et parfois vaines explications téléphoniques, par quelqu'un que vous comprenez mal et qui pourtant fait un effort pour être compris en français, alors qu'il est souvent d'origine cambodgienne, haïtienne ou sénégalaise.

Et la situation internationale et les bouleversements environnementaux n'ont pas de quoi nous réjouir. Alors, progrès? Mon œil! Donc, pour me résumer : ma santé et la vieillesse, l'environnement et l'écologie, la technologie et le matérialisme, l'islam de plus en plus intransigeant et le Moyen-Orient qui bouillonne, tout cela ne présente pas un décor particulièrement réjouissant. Et pourtant, à la messe ce matin du 2/12/12 (jolie date), on nous propose comme parole de vie, pour le thème de l'Avent : « Comment ai-je ce bonheur? ». Il y a là comme une question qui m'interpelle.

De l'amour à l'origine du monde

Voici un très beau texte pour ceux qui s'interrogent sur l'amour conjugal malgré la flétrissure des corps avec l'âge :

Je veux passer l'épreuve du temps avec toi. Je veux voir tes cheveux pâlir, ton visage se plisser. Je veux être là quand personne enfin ne se retournera plus sur toi à part moi pour qui tu resteras Jo, la Roussotte, l'Irlandaise, la belle de Trouville, la femme en mémoire. Je n'ai pas besoin de te fixer sous la laque, de te momifier pour t'aimer. J'aime la vie en toi plus que l'image.

C'est Christine Orban qui fait dire par le peintre Gustave Courbet cette belle déclaration à Joanna Hiffernan, sa maîtresse, qui lui servit de modèle pour le célèbre tableau qui fit tant scandale. C'est dans une plaquette de 125 pages intitulée *J'étais l'origine du monde*, parue aux éditions Albin Michel en 2000.

Et 37 ans plus tard et 20 pages plus loin, cette Jo qui se remémore tous ces moments de pose pour le tableau où elle était couchée, jambes écartées face à son peintre et amant, aura cette réflexion : « Je ne crains plus rien. Et tant mieux si la nostalgie me submerge et m'emporte. Je glisse dans les souvenirs. La réalité n'aura jamais mieux à m'offrir. ».

Deux puissants remèdes contre l'insomnie

Quand on est incommodé par des réveils en pleine nuit, il est généralement inutile de chercher à se rendormir tout de suite. J'ai assisté à une conférence sur l'insomnie par une infirmière très spécialisée à ce propos. Quand on se réveille ainsi, c'est souvent à la fin d'un cycle, après le sommeil paradoxal, et il

semble bien qu'on en a pour une heure et quart ou une heure et demie à se retourner dans son lit, car il faut que l'heure du nouveau cycle de sommeil revienne pour nous emporter dans les bras de Morphée. Et il ne sert à rien de lutter contre ce phénomène. Ce n'est vraiment que lorsque notre cycle de rêve profond, puis paradoxal est passé qu'on peut reprendre le train pour le pays des songes. Cette dame proposait même aux insomniaques de se lever, d'aller à la TV pendant une bonne heure, pour éviter de s'énervier. Elle disait il faut se lever à tout prix. Je lui ai fait remarquer que je restais bien dans mon lit, mais y allais de mots croisés, ou d'une lecture, ou d'un sudoku. Là, elle a approuvé. Mais il serait vain, disait-elle, de vouloir forcer la nature pour s'endormir, si notre rythme de sommeil n'est pas prêt.

Et effectivement, je dois vous avouer que très régulièrement, chaque nuit, je passe une bonne heure avec un bon mots croisés ou un sudoku difficile. J'en ai fait des milliers, depuis plus de dix ans. Et je ne m'en lasse pas. Mais il me faut du corsé. Pour les mots croisés, je renvoie le lecteur à quelques bons exemples de définitions de Robert Scipion (*Paris-Match*) qui a toujours eu ma préférence.

À propos des sudokus, c'est Claude Gourdeau qui m'a dit que je devais essayer ce jeu et que j'aimerais. Nous étions en 2005, je pense, à un souper gala de la polyvalente. Et effectivement j'ai adoré, et comme je l'ai dit j'en ai fait des milliers. Il m'arrive même très souvent de me chronométrer selon la catégorie. Mais en général, les très difficiles, les diaboliques, j'en viens à bout entre 30 et 60 minutes.

C'est vraiment excellent pour les ménages. J'ai été étonné il y a quelques mois, cet été 2014 en Belgique, de voir Maxime, mon petit-fils de 15 ans, les résoudre avec facilité. Mais lui, dès qu'il bloque, il abandonne et ne se cabre pas. Moi quand je bloque, je peux rester des dizaines de minutes devant la grille sans progresser d'un chiffre, jusqu'à ce qu'enfin la porte s'ouvre. Il m'est arrivé d'essayer d'établir des règles de solution, mais c'est ardu à exprimer. Je me suis aussi toujours demandé comment ils (qui?) créaient les grilles, et comment ils savent jusqu'où ils peuvent supprimer de chiffres? Il est certain que les ordinateurs y sont pour beaucoup là-dedans! L'encyclopédie en ligne Wikipédia est, à cet égard, très instructive.

C'est assez phénoménal comme en quelques années internet, pour qui sait chercher, est devenu un fantastique antre du savoir. Et des adresses comme l'encyclopédie Wikipédia, alimentée par tout le monde, sont une source précieuse de renseignements.

Repères en relais et effacement progressif

Ce 6 mars 2014, petit bulletin sur mes activités de retraite. Les semaines passent, inexorables, entre deux repères qui sont comme des relais. Et on passe allègrement de l'un à l'autre, comme les deux émissions de jeu *Des chiffres et des lettres* et *Questions pour un champion* en fin d'après-midi les jours ouvrables, la messe du dimanche matin, le rendez-vous de Pyramide le jeudi soir (depuis plus de 13 ans déjà) ou mes prises de sang mensuelles à l'hôpital. Quand on y est, on se dit : « Déjà? Comme le temps passe! », et on saute de l'un à l'autre de ces repères, comme à un autre jalon, comme à une autre borne sur la route du temps... Il y a aussi les rendez-vous hebdomadaires de football, ou l'émission *Paquet-voleur* que nous aimons suivre le plus régulièrement possible. Nicole a encore depuis quelque temps ses deux émissions d'une demi-heure : *Plus belle la vie*. Et quand nous ne pouvons pas suivre

notre émission, nous nous empressons de l'enregistrer. Je pense encore à des belles séries d'émissions comme *Fais pas ci, fais pas ça* ou *Un village français* que nous suivons assidûment. Mais ici le point de repère serait plutôt le début, la première de la série... qui nous fait avaler une année à chaque fois.

Nous avons encore deux activités concernant la santé. Nous marchons. Nicole le fait beaucoup, et en plus elle suit un ou deux cours de gym. Moi, je fais moins de marche, mais j'essaie quand même. Je pense encore à la prise de notre pression comme nous l'ont recommandé nos médecins réciproques. On surveille les chiffres au cas où. On fait cela une ou deux fois par mois, avec notre sphygmomanomètre de famille (d'aucuns parlent bêtement d'un tensiomètre, mais c'est la même chose).

J'ai déjà expliqué plusieurs fois que ma vue s'enlisait, se dissolvait, s'embrouillait, s'embuait... Oui, ce dernier terme est sans doute le mot qui convient le mieux pour quelqu'un que le glaucome attaque dans ses derniers retranchements. C'est vraiment comme si tout ce que je vois était embrouillé d'une brume épaisse qui dissout les couleurs et supprime la netteté des contours¹, sans compter la réduction du champ de vision. Alors, vous comprenez : le cinéma c'est fini, la TV et la lecture, je fais des efforts. Quand je rencontre quelqu'un dans la rue, il faut que je me rapproche pour vérifier si je le connais. Hum, cela ne se fait guère, n'est-ce pas? Vous me voyez d'ici aborder un quidam dans la rue, m'approcher et le fixer pour voir si je le connais? « Vous permettez, Monsieur – ou Madame –, que je vous examine d'un peu plus près? » Alors? Je croise les gens et si quelqu'un m'adresse un bonjour, alors je m'arrête et m'approche... Je veux donner encore un ou deux exemples : pour moi qui les aimais, les étoiles filantes, c'est fini! Un beau ciel étoilé, c'est fini, reconnaître une constellation, c'est hélas bien fini! Cueillir des champignons, plus possible! Lire une BD, difficile (il ne faut pas que les textes soient trop petits, ou sur un fond trop coloré ne me permettant plus de voir en contraste suffisant); le cinéma, mon beau cinéma avec les films classiques... J'ai conscience que j'en perds beaucoup, je parle des images et de la lecture des sous-titres lorsque nous sommes à la télévision, car cela va trop vite et je suis de plus en plus lent. Surtout pour les paroles, dans les films. Je trouve que les acteurs font rarement le bel effort d'articuler. Ils parlent au cinoche comme les voyous parlent dans la rue : vite et mal! Je ne peux plus les suivre et suis obligé de lire les sous-titres quand il y en a. Et là encore j'arrive souvent en retard, je ne peux suivre le débit. Ah! où sont les beaux films d'antan? Il faut s'en convaincre : ma vieillesse, c'est aussi et peut-être surtout un train (avec tous ses petits tracasseries) qui va de plus en plus lentement. Mon bel express est réduit à l'état d'omnibus toussotant, crachotant, grinçant, affublé d'une oreille artificielle, d'une paire de lunettes, dopé de six médicaments et de trois collyres par jour, et maintenant, comble de raffinement, doté d'un masque et d'un appareil respiratoire pour la nuit.

La mémoire aussi me fait de plus en plus défaut. Je ne me souviens plus ni des titres ni des noms des acteurs et metteurs en scène des films assez récents. Cela n'évoque plus rien en moi. Voilà pourquoi je ne suis pas du tout intéressé à suivre les remises des Oscar ou des César. Je n'ai même plus le souvenir du contenu de films vus assez récemment. On dirait que cela ne s'enregistre plus. Et il en

¹ J'ignorais en 2012 que ce sont là les symptômes d'une cataracte. Mais l'ophtalmologue refuse de m'opérer, car il estime qu'à cause du glaucome sous-jacent, l'opération risquerait de me faire perdre la vue. Il n'a pu que me dire : « Bon courage ».

va un peu de même avec les romans que je lis. Parfois, déjà après trois ou quatre mois, je ne me souviens pas du synopsis. Heureusement ce n'est pas encore vrai pour tous les romans. Mais on peut dire qu'après un an, le résidu en mémoire est considérablement réduit...;l,mknjbvhmgcnfbxdcxz=;p-o0i9u8y7t6r5e4w3q2 12 34iop`é;l,kjnhbgfcdxsaZ«2QA«S w`

Eh bien, mesdames et messieurs mes chers lecteurs, vous que j'appelle du petit nom charmant et coquet d'Anagnosophile, vous vous demandez tous ce que représente le charabia, le salmigondis, le mélange iconoclaste que vous avez sous les yeux trois lignes plus haut. N'ayez crainte, je vous explique, je vous éclaire : Nicole, ma charmante et digne épouse a voulu savoir si elle pouvait raisonnablement écrire et aspirer en même temps. Ou plus simplement, écrire en manipulant une brosse d'aspirateur sur le clavier. Il semble que le résultat soit plutôt négatif. Non, ne croyez pas cela. Elle a en réalité simplement voulu passer à l'aspirateur le charmant clavier sur lequel je pianotais. Et vous voyez le résultat. Non, Nicole, malgré tous les brevets de sténodactylographe, expert-comptable et secrétaire que tu as, il faudra te contenter de tes dix doigts!

Marathon, œufs colorés et huit du même sang

Samedi dernier, nous sommes fin mars 2014, nous avons été invités avec deux autres couples amis chez les Toussaint pour fêter le printemps qui tarde à venir, et en profiter pour une bonne soirée entre amis et un excellent repas. Nous étions avec Gilles et Hélène Lévesque, ainsi que René Racine et Diane Poirier. Or, au détour de la conversation un peu avant le dessert, l'ami René, qui est psychologue de métier, déclare : « La semaine prochaine je vais à Lévis courir mon demi-marathon ». René est âgé mais en pleine forme, comme vous le voyez. Il s'entraîne encore beaucoup, cela le fait comme renaître (cela lui va très bien, si vous me compRené). Il nous raconta tout cela et expliqua même que sur 3000 participants à Montréal ou à Québec, ils étaient seulement huit dans sa catégorie d'âge, dont six Canadiens. Il faut le faire. Il nous précisa ses moyennes, le temps par kilomètre, etc. Et je pensais en moi-même ce matin, cinq jours plus tard, que j'aurais dû lui dire :

- Moi aussi, je fais encore deux ou trois demi-marathons par semaine.
- Ah oui, où ça?, aurait-il demandé.
- Ici à La Pocatière, ou parfois au lac Trois-Saumons...
- Ah oui? Et vous êtes nombreux?
- Ben non, on est deux, pas plus. Chacun son demi-marathon, ça fait tout un marathon à nous deux!
- Et tu parviens à tenir toute la longueur?
- Oh, parfois c'est un peu dur, on s'essouffle, mais j'arrive très souvent à tirer mon coup... hem, je veux dire à tirer mon épingle du jeu... Et ça tient en forme, ouh là là! Hein, Nicole?

Voici Pâques et une tradition qui ne se perd pas : les œufs de Pâques colorés. Ce sont des œufs cuits durs que je colore depuis des années, comme nous les achetions dans les épiceries et crèmeries de Herve juste après la guerre. Cela colore la table, cela colore la vie, Haut les cœurs!

Pourquoi, demande le vieux prof de français, ne faut-il pas de S à haut? Ce sont pourtant bien les cœurs qui sont haut. Ici non, il ne faut pas de S, car si effectivement ils sont haut, haut est un adverbe (qui modifie le verbe être). Que les cœurs soient haut, signifie bien : qu'ils soient placés en hauteur. Et les adverbes sont toujours invariables. Tout le monde sait ça! Ah oui?, surenchérit le prof : vraiment toujours invariables, les adverbes? Réponse de l'élève André Bonsang, qui fut aussi prof en son temps¹. Eh bien non, il y a des cas où par euphonie, on fera un accord, comme dans « elles sont toutes belles ». Si vous voulez dire que toutes les filles sont belles, pas de problème, toutes est adjectif indéfini et s'accorde. Mais si vous sous-entendez que les filles sont tout à fait belles, entièrement belles, eh bien ici toutes est un adverbe qui s'accorde avec l'adjectif féminin commençant par une consonne. Mais si au lieu de belles, j'utilisais l'adjectif admirables, je dirais elles sont tout admirables dans un sens et elles sont toutes admirables dans l'autre sens. Vous me suivez toujours? Il y a encore d'autres cas assez rares, comme « les oreilles grandes ouvertes », grand utilisé adverbialement pour signifier largement, mais l'adjectif qui suit est féminin et pluriel et commence par une voyelle, sinon on dirait par exemple au singulier « la porte grand ouverte » et au pluriel « les portes grand débarrées ». Un autre cas encore : pour une femme, Émile Zola a écrit : « Tenez-vous droite », mais il aurait pu écrire : « Tenez-vous droit ».

Alors on les colore, ces œufs?

Ce 3 mai 2014, nous nous retrouvons onze réunis pour un bon dîner dans une excellente auberge à Bécancour, au bord sud du fleuve juste en face de Trois-Rivières, pour fêter les 50 ans de notre aîné venu avec Camille et Maxime, alors qu'Anna et ses deux enfants, Philippe et Caroline, avaient pris une autre voiture. Ces trois derniers ont dû repartir à Montréal, et donc, après ce bon repas, nous nous retrouvons chez Yves à Trois-Rivières, avec Pierre et Franz. Voilà donc les huit Bonsang réunis (nous six, Camille et Maxime). On a pris quelques photos...

Médecine fallacieuse : prostate et constat

Les médecins en premier, les pharmaciens en deuxième, mais surtout les fabricants et marchands de pilules en troisième sont de sombres médocastres que je n'apprécie guère. Les premiers et les deuxièmes se laissent facilement bernier, endormir et convaincre par une publicité des troisièmes dont ils sont l'objet, parce qu'ils y trouvent leur intérêt... Et de plus, ils sont aussi souvent dépassés par les avancées techniques, alors que les troisièmes ne voient que leurs infects intérêts pécuniaires.

J'ai l'âme à la tristesse!, comme aurait pu le chanter Vigneault avec nostalgie et tendresse.

Il semble bien que le fameux cancer de la prostate soit le miroir aux alouettes qui berne tout le monde, sauf ceux qui savent profiter de la situation.

¹ Peut-on être élève après avoir été prof, ceci est une autre question. C'est superfétatoire, passons!

Saviez-vous que :

- La plupart, sinon quasi tous les hommes finissent par attraper le cancer de la prostate. Plus tu vieillis, plus tu as des chances. On calcule, je pense que 60 ou 80% des hommes en sont atteints lorsqu'ils meurent. Mais tous n'**en** meurent pas! Et ici, il semblerait statistiquement que seulement un homme sur mille (0,1 %) en mourra. C'est-à-dire que 999 hommes sur 1000 ne meurent pas du cancer de la prostate, parmi ceux qui ont ce cancer!
- On estime même, je pense, que les risques de mourir à cause de l'intervention chirurgicale (ablation de la prostate cancéreuse) sont beaucoup plus élevés que les risques de mourir du cancer de la prostate lui-même! C'est fou, non?
- Le cancer de la prostate est tellement courant et tellement inoffensif que cela semble vraiment une folie que de vouloir intervenir pour le supprimer!

Montrez ce qui précède à un médecin, il sera furieux ou vous prendra pour un fou et ne vous parlera plus! Mais, lorsqu'il vous envoie faire faire une biopsie de votre prostate, ou quand très sérieusement il vous propose une ablation de votre prostate cancéreuse, demandez-lui donc, simplement et sérieusement, s'il sait combien on a de chance de mourir à **cause** – je n'ai pas dit mourir **avec** – le cancer de la prostate. Et s'il vous répond au hasard 10 ou 20 %, demandez-lui, toujours sérieusement, où il a trouvé ces statistiques.

Oui, oui, j'entends votre remarque : quand elle grossit indûment, la prostate gêne la circulation de l'urine lors de la miction. C'est vrai, mais dans ce cas deux remarques s'imposent : Ce grossissement a-t-il jamais empêché d'uriner? La prostate a-t-elle jamais bouché l'urètre au point d'empêcher d'uriner? Le débit est moins puissant, et alors? On met un peu plus de temps pour faire la vidange, et alors? Et ma deuxième remarque est qu'il ne faut pas confondre cancer et grossissement. L'augmentation de volume est due à l'âge et non au cancer. Or, souvent le docteur brandit le spectre du cancer pour vous faire peur avec la miction au ralenti et que sais-je encore, car son propos est d'en venir à l'ablation pure et simple! Mais nous savons qu'aucune opération n'est pure et simple. Elle serait plutôt inutile et est certainement coûteuse. Encore une fois : à qui ça profite, tout ça? Au patient ou au médocastre? À l'homme vieillissant ou à l'homme de l'art... l'art de soutirer l'argent et un consentement extorqué!

Conclusion : acceptez votre cancer de la prostate comme un cancer « normal », indolore, sans conséquence, et qui ne mérite pas les déboursés énormes et qui font honte au corps médical tout entier. Car c'est nous (la société muette et béate) qui payons pour toutes ces consultations, ces médications, ces biopsies et ces prostatectomies (opérations pour supprimer la prostate) bien coûteuses et inutiles!

Voici un résumé d'une émission vue le 9 janvier 2014 à Télé-Québec :

Il existe actuellement un courant de pensée en médecine selon lequel le corps médical en fait trop : trop de médicaments, trop de traitements, trop de tests de dépistage. Il s'agit d'un mouvement qui prend de l'ampleur, dont l'une des figures de proue aux États-Unis est un médecin très connu et très respecté, le Dr Nortin Hadler. Celui-ci va même jusqu'à dire que le plus grand défi de la médecine moderne

est, selon lui, la surmédicalisation. Au Québec, le porte-étendard de ce mouvement est certainement le Dr Fernand Turcotte, professeur émérite en médecine préventive et santé publique à l'Université Laval, notamment parce qu'il a traduit en français les livres du Dr Hadler. Notre animateur Georges Lévesque a rencontré le Dr Turcotte lors de la parution de la traduction d'un nouveau livre du Dr Hadler : *Repenser le vieillissement*.

Quelques idées défendues par les docteurs Nortin Hadler et Fernand Turcotte

- Vieillir est un processus naturel et non pas le résultat de différentes maladies qu'il faut soigner à tout prix.
- Le soutien de la communauté est un facteur essentiel dans le vieillissement, beaucoup plus important que tout l'arsenal des soins qu'on peut retrouver dans les services de santé.
- Le vieillissement n'a pas d'impact direct sur la hausse des coûts du système de santé; c'est la surmédicalisation des personnes âgées qui est plutôt à questionner.
- La médecine dite préventive n'est pas une approche appropriée pour les personnes du troisième âge; traiter les problèmes déjà existants est déjà amplement suffisant.
- Le dépistage systématique du cancer de la prostate est une approche inefficace et contre-productive car elle cause plus de tort que de bien. Le dépistage ne permet pas de prévenir la mortalité par le cancer de la prostate. La très grande majorité des hommes de plus de 60 ans ont un cancer de la prostate, mais à peine un homme sur mille en mourra prématurément. Les 999 autres vont mourir avec leur cancer de la prostate, et non pas de leur cancer de la prostate.

La thèse défendue par le docteur Fernand Turcotte est sans équivoque : il faudrait complètement cesser de faire passer systématiquement des tests de dépistage du cancer de la prostate. Cette position peut sembler catégorique, mais elle est très sérieuse : c'est également la position soutenue par les médecins américains Nortin Hadler et Gilbert Welch, ainsi que par le National Cancer Institute aux États-Unis, la Société canadienne du cancer et le Collège des médecins du Québec. Tous sont unanimes pour dire que les tests de dépistage du cancer de la prostate n'ont pas d'efficacité scientifiquement démontrée, et qu'il vaudrait mieux y mettre fin.

Quand était-ce? Où étais-tu? Que faisais-tu?

Non, non, je ne suis pas assis derrière mon confessionnal. Loin de moi cette idée!

Non, je veux simplement attirer votre bienveillante attention, mes bien chers frères et sœurs en Jésus-Christ, sur le fait que tous nous nous rappelons avec précision certains grands moments très précis qui ont jalonné notre vie. Ainsi, qui – pour peu qu'il soit assez vieux – ne se rappelle avec détails et précision le moment exact où il a appris les événements ci-dessous?

- L'armistice de la Deuxième Guerre – le cessez-le-feu, la victoire et l'arrêt définitif des combats – le 8 mai 1945.

- La mort du président JF Kennedy, le 23 novembre 1963.
- Les premiers pas sur la lune d’Armstrong, le 21 juillet 1969.

- Pour les Québécois, le décès accidentel de Marie-Soleil Tougas et de son conjoint Jean-Claude Lauzon, dans un accident d’avion qui eut lieu le 10 août 1997 dans le Grand Nord québécois.

Peu après, deux dames mondialement connues disparaissaient à leur tour : le 31 août lady Di, et le 5 septembre Mère Teresa. Pourtant, et malgré tout le respect et l’admiration qu’on leur voue, je ne me souviens nullement où j’étais ni ce que je faisais lorsque j’ai appris leur décès.

- L’attaque et la destruction des deux tours du World Trade Center à New York, le 11 septembre 2001.

Pour les cinq premiers événements, par contre je vois où j’étais lorsque j’ai vu ou appris ce qui s’était passé :

- J’ai appris l’armistice à Herve, rue du Collège, en remontant devant le collège depuis la Mélomane. Je pensais que c’était Pâques, à cause des cloches qui sonnaient à toute volée. Et tout le monde chantait riait, buvait – sauf ma mère.
- J’étais dans la maison des étrangers à Kisantu lorsque Loth Verzicht est venu nous annoncer l’attentat de Dallas.
- Nous étions devant la télé noir et blanc de Pierre et Michèle Coenen, qui nous avaient invités pour la circonstance. C’était le même jour que la victoire d’Eddy Merckx à son premier Tour de France
- Pour la mort de Marie-Soleil, c’était au lac, au chalet, en écoutant les nouvelles à la TV.
- Le 11 septembre, au téléphone par Nicole qui travaillait à la Villa. J’ai allumé la TV et regardé toute la journée.

Évidemment, chacun pourra continuer sa liste personnelle. Par exemple, pour moi, je pense à l’annonce du décès de ma maman et surtout à celle de mon frère. Je vois précisément où j’étais lorsque j’ai appris ces nouvelles par téléphone, et qui m’appelait pour me le dire : Nicole m’appelait à la salle des profs et j’ai crié : « Non! ». Et pour Christian, le téléphone de la maison a sonné, j’ai pris le téléphone mobile dans la cuisine et j’ai eu Xavier depuis la Belgique...

Comme si la mémoire avait gravé ces événements (trois tristes et deux joyeux) dans du marbre. C’est parce que nous en avons beaucoup parlé, cela nous a marqués de son encre indélébile... Il y a bien certainement quantité d’autres événements que nous n’oublierons jamais à titre personnel (et la somme des souvenirs dans cet ouvrage en est une preuve suffisante, je pense), mais très souvent le copain qui a vécu le même événement ne s’en souvient pas, ou pas exactement comme cela; nous avons peut-être déformé l’événement à force de nous le rappeler selon notre point de vue. Et il y a aussi quantité d’autres événements, rapportés par des amis, dont j’ai totalement perdu le moindre souvenir. Ainsi, hier encore – c’était le 2 novembre 2014, jour des Morts! – Jeannot Marbaise m’a raconté qu’en 44-45, il allait porter des munitions américaines pour un canon à la Croix de pierre, en hiver, car il y avait trop de neige. Je ne me souvenais absolument pas de cela. Et je ne veux pour preuve de ce que

j’avance ici que les nombreux témoignages que j’ai reçus lors de la parution sur le web de notre site makala.be concernant nos années de jeunesse au collège de Bukavu¹.

Mais se rappeler exactement ce qu’on faisait lors des cinq grands événements que j’ai cités, tout le monde le peut! Lorsque nous avons appris la mort de Kennedy ou l’attaque des tours jumelles, des événements plutôt rares, tout le monde sait ce qu’il faisait à ce moment très précis. Faites l’expérience, demandez à vos amis, tous s’en rappellent... Il y a là un phénomène d’association qui ressemble un peu au réflexe conditionné de Pavlov.

Ce 25 juin 2014, je me dois d’ajouter un bémol à ce que je viens d’affirmer. En effet, ce matin à la radio, une animatrice annonce fièrement qu’il y a cinq ans déjà mourait d’une *overdose* le célèbre chanteur Michael Jackson. Et elle ajoute : « C’est drôle comme tout le monde se rappelle bien où il était et ce qu’il faisait lorsqu’on a appris la mort de cette célèbre vedette. Moi, dit-elle, je conduisais ma voiture. » Et son coanimateur sur les ondes raconte aussi ce qu’il faisait à ce moment. Et je me suis posé la même question, mais ne me souviens plus du tout ni où j’étais, ni ce que je faisais. Et Nicole pas plus que moi... Alors, je crois qu’il faut reconnaître que la superstar de la pop, dans la vision que j’en ai, n’a jamais été une superstar, mais un chanteur populaire sans plus. Ses célèbres pas de danse et sa voix de fausset ne m’ont jamais fait *triper*. Je crois donc que pour bien se souvenir par réflexe de Pavlov de ce qu’on faisait lorsqu’on apprit ou lorsqu’on fut témoin de tel événement important, cela suppose que cet événement, justement, soit suffisamment important en nous, nous ébranle à un point tel qu’il charrie en même temps, qu’il entraîne dans notre mémoire tous les détails associés à cet événement à ce moment précis où la mémoire imprima en nous ce souvenir.

Affaires de prénoms, de poisson et de vagues

Une affaire de prénoms. Ce 29 juin, alors qu’il fait très beau ce dimanche à la chapelle du lac (Nicole ayant une indigestion a préféré ne pas venir), le prêtre officiant parle du pape François et de notre évêque Yvon-Joseph. Et ces deux prénoms François et Yvon me font naturellement penser à nos deux fils Franz et Yves (et à mes deux cousins Franz et Yvon)!

La Fontaine a dit, parlant d’un petit poisson, qu’il grandirait... « pourvu que Dieu lui prête vie ». Je pourrais dire, parlant de ma modeste personne, évoluant de plus en plus dans le brouillard et essayant de déchiffrer des caractères toujours trop petits... pourvu que Dieu me prête vue!

Nouvelles de septembre 2014. Nous venons de faire avec Pierre, Nathalie et Maxime un beau voyage à cinq en Belgique, avec une journée en Allemagne et au Luxembourg. Ce fut très bien. Parmi mes meilleurs souvenirs de ce voyage, je retiens les vagues démontées de la mer du Nord. On est restés une bonne demi-heure à sauter de vague en vague avec Nathalie et Maxime... La bonne bouffe en général et surtout ma rencontre avec Jeannot Marbaise, mon copain de la guerre, à Herve. Il habite toujours sur la même rue du Collège, mais deux maisons plus bas. Il m’a assez vite reconnu. En le voyant, j’ai pensé à son père.

¹ Voir chapitre 16

Maxime en italien ou en japonais?

Quand je pense à Maxime, notre grand petit-fils si calme et si souriant durant notre voyage en Belgique, deux termes d’origine étrangère me viennent spontanément à l’esprit, un italien : piano, et un terme d’origine japonaise : sudoku.

Lorsque nous étions chez Betsy, il y avait là le vieux piano de maman. Et il n’a pas fallu longtemps pour que Maxime s’y asseye et retrouve ses réflexes musicaux. Il n’est pas habitué au piano, mais a commencé à pianoter, si bien qu’après huit jours, c’est tout juste s’il ne nous jouait pas un concerto au piano-forte... Puis, nous nous installâmes chez mon beauf Jean-Pierre. Pas de piano, mais il m’arrivait de sortir une revue de jeux de vacances dans laquelle, outre des mots croisés et divers jeux de lettres et de réflexion, il y avait des grilles de sudokus. Il a passé des heures à résoudre les plus difficiles (4 étoiles). Et je pense que ces deux termes lui conviennent bien : piano signifie doucement. Maxime est plutôt calme et bien élevé. Et le mot sudoku est une abréviation de termes japonais, qui pourrait se traduire par un chiffre par case. Or Maxime aime les chiffres et réussit bien en math. Alors tout est bien qui correspond bien.

Mes écrits me valent deux entrevues

Début septembre en Belgique, il y eut cet article écrit par un journaliste de *La Meuse-Verviers* suite à une interview faite chez Gilberte. Il m’a beaucoup interrogé sur le Herve de mon enfance, la guerre et mes pièces de théâtre. Cela flatte mon ego... C’était une idée de Victor Beckers, conseiller municipal de Herve et beau-fils de Liline Renard-Baurens, ma cousine hervienne. Le journaliste était accompagné d’un photographe. L’entrevue a bien duré une demi-heure dans le jardin avec vue sur le beau plateau de Herve. L’article est sorti le lendemain dans *La Meuse* de Verviers.

Et début octobre... Julien Lepers, l’animateur très connu (depuis 25 ans) du célèbre jeu télévisé français *Question pour un champion* m’a téléphoné de Paris ici à La Poc, pour m’annoncer qu’il viendrait la semaine suivante à Montréal et que ce serait bien si on pouvait se rencontrer et boire un pot ensemble. Il faut dire que je lui avais écrit il y a un peu plus d’un an une très longue lettre commentaire sur un livre qu’il venait d’écrire *Les fautes de français, plus jamais*. Il avait beaucoup apprécié ma lettre et essayé plusieurs fois de me joindre. Il avait aussi parlé deux ou trois fois de La Pocatière dans son émission. Nous sommes allés avec Nicole à cette rencontre très sympathique qui a duré une heure et demie. Il est en privé exactement le même homme, aussi simple et jovial qu’à la télé. Il n’était pas à Montréal pour affaire, mais à titre privé pour y rencontrer sa fille qui suivait un stage à New York. C’était plus simple, disait-il, de la rencontrer à Montréal plutôt que d’essayer d’obtenir un visa américain. On a parlé de tout et de rien, de notre belle langue française, des dessous de son émission, comment ils font cinq émissions en un jour, avec changement de costumes chaque fois, et une rafale de cinq jours à la suite sur un mois. Donc quatre semaines d’émissions, et celles du dimanche soir de *Questions pour un super-champion*, tout est emballé en cinq jours : mercredi, jeudi, vendredi, puis lundi et mardi. Il expliquait que les lundis et mardis, cela devenait vraiment épuisant! Mais il dispose alors de trois semaines de repos...

Deux jolies élèves

Autre nouvelle : Après Nienke à qui j’ai enseigné le français pendant un an en 2013 et 2014, à raison de deux après-midi par semaine, et qui a maintenant une petite Ella et une nouvelle vie avec son mari Serge puisqu’ils ont déménagé près de la frontière américaine, j’ai une nouvelle élève. Mais en fait ce n’est pas une élève, car elle connaît très bien le français. C’est une Ivoirienne de 45 ans, mariée à un Québécois et chargée de cours en droit des affaires à l’université Laval (cours en ligne par internet). Ce sont les modules de cours qu’elle adresse à ses 200 étudiants qu’elle me demande de corriger. C’est du travail, mais cela tombe bien puisque j’ai étudié le droit et suis prof de français retraité. Elle m’aidera aussi pour une meilleure mise en place de tous mes souvenirs, ces Trésors en 32 chapitres. Elle s’appelle Odile Yao et est très sympathique. Son mari se nomme Guillaume Bisson et est originaire de la Beauce. Ils habitent à trois cents mètres d’ici, près de la boulangerie. C’est mon ancienne élève Marie-Lucie Thiboutot, qui s’occupe d’accueillir les nouveaux arrivants à La Poc, qui lui a parlé de moi. Odile est au Québec depuis huit ou dix ans, et à La Poc depuis un an.

Quand je les revois en mémoire, l’une après l’autre, assises sagement dans la salle à manger où je leur exprimais mes leçons ou mes corrections, je me dis qu’elles sont quand même très différentes l’une de l’autre. Autant la première est grande, blonde, européenne, très extravertie, autant la seconde est petite, noire, africaine, et fort réservée. Mais les deux sont des jeunes femmes très volontaires, déterminées et fort jolies, ma foi.

Un lent *striptease*

Apprendre à se détacher des choses...

Avec l’âge, il faut gentiment mais sûrement apprendre à se détacher, à laisser aller tout ce bagage qu’on a accumulé avec les années. Il y a eu la tente, notre grosse tente que nous n’utilisons plus depuis belle lurette. Nous l’avons donnée à Nienke et Serge. Et récemment Gilles Pelletier est venu me demander des explications concernant des vesses de loup géantes. Je lui ai confié six de mes gros bouquins et atlas sur les champignons, car depuis que je ne vois plus bien, je ne suis plus capable d’aller en quérir. Il ne le sait pas encore, l’ami Gilles, mais j’ai décidé, avec l’accord de Nicole, de les lui laisser car nos enfants ne sont pas intéressés.

Plus d’étoiles, plus de champignons, plus de cinéma (ou si peu) et bientôt plus de photos...

Voilà où me réduisent mes yeux. La nuit, au lac, lorsque je me relevais pour aller satisfaire un besoin naturel, j’allais toujours à la grande porte-fenêtre pour y admirer le ciel étoilé et goûter ce silence nocturne en pleine nature. Parfois, le lac me renvoyait quelque lumière venant de l’autre côté. Maintenant, lorsque je relève la tête, le ciel ne me propose plus aucune étoile. Je ne les vois plus!

Je ne peux plus non plus partir gaiement à la recherche de quelque champignon fameux. Finis les champignons, je ne les distingue plus sur la mousse et sous les feuilles...

Je ne suis plus attiré non plus par les beaux films qui passent. Non seulement je vois moins bien, beaucoup moins bien, mais en plus je n’entends plus trop bien. Alors les dialogues m’échappent.

Je perds plus de la moitié du texte. Comment voulez-vous encore voir des films dans ces pitoyables conditions? Je prends beaucoup de photos, mais j’ai de plus en plus de difficulté à saisir le modèle et à apprécier la photo dans tous ses coloris. Il faut toujours que j’éclaircisse les épreuves sur l’ordinateur... Le sens du toucher se détériore aussi. Ainsi je ne sens plus guère les objets au bout des doigts. Que de difficultés pour refermer le petit bouton sur le poignet, au bout de la manche de ma chemise...

J’ai l’habitude d’expliquer à ceux que je rencontre que je m’efface peu à peu. Je me dégingue physiquement, sans être encore tout à fait dégingué. Hier dimanche à la messe, alors que je suivais avec de plus en plus de difficulté les lectures et les chants, je m’apitoyais sur moi-même en songeant que j’étais lentement occupé à opérer un lent et inexorable *striptease*. Je me dépouille. Non seulement de mes sens : la vue, l’ouïe, et même aussi le toucher, mais aussi de mes précieuses collections : il y a un an, j’ai enfin trouvé un acheteur (à rabais) pour ma collection de timbres, et hier samedi 18 octobre 2014, j’ai donné à Paul-André et Marie Boily ma si précieuse collection de plus de 900 cassettes, avec 1500 films. Je n’ai gardé qu’une vingtaine de cassettes avec mes pièces et opérettes, et les rares documents familiaux et de nos voyages. Je sais que ce cadeau leur est très précieux. De même furent très appréciés tous mes livres sur les champignons, remis à Gilles Pelletier, comme expliqué plus haut. Oui, il vient un âge où il faut savoir se défaire de l’œuvre de toute une vie. N’est-ce pas? Que t’en semble, ami lecteur, cher Anagnosophile?

C’est comme un lent dépouillement. On est arrivé bien nu sur cette terre, il faut retrouver ce dénuement, se purifier pour retourner « de l’autre côté du miroir ».

Homme-araignée ou homme-éléphant?

De qui s’agit-il, vous demandez-vous. Ne cherchez plus, je vous parle de moi. Cela ne vous change guère de tout ce qui précède, je sais, mais encore? Voici...

Saviez-vous que depuis bientôt un an, je suis affublé la nuit d’un appareil respiratoire qui m’aide énormément à mieux dormir, m’empêchant de ronfler (oui, je ronflais quelques rares fois, ne vous en déplaise), mais surtout qui m’empêche de faire de l’apnée. Et ça, vous ne pouvez pas imaginer combien c’est précieux – pas de faire de l’apnée du sommeil, mais justement de ne plus en faire grâce à Respiro-Max! –, car il y avait même des nuits où je n’osais plus m’endormir, sachant que j’allais me réveiller en état de choc par arrêt respiratoire. Donc fini, oublié... mais je dois pour cela m’affubler d’un vilain masque fait d’une sorte de petite double poire en caoutchouc très souple, qui s’adapte hermétiquement aux deux narines et est fixé par deux sangles qui me tournent autour de la tête. Ce n’est ni plus ni moins qu’un masque assez léger, rattaché à une petite machine qui souffle de l’air humidifié à travers un long boyau souple jusqu’à ce masque nasal...

Alors vous voyez le tableau du bel ange endormi? Mais comment l’appellerons-nous ce bel Adonis endormi – non, pas Adonis! André, moi. Alors? L’homme-éléphant, à cause de sa très longue trompe de deux mètres de long? Ou encore l’homme-araignée (oui, oui Spiderman) avec ces deux sangles qui lui barrent le visage comme le masque de ce héros?

Tchouk, tchouk, le petit train

Et voilà. Mon petit train est toujours bien campé sur ses rails, le lourd chargement bien arrimé. Il roule et caracole gentiment, de plus en plus doucement dans la plaine au sud du Saint-Laurent. Tchouk, tchouk! Je chante *Last train to San Fernando*, une vieille chanson à succès de 1957 qu’Alex Jaquemin, mon copain de Saint-Servais et de l’univ’, qui revenait d’Angleterre, avait beaucoup entendue là-bas, avant qu’elle n’arrive sur le continent. Parfois poussif et crachotant, mon petit train, vous l’avez vu passer à travers tous ces champs, au travers de tous ces chapitres. Il va son petit bonhomme de chemin depuis qu’on l’a mis à la retraite, et il s’arrête ici et là, selon l’humeur du chauffeur, selon l’humeur du moment, à des gares pittoresques que nous avons déjà rencontrées, visitées et expliquées dans les chapitres précédents et qui ont pour noms : les clubs et les comités, les amis, frères et sœurs, les cousins-cousines, mes pièces de théâtre jouées et rejouées, nos enfants et petits-enfants, les beaux voyages¹, et l’aide en français à deux belles dames, et la fin de certaines collections avec détachement, et mon bulletin de santé et notre beau chalet...

Mais dans mon parcours depuis le début du XXI^e siècle jusqu’à ce jour de novembre 2014, deux gares en particulier sont magnifiques et illustrent mes deux plus grosses réalisations durant cette retraite fort occupée. Dans mon esprit, ces deux gares sont aussi belles et aussi majestueuses que la belle et nouvelle grande gare des Guillemins de Liège, toute blanche, aérée, aux formes pures et féminines. Ces deux longues compositions ont accaparé beaucoup de temps au petit train fatigué mais toujours vaillant. La première de ces deux gares-stations est le site makala.be, mis sur orbite dans les années 2005 et dont j’ai rapporté l’essentiel de ma contribution au chapitre 16. J’en suis fier, car tous ceux qui l’ont vu (et je parle des anciens élèves de Bukavu), tous sans exception ont été enthousiastes et heureux. La deuxième station est la rédaction de cet immense travail que j’ai nommé *La chasse aux trésors* et dont tu lis, ami lecteur, un des derniers chapitres. Ici aussi, j’ai tout lieu d’être satisfait, même s’il est très long. Je suis parfaitement conscient de sa longueur, que croyez-vous? Il a bien fallu que quelqu’un les tape toutes ces lignes, tous ces paragraphes, tous ces chapitres. Je vous dis que j’en suis conscient et confus, mais je ne suis pas capable de supprimer, de raccourcir, de résumer. C’est là un petit défaut mignon de tout apprenti écrivain. Et je ne vaux guère mieux qu’un apprenti. Donc un apprenti, mais satisfait même si la réalisation générale, et notamment la finition du style n’est pas parfaite, comme je l’avais rêvée. Je suis quand même venu à bout de cet ouvrage gigantesque et je remercie Nicole, Nathalie et mes proches de m’avoir supporté durant ces longues années d’écriture, d’avoir accepté mes petits caprices et manifesté une sainte patience à l’égard de cet hurluberlu qui avait pour ambition de rédiger sa vie, pas plus, mais pas moins. Grâce leur soient rendues!

¹ *Le Canada de Vancouver aux îles-de-la-Madeleine, les capitales du centre de l’Europe et Salzbourg, le Mexique, l’Allemagne, le Luxembourg et la Belgique. Tout ça pendant quinze ans de retraite.*

Ananas quoi?

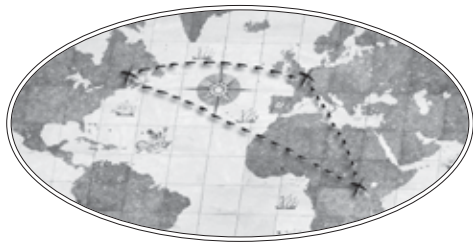
Et puis, comment avez-vous trouvé mon potage, ma soupe, ma crème, mon velouté?

Sans leur jeter l'anathème, je voudrais que les Anagnosophile analphabètes qui ne comprendraient pas ma question retournent lire le tout premier paragraphe de ce chapitre, puis ensuite qu'ils répondent à ma question : comment trouvez-vous ma soupe? Ce procédé stylistique s'appelle... une analepse et pas du tout une anacoluthie. L'analepse fait revenir à la fin d'un texte une allusion, une affirmation écrite au début. C'est ce que j'appelais en classe un effet de boucle. Mais si je te dis : « Partis dans le potage, la soupe se retrouve à la fin », ici nous avons bien une anacoluthie qui est une syntaxe fautive, un changement de sens dans la phrase... En effet, qui est parti dans le potage? Ce devrait être nous ou vous. Et pourtant la proposition principale commence avec la soupe. Or, ce n'est évidemment pas la soupe qui est partie dans le potage (cela ferait un drôle de bouillon, hi! hi!). Donc faute de construction syntaxique, donc anacoluthie, CQFD. Après cette analyse digne d'un anabaptiste anachronique et peut-être anacréontique (mais c'est pas sûr), je vous crois en forme pour... sauter directement au chapitre 33!

Non, ne cherchez pas les chapitres 31 et 32. Je les ai sacrifiés pour plusieurs raisons. Le premier concernait notre belle langue française et toutes les réflexions, les à propos que j'avais griffonnés à cet égard. L'autre chapitre était constitué de plusieurs centaines de réflexions sur tout et sur rien, des idées très personnelles qui m'étaient venues en rédigeant les trente premiers chapitres de la *Chasse aux trésors*. Cela concernait surtout la philosophie, la religion catholique, les Évangiles, notre vie en société, les sports et l'olympisme, les sciences, des énigmes que j'adore et quoi encore...

J'ai supprimé ces deux chapitres (qui ont paru dans la première édition numérique en PDF) parce qu'ils étaient trop gros, trop volumineux, embrouillés, confus. J'ai aussi estimé qu'ils n'apportaient pas d'éclairage nouveau sur mes souvenirs, mes voyages, mon entourage ou ma vie en général. Enfin, comme le temps commençait à nous presser et que la matière des autres chapitres était déjà surabondante pour comprimer le tout en deux tomes, j'ai préféré jeter du lest pour amener ma nacelle à bon port.

J'ai quand même désiré garder le numéro 33 pour l'ultime chapitre. J'ai voulu réserver les numéros 31 et 32, un peu comme on laisse une place vide à table pour accueillir un invité surprise (la fameuse treizième place vide des Chevaliers de la Table ronde), et ainsi se rappeler qu'il y a eu d'autres invités, d'autres choses écrites.



• Des compléments à ce chapitre ont été ajoutés au chapitre 33, items 16, 20, 22, 30, 37, 49 et 50 •

CHAPITRE 33

LES OUBLIÉS DE LA PREMIÈRE

Introduction à la seconde édition

Cette seconde édition est d'abord le résultat d'une révision, d'une relecture de tous les textes pour en extirper les trop nombreuses fautes qui avaient échappé à ma vigilance lors de la première édition. Mes yeux défaillants et la longueur de l'ouvrage ont eu raison de ma vigilance. C'étaient essentiellement des fautes de frappe ou de ponctuation, mais aussi, ne nous le cachons pas, quelques belles fautes d'orthographe qui avaient échappé à mes contrôles pourtant rigoureux. J'évalue avoir procédé à deux ou trois mille retouches! Mais il restera toujours bien encore quelques erreurs...

Enfin, il m'est arrivé à de très rares occasions de modifier ou d'ajouter une très brève notice supplémentaire pour éclaircir un propos ou préciser un détail. Mais comme je viens de le dire, ces rajouts dans le texte sont rarissimes.

Par contre, de septembre 2015 à février 2016, il m'est arrivé une cinquantaine de fois de considérer que certaines choses n'avaient pas été dites ou manquaient d'explications dans la première édition. Et voilà pourquoi j'ai décidé de rédiger ce dernier chapitre concernant ces petits oublis et contenant une cinquantaine d'items.

Les oubliés de la première

Les passages qui suivent ont été oubliés dans la rédaction de la première édition terminée en juillet 2015, et ont donc été rajoutés dans ce chapitre supplémentaire, le chapitre 33 de cette seconde édition qui paraîtra en mars ou avril 2016. C'est ce que j'entreprends ce 20 septembre 2015.

Même si le titre fait inévitablement penser (pour moi, en tout cas) aux « ouvriers de la première heure » dont parlent les évangiles en les opposant aux ouvriers de la dernière heure, il ne s'agit pas ici d'ouvriers, mais bien d'oubliés – événements, anecdotes, petits souvenirs... Et il ne s'agit ni de la première, ni de ma dernière heure, quoiqu'elle approche, mais de la première édition, tout simplement. On se comprend.

Les propos rajoutés ci-dessous correspondent à des faits avérés de mon passé, mais ne pensez pas qu'ils soient vraiment importants. Ce sont de petits oublis.

Petits oublis

Frison-Roche a écrit notamment *La grande crevasse* et *La piste oubliée*, romans d’aventures que j’ai adorés quand j’étais ado¹. On pourrait mélanger ces deux titres et proposer *Les grands oubliés* pour introduire ces quelques pages. Mais vous connaissez ma modestie, je préfère *Petits oublis* pour deux raisons. D’abord ils ne sont guère si importants que cela, vous verrez. Et ensuite, je crois qu’ainsi cela vous rassure, vous qui avez lu (de A à Z?) mes chers trésors de la première édition : vous n’avez manqué aucun événement de la plus haute importance. Au fond, ces oublis ne sont pas des pierres précieuses de grande valeur (diamant, saphir, rubis, ou émeraude) oubliées quelquefois par-ci, par-là au bord du long chemin de mon existence, mais plus modestement quelques babioles retrouvées ici et là, comme ces cailloux blancs du Petit Poucet, ou ceux dont je parlais dans mon introduction. Tout au plus une obsidienne ici, un zircon bleu à Liège, une cornaline encore, un quartz violet au Kivu, peut-être, une hyacinthe ou une agate dans le beau jardin de Métis. Pourquoi pas même une opale, un jaspe ou une améthyste, qui sait... Allez, envoyez la camelote!

Oh! Encore une précision avant de vous envoyer la camelote – oui, je sais : je suis un indéfectible bavard. Ces petits oubliés, je les ai numérotés selon l’ordre chronologique dans lequel ils me sont naturellement revenus en tête, avant d’aboutir sur le clavier et d’apparaître sur l’écran.

J’indique, après chaque sous-titre et entre parenthèses, le numéro du ou des chapitres auxquels chaque sujet pourrait se référer et être rajouté. Je les ai regroupés par sujets dans l’index ci-dessous.

Chapitre	Thème	Numéro d’oublié
4	Rue, remariage	27, 40, 44, 49
5	Trois branches	11, 49
7	Suisse	05, 07
8	Bateaux	05
9	Afrique	05, 18, 28, 38
10	Basoko	28
11	Cost (collège)	39, 49
12	Poko	49, 52
13	Liège en congé	14, 37, 44, 49, 50
15	Bukavu (collège)	03, 19, 39, 52
17	Irumu, Bunia	34
18	Outremeuse	03,05, 08,21,36, 37, 40, 41, 44. 46
20	Lemfu	09, 49
21	La Poc	05,10, 11, 12, 13, 17, 20, 24, 25, 38, 40, 41, 44, 49,53, 54
22	Quatre enfants	06, 41

¹ Tiens, tiens : adolescent et adorer commencent par les trois mêmes lettres!

Chapitre	Thème	Numéro d’oublié
23	Prof	52
24	Théâtre	15, 26, 53
25	Amitiés	04, 30, 42, 49, 52
27	Collections	01, 02, 14, 19, 26, 32, 33
28	Voyages	05, 38, 54
30	Retraite	16, 20, 22, 23, 29, 30, 31, 37, 43, 46, 47, 49, 50, 51, 52
31	Langue	04, 17, 33, 35, 36, 37, 45, 47, 48
32	Réflexions	06, 23, 29, 31, 40, 42, 43, 47, 49, 50, 51
33	Oubliés	29, 31, 40, 43, 45, 48, 50

01 Garçon, encore quatre collections. Quatre... Merci!
(Chapitre 27)

J’aurais dû mentionner ma grande collection de photos et diapositives, et mes trois collections de fiches encyclopédiques : la grande collection de près de 2000 fiches sur les animaux (chez Atlas), puis la collection des fiches EDMA et celle des grandes fiches de l’encyclopédie Mémo fiches Atlas.

Pour les photos d’abord, dans ma vie, il y en eut trois séries : les photos papier, les diapos et les photos numériques. Pendant toute mon enfance d’abord, mon adolescence et ma prime jeunesse, je fis assez bien de photos sur pellicule. Essentiellement en noir et blanc – les photos couleur étaient souvent très belles, mais coûtaient plus cher. Or, mon porte-monnaie n’était pas toujours bien garni. La bourse familiale m’aïda pour l’achat et le développement de beaucoup de films. C’étaient essentiellement des photos concernant la famille ou des activités diverses au collège, puis avec les scouts à Outremeuse. Mais un jour, je vis une projection de diapositives que ma cousine Josiane Lejeune et son fiancé Robert avaient prises. Nous étions vers 1960. Magnifique! Là, j’ai eu le coup de foudre. J’allai acheter un appareil Voigtländer et je commençai tranquillement une série de plus de 6000 dias. Cela dura jusqu’aux années 90. J’étais un peu réticent aux photos numériques, car on les a essentiellement sur écran. Pour les glisser dans des albums souvenirs, il fallait – et cela coûte assez cher – les imprimer sur papier. Mais on ne peut pas lutter contre son temps. Et aujourd’hui, à part quelques professionnels, plus personne n’utilise la pellicule, et je mets au défi quiconque de trouver encore des appareils, des films et des studios qui développeraient des photos sur pellicule. Et puis, avouons-le, l’image numérique est très facile à prendre et c’est gratuit. Je me suis donc acheté un bon petit appareil japonais, un Nikon. Je dois avoir dans mon ordi au moins une bonne dizaine de milliers de photos.

Pour moi, la photo est essentiellement un témoin, un document qui rappelle les événements importants, les beaux endroits. Voilà aussi pourquoi je me suis aidé de mes listes de photos diverses pour retracer, dater, me souvenir de beaucoup d’événements relatés dans cette *Chasse aux trésors*. Je ne suis pas vraiment un artiste qui se passionne pour la photo bien léchée, d’autant plus que mes yeux m’ont déjà un peu abandonné.

La collection Atlas des fiches sur les animaux était très bien faite, avec classements et coffrets divers. Chaque fiche, que j’ai encore, me donne une photo de l’animal et un commentaire sur ses principales caractéristiques. Très bien.

Je me suis abonné aussi, vers 1961 ou 62, aux fiches de l’*Encyclopédie du monde actuel* (EDMA), assez bien au début de leur parution. Réalisées par une équipe de spécialistes et publiées par l’éditeur suisse Édition Rencontre, de Lausanne, elles étaient d’une grande rigueur intellectuelle et très bien présentées. On pouvait les classer selon différents critères et elles se conservaient dans des coffrets. Elles étaient publiées tous les mois et suivaient évidemment l’actualité scientifique, politique, artistique... On en recevait une quarantaine par mois, accompagnées d’un cahier sur un sujet particulier avec photos. Puis un beau jour, sans crier gare, après une bonne dizaine d’années de parution, cela s’est arrêté. Très vite, le millier de fiches que j’avais accumulées de 1962 à 1972 à peu près furent reléguées au fond d’une armoire, puis jetées...

C’est un peu le sort qui attend chacune des parutions semblables. En principe cela ne devrait jamais s’arrêter, mais les clients et sans doute les auteurs finissent par se lasser, et un beau jour cela s’arrête sans prévenir.

La même aventure m’est arrivée avec les très belles fiches des Éditions Atlas (présentées avec photos sur de grands cartons plastifiés de 29 x 23 centimètres, en couleurs, regroupées en huit ou dix grands thèmes¹ subdivisés en sous-thèmes, à classer dans des gros cahiers à anneaux. Elles étaient imprimées en Italie. J’ai la collection complète de 1211 fiches, mais cela n’a pas duré et s’arrêta en 2010 après trois ou quatre années de parution. On a vraiment l’impression de pas fini, lorsqu’on voit par exemple que sur les pays d’Afrique, je vais avoir tel et tel pays, mais pas tel autre. Idem sur les guerres en histoire, les traités ou les espèces animales... J’ai déjà beaucoup, mais il manque dix, cent fois plus... Décevant, alors que c’était d’une très belle et très riche facture².

Un mot pour finir et classer définitivement ce sujet : c’est évidemment internet qui est la grande faucheuse et rend inutile ces collections coûteuses. Et vive l’informatique!

02 Images fortes

(Chapitre 27)

Le processus est automatique : si je ferme les yeux et pense très fort à une série de bandes dessinées, quasi automatiquement je vais voir une ou l’autre image qui m’est restée de cette série.

Ainsi, voici quelques fortes images des albums de Tintin : Tintin et Haddock sur leurs chameaux dans le désert, le tombeau sous le Sahara, Tintin sur l’éléphant et la chasse au tigre, les sauvages et leurs sarbacanes, le quai avec le *Karaboudjan*, Tintin devenu bouteille de champagne, Haddock

¹ *Arts, Littérature, Géographie, Histoire, Société, Faune, Flore, Médecine, Sports, Sciences et Techniques*
² *En relisant et corrigeant (encore), je viens de constater que j’en avais déjà parlé un peu au chapitre 27. Excusez-moi... mais bis repetita placent!*

arrivant enfin à refermer la capote de sa voiture alors que la pluie vient de cesser, les Dupondt faisant des cabrioles en avion dans *L’île Noire*, et bien d’autres images de ces albums mille fois relus.

Je peux revoir aussi Blake et Mortimer près des sentinelles turques, lorsqu’un visage est éclairé à la flamme d’un briquet...

Ou encore Corentin marchant avec son tigre et son gorille...

Ou Spirou et son match de boxe contre Poildur, ou avec Fantasio auprès du comte de Champignac, ou dans la jungle avec le marsupilami...

Je pourrais ajouter Ric Hochet sur le *France*. Et même Tarzan accroché à une liane, ou encore la tête du professeur Nimbus avec son unique cheveu. Une autre image m’impressionna beaucoup lorsque je collectionnais des chromos (images de chocolat). Il d’agissait de Gulliver à Lilliput, lorsqu’il avait été attaché par tous ses cheveux sur la plage...

03 Petit scout à Bukavu, chef à Outremeuse

(Chapitre 15 et 18)

J’avais d’abord pensé ne vous parler que de certaines techniques dont je ne vous ai pas assez entretenus, puis en y réfléchissant je crois que je n’ai pas assez expliqué comment tout ce scoutisme pouvait imprégner notre vie. Alors si vous voulez me suivre, je refais avec vous mon entrée chez les scouts du collège, d’abord.

Uniforme

En arrivant, on nous fournit un uniforme (short et chemise à deux poches kaki). On nous explique qu’il nous faut des chaussettes jusqu’au mollet, un chapeau (le fameux chapeau à quatre bosses), un foulard et un nœud de foulard. Le nôtre, au collège, est rouge avec un bord noir. Les autres insignes viendront avec le *tenderfoot* et la promesse plus tard. Il nous faut aussi, bien sûr, le fameux livre *Pistes* de 200 pages sur toutes les techniques scoutes et le *Scout-pass* un tout petit carnet de huit ou douze pages dans lequel on va faire inscrire notre progression en techniques.

À Liège Outremeuse, notre foulard était également rouge, mais avec un liséré blanc. Quant à l’uniforme, il était fait d’un short et d’une chemise (ou un tricot) de couleur bleue.

Le mouvement

On est incorporé à une patrouille. Nous avons donc notre petit local et sommes six ou sept scouts sous l’autorité d’un CP (chef de patrouille), un scout aîné qui nous aidera dans l’assimilation progressive des techniques et de la compréhension du mouvement. On se réunit un midi par semaine, et les autres midis on a également accès au local pour y vaquer à diverses occupations. On apprend aussi à connaître le mouvement scout, Baden-Powell, la Fédération des éclaireurs catholiques du Congo, et notre unité du collège, la 1re Sainte-Jeanne d’Arc qui compte une meute de louveteaux, notre troupe et un clan de routiers.

Prière, Loi, devise et principes

Très vite on apprend la prière que l’on récite avant chaque réunion et que je trouve très belle. Je l’ai écrite ailleurs. La loi scout est divisée en dix articles (depuis BP) qui sont tous des commandements positifs (loyauté, obéissance, amour de la nature, respect des autres, chanter dans les difficultés, etc.) Les trois principes sont : franchise, dévouement, pureté. Et la devise bien connue : Toujours prêt! (*Be prepared*), qui se crie lors des rassemblements lorsque tous les scouts sont réunis. On a également un drapeau et un chant spécial et très beau pour le lever des couleurs. Il y a une teinte médiévale dans ce beau chant, que l’on entonne en saluant, le bras droit levé vers le drapeau et les trois doigts, index, majeur et annulaire tendus comme pour le salut, alors que le pouce retient l’auriculaire – nous disions à ce propos : le fort protège le faible.

*Chevaliers, saluons nos couleurs. Sonne, sonne, éclaireur, ah!
sonne les honneurs.*

*Pour nous c’est fête, quand sur nos têtes, notre drapeau flotte bien
haut.*

Quand viendra l’ombre et la nuit sombre, ses plis sacrés seront pliés.

La technique

On apprend diverses habiletés techniques pour acquérir la débrouillardise et s’adapter à la vie au grand air. Il y a quatre niveaux de progression technique :

- 1) Le *Tenderfoot* (patte tendre) : pour initier le débutant. Lorsqu’on a réussi les six ou sept épreuves, après deux ou trois mois, on peut coudre sur la poche gauche de la chemise l’insigne fleur de lys.
- 2) La deuxième classe : une dizaine d’épreuves nettement plus difficiles, marquant un certain niveau de base et d’habileté dans divers domaines. Chacun passait ses épreuves, une à la fois, auprès d’un sachem (un chef), lorsqu’il se sentait suffisamment prêt pour réussir. Mais comme dans toute épreuve il y avait des échecs, et si on n’avait pas obtenu la signature désirée sur son *scout-pass*, on pouvait recommencer plus tard, évidemment. L’obtention de la seconde classe se faisait généralement après deux ans de scoutisme. On avait alors droit à un bel insigne que l’on cousait sur la manche gauche.
- 3) La première classe : beaucoup plus rares étaient les mordus qui allaient jusqu’à réussir toutes les épreuves de la première classe.
- 4) Il y avait aussi les badges de spécialité (cuisinier, observateur, campeur, secouriste, etc.), avec chaque fois un petit badge rond que l’on cousait également sur la manche gauche. Enfin il existait deux épreuves reines : le badge de coureur des bois, qui exigeait au préalable plusieurs badges de

spécialité en *campisme*¹. L’insigne était une cordelière en cuir autour du foulard. Et le badge de scout du roi (ou scout de la couronne) qui se donnait dans des cas très précis également avec une épreuve carabinée en géographie locale (guide), avec un très bel insigne brodé de fil d’or...

Les diverses techniques touchaient à beaucoup de domaines différents :

- Histoire du mouvement et de Baden-Powell
- Orientation : boussole, signes topographiques, cartes d’état-major, les constellations...
- Nœuds : une vingtaine de nœuds différents. Nœud plat, de vache, de batelier, de tisserand, de chaise, de chaise double, de raccourcissement, de bouteille, de tendeur, de carrick, de pêcheur, etc. Et les demi-clés ou boucles d’amarrage... La difficulté, en plus de bien les faire (et rapidement) était de bien connaître l’usage de chacun de ces nœuds, et s’ils pouvaient relier éventuellement deux cordes de grosseur différente. À ces nœuds, il faut ajouter les trois brêlages utilisés dans le *woodcraft*² pour bien arrimer les bois solidement. Nous avons le brêlage en long <=>, pour allonger un poteau avec un autre, le brêlage carré <+>, le plus utilisé, et le brêlage en croix <x> ou en diagonales. Il y avait aussi les épissures, assez difficiles avec les torons des grosses cordes, en long pour réunir deux cordes, en boucle et en cul de porc pour terminer une corde et l’empêcher de s’effiloche.
- Signalisation par le morse ou le sémaphore. Nous avons tous opté pour le morse, non pas à cause de notre aumônier Yvon Mors, mais parce qu’il peut être visuel avec deux drapeaux, ou sonore au sifflet... On apprend vite les E-I-S-H (un point, deux, puis trois, puis quatre points) et le T-M-O-CH (un trait, deux, puis trois, puis quatre traits), de sorte que SOS, c’est trois points, trois traits et encore trois points. Et le fameux R pour Rassemblement : Tit, taaat, tit (point, trait, point). Quand j’allais au pied du mât pour rassembler la troupe, je prenais mon sifflet et lançais une fois : tit, taat, tit. Et tous les scouts accouraient immédiatement.
- Observation et signes de piste. Il fallait connaître une bonne trentaine de signes de pistes. Début de piste, fin de piste, direction, chemin barré, obstacle à franchir, message caché à x pas et à telle hauteur, tourner à gauche, à droite, danger, eau potable ou non potable, chemin à suivre...et quoi encore? On utilisait des pierres, des bois, un couteau pour faire les signes vite confectionnés quand on veut se faire suivre sur un chemin dans les bois ou à travers la campagne... Très amusant comme jeu d’observation.
- Nature : bonne connaissance des animaux et des végétaux, de la météo et des nuages. Reconnaître un arbre, la qualité de son bois, prendre une empreinte d’un animal sauvage...
- *Campisme* : monter une tente de patrouille, couper un arbre, trouver du bois sec pour faire un feu, cuisine sauvage...

¹ On utilisait ce néologisme pour désigner la technique scout pour monter une tente et vivre un camp selon les règles. Cela signifiait aussi l’ensemble des épreuves scout concernant les camps (tente, feux de camp, cuisine, etc.).

² Construction de ponts, portiques, tours, tables...

- Chants et feux de camp.
- Religion : connaissance des prières, de la loi scout.
- Santé : se tenir en forme, habitudes saines, natation, hébertisme, réussir des performances minimum à la course, au lancer et au saut.
- Secourisme : rudiments de la Croix-Rouge, en cas d'accident, de maladie, indigestion, diarrhée, constipation, coup de soleil...

Promesse et totémisation

Généralement, c'était durant sa seconde année que le *tenderfoot* prononçait sa promesse à un camp et recevait un totem, lors d'un des trois camps trimestriels. Avec la promesse, on recevait une cordelière qui emprisonnait le foulard et le chapeau avec la croix métallique. J'ai assez parlé de ces cérémonies aux chapitres 15, 16 et 18 pour éviter d'en reparler ici.

Nos réunions

À Bukavu, nous nous réunissions en troupe avec l'aumônier, notre chef, le dimanche de 10 heures à midi. Parfois nous allions jusque midi et demi, et rarement nous prenions tout le dimanche.

Ces réunions de troupe étaient souvent l'occasion d'un grand jeu. Après le rassemblement et les cris des patrouilles rassemblées, la prière et le lever des couleurs, notre animateur expliquait le jeu puis nous partions rapidement sur le terrain, parfois en camion. Parfois on avait des occupations au local.

Nos réunions de patrouilles en semaine consistaient essentiellement à s'occuper du local, de notre matériel de camp, de nos niveaux de connaissances techniques. Un aîné expliquait à un plus jeune. Souvent aussi nous y faisions un jeu ou l'autre.

De Bukavu à Outremeuse

En 1956, lorsque je suis rentré à la 5° O-M (foulard rouge avec un liséré blanc), il a fallu que je m'adapte un peu au rythme local.

D'abord, nos réunions de troupe avaient lieu le jeudi soir. Chaque pat' était libre de faire sa réunion un autre soir. Les week-ends étaient plus réservés à des sorties de troupe, une fois par mois, de patrouille, idem, et des CP et SP aussi une fois par mois en principe. En Belgique, nous n'avions qu'un seul camp, durant les grandes vacances – ce que nous ne pouvions pas faire en internat au Congo –, mais il durait dix jours.

Devenu chef, je devais préparer mes réunions et sorties de troupe, ainsi que les week-ends avec la patrouille des Aigles, des CP et seconds que j'entraînais très fort en techniques pour qu'ils deviennent excellents et transmettent à leurs scouts ces notions importantes. Je poussais fort sur les nœuds, l'orientation, les arbres et le *campisme*, de même que les chants et feux de camp. Je crois pouvoir dire que cela a bien réussi : la cinquième Outremeuse était devenue une fameuse troupe : très bel

esprit, très bon niveau technique. Ainsi, par exemple, si vous me permettez cette digression, il m'est arrivé quatre ou cinq fois de les envoyer deux par deux (CP et SP de la même pat' réunis et seuls) à cinq endroits différents qu'ils rejoignaient en train ou en bus. Là, depuis le clocher de l'église ou un carrefour, je leur donnais une direction exacte à la boussole et une distance à vol d'oiseau. Ils devaient alors deux par deux, de cinq endroits bien différents, progresser durant deux, trois ou quatre kilomètres en ligne droite, à la boussole, à travers champs et ruisseaux, tout droit (c'est cela un azimut), et moi je les attendais au point de convergence. Cela n'a l'air de rien, mais quand on a 15 ans et un gros sac au dos, c'est pas mal. Avec les chefs, on faisait cet exercice de nuit.

Le camp scout

Le camp, qui était trimestriel, gratuit et durait seulement trois jours (parfois quatre) pour les scouts du collège de Bukavu, à Liège pour les gars d'O-M était annuel, un peu payant et durait dix jours. Ce grand camp était toujours un sommet de la vie scout et était toujours intense par ses activités diverses.

Départ et installation

Levés tôt, les scouts chargent le camion (ou l'autocar en Belgique) du matériel de troupe (tentes, poteaux, malles cuisine, outils et tous les sacs à dos individuels, puis on part en chantant. Sitôt arrivés, les CP courent pour dénicher le plus beau coin et y plantent leur fanion de patrouille. Les scouts déchargent le matériel et le répartissent dans les cinq coins prévus, celui du QG et de l'intendance, et les quatre coins de patrouille.

On monte les tentes, les abris cuisines. Puis la répartition des tâches se fait : dans chaque pat', deux scouts pour travailler aux corvées communautaires, et les autres pour installer feu de cuisine, table, mât ou portique de patrouille éventuel...

Les grosses corvées

Normalement une patrouille est responsable d'un travail communautaire : la feuillée, le mât et lieu de rassemblement, le feu de camp et dégagement du terrain et réserve de bois, l'autel pour les messes de chaque jour...

On le voit, il fallait bûcher, creuser la terre, faire des gros brêlages...

La feuillée

Voilà un nom bien champêtre pour désigner... la fosse d'aisance, qui doit être retirée, discrète et bien fonctionnelle. En Belgique, pour un camp de dix jours pour une trentaine de personnes on en refaisait une deuxième le cinquième jour. C'est un ouvrage important dans un camp. Et il fallait bien inciter les petits nouveaux à aller à la toilette chaque jour et à ne pas se retenir indûment. Alors, autant qu'elle soit agréable et confortable. J'explique.

Dans un coin suffisamment retiré, mais quand même pas trop éloigné – pensons à ceux pour qui soudain cela devient pressant –, on commence par creuser un grand trou de deux pieds de long, un pied et demi de large et trois pieds de profondeur minimum. On laisse le beau tas de terre à côté

avec une pelle. Cela servira à l’usager. On va alors se couper quatre poteaux droits et solides, ou quatre troncs de dix à douze centimètres de diamètre, longs de deux ou trois mètres. On les plante à l’extérieur des quatre coins de notre fosse de manière qu’ils soient solidement enfoncés d’au moins deux pieds de profondeur. On les croise en X deux par deux, les deux du côté gauche et les deux du côté droit. On fait un bon brêlage solide en X. À l’intersection des deux X ainsi formés et plantés, on pose un autre poteau de cinq ou six pieds de long. Ce sera le siège sur lequel l’« officiant » placera ses cuisses. Et un dernier poteau de cinq ou six ou sept pieds reliera le dessus des deux piquets arrière et servira de dossier pour l’officiant.

Il restera à poser une toile d’enceinte pour protéger des regards. L’usager qui pénètre dans cet antre laissera son foulard ou son chapeau à l’extérieur pour prévenir que l’endroit est occupé.

On n’oubliera pas de laisser un ou deux rouleaux de papier dans une boîte pour la pluie et peut-être, si on en a, un sac de chaux que l’utilisateur posera, ainsi qu’un peu de terre, après chaque opération (j’allais dire après chaque bombardement). Simple, fonctionnel, efficace et absolument nécessaire dans un camp. Il faut toujours bien insister auprès des scouts pour qu’ils gardent cet endroit aussi propre quand ils sortent que lorsqu’ils y sont entrés.

Cuisine

La cuisine était faite en patrouille (toujours cuisine chaude, matin, midi et soir). Il fallait donc un bon feu, souvent surélevé comme une table avec de gros piquets et de la terre. Souvent le CP désignait comme cuistots deux scouts différents chaque jour. Un ancien et un nouveau. Avant chaque repas, les CP s’entendaient pour se répartir les sachems qu’ils allaient inviter en uniforme. Les sachem (CT, AT, AuT et Intendant) passaient ainsi d’une patrouille à l’autre et pouvaient se faire une bonne idée de la qualité de la nourriture et de l’esprit de la pat’ durant le repas. L’Intendant appelait les cuistots vers dix heures pour leur fournir la nourriture prévue pour toute la journée.

Inspection

Chaque jour vers dix heures, après la vaisselle du déjeuner et la remise en ordre de la tente et du barda individuel de chaque scout, le CT, l’aumônier et un assistant procédaient à l’inspection de chaque coin de patrouille. Les scouts en grand uniforme et en ligne lançaient leur cri de patrouille. Le CT allait avec le CP visiter le coin cuisine et la tente, pendant que l’aumônier ou l’assistant se préoccupaient d’inspecter les patrouillards (propreté individuelle : oreilles, cheveux, ongles, uniforme). Chaque inspection durait de trois à cinq minutes. Puis les scouts se changeaient pour les activités (jeux, techniques), prévues à l’horaire pour la matinée, sachant que les deux cuistots s’occupaient de la cuisine et de l’entretien du feu...

Dit ainsi, c’est très beau. Mais il faut savoir que parfois cela se faisait sous la douche...

Horaire strict

Nous avions un horaire très strict qu’il fallait vraiment respecter. Évidemment il y avait toujours moyen de moyenner, comme on dit. Et si la pluie ou une activité trop longue ou enthousiasmante

venait perturber ledit horaire, le CT, d’accord avec les CP, pouvait le modifier... En gros, une journée se découpait en lever – rassemblement, prière, gym – toilette et habillage – messe – déjeuner, vaisselle, intendance, préparation inspection – inspection – grand jeu ou technique – repas de midi – vaisselle – sieste (silence et repos obligatoire sur tout le camp pendant 30 minutes) – activité (jeu ou technique ou préparation feu de camp) pour tous – léger goûter, préparation souper, temps libre – souper – vaisselle – bivouac, feu de camp ou jeu de nuit – prière, extinction des feux. Les sachems revisaient la journée pendant une quinzaine de minutes, puis se retiraient dans leurs tentes personnelles.

Fanion d’honneur et Miss ONE

À la fin du camp, lors du tout dernier rassemblement, alors qu’on vient de faire une ultime inspection pour voir si le terrain laissé derrière nous ne montre pas de trace de ce camp¹, on procédait à la remise du fanion d’honneur pour la patrouille qui avait le plus mérité, compte tenu de la cuisine, du respect de l’horaire, des constructions, du bon esprit *fair-play* durant les jeux et les activités, du respect des mots d’ordre de chaque jour, etc. Ce trophée était très convoité. Le CP de la patrouille victorieuse place le fanion d’honneur (triangulaire, comme une flamme) à côté du fanion de patrouille sur son *staff* (ou bâton) de patrouille et le gardera jusqu’au prochain camp, donc pendant un trimestre (à Bukavu) ou un an (à Liège).

Enfin, l’allusion à la Miss ONE (pour Œuvre nationale de l’enfance). Il s’agit d’un organisme qui pouvait, selon certaines conditions très strictes, accorder un certain montant d’argent en subsides de la part de l’État belge (autant de francs x le nombre de scouts) si le camp s’était déroulé dans des conditions idéales d’hygiène et de santé pour les jeunes. Il fallait écrire à l’avance, répondre à deux ou trois pages de questions. Puis une inspectrice venait toujours à l’improviste visiter le camp et fourrait son nez partout. Elle vérifiait les listes d’achat de l’intendant (qui devait fournir certains quotas), les installations sanitaires (la feuillée et l’endroit où les jeunes se lavaient), propreté, horaire (éviter la fatigue excessive), cuisines, vaisselle, menus, etc.

Puis un ou deux mois après le camp, nous recevions soit les subsides accordés (proportionnels au nombre de jeunes), soit une lettre expliquant pourquoi les subsides ne nous étaient pas accordés. Cela arrivait une fois sur deux car ils (elles) étaient très sévères. J’ai dit Miss ONE, car ce n’était jamais un homme et c’est ainsi que nous appelions entre nous cette dame parfois acariâtre, souvent assez âgée et jamais très sympa.

04 Faits de langue

(Chapitres 25 et 31)

Voici d’abord deux blagues que Colpaert avait l’habitude de raconter et qui ont ceci de spécial qu’elles sont intraduisibles, parce que rattachées à la prononciation et à l’homophonie des mots en français.

La première raconte qu’un juge interroge la petite sœur de la victime d’un viol qui prétend avoir été témoin du drame. Et le juge demande à la fillette : « Alors, ma petite demoiselle, si je vous ai bien

¹ Notre patrouille allait même jusqu’à repiquer des herbes là où on avait eu notre tente!

comprise, on peut dire qu'il la violait? » Et la fillette de répondre : « Oh! non, Monsieur le juge. Rouge vif, Monsieur le juge! Rouge vif! »

Et la deuxième *joke* se situe dans une grande réception, où un homme d'un certain âge rencontre une dame d'un âge aussi certain qui fut sa maîtresse, il y a déjà quelques lustres. Elle l'a vu, s'approche de lui et lui murmure à l'oreille : « Ah! si vous saviez comme j'ai gardé de bons souvenirs... Ah! si vous saviez, mon petit complice.... » Et lui la regarde, sourit et lui dit tendrement : « Oh! Si vous voyiez la peau de mes couilles! »

Mais voilà que j'ai soudain un doute et me demande si vous avez bien saisi et compris les deux jeux de mots. Faudra-t-il que je vous « traduise », que je vous souligne les deux confusions possibles, celle de la jeune demoiselle assez délurée et qui s'y reconnaît dans les couleurs : il l'a violet? Et celle du complice qui a entendu : mon petit con plisse? Hum, passons. Intraduisibles, n'est-ce pas?

Ce cher Colpaert... Alors que je lui rappelais dernièrement que certaines personnes de La Pocatière confondaient facilement nos deux noms, l'appelant lui monsieur Bonsang et moi monsieur Colpaert¹, Yves me raconta qu'un jour que nous étions ensemble, quelqu'un nous a dit à tous les deux : « Oui, je vous connais bien. Vous vous appelez Bonaparte. » « Bonaparte? Comment ça? » Et l'autre d'ajouter : « Bon pour Bonsang et parte pour Colpaert... » Il avait fait une symbiose de nos deux noms. Pas mal.

Encore un mot à propos de la syntaxe et de la ponctuation. Vous vous rappelez la confusion possible, et dont je vous avais déjà touché un mot : Cristella (le prénom) et Christ est là (extrait d'une chanson liturgique). Ou bien Marie, elle et Marielle.

Eh bien, hier dimanche 3 janvier 2016, j'ai mal compris le curé qui, pour les intentions de prière, nous engageait à répondre une formule. Il nous dit : « Nous dirons : Pleins d'espérance, nous te disons merci, Seigneur. » Mais je me demandais s'il n'avait pas dit : « Nous dirons, pleins d'espérance : Nous te disons merci, Seigneur. » Avez-vous saisi la nuance?

05 Auras particulières

(Chapitres 7, 8, 9, 18, 21 et 28)

Comme il arrive qu'on perçoive une aura particulière associée à une femme ou à un homme qui nous semble éminemment respectable et digne d'intérêt, de la même manière il peut y avoir, me semble-t-il, des auras particulières qui se dégagent de certains lieux, de certains territoires que l'on a davantage appréciés lorsqu'on y habitait, qu'on y demeurerait. Cette aura est typique d'un endroit et ne se ressent nulle part ailleurs.

Moi qui me suis baladé et ai connu plusieurs coins de notre bonne vieille Terre jusqu'à l'âge de trente ans, j'ai connu et ressenti ainsi quatre et peut-être même six auras particulières, lorsque je vivais en un lieu depuis quelque temps. Par ce mot « aura », je veux vous exprimer une ambiance, une atmosphère, un rayonnement, une chaleur particulière qui se dégagent d'un lieu, comme un ensemble de différentes impressions que je ressentais parfois en un lieu et à un moment donné. C'était comme l'impression

de vivre une expérience nouvelle, avec des sensations de bonheur faites de découvertes, d'odeurs, de lumières. Tous des éléments quasi inexprimables, qui se conjuguent à un endroit et jamais ailleurs. Un peu comme si je traversais un matin nouveau dans un décor nouveau, vous savez, comme lorsqu'on arrive à la mer ou sur un terrain de camping, lorsqu'on se sent emporté par les embruns, les parfums, le soleil, les cigales, ou que l'on ressent le doux déferlement des vagues sous nos pieds nus. Cet état de grâce se ressent souvent au petit matin quand le soleil se lève. L'expression « état de grâce » me semble parfaite et convient peut-être mieux que le mot « aura ». Cela sent bon et il fait très clair, lumineux. Tout nous semble étrange et nouveau, mais aussi beau et attirant. Tout semble conjugué pour y être heureux. Du jamais vu qui nous séduit, qui se respire et se vit, et qui nous emporte.

Il faut que je vous explique ces impressions difficilement traduisibles par des mots et qui sont pourtant nettement réelles. Je sais que Boileau et beaucoup d'autres – dont moi-même – n'ont jamais manqué de dire à leurs disciples ou à d'autres : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément ». Eh bien dans ce cas-ci, Boileau et tous les autres et moi-même sommes pris au piège, et je suis bien obligé d'avouer qu'il y aurait peut-être quelques exceptions à l'aphorisme du maître du XVIIe siècle. En effet la chose, cette aura dont je veux vous entretenir, est palpable, certaine, évidente et pourtant que les mots expriment difficilement cette réalité.

D'abord, il me paraît utile de vous traduire ce que j'entends lorsque je vous dis : une aura. Contrairement aux définitions du dictionnaire, il ne s'agit pas de ce halo qui semble se dégager d'un corps, ou de cette ambiance lumineuse qui semble auréoler quelqu'un, ni des symptômes de l'épilepsie, mais dans mon idée, ce mot désigne plus une atmosphère difficilement exprimable qui émane du décor à un moment particulier, d'une ambiance plutôt heureuse et nouvelle qui se dégage de mille éléments qui nous entourent et qui semblent caractéristiques d'une région, d'un pays.

J'ai ressenti cela plusieurs fois de manière typique lorsque je me retrouvais dans un lieu déterminé. Et toujours la même ambiance, la même aura pour un même pays. C'est un peu comme si tout le paysage qui m'entourait reflétait cette aura, cette atmosphère typique et si particulière qu'on ne retrouvait pas ailleurs. Et je dirais que ce qui caractérisait le mieux cette atmosphère, cette ambiance, cette empreinte sur moi, cet état de grâce ou cette aura, c'est justement le fait qu'elle ne se produisait pas lorsque j'avais déménagé, lorsque nous étions, ma famille et moi, partis vivre ailleurs.

Les trois auras les plus évidentes sont celle de la Suisse, puis évidemment celle du Congo, et enfin naturellement celle de La Pocatière. Mais je pense bien que je pourrais ajouter deux auras plus restreintes dans le temps, quoique typiques elles aussi : l'océan Atlantique et l'Égypte. Et je me dois, quand j'y pense bien, d'ajouter Outremeuse et le petit matin un peu frisquet de certains jours d'été. Il me fallait un certain temps d'acclimatation pour que je communie et finisse par reconnaître pleinement tous les éléments de cette aura qui me rendait vraiment heureux de vivre, heureux de me sentir là, à ce moment-là, en étroite symbiose avec la nature, avec le décor, visuel, sonore et olfactif.

J'ai fait d'autres voyages qui m'ont fortement impressionné : la Grèce, le Brésil, l'Europe centrale... mais le temps que je suis resté dans ces contrées était trop court pour me marquer de son empreinte indélébile.

¹ On m'a aussi appelé monsieur Volant, du nom d'un autre collègue, né à Haïti...

Alors maintenant, j'en viens à la partie la plus délicate de mon exposé : vous exprimer, vous transmettre, essayer de vous faire ressentir en quoi consistait ces auras différentes dans chacun des cas précis relevés. Chaque aura est composée de détails parfois infimes, subtils et même souvent futiles, mais nombreux, qui expriment un état, un décor dans lequel j'aimais me retrouver.

L'aura suisse

Elle est essentiellement faite de propreté, de clarté, de fraîcheur aussi, d'une herbe grasse, irrégulière et dure sur des grosses mottes de terre. Je ressens encore le troupeau de vaches bonnes laitières, l'odeur de la bouse fraîche, les champignons et les chamois dans les bois, les foin, l'odeur de la tourbe séchée. Le fromage emmenthal et le jus de pomme (cidre doux), et les cordes d'une guitare que je faisais vibrer. La grande ferme et le beau jardin fleuri. L'oubli ou mieux, l'absence de la guerre et de tous ses acteurs en uniforme et motorisés devait probablement compter également. Et la présence de ma marraine et celle de Gilberte qui partageait tous mes jeux, toutes mes découvertes. Ce sont des détails, tous ne se présentaient pas à moi ensemble et en même temps, mais tous contribuaient à construire cette aura que je ne retrouverai nulle part ailleurs. Voilà. Mais comme pour une mayonnaise ou une crème, on a beau avoir tous les ingrédients, il faut encore ce miracle qui fait que la mayonnaise ou la crème va prendre. Eh bien, je pense que le secret de l'aura tient dans cette prise de tous les éléments ou de quelques-uns seulement, de cet accord avec celui qui les perçoit comme un tout, comme un hymne, comme une douceur... C'est tout cela l'aura : ces mille petits ingrédients et le miracle de la transformation de tout cela en une aura accueillante et chaleureuse. Il faut que tout vibre à l'unisson. Lorsque je me revois dans la petite laiterie-fromagerie, découvrant la grande cuve où va se former dans son grand drap-filet qui s'égoutte la grande roue d'emmenthal, ou lorsque je me revois debout dans la charrette recevant des meules de foin, armé de ma fourche en bois au bout du champ qui sentait bon sous le soleil de midi. Ou encore sagement assis dans le beau salon aux fenêtres basses par où rentrait un chaleureux soleil matinal, c'est la même aura qui envahit mes souvenirs. Comprenez-vous la difficulté que j'ai à vous exprimer l'indicible?

L'aura du Congo

Poussière, chaleur, fortes pluies et mille odeurs, soleil insolent, bruit des insectes le soir, sourire des indigènes, magnificence et abondance de la flore, moiteur, casque colonial et capitula, routes caillouteuses, papillons, barzas. Ici encore il faut que les éléments se mélangent, s'interpénètrent et s'oublient pour faire l'aura du Congo, comme un matin qui chante sous le soleil. Je nous revois avec les Bougnet et leur grosse voiture, ou sur la patinoire du collège le dimanche vers cinq heures, sortant du cinéma, le pull sur les épaules ou encore en bel uniforme tout blanc, chargé de livres et de diplômes après la proclamation des prix, début juillet 1950 (je terminais mes primaires et n'étais pas encore revêtu de l'uniforme scout comme les années suivantes), ou dans la forêt avec des Pygmées, ou en *tipoy*, ou avec les boys derrière la maison... toujours les mêmes ingrédients : douceur de vivre, nature riche, soleil et simplicité, les mêmes impressions résumées en un mot : l'Afrique.

Lorsqu'en début octobre Nicole et moi avons atterri à la N'djili, en posant les pieds sur le tarmac j'ai senti toutes les odeurs de cette Afrique noire que j'avais quittée huit ans plus tôt. Je les ai senties, ces odeurs, me revenir à grands flots de souvenirs. Cela n'a pas traîné : quelques secondes et je nageais dans cette odeur si caractéristique. C'était le volet olfactif de l'aura africaine qui m'envahissait déjà.

L'aura de La Pocatière

L'aura que je ressens à propos du Québec me semble plus explicitement être une aura bien pocatoise. Oui, c'est plus juste.

Cette aura est d'abord faite de lumière et de vent.

La clarté de ses horizons et le vent qui vit et se manifeste entre les rues, à chaque carrefour. À ces deux dominances de la nature s'ajoutent la facilité de vivre, l'hospitalité des habitants, leur insouciance, leur douceur de vivre.

Quand on a dit cela, on ne peut que répéter et conjuguer les mêmes thèmes en plusieurs variations. L'hiver ou l'été, travail ou farniente. On répète à l'infini : luminosité du paysage, vastes étendues. Le fleuve, bien sûr, mais aussi la neige, les couleurs de l'été indien, le lac, les élèves, le théâtre. Je ferme les yeux et je respire. Je ne vois plus guère, mais j'entends, je sens, j'aspire, je vis et suis heureux de vivre.

L'aura de l'océan

Vagues et embruns, roulis et tangage, odeurs d'iode et d'air salin, mais aussi d'huile et de peinture, les ponts promenades aux planchers de bois et bastingages, le bruit du vent qui siffle dans les agrès, bruit violent du ressac continu, cris des marins, sons de cloche... Voilà bien des ingrédients à l'aura de l'océan et du transatlantique qui le traverse et le pourfend.

Imaginez les embruns qui éclaboussent et rient sous le soleil, la boiserie qui gémit. Et toujours la lente progression du navire imperturbable, calme, souverain... et le roulis, et le tangage... mais surtout les vagues qui déferlent sans arrêt, se lèvent, éclaboussent, se parent de leur belle dentelle de mousse blanchâtre, et le vent qui vous décoiffe et vous apporte mille et un gémissements. Avez-vous remarqué? Les impressions toutes fugitives qui forment mon aura océanique, un peu comme les couleurs d'une palette finiront par compléter un tableau, une marine ici, eh bien tous ces ingrédients ressortissent de l'extérieur du navire. Rien ou si peu de l'intérieur des coursives, des chambres, des passagers...

L'aura égyptienne

Le sable, la couleur ocre et la moiteur... la chaleur. Puis le sable et l'infini. Le désert et le passé silencieux mais bien présent, et la vie qui grouille au présent, et les cris, les fruits... Le sable encore, les dunes. Le Caire, Khéops, la mer Rouge, Sainte-Catherine, Assouan... Le sable toujours, le Sinaï. Alexandrie, le Nil, la vallée des rois, le musée, le granit... Le sable, *The Nile Goddess*, le sable, le désert, le soleil, la chaleur, le sable...

L’aura d’Outremeuse

Je vois, je ressens les rues, les ponts, la Meuse et la Dérivation que nous caressions de nos regards enamourés avec Nicole, lors de nos promenades la main dans la main. Les commerces, les potales, le tramway, les trottoirs, mais encore Nicole, et ma famille aussi, mes trois petites sœurs, Christian, les scouts, les fêtes, mes amis. Ma petite chambre au deuxième, mes études et Christian à côté, qui fume et trace des plans sur sa table à dessin en écoutant Luxembourg anglais. Cette impression de respirer à pleins poumons quand on met le pied sur le seuil de la maison. Et surtout cette impression de force qu’on a quand on a vingt ans, ce désir de mordre dans la vie.

06 Trois dates qui concordent
(Chapitres 22 et 32)

Dans un calendrier dit universel, où l’on retrouve les jours de la semaine de n’importe quelle date durant cent ou mille ans, quel ne fut pas l’étonnement de Nicole de constater que les années 1912, 1940 et 1968 sont les seules de ce vingtième siècle (avec l’année 1996) à être répertoriées sur la même page, alors qu’en général les autres années sont rassemblées plus nombreuses et de manière beaucoup plus rapprochée sur une même page.

Or ce qui la frappa (sans lui faire mal), c’est que ce sont justement les dates de naissance de sa maman Martine (en 12), la sienne (en 40) et celle de sa fille (notre fille) Nathalie (en 68). Trois générations de femmes de mère en fille et en petite-fille! Et exactement tous les 28 ans! Mais pourquoi si peu d’années sur la même page qui réunit toutes les années où la même date (par exemple le 6 février tombe le même jour)? Parce que justement ce sont des années bissextiles. Donc la similitude de date revient tous les sept ans (sept jours dans la semaine) fois quatre (année bissextile), donc tous les 28 ans.

Et ce qui est encore plus curieux, et remarquable, c’est que nos trois gloires féminines de la famille soient toutes les trois nées le même jour de la semaine! Cela fait bien deux coïncidences pour trois générations. En effet, elles sont toutes trois nées un mardi, les 30 janvier 1912, 6 février 1940 et 16 avril 1968. Bizarre non? Et lorsque Nicole est née, Martine avait 28 ans, et lorsque Nathalie est née, Nicole avait 28 ans...Voilà des combinaisons bien étranges.

Je ne l’avais pas écrit dans mes *Trésors* parce que ni Nicole ni moi n’avions jamais remarqué cette similitude, cette coïncidence, tout simplement. Et Camille, la quatrième génération de filles, est née un an trop tôt. Elle est née en 95 au lieu de 96... Tant pis pour elle, mais c’est peut-être voulu car ce n’est pas en ligne directe : elle ne descend pas de Nathalie, mais de Franz via Shirlée!

07 Pleurs sous la douche
(Chapitre 7)

Voici une histoire déjà sommairement racontée, mais que je reprends ici pour vous en dire un peu plus.

Vous vous rappelez au chapitre 7, lorsque je partis pour la première fois en Suisse pour séjourner chez ma marraine de guerre à Bâle, on nous change de train, mais d’abord on nous fait aller sous la douche pour nous désinfecter et ensuite on nous fait tous dormir sur des paillasses étendues dans un immense hall.

D’abord, il est bon de dire que je n’avais jamais vu une douche et ignorais même probablement l’existence de tel instrument ou local de nettoyage. Nous avons été pris en charge par des infirmières assez expéditives, qui nous ont d’abord déshabillés puis lavés sous la douche. Il ne fallait sans doute pas que les « pouilleux » petits Belges sortis de la guerre puissent infecter, contaminer la si belle et si pure Suisse aseptique qui eut l’immense avantage de rester neutre durant le conflit.

Me retrouver tout nu, puis lavé et séché avant d’être revêtu de mon pyjama et d’être couché sur ma paillasse, voilà qui me perturbait totalement. Je ne retrouvais aucun de mes repères. J’étais comme au milieu d’une foule anonyme où je ne reconnaissais personne. J’étais perdu, j’étais seul au milieu de centaines d’enfants comme moi... et je me suis mis à pleurer et à demander ma maman... Là sous la douche, un enfant qui n’est pas moi mais que je vois dans mon souvenir, un enfant perdu au nom d’André Bonsang, est en plein désarroi et pleure en appelant sa maman qui est loin, bien loin et ne peut l’entendre! J’étais en plein désarroi, si triste, et je ressens encore les hoquets de mon chagrin.

08 Les locataires de Saint-Julien
(Chapitre 18)

Lorsque nous avons déménagé de la rue St-Julien à Liège vers la rue Max Buset à Bois-de-Breux, notre maison a été mise en location. Et comme la Belgique hébergeait plusieurs ressortissants congolais envoyés par leur pays nouvellement indépendant pour étudier, et qu’ils avaient de la difficulté à trouver où loger, car beaucoup de propriétaires refusaient de leur louer un logement, papa et maman furent d’accord de privilégier la famille d’un de ces étudiants congolais avec enfants. Ils ne payaient pas toujours très régulièrement, mais enfin...

Lorsque papa mourut moins de deux ans plus tard, maman fut d’accord de continuer à garder ces locataires, quoique cela demandait de la surveillance, de l’entretien...

Mais rapidement, maman se rendit compte que les locataires hébergeaient chez eux (chez nous), dans la cave, une autre famille congolaise, et que ces gens étaient vraiment peu habitués de nos coutumes, et par exemple peu enclins à entretenir un minimum de propreté dans la maison. Après un certain temps, la mesure fut à son comble : ils ne payaient pas régulièrement, la maison était de plus en plus sale et mal entretenue, si bien qu’il fallut rapidement mettre le holà à ce bail. Maman décida donc de vendre la maison et donna leur préavis aux locataires. Quel ne fut pas notre étonnement, lorsque nous allâmes vérifier l’état des lieux après leur départ, de constater qu’ils avaient emporté avec eux divers objets normalement rattachés à la maison, comme des porte-essuies, toutes les ampoules, et même arraché des murs les interrupteurs électriques!

09 Un bébé meurt dans ma voiture
(Chapitre 20)

Voici une triste histoire, comme il y en a hélas bien trop souvent en Afrique!

Lemfu n’est pas un grand centre, mais un poste de mission avec deux belles écoles secondaires. On y trouve une infirmerie, avec une religieuse infirmière européenne et notre voisin, l’infirmier tata Marcel. Mais pas d’hôpital ni de médecin, cela se comprend pour un petit poste de brousse.

Lors de ma dernière année, un après-midi alors que je n’avais pas de cours – j’étais donc seul à la maison –, la sœur infirmière vient m’y trouver, accompagnée d’une femme (une *mama*) qui portait un petit bébé. La sœur me demande si je peux conduire d’urgence cette femme à l’hôpital de Kisantu, car l’enfant est très mal en point et risque fort de mourir s’il n’est pas traité d’urgence par le corps médical. Ne me demandez pas ce qu’il avait. Il était déjà très fiévreux, inconscient et respirant de plus en plus lentement lorsque la mère vint à l’infirmerie avec lui.

Il n’y a pas un instant à perdre en salamalecs, je saute dans la voiture et la brave femme monte à côté de moi. Nous filons vers Kisantu! La femme ne parle pas le français, je ne parle pas le kikongo ni son dialecte, évidemment. En route je vois bien que cet enfant est déjà comme un petit corps sans vie, je roule vite... Les respirations du bambin sont très faibles et très espacées.

Soudain, après une vingtaine de minutes, la *mama* se met à parler haut. Sans la comprendre, je sais qu’elle parle de l’enfant, me le montre et me fait comprendre qu’il ne respire plus. Je m’arrête, je le regarde, hébété, je suis furieux contre moi, contre le malheur qui nous envahit, je crie que ce n’est pas possible... Puis après ce qui correspond au moins à une demi-minute – et c’est très long une demi-minute d’attente d’un petit souffle de vie –, je vois le bébé qui aspire l’air doucement. Il vit toujours! Je redémarre à toute vitesse pour arriver enfin à l’hôpital une dizaine de minutes plus tard.

J’explique brièvement à la sœur l’urgence pour ce bébé qui ne respire quasi plus. Elle connaît cela, le prend et me dit qu’il a très peu de chance de s’en sortir... La *mama* reste avec son bébé, je repars seul, tout penaud et inquiet.

La semaine suivante, j’allai à l’hôpital de Kisantu m’enquérir au sujet de ce bébé, et on m’apprit qu’il était mort le lendemain.

10 Souper aux *beans*
(Chapitre 21)

En juin 1969, au tout début de notre séjour à La Pocatière, j’ai accepté de devenir chef routier dans le groupe scout local. Mais justement, nous n’avions pas de local et nos réunions se tenaient dans l’ancien presbytère. Je dis « ancien », car il a été renouvelé un peu plus tard en même temps que la nouvelle cathédrale qui allait bientôt être érigée. Mais le comité des amis des scouts, composé de parents et de chefs et destiné à soutenir financièrement le mouvement, envisageait très sérieusement la construction d’un beau local tout neuf et très fonctionnel pour les louveteaux, les éclaireurs et les compagnons routiers. La seule chose était que ces trois sections ne tiennent pas leur réunion en même temps.

Un des moyens reconnus pour faire de l’argent était le fameux « souper aux *beans* »¹ qui avait lieu chaque année dans le sous-sol de l’école élémentaire Sacré-Cœur², et réunissait facilement deux à trois cents convives.

Je me souviens que messieurs Robitaille et Grand’Maison (mon dentiste), membres tous deux des Amis des scouts, étaient fort occupés par ce souper. Ils avaient sans doute obtenu les petits pains et les gâteaux pour le dessert gratuitement ou à très bon prix de la boulangerie Leclerc. Le repas lui-même était préparé par le Cercle de Fermières. Je me souviens de la belle ambiance qu’il y avait lors de ces soupers. Les deux vicaires Benoît Laplante (aumônier éclaireur et compagnon-routier) et Denis Lapointe (aumônier des louveteaux) ne manquaient pas à l’appel. Et aussi des chefs comme Jean-Yves Fortin, Gilles Pelletier...

C’est à l’un de ces soupers, en 69 ou 70, que monsieur Robitaille a déclaré que bientôt le nouveau local serait construit par Paul Martin, un entrepreneur pocatois, et financé en bonne part par un gros cadeau de son épouse et de lui-même. Il faut sans doute préciser que madame Robitaille était la fille unique de monsieur Bouchard, le défunt fondateur de l’usine Moto-Ski, la fabrique de motoneiges qui sera reprise par Bombardier et qui existe encore en 2016, reconvertie pour fabriquer des wagons. Ce local fut vite et bien fait! Au Québec, quand quelque chose est décidé, ça va très vite pour le réaliser. Quelques mois, et les scouts montaient leur drapeau au mât devant le local. Un fameux cadeau!

11 Visite guidée de la maison
(Chapitres 5 et 21)

J’ai manqué à tous mes devoirs de civilité : je ne vous ai pas présenté notre maison, qui est pourtant notre demeure depuis bientôt 47 ans. Le petit jardin qui en fait le tour complet, c’est fait, mais je ne vous ai point fait les honneurs de notre demeure. Alors, suivez le guide, nous entrons.

Il y a deux portes, la porte principale qui donne côté nord, sur la 9^e Avenue (maintenant il faut dire l’avenue Proulx), avec ses trois marches d’escalier et la petite terrasse surmontée d’un toit en tôles plastiques d’un vert translucide et entourée d’une petite barrière en fer forgé. La deuxième entrée est celle que nous utilisons 97 fois sur 100 (à peu près), car elle est située sous le *carport* (abri d’auto), du côté est. Entrons donc par là. Devant nous, un petit corridor flanqué de trois ou quatre marches d’escalier, et immédiatement à notre droite en entrant nous avons, avant les marches, la porte donnant accès à l’escalier qui descend à la cave. Allons y faire un petit tour rapide. Au pied des escaliers, un beau coffre en cèdre et la boîte d’entrée électrique avec les disjoncteurs. C’est le coin nord-est de la maison, juste sous mon bureau. Tournons à gauche : devant nous une porte donne accès à une petite chambre froide, réserve de victuailles et cave à vin. Le sous-sol n’est pas divisé en pièces et est revêtu

¹ Les « beans » – prononcez « binnes » – sont des fèves blanches cuites longuement avec du lard dans une sauce sucrée et légèrement tomate. On les sert avec de la salade de chou et des tourtières, ou pâtés à la viande, comme on en sert dans les cabanes à sucre au printemps. Très populaire et agréable...

² Ce sous-sol hébergera bientôt les classes de garçons de notre école secondaire, lorsque nous quitterons le collège en 1969. Ensuite, nous irons dans le sous-sol de la nouvelle cathédrale.

d'un tapis rouge. Une cinquantaine d'affiches de théâtre garnissent les murs et cloisons. On ne peut y habiter vraiment, car la hauteur est relativement faible et permet à peine à un homme de ma taille de se déplacer sans se cogner le crâne aux nombreuses poutres traversées de fils électriques qui courent ainsi sous le plancher du rez-de-chaussée. Au centre de ce sous-sol éclairé le jour par deux petites fenêtres arrivant juste à hauteur du jardin extérieur, des cloisons centralisent la chaudière (au Québec, on dit la fournaise). Ce chauffage central est à biénergie (électricité ou mazout, à mon choix) et fonctionne à pulsion d'air chaud dans des grosses conduites qui courent un peu partout pour répartir l'air chaud dans la maison. Un système d'humidification automatique permet d'humidifier cet air chauffé et cela, croyez-moi, s'avère bien nécessaire en hiver alors que l'humidité est trop rare. Il fait sec en hiver au Québec. Entre le chauffage et la chambre froide, j'ai installé un petit établi de menuiserie, avec une armoire et une étagère pour remiser surtout les peintures. Et vers l'ouest on descend d'une marche vers un garage séparé de la maison par d'anciens murs extérieurs. Une descente depuis la 9^e Avenue y conduit par une grande porte-levis. Ce garage est situé sous la terrasse et notre salon, et je n'y mets jamais ma voiture, mais le bateau à moteur. En effet, il faudrait, si je l'utilisais pour la voiture, en dégager la longue descente qui lui sert d'entrée. Et en hiver, avec la neige que le ciel nous envoie, ce ne serait pas une sinécure.

Remontons dans le vestibule d'entrée situé près du *carport* et cette fois pénétrons dans ce petit corridor. En passant, vous aurez remarqué sur le mur un tableau électronique qui commande le système de sécurité avec alerte et protection depuis un distributeur central situé à L'Islet, à 50 kilomètres.

Dans le corridor d'entrée à droite, une armoire portemanteaux (armoire-penderie, comme on en voit beaucoup au Québec (à l'intérieur des murs). Et juste à côté, un coin débarras se trouve sous l'escalier montant à l'étage. En face, notre chambre flanquée d'une petite salle de bain.

La grande fenêtre de notre chambre donne sur le *carport*. Vous voyez, outre le lit et les deux grands meubles assortis, une grande peinture de mon papa, *Le masque*, représentant une femme devant un miroir, et une autre, *La fille au voile*¹. Sur le mur du fond, trois petits portraits de femmes, dont un Renoir et un Vermeer (*La jeune fille à la perle*), la photo de falaises battues par une mer démontée en Bretagne, achetée en Belgique en 68 au magasin Meurop. Nicole a de son côté placé quatre petites niches assez jolies avec quatre petites statuettes, comme des santons : saint François, saint Pierre, sainte Nathalie et saint Yves... Nous avons également une armoire murale (placard et penderie) en plus des deux meubles assortis au lit. La salle de bain est petite mais tout y est, y compris la douche qui donne dans la baignoire avec rideau. Des tout petits pavés de mosaïque bleu-blanc forment le parterre et la tablette de l'évier. La porte d'entrée de la salle de bain aboutit à un coin remise avec armoire et portemanteaux pour enfants, et donne sur la grande cuisine.

La cuisine est vaste et dotée de beaucoup d'armoires contre les murs, peintes en blanc et orange. Un grand comptoir en fait la longueur de près de cinq mètres avec un double évier au centre. Frigo, cuisinière. Nous avons eu une machine à laver la vaisselle, tombée en panne après quelques années et jamais remplacée. Elle nous sert de table près de la cuisinière. Notre cuisinière électrique à quatre ronds

est toujours la première que nous avons achetée il y a 48 ans – n'oublions pas les huit ou neuf mois passé dans notre première maison, que je ne vous présenterai pas, située à 100 mètres de celle-ci.

Face à la cuisine qui donne sur le nord se trouve la salle à manger qui donne sur le sud. Comme une grande baie les sépare, ces deux pièces forment une sorte de très grande salle de séjour sur toute la profondeur de la maison, du nord au sud. Notre grand et beau miroir, venu d'Allemagne via mère et que maman m'a envoyé, est là avec deux drapelets (Europe et Wallonie), que Nicole a plantés dans ses entrelacs de feuilles¹. Notre table fut achetée en Europe avant d'embarquer, toujours avec ses six chaises de velours couleur pourpre. Un grand meuble que j'avais peint en vert et que Nicole a voulu faire décaper (avec raison) fait face au miroir et est notre principal vaisselier. Reste le très beau meuble vitrine qui est dans le coin au fond à droite et dans lequel Nicole a mis tous ses biscuits, ses Sèvres et autres beaux bibelots, dont une hôtesse de l'air indonésienne qu'Yves nous fit parvenir directement de l'avion, et une autre poupée représentant une femme de Bahia avec deux robes (blanche ou couleurs). Par les deux grandes fenêtres qui se font face, on aperçoit un vaste panorama côté sud, et on voit les bâtiments de l'ITA sur sa colline au nord-ouest.

Restent les deux pièces sises au-dessus du garage et sous une terrasse plate. C'est une nouvelle partie ajoutée plus tard, par un propriétaire précédent, et ce sont le salon et la salle d'eau. Celle-ci est flanquée d'une armoire-placard qui fait toute la surface du mur gauche. Un évier au fond et les deux machines électriques pour laver et sécher le linge. Une table, une planche à repasser murale et on a fait le tour. Mais on a là une belle grande photo des quatre enfants sur notre bateau en 75. Le salon est essentiellement constitué de cet énorme meuble bibliothèque qui surmonte troisarmoires. Vous trouverez là beaucoup de beaux livres, notre grande TV, des divans et sofas, la table et une chaise longue du salon congolais, et une belle peinture de mon père, *La Robe cerclée*.

Voilà. Pour le rez-de-chaussée, il me reste une pièce à vous décrire, celle où je me trouve maintenant, occupé à vous écrire : vous l'avez reconnu, c'est mon bureau. Initialement, c'était la chambre de Nathalie et d'Yves bébé, puis quand nos quatre ados se sont tous retrouvés à l'étage, nous avons pu en faire le bureau du seigneur et maître. Je ne vous dirai pas comment il était avant qu'on le remît à neuf. Voyons-le tel qu'il est. On y entre depuis la porte sise dans le coin de la cuisine, juste au pied de l'escalier montant à l'étage. Le très grand bureau de coin vous fait face sous les deux masques de cuivre dédiés au théâtre : l'un qui rit et l'autre qui pleure. L'écran et l'ordi sont au centre, le clavier est sur une tablette escamotable. En plus des blocs tiroirs et armoires du bureau, il y a une vieille et belle bibliothèque à quatre portes vitrées qui nous vient du collège, et trois autres meubles de rangement, petites bibliothèques toutes simples du magasin IKEA. Dans le coin, au fond et à droite, deux armoires ou remises encastrées dans les murs sont également très utiles pour toutes sortes de rangements. En sortant, admirons ce vieux plâtre bronzé représentant lord Robert Baden-Powell, sorte de cadre que j'ai depuis 1960.

Nous montons à l'étage. Un escalier assez raide et auquel j'ai fini par poser une longue rampe, à la demande expresse de tante Madeleine alors octogénaire, nous permet d'aboutir sur un petit palier

¹ Ces deux peintures, celle du salon ainsi que le miroir de la salle à manger sont illustrées dans l'annexe du chapitre 5.

¹ Voir à l'item 24, plus loin

avec cinq portes : en face de nous, une minitoilette avec évier. Puis, deux portes à gauche mènent aux anciennes chambres d'Yves puis de Nathalie, et à droite aux anciennes chambres de Pierre et de Franz. Chaque enfant a désiré décorer sa chambre selon ses désirs et ses couleurs favorites. Je vous ferai grâce des détails, mais sachez que la chambre de Nathalie se reconnaît entre les quatre : c'est la plus feutrée, la plus douce au regard. Ce sont quatre chambres mi-mansardées. Sur les côtés extérieurs le plafond, rejoint par le toit en pente de la maison, décline doucement pour ne laisser chaque fois qu'un mur d'un mètre de haut.

Voilà. Un seul étage en plus du rez-de-chaussée, mais quand même cinq chambres, salon, vaste cuisine, salle à manger, lavoir, bureau, deux salles de bain, garage et chambre froide, et vaste sous-sol non aménagé. C'est quand même pas mal.

Vous ai-je dit que lorsque le propriétaire qui précéda agrandit la maison, il la revêtit d'un beau manteau de briques jaunes, comme vous pouvez vous en rendre compte en sortant? C'est ici que se termine la visite guidée. N'oubliez pas le guide, je vous remercie de votre bienveillante attention. Attention, il y a une marche...

Vous voyez cet épicea bleu du Colorado, près du *carport*? Eh bien sa flèche n'est pas son tronc original, non. Pierre ou Richard Dionne ont fait là un autre coup pendable, ils ont coupé la pointe du jeune arbuste. Après deux ou trois ans, celui-ci a redressé une de ses branches latérales pour s'en faire une belle pointe et un nouveau tronc bien droit, et il a continué à pousser en âge et en sagesse! C'est ça le triomphe de la vie. Faut le faire! Hein, nous les hommes, si deux vilains petits « ormes » nous coupaient la tête, pourrions-nous encore redresser notre petite branche et faire triompher la vie?

12 Projet promotionnel heureusement avorté

(Chapitres 21 et 23)

Alors que nous étions encore dans la fameuse tour d'ivoire à l'ITA, et que j'étais chef de groupe en français vers les années 1974-75, j'ai eu à recevoir et rencontrer plusieurs fois une dame, agente de français chargée de la promotion des programmes et de veiller au bon fonctionnement des cours de français au secondaire, et ce dans plusieurs commissions scolaires. Elle était une sorte d'agent au-dessus des chefs de groupes de français et servait de lien avec le ministère, les concepteurs de programmes et d'examen... Bref, c'était une sorte de super chef de groupe. Elle est venue quelques fois en deux ans et m'a recommandé auprès de ses supérieurs, car je me demandais si je ne ferais pas mieux d'essayer d'obtenir un poste semblable. La raison principale de ce choix était que nous nous demandions, Nicole et moi, s'il ne serait pas préférable de déménager à Québec, compte tenu du handicap de Nathalie et de la nécessité où elle était d'y habiter pour avoir un accès facile au Centre de l'ouïe et de la parole. La seconde raison était une augmentation du salaire.

Mais il y avait deux gros hic. Le fait de devoir beaucoup voyager, et souvent loger à l'hôtel en laissant Nicole avec les quatre, l'hiver, n'était pas toujours plaisant. Et surtout, cette promotion risquait d'être très aléatoire, car il n'y avait pas les garanties de permanence et de sécurité que j'avais comme professeur en classe. L'avenir de cet emploi était loin d'être assuré.

Tout bien pesé, je me sentais plein d'allant et prêt à risquer l'aventure. J'ai donc quand même accepté de me rendre à leur invitation à Québec pour une entrevue. Je me souviens que cela s'est très bien passé, dans l'édifice G, le plus haut *building* de Québec. J'étais même brillant devant toutes leurs questions. J'ai cru aussi que je pouvais bien convenir comme responsable itinérant pour le français dans toute une région (plusieurs commissions scolaires, promotion du français et soutien des profs). Beaucoup de voyages prévus.

Lorsque l'entrevue fut terminée, j'ai mis au moins un quart d'heure à retrouver ma voiture dans le *parking* à plusieurs étages. Je commençais à paniquer, mais m'étais simplement trompé d'étage. Puis une ou deux semaines plus tard, je reçois le coup de fil attendu. Je convenais, mais ils ont vu que j'étais fort attaché à La Poc, ma paroisse, ma famille et le scoutisme... et comme ils n'étaient pas très garants de l'avenir pour cette situation un peu trop précaire à leur goût, ils ne m'ont pas choisi, malgré mes qualités évidentes – disaient-ils! – pour le contenu (promotion de la langue).

Sur le moment je fus un peu déçu, mais très vite je me suis réjoui d'avoir gardé ma place, car ce statut d'agent promotionnel n'a duré que deux ou trois ans. Et je dois à ces responsables en français au ministère de ne pas avoir perdu ma place comme prof. Ils voyaient mieux l'avenir que moi. Au fond, je leur dois une fière chandelle, car je me sentais des ailes, prêt à faire le saut – faire le sot? Au fond, je suis meilleur comme prof que comme chef de groupe.

13 Voyage Betsy 2011

(Chapitre 21)

Les enfants de Betsy s'étaient cotisés en 2011 pour offrir à leur maman un beau voyage au Canada. Et c'est ainsi que nous avons reçu notre chère belle-sœur dès le 30 août, après notre voyage aux Îles-de-la-Madeleine et avant notre voyage pour le Mexique avec les Boily – décidément, on aime les voyages!

Avec elle, nous sommes allés au musée François-Pilote, et lors d'une belle journée d'automne nous avons pris notre pique-nique et sommes allés nous promener dans les beaux bois de la réserve de Parke, sur la route de Pohénégamook. Nous avons aussi vu un élevage d'alpagas et lors de son retour pour Montréal et l'avion, après une halte chez Yves, nous avons été visiter le très beau et tout nouveau monastère cistercien de Saint-Jean-de-Matha...

14 Opérette, opéra et *Holiday on ice*

(Chapitres 13 et 27)

Lors de notre séjour à Liège, durant notre congé à la fin de l'année 51 (j'avais donc 13 ans), papa Warnant nous invita deux fois à assister à un spectacle d'art lyrique à la salle de l'opéra de Liège. Une première fois nous avons vu *Les Cloches de Corneville*, une opérette que je me souviens avoir bien appréciée. Maman chantait souvent l'air célèbre :

Sonne, sonne, sonne
Joyeux carillon
Sonne, sonne, sonne
Sonne, sonne donc!

J'avais bien aimé et beaucoup ri. Il y avait, je crois, un oncle de Popol Dresse (de Herve) qui y tenait un rôle amusant.

Mais il y eut plus solennel : *Lobengrin* de Wagner. Belle musique en vérité, mais je n'ai pas compris grand-chose à ce grand opéra en allemand. La seule chose dont je me souviens, c'est qu'il y avait, je crois bien, des fantômes et de la légende... Ainsi donc, vous voyez que notre papa avait à cœur de nous cultiver, et il savait pertinemment que ce n'est pas au Congo que nous pourrions assister à de pareils spectacles lyriques. Quoique, quand j'y pense... au collège à Bukavu j'ai moi-même chanté dans les chœurs d'une comédie musicale, *Le chat botté*, et en 54 nous avons vu *Le pays du sourire* par une troupe de bons amateurs de la ville, dans laquelle évoluait le professeur Lapage. Ah, ah! on se tenait à la page...

Lors de ce même congé, fin 51 ou début 52, avec mémère et grand-papa de Herve, papa, maman, Christian et moi, ainsi que nos manteaux, nous sommes aussi allés voir un autre grand spectacle à grand déploiement. Et celui-là, on ne pouvait vraiment pas le voir en Afrique. Il s'agissait de *Holiday on ice* à Coronmeuse, à Liège. Magnifique, mais je crois déjà vous en avoir touché un mot. Alors, vous retournerez lire le chapitre 27.

15 Deux belles salles
(Chapitre 24)

D'abord la première salle du collège de La Poc et ses colonnes. Nous y avons présenté *Knock ou le triomphe de la médecine* et *Le Bourgeois gentilhomme*, nous y avons vu trois Ionesco par le cégep (*Les chaises*, *La leçon* et plus tard *La cantatrice chauve*), des ciné-forums, deux fameuses pièces montées par Pierre Lévesque (*Les belles-sœurs* et *L'opéra de quat'sous* – TB), *Les balançoires* (la seule mise en scène (?) de Michel Toussaint). Voilà pour les spectacles dont je me souviens, dans cette vieille salle, et puis Clémence Desrochers fit là un monologue qui fut le dernier spectacle avant les travaux. La chrysalide devint papillon et ainsi naquit la salle André-Gagnon.

Dans cette nouvelle salle, nous présentâmes toutes nos opérettes, et aussi (dont je me souviens) *Ça danse à la grande Anse*, *Gouverneurs de la rosée*, quelques méritas dont celui avec *Le Petit Prince*, le spectacle de Lysianne Tremblay et Nicole Biron, plusieurs Cégep en spectacle, quelques belles conférences dont Hubert Reeves, deux spectacles mis en scène par Pierre Lévesque dans lesquels je jouais : *Piège pour un homme seul* (pour la SRPSP¹) et le spectacle de clôture du 150^e de l'ITA, Mathieu Lippé et, ce 1^{er} novembre 2015, Lysianne Tremblay. Que de beaux souvenirs!

La salle du Centre culturel, plus petite, mais avec une scène très large. J'y ai présenté beaucoup de mes pièces (la majorité), depuis *Topaze* en 70, *L'Avare*, plusieurs méritas, *L'homme de la Mancha*

(chanté et monté par Pierre Lévesque), et toutes nos répétitions de la SALLP... jusqu'à ce qu'on y construise la bibliothèque. Ce fut notre mort du Cinq-Sec, avec retour à la salle André-Gagnon.

Et songeant à tous ces rendez-vous sur les planches, je me suis demandé combien de fois, combien de jours en plus de trente ans j'avais bien pu entrer dans ces deux salles, et souvent pour y aller sur la scène. Et je suis sûr que vous vous morfondrez, vous aussi en vous posant la même sempiternelle question. Alors je me mis à faire des calculs rapides et très approximatifs. Si j'estime être allé à la salle André-Gagnon pour les répétitions deux fois par semaine comme acteur ou metteur en scène, 250 à 300 soirées; et pour des représentations publiques (sur scène ou en coulisse), 25 soirs; et comme simple spectateur (conférence, ciné-forum, spectacle), 35 aussi. Pour le Centre culturel, où il y a eu beaucoup plus de mes pièces et toutes les répétitions de cinq opérettes, les trois chiffres seraient toujours approximativement de 1250 soirées comme metteur en scène et acteur (sans public), 50 représentations publiques et 25 comme spectateur.

Cela ferait un grand total de 1660 soirées en une bonne trentaine d'années, ce qui fait quand même une moyenne de 55 soirées par an. Pas mal, dit-il, et il acquiesça en confirmant. Et voilà qu'un doute intense et lancinant me ronge l'intérieur : ne serait-ce pas plutôt 1661?

16 Deux montures pour un seul éclaieur
(Chapitre 30)

Depuis que j'ai une cataracte sur le seul œil valide (le gauche), j'ai une paire de lunettes pour voir la TV, les gens et tout ce qui est à plus d'un ou deux mètres, et une autre paire pour lire et regarder de près mon écran d'ordinateur. Alors j'ai souvent la blague de me lever de mon bureau, d'aller à la TV et de trouver que l'image est bien trouble, parce que j'avais oublié de changer de paire. C'est ce qui m'est arrivé dimanche 1^{er} novembre 2015 après-midi, lorsque je me suis assis dans la salle André-Gagnon pour assister au gala de Lysianne Tremblay, qui retrouvait la salle de ses premières amours après douze ans au Tyrol... Je trouvais que le rideau rouge était bien trouble, puis horreur, j'ai constaté que j'avais oublié de changer de monture. La paire à cheval sur mon nez était toujours celle que j'avais en travaillant à l'ordi, juste avant de partir! Nicole m'a proposé de vite retourner à la maison pour les échanger, mais je lui ai dit : « Non, laisse tomber. Je n'ai qu'à enlever ces lunettes prévues pour voir de près, les autres, les normales oubliées à la maison ne font plus vraiment de différence, que je les porte ou non. Je n'aurai qu'à fermer les yeux et écouter. » Ce fut très réussi, elle chante toujours aussi bien. Bravo Lysianne! J'ai quand même pu l'entrapercevoir et constater qu'elle était toujours aussi gracieuse dans ses deux belles robes. C'est là qu'elle rappela devant tout le monde qu'elle m'appelait toujours Monsieur B.

Oui, depuis ma cataracte en août ou septembre 2014, ma vision a bien changé et je dois constamment passer d'une paire à l'autre, si bien que ma paire pour voir de loin, je l'ai maintenant attachée à un cordon qui me reste autour du cou... Chaque monture a sa bride. Et je ne vous ai pas dit : à l'entracte, les gens m'appelaient Monsieur B.

¹ Société du roman policier de Saint-Pacôme

17 Même au journal télévisé de Radio-Canada
(Chapitre 21 et 31)

Même là, on n’est pas à l’abri d’erreurs de langage. Ce 3 novembre 2015, à la veille de la présentation du nouveau cabinet Trudeau, Céline Galipeau interroge Emmanuelle Latraverse : « Il a quand même fixé la barre assez haute, Emmanuelle? » Et dans la réponse : « Alors qu’il a beaucoup des décisions à prendre »...

Haut est un adverbe, donc invariable : fixer la barre assez haut, la branche est haut perchée... Et on dit bien « beaucoup de » ou « peu de ». De est ici préposition. Il prend des décisions, mais il prend beaucoup de décisions...

Oui, même dans le grand journal, avec de très bonnes journalistes, on n’est pas à l’abri d’une faute par-ci, une faute par-là.

18 Soleil africain
(Chapitre 9)

Deux choses n’ont jamais été dites dans la première édition de ces souvenirs à propos de l’Afrique. D’abord, en plein midi, nous n’avions pas d’ombre alentour de nous. Comme le soleil brille au zénith, lorsqu’on est sur l’équateur on ne voit pas sa propre ombre, elle est réduite à notre propre personne et ne s’écarte pas de nos pieds. Mais si vous levez les bras latéralement jusqu’à hauteur d’épaules, alors vous verrez l’ombre de la barre de vos bras ouverts qui se prolonge à gauche et à droite de vos pieds.

De plus, un jour étant gamin, j’avais pris le thermomètre dont la graduation allait jusqu’à 50°, et je l’ai exposé au plein soleil. Rapidement j’ai vu le mercure¹ monter, grimper assez rapidement, si bien que tout aussi rapidement, alors que le niveau atteignait 48, puis 49 degrés, je l’ai retiré du soleil de crainte qu’il n’éclate dans mes mains...

19 Un chef, quatre sous-chefs
(Chapitres 15 et 27)

Dans le film *Symphonie fantastique*, qui raconte la vie d’Hector Berlioz, on voit à un moment donné Jean-Louis Barrault, interprétant le fougueux compositeur et chef d’orchestre, qui est seul derrière tous les très nombreux instruments et choristes qui ne le voient donc pas. Et lui dirige trois ou quatre sous-chefs d’orchestre qui le voient et sont chacun placés devant une partie de l’orchestre qu’ils dirigent, non pas de main de maître, mais de main de sous-maîtres, évidemment. Rarement vu ça. Impressionnant. C’était mon dernier film à Bukavu, celui que Christian n’avait pas pu voir parce qu’il était « enfants non admis » et qu’il fallait donc avoir seize ans. Pauvre Coco...Vous avais-je déjà

¹ À cette époque, tous les bons thermomètres avaient encore du mercure dans leur veine... et ils ne s'en portaient pas plus mal, remarquez.

dit que parfois on l’appelait Coco, notre cher Kiki? C’est Josiane, ou Ninou, ou même Marie-Ange qui a lancé cela, mais cela n’a heureusement pas trop duré.

20 Un coin d’armoire
(Chapitres 20 et 30)

Pour se gratter le dos la nuit, lorsqu’on se relève pour aller là où la reine va à pied, vous savez chez Jules, quand elle va voir son Jules... eh bien rien de tel qu’un bon coin d’armoire, dont l’arête tranchante quand vous vous y frottez calmera vos démangeaisons dorsales. Eh oui, la nuit, à deux ou trois heures du matin, dans le grand silence et la fraîcheur nocturne, j’ai pris l’habitude d’aller interroger mon thermomètre. Cela me fait une petite promenade dans la nuit, et quand j’ai eu vu la température qu’il fait à l’extérieur et que je repasse la porte de mon bureau, je ne peux m’empêcher de me frotter le dos contre l’arête de cette armoire où nos deux petits-enfants venaient se mesurer et contempler les progrès de leur croissance. Oui, sur cette arête bien effilée, je me gratte le dos avec suavité et concupiscence, comme un gros chat ronronnant qui se frotte contre un tissu rugueux pour se nettoyer le dos ou supprimer une démangeaison, vous voyez ce que je veux dire. Ah, quelle extase! Quelle délectation à quatre heures du mat’ hein! Quelles apaisantes délices au féminin pluriel (je l’aurai au moins une fois employé, cet hurluberlu qui change de genre en se multipliant).

Tiens à propos, Maxime est venu passer une semaine en janvier 2016 et il s’est remis sous la toise et pieds nus. Il mesure 1,83 m et il a dix-sept ans. C’est fou comme ça pousse!

21 Une chaîne de chaînes
(Chapitre 18)

Nous n’avons pas toujours habité la Belgique (et certainement pas la France), mais de loin en loin, grâce à la télévision, on suivait quand même des émissions françaises. Il s’en est succédé énormément, je trouve, des canaux différents en France. Rien que pour la TV :

Cela a commencé en 52 (je suppose) avec la RTF (Radiodiffusion-télévision française).

Puis c’est devenu l’ORTF (l’Office de...)

Puis il y eut deux chaînes : l’officielle et la privée

Puis...

Puis, il y eut même six chaînes. Et je me demande si on ne parlait pas d’un canal n°8?

Maintenant il y a bien cinq chaînes... Quel embrouillamini!

22 De plus en plus menteur
(Chapitre 30)

On peut mentir par omission. Nous avons appris cela lors des leçons de catéchisme. Mais on peut aussi faire des omissions sans mentir nécessairement, mais se taire, volontairement, pour éviter de trop longues discussions ou des digressions sans fin.

Je me promène en ville et rencontre une vieille connaissance.

Moi Salut! Ça fait un petit temps qu'on ne t'a plus vu... Comment vas-tu?

Lui Bien! Et toi, la santé, ça va?

Moi Oui, ça va, ça file même... sauf mes yeux [il faut bien dire quelque chose quand même], mais on surveille ça et en attendant on marche, on chante, on rit...

Et voilà, il reste à emballer et expédier la marchandise : « C'est ça. Alors, salut et à la prochaine ». Et on est déjà repartis, chacun de son côté...

Je n'ai pas dit grand-chose sur ma santé. Et pourtant j'aurais pu : mes oreilles qui n'entendent manifestement plus comme avant, mon apnée la nuit et mon respirateur, mes maux de dos à l'occasion, le manque de souffle aussi après un petit effort, et cette envie de dormir qui me tombe dessus lorsque je suis devant la TV. Et quoi encore? Mes dents, bien sûr; les rides et des petits boutons de toutes couleurs et de consistances diverses qui fleurissent sur la peau, puis disparaissent comme des champignons; les ongles qui deviennent durs et cassants aux doigts et aux orteils; j'allais oublier quelques bons rhumatismes qui m'obligent à boiter, heureusement pas trop souvent. Et mon arythmie cardiaque, et mes pilules pour liquéfier le sang, et d'autres pour le léger cholestérol ou le léger diabète... Et mes collyres (trois sortes de gouttes pour les yeux), et la goutte au nez de plus en plus fréquente (tant que ce n'est pas la goutte ailleurs), et mon embonpoint, et même ma voix qui fausse de plus en plus quand j'essaie de chanter. On n'en finirait pas avec la liste de nos petits bobos, liste qui s'allonge comme un élastique qui finira par me péter en pleine face... Alors je coupe court, je dis : « Ça va! Oui, ça va. », et je me demande, en m'éloignant du vieux copain, si en vieillissant on ne devient pas de sacrés menteurs!

Peut-être, mais c'est quand même vrai que la santé, ça va. Pensez : pas le moindre petit cancer, pas d'Alzheimer (je m'en souviendrais quand même), aucune allergie, touchons du bois, pas la moindre crise d'hystérie ou d'épilepsie à l'horizon de mes prochaines 80 pages, je ne suis pas encore aveugle (je m'en serais aperçu) et je ne suis pas sourd (on me l'aurait dit, non?). Oui, au fond, ça va, ça va... enfin j'espère!

23 Les sports comme spectateur

(Chapitres 30 et 32)

Plus les années passent, et plus je devrais être content lorsque je pense aux sports que j'ai toujours appréciés en tant que spectateur assidu. Je pense au cyclisme, au foot et à l'athlétisme lors des olympiades. En effet, il y a plus de rencontres (si, si!), et plus de moyens techniques pour bien les voir à la télévision... Maintenant, regarder un match de soccer (foot) sur grand écran en HD, cela équivaut (presque) à se retrouver au milieu des joueurs, sur le terrain. Et suivre les échappées du Tour de France dans un col, on les voit quasi transpirer... Et comme en plus, je suis à la retraite, j'aurais beau jeu d'en avaler de ces courses, de ces matchs. Je sais par exemple que José, mon beau-frère, ne s'en prive pas. Et aujourd'hui, avec le dopage (si, si!) et les techniques raffinées d'entraînement, les joueurs sont meilleurs, les coureurs plus performants. Alors, de quoi me plaindrais-je?

Et pourtant...

Moi qui reconnaissais tous, enfin disons beaucoup de coureurs cyclistes en pleine compétition, moi qui appréciais un beau match avec des équipes de renom ou mes équipes préférées, il m'arrive souvent de déchanter. Je ne reconnais plus les grands acteurs qui évoluent sous mes yeux, je ne retiens plus leurs noms. Au point que je me demande toujours comment font les commentateurs pour les reconnaître si aisément. J'oublie que moi aussi, lorsque j'avais vingt ou trente ans, je reconnaissais les auteurs de ces exploits sportifs. Alors, c'est devenu un peu comme si j'assistais à un match entre des équipes inconnues, ou comme si je voyais pour la première fois filer le peloton des coureurs cyclistes. Il n'y a plus ce lien entre l'aficionado que j'étais et le sportif que j'admirais, cette reconnaissance quasi intime entre moi et l'auteur de ce beau but ou le vainqueur du sprint à l'étape. Je ne reconnais plus ces nouveaux champions, même si j'admire leurs performances. Même si je les vois dix fois, je ne les reconnais plus et j'oublie leurs noms. Oui, il y a mes yeux qui font défaut, mais c'est surtout la mémoire qui me trahit. Quelque chose s'est cassé. Et pourtant il m'apparaît que les performances sont supérieures à ce que j'avais connu : plus de rapidité, plus d'endurance, plus de technique. Sans doute la drogue est-elle, hélas, pour quelque chose dans la nette amélioration des performances.

24 Miroir, mon beau miroir, dis-moi

(Chapitre 21)

Je voudrais profiter de ce chapitre pour vous présenter ma belle blonde, Nicole, et votre humble serviteur en photographies. Et je me suis souvenu de cette très belle photo (photo B) prise rue Saint-Julien le 9 avril 1961. Nous étions fiancés et nous posions devant le grand miroir de notre hall d'entrée. Et, tant qu'à être dans les miroirs et les photos, j'ai pensé que vous seriez heureux d'admirer Nicole devant d'autres miroirs, comme sur la photo A, chez elle, rue Théodore Schwann en novembre 60 et sur la photo C, prise en avril 61 aussi mais devant le fameux miroir vénitien, toujours rue Saint-Julien à Outremeuse, que je vous montre en entier (photo D), tel que restauré par Jean-Philippe, comme vous l'apprendrez ci-dessous, et que dorénavant vous pouvez admirer à La Pocatière.





La pièce de mobilier qui a le plus de valeur dans notre humble demeure est sans contredit notre grand et beau miroir XVIII^e siècle. Il serait, à cet égard, suivi par l'ensemble de cinq pièces qui forme le salon congolais en wengé sculpté – quatre chaises longues et une table.

Dimensions

Revenons donc à ce miroir dont les dimensions sont quand même impressionnantes (1,55 m de hauteur, 1,20 m de largeur et 35 cm d'épaisseur), compte tenu des grandes feuilles d'acanthé au sommet. Le miroir à proprement parler est de forme ovale et mesure 81 x 61cm. L'ensemble se présente comme une énorme guirlande de feuilles qui couronne et entoure le miroir mural. En dessous, une coquille Saint-Jacques réfère au style Louis XV.

Historique

C'est ma grand-mère Bonsang (mémère), qui avait l'habitude de chiner dans des salles de vente et chez des antiquaires, qui le dénicha en Allemagne. Mais à l'origine lorsqu'elle l'acheta, c'était un tableau avec une peinture à l'huile représentant en vénérable seigneur allemand du XVII^e ou XVIII^e. Ma grand-mère comprit vite que cette figure, qui fut sans doute un temps illustre ou reconnue, n'était plus d'aucun intérêt. Qui aurait acheté ce portrait dans cet énorme cadre doré? Aussi fit-elle supprimer la peinture pour la remplacer par ce miroir très épais et très lourd, qui est encore emprisonné dans son cadre majestueux. Je me souviens l'avoir vu longtemps chez mes grands-parents de Herve, puis vers 1960, mémère avait décidé que cette belle pièce serait pour son filleul, pour moi qui suis quand même l'aîné du nom Bonsang. Et c'est ainsi que ce beau miroir se retrouva en notre maison à Liège, puis rue Max-Buset à Grivegnée, où il trônait dans la salle à manger.

Description

Il faut maintenant que je vous décrive un peu la chose, que maman fit d'ailleurs une fois redorer. Vous savez, cette opération délicate qui consiste à poser des minces feuilles d'or sur toute la surface de ces innombrables feuilles d'acanthé représentées en une vaste couronne. Cela fait beaucoup de feuilles sur d'autres feuilles, vous m'avez compris, comme disait Charles de Gaulle aux Algériens en 1955. Non, excusez. C'est lui qui a dit : « Je vous ai compris ». Mais si je continue à divaguer de la sorte, vous, vous n'y comprendrez plus rien, alors revenons à nos feuilles dorées. Qu'il était beau! Mais aussi quel travail, car il faut que je vous explique un peu cette sculpture. Elle est en bois de rose, très léger, et forme des dizaines de feuilles recourbées. Sont-ce des feuilles d'acanthé? Je le présume,

mais ne pourrais le jurer. Or ces feuilles sont très découpées, et pour les achever et bien les arrondir, l'artiste y a ajouté du plâtre et a doré le tout. Cela prend beaucoup d'espace et est très fragile. Juste en dessous du cadre, là où la guirlande feuillue est la plus mince, nous voyons une grande coquille Saint-Jacques (photo C). Et, tenez-vous bien, si vous consultez un ouvrage spécialisé sur les moulures et sculptures décoratives, vous verrez que cela nous renvoie au XVII^e ou XVIII^e siècle. Il faudrait avoir ici l'avis d'un expert.

Voyage et réfection

Un jour de septembre ou octobre 1991, maman décida de me le faire parvenir. Elle s'adressa à la maison Töller qui faisait des meubles et où Christian travaillait, pour faire faire un emballage digne de confiance. Ils déposèrent le précieux miroir dans une grande et lourde caisse, avec beaucoup de bourrage en mousse et le tout bien sanglé. On met sa ceinture et on part! Et vogue la galère... ou plutôt : et vole l'aéroplane, car le miroir fut envoyé par avion. Cela a dû coûter une fortune à ma mère, car le tout pesait plus de 80 kilos, et par avion... Cela lui a, au bas mot, coûté quinze ou vingt mille francs, sinon plus!

Et un jour, début novembre, je reçois un avis m'invitant à aller au bureau des douanes de Montmagny pour y dédouaner ce colis.

Ils me demandent ce que c'est. J'explique. Ils me demandent si c'est pour le commerce, je réponds que non. Et l'officier me demande enfin quelle est la valeur de l'objet. Je ne pouvais décemment pas trop le sous-estimer, mais j'évitai de monter trop haut. J'ai heureusement oublié ce que j'ai déclaré et le montant qu'ils exigèrent. Je me rappelle juste que j'ai payé beaucoup, et je dirais beaucoup trop pour un bien domestique et usagé. Certainement plusieurs centaines de dollars!

On mit la caisse dans ma Chevrolet beige à hayon, à moins qu'ils ne me l'aient fait parvenir en camion, je ne sais plus. Je l'ai ouverte dans le garage, et là, constat : le miroir en général est encore en bon état, mais deux ou trois gros morceaux sont cassés et séparés, et une trentaine de petits éclats et morceaux divers en bois recouvert de plâtre se promènent un peu partout dans la caisse.

Je fais appel à mon ami bricoleur et expert en tout genre, Jean-Philippe Tirman, et lui demande d'examiner la chose. J'attends ses conseils de bricoleur en tout genre. Il m'offre généreusement de faire le travail de restaurateur, si je l'aide. Nous sortons le corps principal, on l'attache solidement et on le suspend à une des solives du sous-sol. On amène les morceaux, et Jean-Philippe regarde, scrute, réfléchit.

Puis, dès le lendemain, armé de colle à bois, de serre-joints divers et de gros anneaux d'élastique, il recolle et je l'aide, il attache et je l'aide. Nous travaillerons une bonne semaine, car il faut aussi attendre que chaque réparation sèche bien avant de progresser. Quand je dis « nous », je parle évidemment de Jean-Philippe. C'est un nous de majesté en son honneur. Puis il faudra remettre de la peinture sur le tout, mais comme les feuilles d'or coûtent cher et supposent une habileté de professionnel, nous optons pour un *spray* doré. C'est moins beau, mais c'est beau pareil.

Inauguration

Et nous voilà arrivés le 30 novembre, jour de la Saint-André, devant un parterre trié sur le volet : nos amis traditionnels, Toussaint, Coenen et Tirman, évidemment. La bouteille de champagne est prête, le miroir accroché au mur de la salle à manger, mais pudiquement voilé en attendant l’inauguration officielle. J’ai installé une petite tribune et préparé tout un discours.

J’ai truffé mon allocution de plusieurs belles citations littéraires faisant référence au miroir, comme on arrose un bon repas de quelques grands crus bien choisis, puis Jean-Philippe eut le privilège de tirer le rideau avant que nous dégustions nos coupes à la santé du miroir.

Comment dites-vous? Oh! oui, si vous y tenez absolument, voici alors, uniquement pour satisfaire votre curiosité et aussi vous faire plaisir, la petite allocution que je leur ai distillée en cette journée mémorable.

Allocution pour l’installation officielle du miroir

Distingués invités d’honneur, mesdames, messieurs... Non, je supprime mesdames et messieurs, car vous êtes tous des invités d’honneur... Hum, je recommence : distingués Invités d’Honneur, avec majuscules...

Permettez-moi, dans cette humble galerie des glaces, enfin d’une glace, de rappeler ici le souvenir de Stendhal – vous allez comprendre pourquoi. Hum, comme le disait si bien le père du *Rouge et le Noir* (est-ce que je devrais dire le père du *Rouge et du Noir*, ou bien le père de *Le Rouge et le Noir*... en tout cas, il s’agit de l’histoire que Jean-Philippe ici présent regarda, au lieu de travailler, comme on aurait pu le croire)... Donc, comme le disait si bien cet humoriste, non... Stendhal je veux dire, dans ce grand roman, hum : « Un roman est un miroir qui se promène sur une grande route ». Et moi j’ai envie d’ajouter, non pas comme murmurait Cocteau que « les miroirs sont des portes par lesquelles la Mort va et vient », mais que le miroir, et celui-ci en particulier, pourrait être un roman qui a traversé de grandes routes, et même de grandes mers.

En effet, ce meuble divin nous vint, comme vous ne l’ignorez pas, de Belgique, où nous retrouvons tout naturellement Hergé qui avait certainement lu Goethe et écouté Gounod lorsqu’il créa la Castafiore, puisque cette dernière chante avec éclat les vers célèbres de Marguerite de *Faust*, en tonitruant d’image en image « Ah, je ris de me voir si belle en ce miroir ». N’est-ce pas?

Et Lewis Carroll savait-il qu’un jour de l’an de grâce 1991, cent vingt-six ans après sa célèbre Alice au pays des merveilles, nous nous retrouverions nous aussi, non pas *De l’autre côté du miroir*, mais de ce côté-ci de l’Atlantique, non pas de l’autre côté de l’Atlantique, mais de ce côté-ci du miroir! Ha, ha!

Et Charles Perreault, le grand Charles qui n’était ni comte ni beau, mais nous fit de beaux contes que nous trouvions beaux lorsque nous étions petits, le grand

Charles Perreault donc, dis-je, pouvait-il deviner du fin fond de ses contes du dix-septième, pouvait-il imaginer, pressentir ou seulement subodorer qu’un jour un Johannus-Philippus Tirmanus viendrait en Nouvelle-France se mirer les mirettes dans un magnifique conseiller des grâces, pour poser à icelui, c’est-à-dire au conseiller des grâces, entendez le miroir, la question cent et cent fois répétée? Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage, nous susurre son collègue Boileau. Or donc, que ce sieur Tirmanus, contrefaisant une reine perfide, s’enquerrait : « Miroir, miroir, dis-moi si je suis toujours la plus belle »... personne? Eh bien, je vous le demande, le grand Perreault pouvait-il imaginer pareille question? Le bonhomme Jean de La Fontaine, heureusement, devait selon ses habitudes paresser quelque part, sans quoi il lui eût répondu, tel l’écho du fond des bois ou un vers venu du trésor de ses fables : « Il accusait toujours les miroirs d’être faux ».

« Ô miroir! Eau froide par l’ennui, dans ton cadre gelée! » clamait Mallarmé, pendant que Paul Morand, sans doute mieux armé, répliquait du tac au tac : « Les miroirs sont des glaces qui ne fondent pas. Ce qui fond, c’est qui s’y mire. ». Et si tous ici assemblés, nous demandions à quelqu’un de s’y mirer dans ce miroir profond et calme? Et si nous le demandions à notre miro-réfectionniste, l’ébéniste marqueteur, le tapissier ornementaliste, le doreur et sculpteur ès boiserie, miroiterie et marqueterie, licencié en argenture, dorure et étamage? Remarquez que je n’ai pas dit cadreur ou cadre, c’eût été trop simple, et partant forcément incorrect. Or donc, si nous demandions tout simplement à notre Jean-Philippe de se mirer les mirettes en ce miroir? Attention, Monsieur Tirman, un miroir ne ment-il pas et ce qui est à gauche n’arrive-t-il pas à droite et réciproque...ment?

Faisons l’essai et regardons bien : quand Jean-Philippe sera placé devant ce cadre et qu’il retirera son voile (hum, au miroir, évidemment), aurons-nous la vérité sans voile, la vérité toute nue, ou verrons-nous un monstre sortir du cadre peint? Alors, miroir menteur ou miroir-vérité? Le faux semblant vrai ou l’authentique paraissant trouble? Les parisiens sont ouverts, Jean-Philippe se place devant la glace. Il fait face et va dévoiler la sainte face. Attention : tour de prestidigitation. Un, deux, trois... et voilà!

Et je vois... et vous constatez avec moi que... ce miroir est extraordinaire! Car l’homme que nous y découvrons n’est plus Jean-Philippe, ni Tirman, ni le miro-réfectionniste, mais le visage de la bonté, de la serviabilité, de la disponibilité en personne, le visage du sourire fait homme.

Mesdames et Messieurs, ou plutôt distingués invités, avant que de tirer le voile sur ce mémorable discours, et cependant après avoir tiré le voile sur ce miroir, permettez-moi humblement de citer un auteur, une fois n’est pas coutume et une hirondelle ne fait pas le printemps, même si nous sommes en plein hiver et que cela n’a strictement rien à voir... quoique devant un miroir, il ne siée guère de ne rien

voir, mais bien de boire – mais cela est vraiment une autre histoire. Donc, et pour en revenir à nos moutons, c’est-à-dire à l’auteur annoncé, je me retire et lui laisse la parole, par ma bouche. Hum, voici enfin celui qui murmurait que « les miroirs sont des portes par lesquelles la Mort va et vient », le créateur d’*Orphée*, lequel plongeait dans le miroir, rappelez-le-vous, pour y retrouver sa dulcinée Eurydice. Voici le maître du verbe, j’ai nommé Cocteau, qui nous sert le mot de la fin... Écoutez bien, écoutez bien : « Les miroirs feraient bien de réfléchir un peu avant de renvoyer les images ».

Et maintenant, distingués invités, après avoir bu mes paroles, levez avec moi vos verres et buvons au miroir et à la sainte face qui nous le restaura et nous en restitua le reflet si vrai, si faux, si beau...

La Pocatière, ce 30 novembre 91
(en ce jour de la Saint-André)

25 Les grandes eaux dans la maison des Khalil
(Chapite 21)

Léon Khalil a pris sa retraite en 1995, et depuis lors, ils se retrouvaient souvent, son épouse Georgette et lui, à Montréal chez leurs frère et sœur ou chez des cousins. Ils sont même partis en Égypte aussi. Puis, à l’occasion, ils nous revenaient pour un ou deux mois. Déjà leurs trois enfants avaient émigré vers Montréal, pour leurs études, bien avant eux. Bref, personne ne s’étonnera de les voir repartir en décembre 1996. Léon me passe la clé de sa maison et me demande de la surveiller à l’occasion. Et bye-bye, ils nous quittent, sans se douter le moins du monde que jamais ils ne reviendront habiter dans leur maison sur la 10^e Avenue, vraiment pas loin de chez nous, de l’autre côté de la 5^e Rue. On voit leur maison depuis la nôtre, et réciproquement. Les voilà donc partis passer l’hiver auprès de leurs enfants et de leur parenté. Alors plutôt que d’emprunter la 9^e Avenue pour rejoindre mon école (car le valeureux qui vous parle continuait de travailler, lui, oui, oui!), je passais de préférence par la 10^e Avenue, en jetant un coup d’œil sur la maison « khaliloise » qui passait l’hiver bien seule...

Et vers le 15 janvier 1997, le téléphone sonne à la maison. C’est monsieur Réal Dubé, le voisin des Khalil et père de Stéphane, le copain d’Yves et futur pompier, qui me téléphone pour me signaler qu’il entend du bruit dans la maison des Khalil. J’arrive immédiatement avec la clé, j’ouvre et nous entrons...

Ici, je saute un alinéa pour marquer un suspense un peu plus long...

J’ouvre la porte, et avant d’entrer on entend et on voit les chutes du Niagara qui déferlent sur les marches des escaliers du hall. Un bruit d’eau qui coule de toute part et effectivement, on voit de l’eau couler en masse sur les escaliers qui nous font face. On pénètre comme on peut et on se rend vite compte de l’ampleur de la catastrophe. Dans la cave, il y a presque quarante centimètres d’eau, car un tapis soulevé par la flotte s’est déplacé et bouche la sortie prévue pour évacuer l’eau... À l’étage de la cuisine et du salon, le plancher de lattes est noyé, les tapisseries des murs commencent à se défaire et à tomber en lambeaux à cause de l’humidité, les planchettes du parquet se sont gorgées d’eau et sont sorties de leurs positions, et à l’évier de la cuisine une canalisation amenant l’eau s’est brisée et l’eau

coule à flots de ce tuyau... C’est la cause du drame, et comme l’entrée principale de l’eau n’était pas fermée, elle a eu beau jeu de couler depuis des heures sans doute. C’est le désastre total. On parvient à fermer l’arrivée des eaux à la tuyauterie principale dans la cave, et je vais d’urgence appeler Léon qui prépare un voyage très prochain en Tunisie.

« Allô, Léon... il y a une inondation dans ta maison, il faut que tu viennes d’urgence... » Il ne saisit pas l’urgence et propose de venir après son retour de Tunisie. J’insiste. Je lui dévoile le sombre tableau de sa demeure trempée, noyée, je devrais dire le tableau du naufrage de sa demeure. Il me dit : « Bon, je vais venir demain. » J’insiste : « Léon, tu dois venir aujourd’hui et je ne ris pas. » Là, il commence à saisir. J’ajoute : « Vous dormirez chez nous. » Il me dit : « Non, non, on pourra dormir à la maison. » Et là j’enfoncé le dernier clou : « Léon, tu ne pourras pas dormir, vous ne pourrez pas dormir chez vous. C’est la catastrophe. » Alors, il a raccroché et quatre heures plus tard, ils arrivaient à La Pocatière.

On alerte les assurances. Leur délégué arrive le lendemain et me demande bien si je suis passé régulièrement voir la maison. Oui! Et alors, ils ont accepté de dédommager Léon pour le sinistre complet de leur demeure et des effets intérieurs. Ils ont peut-être sauvé quelques livres et un peu de vaisselle, mais le reste fut considéré comme perte totale. Ils installèrent des immenses chaufferettes et ventilateurs, et une très grande remorque est venue pour vider la maison. C’est triste à voir. La maison vidée fut vendue par l’assureur qui dédommagea Léon, qui partit trois jours plus tard en Tunisie. En avril, Georgette et Léon étaient les nouveaux et heureux propriétaires d’une nouvelle maison à Châteauguay.

26 Madeleine, Rosebud et Pinpin blanc
(Chapitres 24 et 27)

Tout le monde connaît la madeleine de Proust, ce petit gâteau qu’il trempa dans une tasse de thé et dont le parfum et le goût soudain lui rappelèrent, après des années et des années, le souvenir de sa tante Léonie malade – ou est-ce lui qui était malade, je ne sais plus très bien – qui était venue le border dans son lit, alors qu’adolescent il était alité... Marcel Proust raconte pendant des pages comment ce parfum retrouvé à Cambrai en 1913 le replonge de manière subtile et complexe dans ce temps lointain qu’il est parvenu à se rappeler, en faisant bien attention que le fil ténu qui le reliait à ce souvenir ne se rompît point. Vous savez tous comment les fils qui nous relient au passé sont parfois délicats, fragiles et peuvent se rompre comme un cheveu.

Le « bouton de rose » que prononce le vieux *citizen* Kane, sur son lit de mort en regardant une boule de verre remplie de neige, comme on en voit lors des fêtes de Noël, intrigue au plus haut point les journalistes accourus au chevet du milliardaire décédé. Ils vont partir à la recherche de ce bouton de rose pour savoir quel objet, quelle femme peut-être se cachait derrière ce titre prononcé par l’homme le plus riche au monde, afin de découvrir quelque secret caché, quelque « sésame ouvre-toi » qui pourrait éclairer d’un jour nouveau la vie secrète de cet homme si puissant et si seul. La force d’Orson Welles, acteur et metteur en scène, est de tisser tout son film à partir de ces enquêtes et de ne pas révéler aux personnages ce qu’était ce bouton de rose qu’ils essaient de démasquer, alors que justement à la fin du film, les spectateurs dans la salle comprendront qu’il s’agissait du nom de

son traîneau, qui l’emmenait glisser sur les pentes neigeuses alors qu’il était encore tout jeune, pauvre et libre...

Eh bien, moi j’ai pensé à vous, Anagnosophile fidèles, et vous révèle que sans doute, ma madeleine à moi, mon bouton de rose seraient à chercher sur les planches : c’est petit, tout blanc, chaud et très doux, ça sautille et ça a de grandes oreilles. Si vous m’avez bien lu, vous savez de quoi je parle... Si vous avez oublié – et vous êtes impardonnable, mais qui n’oublie pas au moins une fois? –, alors allez lire le chapitre 24.

27 Misai, tatlo, remor, uesul
(Chapitre 4)

Voici certes un sous-titre très intrigant, n’est-ce pas? Et pourtant je m’en souviens depuis que j’avais neuf ans (et j’en ai 77 bien sonnés). C’était en 1947, à Herve, maman et papa Warnant étaient encore jeunes mariés. Et lui, ce nouveau papa, m’avait appris quelques trucs avec les jeux de cartes. L’un d’eux notamment impressionna très fort ma grand-mère, en visite un soir, alors que je ne manquai pas de lui présenter ce tour de passe-passe. Je l’entends encore : « Ooh! Comment est-ce possible? Comment fais-tu ? » Et lorsque je lui eus expliqué qu’il suffisait de mémoriser les quatre mots que je vous ai donnés en titre et que papa m’avait bien expliqués, mémère en était encore plus confuse et admirative : « À ton âge, mais comment fais-tu? ». Et elle se retournait vers grand-papa qui fumait tranquillement sa pipe ou un cigare : « *Avez-ve veyou*, François? Il retient tout ça et il n’a même pas dix ans... » Elle était émerveillée. Et grand-papa souriait, impassible et heureux...

Alors vous vous demandez naturellement en quoi consiste ce tour de passe-passe.

Mélangez votre paquet de cartes, puis déposez dix paquets de deux cartes (dix paires) sur la table, face visible. Vous demandez à votre vis-à-vis de choisir en secret une paire de cartes bien précises. Puis vous lui demandez de ramasser les dix paires dans le désordre, mais sans briser aucune paire. Vous reprenez ces vingt cartes et les étalez sur la table en un grand rectangle fait de quatre rangées de cinq cartes. Vous ne les posez pas de manière ordonnée et systématique, mais en vous remémorant les quatre mots proposés. Il y a dix lettres différentes qui reviennent chacune deux fois. Et pour chaque lettre, vous placez une carte selon les lettres : le M de misai avec le M de reMor, le I de mIsai avec le deuxième I de misaï, etc. Pour obtenir cette disposition :

M	I	S	A	I
T	A	T	L	O
R	E	M	O	R
U	E	S	U	L

Vous aurez remarqué, si vous êtes un peu perspicace et bon observateur, que chaque lettre d’un mot est doublée avec la même lettre dans chacun des trois autres mots et une fois avec lui-même.

Alors vous demandez à votre vis-à-vis de dire dans quelle ou quelles rangées se retrouvent les deux cartes choisies. Et il vous suffit, encore une fois de vous rappeler des quatre mots pour sortir la paire choisie. Ainsi par exemple, s’il me dit : deuxième et quatrième rangée, je sais que ce ne peut être que les deux cartes à la place des deux L.

C’est tout simple. Mais il faut toujours se rappeler des quatre mots. Eh bien, je n’ai jamais oublié ces quatre mots pourtant peu ordinaires! On peut même corser le jeu en se voilant les yeux jusqu’à ce que les cartes ramassées deux par deux, vous les replaciez dans le rectangle. Cela épate plus les autres car vous n’avez pas vu les paires originales, n’est-ce pas.

Il y avait quelques autres trucs et jeux par lesquels papa Warnant essayait de capter notre attention. Il devait se faire valoir à nos yeux. Il y a parfaitement réussi.

28 Albinos et jumeaux
(Chapitres 9 et 10)

Voici un complément d’information sur les mœurs parfois étranges et primitives dans certains villages congolais (territoire de Basoko), vers 1948-49. Monsieur Christiaens, un jeune agent territorial qui vivait avec une mulâtresse, était allé avec son *pakapak* (pirogue à moteur) dans un gros village sur la rive nord du fleuve, pas très loin de Basoko. Il nous était revenu quelques jours plus tard et nous raconta ce que mes jeunes oreilles ont entendu et que je vous rends à mon tour. Or donc, dans ce village deux jumeaux venaient de naître. Et le fait d’être jumeau était très hautement considéré. Et le fait d’être les heureux parents de deux jumeaux méritait tous les honneurs et la joie du village. Si bien qu’une fête fut organisée et que les heureux parents devaient s’asseoir devant leur case, nus et les jambes écartées pour bien montrer à tous les curieux et nombreux promeneurs comment étaient constitués les deux sexes qui étaient parvenus à donner naissance à deux jumeaux. La cérémonie durait toute la journée et l’histoire ne dit pas si, le soir venu, ils se sont rhabillés ou s’ils ont directement essayé de refaire une autre paire... en priant notre Père.

La seconde partie de mon sous-titre est moins amusante et concerne les albinos. Elle ne concerne nullement le village cité plus haut ni aucun village particulier, mais un peu toute la région du nord-est du Congo, là où je vécus étant jeune et où j’ai pu constater des dizaines de fois la triste réalité que je vais vous décrire.

Si les jumeaux étaient un heureux présage pour les parents et pour eux-mêmes, les albinos par contre étaient considérés comme les pestiférés chez les Romains ou au Moyen Âge, un peu comme notre mouton noir au pays des agneaux. Mais comme ici les Congolais sont de race noire, il faut que vous sachiez que les mulâtres étaient généralement mal vus (délaissés par les Blancs et par les Noirs). Mais les albinos, en plus de souffrir physiquement de leur état étaient souvent carrément abandonnés

dès l'enfance, et ils se retrouvaient à deux ou trois pour vagabonder et mendier, comme nos aveugles au Moyen Âge¹.

Vous vous rappelez que l'albinisme est une maladie due à l'absence de pigmentation de la peau. Celle-ci n'est pas blanche, mais transparente, et cela se voit beaucoup plus au milieu des Bantous qu'en nos régions nord-américaines ou européennes. En outre, leurs cheveux sont également blancs (sans couleur : crépus, mais tout blancs) et leurs yeux n'ont pas l'iris coloré, mais ils sont rouges et très sensibles à la lumière du soleil. D'ailleurs toute leur peau est très fragile et attrape facilement des brûlures au soleil. Et quand ils regardent au loin, sous le soleil, ils placent souvent une main en ombrelle au-dessus de leurs yeux qui clignent et se ferment. Si bien qu'on les rencontrait toujours à l'ombre d'un arbre, assis, ne faisant rien... Des malheureux dans toute l'étendue du terme. Jamais ils ne jouaient (ou rarement) avec les autres enfants, et en plus, ils étaient souvent ostracisés et devenaient la cible des quolibets des autres enfants.

Je ne sais si statistiquement il y a plus d'albinos ici ou là, mais ce qui est certain, c'est qu'à cause du contraste avec la population, on les voit plus là qu'ailleurs, en Europe ou en Amérique. Il faut dire aussi que la population africaine dans les villages vivait beaucoup plus à l'extérieur que dans les petites cases.

Voilà, je vous laisse sur cette note triste, en vous recommandant de penser une fois à ces malheureux dans vos prières. Tiens, ce soir, pourquoi pas. « Puissent les autorités responsables ou quelques aidants naturels aider dans la mesure de leurs moyens possibles ces malheureux albinos délaissés par tous. »

29 Trois dérives

(Chapitres 30, 32 et 33)

Les attentats de Paris du vendredi 13 novembre 2015 ont eu lieu il y a dix jours. Je me permets de rappeler que trois ou quatre commandos de trois hommes (des djihadistes de l'ÉI²) ont perpétré divers attentats et tué 130 personnes – public du spectacle au Bataclan, personnes attablées dans des restos... Horreur et barbarie.

Dans ces temps troublés, on ne peut que s'inquiéter du fanatisme soi-disant religieux de ces barbares. Le fanatisme est l'exagération, l'outrance dans le jugement religieux. Et tous les fanatismes ont toujours conduit à la violence, souvent à la torture et à la mort. Pensons aux croisades, à toutes les guerres dites de religion, à l'Inquisition, au massacre de la Saint-Barthélemy...

Je vois trois dérives possibles à ces mouvements ultrareligieux. Que l'on soit chrétien, musulman ou inca... combien de crimes n'a-t-on pas commis au nom d'Allah, au nom de Dieu ou du Fils du Soleil?

La première de ces dérives est le lobbyisme. Les fanatiques se croient les élites, ils sont zélateurs et veulent les positions sociales qui permettent de tenir les leviers du pouvoir (économique, politique). Pensons aux juifs, au mouvement de l'Opus Dei, à certaines sectes qui essaient d'infiltrer les coulisses du pouvoir. Je ne dis pas que c'est un mal, mais une dérive et un danger de mal faire.

¹ Revoyez la belle peinture de Pieter Brueghel l'Ancien qui inspira le beau poème de Baudelaire.

² État islamique, aussi appelé Daesh, son acronyme en arabe.

La deuxième dérive, à mon idée, serait le danger de l'orgueil. On se croit les meilleurs, on se croit les seuls qui détiennent la vérité. Pensons aux pharisiens, pensons aux ultras de toute espèce – le groupe traditionaliste de Mgr Lefebvre est un autre exemple.

Quant à la troisième dérive qui mène certains aux pires outrages, c'est l'intolérance. Voyez le djihadisme. On en arrive à des actes de barbarie la plus sanglante, surtout quand un coran mal compris, quand des imams eux-mêmes fanatisés vous promettent le paradis et sept ou neuf vierges pour votre plaisir dès que vous y serez... Quelle aberration! Quelle catastrophe!

Et la question à cent mille dollars (c'est encore bien peu quand on voit les bénéfices que fait l'État islamique) est : « Que faire pour empêcher un tel désastre? ». Je ne suis ni devin, ni spécialiste, mais il me semble que les ripostes armées ne servent qu'à favoriser le commerce des armes et attiser la haine des Blancs chrétiens et possédants. La pauvreté doit être une des causes de cette situation, alors, je dirais simplement : retirons nos troupes de ce Moyen-Orient. Nous n'avons rien à y faire. Et nos mensonges, nos bombes et nos fusils n'ont fait qu'attiser le conflit. Sortons de là et laissons ces populations sunnites et chiites se débrouiller entre elles...

30 Hé là! Et là... Ella est là

(Chapitres 30 et 33)

Notre petit voyage à Compton, dans la MRC de Coaticook, les 21, 22 et 23 novembre 2015 pour fêter le deuxième anniversaire de la petite Ella, fut une belle parenthèse dans notre vie encore fort occupée, à Nicole et moi. Quel calme, quel repos, quel bain de jouvence!

Comme je ne conduis plus et que Nicole craint de conduire lorsque la destination est trop lointaine (ici 350 kilomètres, près de la frontière américaine au sud-est de Montréal), Nienke et Serge en nous invitant par téléphone avaient pensé à tout. Le papa de Serge nous conduirait à l'aller, puisqu'il était invité aussi et habite La Poc. Ensuite il devait aller chez sa fille, la sœur de Serge, pas trop loin de là. Et pour le retour, prévu le lundi, ce serait Serge lui-même qui nous emmènerait puisqu'il avait à faire à La Pocatière.

Nous voilà donc partis. Il y avait pas mal d'amis et de parents pour la fête qui eut lieu le samedi soir. Ella reçut énormément de beaux cadeaux, et elle en avait déjà tellement! Puis nous sommes restés seuls avec nos hôtes et la petite Ella. Elle est très jolie et très souriante. Il semble que ce soit une enfant très facile, on ne l'a quasi jamais entendue pleurer. Nous avons eu l'occasion de déguster durant trois jours une cuisine purement végétarienne, puisque Nienke ne mange pas de viande. La cuisine était faite essentiellement par Serge, qui aime décidément se retrouver derrière ou plutôt devant les fourneaux.

L'après-midi du dimanche, nous sommes allés nous balader avec Nienke sur des sentiers promenades à Coaticook (ça grimpe et ça descend!), puis avons fait quelques achats (fromage et pommes). Au retour, nous avons aperçu un troupeau de cerfs¹. Il paraît qu'ils en voient dans leurs

¹ Appelés chevreuils au Québec.

pâtures quasi tous les jours... Le lendemain nous quitions cette très gentille famille pour revenir en nos pénates pocatois. Hello Ella elle a deux ans!

31 Au pays des saintes statistiques
(Chapitre 30, 32 et 33)

Radio-Canada, TV5 (française) et la plupart des médias un peu partout utilisent beaucoup et de plus en plus des statistiques dans leurs nouvelles. Je crois bien que les maisons de sondage et de calculs statistiques doivent prospérer et s’engraisser ces temps-ci. Et cette superproduction de chiffres et de nombres touche à tous les domaines : politique, enseignement, médecine, droit social, économie, criminalité, météo, immigration et déplacements de populations, niveau des eaux, nombre de tués par balle aux États-Unis en un an, en six mois, ou par jour, l’éducation, la santé et la médecine, la bourse, le TSX et les valeurs comparées du dollar, de l’or, de l’euro...

Des chiffres, des tableaux et des chiffres au point qu’on en a à ne plus savoir que faire, on s’y perd, on se perd dans ces nombres. Mais dites-moi donc, en connaissez-vous beaucoup, des auditeurs qui se préoccupent de toutes ces statistiques? Je vous le demande. Ces chiffres pléthoriques nous entrent par une oreille et en ressortent aussitôt par l’autre, poussés par de nouveaux chiffres qui déferlent...

Ainsi, ce 2 décembre 2015, à la TV de Radio-Canada, Frédéric Arnould, le journaliste interrogé par la chef des nouvelles Céline Galipeau, explique que la Chine a sous-évalué la production de sa pollution de plus de 600 millions de tonnes (tonnes de quoi et pendant combien de temps, il ne le dira jamais). Il dit que cela n’avait jamais été évalué.

Mais Greenpeace se console, dit-il, parce qu’on a au moins des données plus fiables maintenant. Il parle du smog à Pékin et explique en nous montrant un tableau avec des chiffres en gros caractères que la limite est de 25 – 25 quoi? Mystère... En fait, on disait 50 à Pékin, mais on est à plus de 600. 600 quoi? Va-t-il finir par le dire? Non!

À New Delhi, il y a 219, à Montréal c’est 68, Toronto 30 et Vancouver 20...

Il continue en expliquant qu’il y a des coûts à cette mauvaise qualité de l’air. Les coûts, ce sont des morts, me semble-t-il, car il enchaîne : on a évalué à 3,7 millions en un an le nombre de décès causés par la mauvaise qualité de l’air...

Un instant! S’agit-il du monde, de la Chine ou de Pékin? Aucune explication. Et comment s’est faite cette « évaluation »? Silence à ce propos. Ce que je vous dis est l’exacte reproduction des termes employés par le journaliste, car j’ai enregistré et repassé plusieurs fois la séquence pour la noter ici. Il a terminé en affirmant qu’on a évalué (encore) à 21 000 le nombre de décès dus à la pollution au Canada, à 92 000 les hospitalisations, et à 620 000 les visites médicales, toujours au Canada, mais en combien de temps? Rien qu’à Montréal, dit-il, il y a 1500 morts et cela coûte plus de deux milliards au Québec!

Ces chiffres sont alarmants. Mais sont-ils exacts? D’où viennent-ils? Et surtout qui s’en préoccupe, qui s’en rappellera, qu’est-ce que cela change dans nos vies? Trop, c’est trop... surtout quand ce n’est pas suffisamment expliqué.

Et c’est à cela que j’en arrive : on abuse de ces chiffres, de ces statistiques. On nous les flanque à la figure et on nous en lance tellement qu’ils n’ont plus d’incidence sur nous. On passe à travers ce monde pollué de la télévision, pollué comme tout le reste!

J’ai aussi, hélas, la douloureuse impression que ces sacro-saintes statistiques gouvernent notre vie. Si les sushis, la marche quotidienne, Jean Machin ou les vacances au Mexique sont aimés, reconnus, adoptés par la majorité, selon les sacro-saintes statistiques, eh bien les sushis, Jean Machin, le Mexique et la marche quotidienne deviennent des normes qu’il faut accepter, imiter et même tenter de faire siens, car c’est devenu parole d’évangile.

Si « ceci » est fait ou dit ou accepté par la majorité des répondants, eh bien « ceci » devient une norme de référence. On a tendance à croire (mais c’est fallacieux!) que ceci est naturellement bon, que ceci est fatalement la norme qui guide le peuple, que ceci a reçu le sceau de la loi, de la bienséance, de la conduite à suivre... Loufoque!

32 Choix très difficile!
(Chapitre 27)

Je viens de relire, compléter et corriger encore le chapitre 27 sur les collections et classements.

Je souris en repensant à ce désir de classer, désir constamment remis en question. Et cette remise en question perpétuelle est tout à fait naturelle, me semble-t-il. Et même tout compte fait, cette manie de classer n’est pas souhaitable, car en répertoriant mes cent meilleurs films ou romans, ou mes cent meilleures chansons, tous ceux et celles que je n’ai pas classés, peut-être simplement parce que je les avais oubliés à ce moment-là, on peut penser qu’ils ne valent rien ou qu’ils sont très bas dans mon estime. Or cette impression est totalement fausse. Plus on classe par préférence, plus on refuse des bons titres dans les bonnes places, et cela me désole terriblement. Quand je vois les listes que j’ai dressées, je ne suis pas très fier, car je pense à tous les titres d’œuvres très valables que je n’ai pas retenus. Honte à moi et... au fin fond des choses, honte à ces classements.

33 Français pour rire
(Chapitre 31)

Vous rappelez-vous, mon ange, ces deux répliques du célèbre duo d’acteurs de *La Grande Vadrouille*, lorsqu’à la fin du film, Bourvil et de Funès, espérant s’enfuir en avion, découvrent un planeur :

Bourvil Il n’y a pas d’hélice, hélas!

de Funès C’est là qu’est l’os!

Je précise pour les Québécois que le mot os a aussi le sens de gros problème (tomber sur un os).

Petit poème de cinq vers de quatre pieds :

*Or Pierre, hier,
Et ça, c'est sûr,
Dans la clairière.
S'est assis sur
Son cher derrière!*

34 Femmes voilées

(Chapitre 17)

Je dis au chapitre 17 : [...] dans ce collège austère où on ne voyait guère de figure de fille ou de femme [...]. Et pour cause. En effet, à bien y réfléchir, les deux seules références à la gent féminine étaient Marie toujours vierge et Jeanne la pucelle d’Orléans. Alors, je vous le demande : Notre-Dame de la Victoire, la maman du petit Jésus ne pouvait quand même pas nous inspirer la moindre pensée interlope? Et Jeanne d’Arc, qui donna son nom à notre unité scoutie et que nous avons célébrée au théâtre ne pouvait vraiment pas non plus éveiller en nos cœurs adolescents la moindre mauvaise pensée, non vraiment. Alors? Alors rien! Ce n’était quand même pas les belles robes des sept filles de l’ogre que nous jouions au théâtre et qui, vous le savez, n’étaient que de misérables galopins bien masculins sous les robes de dentelles qui pouvaient alimenter nos soupirs... Alors, je ne vois que les demoiselles qui venaient sagement et très rarement au collège, accompagnées de leurs parents, pour voir une fois par an une pièce au collège ou assister à une conférence. Oui, je ne vois qu’elles qui auraient pu alimenter nos rêves flous, mais vraiment je vous assure : il n’y avait aucune comparaison possible avec les images un peu plus explicites et crûment dévoilées dont je vous ai fait de jolies descriptions au chapitre susmentionné.

35 J’ai oublié un oubli

(Chapitre 31)

Oui, je vous entends rire, Anagnosophile de tous bords. Vous vous dites : comment peut-on oublier un oubli? Il s’est certainement trompé, le père Bonsang, voulant signifier qu’il a oublié un souvenir, quelque chose de tangible, dont on peut se rappeler, une anecdote, une historiette, une blague, une parole...

Eh bien non, je persiste et signe, c’est bien d’un oubli que j’ai oublié de vous parler et même plus : de l’absence d’oubli que j’ai vraiment omis de vous entretenir.

Revenons au chapitre 31 sur la langue. Vous voyez là un sujet intitulé *La beauté, la sonorité des mots et leur étymologie*. Et le premier mot que je vous y propose comme exemple, c’est le mot anamnèse. Si vous l’avez lu, vous aurez remarqué que jamais dans le paragraphe concerné je ne vous propose la moindre explication concernant la sonorité, l’étymologie ou même la rareté de ce mot qui concerne pourtant deux disciplines particulières : la médecine, lorsqu’un médecin demande à son patient de lui raconter les antécédents de sa maladie, de lui donner quelques renseignements utiles sur

l’origine, les causes, les circonstances qui ont amené cette maladie, et la chrétienté, où c’est le nom d’une prière durant la messe pour se souvenir de personnes décédées.

Vous voyez les souvenirs qui reviennent en vagues. Oui, je sais, vous persistez à penser qu’il s’agit de souvenirs, mais attendez donc que je vous explique la formation de ce mot. Et c’est là justement que j’ai un petit problème. Je me suis toujours demandé si le mot anamnèse venait de « ana-mnèse », en deux parties avec un seul préfixe, ou de « an-a-mnèse » en trois parties avec deux préfixes. Remarquez que ni le dictionnaire *Larousse*, ni le dictionnaire *Auzou* ne peuvent m’aider (je suis au chalet et ne dispose pas d’internet), mais cela n’est pas trop grave, car dans les deux cas, on arrive à la même solution.

Partons du radical *mnèse*, qui signifie souvenir, et selon la première hypothèse ajoutons *ana*, qui signifie en grec : vers, dans le sens de monter vers. Il s’agit alors d’une manifestation (ici une prière ou là une recherche médicale) vers les souvenirs. Rappelons-nous de ceci, de cela... Dans la deuxième hypothèse, nous avons le souvenir, plus l’alpha privatif qui marque donc l’absence de souvenir, l’oubli (on dit bien en français l’amnésie) et à cette amnésie, on ajoute le préfixe *ana* (mais le second a s’élide devant une voyelle), mais dans ce cas précis, *ana* ou *an* aurait le sens de contre. Effectivement, le préfixe grec *ana* peut avoir ce deuxième sens de montée contre (par exemple l’*Anabase* de Xénophon). Alors dans cette deuxième hypothèse il s’agirait plus d’un effort ou d’une prière pour contrer l’amnésie. On veut éviter d’oublier des faits ou des morts qui nous ont précédés. Vous voyez qu’au fond, les deux sens se rejoignent – heureusement – et toute cette discussion n’a pas servi à grand-chose. Mais avouez quand même que c’est un joli mot : anamnèse... anamnèse. Peut-être pas pour prénommer sa fille ainsi, mais sa grand-mère, des fois. Cela pourrait sans doute convenir à une vieille personne qui aime se souvenir...Vous en connaissez tous au moins une!

36 Cinq écrits universitaires et une veillée pascale

(Chapitres 18 et 31)

Toujours au chapitre 31, j’ai rajouté à la liste de tous mes écrits cette ligne : « Voir aussi cinq travaux universitaires (dont un mémoire de 220 pages) au chapitre 33, Les oubliés... ».

Eh bien nous y voilà, alors je vous cite ces doctes documents écrits dans le cadre de mes études pour certains cours :

- En littérature française (première candi 1956-57, prof : monsieur Desonnay) : Étude critique du roman de Montherlant *Les Bestiaires* (texte perdu?).
- En droit naturel, avec (deuxième candi 1957-1958, prof : monsieur Clémens) : Pour ou contre la peine de mort.
- En procédure pénale comparée (premier doctorat 1959-1960, prof : monsieur Jean Constant) : *Enquête sur la personnalité et examen psychologique des délinquants* (21 pages)
- En droit des gens (droit international public 1961-1962, prof : monsieur Dehousse, père) : Arbitrage, sécurité, désarmement - Protocole de Genève, 1924 (38 pages)

- Mémoire pour l’obtention du diplôme de licence en criminologie (prof : monsieur Jean Constant) : Facteurs criminogènes dans les illustrés pour enfants (220 pages avec annexes)

Pour ce mémoire en crimino, il s’agissait essentiellement d’étudier la littérature à ce sujet, d’analyser une somme importante et variée d’images de BD pour enfants et de procéder à une enquête auprès de deux ou trois cents jeunes garçons et filles de 15 ans dans deux écoles différentes.

- Enfin une monographie faite le 16 avril 1960, veille de Pâques, sur le sens de l’amour, lors d’une veillée de partage avec le forum des jeunes à Saint-André, Outremeuse (17 pages)

Je dispose d’un exemplaire dactylographié de ces documents, sauf le premier. Mais l’encre pâlit avec l’âge. Et il me semble que cela ne vaut pas la peine de traduire tout cela en Word ou autre langage informatique.

37 Le wallon et moi
(Chapitres 13, 18, 30 et 31)

S’il m’est arrivé quelquefois d’émailler mes textes de sentences ou de mots en wallon, ne croyez pas que je le parle aisément. Point du tout. Ne croyez pas non plus que j’aie voulu par là faire étalage de connaissances que je n’ai pas. Que nenni!

J’expliquerai ces fantaisies par le simple souci de faire plus vrai, notamment lorsque je me rappelle mes grands-parents. Et sans doute y a-t-il aussi dans ces citations quelque vieil atavisme.

De même que, après 47 ans, je ne me suis pas encore accoutumé au joual et au parler québécois, de même il m’arrive encore de tressaillir en me remémorant certains passages de mon enfance ou de ma prime jeunesse à Outremeuse. Chassez le naturel, il revient au galop.

Il est bon que je vous dise quand même deux ou trois assertions à propos du wallon. Et d’abord, je vous rappelle qu’il y a wallon et wallon. Comme pour beaucoup de langues régionales, il se différencie en plusieurs groupes. Essentiellement je vois trois groupes assez distincts par le vocabulaire et la prononciation, wallons de Liège, de Namur et de Charleroi. C’est au point que moi, wallon de Liège (Lîch) je ne comprends vraiment pas grand-chose aux parlers de Charleroi ou de Namur, bien que ce dernier soit plus proche. Mais même à l’intérieur du groupe wallon liégeois, il y a encore des différences, ainsi entre Liège, Verviers ou Malmedy. Mais cela n’empêche pas de se comprendre.

Personnellement je suis né en plein Herve (prononcez bien Hééf), mais il était malséant de parler aux enfants en wallon. Le wallon était considéré (avec raison, je crois) comme un abâtardissement du français, une sorte de français dégradé, une sorte de créolisation, mais avec ses propres lois, sa grammaire, sa vie, quoique son orthographe ne soit pas vraiment fixée pour tous les mots. On retrouve les mêmes problèmes avec le joual au Québec. Jamais ma maman ne nous parla wallon. Elle en était d’ailleurs incapable. Et nos amis, nos voisins, nos maîtres d’école, les marchands, tous parlaient un très bon français. Mais nous entendions les adultes amis se parler en wallon. Mes grands-parents se parlaient en wallon entre eux (jamais avec nous, il y avait comme une sorte de respect à ne pas nous

salir avec le wallon). Je parle évidemment de mes grands-parents Bonsang. Mes grands-parents Hock de Fléron étaient trop bourgeois pour même envisager de le parler.

Il m’est donc resté des séquelles entrées par les oreilles, si je puis dire, mais jamais utilisées comme telles. Puis il y eut la grande parenthèse de la colonie, de 48 à 55, où il n’était généralement pas question de wallon. Je remarque cependant que Jean Warnant, notre second papa, le connaissait et le parlait à l’occasion. Mais au Congo, avec qui aurait-il pu parler?

Lorsque nous sommes de retour en Belgique et résidons à Outremeuse (Liège), je vais continuer à l’entendre occasionnellement avec mes scouts (parfois ils émaillaient leurs discours de petites phrases wallonnes). Mais jamais au collège ni à l’univ’ parce que le wallon ne fréquente pas les milieux intellectuels!

Il faut dire aussi que j’ai eu un arrière-arrière-grand-père maternel, Auguste Hock, qui fut poète wallon à ses heures, et cela faisait bien plaisir à mes cousins Franz et Yvon, ainsi qu’à tous les Hock en général...

Évidemment mes trois sœurs ont convolé après leurs vingt ans. Et mes trois beaux-frères pratiquaient mieux le wallon que moi, car eux ne s’étaient pas expatriés durant leur adolescence comme moi. Hubert de Visé, mari de Marie-Ange, Jean-Pierre de Beyne, mari de Josiane, et Jean-Luc de Grivegnée, époux de Ninou, connaissent tous les trois assez bien, je pense, le wallon de Liège. Et mes sœurs n’ont pas manqué de m’offrir à l’occasion quelque bande dessinée en vrai wallon de Liège. Je pense au *Vî bleu* (*Le vieux bleu*, histoire d’un pigeon de concours, comme les Liégeois en sont des éleveurs), ou encore aux *Lètes di m’molin* quelques *Lettres de mon moulin* d’Alphonse Daudet sous-titrées, ou *Les pus clapantes fâves del gazette Spirou*, les récits les plus amusants du *Journal de Spirou*.

Mon plaisir fut de traduire ces BD. Je me souviens m’être fait aider par ma tante Marthe, la fille de mes grands-parents Bonsang, lorsqu’elle vint au Québec. Elle parlait même occasionnellement en wallon à ses parents.

Puis un jour, en 2013, je voulus traduire en français une dizaine de contes pour enfants en wallon que j’avais dans ma bibliothèque. Je m’y suis mis. Il reste quelques expressions ou quelques mots dont je n’ai jamais trouvé la traduction exacte, malgré l’aide précieuse de deux dictionnaires (détaillés, mais incomplets) trouvés sur internet. Nicole m’aidait parfois, mais elle fut élevée un peu de la même manière que Christian et moi. Ses parents savaient parler wallon, mais ne l’utilisaient jamais devant leurs enfants. Voilà ce que j’avais à vous révéler sur mes origines wallonnes.

38 Tripode
(Chapitres 9, 21 et 28)

Souvent dans mes textes, vous l’aurez remarqué, je sens inconsciemment le besoin d’expliquer. Expliquer la Belgique aux Québécois qui me liront, expliquer le Québec aux Belges qui sont restés en Belgique, et aussi expliquer l’Afrique à mes actuels et futurs lecteurs d’Europe et d’Amérique qui n’ont pas eu la chance de poser leurs pieds et leur cœur dans ce continent aux mille contrastes.

Vous savez que j'ai eu la chance, et Nicole avec moi, de connaître la Belgique, et en particulier Herve, puis Outremeuse, ensuite le Congo de 48 à 55, et en particulier le nord-est et Bukavu, puis l'ouest à Kisantu de 63 à 68. Enfin le Québec, vous le savez, depuis maintenant 47 ans. Nous voilà à trois jours de la Noël 2015.

Déjà nos quatre enfants, nous rappellent leurs origines sur trois continents et mon désir (très professoral) de bien expliquer et réexpliquer, au cas où le lecteur-élève aurait été distrait une première fois, tous ces antécédents (notre vie sur trois continents et les connaissances qui en découlent), tout cela vous explique ces explications et ces précisions que je veux fournir à chacun. Me suivez-vous toujours?

39 Fils de jésuites

(Chapitres 11 et 15)

Au chapitre 15, j'écrivais ceci : « Autant nous avons des cours souvent fort intéressants par des professeurs réellement très cultivés, autant le collège nous offrait aussi un éventail d'activités culturelles fort riche – cinéma, théâtre, conférences, bibliothèques, musique... On est fier d'être fils de jésuite! »

À propos d'explications données aux lecteurs, vous aurez aussi remarqué que souvent je suis revenu aux BD et au scoutisme pour illustrer mes enthousiasmes, mes états d'âme, mes connaissances... Mais je pense avoir omis de vous expliciter une autre de mes caractéristiques : je suis fils de jésuite. Je l'ai dit, mais je n'ai guère explicité. En effet, j'ai fréquenté avec fruit, je l'espère, deux collèges de jésuites, de ma septième préparatoire (6^e primaire) à ma rhétorique, donc durant sept ans. Et cela aboutit fatalement à quelque chose : un jeune qui s'interroge, qui a pris l'habitude de reconnaître d'abord l'essentiel des choses, de reconnaître les problèmes, de s'inquiéter de la bonne route à suivre. Quelqu'un qui a appris à regarder autour de soi, à chercher, à comprendre, à s'interroger, à reconnaître l'important de l'accessoire, à distinguer le fond et la forme, le pourquoi et le comment des choses, quelqu'un qui a appris à dresser un plan, à savoir ce qu'il veut, où il va. Tous ces paramètres ressortissent souvent d'une faculté première et fondamentale : la logique. Un fils de jésuites, selon moi, c'est aussi quelqu'un qui a appris à s'exprimer en public, à se dégêner, quelqu'un qui touche à tous les sujets et a appris à s'impliquer en restant objectif.

Quand je lis ces belles qualités que je viens d'énumérer, et que j'y ajoute le sens des responsabilités exigé par l'animation d'une patrouille, puis d'une troupe de scouts, puis d'une classe avec ses divers étudiants, je ne peux que reconnaître que j'ai eu beaucoup de chance, la chance d'une éducation de choix, celle dont sont pétries les pâtes destinées à guider, à conduire d'autres personnes. Et on pourrait conclure assez naturellement que le métier d'enseignant que j'ai choisi, un peu malgré moi, me convenait très bien. Surtout si l'on ajoute ce petit brin de fantaisie qui demande à un bon prof d'être aussi un acteur, ce que j'ai aussi appris chez les jésuites. Et la culture physique, et la pratique de divers sports, et le respect des autres, et surtout une ouverture à l'histoire et à tous les arts. Avec un tel bagage, je reste curieux. Et ce 21 décembre 2015, le message de notre pape François, ancien jésuite comme l'on sait, me tombe sous la main. Il s'agit d'une allocution qu'il vient de faire aux anciens élèves des pères jésuites. En gros, il leur demande « s'ils ont encore le virus jésuite ». Cela signifie : êtes-vous

encore en état de tension créative dans le monde actuel et vous élevez-vous contre toutes les formes d'extrémisme, de violence et d'injustice? Soyons des êtres humains, des citoyens, des démocrates et des chrétiens. Il faut, dit le pape, être en relation avec toute la Terre, ne pas faire l'autruche en se cachant la tête pour ne pas voir... Comment est-ce que je me situe face à Dieu, face au monde et face à l'esprit du monde qu'on me propose?

Comme vous le voyez, on essaie de rester fidèle au sage enseignement reçu.

40 Changements d'époque

(Chapitres 4, 18, 21, 32 et 33)

Voici encore quelques usages qui ont bien changé :

Lorsque j'étais encore jeunot, à Herve et puis aussi à Liège, les rares fois où les trottoirs et les rues étaient bien gelés et glacés, pour éviter que quelqu'un glisse et se casse la gueule, car il aurait pu se retourner en justice contre le propriétaire du trottoir (le seuil devant la maison) et aussi par amabilité urbaine, les mamans et les papas déposaient de la cendre sur la glace. Et cette cendre, on la trouvait tout naturellement dans le fond du tiroir qui servait de cendrier à notre cuisinière (à Herve) et dans la chaudière à Liège, car à la cuisine nous n'avions plus une cuisinière au charbon, mais des becs de gaz. Aujourd'hui, au Québec, nous serions bien en difficulté de prendre pareille initiative, car nous n'avons pas de cendres, à part au chalet où nous avons encore notre bonne cheminée avec des bûches, mais là ce serait plutôt les passants qui feraient défaut. Mais il faut dire qu'on peut facilement trouver des sacs de sable ou de sel, voire sable et sel mélangés, dans les quincailleries ou même dans les épiceries à grande surface. Comme quoi tout change... et même la glace qui, je trouve, montre de moins en moins le bout de son petit nez frisque.

Au Congo dans les années 50 et 60, lorsque la batterie de la voiture manifestait quelque faiblesse, il fallait la remplir avec de l'eau distillée (ou de l'eau de pluie recueillie dans un contenant en grès ou en terre (non conducteur)). Il y avait toujours un bouchon sur la batterie qui permettait ce remplissage pour bien noyer les éléments. Aujourd'hui, cela ne se fait plus.

Et côté dégustation, il me souvient que lors de ma jeunesse, il n'existait pas de *fast-food*. Il y avait aussi beaucoup moins de restos durant mes neuf premières années... Peut-être un ou deux à Herve? Les gens n'avaient pas l'habitude, on prenait plus facilement un pique-nique lorsqu'on se déplaçait.

Et le sapin de Noël avec des bougies multicolores supportées par des petites pinces porte-bougie qu'on accrochait aux branches... danger! Il fallait bien veiller qu'elles ne tombent pas, et surtout il fallait bien prévoir de dégager au-dessus de la flamme! Et les cheveux d'ange, ça brûle bien aussi, ça, Monsieur... Et les belles boules de verre si délicates, si belles et si fragiles...

Parlant de changements : la météo, le temps qui se réchauffe. Ce 24 décembre 2015, Montréal avec 17 °C bat le record précédent de 8° en 1957! Et hop, on vient de sauter de neuf degrés d'un coup en plus de 50 ans! Et Terrebonne qui ouvre son terrain de golf, où il y a foule depuis le matin pour jouer sur un gazon magnifique... pendant qu'un peu plus loin, des gens patinent sur une patinoire

extérieure. Le monde devient maboule! Il n’y a plus d’hiver, Madame... Mais on n’a plus les beaux étés non plus, mon cher Monsieur!

Ces changements, ces bouleversements commencent sérieusement à m’inquiéter...

41 Les dimanches à vingt ans d’intervalle

(Chapitres 18, 21 et 22)

Dimanches soir à Liège en 56-60

Question : À votre avis, pourquoi des grands gamins, sales et fatigués, mais en uniformes scouts et avec leurs sacs à dos, se précipitaient-ils à la descente du train sur un vendeur de journaux, le dimanche avant le souper?

Réponse : Vous vous rappelez que souvent, en hiver, nous étions de sortie avec les scouts pour toute la journée, et même parfois pour le week-end, soit avec toute la troupe, soit avec mon équipe des chefs et seconds de patrouille. Or, il faut que vous sachiez, mes chers-z-auditeurs (pour une fois je m’adresse aussi à ceux qui m’écoutent), il faut que vous sachiez, disais-je, que la plupart des gamins de dix à quinze, vingt ou soixante-dix ans même, sont les *supporters* acharnés et indéfectibles d’un club de football. Mais à Liège, en ces temps lointains de 1955 à 1965, il y avait deux clubs qui se partageaient les enthousiasmes de la foule sportive et souvent masculine; j’ai nommé le Football-club liégeois, dont le terrain était à Rocourt et qu’on appelait les Rouge et bleu et le Standard club, terrain de Sclessin, et que l’on surnommait les Rouge et blanc, à cause de leur maillot rouge sur culotte blanche. Alors notre troupe ne manquait pas, elle aussi, de trahir cette double appartenance et de manifester par des sourires épanouis ou des mines déconfites, mais aussi par des cris, des moqueries, des quolibets, cette division, cette profonde séparation entre les *supporters*. Et je me souviens particulièrement que Jean-Claude Rome (Puma) était pro-Liège à cent pour cent, alors que José (Bécasse), mon futur beauf, était viscéralement pour le Standard. Aussi le dimanche soir, lorsque nous rentrions, harassés, fourbus, de notre journée ou de notre week-end avec notre sac à dos, à la sortie de la gare des Guillemins avant de prendre le tramway n°4 qui allait nous ramener à la maison pour un bon bain (on ne prenait guère de douche à cette époque), un bon souper fait par maman et peut-être une belle soirée à l’INR¹, avant un bon repos et une nouvelle semaine, ne vous étonnez pas si plusieurs de mes scouts couraient s’acheter le spécial de *La Meuse*, une feuille unique vendue en spécial à la criée dans les rues, avec tous les résultats de foot et même un bref compte rendu des matchs les plus attendus, alors qu’ils venaient de se terminer à peine une heure plus tôt. La TV, à cette époque vénérable, ne commençait qu’à sept heures et les résultats de foot n’étaient donnés par Arsène Vaillant que vers 10 h 30 ou 11 h, après les nouvelles politiques et sociales.

En effet à cette digne époque, tous les matchs se jouaient le dimanche après-midi. Et de semaine en semaine on pouvait voir évoluer notre club favori.

Pour chaque division, il y avait 16 clubs. À cette époque, le vainqueur d’un match gagnait deux points au classement, et il y avait un point pour un match nul. Pour un groupe de 16 clubs, avec les allers-retours des rencontres, il y avait exactement 30 matchs à disputer sur l’année, pour rencontrer deux fois les 15 adversaires, une fois sur son propre terrain et une fois sur le terrain de l’autre. On estimait que pour un maximum théorique de 60 points, si un club arrivait à 45 à la fin de l’année (en mai-juin) il avait des chances d’être le premier. C’est ce qu’avait bien compris l’équipe d’Anderlecht qui était souvent en tête, en compagnie du Standard et de Liège, de la Gantoise, le FC Bruges, l’Antwerp et du Beerschot. À part les deux clubs de Liège et les deux de Charleroi (Olympic et Sporting), il y eut aussi Tilleur-Ougrée, Verviers et même Namur pour représenter la Wallonie.

Outre la division 1 (division nationale), il y avait deux groupes de division 2, puis quatre groupes de division 3. Venaient ensuite les huit groupes de promotion. Plus bas, chaque province avait son championnat avec des équipes provinciales.

À cette époque glorieuse, on ne parlait pas encore des professionnels et les transferts étaient rares et coûteux. Si le vainqueur de la division nationale avait tous les honneurs et pouvait participer à la coupe d’Europe, les deux derniers étaient relégués en division 2 et remplacés par les deux premiers des divisions 2. Et ainsi de suite : les deux derniers descendaient de niveau alors que le premier montait à l’échelon supérieur pour l’année suivante. Le dimanche après-midi, toute la Belgique jouait ou assistait aux matchs de foot, sauf quelques scouts qui parcouraient la saine nature des Ardennes avec boussole et sac à dos... Euh, moi, je supportais le Standard et lui suis toujours resté fidèle, même si je ne le vois plus évoluer depuis des lustres.

Dimanches de ski de fond à Ixworth, vingt ans plus tard

Souvent avec les quatre enfants, lorsqu’ils étaient adolescents (entre 76 et 82 ou 83), nous allions passer la journée à faire du ski dans la réserve d’Ixworth, à une quinzaine de kilomètres dans l’arrière-pays. Nous arrivions vers 11 heures avec la grosse Malibu rouge familiale, nos skis (six paires) arrimés sur le toit, et notre pique-nique. Nous faisions d’abord une piste le matin, puis dîner dans la grande salle chauffée du relais, souvent avec les Coenen ou les Khalil, puis on retournait sur une autre piste. Il y avait six pistes de deux à six ou sept kilomètres, en boucles, certaines faciles et d’autres plus accidentées. Et si on veut descendre, il faut savoir grimper! Mais quel calme, quelle beauté, quel silence... Et je me faisais la réflexion dernièrement : comment faisons-nous pour supporter le froid parfois mordant à -15° ou même -20°? Réponse : dans les bois comme à Ixworth, il y a moins de vent, on était mieux emmitoufflés avec nos costumes d’hiver en duvet et surtout : quand on est jeunes, on se préoccupe beaucoup moins du froid qu’aujourd’hui. Mais je pensais aussi aux préparatifs : le fartage des skis qui variait selon la température, on se répartissait en deux messes, le samedi soir et le dimanche matin. Il fallait bien penser à tout avant de partir. Temps heureux!

¹ Station de télévision qui deviendra la RTB.

42 Mon Dieu, comme il a changé!

(Chapitres 15 et 32)

Pas de transformisme ni d'échangisme dans ce propos, mais il est bien vrai qu'on se modifie au cours d'une vie. J'ai déjà fait allusion à cette évolution ou ce changement, notamment à propos de deux Pierre (Lejeune et Bonsang). Mais en réfléchissant bien à la chose, et en consultant mes souvenirs concernant de nombreux parents (frères, cousins) et amis que j'ai évidemment connus jeunes et vieux, je pourrais presque établir une loi : on est attiré par son contraire. On essaie de remédier à nos déficits initiaux en accentuant les divers états contraires. Je m'explique... Je n'ai pas dit les défauts, mais ce qui nous manque.

Ainsi des jeunes dynamiques, criards, volubiles, fort occupés, deviennent progressivement avec l'âge plus calmes, plus rangés, plus réfléchis. Avec les années, ils sont passés du roquet au hibou. Ici, je pense à Pierre Lejeune, Pierre Bonsang (notre fils), mais aussi à Jeannot Marbaise, Michel André (c'est patent). Peut-être le prince Charles d'Angleterre, et qui encore?

Et d'autres sont passés de l'agneau au singe. Cette catégorie contraire me semble plus rare. Je me situe dans cette catégorie, peut-être Jean-Marie Hock, certainement Axel Bothma...

Et les filles demanderez-vous? Hé bien, il me semble que c'est beaucoup moins probant chez les représentantes de la douceur et de l'affabilité sur terre. Je ne vois pas de cas évident, mais il faut dire que j'ai quand même vu et côtoyé moins de filles que de gars durant leur enfance et leur maturité. Je ne vois que quelques cousines (Josiane, Jacqueline, Gilberte et Marie-Claude), mes trois sœurs (Mi-Ange, Josiane et Ninou) et notre Nathalie, et les changements ne m'apparaissent pas aussi évidents. Que du contraire : Marie-Ange est toujours aussi active et éveillée qu'elle l'était. Josiane est restée douce et calme toute sa vie... Donc la nouvelle loi que je vous ai proclamée ne serait valable que pour la gent masculine et en partie seulement? Ce serait donc une sorte de loi salique, en fait. Qu'en pensez-tu, ô fidèle Anagnosophile?

43 J'enrage, je bous...

(Chapitres 30 et 33)

J'enrage, je bous, je vitupère, c'est mon opinion et je la partage. Manière gentille d'insister sur la force de conviction qui me tenaille à propos de... ces funérailles nationales pour le grand, le célèbre, l'admirable, l'unique René Angélil, mari et promoteur d'une certaine Céline Dion. Je ne sais si vous connaissez.

Des funérailles nationales! Oui, rien de moins, rien n'est trop beau pour cet homme qui... celui dont la célébrité n'a d'égal que son portefeuille. Vous voyez ce que je veux dire? Ne cherchez pas d'autre titre de gloire, vous n'en trouverez pas. Mais avouez que mettre en orbite une diva comme Céline à Las Vegas, vivre dans un château et se déplacer dans son jet privé... Ça, ça brille, ça marque son homme! Quelle gloire, quelle fortune!

Quoi? Cela ne vous suffit pas? Non, ce n'est pas lui qui chantait... Non, il n'était pas savant ni philosophe, même pas politicien ou vedette sportive. Il n'a pas écrit, il n'a pas laissé de peintures ou de

films, il n'a pas composé non plus... On ne peut pas davantage dire qu'il s'exprimait dans un excellent français. C'est vrai, mais enfin il avait l'argent. C'est beau l'argent, ça brille, ça ouvre toutes les portes, ça permet de tout faire, même d'obtenir des funérailles nationales!

Je me demande encore qui est le plus à critiquer parmi ceux qui l'encensent comme un veau d'or. Le bon public, bête comme c'est pas croyable, les journalistes qui l'adulent et retransmettent tous ces reportages et ces cérémonies à la con, ou le gouvernement du Québec qui rend ainsi des honneurs dus à ceux et celles qui ont fait quelque chose de grand, d'admirable, d'exemplaire pour leur pays?

En quoi monsieur Angélil était-il exemplaire? Je vous le demande. Bientôt sans doute on va construire sa statue aux pieds d'« argelile ».

Oui, je fulmine! Vanité, vanité, quand tu nous tiens, tu nous tiens bien.

44 Dix-neuf beaux mariages

(Chapitres 4, 13, 18 et 21)

Voici la liste des 19 noces auxquelles je fus convié et aux agapes desquelles je me suis régalé... Ils sont par ordre chronologique et vous verrez que nous n'avons pas pu assister à plusieurs autres dont les fastes se sont déroulés alors que nous étions absents de la Belgique. J'ai indiqué par un N les mariages auxquels Nicole était aussi présente, par un A les mariages d'amis, non parents, et par un C les mariages civils seulement.

Octobre 1947	Maman et Jean Warnant, à Liège. Peu de personnes ont assisté aux noces de leur maman...
Fin 1951	Franz Hock et Gaby Sougnez, à Herve.
Août 1955	Paul Lejeune et Francine, à Liège. Dans la suite, je faisais couple avec Gilberte.
9 août 1956	Mes grands-parents Bonsang célèbrent leurs noces d'or par un second mariage à l'hôtel de ville de Herve. (C)
En 1956 (?)	Marcel Hock (Kik) et Guilou, à Liège.
En 1959 (?)	Francis Renard et Paulette, à Mortroux près de Herve. Vous remarquez : il y a quatre ans Paul et Francine, et ici Paulette et Francis... Bizarre, non?
Décembre 1961	Jean-Marie et Renée, à Liège. Nicole et moi faisons couple. (N)
Août 1963	Nous, à Liège. (N) ¹
Juillet 1966	Christian et Betsy, à Verviers. Non, Nicole n'était pas là, quoiqu'invitée : naissance de Pierre oblige...
En 1972	Gaston et Aline à Rivière-du-Loup. (N, A)
Juillet 1973	Christian Mendez et Pauline, à La Pocatière. (N, A, C)

¹ Oui, Nicole était bien présente à notre mariage, je confirme!

Juillet 1982	Ninou et Jean-Luc, à Jupille. Nicole est restée au Québec.
Juillet 1993	Franz et Shirlée, à Champagne et Waimes. (N)
Été 1997	Jean-Pierre Tirman et Geneviève, à Rivière-du-Loup. (N, A, C)
9 septembre 2000	Laura Khalil et Perry Stavrakos, à Montréal. Un beau mariage grec! (N,A)
Août 2001	Lætitia et Nico, la fille de Christine Bougnet, à Québec. (N, C)
2002	Sophie Leblois et David Cazes, à Sainte-Louise. Un banquet végétarien et excellent. (N, A)
24 juin 2010	Olivier Coenen et Sarah, à La Poc, au jardin fleuri. (N, A, C)
2 août 2014	Marie-Josée Lettre et Patrick Picard. Ce sont nos deux jeunes figures du club Pyramide. Comme lui est Huron, ce fut un très beau mariage ensoleillé à la réserve de Wendake, à Québec, avec les rites ancestraux des Premières Nations. (N, A).

Tout cela fait bien 19 noces. Mais nous en avons manqué quelques-uns : celles de José et Fanny, Marie-Ange et Hubert, Josiane et Jean-Pierre, Jean-Claude Baiwir et Marie-Thérèse, Didier Hauglustaine, et qui encore?

Que faut-il retenir de tous ces mariages? Essentiellement, je dirais que...

- Celui qui me laisse les plus beaux souvenirs fut le mariage de Franz. Le cadre, les très nombreux parents et amis des deux continents, les chants des cousins à la messe et les colombes à la sortie de l’église, le repas, et surtout la soirée avec orchestre et animation bavaroise... Quelles belles noces!
- Le plus original fut le mariage selon les rites autochtones de Patrick et Marie-Josée
- Le plus primesautier fut celui de Lætitia. La mariée avait une épaule nue et la soirée champêtre fut très réussie.
- Les deux banquets les plus fastueux furent ceux des noces de Gaston et Aline, mais surtout celui de Laura et Perry à Montréal. Quel luxe, quelle ampleur et quelle richesse culinaire! Ce furent certes les deux mariages dont notre estomac comblé garde le plus cher souvenir : quels banquets, mes enfants!

Il y eut encore d’autres mariages auxquels nous avons assisté, mais je n’étais pas invité au repas de noces, alors, cela ne compte pas : Marcel Kempgens et Monique Porignon le 11 juin 1960 à Outremeuse, Willy Housen et Yvette Bellefroid à Spa ou Verviers, vers 1961.

Plus tard, lors d’un de nos congés, nous assisterons au mariage du fils de Monique Lejeune, Philippe Piron.

45 De l’imaginable à l’invulnérable

(Chapitres 30, 31 et 33)

Une recherche fastidieuse, mais assez incroyable. Figurez-vous que je cherchais récemment (janvier 2016) un mot de 13 lettres répondant à la définition suivante : « Condamné à être pendu ». C’est d’un mots croisés de David Magnani dans *Paris-Match*. J’avais les deux premières lettres IN et

les quatre dernières : ABLE. Restait à remplir les sept carrés restants. Et j’ai cherché, cherché... Déjà la définition, comme souvent, me semblait particulièrement ardue. De quoi ou de qui pouvait-il bien s’agir. Puis j’allai consulter le dictionnaire. Des fois, cela peut aider...Mais savez-vous combien de mots commencent par in et se terminent par able? Je fais ici abstraction du nombre de lettres. Énormément. En effet, vous devez savoir que le préfixe in (et im) indique l’absence ou la négation : pas de... et que le suffixe able (ou ible) indique la possibilité, ce qui peut... Ainsi inattaquable : ce qui ne peut être attaqué; inaliénable : ce qui ne peut être aliéné... Alors? Combien à votre avis? Non, ne prenez pas votre dico, j’ai compté pour vous, et c’est fastidieux avec mes yeux. Dans les sept pages consacrées à IM, il y a exactement : 36 IM-ABLE, comme immuable, et 6 IM-IBLE comme imputrescible; et dans les 24 pages consacrées à IN, j’ai compté 190 IN-ABLE comme indomptable, et 38 IN-IBLE comme indicible. Cela fait bien un total de 226 adjectifs en able et 44 en ible. Ajoutons 2 en uble : indissoluble et insoluble. Cela fait un grand total de... mes bien chers Anagnosophile, 272 adjectifs en in/im - able/ible et uble. Pas mal, non?

Comment dites-vous? Ah oui, mon premier horizontal du mots croisés : Indécrochable. C’est logique, après tout. S’il est indécrochable, il devra rester suspendu. Non? Donc on peut dire : condamné à être pendu (et à le rester).

46 « Que reste-t-il de nos... »

(Chapitre 18)

Non, rassurez-vous, je ne vais pas vous chanter la très belle et nostalgique chanson de Trenet *Que reste-t-il de nos amours?* « Une photo, vieille photo de ma jeunesse... ». Non, cette chanson ne reflète en rien notre vie conjugale, à Nicole et moi. Mais je me demandais comme ça, par hasard : que reste-t-il de nos cadeaux de mariage?

Je vous ai raconté que j’ai reçu plusieurs cadeaux de mes troupes de comédiens¹, et lorsque je vous ai parlé de nos noces – non, pas un « nonosse » qu’on donne à un chien-chien, mais notre mariage qu’on se donne l’un à l’autre – je vous ai dit que, comme nous avions décidé de nous expatrier vers l’Afrique, Nicole avait déposé comme c’était la coutume alors, dans un beau magasin rue Charles Magnette à Liège, une liste permettant aux donateurs de choisir un cadeau qui correspondait à leurs souhaits et à leur portefeuille. Il suffisait, pour les futurs mariés, d’annoncer à tous qu’une liste avait été déposée dans tel magasin. Nous avons choisi des objets plutôt petits qui nous permettaient de les prendre et les emballer facilement. Bref, nous en avons reçu une quarantaine je pense, de nos oncles et tantes, cousins ou amis déjà mariés, et des milieux de la banque, des scouts, de l’univ’... Et je me demandais, que nous reste-t-il de ces cadeaux, après près de 54 ans?

Voici ceux dont nous nous souvenons et que nous avons toujours malgré les aléas de la vie :

- L’horloge murale en bois au design moderne offerte par Liline et Norbert, qui marque toujours bien les heures et les minutes. Je ne change jamais l’heure, sauf tous les six mois (avancée ou

¹ Voir chapitre 24

- recul d’une heure). Nous avons une fois fait remplacer les aiguilles, car celle des minutes restait accrochée à celle des heures.
- La grosse couverture en laine verte (et vert clair au verso) de tante Mariette et oncle Servais. On l’utilise encore tous les jours, en hiver.
 - Un grand sac de couchage bleu foncé pouvant s’ouvrir et former un couvre-lit, cadeau de monsieur et madame Ramquet, parents d’Alain, scout. Ils tenaient le magasin Au feu de camp.
 - Un grand bol à salade en tek, très léger... de quel cousin?
 - Un grand plateau à apéritifs (cabaret au Québec), rectangulaire et en plastique très coloré et léger, cadeau de Jacqueline et Roger. On s’en sert toujours au chalet.
 - Un jeu de douze fois six couverts, avec louche et couverts à salade assortis, cadeau de toutes mes tantes Hock associées.
 - Un plat allongé à fruits, en tek... de qui?
 - Trois plats de service en inox, qui s’emboîtent l’un dans l’autre. Cadeaux séparés de...?
 - Un plateau en tek avec poignées métalliques escamotables, de... ?
 - Quatre petits ravers pour apéritif avec plateau en tek.
 - Quatre petits coquetiers en inox, avec plateau en tek.
 - Le crucifix moderne au salon, offert par l’abbé Mors.
 - Des couverts à salade allongés, très design, en plastique avec manches en tek.
 - Une nappe.
 - Un petit beurrier avec son petit couteau très arrondi.
 - Quatre ramequins sur plateau de tek.
- Vous voyez, beaucoup de tek. Nous avons donc encore à peu près la moitié de nos cadeaux... Et il est très probable que nous en ayons encore l’un ou l’autre auquel nous ne pensons pas.

47 Rêve pour médecins
(Chapitres 30, 31 et 32)

Ce matin du 11 février 2016 à 2 h 22... Je viens de me réveiller très troublé par un rêve vraiment étrange.

Quel rêve n’est pas étrange, me direz-vous. C’est vrai, mais encore. Lisez plutôt...

Je suis devant un très grand bâtiment en construction. C’est comme un *building* d’une dizaine d’étages faits d’appartements divers, ou encore une sorte de grand collège. J’y pénètre pour le visiter ou le traverser. Je suis avec mon fils Pierre (je crois) encore petit qui me suit. Je me perds dans le labyrinthe des couloirs et appartements. J’entends quelqu’un qui me dit que je dois voir les panneaux de la grande salle de bain... Je continue, cherche, redescends, mais ne vois pas la salle de bain en question. Je rencontre furtivement

un ami — serait-ce Michel André? Je l’entends qui me demande : « As-tu vu les panneaux de la grande salle de bain? » Je réponds : « Mais non, pas encore. » Et il ajoute : « C’est pour toi, ça, je suis sûr que tu aimeras. » Puis il disparaît. Intrigué, je cherche cette salle de bain, je traverse des tas de chambres inoccupées et en construction, je descends, je cherche toujours, je descends une dizaine d’étages par de petits escaliers et me retrouve dehors. Je crois que Pierre me suit toujours. Je débouche sur une sorte de terrasse à l’extérieur où des maçons sont occupés à travailler. Je leur demande où est cette salle dont on m’a parlé avec des panneaux. Et ils me montrent à droite, à une certaine hauteur de ce grand immeuble, une sorte de grande pièce en porte-à-faux sur un coin avec balcon en saillie, toute en vitres et en miroirs. Ils me disent : « C’est là, plus haut, au coin... »

Je veux y aller, mais dans une sorte de zoom je me rapproche et vois de près cette étrange salle vitrée. Et j’aperçois une dizaine de panneaux suspendus au plafond, comme des cadres qui flottent au vent. Sur certains panneaux il est écrit : « Médecins », sur d’autres : « Mes deux seins », sur des troisièmes : « Mes dessins » et sur un dernier le dessin d’un buste de femme dont on ne voit ni la tête ni les bras, juste le buste nu et vu de face. Et sur cette vision hautement idyllique, je me réveille. Mais...

Car il y a un « mais » qui m’intrigue. Je puis vous jurer que j’étais tout étonné de lire ces trois homonymies sur panneaux. Jamais je n’y avais pensé. Alors comment, dans mon rêve, une bonne minute avant de les voir, comment est-il possible qu’une voix m’ait dit que cela m’amuserait? « C’est pour toi, ça », sous-entendu : parce que j’aime les jeux de mots. C’est troublant, non? C’est bizarre, quoi!

Autrement dit : comment, en rêve, pouvais-je savoir que, parce que j’aime les jeux de mots, je devais aller voir ces grands panneaux dessinés et suspendus? Les deux voix qui me poussent à aller voir ces panneaux, c’est quand même mon cerveau qui les a produites et les a fait parler dans « mon » rêve, non? Or si ces voix savaient, moi, je vous jure que mon personnage ignorait tout de ces écrits en jeux de mots que je voyais pour la première fois de ma vie.

J’ai bien dit « bizarre », comme c’est bizarre...

48 Trois beaux témoignages
(Chapitres 31 et 33)

Je voudrais, pour finir et bien finir cette *Chasse aux trésors* laisser la parole à trois gentes dames, une cousine et deux amies, une âgée et une plus jeune. Je voudrais ici vous présenter les opinions de mes plus fidèles lectrices, mais aussi les courageuses premières lectrices qui ont tout lu. Voici donc leurs appréciations sur cet amoncellement de souvenirs souvent épars, ce fatras désordonné de remarques et de propos les plus divers. L’une en Belgique est ma gentille petite cousine que j’ai trop peu connue, Bernadette Hock, devenue Bernadette Morreel. La deuxième, cette chère Jacqueline Bernier, est notre presque voisine et presque collègue, grande amie que j’ai eu le bonheur de côtoyer dans divers comités (CPP, crèches, Pyramide) et à diverses occasions paroissiales, théâtrales ou historico-urbaines. Quant à la troisième et non la moindre, c’est la pétillante Éliane Vincent, graphiste à Saint-Pacôme dont j’ai pu connaître et bien apprécier les nombreuses qualités (et particulièrement

le jugement, l'écriture, les talents d'actrice et la sociabilité) depuis que je participai aux réunions de la Société du roman policier. Écoutons ces trois témoins, ou mieux, lisons leurs commentaires :

Bernadette Hock Morreel

Voici des extraits de quatre courriels, de novembre 2015 à janvier 2016.

Sujet : Chasse aux trésors. Merci.

Bonjour cher André,

Ce petit message pour te dire que tu es devenu mon livre de chevet!

En effet, je ne lis que dans mon lit parce que la journée je suis trop distraite, mais je ne peux m'endormir sans avoir lu. Aussi, depuis que j'ai terminé mon dernier livre, j'imprime au fur et à mesure tous les chapitres de tes souvenirs, et je t'en veux même un peu parce que je parviens difficilement à lâcher ma lecture tellement j'ai envie de tout savoir directement, et du coup je m'endors très tard et m'en ressens le lendemain.

Vraiment, j'adore. J'ai toujours aimé les biographies, qu'elles soient romancées ou pas, mais ce qui est passionnant ici, c'est qu'il s'agit véritablement de ma famille. J'ai adoré te suivre petit garçon pendant la guerre que je n'ai jamais connue, et à Herve que je ne connais pas non plus. C'est à ce point que je me suis promis de partir à la découverte de tous ces endroits que tu décris un peu à la manière de Christian Signol (auteur que j'aime pour l'atmosphère de retour vers l'enfance et de villages où il a vécu). Je note donc au fur et à mesure l'itinéraire qui me mènera sur tes pas et ceux de tes parents (un genre de pèlerinage en somme).

Pour le reste, les jeux et les chansons que tu décris, je retrouve ceux de mon enfance, tu n'as que 11 ans de plus que moi après tout, cela ne fait donc pas une si grande différence.

En plus d'aimer te lire, j'ai été très émue de me rendre compte de la douleur qu'a vécue ma si chère tante Josiane (ma tante préférée à moi et – le savais-tu? – la petite sœur préférée de mon papa ton oncle Carlos) en perdant son premier mari, la lecture des petits carnets m'a fait pleurer. J'ai toujours connu une tante si gaie, accueillante et enjouée que, même si je savais qu'elle avait eu un premier mariage très heureux comme j'ai toujours entendu dire, jamais je n'ai imaginé une telle douleur dans sa vie passée. J'ai toujours beaucoup aimé passer des vacances dans ta famille, avec ma cousine et amie très chère, ta petite sœur Josiane qui était véritablement mon *alter ego* et qui me manque cruellement.

[...] En tout cas moi j'ADORE et quelle richesse pour tes enfants et petits-enfants d'avoir une telle référence écrite au passé de leurs parents. Je regrette que les miens

n'aient pas fait cette démarche, il y a tant de questions sur leur vie que l'on ne pense pas toujours à leur poser tant qu'ils sont encore là.

Merci encore pour tout ce travail que tu partages avec nous. Je vous embrasse tous très affectueusement,

Bernadette

Je suis contente que ma réaction t'ait fait plaisir, mais elle était vraiment sincère.

Depuis j'ai encore avancé dans ma lecture et je suis contente de te découvrir parce que je ne te connaissais pas vraiment au fait. [...] Je ressens dans ce que tu écris que nous faisons partie de la même famille, et que nous avons été élevés de la même façon avec beaucoup d'amour de nos parents et la faculté de connaître le bonheur dans les choses simples de la vie. [...]

Je te rejoins tout à l'heure dans ma lecture!!! Je vous embrasse très affectueusement,

Bernadette

Chers Nicole et André,

Merci pour vos vœux formulés avec tout le talent de mon cher cousin. J'ai trouvé cette carte [de vœux pour 2016] tellement bien adaptée à vous, parce qu'en effet, la vie qu'André a écrite est un livre vraiment merveilleux. Je suis toujours sous le charme et même de plus en plus, L'histoire, le style, les descriptions, l'humour, tout me plaît toujours autant, je suis environ à la moitié maintenant. Si jamais tu écris encore une suite comme suggéré dans la carte, je suis ta première fan!

[...] Avec toute notre affection. »

[...] Pour ce qui est de ma lecture, ce n'est pas que j'ai autant d'enthousiasme qu'au début, **mon enthousiasme s'amplifie** au fur et à mesure que j'avance. J'ai aussi pensé que comme c'était très long je me fatiguerais au bout d'un temps, mais non seulement je ne me fatigue pas, je peux même dire que j'aime de plus en plus et je suis carrément accro. Je pense être à la moitié, j'ai terminé le dernier chapitre sur Bukavu (chapitre 15). Je me réjouis maintenant de découvrir ta vie après tes périples d'adolescent puisque tu as 17 ans environ dans ma dernière lecture.

Et franchement, tu veux savoir? J'aime tout : ton histoire, tes descriptions, ta mémoire, ton style, ton humour, tes explications, tes références. Bref, je me distrais par la lecture, mais aussi j'ai appris beaucoup de choses. Je me souviens aussi beaucoup mieux de mon enfance grâce à toi (j'ai une mémoire de souris et tes récits réveillent des souvenirs bien enfouis chez moi). Grâce à toutes tes descriptions je vois tous les endroits où tu as vécu et où tu es passé, j'apprends aussi beaucoup de choses au sujet de mes oncles, tantes, cousins et cousines.

Tu as vraiment beaucoup de talent et j’ai la très agréable impression de te découvrir un peu.

J’ai donc été acheter des beaux gros classeurs et intercalaires de luxe parce que je voulais transformer toutes ces feuilles en livre, et crois-moi, cela a fière allure. C’est donc armée de ce premier gros tome que je me suis rendue chez Marthe qui attendait avec impatience que je lui apporte le début de l’histoire puisque je l’avais prévenue. Sa fille Micheline l’avait déjà aidée à retrouver le site Makala sur lequel elle s’est donc déjà penchée, mais elle doit attendre les visites de sa fille parce qu’elle ne possède pas d’ordinateur.

Si tu avais vu comme elle était émue quand je lui ai apporté le premier classeur et que je lui ai raconté quelques anecdotes de l’histoire dont elle se souvenait aussi.

[...] Jusqu’ici, je n’ai aucune préférence pour les différents chapitres que j’ai lus; ceux sur l’Afrique me remémorent ce que j’ai oublié, et j’adore apprendre à connaître tous les autres lieux que je ne connais pas très bien ici en Belgique, si ce n’est par mes visites et les vacances passées avec Josiane, mais à l’époque nous avions d’autres centres d’intérêt que les visites du pays! Je me réjouis aussi de découvrir ta vie avec Nicole et vos enfants, en Afrique et au Canada.

[...] Quant à ma sœur [...] j’ai de ses nouvelles, je sais qu’elle appréciait aussi énormément ton livre [...]

Je dois encore imprimer la suite de mes lectures, je vais donc te laisser parce que mon imprimante n’est pas super efficace et si je veux avoir assez de lecture pour ce soir, il me faut m’y prendre à temps.

[...] Encore merci pour tout le travail fourni et qui me distrait si bien. Je ne sais pas comment tu fais pour te rappeler autant de détails d’il y a si longtemps. Je me disais d’ailleurs que celui qui t’a fait passer des tests et t’a déclaré manquer de mémoire pour entreprendre des études de droit devait avoir fumé quelque chose de louche!

Je vous embrasse très affectueusement,

Bernadette

Jacqueline Bernier

Commentaires qu’elle me livra oralement le vendredi 15 janvier :

- J’ai toujours l’impression en te lisant que tu me parles et que tu t’adresses à moi personnellement¹.
- Beaucoup de mémoire, beaucoup de détails.

¹ Bruno Sterckeman, un autre ami dont le travail est très lié à l’ordinateur car il est traducteur en ligne, me disait récemment qu’en me lisant, il m’entendait parler.

- C’est drôle comme souvent je pense exactement comme toi dans tes textes. J’ai souvent les mêmes appréciations que toi.
- Concernant les deux derniers chapitres¹, c’est moins historique, plus contemporain. Et comme je te connais, je reconnais tes positions avec lesquelles je suis d’ailleurs d’accord. Donc cela m’intéresse moins, mais c’est très bien écrit.

Éliane Vincent

Extrait d’un courriel en date du 4 mars 2016 :

Je parcours au gré du hasard la formidable collection de vos souvenirs en PDF. C’est une chronique extraordinaire pour vos proches et une mine de renseignements pour quiconque s’intéresse aux humains. Ça a déclenché chez moi un délire que je dois partager avec vous : avez-vous envisagé la possibilité d’en faire un objet tangible, un livre publié à très petit tirage et que vous pourriez remettre à vos parents et amis les plus chers? Moi, je suis graphiste, et en lisant, il me venait plein d’idées de mise en page. Je sais que c’est volumineux, mais il y aurait certainement moyen de faire quelque chose de bien pour un investissement raisonnable. Je parle de l’imprimeur, parce que je vous offre mes services à titre amical, pour le plaisir de la chose. Et si on ne l’imprime pas, on peut en faire un document PDF avec de la personnalité!

Ça serait un travail d’assez longue haleine, mais je ne pouvais pas passer outre l’envie irrésistible de vous proposer cette utopie.

49 Et puis quoi encore? Encore trois, non quatre, non six petits sujets
(Chapitres 4, 5, 11, 12, 13, 20, 21, 25, 30 et 32)

Cataracte et catastrophe

Avant-hier, vendredi 29 janvier 2016, mon ophtalmo m’a annoncé qu’une opération de ma cataracte serait hautement risquée pour mon œil valide, à cause du glaucome qui est sous-jacent et exige une pression de 2. Mes trois collyres maintiennent cette pression, mais s’il opère, la pression risque de monter jusqu’à 20. Même seulement pendant 24 heures, cela peut suffire pour détériorer complètement l’œil. Alors il m’a souhaité bon courage...

Et avant de tourner la dernière page de cette deuxième édition, je vais vous dire un grand secret : « On ne voit bien qu’avec le cœur. L’essentiel est invisible pour les yeux ».

¹ Il s’agit des deux gros chapitres 31 et 32, l’un sur la langue et l’autre fait de réflexions sur tous les sujets. Ces deux chapitres ont été soustraits de cette édition, comme expliqué à la fin du chapitre 30.

Ite, missa est

Encore un mot si vous le permettez. Nous sommes au lac, ce dimanche 7 février. Nathalie est ici ainsi qu’Yves venu souhaiter un bon anniversaire à ma petite chérie (Nicole a 76 printemps depuis hier). Bref, ce dimanche matin, j’ouvre la TV pour suivre la messe à Radio-Canada. Messe sanctifiant l’onction des malades, avec un célébrant aux cheveux à la Yul Bryner¹. Et la jeune chanteuse en chignon y va de plusieurs couplets, lorsque l’image se fige sur son visage, la bouche grande ouverte... Il y a un problème de retransmission, manifestement. Notre soprano chante toujours une note en A ou en O, comme sa bouche ouverte et figée, mais on n’entend plus rien. Le vidéo est arrêté. Puis l’écran devient noir, un panneau nous annonce qu’il y a une difficulté temporaire. Puis la messe reprend. Mais... je vous le donne en mille : ce n’est plus le même célébrant! Celui-ci est chevelu et doté de lunettes, plus corpulent aussi... Et la chanteuse, c’est toujours la même, mais cette fois, elle a les cheveux libres et a eu le temps de changer de robe... De qui se moque-t-on? Et cela sans un mot d’explication, sans une demande d’excuse pour cette « transfiguration miraculeuse ». La messe est repartie, comme si de rien n’était. Je trouve que Radio-Canada le prend à la légère... quand après cinq bonnes minutes, hop, un autre tour de passe-passe et on revient à la première messe, sans un mot, sans une seule explication... Mais on a sauté la consécration. Mais ils se foutent de nous! Oh, nom de Dieu! Ahuri, j’en fais la remarque à Nicole qui était occupée à la cuisine. Elle me dit : « On a connu les noces de Cana, on a eu la fameuse messe de Lemfu avec le vin changé en pétrole², on peut bien avoir une messe Radio-*Cana*-da avec changement de célébrant, non? »

En avril... ou en mai

Savez-vous pourquoi ma petite sœur Josiane est née le 30 avril 1951?³ Eh bien, nous étions trois personnes de sexe masculin dans la famille, tous trois nés en mai : papa Warnant, né le 10 mai 1912, Christian né le 4 mai 1940, et moi-même né le 25 mai 1938. Si l’enfant à venir avait été un garçon, il aurait eu la patience d’attendre un jour de plus. Or, comme c’était une petite fille, il a vite fallu que le Bon Dieu, les cigognes (et maman) nous l’expédient fin avril. Pas plus compliqué. La tournure qu’a prise ma phrase précédente où j’ai réuni maman, les cigognes et le Bon Dieu pourrait vous faire croire que Josiane était un peu comme notre petit Jésus ou un petit ange, avec des ailes. Et vous auriez raison de le penser...

Les Renard

Durant notre congé de l’été 2002, nous avons été, Nicole, Nathalie et moi, invités par mon cousin Lulu (Lucien Renard) qui avait échappé par miracle à un cancer du cerveau. Il avait invité ses quatre frères et sœurs et nous avons revu, avec leurs conjoints, Gilles, Francis, Marthe et Lulu. Ce fut une belle soirée, où on a pu renouer nos destins réciproques après tant d’années de séparation. Il nous

¹ Les Anagnosophile suffisamment anciens comprendront qu’il n’a pas un poil sur la tête.

² Vous vous rappelez? Voir chapitre 20.

³ Voir chapitre 11

manquait juste Lilyne, l’aînée, et la plus jeune, Micheline, qui a rompu toute relation avec ses frères et sœurs. J’étais loin, ce soir-là, de me douter que jamais plus je ne reverrais aucun des quatre...

En effet, Lulu d’abord n’a pu résister à un retour soudain de son mal, puis ce fut Francis qu’une maladie due aux pigeons, je pense, emporta peu après. Gilles suivit, et trois ou quatre ans après ce fut au tour de Marthe, qu’on appelait affectueusement Mamarthe et qui était celle qui par l’âge était la plus proche de moi.Voilà donc une famille décimée en quelques années. Ainsi il ne reste plus que l’aînée Lilyne et la plus jeune Micheline. Étrange!

Et le tigre?

Vous vous rappelez certainement, si vous m’avez bien lu, de cette histoire rocambolesque du tigre de Sibérie tué à Saint-Onésime, ici derrière La Pocatière. Eh bien cette histoire a une suite et une fin. Mon ami Pierre Kidd m’a appris récemment que ce tigre empaillé (un bel ouvrage de taxidermie) fut racheté par un groupe de Chinois de Montréal qui l’expédièrent en conteneur jusqu’en Chine, où il veillera à jamais sur l’empire du Milieu, juste au sud du pays de ses origines ancestrales. Que voilà une belle destinée! Cela a dû coûter un os au groupe sinomontréalais, sans compter le petit magot que cela rapporta au sieur Kidd.

Avec ou sans murs

Les écoles et collèges dans les villes d’Europe sont moyenâgeux et bien enfermés entre des grands murs d’enceinte qui leur donnent un peu l’allure d’une prison ou d’un couvent. Remarquez que cela peut se comprendre : je ne vois pas comment l’école des frères, et le collège Marie-Thérèse de Herve, et même le vieux couvent des sœurs où j’ai fait mes deux ans de gardiennes, ainsi que le collège Saint-Servais de Liège, rue Saint-Gilles, comment ces institutions pourraient être ouvertes à tout passant comme un grand magasin. Elles sont évidemment claquemurées dans leurs enceintes. Et je ne vous ai pas dit que « mon » beau et grand collège de Cost (Bukavu), aux couleurs ocre et aux cinq plaines de football, était évidemment ouvert à tout venant. De même, notre belle polyvalente n’a pas de murs d’enceinte. Mais n’allez pas voir toutes les écoles dans les grandes villes. Alors? Changement de mentalité dû aux grands espaces? En tout cas, jamais nous ne pensions à notre collège (ou à notre poly) comme à une prison. C’est un bel atout, cela nous donnait les ailes de la liberté et des grandes espérances!

50 Le temps qui cogne

(Chapitres 13, 30, 32 et 33)

La durée

Il ne fait de doute pour personne que la durée, la longueur du temps est très relative et subjective. La durée d’un jour, c’est toute une vie pour l’éphémère, ce petit insecte qui naît et meurt en 24 heures. Mais qu’est-ce qu’une journée pour la vieille tortue géante des Galapagos, qui trimballe ses 200 kilos à pas de tortue, elle dont la longévité voisine les 150 ans...

D'accord, mais mon propos n'est pas de vous faire un cours de biologie animale, mais de vous faire remarquer que pour une espèce en particulier, l'être humain, la durée est très relative selon qu'il souffre ou qu'il est heureux, et aussi selon qu'il est jeune ou vieux. Vous savez que les minutes passées dans le fauteuil d'un dentiste peuvent vous paraître bien plus longues que celles d'une journée passée en vacances à vous amuser follement. Tout le monde a déjà constaté cela. Et il serait sage aussi de savoir que le temps qui passe paraît toujours plus long pour un enfant que le temps de même longueur pour une personne âgée. Comment cela, me demanderez-vous? Je vous explique.

Quand j'avais 13 ans, alors que j'habitais Poko¹, nous sommes partis en congé en Belgique². Si je me réfère à la durée de ce congé qui correspond à six mois, je pourrais alors dire que ces six mois équivalaient à peu près au vingtième de ma vie. En effet, ne comptons pas les trois premières années de notre vie dont on ne se souvient pas. À 13 ans, nous avons donc dix ans bien vécus, dont on se rappelle, soit vingt semestres de six mois. D'accord.

J'aurai bientôt 78 ans. Retirons les trois premières années, cela fait 75 ans bien vécus avec souvenirs. Et la durée d'un semestre dans tout cela n'est que la 150^e partie de ma vie. Quand on se réfère à toute notre vie déjà vécue, un semestre pour un gamin de 13 ans paraît bien plus long (1/20^e de sa vie) que le 1/150^e pour un vieux bonhomme. Le vingtième, c'est sept fois et demie plus long que le cent cinquantième.

Autrement dit, si je ramenais toute ma vie à une heure (60 minutes), le semestre du gamin de 13 ans aurait une durée équivalente à trois minutes (sur une heure) et pour le bonhomme de 78 ans, ce semestre ne vaudrait plus que 24 secondes sur une heure!

Un autre exemple peut vous faire percevoir cette différence de durée, selon l'âge qu'on a. Je viens de téléphoner à Pierre Kidd. Il a 73 ans, j'en ai presque 78. Cela fait qu'il est plus jeune que moi de cinq ans et cette différence ne m'apparaît pas. C'est un ami au même titre qu'un autre né la même année que moi, Claude Jaumin, Jean Marbaise ou Michel André par exemple. Mais si nous avions fréquenté la même école, il serait arrivé au secondaire alors que j'entrais en rhétorique. Autrement dit, je ne l'aurais sans doute jamais abordé durant cette année où j'aurais eu 17 ans et lui 12! Quand on est ado, cinq ans, c'est une très longue période, le tiers de sa vie, mais à soixante-dix ans, ce sont des peanuts, comme on dit au Québec... Saisissez-vous, chers Anagnosophile?

Les bornes repères

Souvent, lorsqu'on est assez âgé et qu'on pense au futur immédiat (les prochains jours à venir) pour une durée d'un mois, par exemple, on prend l'habitude de consulter le calendrier dans lequel on a marqué certains jours pour certains rendez-vous. J'appelle cela des bornes repères. Il y a d'abord les activités régulières, celles qu'on ne note même pas dans le calendrier, car elles reviennent automa-tiquement toutes les semaines. Je pense ici à la messe du dimanche matin, ma pilule spéciale du

mercredi matin à prendre à jeun une demi-heure avant toute nourriture, boisson et même collyre, à la répartition de mes médicaments dans une boîte à pilules pour une semaine. Le mercredi, il y a encore le nettoyage de mon Respiro-max, ce que j'appelle ma vaisselle une fois par semaine; et souvent une visite à ma pharmacie pour remplacer les médicaments épuisés. Le jeudi, il y a deux choses importantes : la visite à la caisse populaire pour mettre à jour mon compte et recevoir un certain montant d'argent pour la semaine, et le soir, réunion du club Pyramide. Pour Nicole, c'est le bénévolat à la biblio tous les deux jeudis.

Chaque jour, il y a évidemment les prises de médicaments (matin et soir), et la promenade à la poste du lundi au vendredi.

Puis il y a les bornes repères plus importantes et plus espacées, que nous notons dans le grand calendrier de la cuisine : rendez-vous mensuels à l'hôpital pour prise de sang et vérification pour le Coumadin, certains rendez-vous – garage, déjeuner AREQ, on reçoit des amis pour souper, petit voyage à Montmagny ou à Rivière-du-Loup pour les yeux, la santé ou la voiture, mais ceci est plus rare... Les rendez-vous avec médecin, ophtalmo, dentiste ou autre... à peu près tous les six mois. Pour Nicole, il y a encore les grands rendez-vous ménagers : grand nettoyage ici, le congélateur (une fois par an), les moustiquaires et nettoyages des fenêtres, le nettoyage du grand tapis... Parfois, mais de moins en moins, nous recevons les enfants, Pierre ou Yves... ou bien c'est nous qui envisageons d'aller jusque chez Franz ou chez Pierre, en passant par chez Yves qui devient alors notre chauffeur. Depuis que je ne conduis plus, cela est plus rare et nous avons aussi renoncé à aller voir mes pièces. C'était le bon temps.

Et nous vivons ainsi de borne en borne, nous demandant à chaque fois quel est le prochain rendezvous... C'est aussi cela la vie de petits vieux, avec le temps qui bat à la porte de notre cœur qui cogne, lui aussi.

51 Pas féministe à ce prix-là!

(Chapitres 30 et 32)

J'enrage encore, ce samedi 5 mars au matin en écoutant Radio-Canada et en dégustant un excellent croissant de Tim Hortons. En effet, il est question lors des discussions qui animent le panel de journalistes animateurs, d'une réclamation de féministes qui s'étonnent qu'il n'y ait que 3% des noms de rues et lieux publics de Montréal qui portent le nom d'une femme. Attention, cela ne signifie nullement, comme on pourrait le croire, que les 97% restants sont attribués à des hommes. Non, Madame! Une avenue du Conservatoire ou une rue des Acacias ne sont pas non plus consacrées à des hommes, même si les mots sont masculins. On s'entend là-dessus. Alors, combien de noms de rues pour les hommes? Personne ne s'est inquiété de le savoir. 10% peut-être? C'est plus que 3%, mais loin du 97% auquel on aurait pu penser. Bon. Mais ce n'est pas tout.

Un groupe de rouspéteuses lance un mouvement pour obtenir des noms de femmes qui seraient dignes d'être retenus (je ne peux dire retenues, car ce sont les noms que l'on retient, excusez-moi) pour figurer dans le répertoire des noms de rues de Montréal... Il faut, ai-je entendu dire, arriver à la moitié!

¹ Chapitre 12

² Chapitre 13

Mais je demande : y a-t-il un nombre de femmes équivalent au nombre d’hommes qui ont forgé l’histoire de Montréal, du Québec ou du Canada? Je pose simplement la question. Est-ce notre faute, à nous les hommes, s’il y a eu plus d’hommes qui ont marqué l’Histoire? Fallait-il que tous ces hommes déclinent leurs positions, oublient leurs inventions, leurs interventions, leur présence pour laisser la place à d’éventuelles candidates à inventer, diriger, faire preuve d’exemplarité? Est-ce la faute des hommes si les femmes ne se sont pas présentées plus nombreuses en sciences, en politique, en communication ou ailleurs?

Il me semble que la justice serait que le nombre de plaques de noms de rues et de places ayant un nom féminin devrait être proportionnel au nombre réel de femmes qui se sont fait remarquer dans un domaine. Et même proportion pour les hommes.

S’il y a eu, par exemple 1500 hommes et 300 femmes qui se sont fait remarquer dans l’Histoire et qui méritent un nom de rue, il me semble en toute justice que la proportion de trois noms de femmes pour quinze noms d’hommes devrait être respectée, plutôt que 50-50. Qu’en pensez-vous? Et j’ai comme l’impression très nette que cette proportion est respectée (jusqu’à preuve du contraire, mais on ne me l’a pas donnée, cette preuve du contraire). Et je ne pense pas que l’égalité du nombre des plaques serait juste...

Ce que je viens de dire est le reflet de la même problématique au parlement : on veut que les femmes députées (et les femmes ministres dans le gouvernement) soit du même nombre...Moi, je dis que ce qui compte, c’est la compétence et que ce soit une majorité d’hommes ou une majorité de femmes, cela n’a aucune importance pourvu que nous ayons les meilleurs ou les meilleures aux bons endroits!

52 Corrections de deux biographies

(Chapitres 12, 15, 23, 25 et 30)

Pendant qu’Éliane Vincent terminait les corrections et la mise en page du présent ouvrage, de mon côté, après les ultimes relectures du texte, je passai mon temps à corriger et aider deux anciens du collège Notre-Dame de la Victoire (Bukavu, Congo) un peu plus jeunes que moi qui s’étaient eux aussi lancés dans l’écriture d’une biographie. Vous les connaissez bien, chers Anagnosophile, lecteurs assidus. Je vous en ai déjà parlé. Il s’agit de Jean-Marie Hock, mon jeune cousin maître du web pour le site makala.be. J’ai relu ses textes en février et mars 2017.

Le second de ces apprentis biographes est Éric Carpentier, le quatrième de la famille. C’est surtout en juin et en juillet 2017 que je lui soumis mes remarques et propositions.

Ces deux disciples ont beaucoup de talents, et si le premier décida essentiellement de revoir sa propre vie, commencée au Congo et qui se continue en Belgique, le second a essentiellement voulu rappeler à ses enfants le souvenir de leurs grands-parents, Nicolas et Danielle Carpentier, décédés tragiquement en novembre 1964.

J’ai beaucoup aimé faire ce travail de révision, malgré mes yeux bien fatigués. J’ai retrouvé chez Jean-Marie la verve de son papa (mon oncle Carlos), son esprit fouineur et son intelligence éveillée.

Il a sous-titré l’ensemble de son autobiographie par ces mots : « J’ai vu le monde changer ». En effet, Jean-Marie est très « technique » et il s’est essentiellement arrêté sur l’évolution technologique qu’il a perçue au cours de sa vie dans tous les domaines – mécanique, électronique, etc.

Quant à Éric Carpentier, il est parti d’un ensemble retrouvé d’une cinquantaine de lettres que son père, encore jeune célibataire, écrivit à sa famille de 1922 à 1925, lors de son premier terme en Ituri. J’ai revécu ses aventures dans une région que j’ai bien connue et fus fort étonné de voir, grâce à ces lettres, combien ces vastes territoires étaient encore peu développés trente ans avant que moi-même j’y mette les pieds. Pas de routes, pas ou très peu de véhicules... des milliers de kilomètres parcourus à pied en trois ans! Du camping, la chasse, le troc, l’importance des semis. Le tout agrémenté d’un esprit chrétien et familial. Puis dans une seconde partie, Éric nous raconte la vie que lui et ses frères ont connue dans l’Uélé (encore un district que j’ai bien connu). Et Éric termine en relatant les circonstances de la tragédie qui a anéanti cette belle famille. Voici mon dernier commentaire :

Travail sobre et bien fait. Mais ce qu’il y a de terrible c’est de voir deux mondes tout à fait opposés, et pourtant dans les mêmes lieux. Avec les lettres, puis le mariage et la famille, on vivait au paradis. Et soudain le ciel s’obscurcit, c’est l’orage, la tempête, l’enfer...

La finale est atroce, un cauchemar vécu et non rêvé hélas! Mais quels beaux exemples de vie, de joie, de sainteté...

Bravo Éric, tu es le digne héritier de ton père et surtout de ta mère par cet écrit... Quand il sera achevé, envoie-moi une copie sans ces maudites taches rouges¹, comme autant de perles de bon-sang.. Ne me laisse pas sans nouvelles et encore bravo...

53 Accordailles des notes et des mots

(Chapitres 20, 21 et 24)

Voici un vieux mot qu’il faut absolument remettre à l’honneur. Les accordailles célèbrent, avec plus d’éclat que le mot fiançailles, avec force et enthousiasme les accords de deux cœurs ou deux partis. Et quel autre mot, mieux que cet accord musical, pour exprimer et souligner l’harmonie et l’unisson entre un texte et la musique?

Toutes les belles chansons sont les témoins fidèles de cette union parfaite, de ces liens solides entre les mots et les notes.

Prenons deux exemples. Écoutons la musique seule, sans les paroles, de *Ne me quitte pas*. Inconsciemment, vos lèvres vont se mettre à fredonner les paroles de Jacques Brel, tant elles collent à la musique. Un autre exemple? Qui peut lire la phrase de Druon et Kessel, « Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux dans nos plaines? » sans greffer à ces mots la partition du *Chant des partisans*?

¹ Les taches rouges en question étaient les endroits commentés ou les fautes à corriger sur son premier texte.

De même, je ne puis entendre la *Cinquième symphonie* de Beethoven sans automatiquement chanter les paroles de *La pince à linge* que les Quatre Barbus ont malicieusement accrochées à la musique du maître allemand.

Cela étant dit, j'ajouterai évidemment que les opérettes et les opéras, ou encore certains oratorios consacrent cette union entre les mots et les sons. Lorsqu'on fait de la mise en scène ou plus simplement de la déclamation, il peut être très intéressant de marier le texte avec une musique d'accompagnement qui en souligne le sens et l'émotion. Et toute la gamme d'émotions peut être ainsi renforcée par la musique de fond, qu'il s'agisse de gravité, de tristesse, de joie, de légèreté, que l'émotion soit empreinte de noblesse ou d'un caractère primesautier. Tout l'éventail des émotions peuvent trouver leur place dans ces alliances. Mais sans entrer ici dans les détails techniques, chaque tentative exprime fatalement des nuances bien différentes selon le rythme, le volume, la mélodie instrumentale, mais aussi selon l'intérêt de celui qui souhaite établir cette attache, ce lien de la musique au texte. Évidemment.

J'ai moi-même ainsi passé des heures à chercher des bribes de musique pour souligner et mettre en valeur des textes que je devais dire ou mettre en scène. Mes trois plus belles expériences en ce domaine sont le diaporama sur notre voyage en Amérique en 1967; le *Grand jeu de la Passion* en 82, une pièce de théâtre avec une vingtaine d'extraits de deux symphonies de Berlioz; et la lecture du chemin de croix (texte Anne-Catherine Emmerich), enregistré sur CD avec musique de violon.

Je vous explique brièvement le premier de ces exercices. De notre voyage aux États-Unis et au Canada, j'avais sélectionné et mis en ordre de narration 284 diapositives pour raconter en deux heures et par l'image ce beau voyage. Puis j'ai rédigé tout le texte qui devait expliquer chaque diapositive que le public verrait à l'écran, en laissant toujours plusieurs secondes pour apprécier l'image avant de passer à la suivante. Puis j'ai écouté plusieurs fois plusieurs belles compositions musicales, et mon choix s'est fixé sur de larges extraits de la chanson *America* du film *West Side Story*, la *Symphonie du Nouveau Monde* d'Anton Dvořák, les *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski, deux concertos de Vivaldi et un de Mendelssohn. J'ai repéré, chronométré et sélectionné divers extraits. Je me suis alors installé, seul et sans bruit alentour, dans la maison vide du docteur Philippe Cornet à Kisantu, avec deux enregistreurs : un pour diffuser les extraits musicaux et dont je pouvais aisément commander le volume, et l'autre pour enregistrer par micro ma propre voix avec les silences et la musique d'accompagnement choisie. C'est simple! Vous essayerez...

On le voit, ce travail de conjonction commençait toujours par le choix d'un ou plusieurs morceaux musicaux (classique, populaire ou folklorique, peu importe), que je pouvais éventuellement découper selon mes besoins. Il fallait toujours surveiller la durée escomptée et éviter de couper une musique trop brutalement. Pas évident!

Il m'est arrivé plusieurs fois de passer des heures et des heures pour conjuguer le plus adéquatement possible la clarté d'un texte avec la magnificence expressive soulignée par la musique. Et ainsi, avec ces efforts de mise en place, d'écoute, et d'écoutes successives, le phrasé musical finissait par me rentrer dans la peau, si bien que les notes et les mots finissaient par se confondre, s'amalgamer et ne plus faire qu'un.

Encore aujourd'hui lorsque j'entends certaine partition musicale que j'ai abondamment travaillée, je ne peux m'empêcher d'entendre aussi les paroles que j'y avais greffées, paroles qui sont comme tatouées sur la peau, comme inscrites en filigrane sur la portée. Tant et si bien qu'à force d'avoir travaillé sur ces accordailles, j'en arrive tout naturellement aujourd'hui, des années et des années après, à revoir et réentendre le texte en entendant telle symphonie ou telle sonate.

Et mieux encore, je peux plus facilement reconnaître une prestation, une interprétation d'une autre interprétation de la même œuvre par un autre artiste ou un autre orchestre.. J'avais souvent entendu des grands mélomanes ou maîtres de la musique insister sur telle ou telle autre interprétation de la même œuvre, trouvant celle-ci avec le chef d'orchestre A plus déliée, plus expressive, plus harmonieuse que celle par le chef B. Je me disais qu'ils étaient vraiment doués pour ainsi remarquer les différences, alors qu'il me semblait à moi, simple profane, que c'était bien la même symphonie que j'entendais, sans percevoir les différences, et que l'une valait l'autre... Mais non! Et j'ai eu dernièrement cette sensation nouvelle en écoutant à la radio la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvořák. Je revoyais à tel moment précis de la musique la première avenue de New York, en conformité avec mon montage en diaporama. Puis en continuant l'audition, je me faisais la réflexion évidente : ce n'est pas du tout la même interprétation que celle, bien connue de moi, que j'avais enregistrée 50 ans plus tôt! J'avais acquis, du moins pour cette *Symphonie du Nouveau Monde*, le don d'en distinguer diverses interprétations et de marquer mes préférences... Le petit mélomane acquérait des galons. Fameux!

54 Croisière BCN

(Chapitres 21 et 28)

Non, il ne sera pas question ici de la banque nationale du Niger, ni même d'une croisière Brouillard, Cuisine et Navigation – quoique... Mais plus simplement de la croisière Basse-Côte-Nord, ici au Québec, un peu plus haut que chez nous sur la carte, de l'autre côté du fleuve, un peu plus à l'est contrairement à la célèbre formule de Tournesol. Il fallait quand même bien qu'on aille Nicole et moi se promener jusque là, à plus de mille kilomètres d'ici, jusqu'à Blanc-Sablon à la frontière du Labrador et de Terre-Neuve, à l'extrême nord-est du Québec, là où l'estuaire du Saint-Laurent devient un golfe, oui Madame, oui, Monsieur.

Le 31 juillet 2017, Nicole nous conduit jusque Rimouski. Un agréable souper aux moules italiennes à la marina, avant d'embarquer pour une semaine sur le *Bella Desgagnés*, un beau cargo mixte moderne (2012) transportant marchandises et à peu près 200 passagers, sans compter les nombreux passagers locaux, surtout des familles d'Innus, qui monteront dans un port et descendront dans un autre le long de la côte de l'estuaire du Saint-Laurent. En tout, il y a douze ports que nous visiterons aller-retour en six jours et sept nuits. Cela fait beaucoup d'accostages et d'appareillages : Rimouski, Sept-Îles, Port-Menier (sur l'île d'Anticosti), Havre-Saint-Pierre, Natashquan, Kegaska, La Romaine, Harrington Harbour, Tête-à-la-Baleine, La Tabatière, Saint-Augustin et Blanc-Sablon.

Nous avons loué une belle et grande chambre, mais elle était située juste à côté de la grue du bateau (arrière tribord). Cela faisait du bruit la nuit, mais de notre grande fenêtre on voyait toujours

le port et les manœuvres, lorsqu’il n’y avait pas trop de brouillard. Oui, nous avons eu beaucoup de brume et de brouillard. Deux jours de soleil sur six, ce n’était pas vraiment la bonne semaine. Mais que voulez-vous que la bonne y fasse?

Que vous dire de cette très belle et grande excursion? Nous discernons le premier prix à Harrington-Harbour pour l’originalité de ce village qui est, paraît-il, un des plus beaux du Québec. Toutes les rues y sont construites en bois. Il n’y a aucune voiture ni camion chez les 200 habitants de ce village très vallonné, mais chaque famille possède un petit « quatre roues » et ça pétarade sur tous les chemins de bois. C’est là que fut tourné le film *La grande séduction*.

Le deuxième prix, nous l’accorderions volontiers aux îles Mingan qui flanquent le fleuve près de Havre-Saint-Pierre, même si à cause de l’épaisse brume matinale nous n’en avons pas bien vu tous les gros monolithes formés là par des dépôts de coquillages et de sédiments superposés depuis des dizaines de millions d’années et écrasés en strates par des glaces hautes de plusieurs centaines de mètres. Ces monticules aux formes diverses ressemblent à du schiste ou de l’ardoise. Ce fut une belle visite guidée, avec petit bateau et un guide né à Havre-Saint-Pierre, malgré l’heure très matinale (lever vers quatre heures et retour au gros navire pour le déjeuner à sept heures). Itinéraire et horaire riment et rythment nos déplacements.

Natashquan est le village où naquit le célèbre chanteur québécois Gilles Vigneault —« Mon pays, ce n’est pas un pays, c’est l’hiver ». Mais le village est trop loin du petit port. Nous avons débarqué et marché un peu jusqu’à un grand crucifix sur une colline. Je tenais à mettre pied à terre à chaque escale, sauf les trois petits ports où nous sommes arrivés en pleine nuit. Heureusement l’horaire du retour nous permit d’y descendre, car nous y arrivions durant la journée.

Notre dernier arrêt à Blanc-Sablon fut marqué par une double anecdote. D’abord, en marchant vers un des trois petits villages qui forment cette communauté de plus de mille habitants, nous avons rencontré trois personnes venant du bateau : une petite dame âgée vivant à Ottawa, son fils et son petit-fils venus de France en vacances. Nous avons sympathisé. Le monsieur, qui est né en 63, nous avait déjà pris en photo devant l’autel du chœur de la chapelle d’Harrington Harbour, pour célébrer nos 54 ans de mariage.

Puis, au petit centre d’information touristique où l’on voyait notamment la maquette de l’avion Bremen allemand qui en 1928, un an après Lindbergh, a le premier traversé l’Atlantique d’est en ouest, je me mets à discuter avec le responsable, qui nous propose spontanément de nous conduire dans sa voiture vers différents lieux intéressants. Et c’est ainsi que nous avons été jusqu’à la frontière avec le Labrador, puis à travers les trois hameaux; nous sommes entrés dans deux chapelles et nous avons longé la côte vers l’ouest jusqu’à la belle chute de Brador. On peut donc affirmer que Blanc-Sablon s’étend du Labrador à la Brador! Puis, très grand seigneur, ce monsieur Eldon Jones nous a ramenés au bateau. Il n’a jamais accepté que je le dédommage pour cette belle tournée et nous a même invités à venir loger chez lui quand on repassera dans le coin. On sent que ces habitants qui vivent si loin sont très accueillants. Le moindre étranger (c’est nous, ça) les enchante et leur met le cœur à la fête. Vraiment du bon monde!

Sur le bateau, la cuisine était diversifiée. On avait à midi et le soir le choix entre trois menus, et je me suis toujours laissé tenter par les fruits de mer, tous différents et bien préparés. Après les moules de la marina, voici dans l’ordre ce que nous avons pu déguster : filet de doré, crabe, merlu, flétan, sole amandine, assiette du pêcheur, morue, homard, filet de truite, feuilleté de fruits de mer, turbot, pavé de saumon. Si tous ces jolis noms ne te mettent pas l’eau à la bouche, que te faut-il, cher Anagnosophile?

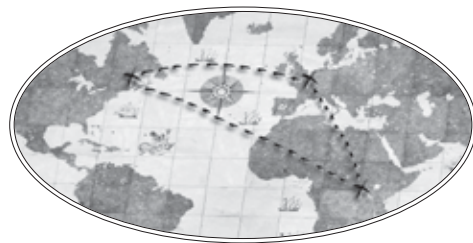
Encore un mot qui vous prouve une fois de plus que le monde est bien petit. Lorsque nous fîmes notre voyage en Europe centrale en 2013¹, nous étions avec un groupe de Louperivois et un couple de La Pocatière : Jean-Claude Hudon et son épouse. Nous les connaissions un peu, ils approchaient de la retraite. Or, à la marina de Rimouski lors du souper avant le départ, qui s’installe à la table à côté de nous? Les Hudon, qui étaient quatre cette fois, car outre son épouse, Jean-Claude avait invité sa maman et une de ses sœurs. Ils étaient naturellement du voyage sur le *Bella Desgagnés* eux aussi...

Et le jour du retour, nous quittons Rimouski vers 11 heures, et en roulant je propose à Nicole de s’arrêter à Rivière-du-Loup pour dîner. Elle sort de l’autoroute (c’est elle qui nous conduit maintenant) et s’arrête au resto St-Hubert. On s’assied, on commande, et qui se trouve deux tables plus loin? Oui..... je ne vous l’ai pas dit, mais vous avez compris que le monde est effectivement bien petit!

Alors quoi encore? Rien. Je vous souhaite donc une belle journée et vous dis... à la prochaine. Et je signe :

- ANDRÉ**, pour Nicole et pour tous, sauf
- BONSANG**, pour les gars au collège
- ROITELET**, pour les scouts
- CHEF**, pour mes scouts
- DÉDÉ**, pour Jacqueline, Marie-Claude et quelques rares cousins, cousines
- PARRAIN**, pour Ninou et Édrick, mais pas pour François
- KENNEDY**, pour les villageois près de Kisantu
- PAPA**, pour Franz, Pierre, Nathalie et Yves
- MON ONCLE (D’AMÉRIQUE)**, pour tous nos neveux et nièces
- TONTON**, pour Dominique, Anne-Michèle et Céline
- CHER BEAUF**, pour Fanny et José
- BON-PAPA**, pour Camille et Maxime
- MONSIEUR**, pour les inconnus que je rencontre
- MONSIEUR ANDRÉ**, pour Dominique le Brave et Richard St-Amant
- MONSIEUR B**, pour Claudie et Lysianne
- PROF**, pour quelques rares étudiants

¹ Budapest, Vienne, Salzbourg, Bohème et Prague.



Voici un titre de conclusion assez prétentieux, me semble-t-il. Je vais essayer de vous dire qui je suis, après avoir écrit tout ce qui précède. Est-ce vraiment utile? Non! Aussi, si cet exercice te déplaît, Anagnosophile, oublie ces pages, jette-les à tous vents (ou mieux encore : sème-les à tous vents) et dors en paix. Et si cet exercice te plaît, alors : aime-les à tous vents!

Il faut que tu saches que j'avais d'abord rédigé la plupart de ces dernières pages avant de me lancer dans la rédaction de mes souvenirs proprement dits. Pour clarifier certaines choses sur mes origines, mon caractère... Et ces pages explicatives me concernant devaient se trouver dans une sorte de longue intro au début de mes souvenirs. Puis j'ai franchement estimé que plutôt que de clarifier les choses me concernant, cela alourdissait le texte qui n'en finissait pas de ne pas commencer. J'ai estimé que j'en avais écrit trop, beaucoup trop et alors j'avais rédigé un paragraphe invitant le lecteur à sauter ces pages, quitte à y revenir plus tard. C'était une sorte de renvoi que je proposais au lecteur. Le voici :

Hello, lecteur Anagnosophile! Si tu es déjà endormi ou simplement fatigué des quelques phrases que tu viens de lire en cette préface, tu devrais sauter la suite de cette longue introduction, te rendre dès à présent là où commence le premier paragraphe du premier chapitre de la première partie. Tu seras directement installé dans l'action. Tu reviendras plus tard, si tel est ton bon plaisir, aux digressions qui suivent, afin d'avoir peut-être, si tu en éprouves le besoin à un certain moment, quelques éclaircissements sur l'étrange bonhomme qui t'écrit. C'est Baudelaire, que j'adore et que je déteste, mais je l'adore plus que je ne le déteste, qui a si bien dit en introduisant *Les Fleurs du mal* que l'ennui « dans un bâillement avalerait le monde ». Je ne voudrais pas, ami lecteur, mon semblable, mon frère, que tu te décroches les mandibules ou que tu t'obstrues la glotte pour quelques pages un peu trop sérieuses. Alors, rends-toi illico à la page *uno*... et à bientôt! »

Puis, tout compte fait, j'ai décidé de supprimer ces digressions en début d'ouvrage et voici pourquoi tu les lis ici en postface. On dit bien « une » postface, et on dit aussi peau de fesse, mais ce n'est pas la même chose, quoiqu'il s'agisse toujours de la face postérieure. En effet, dans un dernier effort pour être complet, je te propose ces digressions, ici à la toute fin de l'œuvre. Mais la consigne reste la même : si cela te déplaît souverainement (ou même rien qu'un peu) libre à toi, ami Anagnosophile, de

¹ *Portrait après l'écriture*

sauter définitivement ces pages et d’aller cultiver ton jardin ou de vaquer à une autre occupation aussi méritoire, avec ma bénédiction évidemment! Tu seras alors Anagno... qui file, comme une arachno.

Mémoire

Maintenant, lecteur, que tu as bien lu les nombreux chapitres qui précèdent, je te rappelle deux vérités que j’extraits du beau mais très compliqué film *Memento* de Christopher Nolan (États-Unis 2000, prix spécial du jury et prix de la critique à Dauville 2000, et meilleur scénario à Sundance 2001). Il fait dire à son interprète principal : « Les souvenirs sont malléables. Ce sont des interprétations. Rien de plus! » Mais il lui fait dire aussi : « On a tous besoin de souvenirs pour savoir qui on est. »

La place réservée à la mémoire dans l’apprentissage et les études est importante. Or je n’ai guère de mémoire. Je n’en veux pour preuve que deux faits : la batterie de tests en orientation scolaire que j’ai passés à Liège, fin 1951, a clairement établi qu’il valait mieux pour moi de ne pas entreprendre des études universitaires comme le droit, qui exigent beaucoup de mémoire. J’ai quand même entrepris ces études et cela ne m’a pas réussi, même si je suis parvenu à décrocher un diplôme en criminologie. Mais une mémoire extraordinaire peut être due à la passion que l’on a pour les choses que l’on mémorise. Boileau a dit : « Ce que l’on conçoit bien s’énonce clairement Et les mots pour le dire arrivent aisément. » À ce distique, on pourrait ajouter : « Les choses du passé qu’on aimait follement Reviennent en mémoire avec empressement ». Donc, j’ai follement aimé ma jeunesse! Et beaucoup, beaucoup d’amis se sont extasiés devant ma mémoire pour des tas de petits détails qui me sont revenus sur mes six années passées au collège Notre-Dame de la Victoire lorsque j’ai rédigé les nombreux souvenirs repris dans le site web makala.be¹.

La mémoire peut être rapprochée ou lointaine.

Elle peut être infidèle, déficiente, rouillée, confuse, fragile, ou au contraire fidèle et sûre...

Il y a la mémoire visuelle, la mémoire auditive, la mémoire globale, la mémoire du détail...

Mais connais-tu, lecteur, la mémoire olfactive? Je pense au chien Argos qui reconnaît son maître Ulysse après 20 ans. Je pense au parfum de la madeleine de Proust, je pense encore au *Parfum de la dame en noir* de Gaston Leroux, et aussi à ce très beau film italien *Parfum de femme*, de Dino Risi (1974) avec Vittorio Gassman, refait par les Américains en 1992, *remake* moins bon que l’original comme toujours. Al Pacino y jouait le rôle d’un officier aveugle très porté sur les femmes. Et je pense à *La pipe* de Mallarmé. Et pour moi, je me souviens avec délice des tartes aux framboises de ma marraine en Suisse, et du gruyère et du cidre doux².

La mémoire doit être exercée. Pensons aux secrétaires qui retiennent par cœur des quantités impressionnantes de numéros de téléphone. Et aux acteurs qui ressassent sans cesse leur texte. On cultive sa mémoire en écrivant. Je pense à une émission de Bernard Pivot, *Bouillon de culture*, où Jean-Pierre Vernant raconte les mythes dans *L’univers, les dieux, les hommes*. Je pense surtout à

ces quelques exercices que je viens de faire et qui m’ont convaincu que la mémoire, pour ne pas se rouiller, doit être exercée. Nicolas Boileau, encore lui, n’a-t-il pas écrit aussi : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage : polissez-le sans cesse et le repolissez. »

La mémoire est parfois blessée, lorsqu’un événement douloureux provoque la faculté de mémoriser et entretient le souvenir. Je pense à Supervielle, qui perdit ses parents à deux ans. Je revois le tableau *La mémoire* de René Magritte, montrant une femme blessée à la tempe. J’ai aussi une image qui m’est restée très longtemps vivante : l’image vivante de mon papa souriant, tellement maman nous en avait parlé. Je n’avais pas deux ans quand cette image en contre-plongée de mon papa appuyé contre le chambranle de la porte de la cuisine et me souriant s’est fixée à jamais dans ma mémoire. Mémoire à la fois blessée, exercée et volontaire.

La mémoire est volontaire quand on se force; cela est rare.

La mémoire peut être involontaire; je pense aux *Correspondances* de Baudelaire, à la madeleine de Proust.

Qui suis-je?

Ami lecteur, tu as pu découvrir tout au long de ce document la réponse à cette question fondamentale – pour moi, pas pour toi. Comme le romancier finit par se trahir dans ses œuvres, comme le peintre finit par se peindre à travers ses modèles, comme le musicien se compose d’une œuvre à l’autre, comme l’artisan, le commerçant, l’ouvrier, l’infirmière, le prof, la secrétaire... nous nous trahissons tous dans nos œuvres. Dis-moi ce que tu fais, je te dirai qui tu es. Mais d’emblée, j’aimerais m’affirmer comme un passionné, selon la caractérologie d’Heyman et autres. Vous savez, la répartition des caractères humains selon trois critères : Secondaire-Primaire, Actif-Non actif, Émotif-Non émotif. Répartition qui aboutit à identifier huit caractères : SAE, SAe, SaE, Sae, PAE, PAe, PaE, Pae. Je crois aussi que je suis un auditif, selon une autre différenciation entre auditifs et visuels. Non pas tant parce que je préfère la musique à la peinture, cela ne doit pas avoir grand-chose à voir avec la différence entre auditif et visuel, mais bien plutôt parce que je trouve beaucoup plus important le pourquoi que le comment. En effet, en simplifiant, on peut dire qu’un auditif se préoccupe plus du pourquoi, et qu’un visuel est davantage préoccupé par le comment. Le but, selon moi, la finalité des choses et des idées. Le pourquoi (dans quel but) doit primer la manière. Le chemin poursuivi importe peu quand on obtient le résultat.

C’est ainsi qu’un jour j’osai mettre en balance le sacro-saint scoutisme dans un cours de formation pour chefs scouts. J’avais osé, devant un parterre de chefs scouts, remettre en question le scoutisme lui-même. Imaginez, j’étais dans le Saint des Saints (le local de district scout à Liège), et j’osais contredire certains grands chefs instructeurs en relativisant le scoutisme. J’avais affirmé en 1956 ou 1957, devant des chefs scouts, ô horreur, que si le mouvement Patro (grand rival du scoutisme en Belgique, à cette époque) aboutissait à une meilleure formation que le scoutisme, pour certains jeunes, il fallait dans leur cas préférer le patro au scoutisme. Cette remarque m’a valu de fameuses brimades et l’expulsion, ni plus ni moins, du cours de formation pour cette année! Ne t’étonne pas,

¹ Voir chapitre 16
² C’est ainsi qu’on appelait le jus de pomme; je croyais que cela s’écrivait cidre d’où!

Anagnosophile, si cette histoire a un goût de déjà lu. Tu ne te trompes pas, je l’ai déjà racontée au moins deux fois dans les chapitres 18 et 32. Peu importe!

Dans mes attitudes j’étais un vrai auditif : peu importe les moyens (la méthode scoutie ou la méthode patro) pourvu qu’on obtienne le meilleur résultat. Et je suppose que le chef interrogateur devait être un visuel...

La pitance ou la casserole

J’ai toujours choisi le fond, le contenu, la pitance, au détriment de la forme, le contenant, la casserole. Cette préférence très nettement marquée chez moi pourrait paraître à certains lecteurs comme un véritable crime de lèse-théâtre, comme un péché mortel dans les confidences d’un metteur en scène. C’est vrai. D’ailleurs j’ai toujours considéré, en tant que metteur en scène, que les couleurs n’avaient pas trop d’importance pour moi. Mais je sais pertinemment que la forme, ou le contenant, est extrêmement important et même préférable au contenu pour la moitié de l’humanité. J’ai donc toujours veillé, quand la chose était possible financièrement, à m’entourer de décorateurs, costumiers et éclairagistes pour qui les formes et les couleurs avaient grande valeur. Je pense, en disant cela, à l’aide magnifique que m’apporta Myriam pour le choix des couleurs dans les décors de certaines opérettes. Cet appel d’auxiliaires visuels n’était hélas souvent pas possible à l’école secondaire, où le budget théâtre était très limité. Mais Nicole, dans ces cas-là, me prêtait ses yeux et ses goûts. Qui a dit que des goûts et des couleurs, il ne fallait pas discuter? Si c’est un auditif, alors la sentence signifie que cela n’a guère d’importance pour qu’on en discute. Si c’est un visuel, cela signifie sans doute que c’est trop important pour qu’on ose en discuter. En fait peu importe; ce qui compte, c’est de savoir comment chacun interprète cette maxime. Pour ma part, j’ai toujours cru qu’elle était fausse car, dis-je à mes élèves et à mes acteurs, il faut discuter et apprendre les couleurs et le goût.

Alceste, l’atypique

Pour en revenir à la question « qui suis-je », je viens d’entendre ce mardi 8 novembre 1994¹, alors que j’écris ces lignes, que dans son livre *L’Unité d’un homme* sorti ce jour, Jacques Delors, ancien président de la Commission européenne et peut-être futur candidat de la gauche à l’Élysée, dit de lui-même qu’il est un « atypique », c’est-à-dire littéralement quelqu’un qui n’est pas typique, qui n’est pas courant. Je me vois bien dans cette définition. Souvent, il me semble que je nage à contre-courant. Et j’endosserais volontiers cette dénomination que Jacques Delors se réserve : « Contestation permanente de l’ordre établi ». Je vous avoue que de tous les candidats éventuels à la présidence en France, ce socialiste était déjà mon favori, mais alors aujourd’hui il est vraiment l’homme idéal, avec Bernard Kouchner évidemment. Mais je doute fort que ce dernier se présente.

J’ai toujours été celui qui rue dans les brancards, celui qui refuse de se laisser enrégimenter. J’ai horreur du conformisme et de ceux qui approuvent n’importe quoi, n’importe quand, n’importe

¹ Je relis ces lignes en décembre 2006. Tempus fugit et on le voit : je ne suis guère très avancé dans la réalisation de l’ouvrage...

comment... pour faire gentil, poli, bien élevé, charitable même! Voyons donc! Cela pue l’hypocrisie, et je me suis toujours senti en harmonie avec le langage d’Alceste, le *Misanthrope* qui avait tout sauf la langue de bois. Je n’aime guère non plus les travaux en équipe (pour la recherche ou la réalisation). Je ne m’y sens point à mon aise.

Je pense encore, toujours à propos de cet anticonformisme, à l’épisode dont j’ai parlé dans le chapitre sur Kisantu et qui me valut le renvoi du collègue St-Pierre par l’abbé N’Landu, pour n’avoir pas accepté de signer, malgré la pression, les diplômes de mes élèves ayant manifestement échoué en dernière année... Tous les autres profs belges étaient d’accord avec moi pour ne pas signer, mais moi... j’ai été le seul mis à la porte! Je l’ai su seulement trois mois plus tard, à la rentrée, quand après le retour de Belgique André Demonty m’apprendra qu’il n’y avait pas de place prévue pour moi dans le nouvel horaire de l’année.

Je retrouverai aussi assez facilement une place de prof à Lemfu, trente kilomètres plus à l’intérieur, où nous retrouverons une petite communauté bien sympathique et resterons trois ans. C’est là que nous deviendrons les amis des Colpaert et des Fossaert, Demunter, Van den Plas, Delaender, Lammens, et de Paulo Waegemans, un célibataire prof de gym et grand amateur de moteurs, voitures et rallies, qui épousera une certaine Nadine Bastijns¹ qui avait travaillé chez Tintin à Bruxelles. C’est ce fameux Paulo que Jacques Perrad, frère de Myriam Toussaint, a bien connu à l’université de Louvain. Et chaque année, de 1980 à 2004, c’était devenu une tradition. Lors de nos rencontres pour le réveillon du 31 décembre, Jacques me demande ou je demande à Jacques en blaguant : « Mais alors tu as connu Paulo Waegemans, toi? » Cette anecdote amusante finira tristement, en novembre 2004, le jour où j’apprendrai par une connaissance commune que Nadine est devenue veuve en décembre 1984, à l’âge de 38 ans... Il y avait plus de 20 ans que nous célébrions Paulo, ignorant qu’il nous avait quittés depuis tout ce temps. Il est parti comme il a vécu : trop vite. Une crise cardiaque l’a emporté, peu de temps après la disparition tragique de sa deuxième fillette.

Il y a aussi, toujours sur le même propos du non-conformisme et même de la rébellion, ma participation au comité des huit mis sur pied par notre syndicat en 1974, ici à La Pocatière, pour constituer un dossier à charge contre le directeur de notre école secondaire. Excusez du peu! Beaucoup ont eu peur de cette aventure. Il fallait assumer nos responsabilités face à cet autoritarisme de mauvais aloi. La personne en question était d’une sévérité outrancière et souvent d’une injustice à faire frémir, mais qui sommes-nous pour nous rebeller contre cette autorité en place? Nous risquions gros, nous risquions notre place tout simplement. J’ai osé, j’ai accepté avec sept camarades (dont Yves Colpaert, Claude Gourdeau et Jean-Guy Houle) de faire partie de l’équipe de rédaction : la vérité avant tout. Nous avons eu gain de cause et notre directeur fut remercié. Mais cela a été dur.

Je me souviens encore d’une réunion sur les « objectifs pédagogiques » ou sur le « plan d’action » que nous avions dans notre école secondaire polyvalente vers les années 1985. Certaines affirmations dans le vent concernant une nouvelle approche pédagogique avaient le don de m’énervier, car je les trouvais d’un ridicule consommé, factices, tellement peu vraisemblables... Je l’ai dit à la personne qui

¹ Franz, qui avait trois ans, l’appellera Radine – cette erreur ne la faisait pas sourire...

animait la réunion pédagogique. Elle était bien d'accord que je la conteste, et a même dit qu'elle aimait quand des auditeurs marquent leur différence et même leur opposition, mais quand, à force d'être ainsi contestée par qui vous savez, cette personne a été acculée dans ses derniers retranchements, elle m'a fait comprendre qu'il serait préférable que je n'assiste plus à ses réunions.

Fréquemment ainsi, on nous fait avaler n'importe quelle salade et, ce qui me désole le plus, c'est de voir que bien souvent personne ne réagit. Inconscience! Les collègues ne voient pas le danger de telle approche, les défauts de telle conception, les lacunes de telle affirmation... Tous ces gens qui nous proposent des systèmes sont souvent des vendeurs, et leur « objectif » premier, c'est de nous vendre leur boniment. Au fond, cela ressemble à la pub. Et qui, aujourd'hui, est vraiment hostile à la pub? Moi! Lorsque je parlais de la pub en classe, la plupart sinon tous mes élèves étaient vraiment choqués par ce que j'osais prétendre. Pour eux la publicité est bienvenue car elle nous donne la télévision. Leur raisonnement ne va pas plus loin. Je suis un des rares à prétendre qu'il n'y a rien de bon dans la pub. Tout y est pourri, même si on nous y fait miroiter un tas d'idioties. Je dis que tout ce qui est beau (dans la pub), on pourrait l'atteindre sans la pub. Et la télévision sans publicité serait bien possible, si tous étaient d'accord... Mais c'est tellement plus facile d'ouvrir notre antenne aux annonces plutôt que de chercher de l'argent par d'autres moyens.

Qui suis-je encore?

Tu connais, lecteur, le proverbe « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es »? Eh bien, si je te dis directement ce que je suis, tu pourras alors plus aisément imaginer ce que je hante. Je suis mélomane, bibliophile, œnologue et mycologue – j’aime les racines grecques aussi, comme tu constates. Donc il m’arrive de hanter¹ la musique (classique), les livres (beaux), le vin (bon) et les champignons (comestibles). Je suis très amateur en ces divers domaines, donc pas très professionnel, donc sujet à erreur et à caution, sans doute pas très averti, mais amateur... J’aime. Je suis encore philatéliste, bédéiste (le mot existe-t-il?)² et cinéphile (toujours le grec) un peu plus amateur, mais toujours pas très averti. Enfin, je suis linguiste par la force des choses, cruciverbiste (il fallait bien une racine latine), voyageur et photographe devant l’Éternel, scout un jour, scout toujours (là, le grec me fait défaut), homme de théâtre (un peu dramaturge), et enfin touche-à-tout et curieux de tout. De tout ça, je suis un peu plus averti, et toujours très amateur. Dans le fond, je suis un touche-à-tout. Tout m’intéresse, mais ne suis connaisseur en rien. Touche-à-tout, peut-être, mais en amateur. Je ne vois vraiment pas en quoi j’oserais me prétendre pro. Ni en scoutisme, ni en cinéma, ni en bandes dessinées, amateur oui, spécialiste certainement pas. Même pas en littérature, ni en grammaire, et pourtant j’ai été prof durant trente-six ans et j’en connais un brin. Prof, mais pas pro!

¹ Je souris parce que hanter, en wallon, est un verbe intransitif qui signifie fréquenter dans le sens amoureux. Il hante, sans complément, signifie bien il est en amour par-dessus la tête, il est dans une sorte d'état second, comme on dirait il est en extase.

² En réalité, je suis bédéphile et pas du tout bédéiste.

Enfin, l'avouerai-je, et j'en rougis encore, je suis et resterai toujours amoureux un peu fou de ma femme et poète en pensant à elle. J'ai adoré *Le Zèbre* d'Alexandre Jardin, et je me verrais volontiers avoir recours à tous les subterfuges de Gaspard, ces stratagèmes farfelus qu'il imagine dans le roman, si je n'étais pas aussi sûr de l'amour de Nicole, bien que parfois je sache que je l'énerve.

Je suis un gourmand! Je mangerais le monde et j'ai soif de tout connaître. C'est la chair et c'est l'esprit. Outre les spécialisations dont je viens de parler, je peux dire qu'avec l'âge j'aime manger, hélas. J'ai souvent faim. Et j'apprécie tout à la fois la bonne chère et les plaisirs de la chair... Mais oui, mais oui!

Mes amies les bêtes

Outre ma famille, mes amis et toute ma parenté dont j'ai eu l'occasion de parler maintes fois et à maintes reprises¹, je hante aussi nos amies les bêtes, pas si bêtes que ça, d'ailleurs. J'aime les animaux. Et Nathalie encore plus, elle qui fera des études en santé animale et ne supporte pas qu'on tue la moindre mouche. Il faut la faire sortir si elle nous gêne à l'intérieur de la maison – je parle de la mouche, là! –, mais la tuer! Même pas les moustiques! Pour elle, la « tapette » est un instrument de malheur.

Entre chiens et chats, je préfère les chiens. Je n'en ai eu que trois. Le premier était un beau jeune chiot mâle destiné à devenir un gros chien de garde bien sympa. Je l'avais baptisé Balzac. Après une ou deux semaines, il nous fut volé un matin à Kisantu. Beaucoup plus tard, à La Pocatière, nous avons acheté un autre jeune mâle, un husky de Sibérie. Comme la plupart des chiens de cette race, il avait les yeux vairons, était très amical, mais absolument pas obéissant. Pas moyen de le garder en laisse et parfois il s'enfuyait pendant des heures sans qu'il daigne se faire attacher. Il aimait naturellement tirer, comme un chien de traîneau, et parfois nous l'avons attelé avec un petit harnais et il tirait dans la neige avec une fameuse force.

Un jour que Nicole le promenait, il tirait si fort sur la laisse qu'elle en eut le pouce démis avec rupture d'un tendon. Depuis lors la phalange du pouce a quitté son alignement habituel et a pris une bifurcation pas très orthodoxe. Pauvre Nicole. Ce chien à moitié sauvage n'aboyait pas, mais il lui arrivait, comme à tous les huskys, de hurler la nuit comme les loups. Comme il était toujours dehors dans un enclos², ces hurlements relativement rares dérangèrent certain voisin qui se plaignit à la police. Je dus me débarrasser de cet autre Balzac – car je lui avais donné le même nom que notre tout premier chien africain. Nous l'avons confié à un éleveur de chiens de traîneaux de Saint-Gabriel.

Enfin, notre dernier chien, une belle femelle berger allemand pure race, dura neuf ans, de 1983 à 1992. Nous l'avons eue toute jeune d'un élevage de Saint-Pascal. Je l'avais appelée Roxane. Elle était belle et m'accompagna tous les jours dans mes promenades, soit du côté de la polyvalente, soit du côté de l'ITA. En fait c'était plutôt moi qui profitais de ses sorties, car un chien doit se promener tous les jours. Elle a

¹ Stop ici! avez-vous remarqué le drôle d'usage qui veut que l'on n'ajoute aucune préposition pour dire maintes fois, mais que l'on utilise le « à » avec le mot reprises. Et cela n'a rien à voir avec l'utilisation de l'adjectif maint, qui eût pu être au singulier d'ailleurs dans mainte fois, comme on dirait souvente fois. La belle langue française a de ses bizarreries! Passons et continuons, je vous en prie.

² Stop, vous avez remarqué? Trois « comme » sur une seule ligne, faut le faire!

eu un deuxième prix d'obéissance, car nous avons suivi des cours à Saint-Pascal. Elle vivait toujours à l'extérieur, car nous ne voulions pas de poils dans la maison et un pareil chien est fait pour l'extérieur. J'avais construit un bel enclos derrière la maison, avec une niche dans laquelle d'ailleurs elle ne s'installa jamais. Même en plein hiver, Roxane préférait rester sur le monticule de neige, parfois bien haut placée. Elle se roulait en boule et attendait que cesse la tempête. Lorsque nous montions au lac, elle avait plus de liberté. Je ne l'attachais que le soir. Au début, elle n'aimait pas trop l'eau, mais après quelques plongeurs un peu provoqués, elle n'hésitait plus à venir me rejoindre dans l'eau...

Nous avons eu des chats en Afrique, à Basoko lorsque nous étions gamins, mais ces chats étaient à moitié sauvages. Puis à La Pocatière, les enfants étant encore petits, je me souviens d'une portée de quatre chatons auxquels nous avons donné les noms de Fanfan, pour le chaton de Franz, Pampan pour celui de Pierre, Nana, pour le chaton de Nathalie et enfin Yoyo pour celui d'Yves...

Mais les chats, s'ils sont plus caressants et plus propres, restent très sauvages et ne se domestiquent pas vraiment. Et puis un jour on a eu des puces de chat dans toute la maison. On se demandait ce qui pouvait bien provoquer ces chatouillements, ces grattouillements sur les jambes chez Nicole, les enfants et moi-même. Il n'a pas fallu longtemps pour voir ces puces minuscules sauter sur nos jambes et nos chaussettes... Quelle affaire! Il a fallu faire vite pour éviter la propagation inéluctable, incontrôlable et hautement préjudiciable. Aller acheter les produits nécessaires pour désinfecter toute la maison de la cave au grenier, une sorte de poudre blanche spéciale à *flytoxer*, acheter le vaporisateur, préparer une sortie au lac Pohénégamook, un pique-nique... Puis quand tout le monde était prêt dans la voiture, répandre la poudre salvatrice dans toute la maison et la quitter aussitôt ainsi saupoudrée pendant une journée. Résultats : toutes les puces y sont passées, mais il a fallu nettoyer les trois étages de toute la maisonnée, pour ramasser les cadavres de nos petites puces et la poudre meurtrière sur la quantité de laquelle il n'avait pas fallu lésiner : près de trois ou quatre litres si ma mémoire est bonne. Cette histoire rocambolesque s'est passée un jour d'été, avant 1978 car nous allions toujours au lac Pohénégamook!

Quittons les chats, en ajoutant que nos quatre enfants n'ont pas (encore) eu de chien, mais Yves, puis Franz et enfin Pierre ont chacun un ou des chats. Quant à Nathalie, celle qui rêve le plus d'en posséder un, elle n'a pas (encore) fait le grand saut, car s'il y a d'incontestables consolations à la présence de cette grosse boule de poils, il y a aussi les inévitables surcharges d'entretien, de nettoyage et les problèmes lorsqu'on doit s'absenter.

Pour les autres animaux, j'en ai eu, pas trop, mais quand même. Je cite de mémoire : l'éléphanteau à Watsa, une basse-cour partout au Congo, étant jeune avec nos parents, mais aussi étant jeune marié. Franz a eu un lapin lorsqu'il avait trois ans et que Nicole attendait Nathalie, alors que je terminais ma dernière année à Lemfu. Au Québec, nous aurons aussi à l'occasion des oiseaux en cage, dont un couple de tarins, je crois, qui nous donnera une belle nichée. Et tous s'envoleront par hasard de la cage qui s'est ouverte sur notre terrasse. On s'est occupés de nourrir des oiseaux de jardin, et notamment des colibris au lac. Il y aura encore un ou deux écureuils (avec Pierre), des cailles, des tortues, un hamster, un ou deux poissons rouges... Mais ce seront surtout les enfants qui s'occuperont quelques mois, voire quelques années de ces animaux de compagnie.

Plus, sans doute que toutes ces gentilles bêtes bien réelles dont je viens de faire mention, faut-il compter les bêtes virtuelles que j'ai eu plaisir à regarder à la télévision. J'ai même encore au moins une cinquantaine de reportages vidéo d'une heure, que j'ai enregistrés à la télévision dans diverses séries sur la nature comme *La Vie secrète des animaux*, *National Geographic* ou *Planète vivante*. Depuis les requins ou les baleines jusqu'aux macaques, chimpanzés, orangs-outangs et autres gorilles, les lemmings, les orignaux, les condors, les faucons, les aigles, la faune équatoriale, la canopée en Amazonie. Les tigres du Bengale, les lions du Serengeti, les macaques de Gibraltar, les koalas d'Australie, les gros pandas de Chine. Et les serpents : l'anaconda, la vipère, le cobra... Et les insectes et autres arachnides : les tarentules, les scorpions, les abeilles africaines, les termites. Inutile de continuer, toutes ces bêtes m'ont toujours fasciné : leur beauté, leur comportement pas bête du tout, leur force, leur débrouillardise, leur vie en groupe ou solitaire... et par-dessus tout, derrière la caméra et le micro : le lent et laborieux travail des hommes de science, leur obstination, leur courage parfois, leur patience toujours pour observer nos frères les animaux.

Je déteste

Revenons à notre proverbe « Dis-moi qui tu hantes... » On pourrait sans doute retourner la maxime et ajouter : « Dis-moi ce que tu n'aimes pas, et je continuerai à te dire qui tu es ». Voici ce que j'ai en horreur¹, en vrac et sans classement, évidemment :

- Les sectes religieuses et surtout les êtres qui jouent avec la crédulité des humains, c'est un colonialisme dégueulasse, un asservissement de l'homme par l'homme. Pauvres victimes! Aux géhennes, les gourous de tout acabit!
- Je n'aime pas non plus les arcanes administratifs. Mais qui aime cela? Je crois que je déteste encore plus l'inertie des bureaucrates, qui s'asseyent devant un bureau et refusent d'assumer la responsabilité qui s'y rattache et vous renvoient à un autre palier. Ces pleutres qui ont réellement une peur bleue de prendre la moindre décision. « Le règlement, c'est le règlement. La photo de passeport devait mesurer six centimètres, or votre photo dépasse cette mesure d'un demi-centimètre, donc vous recommencez toute l'opération, vous récrivez votre demande sur ces nouveaux formulaires et vous n'oubliez pas la nouvelle photo. Oui, cela fait deux mois de perdus, mais ce n'est pas de ma faute. C'est de la vôtre, Monsieur, il suffisait de bien lire les explications. Ah oui, le règlement, c'est le règlement. Bonjour, Monsieur. »
- Je déteste aussi l'hypocrisie et l'intolérance. Je crois que l'intolérance est la forme la plus déshumanisante de perversion. Toutes les haines, les guerres, les susceptibilités, les génocides, tous les conflits viennent de ce qu'un être humain n'accepte pas l'autre dans son entièreté, dans sa différence.

¹ J'ai hésité un instant à écrire ceci, car s'il est correct de dire « ce DONT j'ai horreur », on peut dire également « ce QUE j'ai EN horreur ».

- Enfin, je déteste la mode, le « soyons dans le vent », les vêtements couleur du jour et les souliers dernier cri... Au secours! Mon Dieu, éloignez de moi ces miroirs aux alouettes, ces trompe-l’œil, ces nouveaux produits qu’il faut absolument acheter.

Tasse d’eau salée

Je crois que les trois pires fléaux de l’humanité sont la violence, le racisme (ou l’intolérance) et la pollution. Il y a de très belles pages sur la violence dans un opuscule intitulé *Dieu et les hommes* et signé par l’abbé Pierre et Bernard Kouchner. Je ne répéterai pas ce qu’ils disent, en une joute amicale et très sérieuse. Kouchner prétend, et je suis prêt à le croire (et non « près de » le croire), que l’agressivité dépend de l’hormone mâle, la testostérone, que les femmes ont aussi, mais en moindre quantité. Cette violence latente en nous me fait frémir. Pensons aux Khmers rouges : atroce! Pensons aux événements sanglants du Rwanda : inimaginable! Et plus récemment au djihad islamique, à Boko Haram dont les massacres et l’horreur dépassent tout ce qu’on peut imaginer. Et pourtant, je frémis *a posteriori*, en me rappelant comment très jeune j’ai tué de sang-froid des chatons qu’il fallait éliminer. C’était à Basoko, j’avais dix ou onze ans et j’ai froidement lancé des petits chats contre un mur pour nous en débarrasser. Je dois dire à ma décharge que je n’avais pas d’autre moyen, ni balles, ni pilules, ni oxyde de carbone. J’avais le choix entre les noyer ou les écrabouiller de toutes mes forces contre un mur. Je craignais l’agonie de la noyade... Cela remonte sans doute à 1946 ou 47, lors de vacances sur la côte belge, donc avant l’Afrique et Basoko. J’ai failli me noyer en jouant à la balle avec ma mère qui était en robe, les pieds dans la mer, et moi en maillot, carrément dans l’eau. En allant chercher une balle lancée trop loin, j’ai perdu pied dans une « panne », un trou de sable, et je me suis mis à flotter entre deux eaux... J’ai eu tout le temps de me voir mourir, être avalé par une baleine¹... jusqu’à ce que je me dise, en buvant ma deuxième ou ma troisième tasse d’eau salée : « Et si tu essayais de mettre les pieds par terre? ». Ce que je fis. Je me redressai en toussant et en crachant, revenant à la vie et voyant ma mère vitupérant après des personnes qui ne la comprenaient pas, maudits Flamands! Ce souvenir est très vivace. Est-ce de là que me vient la hantise de mourir étouffé ou noyé? J’ai toujours eu l’impression que l’asphyxie était la pire des choses, qu’on cherche à respirer en se débattant dans la pire des supplices...

Je craignais donc l’agonie de la noyade... et j’ai opté pour le mur, mais que c’était dur! C’est dur, un chaton, et résistant... J’ai honte de moi, et depuis lors je suis près de croire (ici, c’est bien « près de » qu’il faut dire) que n’importe qui peut facilement basculer dans la pire des violences. Je dis bien n’importe qui...

Je tiens à dire pour terminer que je ne crois pas que je serais capable de refaire un tel geste. Enfin, quand je l’ai entrepris, c’était vraiment par nécessité et avec la caution de mes parents. Ma mère savait. C’est d’ailleurs eux qui avaient dit qu’il faudrait les tuer. Il fut un temps, en effet, où nous avions treize chats à moitié sauvages. C’était trop. Nous avions trop de chats à la maison, il fallait s’en débarrasser. Ceux qui me trouvent barbare n’ont-ils jamais écrasé une araignée de sang-froid? Et les pêcheurs? Et les chasseurs?

¹ J’avais huit ans et je venais de voir Pinocchio de Walt Disney.

J’ajouterai deux choses sur ce triste thème. D’abord l’aggravation de la violence due à ce qu’on appelle l’agressivité des foules. J’ai bien étudié le phénomène en criminologie, et j’ai pu l’expérimenter à deux reprises durant mes études universitaires. Je suis passé de la théorie à la pratique en peu de temps. La violence provoquée par une foule en colère ou en délire est incommensurable, et vaut bien plus que l’addition de toutes les violences individuelles des membres de cette foule. Pensons à ce qui est arrivé à Montréal, lorsque des jeunes ont dévasté le centre-ville après une victoire de leur équipe en coupe Stanley, en mai 1995. C’était démentiel. Pensons aux bagarres dans les stades de football (soccer), notamment dans celui du Heysel, à Bruxelles. Eh bien, moi-même, lors de manifestations étudiantes, j’ai constaté qu’on tombe facilement dans de l’agressivité gratuite, parce qu’on ne se sent plus responsable. On perd toute impression de faute, parce qu’on est entraîné et qu’on ne décide plus vraiment de ce qu’on fait. Voici les deux exemples dont j’ai fait mention.

Bâton de chaise

En 1956, alors que les événements de Budapest – la répression soviétique barbare écrasant les soulèvements anticomunistes – endeuillaient la Hongrie, à Liège tous les groupements universitaires ont manifesté leur réprobation à l’égard du parti communiste, fidèle à Moscou. Nous sommes allés vider le local du parti communiste, un grand café sur un quai de la Meuse. C’est inouï la facilité avec laquelle, quand on est neuf cents ou mille, on peut tout casser : j’ai vu des tas de copains fracasser tout le mobilier du local, le sourire aux lèvres. Les billards, les tables, les chaises, tout était jeté dans la Meuse et les vitres, les grandes glaces du bar, tout valsait en éclats, y compris les interrupteurs arrachés des murs. Tout se déroula avec une certaine complaisance d’un maigre cordon de policiers, qui étaient au fond bien d’accord avec nous. Je suis sorti avec une patte de chaise en souvenir. Ça fait frémir, non? Personnellement j’étais entré parmi les premiers (par une fenêtre) et je n’ai rien cassé. J’étais un jeune étudiant de première année universitaire et je fus sidéré de voir l’aisance et la facilité avec laquelle les autres étudiants, dix, puis vingt, puis cinquante, ont tout cassé, jusqu’à arracher les interrupteurs. Je n’en croyais pas mes yeux.

Une autre fois, dans un contexte beaucoup plus léger – une simple sortie étudiante, une *guindaille* comme on disait, après les cortèges impressionnants de mille ou deux mille étudiants sur les boulevards, la police avait disloqué les manifestants qui se retrouvaient en petits groupes de cinquante ou cent, chahutant dans la ville. C’était encore à Liège. La plupart portaient fièrement leur penne¹ décorée d’écussons et d’insignes les plus divers, d’autres portaient un bock à bière suspendu autour du cou pour aller quêter pour l’œuvre de la soif. Une foule étudiante qui manifeste sa joie (ou sa colère), cela peut déranger un peu les braves citoyens. En effet, il nous arrivait de nous asseoir par terre en plein carrefour de la circulation, ou de tirer sur les flèches des trolleys amenant le courant électrique aux tramways, ou encore certains étudiants de chimie plaçaient sur le rail, à l’approche d’un tramway, une charge pétaradante qui faisait vibrer les vitres de tous les *buildings* environnants. Il faut bien que jeunesse se passe.

¹ Sorte de casquette avec très grande visière, aux couleurs de leur faculté.

Eh bien, avec Alex Jacquemin et André Chabot, deux camarades issus comme moi du collège des jésuites, nous avons constaté et nous nous sommes dit : « On fait ce qu'on veut avec une foule. Il suffit de crier et de se mettre devant, puis on court et tout le monde nous suit. » Nous avons aussitôt vérifié notre théorie par la pratique. Notre théorie sur la crédulité des masses s'est révélée très exacte. Tout le monde nous suivait. Alors on a décidé d'aller dans un bordel, ce que bons étudiants catholiques nous n'avions jamais ni fait ni osé faire. En moins de cinq minutes, on s'est retrouvés une bonne centaine à l'intérieur d'un café avec spectacles olé olé où le patron, pas fou, a senti l'aubaine et promis à tous que nous aurions le spectacle gratuit d'une danseuse, à la seule condition que nous nous asseyions, respectons le matériel et achetions une bière. On ne s'est pas fait prier. Pas bête le patron, il a bien profité de cette aubaine que nous lui apportions et a facilement mâté les dangereux fêtards. Quelle soirée! Après le spectacle, on est partis, Gros-Jean comme devant, et si je puis me permettre, sagement, la queue entre les jambes...

Racisme à l'envers

Enfin, je voudrais dire un mot à propos du racisme. Le racisme, le sexisme et même le féminisme sont les différentes facettes de la même, la seule, l'unique, l'indestructible intolérance. À dégueuler! Mais il y a un étrange revers à cette situation. Comme le féminisme me paraît être une forme d'intolérance née de la réaction au sexisme, de même il m'apparaît que nous vivons une autre forme de racisme, c'est le racisme à l'envers que le Canada, et le Québec, pour se donner bonne conscience à l'égard des excès colonialistes du passé, exercent à l'égard des Autochtones, injustement appelés Indiens. Qu'est-ce qui justifie qu'on donne des privilèges aux Indiens (droits de chasse, absence de taxes, aides diverses, et j'en passe...) si ce n'est une reconnaissance implicite de la « différence », donc un racisme à l'envers? Et qu'on ne vienne pas parler ici du droit du premier occupant, du droit à la terre, etc. Je vous renvoie à la fable *Le chat, la belette et le petit lapin*. Ce droit, si c'en est un, entérine le racisme.

Et, toujours à propos des Premières Nations, comment justifier chez les Indiens la descendance par l'homme et non par les femmes? En effet, le métissage est tel que les Indiens eux-mêmes, pour protéger ces « privilèges », sacrifient un peu facilement la moitié de leur descendance. Pourquoi une femme indienne qui a épousé un Blanc et qui ne vit plus sur une réserve, est-elle exclue, elle et sa postérité, des privilèges de sa « race », alors que son frère qui a épousé une Blanche ou sa sœur qui a épousé un Indien et réside sur le territoire convenu ne le sera pas? De même, les descendants d'une femme blanche ayant épousé un Indien seront considérés comme Indiens, mais pas les descendants d'une Indienne ayant épousé un Blanc! N'est-ce pas du racisme, et même du racisme artificiellement entretenu, puisque la race, le sang n'y sont vraiment plus pour rien? Mais les barrières, les séparations subsistent et sont sauvegardées! Il me semble que les hommes et les femmes sont nés « égaux en droits »!

Revenons à ce que je ne hante pas.

Je ne prise guère les bijoux, les coiffures et les parfums pour les hommes. Je n'aime guère non plus l'homosexualité, bien que j'aie essayé de la comprendre. Cela me soulève le cœur. Si l'homosexualité

est si naturelle, comment se fait-il qu'on la rencontre si peu dans la nature? Avez-vous déjà vu deux chiens mâles se faire la cour, et deux vaches, et deux chattes?

Quand j'étais jeune (et encore maintenant), je n'appréciais vraiment pas les poireaux cuits en légumes; en potage, ils passaient difficilement. Mais en légumes, alors là, rien que l'idée me soulève encore le cœur. Je ne l'ai pas dit au paragraphe précédent, mais le légume que je préfère est l'asperge et aussi l'endive (ou le chicon). Je déteste aussi la viande saignante et le blanc d'œuf qui n'est pas assez cuit. Le gluant me donne la chair de poule.

Quand j'étais petit, je n'aimais pas les baisers, mais j'ai changé. Je n'aime pas non plus les révisionnistes qui remettent en question des évidences, comme le mal qu'ont causé Hitler et l'Holocauste. Eh oui, Hitler et ses sbires étaient des cons, mais il y a des cons encore plus cons qui osent affirmer que l'Holocauste n'a jamais eu lieu! Je ne puis croire à la bonne foi de ces négativistes racistes.

Ceux qui doutent, qui hésitent trop longtemps, les tièdes, les mous qui tergiversent et reviennent et repartent dans une autre direction, je ne les aime pas. Comme le Christ dans l'évangile, je vomis les tièdes! Je préfère qu'on soit pour ou contre, mais jamais assis entre deux chaises : c'est tellement plus facile, solution de paresse. C'est la solution de ceux qui ne veulent pas se poser de questions, qui ne veulent pas prendre une décision parce qu'ils craignent les conséquences de leur choix ou parce qu'ils n'ont pas assez pénétré le problème qui leur est soumis. Je rencontre souvent cette réponse de Normand, « P'têt' ben qu'oui, p'têt' ben qu' non », dans les dissertations de mes élèves. Ainsi pour l'avortement, l'euthanasie et autres grandes questions de droit naturel. Avant, j'étais contre, par principe religieux. Maintenant, je suis du côté des favorables, car je refuse la condamnation en bloc. Il faut voir les cas concrets, et il y a des cas tellement patents que la moindre charité chrétienne nous interdit de refuser ceux qui ne pensent pas comme nous. Le simple principe « Tu ne jugeras pas » devrait commander à la religion d'être moins catégorique.

Enfin j'exècre – le mot n'est pas trop fort – les gestes du type charismatique que l'assemblée fait pour accompagner des chants ou des prières. Si c'est du langage signé pour les sourds, je dis oui. Mais pour les entendants, cela me crispe. Cela me « répugne ». Autrement dit, j'ai une répulsion assez forte à l'égard de ces simagrées. C'est drôle à dire, pour un homme de théâtre et un homme de foi. Mais justement, je ne crois pas que dans une église il faille faire du théâtre. Et selon moi, ces formes d'expression ostentatoire sont gênantes. Oui, je me suis déjà expliqué à ce propos dans le chapitre 32.

Je n'aime pas non plus les échanges de paix « commandés » par le prêtre durant la messe. Pour moi cela équivaut presque au baiser de Judas! Je sais que j'y vais fort. Mais c'est ainsi. Je pense que c'est mon dédain naturel pour la forme qui s'exprime ici. Je suis pour le fond, peu importe la forme, et surtout pas une forme de commande et de façade.

J'adore le théâtre, mais je déteste le port de masques et de plumes dans une classe où l'on est censé apprendre des matières sérieuses. Je ne me vois pas demander pourquoi un participe passé est au féminin pluriel à un élève déguisé en gorille. Imaginez la situation. Croyez-vous une minute que la classe soit vraiment attentive aux participes passés? Et pourtant c'est ce qui se passe chaque année à l'Halloween, ou au carnaval, ou à la fête de la Sainte-Catherine... Et on s'étonne que je sois furieux! En

tout cas, moi, je me demande comment mes chers collègues sont capables d’enseigner leur matière, affublés d’une perruque et d’un col romain, à des étudiants en costumes de carnaval.

Qui suis-je? On me reconnaît souvent les qualités de leader, de chef (chef de patrouille, chef scout, grand frère, prof et metteur en scène, président de différents comités, j’ai la gueule pour ça. Parmi les caractères définis par Heyman, selon les trois critères que nous avait si bien expliqués le père Guy Jacqmotte, notre jeune prof de poésie, je serais *émotif*, très émotif, je crois. Je suis aussi assez *actif*, incapable de rester sans rien faire, mais il m’arrive souvent de préférer telle activité à telle autre. Le devoir (par exemple les corrections de rédaction, la croix du prof de français) sera facilement délaissé pour un travail plus agréable (comme ce que je fais maintenant, écrire mes mémoires). Et le troisième critère, la *secondarité*, m’appartient également : je suis un homme de grand recul, je prévois beaucoup, je préfère être trop tôt que trop juste. À ce point de vue, Nicole qui est souvent en retard serait plus primaire. J’aime aussi me replonger dans le passé. J’aime les longs retentissements. Mais je suis peut-être un peu moins secondaire qu’actif ou émotif.

Trois mois bien remplis

Il me semble pouvoir prétendre être actif. En effet, je relis une note écrite vers février 1995, alors que depuis quelque temps je n’avais plus ouvert mon ordinateur pour y écrire dans ce document. « Depuis deux mois et demi, rien fait à ce travail, mais il y a des explications, des raisons à cette stagnation. En effet, il y a eu en trois mois (janvier, février et mars 1995) :

- La naissance de Camille, notre première petite-fille.
- Deux voyages à Montréal, avec corrections.
- La correction de 124 rédactions... et encore 124 à venir! 124, c’est le nombre de mes élèves en cette année 1995. À raison de dix minutes par copie pour lecture et commentaires écrits, cela fait la bagatelle de vingt heures, et vingt à venir.
- la préparation de deux questionnaires de vingt séries de cinq questions pour le tournoi provincial *Génies en herbe* qui s’est tenu à Amos. Cela fait aussi un sacré boulot de deux cents questions à trouver dans tous les domaines de culture générale, à vérifier et à transcrire.
- La préparation d’un discours sur les retraités, pour une fête syndicale le 31 mars.
- La préparation d’un questionnaire pour un petit tournoi de *Génies en herbe* sur la langue française, pour la semaine du français, à l’école. (Autre chose que le tournoi provincial!)
- La mise en scène de l’opérette *La Vie parisienne*, présentation publique les 1^{er} et 2 avril : cela commence à chauffer. On est dans les dernières répétitions, les ultimes préparatifs.
- La préparation d’un discours pour Claude Langlais, pour remercier un commissaire.
- Plusieurs entrevues avec Dorothée Trudeau, élève à l’ITA, qui veut réaliser un petit film sur moi (!). L’idée lui est venue à partir de la lecture de mon poème *Ode au français*. Ce serait pour présenter à Radio-Canada, en candidature pour l’émission des jeunes qui voyagent autour du monde. À ce

propos, Paul-André Boily, un jeune prof, copain, lui a dit à l’école où elle venait me filmer : « Si tu parviens à gagner, c’est que tu es bonne cinéaste, car le sujet ne peut guère t’aider! ». Bien d’accord avec lui, c’était un sujet très ambitieux, difficile. Elle n’a d’ailleurs pas gagné. Son film était pas mal, pris sur les glaces de Rivière-Ouelle, mais il y a paraît-il plus de quatre cents candidats. Heureusement, la chère Dorothée a reçu une belle compensation : elle fut choisie, en dernière minute, pour participer à Jeunesse Canada Monde en Lettonie, Estonie ou Lituanie.

Cette *joke* de Boily à mon endroit me fait penser à la remarque de Mgr Roncalli, futur Jean XXIII, au conclave de 58. Il aurait dit : « Si c’est le diable qui fait l’élection, le futur pape sera Mgr Ottaviani¹... Si ce sont les hommes qui élisent un pape, ce sera Mgr Lercaro, qui était le plus *papabile* parmi les *papabiles*. Et si c’est Dieu, ce sera moi, Roncalli, car il faut être Dieu pour croire que je pourrais être pape. » On connaît la suite. Euh comment dites-vous? Non, je ne me compare pas à Jean XXIII, mais quand même...

- Il y a encore eu la préparation de ma candidature pour l’obtention du Mérite scolaire, auprès de la Fédération des commissions scolaires. Ce n’est évidemment pas moi qui présentais ma candidature, mais la secrétaire m’a appelé pour avoir des renseignements. Il a fallu fouiller... Oh! à propos, je l’ai eu! Hum, je parle du Mérite scolaire naturellement, cette médaille d’argent, une belle décoration. Et je suis semble-t-il le premier prof à avoir reçu cet honneur. C’est une décoration que les commissions scolaires attribuent presque exclusivement à leurs membres : commissaires, directeurs d’école et autres directeurs généraux. Ils auraient fait une exception pour votre serviteur!
- Enfin, les derniers préparatifs concernant notre prochain voyage au Brésil, la correspondance, etc. Et tout ce que je viens de vous énumérer est en plus de mes cours, évidemment!

Le travail ne me fait pas peur.

Passion des énigmes

Je disais être peut-être un peu moins *secondaire*. Et pourtant, j’adore les énigmes, les mots croisés bien difficiles, les défis intellectuels, et je ne les lâche pas avant de les avoir solutionnés. Je me suis aussi bien étendu sur diverses énigmes dans le chapitre 32 intitulé *Réflexions tous azimuts*. Alors ceux qui aiment réfléchir sur des énigmes assez corsées, je vous y renvoie volontiers.

Trois exemples. Un jour, rue Saint-Julien à Liège, j’avais vingt ou vingt-deux ans, Jean Warnant mon second père² revient de Bruxelles où il travaillait à cette époque et sitôt rentré à la maison, il me soumet cette énigme, sachant que je les adore : dans un cachot, un prisonnier, deux portes et deux gardiens. Une porte mène à la liberté, l’autre pas. Un gardien dit toujours la vérité, et l’autre ment toujours. Le prisonnier ignore évidemment quelle est la bonne porte et quel est le gardien qui dit toujours la

¹ Secrétaire du Saint-Office et de la Congrégation pour la doctrine de la foi, qui était reconnu comme le plus à droite, le plus dur, le moins aimé.
² Je préfère dire second père plutôt que beau-père, car ce second terme plus officiel fait d’abord penser au père de mon épouse, hé!

vérité. Mais les deux gardiens connaissent, eux, la bonne porte. On donne au prisonnier la possibilité de poser une question, une seule, à l'un des deux gardiens, pour découvrir quelle est la bonne porte. Quelle est cette question? Une belle énigme. Eh bien, dès que j'eus le problème, je me suis retiré sur le palier entre le rez-de-chaussée et le premier étage, là où le roi va à pied, disions-nous. Oui la Belgique est une royauté. Sur cet entresol, j'étais au calme pour réfléchir. J'en suis sorti un quart d'heure après, avec la bonne réponse que j'avais trouvée grâce à l'algèbre. Puisqu'il ne peut y avoir qu'une seule question, et qu'il ne sait pas à qui il la pose, il faut que cette question réunisse les deux possibilités, la vérité et le mensonge. Ce sera donc une double question, comme si une seule question passait à travers les deux gardiens, et la réponse sera le contraire de la vérité, car en algèbre, plus par moins donne moins, et moins par plus donne moins également. Donc la question sera « Que dira l'autre gardien si je lui demande quelle est la bonne porte? » Et la bonne réponse sera le contraire de la réponse donnée par le gardien interrogé, car qu'il soit le menteur ou non, il dira le contraire de la vérité.

La deuxième énigme, lue quelque part dans une revue, est celle des douze balles (ou billes, ou ballons) de même grosseur, de même apparence et de poids égal, sauf une qui peut être plus lourde ou plus légère. On vous donne la possibilité d'utiliser trois fois seulement une balance à plateaux, et il faut découvrir quelle est la balle différente et dire si elle est plus lourde ou plus légère. Très difficile. Enfin, disons que c'est long. Cela m'a pris trois ou quatre jours pour mettre tous mes essais sur papier et j'y suis arrivé. Il y a même plusieurs solutions différentes. C'est l'énigme que j'ai reprise dans la pièce *Signé la corneille*. Je l'ai proposée à beaucoup de monde, mais presque tous sont découragés après quelques heures ou quelques jours et ne trouvent pas la solution. Le fait d'avoir inséré cette énigme à l'intérieur de la pièce *Signé la Corneille* entretenait un certain suspense, et découlait en droite ligne du procédé semblable de l'intrusion d'une autre énigme mathématique dans le très beau film *L'année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais et Alain Robbe-Grillet. Il s'agit du jeu énigmatique de Marienbad, tel qu'on le voit plusieurs fois dans le film, mais qui est un jeu très ancien. Je vous l'explique (et lui, vous ne le trouverez nulle part ailleurs dans mes divers chapitres).

Quatre rangées de bâtonnets (ou d'allumettes), une de un, une de trois, une de cinq et une de sept bâtonnets. Deux joueurs, chacun à tour de rôle, doivent retirer une ou plusieurs allumettes de la même rangée. Donc peu importe le nombre, autant qu'ils veulent, une ou toutes, mais dans une seule rangée. Celui qui ramasse la dernière a perdu. Quand les deux adversaires connaissent bien le jeu, celui qui commence doit inévitablement perdre. Il y a évidemment des trucs et toute une théorie, que j'ai étudiée et mise sur papier en 1961 quand le film est sorti. Comme l'acteur Sacha Pitoëff, je ne pouvais pas perdre, sauf si je commençais et que je jouais contre un autre connaisseur.

Tu vois, Anagnosophile, je suis quand même secondaire, car je m'accroche!

Le sérieux, le joyeux

Qui suis-je? Un farfelu, un peu fou, excentrique et bavard. Je suis un passionné et j'aime l'humour. Et pourtant, quand j'étais jeune, j'étais un garçon plutôt timide, réservé et très sérieux. Ma grand-mère Bobo, Mathilde Hock, me le disait toujours avec un certain dédain : « Oh!, vous, André, vous êtes le

sérieux! », en opposition à mon frère plus câlin, plus amusant. Elle me vouvoyait, surtout à la fin de sa vie. Alors qu'elle adorait mon frère Christian, qu'elle n'a certainement jamais vouvoyé¹.

J'ai eu le prix de « sagesse » accordé au meilleur élève de la division, en internat, quand j'étais en sixième année primaire. Il n'y avait qu'un seul prix pour à peu près trois cents élèves! C'est dire si j'étais sage. Les mauvaises langues devaient dire : chouchou du surveillant et du préfet. J'étais aussi le portier de l'étude. C'est moi qui allais ouvrir le local après chaque récréation, et qui ramassais les billets de demande de rendez-vous que tous les élèves avaient le droit de déposer sur le coin de leur bureau, lorsqu'ils désiraient rencontrer un prof ou un autre père pour diverses raisons. J'avais des responsabilités, on me faisait confiance. Les années suivantes, je n'ai plus jamais eu ce prix, mais j'ai toujours été dans le groupe du peloton de tête, ceux qui à la distribution des prix chez les pères jésuites se retrouvaient avec des *accessits*. Pour le prix de sagesse, on était élu et non désigné par les pères jésuites. C'est vrai que j'étais réservé, timide. J'avais horreur des exposés oraux. Mais mon devoir de bon garçon, de bon élève bousculait les portes de la réserve. Autrement dit, par souci de bien faire, je me forçais à faire. J'étais l'aîné, le bon exemple à suivre. On me l'a assez dit.

On chemine vers son contraire

Y a-t-il une vraie différence entre ces deux moi : le jeune sérieux, réservé, et l'adulte plus extraverti, amusant, ouvert? Pas vraiment. En effet, les scouts de ma patrouille, tous des amis bien sûr, avaient proposé comme totem pour le scout de quatorze ans que j'étais : Souricet joyeux. Souricet pour souriceau : j'étais en effet petit et passais plutôt inaperçu parmi les autres, mais joyeux est assez expressif. Je n'eus pas ce totem, on m'en trouva un autre que l'aumônier et toute la troupe préférèrent : Roitelet avenant. Mais je me suis toujours souvenu de ce « joyeux », comme je me suis toujours souvenu à l'université de l'allusion à la joie proférée par madame David, professeur de droit civil. J'ai expliqué cela à propos de mon nom dans la préface. Donc la proposition de ma patrouille (Souricet joyeux) m'avait fait plaisir. Je me voyais en Mickey Mouse. Mon vrai totem aussi (Roitelet avenant) m'a fait plaisir, d'ailleurs. Il faut dire que les qualificatifs des totems concernent plus le caractère, le côté psychologique et social, alors que l'animal totem, chez nous à Bukavu, référait plus à l'aspect physique. Et, on l'aura compris, je n'étais pas de grande taille à cette époque. Maintenant non plus, mais cela paraît moins : j'ai grandi sur le tard. Mais il reste qu'il y a quand même une différence entre les deux portraits que l'on pourrait être appelé à faire de moi, à ces deux âges différents : l'ado timide et l'adulte qui ose facilement intervenir en société. Je crois que sur terre on apprend à se réaliser pleinement en devenant le contraire de ce qu'on est au départ. Les qualités que l'on a, enfant et jeune homme, appartiennent plus au côté héréditaire, inné... et celles que l'on n'a pas, on se force à les acquérir, de manière à se compléter. On connaît tous beaucoup de personnes qui ont ainsi évolué au fil des ans et qui ont progressivement comblé les lacunes ou les déficits que leur caractère affichait du temps de leur jeunesse. Je pense en particulier à deux Pierre. Mon cousin d'abord, Pierre Lejeune, lui si bouillonnant étant jeune (son totem était Dindon soupe au lait), il est devenu après son adolescence

¹ Voir les chapitres de la première partie sur Herve.

un homme beaucoup plus calme, posé et bon mélomane, puisqu’il dirigea la clique du collège et le petit orchestre de la division (il avait fait un peu de violon à Beyne). Plus tard, j’ai adoré converser avec lui des heures durant. Ce qu’il m’en a appris des choses...

L’autre Pierre est notre fils. Lui aussi avait un sacré caractère lorsqu’il était petit gamin. Je pourrais même dire un foutu caractère. Très indépendant, toujours prêt à faire des coups pendables à l’école ou en ville. Déjà tout petit, il avait eu une période du non relativement longue. On pourrait dire, je pense, que chez le bambin de deux à cinq ans, le « non » est la manière de s’affirmer, de prendre de la distance à l’égard du cocon parental. Vous savez, ce « non » que profèrent tous les bébés pour marquer leur indépendance par rapport à leurs parents, vers deux ou trois ans. Eh bien notre Pierre, il nous l’a traîné au moins jusque six ou sept ans. Aujourd’hui qu’il vient d’avoir quarante ans, c’est sans doute l’homme le plus doux, le plus gentil, le plus sociable qui existe sur cette terre. Vous voyez, avec ces exemples de Pierre, on constate que l’âge arrondit bien des angles et que naturellement on se construit un peu à l’opposite de ce qu’on était au départ.

Je crois que tout le monde est un peu comme cela. Et d’ailleurs le choix d’un conjoint pour la vie est souvent marqué par ces différences de caractère, où chacun des deux époux est un peu attiré par son contraire. Je n’épiloguerai pas là-dessus, car il y aurait des dizaines de pages à écrire à ce propos.

Une personne qui, sur le retour, montre des atouts bien différents de ceux qu’elle avait au départ, cette personne me paraît donc être quelqu’un qui s’est pleinement réalisé, qui est mature, qui a acquis ce qui lui faisait défaut. Ainsi, deux garçons un peu fous, excentriques, extravertis lorsqu’ils étaient jeunes, comme l’étaient mon cousin Pierre Lejeune ou mon fils Pierre (le prénom y serait-il pour quelque chose?), sont devenus plus réservés, plus introvertis en se réalisant. Moi, j’aurais plutôt fait le chemin inverse, et j’en suis heureux.

Il y en a aussi qui ne semblent pas évoluer, qui restent ce qu’ils étaient. Ils ont eu plus de difficulté ou moins d’intérêt pour se changer, c’est leur affaire après tout.

Vivre au jour le jour

Qui suis-je encore? Quelqu’un qui croit qu’on ne se définit pas très bien par le métier, même si dans mon cas le métier était vraiment celui qui me convenait. Il me semble que les gens se caractérisent mieux par les occupations courantes du moment que par la profession. Quand on demande à quelqu’un : « Que fais-tu? », ce n’est pas pour s’entendre répondre : « Je suis mécanicien [ou boulanger] », mais plutôt : « En ce moment, je lis Victor Hugo », « J’ai vu *Le Pont de la rivière Kwaï* », ou « Nous partons en promenade avec nos amis Alfred et Laurence ».

Qui suis-je? Ma philosophie de la vie, c’est un peu le *carpe diem* d’Horace, c’est-à-dire saisis la vie comme elle passe, apprends à être heureux au jour le jour. C’est un souhait profond en moi, mais parfois difficile à réaliser. Chaque jour se suffit à lui-même. En fait, c’est plus un idéal qu’une vérité, car je suis un peu trop porté sur le passé – la preuve ce texte –, mais aussi sur l’avenir : je thésaurise, j’économise, je pense au futur, j’écris – la preuve ce texte encore! Et pourtant, je crois qu’on serait

bien plus heureux en vivant au jour le jour, comme les oiseaux du ciel, comme les lys de la terre, comme tous les enfants du monde. Revivre avec la joie de saint François d’Assise au fond des yeux.

Il ne faut pas trop rêver, construire des châteaux en Espagne, sinon on n’est guère heureux, parce qu’on ne peut pas être entièrement satisfait. Nos rêves sont dévorants, alors mettons-leur un frein, une frontière.

Il ne faut pas non plus trop vivre en regardant par-dessus son épaule, derrière soi. C’est parfois pour se torturer inutilement. Ce qui est passé est passé. Au fond, la vie est bien faite : quand on est jeune, on n’est pas riche, mais on se nourrit beaucoup d’espérances, de promesses, de talents. Quand on devient vieux, on est plus riche (riche en biens matériels, riche en souvenirs, riche en expériences) pour compenser la perte de certaines performances – nos sens qui s’émoussent, la vue, l’ouïe, la santé, la mémoire aussi, un certain manque d’énergie, d’entrain, de volonté, d’audace, une réelle paresse, une fatigue. « Ah! si jeunesse savait, ah! si vieillesse pouvait! » C’est le titre d’une dissertation qu’on nous donna à faire en troisième latine, je m’en souviens encore... Si je m’en souviens, c’est parce que cet examen de dissertation m’avait valu la première place, alors que les compositions françaises en général n’étaient pas ma tasse de thé¹. J’avais eu un état de grâce, cette fois-là. Et encore plus à l’occasion d’une autre dissertation, lors du concours trimestriel. Il s’agissait de dissenter sur le sujet suivant : comparer Racine et Shakespeare. Pas mal, comme sujet. J’avais eu une très bonne note, ce qui est rare, et c’est pourquoi j’ose vous le répéter : *bis repetita placent*. Cette phrase latine était un des paradigmes qui servaient de titres de règles dans notre livre de grammaire latine, composé par un père jésuite...

Qui suis-je? Je crois pouvoir affirmer que je suis homme de principe. Et je dirai, comme répondit Jeanne d’Arc lors de son procès à Cauchon, son accusateur, qui lui avait demandé si elle était en état de grâce : « Si je le suis, veuille Dieu m’y maintenir, si je n’y suis, veuille Dieu m’y mettre ».

Pour moi les principes sont des limites à ne pas dépasser. Ainsi pour nos enfants, tant qu’ils sont avec nous à la maison, l’obligation d’assister à la messe est un minimum auquel ils savent que nous tenons, Nicole et moi. Pour le reste, on peut être plus tolérant, mais ça, je leur montre que j’y tiens. Et si j’y tiens pour moi, il est tout à fait justifié que j’y tienne pour eux, puisque je crois que cela est bon et que je les aime. Il en va de même avec mes étudiants. Je veux bien rire avec eux et être très tolérant sur certains points (bavardage, laxisme dans leur propos, légère impolitesse, retard, gomme à mâcher, etc.), mais il y a quelques points que je juge essentiels, sur lesquels ils ne peuvent transiger : les notes d’examen et la solidité de leurs études et connaissances, la tricherie, la grossièreté et l’arrogance...

Environnement catholique

Qui suis-je? J’ai toujours été catholique et pratiquant. Issu de trois familles², les Bonsang, les Hock et les Warnant, ce sont ces deux dernières qui m’inculqueront cette notion de christianisme vécu, beaucoup plus que les Bonsang, très neutres à cet égard. Mais mon père disparu, ce sont Josiane Hock,

¹ Expression d’origine britannique signifiant que je n’étais guère un habitué des premières places lorsqu’il s’agissait de rédactions.

² J’avais trois grands-mères : mémère, Bobo et plus tard Bobonne, et un seul grand-père, grand-papa.

ma maman, et Jean Warnant, mon second père, qui me marqueront de leur forte empreinte religieuse. Puis les jésuites évidemment prendront le relais, et lorsque viendra le temps de me forger une foi adulte, acceptée librement, c’est notre aumônier Yvon Mors et tout le milieu scout d’Outremeuse qui auront une influence énorme sur moi à cet égard. Puis ce seront les cinq années passées dans un milieu très catholique et missionnaire, Kisantu et Lemfu. Et enfin vint le Québec, où la tradition catholique n’est pas un vain mot.

Dans le même ordre d’idées, j’ai souvent côtoyé des prêtres, des supérieurs de mission, des vrais missionnaires, des profs prêtres bien sûr, beaucoup d’aumôniers scouts et plusieurs évêques. Je compte quatre évêques que j’ai assez bien connus, avec certains desquels j’ai mangé, que j’ai invités à ma table, avec qui j’ai été en réunion. Je pense à monseigneur Kimbondo, premier évêque noir du Congo, au diocèse de Kisantu, et aux trois derniers évêques de La Pocatière, Charles-Henri Lévesque, André Gaumont et Clément Fecteau. En 2015, je relis et ajoute évidemment monseigneur Yvon-Joseph Moreau. Lorsque j’étais gamin, en Afrique, papa invitait l’évêque du diocèse lorsqu’il réunissait les notables coloniaux de la région à sa table. Je me souviens avoir été étonné qu’un petit évêque de Stan (lorsque nous étions à Basoko en 1949) portât la soutane noire avec sa croix pectorale. Cela détonnait vraiment au milieu de tous les prêtres missionnaires habillés de blanc.

Je me souviens aussi que Félicie Fafchamps, une veuve de guerre et amie visétoise de ma mère, qui avait deux filles de notre âge à Christian et moi, je me souviens que cette dame, dans les années 55-57, n’osait ni parler ni inviter son curé ou son vicaire, et avait même peur du qu’en-dira-t-on, puisqu’elle vivait seule avec ses deux filles. Je ne comprenais pas, parce que j’étais dans une ambiance toute différente. Souvent l’aumônier ou le doyen de Saint-Nicolas venait passer la soirée à la maison.

Dans cette même perspective religieuse, depuis que nous sommes mariés Nicole et moi, nous avons habité plusieurs maisons. La maison de Gilberte et José de Saint-Jean-Sart, près d’Aubel, où nous avons vécu notre lune de miel, deux demeures à Kisantu, une à Lemfu, une à Fléron, deux à La Pocatière, et notre chalet au lac Trois-Saumons. Eh bien parmi ces huit demeures, quatre maisons, d’une certaine manière, sont marquées d’un signe religieux. Deux au Congo, qui deviendra le Zaïre : d’abord, notre première résidence de jeunes mariés à Kisantu, où Nicole vécut enceinte de Franz. C’était « la maison des étrangers », sorte d’aile de motel composée de chambres et d’un petit réfectoire, où nous avons vécu deux ou trois mois, attendant que la construction de notre nouvelle maison fût achevée. C’est là que nous avons appris la mort de J.F. Kennedy, en novembre 63. Cette maison était attenante à la mission de l’évêché de Kisantu. C’était la maison des étrangers de la mission, donc une habitation religieuse. Puis il y eut notre maison de Lemfu, construite dans la propriété des sœurs de Notre-Dame et leur appartenant. J’y ai vécu trois ans, car j’ai enseigné trois ans dans l’école des sœurs de Lemfu.

Au Québec, la maison que j’habite actuellement depuis 1969¹ je l’ai obtenue grâce à un ami prêtre, Benoît Laplante, aumônier scout qui partira au Nicaragua et qui m’a obtenu des conditions d’achat très favorables. Les années ont passé, la maison est restée : nous y sommes toujours en 2015, depuis 47 ans! Enfin, le chalet que nous avons acheté en 1978, au lac Trois-Saumons, nous a été vendu par un

¹ Cela fait presque vingt-sept ans, car nous voilà en janvier 1996, quand je rajoute ce paragraphe.

autre prêtre, Nazaire Thibault, qui l’avait construit puis fut obligé de s’en défaire, car il eut un accident sur la route qui lui fit perdre une certaine autonomie.

Quelques talons d’Achille

Qui suis-je encore? Ma santé est bonne¹. Mais cependant, je veux me présenter sans fausse pudeur. Me voici donc sans voiles et sans fards. J’ai eu deux talons d’Achille. Le premier, dans l’ordre chronologique, est mon genou droit. En fait il s’agit de mon ménisque intérieur droit. Ce serait le scoutisme qui en serait indirectement la cause, puisque c’est à peu près les seules occasions que j’avais de forcer la machine. Marche, exercices divers d’hébertisme, exercices compliqués de déshabillage sous des petites tentes individuelles appelées tentes-cercueils, genou qui craque... Puis un jour, lors d’une sortie en février 59, alors que je m’appliquais de tout mon cœur à montrer à mes jeunes scouts comment se pratiquait la quadrupédie (ou course à quatre pattes), j’entends et je sens : craaaac! Mon articulation de la rotule ne se remettra pas. Heureusement que le chef de clan Marcel Kempgens nous accompagnait avec sa Volkswagen ce dimanche-là. Je n’ai pas pu rentrer en autobus avec mes gars. Arthroscopie avec 18 radios, mais d’abord deux piqûres dans la rotule... Le mercredi soir, Standard-Reims au foot, quart de finale en coupe d’Europe. J’étais en premier doctorat de droit. Puis opération par Pierre Bonhomme, le cousin d’un ami, Nick Carpentier, puis convalescence. Il y aura pas mal de rechutes, puis cela se stabilisera, jusqu’à ce qu’en janvier 1992... deuxième opération, beaucoup plus rapide. Je manquerai un jour de classe seulement. Ah! les progrès de la chirurgie...

Deuxième talon d’Achille, plus mal placé : les hémorroïdes. Cela va me poursuivre de vingt ans à cinquante-quatre ans. Opération douloureuse, comme mon père, en septembre 93. Mais quel effet agréable de se sentir le derrière d’un nouveau-né! Merci, monsieur Bastarache – c’est le nom de mon chirurgien, William de son prénom. Ainsi donc, mes deux démons sont définitivement et chirurgicalement extirpés de moi, mais deux autres ont repris un travail de sape insidieuse sur ma pauvre carcasse : pellicules et glaucome.

Les pellicules dans la tignasse, ce n’est pas douloureux, mais embêtant. Ces petits flocons blancs sur le col du manteau... Se gratter la tête... Il semble qu’il n’y ait guère de solution. Le glaucome naissant et envahissant détériore mes deux yeux inexorablement, lentement, mais sûrement. Je dois prendre des collyres, deux fois, puis plus tard trois fois chaque jour : cela empêche le mal de progresser, c’est très bien ainsi. Mais si la marche funèbre a été ralentie, depuis trente ans que je me soigne, elle n’en demeure pas moins une marche en avant. C’est inexorable et me voilà presque avec une canne blanche! On est en 2015. Eh oui, j’aurai eu le temps de finir cette belle Chasse aux mille trésors!

Il y a aussi ma nervosité qui s’est traduite durant l’enfance par des ongles rongés, de moins en moins, surtout à l’adolescence, puis des rémissions. Il y aura aussi le bégaiement pendant quelques mois, vers l’âge de dix ans. Franz, notre aîné, aura le même petit problème durant quelques mois. Mais

¹ En 2015, je préférerais employer le passé, disons mieux l’imparfait : était bonne. Non pas qu’elle ne le soit plus, mais vous savez ce que c’est : les yeux, les oreilles, le dos... Et si vous ignorez ce que c’est, je vous certifie que c’est très bien, touchez du bois!

je me console car on m’a dit, et je suis porté à le croire – on avale si facilement tout ce qui nous flatte – que ce serait plutôt un signe d’intelligence : la pensée court trop vite et la parole ne suit pas. C’est très vrai, et que faut-il dire alors, quand on écrit? Ah! que l’écriture est lourde, alors que la pensée est si légère et parfois file comme un cheval sauvage qu’il faut essayer de dompter, de retenir, de calmer...

Je me relis en 2006 et je puis ajouter deux autres talons d’Achille, situés dans la tête cette fois : mes oreilles et mes yeux. Certains ont bien l’estomac dans les talons, pourquoi n’aurais-je pas les talons dans la tête? J’ai parlé de mon glaucome. Cela fait maintenant près de quinze ans qu’il a été détecté et que je me soigne quotidiennement. La nécrose des tissus est plus ou moins stabilisée par les collyres, et le médecin qui me traite et me voit tous les six mois a beau me dire que mon champ visuel est stabilisé, et que si je n’avais pas été traité, je serais présentement aveugle, il n’empêche que je sens bien une lente progression du mal qui ronge mes deux yeux. Quand je ferme l’œil gauche, par exemple quand il me chatouille et que je le frotte, je perds toute mon assurance et ne vois pratiquement plus rien de l’œil droit, car une des nombreuses taches se situe exactement au centre de ma vision de l’œil droit.

Deux exemples des pertes visuelles que ce glaucome entraîne : je prends régulièrement l’ascenseur au cégep, et je sais que pour monter du quatrième au huitième, je dois pousser sur le bouton du haut. Eh bien régulièrement, je pousse sur le bouton du sixième, parce que je n’avais pas vu le dernier bouton situé plus haut et que je croyais voir le dernier bouton. Ceci n’a rien de tragique, il suffit de repousser sur le bon bouton que je vois peu après. Mais, je ne peux plus suivre un match de tennis à la télévision, car je viens de constater que je ne vois absolument plus la balle. En fait, tous les objets en mouvement je ne les perçois plus. Je suis donc incapable de jouer au ping-pong. Je suis aussi devenu, hélas, incapable de recevoir dans les mains tout objet (une balle, un trousseau de clés, un soulier ou un bonbon) que vous auriez l’amabilité de m’envoyer. Il faudra un jour que je raconte tous les petits ennuis que la perte progressive de la vue occasionne. Ainsi encore des tas d’activités me sont interdites : observation des étoiles et des constellations, bricolage trop minutieux, collection des timbres, regarder le tennis à la TV, pratiquer le ski de fond (car il m’est difficile de suivre la piste blanche sur le fond de neige), rattraper un objet courant lancé de près, cueillir des champignons... Même la circulation routière devient plus périlleuse : mieux vaut regarder deux fois aux croisements. Je pense aussi à des objets renversés par un geste maladroit de la main sur une table. Par exemple, je veux saisir un pot de confiture et en allant le chercher de la main, je renverse un verre de vin que je n’avais pas vu. Désolé, mais ces petits malheurs sont de plus en plus fréquents et parfois bien embarrassants. Ainsi encore la collection de timbres : les détails des dentelures ou des filigranes sont hélas de plus en plus invisibles. Et récemment, une fausse impression de couleur : petit pot de moutarde confondu avec la mayonnaise, tellement j’étais habitué à ce que l’on ne me donne pas de moutarde, mais bien de la mayonnaise, comme dans tous les restos, pour un club sandwich ou un quart poulet. Eh bien au petit resto du lac, chez Martin, un ancien étudiant, son épouse m’avait servi un pot de moutarde. Comme je croyais qu’il s’agissait bien de mayonnaise, j’avais goûté et j’avais trouvé un goût plutôt agréable, quoiqu’aigrelet, à cette mayo que je voyais légèrement teintée de rose... Je passe donc le petit contenant à Nathalie, lui

demandant si elle désirait de la mayonnaise. Elle repousse le potiquet¹, sans en goûter, en me disant : « Mais c’est de la moutarde! » Ma tête! Mes yeux m’avaient trahi...

Mais à part ça, comme Madame la Marquise, tout va très bien! Évidemment, je me suis toujours tenu en forme. – Quel uniforme? – Non, je dis « tenu en forme » – C’est spécial, ça : tout nu et en forme... – Non, je...

Aah oui, il y aurait encore le fait d’être un peu dur d’oreille. C’est vrai : devant la télévision, dans un petit groupe en grande conversation, dans une foule, dans la voiture, j’éprouve parfois (et même souvent) des difficultés de réception. Mes antennes acoustiques ont du dysfonctionnement. Oui.

J’ai assez régulièrement pendant des années fait quelques minutes de gym le matin, des balades à vélo, à pied, de la natation et de la planche à voile, du ski de fond. Et depuis plus de deux ans, je fais régulièrement trois séances de conditionnement physique par semaine. Malgré cela, j’ai un léger surplus pondéral!

Pour le reste, cela va très bien merci. Pas besoin de Viagra, je vous jure... Et à l’approche de mes septante ans, je suis encore bien capable de faire aller la machine (et même de lui faire faire quelques cabrioles, si vous me comprenez bien). Demandez-le à Nicole. Oui, parfois la bagnole ne démarre pas au premier contact, mais quelle carcasse a toujours démarré au quart de tour, en plein hiver et à l’approche de soixante-dix berges, je te le demande, Anagnosophile!

Colomb revu par Descartes (ou pas vu, c’est selon)

Qui suis-je encore? Un fameux sceptique, un incrédule. Je n’adhère pas facilement à quelque chose qui n’est pas prouvé. Et je méprise facilement la crédulité de ceux qui se laissent si aisément embobiner par les gourous de toutes espèces, que ce soit dans les sectes religieuses, en matière de sport ou de vedettariat. Les journaux à sensation ont dit que... « Mais c’est vrai, Monsieur, on l’a dit à la télé! » Et alors, bande de petits naïfs! Cette crédulité exaspérante touche beaucoup de monde dans tous les domaines. De plus en plus aujourd’hui il faut se méfier des déclarations de principe, des statistiques auxquelles on peut faire dire à peu près ce qu’on veut. J’ai appris à être méfiant, à douter de tout par principe, à vérifier par moi-même. Est-ce une attitude positiviste? Je ne pense pas vraiment... mais est-on jamais sûr de rien?

Quand j’étais plus jeune, il m’arrivait souvent de me demander si tout ce qu’on me racontait en histoire et en littérature avait bien eu lieu, et si en géographie toutes les descriptions des pays lointains que je ne connaissais pas, si vraiment ces descriptions étaient exactes, et mieux, si ces pays existaient réellement.

Des fois, je me prends pour une sorte de Descartes qui nie tout ce qu’il ne voit pas. Le célèbre philosophe qui a dit « Je pense donc je suis » exaltait la raison et refusait tout ce qui n’était pas prouvé. J’ai parfois (devrais-je dire : j’avais parfois) l’impression que ce qui ne tombe pas sous mes sens, à un moment précis, n’existe tout simplement pas. Je suis dans une rue, je regarde le côté sud. Je le vois.

¹ Petit pot en wallon

Mais qui me dit qu’à ce moment précis, le côté nord est bien derrière moi? Je le pense parce que je fais confiance à ceux qui me l’affirment, ou à mes souvenirs. Mais je ne « vois » pas le côté nord, même si je l’entends. En effet, je pourrais percevoir des bruits venant de ce côté, mais ces bruits qui sont réels proviennent peut-être d’un vide ou d’une sorte d’enregistreur. Et le côté nord lorsque je me retourne se reforme peut-être, comme un décor qui naîtrait à ce moment sous la puissance d’un dieu metteur en scène et mystificateur qui ne voudrait tromper que moi. De même quand j’étais jeune et n’avais jamais vu l’Amérique. Je ne pouvais pas être certain de son existence. Alors, l’Amérique existait-elle? Saint Thomas et Descartes « paranoïant » avec Christophe Colomb. Et aujourd’hui que je la vois, je pourrais très bien concevoir la même incrédulité, toute sensorielle, par rapport à l’Europe. Ce que je ne perçois pas par un de mes sens n’existe pas¹. Comme cette histoire dérangement et abracadabrante est somme toute assez cocasse, je vous la laisse, afin que vous puissiez la lire dans cette autre version, avec ses tournures nouvelles, et ainsi peut-être pourrez-vous mieux saisir l’étrangeté de ma situation.

Au fond, tout cela est bien enfantin. Car pour quelle raison Dieu se moquerait-il ainsi de moi? Cette façon de concevoir les choses suppose également que je sois le seul dupe et que tous les autres qui m’entourent, père, mère, frère et sœurs, épouse, enfants, amis et connaissances, tous sauf moi seraient comme des comédiens complices de ce dieu moqueur pour mieux me berner... J’avoue, à bien y réfléchir, que cela ne tient pas debout. Car ce serait vraiment un jeu stérile et qui ne mène à rien. Pourquoi, si rien d’autre n’existe que ce que je vois, pourquoi ce dieu s’amuserait-il à ce petit manège depuis que je suis né? Quel intérêt le pousserait à faire cela? Et de plus, cette élucubration accorderait vraiment beaucoup d’importance à ma petite personne, puisque toute cette conspiration, toute cette machination serait faite uniquement pour me mystifier moi et moi seul. Vraiment, je ne vois pas pourquoi...

Méfiance et scepticisme, anticonformisme, refus de se laisser mettre en boîte, refus de se laisser raconter des bobards, cela allait très loin : je ne croyais que ce qui tombait sous mes cinq sens. Et j’allais même plus loin : à partir du moment où l’on doute de tout, pourquoi même ne pas douter du passé immédiat? Qui me dit que ce que j’ai vu l’an passé ou il y a cinq minutes existe encore, quand je ne le vois plus? Je vois une rue. Elle est bien là, je la vois avec ses passants, ses magasins. Mais quand je tourne la tête et ne la vois plus, qui me dit que le décor ne s’est pas évaporé, effondré, et qu’il n’y a plus qu’un bruit de fond, tant que je suis présent, mais que ce bruit de fond disparaîtra à son tour lorsque je serai ailleurs?

On devine dans quelles angoisses de pareilles idées, probablement saugrenues, pouvaient me mettre. Car à partir du moment où je ne crois plus à rien, où je doute de tout, je pense que je suis le seul dupe, le seul spectateur d’une vaste comédie où tous ceux qui m’entourent (y compris mes amis, ma femme même) sont les acteurs au service d’un dieu metteur en scène. Ils sont tous, me dis-je, occupés à se rire de moi. Ils savent tous que cela n’existe pas, mais me le font croire. C’est une vaste fumisterie, ils sont tous de connivence et je suis le seul dupe. Tout cela est bizarre et jamais rien ne pourra me prouver que j’ai tort... Mais je me demande alors à quoi servirait ce jeu stupide (de leur part). Et il me semble que ce serait présomptueux de croire que je serais au fond le seul être humain

¹ J’ai raconté cela en d’autres mots dans le chapitre 32.

non factice... Je me mets à réfléchir ainsi pendant des minutes, jouant mon petit Descartes : je pense, ou plutôt je vois, je sens, donc je suis... mais le reste? Et je joue à mon petit Christophe Colomb, « paranoïant » ainsi sur l’existence ou la non-existence de l’Amérique. Et je t’entends me dire, ô toi Anagnosophile, ô toi mon ami : « Tant que tu n’y avais pas mis les pieds sur cette Amérique, d’accord avec ta question angoissante, mais maintenant, depuis que tu y es en Amérique, voyons, André? »... Eh bien oui et non. Et si justement, toi ami lecteur, tu faisais aussi partie de cette grande mafia, de cette conspiration atroce et existentielle, de toute la gang qui rigole de moi?

Si le jeu est poussé jusqu’au bout, même les deux pieds sur la terre d’Amérique, je pourrais encore ne croire qu’en partie à cette Amérique que chantera si bien Jo Dassin : « L’Amérique, l’Amérique, si c’est un rêve, je le saurai »... Depuis 67, je sais que ce continent existe, il n’est pas pure fiction, mais rien ne prouve que quand je me retourne, il n’y a pas un énorme vide, une énorme partie du continent qui disparaît... Hollywood et son carton-pâte sont en Amérique, non? Bizarre tout ça, diras-tu.

En tout cas, quelle ne fut pas ma surprise un jour de lire dans un examen de fin d’année en compréhension, proposé aux étudiants de secondaire cinq, un extrait du premier roman de Bernard La Mothe¹ intitulé *La maison natale*, qui racontait ou décrivait une situation assez rapprochée de celle que je viens d’expliquer, ayant les mêmes symptômes. Vraiment étrange... Tu jugeras, ami lecteur, de ma stupéfaction en lisant cet extrait :

[...] je me retrouvai plongé dans un souvenir lointain, soumis à ses sensations comme si je le revivais : j’étais assis à l’arrière de la voiture de mon père, et nous roulions sur le pont qui domine le versant sud de la capitale... Sans qu’ils me voient, le plus soudainement possible, assez vite espérais-je pour saisir la vérité avant qu’elle me soit camouflée, je me retournais pour regarder par la lunette de la voiture si les lumières de la ville étaient toujours allumées, si le flot des automobiles continuait de s’écouler, si je voyais bouger des gens, tout petits au loin. Je voulais vérifier si tout ça n’avait pas été mis en mouvement que pour me leurrer et si, moi parti, tout s’arrêterait, les comédiens, les figurants reprenant leur naturel.

« C’est se croire le centre du monde, pensais-je avec honte; c’est aussi ne faire confiance à personne, pas plus qu’à ses propres perceptions. Car je doutais de pouvoir trouver la faille d’une machination si habile. Je « les » croyais assez rapides pour reprendre instantanément leur rôle dès que je les regardais, assez perspicaces pour deviner quand je me retournerais.

[...] découvrant les symptômes dont je souffrais : il s’agissait de la paranoïa. [...] Je me demandais aussi parfois, plus simplement, si chaque personne n’entretenait pas les mêmes doutes que moi face à une réalité pourtant... bien objectivement réelle. [...] rêveries sur la réalité [...] doutes qui m’avaient toujours assailli. »

¹ Auteur québécois né à Longueuil (près de Montréal) en 1955.

Mais, tu sais quoi, Anagnosophile, ce que je viens de décrire à propos de l'Amérique peut s'appliquer tout autant pour l'Asie, l'Afrique, l'Océanie... et même l'Europe, oui. Tant qu'à y être pour le monde et l'univers! Je devrais écrire un jour *Si l'univers m'était conté*... Et tant pis si Sacha Guitry se retourne dans sa tombe.

De droite à gauche

Très chrétien et politiquement de droite au début de ma carrière (je veux dire un peu conservateur), je suis sans doute passé plus à gauche avec le temps et l'expérience. L'expérience étant la marque du temps qui passe. Yves Colpaert a été pour moi un révélateur, celui qui m'a insensiblement poussé vers la gauche. Il m'a appris entre autres à regarder les autres avec un regard plus global, plus ouvert, plus tolérant. Ainsi auparavant, l'avortement ne se discutait pas. J'étais contre par principe. C'est facile, quand on ferme les yeux et qu'on ignore les raisons profondes qui font qu'une femme veut se faire avorter. Mais maintenant, je crois que l'avortement se discute et je comprends qu'on le discute. Le principe fondamental reste « Tu ne tueras point », d'accord, mais il faut absolument voir chaque cas particulier et surtout, même si on n'est pas d'accord, il faut accepter que d'autres ne pensent pas comme nous, il faut tolérer. Mais j'ajoute immédiatement que certaines affirmations des pro-choix me paraissent aussi outrancières. Et lorsqu'une femme manifeste en brandissant un panneau sur lequel je lis *Mon ventre m'appartient*, je crois ici qu'elle se trompe et que son ventre appartient aussi au fœtus.

Je crois aujourd'hui que l'euthanasie est du même ressort. Il faut refuser les solutions de facilité, qui peut-être sont sans amour, comme dit Jacques Brel. C'est un peu facile, et égoïste, de dire non quand l'autre souffre. A-t-on le droit de trancher pour lui? On le voit, partant d'un principe rigide, j'ai peu à peu appris à reconnaître que ce principe devait accepter des exceptions. Je conserve le même principe de départ, mais je reconnais que ce principe n'est pas la seule réponse à tous les cas que la vie nous propose.

Dans la même ligne, je sais que je me suis un peu éloigné de la doctrine trop orthodoxe de Rome et du pape concernant la pilule, la limitation des naissances. Et aussi concernant le mariage des prêtres, et surtout à propos de la place des femmes dans l'Église et leur ordination. Et qu'on ne vienne pas me dire que c'est parce que le Christ ne l'avait pas prévu. Il l'aurait même prévu qu'il lui aurait été difficile à son époque de le faire. Toutes les femmes dans l'Antiquité restaient à la maison. Connaît-on beaucoup de femmes de l'Antiquité chef d'État? Aujourd'hui la société a-t-elle tort de les accepter? Je crois que la société ne s'en portera que mieux. Je crois aussi que l'Église devrait donner aux femmes leur place. Je ne suis pas féministe, loin de là. Et je hais les excès qui ont été faits contre les hommes à cause du féminisme. Ainsi, j'accorde un large crédit à celui qui a écrit *Manifeste d'un salaud*, parce qu'il se sentait insulté par le regard de toutes celles qui accusaient « les » hommes d'être responsables du massacre de l'école Polytechnique de Montréal. Il a bien dit qu'il ne se sentait absolument pas coupable du geste d'un fou, mais qu'il ne voyait pas pourquoi, simplement parce qu'il est un homme, il devrait s'excuser comme certains imbéciles l'ont fait auprès des parents des victimes. Et je suis tout à fait d'accord avec lui concernant le monde où nous vivons, où tout est à sens unique : toute violence

conjugale venant d'un homme est mauvaise, mais elle n'existe pas venant d'une femme (ah! tiens?). Le harcèlement sexuel est répréhensible, mais féliciter une femme pour sa beauté n'est pas et ne sera jamais du harcèlement selon moi, quoi qu'en disent certaines commères que je crois très jalouses de l'attention que certains hommes portent aux belles filles. Je m'éloigne de mon sujet. Aussi j'arrête ici ces propos.

« À-plat-ventrisme » et esprit de lucre

L'irresponsabilité personnelle (celle qui fait que chacun se cache derrière les autres, telle qu'on la voit dans l'administration où personne n'ose prendre de décision, où tout le monde se cache derrière l'anonymat des couards, irresponsabilité qui ressemble à de « l'à-plat-ventrisme »¹ et l'appât de l'argent (surtout chez les jeunes) sont hélas deux lourdes plaies contemporaines.

Par contre le sens de l'effort, de l'effort personnel est la seule solution aux problèmes des jeunes aujourd'hui. Selon la formule de Philippe de Villiers, un des candidats français aux élections présidentielles en ce début 1995 – personne, par ailleurs, que je n'apprécie guère, tant je la trouve conservatrice – eh bien selon sa formule : vive l'artisanat et non l'assistanat.

Comment s'assagir sans s'avachir? Voilà un joli problème en ce 20 novembre 1994.

Transports en tous genres

Dans ma vie, j'ai beaucoup voyagé et j'ai fait pas mal de théâtre, mais je n'ai pas fini. Je n'ai jamais fait de traîneau à chiens (lacune réparée en ce début 2004), ni de traîneau à rennes. Jamais je n'ai emprunté un carrosse, ni un (ou une?) *sleigh*, encore moins une fusée. Pas de *papamobile*, ni de gondole à l'horizon de ma vie. Irai-je un jour dans un char à bœufs, dans un sous-marin ou sur un pavois?

Mais j'ai déjà emprunté un tank – ou plutôt un camion blindé de récupération de guerre en Afrique, que mon père Jean Warnant appelait un tank – avec 40 degrés de fièvre, à Mokaria, en brousse loin de Basoko. J'ai fait du *tipoy*²; j'ai essayé le chameau, le cheval, l'hélicoptère, la motoneige et la pirogue, le gros bateau, les beaux avions (passagers ou cargos – eh oui! assis vers l'avant ou vers l'arrière), la luge et la motocyclette, le camion et la brouette³, la voiture et la jeep, le vélo, le tandem, la Vespa, le tricycle, le chariot à foin en Suisse, la charrette avec un ou deux ou quatre chevaux, surtout à Herve, le canot, le canoë, le kayak, la barquette et le bateau-mouche, le train, et le TGV, le pousse-pousse (eh! oui, en 1952, dans l'ancienne Léopoldville devenue Kinshasa), la trottinette, le monorail (à l'Expo 58), la planche à voile et le ski nautique, et les skis et les raquettes à neige et... le char romain (dans nos jeux de Saint-Louis, à Bukavu). Ouf! Je dois encore en avoir oublié un ou deux, mais tant pis. Tout cela doit

¹ Ob! je sais que ce mot n'est pas comme tel dans le dictionnaire, mais n'ayons pas peur de forger des mots nouveaux, et vive le néologisme! D'ailleurs ce mot existe dans l'air depuis longtemps.

² Prononcez bien tipoye, c'est une chaise avec quatre porteurs pour se déplacer en pleine brousse, près de champs de coton.

³ Eh! oui, à Herve, il est arrivé à mon grand père de nous conduire en brouette, Christian et moi, et cela faisait frémir le derrière quand nous descendions les ruelles avec escaliers, car il n'y avait ni pneu ni amortisseurs sur les brouettes de cette époque.

avoir été raconté plus haut dans le chapitre 28 sur les voyages (ch.28). Tu l’as lu... Eh! l’as-tu lu? Si tu l’as lu, t’en souvient-il? Prononcez très vite cette dernière ligne.

Amour du cinéma

Joséphine Baker chantait « J’ai deux amours, mon pays et Paris ». Je pourrais chanter « J’ai mille amours »... Je repense à des tas de choses... Les voyages qui m’ont fait visiter des lieux aussi beaux que la Suisse, le Congo, le Rwanda, la Grèce, l’Égypte, le Brésil, Paris, Londres, Salzbourg, Prague, la France et le Canada. Le théâtre (quel monde, que d’amis), les opérettes, d’abord longtemps souhaitées, bien avant de devenir réalité grâce à Jean Maurais, et un peu aussi Madeleine Sirois... Déjà j’en avais parlé à Marcel Migneault, dont la belle voix de ténor, souvent entendue à la messe, me faisait rêver de mise en scène musicale, puis à Nicole Biron-Dubeau à la voix si pure et si forte, puis à Jean Maurais et Jean Dallaire. La musique, dimension supplémentaire, admirable, qui commande tout (rythme et tempo) mais cela reste du théâtre; ce n’est pas comme l’opéra.

Je pense encore au scoutisme, quelle grande école : les sketches, les feux de camp (gardien des légendes quelquefois), les badges, l’observation, Baden Powell, qui en a fait du théâtre, et quelle leçon : les mains du plombier, voir et observer, les jeux de la Nativité...

Que de beaux souvenirs! Et la littérature, et la BD, et les timbres, et le Tour de France, et les Jeux olympiques... Que de belles amours. Et mon métier : enseigner, apprendre à apprendre, donner le goût de découvrir les beautés de la vie...

Et le cinéma! Quand je sortais de l’adolescence, de seize à vingt ans, j’ai rêvé de devenir metteur en scène au cinéma. Mais pas pour réaliser n’importe quel film, non! Il me fallait des chefs-d’œuvre, des classiques. Je me voyais très bien derrière la caméra avec un porte-voix, criant « Silence, on tourne »! Je pensais même m’inscrire à l’IDHEC¹, mais... mais il valait mieux être français, avoir un peu d’argent, et surtout... être pistonné. Ah oui, la mise en scène, les ciné-clubs, les ciné-forums, les analyses de films, le retour sur les images, sur la musique, sur le mouvement de la caméra, les jeux des lumières, le symbolisme d’une image, le visage d’un acteur, d’une actrice... J’apprenais les symboles d’une contre-plongée, d’un *close-up*. J’étudiais Henri Agel, Georges Sadoul, Claude Mauriac, Robert Claude et Victor Bachy, et qui encore, qui m’apprenaient le septième art et ses grands maîtres : Chaplin, Laurel et Hardy dont je déplore la malheureuse absence sur nos écrans de TV, Harold Lloyd et le Buster Keaton du *Mécano de la General*. Puis Alfred Hitchcock, Orson Welles, Federico Fellini, Ingmar Bergman, David Lean... J’ai adoré *Le Pont de la rivière Kwaï* avec un colonel Nicholson éblouissant, et aussi *Lawrence d’Arabie*, avec le côté félin, énigmatique et sublime du personnage... Je pense encore à *Gandbi*, et à *Amadeus*, vraiment sensationnels. Puis je revois *Titanic*, *La vie est belle*, *Le huitième jour*, *Des hommes et des dieux*... Je vois que c’est de la grande mise en scène, les grands déploiements. Mais il y a tous les autres, innombrables. Plus modestement, je pense à Maria Schell débordante d’humanité dans *Le dernier pont*. Son doux sourire m’a arraché les émotions les plus

fortes. Que dire de « la » Magnani? En particulier celle de *La rose tatouée*, aux côtés de Burt Lancaster et des néoréalistes italiens! Et dans *Le carrosse d’or*, de Jean Renoir, sublime!

Parmi les films les plus forts, je dois mettre *Le Troisième homme* avec Orson Welles et l’actrice italienne Alida Valli et le très *british* Trevor Howard... et *Citizen Kane*, chef-d’œuvre du même Welles, avec la recherche du Rosebud, recherche du rêve...

Côté français, ce seront les films des années 40 à 60, ceux en noir et blanc que nos élèves détestent et qui sont si beaux : *Les visiteurs du soir*, *Jeux interdits*... Mes acteurs préférés? Ils sont légion et eux aussi se bousculent au portillon. Qu’il me suffise de rappeler, entre autres : Louis Jouvet dans *Quai des Orfèvres*; Pierre Fresnay dans *Monsieur Vincent*; beaucoup de Gabin « gueule d’amour »; Fernandel évidemment, dans *Le Schpountz* et tous les don Camillo; Raimu et Orane Demazis dans les trois Pagnol; et Montand dans *Le salaire de la peur*; et Bourvil dans tous ses films. J’ai bien modestement essayé de l’imiter dans son fameux sketch sur « L’alcool tu... tue, mais l’eau fer... ferrugi... gineuse, non! »; et de Funès, *La traversée de Paris*, *La grande vadrouille*, et tant d’autres... Lui aussi, il m’inspirera dans une de mes créations préférées : *L’Avare*.

Un de mes réalisateurs préférés, pour l’abondance baroque de ses décors, de ses tournures et de son émotion, c’est Fellini. Et puis, derrière, le Fellini américain, intellectuel et bavard à en être énervant : Woody Allen, très fellinien dans *Ombres et brouillard*, excellent dans *Zelig* et deux ou trois autres grands films.

Et le reste est littérature

Et voilà maintenant, à l’heure des bilans, au moment de tourner la dernière page, j’en arrive tout naturellement à te parler littérature, ami lecteur. C’était fatal. À tout seigneur, tout honneur : Jean-Baptiste, que j’ai suivi, poursuivi et traqué à travers plusieurs biographies, des séries télévisées et le fameux film d’Ariane Mnouchkine, *Molière*, le plus grand. C’est incontestable : il est incontournable. Je crois préférer Corneille à Racine, mais je ne suis pas capable de choisir entre *Le Cid* et *Andromaque*. Quand j’aurai dit que j’ai toujours adoré l’alexandrin des grands romantiques, et que chaque année je récite pour mon plaisir et celui de mes étudiants (hum, hum) : *Le Lac*, *La Mort du loup*, *Booz endormi*, *Le Pélican*, *Midi et Le Voyage*. Je les oblige même à venir réciter par cœur ces beaux poèmes, sur l’estrade devant la classe, chaque année : suis-je assez rétro? Oh! au début cela provoque toujours un peu de rébellion de la part de la majorité, puisque même mes collègues ont abandonné depuis longtemps cette étrange coutume, pour autant qu’elle ait jamais effleuré leur esprit. Je suis tellement rétro que j’en arrive à me considérer comme un vrai révolutionnaire. Il faut dire que j’ai toujours été opposé au nouveau programme, qui prône de partir de la langue de l’élève... je vous demande un peu! C’est le nivellement par le bas. Et quand on sait qu’il est de bon ton pour toute bonne direction qui se respecte de faire passer tous ses élèves avec des examens de plus en plus faciles... oui, depuis quinze ans on doit me considérer comme un rebelle indéfectible. Quand j’aurai dit tout cela et plus encore, à savoir que réciter la poésie c’est naturellement apprendre à bien s’exprimer, et donc à bien dire un texte à son public, je crois que j’aurai dit l’essentiel à propos de mes attaches littéraires et théâtrales.

¹ Institut des hautes études cinématographiques

Et l'enseignement! Un prof, c'est un comédien. Et en plus quand on enseigne le théâtre, quand on suit des ateliers, des carrefours... on s'enrichit. Mais je ne vais pas ici répéter ce que j'ai écrit dans le chapitre sur le théâtre, quoique la répétition soit la mère de l'éducation...

Factuel et émotionnel

Difficulté de parler de ce qui n'est pas un fait. Par exemple, parler d'une bataille aérienne dans le ciel de Herve, ou du surveillant surnommé Rollmops à Bukavu, ça, c'est factuel, ce sont des faits faciles à relater. Mais dire pourquoi j'aime *Le Baiser* de Rodin ou tel film ou telle BD c'est plus difficile, surtout à accrocher dans mes chapitres, parce que cela ne s'inscrit pas dans une logique temporelle. Or ma division principale, ma table des matières est d'abord chronologique et suit les faits ou essaie de les suivre. Où placer par exemple, mon opinion sur la qualité de la langue? Ce n'est pas factuel, ça ne s'incorpore pas dans une trame chronologique, ni dans un récit de petites anecdotes. Je pourrais en parler dans plusieurs chapitres, de là ma perplexité parfois. Un autre exemple fera mieux saisir ma difficulté de me situer. Je veux, par exemple, parler de l'entourage féminin qui fut le mien durant mon enfance. J'en avais d'abord parlé lors de ma (trop) longue introduction, puis j'ai transféré le tout au premier chapitre sur Herve. Mais cela ne peut me satisfaire, car cet entourage féminin se prolongera en Suisse, et même à Liège. Ce que je dis sur Jean Warnant et les pères jésuites devrait aussi se rattacher au Congo. Bref, on le voit, tout cela n'est pas si simple.

Collection de collections

J'aime collectionner. Ce furent d'abord les timbres, pour faire suite à une collection commencée par mon père, puis les images, chromos des bâtons de chocolats ou des emballages de chewing-gum – les motos, avions, autos, bateaux, images sur le Congo, vedettes de cinéma américain, et quoi encore... Puis ce furent les livres. J'en ai plus de six mille en ce début XXI^e siècle. J'aime les livres et ne peux m'en débarrasser, je désire les garder pour le cas où j'aurais à y revenir, retrouver une citation, relire un extrait. Puis il y eut les films. Depuis ma poésie, lorsque j'ai été initié au ciné-forum par le père Janssen à Bukavu, jamais plus je ne suis resté indifférent aux films. Et quand j'ai pu – enfin – en acquérir pour moi, sur des cassettes enregistrées à partir de la télévision, je ne m'en suis pas privé évidemment. Jeune, j'étais jaloux des vedettes de ciné qui avaient chez eux, dans leurs palais d'Hollywood, un cinéma maison et plusieurs de leurs films pour en faire la projection à leurs amis. La révolution technique m'a permis de faire pareil et encore mieux... J'en ai plus que toutes ces vedettes réunies, j'en ai plus de 1500, accumulés avec les années, récoltés à même la télévision – pour mon usage strictement personnel, je m'empresse de l'affirmer. Nous avons eu l'occasion pendant des années de nous faire notre ciné-club avec Paul-André et Marie Boily qui viennent encore à l'occasion voir un bon film à la maison et partager le petit gâteau de l'amitié. Combien de films avons-nous vus ainsi, ensemble sur petit écran? Plus d'une centaine, la plupart considérés comme des classiques, voire des chefs-d'œuvre du grand écran.

Quoi encore? Plus subtilement, je collectionne en notant, en faisant des compilations et des classements, en conservant. Ainsi, je notai tous les pays du monde avec leur capitale, leur langue, superficie, démographie et religion. J'avais l'impression de me les approprier. Ou je dressais la liste des papes, ou la liste des cardinaux lors d'un conclave. J'ai fait des centaines de listes dans ma vie, et pas rien que des listes d'élèves. Pour m'amuser, je dressais la liste des cent plus belles chansons, selon moi, ou des cent films que j'ai préférés. Je garde les jeux, les puzzles que nous avons faits. Je n'aime rien jeter, ni me débarrasser de tout ce qui m'a servi et que j'ai aimé. J'ai collectionné certains livres (notamment sur la peinture). Si j'ai 1500 films, j'ai également plus de 6000 diapositives. Mais il y a eu des coquillages, des cailloux, des autocollants en plastique. J'ai même essayé d'offrir une collection de bagues avec des pierres précieuses à Nicole. Une à la fois, évidemment. J'ai commencé : zircon, rubis, émeraude, saphir, topaze, petit diamant... mais j'ai vite arrêté, débordé par leur prix d'un côté et nos besoins plus terre à terre, vu le nombre grandissant de nos enfants. Nous avons d'autres priorités. Bref, il n'y a pas une collection que je n'aie tentée au moins une fois. Je suis un touche-à-tout, je collectionnais les collections! Le chapitre 27 vous renseignera mieux à cet égard.

Sur leurs traces

Les similitudes et les coïncidences sont souvent comme les chiffres des statistiques : on peut leur faire dire un peu n'importe quoi. Pourvu que l'on cherche un peu, on finit toujours par trouver une coïncidence ici ou là. C'est pourquoi il faut relativiser ce que je vais dire ici et prendre cela avec un grain de sel. J'ai en effet été frappé par la similitude de ma destinée avec celles de personnages célèbres. Celle d'André Rijkmans, en premier (j'ai expliqué cela dans le chapitre sur Outremeuse, me semble-t-il), ou celle de Tintin (au Congo, en Amérique, ex-scout, etc.) ou encore celle d'Haroun Tazieff (expliqué aussi ailleurs, enfin je l'espère) ou, excusez du peu, Molière qui, au cas où vous l'ignoreriez, a fait des études de droit tout comme votre serviteur, s'est mis à l'écriture et à l'interprétation de comédies, souvent écrites par lui-même toujours comme votre serviteur, fonda une troupe de théâtre comme bibi... Mais dans mon cas il n'y aura ni Illustre Théâtre, ni Madeleine ni Armande Béjart, ni surtout de Louis le Quatorzième...

Je ressemble, physiquement, plus aux Hock : alopecie ou calvitie, nez camus de plus en plus prononcé, l'âge aidant, et je dispose d'une voix que plusieurs (notamment ma cousine Liline Renard) confondent avec celle de mon cousin Franz Hock, qui a aussi du bon sang par sa mère née Bonsang – c'est donc un double cousinage. Avez-vous remarqué? ADDitionnez ADD aux HOCK, et cela donne: Haddock, mille milliards de mille sabords! Tiens, voici Hergé. Oui, j'aime jongler avec les mots et les lettres. Ainsi ma connaissance d'Hergé (RG pour Georges Rémi) et de Baden Powell (dit B.P.) m'a amené naturellement à les confondre en un vaste BPRG dans mon esprit... Et toutes les lettres de SABORD se retrouvent dans AnDRé BOnSang! C'est vraiment tiré par les cheveux, et même par les poils des moustaches de Plekszy-Gladz, mais c'est observé... et j'avais le badge d'observateur, chez les scouts. Quand je vous disais BPRG (comme Badge Pour ReGarder). Arrêtons là, il vaut mieux, sous peine d'être taxé d'infantilisme béat, de strabisme débilitant, de délabrement gâteux ou de logorrhée cacochyme.

Je n’ai guère fréquenté les grands de ce monde, sauf à les lire et les admirer quand cela me semblait juste et honnête. Mais je puis quand même me vanter d’avoir entendu parler l’abbé Pierre sur la place Saint-Paul, derrière la cathédrale de Liège, quelque part en novembre ou décembre 1955 ou 1956... J’ai aussi entendu chanter Jacques Brel, lors du bal des scouts vers 1957, au sous-sol du Palace. Il était encore le tendre Jacques Brel, et non le révolté qu’on apprendra à connaître et à aimer. J’ai aussi vu et entendu Louis Armstrong, et un peu plus tard Gilbert Bécaud, et encore Lionel Hampton lors de galas au cinéma Palace. Et je constate que ces quatre rencontres se sont faites dans un espace très restreint de cent ou deux cents mètres. Bizarre... J’ai encore parlé avec le roi Baudouin et la reine Fabiola dans les jardins de Laeken, le jour de mes vingt-cinq ans, le 25 mai 1963. Ils m’avaient invité par hasard ce dimanche-là, en compagnie de deux ou trois mille autres jeunes gens représentant la Belgique. Quel honneur!

Je ne parle pas ici de Charles Trenet, Haroun Tazieff, Alain Bombard, Hubert Reeves et plusieurs autres conférenciers connus et reconnus.

En résumé

Ce qui me caractérise, ce qui m’a toujours marqué comme un ensemble d’empreintes personnelles, comme des signes gravés en moi, indélébiles, comme autant de gènes dans mes chromosomes, et qui m’ont influencé toute ma vie, c’est :

- la guerre
- Tintin et les BD (Hergé a créé 21 albums, j’ai écrit 21 ou 22 pièces)
- le théâtre et ensuite les opérettes
- le scoutisme et Baden-Powell
- le Congo et le Québec
- l’internat à Bukavu, les jésuites, mon collègue et le site makala.be
- le cinéma (surtout les années 35 à 60)
- la langue et la littérature française
- la famille au sens large, puis les amis au sens restreint
- Nicole avant tout, puis nos enfants
- le goût du jeu, de l’énigme, des mots croisés, des sudokus
- le goût des collections
- le goût de l’eau : la mer, les lacs, les rivières
- les voyages, évidemment
- l’odorat, assurément
- le Tour de France, le football
- l’amour des mots, mieux, la passion des mots
- l’olympisme
- nos deux petits-enfants Camille et Maxime

Mercis

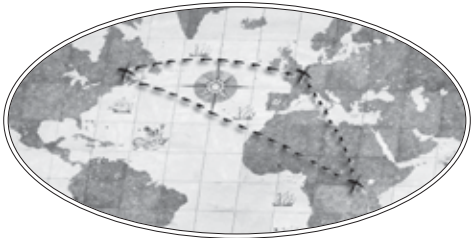
...à tous ceux et celles qui m’ont aidé, encouragé dans cette grande entreprise. Et en particulier à Paul-André Boily qui fut la locomotive et entretint le moteur jusqu’à ce qu’il tourne et ronronne tout seul. Mais on peut dire que depuis son déménagement, il m’a laissé me débrouiller tout seul. Il m’avait inoculé le désir d’écrire, de raconter. Et lui est retourné à ses pénates québécois, près de sa gentille Marie.

Nicole qui fut mon soutien logistique de tous les jours (et surtout ces deux dernières années). Ses conseils, ses questions, sa douce présence m’ont facilité la tâche.

Odile Yao d’abord, puis Nathalie Desroches, dont les connaissances et l’habileté en Word me furent particulièrement précieuses, lorsqu’il s’est agi d’emballer, d’achever la présentation d’un pareil ouvrage.

En cette fin, enfin (*last but not least*), Éliane Vincent, graphiste, éditrice et correctrice acharnée qui sans relâche, un an durant, revit tous les textes pour une impression papier, créa la mise en page et réalisa la mise sur orbite de ces trois tomes de la seconde édition.

Et je voudrais terminer par un clin d’œil, une boutade que j’emprunte à Jean d’Ormesson : « On ne sait jamais très bien ce que le passé nous réserve » (*Presque rien sur presque tout*, page 42). Alors, après avoir fait ces immenses détours sur le passé, répartis en 33 chapitres, n’est-il pas temps de voir clair et de clamer bien fort avec saint Thuribe, archevêque de Lima à la fin du XVI^e siècle :



« Notre plus grand trésor est le moment présent! »

*Cette Chasse commencée vers 1992, se termine exactement ce 13 juillet 2015.
Une seconde édition, revue, corrigée et augmentée du chapitre 33 paraît en mars 2016.
La version papier en trois tomes est publiée en 2018.*

André Bonsang



ANNEXES AU CHAPITRE 3

1 Déchirure d'une mère

Voici donc les deux annexes annoncées dès la première section. J'ai voulu mettre ces témoignages en annexes, parce que je ne voulais pas que leur aspect profondément tragique vienne se mélanger avec l'état d'innocence et de candeur avec lequel j'ai traversé cette guerre. Il me paraît très important qu'Anagnosophile, ce lecteur assidu, s'imprègne bien de l'état d'innocence qui était le nôtre, à Christian et à moi, durant toute cette guerre. Et là, je ne revendique rien de particulier, car lorsque je vois les images d'actualités relatant des guerres ici ou là, je constate que les enfants jouent sur les débris des bombardements, exactement comme nous le faisons. Nous avons vécu les heurs et les malheurs de cette guerre sans en être vraiment perturbés. Faut-il rappeler que pendant les cinq ans que dura cette guerre, j'avais de deux à sept ans et Christian de zéro à cinq ans, puisqu'il est né cinq jours avant l'arrivée des Allemands! Nous trouvions nos joies dans ce décor familial de bottes allemandes, d'uniformes, de balles et de fusils, de jeeps américaines et de chewing-gum.

J'ai donc voulu que le lecteur suive les événements dans la chronologie qui fut la mienne. Et ce n'est que près d'un demi-siècle plus tard que je fus moi-même éclairé et confondu par ce que j'apprenais. Si je livre d'abord le témoignage de mon cousin Kik, Marcel Hock, et le place en premier, même si cette révélation me fut faite après la lecture des deux carnets transposés en annexe 2, c'est pour deux raisons : d'abord, il est moins long à transcrire, ensuite son impact fut moins dramatique à mon égard que la lecture des deux carnets.

Mais d'abord, comme il m'apparaît que plusieurs fois dans la suite des événements que je vais maintenant relater en cette période cruciale de l'invasion allemande et de l'entrée en guerre, je vais

devoir citer plusieurs noms, il me semble utile de vous dresser rapidement un petit arbre généalogique pour les deux branches de ma famille, telles qu’elles étaient en mai 1940 :

Côté Bonsang

Mes grands-parents François et Maria Closset. Maria sera toujours appelée mémère, elle était ma marraine. Ils ont eu trois enfants :

- Tante Évelyne (épouse d’oncle François Renard), quatre enfants et deux autres plus tard)
- Tante Marthe (épouse de mon oncle Lucien Hock), trois enfants
- Franz Bonsang et Josiane Hock, mes parents : deux enfants (André et Christian)

Côté Hock

- Mes grands-parents Charles et Mathilde, dite Bobo. Mon grand-père qui était mon parrain mourra en 1941, de chagrin m’a-t-on répété souvent, pour la perte de son beau-fils, mon père qu’il adorait.
- Oncle Marcel et tante Odette, trois enfants (Odette, Kik et Marthe)
- Tante Madeleine et oncle Lucien Lejeune (cinq enfants)
- Oncle Robert et tante Marie-Louise Breur, deux enfants. Oncle Robert se remaria en 47 avec tante Mi.
- Oncle Carlos et tante Anna, pas d’enfant en mai 40, mais quatre plus tard
- Oncle Lucien et ma tante Marthe Bonsang, trois enfants, nos doubles cousins
- Tante Zette (Élisabeth), infirmière qui restera célibataire.
- Josiane, ma mère, et Franz, mon père, deux enfants (déjà mentionnés). Maman se remaria avec Jean Warnant en 1947 et ils auront trois filles, mes demi-sœurs Marie-Ange, Josiane et Jeanne-Marie appelée Ninou, ma filleule.
- Tante Milou et oncle Jacques Bougnet, deux enfants en 40, et cinq autres par la suite

Ainsi donc un frère et une sœur Hock ont épousé une fille et un garçon Bonsang.

Côté Hock, nous étions 29 cousins et cousines, et j’étais par l’âge juste au milieu, le quinzième. J’ai dix ans de moins que Paul, l’aîné de mes cousins, et dix-huit ans de plus que Ninou, ma petite sœur et filleule, la dernière de la série. Cela fait donc 29 cousins en 28 ans (de 28 à 56)... un par an, en moyenne. Belle moisson!

Dernière remarque : en 1940 et durant toute la guerre, beaucoup de mes oncles et tantes côté Hock sont au Congo. Oncles Marcel, Robert et Lucien Lejeune (ils y sont seuls sans leurs femmes restées en Belgique avec leur marmaille); oncle Carlos, tante Anna, oncle Jacques et tante Milou sont également en Afrique.

Kik m’a raconté

Voici maintenant la relation que mon grand cousin Marcel Hock (surnommé Kik, fils de tante Odette) me fit en septembre 2006, chez notre cousine Josiane Lejeune à Nieuport sur la côte belge, concernant les quelques jours précédant et les tout premiers jours de la guerre en mai 1940, et les circonstances dans lesquelles ma grand-mère a appris la mort de mon père Franz. Kik devait avoir huit ans à cette époque.

« Juste à la veille de la guerre et de l’entrée des Allemands en Belgique, la famille s’était rassemblée à Fléron. Il y avait là les grands-parents Hock, oncle Lucien Hock et sa famille, tante Madeleine et ses cinq enfants, maman, papa, Christian et toi André, mémère et grand-papa Bonsang, tante Odette et ses trois enfants. C’est là que ta maman a dit adieu à ton papa qui retournait faire son devoir de soldat au fort de Barchon, à une dizaine de kilomètres.

Oncle Lucien, tante Marthe, ta maman et ma maman (tante Odette) ont décidé avec mémère de poursuivre avec leurs enfants jusque chez tante Évelyne Renard à Jemeppe, de l’autre côté de Liège et de la Meuse, croyant être protégés par la Meuse contre l’avancée des Allemands¹.

Grand-papa Bonsang est retourné à Herve, tandis que tante Zette, tante Madeleine et ses enfants restaient à Fléron. À Jemeppe, on apprend l’avancée fulgurante des Allemands et oncle Lucien, qui a une voiture Delahaie, décide de quitter la Belgique, d’évacuer vers la France (Carcassonne) avec sa famille ainsi que ta maman, Christian et toi. »

Tout ceci est dit expressément dans le carnet bleu. Mais ce que j’ignorais c’est la suite, relatée par Kik.

« De Jemeppe, après quelques jours où il s’était avéré que la Meuse, dont on avait fait sauter tous les ponts de Liège, n’avait pu empêcher la progression allemande, mémère, et ma maman [tante Odette accompagnée de ses trois enfants, Odette, Kik et Marthe] décident de repartir vers leurs domiciles respectifs : Bois-de-Breux pour ma famille, et Herve pour mémère.

Cette petite « excursion » devait se faire à pied dans une ville totalement désertée, et en plus il fallait trouver comment retraverser la Meuse dont tous les ponts avaient été détruits. » Pour être plus concret, voici un plan grossier des lieux, itinéraires parcourus :

Distances approximatives de l’ouest vers l’est	
Jemeppe - Liège centre	5 km
Centre - la Meuse - Cornillon	1,5 km
Cornillon, montée vers Bois-de-Breux	3,5 km
Bois-de-Breux - Fléron - Herve	12 km

¹ Voir le carnet bleu de maman qui relate ces événements ainsi que la carte qui l’accompagne, présentés à l’annexe 2.

« Nous sommes entre le 15 et le 18 mai, on rentre à pied. Nous sommes cinq, mémère Bonsang, maman, ma sœur Odette (10 ans), moi Kik (8 ans) et Marthe (6 ans). Les rues sont désertes. Personne en ville, on marche vite. Pour traverser la Meuse, on trouve une barquette qui nous traverse à l’endroit de l’ancien pont des Arches.

Quelque part sur la route, ce doit être probablement au pied de la côte montant à la citadelle de la Chartreuse, en bas du thier de Cornillon¹, mémère a vu une affiche annonçant les premiers soldats tués. Et c’est là qu’elle a lu le nom de Franz Bonsang!

Hurllements, désespoir, cris, larmes... tourmente. Et elle se lamentait que Josiane [maman] ignorait tout et ne le saurait pas avant combien de temps... Faut-il rappeler pour les lecteurs que la poste à ce moment était souvent bloquée, en retard, bref en dysfonctionnement chronique; quant au téléphone et au télégramme... il ne fallait pas y penser [ceux qui disposaient d’un téléphone au début de la guerre devaient se compter sur les doigts d’une main]. Mémère se lamentait : « Et les p’tits *mamés*² si jeunes pour être orphelins... » Nous avons continué à monter le thier de Robermont, puis Jupille et bientôt Grivegnée et Bois-de-Breux. Mémère ne se taisait pas. Sur cette grand-route déserte, quelle angoisse, cette maman déchirée, quelles affres... Tous se taisaient. Seule mémère se lamentait et maudissait la guerre à haute voix. Nous les enfants ne disions rien.

Arrivés à hauteur du pont de chemin de fer, là où nous, les quatre Hock, devons prendre vers la gauche pour encore quelques centaines de mètres, mémère a refusé de nous accompagner.

Elle voulait aller rejoindre au plus vite son mari, grand-papa, resté à Herve... Encore douze longs kilomètres pour cette femme de 54 ans dont l’unique fils de 30 ans venait de lui être fauché, seule sur la route déserte avec toute la souffrance du monde...



¹ Thier signifie montée, côte.

² Mamé est un terme wallon signifiant petit, chéri... Elle pensait à Christian et moi évidemment.

2 Deux carnets d’outre-tombe et un article de 1944

Voici d’abord deux carnets. Le premier, un agenda bleu rédigé par maman durant l’évacuation. Le second, petit carnet cramoisi rédigé par mon père dans le fort de Barchon, durant les quelques jours qui ont précédé l’arrivée des Allemands et sa mort, puis continué par maman, lorsqu’elle le récupéra. Ces deux cahiers m’étaient totalement inconnus jusqu’après la mort de maman en 1997.

L’article qui termine cet addendum est un bel hommage rendu à mon papa par le journal hebdomadaire de la commune de Herve, alors que les Allemands viennent de quitter notre cité, chassés par les Américains. La guerre n’est cependant pas encore terminée. Nous sommes en novembre 44. Cela ressemble à un vrai panégyrique qui relate la vie et éclaire certaines circonstances de la mort de mon père.

Le carnet bleu de maman

Maman est décédée la veille de sa fête (Saint-Joseph) le 18 mars 1997, et jamais elle ne nous avait parlé de ce carnet. Ce 20 septembre 1997, je viens de lire les dix-neuf pages d’un petit carnet bleu, écrites par ma mère, comme un petit journal, durant les mois de mai, juin et juillet 1940. Il s’agit d’un témoignage bouleversant, tendre, parfois naïf de ces moments les plus sombres de notre histoire, le temps de l’évacuation, mais il est imprégné d’une émotion et d’une vérité poignantes. Comme si maman avait voulu y noter des indications importantes au cas où il nous arriverait un malheur, pour que ces notes soient rendues à notre père ou à notre famille. Maman ne savait pas que ces lignes ne seraient lues que plus de cinquante ans après leur rédaction par ses deux fils, comme si ces deux fils entendaient une voix d’outre-tombe leur parler de ces premiers mois dans leur vie, de ce premier et triste grand voyage. Vous dire que j’ai été bouleversé par cette lecture me semble une expression bien faible.

C’est Nicole, de retour d’un séjour de quinze jours en Belgique, qui me rapporte ce carnet retrouvé par Christian ou Josiane dans les affaires de maman décédée en mars 97. Personne n’avait eu connaissance de ce carnet et nous ignorions que maman pouvait ainsi écrire et si bien témoigner du déchirement et de l’angoisse que la guerre, cette faiseuse de tourmente, fut pour elle comme pour des milliers d’autres réfugiés. Je veux parler du début de cette guerre atroce et de la fuite devant l’ennemi, qu’on appela l’évacuation. On a parfois l’impression d’assister à la fuite en Égypte, avec l’enfant Jésus – voici que le nom de mon frère me saute en pleine face : CHRISTian! Mais je me sens un peu jeune pour jouer les saint Joseph...

Parfois on sent passer la folie des hommes, on sent peser le destin d’une tragédie. Je ne peux que transcrire ici ces lignes admirables, écrites au crayon, dans une belle et douce écriture. Elles diront bien mieux que moi le désarroi, l’absence de communication avec les êtres chers, l’inquiétude sur leur sort, l’incertitude du lendemain, la douleur dans ces épreuves.

Pour mieux saisir les notes qui vont suivre, il faut bien les situer dans le temps et dans l'espace. D'abord, j'ai annoté et souligné en marge les dates d'écriture après recherches et recoupements. Voici d'ailleurs un calendrier rapide de ce printemps fatal :

- Samedi 4 mai :** Naissance de Christian à Herve la nuit du 4 au 5, à 20 h 30 (mon père est présent).
- Lundi 6 mai :** Baptême de Christian.
- Vendredi 10 mai :** À 5 h AM, les Allemands envahissent la Belgique. Nous partons pour Fléron. Vers midi, de Fléron, mon père Franz retourne au fort de Barchon. De Fléron, nous partons à Jemeppe de l'autre côté de la Meuse, chez tante Évelyne, avec les trois familles de tante Odette, tante Marthe et maman. Plus mémère.
- Samedi 11 mai :** Départ pour Carcassonne des deux familles de maman et oncle Lucien Hock.
- Dimanche 12 mai :** À 21 h, Franz Bonsang est tué au champ d'honneur.

Ensuite, il faudrait voir une carte et comprendre que la petite Belgique est bordée à l'est par l'Allemagne et au sud par la France; et que, en suivant de l'est vers l'ouest, on a d'abord la frontière allemande, puis à 25 kilomètres à vol d'oiseau : Herve, où nous habitons, puis Évegnée, puis le fort de Barchon et Fléron à quelques neuf ou dix kilomètres de Herve, puis il y a la descente sur Liège : encore neuf autres kilomètres. À Liège, il y a la Meuse et de l'autre côté de la ville, Jemeppe, à six ou sept kilomètres à l'ouest de Liège, près d'Ougrée et Seraing. La frontière française est située à 120 kilomètres de Liège vers le sud. Enfin, Carcassonne est dans le midi de la France, à peu près à huit cents kilomètres à vol d'oiseau de la Belgique.



Note : Je retranscris ci-dessous intégralement le texte en italique, en corrigeant les quelques rares fautes. Maman avait l'habitude de ne pas mettre de majuscule au début des phrases, sauf quelques fois. J'ai respecté sa façon d'écrire. De plus, elle mettait presque toujours des points au lieu de virgules, et parfois elle utilisait des abréviations : « ns, pr, tj » au lieu de « nous, pour et toujours », là j'ai corrigé pour rendre la lecture plus aisée. Quand c'est souligné ou séparé en paragraphes, c'est elle qui a souligné ou séparé. J'ai parfois donné une explication supplémentaire entre crochets. Les notes entre crochets sont de moi.

Sur la page couverture bleue, sur laquelle est imprimé le mot *CARNET*, elle a inscrit au crayon :

*Bonsang-Hock
réfugiés à Carcassonne.
Aude France
domaine de la Cavayère -
chez Monsieur Jandot*

Puis le texte commence sur la première petite page, sans majuscule :

*quelques détails sur la vie de Christian, François, Louis, Jean
Bonsang-Hock, né à Herve (province de Liège) en Belgique.*

*Sam. 4 mai
le 4 mai 1940 à 20h30, un samedi, poids 3 k. juste.*

*Lun. 6 mai
le lundi 6 mai on le baptise. c'est l'aumônier du Fort de Barchon,
monsieur l'abbé Vandeberg, rappelé, comme Franz (le papa)
rappelé depuis le 26 août 1939.*

*Ven. 10 mai
le vendredi 10 mai à 5h les Allemands envahissent la Belgique.
Lucien Hock vient avec Madeleine [Lucien et Madeleine sont frère
et sœur de maman. Lucien et sa famille habitaient Liège (à cette
époque on écrivait Liège¹) et Madeleine et ses cinq enfants à
Fléron] nous prendre, Christian qui a donc 5 jours et quelques
heures, André qui a 2 ans - 1 mois, et la maman jeune accou-
chée. Le papa est encore avec nous. Nous allons à Fléron, chez
mes parents Hock. vers 12 h il faut que mon mari, Franz Bonsang
retourne au Fort de Barchon.*

¹ Jusqu'en 1950, à peu près, le nom officiel de Liège était Liège avec accent aigu. Puis vers 1950, il fut officiellement décrété que selon l'usage oral, on écrirait aussi Liège.

[...]

à 14h le canon tonne il faut aller plus loin. Lucien va nous conduire toute la famille, à Liège, passer la Meuse, les ponts vont sauter.

[...]

Nous avons quitté Fléron, nous avons quitté la maison familiale et toute la famille Hock, papa, maman, Madeleine et ses 5 enfants [le mari de Madeleine est au Congo].

[...]

Nous sommes à Jemeppe chez Evelyne, la sœur de mon mari, avec papa et maman Bonsang.

[...]

Odette, la femme de Marcel Hock [frère aîné de maman, également au Congo] avec ses 3 enfants y vient aussi, et une jeune amie à nous, Mme Georges avec sa petite fille Yvonne (Lolo). Ces derniers nous quittent le soir pour retourner dans la famille de madame.

[...]

la nuit on dort à peine. Christian est dans un berceau de poupée. Il est très sage. Je le nourris. Les avions survolent toute la nuit, ce n'est pas à tenir. Lucien décide de partir plus loin vers la France.

Sam. 11 mai

le 11 mai, nous partons pour Carcassonne, chez une amie de Marthe (la sœur de mon mari et femme de mon frère Lucien) nous quittons à Jemeppe les parents de mon mari, sa sœur Evelyne et ses enfants et son mari, Odette et ses enfants.

C'est triste de partir et d'en laisser tant là.

surtout mon mari, le papa de Christian et d'André, qui est au fort.

Nous sommes dans l'auto de Lucien avec Marthe, les 3 enfants, moi avec mes 2 enfants.

à peine on a démarré que nous voyons les avions qui mitraillent, il faut sortir de l'auto, se mettre dans une maison en vitesse.

Je tiens mon petit Christian dans mes bras (comme on a peur pour eux). mon petit André aussi, c'est oncle Lucien ou un grand cousin qui le prend. cela nous arrive plusieurs fois pendant le premier jour de notre voyage.

[...]

Nous arrivons à la frontière ce même jour, mais on ne pourra passer que dans quelques jours. Nous logeons chez le particulier [des habitants]. le premier jour à Barbançon chez 2 vieilles personnes fort gentilles. le lendemain

Dim. 12 mai

le 12, dans une ferme à la frontière à Onyée. chaque jour j'ai un lit, mais à la ferme c'est de la paille pour les autres. nous y restons 2 jours et 2 nuits.

[...]

Lun. 13 mai

Nous quittons la ferme à 6h le matin, arrivons à la frontière, il y a plusieurs centaines d'autos qui doivent passer. nous restons là dans la file jusque après midi, puis mon frère est allé dire que nous avions un tout petit bébé avec nous, alors on nous a fait passer de suite [plus tard, elle nous dira que c'étaient de grands scouts qui gardaient la frontière et que nous fûmes une des dernières voitures à être passées, grâce à Christian].

[...]

C'est grâce à notre petit ange que nous sommes en France ce jour. nous roulons jusqu'à Roye [la Somme] où nous logeons chez de très braves personnes. nous y restons encore 2 jours, pour nous reposer un peu [mardi et mercredi 14 et 15 mai].

surtout pour Christian, si petit. il se porte toujours si bien. pour André, le voyage devient long, mais il aime toujours l'auto.

[...]

Nous repartons. nous arrivons à Orléans [Loiret], nous logeons chez des personnes très gentilles. il y a une famille nombreuse. Christian

dort dans un beau berceau. André dort toujours avec moi [jeudi 16 mai].

[...]

Nous continuons, nous arrivons à Guéret [la Creuse]. nous logeons séparés. Marthe et Lucien avec la petite Gilberte chez une dame [vendredi 17 mai].

Franz et Yvon [mes deux grands cousins, frères de Gilberte] chez des marchands de fromage.

Sam. 18 mai

Moi avec les 2 petits chez un pharmacien. nous sommes tous très bien reçus. c'est le 18. j'ai profité pour peser Christian. il pèse 3k480. il a donc bien gagné en voyage. Il boit toujours très bien. André mange un coco (œuf) pour souper. cela lui plaît. Nous restons jusque l'après-midi.

[...]

Dim. 19 mai

Nous avons fait une petite étape jusqu'à Treignac [Corrèze], petit village où nous devons loger. nous avons eu notre première panne à l'auto, 1 pneu crevé. nous devons aller à l'hôtel.

[...]

Nous repartons. en route, nous dînons dans une gare (centre d'accueil) à Brive [Corrèze]. beaucoup de personnes, lorsque l'on arrête l'auto, viennent voir le tout petit. on a beaucoup donné pour lui, des draps, des brassières, etc. et pour les autres enfants aussi, et des bonbons. Ici une dame nous donne un grand panier qui me servira de berceau, puis des robes pour les dames.

dans d'autres villes, on m'a fait entrer pour laver et changer Christian. à Dreux [Eure-et-Loire], nous nous lavons, coiffons (chez une coiffeuse) parfums.

nous avons continué tout le jour à rouler et le soir, le dimanche 19 mai à 22h1/2, nous arrivons à Carcassonne [Aude], puis la

Cavayère, chez Monsieur Jandot (une amie de pension de Marthe - Cécile).

[...]

Nous nous reposons les jours suivants. André, puis Gilberte, [deux ans tous les deux] ont eu un jour un bon gros rhume avec fièvre, un peu des suites du voyage. tous les autres se portent à merveille. Christian est toujours aussi facile. il a l'air heureux de rester calme dans son berceau tout le temps.

[...]

± 23 mai

après quelques jours nous nous installons dans une petite maison de la propriété. nous sommes entre nous. pour les enfants, on est plus tranquilles.

[...]

Nous touchons nos indemnités de réfugiés. avec cela, on s'en tire pour manger. tout serait pour le mieux, mais on voudrait des nouvelles de tous les autres.

[...]

Charles Le Bussy [un cousin ou ami de la famille] est arrivé ici. il fait ménage avec nous.

[...]

Nous allons nous faire photographier pour des papiers d'identité. les enfants aussi. les photos sont bien réussies.

[...]

Quelquefois on rencontre des soldats belges à Carcassonne qui disent où écrire. j'essaye avec l'adresse de Franz à l'armée, puis par la Croix-Rouge internationale. je n'ai encore rien reçu de Belgique. je n'ose espérer que mes lettres arrivent.

Enfin la prière est là pour nous aider. prions.

[...]

Les événements vont avec une telle rapidité. je crois que cela ne durera plus tellement.

[...]

Marcel Courtois [cousin de maman] est venu nous voir. il n'est pas loin d'ici. que cela fait plaisir de revoir un membre de la famille. Il est sûr que maman, Madeleine et les enfants sont restés à Liège.

Nous avons écrit de suite à Milou au Congo [sa petite sœur mariée, partie en Afrique en 1939], elle m'a répondu. Elle était si contente d'être tranquilisée sur notre sort. elle n'a pas eu de nouvelles des autres non plus.

[...]

22 juin

le 22 Juin (22h30) notre vie se poursuit assez calme. les santés sont parfaites. les enfants sont sages. Christian profite très bien. je le nourris toujours. tous les jours on attend les nouvelles à la TSF avec impatience.

[...]

parfois je relis de vieilles lettres de mon mari, pour me rappeler son langage. que cela me fait du bien.....

Et puis les photos. que cela me fait plaisir de les regarder.....

[...]

J'ai abandonné mon carnet quelques jours. les événements se précipitaient tellement. Je le reprends aujourd'hui. l'armistice est signée entre la France et l'Allemagne [22 juin]. J'espère que nous pourrons vite retourner en Belgique.

[...]

Ce lundi 1^{er} juillet. Je m'éveille plus triste que d'habitude, j'ai un peu peur, je suis inquiète pour mon mari.

l'après-midi, Lucien a vu à Carcassonne un officier belge qui lui promet de rechercher dans les listes pour voir si Franz est resté en Belgique.

Que je voudrais savoir.

Les petits se portent à merveille. je me réjouis de les montrer à leur papa.

[...]

j'ai reçu réponse : il est quasi certain que Franz soit resté au Fort de Barchon. maintenant où est-il?

[...]

Dim. 21 juillet 1940

Ce dimanche 21 Juillet [Fête nationale belge] quelle joie, nous recevons un mot de la Croix-Rouge. C'est papa Hock qui nous dit : « Parents sont rentrés et vous attendent. » maintenant nous voudrions des détails.

[...]

Charles Le Bussy repart en Belgique. nous lui remettons des lettres pour chez Hock, pour chez Bonsang et moi une pour mon cher petit mari. que je serai heureuse quand j'aurai un mot de lui!! nous avons aussi remis à Charles nos photos.

[...]

Il y a déjà un mois que j'ai écrit à Franz par l'intermédiaire de la Croix-Rouge à Genève. je n'ai pas encore reçu de réponse.

J'ai aussi écrit par cette même voie à maman chez Marthe Courtois [une cousine des Hock] à Liège, rue de Fragnée, 110. pas de réponse non plus.

Puis il n'y a plus rien. Le silence! Il reste une quarantaine de feuilles, désespérément blanches. Essayons d'imaginer la suite : il y eut le voyage de retour, avec les soins et soucis de santé. Les enfants... Et puis l'arrivée au pays. Herve. Mes grands-parents. Je sais, elle nous l'a dit plus tard, que c'est eux qui ont eu la douloureuse tâche de lui révéler l'atroce nouvelle. Leur regard. Oh! je suis sûr qu'un regard a suffi. Nul besoin de mots, n'est-ce pas, pour exprimer la mort. Un regard, et les yeux incrédules qui se mouillent, une grimace et un cri, un long cri de douleur et de désespérance. Une profonde déchirure hors du temps! Une plainte infinie, bercée par des sanglots que rien ne peut tarir. Le cri d'une bête,

sans haine et sans colère. La souffrance pure, la douleur vive d'une femme de vingt-sept ans, écorchée, terrassée, la mort dans l'âme, et qui sert très fort deux enfants dans ses bras.

Le brigadier Franz Bonsang fut le premier du fort de Barchon à tomber au champ d'honneur, le 12 mai 1940.

L'agenda cramoisi de mon père

Et voilà que ce 29 octobre 98, Nicole revenant d'un séjour en Belgique me rapporte un autre petit agenda qui a appartenu à mon père, celui-là, et que Christian avait retrouvé dans les affaires de maman. Il s'agit d'un agenda couleur bordeaux, édité comme publicité par le café-restaurant Au Royal, rue Theunis à Liège. C'est un agenda de 1937, qu'il devait avoir pris en poche pour s'en servir comme carnet durant les quelques semaines qui ont précédé le début de la guerre, pendant ce qu'on a appelé « le rappel » des réservistes. Le Rappel est le nom du beau bateau que notre papa a construit en maquette d'un mètre, uniquement avec des accessoires du magasin (rideaux). Nous sommes souvent photographiés, Christian et moi, à côté de ce bateau. Le carnet est écrit sous forme de lettre. Les quelques autres mentions écrites en début et fin sont des noms (de soldats?) des numéros, une expression au crayon : « Cercle militaire », puis à partir de la page du 5 janvier, mais sans aucune référence à la datation de l'agenda, un texte continu, parfois interrompu d'une fine écriture à l'encre... Il n'y a aucune date de mentionnée, mais les mots expriment assez l'angoisse du moment. Cela doit avoir été écrit au fort de Barchon, les dimanche et lundi 21 et 22, ou 28 et 29 avril 1940, avant la naissance de Christian, attendu comme une fille. Ce carnet vient donc chronologiquement avant les notes de maman retranscrites ci-haut. J'en copie textuellement le contenu...

Ma chère petite femme, mon petit André,

Voilà pour le moment ce qui est le plus doux d'évoquer : « Josiane, André et la petite sœur ». Je ne pense qu'à vous depuis que je suis rentré et je suis bien triste, j'ai de l'angoisse au cœur et je ne peux réagir. Il est maintenant 21 heures, [dimanche soir] je vais te retracer à peu près ce que j'ai fait depuis mon [le mot arrivée est barré] départ.

Laisse-moi d'abord te dire que maintenant que je réfléchis, je t'ai quittée le matin un peu comme un automate, la nouvelle est venue trop vite et je regrette maintenant de ne pas vous avoir plus regardés et vous avoir embrassés, enfin il est trop tard.

Donc lorsque je t'ai quittée, je suis allé chez Wergifosse [célèbre magasin de bonbons et réglisses de Herve, où nous avons quelques fois été acheter des sucres d'orge et autres douceurs, quand nous

étions tout mômes] chercher un paquet de chocolat. Là, j'ai appris que la phase II était décrétée et que l'on évacuait les environs de la frontière. Cela m'a jeté un froid, je me suis décidé, pour plus de précaution, d'aller dire au revoir à mes parents puis je suis revenu au fort, mais surprise désagréable : en arrivant à Evegnée [Herve - Evegnée : à peu près cinq kilomètres, puis Evegnée - Barchon : à peu près quatre kilomètres] les barrières antitanks étaient placées pour fermer la route avec fer barbelé en plus. J'ai dû porter mon vélo à bras tendus pour passer outre. Bref, je suis arrivé à Barchon. « Au fort », c'était le branle-bas depuis 2 heures du matin. Le fort était occupé complètement et les baraquements complètement évacués [c'est seulement en temps de guerre ou d'alerte de guerre imminente qu'on occupe le fort, beaucoup plus renfermé et moins agréable à vivre que les baraquements sur le côté.] Je suis passé dans ma chambre [aux baraquements], tout était parti sauf les lits et tout mon butin [barda] (c'était plutôt sinistre). J'ai pris mon sac et suis descendu dans le fort. Comme je n'avais aucune place définitive, pour être tranquille, je suis resté à l'entrée du fort, dans le corps de garde de guerre, en sortant de temps à autre pour revoir les copains TTR. Entre autres, le premier chef qui a été tout heureux de me voir rentrer, car la nuit, il avait demandé après moi, en se doutant bien que je n'étais pas là. Toute la matinée, je suis resté dans mon trou, car tout le monde était réquisitionné pour les corvées qui consistaient surtout à décharger les munitions (obus) que l'on emmagasinait dans le fort ainsi que des vivres. Je n'ai rien porté bien entendu!

A 12,30h, on bouffe pas trop mal, mais j'ai l'impression que je suis en prison réellement : dans le même costume, des bousculades sans égard, des types de toutes les sortes. Ne m'en veuille pas de te dire tout cela. J'ai besoin de m'épancher un peu, de te le dire à toi qui me rendais la vie trop belle. Mais surtout ne te chagrine pas de cela, je me rends compte maintenant que c'est encore bien peu de choses et qu'il y a pire.

L'après-midi s'est passée de la même façon, avec quelques alarmantes nouvelles en plus. A 18h, appel général, l'on nous dit que à

*partir de 20h, le fort ne serait occupé que de moitié, par équipe se relayant. Et les hommes n'étant pas de service pourraient redormir dans les baraquements. Premiers relâchements, on en éprouve tout de suite de la satisfaction et l'on est remonté(?), mais à 19,30h, l'on venait m'apprendre que j'étais dans la première équipe, donc de service de 20h à 2h du matin, soit six heures dans le coffre de tête avec 2 soldats [d'après le livre *Fort de Barchon, cent ans d'histoire* et les plans, le coffre de tête est le canon – mon père était brigadier d'artillerie – situé à l'extrémité du fort. Le fort est un triangle, dont la base sert d'entrée. Le coffre de tête est situé tout à fait à l'opposite.]*

Et voilà, je suis à mon poste. Et c'est du coffre de tête que je t'écris sur mon genou, enfin j'espère que ce ne sera qu'un brouillon.

Je tiens tout spécialement à te dire que je suis très heureux d'avoir pu passer la nuit d'hier à la maison près de toi. Au moins il m'en reste très frais à la mémoire. Le souvenir de ces quelques bonnes heures, cela m'aidera à passer celle-ci qui, je crois, sera très mauvaise. Cela serait réduit à pas grand-chose si je pouvais avoir des nouvelles de toi, de mon petit fifi [fils en wallon et langage familier], où vous êtes, ce que tu penses, qui est près de toi en ce moment, si tu comptes partir, où tu vas partir, ou si l'on va vous évacuer? Ah! que je voudrais savoir!

Occupe-toi beaucoup d'André, gâte-le, et veille bien à ta portée et à ta santé. Ah que je voudrais que vous soyez bien et que tu sois heureuse. Prie le Bon Dieu pour cela et notre petit foyer. Je tâcherai de faire de même et ne te chagrinerai pas trop pour moi.

Tant que je vis, votre souvenir de tous les deux me donnera la force des pires souffrances.

Je vous reverrai. A demain à tous les deux, de grosses baisers,

Franz

Lundi matin

(Coffre de tête, 9,30h)

Bonjour ma petite femme chérie. Bonjour mon petit fifi.

Je suis revenu prendre mon poste dès 8h, après avoir dormi de 2h à 8h. (J'ai bien dormi) et dès que je suis éveillé, je pense à vous. Maintenant je suis seul ici et je t'écris toujours sur mon genou, cela me donne un peu l'impression que je cause avec toi, ma grosse. Et ici, c'est mon plus grand plaisir. Mon moral est meilleur aujourd'hui qu'hier, mais je suis embêté de ne rien savoir de l'extérieur : pas de nouvelles de vous ni de la situation internationale. Enfin, j'ai comme un vague espoir que je te reverrai bientôt, ainsi que de recevoir une lettre de toi.

C'est ici que s'arrête ce brouillon de lettre. On peut dire deux choses : 1) cela doit avoir été écrit très peu de temps avant la déclaration de la guerre (10 mai 40), et aussi avant la naissance de Christian, né le 4 mai 40, un samedi, puisque maman est toujours enceinte quand il écrit; 2) maman l'a revu peu après, puisqu'il a eu l'occasion d'être présent à la naissance de Christian. Elle nous l'a assez dit et dans son carnet bleu, elle relate qu'ils se sont revus juste avant notre évacuation. Maman aura-t-elle reçu et pris connaissance de la lettre qu'il lui écrira à partir de ce brouillon avant de partir ou plus tard, revenue en Belgique? Je ne sais puisque, dans son carnet, elle n'y fait pas directement allusion, mais par contre elle parle de ses lettres, alors? Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle ne recevra ce carnet qu'après son retour en Belgique puisqu'elle n'en fait aucune mention. Elle pourra y ajouter la suite de la lettre qu'elle a donc reçue aussi probablement à son retour en Belgique, un peu comme une missive d'outre-tombe. Elle doit l'avoir reçue avec les insignes et la plaque matricule qui accompagnaient cet agenda lorsque j'en ai moi-même pris possession. Donc, dans l'agenda cramoisi, c'est maman, de son écriture plus grosse, qui continue :

« Mon petit mari chéri est mort... »

Le carnet est à moi, maintenant : mon petit mari chéri est mort... le 12 mai 1940, deuxième jour de guerre à 21h... dans un chemin, près du fort... à sa mitrailleuse... tué d'un éclat d'obus à la tête à travers le casque. J'espère qu'il n'aura pas eu le temps de trop penser, pauvre chou, mourir là, tout seul. Il était bien prêt. Dieu l'a repris. Qu'il me donne le courage de supporter cette terrible épreuve, qu'il m'aide à bien élever mes deux garçons, nos deux petits chéris. Que leur cher petit papa nous protège et nous guide du haut du ciel!!!

Mon Dieu, aidez-moi, mon petit Franz, aide-moi.

[...]

Je continue sa lettre, il me l'avait envoyée et achevée. Je l'ai toujours avec moi et de peur de l'égarer ou de l'user à trop la lire, je vais ici recopier la fin.

Lundi matin 22 ou 29 avril

Ici s'arrête le brouillon que j'avais fait hier soir et aujourd'hui matin dans le fort, pendant le service. A partir de ce moment, j'ai reçu un coup de téléphone pour m'appeler pour une corvée, celle-ci consistait dans la pose des mines à la tour d'air. En conséquence, je n'ai plus su t'écrire jusque 2h, fin de mon service. Maintenant il est 4,30h [16 h 30], je suis dans la chambre et j'ai recopié tout ceci pendant mon repos.

A propos, il paraît que l'on va redescendre à Wandre pour 48h. C'est plutôt embêtant. Cela ne me tente guère de voyager avec havresac et tout le bazar qui forme mon butin [barda]. J'ai aussi été chercher une carabine. Je crois bien que la peinture est loin¹..... Il est presque 18h, donc l'heure de la bouffe. Je vais terminer cette lettre, si je suis à Wandre demain mardi (peut-être le soir) je téléphonerai à Marthe [sa sœur], je ne peux rien te dire en plus à ce sujet. Si je suis à Wandre, tâche de venir un peu?

Mais tu n'auras peut-être pas cette lettre assez tôt [effectivement].

Enfin bonsoir pour aujourd'hui.

De grosses baisers à tous deux², amitiés à tous.

Franz

Et ma mère continue, dans le même agenda cramioisi, plus d'un an plus tard, donc après les textes du carnet bleu, copiés plus haut :

Le 4 juillet 41

Voilà déjà plus d'un an passé. Oui, la vie continue.

Je suis contente car je vois que les enfants se portent bien, ils sont très gentils pour leur maman. Mais pour moi, le vide est toujours plus grand. Cela me semble si long sans te revoir, mon cher petit mari. Je sens bien que tu nous protèges. Je crois que je suis bien courageuse, je veux que les enfants soient heureux : ils ont une maman qui les aime pour deux, ils ont leur maman toute pour eux.

Seulement voilà, il y a quelque chose qui me chipote et j'aime mieux l'écrire ici. J'espère que je le ferai lire moi-même un jour à mes chéris.

Je veux l'écrire, car si le malheur voulait que leur maman leur soit enlevée trop tôt, alors qu'ils seraient encore petits, je veux qu'ils soient le mieux possible pour être élevés comme ils l'auraient été par leur papa et leur maman. Il faudrait pour cela des idées de Hock et des idées de Bonsang. Alors je crois que ce serait chez Marthe et Lucien qu'ils trouveraient cela. Ne m'en veuillez pas, mes chéris, j'espère, je veux même rester avec vous jusqu'au bout, car moi, je sais si bien comment votre papa voulait vous élever. Nous en parlions parfois et il disait entre autres ceci : mes fils ne fumeront pas avant 18 ans au moins, puis pour la religion, vous avez un bel exemple dans votre papa. Jamais il ne manquait la messe le dimanche. Il disait : j'espère, je souhaite que mes fils soient aussi bons chrétiens que moi.

Vous le serez, car vous avez votre papa au ciel et de là, il vous guidera. Demandez souvent conseil à votre papa.

Je sais bien que les parents Bonsang voudraient vous avoir, mes deux fils, mais ils ont bien gagné de se reposer. Ils les auront beaucoup pour les gâter et leur parler de leur papa, mais pas pour en avoir l'ouvrage.

¹ Mon père, artiste peintre, a dessiné et peint à l'aquarelle plusieurs motifs et tableaux sur les murs du fort même. Nous avons vu celles qui restaient lorsque nous avons visité les ruines du fort avec Nicole et Léon et Georgette Khalil en 1992. Léon les a d'ailleurs filmées et je les ai photographiées. Mais les plus grandes, montrant le panorama vu de la tourelle, ont été transportées au musée de l'armée à Tervueren (dixit tante Marthe?) et je ne les ai jamais vues.

² Donc quand il met la dernière main à ce brouillon de lettre, Christian n'est pas encore né. Or Christian naîtra dans la nuit du 4 au 5 mai et mon père aura une permission spéciale. Il verra Christian deux ou trois jours, puis quittera la famille qui commençait son évacuation un jour ou deux avant que les Allemands passent la frontière.

Chez Madeleine, ils seraient bien aussi, mais elle a une grosse famille déjà et je crains qu'à la longue le souvenir de mon Franz ne s'efface un peu.

Evelyne aussi elle a ses enfants trop du même âge, donc si les miens sont jeunes, les siens sont encore plus petits.

Marthe peut encore en avoir, oui, mais Lucien est courageux et c'est eux qui le veulent. Ils me l'ont demandé, je me suis dit : si Franz était seul, je crois bien que s'il devait choisir, il aurait choisi ce ménage car Marthe aime beaucoup son frère et Lucien est fort bon pour nous aussi. Et puis, il y a cette double parenté [Lucien frère de maman, Marthe sœur de papa].

J'espère que les enfants pourront s'entendre, ils s'aiment bien en tout cas. Je demande ici à Marthe et Lucien de les gâter. Leur papa me le dit encore dans sa lettre, au début de ce carnet, et de bien les guider dans la voie de la religion surtout, car pour cela, nous y tenons [au présent] beaucoup tous les deux, Franz et moi. C'est même notre volonté. J'emploie ici des mots qui, j'espère, ne sont là que pour me tranquilliser, car ma santé est très bonne. Je ne crains rien, mais enfin, il suffit de si peu de chose parfois.

Mes fils sont très affectueux et fort caressants. Leurs caractères se marqueront plus tard. Marthe connaît la vie du papa pour faire des rapprochements avec ses fils. Et Lucien verra s'ils tiennent l'une ou l'autre chose du caractère de leur maman, quand elle était petite.

Vous savez aussi comment le frère de Marthe et la sœur de Lucien se sont connus, ce qu'il y avait qu'ils ne se comprenaient pas tout à fait de suite, puis comme on s'est aimés. Le beau petit ménage que nous faisons, car nous nous aimions tant. Je dois dire que nous nous sommes beaucoup mieux compris, mariés que fiancés.

Quand nos fils seront bons à caser, mariés ou quoi, prêtre peut-être, si je ne suis plus ici, je serai avec le papa et de là, nous veillerons sur eux. Mais encore une fois j'espère fermement que je serai ici avec eux pour voir mes fils se caser dans la vie.

Je prie beaucoup pour cela et je suis sûre que Franz aussi demande cela au bon Dieu, car il disait toujours : moi, je crois tellement en la bonté de Dieu, car il est infiniment bon. Je n'ai pas peur du bon Dieu.

Je quitte mon carnet, le cœur un peu soulagé.

Josiane

Ce 21 mars 1942

La vie continue. Je reviens à mon petit carnet. Mes deux fils, nos deux fils sont toujours bien sages. Ils caressent beaucoup leur maman et ils n'oublient pas leur petit papa.

Christian a dit un jour, comme je le dis parfois, en regardant la belle photo de son papa : je t'aime tant, papa. Il avançait ses deux petites mains vers la photo et serrait ses dents.

André me demande parfois : « Allons le rechercher notre papa, allez, maman. » Je lui dis : mais il est loin, sais-tu? « Ça ne fait rien, allons-y. » C'est parce que moi, j'en parle souvent, je ne sais pas m'en passer. Mais je ne veux jamais les attrister non plus.

[...]

Le temps passe et tous les jours, il y a du nouveau. Ainsi voilà maintenant, j'ai réfléchi encore pour bien caser les deux petits si je ne pouvais plus m'en occuper moi-même. J'ai écrit une lettre à Madeleine pour ouvrir au cas où je ne serais plus là pour m'occuper des enfants. Je pensais d'abord : chez Lucien [Lucien Hock, son frère], oui, ils seraient fort bien, mais Lucien est encore bien jeune et une nature un peu j'en foute. (Pardonne-moi, je ne sais pas comment m'expliquer.

Bref, il s'en tirera toujours fort bien pour son ménage, je n'en doute pas, mais je n'aimerais pas que mes fils seraient encore en plus à sa charge. C'est pour cette question que je préfère les laisser à Madeleine qui saura toujours arriver. Si même elle doit se priver, elle n'est pas habituée à vivre sans compter. Et pour cela, mon petit

mari aussi savait se priver pour arriver à quelque chose. Et moi, je veux faire l'impossible pour garder aux deux fils de Franz le beau petit avoir que leur papa leur avait gagné, pour que quand ils se caseront, ils aient quelque petit argent.

Pour les gâter, je sais que tous, vous le ferez. Ils sont d'ailleurs très affectueux tous les deux.

Donc, Madeleine a une lettre. Je veux qu'on fasse comme j'ai écrit dans cette lettre. C'est ma volonté formelle. Je signe : votre fille, belle-fille et sœur,

Josiane Hock
Veuve de Franz Bonsang

[...]

Herve le 21 mars 1942

Je voudrais encore ajouter quelques lignes pour dire que j'aimerais (comme Franz le dit dans sa lettre) que vous les gâtiez tous les deux.

Lucien Lejeune [mari de Madeleine], je le sais, a beaucoup de cœur. Il les prendra comme ses fils. Madeleine sera une maman pour eux. Tante Zette [autre sœur de ma mère, restée célibataire] sera là aussi pour les gâter. Les cousins et cousines les aimeront aussi.

Alors ils iront souvent chez tante Marthe où ils seront comme chez eux. Il faudra leur parler beaucoup de leur papa. Et chez tante Evelyne [sœur aînée de Marthe et Franz] aussi ils iront beaucoup. Oncle François [mari d'Evelyne] est très bon aussi.

Alors tous mes frères et sœurs du Congo [Marcel, Robert, Carlos et la benjamine Milou] sauront aussi gâter nos deux chéris. La petite marraine de Christian [tante Milou] verra que son filleul est si mamé [en wallon : gentil]. Mon petit André aussi saura se faire aimer. Il est si gentil, mais [a] un caractère plus renfermé que son frère. Il faut savoir le prendre. Je veux que vous les aimiez tous les deux autant l'un que l'autre. Que jamais ils ne soient séparés l'un de l'autre.

Ils iront beaucoup chez leurs grands-parents Bonsang pour jouer avec leur grand-papa et recevoir des gâteries de memère.

Encore une fois j'espère écrire tout ceci rien que pour me tranquilliser et je le montrerai plus tard, moi-même, à mes deux fils, quand ils seront grands. Ils verront par là que je voulais leur bien et les mettre à l'abri pour toutes éventualités.

Leur maman qui les chérit pour deux,
Josiane.

On le voit dans ces quelques lignes écrites par maman et concernant notre avenir au cas où il lui arriverait quelque chose, d'abord elle désire nous confier à tante Marthe et oncle Lucien Hock, son frère et sa belle-sœur, puis elle se reprend et préfère tante Madeleine et oncle Lucien Lejeune, sa sœur et son beau-frère, qui ont déjà cinq enfants. Il y a encore trois points forts à souligner, qui reviennent comme des lignes de force, comme des vagues sur une plage : d'abord le désir que nous soyons « gâtés », c'est-à-dire chéris et fort aimés, ensuite aussi le souhait que nous ne soyons pas séparés, et pour terminer la recommandation que l'on nous entretienne beaucoup de notre père qui nous chérissait et nous protège du ciel.

Article du *Courrier de Herve*

Voici, retrouvé en 2014 (70 ans plus tard!) un article en première page du numéro 7 du *Courrier de Herve*, paru le dimanche 5 novembre 1944, alors que la cité a été libérée en septembre. C'était un hebdomadaire en deux pages sur une seule grande feuille de journal. L'article que je recopie intégralement fait deux colonnes et demie sur cinq, à la une. Les appels de note renvoient à la fin de l'article.

COURRIER DE HERVE

Dimanche 5 Novembre 1944

Hebdomadaire paraissant le Samedi - N°7

Bien faire et laisser dire – Le numéro : 1 Franc – Dieu et Patrie

LES BELLES FIGURES HERVIENNES **FRANZ BONSAANG**

Franz Bonsang naquit le 9 Novembre 1910 d'une famille de vrais herviens attachés à leur terroir.

Comme les gens simples, Franz n'a pas d'histoire. Il vécut quelques années, mais il était heureux et content de son sort. Sa vie fut courte, hélas! mais combien remplie. Il ne connaissait que le dévouement et le devoir.

Après de bonnes études primaires à l'École Chrétienne des Frères de notre ville où il fit partie des Pages du Christ, il entra à l'école St Luc à Liège où il fit un an en architecture et obtint un 2^e prix, Malgré ce beau résultat, il en resta là. Il se rendit ensuite à Bruxelles où il suivit pendant quelque temps des cours spécialisés pour la reproduction de dessins industriels.

Entretemps, il faisait de la peinture en amateur. Celle-ci, comme le dessin, était son passe temps favori.

Entré comme coupeur à la fabrique de chaussures, il ne trouva pas dans la vie d'atelier, l'élément nécessaire à sa vocation.

C'est dans le commerce qu'il allait désormais diriger son orientation. Travaillant avec sa mère, il trouva là à exercer son talent et ses aptitudes naturelles.

Franz qui avait une âme d'artiste persévérait dans la peinture. Il excellait surtout dans le portrait, art difficile où l'expression, la ressemblance doivent dominer, où les détails sont beaucoup plus frappants et, partant, plus vite perceptibles que dans le paysage ou la nature morte.

D'un caractère amène, d'une probité exemplaire, Franz Bonsang avait entretemps su conquérir l'estime de sa nombreuse clientèle.

Après quelques années de travail en collaboration avec sa maman dont il avait su, grâce à ses bonnes facultés d'adaptation, profiter des excellentes leçons professionnelles, il reprit à son compte le commerce que sa femme continue encore présentement rue du Collège.

Il était un membre actif du comité de « Herve-Attractions » auquel il rendit de signalés services. Car Franz ne se borne pas à suivre platoniquement les réunions du dit comité, mais il prit une part

prépondérante à l'organisation des cavalcades, circuits et autres festivités.

Pendant le laps de temps évidemment trop court, hélas! (combien de fois faudrait-il répéter ce mot hélas!) qu'il fut à notre comité local des fêtes, il se signala par ses idées toujours pleines de bon sens, ses suggestions parfois hardies, mais qui toujours dénotaient l'esprit observateur, le caractère jovial et primesautier de son auteur.

Non seulement son rôle ne se borna pas là : il remplit une mission très utile en participant à l'érection des chars ou en aidant les cercles locaux chargés de les édifier eux-mêmes.

Il eut encore l'occasion de se dévouer lors du centième anniversaire de notre collège Marie-Thérèse. Ce fut pour lui l'occasion de déployer son activité de plusieurs manières. En assumant d'abord la charge du secrétariat et en participant à toutes les manifestations que de telles activités entraînaient, réception, cortège, concert, banquet, etc.

Vint l'âge du service militaire. De la classe 30, Franz fut désigné à l'Artillerie de Forteresse de Liège et cantonné au fort de Barchon¹, sous les ordres du Commandant Plisnier. Soldat d'élite, observant les règlements à la lettre, il n'encourut jamais une réprimande ni un seul jour d'arrêt; son carnet était vierge, chose rare chez un militaire. Par son caractère bien trempé, son empressement à servir, il sut s'attirer la sympathie de tous ses copains et surtout de ses chefs qui reconnaissaient en lui un excellent soldat.

Sa bonne tenue lui valut d'ailleurs d'être nommé brigadier et au camp d'Elsenborn, aux manœuvres de tir au canon, il conquit le titre de premier pointeur.

Pendant son service au fort, sa manie de peindre persistait. Ses œuvres furent remarquées par ses supérieurs qui lui commandèrent d'orner le local de la cantine de vues panoramiques des alentours du fort. Par après, ce fut le portrait du roi qu'il peignit : toutes œuvres à présent détruites par l'incendie de la cantine et des baraquements.

¹ Les notes concernant cette section ont été regroupées à la fin du texte.

Faut-il encore signaler que le lieutenant Druart et le commandant Plisnier lui firent l'honneur d'une visite à son domicile pour se rendre compte des tableaux qu'il avait chez lui.

En 1930, Franz participa à l'occasion de l'Exposition Nationale des Loisirs de l'Ouvrier où il obtint un diplôme de participation. À cette occasion, ses œuvres furent, faut-il le dire, très admirées.

Installé à son propre compte comme nous l'avons dit plus haut, ayant pensé à son avenir, il songea alors à se créer un foyer et choisit pour épouse la sœur de son beau-frère dont il avait pu apprécier les qualités de cœur et d'ardente chrétienne.

Ce furent alors pour lui, pauvre Franz, quelques années de bonheur. Cette union fut bientôt bénie par la naissance d'un fils, le petit André.

Vint la mobilisation. Franz fut de tous les rappels.

Janvier 1940. Une seconde naissance est attendue.

Sera-ce la guerre? La situation internationale est plus tendue. Les événements vont de mal en pire.

Mai 1940. Nous allons être précipités dans le plus grand fléau que le monde entier ait jamais connu.

5 Mai! Un second bébé est né : Christian. Papa Bonsang obtient un congé d'une semaine pour l'accouchement de sa femme.

Vendredi 10, c'est la guerre! Les boches ont traversé la frontière belge.

Franz n'écoute que son devoir : son congé n'est pas expiré. Qu'importe, il partira de suite. Il sait qu'à cette heure solennelle, il doit rejoindre son poste. Il embrasse tendrement les siens et part.

C'était pour ne plus revenir.

Les faits vont parler pour nous. Et voici la relation officielle des événements qui se sont déroulés au fort et qui le concernent :

Vendredi 10 Mai. 1 heure du matin, rappel des hommes en congé. Aubel est occupé².

Samedi 11 Mai. L'infanterie se retire sur la rive gauche de la Meuse, les forts joueront le rôle de forts d'arrêt.

D'où importance des observations faites par les abris³. Certains observatoires établis en plein air devront être abandonnés par suite de la présence des Allemands signalés dans tout le pays⁴. Les abris en béton sont les yeux du fort.

Dimanche 12 Mai. Le poste BM3 établi entre Barchon et la Meuse ne répond plus. Dimanche, plus de signal.

Un soldat du poste voisin informe le fort qu'il n'y a plus personne dans l'abri. Les caisses brûlent; les munitions sautent. On ne saura que plus tard ce qu'est devenue la garnison de ce fortin.

(On connaîtra plus tard ce qui s'est passé en cette circonstance, mais nous tenons pour certain que les soldats qui étaient dans cet abri, ont déserté et ont fait sauter les munitions avant de partir).

Les Allemands rayonnent dans le pays.

À 7 ½ h. du soir, des VOLONTAIRES se présentent spontanément pour réoccuper le poste BM3 abandonné par les déserteurs. Ce sont le maréchal des logis Michaud, le brigadier Franz Bonsang et trois hommes⁵.

Aucune communication téléphonique ne peut être établie avec l'abri. On signale seulement des coups de feu dans la région de Cheratte².

Pourquoi les hommes ne rejoignent-ils pas le fort? C'est que depuis 8 heures, Barchon Village est occupé par les Allemands. On signale

l'ennemi dans le Bouxbay, dans le clocher de l'église de Barchon et tout autour du fort.

Que sont devenus les volontaires du poste BM3?

Dans l'impossibilité de rejoindre, ils ont tiraillé dans la région.

À 9 heures, une batterie allemande est signalée entre Barchon et Heuseux à 1000 mètres du fort. À 20 heures, le P.Q.C. signale des troupes sur la crête de Cheratte. Bientôt fusées et tir d'artillerie et une grêle d'obus tombe depuis le château d'eau des communes jusqu'au carrefour des Quatre-Bras.

Le combat est engagé entre les soldats allemands et les hommes du BM3.

Michaux est blessé à la cuisse et se traîne jusque dans une maison du Thier à Cheratte.

Franz Bonsang est tué par les éclats d'obus du tir d'artillerie déclenché par les Allemands sur les communes et le carrefour des Quatre-Bras.

Depuis quelques jours le bruit circulait en ville que Franz Bonsang était tué.

La famille très inquiète s'informa et se rendit à Wandre et à Cheratte, où la fatale nouvelle fut confirmée officiellement⁶.

Il était resté sur le lieu de mort du dimanche soir au vendredi matin. C'est seulement ce jour-là que les voisins de l'endroit purent le reprendre et le ramener à Cheratte Hauteur² où M. le curé Lambrechts le fit mettre en bière et enterrer provisoirement au cimetière.

CITATION

TABLEAU D'HONNEUR
DU FORT
PROVISOIRE

BRIGADIER M 30, BONSAANG
FRANZ TUÉ LE 12 MAI 1940
ALORS QU'IL DÉFENDAIT
UN DES ABRIS EXTÉRIEURS DU FORT
POUR LEQUEL IL AVAIT DEMANDÉ
D'ÊTRE DÉSIGNÉ
LE COMMANDANT

M. le curé de Cheratte avait pris et mis religieusement de côté tout ce que Franz avait sur lui : portefeuille, bracelet-montre, alliance⁷, photos, etc. Il n'avait pas voulu avertir la famille sachant qu'il y avait là une jeune accouchée et que ce serait lui porter un coup fatal.

M. le curé ignorait à ce moment-là que transportée de son lit [jusqu'] à Fléron, elle avait été évacuée ensuite jusqu'à Jemeppe-sur-Meuse, puis de là, partie en France⁸.

La famille [mes grands-parents] entreprit alors les formalités d'exhumation et Franz fut ramené à Herve le jour de la capitulation⁹.

Son enterrement provoqua, l'absoute ayant lieu au cimetière, une émotion poignante.

M. le professeur Chapelier officiait : après les prières liturgiques, l'abbé Chapelier qui ne pouvait retenir ses larmes, demanda de prier pour notre cher Franz.

Et ce fut un spectacle émouvant de voir toute la foule prier à haute voix pour notre petit soldat hervien, le premier qui revenait dans sa terre natale, dans le coin sacré de la Pelouse d'Honneur, où d'autres allaient venir le rejoindre bientôt.

Funérailles émotionnantes. Pas de musique, pas de parade, mais une prière ardente de l'assistance émue et recueillie, montant vers le ciel, une imploration suprême.

Et pour terminer une prière pour la paix.

Tout le monde se retire en pleurant!

[...]

Devant la Mort, ceux de Barchon comme Franz Bonsang et ceux de la Lys 40, continuèrent ceux de l'Yser 14¹⁰, comme tous ceux de la citadelle de Beverloo, de Forêt, de partout où les Belges sont morts pour la Patrie.

C'est dans les familles qui les éduquèrent que nos morts ont trouvé leur énergie première et leur amour du pays. Nos morts ont exécuté sans calcul ni retour sur eux-mêmes l'ordre qui les lançait dans l'au-delà, de s'oublier et d'obéir. Pour nous, c'est une leçon terrible : ils nous ont enseigné les moyens par le devoir et le sacrifice, le courage et l'abnégation, de mener à bien l'œuvre civique essentielle : gagner la Paix.



ANNEXE AU CHAPITRE 5

Trésors de deux familles

J'ai tenu à illustrer ici certains de mes trésors, venus des deux côtés de mes parents, et dont j'ai parlé au récent chapitre 5, afin que vous vous fassiez une idée plus exacte de l'authenticité et de la valeur de ces « trésors ». Je vous présente successivement les 26 peintures à l'huile de mon papa (excusez parfois la mauvaise qualité des photos ou des reproductions) et ensuite deux photos souvenirs, du côté Hock : la fameuse lampe belge, le quinquet qui éclaira bien des foyers au tournant des deux siècles précédents et un livre de mon aïeul Auguste Hock.

¹ La ville et la région de Liège étaient protégées par un ensemble de douze forts en 1914 (six grands, dont Barchon, et six petits). En 1914, le plan allemand Schlieffen prévoyait de violer la neutralité belge pour surprendre les Français par le nord. Le plan prévoyait une résistance de deux jours, mais Liège résista dix jours en août 14 et ce fut la première grande bataille de la Grande Guerre. En 40, on avait rajouté six autres forts à la ceinture protégeant Liège. Le fort de Barchon était une construction fortifiée creusée en déblai, de forme triangulaire, d'à peu près 50 mètres de côté avec une batterie dotée d'un canon orientable à chaque pointe du triangle. Il était conçu pour 200 hommes, avec dortoirs, cantines, réserves de munitions, etc...

² Aubel est la petite ville la plus importante au nord-est de la Belgique, près des frontières allemande et hollandaise, à 7 ou 8 kilomètres du fort de Barchon qui sera le deuxième attaqué après Battice (près de Herve). Cheratte est un peu à l'ouest de Barchon, Cheratte village est près de la Meuse et Cheratte Hauteur, où mon père sera tué près des Quatre-Bras, est plus vers l'est dans les collines, pas loin du fort de Barchon.

³ Un abri était une petite fortification sous-terrain en béton, avec une tour d'observation pouvant contenir trois ou quatre hommes. Ils étaient situés à un, deux ou trois kilomètres du fort dont ils dépendaient, et lui étaient reliés par téléphone ou radio portable. N'oublions pas qu'en 40, il n'y avait pas de radar.

⁴ On m'a dit que les Allemands avaient d'abord envoyé des parachutistes commandos pour détruire notamment les abris d'observation et les lignes téléphoniques reliant les forts et abris.

⁵ On m'a dit également que le commandant du fort avait d'abord refusé, parce qu'il était le jeune papa de deux enfants, mais Franz mon père aurait insisté, prétextant qu'il était un peu claustrophobe dans ce fort.

⁶ En 1940, très rares étaient les maisons qui disposaient d'un téléphone. Mes grands-parents n'en avaient pas, et à qui auraient-ils pu téléphoner pour s'informer? Ils sont donc allés eux-mêmes aux nouvelles, très probablement à pied.

⁷ Remarquons qu'il n'est pas fait mention ici des deux autres bagues (une chevalière ma rquée FB et une bague avec une pierre) qui lui furent volées et dont j'ai relaté l'histoire incroyable dans le chapitre 1.

⁸ Nous (maman, mon frère et moi) avions évacué en France, comme expliqué plus haut.

⁹ Le 28 mai 40, après la défaite de la Lys (en Flandre), Léopold III signe la reddition.

¹⁰ En 1914, la bataille de l'Yser marqua la résistance alliée face à l'ennemi. Pour résister dans ce petit coin de Flandre, à la frontière française face à la mer du Nord, les Belges n'hésitèrent pas en octobre 14 à inonder et noyer tous leurs champs en ouvrant les écluses, empêchant ainsi les troupes nazies de progresser. Cette situation perdura quatre ans.

LÉGENDE

S SIGNÉ

NS NON SIGNÉ

? J'IGNORE OÙ LA PEINTURE SE TROUVE ACTUELLEMENT.

ORIGINE DES CLICHÉS

01 à 16 PHOTOS FIN AOÛT 1971

17 à 19 DIAPPOSITIVES 1975

20-21 DIAPPOSITIVES 2 AOÛT 81

22-23 PHOTOS NUMÉRIQUES 4 ET 5 JUIN 2008

24 à 26 PHOTOS AOÛT 1988

Numéro	Titre	Détails	Signature	Location
01	Paysage napolitain		s	Herve, puis ?
02	Autre paysage napolitain		ns	Herve, puis ?
03	Robe cerclée	14-11-29, d'après Cyprien Baulet	s	Herve, puis La Pocatière
04	Paysage rustique	1936	s	Herve, dans la serre de la Place Albert avec grand-papa
05	Tête de Christ	1939, dernière œuvre	ns	Bois-de-Breux, puis Betsy?
06	Portrait de ma mère	1932	s	Herve, puis ?
07	Sainte Cécile	1935 d'après Dolci	s	Église de Champagne
08	Étude de buste	1935	s	Betsy?
09	Vierge et l'enfant	D'après Murillo	s	Église de Champagne
10	Bergère tricotant		s	Francis Renard (Paulette)
11	Trois glaneuses		ns	Liège, Yvon
12	Fille à la rose	D'après Marchal	s	?
13	L'Arveau de Herve		s	La Pocatière
14	Portrait d'Évelyne	1931-193232	s	Micheline Renard
15	Une actrice		s	Lilyne, puis Nathalie
16	Portrait de mon père	Inachevé	s	Jemeppe, Gilles Renard, puis ?
17	Le masque	9-11-30 d'après Cyprien Baulet	s	Bois-de-Breux, puis La Pocatière
18	Nu inachevé		s	La Pocatière
19	Nu couché	1938 ou 39	s	Bois-de-Breux, puis La Pocatière
20	Murailles de Carcassone (?)		s	La Pocatière
21	Portrait de ma femme		s	Bois-de-Breux, puis ?
22	Cour de ferme		s	Yvon, puis La Pocatière
23	La vierge au voile		s	Yvon, puis La Pocatière
24	Moulin à vent		s	Tante Marthe, puis ?
25	Arbres ?		ns	Tante Marthe. puis ?
26	La pleureuse		s	Tante Marthe, puis ?



01



02



03



04



05



06



07



08



09



10



11



12



13



14



15



16



17



18



19



20



21



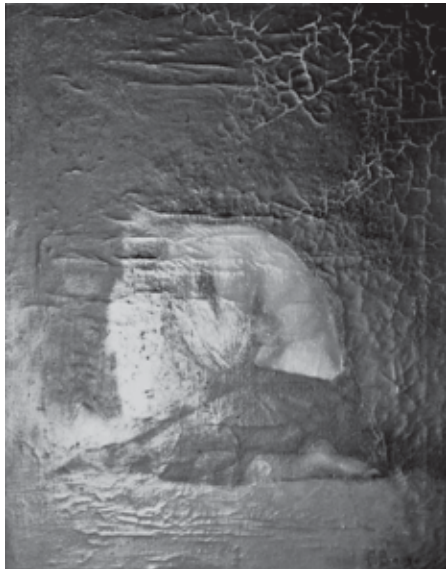
22



23



25



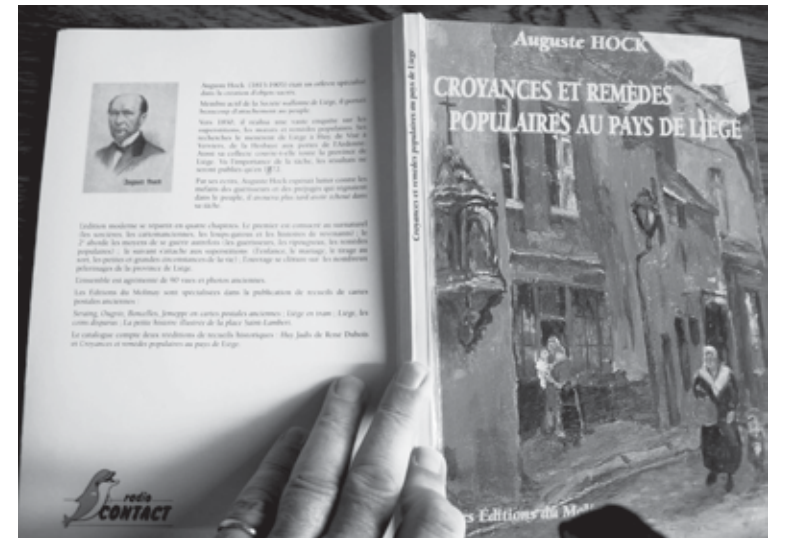
26



24



**Lampe Berger & Bernard (LB)
En médaillon,
le bouchon de remplissage**



**Les deux couvertures du livre d'Auguste Hock
CROYANCES ET REMÈDES
POPULAIRES AU PAYS DE LIÈGE**



Ce chapitre est une retranscription des informations contenues dans le site internet makala.be, mis en ligne pour commémorer la vie au collège Notre-Dame de la Victoire (SJ) à Costermansville-Bukavu (Congo belge) de 1949 à 1955. Ces textes sont la transcription de mes souvenirs, rédigée entre 2005 et 2010).



NOTRE BEAU ET GRAND COLLÈGE FUT ÉRIGÉ À PARTIR DE 1937, ET SA CONSTRUCTION CONTINUA BIEN APRÈS LA GUERRE...

LES ANNÉES ONT PASSÉ, LES GÉNÉRATIONS D'ÉLÈVES SE SONT SUCCÉDÉ. INTERNES ET EXTERNES, DES GROUPES D'AMIS SE SONT CONSTITUÉS LE TEMPS DES ÉTUDES AU COLLÈGE (UN AN, DEUX ANS, CINQ ANS, SEPT, HUIT, VOIRE MÊME DIX ANS) PUIS LE DESTIN A VOULU QU'ILS SE PERDENT DE VUE.

MAIS COMBIEN D'ENTRE EUX APRÈS LEUR DÉPART NE SE SONT-ILS PAS INTERROGÉS SUR LE COLLÈGE, LES PÈRES, LES FRÈRES ET SUR LEURS COMPAGNONS?

NOUS DÉDIONS CE SITE :

- À NOS ANCIENS PÈRES ET FRÈRES JÉSUITES, FRÈRES MARISTES ET À NOS PROFESSEURS LAÏCS, QUI FURENT DURANT NOTRE SÉJOUR AU COLLÈGE NOS SECONDS PARENTS;
- À TOUS LES ÉLÈVES INTERNES ET EXTERNES;
- ET BIEN SÛR AUSSI À TOUT LE PERSONNEL AFRICAÏN, DONT PLUSIEURS, SANS DOUTE, ONT PAR LA SUITE VÉCU DES ÉVÉNEMENTS DRAMATIQUES.

OÙ QU'ILS SOIENT QUE TOUJOURS L'ÉTOILE LES CONDUISE!

JACQUES BEAUFORT ET ANDRÉ BONSANG

Toute première préface, août 2004, lorsque ce site internet n'était encore qu'un doux rêve.

Hommage et remerciements

Comme Jacques Beaufort nous a quittés le 20 janvier 2005, alors que justement la rédaction de ce site était bien engagée, nous tenons à lui rendre ici un hommage tout spécial (voir le chapitre 1 Retrouvailles). Que Franz Ansieau et Jean-Marie Hock, qui ont pris le relais et sans hésiter ont appuyé le projet, soient également remerciés en ce beau début de notre aventure informatique.

Il est amusant de noter que toute cette partie sur le collège de 49 à 55 vous est proposée par le travail conjugué de deux cousins, tout ce qu'il y a de plus germains : André BONSANG du Québec, pour le contenu et Jean-Marie HOCK de Belgique, pour la technique. Cette complication est bien normale quand on sait que, entre 1949 et 1955, le collège N.D. de la Victoire a compté pas moins de huit cousins¹ issus de cinq familles de trois frères et deux sœurs HOCK.



Les cousins Hock

Avertissements

Si par le plus grand des hasards et bien malgré nous, quelqu'un se sentait troublé par une partie d'un texte, les auteurs seuls peuvent répondre de ce qui a été écrit. Voilà pourquoi à l'intérieur de chaque chapitre, nos textes seront toujours écrits ou acceptés sous la seule responsabilité de l'auteur signataire du chapitre.

Concernant la qualité des photographies, nous tenons à préciser ce qui suit. Nous avons voulu garder le plus possible de documents photographiques, même si souvent, hélas, la qualité de l'image est loin d'être parfaite. En ces temps anciens, on photographiait en 6x9, en 6x6 et même souvent en 4,5x6 et la netteté de l'image ne se réglait pas automatiquement... Nous avons maintenu les photos floues et même parfois vraiment inesthétiques, par simple souci de vérité historique. Vous nous le pardonnerez... Et maintenant... très bonne promenade!

Pourquoi makala.be?

On pourrait simplement répondre : et pourquoi pas? Mais c'est un peu plus compliqué. Des *makala*, ce sont des braises (et aussi des cendres) en lingala et en swahili. Or, nous voulions Jacques et moi faire renaître notre collège sous les cendres du passé. Et comme mon adresse courriel utilisait le mot *makila* signifiant sang (oui je m'appelle Makila Malamu en lingala), Jacques a proposé que

¹ Il y eut également quatre cousines qui occupèrent les murs du pensionnat et pour faire le compte exact, ajoutons encore deux cousines et un cousin d'une sixième famille qui fréquentèrent l'athénée pendant la même période. Enfin, à cette époque, le collège abritait un étudiant qui deviendra un peu plus tard notre cousin par alliance!

notre site s'appelle *makala*, qui est vraiment un paronyme de *makila*, simplement. L'un lui a fait penser à l'autre. Et voilà.

*Sous mes cendres, tu le sais, Toi qui me connais,
Dorment des braises attendant d'être ranimées.
Seigneur, allume mes braises pour qu'à nouveau brûle,
vive et joyeuse,
la flamme de mon amour pour Toi et pour mon prochain!*

Charles Singer



01 - Retrouvailles après cinquante ans

ou Les 4 mousquetaires de la fusée Makala

En mars 2003, je reçois un courriel d'un certain Jacques Beaufort (P253)¹ qui a trouvé mon adresse courriel sur le site des anciens des pères jésuites et me demande si je suis bien André Bonsang (P252) qu'il a connu au collège.

Oui, oui, c'est bien moi! Échanges de souvenirs, de rappels, de photos... et de ce qu'on a fait depuis qu'on s'est quittés en juillet 55. Ça fait du chemin, ça! Comme j'ai quitté Bukavu après ma poésie et que Jacques n'a pas non plus fait sa première scientifique au collège, nous ne sommes inscrits ni l'un ni l'autre dans les sacro-saintes annales collégiales. Cela nous morfondit toute notre vie, mais que voulez-vous que la bonne y fasse?

Attention : au collège, on n'était pas particulièrement des copains, lui et moi. On se connaissait évidemment. Nous avions à un an près le même âge, on fréquentait les mêmes « potes » et les mêmes « curés », forcément, mais nous avions chacun notre cercle d'amis. Lui, les Boets, Sutor, Kiréev, Goossens ou Van den Plas... moi les Jaumin, Noël, Forro, les frères Michel et Jean-Marie André ou encore Nick, Tommy et Jackie Carpentier².

Or voilà que par le miracle d'internet, j'apprends que non seulement Jacques est Liégeois, comme moi, mais qu'il connaît bien le quartier d'Outremeuse où j'ai vécu huit ans après le collège et avant le Québec, où j'ai été chef scout, d'où j'allais à pied à l'univ'. Mais il m'annonce qu'en plus il est né,

¹ Les contraintes de l'impression ont limité le nombre de photos que nous pouvions partager avec vous, ami lecteurs, mais (PXXX) renvoie à la photo correspondante sur le site makala.be... bonne recherche!

² Par respect pour tous, nous avons pensé ne pas écrire ici le nom patronyme des anciens, car nous n'avons pu les rencontrer et obtenir leur autorisation préalable, on le comprend. Mais comme ce qui se dit n'a vraiment rien de répréhensible et que nous avions au collège l'habitude de nous appeler les uns les autres par les noms de famille et non par le prénom, sauf cas exceptionnel, nous avons quand même conservé ces noms pour respecter la tradition et aider le lecteur à reconnaître plus facilement de qui on parle.

m'écrit-il... « dans une petite rue que tu ne connais peut-être pas, la rue Saint Julien ». Et là, je tombe des nues! Alors là! imaginez : non seulement on se retrouve, lui en Europe et moi en Amérique après presque 48 ans, mais en plus il est né dans la même petite rue à quatre ou cinq maisons de celle où j'ai habité avec mes parents après mon séjour à Bukavu! Ça c'est fort, c'est même beau et fort et ça a plein de bon sens, comme on dit au Québec, bon sang! On y a vu là comme un signe du destin : je venais de perdre mon frère Christian, je retrouvais là un grand ami.

Depuis lors, on s'écrit, on rigole, on se chaille même, par courriels interposés. Il est venu chez nous, au Québec, avec sa femme... nous irons chez eux, avec ma femme, et comme il est informaticien et que je suis prof de français retraité, on s'est dit qu'il serait peut-être bien intéressant d'allier nos talents pour créer ce site. Et voici pourquoi, voilà comment, ami lecteur, cher ancien de Cost-Bukavu, nous te souhaitons la plus cordiale des bienvenues, toi et tous ceux qui te sont chers, bien sûr.

« Papy nous a quittés »

J'ai commencé à écrire ces textes et à scanner des photos sur le collège très précisément le 31 décembre 2004, alors que Jacques venait de m'écrire qu'il supportait de moins en moins certaines douleurs, qu'il sommeillait beaucoup et que les médecins lui conseillaient d'entrer à l'hôpital pour une batterie de tests en une dizaine de jours. Qu'allais-je faire pendant tout ce temps sans un courriel de lui? C'est alors que me vint l'idée de commencer la réalisation de notre grand projet.

Déjà deux cents photos et quarante pages et c'est pas fini... Cela lui ferait une belle surprise lors de son retour. La surprise n'est pas venue du côté espéré. J'ai beaucoup travaillé, il a beaucoup souffert. Les médecins ont diagnostiqué un cancer au poumon, des graves problèmes du foie, des reins et j'en passe... Le beau-fils de Jacques me tenait au courant, la situation s'aggravait... Puis le 20 janvier 2005, un message laconique, comme un couperet : « Papy nous a quittés ».

Mon Dieu, quelle déchirure! Trop vite et trop tôt! Lui, le souriant, le généreux, il aurait tant aimé « mettre sur orbite » notre travail, il en rêvait et avait déjà créé un site sur internet. Alors, par fidélité et par amitié pour Jacques je vais chercher et trouver un autre « lanceur » pour notre fusée. Il méritait cela et je suis sûr que, de là où il est, il sera pour nous un doux rayon de l'Étoile qui nous conduit... *Stella duce*... Vers Notre-Dame... de la Victoire!

Quelques semaines plus tard, après plusieurs vaines tentatives, ça y était j'avais trouvé la perle rare : Jean-Marie Hock, mon cousin comme par hasard, et qui avait été lui-même un élève du collège entre 1954 et 1960. Le cœur sur la main, il a tout de suite répondu que l'idée l'emballait. Il sera notre Cap Canaveral... Et comme les bonnes nouvelles arrivent souvent par deux, un autre ex-étudiant du collège, Franz Ansieau acceptait, quant à lui, de construire le deuxième étage de notre fusée, en quelque sorte, puisqu'il nous rédigerait la période 1955-1959 à laquelle il a participé.

Alexandre Dumas a écrit *Vingt ans après* pour donner une suite à ses fameux mousquetaires, nous nous réjouissons de vous présenter nos jolis minois... cinquante ans après! On peut être heureux du temps passé et tout aussi fier du temps présent. Et ne croyez surtout pas Racine quand à propos des

années qui passent, il vous parle de l'irréparable outrage... Si le cœur y est, la carcasse n'a guère d'importance.

À bon entendeur, salut! Et à bon lecteur : bienvenue!



Stella duce

02 - Le collège en ce temps-là

de 49 à 55 très précisément mais d'abord un petit quiz

Pas trop rouillée la mémoire? Voyons ça. Toutes les réponses sont dans les différents textes qui suivent, mais les anciens devraient être capables de répondre directement en secouant un peu cette chère faculté du souvenir. Essayez et rendez-vous pour les réponses à la page spéciale qui leur est réservée, en cliquant sur le bouton ci-dessous¹.

Petit test à 20 points

Aurez-vous une carte dorée (Très bien 20-18), une rouge (Bien 17-15), une orange (Assez bien 14-12), une bleue (Insuffisant 11-9), une jaune (Mal 8-7) ou une carte verte (Très mal 6 et moins)?

- 1) Quels étaient les nom et prénom du père ministre de ce temps-là?
- 2) Que vous rappellent : a) Cyanguu, b) Kawa, c) Kamembe, d) Katana?
- 3) Complétez le titre de cette pièce de théâtre jouée en février 53 : *Le train*...
- 4) Quel était le surnom de notre ténor national? Prof de poésie, il signait les reportages du nom de Victor Lavu et c'est lui qui nous faisait répéter les chants à la chapelle.
- 5) En quelle année Costermansville est-elle devenue Bukavu?
- 6) Quel était le nom latin des billets de permission que signait le père préfet?
- 7) Quelle était la hauteur depuis le terrain de foot jusqu'au sommet de la croix?
- 8) De ces cinq lieux (chapelle des boys, bureau du père recteur, grande salle, grotte Notre-Dame, dortoir-infirmerie), lequel est le plus éloigné des quatre autres?
- 9) Sur la colline en face des patinoires, côté sud, il y avait un grand bâtiment qu'on éclairait de nos lampes-torches. On le nommait par trois lettres. Quelles étaient ces trois lettres et que signifiaient-elles?
- 10) Voici trois des plus fameux joueurs du Victory des années 50 : Brooz, l'intérieur droit, Cuypers (dit Cupidon), le gardien et le père Janssen, centre-avant qui marquait beaucoup de la tête. Quels étaient leurs prénoms respectifs?

¹ Le lecteur de la version papier les retrouvera immédiatement dans le tableau renversé à la page suivante.

1955-1959 (la génération suivante), n'a pas dû les connaître comme tel et qu'à son époque il a sans doute fréquenté d'autres maîtres-nageurs. Et pourtant, seulement quatre ou cinq ans nous séparent.

Ainsi encore quand il est question ailleurs de théâtre, je me souviens en particulier de deux grands acteurs : Jean Samain et Jean-Marie Gille, mais s'ils n'avaient que trois ou même seulement deux ans d'écart, en réalité ils appartenaient à deux générations d'acteurs séparées. Samain était la vedette du *Chat botté*, de *Jeanne d'Arc* et du *Courroux d'Achille* tandis que Jean-Marie triompha dans *Maître après Dieu* et dans *Bonne nuit, Colonel*. Ils n'ont jamais été des rivaux sur les planches et la génération de l'un ne connut quasi pas la génération de l'autre. C'est tout dire. Il y aura encore un autre acteur : Jean Paquay, vedette incontestée du *Petit Poucet*, de *Castelnaudary* et du *Petit Prince*. Il vécut en même temps que Samain, mais de trois ans plus jeune et déjà d'une génération différente.

Il est donc bien vrai que lorsqu'on est jeune, un trimestre c'est long. Et une année constitue toute une distance. Pensons-y bien, pour un gars de quinze ans : cinq années, c'est le tiers de sa vie, c'est l'équivalent de vingt ans pour un sexagénaire. Tout est relatif, même le temps... c'est pas moi qui le dis, n'est-ce pas, Albert [Einstein]?

En vrac comme ça, posons quelques jalons

C'est durant cette période que le collège s'est agrandi de ses nouvelles ailes (primaire et externat), du côté des frères maristes (P008, 023). Et en 49, on venait juste de terminer la nouvelle aile de dortoirs chez les Petits (avant P006, après P002, 034). Le Victory (P601) allait gagner la coupe de Bève, puis la coupe de l'Est. Costermansville fait peau neuve en 1953 et s'appellera dorénavant Bukavu, par coquetterie référendaire de ses habitants. En 49, *Orientations* (P110) connaissait enfin une renaissance définitive. Les gros travaux d'agrandissement de la plaine de foot, côté ouest, seront entrepris en 50. La chapelle sera refaite avec le nouveau chemin de croix (P012) et le nouvel autel en pierres blanches dites pierres de France. Le réfectoire (P011), d'abord d'un seul tenant pour les trois divisions, sera divisé par un mur médian séparant les Petits des Grands et Moyens, et la cuisine sera bientôt modernisée par des travaux qui dureront un an ou deux, conduits par la grosse voix de *broeder* Bracaval. Le frère Prouvé (Dupond) dirigeait les fourneaux avec ses boys, tandis que *broeder* Joossen (Dupont) s'occupait toujours de la procure, de l'infirmerie et de la ciné-caméra.

La grande salle, la salle de gym et les deux premiers courts de tennis venaient d'être inaugurés un peu avant (P019). Le terrain de basket arrivera vers 1951. Monsieur et madame Van der Vorst (P182) étaient déjà là bien sûr. Monsieur Zaman (P181) venait de se marier et bientôt, tous les élèves



auraient droit à deux ou trois dragées chacun pour l'heureuse naissance d'un fils. En 49-50, les surveillants étaient le père Van de Straeten (Piccard ou Tournesol) pour les Tout-petits, Van den Abeele (Marie-qui-louche) pour les Petits, De Crombrugghe (Fossile) chez les Moyens et le père Jansen (pas de surnom, mais un prénom : Émil) pour les Grands. Évidemment le préfet était le père Jean Smets (le Pif), Ernest Van den Broek (P137) était notre père ministre, tandis que notre recteur s'appelait le père Paul Croonenberghs, alias Bidon (P135).

Note : Il serait bon que je vous demande une fois pour toutes d'excuser les fautes d'orthographe bien involontaires que je pourrais commettre dans la rédaction des noms de nos pères et frères. Je prie les personnes ainsi offensées d'excuser ces petites méprises, mais je n'ai jamais eu la bosse du flamand. Or ne l'oublions pas, nous étions dans la province flamande des divisions belgo-jésuitiques...

Pendant ces six ans, aussi, Jacques et moi évoluerons des huitième et septième années, encore chez les Petits, jusque la troisième moderne et la poésie. Durant ces années, la gym matinale fera son apparition sur les barzas longeant les dortoirs, à 6 h 05 très précisément, la fanfare et l'orchestre vont naître et enchanter nos cœurs, on instaure la clôture dans l'aile ouest (façade) (P032, puis 022 et 033) pour protéger la vertu de nos révérends pères et les tenir à distance de toute engeance féminine (de toute façon bien rare dans nos murs), et enfin la salle de théâtre applaudira des pièces mémorables comme *Le Petit Poucet*, *Le Petit Prince*, *Sans nouvelle de l'S 14*, *Le train fantôme* ou *Bonne nuit, colonel!* et des artistes et explorateurs de renom comme les Mahuzier, Lachenal, Haroun Tazieff, Charles Trenet, Alain Bombard, Alain de Prelle...



En ces temps mémorables...

...il n'y avait pas de TV. C'était le tout début des enregistrements sonores. Les photos couleurs étaient exceptionnelles, quelques très rares privilégiés avaient une caméra 8 mm (double huit, même pas encore super-huit). On ne connaissait pas encore la photocopie. C'était le temps glorieux des stencils à alcool et à encre (rotative Gestetner) et de la bonne vieille machine à écrire. Évidemment le mot ordinateur n'était même pas encore connu. C'était le règne des 78 tours, mais les fameux *long-playing* 33 tours commençaient à tourner. Pas encore les 45 tours. Les montres étaient on ne peut plus mécaniques et les horloges n'étaient même pas électriques. Pour communiquer un peu loin : pas de téléphone, mais le bon vieux télégramme. Et la messe était évidemment toujours dite en latin, donc les acolytes devaient se taper des mémorisations supplémentaires pour bien répondre...

Pie XII était encore notre pape immuable, Eisenhower, le fameux général du jour J (*I like Ike*) remplaça Harry Truman en 53. Derrière le rideau de fer on apprit la mort du p'tit père des peuples,

Staline, en 53. La guerre de Corée battait son plein. Et Marshall (le général du plan) sera limogé en 53. En France, Vincent Auriol et René Coty tricotaient les dernières années de la Quatrième République attendant de Gaulle, en Angleterre lord Attlee puis sir Winston Churchill furent les premiers ministres d'une nouvelle reine Élisabeth II couronnée en 52, et la nouvelle République fédérale d'Allemagne avait pour chancelier Konrad Adenauer. Enfin si le Canada et le Québec étaient encore dans la Grande Noirceur du Moyen Âge sociopolitique (la *black sister*, comme on dit ici au Québec d'où j'écris ces lignes), la Belgique, elle, qui a vu un jeune souverain de 21 ans monter sur le trône en remplacement de son oncle, le régent Charles, s'active énormément dans la formation de nouveaux pactes, de nouvelles alliances (Benelux, OTAN, CEE...). Et le Congo connaît sans doute ses plus belles heures de gloire.

En ce temps-là, nous avions tous des boutons à nos culottes, des lacets à nos souliers et des bretelles pour soutenir nos rares pantalons. Les vélos n'avaient pas de vitesses, les voitures n'avaient même pas encore de clignotants, eh! non (alors, vous pensez, les vitesses automatiques, le *cruise control* et l'air conditionné, c'était même pas encore un rêve de science-fiction). À cette époque, tous les dictionnaires *Larousse* avaient chaque année la même grosse couverture cartonnée rouge avec le fameux dessin « Je sème à tout vent », rappelez-vous : cette jeune femme qui soufflait sur la tige graminée d'un pissenlit (quand je dis « rappelez-vous », je m'adresse aux quinquagénaires et plus, évidemment...).

En ce temps-là, l'Uruguay en 50, puis l'Allemagne en 54 seront champions du monde de foot, Les Fausto Coppi et Louison Bobet règnent sur les routes du Tour de France. À cette époque encore, on fredonnait : « Aïe, aïe, aïe, Maria! Maria de Bahia », et moi, j'ai toujours cru qu'il fallait dire « Maria de Maria ». Je ne connaissais pas encore Bahia et n'avais absolument pas conscience que cette Maria-là venait du Brésil. C'est bien pour dire... Parlant chansons, vous souvenez-vous de *Ma p'tite folie*, de *Ma cabane au Canada* et surtout de *Étoile des neiges*. Et la rengaine *Be-bop-a-lula*? Édith Piaf nous chantait *La vie en rose* et Yves Montand serinait *C'est si bon*, Les Compagnons *Les trois cloches* et Trenet sa *Douce France* ou encore *La mer*. En anglais, j'aimais beaucoup *Jezabel* que Frankie Laine lança en 51. Plus tard, vers 54, 55 viendront Brassens *La légende de la nonne* et Bécaud *C'était mon copain*. Le grand Hergé se préparait à envoyer Tintin sur la lune. Jacques Brel, après quatre ans de cartonnerie, venait de faire le grand saut à Paris. Quant à Eddy Merckx, notre troisième future gloire nationale, il était encore un tout jeune écolier tout simplement, comme beaucoup d'autres, comme nous aussi...



03 - Souvenirs éparés



Exemples d'échanges scripturaux où la fiction rejoint la réalité (extraits de courriels)

Le gong

Allez! Encore un souvenir de Bukavu, comme ça, cadeau gratuit ce matin : le gong.

Le gong! Tu te rappelles, Jacques, cette fameuse « jante de roue » suspendue au-dessus de la grande cage d'escalier (P048) face à la chapelle et entre les classes, quelque part au-dessus de la préfecture.

Ça s'amplifiait majestueusement dans tout le collège avec cette immense caisse de résonance. Il y avait à côté du gong, le gros tuyau de métal qui servait de marteau pour frapper et sonner nos heures collégiales d'ouverture et de fin de classes, d'études, de récré... C'était un étudiant, un Grand (souvent un « rhéto ») ayant une montre précise, qui avait l'insigne privilège de quitter les autres quelques minutes avant pour aller ainsi sonner et commander de quelques coups bien frappés la liesse estudiantine qui s'encourait en récréation ou le pieux respect silencieux du début d'un cours. « Au nom du Père et du Fiche et du chaint Esprit... Asseyez-toi et prenez ton livre de chéométrie, à la pèche 34. » Ce cher monsieur Pas (P183). Tu t'en rappelles, dis?



Eh bien, un jour... était-ce un premier avril, t'en souvient-il, nous avons perçu un petit tintement aigret : ting, ting, ting... fluet, malingre et moribond. Bien loin des fameux coups de gong : dong, dong, dong... qui avaient de la voix pour être entendus jusqu'à la Botte par vent favorable...

Que s'était-il passé? On avait simplement volé le précieux gourdin qui servait de maillet et notre rhétoricien de l'époque avait

frappé la roue avec sa pipe. Cette petite anecdote a suffi sans nul doute à alimenter nos conversations de potaches attentifs à la moindre nouveauté, pendant une bonne semaine... On a bien ri, mais on n'a jamais su qui avait subtilisé le précieux battoir.

C'était le bon temps, hein, Jacques, mon ami, mon frère... (Jacques m'a avoué peu après ce courriel que l'auteur bien innocent de cette bonne farce s'appelait... Jacques Beaufort, figurez-vous!)

Il y a bouteille et bouteille

La Bouteille n°1 pourrait s'appeler « La bouteille à la mer » (mais il ne s'agit pas du poème de Vigny, j'insiste).

Je me souviens très bien que le blond et bouclé Foscolo (René) (au second rang, le premier à gauche) était un grand pêcheur



devant l'Éternel et qu'il avait une autorisation spéciale pour aller pêcher le dimanche après-midi. Mais j'ignorais que tu fusses toi-même, Jacques Beaufort, un spécialiste de la ligne, à la pêche... Je crois me souvenir qu'un dimanche soir la table de René F. put goûter et apprécier un fameux poisson pêché par le cher René et mijoté dans une marmite *ad hoc* des cuisines du frère Prouvé. Les six élèves chanceux avaient pu rester plus longtemps au réfectoire pour déguster cette pêche miraculeuse effectuée précisément sous le pont de la Ruzizi, donnant accès au Rwanda (à cette époque, nous écrivions Ruanda).

Le pont de la Ruzizi. (P401) C'est là que, un jour que nous allions prendre l'avion à Kamembe pour retourner en vacances, j'ai jeté par-dessus la rambarde du pont et du camion Studebaker du collègue probablement conduit par Félix, une bouteille que Claude Jaumin et moi avions préparée avec soin et remplie d'un message digne des meilleures aventures de Tintin et destinée à un petit Chinois pour le moins. On avait scellé le bouchon avec du goudron qu'on s'était procuré au local scout... et hop! et vive la galère ou plutôt la bouteille... Nous n'avons jamais reçu le moindre signe, le moindre message de quelqu'un qui l'aurait retrouvée, cette bouteille. Nous n'avons pas mis de timbre pour le retour du message... Crois-tu que c'est à cause de cela? Car il ne faisait aucun doute (et il ne fait toujours pas de doute dans mon esprit) que cette bouteille envoyée dans la Ruzizi franchirait les 200 km de distance, les 500 mètres de dénivellation et les nombreuses chutes (où j'ai nagé à l'occasion) de la puissante rivière Ruzizi, puis le lac Tanganyika, puis la Lukuga, puis le Lualaba-Congo, traverserait les rapides de la Tchoppo (les Stanley Falls et les nasses des pêcheurs Wagenias) puis les Stanley Pools et dans le grand calme arriverait à Matadi, Boma, puis à Banane à 4700 km de sa source... et voguerait à travers les courants marins, affronterait les maelströms géants tel le bateau ivre de Rimbaud, franchirait l'Atlantique du nord au sud, choisirait la route de l'est au cap de Bonne-Espérance pour aboutir dans l'océan Indien qu'elle traverserait sans encombre, cette sacrée bouteille, et aboutirait fatalement dans la mer de Chine un jour ou l'autre. C'est vraiment drôle que nous n'ayons jamais reçu le moindre avis. Je suppose que les sbires du père Préfet qui devaient lire toutes nos lettres ont dû censurer une lettre venant d'un pays communiste. Ce ne peut qu'être la seule explication plausible et raisonnable à ce manque de nouvelle, cette insupportable absence, qui aujourd'hui encore me hante et me tараude, cinquante ans plus tard, obsède mes nuits et fait cruellement défaut.

La Bouteille n°2 figurerait bien dans le conte *Les trois messes basses* de Daudet, si elle n'était déjà l'actrice principale de cette tragédie absolument authentique.

Et maintenant il faut que je te raconte une petite roserie dont j'ai été le « sujet » au collège et non l'objet, quoique... C'est toi, Jacques, qui m'y as fait penser avec les acolytes et moi aussi avec la bouteille. D'abord nous servions très souvent la messe : une semaine à la grande chapelle, une semaine chez le père recteur, une semaine à la chapelle des boys et une autre semaine je ne sais où...



C'était gai, on pouvait quitter le dortoir un peu plus tôt et on n'allait pas dans les rangs. Sans compter qu'on passait obligatoirement par la buvette du coin... du coin de l'armoire, je veux dire. Tu m'as parfaitement compris et tu me vois venir. C'était toujours nous qui remplissions les burettes à partir de la dive bouteille qui nous attendait bien calme dans son armoire de sacristie. Et il ne se passait pas une semaine, foi de moi, sans que la bouteille ne fût étrangement vidée de fond en comble et qu'il fallût la remplacer. Pour arriver à ce brillant résultat, nous sacrifiions même notre personne en goûtant le vin pour voir si vraiment il était buvable, si vraiment il était digne de couler dans un calice et de représenter le Précieux Sang de Notre Seigneur... tu m'as compris.

Or donc, nous avons pris goût à ce genre d'expérience que nous eussions volontiers faite plusieurs fois même pendant la journée. S'il fallait se sacrifier pour le saint sacrifice, nous étions prêts. Nous, en cette circonstance, c'était François Noël et moi-même.

Or donc, un dimanche après-midi qu'on s'ennuyait, je ne sais pour quelle raison, un de nous deux... je jure sur mon honneur, Éminence, que je ne me rappelle plus si c'est lui ou si c'est moi, un de nous deux donc eut l'heureuse idée d'aller goûter de cette excellente piquette qui nous attendait dans la sacristie de la grande chapelle. Et, n'écoutant que notre sens du devoir, nous y montâmes. Rappelle-toi, Jacques, la chapelle était située à l'étage. On regardait quand même en y allant pour voir si personne ne nous observait, si aucune soutane ne traînait dans le coin. Il vaut toujours mieux opérer seuls, sans surveillance inutile dans de telles occasions, tu t'en doutes. La porte de la sacristie s'ouvre (il n'y avait à cet étage que les dortoirs qui étaient généralement fermés à clé), nous pénétrons à l'intérieur sans crier gare, et sans rien crier du tout, car il vaut mieux s'abstenir de tout éclat pour ne pas se faire remarquer inutilement. N'écoutant que mon sens des civilités, je me précipite à la petite fenêtre longiligne pendant que Noël va à l'armoire, sort la bouteille divine, débouche et siphonne de bouche à culot. (C'est, crois-moi, le système le plus ancien, le plus économique et en ces circonstances de « méfions-nous » surtout le système le plus rapide pour étancher sa soif ou apprécier le bouquet de la piquette.) Je regarde de gauche et de droite, rien ne vient, mon gaillard : à ta santé! Il a bien bu, merci petit Jésus. À mon tour, nous changeons de rôle et de position, je vais à l'armoire, il vient à la fenêtre. Je prends, j'ouvre, je débouche, je sirote, j'apprécie et j'entends : « Mais... qu'est-ce que vous faites ici? ». C'était le père Jansen qui se pointait le nez à la fenêtre, puis carrément toute la soutane dans la porte... Mon ami Noël prétend qu'il n'a rien vu venir. Moi, j'étais pris le goulot dans la gueule... inutile de nier. Ce n'était pas le moment de dire qu'on voulait s'assurer qu'il restât assez de vin pour la semaine à venir ou quelque chose du genre. Et puis... mentir dans une sainte chapelle... jamais! Non, soyons stoïques et assumons. Je n'ai même pas eu à avouer puisque j'étais pris en flagrant délit de délices désaltérantes. Mais j'ai quand même trouvé le moyen d'un peu mentir pour sauver la mise de mon complice et lui éviter une punition. Je soutins donc que mon compère n'avait quant à lui rien bu. Il n'eut aucune punition, grâce à mon intervention généreuse et mensongère. Moi, j'ai écopé d'une retenue (P101)... eh! oui, une de mes rares retenues un dimanche après-midi : pas de cinéma.

Hein, que voilà deux belles histoires?

Et deux histoires vraies, j'insiste.

Et un Rollmops aux cacahuètes

Rollmops...

Ne confondons pas : le père Croonenberghs, Bidon de son surnom, était le tout-puissant recteur; le père de Crombrughe, alias Fossile, était quant à lui le surveillant des Moyens; quant au Père Van Grunderbeeck, que tous appelleront Rollmops, il surveillait, lui, la division des Grands. Hein, qu'ils en avaient des noms à coucher dehors, ces pères jésuites flamands, mais qui s'exprimaient dans un français tout à fait correct! Sais-tu, ami Jacques, que c'est moi, oui oui, bibi, en chair et en os qui ai baptisé Rollmops?

La première fois que j'ai vu ce petit père trapu surveillant des Grands, je ne sais pourquoi, par amusement, par curiosité pour voir jusqu'où irait mon pieux mensonge, quand j'ai parlé de lui aux copains, je l'ai tout naturellement appelé « Rollmops » comme si la chose allait de soi, comme si c'était réellement son surnom. Je voulais savoir jusqu'où irait cette supercherie. Pourquoi Rollmops, me diras-tu, pourquoi pas libellule ou papillon? (Cela me fait penser à cette blague idiote que nous nous répétions au collège justement : Le pape est mort, un nouveau pape est appelé à régner. - Araignée? Quel drôle de nom pour un pape! Pourquoi pas libellule ou papillon? - Vous n'avez pas compris, je recommence : le pape est mort, etc., etc.) Donc pourquoi Rollmops? Franchement je ne sais ce qui m'a pris, mais je me suis souvenu d'un jeu de course avec des petits cyclistes d'une dizaine de centimètres qui tenaient en équilibre et avançaient lorsqu'on les faisait vibrer par un système de corde ou d'élastique. Nous avions chacun notre coureur et pratiquions cette course éminemment intellectuelle avec un ami à Herve, sur le seuil de notre rue quand nous étions tout gamins. Nous poussions des cris en faveur de notre champion. Et mon ami Jeannot avait baptisé son cycliste du nom hautement pittoresque et coloré de Rollmops. Où avait-il été chercher ça? J'étais subjugué par ce baptême si peu orthodoxe, mais que j'avais trouvé formidable! (Je ne me rappelle d'ailleurs absolument pas du nom que j'avais donné à mon propre coureur, c'est bien la preuve que celui-là m'avait vraiment estomaqué.)



cycliste (un peu comme le Rosebud de *Citizen Kane*). Et j'ai laissé courir... et partir le surveillant Van Grunderbeeck ainsi affublé de ce surnom vinaigré qui lui allait à ravir. Au fait t'ai-je dit que le rollmops est un mets bien belge que j'apprécie particulièrement : tranches de hareng cru roulées dans

la mayonnaise ou simplement au vinaigre avec oignons et force condiments. Sur une assiette anglaise ou avec un œuf à la russe, et avec des frites évidemment, c'est excellent.

J'ai donc fait semblant de rien et l'ai nommé deux, trois fois « Rollmops », en parlant de lui aux autres comme si c'était vraiment son surnom depuis toujours, comme si cela allait de soi et que tout le monde savait cela... Cela n'a pas pris un jour que ce surnom digne des grands exploits se répandît comme traînée de poudre. Déjà une bonne vingtaine d'élèves l'appelaient ainsi. Puis cinquante, puis cent. Ce Rollmops, ma parole, nageait dans tout le collège et a contribué, je crois, à la réputation du personnage. Le croirais-tu? Le premier surpris de cette dénomination soudaine et unanime ne fut pas Rollmops, le bien nommé, mais moi-même, le sous-nommé André... Son banc... heu, Sens bon... heu, Bonsang.

...et cacahuètes

Les oranges sur le chemin du lac, je ne me souviens pas. Mais te rappelles-tu d'un Noir qui venait nous vendre des arachides grillées de l'autre côté de la plaine de foot, la plaine principale devant le collège, là où on avait mis des barres fixes pour y faire du trapèze pendant un certain temps? (Guido Bothma était excellent à ces barres.) Le Noir se dissimulait derrière les arbres, nous le rejoignons et il nous vendait le contenu d'une petite boîte de purée de tomates en arachides pour un franc. On se mettait ça au fond de nos poches, près du papier WC. N'oublions pas le cher papier chiottes qu'on gardait précieusement dans nos poches. Et on grignotait ces arachides une par une, pendant l'étude du soir, sans se faire remarquer... Et le carré de l'hypoténuse... et une petite cacahuète... Et *de bello gallico*, et une autre cacahuète, et le traité de Westphalie... en 1648 comme chacun sait, et deux cacahuètes pour la peine, et...

Cigarettes et p'tite pépée...

Extraits d'un courriel adressé à Claude Jaumin en 2001

Les cigarettes d'eucalyptus et la barre à mine aux mille éclairs

Pour rester chez les scouts, on a fait deux ou trois coups fumants, c'est le cas de le dire, au local, durant la récré du midi. D'abord l'histoire des cigarettes faites avec des feuilles d'eucalyptus et du papier de chiottes. Juste sous le local, dans le petit jardin (P024) où nous faisons nos jeux scouts, se dressaient quelques beaux eucalyptus bien odoriférants. Un jour de grand ennui, nous avons cueilli quelques-unes de ces feuilles oblongues. On s'en est roulé quelques-unes bien serrées dans nos papiers hygiéniques dont nous avons toujours une provision dans nos poches, puisque les pères avaient décidé de ne plus en laisser dans les cabinets, car ces rouleaux partaient trop vite ou étaient carrément jetés dans le bol. Bref, on roule nos feuilles



de « tabac » et on en a fumé... Ce n'était pas très bon, mais on était fiers comme Artaban. On devait être avec François Noël, ce jour-là.

Et l'histoire de la grande barre de fer, cette pince bien lourde pour creuser ou pour servir de levier que nous avions chez les scouts et que nous appelions erronément une « barre à mine » et qu'on jetait sur les fils électriques aboutissant au local (P051), te rappelles-tu? Cela produisait des éclairs... tonnerre de Dieu! dignes de Jupiter, et des fameuses détonations... Un feu d'artifice tout gratuit, rien que pour nous! Et ça pétait, et on recommençait. Ce n'était pas facile à lancer si haut, un pieu si lourd, mais on y arrivait. Et sur la barre, à chaque fois qu'on la ramassait, il y avait des traces de fer fondu et une odeur de soufre! Bizarre, non? On faisait cela innocemment, puis on apprenait qu'il y avait eu deux ou trois coupures de courant au collège! (Était-ce avec toi, ce coup-là, ou encore avec François Noël?)

L'histoire de la « barre à mine » me fait penser encore à ces devoirs de rédaction que le père De Wilde, nouveau prof de cinquième latine en 1952, nous demandait de faire le samedi pour le lundi suivant. Mais rappelons-nous d'abord que, vu sa taille élancée et mince, vu aussi son air un peu pincé... le père De Wilde avait reçu le joli surnom de Barre-à-mine qui lui allait à ravir. *Vox populi, vox Dei*, dit-on. Mais je crois que le père était dans le secret des dieux et connaissait bien le sobriquet dont il était affublé. Voyons plutôt cette histoire de rédaction. Un jour le sujet était « Les nuages » (je te demande un peu) et il fallait bien sûr introduire dans la description de jolies figures de style (peut-on imaginer un sujet plus insipide). Or nous avions parié avec André Forro qu'il n'oserait pas écrire « barre à mine » dans son devoir. Nous étions plusieurs, sans doute Jaumin, Noël et moi à l'avoir poussé dans ses derniers retranchements. « Chiche, t'es pas capable! » Et Forro piqué dans son orgueil avait bravement relevé le défi. Quelques jours après, le père De Wilde qui avait pris la très mauvaise habitude de lire et de commenter quelques spécimens bons et d'autres moins bons parmi les rédactions de la semaine, demanda innocemment à Forro ce qu'il voulait dire par : « Et les nuages se balançaient dans le ciel telle une légère barre à mine »... Il trouvait la comparaison vraiment inadéquate et pour tout dire la rédaction franchement bonne à mettre à la poubelle, et notre ami Forro rosissait, au fond de la classe (je le vois encore dans le coin arrière gauche tout contre la fenêtre). On ne saura jamais si c'était de la honte d'avoir écrit cela ou du secret contentement d'avoir osé l'écrire et de la fierté d'avoir gagné son pari!

Les seins pointus de la belle Congolaise

Cet intitulé pour une histoire arrivée dans notre pieux et très chaste collège doit t'étonner, Claude. Et pourtant! Je ne sais si tu t'en souviens. Nous passions un badge d'observation chez les scouts, auprès de Cupidon, le père Joseph Cuypers, prof de 3^e latine et aumônier scout (totem Milan, mais on l'appelait Cupidon, « c'est l'évidence même »). Dans le local des routiers, je nous revois encore, nous étions trois assis à une table, lors d'une récréation : lui d'un côté, toi et moi, comme deux potaches à un examen oral. C'était ton tour de répondre à des questions d'observation et l'aumônier trouve sur la table une publicité pour la Loterie Coloniale. On y voyait de profil la silhouette d'une mince femme noire, très stylisée, très cambrée aussi, soutenant de ses deux mains levées une énorme corne d'abondance posée sur sa tête et remplie de fruits. Et Cupidon, le père Cuypers, te demande ce

qui nous permet de croire que cette femme est jeune. Tu me regardes, étonné de la question par le prude Cupidon, car cela sautait aux yeux : elle avait une paire de seins nus, particulièrement pointus et proéminents vers l'avant, comme en état de suspension. Tu hésites et lances quelques réponses au hasard : elle est jolie, elle sourit, elle est mince. Chaque fois, énervé que tu ne trouves pas, Cupidon te répond : « Mais non, ce n'est pas cela, voyons, Claude, regardez bien. Il y a encore autre chose, c'est l'évidence même. » Alors, excédé, tu te lances et lui dis : « Ben, elle a des jeunes seins pointus, fermes et haut placés ». Là-dessus, il a failli s'étrangler et mourir d'apoplexie en de râlantes convulsions. Et il reprend furieux : « Mais non, voyons, mais, mais... pas du tout, qu'est-ce que vous racontez? Elle soutient une charge très lourde, donc elle est jeune »! Évidemment, mais toi et moi, nous avons vu... d'autres choses!

Vous avez aimé? Alors, revoici, racontée autrement, la même histoire telle que je l'avais écrite il y a une quinzaine d'années, vers 1990 lorsque, au début des ordinateurs, je tapotais mes souvenirs à la demande de mes étudiants.

La fontaine de jouvence

Au collège, nous étions élevés, éduqués dans un monde viril. La femme et le sexe, c'est bien simple, ça n'existait pas. Sauf à l'occasion une référence à la Sainte Vierge, à Notre-Dame de la Victoire, et pour nous, scouts, à Jeanne d'Arc, notre patronne.

Voici, à cet égard une anecdote amusante, dont j'ai été témoin. En 1953, Claude Jaumin et moi voulions passer le badge d'observateur. Et nous le demandons à Milan, le brave père Cuypers qui disait toujours « Mais c'est l'évidence même... ». Je nous vois encore, assis à la table du clan routier. Et le père Cuypers, un moment, se saisit d'un dessin publicitaire pour la loterie coloniale qui était là. Il s'agit d'un dessin bien connu où on voit une jeune négresse souriante, à peine vêtue d'un pagne autour des reins et portant une corne d'abondance remplie de fruits... Le père demande alors à Claude Jaumin, comme test d'observation, de bien regarder le dessin et de dire pourquoi cette femme est manifestement une jeune femme. Jaumin regarde, sourit et un peu confus déclare : « Ben, ça se voit : elle est jeune. C'est une jeune fille... » Et le père Cuypers d'insister : « Oui. C'est l'évidence même. Mais pourquoi en es-tu si sûr? Qu'est-ce qui te fait dire qu'elle est jeune? Regarde bien le dessin... » Jaumin, connaissant bien le père et sa pudibonderie traditionnelle, se dit : « Ce n'est pas possible qu'il veuille me faire parler de ça... » Il hésite, mais comme l'autre insiste et que Jaumin veut réussir son test d'observation, il déclare, candidement : « Ben, elle a des tétons très pointus, qui se dressent tout seuls vers le haut. Elle doit être jeune. » Et c'était bien vrai. Moi, je ne pipais pas un mot, mais je voyais le père Cuypers passer par toutes les couleurs, du cramoisi, il devint très pâle puis vert, puis paraître offusqué, choqué, puis commencer à bafouiller et à s'énervier de colère : « Mais non, enfin... Mais... Mais qu'est-ce que tu racontes? Pas cette bêtise-là, mais regarde bien, mais c'est l'évidence même... ». Ni Jaumin, ni moi ne voyions ce qu'il voulait nous faire observer. Et alors, furieux, il déclara : « Mais voyons, cette femme porte une corne d'abondance aussi grande qu'elle et remplie de fruits. C'est très lourd. Et il faut être jeune pour porter un chargement aussi lourd en souriant. » Il avait sans doute raison, mais Jaumin n'avait vraiment pas tort non plus. Je crois qu'au fond le brave père Cuypers

(Cupidon!) était plus offusqué contre lui-même qui n'avait pas prévu que sa question pouvait amener une autre réponse que celle à laquelle tout naturellement et tout candidement, lui, avait pensé.

Jeux de massacre ou de messe âcre!

Le ballet des thuriféraires¹

Non, il ne s'agit pas d'orthographe, mais de religion. Le thuriféraire était un grand acolyte spécialement chargé de « faire valser les encensoirs ». Vu l'apprentissage assez complexe et la force que ce travail exigeait, cet office sacré était confié à de « vieux » servants de messe d'au moins quinze ans. Devenir un thuriféraire était considéré comme une promotion, alors que le service de la messe lui-même pouvait être tenu par des plus jeunes. Le spectacle auquel vous allez assister, chers amis lecteurs, en est un coloré, parfumé et relativement rare par les temps actuels. Il n'est jamais facile de raconter un événement, surtout lorsqu'il fait appel à tous les sens : la vue, bien sûr, l'odorat et même l'ouïe. Le toucher concernait les acteurs du spectacle, mais non les spectateurs (quoique... mais chaque chose en son temps, n'éventons pas le sujet). Et c'est à ce rôle de spectateurs que je vous convie, amis lecteurs. Alors ouvrez bien grands vos yeux, vos oreilles et vos narines et essayez un peu d'imaginer.

D'abord, il fallait que ce soit une grande fête religieuse, comme l'Ascension ou la Pentecôte ou la fête du père recteur ou les communions solennelles ou l'arrivée d'un supérieur ou d'un nonce. Pâques et Noël tombant forcément pendant les vacances n'entraient pas en ligne de compte. Alors, pour une messe solennelle, on faisait appel à dix servants : quatre acolytes ordinaires, chargés des prières, du transport du grand missel, des clochettes et de la communion et six thuriféraires, chargés des six encensoirs. Ces derniers (et j'en ai fait partie!) étaient revêtus de la soutane rouge et du surplis blanc des acolytes et devaient opérer à deux ou trois occasions particulières durant la messe, debout en plein milieu du chœur. Le ballet auquel je veux vous faire assister avait été préparé à l'avance. Et notamment grâce à l'aide précieuse du frère jésuite, dont j'ai oublié le nom (le frère Ooyen, on me l'a rappelé plus tard) et qui venait tout droit du Vatican où il avait la charge et la responsabilité des diverses liturgies et du service de l'autel.

Nous étions chargés d'allumer nos six charbons (grosse pastille noire, chacun avait le sien dans son encensoir), à peu près trois à quatre minutes avant notre exercice, puis de verser dessus une bonne quantité d'encens, l'équivalent de deux bonnes cuillerées. Ceci devait se faire une minute avant notre ballet, pas plus, de manière que la braise soit suffisamment rouge et que le feu se transmette rapidement à l'encens qui se consumait en fumant dans la cassolette de cuivre au bout de ses chaînes.

Tu sais, lecteur, comment est fait un encensoir? C'est une cassolette, un petit récipient rond de cuivre. Cette cassolette est retenue par trois longues chaînettes. Il y a également un couvercle, légèrement ajouré pour laisser passer l'air mais non les grains d'encens. Ce couvercle recouvre l'encensoir, pour empêcher l'encens de sortir, lorsqu'on le remue (et vous allez voir qu'on va le remuer!). Il est pourvu de trois anneaux par lesquels passent les trois chaînettes et il est retenu par une quatrième chaîne

attachée à la pointe supérieure du dôme de ce couvercle et que l'on joint au fuseau des trois autres chaînes. Les quatre chaînes sont réunies en leur sommet, par où on les retient, mais la quatrième, celle qui est attachée au couvercle peut coulisser et ainsi relever le couvercle pour y déposer dans la cassolette les précieux grains d'encens. Ces quatre longues mais fines chaînettes de cuivre forment donc un faisceau de chaînes d'une longueur atteignant facilement un mètre cinquante.

Quand venait le temps d'opérer, nous avançons dans le chœur, dignes et solennels, chacun armé de son encensoir, nous prenions place en silence et sur deux rangs de trois personnes. Nous étions six et formions un grand rectangle, chacun séparé de ses voisins de côté et de devant ou de derrière de trois à quatre mètres. Pourquoi une telle distance? Parce qu'il ne fallait surtout pas que nos encensoirs se rencontrassent de la moindre façon si l'un d'entre nous venait à perdre le rythme ou faire un faux mouvement.

Or donc, nous voilà en scène. Quand le *Gloria* s'entonne, et plus tard le *Credo*, nous levons lentement la main droite retenant les quatre chaînes de l'encensoir et, suivant le rythme du premier d'entre nous, sorte de coryphée ou maître de chœur, nous imposons à notre encensoir un mouvement de balancier vers la droite puis vers la gauche. Tous en même temps et dans la même direction. Tout est dans le mouvement du poignet droit. C'est lui qui par intervalles réguliers imprime à l'encensoir ce vaste mouvement de pendule de plus en plus fort, de plus en plus ample. Nous devons suivre un rythme. Et notre poignet droit fait chaque fois deux boucles rapides pour ramener et relancer l'encensoir de l'autre côté. C'est surprenant, mais très efficace. Le tout se fait sur une sorte de rythmique à trois temps brefs, pour imprimer les deux tours du poignet, et un temps long pour lancer l'encensoir une fois à gauche, une fois à droite dans ce grand mouvement de balancier. Nous étions les grands officiants, dignes de figurer dans les célébrations de Salammbô.

Ces mouvements amples et vigoureux agissent comme de puissants soufflets de forge : par les petits trous du couvercle, ils font rentrer l'air sur la pastille de charbon ardent, augmentent sa surface incandescente et communiquent leur feu sacré aux grains multicolores qui grésillent en dégageant une âcre fumée grise et parfumée.

Rapidement des volutes de fumée blanche se dégagent de nos brûle-parfums. L'odeur se répand avec le chant. Toute la grande chapelle est conquise sous la double imprégnation olfactive et auditive : l'encens venant du chœur, le chant à quatre voix partant du jubé à l'arrière. Et chaque fidèle, comme un spectateur muet, en prières, voit devant lui les six thuriféraires, dignes et sérieux dans leurs robes pourpres, officiant lentement, majestueusement : un, deux, trois, gauche - un, deux, trois, droite... agitant ainsi que des oriflammes leurs grands encensoirs dorés qui se répandent en fumées et en parfums âcres et sacrés.

Vous comprenez pourquoi il fallait au moins quatre mètres entre chacun de nous : lancé à bout de bras et au bout de ses chaînes, l'encensoir voltigeait facilement à trois mètres de distance de celui qui le retenait et il pouvait monter, dans son envolée ascensionnelle jusque deux mètres cinquante à trois mètres de hauteur, avant de revenir. La meilleure comparaison serait l'escarpolette dans son perpétuel mouvement d'aller et retour. Tout le chœur était en émoi. En ce temps-là, les trois prêtres

¹ NB : Thuriféraire n'est pas adjectif d'après le dico

officiants (pour une grand-messe chantée, nous avons toujours trois prêtres à l'autel) restaient à l'autel. Et l'autel, en ces temps bien avant Vatican II, était toujours à sa place à l'extrémité du chœur. Nous occupions l'entièreté du chœur. Le chœur nous appartenait, il était notre scène, notre théâtre d'opérations.

Je l'ai dit au début : ce n'est pas chose aisée de raconter, mais le narrateur, reconnaissons-le, dispose d'un atout formidable : l'imagination. Il lui est loisible de partir et de s'envoler avec les circonvolutions délétères et olfactives de cet encens se consumant. Revenons à notre « théâtre d'opérations » et imaginons... imaginons...

Imaginons que l'un de ces six thuriféraires, distrait par une mouche ou légèrement enivré par l'odeur de l'encens qu'il émet à profusion, ou encore un peu endormi par le mouvement répétitif et rituel de ses grands embrassements, bercé par les mélodies chantées à quatre voix du haut du jubé, ou peut-être est-il en train de revivre un passage de César *Commentarii de Bello Gallico* dans lequel il était question des fameuses balistes, ou enfin, mais je n'ose le croire, aurait-il, contrairement à toutes les coutumes, consommé à la sacristie de ce délicieux vin de messe, non pas après la célébration, comme il était d'usage, mais avant le Saint Sacrifice? Toujours est-il que le voilà devenu soudain une sorte de thaumaturge démoniaque. Imaginons, dis-je, que ce jeune homme ait laissé s'ouvrir malencontreusement ses cinq doigts retenant l'encensoir, juste au moment précis où cet encensoir atteignait le point culminant de son apogée. Non mais imaginons... et voyons le tableau apocalyptique qui eût risqué de s'ensuivre. Voilà l'encensoir parti, tel un projectile hors de tout contrôle, avec la force centrifuge qu'un bon élan lui a propulsée. Soit il s'écrase contre un des murs tout blancs ou, pourquoi pas, vient percuter un des magnifiques tableaux du chemin de croix (P012) en pierres de France dans un fracas du tonnerre de Dieu, soit l'obus part, telle la fronde du David encenseur contre un Goliath caché dans la foule des bons élèves priant et chantant dans la nef. J'imagine un petit gars en prières qui tenait modestement la tête baissée. Paf! en pleine poire, l'encensoir! Le pauvre il n'aura jamais vu venir l'engin qui allait lui faucher sa prime jeunesse. Quelle catastrophe...

Mais osons aller plus loin : que serait-il arrivé si les six thuriféraires, devenus fous furieux, avaient délibérément lâché leurs six engins enflammés en même temps? Non mais! Vous voyez le tableau? Un tir de barrage, en quelque sorte, une salve à six coups tirés en même temps d'une énorme batterie de six canons, tous pointés vers l'assemblée en prières. (C'est sûr que pour plusieurs d'entre eux c'eût été leurs dernières prières!) Six bouches à feu crachant la mort et la désolation. C'est le droit canon qui tonne dans l'Apocalypse!

C'était le scénario catastrophe... mais, il y a pire! Entrons maintenant dans la vision dantesque absolue avec toutes ses épouvantables conséquences. L'horreur suprême. Chacun des six thuriféraires se met en position de tir et lance calmement, mais séparément, l'un après l'autre, son terrible engin de mort, de feu et d'encens. Chacun se positionne, donne de l'élan à ses chaînes endiablées et lâche son *rocket*!

Dans les rangées des fidèles élèves, c'est le désordre le plus total. C'est le sauve-qui-peut général, chacun tentant d'esquiver les boulets assassins qui lui tombent du ciel... Où se cacher? Faut-il courir?

Convient-il de continuer à psalmodier les paroles d'un *Credo* devenu de plus en plus crédible? Je crois en toi, mon Dieu... Plus près de toi, mon Dieu. Une vraie panique digne du Titanic!

Je vois d'ici les réactions. Évidemment le commando des six aurait reçu la carte verte et aurait immédiatement été renvoyé à la maison, mais nous en aurions parlé au réfectoire, en récré, dans les rangs (malgré le silence obligatoire), en excursion, partout, toujours. On en aurait noirci des pages et des pages en rédac ou en articles dans *Orientation*. Un tel événement serait devenu le point de toutes les références dans nos calendriers scolaires pendant des semaines, des trimestres et des années. Aux nouveaux venus, on aurait dit : « Tu n'étais pas là du temps des ogives encensées », ou « La dernière victoire du Victory remonte à deux mois avant les thuriféraires enragés », ou encore « Tel film ou telle pièce de théâtre a été vue l'année après la pluie d'encensoirs à la chapelle », « Ah! oui, je m'en rappelle. Hé!, c'était avant les tirs d'encensoirs ». Ça nous aurait fait un fameux bouleversement dans l'écoulement de nos heures plates et un peu trop remplies d'ennui, de nos journées longues et un peu trop monotones, de nos trimestres sans fin et un peu trop répétitifs, dans notre vie d'internes de jésuites dans un collège pensionnat à Bukavu, Kivu, Congo belge en Afrique centrale¹.



04 - Les pères, les frères, les profs laïcs de ce temps-là

(49-55)

Voici pour cette période de six ans, les noms de ceux qui ont eu l'insigne privilège de nous éduquer. Qu'ils soient remerciés, même si à l'occasion nous n'étions pas toujours d'accord (et il y en a eu des occasions de punitions, de retenues, de cartes bleues ou jaunes). Il faut bien que jeunesse se passe.

Note : Il manque certainement des noms. Aidez-nous à compléter cette liste incomplète.

Les pères jésuites (SJ)

ce qui signifie, comme chacun sait : Societas Jesus ou Société de Jésus, la fameuse « Compagnie » fondée par Ignace de Loyola)

On le verra, nos « pères » étant flamands avaient presque uniquement des noms flamands, nous étions dans une province jésuite desservie par la communauté flamande de Belgique, contrairement au collège de Léopoldville-Kinshasa, et plus tard le collège dit interracial d'Usumbura, où ce seront principalement des pères jésuites venus de Wallonie. L'organisation administrative du collège était très hiérarchisée, comme la Compagnie elle-même avec son général, le pape noir. Un recteur à la tête de tous et de tout, un père ministre (le trésorier : c'est lui qui achetait les fournitures et s'occupait des finances du collège et des relations financières avec les parents), un préfet de la discipline, un autre pour les études (pas toujours). Les pères professeurs et les pères surveillants. Les pères prêtres et les

¹ Vous l'avez compris, c'est bien cette histoire-ci qui est fictive, tel qu'annoncé dès l'exergue de tout l'ouvrage.

scolastiques (en stage avant l'ordination) (cfr père Émil Jansen, scolastique surveillant des Grands en 49, il reviendra prêtre en 53, prof de rhéto).

Pères Recteurs

(Pour tous les SJ de cette époque, je recommanderais d'abord la photo P132.)

- Père Paul Croonenberghs, de juillet 49 à mars 54 (P135, 045, 132, 133)
- Père Dewolf, ancien prof de rhéto, revenu de Belgique après quelques mois, pour intérim de mars 54 à août 54
- Père Schurmans, de septembre 54 à juillet 55. C'est lui qui fera le discours au roi Baudouin, à partir d'un bout de papier que le roi voudra garder parce qu'il y avait fait mention de Léopold III. (P650)

Pères non-profs

- Père Jean Smets, préfet de discipline de 1946 à août 53 (P132, 133, 134)
- Père van de Kerkhove, son remplaçant en 53-55. On l'appelait Le Pif, à cause de son long nez.
- Père Ernest Van den Broek, père ministre (P137)
- Père Van de Straeten, surveillant des Tout-petits (Tournesol ou Piccard)
- Père Fernand Van den Abeele, dit Marie-qui-louche, surveillant des Petits.
- Père de Crombrughe, dit Fossile, surveillant des Moyens
- Père Jansen, surveillant des Grands en 49-50, joueur du Victory (P601) puis partira, puis reviendra ordonné et grossi comme prof de rhéto en juillet 53.
- Père Van Grunderbeeck, dit Rollmops, surveillant des Grands de septembre 51 à juillet 54(?)
- Père De Clerck, surveillant des Moyens, dit King-Kong
- Père... XXX avec une barbe, dit Fétiche, surveillant des Moyens (pas longtemps)
- Père de Bruecker (?)
- XXX, Demi-portion, surveillant des Grands la dernière année (P213, 643)



- Père Claes (dit et redit : Bilulu), un autre surveillant des Grands 54-55, très philosophe spécialiste en existentialisme, aimait bavarder, connaissait bien Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Il quittera la Compagnie vers 57. (P213)
- Père François Van den Abeele (?)
- Pas vus, mais surveillants juste avant 1949, et entendu parler de : père Van der Auwera, dit Macayabo, surveillant des Grands et père Vivex, surveillant des Petits

Pères professeurs

- Père Dewolf, prof de rhéto (49-53), bibliothèque Humanitas
 - Père Collin, prof de rhéto, auteur de nombreuses préparations en latin (surnom : Coucouille) (P138)
 - Père Jansen, prof de rhéto, spécialiste en cinéma (déjà mentionné plus haut)
 - Père Bertrand, prof de poésie (49-53), ténor répétiteur de chant, Victor Lavu, entraîneur du Victory (surnom : Poupousse)
 - Père de Grelle, jeune savant qui découvrit le nombre d'or dans Virgile, prof de poésie 53-54 (P146, 417)
 - Père Guy Jacqmotte, mon prof de poésie en 54-55, très bon jeune prof, théâtre (P643)
 - Père Joseph Cuypers, dit Cupidon, mon prof de 3^e latine, jardinier, aumônier de clan, totem : Milan. « C'est l'évidence même » (surnom : Cupidon) (P613, 417, 441, 450, 454)
 - Père Croegaert, CT (totem : Cerf), prof de 4^e latine jusqu'en 1951
 - Père Guy Verhaegen, CT (totem : Sanglier), mon prof de 4^e latine depuis 51 jusqu'à 53(?) (surnom : Dentifrice) (P145)
 - Père Michel Deckers, aumônier scout (totem : Loup ardent), parachutiste, ancien aumônier des troupes belges en Corée, sera tué en accident d'avion en 1960, prof de 4^e latine(?) (53-55) (P143)
 - Père Peeters, prof de 5^e latine, aumônier des louveteaux (49-51)
 - Père De Wilde (surnom : Barre-à-mine), mon prof de 5^e latine (51-55) (P442)
 - Père Émile Somers, mon prof de 6^e latine (49-51)
 - Père Van de Vyver, prof de physique et titulaire de 1^{re} ou 2^e scientifique
 - Père Butaye, prof chez les Flamands
- Frères jésuites
- *Broeder* C. Joossen, dit Dupont, infirmier, procure, orientation, cinéma et pouponnière (49-55)



- Frère Prouvé, dit Dupond, cuisine, boulangerie, joueur du Victory (49-55)
- Frère Bracaval, maintenance, installations cuisines, nouvelles constructions (50 à 53) (P144)
- Frère Ooyen qui venait du Vatican et s'occupait des servants de messe (P142)

Note : de tous ces pères et frères, il y en a cinq, me semble-t-il, qui vécurent au collège tout le long de ces six mêmes années que nous (49-55). Ce sont le père ministre, le père Cuypers, le père Van de Vyver, et les deux frères Prouvé et Joossen. S'il y en a un ou deux autres, je les prie de m'excuser de les avoir oubliés.

Frères maristes

Il y a aussi les frères maristes qui ont enseigné dans les préparatoires et les modernes. Chez eux, jamais de nom, uniquement des prénoms...

- Frère Étienne, mon prof de septième préparatoire en 49-50 (P202)
- Frère Aybert en 8^e pr. (P201)
- Frère Ernest avec des lunettes, qu'on surnommait Pivot en 9^e pr. (premier prof de Christian)
- Frère Achille, 2^e ou 3^e année joueur du Victory, malgré ses grosses lunettes qu'il maintenait avec un gros élastique dans la nuque (P139, 601)
- Le frère Louis (P139)
- Frère XXX, dit Bohame (nom populaire de la grue couronnée, à cause de son grand cou), prof chez les Flamands ou... en modernes.

Enfin les profs laïcs

- M. Van der Vorst (et sa femme), profs de musique (en classes) et de piano (en cours particuliers) (P182)
- M. Amand Zaman, prof de gym (P181)
- M. Van der Wilt, prof de math, le spécialiste des ronds parfaits sur le tableau (avec sa petite ficelle), colérique : son célèbre « Funérailles! » retentit encore à mes oreilles. (P183)



- M. Pas, prof de math, avait un petit « seveu » sur la langue, mais prof très gentil (P183)
- M. Jean Mortier, prof de 6^e latine après Somers, CT, totem : Élan (P186)
- M. Heyman, prof en flamand - théâtre, écrira des pièces en vers flamands (P184)
- M. Guy Lapage, prof de 6^e ou 5^e moderne (?) (P614)
- et encore d'autres : un en géographie et un en anglais... dont j'ai oublié les noms.

Ah! les jolis surnoms

Poupousse, Marie-qui-louche, Bidon, le Pif, Macayabo, Cupidon, Dentifrice, Barre-à-mine, Piccard ou Tournesol, Pivot, Bohame, Fossile, King-Kong, Bilulu, Demi-portion, Fétiche, Coucouille, Dupond et Dupont, L'homme de Spy, et Rollmops.

- Rollmops, le surveillant des Grands, mais il était petit. Toujours très propre, très ordonné, et grand organisateur, très sévère aussi et il roulait les R. Un chic type, mais quand il quittait l'étude, on pouvait entendre voler une mouche. Pas un ne parlait. Il ne disait jamais un mot de trop. Ainsi si on voulait savoir si on pouvait fumer à telle récréation, il suffisait de le regarder : s'il fumait, c'était oui. Il quitta le collège en 54 pour devenir missionnaire.
- Fossile et Marie-qui-louche, deux surnoms vraiment peu flatteurs. Et pourtant quels hommes délicieux, deux crèmes d'hommes, ces deux surveillants.
- King-Kong, le père De Clerck, un grand costaud très gentil, surveillant des Moyens, je crois. Ne resta pas longtemps.
- L'Homme de Spy, ça, c'était mon prof de poésie, le père Guy Jacqmotte, un bon metteur en scène. Intelligent et très dévoué.
- Fétiche, un barbu dont j'ai oublié le nom. Sera surveillant des Moyens pendant un an (?).
- les deux Dupondt, c'étaient deux frères jésuites. Ils n'étaient pas frères de famille, mais frères dans la communauté. Comme ils portaient tous les deux la barbe et qu'ils étaient petits et « frères », ce furent évidemment les deux Dupondt. L'un s'occupait de la cuisine et l'autre de l'infirmerie et de la procure. Le premier était nettement sportif et agile, le second calme et placide comme j'ai rarement vu. Deux bons Flamands, le *broeder* Prouvé et l'autre, *broeder* Joossen
- Poupousse (ou Poupouce?), le prof de poésie Guy Bertrand qui nous apprenait des chants religieux, le samedi soir, avant la dernière étude. Également entraîneur du Victory et reporter dans *Orientation* sous le pseudonyme de Victor Lavu.
- Barre-à-mine, le père Guy De Wilde, un long maigre qui s'occupera de la cinquième latine et des louveteaux.
- Coucouille, le père Colin, (P138) un petit vieux grassouillet, prof de rhéto en remplacement du père Dewolf. Il était un spécialiste ès lettres gréco-latines. Anecdote : un jour, il nous donna un cours de latin en troisième latine, remplaçant Cupidon. On étudiait Horace ou Cicéron et je traduais tant

bien que mal un passage. Nous avons des fascicules appelés *Préparation* pour nous aider. Il me demanda de lire ce qu'on disait dans la *Préparation*. Je lus. Puis il me fit relire, répétant, insistant : « Oui, mais « on » a encore écrit autre chose. Allez voir, « on » dit aussi que... » Et toute la classe, comprenant l'allusion, rigolait. Je me demandais pourquoi il insistait tellement, et enfin le franc est tombé : je me suis rappelé à ce moment que c'était lui l'auteur de la *Préparation* en question. Le « on », c'était Coucouille.

Remarque : les surnoms : toujours pour les pères et quelques frères, pas les laïcs. Pour les élèves, il y en eut quelques-uns, mais ce fut très rare. Quelquefois, selon leur nom, on utilisait parfois un diminutif : Luc Van Mossevelde sera appelé Van Moss, Papazoglakis, un Grec, sera Papa, et Foscolo : Fosse.

Parfois un jeu de mots. Ainsi avec mon nom Bonsang, on dira : sens bon (rare et facile). Pour les Carpentier, on disait souvent : Carpette; Pierre Meessen sera appelé Fourchette (il était longiligne), mais surtout la traduction de son nom flamand est Couteau, alors...

Les vrais surnoms sont rares :

- Georges Van den Heuvel : Manivelle ou encore Magnéto
- Michel André : Marabout (son totem scout)
- Antoine Cuypers, le fameux Cupidon, *goal-keeper* du Victory, a hérité du même surnom que son homonyme, le père Cuypers.

P. S. : J'ai toujours cru qu'avoir un surnom était bon signe : signe de popularité, mais aussi un honneur (comme un totem, une familiarité qui vous intègre plus dans le cercle des élèves). Le surnom prouve aussi une certaine intelligence de la part des élèves qui affublent leurs profs et surveillants de ces sobriquets souvent bien choisis.



04 bis - Listes des élèves



A) Liste générale et B) liste par année et par classe

(Le lecteur comprendra que je n'ai pas ici repris les différentes listes d'élèves. S'il reste sur sa faim, je le renvoie au site makala.be)

A) Liste générale des élèves de 1949 à 1955

887 noms par ordre alphabétique

(Pour rappel, nous ne disposons pas des listes des primaires 1953-54 et 1954-55)

À côté de chaque nom, nous avons répertorié les années, et pour chaque année le niveau de classe. Les années sont marquées par le premier millésime de l'année scolaire. Ainsi 52 signifie : année scolaire 1952-1953. Les douze niveaux de classe (toutes sections confondues : préparatoires, secondaires, latines, modernes, francophones et flamandes, internes ou externes) sont répertoriés

par les chiffres 1 à 9 et les trois lettres x, y, z. 1 à 9 pour les classes de rhéto ou première scientifique ou économique jusque la neuvième préparatoire et x, y, z pour les dixième, onzième et douzième préparatoires. Ainsi 49-x/50-9 signifie : année 49-50, classe de 10^e préparatoire / et année 1950-51, classe de neuvième préparatoire.

Notes : Rappelons que ces listes ne sont pas complètes du fait que tous les noms n'ont pas été retenus dans les palmarès, comme expliqué plus bas, avant la classification par classes. Ainsi lorsqu'on voit à côté d'un nom : 50-4/52-3, cela peut signifier soit que l'élève en question était absent du collège durant l'année 51-52, soit qu'il était présent probablement en troisième (latine ou scientifique), mais qu'il n'a pas été mentionné dans le palmarès.

Aidez-nous à compléter ces listes.

Beaucoup d'oubliés sans doute. Je pense à :

- Comblain (Michel?) (49-7?)
- Duhoux Jacques (49, 51, 52?)
- Franquart (ou Francart) Guy (49-6?)
- Meessens Pierre (50-5?)
- Thys (Hugo? frère aîné de Christian? en 50, 51? - 56?)

B) Listes par années et par classes

Tableaux annuels année par année, classe par classe et par ordre alphabétique.

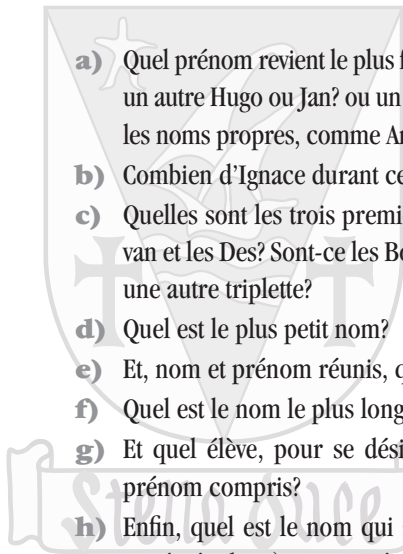
ATTENTION! Ces listes ne sont PAS COMPLÈTES. En effet, nous ne disposons pas des listes officielles – que sont-elles devenues? Nos listes ont été patiemment relevées à partir des six « palmarès » de 50 à 55, elles ne comprennent que les élèves qui ont eu 50% des points à la fin de l'année (60% en primaire) ou un prix ou un *accessit* dans une des matières d'examen (un *accessit*, chez les pères jésuites, était un classement dans le premier quart de la classe pour une matière). Il est donc probable qu'il nous manque fatalement quelques noms sur ces listes. Aidez-nous donc à les compléter et aussi à retrouver les noms des titulaires en nous écrivant. Nous avons mis le signe = devant les noms des élèves n'apparaissant pas dans un palmarès, mais dont la présence est garantie par toute autre source (photo, article dans *Orientation*, témoignage personnel, etc.).

Si vous cherchez un nom dans une classe et ne le trouvez pas, allez donc voir ce nom dans la liste alphabétique générale (A) des six années qui précède ces tableaux annuels (B). Vous pourrez ainsi mieux vous rendre compte de la probabilité ou non de sa présence dans cette classe, en considérant ses classements des années précédentes ou suivantes.

Pour faciliter votre recherche, il vous suffit de cliquer sur l'année que vous souhaitez consulter :

49/50 - 50/51 - 51/52 - 52/53 - 53/54 - 54/55

Et pour l'amusement, un petit jeu de questions idiotes tiré de la liste générale :



- a)** Quel prénom revient le plus fréquemment? Claude, Michel, Jean, Pierre, André, Jacques, ou Alain ou un autre Hugo ou Jan? ou un autre? (Attention, Jean-Pierre ne compte ni pour Pierre ni pour Jean, et les noms propres, comme André, Gérard, Paul ou Jacques-Houssa ne comptent pas non plus.)
- b)** Combien d'Ignace durant ces six ans?
- c)** Quelles sont les trois premières lettres des patronymes qui reviennent le plus souvent, à part les van et les Des? Sont-ce les Bon-, les Bou-, les Con-, les Cor-, les Del-, les Mon-, les Fau-, les Ver- ou une autre triplète?
- d)** Quel est le plus petit nom?
- e)** Et, nom et prénom réunis, quel est le champion de l'économie, qui a le moins de lettres?
- f)** Quel est le nom le plus long (en un seul mot)?
- g)** Et quel élève, pour se désigner, dispose du plus grand nombre de lettres en plusieurs mots, prénom compris?
- h)** Enfin, quel est le nom qui au cours de ces six ans revint le plus au collège (calculé en unités année/étudiant). Pensons à certaines grandes familles, en comptant tous les frères et autres élèves portant le même nom et en additionnant toutes les années de tous. Attention : je n'ai compté que les noms et les années présents dans cette liste, évidemment. Alors qui : les Delville, les De Schrijver, les Fabrizi? Ou les van de Walle, les Van den Plas... ou un autre nom?

Réponses

- a)** Au hasard : 6 Jan, 9 Hugo, 10 Alain, 10 Yves, 10 Jean-Marie, 11 Jean-Claude, 15 Jean-Pierre, 17 Philippe, 20 Claude, 26 Michel, 33 André, 35 Pierre, 38 Jean... et les deux champions sont Guy et Jacques, avec 43 présences.
- b)** Deux : de Gruben et Vauthier
- c)** 11 Mor, 12 Ger, 16 Del et le champion, 20 Ver
- d)** Il y en a trois : Cox, Paz et Vos en trois lettres.
- e)** 8 lettres pour Jan Claes, Luc De Roy, Jan Duyck, Luc Gilon, Guy Motte, Guy Notté, José Otao, Max Panas. Mais Luc Paul, Guy Rits et Emil Vos sont nos trois champions avec seulement 7 lettres.
- f)** Les 11 lettres sont nombreux : Uytendhoven, Vandenhede, Overstraeten, Winckelman, Sierakowski, 13 lettres : Georganellis, Schaepmeester et Charalamidis, 14 lettres : Hadjistavakis et Schoonmeesters, mais le record avec 15 appartient à Vannieuwenburgh. Honneur à la noblesse! 24 lettres : François Dumont de Chassart et Marc de Maleingreau d'Hembise, 25 lettres : François 't Kint de Rodenbeek, 26 lettres : Didier (ou Claude) van de Werve de Schielde. Réginald du Monceau de Bergenda (i) a 27 lettres, son frère Bernard n'en a que 26. La palme revient à Raymond Cornet d'Elizius de Peissant (30 lettres bien comptées, oui!).
- g)** Quatre frères Carpentier pour 16 unités, 17 unités pour les van de Werve, 18 pour les André, 20 aux cinq frères Delville, 21 aux Lebrun et Le Brun. Mais le pompon revient aux Libbrecht : 23 unités de calcul.



Stella duce

05 - Un peu de géo

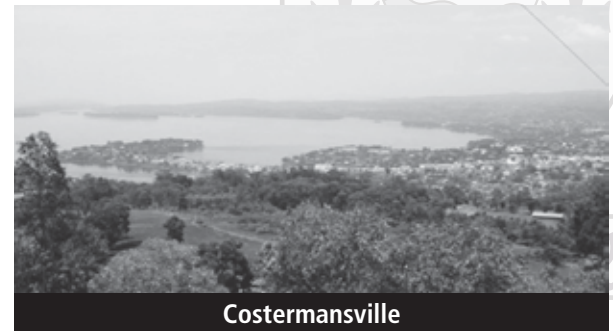
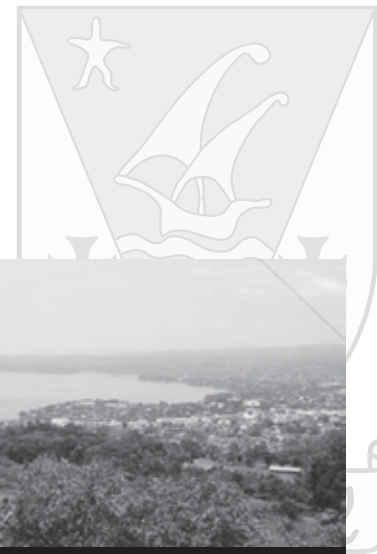
Le Kivu dans le Congo

Costermansville était la capitale de la province du Kivu et du district du Sud-Kivu. Elle s'appellera Bukavu en 1953. Située au sud du lac Kivu et jouxtant le Rwanda à l'est, elle jouit d'un climat sain et sec. Nous sommes dans une région assez volcanique (terre noire et fertile), à 1400 mètres de hauteur. C'est aussi ce qu'on appelle la région

des Grands Lacs et le cœur de l'Afrique. Il est amusant de savoir que les eaux du Kivu se déversent dans la Ruzizi vers le sud et le lac Tanganyika (Bujumbura au Burundi) qui lui-même constitue une des sources du grand fleuve Congo, qu'on a aussi appelé de son ancien nom : le Zaïre. Ce fleuve est très long (5^e au monde avec 4700 km) et possède, après l'Amazone, le deuxième plus grand débit au monde. Il est tellement long que les populations côtières lui avaient donné trois noms : Lualaba, Zaïre et Kongo. Donc Costermansville est tout au début du bassin du Congo, qui va descendre vers le sud, puis remonter vers le nord à partir du Katanga. Stanley, qui avait « découvert » le Congo pour le roi Léopold II, a retracé tout le bassin du fleuve et on peut dire que le territoire du Zaïre actuel, l'ancien Congo belge, constitue la plus grande partie de ce bassin. Au nord du lac Kivu, près de Lubéro, se trouvent les monts Virunga, puis le lac Édouard. Nous sommes près du parc Albert, la plus grande réserve naturelle du Congo, baigné par le lac Édouard. Il ne faut pas confondre le parc Albert et le lac Albert, qui lui est plus au nord. Les eaux de ces deux lacs s'en vont vers le nord et constituent une des sources du Nil. Le nord Kivu est donc la frontière entre les bassins de ces deux fleuves immenses, parmi les plus grands du monde et certainement les deux plus grands d'Afrique. Le nord Kivu a pour chef-lieu Goma, au nord du lac.

Ruanda et noms des lieux

Le Ruanda (qui s'écrit actuellement Rwanda) ancienne colonie allemande, sous mandat belge depuis 1918. De même que l'Urundi, plus au sud. Kitega, et Kigali sont les capitales du R-U et Usumbura (future Bujumbura, dite Usa à cette époque – prononcer Ouza et non Iou.S.É) qui deviendra Bujumbura est la plus grande ville de ces deux pays, sur le lac Tanganyika. La rivière Ruzizi constitue la frontière entre le Congo et le Rwanda. Cette rivière est assez importante et compte beaucoup de chutes. Elle est le déversoir du lac Kivu dans le lac Tanganyika, 300 km plus bas. Dénivellation de près



Costermansville

de 500 mètres! C'est énorme. Nous avons souvent été nager dans la Ruzizi et dans des petites chutes... Il avait été question de construire une centrale électrique près d'Usumbura qui aurait eu une chute de près de 500 mètres de haut et aurait fait tourner des turbines pour produire assez de courant pour toute l'Afrique centrale. Mais le coût exorbitant des installations et des lignes était prohibitif et a fait tomber le projet...



Bukavu

Costermansville (voir plan : P107), chef-lieu du Kivu, redeviendra Bukavu de son nom indigène en 1953, par un certain snobisme de la population européenne qui l'a plébiscité. Le terrain de foot s'appelait la Kawa, pas loin de la Flamme et de la Botte, puis un autre terrain de foot sera choisi en janvier 53 à la Mukukwe, au sud-ouest du collège, pas loin de l'hippodrome.

Le collège a été construit dès 1938-40 sur une colline appelée Nya Lukemba, au sud du lac Kivu, juste à l'est de la botte du Gouverneur. Plus au sud, en face de la grande patinoire-barza sur laquelle nous avons toutes nos récréations, se trouve une autre colline appelée la colline du CER (Centre d'émission radiophonique, P047, grand bâtiment à gauche sur la photo, à 250 mètres en face du collège) du nom du bâtiment que l'on voyait tous les jours. Le soir, durant nos récréations, plusieurs s'affrontaient du rayon de leurs lampes torches (la guerre des étoiles bien avant le film) pour savoir laquelle avait le faisceau le plus aigu et le plus puissant afin de pouvoir éclairer le CER distant de près de trois cents mètres, la nuit. Certaines lampes Ray-O-Vac – publicité non payée – étaient réellement d'une puissance hors du commun. C'est sur cette même patinoire, après le souper, que nous rêvions en regardant la Croix du Sud. Bientôt, en 1950, on eut des grands réverbères avec des lampes au mercure qui éclairaient la plaine et nous permettaient même de jouer au foot le soir. Nous pouvions aussi mieux admirer les gens de la ville lorsqu'ils venaient assister à un spectacle. Les Grands zieutaient les filles, mais nous les gamins de douze ou treize ans, nous admirions plutôt les bagnoles. Chacun y allait de ses connaissances : une Ford, une Plymouth, une DeSoto, une Studebaker ou encore une Volvo ou une « Citron »... Quand ces nouvelles lumières furent installées, nous trouvions que l'on avait tous, sous leur reflet jaune pâle, une face de revenants, et même le reflet verdâtre de cadavres ambulants.

Au Kivu et surtout au Rwanda, pays des mille collines, la plupart des endroits sont appelés Nya... quelque chose, Nya signifiant colline, on comprend cela. Ainsi, nous avions, entre autres, comme lieux d'excursion



Kamembe

et de camps scouts : NyaNgezi (M. Quoirin, sur la route d'Usa), Nya Kasiba (chutes), Nya Lukemba (colline du collège), etc.

Voici d'autres noms de lieux du Kivu ou du Ruanda, aboutissements ou passages obligés de nos camps et excursions :

- Kamembe, plaine d'aviation située au Rwanda, de l'autre côté de la Ruzizi.
- Shangugu (Ciangugu) Rw, où les pères avaient une maison de repos.
- Kamanolia, Lubirizi, Karamba (route d'Astrida, Rw, chez M. Defays où je ferai ma promesse scout), Kabare.
- Kalehe, Panzi (chez M. Paquet, près de la Ruzizi où j'ai fait un *bike* avec Claude Jaumin), Hongo, Birava.
- Katana, à l'ouest du lac, là il y avait des chutes d'eau chaude : formidable, quelle douche agréable...
- Giti, vallée des cynocéphales, km 16 (M. Van Klooster), La Michodière, Sisi, Kaseke.
- Les volcans Biega, Kahuzi (avec des chutes Kashalala et les chutes de Saza), Nyamlagira, Nyaragongo
- Et encore Tchamfu, Mibirizi, Gaseke, le lac des deux Montagnes, Kakono...



06 - Calendrier au collège

Nous avons des fêtes particulières :

- 13 octobre : fête de l'État indépendant du Congo
- En novembre : fête de St-Jean Berchmans (SJ)
- En mai (?) : fête du RP Recteur
- En fin juin : jeux de St-Louis (Louis de Gonzague, SJ) (P655)

Nous étions donc internes durant trois longs trimestres. Nous retournions chez nos parents à Noël (sauf quelques-uns qui habitaient trop loin et pour lesquels, en vérité, nos vacances de Pâques étaient un peu allongées, et donc nos vacances de Noël raccourcies) et à Pâques. Les grandes vacances allaient du 10 ou 13 ou 15 juillet au 6 ou 8 septembre.

À chaque trimestre, nous avions des congés particuliers, outre les fêtes de congés légaux : Toussaint et jour des morts, Mardi gras ou Mercredi des cendres, 1^{er} mai. C'étaient pour les scouts les trois occasions de faire leurs camps trimestriels.

Notre horaire de classe : lundi, mardi, jeudi et vendredi toute la journée - mercredi et samedi : congé PM.

Horaire régulier	
6 h	Coup de sifflet dans le dortoir, lever
6 h 05	Gym matinale sur la barza, retour au dortoir
6 h 10	Toilette
6 h 25	Sortie en rang vers la chapelle, messe (en 54, nous aurons deux jours étude à la place de la messe)
7 h 00	Déjeuner
7 h 20	Récréation
7 h 45	Étude
8 h 15	Premier cours
9 h 05	Deuxième cours
9 h 55	Récréation
10 h 05	Troisième cours
10 h 55	Récréation
11 h 05	Quatrième cours (ou étude)
11 h 50	Récréation
12 h 00 (puis 12 h 05)	Dîner
12 h 25 (puis 12 h 30)	Récréation et salle de jeux
13 h 15	Étude lecture permise
13 h 45	Cinquième cours
14 h 35	Récréation
14 h 45	Sixième cours
15 h 45	Goûter
16 h 10	Récréation
17 h 00	Première étude du soir : devoirs
18 h 30	Récréation
18 h 45	Deuxième étude
19 h 30	Souper
19 h 50	Récréation
20 h 00	Troisième et dernière étude lecture
20 h 30	Moyens : chapelle prière du soir, dortoir, couvre-feu 15 ou 20 minutes après
20 h 45	Grands : Idem
21 h 15	Rhétoriciens

Au début de l'année scolaire, nous recevions un petit calendrier scolaire avec une page par mois. Nous y trouvions les congés. C'était d'ailleurs la première chose que nous nous empressions de trouver : les jours marqués d'un petit c (pour congé) que nous soulignions bien fort. Puis on voyait les examens échelonnés par classe tout le long du trimestre. Cela commençait doucement par les rédactions, les

Horaire des mercredis après-midi	
13 h 30	Étude lecture
14 h 30	Récréation, sports, bain (ouverture des dortoirs)
16 h 00	Goûter
16 h 30	Sports et jeux
17 h 40	Dortoir douche
18 h 00	Étude devoirs
19 h 30	Souper
19 h 50	Récréation, salle de jeux
Prière à la chapelle et heures de coucher comme les jours ordinaires.	

Horaire des dimanches			
6 h 15	Lever		
6 h 45	Messe chantée		
7 h 25	Déjeuner, récréation		
8 h 10	Étude		
9 h 30	Sports et jeux (bain facultatif) réunion et sortie scouts (ouverture des dortoirs)		
11 h 00	Salle de récré ouverte		
12 h 05	Dîner		
12 h 30	Récré, salle de jeux		
13 h 30	Étude lecture, audition musicale		
15 h 00	Récréation		
16 h 15	Goûter, puis récré	15 h 30	Goûter, puis départ camion
17 h 00	Cinéma	16 h 30	Football Victory
19 h 30	Souper	18 h 40	Retour et salut
20 h 00	Salut	19 h	Souper, puis salle de jeu
Heures de coucher : Moyens à 20 h 30, Grands à 20 h 45, Rhétos à 21 h 15			

examens de diction, puis géo, fla-
mand, les thèmes latins et grecs,
histoire, religion, puis le trimestre
se terminait par les examens les
plus costauds : math, les versions,
l'éducation physique (facile), les
préceptes et auteurs, et les oraux. En
général nous n'avions qu'un ou deux
examens par semaine, donc pas de
session d'examens, c'est le système
jésuite, mais cela avait le désavan-
tage de durer quasi tout le trimestre.
Dans ce calendrier scolaire, on avait
un aperçu des règlements et de notre
horaire journalier.

Je présente en tableaux quel
était notre horaire quotidien chez
les Grands, pour ces années 1949-
1955. Nous avions une journée très
minutée, vous en jugerez.

Pour rappel : les mercredis et
samedis après-midi, nous n'avions
pas cours, mais grande récréation
sportive. Entre 13 h 15 et 19 h 30,
l'horaire était différent.

Et le dimanche, on faisait grasse
matinée : nous nous levions plus
tard (15 minutes!) et pas de gym
matinale, mais nous avions un
horaire assez précis avec, durant
l'après-midi, soit un match de foot
en ville avec notre « Victory », soit
un film. N'oublions pas le salut le
soir et tout est bien qui finit bien la
semaine...



07 - Régime sévère, mais vivifiant

En exagérant à peine, je pourrais dire que tout étudiant fraîchement débarqué au collège de Costermansville en 49 ou 52 (ou Bukavu en 53-55) devait rapidement se mettre dans la tête et appliquer rigoureusement trois règles essentielles pour vivre en harmonie avec son entourage. Ces trois points sont les rangs omniprésents, la règle du silence et l'habitude d'obéir au moindre coup de sifflet.

Où que nous allions, lorsque nous devions nous déplacer d'un site à un autre, nous le faisions en rangs. Les rangs étaient deux longues files d'élèves qui marchaient en silence d'un endroit à l'autre, le long des barzas, attendant pour partir que les rangs soient formés et que le surveillant nous ait communiqué l'ordre de départ. Nous n'avions pas de place désignée dans les rangs, nous ne marchions pas en nous tenant la main, et nous ne marchions pas au pas. Non, nous défilions simplement en deux longues files parallèles et silencieuses. Du dortoir à la chapelle, de celle-ci au réfectoire, du réfectoire à la patinoire... toujours en rangs. Après la récré, on reformait nos rangs sous un coup de sifflet qui nous rassemblait, nous gravissions les escaliers, toujours bien rangés jusque la salle d'étude pour l'étude du matin. Comme entre l'étude et les classes, chacun devait suivre un chemin différent, à ce moment nous marchions seuls mais toujours silencieux sur la barza vers notre local de classe. Et ainsi de suite, toute la journée, toute la semaine, tout le trimestre et toute l'année. Quand on s'y était fait, cela ne nous ennuyait absolument pas. Le mieux était de s'y faire le plus vite possible, car il n'y avait aucune alternative à ce moyen de transport, simple, omnibus et pas trop coûteux.

J'ai déjà parlé du silence. Nous n'étions pas en retraite perpétuelle, mais le silence était la règle. À part les repas, lorsqu'on n'était pas punis (car j'ai même connu certains repas où nous étions trop criards et où le préfet surveillant nous imposait le silence... pour mieux mastiquer et digérer), et les récréations évidemment, au fond notre vie était plutôt silencieuse. Lorsqu'au dortoir ou ailleurs nous avions à parler, il fallait le faire de personne à personne et en respectant le silence général. Attention, en classe nous avions le droit et même le devoir de répondre et de poser des questions et on nous permettait de rire au cinéma ou au théâtre...

Quant au sifflet strident, il s'agit du petit sifflet à roulette des arbitres de foot. Tous les surveillants et le préfet avaient le leur (et même, je crois les pères titulaires de classe). C'était leur arme, comme la matraque pour un flic, ou leur outil indispensable, comme la craie pour un prof ou la cuiller à pot d'une matrone à la cuisine. Le matin, pour sortir de la chambre, coup de sifflet. À la fin du déjeuner (et de tous les repas) coup de sifflet pour imposer le silence et permettre la prière et une sortie ordonnée en rangs et en silence. Pour la sortie des classes, pas de sifflet, mais un coup de gong à travers tout le collège qui vibrait au même horaire pour toutes les classes. Après chaque récréation, là il y avait deux coups de sifflet. Un premier cinq minutes avant l'heure pour permettre d'arrêter les jeux, de remettre le matériel et de revenir tranquillement du fond de la plaine jusqu'à la patinoire où se faisait la mise

en rangs. Cinq minutes après, deuxième coup de sifflet qui imposait le silence et la mise en rangs immédiate. Un signe de tête, ou un petit cri du surveillant : « Avancez » et les rangs, comme un grand train, quittaient la gare de patinoire en direction de l'étude ou du réfectoire, ou de la chapelle... Il est déjà arrivé, lorsque les élèves ne s'étaient pas trop éloignés – à une récréation du soir par exemple – qu'un seul coup de sifflet suffise. J'ai vu souvent « Rollmops » sortir son sifflet sans l'utiliser, et tous les élèves comme des automates bien huilés commençaient la manœuvre de mise en rangs... Question d'habitude.

On pourrait s'étendre très longuement sur cette atmosphère autoritaire relativement dure. À cette époque les pères croyaient encore aux vertus du respect et de la discipline. Et il m'apparaît que le respect a plus de chance de forger un caractère que la liberté très actuelle du « moi, je » qui permet tout au nom d'une soi-disant liberté...

J'imagine aisément aujourd'hui, en ce début du troisième millénaire, qu'un lecteur non averti et peut-être encore étudiant devrait être effaré par le régime sévère et même austère que nous recevions là-bas. C'est vrai en effet que l'éducation reçue à Cost-Bukavu et l'enseignement dispensé de nos jours, peu importe l'endroit d'ailleurs, sont sans commune mesure. J'ai été enseignant jusqu'il y a peu. Je puis en parler. Mais, croyez bien, chers lecteurs, que mes préférences penchent nettement en faveur de cet ancien régime. Mais que diraient alors les jeunes lecteurs de l'absence totale de mixité dans notre collège? Pas la moindre fille, pas le plus petit jupon à l'horizon de nos quinze ans... L'enfer? Ben non, voyons... la tranquillité. Non, mais vous imaginez un internat avec des garçons et des filles, les matches de foot, les dortoirs, la rivalité obligée, les probables flirts et tous les comportements rendus artificiels et faussés par le regard de l'autre... Quelle pagaille! j'allais dire quel bordel, excusez-moi! Je crois que ce serait plutôt la mixité qui aurait été un enfer bien difficile à vivre. D'ailleurs l'athénée de Bukavu avait un petit internat mixte et d'après ce que j'ai entendu dire, il y aurait eu là quelques problèmes. Passons.

Non, nous ne pensions pas aux filles, nous en rêvions, ce n'est pas la même chose. Leur absence pouvait nous stimuler même, mais jamais nous perturber. Oh! je sais que les grands esprits pourront trouver à redire sur cette absence de la femme. Je dirais simplement que leur absence n'était pas leur négation. La femme y était même sublimée. Notre-Dame de la Victoire était là.

La non-mixité me paraît plus normale dans un établissement d'éducation avec internat, encore aujourd'hui. Je sais que la mentalité a évolué en cinquante ans et que bien des jeunes ne pourraient probablement pas résister à pareil régime, moi j'y vois beaucoup d'avantages... Pourtant, diront certains, pas de famille, jamais de filles, cela doit perturber un jeune homme en pleine formation. Je ne m'étendrai pas sur les effets psychologiques d'une telle séparation d'avec la famille et d'avec toute présence féminine pour les jeunes adolescents que nous étions. Il y a certes des inconvénients à cette séparation, mais il y avait aussi, pour sûr, des bienfaits à notre formation quelquefois spartiate (voir *Nourriture du corps, de l'âme et de l'esprit*).



Steiner

08 - Un collège vraiment pas comme les autres

Ce 26 juillet 2003, je lis dans un reportage de Pierre Foglia, dans *La Presse* de Montréal, à propos du Tour de France :

Cela me fait penser que même s'il y a des milliards de paysages sur la planète, il n'y a que deux sortes de lieux. Ceux auxquels nous sommes attachés par des souvenirs d'enfance et les autres. On porte sur les premiers un regard tourné vers l'intérieur et sur les autres un regard panoramique. L'exacerbation du souvenir nous porte à revivre les premiers plutôt qu'à les voir, l'œil a moins de mémoire que le cœur. Le regard de l'étranger est souvent plus juste.

Que cela est bien dit. Et que le lecteur se le tienne pour dit : je parle de mémoire (je n'ai plus vu mon collège depuis... cinquante ans), donc c'est mon cœur qui s'exprime.

Généralement un collège, en tout cas pour ses étudiants, c'est la « boîte », plutôt hantée de mauvais souvenirs ou de craintes enfantines, des punitions, des examens, des murs où on étouffe. On s'y sent à l'étroit, on rêve de vacances. Eh bien, Cost (dans notre langage ce nom était souvent synonyme du collège) pour nous était différent. Non pas que nous ne rêvions pas, nous aussi de nos vacances, mais pour les internes que nous étions ce cher collège était le berceau de notre vie, le repaire de nos amis, le tremplin de nos apprentissages, le bateau qui nous conduirait vers l'avenir. Comprenez-moi. Pour des internes, leur collège ce n'est pas que les classes et les profs, c'est aussi beaucoup plus : la camaraderie, les récrés, les sports, les arts et le scoutisme (pour plusieurs), la vie saine en plein air, la discipline, les découvertes. C'était toute notre vie et malgré des temps plus durs, nous étions heureux. Notre collège était grand et beau sous le soleil. Rien que la couleur claire de ses murs chaulés ocre pâle différait totalement des gris ou rouges brique qu'on a l'habitude de rencontrer en Belgique ou ailleurs. Le collège s'étalait sur une colline, il dominait la ville et le lac!



020

Le collège, vaste, lumineux...

Le collège, vu d'avion, c'étaient trois grands carrés, posés côte à côte avec des jardins au centre. Étendu en surface. Seulement un étage en plus du rez-de-chaussée. On construira un deuxième étage dans l'aile des pères (P020, 009 et 022), sur la façade ouest. Au centre de ces trois carrés, quatre jardins intérieurs purement décoratifs et des barzas. Ce mot n'est pas dans le dictionnaire, il faudrait dire vérandas. Bon! Je dirai quand même barza. Pardon? Comment? Ah! vous vous demandez comment trois carrés peuvent héberger quatre jardins, et vous avez bien raison. C'est que le troisième carré, l'oriental, fut à son tour juste en 49 subdivisé en deux parties, par l'érection d'une aile supplémentaire. CQFD. On utilisait toujours en géométrie ce sigle de la sentence suivante « ce qu'il fallait démontrer ».

Quand je suis arrivé en 49, il n'y avait pas encore l'aile supplémentaire de l'externat et du primaire (P029). La longueur côté nord (côté du lac) abritait six dortoirs (P038, 034) et deux autres nouveaux dortoirs pour les Petits et Tout-petits viennent de faire leur apparition dans le dernier carré du côté est, comme je viens de l'écrire (P002 et 006). Sur le côté sud, il y a également la cuisine et le réfectoire des pères.



029



011

À l'est, nous avons la chapelle des boys, l'infirmerie et les prolongements de la grande salle. Au centre entre les deux carrés de gauche – toujours en regardant vers le nord –, la chapelle et le réfectoire au rez-de-chaussée (P042, 031, 011, 012), à l'ouest l'aile des bureaux et des chambres des pères. Enfin la façade sud (avec les patinoires) était répartie en classes (P026 et 027) et en salles d'études et, entre les deux patinoires, la préfecture et l'infirmerie sous la grande croix.

À l'extérieur, si nous reprenons le tour par le côté nord, face à la cuisine : le local des louveteaux et des routiers, avec à l'arrière le local de la troupe scout (P051) avec jardin et le fameux champignon pour y étendre les tentes à faire sécher (P621, à gauche). Un peu plus à l'est les buanderies et plus loin, derrière, les boyeries. Côté est, il y aura la grotte ND de Lourdes et la résidence des frères maristes. Côté nord, sous les deux patinoires, de grands préaux avec une kyrielle de cabinets de toilette et les fontaines circulaires. Sous les deux grandes volées d'escaliers montant aux patinoires, de chaque côté de la préfecture, plusieurs réduits fourre-tout, où j'ai vu des vieilles caisses, des planches remplies de clous, les réserves de ballons et de patins de chaque division... Attenant à la salle de gym, deux

courts de tennis en ciment et plus loin, viendra un terrain de basket. Vers 1951, en prolongement de l'aile est, on construira, le long des tennis une aile nouvelle destinée aux primaires et à l'externat. Et à l'extrémité sud de cette nouvelle aile, sera la belle et grande bibliothèque Humanitas, œuvre du père Dewolf, destinée avant tout à la ville, mais aussi, si je me souviens bien, aux étudiants de rhéto et de poésie. Bien sûr, côté sud s'étendait la grande plaine de foot, avec des terrains attenants. Enfin côté ouest une autre grande plaine de foot (P054) qui sera réaménagée et fameusement agrandie en 50.



054

Si nous nous éloignons un peu et regardons les environs, nous découvrons le lac (P040, 041, 315), en contrebas du côté nord, plus à l'est on devine la Ruzizi puis le Ruanda. Face aux patinoires, côté sud, on peut voir la colline du CER et du camp militaire (P047, 313). Et au loin, à l'ouest, la ville de Cost (P054), qui deviendra Bukavu en 53.

Sa devise : *Stella duce*, en latin, comme il se doit (dans les coins supérieurs de chaque page, et P104). Littéralement cela signifie : « Conduis selon l'étoile ». Nous disions : « L'étoile te conduisant ». Sur l'écusson, nous avons une caravelle et une étoile jaunes sur fond marine. L'insigne des scouts pour marquer notre district du Kivu était deux montagnes et un volcan se reflétant dans le lac.



105

Le collège était aussi marqué du signe de trois animaux caractéristiques : la bohame ou grue couronnée (P105), parce que l'une d'elles avait coutume de venir nicher aux alentours et se promener sur les plaines pendant que les élèves suivaient leurs cours... Mais il y aura encore le buffle et le lion. On ne peut parler du collège sans se référer aux bucranes de buffles qui décoraient les murs nus et austères du réfectoire. En fait ce n'étaient pas vraiment des crânes de buffles, mais de nombreuses paires de cornes de buffles qui ornaient le réfectoire et lui donnaient un cachet très colonial et africain. Il y avait bien une ving-

taine de paires de cornes, énormes rattachées à une planchette et suspendues aux murs blancs du réfectoire. Glorieux trophées de quelles chasses et de qui? Je ne l'ai jamais su... Il faut enfin se rappeler des fameuses gargouilles de M. Nef (P185), un vieux veuf architecte qui fit les plans de cette énorme bâtisse et passait ses vieux jours dans son collège et de temps à autre traversait la patinoire. Ces gargouilles représentaient la tête d'un lion avec sa crinière assez circulaire et se retrouvaient plantées tous les dix mètres sur le mur du premier étage. Qui a été une fois au collège se souviendra toujours de ces marques de fabrique comme autant de cachets ou de signatures architecturales. (P031, 032, 135).



031

Érigé pendant la guerre, le premier groupe de bâtiments est terminé en 44-45. Le collège porte fièrement le nom de Notre-Dame de la Victoire. Il fut construit en sections accolées pour contrer les effets des tremblements de terre fréquents dans cette région volcanique. Nous avons une ou deux petites secousses par an. Qui ne se souvient d'avoir vu trembler son bureau, alors qu'il était occupé à recopier un devoir ou à potasser une leçon? En fait,

le collège a une entrée officielle (au milieu de l'aile ouest, côté des pères¹), et une entrée principale : les deux volées de marches du grand escalier aboutissant aux patinoires, côté sud², mais en réalité on pouvait y rentrer par dix entrées plus petites, plus cachées. Une grande croix trône à dix-huit mètres de haut (P007), près des casiers, au-dessus de la cage d'escalier principal (P048), face à l'entrée de la chapelle. De grandes barzas entourent les trois jardins et courent le long de presque tous les bâtiments. Ce qu'on y a marché en rangs et en silence! Enfin le bureau du père préfet (grand responsable de la discipline) se trouvait sous la grande croix, juste au milieu de la façade avant, entre les deux grandes volées d'escaliers et entre les deux patinoires. Il y avait encore un petit bureau pour le frère infirmier situé là quelque part, car facile d'accès. Enfin, sur le lac, en contrebas, à deux-trois cents mètres, nous avions notre piscine sans murs, avec plongeoirs, murets de remblai pour le déshabillage. Vraiment un collège royal, où nous menions une vie de princes.



Stella duce

09- Nourriture du corps, de l'âme et de l'esprit

Nourriture du corps

Dans un internat, il faut d'abord penser à entretenir la « machine ». La bouffe et les exercices sont les meilleurs ingrédients pour satisfaire ce besoin.

Côté boustifaille, la cuisine nous dispensait journallement quatre repas, dont deux repas chauds, le midi et le soir et un double dessert à chaque fois. Nous ne pouvions vraiment pas nous plaindre, sauf peut-être de la monotonie des repas qui revenaient souvent chaque semaine avec une régularité effarante. Certaines exceptions cependant pour des denrées plus rares ou plus difficiles à proposer à des réfectoires de deux ou trois cents élèves à la fois. Ainsi les œufs cuits à la coque : chacun deux œufs lors du déjeuner, à peu près une fois par mois. Ainsi les carottes de maïs ou les tranches de tête pressée avec du vinaigre. Au repas de midi, nous avions toujours le potage, les pommes de terre (le jeudi des

¹ P022, 032, 040 et toutes les photos de classes et de divisions

² P004, 010, 018, 036

frites), un légume et de la viande. La sauce était souvent la même avec une gélatine quelconque, pas toujours très inspirée. Tous les soirs, on nous servait des pommes de terre en purée (récupération du restant de midi ou de la veille, selon le principe de Lavoisier : rien ne se perd, rien ne se crée, mais tout se transforme). Mais nous avions aussi toujours deux desserts – quel luxe : une tranche de gâteau ou un plat de crème et un fruit. Des oranges, des bananes, des tranches d'ananas, mais aussi des goyaves, des prunes du Japon. Je n'ai pas le souvenir d'avoir mangé là-bas la moindre papaye ni la plus petite mangue. Sans doute n'y en avait-il pas au Kivu? Par contre certains midis, nous recevions des maïs cuits à l'eau. Avec une noix de beurre et une pincée de sel... miam, miam! Les dimanches midi, nous avions trois bouteilles de boisson par table de six. Au choix, grenadine ou bière. Hein, un peu les pères!

On ne peut parler des repas au collège sans expliquer deux ou trois choses concernant les boys, l'ordre de préséance pour le service, le pain de fabrication maison et les fameuses conserves.

D'abord – nous étions en Afrique – nous étions servis par des boys. Nous n'avions pas le droit de nous lever pour nous servir. Aussitôt la prière terminée – à midi, le préfet nous faisait réciter l'angélus – les boys distribuaient les plats arrivés tout fumants sur des chariots : un de chaque sorte par table. On levait la main quand on désirait un autre plat de tranches de pain ou une autre cafetière. Le boy venait aussitôt nous demander ce que nous désirions. Quand je dis que nous étions comme des petits rois.

Pour éviter toute dispute, il y avait une coutume (non écrite dans les règlements, mais respectée par tous) qui stipulait que chacun à tour de rôle se servait le premier. C'est ce que j'appellerais l'ordre rotatif de préséance pour le service à table. Comme nous étions six à table, cela tombait bien car on n'était jamais le premier le même jour. Le premier servi passait les plats à son voisin de droite (toujours dans le sens contraire des aiguilles d'une montre) et celui-ci à son voisin de droite, etc. Le lendemain, c'est celui qui avait été deuxième qui avait le droit de se servir en premier. Cette méthode avait l'immense avantage d'être juste, non contestable et d'éviter que les gourmands ou que les plus costauds ne règnent en seigneurs et maîtres sur leurs condisciples. Des cons ou des disciples? Disons des commensaux et... bon appétit! À ce propos, je me souviens que la première année, en 49-50, alors que j'étais assis dans cet immense réfectoire qui n'avait pas encore été divisé, nous avions à cette époque des tables de huit (P011), mais par un hasard étrange, tout un trimestre nous n'étions que sept et c'est justement moi qui étais le premier à me servir le dimanche. À moi donc chaque semaine le meilleur steak... et le plus gros morceau de cette délicieuse tarte aux pêches que nous recevions inéluctablement chaque dimanche à midi! Les autres n'auraient jamais osé contester la loi sacro-sainte de l'ordre rotatif de préséance pour le service à table... Même si c'était une règle non écrite, elle appliquait l'adage latin *Dura lex sed lex*. La loi est dure, mais c'est la loi.

Le pain du collège était délicieux. Il était servi coupé en tranches, mais non beurré. Nous aimions ces énormes tranches, le matin et au goûter, que nous pouvions beurrer tout à loisir pour en faire des tartines délicieuses. Ce pain était pétri et cuit dans d'immenses fours sous la cuisine du collège. Il devait s'en cuire facilement une centaine par jour, rien que pour les besoins des élèves et des pères. Souvent l'odeur de boulangerie (il s'y faisait aussi des délicieux gâteaux, et notamment des roulés à la

confiture) chatouillait nos narines lorsque nous passions par le petit escalier situé juste à côté pour descendre au local scout. Il y avait aussi dans les grands corridors sous cette cuisine des réserves de dizaines de gros sacs de farine.

Enfin, il existait au collège pour les mercredis ou samedis après-midi un rite quasi sacré, celui des conserves. Le matin nous recevions toujours, outre la confiture, du fromage ou une charcuterie pour accompagner nos tartines, mais à quatre heures, pour le goûter qui était peut-être notre principal repas, nous n'avions que de la confiture. Nous avions aussi de grandes cafetières en aluminium avec du café sucré, mais le lait était servi séparément dans des grands pots à lait, également en aluminium. Si bien que lorsque le matin à l'occasion, nous avions de la tête pressée avec du vinaigre, il nous arrivait de demander du lait supplémentaire pour y incorporer le vinaigre. En secret, on plaçait le tout dans un grand plat dans un des tiroirs où nous avions chacun nos serviettes et nos couverts marqués de notre numéro, et à quatre heures nous disposions par coagulation d'un beau plat de fromage blanc. Mais comme la tête pressée – et donc le vinaigre – était rare, nous y mettions du nôtre pour saler un peu nos collations de quatre heures. L'un ou l'autre selon nos fortunes personnelles, notre bonne volonté et la place dans nos valises en revenant de la maison, nous avions des conserves. Et il nous était tout à fait permis d'en apporter au réfectoire pour accompagner nos tartines, à condition que l'on partage avec ses commensaux. Et c'est ainsi que nous amenions, une fois l'un, une fois l'autre, de préférence jamais deux en même temps, diverses victuailles pour agrémenter ce petit repas qui bien souvent était celui où on dévorait le plus. Toutes les conserves n'étaient pas prisées de la même façon. Et s'il fallait faire un classement, je placerais les sardines sur le rang de base : très ordinaire la sardine. Puis venaient les rares confitures importées, car on en avait en abondance de l'excellente au collège. Un degré plus haut dans la cote des favoris : le corned-beef, ensuite venait le pâté de foie (petite boîte ovale, mais quelle était donc la marque connue de cet excellent pâté?), puis le fromage jaune de marque Kraft (grosse boîte ronde, de couleur bleue; on ne trouvait que cela en conserve au Congo, à cette époque), puis les saucisses de marque Zwan (?), les pilchards au vin blanc et autres maquereaux, très rares, et au sommet de la hiérarchie de dégustation, la quintessence de notre intendance, le raffinement suprême : les filets d'anchois roulés avec des câpres ou en long, baignant dans leur huile. Mmm! à s'en lécher les babines. Dommage que c'est si petit une boîte d'anchois... J'ajouterais pour finir que nous faisons des efforts terribles pour user très parcimonieusement de la demi-sardine reçue ou de la demi-cuillerée de pâté de foie. Nous arrivions à avaler quatre à cinq tranches énormes de pain pour une seule petite saucisse Zwan... C'était vraiment la portion congrue, mais quelles délices (au féminin pluriel, comme amours et orgues)! Imaginez quel apprentissage nous faisons sur le partage et l'utilisation de nos réserves, quelle école d'économie!

Côté exercices, nous n'en manquons pas : gym matinale sur la barza attenante à notre dortoir, et deux cours de gym hebdomadaires dans la grande salle de gym attenante à la grande salle (P019, 607, 608). Voilà un minimum indispensable pour des rats de bibliothèque, mais en plus dès qu'on voulait se développer les muscles ou les pectoraux, ce n'est pas le choix qui manquait : natation au lac facultative (P014, 015, 016) tous les mercredis, samedis et dimanches, les championnats trimestriels de foot (P010, 020, 054). Au moins la moitié des internes faisaient partie des six ou huit équipes. Il y

avait même plusieurs ligues. Nous disposions en 54 de cinq plaines de foot, de quatre ou cinq terrains de tennis (P623, 625), d'un terrain de basket (P047) et de deux ou quatre terrains de volley. J'ai aussi connu le croquet. Chaque division avait également dans sa salle de jeu au moins trois tables de ping-pong... Voilà pour les sports traditionnels.

Mais en outre, à l'occasion, nous avions des grands jeux à travers tout le collège, des jeux de nuit, des sorties, des excursions, des balades. Les scouts à ce propos étaient vraiment gâtés avec leurs camps trimestriels, leurs sorties bihebdomadaires, leurs explorations, leurs jeux de piste et autres jeux de barres.

Tous ceux qui le voulaient pouvaient patiner (patin à roulettes) tous les jours sur nos deux énormes patinoires (P010, 027, 606). De plus, à l'occasion, je me souviens avoir participé aux jeux annuels de St-Louis (toutes sortes d'épreuves amusantes comme les frères siamois (course à trois pattes, à deux), les kangourous (course en sac), le gymkhana (course à obstacles en transportant d'un gros pneu), la course à la grenouille (P655) dans une brouette. Nous avons également participé à des grandes fêtes de gymnastique, tous en belles

culottes blanches et singlets devant le public de la ville (Oswald Baert devant tous les élèves nous servait de guide) et à des olympiades dignes de Pierre de Coubertin, avec la plupart des épreuves athlétiques sur piste et pelouse, avec arrivée de la flamme (P259, 605) et remise des médailles sur podium, avec journalistes et photographes... Non vraiment, nous ne manquions de rien pour épanouir harmonieusement nos facultés physiques avec nos facultés mentales et spirituelles.

Nourriture de l'âme

Nous avions souvent, faut-il le dire, l'occasion de prier. On était dans un collège de jésuites... On dit même qu'on était fils de jésuites... Mais on a beau dire, si nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui, tous autant que nous sommes, c'est quand même un peu grâce à eux et à leur éducation qu'on le doit, non? Et on en est fiers.

Cela dit, il reste vrai que pour plusieurs d'entre nous, l'assiette de nourriture spirituelle était assez copieuse et même débordait à l'occasion. Jugeons plutôt : messe quotidienne¹, brève prière avant tous les repas, avant les cinq études quotidiennes et avant chaque cours sauf la gym, prière du soir à la chapelle avant d'aller au dodo, salut le dimanche, confession libre le samedi soir, répétition de chants liturgiques les vendredis soir, prière et salut à la grotte quelquefois durant le mois de mai.

¹ Vers 1953, deux fois par semaine nous aurons le choix entre la messe ou une étude – il y avait plus de monde à l'étude qu'à la chapelle!

Comme on le voit, les occasions de recueillement ne manquaient pas. Et en plus, plusieurs internes étaient louveteaux, croisés, scouts, servants de messe ou même choristes, pas toujours par conviction religieuse, mais disons que cela agrémentait nos vies un peu trop monotones. On était dans un collège de jésuites, c'est entendu, mais la spiritualité pouvait aussi s'acquérir par la vie communautaire : les règles de *fair-play* dans le sport, l'esprit de camaraderie, le service, le dévouement, la loyauté étaient des vertus courantes dans notre vie sociale et se cultivaient sur les patinoires, sur les bancs d'école et même sur les barzas où nous marchions si souvent en rangs et en silence...

Nous aimions les répétitions de chant le vendredi soir avec Poupousse, le père Bertrand qui avait une très belle voix de ténor¹. Nous ouvrons nos petits recueils *Chants et cantiques*, dont la couleur orange pastel des images aux pages en-têtes de chapitres se décalquait sur les pages adjacentes. Vous en souvient-il? Et *As-tu compté les étoiles?* Ce qu'on l'a chanté celui-là. Et surtout le fameux *Hosanna* avec ses chants latins, les *Tantum ergo*, *Lauda Jerusalem* et lesquels encore...

Lors de nos messes quotidiennes, on lisait aussi des petits fascicules : *Convertis du XX^e siècle* ou la *Revue Notre-Dame*, sans oublier le missel, notre beau missel reçu des parents lors de notre communion solennelle (le mien venait de l'abbaye de Saint-André de Bruges), avec toutes nos images pieuses et notamment les souvenirs de communion qu'on s'était échangés. On pouvait lire la messe en latin, avec traduction française... On connaissait même nos textes par cœur. Tout cela aujourd'hui a l'air bien désuet, et pourtant.

Nourriture de l'esprit

Nous étions en Afrique entre 1949 et 1955. Nous n'avions ni les films, ni la musique, ni la TV qu'on a aujourd'hui. Et pourtant, je crois qu'on était assez cultivés : on avait du théâtre, des conférences, du bon cinéma, de bonnes lectures, on étudiait, on s'intéressait à ce qu'on étudiait, et on avait de très bons profs!

Donne un poisson à Jacques ou René, et Beaufort ou Foscolo se nourrira un jour; apprends à pêcher à Beaufort ou Foscolo, et Jacques ou René pourra manger toute sa vie. Un proverbe chinois dit : « Mieux vaut transmettre un art à son fils que de lui léguer mille pièces d'or ». Et un autre toujours chinois et toujours proverbe renchérit : « Ce que l'on apprend durant l'enfance est mieux gravé que dans la pierre ». Pour l'éducation, je crois que la méthode jésuite a du bon. Pensons seulement aux fameux modèles français, ces recueils de textes choisis que nous recevions tous en début d'année durant nos six classes de secondaire, que nous fassions les modernes ou les latines. Vous souvient-il du très gros volume pour la poésie et de celui sur l'éloquence, tout aussi volumineux? On dévorait toujours ces contes, poèmes ou discours au début de l'année, bien avant de les lire durant les cours. Oui, ces belles histoires et ces beaux textes nous donnaient le goût de la lecture. Moi qui suis devenu prof de français au secondaire, j'ai souvent regretté que les écoles où j'enseignais n'utilisassent point ces fameux modèles des pères jésuites.

¹ C'est lui, je l'ai appris plus tard, qui entraînait le Victory et signait sous le nom de Victor Lavu les articles sportifs dans Orientation.

Au collège de Bukavu, tous nos professeurs, même les laïcs, savaient nous impliquer. Ils nous obligeaient à chercher, découvrir par nous-mêmes, analyser, vérifier. Plus que le contenu du cours, c'est la méthode que j'apprécie *a posteriori*. Toujours la discussion était bienvenue et de bon aloi. Nos profs appliquaient l'axiome de Benjamin Franklin : « Tu me dis, j'oublie. Tu m'enseignes, je me souviens. Tu m'impliques, j'apprends ». Jamais au collège je n'ai connu ces questions idiotes à choix de réponses multiples (on sait que c'est la facilité de correction et la paresse qui motivent un prof à poser ce genre de questions style *Reader's Digest*). Parlant de questions, je pense aussi aux examens répartis selon les matières sur les huit ou dix dernières semaines de chaque trimestre. Une semaine histoire et religion, une semaine les mathématiques, une semaine géographie et sciences, etc., et les préceptes et auteurs pour terminer le trimestre. C'est un choix qui se justifie, car il répartit l'effort, évite de se noyer dans un monceau de matières en même temps, et surtout ce système maintient l'effort constant durant toute l'année.

Déjà à l'internat, certaines occupations créaient des responsabilités très formatrices. Je pense aux capitaines d'équipe de foot assez entreprenants, aux CP particulièrement débrouillards chez les scouts, aux acteurs pour le théâtre évidemment¹. Non, nous n'étions pas que de simples spectateurs.

En classe aussi, nous participions. Nos profs de math, monsieur Pas le placide et monsieur Van der Wilt le bouillonnant avec sa craie attachée à une cordelette pour dessiner ses cercles et arcs de cercle². Tous deux avaient pour habitude de nous faire passer au tableau noir à tour de rôle pour résoudre des problèmes. Je me souviens de pièces de théâtre composées à partir de nos rédactions et produites en classe. Une première pièce sous les auspices du père Émile Somers relatant l'histoire de Joseph et du pharaon, lorsqu'en sixième latine nous étudions l'Égypte ancienne, et une seconde la même année, mélangeant les fables de La Fontaine... Et en 1952, le père Guy Verhaegen en quatrième latine nous fit écrire puis jouer la vie de François Xavier, compagnon du fondateur Ignace de Loyola, à l'occasion du 400^e anniversaire de sa mort. La même année, le père Bertrand (Poupousse) en poésie faisait écrire et jouer *Le courroux d'Achille*, en vers alexandrins s'il vous plaît. Et cette même année encore, les scouts dirigés par le même père Verhaegen ont monté pour le grand public et le collège l'histoire de Jeanne d'Arc, également composée par nous. Deux fois aussi, monsieur Zaman nous prépara durant des mois à de belles et grandes fêtes de gym à l'extérieur devant le public de la ville. Monsieur Van der Vorst n'était pas en reste : il avait dirigé en 1950 une comédie musicale intitulée *Le chat botté* avec chœurs à quatre voix. J'en étais et j'y étais... dans la fosse d'orchestre. Je pense encore aux ciné-forums avec préparation, discussion et... une dissertation à la clé! En matière de septième art, c'est le père Émil Janssen qui était notre animateur. Je pense aussi aux examens oraux, dès la troisième latine, sur les textes des auteurs de trois des cinq langues que nous apprenions en classe (néerlandais, grec et latin).

¹ Voir aussi ce qui est dit au chapitre 10 sur les missions de confiance.

² Je me demande parfois s'il n'a pas servi de modèle pour monsieur De Mesmaeker, l'homme des contrats de Gaston Lagaffe – il me pardonnera cette comparaison quelque peu irrévérencieuse, car je l'ai toujours beaucoup estimé. Ce doivent être ses grosses lunettes qui m'ont inspiré cette image quelque peu farfelue.

Ah! les auteurs latins et grecs... Les potaches que nous étions apprenaient même à déclamer les vers latins avec la métrique de Virgile (les iambes et les spondées dans des trimètres ou pentamètres réguliers), et à l'occasion nous francisions un peu...

Tityre, tu patulæ, recubans sub tegmine fagi. Je cite de mémoire, c'était le début d'un poème des *Bucoliques* de Virgile où le poète s'adressait à Tityre qui se reposait sous le feuillage d'un chêne... et nous chantions, sérieux comme des papes : « Ô Tityre, tu patules, en te recubansant sous le tegme de ton fage ».

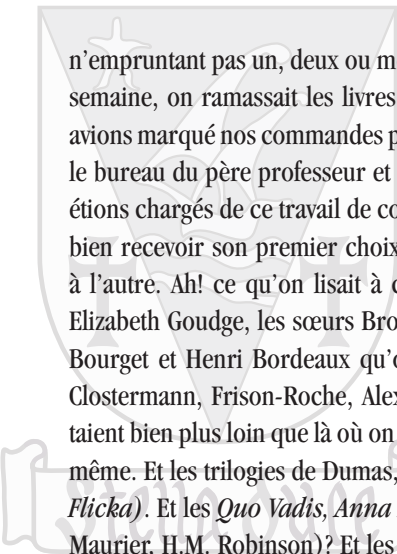
Et Horace, l'auteur que nous préférons : *Nunc est bibendum, pede libero terra pulsanda.* « C'est l'heure de boire, la terre doit vibrer sous nos pieds dansant librement » Oui, Horace avait le don de nous interpeller, de nous rejoindre, nous qui étions assis sur des bancs d'école mais dont l'esprit, le rêve et l'ambition dévoraient le monde... Qui parmi nous, des gréco-latines, ne se souvient aussi de Xénophon, cet auteur grec qui racontait les guerres médiques contre les Perses avec Darius, Xerxès, Artaxerxès, Cyrus et la retraite des dix mille dans l'*Anabase* : *Kai kata guè, kai kata thalassa*, écrivait-il toujours (le lecteur sur internet nous excusera, mais nous ne disposons pas ici de l'alphabet grec; on écrit comme on peut, pas toujours comme on veut). Cette formule brève et très rythmée se traduit le plus simplement du monde par « Par terres et par mers ».

Et quel auteur latin nous raconta les guerres puniques dressant l'un contre l'autre deux adversaires célèbres : Annibal qui traversa les Alpes avec ses éléphants, et Scipion l'Africain qui l'attendait après les délices de Capoue? Pour ne pas être en reste, nous colportions la phrase suivante que l'on disait authentique (mais on en doutait quand même un peu) et qui aurait été proférée par le général Alcibiade ou encore par le général Thémistocle lui-même devant Salamines... : « *Ouk élabon polin, alla gar, elpis, éphè, caca...* » écrite en grec évidemment, ce qui pourrait, de manière hellénistique et très sérieuse, se traduire par : « Je n'ai pas pris la ville, car l'espoir, dit-il, et des mauvaises choses... » Mais en réalité, lorsque vous l'entendez, cela donne très exactement ceci : « Où qu'est la bonne Pauline? À la gare, elle pisse et fait caca... » (Cette traduction très libre n'était évidemment pas permise et se colportait sous le manteau. On écrit comme on veut et pas toujours comme on peut...) Il fallait bien rire un peu, non?

Et le *De viris illustribus urbis Romæ* de l'abbé Lhomond, notre premier champ de bataille en cinquième, notre premier livre où nous nous battrions avec les cas de déclinaison et cette langue latine si différente... Et encore le *De bello gallico* de Jules César qui nous exposait en long et en large tout le système des fortifications protégeant les camps romains, les fameuses balistes (ces canons de l'époque que nous avons essayé de construire chez les scouts, te souviens-tu, Claude?) et la célèbre prise d'Alésia et de Vercingétorix...

Oui, au collège, on va le voir, nous baignions dans un bouillon de culture, une effervescence culturelle, mais aussi sociale, spirituelle et morale... Tout nous intéressait, nous nous intéressions à tout.

Alors là, permettez-moi de vous le rappeler : les nourritures intellectuelles et culturelles foisonnaient dans notre collège. Évidemment il y avait les cours. Bon, passons... mais en plus, que d'occasions de se nourrir aux mamelles des sciences, des arts et des techniques! Souvenons-nous plutôt : chaque classe disposait de sa bibliothèque particulière et il était très rare que nous sautions une semaine en



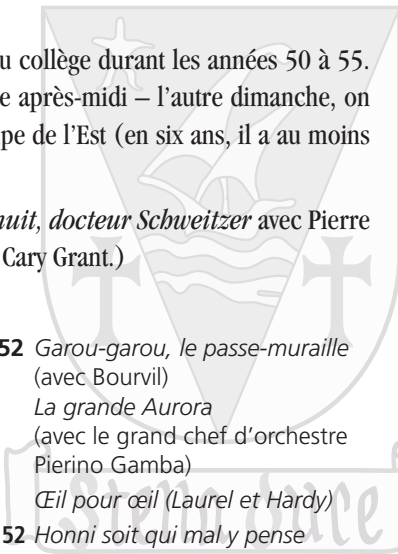
n'empruntant pas un, deux ou même trois livres. Vous vous rappelez : on avait un répertoire et chaque semaine, on ramassait les livres lus dans lesquels nous avions glissé le petit papier sur lequel nous avions marqué nos commandes par ordre de préférence. Deux élèves allaient dans la bibliothèque dans le bureau du père professeur et procédaient à la nouvelle distribution. Quand ce n'était pas nous qui étions chargés de ce travail de confiance, on insistait toujours auprès de celui qui en était chargé pour bien recevoir son premier choix. Il y a même des livres très demandés que l'on suivait d'un lecteur à l'autre. Ah! ce qu'on lisait à cette époque... Moi personnellement, j'adorais les romans anglais : Elizabeth Goudge, les sœurs Brontë, AJ Cronin (ce cher Archibald), Graham Greene. Mais aussi Paul Bourget et Henri Bordeaux qu'on ne lit plus. Les aventures de F. Cooper, Walter Scott, Paul Féval, Clostermann, Frison-Roche, Alexandre Dumas et autre Jules Verne nous dévoraient et nous emportaient bien plus loin que là où on emportait nos livres : en récré, au dortoir, aux toilettes, dans les rangs même. Et les trilogies de Dumas, Mazo De la Roche, Gulbrandsen et celle de Mary O'Hara (*Mon amie Flicka*). Et les *Quo Vadis*, *Anna Karenine*, *Rebecca*, *le Cardinal* (de Sienkiewicz, Tolstoï, Daphné du Maurier, H.M. Robinson)? Et les policiers, particulièrement les Sherlock Holmes de Sir Arthur Conan Doyle, n'est-ce pas, mon cher Watson, les Rouletabille de Gaston Leroux et les Arsène Lupin de Maurice Leblanc... Nous avalions tout. Et la série des Major Biggles (ce que j'ai adoré, mais qui est l'auteur de cette série anglaise?). Et toutes les pièces du théâtre classique, de Racine à Shakespeare, en petits formats dans les collections Hatier ou Hachette que nous achetions à la procure. Ah! nous étions gourmands et boulimiques. On connaissait même le gros répertoire du père Sagehomme SJ, qui discernait *ex cathedra* une cote morale à 65 000 titres et que tout jésuite bien formé avait dans sa bibliothèque... Cela ne nous empêchait pas à l'occasion de lire sous nos couvertures et avec lampe torche, en grand secret, des livres venus de la maison d'un ami, des Marabout par exemple, vraiment rien de répréhensible, mais le petit goût du non autorisé en rendait la lecture encore plus attrayante, n'est-ce pas, Claude...

Pour rester dans la lecture, rappelons-nous aussi, au fond de l'étude des Grands, il y avait là une table sur laquelle étaient posés en deux tas les dix ou douze derniers numéros de la revue : *Science et vie* et les luxueux illustrés en papier glacé de la revue mensuelle *Réalités*. Lorsque nous n'avions plus de livre à lire, durant les études lecture, il nous suffisait de demander au surveillant l'autorisation d'aller nous servir.

Cinéma, théâtre et conférences

Voici, aidé par *Orientation*, une liste sommaire de certains films et d'autres manifestations culturelles dont nous avons pu bénéficier durant nos quelques années dans les murs du collège.

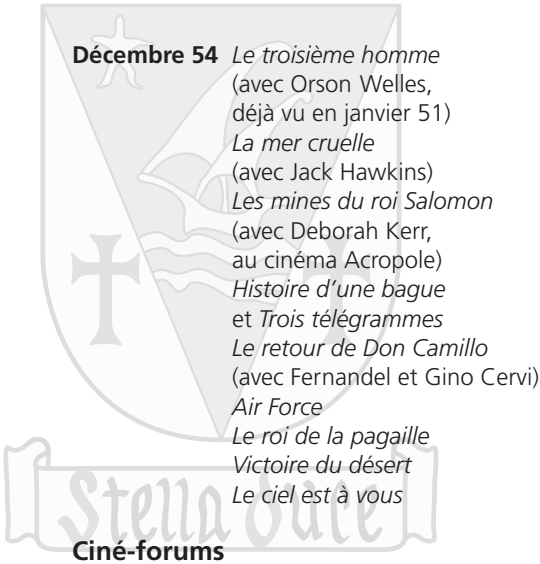
Outre le cinéma du collège, il y avait à cette époque en ville, Cost-Bukavu, deux autres cinémas : le Paguidas et, assez près du collège, L'Acropole où, je m'en souviens, nous avons été voir en décembre 54 le très beau film américain *Ivanhoé* de Richard Thorpe (52) avec Robert Taylor dans le rôle-titre, la blonde Joan Fontaine en Rowena et la toute belle Elizabeth Taylor qui tenait le rôle de Rebecca. Ce qu'elle nous a fait rêver..



Voici donc une liste non complète des principaux films vus au collège durant les années 50 à 55. On voyait un film tous les quinze jours en moyenne, le dimanche après-midi – l'autre dimanche, on allait au football voir le Victory dans le championnat pour la coupe de l'Est (en six ans, il a au moins remporté une dizaine de coupes).

(Et il en manque plusieurs, et des beaux. Je pense à *Il est minuit*, *docteur Schweitzer* avec Pierre Fresnay et plusieurs autres films américains, dont plusieurs avec Cary Grant.)

Fin 50	<i>Le massacre de Fort Apache</i> <i>Dieu est mort</i> <i>Les marins de l'Orgueilleux</i> (revu en février 52) <i>Requins d'acier</i>	Novembre 52	<i>Garou-garou, le passe-muraille</i> (avec Bourvil) <i>La grande Aurora</i> (avec le grand chef d'orchestre Pierino Gamba) <i>Ceil pour ceil</i> (Laurel et Hardy)
Janvier 51	<i>Monsieur Belvédère au collège</i> <i>Le troisième homme</i> (avec Orson Welles et Alida Valli, revu en décembre 54) <i>Monsieur Vincent</i> (avec Pierre Fresnay) <i>Stanley et Livingstone</i> <i>Tarzan et la chasseresse</i>	14 décembre 52	<i>Honni soit qui mal y pense</i>
Mai 51	<i>Les pèlerins de l'enfer</i> <i>Air Force</i> <i>Zorro</i>	Janvier 53	<i>Alerte aux Indes</i> <i>Tarzan et...</i> <i>Le moineau de la Tamise</i> <i>Les forçats de la gloire</i> <i>Les hommes-grenouilles</i>
Juin 51	<i>Au revoir monsieur Grock</i> <i>L'archer vert, première partie</i> (on l'a aimé celui-là et il a nourri nos conversations pendant des semaines)	8 novembre 53	<i>Jeanne d'Arc</i> (avec Ingrid Bergman) <i>Boomerang</i> <i>L'affaire Ciceron</i> (avec Danielle Darrieux et James Mason) <i>La femme au voile bleu</i> <i>Courrier diplomatique</i> <i>Le voleur de Bagdad</i> (avec Sabu) <i>Blanche Neige</i> (Walt Disney) <i>Le chant de Bernadette</i> <i>Docteur Laennec</i>
Septembre 51	<i>Bambi</i> <i>J'avais cinq fils</i> <i>La bataille de l'eau lourde</i>	Septembre 54	<i>Secret d'État</i> <i>Top Secret</i> <i>Tambour battant</i> <i>Mandy</i> <i>Le trou normand</i> (Bourvil et B.B.) <i>Le renard du désert</i>
Février 52	<i>Congo, splendeur sauvage</i> <i>Pinocchio</i> (Walt Disney) <i>L'archer vert (suite)</i> <i>Un homme de fer</i> (avec Gregory Peck)	Décembre 54	<i>Commando sur Saint-Nazaire</i> <i>Les moineaux de Paris</i> <i>Quand les tambours s'arrêteront</i> <i>Ivanhoé</i> (avec Elizabeth Taylor, Richard Taylor et Joan Fontaine, au cinéma Acropole)
Juin 52	<i>Maria Chapdelaine</i> (avec Michèle Morgan. Je me souviens encore d'une réflexion d'un Grand sur la patinoire au sortir du cinéma, le dimanche soir avant d'aller souper : « Au fond, cette fille a rebondi trois fois ». <i>Le grand boum</i> (Laurel et Hardy)		



Décembre 54 *Le troisième homme* (avec Orson Welles, déjà vu en janvier 51)
La mer cruelle (avec Jack Hawkins)
Les mines du roi Salomon (avec Deborah Kerr, au cinéma Acropole)
Histoire d’une bague et *Trois télégrammes*
Le retour de Don Camillo (avec Fernandel et Gino Cervi)
Air Force
Le roi de la pagaille
Victoire du désert
Le ciel est à vous

Ciné-forums

À partir de ma troisième latine, on a commencé à avoir des ciné-forums avec introduction, devoirs et discussions... On adorait pour au moins trois raisons : c’étaient toujours de beaux films; ils étaient rien que pour nous, les Grands (on a son petit orgueil); et enfin cela remplaçait bien agréablement une étude, même si nous avions un devoir à faire sur ces films. De plus ces films de ciné-forums étaient présentés par le père Jansen qui s’y connaissait et qui a eu des disciples, Nick Carpentier, moi-même...

Théâtre au collège

Chaque année le collège présentait une ou deux pièces, parfois plus. Et en plus nous recevions des troupes classiques (T.U.F) qui venaient de France, de Belgique ou d’ailleurs en tournée. Voici ici aussi une liste non exhaustive des pièces vues en six ans. Il y eut aussi *Le Cid*, et beaucoup d’autres classiques.

Fin 53 (?)	<i>Les raisins de la colère</i> (avec H. Fonda)	19 avril 55	<i>Viva Zapata</i> (avec Marlon Brando)
12 février 54	<i>Dieu a besoin des hommes</i> <i>Sur les quais</i> (d’Elia Kazan, avec Marlon Brando et Eva Marie Saint) <i>Quatorze heures</i> (avec Grace Kelly)	17 mai 55	<i>Journal d’un curé de campagne</i> (de Bresson)
21 septembre 54	<i>La nuit est mon royaume</i> (avec Jean Gabin)	10 juin 55	<i>Rapt à Hambourg</i>
19 novembre 54	<i>Les plus belles années de notre vie</i> (de William Wyler)	30 juin 55	<i>Avant le déluge</i> (d’André Cayatte)
14 février 55	<i>Le Christ interdit</i> (de Curzio Malaparte)	Juin (?) 49	<i>Rendez-vous de chasse</i> (pas vu, mais entendu parler; j’ai monté cette pièce à Outremeuse vers 1960)

Décembre 54 (suite)	<i>The Glenn Miller story</i> (avec James Stewart et June Allyson) <i>Les temps modernes</i> (de et avec Charlie Chaplin) <i>Tout chante autour de moi</i> (avec Mouloudji) <i>Quand les vautours ne volent plus</i>
Juillet 55	<i>La symphonie fantastique</i> (film pour la ville, ENA (enfants non admis); on est en vacances, élèves partis, attendons notre départ. Christian mon frère, le pauvre ne pourra pas voir le film, car il n’a pas 16 ans... Un si beau film! Sur la vie de Berlioz avec J.L. Barrault).

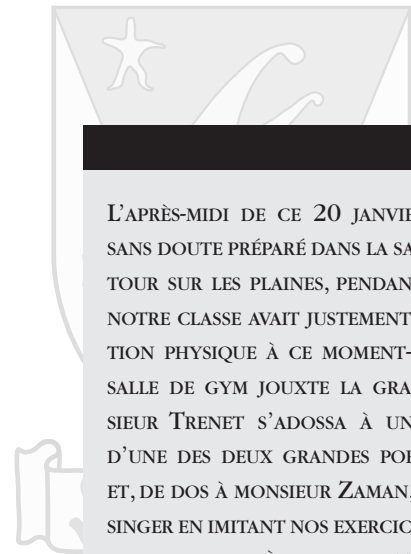
1950	<i>Le chat botté</i> (comédie musicale avec chœurs, avec notamment Jean Samain et Nick Carpentier) <i>Jules César</i> (3 ^e acte) (de Shakespeare) <i>Le bonhomme La Fontaine</i> (pièce jouée en classe de 6 ^e latine)
Mars 51	<i>Sans nouvelle de l’514</i> (avec notamment Christian Dubois et Strauss; P626, 627, 628, 629)
Juillet 51	<i>La petite Poucet</i> (de Henri Ghéon, avec Jean Paquay dans le rôle titre) <i>Le bourgeois gentilhomme</i> (Molière)
10 février 52	<i>Castelnaudari</i> (avec Jean Paquay)
15 juillet 52	<i>Le Petit prince</i> (d’après Saint-Exupéry, avec Jean Paquay) <i>Le train fantôme</i>
8 février 53	
22 mai 53	<i>Le courroux d’Achille</i> (pièce en vers écrite et jouée par les élèves de poésie, Paul Fiévez, Jean Samain, P604)
29 mai 53	<i>Saint François Xavier</i> (pour le 400 ^e anniversaire, pièce écrite et jouée en classe par ma classe de 4 ^e latine, prof père Guy Verhaegen)

Conférences et autres manifestations socioculturelles

30 mai 52	Albert Mahuzier
11 juillet 52	Lachenal : <i>Anapurna premier 8000</i>
23 mars 53	Alain Gheerbrand sur l’Orénoque-Amazone
20 mai 53	Haroun Tazieff : <i>Gouffre de la pierre St-Martin</i>
16 juin 53	Charles Trenet (1 ^{re} fois)
en 53 ou 54	Alain de Prelu : <i>Le tour du monde sur un billet de mille</i>
2 octobre 54	Sir A. Gregory, membre de l’expédition qui vainquit l’Everest avec Hilary et Tensing.
20 novembre 54	Père Deckers, aumônier scout, ancien aumônier

Avril ou mai 53 (?)	<i>La vie de Jeanne d’Arc</i> (par les scouts de la troupe Ste-Jeanne d’Arc de l’internat du collège, aumônier Guy Verhaegen)
14 juillet 53	<i>Le malade imaginaire</i> (Molière) Un mime : Monsieur Cornélis <i>Le gendarme en détresse</i> par M. Lapage et sa classe
20 février 54	<i>Reinart de vos</i> (<i>Le roman de Renart</i> , écrit en vers flamands par M. Heyman)
29 février 54	<i>Maître après Dieu</i> (avec Jean-Marie Gille)
29 janvier 55	<i>Bonne nuit, Colonel!</i> (mise en scène père Jacqmotte, avec Jean-Marie Gille; je l’ai aussi mise en scène en Outremeuse vers 1960; P632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644)
26 février 55	<i>Tyl Uylenspiegel</i> (en flamand)
1^{er} mai 55	<i>De wonder dokter</i> (en flamand)
21 mai 55	<i>Le pays du sourire</i> (opérette par la ville de Bukavu)

20 janvier 55	para de Corée : <i>La Corée à feu et à sang</i> (au profit des scouts, pour acheter de nouvelles tentes) Charles Trenet (2 ^e fois; le célèbre fou chantant signa dans <i>Orientation</i> un petit mot assez original : « Pour <i>Orientation</i> , en lui souhaitant de ne pas perdre la boussole (comme moi). » C’est vrai qu’il était un peu fou, mais on l’aimait bien.)
21 février 55	Trostein Rabbi, <i>Expédition du Kon-Tiki</i>
11 mai 55	Alain Bombard, <i>Le naufragé volontaire</i>



À propos de monsieur Trenet

L'APRÈS-MIDI DE CE 20 JANVIER 55, IL S'ÉTAIT SANS DOUTE PRÉPARÉ DANS LA SALLE ET FAISAIT UN TOUR SUR LES PLAINES, PENDANT LES COURS. OR NOTRE CLASSE AVAIT JUSTEMENT COURS D'ÉDUCATION PHYSIQUE À CE MOMENT-LÀ ET COMME LA SALLE DE GYM JOUXTE LA GRANDE SALLE, MONSIEUR TRENET S'ADOSSA À UN DES MONTANTS D'UNE DES DEUX GRANDES PORTES DE LA SALLE ET, DE DOS À MONSIEUR ZAMAN, IL SE MIT À NOUS SINGER EN IMITANT NOS EXERCICES. NOUS L'AVONS RECONNU DERRIÈRE SES LUNETTES DE SOLEIL ET AVONS D'ABORD SOURI, PUIS FRANCHEMENT RI. CAR QUAND ZAMAN SE RETOURNAIT POUR VOIR CE QUI NOUS DÉRANGEAIT, TRENET REPRENAIT

IMMÉDIATEMENT UNE POSITION INNOCENTE D'UN PASSANT CURIEUX. PUIS LE COURS REPRENAIT ET LES PITRERIES REPrenaIENT, SI BIEN QUE ZAMAN QUI NE LE RECONNAISSAIT CERTAINEMENT PAS LUI DEMANDA CE QUI SE PASSAIT. CHARLES TRENET LUI DIT DANS UN GRAND SOURIRE ET DE SA BELLE VOIX : « OH! RIEN, JE ME PROMÈNE ». ET ZAMAN LUI DEMANDA DE CONTINUER SA PROMENADE, CE QU'IL FIT À NOTRE GRANDE DÉSOLOCATION. MAIS LE SOIR, NOUS AVONS PU ADMIRER ET APPLAUDIR CE POÈTE QUI COMPRIMAIT SON CHAPEAU DANS SA MAIN EN CHANTANT *ROUTE NATIONALE 7, À LA PORTE DU GARAGE, LE JARDIN EXTRAORDINAIRE* OU ENCORE *UNE NOIX*.

Et quoi encore?

Les auditions de musique classique dans la salle verte (*Les quatre saisons* de Vivaldi en octobre 54, Beethoven et Bach en novembre de la même année), les fêtes de St-Louis, et les visites de personnalités : gouverneurs, ministres, pères provinciaux, SM Baudouin le roi des Belges le 3 juin 55¹ et toutes les excursions, au moins une par trimestre, sauf pour les scouts qui allaient au camp une fois par trimestre. Et pour terminer cette belle époque, le 19 juin 55, fête de gym, *fancy-fair* et soirée avec orchestre²...



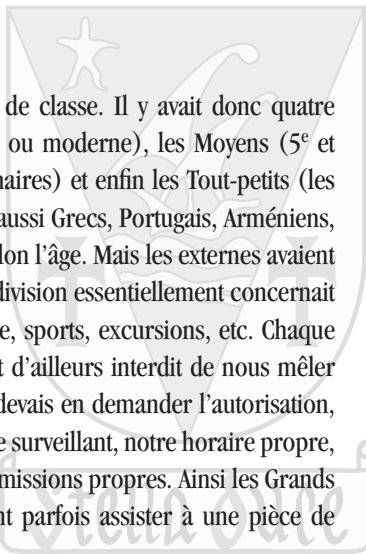
10- Glanés de-ci de-là :

toutes les facettes de la vie au collège

* *Les anecdotes marquées d'un astérisque (*) sont racontées ailleurs avec beaucoup plus de détails et dans le site makala.be. J'y renvoie bien volontiers le lecteur désireux d'en savoir un peu plus.*

¹ P647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654

² P183, 606, 607, 608



Divisions, dortoirs et chambrettes

Au collège, nous étions répartis en divisions, selon notre année de classe. Il y avait donc quatre divisions d'internes : les Grands (rhéto et 1^{re} scientifique à 4^e latine ou moderne), les Moyens (5^e et 6^e latine et moderne), les Petits (7^e à 9^e préparatoires = 4^e à 6^e primaires) et enfin les Tout-petits (les trois premières années). Wallons, Flamands et « Bruxellaires », mais aussi Grecs, Portugais, Arméniens, etc., nous étions évidemment mélangés, tous dans la même division selon l'âge. Mais les externes avaient leurs propres divisions, qui n'avaient guère d'importance, puisque la division essentiellement concernait toute la vie en dehors des classes : dortoirs, études, récréés, réfectoire, sports, excursions, etc. Chaque division vivait séparément, je dirais presque en autarcie (il nous était d'ailleurs interdit de nous mêler aux élèves des autres divisions, et si je voulais parler à mon frère, je devais en demander l'autorisation, toujours accordée d'ailleurs). Ainsi nous avions, chaque division, notre surveillant, notre horaire propre, nos propres rangs, notre étude, notre aire de jeux, nos règles, nos permissions propres. Ainsi les Grands avaient plus de récréés-fumage, allaient dormir plus tard et pouvaient parfois assister à une pièce de théâtre que les Moyens ou les Petits n'avaient pas le droit de voir...

Le début de l'année 1952-53 fut marqué d'un pénible souvenir pour treize d'entre nous qui étions en 4^e latine et 4^e moderne, mais qui étions aussi, hélas, les plus petits de ces classes. En effet, faute de place à l'étude et dans les dortoirs des Grands, nous n'avons pas été reçus dans la division des Grands, comme nous l'espérions tous. On dut rester un an de plus chez les Moyens. Quelle honte, quelle désolation! Même si nous avions certains privilèges, et même si, dans le fond, ce fut une belle année, nous n'étions pas contents, nous les treize malheureux, Jean Amerijck, Jean Paquay, Claude Jaumin, André Forro, Michel Daneau, Jean-Maurice Istasse, Erik Pélicaen, François Noël, Michel André., André Bonsang et trois autres malheureux condamnés à la même galère, celle des... Moyens.

Les Tout-petits n'étaient pas nombreux, grâce à Dieu, déjà internes si jeunes... et le surveillant était une véritable nounou qui devait vraiment remplacer la maman. D'ailleurs, je crois que quelques dames se sont occupées de cette division qui avait un horaire et un régime vraiment à part. Et on le comprend.

Nos dortoirs

Dans les dortoirs, chacun avait sa chambre. Il existait dans certains dortoirs, une ou deux grandes chambres « familiales » pour deux ou trois frères. Christian et moi, qui n'avons jamais été dans la même division, sauf la première année, sommes toujours restés dans des dortoirs et des chambres séparés. Les dortoirs comptaient une cinquantaine de chambrettes tout à fait fermées par quatre murs. Chaque dortoir avait son propre père surveillant qui n'était pas nécessairement le surveillant attitré de la division, puisque chaque division avait plusieurs dortoirs. Le surveillant de dortoir logeait dans la première chambre près des toilettes. Nous n'avions jamais le droit d'aller dans la chambre d'un autre, évidemment (sauf chez son frère re-évidemment). Et si nous devions rencontrer un ami pour lui prêter un livre ou lui emprunter un mouchoir ou une paire de baskets, nous devions rester bien sagement dans le couloir. Nous avions une demi-heure le matin pour le réveil, la gym matinale sur

la barza, toilette et habillage. Il n'y avait pas de cruel coup de sifflet pour nous réveiller, mais quand l'heure est là, la nature nous réveille et le surveillant faisait rapidement le tour de toutes les chambres. Si nous n'étions pas réveillés, le bruit de chaque porte qui s'ouvre et se referme suffisait à nous tirer de notre sommeil. En effet, à six heures pile, le surveillant commençait sa tournée et ouvrait chaque porte (et à l'occasion tirait sur le cordon de la lumière) pour vérifier si nous étions bien réveillés. Un coup de sifflet après cinq minutes nous faisait sortir pour la gym matinale sur la barza. Cinq minutes de réchauffement, puis retour dans nos chambrettes. Et à 6 h 30 coup de sifflet, tout le monde sort et se met en rang... Une journée commence.

Le soir, quinze minutes après notre arrivée, vers 9 h 30, un premier signal lumineux (le surveillant éteint et rallume les lumières, car ce n'est plus le moment des coups de sifflet stridents) nous prévient qu'il nous reste encore cinq minutes. Et cinq minutes plus tard, les lumières sont éteintes pendant une ou deux minutes. Tout le monde doit avoir éteint. Quand le surveillant rallume, il vérifie par les fenêtres situées au-dessus des portes et qui donnent dans le couloir, quels sont ceux qui n'ont pas éteint. Il vient voir ce qui se passe. Voilà, la procédure est toute simple et bien huilée.



Nos chambres

Nos chambres n'étaient pas très spacieuses, mais elles étaient fonctionnelles et confortables avec un plafond très haut. Chaque chambre était un long rectangle (photo ci-contre). Les deux petits côtés : la porte, vers le couloir intérieur du dortoir et la fenêtre qui donnait soit sur l'extérieur du collège (côté nord, vers le lac), soit sur une barza longeant un jardin intérieur. Quand on entrait dans une chambre, nous avions d'un côté immédiatement le lit, puis le coin douche en béton, puis au fond la fenêtre à bascule... avec barreaux infranchissables. De l'autre côté de la chambrette : l'évier et le miroir (face à la douche), puis une petite armoire de bois, genre table de nuit, avec un casier pouvant recevoir un cadenas pour objets précieux et notamment nos réserves de conserves qu'on utilisait au compte-gouttes pour varier un peu l'ordinaire de nos goûters de quatre heures, et enfin l'étagère-penderie, en béton, avec rideau. Il y avait un interrupteur près de l'entrée, mais un grand

cordon interrupteur reliait également notre ampoule électrique à la tête de lit pour nous permettre d'éteindre depuis notre lit.

Deux ou trois choses encore, à propos de ces chambrettes : Nous n'avions évidemment pas d'eau chaude, nous étions en Afrique... Nous rangions notre malle sous le lit et notre valise au-dessus de l'étagère en béton. Notre malle qui était arrivée au début de notre installation au collège, avec tout notre linge, nos vêtements, draps et couvertures de lits, accessoires... restait au collège durant tout

notre séjour et était simplement transférée d'une chambre à l'autre chaque année. Notre valise, elle, était utilisée pour nos retours trimestriels à la maison.

Le système des fenêtres à bascule (P038) pivotant sur un axe au centre, avec deux gros barreaux supplémentaires, ne permettait absolument pas de passer par cette fenêtre, à moins que de se contorsionner comme un singe en passant par en haut (certains y sont arrivés, car nos dortoirs étaient fermés à clé le jour).



Enfin, si l'un d'entre nous était malade, il restait dans son lit et le surveillant prévenait le frère infirmier, *broeder* Joossen, qui passait durant la matinée. Les cas graves et contagieux étaient transférés au dortoir-infirmier, au-dessus de la chapelle des boys. Je n'y ai jamais mis les pieds donc ne peux vous en parler. Mais d'après les témoignages, ceux qui passaient là quelques jours rigolaient bien, à condition de ne pas y être seul et de n'être pas trop trop mal en point...

Nous ne venions au dortoir que le soir, sauf les mercredis, samedis et dimanches où nous pouvions passer au dortoir pour nous changer et nous habiller en tenues sportives, mettre notre uniforme scout, prendre une douche après un match, prendre ou rapporter nos maillot et serviette pour le bain au lac...

Le bureau du père recteur, c'était pas du bidon...



J'ai rarement été voir le père recteur dans ses bureaux, peut-être deux ou trois fois en six ans. Il se mêlait peu aux élèves. Mais les rares fois où nous le rencontrions, il nous saluait par nos noms et était toujours souriant. Le père recteur logeait à l'étage, juste au coin sud-ouest du collège (P032, 037, 045). Il disposait d'un énorme bureau et avait, c'est normal après tout, une situation privilégiée : de ses fenêtres, on voyait le lac, la ville et les deux plaines de foot.

Je me souviens en particulier avoir été là, une fois en fin d'année pour additionner, noter, retranscrire tous les résultats de notre classe de quatrième latine. Car le palmarès devait être prêt et imprimé pour la proclamation des résultats de fin d'année qui avait lieu quelques jours après les derniers examens.

Des billets doux?

Des billets doux, dans un collège... Non, non ce n'est pas ce que vous pensez, que nenni... quoiqu'il me soit arrivé une fois de remettre à un Grand de la part d'une demoiselle du couvent (où j'étais allé voir ma cousine un dimanche) et en catimini pour ne pas se faire pincer par l'œil observateur

et inquisiteur du surveillant ou pire encore l’œil tout puissant du père préfet, une petite lettre sous enveloppe et sans timbre, mais bien cachetée... Non, les billets dont il sera question ici ne concernent que le linge, les bouquins, la procure, le coiffeur et aussi les curés.

Expliquons-nous. J’ai déjà fait allusion au système de billets pour emprunter à la bibliothèque, simple et évident (voir plus haut : Nourriture de l’esprit). Mais on utilisait aussi des petits billets pour rencontrer un père. On disposait des blocs-notes de la procure très faciles pour cet usage. Si nous désirions rencontrer un père (professeur ou non), on notait son nom sur une petite feuille de papier avec notre nom à nous. On posait le billet sur le bord supérieur de notre bureau, à l’étude, durant les cinq premières minutes de la première étude, à 17 h.

Ces billets étaient ramassés par le portier de l’étude (voir plus bas : *Missions de confiance*), puis contrôlés par le père surveillant, qui les remettait à l’élève portier qui allait faire le facteur sur les barzas, passant d’un bureau de père à un autre. Il remettait les deux ou quatre billets d’étudiants désirant rencontrer ce père. Prenons un exemple : cinq élèves désirent rencontrer le père ministre. Le portier porte ces cinq billets au père ministre qui les consulte et en choisit un ou deux qu’il rend au portier-postier, en ajoutant une heure de rendez-vous et sa signature. Quand le portier a fini son tour des bureaux des pères avec tous les billets, il rentre à l’étude et remet au surveillant les billets visés et signés. Le surveillant remettra alors les billets cinq minutes avant l’heure de rendez-vous à l’élève concerné. Ceci se passait souvent durant la deuxième étude. L’élève sort et va rencontrer le père qui a accepté le rendez-vous. Quand il reviendra, il rapportera au surveillant un autre billet de rendez-vous pour un autre élève avec le même père. Et ainsi de suite. Il suffisait d’y penser. Et cela se déroulait, comme toujours dans le plus profond silence. Le silence studieux de l’élève à l’étude...

Le coiffeur venait une ou deux fois par semaine (mercredi et samedi PM), et pour le rencontrer on procédait de la même manière.

Le préfet disposait de billets de permission qui s’appelaient *admittatur* et qui devaient être signés dudit préfet et marqués du grand sceau préfectoral par un tampon encreur.



Il y avait bien sûr les cartes blanches, rouges, orange, bleues, jaunes et vertes qui nous étaient décernées une fois par semaine, une pour le travail en classe et l’autre pour la conduite à l’internat. Nous devions envoyer ces cartes à nos parents le dimanche et la chose était contrôlée par les autorités. Car nous devions toujours laisser les enveloppes de notre courrier ouvertes... La carte blanche (appelée aussi dorée) était la mention TB (18/20 de moyenne), la carte rouge : bien (15-18), la carte orange, créée pendant notre séjour là-bas : assez bien (12-15), la carte bleue : insuffisant (10,11), la carte jaune : mal (en dessous de 10). Quant à la verte, très rarement donnée, il fallait vraiment

être pire que le diable pour la recevoir. Note : très mal. Deux cartes vertes, et c’était le renvoi automatique du collège... Ah! oui (P112, 113).

Pour la procure, c’était le lundi. On recevait un catalogue, comme pour la bibliothèque, mais curieusement les prix n’étaient pas mentionnés. Les fournitures allaient des manuels scolaires, obligatoires, à tout le nécessaire de bureau (cahiers, blocs-notes, gommes, encres de chine de plusieurs couleurs, papier à dessin, règles, rapporteurs d’angle, et même de très beaux compas). Mais aussi les sandales de gym, les bonnets et écussons du collège, les pièces de théâtre, des beaux atlas, des savons, du dentifrice, voire même peut-être des boîtes de pastilles Valda à la menthe contre le rhume ou encore des petites boîtes rondes de « siphoides », ces minuscules pastilles comme des billes noires au fort goût d’anis que nous aimions sucer à l’occasion... et que sais-je encore. Le tout ne nous était pas donné gratuitement, mais sagement comptabilisé et facturé aux parents. Hé, hé... on est jésuite ou on ne l’est pas. Il ne faut quand même pas prendre les « soldats » du Bon Dieu pour des canards sauvages...

Pour faire laver notre linge, nous avions un système semblable. On disposait d’une liste, un peu comme dans les hôtels, on marquait le nombre de capitulas ou de singlets ou de caleçons sales, on enfournait, avec le petit billet, dans le grand sac à linge qui avait notre numéro et la semaine suivante, on recevait son linge (plus ou moins sec) dans notre sac. Nous devons donc avoir du linge marqué à notre numéro et au moins deux sacs à linge pour le roulement. L’ennui quand on avait un frère qui portait le même numéro que soi, c’est que chaque semaine ou presque il fallait rendre à Christian ce qui appartenait à Christian... et réciproquement, même si nous n’étions pas dans la même division et que les jours de linge différaient d’une division à l’autre.

Au collège, il y avait encore les billets d’absence en classe. Ils étaient rédigés par les profs lors des premières minutes du premier cours du matin et de celui de l’après-midi, et déposés dans une petite boîte à l’extérieur près de la porte puis ramassés par un boy qui faisait le tour de toutes les classes et allait porter ces billets au préfet.

Enfin qui n’a pas fréquenté le collège trouvera bizarre ce qui va suivre, et pourtant la chose s’expliquait très logiquement. En effet il me reste à vous entretenir d’une sorte de petit papier, bien plus important que tous les petits billets dont je vous ai parlé jusqu’à présent. Nous en faisons usage quotidiennement et avons toujours en poche quelques-uns de ces papiers, qui n’étaient pas non plus des billets doux. Ils étaient même un peu rugueux, et c’était tant mieux vu l’usage que nous devions en faire... j’ai parlé des papiers hygiéniques, des billets pour un laissez-passer au WC, plus vulgairement cela s’appelait le papier chiotte... Mais qu’est-ce qu’il faisait dans nos poches, vous demandez-vous avec raison?

Eh bien, voici la triste et belle histoire des rouleaux de papier hygiénique. Or donc, un jour de 1950 le père ministre fit remarquer au père recteur que le nombre de ces rouleaux dépassait nettement la norme. On gaspillait... Le recteur en parla aux préfet et surveillants qui constatèrent, horrifiés que les beaux rouleaux tout neufs étaient trop souvent jetés par des malotrus directement dans les cuvettes pour en boucher les tuyaux et faire déborder ladite cuvette en tirant la chasse. Alors, le père préfet, furieux d’apprendre cela et de le constater de visu (je me souviens qu’il y eut une épidémie de ces cabinets qui débordaient vers 1950, un peu comme aujourd’hui Bagdad est meurtri chaque jour par

des attentats meurtriers), le père préfet donc, décida dans sa grande sagesse, après avoir consulté probablement les pères surveillants, le père ministre et le recteur lui-même, il décida donc que les nombreux cabinets qui avaient une place privilégiée dans les deux grands préaux (dix ou douze par préau) et dans tous les dortoirs (quatre par dortoir) seraient dorénavant dégarnis de tout papier utilitaire et que chaque élève devrait apporter lui-même sa propre provision pour satisfaire pleinement à ses propres besoins (c'est le cas de le dire). Et pour cela, nous recevions un rouleau au début de chaque trimestre et devions en demander un autre chaque fois que les provisions viendraient à manquer et que le besoin s'en ferait sentir. Si donc un jour vous aviez une légère diarrhée, il valait mieux prendre triple provision, sinon vous étiez obligé d'aller quémander à des copains qui ne se défaisaient pas volontiers de leur propre stock s'ils n'avaient pas encore eu le privilège de se retirer dans leur cabinet particulier...

Missions de confiance

Outre le sonneur du gong dont j'ai parlé plus haut, il y avait encore les bibliothécaires, les servants de messe et les rédacteurs d'*Orientation* qui avaient parfois des horaires privilégiés, mais c'est surtout parce qu'ils avaient des tâches qui devaient absolument être faites et ils ne chômaient pas au labeur. Ce n'est pas vraiment ces cas-là que j'appellerais des missions de confiance. Je ne parlerai pas non plus des acteurs qui devaient répéter une pièce ou des joueurs du Victory qui devaient fatalement s'entraîner pour tel match... Ces missions étaient naturelles et collectives.

Non, je pense plutôt à deux cas particuliers : le portier de l'étude d'une division et le responsable du matériel (sorte d'accessoiriste, un par division également) qui devaient avoir toute la confiance du surveillant et disposaient à l'occasion de son trousseau de clés. Le premier, le portier, comme son nom l'indique avait le banc situé juste à côté de la porte de l'étude. C'est lui qui ouvrait lorsque se présentait quelqu'un, c'est lui qui avait les clés pour ouvrir la porte d'entrée et pour allumer la salle, le soir. Et enfin, c'est lui qui avait le fameux privilège de ramasser les billets de demande de visite et allait faire une petite promenade seul sur les barzas, le soir... promenade de 10 à 15 minutes et occasion de bavarder avec les pères (voir le paragraphe explicatif précédent : Des billets doux?)

L'accessoiriste quant à lui avait les clés des divers endroits où étaient entreposés les patins, les ballons et divers filets de tennis ou agrès de sports... peut-être même la clé de la salle de récréation de la division ouverte tous les midis et mercredis, samedis après-midi de même que le dimanche matin et soir pour lectures, ping-pong, jeux de cartes et de société... Ce qu'on a joué au Monopoly, au Cluedo, aux courses de chevaux et paris, à quoi encore? Mais revenons à notre accessoiriste de confiance. Lui, son travail commençait après l'étude, au début des grandes récréations. Christian, mon frère, a été longtemps l'accessoiriste de Marie-qui-louche alors que moi j'avais été son portier la première année... Les frères se suivent, mais les rôles diffèrent.

Une petite anecdote, en passant : un soir, en 1950, alors que je devais faire ma tournée quotidienne des bureaux des élèves pour ramasser les billets, cinq minutes après le début silencieux de l'étude des devoirs (voir Des billets doux?), je me lève et mes pas faisaient *crac, clic, crac, clic, crac...* En effet,

j'avais joué au foot pendant la récré et avais emprunté la bottine droite d'un joueur de foot gaucher. Ces fameuses bottines armées de huit ou dix gros crampons qu'on appelait des bouchons. Le copain, Guy Renaud je crois, avait gardé sa bottine gauche et m'avait prêté sa droite. Dans doute, devions-nous être dans la même équipe. Mais comme je ne sais pour quelle bonne raison nous n'avions pas eu l'occasion d'aller au dortoir et de changer de souliers (peut-être n'était-ce pas un mercredi ou samedi de foot et de douche), j'ai dû déranger tout le monde en boitillant : *crac, clic, crac, clic, crac...* Je revois encore la mine surprise puis amusée du surveillant... et toutes les têtes des élèves, inclinées sur leurs devoirs, qui se sont redressées d'un coup, ont pivoté vers moi, ont franchement souri, puis se sont toutes remises au travail l'une après l'autre...

Admittatur

Je l'ai dit et répété : le bureau du père préfet se trouvait entre les deux patinoires, dans une sorte de prolongement de l'aile centrale (réfectoires) juste sous la croix. C'était un bureau où nous appréhendions toujours d'être appelés, car être convoqué dans le bureau du préfet de la discipline, c'était souvent mauvais signe, signe qu'on risquait « quelque chose », si par malheur on avait « quelque chose » à se reprocher... et comme, dans une vie d'interne, on a souvent un petit « quelque chose » à se reprocher, on n'était pas trop fier en entrant... On préférerait y aller de notre plein gré pour demander une autorisation quelconque (aller en ville, chez le dentiste ou le photographe, aller chercher un livre oublié en classe, que sais-je?). Lorsqu'il était d'accord avec notre demande le préfet nous signait un *admittatur* et il y apposait le sceau du fameux cachet dateur du préfet. Au fait, cet instrument s'appelle-t-il un cachet dateur ou un tampon encreur? Et pourquoi pas tout simplement un tampon cachet dateur encreur?

Un jour il se fit voler ce « sésame ouvre-toi » et le paquet d'*admittatures* vierges qui devait se trouver à côté sur son grand bureau par un ou plusieurs élèves en mal d'un bon coup... Aussitôt un ordre autographe du père préfet lui-même circula, par l'intermédiaire du boy chargé des billets d'absences, auprès de tous les pères pour leur spécifier qu'ils ne devaient accepter aucun *admittatur* ce jour-là, sous aucun prétexte...

Donc la préfecture. Eh bien directement à l'arrière de cet auguste bureau se trouvait un petit préau où donnait la petite salle d'infirmerie où nous pouvions aller consulter *bræder* Joossen, lorsque nous avions un petit bobo quelque part ou un gros mal à la tête. C'est là aussi que le préfet, qui écoutait les nouvelles de l'INR de Bruxelles tous les jours, affichait sur un bout de papier les résultats de l'étape de la veille au Tour de France. Eh oui, le Tour de France était parti que nous étions toujours, nous, prisonniers de nos murs, en début juillet. Le père préfet était consciencieux et nous donnait bien les dix premiers de l'étape et du classement général avec les écarts. C'est là que j'ai d'abord appris à suivre le Tour de 52 à 55 et à apprécier les Italiens Bartali, Coppi, les Suisses Kubler et Koblet, les Français Bobet, Geminiani, Darrigade mais aussi nos petits Belges : Jean Brancart, Alex Close, Rik Van Steenbergen et le fameux Stan Ockers...

Enfin, c'est d'un de ces petits bureaux attenants à la préfecture que nous était distribuée, chaque dimanche après le dîner, notre petite sucrerie hebdomadaire. Ceux qui avaient eu une carte jaune ou une bleue n'y avaient pas droit. Un élève pointait les noms de ceux qui défilaient pour éviter les reprises, vérifier avec les noms barrés sur la liste pour cartes bleues ou jaunes et surtout pour bien noter le montant de trois ou quatre francs sur la facture mensuelle à envoyer aux parents. Quand même. On est jésuite ou on ne l'est pas, non, mais c'est vrai à la fin... Parfois c'était une grosse sucette qu'on faisait durer des heures, soit la grosse boule rouge, soit la fleur plate et multicolore aux mille dessins. Parfois encore nous recevions une barre de chocolat ou quelque autre friandise... Une petite douceur, une fois par semaine, ce n'était vraiment pas exagéré pour le cholestérol...

Pas de courant, on s'enflammait... pas d'eau, on s'encourait

Il arrivait parfois, mais rarement, que nous n'eussions pas de courant au collège. Une panne cela arrive dans le meilleur des mondes, mais si cette panne durait trop longtemps et que nous fussions le soir, adieu veau, vache, cochon, couvée... au revoir les devoirs, les leçons, les études. Et nos récréations s'en trouvaient prolongées. Oui, oui, nous aimions ça. Je me souviens cependant d'une panne qui sans doute avait été prévue, car les bons pères nous ont distribué à chacun une bougie et nous avons dû, bien malgré nous, continuer nos travaux, à la lueur de notre chandelle et à la sueur de notre cervelle...

Il était plus agréable, mais encore plus rare, d'être privés d'eau. Si par hasard la chose arrivait et que le matin, les robinets confus de nos évier émettaient le sifflement aigu d'un tuyau résolument vide et désespérément sec, alors un coup de sifflet nous avertissait que nous pouvions prendre nos maillots et nos serviettes de bain... et hop! une descente en vitesse jusqu'au lac pour s'y baigner dans l'eau rafraîchissante et consolatrice du Kivu. Nous prenions aussi nos savons, shampooings et dentifrices et personne ne se posait la moindre question sur l'environnement de la belle nature, l'écologie ou la salubrité des eaux. On ne connaissait pas encore ces grandes théories et ce mouvement vert fin de siècle. On adorait ces pannes sèches et ces plongeons mouillés qui nous changeaient un peu de notre ordinaire, sans compter qu'en plus, et comme en rabais, ce jour-là, nous n'avions pas de messe, puisqu'il fallait bien une heure pour descendre, se laver, se rincer, se baigner, remonter et donner le temps au surveillant de retrouver tous ses petits... Ah! le bon temps que ce temps-là...

Étude au mercure, à la papaine et au caméléon... Santa Maria et Sainte Mère de Dieu!

Hem! Avant d'aborder cette étude sur les études, je me rends compte qu'il est absolument indispensable, en note préliminaire, que je vous fasse remarquer bien simplement n'est-ce pas, que le terme « étude » a deux sens nettement dichotomiques, quoique rapprochés par l'essence même du mot. Hem... Le premier de ces sens désigne l'action d'étudier, et pour un étudiant, étudier est sans doute essentiel (il y va de l'essence du mot lui-même). Mais où étudie un étudiant? Je vous le demande et vous répondez par la même occasion : dans « une » étude... et c'est là que le bât blesse, si j'ose dire, car l'étudiant n'est pas un âne bâté (parfois buté, mais c'est autre chose). Non pas que l'étude soit blessante (quoique parfois astreignante, indigeste et carrément révoltante), non, mais si le bât blesse, c'est



que l'étude se fait dans l'étude (P1026) et que parfois, en employant toujours ce même terme on ne sait plus s'il s'agit de la chose ou de l'endroit où l'on fait cette chose... Enfin, si je vous ai bien perdus, chers lecteurs, c'est la preuve précisément que j'avais bien raison et qu'on peut confondre les deux termes. J'espère simplement que dorénavant vous ne confondrez plus... Passons.

Durant cette fameuse année 52-53, nous étions une bonne douzaine (treize, je crois) de quatrième latine et quatrième moderne à être restés chez les Moyens par manque de places chez les Grands où tout naturellement nous aurions dû être (voir plus haut : Divisions, dortoirs et chambrettes). Nous étions les plus petits et sans doute parmi les plus sages de nos classes. Pour nous consoler les pères nous avaient expliqué que nous ne perdriions aucun privilège des Grands. Mon ciel! Si on pouvait parfois aller voir une pièce réservée aux Grands, en fait nous avions le même horaire et les mêmes règlements (de fumage, de coucher par exemple) que les Moyens. Eh bien cette année-là, il nous est arrivé d'être un peu indisciplinés, particulièrement à la salle d'étude qui était située à l'étage, juste à gauche de la sortie de la chapelle, près des casiers.

Il faut d'abord rappeler le principe qui voulait qu'aussitôt arrivés à l'étude et après la prière, nous avions cinq minutes pour prendre nos livres et nos cahiers. Mais il fallait être prévoyant, en particulier durant la première étude, dite étude des devoirs d'une heure et demie, de 17 h à 18 h 30. En effet, si nous avions oublié un livre ou désirions prendre un crayon de réserve, nous n'avions plus le droit d'ouvrir nos bureaux. Et ceci pour deux raisons : cela risquait de faire un certain bruit dérangeant l'atmosphère calme et recueillie d'une bonne centaine d'étudiants en train de se nourrir aux mamelles de la science, mais surtout cela évitait les possibilités de bavardage indu derrière une tablette levée. Il fallait demander la permission et nous devions procéder en grand silence pour ne pas déranger les autres et se faire punir. Pour demander la permission, c'était très simple : on levait bien haut la main jusqu'à ce que le surveillant nous voie (pour ne pas se fatiguer inutilement, on le regardait et quand il tournait la tête dans notre direction, là, nous levions la main), puis quand il nous regardait, on pointait le doigt vers le bureau et – généralement – la permission était accordée : il nous faisait un grand oui en inclinant la tête. Pas plus compliqué.

Il est bon de mentionner encore deux choses : ces gros bureaux d'étude devaient recevoir tout notre fourbi scolaire et donc devaient avoir une grosse capacité de stockage. La tablette quant à elle s'ouvrait comme toute tablette de bureau, en se relevant grâce à des charnières sur le haut, côté encrier. Mais en plus cette tablette était divisée en deux parties également rejointes en leur milieu par une longue charnière qui permettait de rabattre un pan sur l'autre et les deux sur le haut de bureau de sorte que pendant ces cinq minutes, le surveillant voyait la face de tous ses élèves et nous ne pouvions

bavarder avec le voisin en nous cachant la tête derrière la tablette levée et retenue par la tête ou un bras. C'était bien pensé, même si c'était un peu machiavélique. Mais il restait un endroit où nous pouvions nous cacher et en profiter pour tailler une petite bavette avec le voisin de devant, de derrière ou d'une rangée latérale, c'était sous notre bureau. Ben oui, il arrive à tout le monde de laisser tomber par inadvertance une gomme, un buvard ou une plume... mais tout le contenu d'un petit flacon (bien lourd) de mercure, ça il ne doit pas y en avoir beaucoup à qui c'est arrivé. J'ai eu cet avantage.

D'abord, il faut savoir qu'à cette époque le mercure n'avait rien du méchant polluant dénoncé aujourd'hui partout et par tous. Et même, nous étions fascinés par ce métal liquide qu'on pouvait prendre dans ses mains, qui roulait drôlement, était plutôt froid, se divisait en gouttelettes et pesait très lourd dans la main. Or, je ne sais comment, nous avons pu nous en procurer. Cela venait certainement des réserves de chimie, peu importe. J'en avais une petite fiole. Et je me souviens avoir une fois vérifié que le mercure aimait l'or... j'y ai mis tremper la plume en or de mon beau stylo Shaeffer. Elle a pâli immédiatement, la pauvre... Or donc un jour, je ne sais par quelle maladresse, tout le contenu de ma petite fiole s'est retrouvé dans la poussière sous nos bureaux... Le drame! Il fallait ramasser ce précieux liquide au plus vite, mais sans se faire remarquer le moins du monde par le surveillant qui aurait certainement trouvé la chose incongrue et nous aurait punis. On s'y est mis à trois, à quatre pattes sous nos bureaux pour ramasser avec des petites cartes de visite toutes les minuscules gouttelettes remplies de poussière. Cela nous a pris quelques séances interrompues par des alarmes « 22, v'là le surveillant! » chuchotées par un camarade resté en haut comme sentinelle, naturellement assis et innocemment penché sur ses devoirs... On se prenait pour des mineurs arpentant les galeries bien étayées sous nos bureaux. Au fait, ami lecteur, dans la nature est-ce qu'on se procure aussi le mercure dans les filons de mines souterraines? Ce serait une question à... approfondir.

L'histoire de la papaïne est plus cruelle, mais amusante. Et le fait qu'elle se soit passée dans la même étude, autour des mêmes bureaux, durant cette même année n'est qu'un pur hasard. Or donc, un de mes amis, un des treize, avait en sa possession, dans une boîte de quinine, de la papaïne. C'est, selon le dictionnaire, une enzyme extraite du latex de papayer. Je ne sais ni pourquoi ni comment il avait cela. Cette papaïne venait de chez lui, je crois. Peut-être avait-il apporté cette denrée au collège pour attendrir ses steaks, toujours est-il que vous devez savoir que l'armée américaine a, paraît-il, fait usage de cette enzyme pour attendrir la viande de ses soldats à la guerre de Corée. Je nous revois assis à nos bureaux au fond de l'étude. Or, voilà qu'un grand costaud, un bellâtre de cinquième moderne, voisin de rangée de mon ami, lui demande ce que c'est. Innocemment mon ami répond au grand costaud un peu imbu de sa personne que c'est comme des bonbons, qu'il faut en prendre une pincée sur le bout de la langue et sucer très lentement et que c'est un peu acidulé. Tu parles! Le grand copain, curieux et gourmand, en prend une bonne pincée, se la pose sur la langue, attend un peu puis se retourne et regarde mon ami qui riait sous cape. Il a recraché, mais un peu tard... le malheureux! Rien ne vaut l'expérience personnelle pour bien apprendre. Il en fut mortifié, le pauvre. C'est ainsi qu'il a appris que cette enzyme rongeaient toute chair... Mais l'histoire (véridique, je confirme) ne dit pas s'il a encore la chair de poule quand on lui parle de papaïne. Cette histoire est tout ce qu'il y a de plus vraie et n'est

donc pas une fable, quoiqu'elle me fasse penser à la fable *Le corbeau et le renard*, mais ici c'est le rusé renard qui disposait du fromage que le corps beau lui convoitait, si vous voyez ce que je veux dire.

L'histoire des caméléons est tout aussi vraie, moins piquante, mais plus nature. Nous parvenions à faire de l'élevage de caméléons dans nos bureaux. Vous savez ces petites bêtes qui ressemblent un peu à des lézards, ont une langue très gluante qui se détend comme un ressort pour happer les mouches et surtout qui changent progressivement de couleur pour se confondre avec leur environnement. Eh bien, je ne sais plus comment, mais nous parvenions à avoir des caméléons, à l'occasion. Sans doute se les procurait-on auprès des Noirs, contre un peu d'argent ou deux trois cigarettes.. Bref, nous les gardions dans notre bureau d'étude, mais il fallait les nourrir (donc, on collectionnait des mouches), leur procurer un peu à boire et ne pas oublier de boucher le trou de l'encrier, sinon, ils sortaient par là et risquaient de tomber nez à museau avec le surveillant! Il y en a même un parmi nous, me semble-t-il, qui a eu une femelle et des œufs, mais je ne crois pas avoir jamais vu l'éclosion des petits caméléons...

Souvent aussi, nous les sortions (il fallait bien qu'ils changent d'air, quand même) en les déposant précautionneusement dans la poche de notre chemise. Moi, ce qui m'impressionnait beaucoup chez ces doux reptiles, c'était leurs quatre doigts divisés en deux paires opposées comme les mâchoires d'une pince, leur queue spiralée très préhensile et surtout leurs yeux perchés au sommet de petits cônes qui tournaient dans toutes les directions indépendamment l'un de l'autre. Mais le plus drôle restait leur démarche très lente et comme à répétition, ils avançaient une patte, restaient en suspens sur trois pattes, puis le corps se balançait d'avant en arrière, puis ils posaient la patte, et l'exercice recommençait avec infiniment de lenteur et de précaution avec la patte suivante.

Je ne peux quitter la douce ambiance de cette chère salle d'étude (P1026) sans rappeler deux autres souvenirs qui prouvent hors de tout doute que la colère n'est pas bonne conseillère. D'abord l'année de ma sixième latine, cette même salle était déjà l'étude des Moyens, au même endroit juste à gauche en sortant de la chapelle. Et c'est là qu'un jour, de rage et de désespoir, j'ai découpé en morceaux et lacéré de rage une jolie et minuscule caravelle de dix centimètres que j'avais patiemment sculptée et construite sur du balsa ou du liège avec des mâts en bâtons de sucettes, des cordages en fil blanc et des voiles en petits morceaux de papier à dessin. Elle était magnifique, ma *Santa Maria*. Je la préparais pour le concours de bateaux qui devait avoir lieu je ne sais à quelle occasion pour une exposition maritime sous l'égide de Fossile (le père De Crombrugghe, notre surveillant de l'époque). Je la caressais, la polissais, la chouchoutais ma petite caravelle. L'étrave, la proue, le château arrière sortaient du bois et prenaient exactement la même forme que dans le dessin du dictionnaire *Larousse* qui me servait de modèle. Ah! oui, vraiment elle commençait à avoir une belle gueule, la *Santa Maria*. Les bastingages, les trois ponts, même les hublots étaient marqués de petites entailles à la lame de rasoir... mais hélas elle n'était pas terminée et le temps avançait. Puis la veille du jour fatidique, je me suis rendu compte que jamais elle ne serait prête à temps pour son lancement dans la mer des prix et décorations. Alors de rage, les larmes aux yeux, j'ai pris ma lame de rasoir et en trente secondes, de dépit, de colère, je l'ai réduite en dix, en vingt morceaux... Quelle ne fut pas ma honte quand des amis étonnés et déçus d'apprendre cela m'ont certifié que même non finie, ma caravelle aurait

certainement mérité de gagner un prix, car selon eux, même non terminé, mon bateau était le plus beau. C'est alors que j'ai vraiment râlé, pas contre le manque de temps, mais contre le con que j'avais été en démolissant la *Santa Maria*. L'année suivante, Fossile, se souvenant sans doute de mon beau travail avorté et ayant subodoré en moi le grand artiste sculpteur que je ne suis jamais devenu, m'a demandé si je voulais bien construire d'après maquette le fameux avion-fusée à réaction, le fameux *SX7* tout bleu, le bel espadon, de la célèbre bande dessinée *Le secret de l'Espadon* d'Edgar-P. Jacob, pour la nouvelle exposition qui cette fois portait sur l'aviation. J'ai répondu par l'affirmative et nous avons produit une belle maquette hors concours, car je travaillais officiellement pour l'avion présenté par la division.

L'autre histoire se passe encore durant la fameuse année 52-53 et concernait un ami, un ami scout, mais un ami qui pouvait être très colérique à l'occasion, comme vous l'allez voir. Ce garçon était jovial, blagueur, souriant et aimait papoter. Or un soir, au début de l'étude, encore en cet endroit du fond de la salle d'étude où tout arrivait, le surveillant (ce n'était plus Fossile, mais peut-être Fétiche, je ne m'en souviens pas) lui fait le signe des quatre doigts levés en l'air, ce qui dans notre langage muet de l'étude silencieuse signifiait : quatre pages (punition de quatre pages à copier pour le lendemain). C'était la ration quand on était surpris pour un bavardage. Or, et je le crois, l'ami en question n'avait sans doute pas proféré un seul mot et le surveillant devait s'être trompé. Le copain se lève donc furieux et fait remarquer au surveillant qu'il n'a rien dit. Mais pour ce faire, il enfreignait la sacro-sainte règle du silence. Et là, le surveillant ne le rate pas et lève la deuxième main. Huit pages pour avoir répliqué! Sainte Mère de Dieu! Le gars, encore plus furieux se lève et crie qu'il ne les fera pas. Nous, on ne pipait mot. On regardait les deux protagonistes et on comptait les coups qu'ils s'échangeaient (pas besoin de compter les pages)... Réponse automatique du surveillant, toujours calme et glacial : 12 pages. L'ami de plus en plus furieux... vous ai-je dit qu'à l'occasion il pouvait être colérique, ne se contrôle plus et se lève encore en s'adressant à haute voix au surveillant pour lui dire que c'est injuste, qu'il n'a rien fait, qu'il ne fera pas ces pages. Le surveillant qui gardait ses distances et son calme olympien monte les enchères à seize pages. Là-dessus, notre ami est sorti. Il est sans doute allé dehors pour calmer son impatience et clamer son innocence chez le père préfet ou un autre curé... Mais il a quand même dû faire ses seize pages... Ah! oui, la fameuse discipline des jésuites... assez contraignante, merci.

Les choristes

Nous avions une belle et bonne chorale au collège. Cette chorale à quatre voix était essentiellement destinée aux messes pour le public (le dimanche vers 9 h et on perdait ainsi une partie de l'étude consacrée au courrier) et parfois à des cérémonies plus solennelles avec les élèves, dans les grandes occasions. Les dimanches ordinaires, la messe pour les élèves était chantée par tous sans la chorale. J'ai fait partie de cette chorale pendant deux ou trois ans, chez les altos, avant que je mue. J'aimais beaucoup et il y avait notamment une messe spéciale en latin que nous avons chantée plusieurs fois et dont je ne me souviens plus du nom. Plus tard, j'ai cherché, écouté en vain des tas de messes pendant des années, car j'aurais tant voulu la retrouver pour pouvoir l'acheter et la réentendre. Je me souviens

qu'il y avait des passages ardu pour nos petites voix, en particulier dans le *Credo* et le *Benedictus* il me semble, mais que l'ensemble était beau...

Nous avions comme sopranos solistes deux très bons chanteurs. De vrais rossignols : Philippe Van Roey, c'est lui qui allait le plus haut, avant qu'il ne mue à son tour et ne devienne une belle voix de basse. Il avait une particularité vraiment étrange, ce gars venu de Butembo, comme Jaumin et les frères André, il avait eu, je pense, un accident à la tête et une fracture du crâne étant petit. Toujours est-il que, quelque part à l'occiput il lui manquait un peu d'os sous le cuir chevelu. Et il devait porter une plaque protectrice sur le sommet de la tête. Mais comme l'élastique de maintien le gênait un peu, il oubliait facilement de porter cette plaque. C'était un garçon toujours jovial, dont la grande bouche partait souvent en un rire sonore. Il avait un an de plus que nous, Jaumin, Bonsang, Forro, Cimino... Il est devenu médecin ou chirurgien et Claude Jaumin est resté en relation avec lui. Je me souviens, un jour sur la plaine, Claude lui demanda quel était le roman qui lui avait le plus plu jusqu'à ce jour. Et il avait répondu du tac au tac : *Rebecca*, de Daphné du Maurier. Claude me disait que Philippe était un grand lecteur. Je me suis toujours souvenu de cette réponse, j'ai lu *Rebecca* que j'ai beaucoup apprécié. Hitchcock aussi avait aimé ce roman puisqu'il en avait fait un beau film en 39 avec Joan Fontaine et Laurence Olivier. C'est drôle, je pense qu'à cette époque d'insouciance et de nos premiers émois, nous collectionnions des images d'acteurs et de starlettes américaines, trouvées dans des paquets de *chewing-gum* et on se les échangeait. Plus pour les actrices que pour les acteurs, évidemment. Claude ne se souvient sans doute pas que Joan Fontaine justement avait sa préférence, alors que moi j'avais jeté mon dévolu sur Leslie Caron.

Notre second soliste soprano s'appelait Guy Cimino. Il allait moins haut que Philippe Van Roey, mais je trouvais sa voix plus chaude, plus harmonieuse. Avec un nom pareil, il devait avoir une origine italienne et être le probable descendant d'Enrico Caruso ou Mario Lanza pour le moins, à moins qu'il ne fût le cousin éloigné de Luciano Pavarotti. C'est Poupouze, le père Bertrand à la belle voix de ténor, qui nous dirigeait lors de nos répétitions. Mais lors des exécutions, surtout dans les très grandes circonstances où les quatre voix emplissaient le jubé, c'était le père ministre, Ernest van den Broek, qui nous dirigeait, comme un vrai maestro.

Beaucoup de *bilulus*

Lors de ma première année, donc en 49-50, sur la grande plaine de foot située à l'ouest en face de l'aile des pères, lors de la grande récréation de midi, nous avons vu arriver de dessus le lac une sorte de gros nuage sombre qui avançait vers nous. Le ciel s'obscurcit rapidement et on entendit un léger vrombissement de plus en plus fort et menaçant. Aussitôt tout le monde s'est couché car on venait de voir que nous étions envahis d'insectes volants. Je n'ai pas le souvenir exact de la chose, mais ce devait être des abeilles. Je ne pense pas que ce soit des grillons, pèlerins ou non, car ils auraient fait plus de dégâts me semble-t-il. Donc des abeilles ou des guêpes... en tout cas des *bilulu* (faut-il un S pour la marque du pluriel dans ce mot connu de tous et tellement répandu qu'il était aussi bien lingala que swahili?). Ces insectes donc volaient à une hauteur que je situerais entre un mètre et trois ou quatre

mètres. Il y en avait des millions... On est tous restés couchés comme un seul homme, attendant que ça passe. Cela a duré deux ou trois minutes : des millions, voire des milliards d'abeilles ou de guêpes sauvages sont passées ainsi en rase-mottes au-dessus de nos têtes, puis le nuage s'est éloigné vers le sud. On s'est relevés, comme si de rien n'était. Pas un seul ne fut piqué par cette invasion aussi soudaine que fugace. Puis on en a parlé, étonnés, amusés, puis on a repris nos jeux. Ah! oui, sans en faire un dessin, je dirais que si c'était un essaim, c'était un très gros essaim.

Trois rois mages et pas de reine

Le six janvier, généralement nous étions déjà revenus de nos trop brèves vacances de Noël qui duraient à peine deux petites semaines. J'ai expliqué ailleurs que comme certains élèves habitaient trop loin au fin fond de la brousse en ces temps lointains où toutes les routes n'avaient pas toujours de ponts, mais étaient jalonnées de bacs dès qu'apparaissait une rivière un peu conséquente, ils ne pouvaient rentrer chez eux car l'aller et le retour auraient occupé toutes leurs vacances. Ainsi, mon frère et moi-même, qui avons habité l'Uélé, puis l'Ituri, nous prenions l'avion, puis il nous fallait en plus une journée de route pour rejoindre nos parents. Au début, nous avons fait trois fois le voyage par le bateau et la route par le parc Albert. Cela nous prenait trois ou quatre jours, avec logements à Goma, Butembo ou Béni, Nya-Nya ou Irumu à l'hôtel Cox (P411,412). Jamais nous ne sommes restés au collège pour Noël et le Nouvel An. Mais les quelques malheureux qui demeuraient au collège bénéficiaient souvent d'une fameuse excursion de plusieurs jours avec un ou deux pères, comme l'escalade du Ruwenzori. C'est sans doute à cause de cela que les vacances de Pâques duraient un peu plus longtemps, trois semaines.

Bref, pour faire une histoire courte, nous étions donc de retour dans les murs teintés de jaune pâle de notre cher collège, en ce 6 janvier, jours de la fête des Rois. Et à cette occasion, bien sûr, les bons pères fidèles aux traditions avaient prévu la galette des Rois. Cela se faisait en grande pompe. Toutes les énormes tartes au riz étaient déjà posées sur des tables à l'arrière du réfectoire et lorsqu'était venu le temps du dessert, un délégué de chaque table allait à l'arrière piger un numéro correspondant à une tarte et revenait avec la précieuse tarte. Nous la partagions en grand silence et nous dégustions avec lenteur chacune de nos bouchées pour être bien sûr de ne pas avaler par mégarde la précieuse fève. Une seule de ces tartes par division (et il y avait une vingtaine de tables par division) renfermait secrètement la fève qui désignerait notre roi. Ce n'a jamais été à ma table, en six ans. Peu importe, statistiquement c'est bien normal. Mais une fois désigné, le roi ne se choisissait pas de reine (il aurait



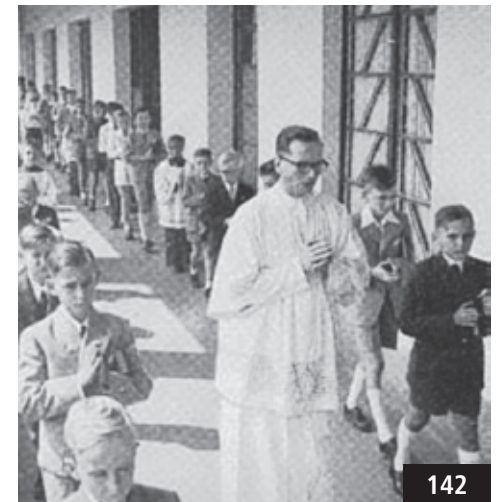
eu beau chercher, le pauvre). Encore moins de mignon, car il faut croire que les trois rois mages étaient célibataires. En effet, nous avions trois divisions à l'internat (les Tout-petits étaient réunis aux Petits pour la circonstance), nous avions donc : Gaspard, Melchior et Balthazar. Restait à les maquiller et les déguiser quelque peu. Cela se faisait rapidement. Puis ils revenaient avec leurs couronnes, leurs sceptres et leurs capes et assis sur un trône, ils avaient le droit d'émettre chacun un vœu. C'était une faveur qu'ils demandaient au nom de leur division et que le père préfet avait bonne grâce de leur accorder toujours. Évidemment la demande avait été contrôlée, filtrée ou même suggérée juste avant. Il était de tradition, bien sûr de demander l'après-midi ou un autre jour de congé, une suppression de devoirs ou une remise de punitions. C'était divertissant et bien agréable...

L'assiette incassable et les deux trompettes

Mes parents ont eu la chance de venir une fois à Bukavu visiter le collège. Comme mon frère Christian avait été malade à la fin des grandes vacances, en août 53 je crois, il était resté quelques jours de plus à la maison, le veinard et j'étais reparti seul. Une quinzaine plus tard, ils ont tous débarqué à Bukavu avec nos deux petites sœurs. Et mes parents ont profité de leur bref séjour en ville pour visiter le collège, comme il se doit.

C'est *broeder* Ooyen (P142) qui leur servait de cicérone, pendant que nous étions en classe ou à l'étude. Et quand vint le temps d'aller voir la nouvelle grande cuisine avec ses installations modernes (cuves électriques pour la soupe, les pommes de terre et la fameuse friteuse électrique presque aussi grande qu'une baignoire), le frère leur a aussi montré notre nouvelle vaisselle incassable. Le plastique était nouveau à l'époque. Il prend donc une assiette blanche et la frappe fort à plusieurs reprises sur le revêtement de ciment d'un long comptoir de cuisine. « Vous voyez, dit-il, incassable! », et il la passe à maman qui examine l'assiette et fait remarquer qu'on dirait quand même qu'elle est légèrement fêlée... Le frère la regarde de plus près (pas ma mère, mais l'assiette), la soupèse (toujours l'assiette) et constate, un peu pitoyable, après qu'il se soit acharné dessus : « Oh! oui, vous avez raison, je me suis trompé, celle-ci est une vieille assiette de faïence, elle n'est pas en plastique ». Mais malgré tout l'assiette avait bien résisté à ses coups de battoir.

À l'occasion de cette visite aussi, les pères n'ont pas manqué de leur montrer les instruments tout neufs de la toute nouvelle fanfare : huit tambours, huit trompettes de cavalerie et quatre gros tambours que l'on appelle je crois des caisses. Et il faut savoir que pour récupérer les fonds dépensés



à l'occasion de cet achat de cuivres et percussions – on est jésuite ou on ne l'est pas, non mais c'est vrai –, les bons pères proposaient de faire graver sur une trompette le nom de celui qui accepterait de la commanditer (pour 300 ou 400 francs). Et notre papa s'est généreusement laissé prendre pour deux trompettes, si bien que Christian et moi avions deux trompettes gravées à notre nom.

Modèles réduits

J'ai parlé ailleurs des deux expositions que le père De Krombrugge avait organisées, l'une en 51 sur les maquettes de bateaux, et l'autre en 52 sur celle des avions en modèles réduits. Mais il s'agit ici d'autres modèles réduits, je veux parler des premiers jouets en métal de voitures, de camions ou même d'avions, identiques aux vrais, mais en jouets pour enfants d'une dizaine de centimètres. Tous étaient solidement faits en métal, peints, mais de manière moins raffinée qu'aujourd'hui évidemment, quoique probablement plus solides... C'étaient je crois les premiers de ces Dinky Toys et autres miniatures qu'on retrouvera bientôt par milliers de modèles différents sur le marché. Ici notre marché à nous, notre vendeur unique et monopolistique, c'était le père préfet. Je ne sais ni où ni comment il avait ramassé ce stock de petites bagnoles, mais il en avait une fameuse quantité, au moins une centaine et toutes de modèles différents, destinées à être vendues aux jeunes gamins que nous étions, chez les Petits et chez les Moyens. Elles étaient même exposées à la fenêtre de la préfecture, pour allécher la clientèle. Il fallait bien profiter de toute occasion pour apprendre l'économie et les dures lois du marché à ces futurs capitalistes que nous serions un jour. Eh bien, un jour, alors que la vente n'était pas encore commencée, le préfet fâché contre nous, la division des Petits, car sans doute nous avions encore été trop bavards et énervés une fois de plus et malgré les appels au calme de notre surveillant Marie-qui-louche, le préfet donc, le père Sets, avait décidé de retarder la vente de ces précieux véhicules à notre division. Résultat : les Moyens avaient raflé tous les beaux modèles et nous n'avions eu, quinze jours plus tard, que les restes et les laissés-pour-compte. Quelle déception! Mais malgré ce retard, ce qu'on a pu jouer, construire des routes et des villages de terre, avec boue séchée et indécrottable aux genoux, et aux doigts, et aux paumes, et même aux coudes, comme lorsqu'on jouait aux billes... Chacun avait sa bagnole (ou son avion) et jouait avec pendant une heure, sur le coin nord-est de la grande plaine, en face de l'aile des pères (P020, à gauche). C'est là que notre village lilliputien avait développé son réseau de routes, de ponts, de garages, de maisons, d'hôpitaux et quoi encore... C'est une mode qui a duré un ou deux trimestres, puis on a oublié, le goût est passé à d'autres occupations.

Scout un jour...

J'ai fréquenté le collège pendant six ans, j'ai été scout au collège durant les cinq dernières années, de ma sixième latine à la poésie où j'étais assistant. Pour moi le scoutisme, ses principes, sa loi, ses techniques, c'est une seconde nature que j'ai continuée en Europe, puis en Amérique. Parler du collège sans parler des scouts, dans mon cas, ce serait sans doute oublier l'essentiel. J'ai aimé le collège, mais j'ai vraiment « vécu » chez les scouts. Nous allions tous les jours au local, tous les midis...

Chante et danse la Bohème Faria-faria-oo

Le local était situé derrière la cuisine, face au collège côté nord il y avait le local des routiers et des louveteaux. Mais c'est à l'arrière, côté lac, que se trouvaient nos coins de patrouille : les Hiboux, petit local à gauche avec sa propre porte et sa clé (ce que les autres n'avaient pas) (P051, 620), puis le corridor intérieur avec les Léopards, les Lynx (qui viendront plus tard), les Écureuils et les Faucons. À l'extrême droite, l'établi de menuiserie. On y avait tous les outils indispensables pour travailler le bois. J'y ai fait une petite niche stylisée pour une vierge que nous avions dans notre coin de pat. On remisait le gros matériel de camp sur un plancher au-dessus du plafond. Nous y avions, chaque patrouille, nos deux tentes (P420, 439, 444), un coffre avec les outils, les cordages

Youkaïdi, youkaïda, youkaïdi, aïdi, aïda

et une malle avec la batterie de cuisine et la vaisselle souvent métallique, dépareillée et de récupération. L'essentiel de nos midis consistait à réparer ou réinstaller notre coin de patrouille comme des éternelles fourmis, préparer et entretenir le matériel, faire de la technique (morse, signes de pistes, nœuds) et apprendre aux plus jeunes.

Dans le soir d'or, résonne, résonne Dans le soir d'or résonne le cor

Devant le local, le terrain où nous avions nos rassemblements de troupe (P615) le dimanche, le lever des couleurs, le salut au drapeau et la partie officielle avant le grand jeu. À droite, le « champignon »



(P621), un abri pour mettre sécher les tentes mouillées avant l'entreposage. En contrebas un terrain un peu plus grand (P024) où nous avions souvent des jeux (jeu de massacre au ballon, concours de feux, etc.).

Voici quelques noms des grands scouts que j'ai connus. D'abord les sachems (chefs), en tout bien tout honneur :



Père Croegaert, CT : Cerf
Père Cuypers, CC : Milan
Monsieur Jean Mortier, CT : Élan
Père Verhaegen, CT : Sanglier

Père de Wilde, aumônier des louveteaux : Grillon (?)

Michel Staes, un élève du collège qui avait eu la paralysie infantile, des yeux vert très pâle étaient dignes de son totem et de ses talents d'hypnotiseur : Chat serviable

Père Michel Deckers, ancien aumônier du bataillon belge en Corée; il sera aumônier en 54-55 : Loup ardent

Un civil célibataire, travaillant près du collège en 54-55 : Griffon turbulent

Nous marchons dans la nuit profonde

Ensuite parmi les scouts on se rappelle toujours d'abord les anciens, les plus vieux que soi : les grands, ceux qu'on regarde en contre-plongée, parce qu'on est plus petit qu'eux, ceux qu'on admire, qu'on envie, qu'on respecte...

Paul Schoetter, CP des Faucons : Chevreuil

Stefano Busin, CP des Écureuils : Blaireau sincère

Jacques Duhoux, CP des Écureuils : Chamois sans détour

Amand Nijs, CP des Lynx : Loutre tenace

Frankie Van der Vorst, CP des Hiboux, mon premier CP : Caribou serviable

René Braken : Waterbock

Jean Samain : Puceron

Nick Carpentier : Alpaga souriant

Georges Van den Heuvel : Civette

Louis Schoolmeesters : Gerboise

Dominique de Kerkhove : Coccinelle éveillée

Le soir étend sur la Terre

Son grand manteau de velours

Un kilomètre à pied, ça use, ça use

Du même âge que moi ou plus jeunes :

Hubert Van der Vorst : Faon

Luc Van den Eeckhaut : Colibri (totémisé le même jour que moi)

André Forro : Castor

Claude Jaumin : Fouine délurée (ou versatile?)

Michel André : Marabout boute-entrain

Jean-Marie André : Lapereau jovial (il fut mon second de patrouille)

Tommy Carpentier : Mangouste

François Noël : Épagneul (?)

Jackie Carpentier : Poulain (il fut aussi mon second)

XY : Lama

Jean-Claude Debusscher : Musaraigne loquace

Harold Stéphane : Pangolin

Yves De Milde : Ouistiti

Guido Bothma : totem?

Et qui encore, quels sont tous ceux que j'ai oubliés? Comme disait le cher Rutebeuf : « Que sont mes amis devenus [...] Ce sont amis que vent emporte. Et il ventait devant ma porte... »

Je l'ai dit : on était un peu à part, on formait une grande famille scout, mais plus restreinte que la plus grande famille de la division. Alors, les liens d'amitié se resserrent à toujours se retrouver, travailler, peiner ensemble...

Le dimanche, c'était le grand rassemblement de troupe, en uniformes, à 10 h, après l'étude courrier. On courait au dortoir se changer, puis on descendait par l'escalier des cuisines : salut au drapeau...

Chevaliers, saluons nos couleurs

Sonne, sonne, éclaireur

...et ensuite, le grand jeu. On partait dans la nature...

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent

...pour une bataille de l'eau lourde, un grand jeu de piste ou une exploration avec construction d'un pont (P430) ou d'une cabane. Nous revenions souvent vers midi, midi trente, bien fatigués. Souvent aussi, nous allions vers le CER (P047, P313), devant le collège. Combien de fois avons-nous défendu avec les scouts d'une deuxième patrouille une maison vide et son trésor caché contre un envahisseur fait des deux autres patrouilles? Ou traversé une frontière comme contrebandiers en évitant les douaniers? Prises de foulard... tu es mort ou tu es blessé. Un ou deux dimanches par mois, nous sortions toute la journée jusque vers 17 h. Nous avions des grandes marches et notre gourde était vide bien trop tôt.



Livrets et insignes

Nos insignes, nous nous les procurions pour la plupart chez notre aumônier. Certains nous étaient donnés lors de notre promesse. Il y avait les insignes à coudre sur la chemise et le chandail : croix *tenderfoot*, insigne 2^e classe, insigne 1^{re} classe, bande d'unité, bandes de CP.

La croix métallique émaillée potencée avec fleur de lys à placer sur le chapeau.

Et en plus les petits insignes ronds des badges de spécialités, les étoiles de service. À

cela, il faut ajouter foulard, nœud de foulard et cordelière, nœud d'épaule, passants verts pour les bas, ceinturon...

Nous disposions de petits livrets techniques pour nous aider à apprendre. Ces manuels nous étaient vendus par la procure ou encore par le père aumônier. Je pense à :

- *Pistes* la bible de tout bon scout (touchait à tous les sujets)
- un chansonnier, le feu de camp, *Histoire de BP*
- Campisme, secourisme, *woodcraft*, les nœuds, orientation, hébertisme, signalisation, etc.

Les camps... Ah! les camps. Trois jours fameusement remplis : arrivée très tôt au local en uniforme, avec notre sac à dos préparé la veille. On charge le matériel (P432) déjà prêt lui aussi dans le gros camion du collège, les mâts de tente d'abord, puis les malles – n'oublions pas les malles intendance et la malle de l'aumônier pour dire la messe – et les tentes ensuite. Puis les bagages personnels. Quelle frénésie,

Plus de joie, plus de lumière

on embarque, le lourd camion démarre. Cela chante à tue-tête, dès le départ.

En avant la cantinière, la cantinière du régiment

La cantinière aime le bon lait

Cela dépend de notre roitelet

Et notre roitelet est missionnaire

Souvent dès le départ on entonnait des chants, des chants scouts évidemment. Chacun en lançait un et tous reprenaient en chœur. Je me souviens particulièrement de *La cantinière* qui était comme une tradition pour se remémorer les totems de chacun avant le camp. Quelqu'un chantait : La cantinière aim' le cerfeuil(2) Cela dépend de not' chevreuil(2) Et not' chevreuil est missionnaire (2) En avant la cantinière, la cantinière du régiment!(2). Puis un autre lançait : La cantinière aime les poireaux, Cela dépend de not' blaireau. Puis il y aura le salé pour sanglier, le dessert pour notre cerf, l'tapioca pour alpaga, etc.

On est perchés contre la paroi du camion ou assis sur nos tentes. On arrive enfin. Les CP galopent partout pour trouver le meilleur endroit. Pendant ce temps, les autres déchargent le camion (P432, P433). Rapidement, on transporte nos ballots jusqu'au coin idyllique choisi.(P415) On monte les



deux tentes, dortoir et cuisine (P437, P439, P444). Puis on commence sans tarder les installations : un feu de cuisine,

Les cuistots, c'est de la canaille, des empoisonneurs, des brigands

une table, une armoire, et même un portique. N'oublions pas les corvées de troupe : le mât de camp (P415, 418), l'autel (P419), l'intendance (P438) et les « feuillées » indispensables évidemment. Normalement tout est achevé le soir. On n'a pas chômé. Jeu de nuit ou bivouac et dodo.

Seigneur, rassemblés près des tentes

Pour saluer la fin du jour

Nous venons toutes les patrouilles

Te prier pour te servir mieux

Merci de ta sainte présence

Merci du bien fait par la troupe



Le lendemain ce seront les techniques, le grand jeu, la cuisine, puis le grand feu de camp avec les sketches (voir plus bas le sous-chapitre Autour de la fleur rouge, qui est entièrement consacré au feu de camp et à la totémisation).

Les scouts ont mis la flamme au bois résineux



Le tout se terminera par la cérémonie de totémisation. Les nouveaux reçoivent leur nom et entrent dans la grande confrérie.

Qu'ils sont beaux, les totems du Grand Manitou

Le lendemain, dimanche... après le déjeuner et l'inspection, c'est la belle cérémonie des promesses, (P417, 436, 441, 442, 443, 450)

Devant tous je m'engage, sur mon honneur

puis on continue la belle vie de plein air et de joie. Le dernier jour arrive déjà. Remise du fanion d'honneur. Il faudra songer à démonter ce beau camp en n'oubliant pas la devise de BP : « Quand il quitte un camp, le scout laisse deux choses : 1) rien, 2) des remerciements »...

La technique scoutie m'a beaucoup apporté. Nœuds, signes de piste, chants, morse, feux, cuisine, constructions (P618, 620), secourisme, histoire du scoutisme...

Nous avions toute une série d'épreuves à trois niveaux : le *tenderfoot*, deuxième classe, première classe pour les aînés, et enfin les badges de spécialité (cuisinier, campeur, secouriste et même observateur, hein Claude – voir plus haut : les seins nus de la belle Congolaise...

Ti-yaya-ti, yaya-ti, yaya-bo



Notre unité scout – celle du collège comprenant la meute de loups, la troupe des éclaireurs et le clan des routiers (P616) – était l'unité Ste-Jeanne d'Arc, 1^{re} Kivu et portait fièrement le foulard rouge à bord noir. Nous avions également, outre la croix scout, croix potencée ou de Jérusalem avec la fleur de lys (appartenant à la FECC, Fédération des éclaireurs catholiques du Congo), divers autres insignes, le ceinturon, le chapeau et le fameux couteau Gilwell

non obligatoire que nous aimions décorer du dessin de notre totem.

Mais outre la vie saine et heureuse, outre la débrouillardise (le fameux onzième article de notre loi), outre les connaissances et habiletés techniques, ce que je retiendrai surtout de cette belle aventure, ce sont de grands amis, de vrais amis...

*Faut-il nous quitter sans espoir
De nous revoir un jour?
Ce n'est qu'un au revoir, mes frères
Oui, nous nous reverrons, mes frères*

La clôture et le saloon

Vous permettez, madame...

La clôture, cette règle religieuse qui interdit à toute personne du sexe opposé l'entrée et la fréquentation de tout ou partie des bâtiments d'une communauté religieuse, comme tout homme dans un couvent de moniales ou toute dame dans une abbaye cistercienne, cette fameuse clôture donc venait d'être instaurée chez nous au collège pour l'aile réservée aux bureaux et aux chambres de nos pères (voir les photos). Nous devions être fin 53 ou en 1954...

On nous avait bien prévenus : si vous voyez une dame ou même une simple petite fille se présenter au pied des escaliers prohibés, vous devez l'éconduire et lui expliquer ce qu'est la clôture...

Or voilà qu'un beau jour, se présente une dame qui monte résolument les escaliers tabous et tombe nez à nez avec un jeune père scolastique qui était un surveillant, un peu timide et ne parlant pas couramment le français. C'était rare. Elle lui demande son chemin, en bon français. Il répond confusément qu'elle ne peut se trouver là, car elle est dans le secteur réservé à la clôture. La dame ne comprend pas et au lieu d'aller vers la sortie que lui indiquait le jeune père bafouillant, elle monte



résolument la volée d'escaliers et s'enfonce de plus en plus dans la zone interdite. L'autre bégaie et rougit. Elle insiste pour aller voir le père Untel. Il ne sait plus où se mettre. La jeune dame en rajoute et crie un peu fort, quand arrive malencontreusement un autre père qui reconnut immédiatement un élève externe de poésie déguisé pour cette bonne blague du 1^{er} avril...

Ce garçon dont j'ai oublié le nom avait même poussé le professionnalisme jusqu'à se raser les jambes pour paraître plus féminine sous sa robe d'été, aux yeux du jeune père. Il faut dire aussi que la jeune Ève avait des complices qui épiaient les allées et venues du jeune père pour permettre à l'autre d'arriver juste au bon moment.

Cette blague, qui nous a fait bien rire et que personnellement j'avais trouvée assez sucrée et pas si méchante que ça, s'est hélas très mal terminée, car les pères l'ont mal prise. On ne se moque pas impunément de l'autorité ni du respect des conventions. L'élève reçut une carte verte et fut renvoyé. Ses complices ont été suspendus pour quelques jours...

Classe-saloon

Le matin, après le déjeuner et la petite étude, alors que le soleil de huit heures déjà commençait à réchauffer notre journée, nous allions d'un pas allègre, chargés de nos livres, vers nos classes respectives. Chacun déambulait sur ces fameuses barzas tant de fois arpentées de long en large, alors que nous appréhendions une interro. Bref, sans se presser on se dirigeait donc vers nos classes.



Mais on aperçoit un peu plus loin, au milieu de la barza de l'étage (P023 et P027 en haut), comme un embouteillage en face de la classe du père Cuypers, ce cher Cupidon, prof de troisième latine. Que se passait-il donc? Voilà le titulaire lui-même et en personne qui s'approche et crie de loin : « Entrez! » Personne ne bouge. « Mais entrez donc, reprend le père. Qu'attendez-vous? » « Vous voulez qu'on

entre? C'est que... » « Mais oui, c'est l'évidence mêêême! » Il parlait toujours comme cela avec un accent assez nasillard, mais souvent souriant. Quand il disait : « Socrate était un sage », tout le monde comprenait « Socrate était un singe »... Bref, il leur dit d'entrer, mais personne ne bouge. Le père s'approche, se présente devant la grande porte de sa classe et s'arrête lui aussi, figé...

Mais que se passait-il donc?

Quelqu'un (?) avait changé les deux grandes portes vitrées de la classe et les avait remplacées par... des portes de saloon. Vous savez ces portes battantes qui s'ouvrent et se ferment avec ressorts... horreur! Et tous les bancs de la classe avaient été repoussés au fond alors qu'on avait renversé de la poussière de craie et amené de la paille pour les chevaux de nos fringants cow-boys de troisième latine... Manquait juste le piano-bastringue et les danseuses sur l'estrade...

Personne n'est entré. Cupidon a donné les cours ailleurs, je ne sais où – je n'étais pas dans cette classe cette année-là, hélas! Mais pendant que les cours se donnaient tranquillement ailleurs, un père surveillant, Bilulu, pour ne pas le nommer, s'est mué en Sherlock Holmes. Et trois ou quatre jours plus tard, notre détective en soutane attrapait les deux ou trois complices de cette joyeuse aventure. Eux aussi furent sévèrement punis. Comment avaient-ils fait? L'histoire ne le dit pas, mais comment le surveillant-détective s'y était-il pris pour les pincer? Il avait été relever les empreintes des trois ou quatre semelles différentes bien marquées dans la poussière de craie répandue. C'étaient des semelles de chaussures de gym. Et patiemment, avec zèle, il avait comparé les empreintes relevées avec toutes les semelles de caoutchouc des chaussures de gym de tous les élèves, attendant que nous les déposions près de la porte de notre chambrette pour les faire blanchir par le boy, au dortoir. Eh oui, cela lui a pris quelques jours et beaucoup de patience, mais il y est arrivé, au grand dam des apprentis cow-boys...

Au Québec en octobre 2005, donc dans un pays qui n'a signé aucune convention d'extradition avec le Congo belge, et alors qu'après plus de 51 ans, il y avait prescription depuis belle lurette, Michel André dit Marabout, pendant qu'il était paisiblement installé chez moi, en visite pour quelques jours, a osé m'avouer candidement qu'il avait fait partie de cette fameuse bande de hors-la-loi (*outlaws* des films de cow-boys de notre jeunesse) qui avaient participé à l'opération saloon... Mais par honneur il n'a pas voulu (ou par oubli il n'a pas pu) me révéler le nom de ses complices.

Toute une fin d'année : jeux de Saint-Louis et distribution des prix...

Une fois l'an, vers la fin de l'année scolaire, en juin, avaient lieu les fameux jeux de Saint-Louis que nous attendions avec une impatience certaine, d'abord parce que c'était une belle journée de congé, ensuite parce qu'on y pratiquait toutes sortes de jeux amusants et sportifs et peut-être surtout parce que les pères avaient eu soin de nous appâter en exposant les beaux prix que nous allions gagner lors de la tombola finale. C'était un peu en cette fin d'année scolaire notre Saint-Nicolas à nous, les grands enfants que nous étions encore. Il y avait donc divers lots, facilement une bonne centaine par division, que nous allions pouvoir nous partager comme à une tombola, avec les points amassés pendant les jeux. Ces prix avaient été recueillis par le père ministre, le père recteur et les autres pères auprès des

divers commerces de la ville ou de leurs fournisseurs : des stylos, des livres, des ballons, des boîtes de biscuits, des poignards (couteaux de chasse), des raquettes de ping-pong, des boussoles, montres, agendas, calendriers, canifs, que sais-je encore... Mais aussi plusieurs objets de la procure : boîtes de compas, cahiers de dessin, équerres, bonnet du collège... Et le tout était soigneusement montré quelques jours avant pour aiguïser notre appétit et susciter les inscriptions aux jeux. Puisque c'étaient les points recueillis lors de ces jeux qui nous donneraient des billets de tombola. Et tous les billets étaient gagnants...

Tout avait été soigneusement préparé par le surveillant depuis quelques semaines : description des divers jeux et inscriptions sur diverses listes et horaires compliqués préétablis. L'inscription était obligatoire à au moins deux ou trois épreuves. Puisque nous n'avions rien à perdre et tout à gagner, la plupart d'entre nous nous inscrivions au plus grand nombre d'épreuves possible selon nos goûts et nos talents, et aussi selon les horaires. Pour arbitrer les diverses épreuves et tenir à jour les listes et résultats, le surveillant devait se faire aider par plusieurs élèves, notamment ceux qui étaient dispensés des exercices trop physiques (malades ou bras cassés), mais aussi par d'autres pères et des professeurs laïcs heureux comme larrons en foire pour cette circonstance, car vous l'allez voir, cela allait bientôt grouiller de tous bords.

Quand le grand jour arrivait, chacun s'habillait d'une tenue originale et plutôt sportive, car s'il y avait des épreuves d'intérieur, comme les jeux de dames, d'échecs, de bridge, de ping-pong et même des tournois de combat naval, c'était surtout les jeux d'extérieurs qui faisaient la réputation de cette journée consacrée aux jeux. Que je vous dise : le nom « jeux de Saint-Louis » venait d'un grand ami des jeunes, Louis de Gonzague, jeune Italien jésuite (évidemment) mort à 23 ans, devenu saint et patron de la jeunesse.

D'une manière générale, on procédait à des séries éliminatoires, puis des quarts et demi-finales si nécessaire et des grandes finales. Chaque participant recevait automatiquement un point (c'était toujours ça de gagné) et chaque vainqueur de série recevait un autre point et était réinscrit en quart de finale. Là encore les vainqueurs recevaient un nouveau point et participaient aux demi-finales. Enfin les points de la finale entre les divers gagnants des demi-finales étaient sans doute doublés. Un élève qui participait à une ou deux finales engrangeait un nombre important de points.

À l'extérieur, nous avions évidemment les tournois de sports connus, comme le tennis, le volley, le basket, et en natation des courses, des plongeurs (sauts de carpe et sauts de l'ange) et des concours d'endurance en apnée (Marc Sutor et Jacques Beaufort étaient particulièrement forts dans ce genre de sports et leurs efforts valaient de l'or – si tout ça rime, c'est pas à tort). Pas de foot, car on en faisait déjà assez durant tout le trimestre et cela aurait monopolisé trop de temps et de terrains. Une fois même, en 1954, nous eûmes droit à un concours de *jumping* pour les jockeys amateurs (P622). Mais



622

c'était surtout les jeux populaires qui avaient la cote d'amour. C'étaient des courses amusantes où les participants étaient contraints à certaines obligations du plus bel effet comique. Jugez-en :

- Je me souviens des kangourous : on baptisait ainsi la vulgaire course en sac, où chaque participant devait sauter à pieds joints par bonds, englobé dans un sac de jute qu'il tenait à la taille. Si vous essayiez de faire des petits pas, inévitablement vous vous entremêliez les gambettes et bientôt vous vous retrouviez rapidement les quatre fers en l'air, enfin cela faisait plutôt un fer unique en l'air. Les concurrents, souvent quatre ou cinq au départ, devaient faire une bonne longueur de 25 ou 30 mètres, chacun dans son couloir et dans sa jupe de jute bien serrante, tourner autour d'un piquet et revenir à la ligne de départ. Les spectateurs avaient peut-être l'impression d'assister à un défilé de mannequins-pantins sautillants et un peu trop pressés, comme si nous étions dans les actualités mal filmées aux gestes saccadés de 1910 ou 1920.
- La course à la patate est un jeu connu : chaque concurrent reçoit une cuiller dans laquelle se trouve une petite pomme de terre. Les mains derrière le dos, la cuiller dans la bouche et la patate dans la cuiller, en avant, partez! Si la malheureuse pomme de terre avait soudain l'envie de retrouver sa mère patrie et la terre de ses ancêtres (faire « pom » par terre, quoi!), il fallait s'arrêter, la ramasser, reculer à la ligne de départ et repartir... Amusant comme tout. Mais voir la tête sérieuse des coureurs, mâchoires bien serrées, en train de loucher sur la pomme de terre juste au bout de leur nez... quel spectacle!
- Les siamois était une course stratégique de deux partenaires réunis en trois jambes : les deux jambes intérieures étaient attachées par un lien bien serré à la cheville : la jambe gauche de celui qui se tenait à droite et la jambe droite de son compagnon qui se tenait à sa gauche. Les deux siamois se tenaient par la taille ou les épaules et devaient bien marquer le tempo pour courir très vite en deux temps : les deux jambes reliées, puis les deux jambes libres... Une, deux, une, deux... Cela pouvait aller vite. Mais dès que le rythme était brisé, patatras! les trois fers en l'air. Les deux jumeaux se relevaient tant bien que mal et avaient beaucoup de difficulté à bien repartir. Le tout était vraiment de bien démarrer, d'avoir la même longueur de pas et de s'en tenir à son propre rythme... Mais le rythme pouvait s'accélérer et des bons « siamois » étaient capables de filer à belle allure *like the siamese*. On dit ainsi filer à l'anglaise : une, deux, une, deux...
- Pour la course à la grenouille, nous conduisions chacun une belle brouette et... un gros crapaud. Nous disposions d'une belle quantité de crapauds qui nous avait été amenés dans un énorme fût de 200 litres avec couvercle pour ne pas qu'ils s'échappent, et eau boueuse pour ne pas qu'ils se dessèchent au soleil mais conservent toute leur vigueur, croa, croa... Sans doute ces bestioles avaient-elles été cueillies la veille au soir dans quelque marécage par quelques boys spécialement chargés de cette haute mission de confiance. C'est dans ce baril que nous devions aller choisir notre crapaud quand venait l'heure de notre course. Nous prenions chacun un crapaud et le gardions précieusement dans nos mains refermées pour ne pas qu'il s'échappe jusqu'à ce que le départ soit donné. Nous nous installions devant notre brouette, prête sur la ligne de départ, comme autant de bolides de Formule un. Au signal de départ, nous posions notre crapaud dans la brouette et

empoignons les deux manches. En avant à toute vitesse, en priant saint François d'Assise (l'ami des animaux) de nous avoir confié un crapaud calme et placide. Si tel était le cas, nous pouvions filer vers le poteau de tournant, revenir à toute vitesse et gagner. Mais il fallait que le crapaud se tienne coi et dispos dans la brouette brinquebalante et tremblotante. Si, ainsi trimballé et chahuté, il lui arrivait d'avoir envie de sauter hors de son carrosse pour voir ce qui se passait dans l'herbe verte environnante, nous devions nous arrêter, retrouver notre crapaud voyageur, le reprendre, replacer ce vagabond dans la brouette en le sermonnant de rester bien tranquille, et repartir en invoquant les autres saints du paradis ou peut-être Saint-Saëns lui-même, vous savez bien : Camille de son prénom... pour le Carnaval des animaux, pardi! (P655)



Il y a encore deux courses très colorées dont je dois absolument parler : les chars romains et le gymkhana. C'est dans ces deux dernières courses que vraiment toute l'originalité et la joie de la journée se reflétaient. Imaginez :

- Ah! les chars romains, je les revois, je les entends marteler le sol de la plaine, mieux que si j'assistais au film *Ben-Hur*. Buvons le vin du souvenir. Écoutez-les frapper la pelouse de leurs dix sabots, voyez-les foncer à travers toute la longueur du terrain de foot... Ce n'était pas le moment d'entamer la rengaine : « Les Gaulois sont dans la plaine, les Gaulois sont dans la plaine, les Gaulois... » Non, fi d'Astérix et vive Jules-César soi-même!

Chaque char romain était constitué de six garçons : devant, trois solides gaillards, debout côte à côte, pour simuler les chevaux, derrière, deux costauds contrefaisaient les roues du char et le dernier haut perché, donc le plus léger, était le conducteur de cavales chanté par Homère parlant des Troyens, un aurige sculpté par Phidias ou Praxitèle. Or donc voyez-les se réunir : les trois garçons-chevaux se serrent en se tenant les mains par derrière, déjà sur la ligne de départ ils piaffent d'impatience en frémissant des narines. Les deux éléments constitutifs du char (ou les deux roues) se plaçaient derrière les trois premiers, penchés dos en avant et s'agrippaient solidement à la ceinture des trois premiers. Le tout était de rester bien unis pendant la course, de ne pas tomber et surtout de ne pas se défaire progressivement. Sur les deux dos des élèves penchés montait le valeureux conducteur, à genoux, un genou planté sur chaque dos, il se cramponnait aux épaules des deux chevaux extérieurs. Regardez-le, haut perché. Il était recommandé de choisir le plus léger des six. Vous vous rappelez l'aurige de Delphes, debout, longiligne dans sa raide tunique? Eh bien pas de ça ici, non! Admirez son aérodynamisme, sa flexion, la tête rejoignant les genoux pour fendre l'air et se cramponner.

Quelques minutes avant le départ de la course, il était fortement conseillé aux formations de se lancer derrière les *goals*, pour un petit galop d'essai. Déjà là, on pouvait supputer les forces en

présence, jauger la valeur d'un attelage et ses chances de victoire. Comme de nombreux amateurs et parieurs vont sonder les fiers coursiers ou les attelages derrière les paddocks, pour se faire une idée de la valeur de chacune des formations.

Puis les chars sont convoqués sur la ligne de départ. Ils arrivent, se placent... silence! Le signal est donné par un coup de sifflet mémorable. Et c'est le grand départ! Si vous aviez eu la curiosité auditive de vous placer l'oreille contre la terre à ce moment-là, vous eussiez convenu que la Terre soudain allait exploser au rythme des tam-tams, vous n'auriez pas été un grand prophète en proclamant un cataclysme imminent rien qu'à sentir vibrer cette terre battue du lourd pas des chevaux en partance. Imaginez : cinq chars de front. Cela fait bien cinquante pieds qui frappent la piste en même temps... Enfin, vingt-cinq à la fois. Si l'attelage avait été bien préparé et solidement constitué, il était magnifique de force, de majesté, de puissance réunies... Si au contraire, la formation était un tant soit peu déséquilibrée ou branlante, et si le déséquilibre persistait, s'amplifiait, se propageait dans tous les rouages de l'attelage, alors là vous assistiez à un ébranlement inquiétant, à un écartèlement inévitable, puis à un écrasement du plus bel effet : les dix fers en l'air! Une masse pareille emportée à vive allure qui se rompt la patte et c'en est fait des beaux effets : ça s'écrase, ça s'étale, ça se disperse dans tous les sens. Mais la course n'est pas finie et un char démonté peut repartir s'il se reconstitue. Alors vifs comme l'éclair, les trois chevaux ruent dans les brancards et hennissent en se resserrant et appelant les autres à plus de calme, les deux roues du char s'incurvent à nouveau, se replient prêts à courir le mieux possible en supportant le sixième larron qui a déjà sauté sur ses étriers (ou sur ses destriers qui ploient sous la charge), se fait le plus léger possible et se fond dans le paysage. Ils courent ventre à terre (pas trop près de la terre quand même) et le char reformé « refonce » à travers les plaines du Far West. Le lourd char devient diligence. On est passé du film péplum au western, mais peu importe : ce qui compte, c'est la victoire. Le char tourne allègrement autour du poteau et reprend de plus belle sa course effrénée vers la ligne de départ devenue ligne d'arrivée... S'ils passent premiers, nos six experts feront encore mieux lors de la grande finale qui les opposera aux meilleures formations de l'année. Et là, mes bien chers auditeurs, vous assisterez à toute une course, le derby du siècle!

- Le gymkhana était l'épreuve reine de nos jeux de Saint-Louis. La course à obstacles par excellence, car elle combinait une série d'épreuves au sein d'une seule et même course contre-la-montre. Habileté et endurance étaient certainement les deux principales mamelles auxquelles devaient s'abreuver les fiers athlètes inscrits à cette épreuve. Les départs étaient espacés d'une ou de deux minutes entre chaque concurrent pour éviter les embouteillages qui avaient quand même lieu dans certains coins particulièrement difficiles pour les concurrents ou généralement « attractifs » pour le public. Expliquons-nous calmement. Rien de plus explicite qu'un bon exemple. Et l'exemple que je vais vous décrire pouvait évidemment être légèrement modifié d'une année à l'autre, tout dépendant des circonstances du moment et de l'imagination du père surveillant responsable. Suivez le guide.

Au départ, on charge le concurrent d'un lourd pneu de voiture. Oui, oui, un vieux pneu, mais quel poids... Il pouvait le faire rouler, le tenir dans ses bras ou même il aurait pu le porter en collier, comme Tintin condamné au supplice du carcan dans *Tintin et le Lotus bleu*, mais toujours il devait l'avoir avec lui, comme un petit Milou fidèle, du début à la fin du parcours. Départ au pied des grands escaliers : on vous les fait monter (là il vaut mieux porter le pneu, sinon il déboule). Arrivé en haut, vous savez près de la préfecture, on vous fait faire deux fois le tour d'une colonne, puis vous vous rendez à la station numéro un : « fil et aiguille ». Il suffit d'enfiler un brin de laine dans une aiguille. Du calme, mouillons bien le fil, regardons bien le chas, visons juste et... hop! ça y est. On reprend son pneu, on file vers la station numéro deux : « les additions ». Sur un grand tableau un prof de math vous a déjà écrit une addition de six nombres de six chiffres. On vous passe une craie. Ne vous énervez pas, additionnez et trouvez la bonne réponse. Tant que ce n'est pas la vraie, l'unique bonne réponse, vous recommencerez. Évidemment, chaque concurrent reçoit une addition différente de celles des autres... On reprend le pneu, on file vers l'obstacle numéro trois, situé à l'autre bout de la patinoire : « les grenouilles ». Sur une brique on a posé une grosse planchette en déséquilibre. Sur le côté bas de cette planchette se trouve une boîte de conserve remplie d'eau. Il suffit de donner un bon coup de pied sur le haut de la planchette pour projeter en l'air la boîte remplie d'eau. C'est là qu'il ne faut pas hésiter une seconde ni se reculer pour éviter la flotte. Vous essayez de rattraper le projectile éclaboussant dans les mains avant qu'il ne retombe par terre. Si vous avez réussi à intercepter la boîte bien en main, vous pouvez reprendre votre pneu et repartir pour la suite des opérations. Sinon, on recommence : on remplit la boîte d'eau, on la repose sur la planchette... un bon coup de talon et hop! encore raté! On recommence...

À la table suivante, un peu plus loin, moyennant un certain parcours avec le pneu, on se retrouve devant l'épreuve numéro quatre où sont alignés des bassins à moitié remplis de farine au milieu de laquelle on a dissimulé une pièce de monnaie que vous ne voyez pas. Mais n'ayez crainte, elle est bien là... Vous vous asseyez devant un bassin, les mains derrière le dos. Vous plongez la face dans la farine et vous devez retrouver et retirer la pièce... avec les dents! Et tant pis si votre visage s'est bien mouillé au jeu précédent. Gros effet comique, mais n'allez surtout pas inhaler la farine, c'est pas très sain... Quand la pièce est enfin sortie de sa farine, vous arrivez devant l'obstacle numéro cinq : « siffler en s'amusant ». Un assistant vous fait avaler une demi-biscotte bien sèche, elle vous garnit la bouche, mais vous empêche de siffler... Vous êtes donc bien obligé d'avalier

toute la biscotte séchée afin de dégager la bouche pour siffloter quelques notes sur un air connu. Pas évident quand on est à bout de souffle et qu'on manque de salive. Quand vous avez enfin réussi à siffler comme un merle, on vous laisse reprendre le pneu et repartir vers de nouvelles aventures.. Il vous faudra encore marcher en équilibre sur



@CongoPlanet.com

319

une poutre, lancer un caillou dans un bassin, remplir une bouteille d'eau par la bouche, et quoi encore... toujours accompagné de votre rondelle en caoutchouc qui devient de plus en plus pesante et énervante. Puis pour finir il vous faudra redescendre l'autre volée de marches du grand escalier, sans laisser filer le pneu jusqu'à la place Mulamba au pied du collège (P319), sonner la cloche et attendre le verdict du chrono!

Comme on le voit, ces jeux et le gymkhana particulièrement demandaient force, souplesse, rapidité, adresse et habileté, mais surtout de l'endurance et du souffle. Mon seul regret est de n'avoir pas ou très peu vu de photos de ces « lousiades ». Si un lecteur en gardait quelques-unes intéressantes, sous les fagots, et qu'il voulût bien nous en confier une ou l'autre copie, je le remercierais tant et plus. L'avantage de l'informatique, c'est qu'on ne doit pas se défaire d'une photo pour la donner à d'autres. Le scanner est passé par là. Que mille grâces lui soient rendues, je parle du lecteur, bien sûr, qui nous ferait ce cadeau de roi, mais aussi du scanner qui permettrait ce cadeau princier.

Si je vous semble avoir une mémoire d'éléphant pour me rappeler de manière aussi nette et précise tous ces jeux jusque dans le moindre détail alors qu'ils se déroulèrent il y a plus de cinquante ans aujourd'hui, il ne faudrait pas en attribuer toute la gloriole à ma seule mémoire. C'est que j'ai été un peu aidé par ma propre expérience de prof et d'animateur de jeunesse. J'ai eu maintes fois l'occasion en effet, de mettre sur pieds des jeux semblables, en tant que chef scout, mais surtout comme prof, animateur de vie étudiante. Et rien de plus naturel alors, pour moi, de penser à ces jeux de Saint-Louis et d'essayer de les reproduire sur le nouveau terrain d'opération. Le mérite donc en revient plus à ma situation qu'à ma mémoire. En particulier pour les six jeux décrits ci-dessus, je les ai organisés tels quels, *mutatis mutandis*, durant de nombreuses années en début octobre pour la fête de fraternité avec nos grands élèves de cinquième secondaire, ici à La Pocatière. Nous avons tenu ces « saint-lousiades » durant une vingtaine d'années. Et mes collègues, mis à contribution, étaient généralement très heureux de surveiller, d'arbitrer, d'entraîner des équipes... Une petite anecdote en parlant de tout cela : je vous l'ai dit, j'ai organisé beaucoup de ces jeux depuis que je suis devenu prof à mon tour. Mais comme nous étions dans des écoles mixtes et que dans ce genre d'épreuves, en particulier le gymkhana, les garçons sont généralement plus rapides et plus costauds que les filles, nous avons pris l'habitude de faire faire ces courses à des équipes mixtes. Ainsi pour le gymkhana, c'est un gars et une fille attachés l'un à l'autre qui devaient accomplir tout le parcours ensemble. Mais rapidement on s'est aperçu que le fait de les lier les handicapait trop, aussi avons-nous pris l'habitude d'attacher le garçon à l'un de ses poignets par une petite lanière de cuir et la fille coéquipière devait tenir l'autre



La salle de récréation

bout de la mini-ceinture durant tout le parcours. Et au lieu d'un pneu, nous leur demandions de se faire accompagner d'un ballon de foot avec le pied. Très spectaculaire également.

Pour clôturer la journée, nous avions la grande soirée de tombola pour distribuer les cadeaux dans la salle de récréation de la division. Nos points péniblement gagnés à la sueur de notre front et de tout notre corps, étaient échangés contre des billets de tombola, selon le nombre de lots et les points accumulés, de manière que tous les billets soient des billets gagnants. Ainsi par exemple, on pourrait dire que pour quatre points accumulés, on disposait d'un billet. Si on avait onze, douze, treize ou quatorze points, on recevait trois billets. Pour 15 à 18 points, on recevait quatre billets, etc. Chaque billet était numéroté et on tirait au sort le numéro gagnant pour chaque lot désigné. La première année, j'ai pu avoir un des plus beaux lots, me semblait-il : un grand tableau reproduisant la photographie d'un beau bateau de la Compagnie maritime belge. J'en étais fier... Je me souviens aussi qu'il y avait de très beaux poignards assez convoités dans leur gaine de cuir et que les chanceux gagnants emporteraient avec eux, attaché à la ceinture, lors de la prochaine excursion.

La distribution des prix était une cérémonie empreinte de dignité, d'honneur, de solennité même et de récompense comme il se doit, mais aussi de joie profonde essentiellement due au fait que c'était le dernier jour officiel du trimestre et de l'année et que cela sentait inévitablement les voyages de retour pour les grandes vacances, les valises qui se bouclent et les horaires bousculés et aussi parce que tout ce cérémonial était original, spectaculaire et nouveau, même après six ans. En effet pour moi cette expression « distribution des prix » englobe bien plus que la seule soirée de proclamation des résultats. La distribution des prix commençait bien avant cette dernière journée officielle et se terminait aussi bien plus tard qu'à la sortie de cette fameuse soirée.

Depuis quelques jours déjà, nous avons terminé les derniers examens, la célèbre série des « préceptes et auteurs » qui clôturait la dernière semaine d'examens, série pour laquelle nous, en gréco-latines, repassions nos cinq langues. En fait, je devrais dire quatre, car l'examen d'anglais, troisième langue était passé depuis longtemps. Donc, les préceptes et auteurs néerlandais, français, latins et grecs... et aussi l'éducation physique. Tels étaient nos derniers concours. Et on transpirait. Je me souviens en particulier de tous les auteurs flamands qu'il fallait digérer. Il y en avait une masse. Et nos examens oraux de textes latins, ça c'était toute une performance.

Alors donc, finies, oubliées les longues et indigestes études, la mémorisation sans relâche, les nuits parfois raccourcies avec la lampe de poche sous la couverture pour encore et encore revoir une dernière fois... L'atmosphère commençait à se détendre, nous rejoignions les groupes heureux de ceux qui avaient terminé avant nous. Les quelques cours qu'il nous restait étaient des agréments de lecture, des discussions ouvertes avec le prof, des séances de comptage de points ou encore des mini-conférences données par un professeur qui nous avait promis telle ou telle séance. Ainsi, monsieur Van der Wilt, le prof de math était un grand connaisseur et spécialiste de Napoléon. C'était un délice de l'entendre nous raconter de sa verve habituelle, avec force détails et les plans au tableau, la bataille de Waterloo pendant toute une période de cours en fin d'année. Les surveillants de division aussi étaient plus gentils, plus *cool*, ou plus « relax » dirait-on aujourd'hui. Ce n'était plus le temps de la

rigueur, de la discipline à outrance. Déjà, on se parlait de nos prochains retours chez nous, les listes des départs d'avions commençaient à s'afficher dans les fenêtres de la préfecture. Chez les scouts tout était remisé, les championnats de foot étaient également chose du passé. En ce début juillet, on souriait plus, on riait pour un rien, on respirait mieux, les permissions d'aller en ville étaient plus facilement accordées par le préfet. Ce n'était pas la fin du premier ou du deuxième trimestre, là : non, nous n'avions plus aucune matière de cours, ces derniers jours. Finis les devoirs, supprimées les leçons. Imaginez, des études rien que pour lire et remettre ses affaires en ordre. Il fallait vider son bureau, rapatrier tous nos livres dans la chambre, et même dans les valises de ceux qui avaient des examens de passage (examens de reprise prévus à la rentrée en septembre prochain). On avait même moins de temps d'étude tout à la fin et les récrés étaient rallongées d'autant. Bref, on sentait les vacances s'approcher... à très grands pas. Le matin même du jour de la distribution des prix paraissait comme le matin d'un dimanche. On s'habillait « en beau », les derniers préparatifs de la fête, côté des artistes et côté des scouts battaient leur plein. Il y avait, en fait, deux séances de distribution des prix : une pour les Petits et une pour les Moyens et Grands avec le public. Je ne me souviens plus si les deux avaient lieu le même jour ou à un jour d'intervalle. Je pencherais plutôt pour la seconde option, mais ce dont je me souviens c'est que pour chacun d'entre nous cette journée passait terriblement lentement. Puis enfin en cette après-midi, les premières voitures de la ville arrivaient sur la plaine devenue terrain de stationnement et déversaient leurs occupants pour assister au spectacle. Car c'était bien toute une fête



L'auditorium

qui allait nous être servie et à laquelle on allait participer en cette après-midi. Les invités d'honneur étaient assis sur la rangée des notabilités, juste au milieu de la salle (photo ci-contre), derrière le petit muret séparant le parterre en deux moitiés : à côté du père recteur, on pouvait voir monsieur le gouverneur de la province du Kivu et madame, monsieur l'administrateur du territoire et son épouse, sans doute, monseigneur

l'évêque, et un tas d'autres consuls, représentants, directeurs généraux d'organisations diverses dont nous nous préoccupions d'ailleurs fort peu, nous les étudiants. Les élèves étaient tous parqués serré au balcon, le parterre étant réservé au public et aux parents venus parfois de loin. Mais mes parents ne sont jamais venus : nous habitions vraiment trop loin, à plus de 1000 kilomètres!

Le programme de la cérémonie était très chargé. Car en plus de la proclamation des résultats par le père préfet, classe par classe, avec le défilé des élèves lauréats et la remise de leurs prix, il y avait souvent une belle pièce de théâtre ou un spectacle fait de quelques numéros de musique, de chorales, de sketches...

Nous, les scouts avions un rôle tout particulier à jouer ce soir-là, car c'est nous qui présentions aux invités d'honneur, une fois l'un, une fois l'autre, le diplôme et les prix (quand il y avait des prix

ou même parfois une médaille) pour qu'il ou elle la remette au récipiendaire qui nous suivait dans la salle... Mais voyez plutôt :

Dans une toute première partie, sans doute après la petite allocution de bienvenue du R.P. recteur, dans les deux langues nationales (le swahili et le lingala... ben non, c'était une blague! Je veux dire le français et le néerlandais, nous sommes en colonie!), le père préfet a pris la relève et a déjà proclamé les résultats des *zesde latijnse*, puis de sixième latine, *zesde moderne* et sixième moderne. Puis c'est le premier acte de la pièce qui se déroule, pendant ce temps, un père responsable vient chercher dans les balcons tous les élèves récipiendaires des classes de cinquièmes et *vijfde* latines et modernes... Il s'agit uniquement des élèves qui ont été prévenus qu'ils recevraient un diplôme. Ils quittent le balcon de la grande salle en silence,



Le gymnase

descendent par l'extérieur et se dirigent toujours par l'extérieur (patinoire et plaine) jusqu'à la salle de gym (photo ci-contre) attenante à la grande salle, là où tous les diplômes et prix ont été préparés sur des longues tables en vue de la distribution. Les élèves récipiendaires d'un diplôme sont tous habillés de blanc, notre uniforme. Il y en a à peu près la moitié par classe, car il faut savoir, ami lecteur, que pour avoir un diplôme, chez les R.P. jésuites, il suffisait, mais il fallait aussi (condition *sine qua non*) avoir un (ou plusieurs) prix dans une matière et/ou un prix d'*accessit*. Pour avoir un prix dans une matière, il fallait être le premier dans cette matière pour l'ensemble de l'année. Et ceux qui se classaient dans le premier cinquième de la classe pour une matière quelconque (sauf le tout premier, naturellement) avaient ce qu'on appelait un *accessit*. Donc pour une classe de vingt-sept élèves, en algèbre par exemple, le premier en algèbre avait le prix d'algèbre et les élèves classés du deuxième au cinquième (ou sixième) recevaient un *accessit* en algèbre. Et il fallait au moins cinq *accessits* différents, sur une vingtaine de matières, pour avoir un prix d'*accessit*. Au total, il y avait à peu près la moitié des élèves qui obtenaient un diplôme. Sans compter les élèves qui recevaient un prix d'honneur pour leur conduite en internat (il fut un temps où cela s'appelait le prix de sagesse). On rencontrait des premiers de classe qui n'avaient pas beaucoup de prix, mais un très grand nombre d'*accessits* (ce fut souvent mon cas, j'avais facilement douze ou quinze *accessits* et deux ou trois autres prix, souvent en math), mais d'autres avaient de nombreux prix et pas de prix d'*accessit*.

Il y avait parfois le cas rarissime où un finissant de rhétorique ou de première scientifique avait été premier de classe durant toutes ses humanités : il recevait la médaille d'or du Gouverneur général. Rarissime, mais quand même...

Outre ces prix de classe, il y avait remise de médailles olympiques et d'autres médailles d'or, d'argent ou de vermeil pour des prix de piano.

Nous les scouts, je l'ai dit, nous avons la responsabilité de conduire les élèves récipiendaires auprès des autorités lorsque le père préfet les nommait. Pour cette raison éminemment normale, nous étions en grand uniforme à cette occasion-là.

Alors voyez bien la scène, le rideau vient de se baisser après le premier acte et la promotion des cinquièmes modernes s'est mise en rang d'oignons dans la salle de gym attenante. Non pas par ordre alphabétique, mais dans l'ordre inverse des récipiendaires selon leur classement en commençant par le moins bien classé et terminant par le premier de classe.

Le père préfet vient s'installer sur la scène, côté jardin, au-dessus des escaliers. Il lit la suite de son palmarès.

Oh! à propos, je ne vous ai pas dit qu'à cette époque de vieille imprimerie, alors qu'on ne connaissait aucun appareil que la haute technologie nous fournit aujourd'hui – logiciels d'écriture et de calcul, polycopie multiforme, calculatrices électroniques, etc. –, on était certainement en 1950-1955, plus près du Gutenberg de 1440 que d'aujourd'hui 2005 quand j'écris ces quelques lignes sur mon ordinateur! Eh bien pensez-y : les examens venaient de finir, mais il avait fallu faire des prodiges de vitesse pour corriger les derniers examens (et pas des réponses à choix multiples, mais de beaux et longs raisonnements!), calculer, additionner, classer toutes les notes de tous les élèves du trimestre et de l'année. Puis passer commande à un imprimeur ultrarapide qui devait en trois ou quatre jours produire le fameux palmarès de l'année, tout un bouquin d'une centaine de pages de résultats. Une vraie performance.

Donc, le père préfet lit les résultats de cinquième moderne. À ce moment, le petit scout avec le parchemin du premier élève qui sera nommé se tient dans l'embrasure de la porte de la salle de gym. Et dès qu'on nomme son garçon, le scout sort suivi par le garçon en question. Pour éviter au public de quitter tout à l'heure cette salle complètement assourdi et les mains en sang, le père préfet a pris la précaution de demander à la salle qu'on n'applaudisse qu'une seule fois pour toute la classe, après la proclamation du premier. Il nomme les prix du suivant, puis son nom... l'élève entre à son tour dans la salle, toujours précédé par son scout porteur. On n'attend pas que le tour soit complété. Il y a souvent cinq ou six élèves qui se succèdent en même temps dans la salle-arène : un premier arrive déjà sur l'estrade et se tient bien tranquille sur une rangée que les autres vont venir rejoindre et compléter, un autre arrive sous les pieds du père préfet et monte les escaliers, pendant que le scout qui le précédait retourne à la salle de gym pour se chercher un autre étudiant, un troisième reçoit son diplôme des mains de... la révérende sœur supérieure du pensionnat Albert 1^{er} qu'un scout lui a confié pour le lui remettre, un quatrième monte vers la rangée aux grosses légumes, et un cinquième élève enfin sort déjà du gymnase. Le père préfet n'attend pas, avec lui, je vous jure que ça grouille. Quand le dernier élève, donc le premier de la classe, a terminé son tour et que la salle applaudit à tout rompre, quand donc ce dernier premier élève arrive enfin sur la scène, on a juste le temps de l'admirer que déjà tous saluent et quittent la scène à la queue leu leu pour faire place à la classe suivante : ils redescendent par l'escalier côté cour qui arrive directement près de l'entrée de la salle de gym. Ils rentrent et remontent immédiatement rejoindre leurs places au balcon, en prenant bien soin de ne pas trop faire coulisser

l'élastique sur le cylindre de leur parchemin... Mais malgré les multiples recommandations à cet égard, on entendra souvent bruire ce petit élastique surtout lors de la récréation suivante en attendant le souper.

Nous les scouts, lorsque notre tour venait, nous étions également convoyés par un collègue. Et nous n'avions pas évidemment troqué notre uniforme kaki contre le blanc pour faire notre petit tour d'honneur. Il y avait encore une autre catégorie d'élèves qui ne portaient pas l'uniforme blanc, c'étaient les comédiens déjà costumés. Cela faisait sourire la salle lorsqu'elle reconnaissait une « vedette » de la scène (il y avait des stars chez nous, oui, oui). Ce rituel bien huilé était, il faut le croire, pratiqué partout où il y avait des jésuites, car ce fut exactement le même lorsqu'en 1956, je sortis de rhétorique du collège de St-Servais à Liège.

Je remarque que j'ai parlé, abondamment décrit cette cérémonie de distribution des prix... et je n'ai pas encore dit un seul mot des prix. Attention, je ne parle pas ici du mot « prix » signifiant premier dans une matière, mais du mot « prix » dans son sens le plus courant : un cadeau fait en récompense d'une performance scolaire. À cette époque, c'étaient toujours des livres d'ailleurs. Eh bien ces cadeaux étaient quand même plutôt rares, il est vrai. Nous sortions de guerre et les temps sans doute étaient plus durs qu'aujourd'hui, alors que la multiplication et l'abondance des prix seraient, à mon avis, inversement proportionnelles à la qualité des diplômes obtenus... Quoi qu'il en soit, quels étaient-ils ces fameux prix et qui y avait droit? Pour une classe de vingt-cinq ou trente élèves, il devait y avoir deux ou trois élèves (les deux ou trois premiers) qui étaient chargés de trois, deux ou un seul livre. Ajoutons les gros livres donnés aussi aux prix d'honneur et les médailles... et c'est tout.

Mais de quels livres précisément s'agissait-il, me demanderez-vous? Il y en a qu'on revoyait à chaque année. J'ai l'impression que les pères devaient en garder un certain stock exprès pour ces occasions : personnellement j'ai eu deux fois *La vie héroïque de Guynemer* de Henry Bordeaux (même ma femme l'a eu chez les sœurs de Notre-Dame, ce n'est pas peu dire), *Premier de cordée* de Frison-Roche, *Le dernier de Mohicans* de Fenimore Cooper, *Le grand cirque* de Clostermann... c'étaient des classiques. De préférence on voyait des livres à grosse couverture illustrée, des très gros livres aussi, vous savez ceux pour lesquels les rayons d'une bibliothèque normale sont toujours trop étroits et qui sont donc condamnés à dormir perpétuellement au fond d'une vieille malle au grenier ou dans le garage. Souvent encore on nous donnait des livres brochés à feuillets pliés en huit pages et dont il fallait couper les pages par nous-mêmes. On aimait cela, cette impression du lecteur-défloreur, être le premier à lire un bel ouvrage... Les jeunes d'aujourd'hui doivent sans doute se demander de quoi je parle. Je vous le répète, à cette époque, nous étions plus près de Gutenberg que de Benoît XVI. Moi, j'ai eu notamment *La Prairie* de F. Cooper (c'était un de ces formats géants), le Guynemer, bien sûr, un Saint-Ex, je crois. Il faudrait que je fouille mes vieilles malles.

Et voilà, *ite missa est*. En sortant de cette salle obscure sur la grande patinoire avec nos bouquins et nos parchemins à élastique, nous entrions officiellement en vacances. Et là, je dirais que cela allait très vite : il fallait bien encore marcher en rang et observer un semblant de silence, mais personne n'était dupe et tout le monde savait que c'était fini. Déjà les valises étaient bouclées pour plusieurs. Je

me souviens une fois avoir pesté contre les deux ou trois gros livres reçus car je n'avais plus de place dans ma valise... Un souper très bavard, une récréation prolongée. Il n'y avait plus d'étude, puisque nos bureaux étaient vidés. Puis c'était la dernière ou une des dernières nuits au collège.

Tous ceux qui partaient en voiture avec leurs parents nous avaient déjà quittés. Les autres devaient patienter jusqu'à ce que leur horaire de départ en avion (ou en bateau) arrive enfin. Souvent je suis parti pour Kamembe puis Irumu dès le lendemain, premier jour des vacances. Et nous étions fiers, heureux et guillerets, un brin malicieux de saluer les amis qui devaient patienter encore un peu, les pauvres. Mais parfois, et notamment la toute dernière fois en 1955, parce que nous nous rendions directement en Belgique rejoindre nos parents, via Usumbura, Stanleyville et le Liban avec mon frère et le père Van de Vijver, cette fois-là, nous avons dû attendre trois jours. Trois longs jours d'ennui où les effectifs avaient fondu comme neige au soleil. Même les pères partaient en vacances avant nous. Et à la fin, Christian et moi, las d'errer sur des barzas vides et la patinoire déserte sans plus trouver un seul copain avec qui lancer une dernière blague, allions au lac ou en ville faire un petit tour jusqu'à ce qu'enfin ce soit notre tour. Comme nous n'étions que trois, nous n'avons pas emprunté le gros camion Studebaker du collège cette fois-là. C'est en voiture, s'il vous plaît, sans doute conduite par Félix, que nous avons quitté définitivement notre cher collège.

Les trois Ka, puis les trois Tir

Ka... Ka... Ka

Il n'est pas question du Ku Klux Klan, mais de trois endroits pour lesquels j'ai une prédilection toute personnelle. Il s'agit de trois localités commençant par Ka et situées toutes trois au Rwanda : Kabare, Kamembe et Karamba. Il faut avouer que les trois noms ont une consonance étrange pour ne pas dire comique pour un francophone. Ils font inévitablement penser à cabaret, à camembert et à *caramba*, l'expression favorite de Ramon, vous savez : le lanceur de couteau dans l'album de Tintin *L'oreille cassée* : « Encore raté, *Caramba*. *Carrramba*, encore raté », répétait le perroquet de monsieur Balthazar.

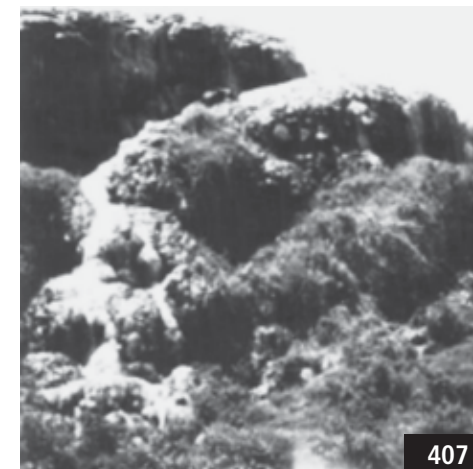
Karamba, avec un K, était une plantation sur la route d'Astrida appartenant aux Defays (parents d'Albert, un copain de classe), chez qui nous avons été faire un camp scout et où notamment j'ai fait ma promesse, le 1^{er} novembre 52 et ai été totémisé la veille. Si je me souviens aussi précisément de la date, c'est parce que je l'avais écrite à l'encre de Chine blanche sur la gaine en cuir de mon poignard,



avec le dessin d'un roitelet également gravé à l'encre blanche et recouvert d'un vernis protecteur sur le cuir et que j'ai encore ce vieux couteau de campeur.

Kamembe était le nom de la localité où se trouvait le terrain d'aviation qui desservait Bukavu, tout en étant situé au Rwanda, de l'autre côté de la Ruzizi. Comme il n'y avait pas vraiment de frontière à l'époque, puisque les deux colonies étaient sous mandat belge, cela ne posait pratiquement aucun problème. S'il n'y avait pas de plaine à Bukavu, c'est simplement qu'il n'y avait pas de terrain assez plat dans les environs. Bukavu est au bord du lac Kivu, mais est très vallonné. D'ailleurs Kamembe est également entouré de collines (P402, P403) – on appelle le Rwanda le pays des mille collines – et la plaine d'aviation était à l'époque reconnue comme particulièrement difficile d'accès pour les pilotes de DC3 (P412) qui y atterrissaient. Pour nous qui prenions l'avion pour retourner chez nos parents à la fin de chaque trimestre, ce Kamembe avait l'odeur des vacances (à défaut des verts pâturages de la Normandie). Ah! oui, ce Kamembe (prononcez bien le deuxième M) nous a bien fait rêver.

Kabare était également un autre site de nos excursions (et de nos camps). Par trimestre, nous avions généralement un camp pour les scouts et deux excursions pour les internes d'une division, mais comme le camp tombait en même temps qu'une des deux autres, tous donc nous avions deux sorties (camp et/ou excursions) par trimestre, en moyenne, donc cinq ou six par an. En six ans, cela nous a fait une bonne trentaine d'endroits, mais pas trente différents, car plusieurs de ces destinations de jeux et pique-niques étaient souvent des sites déjà visités où nous revenions après un an ou deux. Je ne me souviens plus exactement quelle localité exacte se cachait derrière ce mot Kabare désignant un autre lieu d'excursion, mais je peux vous rassurer il n'y avait ni débit d'alcool, ni tripot clandestin, ni gargote pour amateur en goguette. Non, mais ce mot Kabare a acquis pour moi une couleur spéciale le jour déjà lointain où je l'ai choisi comme mot de passe pour une adresse courriel sur internet. Il me fallait un mot secret et facile à retenir et j'ai tout naturellement pensé au lieu où j'avais fait ma promesse scout. Je trouvais le mot exotique et secret à souhait, mais si vous m'avez bien lu, vous savez depuis deux paragraphes que je me suis trompé et j'ai écrit Kabare, pensant à ce moment-là que c'était là que



j'avais été totémisé et que j'avais fait ma promesse scout. Or vous savez que c'est à Karamba. J'ai confondu les deux noms. C'est normal, me direz-vous, Kabare, Karamba... et pourquoi pas Karambe ou Kabara, ça ne fait pas grande différence. J'avais perdu le nord. Ce n'est qu'un an ou deux plus tard que je me suis rendu compte de ma méprise, en relisant les *Orientation* de l'époque. *Orientation* était le nom que nous donnions à notre revue mensuelle au collège, sorte de journal écrit par les élèves. Comme quoi les souvenirs ne sont pas toujours très fidèles. Le temps passe, mais mon mot de passe, lui, il n'est pas passé...



Vous savez, outre ces trois cas-là, euh... trois Ka-là, il y en avait encore des noms commençant par Ka : Katana, au nord-ouest du lac, là il y avait des chutes d'eau chaude : formidable, quelle douche agréable (P407)... et des vaches aux grandes cornes (P425). Le Kahuzi, un volcan aux gorilles (avec des chutes Kashalala et les chutes de Saza), et la Kawa, terrain de foot de Bukavu qui sera abandonné en janvier 1953 au profit de la Mukokwe. Et encore Kamanolia, Kalehe, Kaseke, Kakono. Mais là, honnêtement,

je dois confesser que je me suis fait aider par *Orientation*, parce que je ne me souviens plus vraiment de ces lieux dont les noms n'évoquent plus pour moi qu'un faible écho qui sommeille encore timidement dans mes souvenirs. Oui, le nom me dit quelque chose, mais ka... euh, quoi?

Tir aux pigeons (!), tir antirévolution, tir aux pipes...

Les pigeons dont je veux parler ne sont ni des pigeons d'argile, ni des pigeons voyageurs, ni de belles palombes, ni même des pigeons tout court. Ce serait plutôt des gros oiseaux tout noirs qui font croa, croa surtout le matin très tôt quand tout le monde dort encore. Les cuisines et les corbeaux doivent sans doute faire bon ménage, mais il faut croire que cela perturbait le repos de notre cuisinier barbu, *broeder* Prouvé. Celui-ci tenait à son sommeil et dormait justement dans une chambre donnant sur le côté nord. Or c'est ce côté (cuisines et local scout, buanderies et boyeries – P038, P062) que ces compères ailés semblaient préférer pour leur promenade sous le soleil matutinal. Et leurs cris rauques déchiraient le silence de l'aurore et les tympanes des élèves et des frères encore assoupis. Peut-être les compères « zélés » trouvaient-ils là quelques croûtons de pain ou quelques rares déchets culinaires, alléchantes occasions de disputes sans fin et de croassements lugubres. Toujours est-il que maître renard-Prouvé, dans sa chambre perché et par le bruit bien réveillé, s'approche de sa fenêtre avec son calibre 12 et pan! pan! sur la gent ailée. Mais c'est en vain qu'il essaya de s'en débarrasser ou de leur faire peur. Il paraît que les plombs ricochaient sur leurs ailes, tant la corne de leurs plumes était dure à ces sacrées bestioles croassantes. Morale de cette histoire (qui n'est pas une fable, mais tout ce qu'il y a de plus véridique) : un corbeau n'est pas un pigeon et on ne tire pas dessus; on a sa dignité « corborative »! Nous, on le sait, mais *broeder* Prouvé...

Comme nous étions une colonie, il était prévu que dans les communautés « européennes » importantes, il fallait organiser des brigades antirévolution. C'est-à-dire des sections de défense



civile composées d'hommes capables, en cas de nécessité révolutionnaire, de faire face à la situation en utilisant une arme. Uniquement pour se défendre, au cas où... Bon! ce propos n'était pas très exaltant, mais ce qui l'était beaucoup plus pour nos porte-monnaie souvent vides, c'était la petite compensation financière pour un tel dévouement. Aussi, ceux qui parmi les élèves avaient seize ans pouvaient s'inscrire à ces brigades et devaient un dimanche par mois aller faire un petit exercice de tir. Et on était payés pour tirer. Je l'ai fait trois ou quatre fois, c'est la seule occasion de ma vie où j'ai manipulé un fusil de guerre contre des cibles. Dix francs congolais par balle, que nous étions payés. On tirait deux chargeurs de six balles, un premier en étant couché et l'autre à genoux. Je nous vois encore à cent mètres de ces grandes cibles. À chaque coup tiré, une grande flèche manipulée par un préposé caché dans une tranchée sous la cible nous indiquait l'endroit exact que nous avions atteint. On touchait donc cent vingt francs... cent vingt balles pour... douze balles. Pas mal. Avec ce petit pécule, certains s'achetaient quelques paquets de cigarettes, des Avalon ou des Belga sans doute. Moi, j'ai sans doute utilisé une partie de ce trésor pour m'acheter des arachides grillées (voir chapitre 3, troisième histoire). Ce dont je me souviens particulièrement c'est que lorsqu'on tirait, il fallait se méfier du recul, car c'était des Mauser. Il fallait bien placer la crosse au creux de l'épaule, sinon cela pouvait faire très mal.



Le tir aux pipes, c'est quand on organisa la *fancy-fair* (P606, P607, P608) en juin 1955 (voir aussi chapitre 10). On devait gagner de l'argent pour je ne sais plus quelle cause très humanitaire et les pères avaient pensé à cette foire d'un soir et d'un après-midi. Il y avait sur les patinoires toutes sortes de baraques et de kiosques animés par des élèves pour le vrai public de la ville, hébergeant des tirs de carabine à plomb sur des pipes en plâtre, des pêches miraculeuses et même un stand où les badauds pouvaient mesurer leur résistance électrique en serrant une paire de poignées où le père Van de Vijver contrôlait le voltage grandissant. Je me souviens très bien aussi de l'antre de Madame Zéphira ou Yamila ou Jevoistout qui prédisait l'avenir derrière sa boule de cristal.

Hugo Van Rompay (P634) déguisé en bohémienne diseuse de bonne aventure avec un fichu sur la tête et deux grands anneaux dans les oreilles était vraiment belle à croquer et digne de foi. Cela valait le coup d'œil. Moi, j'aurais bien voulu être une petite souris et aller écouter ce qu'« elle » pouvait bien raconter comme prédictions d'avenir, en particulier quand c'étaient des filles qui pénétraient dans son antre obscur avec entrée en chicane pour éviter justement les regards indiscrets. C'est à cette occasion précisément que j'ai acquis dans mon vocabulaire le nouveau sens de ce mot : chicane. Mais je ne pouvais pas me déguiser en souris,

puisque j'étais déjà un petit roitelet déguisé en scout et que je m'occupais avec d'autres éclaireurs de la baraque à frites. Nous avions six grosses friteuses électriques. Et cela rapporta pas mal d'argent. Mais soudain en pleine friture : ouaw! un fameux choc électrique dans les mains. C'est une de mes friteuses qui avait « pété les plombs ». Effectivement, quand je l'ai déconnectée et que j'ai eu retiré l'huile, j'ai vu des gouttes de plomb fondu par le court-circuit dans le fond incurvé de la marmite. Je connaissais ça, le métal fondu depuis mon aventure des barres à mine (voir chapitre 3, quatrième histoire).

Serviettes-cabines et capitulas de service (ou l'art de bien habiller certains noms pluriels pour bien vêtir les gars)

Serviettes-cabines

Quand je pense que les paresseux que nous étions rêvaient d'une piscine dans un des deux grands jardins intérieurs du collège (P031, P042, P049, P060). C'était vraiment un rêve d'adolescents frivoles : rien de réaliste dans untel souhait. Pensons simplement à l'amenée de l'eau, son filtrage, l'entretien de la pureté de l'eau et au coût exorbitant de l'installation et de la conservation d'une telle éventuelle immense piscine. Pensons aussi à la sécurité : cette eau si près des barzas. Vraiment une utopie. Mais quand on est adolescent on refait toujours le monde sans se préoccuper des moyens pour y arriver.



Non, nous allions nous baigner tout simplement dans le lac, cent mètres en contrebas. Quand on y réfléchit, c'est beaucoup mieux et déjà un fameux luxe. Je connais peu de collèges qui ont un lac à leurs pieds et à leur disposition. Cela nous faisait une petite balade de quatre ou cinq minutes de descente à l'aller et facilement de sept ou huit bonnes minutes, il est vrai, pour remonter l'étroit sentier assez escarpé, après le bain. Mais jamais cela n'a vraiment posé de problème.

Le bain au lac était obligatoire pour la division des Petits (primaires) un après-midi par semaine, je crois, et libre les mercredis, samedis et dimanches après-midi pour les Petits, les Moyens et les Grands. Mais il faut reconnaître que nous allions nager trop peu souvent et je dirais que plus on vieillissait, moins on descendait au lac.

Nous disposions, juste sous le collège d'un beau grand bassin aménagé dans le lac, avec un quai d'une trentaine de mètres et un promontoire avec plongeon et girafe (P014, P015, P016, P017). Mais nous n'avions pas de cabines, non. Il en aurait fallu trop et on aurait perdu trop de temps à faire la queue. Au bord, l'eau nous arrivait à peine à la taille et le fond mélangé de terre, de sable, de cailloux et de galets descendait progressivement jusqu'à n'avoir plus pied à une douzaine de mètres du bord. L'eau était toujours bonne. Il n'y avait pas de marée dans le Kivu et guère de vagues, car nous étions à l'intérieur d'une petite baie, une anse de trois ou quatre cents mètres formée par une longue presqu'île appelée la botte du Gouverneur, puisque le gouverneur provincial du Kivu avait sa



résidence juste en face de notre quai dans un grand jardin boisé. Le gouverneur avait plusieurs filles. Mais nous avions beau scruter les rives lointaines comme des hiboux perspicaces à la recherche de la moindre souris, on les voyait vraiment rarement, ces petits choux du gouverneur. Elles occupaient plus nos discussions animées et pleines de sous-entendus qu'elles n'étaient réellement présentes dans nos visions de jeunes et fringants nageurs. Entre le terrain du gouverneur et le plan d'eau du collège, il devait y avoir deux cents mètres et juste au milieu, on avait ancré un gros radeau (une plate-forme carrée sur fûts) qui servait un peu de frontière ou de relais pour ceux qui s'éloignaient trop de notre quai. Normalement nous n'avions pas le droit d'aller si loin. Mais nous restions toujours près du bord et des plongeurs.

C'est là qu'avaient lieu certaines épreuves de natation et de plongeon (saut de l'ange et saut de carpe) et d'endurance en apnée, lors d'olympiades ou à l'occasion des jeux de Saint-Louis. Je pense en particulier à Amand Nijs (totémisé Loutre avec raison), Marc Suttor et Jacques Beaufort, trois vrais champions de natation. Et si Jacques était encore là, il pourrait nous en parler bien mieux. Je sais, parce qu'il me l'a écrit, qu'il a une fois gagné la grande course de deux ou trois kilomètres organisée par la ville et qui se terminait à la Botte (voir la carte de Bukavu, P107 et les photos P301 et P302. Voir aussi un peu plus haut : *Jeux de Saint-Louis* au chapitre 10).



C'est là encore que j'ai appris à nager. Comment? Oh! le truc est simple et je vous le livre gratuitement. Que ceux qui ne savent pas encore nager en profitent : j'avais le plus loin du bord qu'il m'était possible, en marchant à reculons, puis je me jetais en avant comme si je nageais vers le bord, en m'efforçant de faire des mouvements « natatoires », sachant très bien que je ne pouvais « couler » car, si je buvais la tasse, je n'avais qu'à me remettre sur mes deux pieds, puisque je savais que j'avais pied. À faire quatre ou cinq fois cet exercice

assez ridicule, j'ai constaté très rapidement que je me mouvais, que j'avancais par mes mouvements désordonnés. J'ai appris comme un enfant que l'on jette à l'eau. J'avais assez vu en bateau, dans les villages le long du fleuve Congo, ces petits Noirs qui nageaient comme des poissons avant même de savoir marcher et qui plongeaient pour ramasser des pièces de monnaie que nous leur lancions depuis le pont et le bastingage des grands bateaux à fond plat et à roue à aubes, comme le *Reine Astrid*, ou à hélices comme le *Général Olsen*.

C'est là que pendant un bon trimestre, vers 1950, nous n'avions plus pu aller nager parce qu'il y avait un avertissement de bilharziose sur ces rives du lac.

C'est encore là que nous descendions à 6 h 30 du matin lorsqu'il n'y avait plus d'eau dans les robinets de nos douches ou de nos lavabos (voir plus haut : Pas de courant, on s'enflammait... pas d'eau, on s'encourait).

C'est toujours là que mourut noyé notre petit camarade Bracaval, vers 1951, alors qu'un bon nageur, Hubeau, agile mais hélas trop petit avait vainement tenté de le ramener deux ou trois fois en surface devant les yeux paniqués du jeune surveillant qui ne savait pas nager (comment est-ce possible???) et qui avait envoyé d'urgence un ou deux gamins courir chercher au collège un Grand qui arriverait trop tard, beaucoup trop tard.

Je l'ai dit : nous n'avions pas de cabines. Aussi souvent, par facilité et pour aller plus vite, on enfilaient déjà son maillot sous sa culotte dans sa chambre au dortoir, avant de partir, puis on descendait en vitesse avec le caleçon enroulé dans la serviette, comme une tranche de jambon dans un énorme sandwich... Après le bain, on n'allait quand même pas remonter avec le maillot mouillé sous notre capitula. Alors?

Alors, on s'essuyait, puis on s'habillait sur le bord du lac aménagé en sorte de petit quai. Mais comment, me direz-vous, là sur le bord du lac dans le plus simple appareil? Non, on n'était quand même pas des exhibitionnistes ni des voyeurs pervers. À cet âge-là, on est bien trop prude. On n'allait quand même pas dévoiler son zizi devant tout le monde. Nous n'étions pas non plus comme les Indiens primitifs « tout nus » de l'expédition Orénoque-Amazone dont l'explorateur Alain Gheerbrand nous avait parlé et montré des images en conférence (voir chapitre 9, Conférences). Alors?

Alors? Comment faisons-nous? C'est ici que vous allez comprendre, chers lecteurs, toute la signification profonde du titre de ce texte, en saisir le sens caché : nous disposions de serviettes de bain qui nous servaient à la fois de serviettes-éponges et de cabines pliables, portables, faciles, légères et plus ou moins discrètes.

C'était à la fois très simple et très compliqué : aucun décor, aucun artifice, mais une certaine habileté pour ne pas dire une habileté certaine. Suivez le guide et voyez le mode d'emploi : nous disposions d'une serviette de bain suffisamment large pour pouvoir être portée en jupe autour de la taille, un peu comme les Polynésiens portent leur vêtement. Et plus près de nous à cette époque, la plupart des Congolais portaient encore souvent un pagne de la sorte.

Reprenons. Donc au sortir du bain, nous nous essuyions vigoureusement d'abord tout le corps : tronc, tête, bras, jambes, puis quand arrivait le moment crucial d'essuyer la partie... euh disons cachée, nous descendions d'abord notre maillot de bain jusqu'à la limite de la décence, on s'essuyait le nombril et la partie à l'air de notre petite bedaine. Mais, il restait encore quelque chose... le petit robinet et les joujoux. C'est à ce moment que nous enveloppions ce terrain mouillé sous taillis, je veux dire cette partie sous la taille recouverte du maillot mouillé, avec notre grand « essuie » que l'on repliait à la ceinture de manière qu'il tienne tout seul. Ici cela devenait plus délicat. Par-dessus la serviette, on se saisissait du maillot que l'on s'efforçait à faire descendre le long des jambes par des contorsions dignes de la meilleure danse du ventre. On se déhanchait du mieux qu'on pouvait en retenant d'une main gauche et maladroite notre jupe serviette qui nous servait de cabine et en tirant sur le maillot mouillé et récalcitrant de l'autre main. Quand le maillot avait enfin quitté le dernier des deux pieds et qu'on était « tout nu sous la serviette » comme le chantera si bien Jacques Brel quelques années plus tard dans *Au suivant*, à ce moment donc, on se tamponnait rapidement les parties encore humides, toujours en évitant les mouvements trop brusques qui eussent dévoilé justement ces parties plus intimes. Ensuite, en nous pliant le moins possible, en sautillant à cloche-pied sur une jambe puis sur l'autre, nous levions les genoux et passions discrètement un pied puis l'autre dans les ouvertures correspondantes du caleçon que nous tenions par une main par en bas, alors que l'autre main restait accrochée à notre pagne-serviette pour l'empêcher de s'ouvrir prématurément. C'était le moment crucial, il ne fallait pas éternuer à ce moment. Mais cela allait relativement vite, beaucoup plus vite en tout cas qu'il ne vous a fallu de temps pour lire le mode d'emploi de cette gymnastique post-nataoire. Ceci demandait évidemment un certain équilibre et des mouvements lents pour ne pas, en se penchant trop vite ou trop fort, faire tomber la serviette et dévoiler à tout venant les bijoux de notre future famille. Trois ou quatre secondes, pas plus, puis on enfilaient la culotte (short ou capitula) et on pouvait se débarrasser de l'encombrant essuie et remettre notre chemise, nos chaussettes et nos souliers en sifflotant *C'est toi, ma p'tite folie* de Line Renaud ou mieux encore en chantant à tue-tête : « Étoile des neiges, mon cœur amoureux est pris au piège de tes grands yeux... ».

Et voilà. L'affaire était dans le sac, si je puis dire. Il arrivait exceptionnellement qu'un essuie tombe aux pieds d'un malheureux occupé à enfiler son caleçon. Alors, selon les individus, deux solutions se présentaient à lui : soit remonter en urgence le caleçon non encore placé à la bonne hauteur, soit se ressaisir du vilain essuie-fugueur et le maintenir vaille que vaille sur son ventre écrasé. Dans les deux cas, le mouvement était si rapide que les amis à côté n'y voyaient que du feu... Cette méthode de rhabillage, une fois bien assimilée est rapide, discrète et très facile, car elle peut se faire n'importe où. Je me souviens l'avoir exportée en Belgique et au Québec et montrée à tous mes scouts, lors de très nombreux camps et week-ends. Méthode brevetée « lac Kivu » ou mieux encore « Nya Lukemba ».

Ah! oui, que je n'oublie pas : nous n'avions pas de poux, mais nous avions quand même notre coquetterie, car la plupart avaient toujours avec eux dans la poche revolver de leur capitula-culotte un petit peigne à moitié crasseux qu'ils prêtaient volontiers à toute une bande de joyeux camarades, tout au moins à ceux qui, comme moi et la majorité, n'avaient pas les cheveux coupés en brosse, naturellement.

Capitulas de service

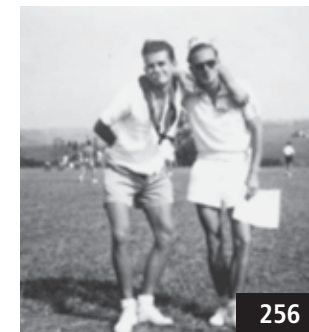
Je viens de vous parler trois ou quatre fois de ces fameux capitulas-culottes. C'est le temps de se pencher sur le cas de ces capitulas-là. De quoi donc s'agissait-il? Eh bien tout simplement de nos culottes de gamins (appelées aussi plus précieusement des shorts). Nous disions neuf fois sur dix : mon capitula, ton capitula, son capitula... Et pourtant il ne nous serait jamais venu à l'idée que « nous usions nos fonds de capitula sur les bancs » du collège. Je ne sais absolument pas d'où pouvait venir cette expression que je n'ai plus jamais rencontrée ailleurs depuis. Il s'agissait de la culotte des garçons et des hommes, tout ce qu'il y a de plus ordinaire, avec les passants pour la ceinture, les deux poches sur le côté et en plus, souvent deux poches revolver sur chaque fesse et la « brayette » à boutons (lire braguette). Oh! pas de ces petits boutons faits de nacre, d'émaux ou de coraux, non de simples boutons en os, en écailles ou en porcelaine. Les capitulas étaient généralement confectionnés en coton, parfois en « americany » (forte toile de coton assez épaisse et très résistante). Peu importe leur nom, ces capitulas-là étaient plutôt courts et leurs jambes relativement évasées s'arrêtaient à mi-cuisse. Plusieurs d'entre nous trouvaient même très seyant de replier les bords une ou deux fois de manière que le fond des poches déborde par en dessous de ce repli. Certains même roulaient leurs jambes de capitula outrageusement jusqu'à ce qu'elles deviennent presque inexistantes comme sur un maillot de bain de cette époque. Comme quoi la mode a bien changé. Il est vrai que ça fait un bail depuis ce temps, et même des baux! Car aujourd'hui (et depuis des années, en particulier en Amérique du Nord), quand je vois les jeunes gens porter leurs shorts et même les longs caleçons de bain, les jambes leur arrivent carrément sur les genoux, sinon même sur les mollets. Sur un trottoir, le bas de leurs shorts doit arriver juste à hauteur des soupiraux, si vous voyez ce que je veux dire. Au collège, en 1950, nous aurions considéré cette tenue comme dégradante, voire honteuse et particulièrement ridicule. Aujourd'hui, je suis sûr que les jeunes du 21^e siècle seraient prêts à jurer la même chose à propos de notre fameux capitula « aux manches retroussées ».

Outre ces culottes que nous portions tous, du plus jeune des Tout-petits au plus vieux des rhétoriciens (à défaut de pantalons longs, car on était en Afrique, ne l'oublions pas et la plupart des adultes aussi se promenaient facilement en shorts-capitulas), nous avions au-dessus de notre singlet bien belge que presque tous portaient, que les Français appellent un maillot de corps ou une chemisette et les Québécois une camisole, nous avions donc une chemise ou parfois un chandail. La chemise était évidemment portée sans cravate ni aucun artifice et avait souvent une ou deux poches. Quant au chandail, appelé familièrement « pull », comme il pouvait faire assez frais le matin au Kivu, nous le portions parfois sur la chemise et dès que les chaleurs se faisaient sentir, nous l'enlevions et, de manière à nous en débarrasser les mains, nous le posions sur les épaules en écharpe autour du cou, les deux manches pendant sur le devant de la poitrine, comme les deux vantaux d'une petite porte à deux battants poussés par le vent. Non je n'ai pas dit les deux **ventaux**, je ne l'ai pas écrit non plus d'ailleurs (qu'est-ce que la visière d'une armure viendrait faire ici, je vous le demande? On n'est pas au Moyen Âge, que diable!). Il n'était pas rare en effet, dans les rangs ou en récré, de voir une dizaine ou une vingtaine de gars se promener ainsi attifés, avec ce pull de laine accroché autour du cou et suspendu sur le dos comme une demi-veste.

Nous portions toujours de courtes chaussettes avec nos mocassins ou nos sandales. Là encore la mode et l'hygiène ont bien changé, car de nos jours (2005), il est très fréquent de voir en été des pieds nus « respirer » dans des sandales. Pour nous au collège, cela nous aurait profondément traumatisés, vexés même de nous priver de nos chaussettes humides et odoriférantes ou sèches et quelque peu salies, nos pieds dussent-ils en « ressentir » tous les effets. Effets ou... effluves? Passons... et continuons d'un pied léger.

Lorsque nous allions en éducation physique avec monsieur Zaman, nous enlevions notre chemise et revêtions nos « pantoufles de gym » que l'on appelait des tennis et que l'on appelle aujourd'hui des baskets. Plus tard, nous disposerons à la salle de gym de petits casiers dans une petite salle de déshabillage attenante à la grande salle pour nous permettre de revêtir également notre culotte de gym. Un souvenir en passant : lors de la grande fête de gym, sur la plaine et devant public, vers 1955, monsieur Zaman nous avait bien prévenus de placer le singlet au-dessus du caleçon, et non dans le caleçon comme on faisait habituellement. Pourquoi? Pour que, lorsque nous nous penchions dans un grand mouvement d'ensemble (flexion en avant), on ne voie pas les ceintures élastiques malséantes de tous les caleçons alignés.

Les dimanches et jours de fête, nous étions souvent vêtus de blanc. Fi des couleurs trop chatoyantes comme celles des costumes dans les vitraux de Chartres ou les verrières de Troyes, je le répète : on n'était plus à l'ère médiévale. Le blanc était un peu notre uniforme, notre beau costume du dimanche. Nous étions « repeints au vin blanc » ou revêtus de clarté comme notre collège qui étalait ses murs lumineux sous le ciel du Kivu. Cela n'avait rien d'obligatoire, mais c'était un usage assez généralisé, une sorte de coutume tacite. Parfois, mais rarement nous portions le petit béret blanc des *marines* américains et que l'on pouvait s'acheter à la procure (P102).



Quand nous allions en excursion ou à l'occasion de fêtes sportives, certains portaient un foulard, scout ou autre, autour de la tête (P256, P655) et parfois aussi le ceinturon avec la gaine et le gilwell (poignard).

Les seules fois où j'ai porté un pantalon, à partir de la troisième latine, vers quinze, seize ans, c'était à l'occasion des examens oraux et lors de certaines soirées particulières, notamment la *fancy-fair* en juin 55 ou les fêtes avec les profs ou à l'occasion d'une soirée théâtrale.

Rappelons-nous également qu'à cette époque vénérable, les « zips » ou fermetures éclair n'étaient pas encore monnaie courante et il ne faut donc pas s'étonner si 99% de nos vêtements se fermaient avec des boutons.

Et comme nous, les internes, n'avions pas notre maman à côté de nous pendant les trois mois du trimestre, pour réparer une petite déchirure, un trou dans un bas ou un bouton dé cousu, plusieurs parmi nous avions notre petite trousse de réparation. Eh oui, c'est ainsi que dans ma chambre, j'ai fait quelques petits travaux de couture : j'ai appris à ravauder une chaussette avec l'œuf en bois, la

grosse aiguille à repriser et quelques brins de laine et à manier dé et aiguille pour recoudre un bouton à l'occasion. Mais aux buanderies une dame s'occupait également des principales réparations lorsque le linge à laver lui arrivait abîmé entre les mains.

Comme on peut s'en rendre compte, notre tenue vestimentaire, à l'instar de nos habitudes alimentaires et à l'égal de notre vie ordinaire, était simple, modeste, fonctionnelle, pratique, peu encombrante et certainement pas le principal objet de nos soucis, comme aurait pu l'être par exemple la grammaire française et les listes fastidieuses des exceptions du pluriel de certains noms.

Beau départ, gros cafard et avatars... avunculaires

Un fameux départ

La première fois que nous sommes partis pour le collège, mon petit frère Christian et moi, c'était à la fin septembre 1949. Eh oui, ce fameux départ. Nous avions neuf et onze ans et nous partions pour trois mois. En effet, vu les distances, nous allions devoir nous séparer de nos parents pour tout un trimestre chaque fois. À cause de la bilharziose qui sévissait sur les rives du lac Kivu, à Costermansville, la rentrée, cette année-là justement, avait été un peu retardée d'une semaine ou une dizaine de jours après le 15 (traditionnel jour de rentrée) et donc les vacances prolongées d'autant, à la grande satisfaction des futurs collégiens. Comme nous habitions à Basoko, au confluent de l'Aruwimi, à l'ouest de Stan (c'était très loin!), mes parents étaient venus nous conduire dans l'est du pays jusqu'à Bogoro. En fait, ce petit bled n'est ni une ville ni un village, mais est constitué en tout et pour tout d'un seul hôtel situé un peu avant l'escarpement qui descend sur la plaine de Kasenyi. Et Kasenyi était le port des mines d'or de Kilo-Moto sur le lac Albert faisant frontière avec le Soudan. Là, à Bogoro, nous avions profité de cette circonstance de rentrée scolaire pour avoir une grande réunion familiale avec les familles de quatre frères et sœurs de ma maman. Nous étions treize (ou seize?) cousins et cousines et dix oncles et tantes à cette rencontre quelque peu exceptionnelle (P262). Mais, vu la remise du départ, mes parents, obligés de retourner à Basoko, avaient dû nous laisser à Kasenyi, aux bons soins de notre tante Madeleine, chez mes grands cousins et cousine Jacques, Pierre et Josiane Lejeune. Puis le jour du fameux départ arriva. Vous vous demandez sans doute, amis qui me lisez, ce qui peut bien motiver, pour la deuxième fois, l'utilisation de cet adjectif « fameux », n'est-ce pas? Attendez un p'tit brin, comme on dit au Québec, et vous l'allez comprendre, comme on disait au dix-septième siècle.

Notre lieu de rassemblement pour le départ était fixé à Bunia, chef-lieu de territoire, à peine éloigné de cinquante kilomètres d'Irumu, chef-lieu du district de l'Ituri. C'est à Bunia qu'un autobus déjà à moitié rempli d'étudiants venus de plus au nord (Uélé et Ituri) devait nous prendre sur sa route qui descendait vers le sud... (C'est étonnant comme la vie peut nous réserver des surprises, puisque six ans plus tard, lorsque mes parents quitteront définitivement le Congo, c'est à Bunia précisément que nous habiterons à ce moment-là, en 55. après Basoko, Poko, Watsa, et Irumu. La boucle était bouclée en quelque sorte...)

Revenons au fameux départ. Vous allez bientôt comprendre, chers lecteurs, pourquoi je m'obstine à dire fameux. Or donc, avec nos valises, nos malles et nos trois grands cousins également

chargés de leurs valises, de leurs sacs et... fatalement accompagnés, eux aussi, de leurs deux petits cousins, nous nous embarquâmes dans un vieil autobus STA (Service de transports de l'administration coloniale, au fond c'était un autobus scolaire étatique) datant d'entre les deux guerres et mis à la disposition des étudiants pour rallier Costermansville, chef-lieu du Kivu et ses trois établissements scolaires : le tout jeune athénée de l'État, le pensionnat pour jeunes filles sages et bien rangées et enfin ce collège jésuite et mythique, Notre-Dame de la Victoire, dont on nous avait tant vanté les mérites, à Christian et à moi : climat très sain pour nous qui venions d'un milieu plutôt marécageux et débilitant, éducation solide et réputée pour nous qui venions de vivre dix-huit mois de cours particuliers auprès des sœurs franciscaines de Marie. C'était tout un voyage de quatre jours et de près de mille kilomètres que nous entamions, et qui allait débiter de manière bien singulière. Vous vous demandez toujours, j'espère, pourquoi après le mot fameux, je rajoute maintenant cette « singulière » épithète pour ce qui ne devrait être après tout qu'une simple formalité de départ... Attendez et vous allez bientôt tout saisir.

Or donc, mon petit frère et moi, nous nous asseyons sur la deuxième banquette de droite, à l'avant de cet autobus cacochyme (peut-on dire cacochyme, en parlant d'un autobus? Dans ce cas concret, je dirais oui, car il lui arrivait, à notre vénérable bu-bus, de tousoter, de crachoter et même de pétarader). Cette banquette était sans doute la seule qui restait libre après que tous les anciens amis se soient retrouvés et réunis deux par deux pour se raconter leurs vacances. Les deux petits nouveaux s'étaient donc installés sur leur siège. Le moteur crachota, l'autobus s'ébranla, la dernière main d'adieu d'oncle Lucien ou de tante Madeleine n'était plus visible. Les joyeux compagnons parlaient plus fort, l'autobus roulait plus vite sur la route de terre. Il avait pris sa vitesse de croisière, et tenait au moins son cinquante-cinq à l'heure...

Toujours rien de spécial, me direz-vous avec raison. Mais, je vous le promets, l'explication est imminente et ne saurait vraiment plus tarder, sous peine de me faire traiter de taquin, d'énervant ou même de provocateur... Vous savez ces gens qui ne cessent d'agacer les autres, comme le pêcheur qui taquine la truite ou le chat qui s'amuse avec la souris. (...) Non, non! Loin de moi l'idée de vous traiter de truite ou de souris. Je sais que vous êtes lectrice ou lecteur assidu, attentif et... intéressé (...) Oui, oui, je vais aboutir... j'ai failli dire emboutir et c'eût été un lapsus révélateur, comme tous les lapsus, d'ailleurs (...) Comment dites-vous? (...) Oui, oui, j'ai bien dit lapsus, c'est-à-dire (...) Ah! bon, vous savez? (...) Oui, oui, j'y arrive. Un peu de patience quand même... Vous m'interrompez tout le temps. Donc, je continue, l'autobus aussi : il roule paisiblement sur la route ensoleillée. Au fait, je ne sais plus vraiment s'il faisait soleil, ce matin-là (...) Évidemment, c'était un matin, sinon je ne l'aurais pas dit. Mais sûr et certain : il ne pleuvait pas. Le bus roule et nous nous rapprochons kilomètre par kilomètre, ligne par ligne de ce que... enfin, je me tais. Ah! ben non, je ne peux plus me taire, sinon vous ne saurez jamais (...) Bon, bon! Oui, je continue d'écrire pendant que l'autobus continue son petit bonhomme de chemin. Donc nous roulions cahin-caha, sur cette belle route de l'Ituri bordée de savane, de petits boisés, de remblais, de déblais. Vous allez voir que cette allusion au remblai n'est pas vaine. Mais encore, me direz-vous. J'y arrive, un peu de patience, quand même! J'arrive, même si l'autobus, lui, est loin d'arriver.

Donc on roule, bien pépères. Pouet! pouet! Ceci est un coup de klaxon pour une maman poule qui traverse la route avec sa marmaille de poussins. On roule toujours. Nous n'avons pas encore fait trente kilomètres entre Bunia et Irumu.

Et voilà que soudain, moi qui étais sur la deuxième banquette, je vous le rappelle, je vois juste devant nous les deux garçons assis sur la première banquette se relever d'un bond et de toute urgence, en s'agrippant à la barre verticale qui se dressait à gauche de leur siège, au début de l'allée centrale, pour se retrouver debout dans cette allée justement, et de justesse (!) et je vois aussi que l'autobus fait une embardée incompréhensible sur sa droite (peut-on dire sa droite en parlant d'un autobus plutôt gauche?) et fonce tout droit vers le talus, à droite de la route. Le temps de voir cela, deux secondes et patatras! Quel choc! Ces deux garçons du premier rang ont eu juste le temps de se lever avant le boum fatidique. En percutant le fossé par l'avant droit, l'autobus s'est rempli de terre par la porte d'entrée complètement défoncée. Vous savez ces portes d'entrée qui se replient comme un accordéon. Bien écrasé l'accordéon, permettez-moi de vous le dire! Il y avait de la terre compressée jusque sur le dessus du dossier de la première banquette dans toute sa largeur, c'est vous dire. Et je me souviens d'une raquette de tennis dont on a retrouvé les débris écrabouillés dans la masse de terre. Tout le côté droit du vieux bus était bizarrement accolé contre le talus et un peu comprimé jusqu'à la hauteur des fenêtres. Rien de grave, mais à l'avant, *Mama na n'gai!* comme on disait en lingala. Quant aux deux gars. Ces deux-là, croyez-moi, ont eu la rapidité salvatrice du réflexe protecteur, sapristi! En l'espèce le réflexe était la fuite (ou l'esquive), et l'urgence de la situation, je vous l'assure, ne permettait pas une seule réflexion, ni la plus petite digression, ni la moindre politesse du genre : « Oh là, là! que vois-je? Mais, mon cher ami, nous risquons bien d'être emboutis, sapristi! Levons-nous, que diable! Je vous en prie. — Ah! je vois et je vous remercie, mais n'en ferai rien : vous d'abord, allons, mon cher collègue ».

À part cela et malgré la force de l'impact, personne de blessé, sauf peut-être une ecchymose ici ou là. Vaille que vaille, nous sortons comme nous pouvons, quand même ébranlés, sur la route caillouteuse, qui par l'issue arrière, là où étaient entassées nos valises, qui par une fenêtre latérale gauche, pour constater les dégâts et expliquer le drame : un bris de la direction... On s'en serait douté, en plus d'être vétuste à souhait, c'est dangereux, ces vieux « tobus », sapristi!

Bon, c'est très bien, nous voilà sur la route, mais Bukavu n'est pas la porte à côté. Alors, on attend, on attend... un certain temps, le temps que l'appel à l'aide véhiculé par le chauffeur complaisant d'un camion qui passait par là arrive à Irumu et que les responsables avisent pour nous trouver une solution de rechange (nenni : les cellulaires, GSM et autres téléphones portables n'existaient pas encore et aucun d'entre nous n'avait son talkie-walkie portatif et numérique sur lui, vous vous rendez compte!). Après une ou deux heures de « poireautage » sur la route (heureusement il ne pleuvait pas — je crois vous l'avoir dit — et le temps en Ituri est assez agréable), nous voyons arriver quatre ou cinq grosses et belles voitures américaines pour remplacer le « tobus » et nous charger jusque Goma. Nos trois cousins et cousine Lejeune, Christian et moi, nous pénétrons dans une superbe et énorme limousine et, le lendemain, à Butembo, nous allions encore embarquer une sixième parente, une autre cousine, Marthe, à destination du pensionnat.

Alors, vous le voyez bien maintenant, notre premier voyage à Bukavu? D'abord un super accident comme on n'en fait plus, ensuite une superbe bagnole, comme on en fait encore, pour six cousins et cousines avec chauffeur personnel, s'il vous plaît! Quand je vous disais que c'était un fameux premier départ pour le collège, je ne blaguais pas!

Après Irumu, il y aura Nya-Nya (encore un hôtel complètement isolé, perdu sur un croisement de routes en pleine forêt), puis ce seront Béni, Butembo, Lubero, l'escarpement de Kabasha, le parc Albert avec ses buffles, ses gnous, ses gazelles, lions, hippos et éléphants et la Rutshuru, puis Goma et, pour la dernière journée, la traversée nord-sud du lac en bateau sur le *Général Tombeur*, telles furent les étapes de notre premier et mémorable voyage vers notre beau collège.

Premières impressions et coups de cafard

Déjà à l'hôtel de Goma, la veille au soir, un père jésuite est là (Croegaert ou Somers?) pour accueillir ce gros contingent d'élèves venus du nord. Notre horde s'est accrue chaque jour et nous devons être une bonne cinquantaine, sans compter ceux de l'athénée et les filles du pensionnat. Arrivée du bateau le soir au petit port de Cost, dernier transfert dans le gros camion Studebaker du collège, sans doute conduit par Félix. Fatigués après le long périple de quatre jours, les nouveaux sont très impressionnés, malgré l'obscurité, par la grandeur majestueuse du bâtiment. C'est vraiment vaste. Et ces « bleus », comme on nous appelait un peu ironiquement, sont facilement reconnaissables : ils se taisent et scrutent de tous leurs yeux cette énorme bâtisse où bientôt ils vont se perdre. Ils dévisagent aussi les pères : beaucoup de pères, souvent bien jeunes, en soutanes blanches avec larges ceintures et bien rasés. Cela les change des pères missionnaires de leur coin. Et la foule d'élèves qui passe à côté sans les voir. En effet, ils ne connaissent rien ni personne, donc ils se taisent et regardent ébahis, un peu inquiets, alors que les anciens n'arrêtent pas de jacasser en se racontant leurs dernières aventures de vacances ou en râlant déjà sur la rentrée toujours trop précoce, à leur goût.

Dortoirs longilignes et silencieux avec toutes ces portes numérotées donnant sur un couloir central; haute et longue chapelle bien éclairée mais un peu froide et austère pour la prière du soir; réfectoire démesuré avec pour seules décorations, sur des murs nus et blancs autour des innombrables tables, des bucranes imposants (cornes de buffles); six barzas (ou vérandas) identiques tournant à angle droit autour de deux jardins intérieurs semblables et carrés (elles se ressemblent tellement ces barzas qu'au début on ne sait jamais exactement sur laquelle on se trouve... j'exclus la septième barza donnant accès à la chapelle des boys, car celle-là fait face à un demi-jardin et est d'un accès beaucoup plus rare); les patinoires imposantes aux gargouilles à gueule de lion; les grandes plaines de jeu avec trois terrains de foot et trois courts de tennis; les salles de classe spacieuses et aérées; la salle d'étude de notre division enfin où sont alignés une centaine de pupitres en longues rangées : tout ce décor nouveau impressionne terriblement les premières fois. Premiers contacts avec le silence et la discipline; apprentissage malaisé d'un nouvel horaire journalier; première mise en rangs; premiers repas d'une cuisine d'internat; première rencontre du père surveillant : le père van den Abeele pour les Petits que nous étions; connaissance du père préfet aussi... Nous avions neuf et onze ans, entrons en quatrième et sixième primaires et nous étions tout à fait perdus dans la masse de tous ces visages

inconnus des pères et des élèves, dans ce décor grandiose d'une fourmilière géante où nous nous sentions en réalité tellement peu de choses et au fond, déjà terriblement seuls. Tout cela, je le répète, était si nouveau. Je me sentais soudain bien isolé dans cet univers pourtant grouillant de vie, mais une vie en groupe, disciplinée et tellement éloignée de nos habitudes, de notre petit train-train habituel. C'est ça, le cafard : la tristesse, le regret qui envahit peu à peu le nouveau, le bleu dans une communauté. Je comprends maintenant l'expression : avoir les bleus, ou mieux encore : avoir le *blues*. Et plus on a le blues, plus on s'enferme dans ses pensées, plus on s'isole et plus on a le cafard. Nous perdions tous nos repères, nous les nouveaux. Ah! oui, nos parents étaient bien loin et disparue la douce quiétude de la maison familiale. Le cafard frappe à notre cœur... On n'arrête pas de penser à la maison, à maman, à notre petite sœur que nous ne reverrions plus avant plus de trois longs mois, à notre camionnette, à nos vélos, à nos jeux dans le grand jardin derrière la maison. Surtout que, déjà dans des classes différentes, Christian et moi étions même séparés de dortoirs. On ne se voyait quasi plus. On avait bien trois cousins cette année-là au collège : Raymond Hock, Jacques et Pierre Lejeune, mais ils étaient des anciens tous les trois et chez les Grands alors que nous étions chez les Petits : deux mondes à part. Alors? Nous avons aussi deux grandes cousines au pensionnat qu'on allait voir quelquefois les premiers ou troisièmes dimanches du mois. Mais ce n'est pas une petite visite d'une heure tous les quinze jours ou tous les mois, à déambuler sur une barza de couvent, qui pouvait faire la différence.

C'est surtout lorsque dans ma chambre, nous avons ouvert notre malle expédiée de Basoko presque deux mois plus tôt et que nous avons commencé à déballer et trier toutes ces choses précieusement emballées par maman que les images et les souvenirs de la douceur familiale revenaient sans cesse alimenter mon gros cafard. Chaque chose que nous sortions de la malle me rappelait comment, quand et pourquoi nous l'avions emballée : je revoyais l'achat de nos deux petites lampes torches chez les Portugais, les capitulas cousus par maman, les singlets et chaussettes, sur lesquels elle avait patiemment cousu notre numéro d'internat (le 74). Même nos couverts étaient gravés de ce numéro. Et les nouveaux couvre-lits de coton fleuri à la senteur si caractéristique. Et les grosses couvertures dont je sens encore l'odeur fraîche de la laine nouvelle, et toutes les autres affaires de notre trousseau... On revoyait maman en train de les emballer et mon petit cœur saignait. Et les savons Lux ou Palmolive, et les dentifrices Colgate ou Gibbs à la chlorophylle. En même temps que ces parfums, ce sont les images de la douceur du foyer qui revenaient et quelques larmes dues à la séparation piquaient à mes paupières. Mon frère était moins sensible que moi à ces valeurs momentanément disparues, à cette douce quiétude en allée.

Au début de mon séjour, je préférais les heures passées en classe, car j'y étais plus occupé par les cours, qui me distraient l'esprit et m'empêchaient de trop songer à la maison. Oui, pendant quelques semaines, je m'en souviens, je n'étais bien qu'en classe, car là, j'écoutais, je participais au cours. Mais dès que je me retrouvais bien seul au milieu des autres, au réfectoire ou en récréation surtout, seul avec moi-même et mes pensées vagabondes, sans amis au début, alors inévitablement je m'apitoyais sur mon sort et sentais le cafard qui remontait me serrer la gorge de ses bras puissants. C'était comme un cercle vicieux : le cafard m'isolait des autres et l'isolement me donnait le cafard. Quel supplice :

toujours ravalait la petite larme, le moindre sanglot qui voulait faire surface, car un garçon ne pleure pas, voyons. Devant les autres surtout, cela ne se faisait pas. Eh oui, c'est drôle à dire, penser qu'au début de chaque trimestre de cette première année, chez le frère Étienne en sixième année, je détestais à ce point les récréations et préférais les cours et les études. Cela a changé, heureusement.

Eh oui, je n'avais pas douze ans. Christian n'en avait pas dix! Un trimestre, c'est long comme séparation. Il me semblait que ces trois mois ne finiraient jamais. Et quand, certains soirs, au début de notre séjour, je demandais au surveillant la permission d'aller retrouver Christian pour lui rendre une culotte (on disait un capitula) ou une blouse (on ne disait pas t-shirt) à lui que la buanderie avait mise par erreur dans mon sac à linge, parce que nous avions le même numéro, alors là, je m'en souviens, il m'est arrivé d'embrasser mon petit frère, chose que nous n'aurions jamais faite à la maison.

C'était dur, mais peu à peu cette ambiance morose se dissipa, le cafard s'estompa.. Il me fallut quand même quelques semaines pour oublier la maison et vivre le temps présent. Les études, les devoirs et leçons ont chassé cette mélancolie cafardeuse. Mais ce sont les amis surtout, et particulièrement ceux de la même classe que moi et qui comme moi, semblaient parfois un peu tristes, c'est eux qui m'ont appris à vivre ma nouvelle vie et à la trouver de plus en plus agréable. Sauf ces deux ou trois terribles premières semaines, je peux dire que j'ai adoré mon séjour au collège. Merci à Tommy, Michel, Claude, André et tous les autres...

Bonjour la visite

Je l'ai dit : nos parents habitaient à plus de mille ou mille cinq cents kilomètres de Bukavu. Et lorsque je fis ma communion solennelle, cette première année en février 50, nous avons eu l'autorisation, à la demande expresse de nos parents, de sortir au restaurant Paguidas et d'y inviter nos cinq cousins et cousines, internes comme nous et présents à Costermansville cette année-là, pour y déguster un bon steak-frites. (P257, 630 et 631). C'est un peu maigre pour une « communion solennelle », mais, comme on dit, la qualité suppléait à la quantité. Et peut-être, si les circonstances avaient été plus festives et plus solennelles, peut-être m'en souviendrais-je moins bien.

En six ans, il nous est quand même arrivé trois fois d'avoir de la belle visite familiale.

Une première fois ce furent les Bougnet, en 1952 ou au début 53 je crois. Oncle Jacques et tante Milou sont descendus (sur la carte) de leur lointaine plantation de café dans les Uélés (la Bima, territoire de Poko, pas loin de Paulis-Isiro) pour venir, avec leurs deux cadets de cette époque, Vicky



et Jean, voir leurs trois aînés internes à l'athénée : Jacqueline, Pierre et Marie-Claude, des cousins de notre âge. Ce fut pour nous l'heureuse occasion de sortir une ou deux fois en ville et de participer à des agapes familiales bien agréables.

Puis ce furent nos propres parents, à Christian et moi, en septembre ou octobre 53. Cette année-là, nous habitions Watsa (le « Moto » des mines d'or de Kilo-Moto, en Ituri) et comme Christian était tombé bien malade, le veinard, juste à la fin des grandes vacances alors qu'il avait fallu quitter, il était resté à la maison, lui. Quel chanceux! J'étais parti seul, avec les frères Dubois (P411), dans la voiture STA qui nous conduisait à Irumu où un DC3 raccourcissait fameusement le temps, sinon la distance, de ces voyages toujours mémorables. Je partis donc sans mon frère avec la promesse que la famille viendrait au complet pour ramener Christian, dès que son état lui permettrait de voyager. Et c'est ce qui s'est passé. Papa, maman et Marie-Ange et Josiane encore toutes petites (cinq et deux ans) vinrent et logèrent dans un hôtel pas très loin du collège, un peu à l'est (Nya Lukemba). Ils visitèrent le collège pendant que nous étions en classe. Nous avions des permissions de sortie, mais jamais durant les cours ni durant l'étude principale. Il fallait quand même bien aller en classe, voyons! (Il me semble que de nos jours, cinquante ans après, les permissions se donnent beaucoup plus facilement, mais ceci est un tout autre sujet de discussion, passons.) C'est le frère Ooyen qui fut leur guide et leur montra le collège, avec notamment les nouvelles installations de la cuisine récemment terminée par le frère Bracaval. Les anecdotes rapportées ailleurs concernant la vaisselle incassable et les deux trompettes datent de ce moment (voir chapitre 10, L'assiette incassable et les deux trompettes).

Enfin, un jour de juin 1954, on m'appelle en récréation : « Bonsang, il y a quelqu'un qui veut te voir, là sur la plaine, à la sortie de la petite route montant au collège ». Très intrigué, car jamais en cinq ans, je n'avais reçu un tel avis, je vais voir. Qui peut bien 1) me connaître et en plus 2) désirer me rencontrer? Je ne voyais absolument pas. Puis je m'approche et aperçois de loin un homme très grand, seul, qui attendait là au coin sud-ouest du collège. Qui était-ce? Je m'approche encore et reconnais mon oncle Carlos, que je n'avais plus vu depuis 1947. Que faisait-il là? Je n'en avais pas la moindre idée. Jamais je n'ai entendu dire quoi que ce soit sur une éventuelle visite. Bizarre. Puis mon frère Christian qui avait été prévenu également arriva. Nos grands cousins Hock et Lejeune n'étaient plus au collège cette année-là. Après les embrassades de retrouvailles, oncle Carlos nous raconta que de retour de Belgique il venait d'être nommé à Bukavu où il avait été envoyé seul et presque sans bagage pour déjà commencer le travail et lui permettre de se chercher une maison pour y faire venir bientôt sa famille (nos quatre jeunes cousins et cousines vont venir habiter Bukavu! et ma tante Anna qui vient d'atteindre 98 ans, en ce jour de juillet 2005, lorsque j'évoque ces souvenirs!). Cette visite me parut vraiment très spéciale, un peu comme un rayon de soleil au milieu de notre vie terne et très studieuse de cette fin d'année parsemée des derniers examens et le décompte des derniers jours de l'année scolaire avant le grand départ pour les vacances. Je me souviens qu'oncle Carlos nous expliqua qu'il avait peu de bagages avec lui, et en particulier seulement une ou deux chemises en nylon. Mais cela n'était pas grave car il s'agissait d'un nouveau produit miracle. En effet : il pouvait laver sa chemise à l'eau froide le soir dans sa chambre d'hôtel, la suspendre à un cintre pour sécher la nuit



et le lendemain matin, la chemise était prête à être portée, sans aucun repassage et sans autre forme de procès. Quelle trouvaille!

L'année suivante, notre dernière année au collège à Christian et moi, fut donc par cette occasion un peu différente des autres, puisque nous avions alors une famille à aller visiter de temps à autre et quatre jeunes cousins et cousines qui faisaient leurs premiers pas dans les préparatoires du collège et du pensionnat. Je me souviens de leur maison, sise

au pied de la nouvelle cathédrale, des bons repas préparés par tante Anna que nous y avons dégustés et qui nous changeaient agréablement de notre ordinaire de pension. C'est là que j'ai lu, en quelques visites bien sûr, une bonne partie du très beau roman *Madame Bovary* de Gustave Flaubert (qui était à l'index, quel scandale! et donc illisible au collège). Il était posé dans le salon, derrière le divan, avec sa belle couverture bleue. Nous avons fait quelques balades à l'occasion, certains dimanches après-midi, notamment à la centrale hydroélectrique, sur la Ruzizi (P309, P409). Et enfin, qui eût imaginé en 1954, à cette époque d'internat, que ce passé plutôt singulier ressurgirait grâce à Jean-Marie Hock, leur aîné, et moi qui unirions nos efforts 51 ans plus tard, dans un futur plutôt pluriel à cette époque d'internet?

Deux pères bien différents, mais combien efficaces

Un jésuite surnommé Rollmops

Le père Van Grunderbeeck. Rien que ce nom est toute une dictée en flamand... Avouez que Rollmops est plus facile à écrire. Il n'était pas grand, mais surveillant des Grands de septembre 1951 à juillet 1954. Je le revois tous les matins à la chapelle des boys, quand j'y servais la messe. Il était toujours ponctuel et très rapide pour dire sa messe. Le matin, il sentait bon l'eau de Cologne et avait toujours les ongles coupés bien droit! Je te renvoie, ami qui me lis, à d'autres passages (chapitres 4 et 10) où j'explique entre autres les circonstances étranges et un peu improvisées de cette appellation ichtyologique (hum) et la rapide diffusion de ce surnom.

T'ai-je dit, ô lecteur, au cas où tu l'ignorerais, qu'un rollmops, en bon belge n'est autre qu'un filet de hareng roulé au vinaigre ou dans la mayonnaise, avec deux bâtonnets piqués en travers? D'après le dictionnaire, qui est plus français de l'hexagone, ce serait un hareng roulé au vin blanc et retenu avec des brochettes de bois. Peu importe le vrai parfum des rollmops en général, sachez que notre Rollmops à nous était sévère comme un hareng au vinaigre. Nous redoutions tous les rares mais phénoménales manifestations de son autorité. J'aime autant te dire qu'on n'aurait pour rien au monde voulu être à la place du pauvre malheureux qui était puni. Sans esclandre, sans éclat, mais quelle punition! Alors que les autres surveillants se contentaient souvent de sourire ou de donner quatre pages (à copier) et souvent servaient d'abord un ou deux avertissements, lui, dans le silence de l'étude, il vous criait

un nom et « dix pages! ». Dans ces cas-là, jugés gravissimes, c'était le minimum. Mais il avait l'art de trouver le moment adéquat et de crier très fort dans un silence total et soumis. C'était vraiment le coup de tonnerre dans un ciel pur et serein! Ou bien, une fois par an, sans crier gare, sans prévenir, il avait fait le tour des chambres et dressé la liste des internes qui avaient une carte bleue (insuffisant) ou une carte jaune (très mal) pour cette semaine-là. Et il se promettait bien de retourner voir la semaine suivante pour vérifier si la situation avait changé et si un peu d'ordre avait remis les chaussettes, les panards ou les calcifs à leurs places! Il était discret, ne parlait guère, mais faisait très bien son boulot. Organisation des championnats de football, surveillance de l'étude et des récréations. Il ne fallait pas lui demander de permission, elle était quasi certainement refusée : il ne tolérait pas les exceptions, ceux qui sortent du moule. Nous, les scouts, il ne nous aimait guère pour cela, car nous avions parfois des horaires différents.

Un jour à l'étude, il nous a expliqué que nous n'étions pas moralement obligés de prêter assistance à quelqu'un qui a besoin d'aide. Je me demande encore pourquoi il nous a dit cela. « Si nous marchons à deux et qu'il y a un trou devant nous, je ne peux pas pousser mon voisin dedans, disait-il, mais s'il se dirige vers le trou, je ne suis pas moralement obligé de lui dire de faire attention et mieux encore, s'il tombe dedans, je ne suis pas obligé de l'aider à en ressortir. »

Il était petit et peu bavard. Il était un homme de l'ombre, un peu mystérieux, toujours très propre, rasé de près et les ongles coupés en carré. Souvent, il m'est arrivé de lui servir la messe, à la chapelle des boys. Il la disait vite, nous aimions bien, car nous arrivions quelques minutes avant les autres, les attendant au réfectoire, dans le petit air frais du matin. Et nous pouvions bavarder en toute tranquillité. Moments bénis.

La lèvre inférieure de Rollmops, un peu rentrée, semblait juste disposée pour le sifflet que tous les surveillants avaient au bout d'une chaîne. Ce sifflet à roulette, comme les sifflets d'arbitre, était l'accessoire indispensable de tout surveillant. C'est lui qui marquait nos entrées, nos sorties... Il suffisait au surveillant de le sortir de sa poche pour que nous sachions que la fin de la récré approchait. Eh bien Rollmops était tellement respecté, et observé, que j'ai vu des récréations qui se terminaient sans qu'il siffle. Il portait le sifflet à ses lèvres, sans siffler, et tout le monde se mettait en rangs. Normalement, après cinq minutes, un second coup de sifflet imposait le silence et nous partions, en rangs et en silence. Avec lui, les grands gamins que nous étions, nous mettions en rangs, et observions le silence sans aucun coup de sifflet. Discipline librement consentie? Oui, par respect, et par peur de l'autorité.

Quand, un jour de congé ou selon les circonstances, il y avait une récréation où les élèves s'interrogeaient à savoir s'ils pouvaient ou non fumer pour cette occasion spéciale, il leur suffisait de regarder Rollmops, au début de la récré : s'il s'allumait une « cibiche », cela signifiait simplement que nous avions le droit également de fumer. Sinon, non. C'était ainsi, point. Je dis nous, mais je n'ai jamais fumé à Bukavu. Certains élèves fumaient une cigarette par jour dès la sixième, douze ans.

Une autre fois, et ceci est authentique, il lui est arrivé de quitter la grande étude où nous devions être deux cents, travaillant en silence, pendant près d'une demi-heure. Eh bien, rien. Pas un mot, on pouvait entendre voler une mouche, car nous savions que si on se risquait à parler à ce moment-là,

la sentence aurait été abominable s'il nous avait surpris en rentrant. Oui, son autorité était aussi unanimement acceptée que son surnom, ce qui n'était pas peu dire. On l'aimait Rollmops, parce qu'il était juste; autoritaire, mais correct et juste.

Rollmops a quitté Bukavu en juillet 54. Il fut très regretté. Il s'était laissé pousser la barbe les quelques derniers jours, car il devait rejoindre un poste comme missionnaire, quelque part au Congo. C'était son désir le plus fervent : être missionnaire. Il est parti comme il avait toujours été : discret, mais efficace.

Un autre petit père : Somers le nerveux

Pour pasticher Rostand qui a si bien fait dire à Cyrano :

*L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampépéléphantocamélos...]*

je pourrais dire, et pourquoi pas, il suffit d'avoir un peu de nez :

*L'animal seul, monsieur, que le Père Somers
Appelait Hippopotamosbolidencartosetcaméléos...*

Bolides en carton

L'écurie des jaunes et l'écurie des rouges

Notre titulaire de sixième latine, le père Émile Somers, était petit, sec et nerveux. À cette époque, en 1950, il n'était encore que scolastique¹. Lorsqu'en classe le père Somers s'énervait à cause de nos mauvaises réponses, il avait l'habitude de claquer des doigts, vous savez le majeur qu'on fait glisser sur le pouce et qui vient percuter de manière sonore la base rebondie du pouce. Nous avions pris l'habitude, quelquefois, de compter ces claquements répétés en marquant sur une ligne de notre cahier de classe autant de petits traits qu'il y avait de manifestations dactylo-sonores de notre titulaire. On arrivait facilement à quarante ou cinquante claquements en une leçon.

Il était également très soucieux des performances de ses élèves, au point que lorsqu'un inspecteur était annoncé, il nous préparait en grand secret à bien répondre aux questions que l'inspecteur ne manquerait pas de nous poser (pour l'évaluer, lui). Comment s'y prenait-il? C'était relativement simple. Quelques jours donc avant l'arrivée de l'inspecteur de latin, nous commencions une nouvelle leçon en latin. On découvrait un texte, il nous l'expliquait de long en large et prévoyait les attrapes et les chausse-trappes, puis il nous expliquait que lorsque l'inspecteur arriverait, nous reverrions le même cours, mais sans jamais révéler que nous l'avions déjà vu. Cela devrait donner audit inspecteur une impression fort agréable et nous éviterait tous les ennuis du monde. Donc, nous devions convenir que nous ne dirions pas que nous avions déjà repéré le terrain et ferions même semblant de le découvrir pour la première fois.

¹ Plus tard il reviendra au collège, ordonné. Mais je ne serai plus là. Il faudra aller voir la partie de notre ami Franz.

C'est sans doute pour recevoir double subside puisque le nombre d'élèves le permettait (on est jésuite ou on ne l'est pas : « Laissez venir à moi les petits cent francs », n'est-ce pas), qu'officiellement le père Somers avait reçu ordre de diviser sa classe en deux sections, A et B, malgré que tout se faisait comme si nous n'étions qu'une seule et même classe, bien évidemment : même local, même tableau, même horaire, mêmes devoirs et leçons et même titulaire. Nous étions au moins quarante élèves en sixième latine. Et pour faire bonne impression, il nous avait séparés en jaunes et en rouges. J'étais dans les jaunes, Claude Jaumin aussi. Les rouges, parmi lesquels Gustave Anciaux et Michel André, étaient officiellement la classe A et nous, les jaunes étions les élèves de la classe B. Cette division se traduisait par un grand tableau affiché sur le mur de la classe, pas loin de la grande entrée, et qui représentait une piste de course, comme un immense jeu de courses de chevaux. Mais ici, c'était une course de voitures et nous avions chacun notre petit bolide en carton marqué à notre nom. C'était joliment fait. Il y avait au départ vingt petites voitures de carton rouge et vingt de carton jaune. Chaque bolide avait à peu près trois centimètres de long et était marqué à notre nom. Comme nous débutions en latin, le père Somers avait imaginé ce système assez enfantin pour stimuler nos études de vocabulaire latin. Tous les jours nous devions apprendre dix mots nouveaux et le lendemain, il faisait à chaque début de cours de latin une petite interro de dix mots sur le vocabulaire appris en une semaine. Et selon nos résultats sur dix, nous progressions sur le tableau. Notre petite voiture jaune ou rouge avançait d'autant de cases que nous avions de bons points. Astucieux! Sur l'année, on a dû faire quatre ou cinq courses complètes pour le moins et je me souviens avoir été en tête quelques fois. Le circuit réparti en six ou dix pistes parallèles faisait assez de tours et de détours sur le grand tableau. Je revois encore ce grand cadre et les méandres du circuit qui devait compter cent ou cent cinquante cases de progression pour le moins, et avoir suffisamment d'espace pour épingler toutes les voitures, et parfois un bon nombre d'entre elles sur la même case.

Caméléons et hippopotames

Derrière sa chambre, sur la terrasse qui donne sur la plaine ouest, le père Somers avait aménagé une grande cage. Et dans cette cage, il a gardé quelques mois un caméléon. Jusque-là, rien que de très naturel, me direz-vous. Assurément. Mais ce caméléon de quinze ou vingt centimètres comme tout bon caméléon adulte bien portant avait une langue assez fameuse. Et cela, nous pouvons l'affirmer, nous qui avons assisté au repas du fauve, car le père Somers s'arrangeait pour mesurer sa langue, chaque fois qu'il donnait à manger une petite mouche à son ...léon favori. Il avait une règle graduée jusqu'à trente centimètres, tenait ou retenait son Léon derrière les barreaux et lui présentait une mouche à cinquante, puis quarante, puis trente-six centimètres. C'est là que le harpon lingual et gluant vint se saisir de la mouche offerte en sacrifice!

Nous avions aussi des caméléons, que nous gardions dans des boîtes de quinine cachées dans nos bureaux d'étude, parfois ils sortaient par les trous d'encrier. On les promenait dans nos poches de chemise en récréation et parfois ils sortaient la tête. On aimait leur démarche lente, leurs yeux multidirectionnels perchés dans ces petits cratères au sommet de deux petits volcans latéraux. Et leur queue préhensile qui se tournait comme un escargot, et leurs doigts opposés deux à deux, mais

surtout, c'était le changement de couleur qui nous épatait. En fait il s'agit de la célèbre homochromie qui fait que le caméléon s'adapte aux couleurs locales pour mieux s'y dissimuler. Pas très rapide ce changement de couleur, mais chez certains, il était plus rapide que pour d'autres, et sur certaines couleurs, cela se marquait mieux que sur d'autres. La couleur principale était le vert (c'est normal pour un arboricole), ensuite les tons bruns, gris. Le rouge était difficile à obtenir, l'écarlate impossible. Le blanc était un gris pâle... On comparait les performances de nos caméléons en les plaçant sur des feuilles colorées.

Le père Somers m'adressa la parole pour la première fois à Goma, alors qu'au début de ma deuxième année au collège nous arrivions du nord en autobus. Il était chargé d'accompagner les élèves de retour de vacances sur le bateau nous ramenant au collège et il me dit : « Tu montes en sixième latine, cette année. Je serai ton professeur ». Goma est sis juste au nord du lac, mais au sud du fameux parc Albert où foisonnaient les buffles, antilopes, éléphants, lions et autres girafes. Une autre bestiole dont il me souvient, car elle peuplait les eaux tranquilles de la Semliki, rivière paisible qui se déverse dans le lac Édouard, à partir du parc Albert que nous traversions lorsque nous revenions en autobus au collège, via Butembo et Goma... ce sont les hippopotames. Saviez-vous que ces gentils pachydermes (de *pakhos*, épais et *derma*, peau... avec le rhino et l'éléphant, l'hippo est la troisième espèce de pachyderme. Si bien que lorsque vous apostrophiez quelqu'un de pachyderme, il ne saurait être qu'éléphant, hippo ou rhino, au choix), ces pachydermes donc qui pullulent dans ces eaux calmes et sinueuses à l'heure de la sieste, ont vraiment de drôles de mœurs. C'est du moins ce qu'on m'a dit, car moi, je ne les ai pas vus opérer. On m'a soutenu qu'ils se déchargeaient de leurs crottes sous forme d'envol de tous côtés. Cela fait très curieux. Depuis lors la télévision qui nous donne tant de jolis documentaires sur les animaux m'a permis de me rendre compte de visu du phénomène. En fait, l'hippo lors de la défécation utilise sa queue comme une batte de baseball ou une hélice et envoie littéralement promener partout ses crottes. Il paraîtrait que la nature a prévu ce système pour fertiliser tous les environs, style : je sème à tout vent (voir la couverture rouge des *Larousse* de cette époque)! Les fermiers qui répandent la fumure sur leurs champs utilisent d'ailleurs des machines hippopotamesques, qui répartissent ainsi l'or brun dans les sillons. L'hippopotame dispose d'une seconde particularité : il peut dormir sous l'eau car sa respiration, qui a lieu toutes les deux à sept minutes lorsqu'il dort, se fait de manière inconsciente : il remonte et ouvre ses narines en surface inconsciemment. Imaginez s'il intervertissait ses précieux atouts : si ses narines, tels deux rotors se mettaient à tourner comme des hélices, il s'envolerait indubitablement et si, en plus, il se mettait à chier un peu partout inconsciemment, nous aurions le plus gros hélicoptère-bombardier de fumier jamais conçu par la nature... Mais avec des si, on mettrait Goma en bouteille.

Deux lettres avant le départ, puis 50 ans plus tard des clichés et deux courriels

Mes deux dernières lettres

Voici, retrouvées plus de cinquante ans plus tard, mes deux dernières lettres envoyées du collège à mes parents qui étaient déjà rentrés en Belgique. (Ce sont peut-être l'antépénultième et

l'avant-dernière). La première traite surtout de la *fancy-fair* de juin 55 et la seconde des derniers examens et des préparatifs du voyage vers le Liban et la Belgique.

Pour l'édification du lecteur et ma plus grande confusion, j'ai laissé le texte intégral avec toutes les fautes d'orthographe, de syntaxe ou de ponctuation et en laissant les nombres en chiffres et le chiffre 1 plutôt que l'article indéfini. Il est bon de dire, à ma décharge, que nous ne faisons pas de brouillon et qu'on écrivait vite sans vraiment réfléchir. J'avais juste dix-sept ans et je pense à *Roman* de Rimbaud :

*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans [...]
Nuit de juin! Dix-sept ans! - On se laisse griser [...]
On divague; on se sent aux lèvres un baiser [...]*

Première lettre

Chers parents Le 20-6-55

Dans un mois, cela va vite.

Hier donc nous avons eu fancy-fair monstre précédée d'1 faite de gymnastique et suivie d'une soirée interview avec l'orchestre du collège. Durant la fancy fair il y eut 1 monde fou sur la patinoires, car il y avait plein de stands (tir,...) Moi j'étais dans le stand des frites qui rapporta en 2-3 heures 7.500 frs. Ce n'est pas mal. Quand on pense que c'était bondé certainement jamais moins de 30 personnes étaient devant notre stand. On a dû vendre plus de 750 sachets de frites. Nous étions à 6 en blanc avec nos couvre-chefs et suffisions avec peine à maintenir la vitesse. 4 mettaient en sachets et vendaient moi j'étais si on peut dire le vrai chef-cok. qui m'occupais des frites dans les friteuses électriques qu'1 autre me passait. Je les cuisais une 2^e fois à toute vitesse. Je crois que j'eus bien 150 fournées de frites devant moi à préparer et à mettre dans les plats pour les autres¹.

Le soir il y eut une soirée formidable avec numéros d'orchestre, (certains chantés (et j'étais parmi les chanteurs)) d'autres numéros (solo, sketches, quitte ou double, tombola. Un buffet froid qui rapporta 15.000 fr et un bar qui rapporta 30.000 frs. La salle car la soirée se fit dans la salle de gym était comble on estime de 400 à 600 personnes.

L'entrée de la fancy-fair 10 frs rapporta 20.000 frs soit 2000 entrées sans compter les élèves du collège².

Le tout rapporta 150.000 frs desquels on peut certainement retirer 60.000 frs de frais. Le Bénéfice sera pour les missionnaires jésuites anciens du collège.

Ce fut la + grande journée que j'eus au collège. On a été dormir à 1 h et on s'est levé à 7,15 (très grande exception ici)

Aujourd'hui, c'est la fête du recteur et je me repose. Car voilà 1 semaine qu'on travaille (à 4) bien à un stand spécial pour le diseur de bonne-aventure et environ 15 jours qu'on travaille aux panneaux et tout cela. Il y a eut de tout. Tir, pêche miraculeuse, balles, rat doré, caresse électrique, photos, diseur de bonne aventure, crème-glace, frites. tombola, roue de la fortune, disques dédicacés,...

Enfin ceci dit, je crois que ce sera le plus beau trimestre, le roi³ et cette *fancy fair* passé au collège et je suis content que cela soit arrivé au dernier.

P. S. Pour mon badge de scout de la couronne je l'aurai bientôt car il ne me reste que guide, j'ai passé le + dur : aide-secouriste.

Bons baisers et à bientôt André

Deuxième lettre

Chers parents Bukavu le 26-6

Ce sera sans doute l'avant-dernière lettre que je vous envoie puis vous recevrez des nouvelles toutes fraîches par une autre voie (et voix). Car le temps passe et dans 3 semaines jour pour jour nous arrivons à Bruxelles!

ds 2 semaines je serai sans doute rhétoricien car nous aurons fini nos examens, mais d'ici là il en reste encore 6 (pas faciles).

Moi je suis quasi certain de passer sans examen mais Christian dit qu'il en a certainement 1 en histoire! Ceci dit, il ne me reste plus qu'à patienter et attendre le temps. Quelle sera notre adresse en Belgique, Liège ou Bruxelles Car on m'a demandé mon adresse, mais je ne sais rien. Je vais donner l'adresse Rue St-Julien no 20 si je ne me trompe? Nous rentrerons avec un père (mon prof de Physique)⁴.

La malle vient donc de partir, car elle attendait un réquisitoire⁵ que je n'ai pas eu en fin de compte Car de Stan on m'a écrit que je devais m'adresser ici Et en même temps que cela votre lettre arrivait, qui disait qu'il faut payer

Les tickets je ne les ai pas encore mais ils vont arriver maintenant je crois. Pour le reste ça va bien

Je vous envoie des photos du roi que je n'ai pas pris mais que j'ai achetés Gardez les car ce sont les seules que j'ai. Je vais en avoir d'autres qui vous rendront mieux la foule qu'il y avait en + des élèves³.

Ceci dit, je n'ai plus rien à vous dire et vous remets de bons baisers

André

Quelles retrouvailles!

Septembre 2006, il était temps pour Nicole, mon épouse, et moi que nous rentrions en Belgique pour trois semaines de retrouvailles bien méritées après une séparation de quatre ans avec la terre de nos ancêtres. (Nous étions dus, comme on dit au Québec, puisque depuis 1968, Québécois nous sommes devenus.) Nous voilà donc partis avec notre fille Nathalie. Nous devons rencontrer nos frères et sœurs, moult cousins, cousines, trois tantes encore bien vivantes, et bon nombre d'amis; ainsi que leurs familles à tous, cela va sans dire (alors pourquoi est-ce que je le dis? Je ne le dis pas, je l'écris!). Et après ce séjour très agréable, nous pouvons affirmer que nous sommes revenus avec une moisson très abondante.

Mais ce qu'il m'intéresse de souligner ici, c'est le nombre impressionnant d'anciens du collège que j'ai eu l'occasion de revoir. En huit rencontres j'ai pu revoir onze anciens (dont cinq cousins germains) ainsi que l'épouse de Jacques Beaufort et la trace de Jacques Duhoux. Huit rencontres, neuf photos souvenirs (P262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269 et 270)

Pour commencer, l'ami de cœur d'une de mes nièces m'a beaucoup parlé de Jacques Duhoux qui est depuis plusieurs années perdu dans le Grand Nord québécois. Il y vit vraiment comme un ermite, amoureux de la vraie nature à l'état sauvage. Il vit seul, sans électricité, sans téléphone, dans sa cabane au Canada. Je me souviens de lui, d'abord second, puis CP des Écureuils. « Chamois sans détour » était un scout très franc, loyal, plutôt renfermé. Mais un chic type et très habile dans toutes les techniques de *woodcraft*, de campisme, de jeux d'approche... On me dit (et j'ai vu un documentaire filmé avec lui dans l'hiver du Québec) qu'il est devenu une sorte de guide pour touristes en mal de la forêt et de l'observation des animaux. Je le reconnais bien là. Si je peux, un jour, j'essaierai de rentrer en contact avec lui qui ne se souvient certes pas du petit scout que j'étais alors...

Commençons donc notre série de retrouvailles par celle qui fut sans doute la plus émouvante, parce que celui qui nous a réunis avec ses proches nous a lui-même quittés il n'y a pas deux ans (voir photo 263, mais aussi la page *Bienvenue* et le chapitre 1 *Retrouvailles...* de ce site, ainsi que les photos 255 et 258). Jeannick Beaufort nous reçut avec plusieurs des enfants et petits-enfants de Jacques. Que d'émotions, que de souvenirs, quel chemin parcouru depuis trois ans lorsque Jacques m'écrivit sur internet. N'oublions jamais que ce site doit tout à Jacques qui ne l'a jamais vu!...

Voici à présent, mes quelques cousins, qui sont des anciens du collège

- Mon cousin Marcel Hock, dit Kik pour les familiers (P264 et 262). Il a quitté le collège pour l'athénée en septembre 1949, un jour ou deux avant que Christian et moi n'y arrivions. Je ne l'ai donc pas rencontré sur les patinoires ni vu dans les rangs chez les Grands... Les anciens se rappelleront sans doute sa gouaille, ses escapades. Il ne supportait pas la discipline des bons pères. On se

¹ Chapitre 10, *Tir aux pipes*

² Photos 606, 607, 608

³ Photos 647, 648, 649, 650, 651, 652, et 653

⁴ Père Van de Vijver (photo 148)

⁵ On appelait « réquisitoire » un bon de transport de marchandises gratuit, payé par le gouvernement.

rappellera aussi peut-être de son index coupé par un coup de hache accidentel en Belgique durant la guerre quand il était gamin...

- Raymond Hock est un autre de mes grands cousins, je l'ai connu un an à Costermansville (voir les photos 262 et 265, mais aussi notamment les photos 261 et 062 qu'il m'envoya par courriel). Raymond est encore très éveillé sur l'actualité africaine et suit de près l'évolution de ce continent qu'il a beaucoup aimé et où il a beaucoup travaillé comme prof en mécanique... Il me raconta à l'occasion de ces récentes retrouvailles en septembre 2006, son premier voyage aller en avion vers l'Afrique, en janvier 1948. Ce voyage fut tellement mouvementé que je lui demandai peu après de m'en faire une relation par écrit courrielistique. Je m'en voudrais de priver le lecteur d'une expédition de haute voltige aussi riche en émotions – je sais que ce compte-rendu n'a pas grand-chose à voir avec le collège, mais la quasi-totalité des anciens du collège ont fait des voyages semblables en provenance de la mère patrie, ou pour y retourner, et même souvent sans leurs parents, et de plus quelques semaines plus tard, Raymond arrivera au collège, alors... Voici donc cette « traversée du désert » telle que me l'a narrée Raymond lui-même, par courriel ce 19 octobre 2006. Les quelques exagérations et rares fantaisies éventuelles n'engagent que lui. Et pour pasticher la mise en garde bien connue : « toute ressemblance avec des personnes ou des situations ayant déjà existé ne serait... absolument pas fortuite ». Je lui laisse la parole :

Raymond [oui, oui, c'est bien lui qui parle de lui] avait 15 ans et demi, et partait rejoindre son papa à Lodjo dans l'Ituri au Congo belge. Il accompagnait son oncle Lucien, sa tante Madeleine et leurs enfants Jacques, Pierre et Josiane Lejeune. MELSBROEK, aéroport de Bruxelles, hiver 47-48. Là commencent les formalités de départ, billets d'avion, passeports, livrets médicaux et pesées avec bagages compris. Après une attente de 45 minutes, pour terminer le contrôle de tous les passagers, vient le moment tant attendu de l'embarquement à bord du DC4 de Sabena. Avec un peu de crainte Raymond pénètre pour la première fois dans un avion. Tous les passagers cherchent leur numéro de siège et s'installent confortablement pour le long voyage, l'hôtesse de l'air fait ses recommandations de sécurité. Dans le poste de pilotage les vérifications avant le départ étant terminées, le commandant de bord reçoit l'autorisation de démarrer les moteurs : le moteur n° 1... il refuse de démarrer : ceci s'explique par une température très basse. Au tour du moteur n° 2... refus également, au n°3... même rengaine, au n°4... obstiné comme les trois premiers : rien à faire. Il faut réchauffer les moteurs à l'aide d'une soufflante à air chaud. Mais cela demande du temps et par mesure de sécurité le commandant de bord fait débarquer les passagers, retour à la salle d'attente. Raymond n'apprécie guère le comportement de ces moteurs récalcitrants, car il aime déjà les mécaniques qui partent au quart de tour, sa crainte pour l'avion est renforcée. Une autre heure d'attente et c'est le second embarquement, suivi d'un démarrage parfait des quatre moteurs. Le taxi jusqu'en bout de piste suivi d'un décollage parfait. L'avion prend de l'altitude, perce les nuages; là au-dessus le soleil brille sur un tapis d'ouate : que cela

peut être beau vu de là-haut! Les heures tournent : après les Alpes, le nord-ouest de l'Italie, ensuite Mare nostrum... : mais qu'elle peut être longue dans sa largeur, cette mer! Raymond pensait qu'il n'arriverait jamais à la côte africaine. Enfin l'Afrique était là, le désert à ne pas en finir, une autre mer, mais de sable cette fois.

« Ne plus fumer, attachez vos ceintures s.v.p », le commandant nous avise que nous descendons et allons nous poser à Kano (Nigéria), escale technique de ravitaillement. Après l'atterrissage et l'arrêt des moteurs, tous les passagers débarquent et à l'aérogare une bonne boisson fraîche nous est servie par des serveurs noirs, sous de grands ventilateurs pendus aux plafonds (plus 42 degrés centigrades à l'ombre), heureusement Raymond n'a pas passé son pardessus pour descendre de l'avion, il a pourtant très chaud avec ses vêtements d'hiver. Après ce court arrêt, l'hôtesse de l'air invite les passagers à reprendre place à bord de l'avion, ce qui fut vite fait, car la chaleur était accablante à l'aérogare. Les portes de l'avion sont refermées, la procédure de démarrage des moteurs commence : ici il ne fait pas froid, il fait même très chaud, la preuve, les moteurs prennent au quart de tour l'un après l'autre, et nous voilà partis pour Stan. Les moteurs ronflent bien régulièrement depuis une bonne heure, quand tout à coup... un moteur s'arrête? Après cinq minutes le commandant de bord nous communique qu'il n'y a rien de grave, ce n'est qu'un moteur en panne, et avec trois moteurs le DC4 peut continuer son vol sans risque jusque Stan. Dix minutes plus tard, un second moteur cesse de fonctionner, cette fois le commandant met un peu plus de temps pour enfin nous informer que la situation n'est toujours pas grave et que deux moteurs sont suffisants pour poursuivre notre vol vers Stan. Autrement dit : « tout va très bien Madame la marquise »! Une vingtaine de minutes plus tard, le troisième moteur s'arrête également : après ce qui s'était passé à Melsbrœk on commençait à s'inquiéter un peu plus. Un très long silence du commandant qui fait sérieusement ses comptes à présent, pendant que l'avion perd de l'altitude et fait demi-tour, direction Kano. Le silence se prolonge, toujours rien; l'avion continue sa descente et voilà à présent qu'il vole au ras des dunes. Deux colonnes de fumée blanche sortent des ailes de l'avion, une de chaque côté, certains passagers commencent à prier et se préparent à remettre leur âme à Dieu. Enfin le commandant reprend la parole : « Nous avons trois moteurs en panne, nous retournons à Kano, nous avons vidé une bonne partie de notre carburant sur le désert pour alléger l'avion et volons au plus près des dunes pour assurer la portance de notre appareil ». Entre-temps le soleil venait de se coucher et le champ d'aviation de Kano ne possédait pas d'éclairage pour permettre un atterrissage de nuit : heureusement, cette nuit le ciel était dégagé et la visibilité n'était pas mauvaise. Après un long vol de retour sur Kano, Raymond voit sous l'avion deux longues lignes de feux de bois, l'avion se pose parfaitement entre ces deux lignes, fait son taxi jusque l'aire de stationnement et s'arrête enfin devant l'aérogare.

KANO. Le commandant coupe son seul dernier moteur qui était en surchauffe, mais qui a tenu le coup par miracle; les prières ont été entendues. « Ouf! On est passé très près : à un cheveu, dirais-je. » Mais ce n'est pas tout : il faut loger tous ces passagers. À l'époque Kano n'avait pas d'hôtel. À la guerre comme à la guerre : juste à côté de l'aérogare se trouvait un vieux camp militaire à l'abandon depuis la fin de la guerre 40-45. On y installe les femmes et les enfants dans un des bâtiments en bois aux fenêtres sans vitres mais équipées de moustiquaires, et les hommes dans un autre bâtiment semblable. Le mécanicien de bord passe sa nuit en cherchant la cause de ces pannes de moteur. Le matin les passagers se retrouvent tous à l'aérogare, petits-déjeuners de fortune improvisés et information auprès de l'équipage : quand l'avion va-t-il être réparé, et quand allons-nous pouvoir poursuivre notre voyage; quelle est la panne?

La panne est la même pour tous les moteurs, ce sont les magnétos qui ont causé le problème. La réparation se réalisera... dans huit jours lors du passage du DC4 suivant venant de Belgique : nous reprendrons le vol vers Stan, directement dans les deux heures après réception des pièces de rechange. Huit jours à Kano sans bouger de l'aérogare, cela marque. Ce n'était pas vraiment une partie de plaisir. Tout s'est passé comme le commandant nous l'avait dit : nous avons poursuivi notre voyage et sommes arrivés à Stan avec nos huit jours de retard.

STANLEYVILLE. Pour l'oncle, la tante, les cousins et la cousine de Raymond tout a bien marché, il y avait place à bord du DC3 de correspondance; mais pour Raymond il n'en était pas de même, il devait rester huit jours au *guest house* Sabena à Stan pour prendre le DC3 suivant à destination d'Irumu (pas loin de Bunia, qui à l'époque n'avait pas d'aérodrome). Et la série se poursuit. Au *guest house*, après une première nuit en forêt, car le *guest house* se trouvait devant l'aérogare, loin du centre de Stan, Raymond se rend au restaurant pour le petit-déjeuner : après le repas il s'installe sur la terrasse comme un pauvre petit moineau perdu : l'air tellement malheureux qu'il attire l'attention d'une brave dame qui attendait son père pour rentrer chez elle. Elle engage la conversation avec Raymond qui lui raconte sa situation de voyageur à pannes à répétition.

Elle demande : « Où dois-tu te rendre avec cet avion, que tu attends? – À Irumu. – Mais c'est parfait, dit-elle, mon père vient me chercher avec sa boulangère (véhicule), nous passerons par Irumu et nous t'y laisserons, ainsi tu ne devras pas rester en carafe à Stan ». Mal en prit à Raymond d'accepter cette invitation au voyage en boulangère à destination d'Irumu. Le papa de la dame arrive au *guest house* et sa fille lui demande s'il veut bien prendre Raymond à bord de son véhicule. Il accepte, et nous voilà partis pour Irumu. Tout va bien jusque Mambassa où la boulangère tombe elle aussi en panne : il faut bricoler des pièces pour remettre le véhicule en ordre pour poursuivre la route. Bref, deux jours d'arrêt cette fois.

Finalement Raymond arrive à Irumu : la dame et son père poursuivent leur route dans une autre direction.

IRUMU. Une piste d'atterrissage de brousse, une hutte à côté, une maison et un commerce indigène à deux pas et c'est tout. Raymond va jusque la maison, rencontre un monsieur qui veut bien l'aider à poursuivre le chemin qui le conduira chez son père. Le monsieur dit : « Un camion va passer dans une heure environ, le chauffeur te prendra jusque Bunia. Après à toi de voir, car après Bunia il y a la barrière des mines d'or (Kilo-Moto) et là sans autorisation on ne passe pas. Tout se passe bien jusque Bunia pour Raymond. À Bunia, Raymond va jusque la barrière des mines d'or et explique comment il est arrivé là sans un franc en poche. L'agent des mines très gentiment comprend la situation, trouve un autre camion pour conduire Raymond à Nizi chez sa tante Madeleine (qui l'avait quitté à Stan). Arrivant à Nizi, Raymond cherche et finit par trouver la maison de sa tante. Il ne reste plus que 200 kilomètres pour que Raymond retrouve son père. C'est un camion des mines qui le conduira jusque Lodjo où travaille son père. Raymond était arrivé à destination plus tôt que prévu aux dernières nouvelles. Fin du voyage, des aventures et des surprises de Raymond au Congo. Sauf que peu de temps après, le père de Raymond a reçu une grosse facture d'un monsieur de Beni pour frais de transport et d'hôtel (Stan-Irumu). Ce jour-là, ce fut encore la fête pour le petit Raymond...

FIN DE CETTE BELLE HISTOIRE

- Jacques et Pierre Lejeune (ainsi que leur sœur Josiane) sont d'autres cousins dont j'ai déjà parlé plusieurs fois dans ce site¹.

Qu'il me suffise de rappeler ici combien ces deux grands cousins que j'avais bien connus durant la guerre ont été pour moi des modèles et de précieux conseillers à l'occasion. Pierre s'est particulièrement distingué au collège, puisque c'est lui qui dirigea la toute première clique et le premier orchestre Les Stars boys (P611).

- Enfin Jean-Marie Hock est un cousin un peu plus jeune que moi. Il arriva au collège fin 53. Dernier cousin de la présente série, mais non pas le moins connu, puisque c'est entre ses mains habiles et par son clavier prestigieux que sont passés jusqu'à présent tous les textes de ce site. J'en profite pour redire un gros merci à notre webmestre (P267 et chapite 10).

Les amis, à présent

- Cela faisait des mois que je cherchais, depuis le Québec, un moyen de retrouver Nick Carpentier (P268, 441, 451 et 642). Et puis cela s'est vite arrangé : en quelques jours et quelques coups de téléphone, j'ai enfin pu revoir Nick. Quelle joie réciproque pour deux vieux copains qui peuvent tomber dans les bras l'un de l'autre après tant de décennies de silence! Sa famille fut très éprouvée

en 64, et lui-même ne fut pas épargné par une thrombose il y a dix ans, mais sa force de caractère, sa joie de vivre m'ont électrisé. Depuis ces retrouvailles, je reste en contact avec de nombreux membres de sa famille.

- La photo suivante (269), nous la devons à l'invitation du marabout Michel André (P449, 452, 649) qui a permis à cinq amis de se retrouver chez lui à Namur : son frère Jean-Marie (P417, 450, 649) qui fut mon second de pat', Alain Delville (P441), l'aîné des garçons du docteur qui s'occupait des élèves du collège, notre ami Franz Ansieau (voir partie jaune du site) et moi-même, nous nous sommes réunis avec nos quatre compagnes respectives (je ne parle pas d'Alain qui est resté fidèle à la Compagnie de Jésus). Ce fut une soirée très agréable. Au menu : souvenirs, blagues, cris, rires, anecdotes, émotions en tout genre. Le collège et Bukavu furent de la fête, croyez-moi!
- Claude Jaumin et son épouse nous reçurent dans leur très belle propriété de Verviers (P270, 424, 440, 448, 451, 454, 643). Nous y avions déjà été reçus en 2002. Mais cette fois le soleil nous permit de rester dans le jardin. On s'est remémoré des amis respectifs : « Et un tel que fait-il? – Et un tel qu'est-il devenu? – Oh, lui est devenu..., il habite à... – Tel autre est maintenant à... – Celui-ci a longtemps vécu en Afrique, et celui-là a quatre enfants », etc. Claude nous annonça qu'il allait partir pour Bukavu moins d'une semaine plus tard, dans le cadre de l'organisation Médecin sans vacances à laquelle il adhérerait depuis sa récente retraite comme chirurgien. Je vous livre ici le témoignage qu'il m'adressa. Le lecteur pourra également consulter les photos correspondantes, tel qu'indiqué dans le texte qui suit.

Bukavu 2006, un témoin...

Cher André,

Merci pour ton message et les photos. Je suis revenu de Bukavu, des images plein la tête et des photos dans la boîte.

Le pays n'a pas fort changé, il a vieilli, s'est délabré mais cela peut se comparer aux autres pays d'Afrique que j'ai pu visiter.

Je m'attendais à pire, d'après ce qu'on en avait dit en Belgique.



¹ Voir photos 262 et 266, mais aussi 260, 631, et le chapitre 10

Les bâtiments sont sales, non repeints, sauf la cathédrale qui est rutilante (P321), mais pas de ruines. Les routes sont déplorables, une succession de trous. Il vaut mieux avoir une 4x4, même en ville.

Cela contraste avec le Rwanda voisin où tout est propre, bien entretenu, ordonné. Pourquoi cette différence???

La ville a maintenant un million d'habitants, avec des constructions éparpillées sur les collines avoisinantes de façon assez anarchique (photos no322, 324)

Le Collège est toujours là, quasi comme nous l'avons quitté, en plus sale. Il s'appelle maintenant Collège Alfajiri.

Les bâtiments sont identiques ainsi que les plaines de jeu. Il est toujours tenu par les jésuites et a bonne réputation. (P064, 065, 066)

J'ai même retrouvé la zone de baignade et le plongeur à leur place, sans doute utilisés par les élèves.

Le pensionnat est toujours un lycée de filles. L'enseignement y serait bon (PSte Fam 004, Ste Fam 005).

L'athénée s'est fort dégradé. L'enseignement n'y serait plus bon du tout. Il est géré par l'État et il n'y a plus d'État.

Je suis allé sur la route de Nyangezi, la ville s'étend beaucoup vers le sud. Panzi est devenu un quartier de Bukavu (P460) et possède une université protestante et un hôpital universitaire, sponsorisé par les Suédois. C'est le meilleur établissement de soins de la région.

Bukavu possède trois universités, une catholique (UCB), une protestante et une officielle.

Je suis aussi allé à Katana (P459), je suis resté deux jours à l'hôpital de la Fomulac. Lui aussi a vieilli et a souffert de la guerre.

L'Ineac à Mulungu et l'Irsac à Lwiro sont des princesses endormies. Les bâtiments sont occupés et plus ou moins entretenus, mais on n'y travaille quasi plus depuis dix ans à cause du départ des coopérants, et du fait que les employés ne sont plus payés depuis très longtemps.

En un mot, on retrouve beaucoup de choses anciennes. C'est délabré mais le pays reste ce qu'il est avec sa beauté à couper le souffle.

On se permet de penser qu'il suffirait d'un peu d'initiative et de rigueur pour voir revivre ce pays magnifique.

Bien amicalement

Claude

Autour de la Fleur Rouge

Dans un camp scout, le feu de camp constitue un moment rare et sacré car il permet une détente après les aventures et les fatigues de la journée, il renforce l'amitié entre les membres de la patrouille et tous les gars de la troupe, il permet de partager une joie profonde et de communier au grand mystère de la nuit et de l'âme devant les flammes qui pétillent et réchauffent¹...

Préparation d'un feu de camp

Un feu de camp se prépare. Souvent une patrouille a la responsabilité du feu de camp, une autre sera chargée de la construction de l'autel de troupe, une troisième de la feuillée (fosse d'aisance), et la quatrième patrouille avait la charge de dresser le mât. Les responsables du feu de camp, avec un assistant, choisissent le terrain, plat et suffisamment éloigné, on amène le bois, on prépare le feu de manière qu'il flambe du premier coup et que la flamme monte belle et victorieuse dans la douceur de la nuit. Au centre, on place du tout petit bois, des copeaux, des brindilles ou de la mousse bien sèche, de l'écorce de bouleau... jamais de papier! Ce serait un sacrilège pour un scout. Puis du bois toujours très sec, mais un peu plus gros, des baguettes, et alors on dispose des grosses bûches en carré, montant comme une tour. Et sur cette pyramide de bois, on ajoute en longueur des autres grosses branches verticales. Il faut prévoir un grand espace entre le feu et les scouts qui seront assis alentour. Prévoir la réserve de bois un peu plus loin et quelques seaux d'eau pour éviter tout accident. On veillera aussi à supprimer l'herbe trop sèche pour éviter que le feu ne se mette à courir dans les brindilles ou l'herbe séchée alentour.

Pour l'assemblée, on dispose des troncs, des bûches ou des bancs en cercle à sept ou huit mètres autour du feu. Et éventuellement l'une ou l'autre chaise pour des invités ou des sachems plus âgés. Il faut prévoir la direction du vent dominant pour éviter d'être enfumés ou trop rôtis...

De leur côté, les scouts en patrouille ont préparé quelques numéros, un ou deux sketches, un chant ou l'autre qu'ils feront chanter à tous. Dans certains grands camps, on peut avoir une soirée bivouac qui permet déjà de répéter certains chants.

Enfin le gardien des légendes, un grand scout spécialement nommé et de préférence bon comédien et bon chanteur pour introduire les numéros et lancer les chants, fera le tour des patrouilles un jour ou deux avant, souvent lors de la sieste, pour connaître le programme de chaque patrouille et ainsi veiller à la bonne ordonnance du programme. C'est lui qui prévoira l'ordre des chants et la répartition des sketches selon un ordre assez immuable : on commence toujours assez posément par des chants calmes, puis on s'échauffe peu à peu jusqu'à un sommet dans le rire et la gaieté vers le milieu, pour enfin redescendre lentement vers le calme et la prière préparatoires à la nuit. Un bon feu de camp devrait durer entre une heure quart et une heure trente (exceptionnellement dans des grandes réunions, j'ai connu des feux de camp de deux heures).

¹ Voir plus haut le sous-chapitre Scout un jour...

Si on a prévu une cérémonie de totémisation, il faut raccourcir d'autant la durée normale du feu de camp. Chez nous, à la troupe Ste-Jeanne d'Arc du collège, 1^{re} Kivu, les totémisations se faisaient dans un cérémonial très spécial dont je dirai un mot plus bas.

Déroulement d'un feu de camp

À l'heure prévue, les patrouilles en file indienne s'approchent en grand silence et vont s'asseoir sur les bûches ou les bancs. Chaque scout a revêtu pour la circonstance son uniforme et porte une couverture sur le dos, son foulard est attaché autour du front. Quand tous les scouts sont présents, les sachems, c'est-à-dire les chefs et les invités, toujours en silence entrent à leur tour, suivis du gardien des légendes qui lance immédiatement le premier canon :

Allô, allô, allô. Heureux de vous voir ici ce soir. (bis)

Pendant ce temps, les deux gardiens du feu apportent une torche et boutent la flamme au centre du feu qui normalement prend une minute à peine pour monter très haut dans le ciel.

Le chef de troupe se lève et dit en tendant la main droite vers le feu : « Je déclare ouvert ce feu de camp de... Karamba. On nomme ainsi l'endroit où a lieu le camp : Nya-Ngesi, Kalehe, Giti, Panzi...

C'est le temps de lancer la première danse, *La légende du feu* :

*Les scouts ont mis la flamme
Au bois résineux
Écoutez chanter l'âme
Qui palpite en eux*

*Monte flamme légère
Feu de camp si chaud, si bon
Dans la plaine ou la clairière
Monte encore et monte donc (2)
Feu de camp si chaud si bon*

J'étais jadis un prince [...]

Ce chant archiconnu et toujours entonné en début de feu de camp raconte la légende du feu qui ravageait la province et faisait trembler les petits enfants. Mais comme je l'ai dit, il s'agit d'une danse alors on dansait. Tous debout se donnent la main en cercle et pour chaque strophe marchent vers la gauche pour deux vers, puis à droite pour les deux autres vers. Lors du refrain on fait face au feu et on s'en approche en levant haut les mains réunies. Nous tirions même un peu notre voisin pour le rapprocher du feu déjà bien chaud!

Ensuite, on entonne un *Bravo italien*, puis une belle chanson de fraternité *Si tous les gars du monde*, puis l'*Invitation à la danse* qui sera suivie par un *Bravo moulu*.

Chante et danse la Bohème précède un premier sketch, suivi par le *Ban de la pluie*.

Et peu à peu la douce folie entre autour du feu. Dans un désordre euphorique, ce seront tour à tour des chansons plus légères, une acclamation, un ban électrique. Je ne vais pas nommer ici toutes les pièces du répertoire, mais en rappeler plusieurs afin que l'ancien scout se remémore et que le simple lecteur constate avec stupeur que ce répertoire était presque infini... Il y avait :

- des airs connus comme *Plus de joie, plus de lumière* ou *Perrine était servante*;
- des chansons folkloriques : *My bonnie is over the ocean*, *À la claire fontaine* ou *Alouette, Là-haut sur la montagne*, *Kele kele watch*;
- des chansons à boire comme *Joyeux enfants de la Bourgogne*, *Buvons un coup*, *La Bourguignonne* (ah! que nos pères étaient heureux...);
- des danses comme *Les gars de Locminé*, *Bonjour ma cousine*, *La tumba*, *Ti-ya-ya-ti*, *Ani Couni*, *Mon père ainsi qu'ma mère* (n'avaient fille que moé), *La Bourgogne*, *La fille au coupeur de paille*, *La bataille de Reischoffen*;
- des vieilles rengaines, telles *l'Alphabet scout*, *Quand se lève le soleil*, *Youkaïdi*, *youkaïda*, *Le chameau*, *L'homme de Cro-Magnon*, *Les cuistots*, *c'est de la canaille*, *Abénono...* Cette dernière chanson est plus un cri que lance le gardien des légendes (GL) et que répète l'assemblée (A). Connaissez-vous? Le voici dans son impressionnante intégralité. Cela doit être chanté ou plutôt crié sur tous les tons :

<i>GL : Abénono!</i>	<i>A : Abénono!</i>
<i>GL : Oyé abénono!</i>	<i>A : Oyé abénono!</i>
<i>GL : Oyé hé... la tumba yé!</i>	<i>A : Oyé hé... la tumba yé!</i>
<i>GL : Oyé belanoyé!</i>	<i>A : Oyé belanoyé!</i>

Voilà. Ne me demandez pas ce que signifient ces cris barbares, je n'en sais fichtre rien. Signifient-ils seulement quelque chose? Probablement pas. Puis on recommence trois, quatre fois la ritournelle en changeant de rythme, en allant de plus en plus vite et de plus en plus fort jusqu'aux trances, jusqu'à la confusion totale, jusqu'au paroxysme. C'est fou, non? Oui, c'est délirant, mais un vrai feu de camp, c'est aussi ce grain de folie.

- des bans et des acclamations dont la plus simple était le *Aaah* très allongé et varié, le ban liégeois, des boxeurs, de la pluie, des haleurs de la Volga, *Ah! madame voilà du bon fromage*, *La pompe à purin*, *Le ban des Zoulous*, *Mon coq est mort* que nous chantions dans toutes les langues : *Mijn haan is dood*, *Cucu yango ana coufa*, *Susu na n'gai asi'acoufi*, etc.
- des canons *C'est la cloche du vieux manoir*, *Dans la forêt lointaine*, *Ego sum pauper*, *La veille de la Chandeleur*, *Infanterie*, *cavalerie*, *carabiniers* et *Vivent les lanciers*;
- des rengaines avec gestes : *Ti-ya-ya-ti*, *Connaissez-vous Pia?*, *M'sieur vot' bébé a un gros rhume sur la poitrine*, *C'est le marchand Petrouchka qui revient*, *Tiriao lala... coucou* (*O la la bi ti*);

- Des chants plus calmes et recueillis, entonnés sur la fin : *Dans le soir d'or] (résonne, résonne le cor), Amitié, liberté, Le soir étend sur la terre (son grand manteau de velours), Le cantique des patrouilles (Notre-Dame des éclaireurs), As-tu compté les étoiles...*

- des sketches aussi, des sketches comme *La politesse à travers les âges, La mouche dans le verre d'eau, La conférence bipartite*, la blague de l'entonnoir et de la pièce de monnaie, ou celle du cercle avec l'idiot et l'imbécile... En effet, certains sketches étaient des blagues amusantes au détriment de l'un ou l'autre. Il ne fallait surtout pas que la « victime désignée » ait le moindre soupçon, donc il fallait nécessairement que ce soit un nouveau. À cet égard, la blague des goliaths me fait encore bien rire quand j'y repense. Il faut que je vous raconte ça en deux minutes. On appelait un goliath l'énorme maillet qu'on utilisait pour planter des pieux. C'était une masse de bois assez lourde et assez grosse : un manche d'un bon mètre et une masse faite d'une bûche très dure servant de maillet. On choisissait « au hasard » deux chasseurs qui devraient écraser avec leur goliath un rat courant la nuit. Le premier qui écraserait le rat aurait gagné. Appelons ces deux chasseurs Barnabé (la victime choisie) et Bernard (le complice). Pour simuler la nuit, ils devaient porter un bandeau sur les yeux et bien écouter pour savoir où était le rat. Le rat était un petit objet, genre boîte de conserve vide, traîné par un troisième scout qui devait couiner de temps à autre pour que les deux chasseurs aveugles puissent le situer et taper avec leur grosse masse. Alors on donne un goliath à chacun de nos chasseurs et on leur dit de bien écouter en leur posant le bandeau sur les yeux. Mais l'astuce, car évidemment il y a une astuce, c'est qu'un des deux chasseurs (Bernard, le complice) retire immédiatement son bandeau, alors que l'autre (Barnabé, la victime désignée) est persuadé du contraire. Le jeu commence et le rat crie à gauche, à droite, silence. Les chasseurs se déplacent lentement... puis soudain, bang! C'est le complice qui vient d'abattre son goliath juste à côté de Barnabé! Celui-ci frémit et se recule illico. Silence, le rat crie encore ailleurs, on avance à tâtons, puis... bang! Le goliath de Bernard atterrit encore juste à côté du pauvre Barnabé qui doit se dire : « J'ai affaire à un fou dangereux, il tape n'importe où... Il va me fracasser! » Le jeu continue encore un ou deux coups pour bien effrayer notre pauvre Barnabé qui n'en mène pas large, puis on le délivre de son bandeau et là il se rend compte que Bernard n'en portait plus depuis longtemps... Rire jaune, mais rire quand même!

Il faut également mentionner que les scouts chargés de l'entretien du feu doivent aussi surveiller les personnes qui évoluent près du feu, comme le pauvre Barnabé avec son bandeau ou des danseurs trop pris par leur danse, pour les empêcher de s'approcher trop près du feu, afin d'éviter tout accident.

Ah! ces sketches

Qu'est-ce qu'un sketch de feu de camp?

Une histoire brève, amusante, bien ficelée, racontée, mimée ou jouée par des scouts. C'est une saynète entre la farce du clown et la petite comédie. Un bon sketch ne doit jamais traîner, être bien interprété et toujours se terminer par un « punch ». En voici quatre exemples dont certaines images ou

certaines acteurs sont encore fixés dans les méandres rougeoyants de ma mémoire, à la clarté vacillante de la flamme :

- *La statue de la Sainte Vierge*, un sketch un peu irrévérencieux imaginé et interprété par Puceron, Jean Samain. Petite église, une statue de la vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras. Un pauvre vieux vient prier Notre-Dame : « Sainte Vierge, est-ce que je peux prendre cinq francs dans le tronc? Si vous dites non, c'est que je ne peux pas. Si vous dites rien, c'est que je peux. » Silence. Il prend cinq francs et s'en va allègrement. Le sacristain s'aperçoit de quelque chose et décide de surveiller. Le lendemain, le vieillard revient. Même manège, puis il repart. Cette fois, le sacristain prend les grands moyens, enlève Jésus et se met à sa place. Arrivent le troisième jour et notre larron. Mais ici à la question posée, Jésus répond nettement : « Non! ». Le bonhomme (Samain) sans désespérer, regarde intrigué, puis lance : « Ta gueule, bébé, c'est pas à toi que j' parle, mais à ta mère! »
- *Guerre des religions* avec Marabout, Michel André. Deux grands serviteurs de Dieu, un rabbin et un curé, tous deux enjolivés d'une barbe surabondante se rencontrent et échangent sur la quantité de saints dans leur religion respective. Les propos tournent à l'aigre-doux, chacun étant convaincu de la supériorité de sa propre religion. Alors ils conviennent que chacun pourra arracher un poil de la barbe de son compère pour chaque saint qu'il trouvera dans sa propre foi. Le juif commence : Abraham, et un poil de moins au menton du prêtre. Celui-ci réplique : Saint Antoine, et il arrache à son tour un poil de la barbe israélite. Puis ce seront Isaac et Thomas, puis encore Melchisédech et Barthélemy. L'épilation continue quand soudain le rabbin triomphant crie : les sept frères Macchabée en enlevant sept poils d'un coup à la barbe du curé. Mais celui-ci, sans se démonter, le regarde droit dans les yeux puis lance le coup fatal : « Les 11 000 vierges » et il arrache toute la barbe rabbinique!
- *Le marchand de poisson*. Un marchand de poisson, fier de son étal, se lamente que personne ne lui achète du poisson. Passe un client qui hésite. Discussion sur la qualité des poissons, l'œil frétilant de la truite et les écailles du merlan qui reluisent... Puis le chaland, pour l'aider à bien vendre son poisson, lui propose de rédiger une belle ardoise sur laquelle il écrit : « Ici, on vend du poisson frais ». Le marchand qui lit cette pancarte s'interroge et lui dit : « Frais! Tu penses que mon poisson n'est pas frais? Ce mot est inutile! », et il l'efface. Puis il lit : « Ici... Évidemment, ce n'est pas au magasin d'à côté! Non, mais prends-tu mes clients pour des imbéciles? ». Il efface *ici* et continue : « On vend. Tu t'imagines que je vais te le donner, mon poisson? Dans un magasin, on ne donne pas, Monsieur, on ne prête pas, on ne loue pas... on vend! ». Il efface *on vend*. Et il achève : « Du poisson? Parce que tu crois qu'on pourrait penser que je vends de la choucroute ou du filet de bœuf? Poisson est absolument inutile! » Il efface tout et le client continue sa promenade...
- *Le sous-marin*. Ce dernier exemple, en même temps qu'un sketch, constituait aussi une blague assez mouillée pour la victime. Heureusement la chaleur du feu réchauffait vite les cœurs... Deux vieux copains se rencontrent et se rappellent les souvenirs de guerre dans la marine, à bord d'un sous-marin. Ils brodent et improvisent sur ce sujet. Soudain l'un des deux explique : « J'étais au périscope, je voyais venir les ennemis. Tu transmettais à l'officier lance-torpille les ordres. Ah!

il nous faudrait quelqu'un pour faire l'officier lance-torpille dans les entrailles du sous-marin, on pourrait revivre le bon vieux temps. Cherchons un complice pour faire le lance-torpille! » Ils vont chercher un jeune bleu parmi les scouts et lui recommandent bien de toujours crier « Laisse venir » quand ils annoncent un ennemi. Et en même temps ils le mettent à quatre pattes et le dissimulent sous un ciré ou une vieille capote dont ils relèvent une manche comme si c'était un porte-voix. On fait quelques exercices. « Un torpilleur! » « Laisse venir. » Et le troisième lance la torpille. « Lancez la torpille... Pscchchchouit... Bang! » Idem pour un croiseur, puis un cuirassé, un dragueur de mines... puis « Une lame de fond! ». Et au moment où l'autre répond « Laisse venir », ils lui versent un seau d'eau sur la tête par la manche de la capote!

Cérémonial de totémisation

Je l'ai dit, la cérémonie des totems revêtait chez nous un caractère très mystérieux et proche des rites indiens dont elle avait pris un certain cachet. Voici un résumé de la cérémonie telle que je l'ai exportée à la 5^e Outremeuse de Liège où j'ai été chef de troupe. Mais je tiens à souligner que les fondements de cette cérémonie, je les ai tous ou presque empruntés à la 1^{re} Jeanne d'Arc du collège de Bukavu.

Moment? Vers la fin du feu de camp. Le feu doit encore être vif, mais pas de hautes flammes. Atmosphère recueillie.

Normalement les VP (les visages pâles, ceux qui n'ont pas encore de totem) doivent quitter les lieux. Les futurs totémisés aussi. Si des non totémisés restent¹, ils seront obligés de se taire et de rester en simples spectateurs durant toute la cérémonie. Ils n'ont le droit à aucune intervention. Les étrangers (non-scouts) ne sont pas admis, surtout pas les membres de la famille d'un totémisé.

Le gardien des légendes a remis ses pouvoirs d'animateur au CT (chef de troupe). C'est toujours ce dernier qui préside le cérémonial des totémisations.

Pour commencer les scouts se lèvent (sauf les VP s'ils sont présents) et ils chantent le refrain du chant des totems :

*Qu'ils sont beaux, les totems du grand manitou
Que nos braves sachems ont choisi pour nous! Ouh, ouh!*

Puis, on s'assied tous sauf le CT qui dit son totem avec l'adjectif, par exemple : Griffon turbulent.

Il s'assied et le voisin de droite, l'aumônier puis les adjoints, puis les scouts se lèveront tour à tour et diront clairement et lentement leur totem : Loup ardent, Musaraigne loquace, Lapereau jovial, etc. Il ne faut pas aller vite, attendre posément que le voisin de gauche ait fini pour se lever et déclarer son totem. En même temps qu'on dit le totem et le qualificatif, on tend le bras droit, poing fermé, vers le feu. Tout ceci doit être dit de manière grave et tout imprégnée du sérieux qui va se dérouler.

¹ Par exemple la famille qui nous accueille et assiste au feu de camp, et que l'on ne peut décemment pas foutre dehors.

Durant toute la cérémonie, rien ne sera dit à la première personne, mais chacun au lieu du « je » dira son totem. Par exemple, si je voulais parler, je ne pouvais dire : « Il me semble... ou je pense que », mais bien : « Le Roitelet pense que »¹.

Et de plus, on ne parle jamais qu'avec la permission du CT, maître du cérémonial. Ainsi on dira : « Le Roitelet demande la parole », et le CT répondra : « La parole est accordée au Roitelet »².

Le CT désigne un scout totémisé pour aller chercher le premier scout à totémiser. Silence complet, ne fût-ce que pour impressionner davantage le jeune candidat au totem lorsqu'il pénétrera dans cette enceinte devenue sacrée.

Il arrive. Le CT lui demande ce qu'il désire et propose son accord à condition qu'il endure en silence et avec patience les épreuves qui vont lui être imposées. Il rappelle que le choix de son futur totem dépend en grande partie de son endurance à ces épreuves. Tout le monde se tait toujours. Le jeune *Tenderfoot* commence, sous les ordres du CT, par faire un tour de piste puis courir, faire des cumulets, courir en arrière, marcher à quatre pattes, ramper sur le ventre, sur le dos, le plus vite possible. Faire le poirier. Ces apéritifs ne doivent pas dépasser deux à trois minutes. Le CT livre le candidat à deux « bourreaux » – pas plus que deux – qui ont préparé une ou deux belles épreuves. On lui bande les yeux et il s'agit de lui faire peur sans aucun danger. Il ne peut crier. Notons ici qu'il est déconseillé de noircir ou de doucher le scout, de même que l'usage de menottes et autres armes ne nous semble pas de mise. Les chefs devront veiller à ce que leurs grands scouts ne sombrent pas dans le film violent et hyperréaliste. Tout le monde observe et se tait toujours. Il s'agit toujours de faire croire au postulant qu'il va subir la pire des tortures, alors qu'en réalité il ne se passera rien. Son calme triomphera-t-il de sa peur, car il faut ajouter que les scouts aînés ne se sont pas privés de lui faire croire la pire avant cette soirée.

Voici donc deux épreuves qui ont eu un succès certain :

La malle

On apporte une malle-cantine et on explique au candidat – appelons-le Pierrot – qu'il doit monter dessus. On va lui bander les yeux et il va être surélevé à hauteur d'épaule des deux porteurs de la malle. Il devra bien se tenir à leurs épaules pour ne pas tomber, puis quand on lui dira : « Sauter! », il devra sauter sans se faire mal. Bon. On lui bande les yeux, il grimpe sur la malle et se tient bien aux épaules des deux porteurs qui lui parlent, se parlent et font bouger la malle comme s'ils la surélevaient. En réalité, c'est eux qui se plient, se baissent, s'inclinent jusqu'à raser la terre, en continuant de se parler comme s'ils étaient de plus en plus éloignés. La malle sur laquelle notre Pierrot est debout et qui se croit portée à hauteur d'homme, cette malle est à peine distante de 10 cm du sol. Mais le fait que les porteurs continuent à secouer la malle et à se baisser de plus en plus bas fait croire au pauvre Pierrot

¹ NDLR Au fond, dans les hémicycles parlementaires de type britannique, lorsque les députés s'interpellent l'un l'autre ils ne se nomment jamais mais utilisent leur comté : « Nous faisons remarquer au député de Joliette que... » etc.

² Même remarque sur les parlements britanniques, où la tradition veut qu'on s'adresse toujours au président d'assemblée pour parler.

qu'il est vraiment haut perché. Quand on lui dit « Saute », il est convaincu qu'il va faire le grand saut et rencontre tout de suite la terre. Ce qui immanquablement contribue à le déséquilibrer et à le faire tomber. Astuce!

Marqué au fer rouge!

Ici encore on bande les yeux de notre candidat – appelons-le Jacquot cette fois. Les deux tortionnaires déclarent qu'ils vont lui faire la trace des courageux, la cicatrice des costauds, la marque indélébile du fer rougi au feu sur la poitrine! Bref, les discours préparatoires contribuent à lui faire un peu peur. Le CT peut même feindre de diminuer un peu l'ambition des bourreaux en leur demandant de faire seulement une toute petite cicatrice. On enlève la chemise du pauvre Jacquot qu'un des deux assistants tient par-derrière avec les bras dans le dos. L'autre approche de la poitrine dénudée une pelletée de braises rouges de manière à ce que notre pauvre Jacquot, qui a les yeux bandés, perçoive nettement la chaleur du « fer rougi », puis il le retire en disant bien fort : « Pas encore assez rouge. On le remet au feu! ». Là, Jacquot est réellement dans ses petits souliers. Puis le second bourreau dit : « Ça doit aller maintenant, essaie! ». L'autre approche, non plus avec la pelle de braises, mais une grosse hache dont le fer a été refroidi dans l'eau. « À trois, tu colles, puis tu retires! » « OK! » « Un, deux, trois! » Et là on applique le côté plat du fer de hache bien refroidi sur la poitrine du pauvre Jacquot! Il n'a pas le temps de crier ouf, que déjà on lui retire son bandeau et qu'il est tout fier d'être passé par là et surtout de ne pas être marqué à vie par l'indélébile cicatrice!

Cette épreuve doit durer un maximum de deux ou trois minutes. On expulse alors le candidat hors du cercle du feu. Pierrot ou Jacquot sera retiré, toujours accompagné de son garde du corps, pour permettre les discussions et le choix du totem. On se tait toujours. Il faut que ce silence soit lourd et impitoyable de façon que le totémisé soit imprégné de son écrasante lourdeur. On s'abstient même de rire...

Le CT ouvre alors la discussion en proposant au CP (chef de la patrouille) du candidat de faire connaître le choix ou les propositions de la patrouille. Tout le débat se fait à la troisième personne : « Ouistiti demande la parole », etc. On reste assis et calmes. Pour demander la parole, on lève le bras droit vers le feu. On ne parle qu'avec la permission du chef, de manière que toujours un seul scout parle à la fois. Cette discussion ne peut se prolonger trop longtemps, surtout si d'autres scouts doivent être totémisés. Il faut qu'en cinq minutes maximum, le choix soit fait.

En général le totem désigne une qualité ou une caractéristique physique de l'individu (jamais un défaut, jamais péjoratif) et l'adjectif désigne normalement le caractère ou une qualité morale ou sociale du scout.

À Liège, plusieurs troupes avaient pour habitude de donner parfois un adjectif « à acquérir ». Nous n'avions pas cela à Cost-Bukavu et j'en suis heureux car je n'aime guère cette manière de souligner un défaut en demandant à un scout de faire un effort pour acquérir la vertu contraire. Ainsi un chamailleur invétéré aurait reçu l'adjectif « pacifique » pour lui faire comprendre qu'il est trop chamailleur. Un paresseux aurait reçu l'adjectif « ardent », alors qu'il est tout sauf ardent! Je réprouve ce système.

Rappelons la belle formule de Baden-Powell lui-même : *No do not, but to do*. Ne pas détruire, mais construire.

Le choix se fait par majorité de voix. Les « pour » lèvent le bras. Quand le choix est fait, on rappelle le scout. Appelons-le encore Pierrot. Tous chantent :

Pierrot, Pierrot, Pierrot, c'est la dernière fois qu'on t'appelle comme ça! (2 fois)

Dès qu'il a entendu le chant monter dans la nuit, c'est le signe pour le scout accompagnateur et le jeune postulant, un peu comme la fumée blanche qui sort des cheminées de la chapelle Sixtine, *habemus papam*, ici on dirait *habemus scoutem!* Nous avons un nouveau scout. Ils arrivent au pas de course et le jeune scout se met à genoux devant le CT. Silence complet.

Après quelques moments de silence, le CT s'adresse à tous et s'écrie : « Est-ce une mouche? » (ou un autre animal au hasard), et tous répondent en chœur : « Ce n'est pas une mouche! ». Puis de nouveau la même question avec un autre animal-totem au hasard : « Est-ce un cobaye? », et tous : « Ce n'est pas un cobaye! ». « Est-ce un loup? » « Ce n'est pas un loup! » Et ainsi encore une ou deux fois, puis le CT demande : « Est-ce un lion? », et tous répondent : « Ce n'est pas un lion, c'est plus qu'un lion, c'est un furet serviable! ». Vous l'avez compris, ici on nomme pour la première fois le scout de son totem au complet.

Le CT y va alors d'un bref commentaire. Il explique au nouveau totémisé pourquoi on lui a choisi tel totem et tel adjectif. Il reste une dernière épreuve avant d'être accepté définitivement dans le cercle des totémisés : il doit sauter au-dessus du feu. Les gardiens du feu auront veillé à en diminué l'intensité. Si le feu est trop grand, le scout sera aidé par deux autres totémisés ayant le totem le plus proche (par exemple un roitelet et un canard pour un colibri) qui le tiendront par la main. Ensuite il va rejoindre sa place dans sa patrouille et on appelle le suivant.

La cérémonie continue jusqu'à épuisement des totémisés. Il serait bon de veiller à ce que cela ne dépasse pas la demi-heure. Si le nombre des totémisés dépasse quatre, il serait bon de prévoir deux séances de totémisation.

Après le dernier, tous se lèvent. On reprend le chant des totems. On reste debout et le CT recommence l'énumération des totems, le bras droit levé vers le feu. Les nouveaux promus à leur tour seront fiers de proclamer leur nouveau nom devant tous. Et soyez convaincus que l'un ou l'autre regarde l'assemblée, l'œil en désarroi, car il a simplement oublié son nouveau totem. Cela arrive souvent! Si les VP étaient absents, on les fait revenir pour terminer le feu de camp qui devrait s'achever cinq ou six minutes plus tard. Les scouts ne quittaient jamais un feu de camp sans s'assurer que celui-ci était bien éteint. Il fallait toujours arroser copieusement l'endroit avec de nombreux seaux d'eau. Et parfois, si l'eau était rare, chaque scout était appelé en renfort pour une petite contribution toute personnelle! C'était même devenu une tradition avec la troupe du collège!

Ah! ces voyages d'étudiants

Quand je relis le titre, je le trouve idéalement ambivalent. Et c'est parfait ainsi. Signifie-t-il : « Ah non! pas encore ces foutus voyages étudiants », ou au contraire : « Ah! chouette alors, encore un de ces formidables voyages d'étudiants »? Je ne peux répondre et si j'ai écrit que je trouvais cela parfait, c'est parce que cette ambivalence justement traduit bien l'état d'esprit qui était le nôtre selon que nous retournions au collège ou selon qu'on en était libérés pour les vacances. Mais ne croyez surtout pas que c'était tout joie ou tout tristesse selon que nous étions soumis à la force centrifuge au début des vacances ou à la force centripète pour le début du trimestre. Non, les deux voyages étaient à la fois gais et tristes.

Quand nous nous acheminions vers Cost et le collège (ou le couvent ou l'athénée pour d'autres *students*), nous avions la mine basse de tristesse et de cafard. Finies les vacances, bonjour les études, les devoirs et leçons, la discipline, les rangs, le silence, la division, les horaires, les surveillants (déjà un père se pointait à Goma pour nous chaperonner jusqu'au collège), les examens, les punitions... Mais aussi quand même, pour être juste et faire bonne mesure, je me dois d'ajouter : bonjour les amis, les jeux, le sport, les excursions, le scoutisme, les blagues et anecdotes, les matches du Victory à la Kawa, la revue *Orientation*, les séances de cinéma et autres spectacles, les congés...

Et lorsqu'au contraire nous quitions Notre-Dame de la Victoire pour retrouver les parents, la famille et la maison, nous pensions : finis les examens, les cours, la discipline, les études, le lever à six heures... Ouf! Et vivent la liberté, l'absence d'horaire, les découvertes, les jeux, les balades, le farniente, les bons repas, l'auto de papa (qu'on apprenait à conduire), la compagnie de nos petites sœurs... et quoi encore! Mais aussi finis, le temps d'un congé, toutes nos camaraderies, nos équipées, nos péripéties collégiales.

Flux et reflux

Vous l'avez compris, je voudrais vous entretenir de ces voyages qui trente-quatre fois découpèrent mes six années d'internat au collège de Costermansville (qui deviendra officiellement Bukavu en 53, par la volonté, un peu snob, de ses habitants). Trente-quatre voyages parfois longs de quatre jours qui séparèrent chaque trimestre de 1949 à 1955. Trois fois par an dans un sens, le flux vers notre école, trois fois dans l'autre, le reflux vers la maison. Mais oui, cela fait six! Et six fois six égalent trente-six. Oui, je sais, je vous ai compris, mais l'exception confirme la règle et en 1951 avec ma famille je suis rentré en Belgique pour les grandes vacances et le premier trimestre. Cela fait donc bien trente-quatre.

Donc, en six ans moins un trimestre (congé en Belgique), j'aurai fait exactement 34 voyages soit 17 allers vers le collège au sud (bouh! la rentrée) et 17 retours vers la maison au nord (et vivent les vacances!). En fait pour être tout à fait exact, il y aura :

- 3 voyages en bus et en bateau;
- 26 voyages en avion Bukavu-Irumu (ou retour), puis autobus ou voiture;

- 2 voyages en avion Bukavu-Stan (et retour), car nos parents étant déjà rentrés en Europe, nous allions pour les vacances de Pâques 55, chez une tante infirmière à Stan, et un oncle colon près de Poko (Uélé);
- 1 voyage avion Léopoldville-Luluabourg-Usumbura-Cost en mars 52, revenant du paquebot Anvers Matadi
- et 1 voyage avion Bukavu-Usumbura-Stan-Juba-Khartoum-Beyrouth (avec escale de trois jours au Liban)-Vienne-Bruxelles en DC3 (oui, oui, Sobelair). Il s'agissait de notre départ du Congo, pour Christian et moi en juillet 55. Nous étions accompagnés du père Van de Vijver.

Quelle distance approximative entre le collège et la maison? Je dirais entre 1200 et 1500 kilomètres.

Premier voyage et, au retour... mon premier avion

Lorsque nous fûmes envoyés pour la première fois au collège des pères Jésuites à Costermansville (future Bukavu), mon frère Christian et moi, nous habitions avec nos parents à Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi, à l'ouest de Stan (Kisangani). C'était partir bien loin pour deux petits gars de 4^e et de 6^e années primaires. Nous étions en septembre 49, j'avais onze ans et Christian neuf... Aussi, pour cette première fois, nos parents vinrent-ils nous conduire jusque Bogoro (entre Bunia et Kasenyi sur le lac Albert) où on avait prévu une grande réunion familiale, avec deux frères et deux sœurs de notre maman et leurs familles respectives. Nous étions 23, je crois. Et c'est de Bunia que nous avons pris l'autobus Vicicongo déjà chargé d'une joyeuse marmaille pour rejoindre Goma, puis Bukavu en bateau... Mais à peine avons-nous roulé quelques kilomètres entre Bunia et Irumu, patatras... Le vieux bus eut la direction brisée et « pindula » dans le fossé de droite*! Ça commençait bien. On sort péniblement par les fenêtres et on attend des voitures STA de dépannage. Mon frère et moi serons dans une belle grande voiture américaine, avec nos cousins et cousine, les Lejeune et Hock, puis nous ramasserons une autre cousine à Butembo pour arriver le lendemain soir, toujours dans cette belle limousine familiale, à un hôtel de Goma d'où le *Général Tombeur* nous transbordera de l'autre côté du lac Kivu vers cette grande ville de Cost et cet immense collège jaune ocre dont on nous avait déjà tant parlé!

Comme mon propos ici n'est pas de raconter notre vie d'internes au collège (je vous renvoie pour cela au site makala.be qui raconte des centaines d'anecdotes et souvenirs avec photos à l'appui sur la vie au collège), je vous convoque à Kamembe pour prendre l'avion Sabena qui nous ramènera à la maison pour les vacances de Noël.

Durant ce premier trimestre, nos parents avaient déménagé de Basoko à Poko (mon père était dans l'administration coloniale), nous devions prendre l'avion cette fois (les fameux DC3 Sabena et parfois Sobelair) pour rejoindre Irumu. C'était notre baptême de l'air. Je me souviens encore avoir été un peu effrayé à Kamembe (plaine d'aviation au Rwanda qui desservait Cost) en voyant de près la grosseur de notre DC 3. En fait sur la plaine, il y avait trois avions, cette fois-là : un tout gros et deux petits, tout petits. Quel serait le nôtre? J'espérais intérieurement que ce ne soit pas le gros. Jamais un tel engin n'allait pouvoir décoller avec une quarantaine de passagers et leurs valises et s'il y arrivait

péniblement, il ne tiendrait jamais la durée du vol et s'écraserait fatalement. J'aurais préféré que nous prenions le petit Doover qui était si mignon juste à côté... Mais je me trompais et ce n'est pas sans une appréhension certaine que je montai à bord de cet énorme appareil. Énorme? Le petit DC3? Qu'est-ce que j'aurais dit aujourd'hui avec les immenses Boeing et autres mastodontes de l'air tel que l'A320?

À Irumu, nos parents étaient là, cette fois-là pour nous cueillir à la plaine, alors que les autres élèves continuaient en bus soit vers Paulis, soit vers Kilo-Moto. Enfin, quand je dis qu'ils étaient présents, c'est une façon de parler, car ils avaient trouvé logement dans une petite auberge située à 19 kilomètres de là et c'est le bruit des moteurs de notre avion qui les surprit alors qu'ils étaient tranquillement occupés à déjeuner. Heureusement que l'Ituri n'avait pas encore de police montée sur ses petites pistes car ils ont dû faire un sacré moto-cross pour arriver avec une demi-heure de retard, pendant laquelle Christian et moi nous nous morfondions : « Où sont-ils, mais où sont-ils donc? ».

Itinéraires

Après Basoko, fin 49, nous avons habité d'abord dans l'Uélé à Poko, puis dans l'Ituri (Watsa début 52, puis Irumu fin 53, et Bunia fin 54), nous avons ainsi connu deux sortes d'itinéraires. Mais en réalité ce serait plutôt trois, car quelquefois au début nous avons pris le chemin bateau-bus (ou bus-bateau) qui durait trois ou même quatre jours. Ensuite, une trentaine de fois, ce sera d'abord l'avion jusque Irumu, puis la route selon notre destination.

Que je vous situe cela sur une carte, vous me suivrez mieux. Prenons les voyages vers le nord et la maison, pour les vacances (donc au départ du collège) : s'il faut bien choisir un sens, autant prendre celui-là.

- Cost (Bukavu), à partir du collège, nous montions à bord du gros camion Studebaker du collège et Félix, le chauffeur bien connu du collège nous amenait soit au port de Cost pour y embarquer sur le *Général Tombeur**, soit à la plaine de Kamembe située à une vingtaine de kilomètres au Rwanda, après avoir traversé le pont de la Ruzizi sur la route qui mène à Ciangugu. Et là, à Kamembe, nous prenions un avion DC3 pour un petit voyage par air de 800 kilomètres, jusque Irumu. Ce vol de deux heures nous faisait économiser deux jours et demi de voyage par la surface.

Voyons les villes étapes, lorsque nous prenions le bateau *Général Tombeur* pour traverser le lac Kivu : durée un jour, logement dans un hôtel de Goma. Le lendemain, embarquement dans un « vieil » autobus pour remonter vers le nord : parc Albert, le lac Édouard; on pique vers l'ouest : la Rutshuru, le resto de la Rwindi, escarpement de Kabasha; on tourne vers le nord : Lubéro, Butembo (logement); le lendemain on continue : Béni, Mambasa. Là deux directions possibles :

- Ceux de l'Uélé se dirigeaient vers l'ouest : Nya-Nya (logement), puis de là vers le nord : Wamba, Paulis, Poko...
- Ceux de l'Ituri partaient dans un autre bus vers le nord-est : Irumu (logement), Bunia, Nizi (Kilomines), Mongbwalu, Watsa...

Lorsque nous prenions l'avion, ceux de l'Ituri continuaient comme indiqué vers le nord et ceux de l'Uélé partaient d'abord vers l'ouest jusque Nya-Nya où ils logeaient puis bifurquaient.



Guy Dubois et les frères Bonsang

Watsa est à 170 km à vol d'oiseau du Soudan, au nord et à 150 km de l'Ouganda à l'est. C'est dire si ce chef-lieu de territoire (correspondant aux mines d'or de Moto de la compagnie Kilo-Moto) est situé à l'extrême nord-est du Congo. Lorsque nous habitions Watsa, nous faisons la distance Irumu-Watsa en un jour, mais la route était longue et n'étant pas nombreux, nous avions une voiture pour les deux frères Dubois et les deux frères Bonsang. La photo ci-contre, où l'on voit Guy Dubois, André et Christian Bonsang, le chauffeur et un Pygmée – nous sommes dans

l'Ituri – fut prise par Christian Dubois, nettement plus âgé que nous. Il était bon acteur (comique) et une fois même il avait avec lui le texte de la pièce *Sans nouvelles de l'S 14*, dans laquelle il jouait l'important rôle du cuisinier pour l'étudier pendant les vacances. Comme j'avais sans doute manifesté quelque intérêt pour la pièce, il me la donna à lire dans la voiture. Mais après une heure ou deux, à force de trop me concentrer sur les lignes du texte en petits caractères, alors que nous roulions en « moelleuse » voiture américaine sur des routes cahotantes, je devins malade et me suis heureusement arrêté de lire à temps.

On l'aura compris, pour les voyages dans l'autre sens, vers le sud et le collège et le long trimestre d'études (un trimestre d'études est toujours long, c'est bien connu), vous inversez toutes les étapes. C'est pas difficile.

Et les bagages?

Nous avions en réalité deux sortes de bagages : une malle pour les objets qui ne devaient pas voyager chaque trimestre : couvertures, draps de lit, couvre-lit, essuie-mains et le linge, les vêtements et accessoires divers (sac à linge, lampe de poche, peigne, souliers, livres, cahiers, couverts et serviette) que nous ne devons pas reprendre avec nous en vacances trimestrielles. Cette malle était envoyée au moins quinze jours avant notre première arrivée au collège et nous attendait dans notre chambre. Il nous restait à l'ouvrir et la déballer lors de notre arrivée au collège. À la fin de l'année, nous y mettions les mêmes objets et la malle retrouvait une autre chambre dans un autre dortoir pour l'année suivante. Simple comme bonjour, il suffisait d'y penser.

Le reste, nos vêtements et objets usuels que nous voulions utiliser en vacances, nous les prenions avec nous dans une valise. Toujours aussi simple, il suffisait... etc.

Deux, trois choses à ce propos : d'abord, tous nos objets personnels étaient marqués de notre numéro personnel de pensionnaire (surtout important pour le linge et les couverts). Mais, si je pouvais me permettre de proposer *a posteriori* une modification au système de numérotation, ce serait de donner deux numéros différents aux frères, car Christian et moi ayant le même numéro

74, je devais bien souvent aller lui reporter une partie de son linge que les « lavadaires » avaient malencontreusement mis dans mon sac et réciproquement pour une partie de mon propre linge mis par erreur dans son sac. Remarquez bien que ce n'est pas à propos de l'adjectif « propre » que j'ai écrit « par erreur ». Car pour être propre, il l'était, n'en doutez pas, même si parfois il n'avait pas eu le temps de bien sécher!

Une autre remarque qui me vient à l'esprit, c'est l'immense cafard que j'ai eu la première fois en ouvrant notre malle et en retirant linge et accessoires si bien rangés par notre maman. Enfin, dernier souvenir de ces transferts, ce sont les boîtes de conserve que nous ne manquions jamais d'emporter à chaque trimestre pour ajouter quelque agrément à nos goûters des mercredis et samedis. Nous ne manquions jamais à la règle de partage avec les autres commensaux qui d'ailleurs nous rendaient la pareille. Sardines, fromage jaune de marque Kraft en boîte bleue, pâté de foie en boîte ovale, anchois ou même quelque pilchard... tout était bienvenu*. Certains poussaient l'amabilité jusqu'à apporter de la moutarde, des pickles ou même de la sauce anglaise, la Worcestershire (la *wostecherche*, comme aurait dit notre prof d'anglais)...

Que reste-t-il?

Je relis un compte-rendu de voyage vers le nord que Pierre Meessen, qui allait jusque Paulis (Isiro) rédigea il y a quelques années pour Kisugulu et je suis époustoufflé de voir les détails descriptifs qu'il relate dans son récit. Mais comment ce diable d'homme peut-il se souvenir de tous ces détails de la route? Cela m'éblouit. Ses descriptions de la nature, des animaux, des villages et de leurs habitants, des plantations, des hôtels, tout jusqu'au nom du chauffeur et du boy-chauffeur du bus... c'est incroyable! Toutes ces images, tous ces détails ont remis les points sur les I de mes souvenirs! Mais j'ai aussi compris qu'il s'était rafraîchi la mémoire par d'autres voyages ultérieurs dans la même région une vingtaine d'années plus tard. Moi, je n'ai pas eu cet avantage. Et les seuls souvenirs que j'ai de cet environnement sont enfouis quelque part dans les méandres de la mémoire depuis plus de cinquante ans. Effectivement mon dernier voyage date de début 55. Aussi le lecteur me pardonnera-t-il certains oublis et certaines lacunes descriptives, mais je le renvoie volontiers au précieux article de l'ami Pierre. Il me semble en effet que ses souvenirs à lui sont beaucoup plus descriptifs, imagés, colorés que les miens qui seraient plutôt tributaires d'une mémoire événementielle. Je me souviens d'anecdotes, d'historiettes sans revoir nécessairement les parures du décor. Ma mémoire est plus narrative.

Ce serait un mélange assez éclectique vu à travers les yeux de l'ado curieux et silencieux que j'étais. Ainsi, lors d'un voyage en bus Vicicongo, au départ de Paulis, alors que j'avais à peine onze ou douze ans, je me souviens avoir eu besoin de me soulager dans une halte pipi, comme on en faisait une ou deux fois par jour. Mais était-ce ma gêne congénitale ou un chagrin cafardeux de départ, je n'ai jamais osé demander qu'on arrête l'autobus et je me suis obligé à supporter une véritable torture de la vessie alors que les autres bavardaient et chantaient. Une autre fois, je revois le père Somers qui nous attendait à Goma et qui m'adressa la parole en me disant : « Tu vas venir dans ma classe, cette année ». Nous étions en septembre 50, j'arrivais en humanités, j'allais entrer en sixième latine. Un autre détail

me revient : à Bunia, l'autobus (ou la voiture) s'est arrêté devant la boucherie belge du coin et nous y achetions des cervelas que l'on dégustait en roulant. On a fait cela deux ou trois fois...

Alors, après tant d'années, quels souvenirs me reste-t-il encore de ces voyages? En voici quelques-uns, répartissons-les en sept jours :

Lundi

La ville de Cost avec ses cinq doigts qui trempent dans le lac, vue par avion (P2A et 2B). Ces deux photos, sur lesquelles on distingue nettement les diverses presqu'îles de la ville et le collège sis sur la colline de Nya-Lukemba, ont d'ailleurs une histoire. J'avais reçu à 12 ou 13 ans un minuscule appareil de photo. Une petite boîte sans aucun réglage prête à prendre des photos 6x6. Et comme en arrivant d'Irumu le pilote a eu la bonne idée de nous faire voir la capitale du Kivu, et comme il faisait très beau, il a opéré un grand virage sur l'aile pour survoler la ville avant d'atterrir à la plaine de Kamembe au Rwanda. Et cela m'a permis de prendre deux clichés assez réussis. Si bien que le photographe de Bukavu chez qui nous faisions développer nos photos m'a demandé la permission d'agrandir ces deux photos pour les exposer dans sa vitrine. J'étais extrêmement fier, mais cela ne m'a rien rapporté du tout (déjà l'exploitation des pauvres artistes prolétariens par le puissant négoce et sa reine, la pub)!

Mardi

Pour les vols en DC3, je me souviens que parfois, au nord de Goma, le pilote nous faisait admirer l'intérieur de certains volcans encore en activité (Nyiragongo et Nyamulagira). Il faisait lentement un ou deux tours au-dessus de ces vastes cratères d'où s'échappaient quelques fumerolles dans la lave durcie nous permettant d'apprécier la colère récente du volcan.

Je me rappelle encore l'impression amusée que nous avions en voyant flotter des pirogues et autres embarcations sur le lac, comme autant de fétus de paille sur une mare limpide. Dans ces petits avions pour petits vols intérieurs, il y avait généralement deux pilotes blancs et un steward africain.

J'ai conservé peu d'images et d'impressions particulières lors de nos vols de deux heures entre Cost et Irumu, sachez simplement que le souvenir le plus lointain et encore vivace dans ma mémoire, c'est que, lorsque nous survolions la forêt équatoriale, chaque dôme d'arbre me donnait l'impression très nette d'être un minuscule chou-fleur de couleur verte. J'avais l'impression de voler au-dessus d'immenses potagers tout en désordre réservés exclusivement à la culture du chou-fleur vert et découpés par des rivières qui caracolaient en longues boucles paresseuses avec parfois mais rarement un petit village accroché à une clairière...

Une fois, on nous a pris vraiment pour des caisses ou de vrais ballots de marchandises, car nous avions eu droit à un avion-cargo, sans aucun capitonnage intérieur, auquel on avait simplement ajouté une quarantaine de sièges. Mais aucune finition des parois de l'avion, ni petit ventilateur, ni lumière, rien que les tôles de zinc dont on voyait distinctement les boulons et rivets de raccordement. Impression étrange : pour qui (ou pour quoi) nous prenait-on? Mais ces traversées en avion ne duraient que deux heures. Et sitôt atterris sur l'unique piste d'Irumu, nous étions vraiment en vacances et n'avions plus

du tout l'impression d'être des ballots de marchandises. Même si à l'occasion on s'interpellait d'un joli nom de « Hé, espèce de ballot! ».

Mercredi

Lorsque, dans les temps archaïques, nous nous acheminions lentement en autobus à travers diverses contrées, je me souviens de la poussière de lave toute noire à Kisenyi et Goma. Un peu plus au nord, je revois évidemment les troupeaux de buffles, les centaines d'antilopes, les quelques éléphants qui brouaient dans le parc Albert. Les lions, les rhinos et les hippos étaient nettement plus rares. Je ressens encore le froid et la brume qui nous envahissaient après l'escarpement de Kabasha, aux approches de Lubéro, Butembo et Béni perchés dans les hauteurs. Je pense aussi à la forêt équatoriale de l'Ituri qui dissimulait les okapis ou révélait parfois les Bambutis, les Pygmées, ces redoutables chasseurs souvent revêtus d'un simple pagne et armés d'une lance ou d'un arc et de flèches.

Lorsque nous traversons la forêt (en bus ou en voiture), on roulait souvent sur deux bandes de roulement séparées par un étroit terre-plein d'herbes. Les nids de poule, les papillons, les oiseaux aux mille couleurs étaient nombreux. Dans les Uélés, la limonite rouge et poussiéreuse de la route remplaçait la boue et la terre battue des zones ombragées de la forêt. Quelquefois à un pont, sur une rivière, nous voyions des *mamas* occupées à laver du linge ou remplir des calebasses, leur bébé sur le dos ou alors des cantonniers travaillaient ou se désaltéraient en riant. Parfois, près d'un village, c'était une bande de joyeux « tout nus » qui se lavaient, surpris de nous voir passer. Tous, et surtout les bambins, la main en éventail, nous faisaient de grands bonjours, en criant. Les ponts étaient faits de deux ou trois grosses planches prolongeant les deux bandes de roulement, posées en travers sur les poutres. Il s'agissait de bien viser. Lorsque la rivière était nettement plus large, on y avait dressé un pont Bailey, surplus de l'armée américaine durant la Seconde Guerre mondiale. Ces ponts aux poutrelles métalliques faisaient un bruit assourdissant lorsqu'un véhicule les traversait.

Jeudi

La bouteille dans la Ruzizi, quoique racontée avec force détails dans le site Makala, mérite un petit détour en résumé. Nous étions chez les scouts (Forro, Jaumin et moi) et avions peut-être bien déjà lu le poème de Vigny. On s'est mis à rêver de jeter une bouteille dans la Ruzizi avec un message pour les petits Chinois qui ne manqueraient pas de retrouver et d'ouvrir cette bouteille hermétiquement scellée au goudron que nous avons jetée par-dessus le parapet du pont de la Ruzizi, à partir du camion du collège qui nous emmenait vers la plaine de Kamembe pour un départ en vacances. Nous imaginions très bien que cette bouteille avec notre précieux message traverserait les cataractes de la Ruzizi (500 mètres de dénivellation en deux ou trois cents kilomètres), puis tout le lac Tanganyika dans sa longueur, puis les débuts du Congo-Lualaba... Elle suivrait fatalement le courant impétueux durant les 4700 km du grand fleuve, en affrontant les chutes de la Tchopo, les chutes Wagénias, les Stanley Pools, puis inévitablement elle aboutirait bientôt enfin dans la mer, mais ce ne serait que le commencement de son voyage. Car il lui resterait à traverser l'Atlantique, franchir les quarantièmes rugissants pour enfin rejoindre l'océan Pacifique que la bouteille devrait encore traverser avant d'atteindre la mer de

Chine où un petit Chinois ne manquerait pas de la trouver, de l'ouvrir et de lire son message pour enfin nous écrire. On était un peu anxieux, mais confiants malgré tout et pourtant, le croiriez-vous, nous n'avons jamais reçu la moindre nouvelle de notre petite bouteille!

Vendredi

À Irumu, il y avait l'hôtel Cox que nous connaissions bien pour nous y être arrêtés à chaque fois et y avoir logé autant de fois. Le fils de l'hôtelier était un de nos condisciples, Jean-Paul. Là, nous avons aussi souvent bénéficié d'une séance de cinéma gratuite et distrayante, parfois même « enfants non admis », mais nous nous invitions quand même... Enfin, je me souviens qu'il y avait là des *Pourquoi pas*, dont nous apprécions la lecture des deux ou trois pages de blagues et la double page au parler bruxellois signée Virgile.

Samedi

Nya-Nya était constitué d'un seul hôtel (pas d'autres maisons, pas la plus petite cabane), un grand hôtel complètement isolé en pleine forêt équatoriale, grand carrefour de trois routes : une vers l'ouest et Stanleyville (future Kisangani), une vers le nord et Wamba, Paulis et les Uélés et l'autre vers le sud-est... Mambasa puis Irumu à l'est ou Béni au sud.

C'est près de Nya-Nya qu'une fois, en autobus, nous avons été bloqués par un arbre énorme tombé sur la route lors d'un orage. Il ne s'agissait pas d'un petit arbre comme on connaît dans nos régions tempérées, mais un de ces géants de la forêt équatoriale dont le tronc aussi gros que l'autobus ne touchait même pas la route, car c'étaient les branches secondaires qui le maintenaient à une dizaine de mètres au-dessus de la route, mais le fouillis de ces mêmes branches et de toute la ramure empêchait toute circulation sur la route boueuse. Je revois encore cet amas de verdure affalé au pied d'une côte, je revois les bûcherons accrochés à ces énormes branches, en train de les marteler à coups de cognée, comme des fourmis occupées à découper un énorme coléoptère. J'entends encore les coups de cognée qui résonnaient dans cette vallée perdue et pluvieuse. Je crois que nous avons dû faire demi-tour jusque Nya-Nya et attendre le lendemain pour passer dans la forêt à côté de la route, sur une voie d'évitement qui avait été aménagée en hâte.

Dimanche

Et les amis? Qu'on me permette ici de citer quelques noms de camarades dont je me souviens encore. Même si la destination finale n'était peut-être pas toujours exactement celle que je pense, ils me le pardonneront. Je veux ici leur témoigner toute ma sympathie, à eux et aux nombreux autres auxquels, hélas, je ne pense pas. Grâce soient rendues aux frères Carpentier, aux Thys, à Voutsas, à Raphaël Ledru et Pierre Meessen qui débarquaient tous à Paulis (devenu Isiro). À propos de ce dernier, surnommé Fourchette, je me souviens particulièrement de la toute première fois que je l'ai vu lorsqu'il a embarqué dans le bus à Paulis : il revenait d'un long congé au Kenya où il s'était fait bronzer*. Quelle fête les autres lui ont réservée! Il devait être, selon mon frère et moi, un gars bien

populaire avec son grand sourire, sa voix forte, ses longues guibolles qui n'en finissaient plus et ses grandes lunettes qu'il repoussait souvent sur le haut de son nez.

Je revois encore Carlo Orbaen de Bondo et André Forro de Stan (je crois). Et Georges Van Bever de Wamba, Claude Jaumin de Butembo, les frères André de Lubero, les Lejeune et les Suttor de Nizi (ou Kilo), et JP Cox d'Irumu et les frères Dubois de Watsa. C'étaient des copains, c'étaient des amis...

Nos profs laïcs

J'en ai parlé quelquefois, comme ça un peu au hasard des circonstances et de l'objet des différents textes. Mais je suis tout surpris, maintenant que j'y pense, que pas encore un seul sous-chapitre, quelque part, ne leur soit consacré et ne raconte et remercie ces grands éducateurs « non ensoutanés » que nous eûmes au collège N-D de la Victoire. Il faut dire également que, pendant les six ans où j'ai vécu au collège, ils étaient tous « pantalonnés », exception faite d'une dame-surveillante qui s'occupait des Tout-petits de 1^{re} à 3^e année, avec le père Van der Straeten dit Piccard, dit aussi Tournesol. Je me devais de réparer au plus tôt cet oubli impardonnable fait à l'endroit de ces chers profs, eux qui au fond, si j'y pense bien, m'ont en quelque sorte ouvert la voie vers ma future profession. Et je profite de cette occasion pour déplorer un autre oubli impardonnable : comment se fait-il que ni dans notre calendrier scolaire (éphémérides reçues au début de l'année) ni surtout dans le palmarès de fin d'année, jamais on n'ait eu l'idée de nommer nos professeurs et surveillants (tant curés que laïcs)?

À tous seigneurs, tous honneurs, les deux premiers auxquels je pense tout naturellement sont évidemment messieurs Van der Vorst et Zaman, sans doute parmi les plus anciens et qui ont tous deux été vraiment bien appréciés par tous leurs élèves. Cela est, sans nul doute, dû à leur belle et forte personnalité, mais aussi un peu au fait que les deux matières qu'ils enseignaient et où ils étaient de véritables maîtres n'étaient vraiment pas trop importantes pour la promotion et ne faisaient peur à personne.

Monsieur Van der Vorst, l'oncle de Frankie et d'Hubert, ce cher professeur de musique duquel nous ne saurions parler sans lui associer automatiquement dans notre souvenir sa si gentille et petite épouse, très bonne pianiste également qui ne ménageait pas ses moments pour prêter main-forte à son mari, soit dans un « quatre mains » admirable en concert avec son époux, soit par des cours particuliers envers plusieurs élèves, qui ne manquaient pas de cueillir de belles médailles de vermeil, d'argent ou d'or comme fruits de leur travail à la fin de l'année (les Panas, Papazoglakis ou autre petit Corten). Lui était petit, nerveux, souriant et très attentionné à l'égard de ses élèves. Je me souviens avoir eu un cours de musique en 7^e préparatoire, en 6^e et même je pense encore en 5^e latine. Nous apprenions essentiellement la grammaire musicale. Du solfège, mais pas d'instrument, ni de chant, ni d'histoire de la musique. Nous étions passés maîtres dans la lecture des notes et l'art de la transposition d'une clé dans une autre. À l'occasion, il nous amenait au jubé de la chapelle pour y faire à notre intention l'autopsie de l'harmonium. Et qui ne se souvient de l'oratorio d'Arthur Honegger et Paul Claudel, *Jeanne au bûcher*, qu'il nous faisait entendre à partir de ses quinze ou vingt disques 78 tours soigneusement remisés dans un gros album avec autant de pages de carton pour y remiser ces précieux disques.

Enfin, bien sûr, je m'en voudrais de ne pas mentionner les comédies musicales qu'il monta avec le père Bertrand (Poupousse) je pense, pour la mise en scène ou le père Peeters, prof de 5^e latine. Qui a chanté dans *Le chat botté* ne peut l'oublier. Nous étions dans la fosse d'orchestre, les quarante ou cinquante choristes à quatre voix, et on nous avait bien promis de grands miroirs pour « voir » la pièce jouée par les Samain, Carpentier et autres acteurs-sopranes... le jour de la représentation, mais jamais nous n'avons vu le moindre de ces miroirs, ni le spectacle sur scène. Nous le connaissions par cœur de toute façon pour l'avoir vu et revu lors des répétitions. Ah! qu'il était beau à voir notre petit prof de musique devenu grand chef d'orchestre avec sa tignasse blonde et sa transpiration sous les applaudissements du public. C'est son épouse qui accompagnait au piano, imperturbablement calme et souriante comme toujours.

Monsieur Amand Zaman, le silencieux prof de gym. Il parlait avec son corps toujours basané, sa force tranquille, sa souplesse, son physique de Tarzan, sans le cri sauvage. J'ai parlé ailleurs de la manière bien généreuse par laquelle il manifesta sa joie d'avoir son premier bébé en donnant à chaque interne un petit cornet avec deux ou trois dragées, j'ai raconté aussi la rencontre restée bien vivante dans ma mémoire avec Charles Trenet. J'ai dit aussi qu'il a fait partie du Victory (extérieur gauche, je pense). Enfin, je sais aussi que Franz Ansieau dans ses chapitres ne tarit pas d'éloges pour ce maître nageur. Je me souviens qu'il s'obstinait à nous faire faire le poirier en nous appuyant sur les espaliers et qu'il chérissait particulièrement les élèves capables de faire quelques pas sur les mains. Mais j'aurais encore beaucoup de choses à dire sur ce prof et ses cours de gym que nous aimions et qui constituaient une détente bienvenue et fort agréable entre un cours de chimie et un cours de grec... Chaque cours de 45 ou 50 minutes était divisé en deux parties. La leçon commençait inexorablement par les exercices au sol. Nous allions nous changer dans le petit coin d'habillage, puis nous devions marcher en file indienne et au pas cadencé. Attention : d'abord position fixe, puis marche sur place, puis... en avant marche! Une – deux – une – deux... Regarder loin, respirer par le nez, bien balancer les bras et toujours les pointes extérieures des pieds posées en premier sur le sol, loin devant nous. Et lui marchait aussi au pas cadencé et venait à notre rencontre dans un coin de la salle alors que nous tournions vers la gauche... Après quelques tours de salle, nous nous disposions en éventail, chacun à sa place prédéterminée, bien espacé et séparé des autres. Le sol en ciment de la salle était comme sur un grand quadrilatère où nous nous retrouvions aux intersections imaginaires de grandes lignes perpendiculaires. Et là nous faisions plusieurs exercices d'assouplissement divers, debout, assis, à genoux, couchés sur le ventre, sur le dos... Qui, parmi les anciens du collège (et donc de Zaman) ne se souvient de la fameuse flexion du corps? D'abord, fidèle à une vieille habitude, le prof nous annonçait l'exercice que nous allions faire : « Flexion du corps », puis il nous annonçait chaque mouvement : « 1- Position fixe, 2- bras levés devant en parallèle à hauteur d'épaules, 3- flexion du corps en posant les mains devant la pointe des pieds, 4-léger redressement et insistance de la flexion (deuxième fois), retour à la position bras levés. Position fixe. » Puis on recommençait dix, vingt fois. Zaman adorait que nous mettions nos mains à plat devant les pieds. Les jambes devaient évidemment rester bien droites et non écartées! J'ai appris plus tard qu'un tel exercice n'est pas trop recommandé pour les corps que l'âge courbature... Je vous fais grâce des autres exercices au sol et des détails.

Pour la deuxième partie du cours, les exercices aux instruments, nous étions au repos. Je veux dire par là que nous n'étions plus en position fixe, mais regroupés à un endroit, nous étions libres de mouvement et avions même le droit de dire un petit mot à l'occasion. Après avoir installé un engin au bon endroit et à la bonne hauteur : cheval, « plint », bock, barres parallèles, ainsi que le tapis par-derrière et le tremplin usuel par-devant, nous devons franchir l'obstacle de telle ou telle manière en sautant, en plongeant ou faisant tel ou tel exercice. Ah! le saut du tigre... Chacun son tour en file indienne. Il y avait souvent un ou deux aides pour assurer une bonne réception sur le sol. De la vraie belle gymnastique suédoise. Jamais de sport organisé comme il se fait souvent dans les cours d'éducation physique du Québec où j'ai pu constater toute la différence de conception.

Je m'en voudrais de ne pas ajouter, dans ce précieux témoignage consacré à notre Zaman national, de ne pas dire un mot de la grande fête gymnique que nous préparions comme spectacle pour la ville, quelque part au mois de mai. Cela s'est fait deux fois, sur les six ans que j'étais là, en 54 et 55. Très beau, très impressionnant : trois ou quatre cents élèves des humanités répartis sur le gazon de la grande plaine de foot. Nous avions justement dans notre classe Oswald Baert (un copain flamand, assez bien bâti), qui servait de modèle devant tous les autres sur la plaine de foot, lors des mouvements d'ensemble. Nous étions tout de blanc vêtus, capitula, singlet, chaussettes et pantoufles de gym. Et, on nous avait bien rappelé aussi que sous le capitula blanc, le bas du singlet devait obligatoirement être placé au-dessus du caleçon et non dedans afin d'éviter que le public ne voie la ceinture élastique de ce caleçon lorsque nous nous penchions en avant. Chaque détail avait son importance.

Dans cette addition de profs laïcs... passons aux deux célèbres matheux, messieurs Pas et Van der Wilt. S'ils avaient dû jouer un duo dans un film comique, on les aurait peut-être prénommés Stan Pas et Laurel Van der Wilt. Le premier était plutôt maigre et réservé, le second nettement plus arrondi et plus expansif.

J'ai d'abord bien connu **monsieur Pas**, mince, « aux yeux cerclés d'écailles » comme il est dit à propos du bandit dans *Tintin en Amérique*. Monsieur Pas, tout Flamand qu'il fût, était un bien bon professeur malgré son petit « ceveu » sur la langue. Une blague courait parmi les élèves : au début du cours, après un rapide *Ave Maria* (rappelons-nous que tous nos cours commençaient par une courte prière), monsieur Pas regardait tous les élèves de la classe et disait « Asseyez-toi! ». Il était méticuleux, pointilleux même, mais connaissait bien sa matière. Lorsque je revins en cinquième latine, après cinq mois d'absence passés en congé au collège St-Servais de Liège, je n'avais encore reçu aucune notion d'algèbre, alors que tous mes camarades de classe baignaient dans les $a + b = x$ depuis la rentrée. Eh bien, il a suffi de six heures de cours particuliers donnés par monsieur Pas et j'arrivais premier à l'examen de math, un mois plus tard en mars 1952. Il faut dire que, selon certains, j'avais une bosse spéciale sur le front, une bosse de math, semble-t-il... Alors, est-ce par souci esthétique que je serais devenu prof de français?

Il me souvient avoir expliqué que **monsieur van der Wilt** adorait raconter la bataille de Waterloo (je crois qu'il était originaire de cette région en Belgique et collectionnait les petits hussards et autres grognards de plomb). Il n'hésitait pas à s'impliquer pour la grande fête de l'unité scout,

dont il avait été le chef. Il fallait le voir et l'entendre crier dans la salle de gym, occupé à faire dresser par les autres des grandes tables ou faire installer toujours par les autres des banderoles ou des bannières. La première caractéristique de monsieur Van der Wilt était sa voix qu'il avait tonitruante, à l'occasion. Surtout lorsqu'il venait d'entendre comme réponse une énormité qui le faisait grimper dans les rideaux qu'il n'y avait pas à nos fenêtres. « Mais funérailles, que me chantez-vous là! » « Mille tonnerres, Monsieur Untel, vous devriez retourner en primaire! » Il était myope et adorait jouer avec la craie suspendue au bout de sa ficelle, ce qui lui permettait de dessiner au tableau des cercles à peu près parfaits. Monsieur Van der Wilt était vraiment tout un personnage, craint de plusieurs élèves pas bons en math, car il avait le don de tomber sur une victime qui ne savait où se cacher... et il appréciait les grandes apostrophes, un peu comme un capitaine Haddock de l'épure et de la tangente! C'est lui, enfin, je pense bien, qui nous expliquait que les examens universitaires étaient si difficiles qu'ils constituaient en quelque sorte un rempart à toutes les épreuves que la vie professionnelle pouvait nous présenter. Si nous franchissions cet obstacle, nous étions, selon lui, à peu près sûrs de pouvoir affronter tous les problèmes de notre vie professionnelle. En attendant, voici un beau petit problème... Et le cours sinueux de trigo ou de géométrie continuait!

Je n'ai pas eu comme prof **Jean Mortier**, d'abord prof de sixième latine, mais j'ai pu apprécier ses talents de centre-avant au Victory et ses capacités comme chef de la troupe scout (Élan). Il était papa de deux jumeaux aussi. Certains de ses élèves l'adoraient. Je n'ai pas connu non plus comme prof **monsieur Lapage** qui fut d'abord prof de sixième moderne, je pense. C'était un homme de théâtre et je crois bien qu'il joua et chanta dans *Le pays du sourire*, opérette montée par la ville en 54 ou 55... Il y eut encore **monsieur Heymans**, un respectable professeur de la section flamande qui écrivit d'abord *Reinart de Vos*, en vers s'il vous plaît, puis *Tyl Uylenspiegel*. Hé! Rien que ça le montait très haut dans mon estime. Je me demandais comment il était possible d'écrire toute une pièce, tout en restant prof. C'était mieux que Molière ou Corneille! Je n'en revenais pas. Littéralement cela me laissait pantois... et je souris aujourd'hui, car j'ai suivi son chemin et me suis permis d'écrire la bagatelle de 26 pièces de théâtre, jouées d'abord par mes troupes annuelles d'élèves, puis des dizaines de fois au Québec surtout et parfois en France par des troupes scolaires ou amateurs. Monsieur Heymans était aussi ce gentleman cultivé qui prêtait au collège ses précieux microsillons pour nous permettre d'écouter de la musique classique, soit à l'étude du dimanche après-midi, soit au salon bleu pour une conférence de Pierre Corten sur Bach...

Il y en eut d'autres bien sûr, mais comme on perd le do de sa clarinette, j'ai moi aussi perdu le do de leurs noms, et j'ai bon dos et suis Gros-Jean comme devant. Comment donc s'appelaient ce petit **professeur de géographie** en 5^e latine (1952) qui parlait vite et ne nous connaissant pas par notre nom (ah, ah! Il n'y a pas que moi qui oublie les noms!), il comptait ostensiblement les élèves par rangée jusqu'à ce qu'il arrive à celui qu'il voulait interroger, pour le désigner du doigt... Cela donnait à peu près ceci : « Voyons comment s'appelle le plus long fleuve de l'Amérique du Sud? Un, deux, trois... Vous? » Et tout en suivant du doigt les trois premiers élèves d'une rangée, il désignait le troisième élève en attendant la réponse... « Qu'est-ce qu'un confluent? Un, deux, trois, quatre, vous là? » Et il

désignait le quatrième élève d'une autre rangée. Simple, efficace, mais peu convivial... Ah! son nom? Il me semble qu'il avait un nom assez long, autant qu'il était petit.

Et comment encore se nommait **son remplaçant**, frais émoulu de l'univ', qui avait sans doute l'habitude de consommer pour se donner un peu de courage avant de faire ses cours, car il dégageait une certaine haleine éthylique lorsqu'il se rapprochait de nous en déambulant dans les rangées entre les bancs. Il racontait toujours des histoires abracadabrantes qui avaient le don de nous faire rire dans notre candeur naïve, ainsi cette histoire de vaches aux pis volumineux, gonflés et lourds... Cela déclenchait inévitablement nos sourires et ouvrait des horizons mamelonnés à nos imaginations vagabondes de troisième ou poésie... Sans doute parlait-il des élevages laitiers des Pays-Bas aux vaches plantureuses et productives ou encore des riches vergers et des abondantes prairies aux herbes grasses du plateau de Herve.

Enfin, j'ai le souvenir précis d'un autre jeune prof, mais aucun nom ne s'accroche à son visage de poupin, également issu récemment de l'université de Louvain. Lui était un bon **professeur d'anglais**. On le faisait facilement dévier en *ex cursus* sur ses années d'études universitaires. Car les études supérieures commençaient déjà à nous préoccuper. Et il nous a parlé plusieurs fois d'un éminent professeur d'anglais de Louvain qui selon ses dires devait être le meilleur de toute la Belgique, sinon de toute l'Europe, hormis la Grande-Bretagne. Ce vénérable maître était une sommité, mais il était devenu sourd comme un pot. Or, nul n'ignore qu'à l'univ', en Belgique, les examens sont oraux. Mais comment donc voulez-vous passer un examen oral en anglais, auprès d'un professeur particulièrement dur des portugaises? Alors l'examen avait lieu par écrit sous sa surveillance. Il remettait donc des feuilles à ses étudiants qui se penchaient sur leurs feuilles et lisaient les questions en silence. Mais si par malheur, il y avait une question dont ils ignoraient la réponse, alors ils épiaient le prof surveillant. Lorsque celui-ci regardait manifestement ailleurs, sans bouger le moins du monde, l'étudiant demandait haut et fort à la cantonade : « Comment dit-on ceci? » ou encore « Que faut-il répondre à la question numéro 12? ». Il attendait toujours sans bouger, et la bonne réponse lui venait par la voie des airs avec la voix d'un ami compatissant, ni vu ni connu. À bon entendeur...

Ça y est, en relisant le compte rendu que Franz vient de faire de son récent voyage au collège et à Bukavu, en juillet 2009, j'y ai retrouvé, par le plus pur des hasards le nom de ce cher prof jeune et sympa : **Snyders**. Mais son prénom? C'est une autre paire de manches!

Plus tard, il y aura encore **monsieur Ansieau**, professeur au primaire, papa de Franz qui nous relate dans la partie des années 55-59 son séjour à Bukavu, puis Jacques Duhoux, Michel André, André Forro, et peut-être d'autres parmi nos **anciens condisciples** qui prirent à leur tour un pupitre de prof dans les années 60...

Je remercie très sincèrement tous ces vaillants professeurs qui ont su nous transmettre un peu de leur savoir et beaucoup de leur grande humanité. Qu'ils soient ici, au nom de tous les copains, remerciés et bénis!



11 - Éclats de verroterie en kaléidoscope, des coins, des camarades et notre jargon

Dans la nuit de mes souvenirs (presque la nuit des temps) jaillissent souvent des étincelles, des flashs vite allumés, pas si vite effacés. Comme des miettes éparpillées, tombées d'un gros gâteau goulûment dégusté pendant six ans, comme autant de petits éclats de verroterie dans un kaléidoscope qui glissent, forment des dessins, des étoiles (*Stella duce*) multicolores, magiques, nostalgiques...

Un kaléidoscope est un jouet extraordinaire, c'est un cylindre magique dans lequel sont disposés trois miroirs en forme de prisme à l'intérieur desquels gravitent des petits morceaux de verre coloré, quelques paillettes de papier jaune, orange, grenat et quelques petites pierrailles bleues, vertes, rouges. D'un côté il y a un oculaire et de l'autre un papier translucide pour laisser passer la lumière. Placez un œil sur l'oculaire et faites doucement tourner le cylindre, vous verrez alors apparaître des figures extraordinaires, des dessins magiques, un miracle de géométrie, de couleurs et de formes, des étoiles sans cesse changeantes et imprévues. « Oh! regarde celui-ci. Et encore celui-là! », disions-nous en nous passant la boîte magique avec précaution pour éviter de troubler le dessin obtenu, et que jamais plus on ne reverrait quand les composants se seraient mélangés. Quelle merveille! Et tout ça, à partir de trois fois rien, de la verroterie et des petites pierres multicolores.

Trop courts hélas, ces instants ne peuvent chacun constituer l'objet d'une belle histoire. Mais réunis en bouquet, ils pourraient miroiter ou crépiter comme un feu d'artifice. Essayons en nous laissant guider par quatre questions :

Où, qui, quoi, comment? Inutile n'est-ce pas de préciser quand cela se passait, puisque c'était toujours quelque part entre septembre 49 et juillet 55. Inutile non plus d'essayer de savoir pourquoi. En effet, qui pourra jamais connaître les raisons des ados que nous étions? Peut-on sonder les cœurs et les reins de gamins pleins de vie et de fougue? Alors sans tarder, voyons ces bribes de souvenirs, ces anecdotes fugaces, ces pétales parfois fanés d'un bouquet adressé à Mnémosyne. Et commençons cet effeuillage en répondant d'abord à la question :

a) Où?

Ballade pour une balade

Un jour que je rêvais de mon collège, j'ai nettement entendu une petite voix intérieure me seriner une chanson que j'appelai *Ballade pour une balade* (attention à l'orthographe : la ballade est une chanson, une ode, un poème, et la balade une promenade. Mais cette balade-ci nous baladera là, en divers petits coins. Nous insistons sur les « petits » coins, comme autant de trous perdus dans cet immense collège).

Dis, fais-nous voir, du grand collège
les coins secrets, les lieux tabous
Ce sera notre privilège
de visiter tous ces p'tits trous
Ici et là, montre-les-nous
Fais-les tourner, comme un manège
depuis le local des Hiboux
jusqu'aux vécés, quel florilège

Dans le trou du souffleur

Commençons la promenade par un fameux choc dans un trou complètement obscur... Me voici dans le trou du souffleur de la grande salle. Je fouinais dans les coulisses de la scène, lors d'une répétition d'une pièce scoute, sans doute, et je m'étais faufilé jusque-là, après avoir fureté côté jardin et côté cour. Puis pour me dégager, je me souviens avoir cherché un appui en tâtonnant des deux mains sous le plancher de la scène et wouaw! le choc de ma vie, je venais de poser la main gauche sur un fil électrique dénudé, mais comme j'étais appuyé sur cette main gauche qui me servait d'appui, je ne pouvais la retirer immédiatement et j'ai failli perdre l'équilibre en lâchant prise. J'ai failli retomber dans la fosse d'orchestre où j'avais déjà passé de longues heures durant les répétitions et toute la durée du spectacle *Le chat botté*, une comédie musicale (1950) que nous avons dû nous contenter d'écouter sans la voir, car nous étions, une trentaine d'autres et moi, engloutis comme choristes dans la fosse d'orchestre avec madame Van der Vorst au piano et monsieur son mari, notre prof de musique, à la baguette.

Chœur à quatre voix. « Tiens, tiens, tiens il a des bottes le chat... Bon voyage, Monsieur du Mollet... » et monsieur de la Palisse et le marquis de Carabas et le sire de Baudricourt (?) et qui encore? C'était Jean Samain qui jouait le chat et je sais que Nick Carpentier jouait aussi, mais que c'est loin tout ça... Donc, un électrochoc! Plus de peur que de mal, mais avouez : ce n'est vraiment pas un endroit pour laisser des fils électriques sans protection. Oui, j'ai eu chaud cette fois-là, j'ai poussé un fameux soupir! Plus tard, je reviendrai « souffler » au même endroit, mais de manière différente. Je veux dire que je soufflerai théâtralement et en coulisse pour la pièce *Bonne nuit, colonel* en février 55.

Sur la scène de théâtre

Parlant de souffle, ne le perdons pas et restons encore un moment. Cupidon (Antoine, l'élève gardien de but du Victory et non Joseph, le père) ne devait pas en manquer, de souffle, malgré ses cigarettes, ou plutôt à cause de ses cigarettes. En effet, lui et un autre Grand, sur cette même scène, soufflaient de la fumée à travers les trous du volcan de la minuscule planète du *Petit Prince* en juillet 52, à l'intérieur de laquelle ils étaient cachés pour toute la durée de la pièce. Imaginez... mais cela leur permettait de fumer en toute quiétude et en pleine permission! Quelle aubaine, mais quelle tabagie!

À propos de mise en scène, tant qu'à évoquer quelques souvenirs, maintenant que nous sommes sur les planches, je me souviens fort bien du décor du sous-marin qui bougeait dans *Sans nouvelles de l'S-14* en janvier 51 (en fait, on voyait la salle des machines et le quartier des officiers, sans compter les cinq bureaux terrestres qui s'inquiétaient de la disparition du sous-marin (P626, 627, 628



et 629)... Je revois aussi les effets de lumière des trains qui passaient la nuit sur les quais de la gare dans *Le Train fantôme* en février 53 et le fameux vampire qui s'affichait dans le grenier de *Bonne nuit colonel*, en mai 55 (P632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643 et 644). Belles mises en scène, assurément. Je me souviens aussi des effets sonores et visuels pour l'orage (avec pluie coulant derrière les vitres, grondements du tonnerre, grâce à une énorme pierre roulée sur les planches et les éclairs électriques qui claquaient comme les feuilles de zinc agitées à ce moment). Le plaisir suprême pour le metteur en scène fut de savoir qu'un spectateur de la ville avait trouvé que la pièce était très bien jouée, mais il avait ajouté : « quel dommage qu'il y ait justement un tel orage dehors qui empêche parfois de suivre toutes les répliques! », alors qu'en réalité le ciel bukavien était on ne peut plus serein.



Dans le vestiaire du gymnase

De la grande salle, un pas et nous sommes dans la salle de gym attenante. Et au fond de cette salle (côté ouest) se trouvait le vestiaire du gymnase (on disait toujours la salle de gym), on se mettait en singlet, on enfilait nos sandales de gym et, à partir de 1954, on avait une culotte de gym. Nous disposions donc d'un petit vestiaire avec des casiers pour nous changer. Et là, dans notre groupe, nous avions un garçon qui ne changeait pas régulièrement de linge de corps, c'est le moins qu'on puisse dire, puisqu'on pouvait se voir en caleçon (on disait souvent calcif) et singlet (comme on dit en Belgique pour maillot de corps ou chemisette, comme on dit au Canada). D'une semaine à l'autre, nous étions impatients de savoir si enfin il aurait changé de singlet... et de caleçon. Je crois qu'il lui est arrivé de porter un mois complet les mêmes sous-vêtements, qui prenaient avec les semaines qui passaient des teintes de plus en plus sombres... Et qu'on ne me dise pas que ses parents lui manquaient. Hé! il avait dépassé les seize ans, ce n'était plus un gamin.

Dans le préau aux cabinets

Après le cours, comme je l'ai dit, nous déposions notre culotte et notre paire de gyms au vestiaire. Mais après un certain temps, nous reprenions l'une ou l'autre pour la faire laver ou les faire blanchir. C'est ainsi sans doute qu'un jour, en récréation, sous la porte d'un des cabinets du préau est (P019), situé près de la salle de gym (vous me suivez toujours?), nous avons eu l'occasion de voir un spectacle peu commun : quatre pieds! ou plutôt quatre souliers dans le même cabinet. Les portes des cabinets, vous l'aurez compris, n'allaient pas jusqu'en bas, mais s'arrêtaient à une vingtaine de centimètres du sol. C'est souvent ainsi lorsqu'il y a plusieurs cabinets en ligne, susceptibles d'être fréquentés par un grand nombre de personnes : celui qui est pressé ne doit pas frapper à chaque porte pour savoir si l'édicule est occupé, il voit les pieds d'un occupant (non, je n'ai pas dit les bottes de l'Occupant... c'est fini la période nazie). Or ce jour-là nous vîmes, ô stupeur, quatre pieds dans la même cabine! Quatre sandales, quel scandale! Mais non, c'était notre ami, Philippe Van Roey qui revenant d'un cours de gym, avait repris ses sandales de gym pour les faire blanchir et les avait simplement déposées entre ses deux pieds pendant qu'il trônait! Mais au lieu de les déposer normalement à plat, il s'était ingénié à les relever en les posant en équilibre sur les talons, la pointe de la semelle appuyée sur le milieu du bas de la porte entre ses propres pieds, de sorte que par l'interstice, les autres élèves puissent voir quatre semelles et penser toutes sortes de choses et imaginer des poses... qu'il ne serait pas séant de révéler ici.

Le coin des caisses à déclouer

Suivez le guide! la balade continue... Nous sortons du préau, contournons le bas des escaliers et suivons le passage de ciment sous la façade sud du collège, là où tombèrent quelques malheureux écopés qui basculèrent depuis la patinoire. Vous verrez là, quatre baies (P036) abritant quatre portes donnant sur des réduits, des remises qui pouvaient servir de débarras divers. Dans une de ces remises, le père de Crombrughe, aussi appelé Fossile pour les intimes (à moins que ce ne fût Verhaegen, surnommé Dentifrice?) avait accumulé quelques dizaines de vieilles caisses et nous avait demandé de les démanteler, afin d'avoir des planchettes et un stock de vieux clous. Je me souviens avoir ainsi passé quelques récrés à me familiariser avec les marteaux et les tenailles et à redresser des clous tordus, au grand dam de mes doigts inexpérimentés.

Le coin *Orientation* et le coin de la procure

Remontons donc les grands escaliers, toujours côté est, nous arrivons face à la porte du père préfet. Traversons la patinoire jusqu'au coin de l'entrée de la grande salle (P019) là-bas, près d'un petit escalier qui nous envoyait aux études du premier étage, se trouvait un autre recoin, là où je me souviens avoir dicté un article sur le camp passé pour *Orientation*. C'est Louis Schoolmeester qui tapait (bien, ma foi). Ce réduit sentait l'encre de la grosse machine Gestetner. Rien de plus à dire de ce réduit où je ne mis les pieds qu'une ou deux fois. Il y avait quelque part dans les environs le magasin de la procure, le domaine du *bræder* Joossens. Cette procure, dont l'entrée nous fut toujours interdite et pour cause, était le lieu de tous les souhaits, car il y avait là de quoi alimenter un élève studieux en mal

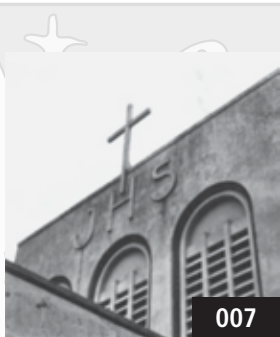
de nouveautés. Tous les articles de bureau attendaient sur des étagères que la main potelée du *bræder* vienne les en dénicher pour les fournir à qui en avait fait la demande. C'est à partir de ces stocks que j'ai appris le nom des couleurs et me suis enrichi en littérature. En effet, pensons-y une minute : la procure pouvait nous fournir quantité de petits pots d'encre de Chine, encore fallait-il en préciser les couleurs sur notre bordereau de commande. C'est ainsi que j'ai appris que rien que dans les rouges, nous avions le vermillon, le carmin, l'écarlate, l'incarnat, le rubis et le rosé. Et dans les bleus, la gamme s'étendait du bleu roi, au bleu azur, en passant par l'outremer, l'ultraviolet, le turquoise... des noms à faire rêver pour mieux dessiner. Et combien de pièces de théâtre éditées en format de poche (Hachette, Hatier) attendaient un preneur? C'est grâce à la procure que j'ai lu presque tout Racine et Corneille, quelques Marivaux, Musset et autre Shakespeare, sans compter les quatre évangiles publiés séparément en miniformat aux éditions de Maredsous et qui nous donnaient d'agréables heures de lecture à la chapelle, durant les messes. Hem! Suivez le guide, avancez, avancez...

L'infirmierie

En l'occurrence le guide ne peut être que le frère Joossens, puisque nous allons visiter son deuxième domaine : l'infirmierie, sise juste derrière la préfecture. C'était le rendez-vous des écopés, des souffreteux, des mal en point, des crachotants, des cacochymes. Non! je ris, nous étions « pétants de santé ». Mais il n'empêche que si quelqu'un parmi nous désirait un petit congé pour grippe, rougeole ou varicelle, il lui suffisait d'aller se promener là vers quatre heures, après le goûter, dans cette salle d'attente sise aux quatre vents au milieu des hoquets, des toux et des râles. Les perfides microbes ne se faisaient pas prier : ils chevauchaient les fougueux postillons pour passer du grabataire au futur « carottier ». Mais non, je ris toujours, mais c'est effectivement dans cet antre aux parfums pharmaceutiques que le *bræder* nous auscultait d'un œil averti, jugeait le cou derrière les oreilles pour voir si nous avions les oreillons ou nous passait la main sur le front pour sentir si nous couvions quelque angine ou une vilaine malaria. Et les orgelets, et les blessures et les constipations et tous les bras cassés... et le gars qui pissait le sang parce qu'il avait été coupé dans une artère de l'avant-bras? C'était beau à voir, et *bræder* Joossens gardait son calme olympien avant de lui faire un garrot. Et lors de l'épidémie d'oreillons, j'avais bien peur d'en être atteint, non pas que je craignais quelque séquelle d'une impuissance quelconque (à cette époque angélique, j'étais bien loin de me douter de ces effets dévastateurs), mais simplement je détestais manquer un cours... et n'aurais voulu pour rien au monde être de quarantaine. C'est là toujours que régulièrement j'allais recevoir ma dose de nitrate d'argent pour éliminer un vilain « poireau » ou verrue sur la paume de la main droite. Ah! chers souvenirs, je sens encore dans ma petite menotte les ravages du terrible acide qui m'empêchaient (presque) de rédiger mes devoirs à l'étude du soir!

La terrasse

On continue notre balade... Traversons le couloir aux casiers, lieu propice aux courants d'air, empruntons les grands escaliers (P048), traversons le couloir des casiers de l'étage (re-courants d'air). Et nous voilà sur la terrasse, sous la grande croix, au-dessus de la préfecture, près du gong



(photos 007 et 059). Nous allions très rarement sur cette terrasse carrée. Mais il me revient que c'est là que nous nous retirions, nous les Grands, pour étudier dans le calme lors de certaines récréations en temps de bloque, lorsque nous étions en troisième ou en poésie... Je me souviens particulièrement y avoir savouré (hem!) les auteurs flamands Guido Guezelle ou Multatuli (quel nom bien flamand, avouez!), les auteurs latins (Virgile, Tite-Live, Horace ou Cicéron), les grecs (Homère, St-Luc, Xénophon, Platon)... avant nos examens oraux de préceptes et auteurs. Oublions, oublions et continuons la balade.



Banc de communion dans la grande chapelle

Tiens, nous voilà près de la grande chapelle (dont on peut voir ici deux clichés de l'époque). Entrons-y une minute par la porte principale au fond de la nef. Sur les deux côtés, les confessionnaux. Si cela vous dit, ne vous gênez pas. Traversons la chapelle et rendons-nous au banc de communion. Oui, là devant, juste au pied du grand chœur. C'est que j'ai une anecdote bien particulière

à vous y raconter. Nous n'avions pas de nappe sur les bancs de communion, vous savez ces grands linges blancs que l'on déployait sur le banc de communion pour permettre à ceux qui communiaient (à genoux, s'il vous plaît) de tenir avec les pouces et index relevés des deux mains une partie de ce drap comme pour avoir comme une tablette sous le cou au cas où l'hostie viendrait à tomber plutôt que d'entrer dans notre bouche. Donc pas de nappe, alors un servent de messe accompagnait le prêtre et tenait un petit plateau juste sous le cou de la personne qui communiait. Bon, ceci étant su, vous comprendrez que lorsque nous servions la messe pour le public, il y avait un certain amusement pour l'acolyte accompagnant le prêtre à tenir ce plateau, car il pouvait admirer tout à son aise les belles demoiselles qui se présentaient pour communier. Et quand vraiment la chère et tendre était de son goût, l'acolyte, bien candidement ne manquait pas de frôler délicatement la peau pulpeuse du tendre cou de la donzelle qui levait des yeux interrogateurs vers le jeune homme en soutane rubis qui avait eu l'audace ou la gentillesse de la caresser ainsi! Ah! charmants souvenirs. Croyez-moi, je ne peux évoquer ces moments délicats sans « un certain sourire » (comme l'écrira un peu plus tard, la romancière Françoise Sagan).

Les bureaux et la chapelle des pères

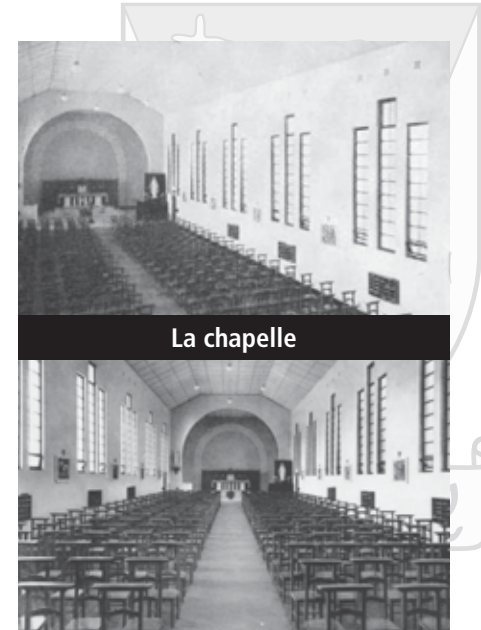
Allons, il est temps de quitter ces saints lieux. En fait, nous quittons ces lieux, mais pas la sainteté, car si nous sortons de la grande chapelle par la petite porte latérale gauche, juste à côté du banc de communion et si, en suivant la galerie véranda, nous nous rendons de l'autre côté du jardin, mais toujours à l'étage, nous arrivons dans l'aile des pères. La plupart des pères professeurs avaient là leurs

bureaux et leurs chambres. La chapelle du père recteur¹ était située juste au milieu de l'aile. Elle était joliment éclairée par de grandes fenêtres et très moderne et claire d'allure. (Pour le service des messes, nous avions un roulement et une semaine ici, une semaine là, une autre semaine rien... cela dépendait de la rotation.)

Jamais évidemment, nous n'avons mis les pieds dans la chambre d'un père, mais il nous est arrivé d'apercevoir ces chambres lorsque nous étions dans leur bureau et que la porte communicante était ouverte. Rien de particulier : une chambre bien ordinaire, avec un lit bien ordinaire. Passons. Certains étudiants avaient la corvée (agréable parce que cela nous changeait) d'être bibliothécaires de leur classe. Cela m'est arrivé, or les bibliothèques de chaque niveau se trouvaient dans les bureaux des titulaires de latines. J'en parle plus haut. Or, avant que je vous narre ma petite histoire dont furent témoins les murs du père Cuypers, il faut savoir trois choses. D'abord se rappeler que nous avions des examens toutes les semaines, une fois dans telle matière, une fois dans telle autre. Ensuite se rappeler que durant tout le troisième trimestre, nos points comptaient double, mais surtout n'étaient pas divulgués par le prof. C'est la méthode jésuite : ainsi on ne pouvait pas se morfondre si nous avions raté un examen et pouvions nous préoccuper du suivant. Enfin, il faut dire que le brave père Joseph Cuypers, le fameux Cupidon, déjà relaté quelques fois dans ces annales, que ce cher titulaire donc, quand nous étions en troisième latine, n'était pas toujours présent dans son bureau lorsque Claude Jaumin et moi procédions au changement des livres. Il nous faisait confiance. Alors, un mercredi après-midi qu'il était absent pour lire son bréviaire ou s'occuper de ses jardins... et que nous étions dans son bureau, l'un de nous deux vit sur le bureau la liste des résultats d'un examen (histoire ou rédaction, peu importe), là au grand jour, étalée sous nos yeux. C'était vraiment trop tentant. Nous nous sommes empressés de recopier ladite liste et de révéler ses résultats à chacun de nos condisciples. Nous avons pu ainsi opérer en toute tranquillité pendant quasi tout le trimestre. Jamais quiconque ne révéla notre secret et jamais Cupidon ne se douta de rien.

Au petit réfectoire

Redescendons d'un étage et retraversons le jardin, voici le réfectoire sous la chapelle. Mais savez-vous qu'il y avait un petit réfectoire adjacent au réfectoire des Moyens? Il m'est arrivé une ou deux fois d'y aller déguster un repas spécial. Une première fois, avant une grand-messe chantée pour laquelle nous, les choristes, devons avoir nos plus belles voix, on nous y faisait savourer du miel, excellent pour



¹ Ainsi appelée, car c'était toujours là que le père recteur disait sa messe avec deux acolytes différents chaque semaine.

nos cordes vocales. Une autre fois, il m'en souvient, à l'occasion de notre communion solennelle, nous y avons reçu un repas exceptionnel, avec un hors-d'œuvre de laitues et tomates où trônait quelque belle et bonne sardine! La sardine en boîte était considérée comme un mets délicat! Oui, oui, ne riez pas... et allons voir plus loin.

L'escalier sous la cuisine

Parlant des raffineries culinaires, humez un peu. Sentez-vous ces odeurs suaves? Nous sommes dans le petit escalier obscur qui passant sous les cuisines nous conduit en bas, face au côté nord, l'arrière du collège. Cette forte odeur appétissante est celle de la boulangerie dont les fours procuraient chaque jour leur ration de pain à nos estomacs jamais rassasiés. Nous dévorions quantité de grands pains qui nous étaient servis tranchés. Le goûter n'était pas notre plus petit repas, croyez-le. Nous nous sommes quelquefois arrêtés dans ce sombre dédale ressemblant à un repaire de bandits simplement pour savourer cette odeur puissante de bon pain frais. Il y avait là aussi des réserves de farine en gros sacs. Nous étions à la fois au moulin et à la boulange. Le « nous » qui s'exprime, ce sont les scouts, seuls élèves autorisés à parcourir cet escalier tous les jours durant la récré du midi, afin de se rendre à leurs coins de pat'.

Le coin de la pat' des Hiboux avec eau courante

Le local des scouts était un long bâtiment, aligné d'est en ouest, (P051) fait de six petits locaux à la suite l'un de l'autre. De gauche à droite, quand on regardait le local, donc d'est en ouest, il y avait le coin des Hiboux, puis celui des Tigres, puis des Panthères, puis au centre un genre de petit hall face à la porte principale, puis le couloir de droite donnait successivement accès aux coins des Écureuils, puis des Faucons et enfin à l'extrême droite nous avions l'établi de menuiserie. Tous ces locaux donnaient sur un étroit couloir, sauf le coin des Hiboux, ma patrouille. Il y avait trois portes : une grande au centre, donnant sur tous les locaux de pat', sauf celui des Hiboux, une porte à droite permettait l'accès de l'extérieur à l'établi et une porte à gauche était la seule entrée du coin des Hiboux (est-ce que je l'ai assez dit?) La patrouille des Hiboux fut ma patrouille pendant plus de quatre ans. Et elle fut, chose rare

dans la vie d'un scout, ma seule et unique patrouille. Mon premier CP fut Frankie Van der Vorst, totem Caribou, CP des Hiboux. Tiens, ça rime! Et c'est rare deux animaux qui riment de bout en bout. Oui, je sais, il y aura encore Marabout, mais avec lui ce ne sera pas de bout en bout, mais de Boute-entrain – c'est son qualificatif! Puis il y aura Hubert Van der Vorst (Faon), le petit frère de l'autre, puis André Forro (Castor). Je serai le CP suivant (Roitelet) et Jean-Marie André me succédera (Lapereau, le frère du Marabout pour rester entre nous).



Un coin de patrouille est un petit local où une patrouille normalement constituée de six à huit gars en pleine croissance tient ses réunions. Donc il y faut une table et des chaises ou des bancs pour asseoir tout ce beau monde. Je ne vous dis pas que dans un local de plus ou moins dix mètres carrés, nous n'étions pas un peu à l'étroit, car on se faisait un honneur de construire ici une armoire, là un coffre, là un lampadaire et quoi encore... Sous les combles, sur le plafond bas, on remisait nos deux tentes, notre coffre cuisine, notre coffre à outils, nos cordes, et les mâts de tentes. Ça fait du stock juste sur nos têtes. Chez nous les Hiboux, je me souviens que notre coin ne faisait pas spécialement l'envie des autres, car il avait été repeint d'un beau noir mortuaire (on l'appelait le cercueil à une époque). Nous avions sans doute trouvé des restants de peinture noire et nous en avions badigeonné les dosses (premières planches avec l'écorce) reçues en cadeau qui nous servaient de murs intérieurs. Quelle décoration! Et comme de plus, André Forro, notre CP vers 1952, s'était entiché d'un robinet et que nous disposions d'un fût, d'un tuyau et de goudron, nous nous étions installé l'eau courante. Tout simplement! En effet, il faut que je vous dise que les Hiboux disposaient d'un coin à eux seuls, nous étions les seuls à avoir notre propre porte d'entrée (quel privilège), mais peut-être vous l'ai-je déjà dit à l'occasion? Donc sur le remblai à l'extérieur du local contre notre coin de patrouille, nous avions pu installer notre fût réserve d'eau de pluie. Le tuyau traversait le châssis de la petite fenêtre, bien calfeutré au goudron maison. Il suffisait d'une vieille casserole posée sur un tabouret sous le robinet dans le local en contrebas pour faire un évier rustique et le tour était joué. Le malheur est que nous ne disposions pas d'égout, évidemment. Alors, on mesurait sa ration d'eau pour éviter les inondations et on jetait par la porte nos eaux usées quand on s'était bien lavé les mains. Un luxe et une commodité à toute épreuve, je ne vous dis que ça! Il suffisait de ne jamais oublier de bien fermer le robinet, sinon...

Si du côté oriental de ce local d'éclaireurs, nous jouions aux plombiers (dirais-je les apprentis sourciers), il serait séant, tant qu'à y être, de revenir sur le côté occidental : le coin avec l'établi de menuiserie, juste à l'autre extrémité du local. Aah! la scie, la plane, la tarière, le ciseau ou le rabot n'avaient plus aucun secret pour les charpentiers, menuisiers, ébénistes que nous essayions de devenir. De même les crochets et presses d'établi et les serre-joints : bien commodes pour travailler le bois! Pour des éclaireurs, habiles à manier les bois et les nœuds, c'était ici le raffinement : du *woodcraft* de salon, si je puis dire...

La grotte de Notre-Dame

Si nous remontons la pente douce qui à l'extérieur, longeant le collège, part des cuisines et du local scout, côtoie les buanderies à la bonne odeur de savon et de tissu cuit, nous arrivons rapidement sur le plateau, côté des frères maristes. Et là sur son rocher, trône Notre-Dame (photo ci-contre). Nous ne nous rendions pas souvent à cette grotte un peu en retrait de notre vie collégiale. Mais tous les vendredis ou dimanches soir (?) du mois de mai, nous allions y réciter notre prière du soir, au lieu de passer par la chapelle. Cela nous faisait une petite promenade, en rangs naturellement, et en silence, bien certainement... Que croyez-vous? Ces rangs et ce silence favorisaient sans doute l'état de recueillement où nous devions être et nous permettaient sans doute de mieux chanter à pleine voix. Car nous allions chanter des psaumes latins, des invocations en français, des hymnes dédiés à la Sainte

Vierge : *Ave Maria, Maris Stella, Salve Regina, Notre-Dame des éclaireurs...* Et nous ne manquions jamais de terminer par « As-tu compté les étoiles et les astres radieux... ».

La sacristie de la chapelle des boys

Si vous le voulez bien, c'est par une petite visite à la chapelle des boys que nous allons terminer notre pèlerinage... enfin, notre promenade des petits coins cachés. Ça tombe bien puisque cette chapelle est justement dans un coin du collège, juste en face de la grotte dédiée à Notre-Dame, au côté nord-est du collège. Nous n'y allions jamais, sauf les deux acolytes désignés pour y servir la messe, pendant une semaine. C'était toujours le père Van Grunderbeeck (Rollmops) qui officiait. En vitesse comme toujours. La petite sacristie était à gauche de l'autel, en tournant le dos à la chapelle. Et c'est là, dans cette humble sacristie que nous apprîmes à déguster le vin, car nous étions chaque jour chargés de préparer les burettes pour l'offertoire. Un peu d'eau dans l'une, un peu de vin dans l'autre. Mais il fallait quand même s'assurer que le père n'allait pas boire de la piquette! Non, mais c'est vrai... vous avez déjà mangé du rollmops avec de la piquette? Mais revenons à la chapelle, la messe va commencer.

Dans cette belle petite chapelle, généralement il n'y avait pas grand monde à 6 h 30 du matin, et souvent même pas un chat. Mais il arrivait parfois que deux ou trois personnes de l'extérieur assistent à cette messe. Et c'est ainsi qu'un jour il y avait une dame au fond de la chapelle. Elle était seule. Or, dans le rituel latin, après le *Pater*, si quelqu'un désirait communier, les servants devaient, à un moment donné, se pencher en avant pour réciter le *Confiteor*. C'était le signal pour l'officiant de procéder au rituel de la communion. Comme nous ne savions pas si cette dame désirait communier, et que sans doute, nous-mêmes ne pouvions plus le faire car nous n'étions plus à jeun. (je vous ai dit que nous remplissions les burettes avant la messe, mais pas rien que les burettes...) nous n'avons pas dit le *Confiteor* et Rollmops, au lieu d'ouvrir le tabernacle pour y prendre le ciboire avec les hosties, comme il n'avait pas entendu le *Confiteor*, est directement passé aux prières de la fin de la messe, avec le dernier évangile, etc.



Grotte de Notre-Dame

Tête de la madame qui n'a pas pu recevoir Jésus dans son cœur, ce jour-là!

Il pleut au dortoir?

Traversons la chapelle et rentrons dans le collège par la petite porte qui donne sur la barza, qui longe le dortoir nord-est, là où est l'infirmerie de mise en quarantaine. Dès que nous sommes au premier



034

carrefour, tournons à gauche et entrons dans le dortoir des Petits. C'est là que j'ai logé durant ma première année, justement la nouvelle aile qui coupe le jardin en deux (voir l'aile absente puis présente : P034 et P006). Mon frère Christian était logé en haut dans une aile réservée à des plus petits. Une nuit, durant mon premier trimestre à Cost, j'étais dans ce dortoir chez les Petits, je me réveille car j'entends un léger bruit de ruissellement. Plic, ploc... c'étaient des gouttes qui tombaient dans une petite mare déjà bien remplie d'eau sur mon couvre-lit. Je me réveille tout à fait, j'allume... mon lit est trempé! Et c'est le bruit qui m'a réveillé. Ces gouttes tombaient une à une de l'étage supérieur, et bientôt avaient fait une belle petite mare sur ma couverture, si bien qu'elles faisaient un clapotis qui finit par me sortir de mes rêves. J'étais trempé et je suis allé voir le surveillant. C'était Marie-qui-louche. Il est venu, il a vu, le regard au lit puis au plafond.

On est monté ensemble à l'étage. Dans cette aile, juste au-dessus de notre dortoir des Petits se trouvait le dortoir des Tout-petits (internes de sept à dix ans, qui sont en 12^e, 11^e ou 10^e préparatoires). Le Petit de deuxième ou troisième année qui dormait au-dessus de ma chambre avait laissé couler son robinet ou sa douche, tout simplement et il s'était endormi, sans aucun mal pour lui, puisque l'eau, par infiltration, filait vers l'étage inférieur, tout droit sur mon lit à moi! Tout était trempé : couvre-lit, couverture, draps de lit et matelas évidemment, et moi aussi j'étais trempé. J'ai dormi sur un autre matelas, avec une couverture sèche et un pyjama neuf... Pas trop grave, mais assez désagréable d'être ainsi réveillé. Et savez-vous quoi? Cette mésaventure m'est arrivée une seconde fois, cette année-là. Il y a des enfants pyromanes, moi j'étais tombé « sous » un enfant hydromane sans doute. Est-ce pire que les pipis au lit? C'est en tous cas plus imposant et plus mouillant pour le voisin du dessous. Après, le Tout-petit a peut-être encore eu des distractions, des oublis, mais comme on déménageait chaque année, ce n'est plus moi qui ai souffert de ces inondations nocturnes. Deux fois suffisent.

Voilà, la balade des « où? » s'achève ici. Comme convenu, je ne devais parler que des coins un peu secrets. Je n'ai donc pas parlé des lieux connus et décrits ailleurs : plaines de foot et de récré, bassin de natation sur le lac, réfectoire, patinoire, dortoirs, études et classes, autant d'endroits visités à d'autres endroits de ce site – allez chercher...

Les deux seuls coins que je n'ai jamais visités en six ans sont, me semble-t-il, le réfectoire des pères et l'infirmerie des contagieux. Normal, je n'étais ni père ni contagieux... ni hyper-contagieux!

b) Qui?

C'est pas moi, M'sieur!

Il m'arrive aussi fréquemment de revoir ces bonnes figures des copains d'antan. Ceux que je vais nommer dans ce long sous-titre ne sont pas les seuls dont je me souviens, certes. Mais comme je l'ai dit, les minces souvenirs que je raconte ici sont comme des flashes qui illuminent leur sourire l'espace



006

d'un instant. Il est très possible que je parle ailleurs et plus longuement de certains de ces mêmes copains, mais pour d'autres raisons, dans d'autres circonstances que les événements fugitifs auxquels je me réfère (et allez-y voir!).

*Que sont mi amis devenus
Que j'avoies si près tenus
Et tant amés [...]
Ce sont amis que vent emporte
Et il ventait devant ma porte*

Rutebeuf

*Tous les souvenirs de naguère
Ô mes amis partis en guerre
Jaillissent vers le firmament
Et vos regards en l'eau dormant
Meurent mélancoliquement*

Apollinaire

L'extrait de Guillaume Apollinaire me remet en douce mémoire hélas, les sourires de quelques-uns de nos camarades, disparus lors des douloureux événements des années 60 et 64. Je pense d'abord aux frères Carpentier, Tommy et Jackie. En premier lieu, ce seront Jackie, ses deux parents, son épouse et son petit bébé qui seront tragiquement supprimés en décembre 64, lors du soulèvement muléliste aux environs de Dunga (Uélé). Puis en janvier, Tommy, qui avait pu échapper avec son épouse, est reparti de Kinshasa dans l'espoir de retrouver son petit neveu. Mais hélas lui aussi fut tué, à peine arrivé sur les lieux. Affreux! Je connaissais bien cette famille qui habitait Paulis (Isiro). Tommy avait exactement le même âge que moi, moins deux jours. Il a été mon premier ami lorsque je suis arrivé au collège en 49, et Jackie avait été mon second de patrouille, chez les Hiboux. Pour eux deux, j'ai vraiment envie de chanter la mélodie de Bécaud qui date des années 55 :

*C'était mon copain
C'était mon ami,
Pauvre vieux copain
De mon humble pays.
Je revois son visage
Au regard généreux
Nous avions le même âge
Et nous étions heureux.
Ami, mon pauvre ami
Reverrai-je jamais
Ton sourire gentil
Parmi l'immensité?*

Seuls de la famille ont survécu Nick et les trois derniers : Éric, Jean et Jerry qui étaient tous, je crois, en Belgique durant ces douloureux événements. Nick, l'aîné, venait de quitter l'université de Liège où il avait commencé le droit avec moi, et allait se marier; Éric et Jean devaient faire leur service militaire, je pense; quant à Jerry, le cadet, il faisait ses études. Mais je ne souhaite pas ici épiloguer sur cette tragique disparition.

Je pense aussi à **Georges Van Bever** de Wamba. Georges était un garçon à l'intelligence aiguë, sérieux mais rebelle à certaine autorité. Il s'est d'ailleurs fait mettre à la porte en 55. Fort en histoire et grand lecteur, un jour que je lui demandais comment il faisait pour aimer et si bien réussir en histoire, moi, qui étais surtout un fort en math, il m'avait dit de sa voix grave : « Il faut lire ta matière, ton bouquin d'histoire, exactement comme une histoire qu'on te raconte. Ne t'arrête pas pour étudier chaque paragraphe, lis tout, puis relis tout. » C'est ce que je fis et cela m'a vraiment réussi. Il adorait la Gaume et la Lorraine d'où sa famille était originaire. Pour lui l'humanité avait connu quatre grands héros : Hannibal, Jésus, Napoléon et de Gaulle! Moi, le bien-pensant, je trouvais un peu scandaleux qu'il ose placer Jésus sur le même pied que les autres grands généraux. Mais c'était son choix.

Oublions ces amis partis trop tôt. Qui encore me sourit?

Alexandre Panas, très bon pianiste, il roulait les R et avait une dent cassée. Mais surtout, ce qui m'épatait en lui, c'était sa souplesse et en particulier dans les mains. Il était capable de replier les doigts contre son bras jusqu'à les faire toucher le dessus du bras et par l'intérieur, il pouvait replier le pouce contre l'avant-bras sans laisser le moindre interstice!

Philippe Van de Waele était un garçon très calme, même placide. Un jour, je ne sais vraiment pourquoi nous nous sommes affrontés lui et moi dans une joute idiote. Il s'agissait de se frapper deux doigts, l'index et le majeur de la main droite. Et on se frappe mutuellement jusqu'à ce que l'un des deux demande grâce ou arrête de frapper. Un terrible défi. C'est agréable au début : chacun à son tour, avec ses deux doigts, frappe les deux doigts que l'autre lui présente. Puis c'est au tour de l'autre de frapper nos deux doigts. Et ainsi de suite, dix fois, vingt fois. Les doigts commencent à chauffer, trente fois, quarante... des spectateurs s'attroupent autour de nous. Et on continue. Cinquante... cela chauffe, nos doigts deviennent gourds, rouges, mais surtout durs comme des matraques. Soixante... il devient plus difficile de recevoir les coups de butoir de l'autre que de frapper. Septante... On souffre réellement, mais pour rien au monde on ne voudrait arrêter le premier. Je ne sais jusqu'où nous sommes allés. Orgueilleux et idiots comme deux jeunes coqs, on se faisait mal pour ne pas lâcher. Je crois que c'est le surveillant qui interrompit ce jeu stupide ou le coup de sifflet d'une fin de récré. Mais sachez que cela a pris des heures et peut-être des jours pour que nos malheureux doigts retrouvent leur état naturel. Nous avions deux boudins à la place de l'index et du majeur.

Ce défi, qui montre bien la folie douce des ados me fait encore penser à **Tommy Carpentier** qui était excellent en gym et savait, mieux que nous, faire le poirier et se déplacer en marchant sur les mains. Il avait aussi, une année, gagné une course de fûts d'essence lors des jeux de St-Louis. Vous savez, ces gros fûts de 200 litres, couchez-les, montez dessus en équilibre instable, faites rouler et dirigez le plus vite possible sans tomber. Eh bien donc pour nous épater, Tommy se pinçait fortement le biceps gauche avec le pouce et les autres doigts de la main droite, comme s'il prenait son biceps en tenaille, puis il tirait fortement vers le haut en comprimant toujours avec cette tenaille les muscles du biceps. L'effet d'étranglement par les doigts provoquait ainsi une excroissance assez étrange sur son biceps, une sorte de bosse sur le biceps provoquée par un afflux sanguin et la rétention de ce sang dans une sorte d'élargissement veineux, je suppose. À moins que ce ne fût plutôt un élargissement

momentané des chairs du muscle. Bizarre autant qu'étrange. Cela ne semblait nullement lui faire mal et cela se dissipait en quelques minutes, mais c'était drôle à voir...

Un autre Philippe – Van Roey –, dont j'ai déjà quelquefois parlé à propos de la chorale (voir plus haut à la section Les choristes), de sa voix sublime de soprano puis de basse, de son casque protecteur pour le trou qu'il avait dans le crâne, et l'anecdote des godasses de gym dans les cabinets racontée juste un peu plus haut. Ce Philippe, originaire de Butembo comme Claude Jaumin, était un lecteur assidu. Il ignore très certainement qu'il est un peu responsable de mon goût pour la bonne lecture, car à une question de Jaumin : « Quel est ton roman préféré? », après une brève hésitation, lui notre aîné d'un an répondit, là sur la grande plaine à l'ouest du collège : *Rebecca*, de Daphné du Maurier. Sans doute, Philippe et Claude ne se rappellent-ils pas de cette minute très précise. Mais pour moi, elle déclencha un mécanisme irréversible, cette minute ouvrit les vannes d'un torrent de lectures qui n'ont jamais cessé depuis plus de cinquante ans. Et un des premiers livres que je m'empressai de commander à la bibliothèque fut *Rebecca*, qui commence ainsi : « J'ai rêvé l'autre nuit que je retournais à Menderley ». Il m'en souvient encore!

À la fin de ma première année, j'étais donc encore en primaire, en juin 50, sous le préau près de la salle de gym, Étienne Verachtert qui terminait sa cinquième latine expliquait à Georges Van Bever ou Guy Dellache (finissants de 6^e latine) en quoi consistait le grec. Et moi (avec Claude J. ou Tommy C. ou Michel A?) j'écoutais un peu confus, car j'allais bientôt entrer en humanités gréco-latines. Et Verachtert nous expliquait, sérieux comme un pape et roulant un peu les R, que le grec n'était pas si difficile que ça, et il traçait quelques lettres grecques avec la pointe caoutchoutée de son soulier, là dans la poussière du préau (toujours le fameux préau de droite, côté gym, cité plus haut).

À chacun sa place et les vaches seront bien gardées

J'ai déjà dit et redit qu'au collège, nous avions un numéro personnel sur notre linge et nos objets personnels (couverts, lampe de poche...), pour éviter les pertes, les emprunts involontaires, etc. Mais nous étions aussi, et c'est naturel dans un grand internat, assignés chaque année ou parfois chaque trimestre à une place fixe. Ainsi nos chambrettes dans les dortoirs, nos pupitres à l'étude, nos chaises à la chapelle et au réfectoire ou nos places en classe.

Heureusement pas nos places dans les rangs, sauf en septième préparatoire avant de rentrer en classe après la récré. Le frère Étienne voulait des rangs où l'ordre était déterminé par notre taille, et c'est ainsi que j'étais toujours au premier rang du rang. Sur la photo 202, on voit bien les deux plus petits – Gérard Lebrun et André Bonsang – entourant le cher frère mariste.



202

Remarquez que... maintenant que je vous ai dit ça, je conviens que le titre a quelque chose de surprenant, car les vaches dont il est question, ce serait nous, les élèves! Or tout le monde sait que dans un collège, les vaches, ce sont plutôt les pions ou les profs ou le diro et le préfet. Eux oui, mais nous les élèves? Non, ce n'est vraiment pas le titre qui convient. À moins que les profs ou les surveillants aient eux aussi leur place... Oui, oui, c'est tout à fait vrai : chaque prof avait son pupitre en classe, et même bien devant pour qu'on le voie bien; le surveillant avait son bureau à l'étude ou sa chambre dans le dortoir. Il me semblait bien que les vaches, ce ne pouvait être nous! Mais cependant « seront bien gardées »? Là, c'est un peu plus difficile à expliquer, j'en conviens. Gardions-nous nos surveillants ou nos profs, ou le préfet et le recteur? Difficile à croire. Et si oui, comment les eussions-nous gardés? Attendez, attendez... il faut bien qu'on trouve une réponse. Là, je crois que je l'ai : à vrai dire, nous ne les gardions pas une fois, mais plusieurs fois, nous les regardions. C'est ça, ils nous servaient de modèles, de guides, d'éducateurs... alors nous les regardions! Voilà. À chacun sa place et les vaches étaient bien regardées!

Bon, oublions les vaches et revenons à nos moutons. Nous avions donc nos places. Or je me souviens qu'au réfectoire en particulier, la désignation des places devait être importante pour les liens d'amitié qui se forgeaient à cette époque. En effet, il n'est pas indifférent d'être le commensal de telle ou telle personne tous les jours à l'occasion des quatre repas. Les langues se délient, les liens se renforcent, les caractères s'affirment, les intérêts se manifestent. Nous avions de grandes tables qui au début ont accueilli huit élèves, puis nous eûmes plus d'espace à six. Je crois que durant les cinq années des humanités où nous avons été chez les Moyens puis chez les Grands, j'ai toujours été placé à la même table que Claude Jaumin. Et durant notre cinquième latine, nous étions à la même table qu'Antoine Papazoglakis.

J'aurais beaucoup de petites choses à dire à propos d'Antoine Papazoglakis, ce grand gars à l'œil coquin, la peau bronzée et le cheveu noir de jais. Il nous arriva au collège, venant d'Éville, en sixième latine. C'était un gars qu'on remarquait et même il aimait attirer l'attention. Il aimait rire, était fort beau garçon et en plus il jouait bien au foot. Il sera même quelque temps dans le Victory, je crois. Ce type de beauté grecque avait pas mal de succès auprès des filles. Il était fort studieux, mais avait de réels problèmes en mathématiques. Souvent en période d'examen, il nous demandait de l'aider et nous lui donnions des cours particuliers. Il était courageux. Il demandait facilement et acceptait volontiers notre aide. L'algèbre, la géométrie n'étaient vraiment pas ses branches favorites. Comme son nom était un peu compliqué, quoiqu'assez original pour nous, au début, il nous demanda de l'appeler par le sobriquet Zozo qu'il avait à Éville, disait-il. Mais nous ne l'avons jamais appelé ainsi, il est très vite devenu pour tout le collège notre Papa national. Il aimait prendre un ton blagueur avec tous, y compris les surveillants et se faisait un point d'honneur avec sa tignasse d'imiter Hitler en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Il sortait son peigne, qu'il avait toujours précieusement dans sa poche revolver, se ramenait la mèche sur le front, et plaçant avec la main gauche la pointe de son peigne sous le nez en guise de moustache, il levait la droite dans le fameux signe du *Heil Hitler*. C'était bien croqué.

Un jour que nous étions tous en cinquième latine, à table, où Jaumin et moi étions parmi ses commensaux, il nous raconta qu'il venait de découvrir une expression française qui disait « Attendez-moi sous l'orme », mais qu'il fallait comprendre par « ne m'attendez pas, je ne viendrai pas ». Il nous apostropha, Claude et moi, en nous demandant un peu brusquement si nous avions pigé. Peut-être Claude lui demanda-t-il ironiquement s'il avait eu lui-même à subir cet affront, il nous toisa de haut, comme le font tous les ados à l'égard des plus jeunes et nous dit : « Eh! vous les espèces de petits cons, si une fille vous dit *Attendez-moi sous l'orme*, cela voudra dire qu'elle ne viendra pas. Pigé, les p'tits mômes? ». Le ton était supérieur, mais il n'y avait rien de méchant dans cette apostrophe. Cette façon qu'avaient les plus grands ou les plus forts de parler aux plus jeunes est monnaie courante dans un internat. Les petits mômes que nous étions, Jaumin et moi, avions parfaitement compris. Nous n'avions nul besoin de cours particulier, nous!

À la chapelle ou à l'étude, nos places devaient avoir moins d'importance puisque c'était évidemment le silence obligatoire, quoique... Je me souviens aussi d'un voisin de chapelle qui s'appelait **Guy Citmino**. Il était un excellent chanteur, une voix de soprano magnifique. Mais il n'avait pas cette voix dans sa poche et à la chapelle, il nous arrivait de faire des concours d'apnée. Comme j'avais reçu une montre Oris avec une trotteuse pour les secondes, il me faisait signe de chronométrier, il faisait le plein d'oxygène, puis il coupait sa respiration. Il tenait facilement quarante à cinquante secondes. C'était déjà pas trop mal pour les jeunots de douze ou treize ans que nous étions alors. Quand nous étions en sixième latine, la chapelle fut restaurée avec de la pierre de France et un nouveau chemin de croix.

Un autre beau garçon qui fit tourner les cœurs de quelques filles de Cost, c'était **Jean-Marie Gille**. Lui sa spécialité était le théâtre, la diction. Il s'exprimait très bien et comme en plus il avait une brosse juste assez longue, des yeux bleus très clairs, la lippe légèrement sensuelle et des longs ongles qu'il soignait avec une lime indispensable, on comprendra qu'il avait un certain succès, pour ne pas dire un succès certain. Jean-Marie souriait toujours. Dans *Bonne nuit, colonel* il fut un colonel brillant.

Axel, Guido et Daniel Bothma étaient trois frères vraiment très spéciaux, fort sauvages, assez indisciplinés, parfois révoltés mais amicaux, le cœur sur la main et très souriants. Tous les trois étaient grands sans plus, assez minces et à la mâchoire assez carrée. Évidemment chacun des trois avait sa personnalité propre. Il ne faudrait donc pas les confondre.

Axel, l'aîné, était sans conteste le plus *crazy*, le plus fou à l'occasion. Ainsi un jour, il paraissait vraiment étrange, changé. On le scrute de près... Son regard en particulier nous étonnait et puis on se rend compte qu'il n'avait plus un poil autour des yeux. Il s'était rasé cils et sourcils, complètement. Assez spécial, comme ça sans vraie raison. Il m'avait fait rire une fois qu'il avait écopé de quatre pages. Il devait être un grand habitué des quatre pages (punition ordinaire lancée par un père à celui qui bavarde dans les rangs ou à l'étude, quatre pages de n'importe quoi à remettre le lendemain). Alors, lui, l'habitué de ces pages à remplir, pour aller plus vite et ne pas lire et copier un texte demi-ligne par demi-ligne comme on fait souvent, il inventait n'importe quoi et écrivait absolument tout ce qui lui venait en tête au moment d'écrire. Cela pouvait donner des divagations amusantes comme : « Lundi,

c'était mon tour de manger de la mayonnaise avec un baobab qui pleurait dans son coin parce que le pauvre petit chat n'avait pas vu venir les étonnants camions chargés d'épis de maïs. Mais il ne faut pas oublier que quatre et quatre font huit, même si cinq et cinq sont égaux à oh qui voilà dit la grand-mère [...] ». C'était parfois bien bidonnant à lire! Bothma était passé maître dans cet art d'écrire des pages de colle, textes sans queue ni tête mais ô combien instinctifs, et qui pouvaient nous transporter d'une maison dans une forêt en passant par un sous-marin de cinq tonnes ou par la chaîne de l'Himalaya avec des rastaquouères de Trafalgar, sans une seule virgule ni aucun point de suspension, d'interjection ou d'interrogation. Cela pouvait être un texte édifiant, du genre : « J'aime le macaroni cuit car les spaghettis crus, qui l'eût cru, ne sont comestibles que dans des bars aéronautiques pour tibias esseulés et ainsi je parle, j'écris mais je me fous du quart comme du tiers pourvu que le texte avance. Certains ronflent pendant que d'autres font les zouaves à écrire n'importe quoi, mais vraiment n'importe quoi sans aucune correction comme choucroute ou croûte de chou au fond la croûte de chou doit être délicieuse pourvu que mon frère revienne par avion avec arrêt à Belgrade qui est en Yougoslavie si j'en crois mon cours de géographie, oh! à propos il faut que je vous raconte ici eh! bien [...] » Et la sauce continuait en se délayant dans le plus insipide des textes imaginaires. C'est drôle, mais il me semble reconnaître le style de certains auteurs assez reconnus, non?

C'est Guido me semble-t-il, qui voulant jouer une blague au surveillant s'approcha avec un complice et demanda au père s'il était permis de jurer le nom de Dieu. « Non », répondit le père. Puis il demanda naïvement si un élève avait le droit de dire « Dieu ». « Évidemment », fut la réponse. « Et on peut dire aussi *Nom de* et rien derrière? » « Oui, bien sûr. » Alors, à deux, ils s'exclamèrent séparément. L'un cria « Nom de... », et l'autre enchaîna immédiatement : « Dieu! ». Prononcé très vite l'un après l'autre, cela donne tout l'effet du juron souhaité. Le surveillant et nous, les témoins n'étions pas dupes. Mais Guido et son complice (je ne sais plus qui) s'en tirèrent avec un simple avertissement. Guido était également un casse-cou, un vrai singe... À la barre fixe, plantée à l'autre bout de la plaine côté sud, il faisait des figures audacieuses et assez performantes. Je les revois aussi, lui et son frère Daniel, et Tommy Carpentier qui marchaient comme de vrais équilibristes d'un pilier à l'autre de la balustrade des patinoires, en courant sur les traverses rondes en béton. C'était dangereux et ne se faisait qu'en l'absence de surveillant dans les environs. Défi à la raison, comme toute tentative du même type... Reculer les limites de l'impossible, fierté de réaliser un acte de bravoure? Les alpinistes, les navigateurs et les grands explorateurs étaient sans doute faits de la même graine.

Je me souviens aussi du jour où Guido et Daniel ont été baptisés et ont fait leur première communion. C'était un choix personnel, très bien accueilli, faut-il le souligner.

Avec **Pierre Corten**, nous revenons à la raison. C'est le cas de le dire, car ce petit Pierre était presque toujours le premier de sa classe, juste un an avant la mienne. Un jour de juillet, il tenait en main un beau livre, la pièce de théâtre *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel qu'il venait de recevoir à la distribution des prix. Claudel était fort prisé chez les jésuites. Je reconnais le bouquin, j'en avais entendu parler et lui demande si c'est bien, car ils l'avaient étudié en classe. Il me répond : « Ah!



L'engueulade à la môme? Oui c'est très bon ». Lui, le petit sérieux m'avait bien fait rigoler, cette fois-là.

André Corten, le frère qui précède Pierre, André le placide au sourire si doux. On l'appelait Marmotte chez les scouts. Un an plus vieux que Pierre. Lui, il se fractura une épaule de belle manière en tombant de la grande tour que nous avions construite au local. (P618 et 619). Comme la fracture était vicieuse et compliquée, il fut rapatrié en Belgique dès le lendemain, avec des attelles lui tenant le bras à hauteur d'épaule et un sac pendu au bout en contrepoids. Nous avons vu, depuis la tour justement, passer l'avion qui l'emportait vers la Belgique. L'avion avait bien ses deux ailes droites à hauteur de la carlingue, mais pas de contrepoids pendus au bout...

Pierre Meessen était un grand échalas, de deux ou trois ans mon aîné. On le surnommait Fourchette et ce sobriquet convenait parfaitement à sa hauteur élancée, mais je croirais volontiers qu'il le reçut en raison de la similitude de sens avec la traduction de son nom flamand qui signifie, comme chacun l'a appris : couteaux, n'est-ce pas. Quoi qu'il en soit, on l'aimait bien avec son large sourire sous ses énormes lunettes. Il était très copain-copain avec tout le monde. La première fois que je le rencontrai, c'était lors de mon deuxième voyage en autobus de Paulis à Goma. Il venait de Paulis, je crois, et dans le bus quand il entra, ce fut une acclamation générale : « Hee, Meessen, hee Fourchette »! Tout le monde le connaissait, sauf nous les nouveaux. Il venait de passer deux mois dans une famille du Kenya pour y apprendre les rudiments de la langue de Shakespeare et en particulier, séjour fabuleux (sic), un mois sur la plage de Malindi au Kenya. Voilà pourquoi il était bronzé comme ce n'est pas possible. Il avait passé ses « vacances » à se faire brunir... Et, il nous le conta, ses slips de bain étaient déjà très strings, si vous voyez ce que je veux dire... Maintenant, avant de continuer mon histoire sur Fourchette, je vais d'abord faire un petit détour côté procure, vous comprendrez pourquoi..

Je raconte un peu plus haut que la procure du frère Joossen pouvait, si nous les commandions, nous fournir un fameux lot de petites pièces charmantes et classiques. J'en ai ainsi lu un bon nombre et je les ai encore toutes sur les tablettes de mes bibliothèques : *Cinna*, *Le Cid*, *Britannicus*, *Andromaque*, *Polyeucte*, mais aussi *Hamlet*, *Fantasio*, *Le jeu de l'amour et du hasard*... Il y a eu aussi les classiques latins et grecs et puis deux petits aide-mémoire sur l'histoire de Rome et du latin, et un autre sur le monde grec. J'adorais. Nous étions curieux de toute culture. J'ai ainsi fait collection de petits dictionnaires de poche en thème et en version : français-néerlandais et néerlandais-français, puis les deux d'anglais, de latin, de grec. Je me souviens que nous pouvions les rendre à la procure

qui se chargeait de les fournir à titre d'occasion : cela coûtait évidemment beaucoup moins cher. Si je dis cela, c'est parce que j'ai encore quatre ou cinq de ces minidictionnaires, et en particulier celui de grec-français d'occasion et qui était signé Pierre Meessen, justement, notre grand dégingandé à lunettes, un des plus grands et des plus minces et des plus agréables plaisantins du collège. Or un jour, en fouillant mon petit dictionnaire, j'ai découvert qu'il avait astucieusement souligné quelques lettres qui semblaient prises au hasard dans le long texte qui servait de préface à ce minidictionnaire. Curieux, j'ai noté ces lettres à tout hasard, tel un aventurier à la recherche d'un trésor qui essaie de résoudre les énigmes accumulées sur son chemin. Et quelle ne fut pas ma surprise, en réunissant toutes ces lettres, de découvrir que cela donnait la phrase suivante : « P-i-e-r-r-e M-e-e-s-s-e-n est un brave type ». J'ai souri en pensant à lui qui déjà nous avait quittés, alors que j'étais en cinquième latine. J'avais ajouté, toujours selon le même procédé : « A-n-d-ré Bonsang également. » Je suis sûr que Meessen, s'il me lisait maintenant serait bien étonné. Peut-être ne s'en souvient-il pas. J'ai encore son vieux dictionnaire de grec, mais lui, qu'est-il devenu, lui?

Jean-Pierre Courtois, la petite fouine, la souris à lunettes, le rat de bibliothèque que j'ai envié toute ma vie, moi le prof de français, pour la facilité déconcertante avec laquelle il savait en peu de mots dresser un petit tableau éloquent et très bien croqué. Quel style!

Je me souviendrai toujours de l'émerveillement du père Somers en 6^e latine (ou du père De Wilde, donc en 5^e) pour un devoir de Courtois. Il fallait décrire trois ou quatre animaux en utilisant le moins de mots possible, mais de manière pittoresque (de *pittore*, peintre en italien, nous avait sentencieusement expliqué le père). Et voici, de mémoire après cinquante-cinq ans, un des trois ou quatre portraits animaliers de Jean-Pierre : l'éléphant. « Quel est ce gros tonneau assis sur quatre tabourets? » Avouez que cela est merveilleux de concision. Il n'a même pas eu besoin de parler de la trompe ou des défenses comme nous avons tous fait. Je sais aussi qu'il avait admirablement croqué un chat de gouttière, mais ne me demandez pas la phrase, elle s'est enfuie avec le chat.

Jean Amerijkx un jour nous étonna par son calme et son flegme. Lui, le toujours premier par ordre alphabétique quand on nommait tous les élèves, dormait paisiblement au dortoir le premier jour des vacances. Il devait se réveiller tôt et partir ce matin-là. Ces jours de vacances ont cela d'extraordinaire au collège que nous ne sommes plus soumis à aucun horaire. On va, on vient, on vagabonde attendant le jour et l'heure du départ. Alors à deux ou trois, on décide d'aller le réveiller par surprise en lui susurrant d'une voix douce, mielleuse et la plus féminine : « Bonjour chéri, mon Jeannot... lève-toi, c'est l'heure », et autres mots doux du même acabit. Sa réaction nous laissa pantois. Il se retourne, se réveille, nous regarde, reste impassible, de marbre, et puis il nous dit, de son lit : « Espèces de cons »!

Et qui encore?

Yves Demilde que je reverrai plus tard, à Lemfu avec son petit frère faisant commerce de racines avec l'Angola. Il avait mille façons de siffler en imitant tous les oiseaux et même les macaques. Il émettait les sons qu'il voulait avec sa bouche. Son totem, à lui l'énervé : Ouistiti.

Jean Derventian était d'origine arménienne. Très gentil garçon, ce grand mince à lunettes et à la mèche d'ébène avait besoin pour bien réussir, lorsqu'il était en sixième moderne. Je me rappelle, cette fois-là, il était dans les premiers de sa classe et monsieur Van der Vorst corrigeait devant lui et devant nous sa copie d'examen de musique. Et le pauvre Derventian s'est effondré, car il n'avait pas eu les points escomptés et reculait d'une ou de deux places dans le classement général.

Qui, quoi encore remonte dans mes souvenirs?

Les clavicules très prononcées de **Serge Tripepi**. Il en était fier, le bougre.

Paul Schoetter, le prince des acolytes, alias Chevreuil, CP des Faucons, le grand frère sérieux et de bon conseil pour tous.

Alain Spaey, excellent conférencier qui nous entretenait de Pierre Mendès France dans le petit salon vert. Lui, il savait s'exprimer.

Amand Nijs, le roi du *stalking* dans les jeux d'approche, le gars qui savait voir sans être vu... Loutre, CP des Lynx, calme et parfait bilingue, comme tous les Flamands au collège.

Charles Kyréeff, un peu notre mascotte. Il avait besoin d'attirer l'attention. Il aimait rire, blaguer, faire l'étonné. Je me souviens, oui : il collectionnait les timbres.

Et de ma promotion, de mes classes, beaucoup encore me font signe, m'interpellent, ils me crient dans le silence, je les entends, je les vois : **Gérard Lebrun** le petit rond, jovial avec sa brosse bien droite; **Guy De Pooter**, parfait bilingue, lui l'externe si correct toujours bien mis et qui roulait gentiment les R. C'est lui qui me donna ma première leçon de flamand quand j'arrivai en 49, moi qui n'en avais jamais fait, alors que tous en étaient à leur deuxième ou troisième année de flamand. Il nous dit : « *De maan*, c'est la lune et *de man* c'est l'homme, alors un homme dans la lune, c'est *de man in de maan* », et il riait. **Jean Maurice Istasse** et sa voix de fausset. Un jour il nous quitta pour maladie, il resta alité durant de longues semaines. Il était parti en gamin, il nous revint en homme : très grandi, car paraît-il on pousse plus quand on reste couché. Sa voix également avait bien mué. Le grand **Gustave Anciaux**, notre premier de classe en septième – je fus son second! Un jour il s'est cassé le petit doigt. Pauvre auriculaire bercé dans son berceau de plâtre comme un bébé... Qui encore? **Alexandre de Bonhomme**, sage comme une image; **Guy Martin**, petit externe qui nous apportait des bonbons tous les matins pour se faire bien voir de ses camarades; **Albert Defays**, la tignasse blonde et l'œil farceur, qui était souvent derrière moi ou à côté de moi, derrière Gérard Lebrun dans les rangs pour entrer en classe de septième préparatoire, car le frère Étienne exigeait que nous nous placions par ordre croissant selon la taille. Alors Albert, Gérard et moi étions dans les premiers, suivis de Guy D. et Éric P. Et puis, n'oublions pas que je fis ma promesse scoutie chez monsieur et madame Defays, à Karamba. Caramba! Je revois aussi le grand sourire de **Michel Mertens** aux dents si blanches, lui l'externe dont le papa, évidemment, était dentiste. C'était même mon dentiste et parfois l'occasion d'une sortie en ville.

Qui encore? Un autre Petit, et même plus petit que moi, en sixième latine : **Michel Danau** (il semble qu'un danau soit le petit d'un daim... et Daim était le totem de Noël, mais cela n'a rien à voir). Michel était un petit blond, un peu maigrichon, très doux et délicat. **André Forro** est un autre cher copain dont j'ai trop peu parlé dans ce site. Il fut aussi mon CP (voir ci-dessus au local des Hiboux, voir aussi l'épisode des barres à mine et le devoir sur les nuages). Notre Castor était un bourreau de travail, il était très souple et roulait les R. Était-ce dû à ses origines magyares? Le secret de ses longs cils? Sa maman les lui avait coupés lorsqu'il était bébé. **Tony Delvaux**, l'œil interrogateur, la mèche noire et rebelle, le visage carré, était un bon arrière au foot. **Guy Ouwerx** avait la souplesse et la démarche d'un chat. **Guy Van Dijck** paraissait un peu gêné d'être trop grand, mais quel cœur d'or et, malgré sa mèche qui lui tombait sur l'œil et qu'il rabattait d'un geste brusque mais décidé, quel sourire angélique qui aurait sans doute plu à son célèbre prédécesseur, le peintre flamand du même nom. J'ai parlé ailleurs aussi des colères et des rires d'**Hubert van der Vorst**] le Faon qui fut aussi mon CP, petit frère de Frankie, mais surtout neveu de notre maître de musique. **Éric Pélicaen**, petit Flamand mis au régime français, très souple lui aussi, la tignasse acajou et quelques taches de rousseur. **Tommy Carpentier**, mon copain de toujours, du même âge que moi, agile comme un singe, deuxième d'une famille de six gars (voir plus haut); **Claude Jadoul**, à la démarche légèrement claudicante, il avait le numéro 75 (hé! je me souviens de ce détail, parce que mon frère Christian et moi avions le 74). J'ai revu Claude vraiment par hasard à Liège, en 61 ou 62, alors que fiancés l'un et l'autre nous participions avec nos fiancées à un concours au Grand Bazar.

Et qui encore? En vrac : **François Dumont de Chassart**, **Patrick Sailleux**, **Guy Morel**, **Guy Cimino** à la voix d'or, **Carlo Orbaen** qui habitait à Lisala, au nord-est, un des plus éloignés du collège, et les deux frères **Renaud**, **Luc** et **Guy** qui se disputaient souvent et que j'avais rencontrés sur le bateau *Mar del Plata* qui nous amenait au Congo en 48... Les grands du fond de la classe : **Boetz**, **Van Mossevelde**, **Otao**, **Marchand**, **Goossens**, **Van de Guth**. Les un peu plus âgés de notre promotion : **Stiernet**, **Manu Liebrecht**, **Julien Babilon**, **Robert Gaillard**, **Louis Schoolmeester**, **René Foscolo**, le pêcheur, **Raphael Ledru**, **Georges Van den Heuvel**, dit Manivelle, dit Civette, dit aussi Magnéto, **André Junès**, **van Antwerpen**, *ya, ya...* un bloqueur celui-là. Les modernes : **Jean Paquay**, le nerveux, mon rival pour le rôle du Petit Poucet, et futur petit Prince; **Guy Motte**, **Georges Havelange**, **Fernand Thielemans**... Et les plus jeunes que nous : **Luc Van den Eeckaut**, Colibri, qui fit sa promesse le même jour que moi, **Georges de Bilderling**, **Freddy André**, le sage **Jean Doyen**, **Jean-Claude De Busscher**, **Jean-Claude de Wergifosse**, **Louis Van den Plas**, **Alain Delville**... Nos aînés : **Raymond Poncelet**, **Robert Debroux**, **Nick Carpentier** déjà nommé, **Michel Staes** et sa jambe plus courte à cause de la polio, Chat aux yeux verts, notre CT un certain temps, lui qui savait hypnotiser son monde, même le surveillant qu'il aurait fait pleurer en pleine étude (on le disait, mais je ne l'ai pas vu); et encore **Paul Faucon**, mon arrière cousin, et **Hugo Van Rompaey** qui deviendra madame Jevoistout avec sa boule de cristal. Et moi, je vois encore le grand **Jacques Juste**, **Marc Suttor**, l'athlète et champion de natation, **Dominique de Kerkhove**, la Coccinelle affairée, **Oswaeld Baert**, notre grand costaud compagnon flamand qui fit les exercices seul devant tous, lors de la fête de la gym, pour que tout le monde puisse le suivre et être en harmonie.

Les deux frères **Dubois, Christian** le bon gros et **Guy** le mince, qui habitaient Watsa comme nous, Christian mon *frater* et moi, et avec qui nous avons quelquefois fait le trajet Irumu-Watsa et retour. Leur souvenir m'est un écho de nos vacances. Et le bouclé **Panayotis Zottos** au nom grec bien fleuri, toujours dernier de la liste alphabétique, à l'opposé d'Amerijx. Et **Jacques Beaufort**, mon ami trop tôt disparu, toi sans qui ce site ne serait encore qu'un vague souhait ou un vain mot, toi mon cher Pithivier, que je n'oublierai jamais...

Et enfin, même si je les ai souvent nommés ailleurs, il faut quand même au moins que je les nomme ici : les deux frères **André, Michel**, le vénérable Marabout, serviable, aimable, et aussi blagueur, bien sûr, et **Jean-Marie**, le cadet, la mâchoire toujours fendue d'un large sourire, dynamique et amical. **François Noël** qui était en modernes, intelligent et moqueur derrière ses lunettes et son acné, et avec lequel j'ai fait plus d'une bêtise dans les coins et recoins de notre *alma mater*. Quant à **Claude Jaumin**, je ne pouvais pas mieux choisir que lui le déluré, lui le dilettante, pour terminer cette trop brève nomenclature. Te souviens-tu, Claude, mon éternel rival pour les premières places dans toutes les matières? C'était un combat à la loyale. Sans doute, Claude, est-ce un peu grâce à toi que j'ai étudié. Nous redoublions d'effort, moi plus que toi... toi qui as toujours affirmé haut et fort que tu serais médecin. Bravo pour ta constance, ta vocation, ta détermination, toi que j'ai revu enfin après quarante-sept ans, en 2002.

Et tous les autres encore, combien d'autres. Cœurs tendres, forts en gueule, bras cassés, faux durs, sportifs, artistes, intellectuels, vrais copains et simples camarades... toutes ces figures aimées qui ont accompagné ma jeunesse.

c) Et quoi encore?

Voici encore quelques hauts faits d'armes et quelques faits et gestes sans importance qui se déroulèrent au collège entre 49 et 55. Ils n'ont rien de commun l'un avec l'autre, sauf peut-être leur caractère anonyme, car Mnémosyne ne m'en a pas révélé le nom des acteurs. Je jure cependant que tout ce que je vous raconte est véridique et que j'en fus témoin.

*Ô combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!*

Corneille, Le Cid

Combien de fois me suis-je demandé : mais qui donc était cet élève, un peu plus âgé que moi, noir de cheveux, la tignasse souvent sur les yeux, plutôt mince, même maigrichon, et qui sitôt en récré sortait son harmonica chromatique de sa poche et jouait n'importe quoi aussi bien que les frères du trio Raisner. Oui, je sais il y avait au collège de nombreux élèves qui jouaient de l'harmonica. Mais personne ne l'égalait lui. Il jouait ce qu'il voulait et de sa main gauche en étouffoir, il savait varier les harmonies et les vibratos. Un dieu... Il y avait eu Pan et sa flûte, il aurait dû y avoir lui et sa musique

à bouche. Ennio Morricone a peut-être pensé à lui en composant *Le gamin...*, pardon *L'homme à l'harmonica*. Mais comment s'appelait-il? Guido De Wolf, Willy Senden, Alex Michelson, Paul Vicat, Serge Van Vyve... ou encore un Vidoudez ou un autre? Mais qui donc, Bon Dieu? Si quelqu'un se reconnaît ou sait de qui je parle, prière de me le signaler. Merci. Je ne sais pourquoi je pencherais pour Paul Vicat ou alors peut-être Paul Thiran? Aidez-moi!

Et qui était ce flambeur qui a tenu le pari d'allumer une cigarette devant Rollmops et sans se faire pincer, sur la patinoire durant une récréation à une heure où il était interdit de fumer? Avouez que c'est une performance! Le gars a réussi. Il est parti de loin, la cigarette éteinte cachée dans une main et le briquet dans l'autre main.

Il portait, comme plusieurs d'entre nous, son pull roulé sur les épaules, comme une écharpe. Nous faisons souvent cela durant la saison sèche, car s'il faisait frisquet à 6 h 30 du matin en sortant du dortoir, il faisait souvent nettement plus chaud à midi. Alors, on enlevait son pull, et on le gardait roulé sur les épaules pour s'en libérer les mains. Voilà donc notre parieur avec ses trois accessoires : cigarette et briquet dans les mains, pull comme une étole d'hermine. Il avance, passe juste devant Rollmops et là, en faisant semblant de se trébucher et en basculant son pull par-dessus sa tête, il allume sa sèche en une aspiration, puis continue comme si de rien n'était, sur la patinoire et vient rejoindre son groupe de juges parieurs, la cibiche allumée dans les pattes. Cela s'est fait en plein jour, lors d'une récré où on n'avait pas fumage. Belle expérience! Mais qui était-ce, sapristouche! Là, je penche pour un gars un peu roux, un an ou deux plus âgé que moi... Serait-ce Jean Shaefer? Ou peut-être Guy Van Daele? Un rouquin, j'en suis quasi sûr... qui un jour se blessa en descendant en courant la grande volée d'escaliers sous le gong, entre la chapelle et le réfectoire? Ici, la situation est tragique, la piste sanglante (que j'ai vue) allait des escaliers au dortoir, passant sur la barza, à côté du réfectoire. Sans doute a-t-il décidé d'aller chercher de l'aide quelque part. Des grosses taches de sang sur le ciment, tous les trois ou quatre mètres. De quoi s'agissait-il?

Voici. Un grand gars, de trois ou quatre ans plus vieux que moi, un jour qu'il était pressé est descendu les escaliers quatre à quatre. Mais il faut savoir que ces escaliers (P048) où le passage est intense ont été construits avec une armature métallique sous le rebord de chaque marche. Et sur une marche, il dut poser un pied trop en arrière, si bien que dans l'élan de la course, en repliant la jambe, le tendon d'Achille de ce pied a dû frôler de trop près le rebord métallique en se relevant et il s'est complètement pelé : soulier, chaussette, peau et chair jusqu'à l'os. Ah! que cela a dû faire mal! Il aura terminé sa course au pied de l'escalier sans rien sentir, puis peu à peu cela s'est mis à pisser le sang et à lui faire de plus en plus mal, comme si on lui entrait un couteau dans la chair vive. Brrr!

Je vous dis qu'on pouvait le suivre à la trace une heure après! Ce grand gars qui a saigné en se déchirant le tendon d'Achille sur l'escalier, je revois sa figure, mais son nom... qui était-ce?

Parlant d'accidents, les bras cassés ne se comptaient plus au collège et donc ne se conteront pas – remarquâtes-vous le joli effet littéraire : le passé pour la triste réalité comptable des bras cassés, et le futur pour l'heureuse décision de ne pas narrer. Et tout cela, ô fin du fin, par l'utilisation télescopique de deux verbes qui se répondent par leur homophonie : compter, conter. « Admirable, n'est-il

pas? », comme auraient dit les Anglais sortis tout droit de nos *Britain II ou III*? Hum, passons. Sur la patinoire les accidents étaient hélas fréquents avec les patins : bras ou jambes cassés par collision contre une colonne, ou rencontre fortuite et malencontreuse de quelque passant : bang! Je m'étais laissé dire qu'il y a eu une belle époque où nous avions le triste record des fractures à l'hôpital de Cost. En moyenne une par semaine! Mais cette statistique à elle seule ne mérite pas qu'on l'inscrive dans les annales.



Par contre, il y eut des accidents célèbres. Outre celui du tendon d'Achille pelé (voir ci-dessus) ou celui de l'épaule fracturée d'André Corten, « rapatrié » dans la mère patrie avec son petit sac de sable (voir plus haut), et la tragique noyade du petit Bracaval narrée ailleurs, il y eut encore le cas terrible de ce jeune gamin qui tomba de la balustrade sur le seuil de ciment sis juste au bord de la plaine (P004), au pied de la préfecture. Il jouait

sans doute sur la balustrade comme tous l'ont fait et ce fut la chute de quatre mètres. Il tomba à peu près à genoux, sur ce petit passage de béton et se fractura les quatre membres et plusieurs dents. Pauvre chérubin. C'était un tout petit bonhomme de huit ou neuf ans. Un père surveillant (Verhaegen?) qui était assez éloigné sur la plaine a cru voir en se retournant juste à ce moment comme une feuille de journal emportée par le vent. C'était le corps qui chutait. Quand on l'a ramassé, c'était un pantin désarticulé.

Revenons à des images plus réjouissantes. Parlant d'images, avec qui étais-je, flânant ce samedi ou dimanche après-midi, lorsque nous avons vraiment par hasard constaté que la petite porte latérale qui donne accès à l'arrière des balcons de la grande salle n'était pas fermée à clé? Je pense bien que j'étais avec François Noël. Avec lui, il nous arrivait de fouiner un peu partout¹, même si Fouine était en réalité le totem de Claude Jaumin. Donc, François et moi nous poussons la porte pour nous glisser subrepticement à l'intérieur. Cette ouverture envoie un grand rayon de lumière dans la salle obscure, puis nous la refermons aussitôt, car nous voyons clairement sur le grand écran qu'on est en train de passer un film. Youpiiii! Une petite séance de cinéma? Bonne affaire, on entre, on se choisit une rangée, un fauteuil (on avait le choix!), on s'installe (il manquait juste les chocolats glacés ou le pop-corn) et on regarde le film, deux minutes tout au plus, jusqu'au moment où la même porte se rouvre brutalement et nous voyons très nettement la grande silhouette du père préfet, le Pif, le père Van de Kerkhove qui s'approche de nous à toute vitesse et nous demande ce qu'on fait là. On répond qu'on a vu la porte ouverte et que... Il nous prie alors de sortir immédiatement car il était en train de visionner le film que nous devions voir une ou deux semaines plus tard, le dimanche après-midi. En fait, il procédait à la censure et était prêt avec *bræder* Prouvé (ou Joossen) projectionniste à utiliser la paire de ciseaux de tous les censeurs du monde.

¹ Voir l'épisode du vin de messe à la grande sacristie au chapitre 3.

Un autre jour, et encore tout à fait par hasard, lors de la récréation après le premier cours, par le plus grand des hasards je le répète, nous vaquions côté réfectoire et quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous entr'aperçûmes une dizaine d'élèves assis au réfectoire et occupés à... manger! Et ils ne mangeaient pas n'importe quoi, les lascars. Ils dégustaient des œufs sur le plat, s'il vous plaît! Rien que ça! Non, mais vous vous rendez compte? Qu'est-ce que cela signifiait? Et pourtant, ils avaient déjeuné comme tout le monde. Je reconnaissais... non je ne nommerai personne. Mais pourquoi ces chouchous, ces favoris, ces enfants gâtés bénéficiaient-ils ainsi de cet extra? C'étaient des chérubins dont les parents payaient un supplément (je le suppose, on est jésuite ou on ne l'est pas) pour qu'ils se nourrissent un peu plus, qu'ils reçoivent une nourriture un peu plus saine que l'ordinaire des troupiers que nous étions (devrais-je dire des trous de cul?) ... Non, mais vous imaginez notre surprise, à nous qui avons découvert le pot aux roses et qu'on avait bien pris soin de ne pas avertir, naturellement. Tout ce petit traficotage était tenu secret! Ah! mais, on s'est chargés de le révéler, nous les laissés pour compte! Je vous demande un peu, quand même!

Un pied torpille, un doigt fusée et... une frite!

On avait 12, 14 ans et pour rigoler un peu et briser le train-train quotidien de l'internat, nous avions deux blagues, deux petits gestes purement physiques et sans méchanceté aucune que nous faisions volontiers à un copain lorsque le surveillant ne nous regardait pas.

La première de ces blagues consistait, lorsque nous étions derrière un autre – et cela arrivait très fréquemment, en particulier lorsque nous marchions en rangs et en silence –, à envoyer par en bas un coup de pied très fort et très précis sous la semelle du camarade qui marchait devant nous au moment exact où il levait le pied.

Ce geste anodin, lorsqu'il était bien réussi provoquait toujours le rire par la soudaineté de l'attaque et l'étonnement de la victime qui tout à coup voyait son propre pied projeté bien haut en avant et parfois menaçait même de le faire tomber parce qu'il se trouvait déséquilibré. J'imagine que lorsque cela lui arrivait, quand il voyait soudain sa jambe décoller ainsi, le gars devait se demander pourquoi soudain cette guibolle, sa propre jambe, jouait les filles de l'air sans qu'il lui ait rien demandé! Inutile de dire que pour bien réussir ce coup, il fallait se tenir très près de sa victime, le suivre quelques pas silencieusement pour se mettre à son rythme et lui frapper la plante du pied par en dessous sans qu'il s'y attende. Le copain ne tombait jamais, mais parfois devait courir un ou deux pas pour retrouver l'équilibre menacé et toujours rigolait bien fort de ce tour sans malice. Je dois dire que je m'en tirais assez bien dans cette aventure. J'étais passé maître dans l'art du coup de pied torpille.

L'autre coup légèrement malicieux et du même effet se pratiquait avec la main dans les étages supérieurs. L'attaquant était toujours derrière et la victime juste devant, le dos tourné. On s'approchait de lui assez près, légèrement d'un côté, on pointait l'index près de sa joue, à hauteur du nez et on l'interpellait de ce côté. Immanquablement le camarade se retournait et venait heurter son pif sur notre doigt pointé. C'était amusant, rigolo et sans conséquence. Je me souviens qu'à certaines époques nous faisions beaucoup ce genre de blagues entre nous. Il fallait bien trouver de quoi se distraire durant

ces récréations parfois longues et monotones. Nous le répétions tellement que d'aucuns avaient trouvé la parade. Je vois encore André Forro. Lorsqu'on l'appelait, il se ventilait les joues avec ses propres mains pour éventuellement annihiler l'effet du doigt pointé telle une fusée destinée à lui anéantir le pif! Vous voyez le genre : « Hé, Forro, tu viens? » Et alors, le dit Forro, au lieu de tourner normalement la tête et répondre oui, non ou encore où ça? se ventilait les deux joues puis lentement tournait la tête. C'était d'un effet bœuf! Mais avec ça, il lui est arrivé de nous prendre à notre propre piège. Une autre parade consistait, lorsque l'appel venait de l'arrière gauche à se tourner ostensiblement vers l'arrière droite pour éviter le doigt vengeur. Cela nous faisait rire. Non mais, blague à part, c'est un truc, je l'ai appris plus tard, que les acteurs américains de l'Actor's Studio comme Marlon Brando et Paul Newman devaient utiliser, non pas pour éviter un doigt mal placé, mais simplement pour attirer l'attention en faisant le contraire de ce à quoi s'attend le spectateur. Vous voyez ce que je veux dire : un partenaire, par exemple Eva Marie Saint dans *Sur les quais* est derrière Marlon, mais légèrement sur la droite. Elle l'appelle : « Terry ». Au lieu de pivoter de 100 ou 150 degrés vers la droite, la tête de Brando tourne vers la gauche et fera 200 ou 250 degrés. C'est contraire à tous les usages, donc c'était l'effet inattendu et recherché par Lee Strasberg. Je ne crois pas qu'André Forro, Claude Jaumin, Michel André, François Noël ou moi-même en poussant nos têtes adolescentes et boutonneuses à faire le grand tour ayons jamais pensé faire œuvre de pionniers en matière cinématographique. Mais sait-on jamais?

Enfin, vous connaissez l'expression « jamais deux sans trois »? C'est parce qu'il me revient une troisième farce que nous faisions aussi à celui qui nous précédait, mais ici le tour est plus vicieux, si je puis dire. Connaissez-vous la définition d'une frite? Non, non pas les frites que le frère Prouvé et ses cuistots nous préparaient le jeudi midi, ni toutes les excellentes frites de Jacques Brel dégustées avec des moules, non je parle d'une autre frite : « coup sur les fesses donné d'un geste vif du dos de la main ». Si cette définition sous-entend que le coup est porté de haut en bas, alors sans doute elle correspond à la blague dont je veux vous entretenir et vous aurez appris quelque chose et moi aussi, sinon tant pis pour la frite. En effet, si le coup sur les fesses est porté de haut en bas en frôlant lesdites fesses avec le dos des doigts, plutôt que la main, si vraiment les doigts frôlent à toute vitesse l'arrière-train de la victime comme pour lui couper une tranche de jambon, alors oui, vous avez affaire à un coup terriblement vicieux, car il pince assez fort les parties rebondies de la victime. Cela cuit littéralement pendant quelques secondes, puis heureusement cela s'oublie aussi vite. Comprenons-nous bien : toute la difficulté pour l'assaillant était d'être suffisamment proche pour à peine frôler, mais en le touchant cependant, sans être trop près pour ne pas heurter le derrière. C'était vraiment une affaire de millimètres, si tel était le cas, le frappeur ne sentait rien, mais le receveur ressentait un pincement, puis une légère cuisson de l'arrière-train, je vous l'assure.

Un matin de ma dernière année, en 55, notre groupe de poésie refusa d'aller en classe parce que ce matin-là, on venait d'apprendre que le père recteur avait décidé de renvoyer Georges Van Bever chez lui. On n'a jamais vraiment su pourquoi... esprit mauvais et pernicieux se contentaient de dire les pères. Surpris, choqués même par cette décision que nous ne comprenions pas, nous les gars

de poésie refusâmes de quitter la patinoire et d'aller chercher nos livres de classe à l'étude. Nous ne voulions pas rentrer en classe et nous retrouver sans Georges. Le père Jacqmotte, notre titulaire, semblait d'accord avec notre esprit de solidarité. C'est monsieur Mortier (prof de 6^e latine) qui passant par là et nous voyant en grève sur la patinoire, nous a poussés pour nous faire monter à l'étude, car le surveillant des Grands (Bilulu) était dépassé par les événements.

Sur cette même patinoire, je revois le père Somers, beaucoup plus tôt, en 50 ou 51, patiner comme un roi du hockey sur glace. C'est qu'il patinait bien, le bougre, sur ses patins à roulettes non alignées comme aujourd'hui. Il savait même évoluer gracieusement en marche arrière. Alors, il fit construire des crosses de hockey, constitua deux équipes des meilleurs éléments roulants de nos divisions blindées. Et là, en pleins tropiques, sur la patinoire est du collège, on installa deux *goals* et des planches sur les bords pour empêcher la rondelle (en Europe et en Afrique on dirait le palet) de valser par-delà la glace... euh! je veux dire la patinoire, et on assistait à des joutes de hockey, non pas sur gazon, ni sur glace, mais sur ciment. Tout simplement. Et cela grâce à ce cher Émile Somers!

Nous avions l'habitude d'assister au moins une fois tous les deux mois à une conférence ou un spectacle à la grande salle. Je renvoie le lecteur à la liste non exhaustive donnée plus haut. Ils y liront les noms des Mahuzier, Geerbrand, Gerbaut, De Prelle, Lachenal, Haroun Tazief et autres Charles Trenet. Mais un jour que nous montions au jubé avec la chorale pour la messe du public, quelle ne fut pas notre surprise de voir discutant sur le parvis de la chapelle un petit monsieur barbu et volubile qui ressemblait étrangement à Alain Bombard. Et cette ressemblance n'avait rien d'anormal, puisque l'homme en question était bien le docteur Alain Bombard lui-même qui nous avait déjà parlé de sa fameuse traversée de l'Atlantique à bord de son canot *L'Hérétique* où il s'obligeait à démontrer qu'on peut survivre en mer sans moteur et sans avoir aucun vivre, liquide ni solide. Il suffit de pêcher du plancton avec un mouchoir, d'avalier cette mousse et de boire l'eau de pluie. S'il ne pleut pas, il faut boire un litre et un seul litre d'eau de mer par jour. Le problème c'est qu'elle est très salée (le saviez-vous?) et qu'on crève de soif. Il avait été amené à entreprendre cette expédition parce qu'un jour qu'il était jeune médecin inspecteur chargé du contrôle des canots de sauvetage et boîtes de secours des navires en partance, il s'était rendu compte, à Marseille, que la même pharmacie et boîte de survie circulait d'un bateau à l'autre lors de son inspection, les navires en étaient donc dépourvus. Il avait aussi répondu à nos questions en spécifiant bien que celui qui lui poserait une question qu'il estimait très importante recevrait son livre gratuitement. Je ne sais qui reçut ce livre parmi nous, mais je me souviens de la question : « Pourquoi votre canot pneumatique [qui était exposé sur la scène lors de sa conférence], se prolonge-t-il par ces deux boudins de chaque côté à l'arrière? » Je me souviens moins bien de la réponse : question de flottabilité ou pour l'empêcher de trop facilement changer de direction et aussi de se retourner... ou encore pour éviter les requins?

Je viens de citer de Prelle : je vais terminer ces comptes rendus par une blague amusante qu'il nous raconta lorsqu'il vint nous parler. Alain de Prelle était un journaliste au *Moustique* et il paria un jour qu'il serait capable de faire le tour du monde avec pour tout pécule un billet de mille francs au départ. Le voilà donc parti, en ces temps de guerre de Corée. Je vous fais grâce de ses 1200 pages d'aventures

superbement narrées dans deux gros bouquins : *Le tour du monde sur un billet de mille* et la suite en un autre gros bouquin de 500 ou 600 pages, mal reliées, *Les cinq sous de Lavarède*. Il revint en Belgique après deux ou trois ans, je crois, et recommença un autre tour du monde pour raconter le premier en conférences. Pas bête. Il assure quelque part que les femmes siamoises sont les plus belles femmes du monde.

Pour moi, Alain de Prella c'était mille aventures : la guerre de Corée, combien d'avions, de bateaux, de véhicules de toutes sortes, combien de pays traversés... Les Indes, le Cambodge, le Siam et les plus belles femmes au monde. C'était l'aventurier moderne, du vingtième siècle, ce n'était plus le découvreur de *terra ignota*, qui affronte des dangers inconnus, comme Stanley ou Livingstone ou Richard Burton ou John Speke, mais celui qui part à l'aventure et découvre les mille coutumes de millions de gens en se cherchant un chemin selon les disponibilités du moment. Oui, tout cela me faisait rêver de voyages, de découvertes, d'aventures. Au fond, il m'aura peut-être plus influencé que je ne pense.

Mais revenons à la petite blague promise. Cela se passe au Japon, extrêmement strict sur les bonnes manières, malgré leurs bains en famille. Bref, Alain de Prella est hébergé par une famille très collet monté en même temps que très chaleureuse. Et lui qui est là, attendant un moyen de transport pour continuer « gratos » de voir d'autres pays, en profite pour apprendre un peu la langue d'Hirohito. Et c'est ainsi qu'à table autour d'un bon souper avec la famille au grand complet, tout fier de ses nouvelles acquisitions dans le langage nippon, il regarde la fille aînée, sa voisine de table et lui dit fièrement : *Chichi, doso* (là aussi, je me souviens de ces termes comme si c'était hier qu'il nous racontait cela), ce qui signifie : du lait, s'il vous plaît. À ce moment, la demoiselle devient rouge de confusion, puis pâle et tremblante. Silence gêné de toute la famille. Il se demande ce qu'il a fait comme bétise. La fille se lève et se sauve littéralement en pleurant. Alors le papa lui demande ce qu'il veut. Il dit : « Du lait, s'il vous plaît ». Et le père et la mère se mettent gentiment à rire : car à leur fille, il lui avait demandé son sein! *Chichi*, c'est effectivement du lait, mais le lait maternel! Et voilà une histoire qui se termine sans chichi!

d) Comment dis-tu?

En fait, il ne s'agira ici que de vocabulaire. Au collège, nous avions nos idiomes, nos expressions bien à nous. Ce sous-titre répond à la question : comment disait-on ceci ou cela? Et je dirais même plus, comme les Dupondt, ce sous-titre répond plutôt à la question : savez-vous ce que tel mot signifiait pour nous? D'une manière générale, on peut affirmer qu'on s'exprimait bien (même très bien quand je vois et j'entends la jeunesse de ce début 21^e siècle). Nous avions un vocabulaire et une syntaxe de bon usage, bien français. Et vive monsieur Grevisse! Mais quelques mots d'argot, quelques régionalismes de Bruxelles (boules, *zievereire*, *kletch-kop*, *snottebel*), quelques mots au sens déformé et d'autres forgés par nous-mêmes, et enfin quelques mots carrément flamands (*stinken*, *volle-gaz*, *skieue*) pouvaient fleurir à l'occasion dans nos phrases de potaches. Je passe les mots en swahili (*bilulu*, *tchop*, *ndio*, *apana*, *acuna*) assez nombreux, que mes lecteurs « swahilistes », j'en suis sûr, connaissent mieux que moi (qui ne suis que « lingaliste » à mes heures)!

*Oh la la Que le temps s'étire
Oh la la
Tirelirela
Et je me serpentiluche
Je me scaramuche
Dans le creux des bois
Tous les raconte-bouillasses
Des grogne-filasses
Ne m'atteignent pas*

Croquemitoufle, de Bécaud, Amade et Delanoë

Alors, allons-y, et par ordre alphabétique, s'il vous plaît :

ABOULE TA GRAISSE Amène-toi, viens ici

ANDOUILLE Il ne s'agit pas de l'espèce de saucisson, mais d'une espèce d'imbécile qui se retrouvait devant nous et auquel on s'adresse par cette petite insulte gentille et sympathique. Cela s'employait fréquemment.

APRÈM Apocope de « après-midi ». Joues-tu au foot, c't aprèm?

ARRIÈRE-GOAL Terme péjoratif (et insultant) pour désigner quelqu'un qui joue mal au foot ou qui n'est bon qu'à ramasser le ballon.

BAGNOLE Voiture

BALLES Populaire pour francs. La fois où j'ai voulu faire rire la classe, en septième ou sixième latine, j'ai dit pour solutionner un problème : 15 000 balles au lieu de 15 000 francs. Tout le monde a rigolé, y compris le prof (comme quoi un rien nous faisait rire, car je ne trouve vraiment pas la blague très comique aujourd'hui)!

BAVARDER Parler alors que le silence est requis (en étude, dans les rangs, à la chapelle, en classe). Bavarder à ces moments risquait fort de nous valoir quatre pages.

BÉCANE Vélo

BEXON Vélo (vient certainement de bécane)

BIDONNER (SE) Rire. Se bidonner bien fort, c'est bidonnant, c'est tordant.

BLINQUER Reluire (de blanchir?). Ça blinke : ça brille

BLOQUE Nom féminin très pénible à évoquer pour un étudiant. C'est le temps d'étude intense qui précède les examens importants à la fin du trimestre.

BOUFFE Repas, nourriture, mangeaille

BOULES Bonbons. Un vrai régionalisme de Bruxelles, adopté par tous au collège. À Liège, on dit « chique », ce qui n'est pas mieux.

BRILS Mot flamand, masculin pluriel. Lunettes. T'as cassé tes brils?

BROSSE Cheveux en brosse, coupés en brosse. Dru, de 2 à 5 ou 6 cm. Certains portaient très bien la brosse. Attention une brosse au Québec est une cuite, ne confondons pas. Ne confondons pas non plus avec *kletchkop*, voir ce mot.

BUSE, BUSER Voir mofler.

CAFARD Tristesse due à la séparation, ennui de ses parents. Aussi : mouchard, rapporteur (voir manche-à-balle). Il n'était pas souhaitable d'avoir le cafard, mais il l'était encore moins d'être un sale cafard.

CALCIF Caleçon.

CAPITULA Culotte ou short des gamins que nous étions.

CAROTTE Tirer la carotte, faire semblant d'être malade. On disait aussi carotter.

CAROTTIER Celui qui tire la carotte, qui a l'habitude de refuser un travail, paresseux. On n'aimait pas se faire dire : « Espèce de carottier ».

CARTE Petit bulletin hebdomadaire, de la taille d'une carte postale, décerné par le titulaire en classe et par le surveillant à l'internat, remis le samedi souvent par le préfet et que nous devions envoyer à nos parents. Nous, à l'internat, en recevions donc deux. Elles variaient selon les points décernés de la Blanche (ou dorée) : TB, puis la Rouge (ou rose) : Bien, l'Orange : Assez Bien, la Bleue : Insuffisant, la Jaune : Mal et la Verte : Très mal. (P112-113 et légende explicative dans les réponses de notre quiz). Les élèves ayant eu des Bleues et Jaunes n'avaient pas de chocolat après le dîner du dimanche et les Jaunes avaient retenue au lieu du cinéma ou du foot, le dimanche après-midi.

CFR Abréviation du latin *conferatur*, se référer à

CHANDELLE Lorsqu'on foot, on *shootait* le ballon très haut en l'air, on faisait une chandelle.

CHICHE Parie! S'utilisait beaucoup quand on mettait quelqu'un au défi de faire ou de dire quelque chose. « Chiche que t'es pas capable! »

CHOUCHOU Celui qui selon ses camarades bénéficie d'un régime plus favorable de la part d'un prof ou un surveillant. Affirmation pas toujours prouvée et parfois sujette à caution parce que motivée par la jalousie. « On le sait bien, c'est son chouchou. »

CIBICHE (OU SÈCHE) Cigarette

CLEBS Chien

COGNE « Ça a de la cogne! » : c'est beau, intéressant, expressif, enthousiasmant.

COLLE, COLLER Punition, punir. Est-ce qu'il t'a collé? Il m'a collé huit pages. Ou bien Pierre a eu dix pages de colle! Deux heures de retenue, quelle colle!

CQFD S'emploie encore de nos jours, abréviation de *ce qu'il fallait démontrer*. C'étaient nos deux profs de math, Pas et Van der Wilt qui les utilisaient après chaque démonstration.

DORÉE Carte blanche, voir *carte*.

DOUF Gros, rempli, qui a beaucoup mangé. T'as vu comme elle est douf? J'ai vraiment trop bouffé, je me sens douf!

Expressions idiomatiques : Au collège, nous disposions aussi d'expressions idiomatiques créées de toutes pièces ou empruntées telles que :

ABOULE TA GRAISSE Amène-toi, viens ici

GROUILLE TES PUCES Dépêche-toi

SE BROSSER LE VENTRE Se passer de. Ex. : Lui, il reçoit tout et moi, je peux me broser le ventre...

FAIRE DANS SA CULOTTE Avoir peur, avoir la trouille.

FIEU Familiarité probablement dérivée de vieux : allez fieu.

FIN Adjectif qualificatif utilisé à toutes les sauces : « C'est fin » exprime la surprise, l'étonnement, l'évidence. « C'est fin! » équivalait à « C'est malin! » Au Québec, ce mot est plutôt utilisé dans le sens de « C'est gentil! ».

FINESSE! Exclamation du style de « C'est fin ». Marque l'étonnement ou l'évidence. Genre : « Finesse! elle est bien bonne » ou « Finesse! c'est évident ». On disait même « Finesse épaisse! », expression amusante, basée sur l'antithèse, ayant le même sens que « Finesse! » : « C'est fin, c'est malin! ». Cela n'avait guère de sens, mais cela rimait.

FOOTBALL Au football, nous utilisions un vocabulaire fort étendu avec quantité de mots anglais que je ne veux pas expliciter trop longuement ici :

back droit ou gauche Les deux joueurs arrière.

botter Envoyer la balle avec le pied.

centre-avant Joueur occupant l'avant-centre.

centre-half Le joueur du centre, le pivot, un des rôles principaux.

charge Action de charger avec les épaules ou le corps.

corner Coup de coin.

coupe Trophée rempli de bonbons que se partageaient les joueurs de l'équipe victorieuse après un trimestre de championnat dans chaque division.

draw Match nul.

dribbler Manier la balle avec le pied.

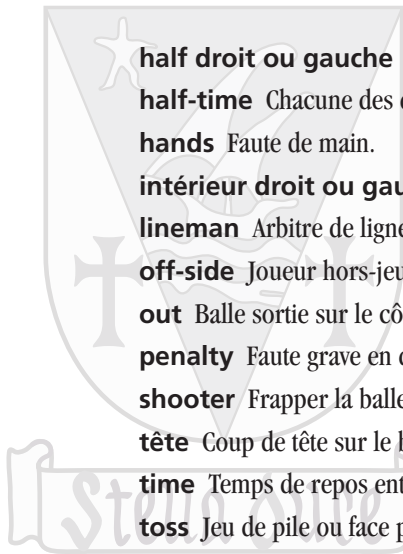
extérieur droit ou gauche Joueur de l'avant sur les côtés.

forward Les cinq joueurs de la ligne avant.

foul Faute de jeu.

free-kick Coup franc.

goal But ou gardien de but.



half droit ou gauche Demi, joueur du centre.

half-time Chacune des deux mi-temps de jeu, 45 minutes.

hands Faute de main.

intérieur droit ou gauche Joueur de l'avant près du centre.

lineman Arbitre de ligne, théoriquement deux.

off-side Joueur hors-jeu, dépassant le dernier adversaire en attaque.

out Balle sortie sur le côté.

penalty Faute grave en défense, dans la zone de son propre but, avec tir de réparation

shooter Frapper la balle du pied.

tête Coup de tête sur le ballon.

time Temps de repos entre deux mi-temps.

toss Jeu de pile ou face pour le choix du terrain, par l'arbitre avec les deux capitaines.

W-M Une des stratégies de jeu, où les dix joueurs de terrain sont répartis comme les pointes des lettres W et M entrecroisées l'une dans l'autre.

Sans compter les mots comme championnat, équipe, ballon, maillot, arbitre, sifflet, remplaçant...

FOOTS Des foots, ce sont des souliers de football. Tu me prêtes tes foots? Les mercredis et samedis après-midi, on s'échangeait facilement une paire de foots.

FRÈRE Religieux des frères maristes ou des frères jésuites. Ne pas confondre avec *père*.

GNAF « Espèce de gnaf », insulte légère, gentille même. Sot, innocent, fou.

GODASSES ET GODILLOTS Souliers, sandales.

GOULAFFE De goulou, qui vient certainement de goulafre. Gourmand, goinfre. Manger comme un goulaffe. « Espèce de goulaffe! »

GROUILLER ET SE GROUILLER Aller vite, se dépêcher. « Grouille tes puces! » : « dépêche-toi! ». On pouvait aussi parfois entendre crier simplement : « Grouille! » lorsque quelqu'un attendait devant un cabinet.

GUIBOLLE Jambe.

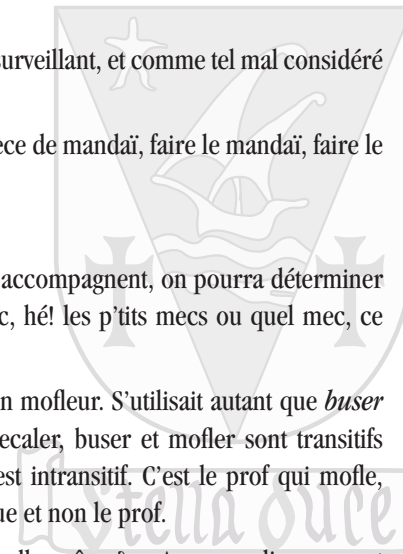
GYMS (AU PLURIEL) Sandales de gymnastique. On dirait aujourd'hui en France et en Belgique des *baskets*). Il fallait les faire blanchir. S'utilisaient en gym, mais aussi pour le tennis et pour beaucoup de sports.

IDIOMES Voir expressions idiomatiques.

KETCH OU KET Vient probablement de kid. Un petit ketch, un petit gamin, jeune, innocent.

KIF-KIF Semblable, égal. C'est kif-kif, c'est la même chose.

KLECHKOP Du flamand tête rasée. Cheveux coupés ras. Ne confondons pas avec la brosse.



MANCHE-À-BALLE Chouchou, élève bien vu d'un prof ou d'un surveillant, et comme tel mal considéré par les autres. Parfois un manche-à-balle devenait un cafard!

MANDAÏ OU MANDAILLE Mot insultant sans méchanceté. Espèce de mandaï, faire le mandaï, faire le con, l'idiot. C'est un gars peu intéressant.

MARRANT Amusant. Voir aussi *bidonnant*, *roulant*, *tordant*.

MEC Garçon, type, homme. Selon l'intonation et les mots qui l'accompagnent, on pourra déterminer si le mot est péjoratif ou mélioratif. Pauvre petit mec, sale mec, hé! les p'tits mecs ou quel mec, ce type, ça c't un mec.

MOFLER Faire échouer un examen. Il m'a moflé, tel prof est un mofleur. S'utilisait autant que *buser* (belgicisme). Les Français diront recaler. Ces trois verbes : recaler, buser et mofler sont transitifs directs (acceptent un complément direct), alors qu'échouer est intransitif. C'est le prof qui mofle, buse ou recale le malheureux élève, mais c'est l'élève qui échoue et non le prof.

MÔME Plus souvent utilisé au féminin, fille. « T'as vu la belle môme? » Au masculin, souvent accompagné de l'adjectif petit, signifie enfant, avec un sens péjoratif.

MOUQUÈRE Toujours accompagné de belle, une femme, toute femme idéale objet des élans et des vœux des ados. « As-tu vu la belle mouquère? » Une mouquère est plus adulte qu'une môme, évidemment.

ŒUF Mot légèrement insultant, empoté. « C'est votre fils, madame? Quel œuf! »

page Comme punition, page à écrire, à remplir par l'élève puni. Souvent le tarif était de quatre pages (jamais moins), parfois huit, rarement plus, sauf cas très spéciaux. À remettre le lendemain ou à faire en retenue. Cela pouvait être des pages à copier dans une matière ou un texte libre au choix de l'élève.

PANARD Pied, souvent associé au verbe puer. Il pue des panards.

PÉKIN Vieux mot français signifiant civil dans l'argot des militaires. Pour nous, du collège, les pékins étaient les gens ordinaires, les habitants de la ville ou d'ailleurs. Cela pouvait même concerner les étrangers par rapport à un groupe plus restreint : les pékins pouvaient être les autres pour deux scouts, par exemple. Il y avait souvent une connotation péjorative dans l'utilisation de ce terme. C'était même une insulte pour quelqu'un qui ne faisait pas partie d'un groupe ou qui ne réagissait pas comme les autres. « Espèce de pékin! »

PELER Ennuyer, lasser. Il est pelant, tu nous pèles, quelle pelade ce cours. Vient sans doute de la *Petite Iliade*, le texte d'Homère, transformé en *La petite Pelade*.

PÈRE C'est ainsi, eh! oui, que nous nous adressions toujours à tous nos braves pères jésuites, profs, surveillants, recteur, préfet, ministre ou autres pères jésuites (voir aussi *frère*).

PEYE Mot désignant un ami, un garçon, un autre type. Eh! T'as vu le peye? Salut, peye!

PIF Nez, ou mieux : Le Pif, surnom traditionnellement porté par les pères préfets. D'abord Jean Smets, mais peu utilisé. Puis par son remplaçant de 53 à 55, le père van de Kerkhove. Ce surnom lui allait très

bien, car il avait un grand nez aquilin... Puis le surnom semble avoir suivi la fonction et être passé à l'ancien prof de 4^e latine et aumônier scout, le père Croegaert, revenu comme préfet vers 1956.

PIFFER Supporter. Ils ne se piffent pas.

PIGER Comprendre. Tu piges? Il n'a rien pigé alors...

PINDULER Du swahili, tomber, faire une culbute. Le camion a pindulé dans le fossé.

PIQUER DES MÉGOTS Fumer (aux toilettes, optionnel).

POULE À ne surtout pas confondre avec le gallinacé. Une poule, c'était une amie de cœur, une petite amie. Souvent associé à l'adjectif *belle*. Ce mot faisait rêver. On était à la fois honteux et fier (ô adolescence!) quand un copain nous lançait « C'est ta poule, cette fille-là? », ou « Comment s'appelle ta poule? », ou encore « As-tu une poule? ».

QUINZE! Exclamation signifiant bien, bravo. Vient du nombre 15 sur 20, puisque tous nos résultats étaient notés sur 20. C'était une bonne évaluation, comme une carte rouge, bon , pas mal.

RETENUE La punition la plus ordinaire : deux heures à faire du copiage, dans un local réservé à cet effet et sous la surveillance d'un père, les mercredis, samedis ou dimanches après-midi.

rose Féminin, autre nom de la carte rouge (voir *carte*).

ROTÉ Râler, être mécontent. « Oh! lui, il rote toujours », il fait toujours la tête. « Dis, tu rotates? », t'es pas content?

ROULANT Amusant (voir aussi *bidonnant, marrant, tordant*).

SCHIEF Prononcé *skîf*, oblique, pas droit, marcher schief, tu écris schief.

SÈCHE Cigarette (voir aussi *cibiche*).

SNOTTEBEL Bruxellaire intraduisible, mais ne mettez pas vos doigts dans le nez afin de ne pas mettre le doigt dessus.

STINKER De *stinken*, puer, sentir. Ça stinke, ça sent mauvais. On prononçait même ça stinque, en prononçant le son in, comme hein.

TÉKÉTÉKÉ Du swahili, mou

TORCHE Lampe-torche. On ne disait jamais lampe de poche ou lampe-torche, mais simplement torche. T'as une torche?

TORDANT Amusant (voir aussi *bidonnant, marrant, roulant*).

TROU DE BALLE! Injure familière et beaucoup plus tolérable que le fameux trou de c., mais cela signifiait exactement la même chose, espèce de con, d'idiot, de fou. À ne pas confondre évidemment avec les *balles* (les francs, voir plus haut). Il est même possible que les trous de balle aient plus de balles que les autres, mais ça...

TSINS Prononcez bien le son hein et le S final, de manière à dire t-s-hein-s. Expression qui n'a eu qu'un temps, et qui selon moi devait provenir d'une double origine : d'abord *quinze*, auquel il doit

être associé (voir ce mot), car il avait exactement le même sens tout en étant plus snob. Et ensuite *t'sais*, déformation orale de *tu sais*, beaucoup utilisé également. Cette explication n'engage que moi bien sûr.

tubes Pantalons. Ils s'utilisaient peu, donc le mot également. Sauf aux examens oraux et à l'occasion d'une grande fête chez les Grands (voir aussi Franz Ansieau, année 57-58).

VINGT-DEUX! Expression connue même ailleurs, pour prévenir d'un danger. Comme dans « Vingt-deux! v'là les flics ». Pourquoi 22 et pas 23, me demanderez-vous? Et je vous dirai honnêtement que cela fait plus de cinquante ans que je me le demande aussi. Peut-être cela vient-il de *Vingt dieux!* Toujours est-il que nous l'utilisions beaucoup pour nous prévenir d'un danger imminent. Si bien que quand nous disions : « Vingt-deux! Fossile », cela ne signifiait nullement « voici quasi deux douzaines de vieilles pierres », mais bien plutôt « attention, les gars, voici le père De Crombrughe, notre surveillant »!

VOLLE-GAZ À toute vitesse.

ZIEVEREIRE Énergumène.

Et voilà, alors, si je vous dis : « T'as vu la poule de ce ketch kletchkop, quinze alors! », vous devriez bien me comprendre.

Je suis certain que plusieurs de nos lecteurs en ont des dizaines d'autres en réserve, Qu'attendez-vous pour nous les remettre en bouche, comme un vieux bonbon au parfum suranné, comme une vieille boule, ou comme une pastille Valda à la menthe, ou comme une syphoïde, ou cyphoïde, ou siphon, ou... comment cela s'écrivait-il? On disait une cyph ou une siph... vous savez, ces minuscules pastilles noires à la réglisse, comme un cachou.



Pour éviter la confusion des noms pour le lecteur, je m’arrête aux cousins, cousines sans leurs enfants (sauf mes neveux et nièces), et j’ai supprimé la plupart des conjoints. Sans compter que les conjoints, parfois, ça va, ça vient... vous savez ce que c’est. « Ah! aujourd’hui, Madame, y n’y a pus d’morale! »

Je souris, car en écrivant les titres Branche Bonsang, Branche Hock, etc., je me dis que si j’étais à la place de ma bell’s¹, j’aurais dû écrire Branche Branche, car elle s’appelle vraiment Fanny Branche!

Branche BONSANG

3 enfants, 11 petits-enfants

François Bonsang et Maria Closset, mes grands-parents paternels, ont eu trois enfants.

1 ÉVELYNE + FRANÇOIS RENARD

- Lilyne (2) + Norbert Baurens
- Gilles (4)
- Francis (5) +* Paulette
- Marthe (8)
- Lucien (10)
- Micheline (11)

2 MARTHE + LUCIEN HOCK (voir aussi branche Hock)

- Franz (1) +* Gaby, + Michèle
- Yves (3) + Jeanine, + Arlette
- Gilberte (6) + José

LÉGENDE

- + une union, un mariage
- +* Les mariages auxquels j’ai pu assister.
- (0) Pour les cousins et cousines, numéro d’ordre selon la naissance.

¹ C’est ainsi que j’ai toujours appelé ma belle-sœur Fanny, l’épouse de José Hauglustaine, le frère de Nicole.

3 FRANZ + JOSIANE HOCK (voir aussi branche Warnant et branche Hock)

ANDRÉ (7) +* NICOLE

Franz + Shirlée (deux enfants : Camille et Maxime), + Anna
Pierre
Nathalie
Yves

CHRISTIAN (9) +* BETSY MÜLLENDER

Dominique + Marielle, + Sophie
Anne-Michèle + Luc
Xavier + Muriel
Céline + Fabien
Sylvain

Branche HOCK

8 enfants, 29 petits-enfants

Charles Hock et Mathilde Bernard, mes grands-parents maternels, ont eu huit enfants.

1 MARCEL + ODETTE

Odette (4) + René
Marcel (7) +* Guilou
Marthe (11) + Guy Dellache

2 MADELEINE + LUCIEN LEJEUNE

Paul (1) +* Francine
Monique (5) + Adolphe Piron
Jacques (8) + Marie
Pierre (10) + Mimiche + Huguette
Josiane (12) + Robert De Cock

3 ROBERT + MARIE-LOUISE (LOULOU), + MI (TANTE MI)

Roger (3) + Lili
Raymond (9) + Germaine
Robert (17) + Mi, + Nicole Renier

4 CARLOS + ANNA

Jean-Marie (19), +Arlette, + Anne-Marie
Marie-Thérèse (20) + Roland
Charles (22)
Bernadette (25) + Thomas

5 LUCIEN + MARTHE (voir branche Bonsang)

Franz (2)
Yves (6)
Gilberte (14)

6 ÉLISABETH (dite tante Zette, célibataire)

7 JOSIANE + FRANZ BONSANG (voir branche Bonsang)

André (15)
Christian (17)

JOSIANE + JEAN (voir branche Warnant)

Marie-Ange (23)
Josiane (26)
Ninou (29)

8 MILOU + JACQUES BOUGNET

Jacqueline (13) + Roger Pirnay
Pierre (16) + Annie
Marie-Claude (18) + André Verhasselt
Victoire (21) dite Vicky
Jean (24)
Nadine (27)
Christine (28)

Branche WARNANT

2 enfants, 4 petits-enfants

Émile (?) Warnant et Angeline Lepot ont eu deux enfants.

1 MIA + XXX MULKAY

Henry (1), dit Riri + Josette

2 JEAN + JOSIANE HOCK (deuxième mariage, voir aussi branche Hock)

MARIE-ANGE (2) + HUBERT L'HOEST

Frédérique (deux enfants : Simon et Germain)
Hervé + Laurence (deux enfants : Latika et Zoé)
Jean-François + Sophie

JOSIANE (3) + JEAN-PIERRE GOUDERS

Thierry + Laurent Lemaire
Claire + Michael (deux enfants : Augustin et Baptiste)
Anne + Laurent Jadot (deux enfants : Salomé et Youri)

NINOU (4) +* JEAN-LUC HENRY
Marie
Jean

Branche HAUGLUSTAINE

3 enfants, 5 petits-enfants

Jean Hauglustaine et Élise Cokaiko, les grands-parents paternels de Nicole, ont eu trois garçons.

1 JOSEPH + MARIA ÉLIAS

Claire (1) + Fiori
Paul (2) + Micheline
Dany (6)

2 AMBROISE ET MARTINE GRAYET

JEAN-MARIE (3) +* RENÉE ALBERT

Benoît + Bernadette (Margaux), + Pascale (Loïse)

NICOLE (4) + ANDRÉ BONSANG (voir branche Bonsang)

JOSÉ (5) + FANNY BRANCHE

Didier + Anne-Catherine (Matthieu, Pauline, Floriane)
Ariane (Alexander)

3 JEAN ET JOSÉE VANDEBERGH

Branche GRAYET

3 enfants, 7 petits-enfants

Lambert et Marie Étienne, les grands-parents maternels de Nicole, ont eu trois enfants.

1 MARIETTE + SERVAIS BAIWIR

Anne-Marie (3)
Jean-Claude (5) + Marie-Thérèse

2 MARTINE + AMBROISE HAUGLUSTAINE (voir branche Hauglustaine)

Jean-Marie (1)
Nicole (2)
José (4)

3 NICOLAS + MARIE PARMENTIER

Christiane (6) + Jacques
Jean-Pierre (7) + Jocelyne

ÉPHÉMÉRIDES ET VOYAGES

Pour aider Anagnosophile à mieux comprendre mes textes, je veux rajouter, comme dans une classe, photos, cartes et tableaux divers.

Éphémérides

Les cailloux blancs sur la route

Vers 1899

Mariage de mes grands-parents maternels, Charles Hock et Mathilde Bernard à Fléron (?).

Vers 1905

Mariage de mes grands-parents paternels, François Bonsang et Maria Closset, à Herve.

Neuf mois après, naissance de ma tante Evelyne Bonsang.

9 novembre 1910

Naissance de Franz Bonsang, mon père.

26 octobre 1912

Naissance de Josiane Hock, ma mère.

Fin août 1937

Mariage de mes parents à Fléron.

25 mai 1938

Ma naissance, 8 rue du Collège à Herve.

2 février 1940

Naissance de Nicole à Beyne-Heusay.

4 mai 1940

Naissance de Christian.

Très vite nous avons tous les quatre quitté Herve vers Fléron, avec oncle Lucien et tante Marthe,

et de là vers Jemeppe de l'autre côté de la Meuse. Puis, on évacue pour la France, jusqu'à Carcassonne. Mon père nous a quittés à Fléron et est retourné au fort de Barchon, le 8 ou le 9 mai 1940.

10 mai 1940

Les Allemands entrent en Belgique.

12 mai 1940

Franz Bonsang est tué au champ d'honneur.

Fin juillet ou août 40

Retour en Belgique occupée, à Herve. Maman apprend la terrible nouvelle de la mort de mon père.

Mai 1940 à mai 1945

La guerre, l'Occupation, la maternelle (2 ans).

Septembre 1944

En première année avec le Frère Léon dans la chapelle de l'école des Frères des écoles chrétiennes, rue d'Elvaux. Arrivée des Américains à Herve.

Mai 1945

Fin de la guerre.

Juillet 1945

Départ pour la Suisse, trois mois chez ma marraine de guerre à La Chaux-du-Milieu.

Juillet 46
Deuxième départ pour la Suisse (un mois).

Fin 1946
Déménagement au 6, Place Albert à Herve.

Printemps 1947
Confirmation à Herve.

31 octobre 1947
Maman se remarie avec un colonial, Jean Warnant.

31 mars 1948
Départ en bateau depuis Anvers pour l’Afrique.

25 mai 1948
Nous sommes à Stanleyville pour mes dix ans, en attendant de savoir où on va habiter.

Juin 1948
Je termine ma quatrième année à Basoko, chez les sœurs franciscaines de Marie.

Septembre 1948
Cinquième année primaire en cours particulier chez les sœurs de Basoko.

25 septembre 1948
Naissance de Marie-Ange à Basoko.

Noël 1948
Grand voyage de quatre jours jusque la Bima, chez tante Milou.

Septembre 49
Réunion familiale (26 personnes) à Bogoro.

Collège Notre-Dame de la Victoire, jésuites à Costermansville (Bukavu) en 6^e année primaire, frère Étienne.

Octobre 1949
Mes parents déménagent à Poko dans les Uélés.

Mai 1950
Communion solennelle à Cost.

Septembre 1950
Sixième latine, père Émil Somers.

30 avril 1951
Naissance de Josiane à Poko.

Juillet 1951
De Poko, long voyage de retour en congé en Belgique.

Septembre 1951
Début de ma cinquième latine au collège St-Servais de Liège (père Dussard).

Janvier 1952
Retour en bateau, puis avion vers Cost, je finis ma cinquième latine (père Guy Dewilde). Mes parents sont à Watsa (Ituri).

Septembre 1952
Quatrième latine (père Guy Verhaegen).

1^{er} novembre 1952
Promesse scoute. Mon totem : Roitelet avenant

Septembre 1953
Troisième latine (père Joseph Cuypers). Costermansville devient Bukavu.

Fin 1953
Mes parents déménagent à Irumu (Ituri).

Septembre 1954
Poésie (père Guy Jacqmotte).

Fin 1954
Mes parents déménagent pour Bunia (Ituri), puis quitteront le Congo en janvier ou février 55.

Mai 1955
Visite du roi Baudouin au Congo.

Juillet 1955
Avec Christian, départ en avion pour la Belgique via le Liban. Nous habiterons au 20 rue St-Julien à Liège.

Septembre 1955
Rhétorique au collège St-Servais (père Joseph Lefèbvre).

Juillet 1956
Premier camp scout à Farnières avec la cinquième Outremeuse, comme assistant.

Septembre 1956
Première candi en droit, université de Liège. Chef de troupe.

18 septembre 1956
Naissance de Ninou à Liège.

Juillet 1957
Camp scout à Résimont.

Septembre 1957
Deuxième candi.

4 octobre 1957
Rassemblement scout à Bruxelles et premier Spoutnik!

Mai et juillet 1958
Visite de l’Expo de Bruxelles avec Yvon Mors, puis avec mes parents.

Juillet-août 1958
Camp scout à Montjoie en Allemagne.

Septembre 1958
Premier doctorat en droit.

Février 1959
Opération au ménisque intérieur droit.

19 avril 1959
Film *La famille Trapp* au ciné paroissial à Outremeuse, Nicole et moi...

Juillet-août 1959
Camp scout à la forêt d’Anlier.

Septembre 1959
Re-premier doc et première licence en crimino.

Juillet-août 1960
Camp scout aux Plans en Suisse.

Septembre 1960
Deuxième doc, je deviens chef de clan.

Juillet-août 1961
Camp routier au Luxembourg.

Septembre 1961
Re-deuxième doc et deuxième licence en crimino.

Septembre 1962
Troisième doc

25 mai 63
Rencontre de Beaudouin 1^{er} et de Fabiola aux jardins de Laeken. Invité avec la jeunesse belge, je représente le scoutisme de Liège. J’ai 25 ans.

1^{er} août 1963
Mariage civil.

3 août 1963
Mariage religieux. Voyage de noces à Paris, Chartres et Versailles. Retour et lune de miel à Saint-Jean-Sart (bloque et préparation départ).

Septembre 1963
Départ pour l’Afrique avec Nicole. Prof au collège St-Pierre de Kisantu.

22 novembre 1963
Maison des étrangers, Verzijck m’annonce la mort de Kennedy.

Décembre 1963
Inauguration de notre nouvelle maison à Kinsosa, Kisantu.

2 mai 1964
Naissance de Franz à Kisantu-Inkisi, Madimba.

Juillet 1964
Stop-over en Grèce, congé en Belgique.

Juillet 1965
Stop-over en Espagne, congé en Belgique (voyage à Paris).

Septembre 1965
Nous déménageons à Lemfu, je suis prof chez les sœurs de Notre-Dame.

Juillet 1966
Congé en Belgique.

27 juillet 1966
Naissance de Pierre à Liège.

30 juillet 1966
Mariage de Christian et Betsy.

Juillet 1967
Congé en Belgique.

Août 1967
Voyage États-Unis–Canada (New York, Washington, Niagara, Toronto, Expo 67 à Montréal).

Décembre 1967
Je retourne seul à Lemfu pour liquider les affaires.

16 avril 1968
Naissance de Nathalie à Liège.

Août 1968
Départ de Rotterdam sur le *SS Maasdam*, vers Québec.

Septembre 1968
Prof de français à l’école secondaire de La Pocatière.

10 juin 69
Achat de la maison au 403, 9^e Avenue Proulx, La Pocatière

21 juillet 1969
Armstrong et Aldrin sur la lune. Eddy Merckx gagne le Tour de France.

1^{er} septembre 1969
Naissance d’Yves à La Pocatière.

Juillet 1971
Vacances en Belgique.

Juillet 1973
Mariage de Christian Mendez et de Pauline.

Mai 1974
Ma première pièce écrite et jouée.

Juillet 1974
Vacances en Belgique. Voyage à Paris et en Bretagne avec Nicole et les quatre enfants.

Juillet 1977
Vacances en Belgique avec toute la famille.

Mai 78
Achat du chalet au lac Trois-Saumons.

Septembre 1978
Rentrée scolaire dans la nouvelle polyvalente.

Juillet 1982
Voyage en Belgique avec Yves. Mariage de Ninou.

24 novembre 1984
Décès du papa de Nicole.

Mai 1986
Première opérette, *La Périchole*, montée par la Société d’art lyrique de La Pocatière.

Juillet 88
Voyage de trois jours à Paris avec Nathalie, puis en Belgique avec Nicole, Nathalie et Yves qui arrivera plus tard. Rallye Hock

Mars 92
Voyage avec la troupe de théâtre à Saint-Jean-de-Luz en Espagne et à Paris

Juillet 1992
Voyage en Égypte et en Belgique avec les Khalil.

Juillet 1993
Voyage en Belgique pour le mariage de Franz et Shirlée.

Janvier 1995
Naissance de Camille.

Juillet 1995
Voyage au Brésil (Rio, Iguazú chez Geraldo, Ely et Helda, Amazonie).

Mars 1997
Décès de maman.

Avril 1998
Naissance de Maxime.

Juillet 1999
La retraite.

31 décembre 1999
Réveillon chez les Toussaint.

Mars 2000
Décès de belle-maman.

Juillet 2000
Visite de Christian et Betsy au Québec.

Juillet 2001
Visite de Jacqueline et Roger Pirnay

Septembre 2001
Visite de José et Fanny.

20 juillet 2002
Mort de mon frère Christian.

Août 2002
Voyage en Belgique avec Nicole et Nathalie.

Juin 2004
Visite de Jacques Beaufort et Jeannick.

Août 2004
Visite de Marie-Ange au Québec.

Automne 2004
Visite de Geraldo et Ely.

Janvier 2005
Décès de Jacques Beaufort.

Février à mai 2005
Site makala.be sur le collège avec Jean-Marie Hock.

Août 2005
Travaux au chalet avec Antoine Boucher.

Octobre 2005
Visite de Michel André et Maria.

Septembre 2006
Voyage en Belgique.

Juin 2007
Visite de Nick Carpentier et Jean-Paul Bonhomme.

Septembre 2007
Première visite Jean et Isabelle Moutarde.

Septembre 2007

Visite d’Anne-Marie et Lise.

Juillet 2008

Deuxième visite des Moutarde.

Août 2008

Visite de Marie-Ange et Simon.

Août-septembre 2008

Nicole, André, Nathalie et Yves, voyage de trois jours en train Toronto-Vancouver, puis Victoria, Vancouver et retour en avion.

2009

Pour l’ITA, j’interprète Adélard Godbout pendant un an.

Octobre 2010

Josiane nous quitte.

Septembre 2011

Avec Nicole, une semaine aux Îles-de-la-Madeleine.

Décembre 2011

Voyage d’une semaine au Mexique avec les Boily. Yukatan (Playa del Carmen), luxe, calme et volupté.

Août 2012

Réparation de la cheminée au chalet.

2013

Décès de Monique en mai et de Paul Lejeune en juin.

3 août 2013

Célébrations de nos noces d’or avec la famille, au lac.

6 août 2013

Célébrations de nos noces d’or avec les amis, à Kamouraska.

Septembre 2013

Nos enfants nous offrent un voyage en Europe centrale comme cadeau d’anniversaire. Pierre nous accompagne. Budapest, Vienne, Salzbourg, Bohême et Prague.

Août-septembre 2014

Voyage en Belgique, en Allemagne et au Luxembourg avec Nathalie, Pierre et Maxime.

Février 2016

Première publication en PDF de cette *Chasse aux trésors*.

Avril 2016

Éliane Vincent, graphiste, m’offre la révision complète, la mise en page et la publication en trois tomes de cet ouvrage. Quelle aubaine... et quel travail!

19 octobre 2016

Vente du chalet.

31 juillet 2017

Croisière d’une semaine en Basse-Côte-Nord jusqu’à Blanc-Sablon.

Over the sea

Rencontres Europe/Amérique

1969

Papa, maman Hauglustaine et Josiane (Gaspésie)

1970

Papa, maman Hauglustaine, maman Warnant et Ninou (Lac-Saint-Jean)

1971

Tous les six en Belgique

1972

Papa, maman Hauglustaine, Hubert, Marie-Ange, Frédérique et Ninou

1974

Maman et Didier (?) nous rendent visite en hiver
Tous les six en Belgique, à Paris et en Bretagne

1975

Papa, maman Hauglustaine, Josiane et Michel P.

1976

Maman Warnant (Niagara)

1977

Tous les six en Belgique
Visite de Marcel Jeholet

1978

Visite de Maman Warnant et des parents Hauglustaine en avril

1979

Jean-Marie, Renée, Ben, maman Warnant, Kik et Guilou

1980

Papa, maman Hauglustaine, Maman Warnant et tante Marthe (États-Unis)
En août : retour de Pierre de Belgique et Frédérique

1981

Franz en Belgique

1982

Noëlle Colpaert
André et Yves en Belgique pour le mariage de Ninou

1983

Nicole et Nathalie en Belgique en février
Visite de Jean-Pierre, Josiane, Thierry et Claire (ou en 84?)

1984

Maman Warnant, tante Madeleine et Pascale en août

1985

Les deux mamans en septembre
Pierre en Belgique

1986

Les deux mamans en juin
Le fils Geerkens en septembre
Christian et Betsy en hiver

1987

Les deux mamans en juin

1988

Trois jours à Paris avec Nathalie, puis en Belgique avec Nicole, Nath et Yves qui arrivera plus tard.
Rallye Hock.
Visite d’Anne-Michèle

1989

Maman Hauglustaine, Monique, Adolphe, Dominique et Marielle
En octobre Marie-Claude Bougnet, André Verhasselt

1990

Gilberte en juin

1991

Maman Hauglustaine (?), Céline et Valérie, Lambert et Francine Geerkens

1992

Voyage avec la troupe de théâtre à Saint-Jean-de-Luz en Espagne et à Paris en mars
Égypte et Belgique avec les Khalil en juillet

1993

Belgique pour le mariage de Franz et Shirlée

1994

Josiane et famille (?)

1996

Marie-Ange et Simon en mai

1997
André en Belgique en mars
Mi-Ange et maman Hauglustaine en octobre

1998
Nicole en Belgique en octobre

1999
Nicole, André et Nathalie à Londres, puis en Belgique

2000
Nicole en Belgique en janvier
Christian et Betsy en juin (Niagara, Saguenay)
José et Gilberte en novembre

2001
Jean-Marie Hock et Anne-Marie en mai
Jacqueline, Roger, Christine, mariage de Lætitia en août
Fanny et José en septembre (Niagara)
Lambert et Francine Geerkens

2002
André, Nicole et Nathalie en France et en Belgique en août

2004
Jacques et Jeannick Beaufort en juin
Marie-Ange et Simon en août
Geraldo et Ely Santos à l’automne

2005
Michel André et Maria en octobre

2006
En Belgique en septembre

2007
Nick Carpentier et Jean-Paul Bonhomme en juin
Les Moutarde, Anne-Marie et Lisette en septembre

2008
Les Moutarde, Jean et Isabelle en juillet
Marie-Ange et Simon en août
Trois jours en train de Toronto à Vancouver, puis Victoria, Vancouver et retour en avion.

2010
André, Nicole, Nathalie et Yves en Belgique et en Alsace en septembre

2011
Betsy en septembre
Une semaine aux Îles-de-la-Madeleine en septembre
Une semaine au Mexique avec les Boily en décembre. Playa del Carmen dans le Yucatan

2013
Voyage en Europe centrale avec Pierre en septembre, offert comme cadeau d’anniversaire par nos enfants. Budapest, Vienne, Salzbourg, Bohême et Prague.

2014
Belgique, Allemagne et Luxembourg avec Nicole, Nathalie, Pierre et Maxime en août et septembre

Nicole et moi en voyage

L’avion

Décembre 1949
Bukavu-Irumu (premier voyage en DC3)

De janvier 1950 à juillet 1951
Cinq voyages Bukavu-Irumu
Trois voyages Irumu-Bukavu.
Les trois autres voyages vers Bukavu, une fois de Bunia et deux fois depuis Isiro (Poko) se feront en bus et en bateau.

Février 1952
Léo-Luluabourg-Usumbura (retour de Belgique par bateau)
Usumbura-Bukavu

D’avril 1952 à janvier 1955
Trois voyages Bukavu-Irumu et retour

Avril 1955
Bukavu-Stanleyville (chez tante Zette, puis chez oncle Robert) et retour

Juillet 1955¹
Bukavu-Usumbura
Usumbura-Stan-Juba-Khartoum-Beyrouth (séjour de trois jours au Liban)
Beyrouth-Vienne-Bruxelles

Décembre 1960 (ou 61)
Cologne-Liège en hélicoptère, déguisés, moi en saint Nicolas et Christian en Hanscrouf.

Septembre 1963²
Bruxelles-La Mallette-Kinshasa

Juillet 1964
Kinshasa-Athènes (séjour d’une semaine avec Franz qui a deux mois)
Athènes-Bruxelles

Août 64
Bruxelles-Kinshasa

Juillet 1965
Kinshasa-Madrid (séjour d’une semaine avec Franz)
Madrid-Bruxelles

Août 65
Bruxelles-Kinshasa

Mai 1966
Kinshasa-Bruxelles (N enceinte de Pierre, naissance en juillet)

Juillet 1966
Kinshasa-Bruxelles (A)

Août 66
Bruxelles-Kinshasa
Kinshasa-Bruxelles (A)

Octobre 1966
Bruxelles-Kinshasa (N avec Franz et Pierre bébé)

Juillet 1967
Kinshasa-Bruxelles

Août 1967
Bruxelles-New-York (voyage 15 jours)
Montréal-New York
New York-Bruxelles

Décembre 1967
Bruxelles-Kinshasa (A)

Avril 1968
Kinshasa-Bruxelles (A)

Avril 1968
Bruxelles-Kinshasa (A)

¹ Jusqu’à présent je n’ai fait que du DC3, sur Sabena ou Sobelair. De Bukavu à Irumu – deux beures –, parfois le pilote nous montrait de près les cratères des volcans en activité. Une fois, nous avons été stockés comme du cargo dans la carlingue non capitonnée d’un transport de matériel. Tous ces voyages, sauf un d’Irumu à Bukavu en janvier 53 (ou 54) se sont faits avec Christian.

² À partir d’ici, tous mes voyages en avion se feront avec Nicole, sauf ceux qui seront expressément indiqués : N pour Nicole sans moi, et A pour moi sans elle. Je n’indiquerai pas systématiquement les escales, qui ne furent que de simples arrêts techniques pour un voyage qui se poursuivait dans le même avion. Je n’indiquerai pas non plus de quel type d’avion il s’agissait, vu la grande diversité des modèles.

Juillet 1971
Montréal-Paris (Orly, avec nos quatre enfants et Christian Mendez)

Septembre 1971
Paris-Montréal

Juillet 1974
Montréal-Bruxelles

Août 1974
Bruxelles-Montréal

Juillet 1977
Montréal-Bruxelles

Août 1977
Bruxelles-Montréal

Juillet 1982
Montréal-Bruxelles (A avec Yves, mariage Ninou)

Août 1982
Bruxelles-Montréal (A avec Yves)

Février 1983
Montréal-Bruxelles et retour (N avec Nathalie)

Septembre 1984
Montréal-Paris et retour (N pour son papa opéré, qui mourra en novembre)

Juillet 1985
Montréal-Bruxelles (ou Paris)

Août 1985
Bruxelles-Montréal

Juillet 1988
Montréal-Paris (Rallye Hock et 25e anniversaire de mariage)

Août 1988
Paris-Montréal

Mars 1992
Montréal-Paris et retour (théâtre à Saint-Jean-de-Luz, Espagne)

Juillet 1992
Montréal-Amsterdam
Amsterdam-Munich-Le Caire
Le Caire-Assouan
Charm el-Cheikh-Le Caire
Le Caire-Amsterdam

Août 1992
Amsterdam-Montréal

Juillet 1993
Montréal-Bruxelles (mariage Franz et Shirlée)

Août 1993
Bruxelles-Montréal (mort du roi Baudouin)

Juillet et août 1995
Montréal-Cincinnati
Cincinnati-Miami
Miami-Rio de Janeiro (trois jours)
Rio-São Paulo-Iguazú (une semaine à Maringá)
Curitiba-Bahia (trois jours chez Helda)
Bahia-Brasilia-Manaus (quatre jours en Amazonie)
Manaus-Recife-Miami
Miami-Cincinnati
Cincinnati-Montréal

1996
Montréal-Bruxelles et retour (N)

Mars 1997
Montréal-Londres (A)
Londres-Bruxelles (A, je viens voir maman pour la dernière fois)
Bruxelles-Londres (A)
Londres-Montréal (A)

Fin 1997
Montréal-Bruxelles et retour (N)

1998
Montréal-Bruxelles et retour (N)

Novembre 1999
Montréal-Londres (séjour de trois jours avec Nathalie)
Bruxelles-Londres
Londres-Montréal

Janvier 2000
Montréal-Bruxelles et retour (N)

Juillet 2002
Montréal-Paris

Août 2002
Paris-Montréal

Septembre 2006
Montréal-Bruxelles

Octobre 2006
Bruxelles-Shannon (Irlande)-Montréal

Septembre 2008
Vancouver-Montréal

Septembre 2010
Montréal-Bruxelles et retour (voyage à cinq en Belgique et en Alsace)

Décembre 2011
Québec-Cancún et retour (avec les Boily)

Septembre 2013
Montréal-Paris (avec Pierre)
Paris-Budapest
Prague-Paris
Paris-Montréal

Août 2014
Montréal-Bruxelles
Bruxelles-Montréal

Le train

Juillet 1945
Bruxelles-Bâle-Neuchâtel (deux jours)

Septembre 1945
Retour à Liège

Juillet 1946
Liège-Neuchâtel (deuxième séjour en Suisse)

Août 1946
Retour à Liège

Avril 1948
Matadi-Léopoldville (un jour)

Juillet 1951
Léopoldville-Matadi

Mars 1952
Matadi-Léopoldville

Mars 1992
Paris-Saint-Jean-de-Luz et retour (TGV, un jour)

Juillet 1999
Londres-Bruxelles (TGV)

Août 2008
Toronto-Vancouver (quatre jours et trois nuits)

Le bateau – voyages et croisières

Avril 1948
Anvers-Matadi (15 jours sur le *Mar del Plata*)
Léopoldville-Stanleyville (10 jours sur le *Reine-Astrid*)

Juillet 1951
Redescente du fleuve Congo sur le *Général Olsen*

Juillet 1951
Boma-Anvers sur le *Copacabana*

Mars 1952
Retour sur le même bateau

Juillet 1964
Croisière de cinq jours sur le *Sémiramis* en mer Ionienne (Grèce)

Juin 1979 et juin 1980
Fjord du Saguenay (croisière de trois jours à quatre sur voilier de Pierre Coenen)

Juin 1981
Fleuve Saint-Laurent (croisière jusqu’à Trois-Rivières)

Juillet 1981
Île de Nantuckett (et retour) avec Toussaint

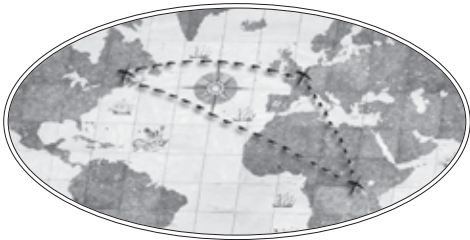
Août 92
Le Nil (cinq jours avec Khalil)

Juillet 1995
Fleuves Amazone et Rio Negro (deux voyages d’un jour)

Septembre 2008
Vancouver – Île Victoria et retour (un jour)

Août 2011
Nouvelle-Écosse – Îles-de-la-Madeleine et retour (un jour)

Juillet-août 2017
Basse-Côte-Nord, départ de Rimouski, sept jours sur le *Bella Desgagnés*



Achevé d'imprimer à Montréal
Premier trimestre 2018



Les trois tomes de cette Chasse aux trésors
entraînent le lecteur sur les traces d'un petit gars
né en Belgique aux heures sombres de l'Europe,
qui a grandi aux temps historiques
de la colonisation en Afrique
et qui a franchi l'océan
pour vivre dans le Nouveau-Monde
aux heures exaltantes de la Révolution tranquille.

Du scoutisme à la polyvalente,
du Congo à La Pocatière, de l'opérette au théâtre,
en famille, entre amis, au chalet ou en voyage,
c'est le tableau de toute une époque
que nous trace ici André Bonsang,
dans le quotidien évocateur
ou dans les enjeux plus larges
des mondes qu'il a traversés
durant les huit dernières décennies.

Chasse aux Trésors